This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav610.4

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

MÉLANGES RUSSES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

(1849—1851.)

Tome I.

(Prix: 2 Rbl. 70 Cop. arg. — 3 Thlr.)

St.-Pétersbourg,
de l'Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1851.

Se vend chez M. *Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, No. 1/10, et à Leipzic, chez M. *Léopold Voss.*

Slav 610.4

HARVARD COLLEGE LIBRARY
I.-III. IV. 1, 2.
1862, Dec. 6.
Gray Fund.
88.63

MICROFILMED
AT HARVARD

CONTENU.

Page.

Avertissement . . . . . I—II

Kunik. Aufklärungen über einige Punkte der äusseren Geschichte des Slawischen Evangeliums zu Reims. Ein Beitrag zur Geschichte der Slawistik . . . . . 1—110

Köppen. Ethnographischer Ausflug in einige Kreise des St. Petersburgischen Gouvernements . . . . . 111—123

ANALECTES HISTORIQUES ou Choix de matériaux pour servir à la connaissance des sources de l'histoire russe. Nº 1—5. Kunik.

Nº 1. But des Analectes historiques . . . . . 124—145

Nº 2. Coup d'œil sur les sources récemment découvertes ou analysées, par rapport à l'histoire d'Askold . 145—150

Nº 3. Sur le besoin de soumettre à un examen critique les productions littéraires du patriarche Photius . . 150—152

Nº 4 et 5. Que sont devenues les deux homélies εἰς τὴν ἔφοδον τῶν Ῥῶς, découvertes à Moscou par Païsi Ligaridès et mentionnées pour la dernière fois par Montfaucon? . . . . . 152—159

Sjögren. Zur Ethnographie Livlands . . . . . 160—238

ANALECTES HISTORIQUES etc.

Nº 6. Kunik. Sur un manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial, renfermant un sermon du patriarche Photius, tenu à propos de l'incursion des Russes, en l'an 866 . 239—245

Page.

KUNIK. Kritische Bemerkungen zu den Rafn'schen Antiquités russes und zu dem Kruse'schen Chronicon Nordmannorum. Erster Beitrag. . . . . 246—350

§ 1. Nächster Zweck des ersten Beitrages 246

§ 2. Die Brawallaschlacht ist der erste sichere Ausgangspunkt für die dänische, schwedische und oststawische Chronologie 265

§ 3. Harald Hildetand ist der erste den fränkischen Chronisten bekannte Dänenkönig 268

§ 4. Harald Hildetand fiel im hohen Alter durch den Schwedenkönig (Sigurd) Ring in der Brawallaschlacht um 770. 270

§ 5. Der Sachsenherzog Wittekind floh i. J. 777 zu dem Sohne Harald I. (Hildetands), dem Jütenkönige Siegfried (Sigvard) Halfdan, der bald nach d. J. 798 starb. 278

§ 6. Die Gottfried'che Linie der Jütenkönige seit 804 289

§ 7. Die Halfdaniden von 807 bis zu ihrer Vertreibung aus Jütland i. J. 813. 296

§ 8. Geschlechtstafel der Halfdaniden. — Ueber den Rosogau als vermeintlichen Stammsitz der pseudorussischen Halfdaniden 317

§ 9. Nach Saxo und dem isländischen Sögubrot fiel in der Brawallaschlacht der Schwede Rögnwald, genannt der Hohe oder Regnaldus Ruthenus. 328

Nachträge 342

Zweiter Beitrag . . . . . 351—459

§ 10. Ueber das Alter der verschiedenen Benennungen der Dänen in den russischen Annalen und Urkunden vom 12ten bis zum 18ten Jahrhundert; mit besonderer Rücksicht auf eine Annahme von Jacob Grimm. 351

§ 11. Pseudorussische Roxolanen und ihre angebliche Herrschaft in Gardarik. Ein Votum gegen Jacob Grimm und die Herausgeber der Antiquités russes 373

§ 12. Chronologische Tabelle zu § 2—11 der Kritischen Bemerkungen. . . . 436

CASTRÉN. Ueber die neueste Redaction der Kalewalarunen. 453—464

KÖPPEN. Die Deutschen im St. Petersburgischen Gouvernement. Ein Capitel aus dem erklärenden Texte zur Ethnographischen Karte des St. Petersburgischen Gouvernements 465—509

SJÖGREN. Neue ehstnische Uebersetzungen der Bademeister'schen Sprachprobe, als Nachtrag zu meinem Aufsatze: Zur Ethnographie Livlands. . . . . 510—586

NAPIERSKY. Reihenfolge der livländischen Landmeister, gewöhnlich Herrmeister genannt. (Vergleiche die Nachträge auf Seite 732) . . . . . 587—590

SCHIEFNER. Zur Sampo-Mythe im finnischen Epos . . . . . 591—598

ANALECTES HISTORIQUES ou choix de matériaux pour servir à la connaissance des sources de l'histoire russe.

N° 7. NADEJIN. Ein russischer Verkaufsbrief, aus d. 13. Jahrh. Avec un supplément par M. KUNIK. 599—602

Page.

N° 8. Kunik. Nouveaux renseignements sur les deux homélies du patriarche Photius, tenues à propos de l'incursion des Russes, en l'an 866 . . . . . 603—614
Sjögren. Bemerkungen zu dem Aufsatze: Neue ehstnische Uebersetzungen der Bacmeister'schen Sprachprobe u. s. w. in diesen Mélanges S. 510 ff. . . . . 615—642
Gräfe. Die alte Slovenische Sprache in Beziehung auf die Zufälligkeit der verbalen Flexions-Reihen . . . . . 643—652
ANALECTES HISTORIQUES etc.
N° 9. Kunik. Aufklärung über Konrad Bussow und die verschiedenen Redactionen seiner moskowischen Chronik. . . . . 653—731
§ 1. Ueber die ausländischen Quellen zur Geschichte der falschen Demetrier 653
§ 2. Der Schwede Petrus Petrejus schreibt i. J. 1614 dem Pastor Martin Beer ein historisches Werk zu 657
§ 3. Die Erwähnung und Benutzung der Bussow'schen Chronik von Reich bis auf Karamsin 658
§ 4. Die Bussow'sche Chronik gilt für ein Werk Martin Beers seit Karamsin bis zum J. 1840 665
§ 5. Die Restitution Bussows vom J. 1840 bis zum J. 1850. 669
§ 6. Ueber Konrad Bussows Person und Schicksale bis zu seiner Flucht aus Livland nach Moskau im Jahre 1601 684
§ 7. Ueber die verschiedenen Redactionen der Bussow'schen Chronik 725
§ 8. Ergebnisse der bisherigen Untersuchungen 727
Napiersky. Nachträge zur „Reihenfolge" S. 587—590 . . 732—733

Avertissement.

Le Bulletin scientifique de l'Académie des sciences de St.-Pétersbourg, fondé en 1836, a été dès 1842, partagé en deux Recueils divers, selon les spécialités représentées par les deux anciennes Classes de l'Académie des sciences. Dans le but de rendre les articles de ce journal plus accessibles aux divers genres de lecteurs, on a cru devoir en spécialiser encore davantage le contenu, tout en laissant subsister l'ancien ordre des choses. A cet effet, on tirera de chaque article un certain nombre d'exemplaires in 8-vo, et on en formera, selon les sciences, six recueils divers, qui paraîtront par livraisons, sous les titres suivants:

1. *Mélanges mathématiques et astronomiques.*
2. *Mélanges physiques et chimiques.*
3. *Mélanges biologiques.*
4. *Mélanges russes.*
5. *Mélanges asiatiques.*
6. *Mélanges gréco-romains.*

Quarante à quarante cinq feuilles de chacun de ces recueils formeront un volume qui sera muni d'un frontispice et d'une table des matières convenable. Cependant les livraisons seront mises en vente isolément et sans obliger les acheteurs de payer le volume entier.

En Novembre 1849.

Aufklärungen über einige Punkte der äusseren Geschichte des slawischen Evangeliums zu Reims. Ein Beitrag zur Geschichte der Slawistik von E. KUNIK.

(Lu le 22 décembre 1848.)

INHALT.

Einleitende Bemerkungen.

I. Die Zeugnisse über die Existenz des Reimser Evangeliums von 1718 bis 1799. (1. Piganiol de la Force 1718 und 1724. — 2. Pluche 1732. — 3. Büsching um 1755. — 4. Storch 1787. — 5. Ford Hill 1789. — 6. Meyer 1792. — 7. Völkner 1797. — 8. Alter 1799. — 9. Silvestre de Sacy 1799.)

II. Die Documente von Regnault und Perseval, die an die Kaiserin Katharina die II. geschickte Note und die Aussage des russischen Reisenden Dubrowskij.

III. Hat Peter der Grosse i. J. 1717 das Reimser Evangelium wirklich gesehen und es für ein slawisches ausgegeben?

IV. Haben die französischen Könige bei ihrer Krönung in Reims je einen Eid auf das slawische Evangelium geleistet und verdient es noch den Namen des Textes du Sacre?

V. Gutachten über die Prager Ausgabe von 1846 und Erläuterungen über dasselbe.

VI. Kopitars Antheil an der Wiederentdeckung und Characterisirung des slawischen Evangeliums zu Reims.

VII. Der Stand der Untersuchung über die äussere und innere Geschichte des Reimser Evangeliums beim Beginn des J. 1849.

Einleitende Bemerkungen.

Der seit dem Jahre 1836 geführte merkwürdige Streit über das Alter und den wissenschaftlichen Werth des sogenannten Krönungsevangeliums zu Reims trat mit der i. J. 1846 durch W. Hanka besorgten Ausgabe desselben in ein neues Sta-

dium. Russen, Deutsche und Westslawen konnten anfangs nicht Worte genug finden, um dem Prager Gelehrten ihren Dank für die gedruckte Editio princeps auszudrücken und beeilten sich, ihm ihren vollen Beifall über die 30 Seiten lange Einleitung zu erkennen zu geben, in welcher das merkwürdige Schicksal des Denkmals besprochen und ihm die erste Stelle unter sämmtlichen Ueberresten der so reichen kirchenslawischen Literatur eingeräumt wurde. Russland, dessen Geschichte in so engem Verbande mit dem Entwicklungsgange der kirchenslawischen Literatur steht, konnte sich unmöglich gleichgültig gegen jene literarische Erscheinung verhalten. Ohne abzuwarten, welchen Eindruck dieselbe auf einheimische und fremde Gelehrte machen würde, liess ich bald nach dem Empfang der Ausgabe (im März 1846) einen Protest gegen die Behandlung und Characterisirung des Denkmals drucken. Ich wusste im voraus, dass der von mir erhobene Widerspruch mehr als eine Person unangenehm berühren würde, war aber zugleich fest überzeugt, dass ich nur eine kurze Zeit mit meinem Widerspruch vereinzelt dastehen würde. Jetzt ist die Zeit, wo nur panegyristische Aeusserungen über die Prager Ausgabe und die derselben vorangeschickte Einleitung sich vernehmen liessen, bereits vorüber. Die Frage über die Bedeutung des Reimser Evangeliums für die Wissenschaft ist dem Hauptpunkte nach gelöst; die Art und Weise ihrer allmählichen Lösung aber ist und bleibt für immer einer der lehrreichsten Abschnitte in der Entwicklungsgeschichte der Slawistik, namentlich hinsichtlich der Uebergangsperiode von der veralteten mechanischen Methode der Philologie zu der genetischen Methode in der slawischen Linguistik, Literaturgeschichte und Quellenkunde.

Diejenigen, welche noch nicht eingesehen haben, worauf es nun hauptsächlich bei der Begründung einer wahrhaft organischen Wissenschaft der kirchenslawischen Sprach- und Literaturgeschichte ankommt, werden freilich auch jetzt noch nicht begreifen, wie man behaupten könne, dass die Behand-

lungsweise jenes Denkmals von Seiten des Hrn. Hanka eine ganz verkehrte und veraltete sei. Zu denen, welche noch nicht wissen, wie sehr die Behandlung der kirchenslawischen Literaturgeschichte von einer richtigen Auffassung der kirchenslavischen Linguistik abhängt, gehört unter andern auch Hr. Legis Glückseelig, wie aus den von ihm gelieferten Proben seiner angekündigten »Geschichte der Slawistik« zur Genüge erhellt. In einer seiner letzten Arbeiten, die er im Jahre 1847 in den Oesterreichischen Blättern für Literatur und Kunst veröffentlichte, hat er es auch über sich genommen, die Ansicht des Hrn. Hanka von dem Alter und der Bedeutung des Reimser Evangeliums gegen mich zu vertreten und zugleich mich nebenbei mit meinem Antikopitarianismus aus dem Felde zu schlagen. Psychologisch merkwürdig ist dabei, dass der Slawistiker den Herren Hanka und Kopitar († 1844) gleich warme Lobreden hält, während diese mehrere Jahre, namentlich während des Streites über das Alter des Evangeliums, die erbittertsten Gegner waren.

Ich zögerte längere Zeit, den Streit wieder aufzunehmen. Ueberzeugt, dass ich im Stande wäre, gewisse Illusionen, die bis in die neueste Zeit einer streng wissenschaftlichen Behandlung jener streitigen Frage im Wege waren, entweder gänzlich zu beseitigen oder wenigstens sehr zu schwächen, entschloss ich mich, dem neuen Kampfe nicht für immer auszuweichen. Ich setzte davon die historisch-philologisch-politische Classe zuerst in der Sitzung vom 22. Dec. 1848 in Kenntniss. Da die damals vorgelegte Abhandlung später einen ziemlichen Umfang erhalten hat, so spreche ich mich für jetzt nicht näher über den Antikopitarianismus aus, dessen mich Hr. Legis Glückseelig beschuldigt hat.

Um den Leser in den Stand zu setzen, die polemischen Bemerkungen des Hrn. Legis Glückseelig unparteiisch zu würdigen, lasse ich am Ende dieses Aufsatzes meine zwei früheren Gutachten mit Ausnahme einiger nicht zur Sache gehörenden Zeilen wieder abdrucken. Man kann daraus ersehen,

dass ich i. J. 1846 die früheren Verdienste des Hrn. Hanka um die Förderung slawischer Studien nicht zu gering anschlug. Als ich damals einen Protest gegen die Prager Hypothese in die Welt schickte, kam es mir hauptsächlich darauf an, nachzuweisen, dass die Art der Bearbeitung kirchenslawischer Literaturdenkmäler radical von derjenigen verschieden wäre, welche man auf dem Gebiete der byzantinischen, romanischen und germanischen Sprach- und Literaturgeschichte befolgt. Kaum brauche ich zu erklären, dass ich von dem dort aufgestellten Gesichtspunkte auch heute noch nicht abstehe. Dagegen aber gestehe ich ohne alle Umschweife ein, dass ich im Jahre 1846 keine genaue Kenntniss von der äusseren Geschichte des Reimser Evangeliums besass und dass ich keine ganz genügende Vorstellung davon hatte, wie sehr die verschiedenen Traditionen über sein Geschick auf die Untersuchung seines Werthes für die Sprach- und Literaturgeschichte von nachtheiligem Einfluss gewesen waren. Ich will kein besonderes Gewicht darauf legen, dass ebenfalls weder Hr. Hanka noch seine Panegyristen in Russland, Deutschland und Oesterreich genau von der äusseren Geschichte des Denkmals unterrichtet waren, sondern will lieber jetzt, wo mir mehr literarische Hülfsmittel zugänglich sind, darauf bedacht sein, die Frage nach Kräften zu fördern. Leider konnte ich mir hier nicht alle in Frankreich über das Evangelienbuch veröffentlichen Documente und Aufsätze verschaffen. Ich glaube im Interesse der Sache wie der slawischen Gelehrten zu handeln, wenn ich Männer, wie Louis Pâris u. A. auffordere, noch einmal auf jenes Denkmal zurückzukommen und uns genauere Aufschlüsse über die Frage, soweit sie nur von Frankreich aus gelöst werden kann, zu geben. Unter andern ist die von L. Pâris herausgegebene Chronique de Champagne, die eine periodische Zeitschrift zu sein scheint, in den Petersburger Bibliotheken leider nicht zu finden. Auch weiss ich nicht, ob von dem Katalog der Bibliothek zu Reims bereits der 2te Band erschienen ist. Die Kaiserliche Akademie

der Wissenschaften würde gern die erwünschten Documente und Notizen, im Fall solche ihr zugestellt würden, veröffentlichen und für ihre Verbreitung sorgen.

Um dem Leser über den Streit eine Uebersicht zu verschaffen und um mir Wiederholungen bibliographischer Art zu ersparen, schicke ich literarische Notizen über das R. Evangelium voraus, welche theils von mir theils von Anderen gesammelt worden sind. Nichts beweist schlagender, wie langsam die ächte Wissenschaft im Slawenthume sich Bahn bricht und wie sehr patriotische Gesichtspunkte den Fortschritt der Wissenschaft aufhalten, als — der vieljährige Streit über das Reimser Evangelium.

A.

1083 starb der (heilige) Procop, ein geborner Böhme und erster Abt des Klosters Sazawa in der Nähe von Prag, wo slawisch liturgirt wurde. Er soll nach der glagolitischen Schlussformel von 1395 den cyrillischen Theil des Reimser Evangeliums mit eigener Hand geschrieben haben.

(1347 wurde von Kaiser Karl dem 4ten der Stiftungsbrief für das Kloster Emmaus — Klauter Benediktinů na Slowanech oder Emausich oder Beati Hieronymi Slavorum ordinis S. Benedicti — in Prag gegeben. S. Hanka 1846. p. V.)

(1356 setzte Karl einen Jahresgehalt für den Schreiber aus, welcher Bücher in slawonischer Sprache für die Benedictiner in Emmaus abfassen und copiren sollte. Ibidem.)

(1372 befahl Karl dem Prager Erzbischof das zu Ehren der heiligen Cyrill, Methodius, Adalbert und Procop gegründete slawische Kloster zu Emmaus feierlich einzuweihen. Ibidem. Seinen glagolitischen Mönchen soll damals (s. Legis Glückselig 1846. S. 614) Karl den cyrillischen Theil des Reimser Codex als angebliche Reliquie eines böhmischen Landespatrons verehrt haben.)

1395. Die glagolitisch-böhmische Schlussformel des Reimser Evangeliums lautet: «In den Jahren des Herrn 1395. Diese «Evangelien und Episteln, welche geschrieben sind in der «slawonischen Sprache, die sollen gesungen werden an Hoch«festen, wenn der Abt unter der Insel die Messe liest. Der

Slav 610.4
HARVARD COLLEGE LIBRARY
I.-III., IV. 1, 2.
1862, Dec. 6.
Gray Fund.
88.63

MICROFILMED
AT HARVARD

CONTENU.

Page.

Avertissement . . . . . I—II

Kunik. Aufklärungen über einige Punkte der äusseren Geschichte des Slawischen Evangeliums zu Reims. Ein Beitrag zur Geschichte der Slawistik . . . . . 1—110

Köppen. Ethnographischer Ausflug in einige Kreise des St. Petersburgischen Gouvernements . . . . . 111—123

ANALECTES HISTORIQUES ou Choix de matériaux pour servir à la connaissance des sources de l'histoire russe. N° 1—5. Kunik.

N° 1. But des Analectes historiques . . . . . 124—145

N° 2. Coup d'œil sur les sources récemment découvertes ou analysées, par rapport à l'histoire d'Askold . 145—150

N° 3. Sur le besoin de soumettre à un examen critique les productions littéraires du patriarche Photius . 150—152

N° 4 et 5. Que sont devenues les deux homélies τῆς τῶν ἄρχοντων τῶν Ῥῶς, découvertes à Moscou par Païsi Ligaridès et mentionnées pour la dernière fois par Montfaucon? . . . . . 152—159

Sjögren. Zur Ethnographie Livlands . . . . . 160—238

ANALECTES HISTORIQUES etc.

N° 6. Kunik. Sur un manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial, renfermant un sermon du patriarche Photius, tenu à propos de l'incursion des Russes, en l'an 866 . 239—245

— erklärte der Secretair (oder ein Schreiber) des russischen Gesandten (oder dieser selbst) den ersten Theil des R. Codex für cyrillisch, den zweiten für glagolitisch. (Nach den Pièces diverses sur Rheims, gedruckt bei L. Pâris 1837; russisch bei Strojew 1841.)

1718. Piganiol de la Force, Nouvelle description de la France. Paris. Troisième partie. Chap. II. Reims. (Die erste Ausgabe dieses händereichen Werkes begann seit dem Jahre 1715 zu erscheinen.)

1724. Idem, Nouveau voyage en France. Paris. Tome II. p. 202. (Nach Silvestre de Sacy i. J. 1799. Es giebt auch Ausgaben von 1755, 1770 und 1780.)

1732. Pluche, Le Spectacle de la nature ou Entretiens sur l'histoire et les sciences. Paris. 8 tomes en 9 volumes. (Eine deutsche Uebersetzung erschien in Wien seit d. J. 1747 unter dem Titel: Schauplatz der Natur. Eine zweite kam in Nürnberg von 1760 — 72 heraus.)

Um 1755. Büsching, Neue Erdbeschreibung. Hamburg, seit 1754. (3te Aufl. 2ter Theil. 1758. p. 399.)

1782 schrieb Perseval eine Notiz über das R. Evangelium nieder. (Gedruckt bei L. Pâris 1837 und russisch bei Strojew 1841. p. 15.)

Nach d. J. 1782 verlangte die Kaiserin Katharina von der französischen Regierung Nachrichten über das R. E., die man nach Regnault und Perseval zusammenstellte. (Gedruckt von Polewoj. 1839.)

Um 1783 sah Friedrich Johann Lorenz Meyer auf einer Reise das slawische Evangelium in Reims. Die Notiz darüber findet sich vielleicht in seinen «Darstellungen aus Italien.» Berlin 1792, welche «An. X.» ins Französische unter dem Titel «Voyage en Italie» übersetzt wurden.

1787. Heinrich Storch, Skizzen, Scenen und Bemerkungen auf einer Reise durch Frankreich gesammelt. Heidelberg. (p. 360 der 2ten Ausgabe von 1790.)

1789. Thomas Ford Hill theilt den Wiener Bibliothekaren die Nachricht mit, dass der Reimser Codex in zwei Spalten cyrillisch und glagolitisch geschrieben wäre. (S. Alter 1799; vgl. aber Dobrowsky 1808).

1799. wurde ein neues Invantar des Vermögens der Cathedrale aufgenommen und darin der slawische Codex als Texte du Sacre bezeichnet. (Nach Silvestre 1841.)

Um 1790 oder nach dem Jahre 1790 soll der russische Reisende Dubrowskij noch das Reimser Evangelium gesehen haben.

1793 soll der Reimser Codex seines kostbaren Einbandes beraubt worden sein. (Nach L. Pâris 1837.)

Um 1795 besprach, zum Theil nach den Aussagen Ford Hills, das Reimser Evangelienbuch Fortunat Durich in dem ungedruckt gebliebenen 2ten Theile des 1sten Bandes seiner Bibliotheca slavica, der aber schon von Alter 1799 und Dobrowsky 1808 benutzt wurde.

1797. Völkner, in der Zeitschrift: Allgemeiner litterarischer Anzeiger. Leipzig. No. LXXIII. p. 752.

1799. Alter, Philologisch-Kritische Miscellaneen. Wien. p. 242 — 244.

C.

1799. S(ilvestre) de S(acy), im Magasin encyclopédique, rédigé par Millin. V Année. Tome sixième. A Paris. p. 457 — 459. (In der Anzeige der Alter'schen Werke.)

1801. Eichhorn, Allgemeine Bibliothek der biblischen Literatur. Band X. p. 530. 531.

1801. Alter, Allgemeiner litterarischer Anzeiger. Leipzig p. 1165 — 1167.

— Alter, Beitrag zur praktischen Diplomatik für Slawen. Wien. p. 151 — 156.

1802. Schlözer, Russische Annalen. 1ster Theil. Göttingen 1802. p. 42; p. 65 der russ. Uebers.

1806. Krug in einem Briefe an Schlözer, abgedruckt in s. Forschungen in der älteren Geschichte Russlands Petersb. und Leipzig 1848. Einleitung p. LIV. LV.

1808 Dobrowsky, Slavin. Beiträge zur Kenntniss der Slawischen Literatur... nach allen Mundarten. Prag 1808. p. 69. 70. 275 — 279.

1817. Gerusez, Description historique et statistique de la ville de Reims. T. I. p. 318. (Excerpirt von Strojew 1839 u. 1841. p. 10.)

1822. Dobrowsky, Institutiones linguae slavicae. Vindob. Praef. p. XIV der lat. und russ. Ausgabe.

1824. Jacob Grimm in einem Briefe an Dobrowsky, gedruckt in der Zeitschrift: Oesterreichische Blätter für Literatur und Kunst von Adolf Schmidl. Wien 1846. No. 79. p. 609.

— Dobrowsky in einem Briefe an Pertz, gedruckt im Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde, herausgegeben von G. H. Pertz. Hannover. V. Band. 1824. p. 686.

1825. П Кеппенъ, in seiner Zeitschrift: Библіографическіе Листы 1825 года. Спб. No. 34. p. 492.

1826. Schafarik, Geschichte der Slawischen Sprache und Literatur. Ofen. p. 131.

1826. Walter Skott soll in «the life of Napoleon» von dem Untergange des slawischen Evangeliums gesprochen haben.

1832. Graf Joh. Wilh zu Sternberg-Manderscheid in den aus Paris an W. Hanka geschriebenen Briefen, nach der Nachricht in No. 166 S. 658 der Oesterr. Blätter für 1847.

1834. Dobrowsky, Slavin. 2te verbesserte Auflage von W. Hanka. Prag. p. 67. 146. 154 — 157.

1835. Legis Glückselig, in der Zeitschrift: Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik. Berlin. I. No. 26. p. 219. (In der Anzeige von Dobrowskys Slavin.)

D.

1836. «Древнее извѣстіе объ Аннѣ Ярославовнѣ и Славянское Евангеліе въ Реймсѣ» im Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщенія. Генваръ 1836. Часть IX. Отд. VI. 4. p. 229. (Aus einem Schreiben von A. Turgeniew aus Paris vom J. 1835.)

— Kopitar, Glagolita Clozianus. Vindob. 1836. p. X.

— J. Grimm, Gelehrte Anzeigen. Göttingen. No. 34. (3 März) p. 329; (in der Rec. des Glagolita Clozianus.)

— P. von Köppen, in Briefen an W. Hanka (und Kopitar) d. d. 22. März; im Auszuge in den Oesterreich. Blättern 1847. No. 166. p. 658.

— Ph. Krug, Gutachten über die zwei von Turgeniew nach St. Petersburg geschickten Facsimile. (S. Abschnitt VI.)

— (Kopitar), «Die Kirchenbücher der Russen», in der Zeitschrift: Das Ausland. München. No. 128 — 130. (7 — 9. Mai) p. 511. 515. 518.

— (Fesl), Neue theologische Zeitschrift. Herausgegeben von J. Pletz, Wien. 9ter Jahrgang, 1ster Band. p. 351. (In der Recension des Glagolita Clozianus.)

— Brief des Priesters bei der russischen Gesandtschaft in Paris d. d. ? Juli. (Gedruckt bei Strojew 1841). p. 19. 20.

— Moriz Haupt, in den Jahrbüchern der Literatur. Wien. Band LXXVI. (Oct., Nov., Dec.) p. 114. (In der Recension des Glag. Cloz.)

— (Conte Castiglioni), Bibliotéca Italiana. Milano. Tom. LXXXII. (In der Rec. des Glag. Cloz.; p. 9. des besonderen Abdrucks.)

— (Kopitar), «Die Kirchenbücher der Russen», in der Oesterreichischen Zeitschrift der Geschichtskunde von Kaltenbaeck. Wien. No. 86 — 88. (26 Oct. — 2 Nov.) p. 345. 346. 350.

— (Kopitar) «Nachschrift» zu dem vorhergehenden Aufsatze, ibidem No. 88. p. 350.

1837. Purkinje, in der Rec. des Glagolita Clozianus; s. Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik. Berlin. 1. No. 102. p. 810.

— Schmeller, in der Rec. des Glag. Cloz.; s. Gelehrte Anzeigen. München. No. 141. p. 99. 100.

— Louis Paris, La Chronique de Champagne. Tome I; s. den Aufsatz: «Manuscrit Slavon sur lequel les rois de France prêtoient serment à leur sacre», p. 40 — 52. (Nach Strojew 1841) und p. 401 flgd. (nach Silvestre 1841.)

1838. (Kopitar), «Das wiederentdeckte Krönungsevangelium von Rheims. (Le Texte du sacre.)» In der Zeitschrift: Blätter für literarische Unterhaltung. Leipzig. No. 34. 35.

— P. J. Šf(afarik), in der Zeitschrift: Časopis *) Českého Museum. p. 252. 253.

1839. С. Строевъ, im Журналъ Мин. Народ. Просв. Ч. XXI. Отд. II. p. 87 — 103. (Генварь).

— (In diesem Jahre soll auch ein gewisser Breszczenski (in Paris?) über den R. Codex geschrieben haben.)

---

*) In Ermangelung von böhmischer Petitschrift sind für einige böhmische Buchstaben die entsprechenden russischen gesetzt worden; die polnische Nasalis e ist durch é wiedergegeben worden. Bei ъ, ь, ѣ, ѳ, ѵ sind einige Zeichen nicht ausgedrückt worden.

— Louis Paris, in der Chronique de Champagne. II. p. 264 (nach Kopitar).

— Eichhof, Histoire de la langue et de la littérature slave. Paris. p. 183.

— Maciejowski, Pamiętniki o dziejach, pismiennictwie i prawodawstwie Slowian. Pam. II. W Peterb. i w Lipsku. p. 12.

— (И. Полевой), Любопытное дополненіе къ извѣстіямъ о Славянскомъ Евангеліи, находящемся въ Реймсѣ, in der Zeitschrift: Сынъ Отечества. Спб. T. VIII. Отд. VI. p. 70. 71.

— С. Строевъ, Отвѣтъ Полевому на его замѣчанія, in der Zeitung: Сѣверная Пчела. No. 131.

— С. Строевъ, Нѣсколько словъ о Глаголитской части Славянской рукописи, на которой присягали короли Французскіе при коронованіи своемъ, in der Сѣверная Пчела. No 269 (In Form eines Briefes an Kopitar; in böhm. Uebers. bei Hanka. 1839.)

— Hanka, «O slowanském Ewangelium w Remesi» im Časopis Českého Museum. p. 491 — 499.

— Jastrzębski, «Notice sur le texte du sacre», adressée sous forme d'un rapport à M le ministre de l'instruction publique, insérée dans le journal général de l'instruction publique, feuilles des 4 et 7 septembre 1839, et tirée à part 11 pages in 8°, avec deux fac-simile (Nach Silvestre 1841; ein Auszug daraus auch bei Hanka 1840 und Срезневскій 1840.)

— Časopis pro Katol. Duchowenstwo. p. 816 — 823.

— S. J. in der Zeitschrift: Rozmaitości Lwowskie. (Böhm. Uebers. bei Hanka 1839. p. 499.)

1840. Kopitar, Hesychii Glossographi discipulus et epiglossistes Russus. Vindobonae. p. 30. 31. 84. 65. 66. 72.

— Ost und West. Blätter für Kunst und Literatur. Prag. No. 4.

— Allgemeine Literatur-Zeitung. Halle. Intelligenz-Blatt No. 4.

— Almanach de Carlsbad. p. 224 — 238.

— A. in der Сѣверная Пчела. No. 28.

— M. Wiszniewski, Historya Literatury Polskiéj. Tom I. Kraków. p. 166.

— Pott, in dem Aufsatze: Indogermanischer Sprachstamm in der Allg. Encyclopädie der Wissenschaften und Künste von Ersch und Gruber. 2te Section. 18ter Thl. Leipzig. p 108.

— Hanka, Časopis Českého Museum. p. 182 — 184.
— Срезневскій, Brief vom 10. April 1840 aus Prag, abgedruckt in der Zeitschrift: Отечественныя Записки. T. 10. Отд. VII. p. 1 — 6 (Май; Auszug aus Jastrzębski, 1839 und Hanka).
— Schafarik und Palacky in ihrer Schrift: «Die ältesten Denkmäler der Böhmischen Sprache» in den Abhandlungen der K. Böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften. 5ter Folge 1ster Band. Prag 1841. (p. 160; die besonderen Abdrücke erschienen i. J. 1840.)
1841 Biblioteka Warszawska. Tom pierwszy. p. 430
— Silvestre, Paléographie universelle. Quatrième partie. Paris (f. 91. — 94. nebst Facsimile)
— Априловъ, Болгарскіе Книжники, для какому Славянскому племени собственно принадлежитъ Кирилловская азбука? Одесса. p. 19. (Besonderer Abdruck aus dem Одесскій Вѣстникъ.)
— Maciejowski, in der Biblioteka Warszawska. Tom drugi. p 64 (in der Rec. von M. Wiszniewski).
— С. Строевъ, Описаніе памятниковъ Славяно-Русской литературы, хранящихся въ Публичныхъ Библіотекахъ Германіи и Франціи. Москва. p 6 — 30
— Востоковъ, in diesem Описаніе. p. 150.
— Погодинъ, in der Rec. des Описаніе, abgedruckt im Москвитянинъ. Часть III. p. 490 — 498.
— Априловъ, Деннница Ново-Болгарскаго образованія. Часть первая. Одесса. p. 14. 27
— Maciejowski, in der Biblioteka Warszawska. Tom trzeci. p. 118.
— A. Tyszynski in der Biblioteka Warszawska. Tom trzeci. p. 266
— Jastrzębski, Brief aus Paris vom 12 Sept., abgedruckt in Hankas Wypisky . . p 208 — 208.
— Časopis pro kat. Duchowenstwo p. 327 — 334.
1842 Časopis Českého Museum. p. 150 (Brief von Jastrzębski aus Paris.).
— Hanka, Wypisky Remenského a Ostromjrského Ewangelium in den Abhandlungen der K. Böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften. 5ter Folge 2ter Band. Prag 1843. p. 204 — 216. (Nebst 8 Spalten Text. Die besonderen Abdrücke erschienen i. J. 1842.)

— Hlafarik, Slowansky Narodopis. W Praze. p. 36 (p. 38 der russischen Uebersetzung).

— Palacky, Geschichte von Böhmen. 2ten Bandes 2te Abtheilung. Prag. p. 305. 306.

— Leo Graf von Thun, Ueber den gegenwärtigen Stand der Böhmischen Literatur und ihre Bedeutung. Prag. p. 27.

1843. Денница, herausg. von П. Дубровскій in Warschau p. 80.

— Almanach de Karlsbad. p. 216 — 226.

— (Погодинъ) im Москвитянинъ. Часть I. p. 630.

— Востокова, Остромирово Евангеліе. Спб. In der Vorrede p. IV. V.

— Slawen, Russen und Germanen. Leipzig p. 105.

— Westwood, Palaeographia Sacra pictoria, or select illustrations of ancient illuminated biblical and theological manuscripts. London, W. Smith. (Nach Legis Glücksig. 1847. p. 859.)

— Evangéliaire slave de Rheims, ou Texte du Sacre fac-simile et publié par J. B. Silvestre. Ouvrage dedié à S. M. l'Empereur de Russie. (Ohne die Kopitar'schen Prolegomena.)

— Evangelia slavice quibus olim in Regum Francorum oleo sacro inungendorum solemnibus uti solebat ecclesia Remensis vulgo Texte du Sacre ad exemplaris similitudinem descripsit et edidit Silvestre..... Lutetiae Parisiorum. 1843. (Diese Ausgabe ist identisch mit der vorhergehenden, enthält aber ausser den zwei kirchenslawischen Alphabeten noch die Kopitar'schen Prolegomena Historica (p. I — XIX.), die i. J. 1848 vollständig in russischer Uebersetzung erschienen. (S. den Artikel des Polen Палюнскій 1848.) In der mir vorliegenden Ausgabe fehlt der zweite Titel: Evangelia latine vertit eandemque interpretationem latinam e regione adjecit B. Kopitar. Lutetiae Parisiorum. 1843. 4.)

1844. Wiener Zeitung. No. 9.

— K(opitar), «Weitere Erläuterungen über das Rheimser und Ostromir'sche Evangelium» in der Wiener Zeitung. No. 31.

— Бередниковъ, in Журналъ Мин. Народн. II. Ч. XLII. Отд. II. p. 87. (Mai.)

— Peschek, Geschichte der Gegenreformation in Böhmen. 1ster Band. Dresden. 302.

1845. Legis Glückselig, in der Anzeige von Poschels Werk, abgedruckt in den Jahrbüchern für wissenschaftliche Kritik. Berlin. I. No. 52.

— Катковъ, Объ элементахъ и формахъ Славяно-Русского языка. Москва. p. 17. 88.

— Линде, Матеріалы для Сравнительного Русского Словаря. Варшава. Предисловіе p. XI.

— Legis Glückselig, in der Anzeige der Radices von Miklosich, abgedruckt in den Oesterr. Blättern. No. 158. p. 1074. 1075.

— Jordan, Böhmen. Geschichte des Landes. . . 2ter Band. Leipzig. p. 251.

1846. Landrin. Essai sur la philologie slave. Par M. D. S.......k. Avec un avant-propos par M. Landrin fils. Paris et Leipzig. Avant-propos. p. X. XI.

— Maciejowski, Pierwotne dzieje Polski i Litwy. W Warszawie. p. 9.

— Зеленецкій, О языкѣ Церковно-Славянскомъ. Одесса. p. 74—76.

E.

— Ганка, Сазаво-Еммаузкое святое благовѣствованіе, нынѣ-же Ремьское. . . Въ Чешской Прагѣ. (Einleitung p. III — XXX.)

— K(unik), Gutachten über die Prager Ausgabe in der St. Petersburgischen Zeitung. 1846. No. 68. 69. (23. 24. März).

— (Jordan), Bericht über die Prager Ausg. in den Jahrbüchern für slawische Literatur. Leipzig. p. 115 — 115 und 214. 215.

— (Jordan), Bericht über die Prager Ausgabe im Repertorium der Literatur, herausgegeben von Gersdorf. Leipzig. Heft 31. p. 157 — 160.

— П. Дубровскій, im Москвитянинъ. No. 4. p. 185.

— Fähnrich, Anzeige der Prager Ausgabe in den Oesterr. Blättern. No. 66. (2. Juni.)

— Legis Glückselig, «Ein Votum — keine Recension» der Prager Ausgabe in den Oesterr. Blättern. No. 79. (2 Juli.) p. 609 — 614.

— Idem, «Kopitariana», ibidem No. 87. (21. Juli.) p. 679.

— Срезневскій, Bericht über die Prager Ausgabe nebst einigen nachträglichen Bemerkungen von Hanka in der Zeitschrift: Москвитянинъ. No. 8. p. 152 — 167. (Uebersetzt in Er-

mans Archiv für wissenschaftliche Kunde Russlands. Berlin. VI. Band. p. 105 u. folg.)

— (M) Bericht über die Prager Ausgabe in den Отечественныя Записки. Томъ 49. Отд. VII. p. 20 — 28.

— Билярскій, Gutachten über die Prager Ausgabe im Журналъ Министерства Нар. П. Ч. LII. Отд. VI. p. 10 — 27. (Октябрь.)

— Mały, in dem Časopis Českého Mus. p. 645.

— Викторъ Григоровичъ, nach der Mittheilung von Legis Glückselig in den Oesterreichischen Blättern für 1847. p. 676.

1847. K(unik) in der St. Petersb. Zeitung. No. 3. 4.

— Ed. v. Muralt, ibidem.

— Вышнеградскій, О филологическихъ изслѣдованіяхъ Церковно-Словенскаго нарѣчія, и преимущественно о грамматикахъ сего нарѣчія. Спб. p. 79. 80.

— Miklosich, in der Rec. der Wostokow'schen Ausgabe des Ostromir'schen Evangeliums in den Jahrbüchern der Literatur. Wien. Band CXIX. (p. 4. 19 des besondern Abdrucks).

— Legis Glückselig, «Kritische Beiträge zur slawischen Philologie» in den Oesterr. Blättern No. 158. p. 626. No. 159. p. 632. No. 163. p. 646. No. 166. p. 657 — 660. No. 170. p. 674 — 676. No. 171. p. 679. 680. No. 172. p. 683. No. 173. p. 687.

1848. Напьонскій, О Реймскомъ Евангеліи im Журналъ Мин. Нар. П. Ч. LVII и LVIII. Отд. II. (No. 2 — 4.) Im Ganzen 143 Seiten in 8.

— (Schafarik) nach den Mittheilungen des Uebersetzers seines Aufsatzes: Kurze Uebersicht der ältesten kirchenslawischen Literatur. (Aus Jordans slawischen Jahrbüchern 1848 besonders abgedruckt.) Leipzig 1848. p. 7.

— Ed. de Muralto. Novum Testamentum graece .. edidit. .. E. d. M .. Hamburgi. Praefatio. p. LIII. LIV.

— Буслаевъ, О вліяніи Христіанства на Славянскій языкъ. Москва. p. 200. 206.

— (Ed. v. Muralt) in St. Peterb. Zeitung. No. 245.

— Востоковъ, Gutachten über die handschriftliche Abhandlung von Билярскій: О Кириловской Части Реймскаго Евангелія. Abgedruckt in: «Семнадцатое присужденіе учрежденныхъ П. Н. Демидовымъ наградъ. Спб.» p. 103 — 106.

F. *Argumenta a silentio.*

1845. Miklosich verschmäht es, unter den Quellen, welche er bei der Abfassung der «Radices linguae slovenicae veteris dialecti. Vindob.» benutzte, den Codex Remensis anzuführen.

1847. Schafarik schweigt absichtlich in seiner Abhandlung über das Aufblühen der altslawischen Literatur in Altbolgarien von dem Reimser Codex. (S. Abschnitt VII.)

1848. Palacky übergeht in dem 1sten Theile seiner in böhmischer Sprache geschriebenen Geschichte von Böhmen den Codex Rem. mit Stillschweigen. (S. Abschnitt VII.)

I. *Die Zeugnisse über die Existenz des Reimser Evangeliums von* 1718 *bis* 1799.

Die hier angeführten Zeugnisse sind wahrscheinlich nicht vollständig; doch findet man sie in dieser relativen Vollständigkeit weder bei Strojew (1841), noch bei Silvestre (1841), noch bei Hanka (1846). Manche von den angeführten Schriften sind in den slawischen Ländern so selten anzutreffen, dass ich es für angemessen halte, ihre Aussagen vollständig wiederzugeben.

1. Piganiol de la Force. 1718 und 1724.

Er gab seit dem Jahre 1715 eine «Nouvelle description de la France» zu Paris heraus, von der die «Troisième partie» i. J. 1718 erschien. Dieser 3te Theil enthält (Chap. II) eine «Description de la Champagne.» Bei der Stadt Reims kommt er auch auf die Schätze der Cathedrale zu sprechen. Ich citire den Amsterdamer Nachdruck von 1719 (p. 131), ohne Veränderung der Orthographie:

«Le Trésor [de l'Église Cathédrale] est rempli de pieces «riches et curieuses. On y remarque sur tout ce que l'on ap- «pelle le Pain de Sacre, ... les Reliquaires qu'ont donnez «chacun de nos Rois; un Livre que le Cardinal de Lorraine

«portoit sur son estomach comme une relique dans les Pro-«cessions et les Ceremonies, et qui est en vieux caracteres «Sclavons très-bien conservez . . .»

«L'Eglise de l'Abbaye de S. Pierre est belle . . . On conserve «dans le Trésor plusieurs reliques précieuses. On y voit la «sainte Ampoule qui sert au Sacre de nos Rois.»

Nach Silvestre de Sacy und Strojew hat Piganiol seinen Bericht i. J. 1724 in der «Nouveau Voyage en France» wiederholt.

2. Pluche. 1732.

Er war zu Reims — oder, wie es auch heisst, in der Nähe dieser Stadt — geboren. Man sollte demnach erwarten, dass sein Bericht für unsere Frage von bedeutendem Gewicht wäre. Aus seinem zum ersten Mal i. J. 1732 erschienenen umfangreichen Werke hat Срезневскій (i. J. 1840) nach Jastrzebsky (1839) folgende Stelle, die im Auszuge auch bei Silvestre (1841) steht, mitgetheilt:

«Spectacle de la Nature, par Pluche (1746. VII. p. 256): «Ancien recueil d'Epitres et d'Evangiles en lettres Scla-«vonnes, sur lequel nos rois mettaient la main dans leur Sacre «en faisant serment de rendre la justice et de conserver à «chacun son droit! On se sert à présent du livre des Evan-«giles en caractères d'usage.»

Woher Pluche seine Nachrichten genommen hat, ist unbekannt. Selbst L. Pâris (bei Silvestre 1841) weiss dies nicht anzugeben.

3. Büschine um 1755.

Auf einer Reise, die Büsching als junger Mann (i. J. 1750) von Preussen nach Petersburg machte, lernte er das Mangelhafte der damaligen Erdbeschreibungen kennen. Dies veranlasste ihn, an die Ausarbeitung eines bändereichen Werkes zu gehen, das seit dem Jahre 1754 unter dem Titel: «Neue Erdbeschreibung» erschien. Sie wurde in verschiedene Sprachen übersetzt und trug besonders dazu bei, fixe Ideen über das

Reimser Evangelium zu verbreiten. Es ist noch nicht nachgewiesen worden, woher Büsching seine Notiz, die nicht ganz zu der Aussage des Spectacle de la nature passt, entnommen hat. Ich citire den 2ten Theil der 3ten Ausg., welcher 1758 zu Hamburg erschien.

Bei der Beschreibung der Cathedrale der Stadt Reims heisst es S. 399:

«Der Schatz dieser Kirche ist ganz ansehnlich, weil ein jeder König bey seiner Krönung eine Kostbarkeit hinein verehret. Das Evangelienbuch, auf welches die Könige den Eid ablegen, und welches auswendig mit Goldblech überzogen, auch mit ungeschliffenen Edelsteinen besetzt ist, soll in slavonischer Sprache geschrieben sein.»

4. Heinrich Storch. 1787.

Heinrich Storch kam auf einer Reise in Frankreich i. J. 1786 nach Reims. Den jungen Reisenden, welcher später das Fach der politischen Oekonomie an der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in St. Petersburg vertrat, interessirten schon damals Handelsartikel und Gegenstände des öffentlichen Wohls bei weitem mehr als antiquarische Raritäten. Es scheint jedoch aus seinem Bericht (s. die Tabelle) hervorzugehen, dass er Gelegenheit hatte, sich von der Existenz des Evangeliums durch den Augenschein zu überzeugen. In der 2ten Ausg. seiner «Skizzen» steht S. 360:

«Die Kathedralkirche ist ein wirklich prächtiges Monument. «Der Anblick des Portals ist gross und erschütternd. Die innere Oekonomie entspricht dem Ganzen; überall Reichthum, «Verschwendung. Das eiserne Gitter, welches um das Chor «herumgeht . . ., der mit Goldblech überzogene Hochaltar, der «unermessliche Schatz der Kirche u. s. w. Dies sind ungefähr «die merkwürdigsten Gegenstände, die man jedem Fremden «zeigt. Das reich mit Edelsteinen besetzte Evangelium, worauf die Könige von Frankreich bey ihrer Krönung den Eid «ablegen, ist in sklavonischer Sprache geschrieben.»

5. Thomas Ford Hill. 1789.

Dieser von einer Quäkerfamilie abstammende Engländer reiste i. J. 1784 durch Frankreich nach der Schweiz *). Nachdem er Italien, zum Theil archäologischer Zwecke wegen, bereist hatte, kam er nach Wien, wo er im Frühjahr 1789 den dortigen Bibliothekaren Alter und Durich mündliche Auskunft und «Nachrichten aus seiner Schreibtafel» über das Reimser Evangelium gab. Die mitgetheilten Notizen hat Durich in den unedirten Theil seiner Bibliotheca Slavica (s. die Tabelle), welcher im böhmischen Nationalmuseum aufbewahrt wird, aufgenommen.

Aller Wahrscheinlichkeit nach hatte Ford Hill das Evangelium i. J. 1784 gesehen. Der Tscheche Dobrowsky schreibt in seinem Slawin (2te Ausg. 1834. S. 155., s. die Tabelle): «Hill bezeugte, wie ich es aus den Excerpten des sel. Fort. «Durich darthun kann, nicht nur, dass das Evangelienbuch zu «Rheims mit glagolitischen, sondern auch mit Cyrillisch-sla«wonischen Buchstaben auf zwei Columnen geschrieben sey.»

6. Friedrich Johann Lorenz Meyer um 1783.

Der Name «Meyer» ist in der Geschichte der Literatur des Reimser Evangeliums von 1797 — 1848 öfters in Deutschland, Oesterreich, Russland und Frankreich als eine Autorität angeführt worden; doch wusste niemand den Titel der Schrift, in welcher er von dem Evangelium gesprochen haben sollte, näher anzugeben. S. Strojew hatte während seines Aufenthaltes in Deutschland vergeblich sich nach den von Völkner citirten Briefen Meyers umgesehen. Durch die chronologische Angabe Völkners und eine Notiz Alters geleitet, glaube ich

*) Biographische Nachrichten über ihn findet man im «Gentlemen's Magazine.» 1796. p. 126 — 131. Einen Auszug davon brachte die «Allgemeine Literatur-Zeitung. Jena 1796. Intelligenzblatt No. 97 und der «Allgemeine litterarische Anzeiger.» 1796. S. 270.

mit Bestimmtheit für den Verfasser jener Briefe den verstorbenen Hamburger Canonicus Meyer ausgeben zu dürfen. Dieser ist in der literarischen Welt nicht nur durch seine «Darstellungen aus Russlands Kaiserstadt, Hamburg 1829» und durch seine «Russ. Denkmäler. In den Jahren 1828 und 1835 gesammelt vom Domherrn Meyer. Hamb. 1837», sondern auch durch mehrere Werke über Frankreich bekannt.

F. J. L. Meyer unternahm i. J. 1782 von Hamburg aus eine Reise nach der Schweiz, Italien und Frankreich. Nach seiner Rückkehr wurde er zwei Mal (i. J. 1796 und i. J. 1801) in politischen Angelegenheiten nach Frankreich geschickt. Die auf diesen zwei letzten Reisen gemachten Beobachtungen theilte er in seinen «Fragmenten in Paris im 4ten Jahre der französischen Republik. Hamb. 1798» und in seinen «Briefen aus der Hauptstadt und dem Innern Frankreichs unter der Consular-Regierung. Tüb. 1802» mit.

Da in diesen beiden Werken die Champagne nicht berührt wird, so ist zu vermuthen, dass Meyer das Reimser Evangelium in den mir nicht zugänglichen «Darstellungen aus Italien. Berlin 1792.» erwähnt hat; in ihnen hat er wahrscheinlich auch seine erste Reise nach Frankreich und der Schweiz beschrieben. Darauf führt auch eine Stelle in den Fragmenten. 2ter Theil (2te Ausg. 1798.) S. 284: «Ich musste ... meinen «Vorsatz, die innern Departementer der Republik, besonders «des herrlichen südlichen Frankreichs, das ich i. J. 1783 durchreiste, wieder zu sehen, aufgeben.» Eine französische Uebersetzung der ersten Reisebriefe erschien unter dem Titel: «Voyage en Italie par Meyer (Docteur en droit à Hambourg). Paris an. X.». Sollte sich aber auch in seiner ital. Reisebeschreibung nichts über das Evangelium finden, so müsste er darüber in irgend einer Zeitschrift berichtet haben.

7. Völkner. 1797.

Christian Friedrich Völkner war gegen Ende des 18ten Jahrh. als Beamter — als Conferenzrath — bei der Kaiserli-

chen Akademie der Wissenschaften in St. Petersburg angestellt und beschäftigte sich nebenbei mit der russischen Geschichte. Im allgemeinen litterarischen Anzeiger. Leipzig 1797. erschien von ihm ein Aufsatz unter dem Titel: «Auszug aus . . . Christ. Friedr. Völkner's . . . Einleitung zu der Skizze der ersten und zweiten Epoche einer Geschichte der Russen.» In diesem schreibt er (S. 752):

«Ich beweise, dass die im heutigen Russlande allgemein «übliche Slowäno-Russische Sprache allerdings Wurzel-«Sprache ist, deren Entstehung ins allertiefste Alterthum des «noch unbevölkerten Europa zurücksteigt . . .

«Dass diese Schlussfolge keine erkünstelte Hypothese, sun-«dern eine in der Geschichte selbst gegründete Wahrheit sei, «beweise ich: . . .

«Endlich 7) aus eines gewissen Maier's (sic) ungefähr 1785 «oder 1786 gedruckten*) Briefen, in welchen derselbe anzeigt, «das zu Reims noch jetzt aufbewahrte Evangelien-Buch, über «welchem Frankreichs ehemaligen Könige ihren Krönungs-Eid «abzulegen pflegten, sei in Slowänischer Sprache geschrie-«ben.»

8. Alter. 1799.

Der Exjesuit Franz Carl Alter gab i. J. 1799 zu Wien «Philologisch-kritische Miscellaneen» heraus, in welchen ein Aufsatz «über eine litterarische artistische Plünderung zu Anfang des dreizehnten Jahrhunderts» handelt. Bei dieser Gelegenheit kommt er auch S. 242 — 244 auf den Text du Sacre zu sprechen. Ich theile hier seine Nachrichten und Vermuthungen vollständig mit, da durch sie die spätere seltsame Bearbeitung der Geschichte jenes Denkmals bedingt worden ist.

«Wahrscheinlich ist es, dass auch Franzosen, Savoyarden, «und andere wällsche Völker, die gemeinschaftlich mit den «Venetianern Constantinopel 1204 eingenommen haben, an

*) Geschriebenen?

«der angeführten Bücher- und Kunstbeute Antheil gehabt haben. Es ist auch wahrscheinlich, dass das berühmte Evangelienbuch, auf welches Frankreichs Könige zu Rheims bei der «Krönung den Eid ablegten, um diese Zeit mag nach Frankreich gekommen sein. Büsching zeigt an, dass es auswendig «mit Goldblech überzogen, und mit ungeschliffenen Edelsteinen besetzet ist, und so könnte es allerdings einen Platz haben unter den zu Constantinopel geraubten Evangelien, die «Dorotheus in der angeführten Vulgargriechischen Stelle «εὐαγγελία ἀξιοτίμητα καὶ θαυμαστὰ nennet. Es ist sonderbar, «dass keine ausführliche Beschreibung von diesem Evangelienbuch existiret. Herrn Kanonikus Maier's (sic) Briefe, in «welchen derselbe anzeigt, das zu Rheims noch jetzt aufbewahrte Evangelienbuch, über welchem Frankreichs ehemaligen Könige ihren Krönungs-Eid abzulegen pflegten, sei in «Slavischer Sprache geschrieben, hab' ich nicht gesehen. Man «vergl. den allg. Litt. Anzeiger, Juny, 1797. No. LXXIII. «S. 752. Herr Mayer (sic) könnte diese Nachricht vielleicht «aus Büsching haben, der aber nur sagt, das Evangelienbuch «soll in Slavischer Sprache geschrieben sein. Hodoeporiker «haben die Gewohnheit aus Geographieen bekannte Bemerkungen als eigene aufzutischen. Als der verstorbene Thomas «Ford Hill sich zu Wien 1789 in der Fasten aufhielt, vergl. «Bibl. Slav. Vol. I. part. II. C. IV. §. 5. und die Kaiserliche «Hofbibliothek sehr fleissig besuchte, nahm ich mir die Freiheit in Gegenwart meines Freundes Fortunat Durich Hill'n «über das Evangelienbuch zu Rheims zu fragen. Hill versicherte uns, er hätte es gesehen, aber die Buchstaben, mit «denen es geschrieben ist, wären ihm unbekannt. Da ihm «Herr Durich das Glagolitische Alphabet vorzeigte, so sagte «er sogleich, dass mit solchen Lettern das Evangelienbuch geschrieben sei. Und wenn diess so ist, so ist sicher auch die «Sprache Slavonisch oder Slowänisch. Es wäre zu wünschen, «dass ein Slavischer Litterator, der mit dem Glagolitismus

«umzuspringen verstehet; dieses Evangelienbuch genauer un-
«tersuchen möchte. Hm! wenn es doch noch irgendwo in
«Frankreich existiret! Ich erinnere mich, vor vielen Jahren
«in einer Zeitung gelesen zu haben, man hätte in Frankreich
«alles, aber gar alles, was immer einen Bezug auf die Krönung
«der Könige Frankreichs habe, zerstöret, und der Vergessen-
«heit überliefert. Vielleicht ist aber doch dieses Evangelien-
«buch von Rheims nach Paris in die Nationalbibliothek ge-
«bracht worden. Ich wünsche es.»

9. Silvestre de Sacy. 1799.

Es geht die Sage, dass gegen Ende des 18ten Jahrhunderts die österreichischen Gelehrten sich an den damals schon gefeierten Orientalisten Silvestre de Sacy mit der Bitte um Auskunft über das Schicksal des Texte du Sacre gewandt hätten. Dieser theilte das Resultat seiner Nachforschungen bei Gelegenheit einer Recension über Alters Miscellaneen und seine Studien in der georgischen und sanskritischen Literatur mit. Diese Recension, welche bald nach ihrem Erscheinen in Deutschland mehrfach verbreitet wurde, erschien im Magasin encyclopédique rédigé par A. L. Millin. V. année. Tome sixième. A Paris. An. VIII. 1799. Die Angaben des französischen Gelehrten stehen S. 457 — 459.

Pag. 458 ... «Il est sans doute fâcheux de ne pouvoir pas
«apprendre à M. Alter, et à tous ceux, qui s'intéressent, comme
«lui, à la conservation des monumens de la littérature, que ce
«livre d'évangiles ait échappé au système désastreux qui a
«détruit en un instant, dans un siècle de philosophie, ce que
«dès siècles d'ignorance et de barbarie avoient respecté et
«conservé à la religion et aux lettres. Le livre des Evangiles
«dont parle M. Alter, et que l'on conservoit dans le trésor de
«la cathrédale de Reims, étoit connu sous le nom de *Texte du*
«*sacre*. Il étoit écrit sur deux colonnes, en deux langues, c'est-
«à-dire, en grec et en sclavon, et d'une très-belle exécution.
«La couverture étoit revêtue d'une plaque en or, et garnie

«de pierreries brutes. Ce fut le Czar Pierre I, qui, ayant vu «ce manuscrit en 1717, apprit à ceux qui le possédoient, que «les caractères qu'ils ne connoissoient pas, étoient sclavons. «Piganiol de la Force, qui en parle, tant dans son nouveau Vo«yage en France (t. 2, p. 202) que dans sa nouvelle De«scription de la France, dit que le cardinal de Lorraine avoit «coutume de porter ce livre d'évangiles dans les processions, «comme une relique; et il ajoute qu'il est en vieux caractères «sclavons, et très-bien conservé. Ce précieux manuscrit a «disparu pendant ces jours de barbarie, où le fanatisme into«lérant de l'ignorance déguisée sous le nom de philosophie, «élevoit son trône sur les ruines de la science et de la morale. «Tout porte à croire qu'il a été la proie des flammes, ainsi «qu'une multitude d'objets précieux sous le rapport de la re«ligion et des arts, qui furent tirés du trésor de la cathédrale «de Reims, et jetés sur un bûcher comme une offrande faite à «la raison, le jour même où des insensés consacroient à cette «divinité révolutionnaire le plus beau temple de cette ville:

«. . . . . .

«Je dois en grande partie ces renseignemens au C. Poirier, «toujours disposé à être utile aux lettres et à ses amis, et au «C. Engrand, son ancien confrère, conservateur des dépôts lit«téraires que renferme la commune de Reims.»

II. *Die Documente von Regnault und Perseval, die an die Kaiserin Katharina geschickte Note und die Aussage des russischen Reisenden Dubrowskij.*

Aus einem im vorigen Jahrhundert abgefassten und «Pièces diverses sur Reims» betitelten Manuscript hat Louis Paris in der Chronique de Champagne (1837. Janvier. p. 43 — 45) den Abschnitt drucken lassen, welcher von dem slavischen Evangelium handelt. Ich kann denselben hier nur nach der i. J. 1841 erschienenen Schrift Strojews mittheilen und bezeichne ihn der Kürze halber als das Regnault'sche Document:

«Книга эта . . . состоитъ изъ двухъ частей, писанныхъ «различными почерками. Листы этой книги писаны ино- «странными и очень древними буквами, такъ что никто не «могъ прочесть ее и сказать, на какомъ языкѣ она писана; «но она всегда слыла за книгу, содержащую Евангеліе.»

«И дѣйствительно, Посланникъ Царя во Франціи, про- «ѣзжая чрезъ Ренсъ на Ахенскія воды, 18 Іюня 1726, «осматривалъ вмѣстѣ съ своимъ секретаремъ ризницу Рен- «ской церкви: они читали очень легко первую часть этой «книги въ присутствіе Канониковъ и Капелановъ собора.»

«Они сказали, что эта книга содержитъ въ себѣ Еван- «гельскія чтенія, самаго древняго почерка, по-Славянскій, «на ихъ природномъ языкѣ; эти чтенія расположены въ «видѣ Минеи (martyrologe) . . .

«Чтоже касается до второй части книги, писанной дру- «гими буквами, то они ничего не могли сказать, но пола- «гали, что эта часть на Иллирійскомъ языкѣ, близкомъ къ «Славянскому, и что буквы однѣ изъ древнѣйшихъ.»

«Чрезъ нѣсколько времени по выходѣ Посланника цъ цер- «кви, каноники Лежёнъ и Реньо (Regnault), присутствовавшіе «при чтеніи книги, отправились съ нею въ гостинницу Мули- «не, гдѣ остановился Посланникъ, и спросили секретаря; его «не было дома. Ихъ ввели въ комнату и показали неболь- «шую книжку, въ переплетѣ, лежавшую на столѣ: они ра- «скрыли ее и догадались, что это молитвенникъ, буквы «были совершенно сходны съ буквами первой части книги «Рейсскаго собора, они сличали ихъ объ. Послѣ обѣда «Каноникъ Реньо пришелъ опять къ секретарю и просилъ «его прочесть первую страницу книги и продиктовать по «французски. Секретарь охотно согласился. Реньо записалъ «и передалъ мнѣ слѣдующее:

«19 страница. Всѣ были изумлены . . . . . .

Das zweite Document rührt von Perseval her, der i. J. 1782 dasselbe aufsetzte; es ist hier nach Hanka p. X abgedruckt.

Russisch findet es sich bei Strojew p. 15. Die bei Hanka fehlenden Worte über den Vicekanzler und den Schwur der Könige stimmen ganz mit dem an die Kaiserin Katharina geschickten Aufsatze überein.

«Ce texte a été donné à l'église de Reims par le Cardinal «de Lorraine en 1574. La tradition est qu'il provient du Tré-«sor de Constantinople, et qu'il a été tiré de la bibliothèque «de Saint-Jérôme. La première partie du livre est en caractères «serviens, dits de St. Cyrille, et en langue orientale à l'usage «des Caloyers*); la seconde est en caractères illiriens, dits de «St. Jérôme, et en langue indienne ou esclavonique .....

«Le roi prête serment le jour du sacre sur ce livre dont le «convercle est garni ....

«De la main de Perseval, ecrivain et vigneron à Sacy, en «1782.»

Die Kaiserin Katharina die 2te, in deren Gemächern man nach ihrem Tode das Ostromir'sche Evangelium fand, war auch auf das R. Ev. aufmerksam geworden. Auf ihre Bitte wurde ihr von der französischen Regierung eine «Note» über dasselbe (s. d. Tabelle) zugeschickt; ihr Verfasser hat Regnault und Perseval und einige andere Quellen benutzt:

Note sur un texte des Evangiles que possède l'Eglise de Reims.

Le livre sur lequel on demande des renseignemens, est un texte des Evangiles donné à l'Eglise de Reims en 1554 par le Cardinal Charles de Lorraine son Archevêque. L'inventaire des effets appartenans à l'Archevêque qui a été fait peu de tems après cette époque, rapporte qu'il avait été tiré du trésor de Constantinople, qu'il fut donné au dit Cardinal, comme un ouvrage précieux et provenant, suivant une ancienne tradition, de la bibliothèque de St. Jérôme.

La première partie de ce manuscrit est en langue Orientale à l'usage des Caloyers et en caractères Serviens dits de St. Cyrille,

*) Von καλογηρος, Mönch.

La 2-me partie est en langue Esclavonne et les caractères Illiriens dits de St. Jérôme.

Les alphabets de ces deux espèces de caractères sont rapportés dans le 1-er volume de la diplomatique de P. P. Tassin et Toussaint Bénédictins, 2-me partie page 702. Les caractères des deux parties du manuscrit dont on parle y paraissent exactement conformes.

Le Vice-chancellier du Czar Pierre 1-er passant à Reims le 27*) Juin 1717, fit lecture sans difficulté de la première partie, ainsi que deux Seigneurs qui étaient avec lui, ils dirent que c'était leur langue naturelle, mais ils ne purent lire la 2-me partie.

Ce manuscrit est sur velin, dans le format in 4°, relié en bois et maroquin rouge, recouvert d'argent, doré avec plusieurs cristaux sous lesquels sont des reliques de la vraie croix et de plusieurs Saints. On voit aux quatre coins les figures en argent émaillé de l'aigle, de l'homme, du lion, et du boeuf, emblême de quatre Evangelistes. Le reste de la couverture est parsémé de pierres précieuses enchassées dans le vermeil. L'ouvrage est assez bien fait et se rapporte pour le goût et la manière à ceux qu'on connait du seizième siècle.

Le Roi fait le serment Royal le jour de son sacre sur ce volume. On s'en sert de préférence pour cet usage sans doute parce qu'il réunit, le texte des Evangiles et des Reliques précieux, deux monumens respectables de la religion sur lesquels on a coutume de faire les sermens dans l'Eglise Catholique.

On voit encore dans le trésor de l'Eglise de Reims un texte des Evangiles moins précieux sur lequel nos Rois faisaient le serment de leur sacre avant que le Cardinal de Lorraine eût donné l'exemplaire dont on vient de parler.

---

*) Bei Strojew (im Журн. Мин. Н. П. für 1839) steht: 17 Іюня 1717 года.

Die Aussage Dubrowskijs.

Dieser russische Biblioman hielt sich gegen Ende des vorigen Jahrhunderts eine Reihe von Jahren in Frankreich auf, wo er während der Stürme der Revolution Gelegenheit hatte, eine Menge von kostbaren französischen Handschriften zu erwerben, die zum Theil der Kaiserlichen öffentlichen Bibliothek in St. Petersburg einverleibt worden sind. Im Anfange dieses Jahrhunderts machte Dubrowskij eine Zeit lang die Neugierde der Gelehrten durch die Versicherung rege, dass er unter andern auch die Bibliothek der Königin Anna, Gemahlin Heinrich des 1sten und Tochter des Grossfürsten Jaroslaw, an sich gebracht habe. Welche Bewandtniss es mit dieser Versicherung hatte, ist jetzt allgemein bekannt. Dagegen aber ist noch nicht aufgeklärt, ob Dubrowskij in Frankreich den Text du Sacre gesehen hat. Der verstorbene Krug schrieb am 3. (15.) April 1806 an Schlözer*): «Wenn Sie Du«browsky einen Windmann nennen, so erzeigen sie ihm viel «Ehre ... Was Dubrowsky's Bibliothek der Anna Jaroslavna «betrifft: so kann ich Ihnen darüber nichts genügendes sagen... «An einem andern Orte erinnere ich mich gelesen zu haben, «dass das berühmte Evangelium von Rheims ebenfalls in sei«nen Händen sei. Aber Dubrowsky läugnet es und will wis«sen, dass Bonaparte diesen Schatz besitze und jenen Aufsatz «erkennt er nicht an. Er sagte mir vor einem Jahre: er habe «2 Handschriften, die erweislich der Anna Jar. zugehört hät«ten; in die eine habe sie ihren Namen geschrieben. Gesehen «habe ich sie leider nicht; denn er findet immer einen Vor«wand, sie nicht zu zeigen, und behält sich vor, so wie über «seine andern slavonischen Seltenheiten dem Publikum selbst «ausführlichen Bericht zu erstatten.»

Es ist mir nicht gelungen, den Aufsatz oder das Buch aus-

*) Forschungen in der älteren Geschichte Russlands. Von Philipp Krug. Pet. u. Lpzg. 1848. S. LIV.

findig zu machen, in welchem jene Notiz, auf die sich Krug berief, stand. Man wird durch seine Aussagen beinahe zu der Vermuthung verleitet, dass Dubrowskij der Ansicht war, Anna habe den Text du Sacre (mit den andern ihr angeblich gehörigen und jetzt in der öffentlichen Bibliothek befindlichen slawischen Manuscripten) aus Russland nach Frankreich gebracht. Ob sonst noch der Name Dubrowskijs mit dem Texte du Sacre in Verbindung gebracht worden, bleibt ungewiss. Legis Glückselig schrieb i. J. 1847 (s. die Tabelle) S. 658: «Blos erinnerte man sich, dass der russische Reisende Du«browskij — der nachmals so viele slawische (?) Handschrif«ten in seinem Vaterlande vergeudete — 1790 auch das Reim«ser Evangelien-Manuscript in Händen gehabt habe.» Ein Jahr früher (S. 614) sprach Legis Glückselig mit weniger Bestimmtheit von dieser Autopsie: «Auch der Russe Dubrowskij mag ihn 1790 in Händen gehabt haben.» Zu dieser, wie es scheint, nicht hinlänglich begründeten Folgerung hat vielleicht Kopitar (s. s. Aufsatz v. J. 1838 und Prolegg. p. XVII) Veranlassung gegeben.

III. *Hat Peter der Grosse i. J. 1717 das Reimser Evangelium wirklich gesehen und es für ein slawisches ausgegeben?*

Es kann kein Zweifel darüber sein, dass man vor Piganiol de la Force nicht genau wusste, in welcher Sprache das i. J. 1574 von dem Cardinal von Lothringen der Cathedrale zu Reims geschenkte Evangelium abgefasst war. Seit Silvester de Sacy (1799) und besonders seit dem Bericht von A. Turgeniew (1835) hat man in den slawischen Literaturen in die romantische Geschichte von dem Reimser Evangelium auch den Namen Peters des Grossen verflochten. Das Denkmal gewann natürlich dadurch an Interesse; doch hat man noch nicht hervorgehoben, dass durch jenen Namen auch die Augen derer, welche seinen Werth für die Wissenschaft bestimmen wollten, nicht wenig geblendet worden sind.

Den Männern, welche bis jetzt über das Reimser Evangelium geschrieben haben, ist es — und mir ebenfalls i. J. 1846 — entgangen, dass die Angaben über den Besuch der Cathedrale von Seiten der Russen in chronologischer Hinsicht unter einander sehr differiren. Leider steht mir die Chronique de Champagne nicht zu Gebote, so dass ich fast nur secundäre Gewährsmänner citiren kann.

1) Regnault (oder der, welcher seine Aussage niederschrieb), lässt (nach Strojew 1839 und 1841) den russischen Gesandten und seinen Secretair am 18. Juni 1726 die Cathedrale besuchen.

2) Perseval lässt (nach Strojew 1839. I.) den Vicekanzler mit zwei andern Russen am 17. Juni 1717 das Evangelium besehen. I. J. 1841 (p. 15) giebt Strojew an, es stehe bei Perseval der 27ste Juni 1717, welches Datum sich auch in der Note an Katharina findet. Der Verfasser der »Note« hat diesen Passus ganz aus Perseval entlehnt, der seinerseits das Regnault'sche Document benutzte.

3) Silvestre de Sacy berichtet i. J. 1799, wahrscheinlich sich an die Aussagen seiner zwei Gewährsmänner haltend, dass Peter d. G. i. J. 1717 die Schriftzüge des Evangeliums für kirchenslawische ausgab.

4) Strojew hielt es (1841 p. 18) für sehr wahrscheinlich, dass Peter i. J. 1717 oder der Gesandte des Zaren (Посланникъ Царскій) i. J. 1726 das Evangelium gesehen und in ihm gelesen habe.

5) Silvestre (1841), welcher bei der Abfassung seines Gesammtberichts die Note von Jastrzębski und eine handschriftliche Notiz von L. Paris benutzte, schreibt: »Le manuscrit fut »montré [en 1717] avec les autres reliques du trésor de la »cathédrale au tzar Pierre 1^er^, qui s'arrêta quelques instants »à Reims, et les personnages instruits de sa suite reconnurent »aussitôt, dans la première partie de notre manuscrit, les frag»mens d'un évangéliaire en langue et en écriture slaves .... »Un envoyé moscovite, passant à Reims en 1727, confirma le »premier jugement porté de ce livre par ses compatriotes.«

6) Kopitar, der in seinen Aufsätzen über das Reimser Evangelium es mit Citaten und Zahlen bisweilen nicht genau nimmt, schrieb (1838) S. 134: «Man hielt wenigstens das «Evangelium für griechisch, bis Zar Peter I, der es 1717 be«sah, dies Griechisch für seine (slawonische) Kirchensprache «erklärte.» S. 137 heisst es bei ihm unter Berufung auf L. Pâris: «Seine Identität verbürgt die erste Seite, die glückli«cherweise um 1721 ein rheimser Domherr den Einfall hatte, «sich von dem Secretair eines durchreisenden russischen Ge«sandten übersetzen zu lassen.» Im Hesychius (1839 — 40; p. 31) giebt er 1717 und 1721 an; ihm folgt Legis Glückselig (1846. p. 614. 1847. p. 659) und

7) Hanka, der in der Einleitung zu seiner Ausgabe (p. X.) Peter dem Gr. i. J. 1717 und dem Secretair i. J. 1721 dieselbe Rolle zuertheilt.

8) Срезневскій führt (1846, nach dem Aufsatze von Dubrowskijs Деннница, 1843) eine angeblich auf dem jetzigen Einband der Handschrift angebrachte Kunde an: «Evangile «en langue esclavonique. Le vice-chancellier du Czar, qui «avait passé à Reims le 22 juin 1717, y passant le 27, fit «lecture de la première partie de ce livre avec deux seigneurs, «qui étoient avec luy, très facilement; ils dirent que c'était «leur langue naturelle, et ne purent lire la seconde partie.» Dieser Bericht schliesst sich zunächst an die Notice von Perseval an.

Die Verwirrung in diesen chronologischen Angaben ist wol weniger durch Druckfehler, sondern mehr durch Schreibfehler entstanden. Von einem Gesandten Peters d. Gr. kann i. J. 1726 (s. No. 1. 4) oder gar i. J. 1727 (s. No. 5) keine Rede sein, da Peter schon i. J. 1725 gestorben war. Auch ist in Erwägung zu ziehen, dass man nach dem Domherrn Regnault, welcher mit dem Secretair sprach, nicht wusste, in welcher Sprache der Codex geschrieben war. Da nun Piganiol schon i. J. 1718 das Evangelium für ein slawisches erklärte, so versteht es sich von selbst, dass diese Kunde i. J. 1717, und

nicht erst d. J. 1726 oder 1727, eingezogen war. Somit fällt auch das J. 1721 (s. No. 6), welches wol nur durch Kopitar in die Geschichte des R. E. hineingetragen worden ist, da sich sonst niemand darauf beruft. Hanka (s. No. 7) folgte ihm hierin, wie in andern Punkten.

Den Schlüssel zur weiteren Aufhellung dieses Wirrwarrs giebt wol die Benennung des Monats, in welchem die Reimser Domherren belehrt worden sein sollen. No. 1. 2. 8. sprechen nur vom Juni. Aller Wahrscheinlichkeit nach ist der 18te Juni 1726 (s. No. 1) wol identisch mit dem 17ten und 27sten Juni 1717 (s. No. 2), ferner mit dem 22sten oder 27sten Juni 1717 (in No. 8) d. h. das Reimser Evangelium wurde an einem Tage des Monats Juni 1717 für ein slawisches erkannt. Vielleicht ist es nicht zufällig, dass die Zahl 27 sowol von dem Tage des Monats, als auch von dem Jahre gebraucht wird.

Peter d. Gr. soll am 7. Mai 1717 in Paris angekommen sein, wo er bis zum 20sten Juni verweilte. Am 28sten Juni finden wir ihn bereits in den Bädern von Spaa (im Lüttich'schen). Selbst wenn auch bei näherer Untersuchung der Reiseroute Peters d. G. die sich aufdringenden chronologischen Bedenken beseitigt werden sollten, so stehen doch der Annahme, als habe er das Evangelium in Reims für ein slawisches erklärt, andere Gründe entgegen. Regnault berichtet, dass der Gesandte des Zaren nach den Bädern von Aachen reiste und am 18ten Juni (1726) die Cathedrale besah. Es scheint ferner keinem Zweifel zu unterliegen, dass der Gesandte in dem Regnault'schen Bericht mit dem Vicekanzler bei Perseval in der an Katharina gerichteten Note und in der Nachricht bei Срезневскій (No. 8) identisch ist.

Ausserdem ist es im höchsten Grade auffallend, dass die früheste Nachricht, welche die Belehrung der Reimser Domherren von Peter d. Gr. ausgehn liess, erst aus d. J. 1799 herrührt; ferner dass kein Bericht den Tag oder den Monat angiebt, an welchem Peter das Evangelium in die Hände nahm. Gerade die älteren Berichte enthalten nähere chronologische

Angaben, ihre Urheber aber, wie Regnault, Perceval u. s. w. gedenken nicht Peters, sondern ausdrücklich eines neben Beamten oder Diplomaten als ihres Orakels. Für Regnault wäre doch ein Peter weit interessanter gewesen. Selbst Viganiol de la Force, welcher doch jener Begebenheit ganz nahe stand, und zuerst das Evangelium in der literarischen Welt für ein slawisches erklärte, schweigt von Peter d. G., während er nach Strojew (1841 p. 18) eine interessante Anekdote von Peter d. G. aus der Zeit seines Aufenthalts in Reims berichtet *). Pluche, Büsching, Storch u. s. w. bringen ebenfalls nicht das Evangelium mit dem Aufenthalte Peters in Frankreich in Verbindung. Erst bei Sacy (i. J. 1799) taucht diese Nachricht auf. Er hat entweder seine Gewährsmänner falsch verstanden oder sie selbst nahmen eine im Laufe der Zeit entstandene Tradition für baare Münze an. Hatte die Tradition einmal die Aussage einer Person, die zur Umgebung Peters d. G. gehörte, auf ihn selbst übertragen, so ist es auch sehr erklärlich, warum Silvestre de Sacy nicht mehr davon spricht, dass ein Diplomat oder ein Schreiber den Dolmetscher für die Domherren machte.

Es bleibt noch die irrige Meinung zu berichtigen, als hätten die Russen i. J. 1717 keine Auskunft über den glagolitischen Theil des Codex gegeben. Nach Regnault, dem Augen- und Ohrenzeugen, sprachen sie sich dahin aus, dass der zweite Theil mit glagolitischer (= illyrischer d. h. mit der früher bei mehreren slawischen Stämmen im sogenannten Illyrien gebräuchlichen) Schrift geschrieben wäre. Eben so unpassend, wie hier die glagolitischen Schriftzeichen — illyrische heissen, nannte man später, und zwar nicht in Reims allein, die cyrillischen — serbische.

Kopitar, dessen verschiedene Aufsätze über das Evange-

*) Ob in dem 2ten Theile des Werkes: «Le Czar Pierre I. en France. Par Hubert le Blanc. Amsterd. 1741» S. von Peters Aufenthalt in Reims die Rede ist, kann ich nicht angeben.

Evangelium gar viel verwerfenes enthalten, hat daher mit seinen Nachfolgern mit Unrecht behauptet, dass erst durch Lord Hill der Reimser Codex zu den glagolitischen gerechnet worden wäre. Ausser Regnault wusste auch Perseval i. J. 1782, dass der h. Hieronymus, welcher ehemals als Erfinder des glagolitischen Alphabets galt, ein Rival von dem h. Cyrillus und den Kalugeren (d. h. den Mönchen der griechischen Kirche) wäre.

IV. *Haben die französischen Könige bei ihrer Krönung in Reims je einen Eid auf das slawische Evangelium geleistet und verdient es noch den Namen des Texte du Sacre?*

Die Ehre, welche die Bourbons — nach der Behauptung vieler Gelehrten des 18ten und 19ten Jahrhunderts — bei ihrer Krönung dem slawischen Evangelienbuche erwiesen, hat die Erforscher seines wissenschaftlichen Werthes sehr präoccupirt. Als ich im J. 1846 mich zum ersten Male über jenes vermeintliche Krönungsevangelium aussprach, wollte ich, ergriffen von einer skeptischen Stimmung, einen leisen Zweifel gegen die Sage von jenem Schwure der Bourbons erheben. Ich hielt indessen — bei meiner damaligen Kenntniss der Quellen über die Geschichte des Denkmals — selbst die Erhebung eines leisen Zweifels gegen die bestimmte Behauptung von Männern, welche sich eines europäischen Rufes erfreuten, für eine der Rüge würdige Anmaassung und erlaubte mir nur (s. Abschnitt V) zu bemerken, dass die Geschichte des R. Evangeliums «mehr mythischer als rein historischer Art» wäre. Jetzt aber darf ich mein Erstaunen darüber ausdrücken, dass sogar Männer, welchen, wie Kopitar, Hanka und Legis Glückselig, die Aufsätze der französischen Gelehrten über das Denkmal vorlagen, auf ein blosses *Gerücht* hin jene Sage für historische Realität ausgaben. Zugleich aber freue ich mich, dass Serg. Strojew in dieser Hinsicht eine verhältnissmässig grössere

Vorsicht und Behutsamkeit an den Tag gelegt hat, als diejenigen, welche sich über ihn in Oesterreich und Russland so herb ausgesprochen haben. Leider kann ich die Angaben von L. Paris und Silvestre nur zum Theil benutzen *); doch dürfte die folgende Auseinandersetzung die historischen Romantiker für die Zukunft wenigstens warnen und zugleich die Gelehrten in Frankreich überzeugen, wie nothwendig es wäre, dass sie ihre in Zeitschriften oder unerschwinglichen Sammelwerken zerstreuten Aufsätze über das R. Evangelium irgendwie zugänglicher machten.

Wo finden wir eine sichere Bestätigung der Sage, dass das R. Evangelium einst die Stelle des Texte du Sacre vertrat? In den Inventarien des 17ten Jahrhunderts, in welchen unser Denkmal angeführt wird, ist davon noch keine Rede. Strojew suchte in verschiedenen älteren Werken vergebens eine Bestätigung jener Sage. Nicht einmal Marlot, welcher (s. Théâtre d'honneur et de magnificence préparé au Sacre des roys, par Dom. Guillaume Marlot. 1643. pag. 644 — 647) die Krönung Ludwig des 13ten schilderte und von dem auf ein Evangelium geleisteten Schwur spricht, berichtet, dass dieses ein slawisches gewesen wäre. Dasselbe Stillschweigen herrscht bei

*) In Petersburg besitzt von den von der Regierung angelegten Büchersammlungen meines Wissens nur die Kaiserliche öffentliche Bibliothek die Paléographie universelle von Silvestre; doch fehlt ihr der 5te und die folgenden Bände. Dieses grossartige Werk ist wie sehr viele andere Schriften, die auf Kosten oder unter Mitwirkung der früheren französischen Regierung erschienen, nur für einen so hohen Preis zu erlangen, welchen äusserst wenige Bibliotheken in Europa bezahlen können. Die in dieser Hinsicht gegen die französische Regierung erhobenen Klagen von Lassen (Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, 5ter Band. S. 579. 580) und Fleischer (im Jahresbericht für 1847 S. 466 in der Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft) dürften wol der Beherzigung aller Regierungen werth sein, welche die Wissenschaft für etwas mehr als einen blossen Gelehrtenstand ansehen.

Godefroy (Le Cérémonial François, par Théodore Godefroy, conseillier du Roy en ses conseils. Paris, 1649). Ungeachtet dieser negativen Zeugnisse behauptete Strojew — und nach ihm andere Schriftsteller — kühn, dass sämmtliche französische Könige von Franz dem 2ten *) bis Ludwig den 16ten bei ihrer Krönung den Eid auf das slawische Evangelium abgelegt hätten.

Selbst die aus dem 18ten Jahrhunderte stammenden Zeugnisse über unseren Codex sprechen fast gar nicht zu Gunsten jener Annahme. Piganiol de la Force, der *zuerst* in der Literatur (i. J. 1718) den Codex für einen *slawischen* ausgab, weiss noch nichts von jener vermeintlichen Ehre. Hätte er eine Kunde der Art gehabt, so konnte er sie kaum verschweigen, da er auf ein und derselben Seite (im 2ten Theile der Nouvelle Description; s. oben Abschnitt I.) des slawischen Evangeliums und des heiligen Oelfläschchens gedachte, welches letztere bei der Krönung seinen Inhalt ausspendete. Noch auffallender ist für uns sein Stillschweigen, wenn wir bedenken, dass er in dem 1sten Theile seines Werkes einen langen Artikel (Art. XI p. 33 — 41 des Amsterdamer Nachdrucks) dem «Sacre du Roi widmet, wovon unten noch die Rede sein wird.

Auch in dem Berichte eines anderen Zeitgenossen Peters des Grossen — Regnault — ist keine Spur davon zu finden, dass der slawische Codex damals schon als der Texte du Sacre galt. Der erste bekannte Autor, welcher diese Rolle dem slawischen Codex zuerkannte, ist Pluche (s. oben Abschnitt I.); allein es geschah dies von ihm (i. J. 1732) in einer Weise, die eben nicht viel Vertrauen zu seinem vielleicht aus einer Verwechselung herrührenden oder nur auf Hörensagen beruhen-

*) In den von Polewoj und Strojew abgedruckten Documenten wird die Schenkung des Evangeliums von Seiten des Cardinals in das Jahr 1554 gesetzt, während Silvestre und Hanka 1574 schreiben; Kopitar schreibt im Hesychius (p. 31), wo er Polewoj züchtigt, sogar: 1655. Das Jahr 1574, in welchem der Cardinal starb, ist wahrscheinlich (vergl. Hesych. p. 72) das richtigere.

dem Bericht erweckt. Nach ihm wäre nur in früherer Zeit dem slawischen Codex eine solche Ehre widerfahren; zu seiner Zeit bediente man sich — so fügte er hinzu — eines gewöhnlichen (lateinischen) Evangelienbuches als Texte du Sacre.

Zwanzig Jahre später — und zwar bald nach der Mitte des 18ten Jahrhunderts — stellte der belesene Geograph Büsching, der in seiner Compilation keine speciellen Untersuchungen über antiquarische Raritäten anstellen konnte, den Satz auf, dass die französischen Könige bei ihrer Krönung den Eid auf ein slawisches Evangelienbuch »ablegen.« Entweder hat er die Aussage von Pluche ungenau benutzt oder eine andere bis jetzt unbekannte Quelle ausgeschrieben oder endlich die Aussage von Pluche mit der eines anderen Berichterstatters zu verbinden gesucht. Das Werk des deutschen Geographen war vor der französischen Revolution in verschiedenen Ländern Europas sehr verbreitet. Ohne Bedenken sprach die unerfahrene Jugend, wie der Schwarm der unselbständigen Reisebeschreiber, dem gepriesenen Meister nach, was von ihm als Wahrheit aufgestellt worden war. Der junge Storch hat i. J. 1786 ohne Argwohn die Sage von dem slawischen Texte du Sacre so aufgenommen, wie er sie gelesen oder gehört hatte.

In Frankreich scheint vor dem Jahre 1782 die Sage vom slawischen Texte du Sacre nicht sehr in Umlauf gekommen zu sein; weder Strojew noch Silvestre (1841) führen authentische Zeugnisse darüber an. »En 1782, un écrivain — juré de »la ville de Reims livrait à la tradition écrite cette supposition »de Pluche.« Diese gegen Perseval erhobene Anklage wird dadurch nicht beseitigt, dass der Verfasser der an die Kaiserin Katharina geschickten Note versichert, dass die Könige vor dem J. 1554 (1574) ihren Eid auf ein ganz anderes, damals noch vorhandenes (lateinisches) Evangelium abgelegt hätten; denn der Verfasser jener Note hat Perseval offenbar benutzt. Dieser aber ist ein viel zu wenig bekannter Gewährsmann, um volles Vertrauen verdienen zu können. Zwischen 1732, wo Pluche von der ehemaligen hohen Bestimmung des Denk-

mals sprach, und zwischen 1782, wo man über seinen *devin-ligen* Gebrauch in Frankreich nach dem Vorgange von Büsching eine bestimmte Ansicht ausspricht, lag ein halbes Jahrhundert, in dem seine vage Angabe leicht eine feste Gestaltung gewinnen konnte.

L. Pâris hat meines Wissens zuerst i. J. 1841 (bei Silvestre) dem Evangelium jene Ehre abgesprochen: «Enfin le manuscrit «slave mérite-t-il ainsi cette dénomination [de texte du Sacre]? «L'examen scrupuleux des traditions et des notions qu'elles «ont pu fournir ne permet pas de répondre affirmativement.» Ueber das Inventar von 1790 (s. die Tabelle) äussert er sich also: «L'inventaire du mobilier de la cathédrale, dressé en «1790, qualifie aussi notre manuscrit de texte d'évangiles à «deux caractères, *servant pour le sacre;* cet inventaire fut ré«digé en présence de plusieurs chanoines dont la signature «peut être considérée comme une preuve de leur adhésion à «cette dénomination, conséquemment de l'usage supposé du «manuscrit, lequel servait réellement au sacre.»

Seine Erörterung schliesst L. Pâris auf folgende Weise: «Le manuscrit slave, enrichi de précieuses reliques pouvait «être du nombre de celles que le roi baisait religieusement «dans les cérémonies du sacre, et c'est pour cela que les cha«noines de Reims (en 1790) ont pu dire que ce précieux vo«lume *servait pour* le sacre; mais, les monarques pouvaient «prêter le serment sur un ancien évangéliaire latin, et en ef«fet, un autre manuscrit, sur vélin, enrichi de miniatures, dé«pouillé, il est vrai, de son ancienne et précieuse couver«ture, existe encore dans la bibliothèque communale de Reims, «et *il est constaté* que c'est sur ce même manuscrit que les «rois de France prêtaient le serment.»

Darauf wird von Silvestre von dem ächten Texte du Sacre in einem der folgenden Bände eine notice spéciale und Proben von seiner écriture romaine versprochen. L. Pâris gab zugleich in einer Note an, dass der ächte Texte du Sacre zu-

erst im J. MDX. zu Paris unter dem Titel »Consecratio et Coronatio regis Francine« gedruckt worden ist.

Leider kann ich den Band der Paléographie universelle, auf welchen verwiesen wurde, nicht benutzen, um die näheren Gründe kennen zu lernen, welche L. Paris veranlassten, den slawischen Codex als »mal à propos nommé Texte du Sacre« zu characterisiren. Dagegen muss man sich wundern, dass die Oesterreicher sich durch L. Paris Einspruch nicht zur Vorsicht stimmen liessen. Kopitar begriff*) nicht, warum man das testimonium abb. Pluche und die vetus traditio umstossen wollte. Hanka hielt es gar nicht einmal der Mühe werth, des französischen Einspruchs in seiner Einleitung zu gedenken, sondern brachte getrost nach dem Vorgange von Kopitar die Sage vom Schwur sogar auf dem Titel seiner Ausgabe an! Auch Legis Glückselig hielt es i. J. 1847 (S. 659) nicht für nöthig, zu untersuchen, worauf denn eigentlich jene angebliche vetus traditio beruhte, erlaubte sich aber ein absprechendes Urtheil über die französische Beweisführung zu fällen **).

So viel steht also einstweilen fest, dass die Tradition von dem slawischen Evangelium zu Reims als dem Texte du Sacré

*) S. Prolegg. § 56: »Nescio quare docti Parisini refragentur «veteri traditioni et testimonio abb. Pluche, usu venisse hoc jam «sum evangeliorum volumen, auro gemmisque et SS. *reliquiis* orna«tum, in solemni Regum Galliae inauguratione, ideoque fuisse vo«catum le Texte du Sacre.«

**) »Chev. Silvestre ... hat in seiner prachtvollen Paléographie «universelle 1841, IV unter andern slawischen Schriftproben auch «2 Beispiele aus der Reimser Handschrift, welche letztere er aber «nicht für den wirklichen »Texte du Sacre« gelten lassen, son«dern diese hohe Bestimmung auf ein lateinisches Evangelium«Manuskript derselben Stadtbibliothek übertragen will. Silvestre's «Beweisführung jedoch leitet in Kreuz- und Querzügen theil«weise wenigstens ad absurdum. Auch Kopitar, der mit Silvestre «seit Beider Aufenthalt zu Rom (1837) persönlich verbunden «blieb, erkennt die Fruchtlosigkeit jenes Vorgebens.« S. Prolegg. «LVI und Hesych. p. 31.«

keine alte, sondern unbekannte und unsichere Ursprungszeit. Ein Gelehrter wie Louis Pâris wird gewiss noch seine besonderen Gründe gehabt haben, wenn er (im Jahre 1841) schrieb: «Il est constaté que.» Aus Mangel an Hilfsmitteln kann ich hier den streitigen Punkt nicht ganz zum Abschluss bringen; doch möchte ich mir von Herrn L. Pâris Auskunft über einen Umstand bei der Krönung erbitten, welcher seiner Aufmerksamkeit entgangen zu sein scheint.

Heinrich der 3te soll nicht in Reims gekrönt worden sein; es blieben also nur die Krönungen zu berücksichtigen, welche zwischen den Jahren 1574 und 1782 Statt fanden, da nach dem Zeugnisse von Pluche zu seiner Zeit als Texte du Sacre ein lateinisches Evangelium gebraucht wurde. In den älteren Schriften ist zwar bis jetzt keine Stelle nachgewiesen worden, dass der slawische Codex als Texte du Sacre galt; dagegen aber sind zwei Schwurformeln beachtungswerth, welche Срезневскій (1840 p. 6) in seinem Briefe aus Prag — nach der Notice von Jastrzebski — mittheilte: «sic me Deus adjuvet et haec Sancta Dei Evangelia» und: «ainsi le jurons, vouons, et promettons sur la sainte *vraie croix* et le saint évangile touchés.» Diese beiden Schwurformeln sind, wie es mir scheint, auch bei Piganiol de la Force im «Sacre du Roi» angedeutet (s. Nouv. descr. I. A Amsterdam p. 30), wo er sehr umständlich die Krönung Ludwig des 14ten i. J. 1654 beschreibt: «L'Evêque ensuite alla s'habiller dans la sacristie, comme pour «dire la Messe, et revint avec douze Chanoines, en habits de «Diacre et de Soudiacre. Ce Prélat s'approcha de S. M. pour «en recevoir les sermens et promesses pour toutes les Eglises «de son obéissance, et le Roi sans se lever de son siége, et la «tête couverte, répondit *Promitto vobis* etc. Les Evêques de «Beauvais et de Châlons soulevèrent ensuite le Roi de sa chaire, «et demandèrent aux Seigneurs assistans et au peuple s'ils «l'acceptoient pour leur Roi; et ceux-ci ayant fait connoître «par leurs acclamations qu'ils le souhaitoient, ce Prélat prit «de S. M. le serment du Royaume que ce Prince fit étant assis

«tête couverte; et tenant les mains sur l'Evangile qu'il baise à «la fin.»

«On conduisit pour lors le Roi devant l'Evêque de Soissons «qui étoit assis sur sa chaire, et là étant debout, le Comte de «Vermandois premier Gentilhomme de la Chambre lui ôta sa «robe longue, et le laissa en camisole de satin. En cet état «l'Evêque dit sur sa personne les Antiennes accoûtumées ....

«Le Roi s'étant levé, ce Prélat bénit l'épée dans le fourreau, «puis en ceignit le Roi, et presque en même tems la reprit, en «laissa le fourreau sur l'Autel, et la remit toute nue entre les «mains de S. M. qui la tint la pointe élevée pendant l'Oraison «que dit l'Evêque ...

«L'Evêque prit en même temps la patene du Calice de S. «Remi, sur laquelle il mit du baume céleste contenu dans la «sainte Ampoule, ... commença d'oindre sa Majesté ... en- «suite le Roi prit des gands benits, et on fit la bénédiction de «l'anneau. Cet anneau est d'un très-grand prix, et a servi aux «Sacres des Rois prédecesseurs de sa Majesté ...»

«La Messe fut célébrée par l'Evêque de Soissons. *A l'Evan-* «*gile le Livre fut présenté au Roi* par le Cardinal Grimaldi, *pour* «*le baiser* ... Apres cela sa Majesté remonta sur son Trône, «où elle demeura jusqu'à la fin de la Messe, qu'elle retourna «devant l'Autel pour communier sous les deux espéces dans «un Calice, dont on dit que S. Remi se servit au Sacre du Roi «Clovis.»

Wenn jenes Evangelium, auf welches Ludwig der 14te den Eid ablegte, das i. J. 1669 für ein griechisch-syrisches, i. J. 1673 von Marlot für ein indisches und i. J. 1718 (und 1724) zuerst von Piganiol de la Force (im 2ten Bande seines Werkes) für ein slawisches ausgegebene gewesen wäre, so dürfte man es auffallend finden, dass der letztere dasselbe nicht näher im 1sten Bande bezeichnet hätte, da er von so manchen anderen Gegenständen, die bei der Krönung zum Vorschein kamen, ihren Ursprung angiebt. Freilich darf nicht übersehen werden, dass er bei der Eidesleistung den Kö-

ung nur ein Evangelium berühren und küssen hat, während in der von Jastrzębski mitgetheilten Schwurformel neben dem Evangelium auch von der »saincte vraie croix« die Rede ist. Dieser »vraie croix« gedenkt aber auch das Inventar von 1669. Nach ihm waren nicht nur die heiligen Personen auf dem Diptyque »du bois de la vray croix« geschnitten, sondern auch der Einband des slawischen Codex war mit einer »croix du bois de la vray croix« verziert.

Es bleibe den französischen Gelehrten überlassen, diesen Punkt definitiv zu entscheiden. Nach dem Obigen ist einstweilen jene Ehre, zu welcher das Reimser slawische Evangelium gelangt sein soll, eine zweideutige zu nennen und ihm der romantische Titel »Texte du Sacre« abzusprechen.

V. *Gutachten über die Prager Ausgabe von 1846 und Erläuterungen über dasselbe.*

Der von mir i. J. 1846 geschriebene Aufsatz über die Prager Ausgabe des Reimser Codex war ursprünglich nicht bestimmt, in weiteren Kreisen verbreitet zu werden; er sollte nur im Fall die Ansicht des Hrn. Hanka in Russland starken Anklang finden würde, als ein Protest dienen, wie das in dem zweiten Aufsatze von 1847 näher angegeben ist. Zum Wiederabdruck der zwei Aufsätze sehe ich mich durch die Polemik des Slawistikers veranlasst. Es kommt mir aber gar nicht darauf an, mich mit ihm in eine weitere Polemik über den verschiedenen Gesichtspunkt einzulassen, von welchem aus wir beide die Untersuchung des wissenschaftlichen Werthes des Denkmals betrachten, sondern ich gehe an den Wiederabdruck meiner Aufsätze hauptsächlich aus dem Grunde, um in weiteren Kreisen die Worte zu verbreiten, in denen ich mich bereits i. J. 1846 und 1847 über das sogenannte Kopitar'sche System ausgesprochen habe.

Jetzt, wo sich bereits eine festere Ansicht über den Reimser Codex gebildet hat, thut es mir leid, in meinem ersten

Aufsatze, nicht einen milderen Ton angeschlagen zu haben. Ich befand mich damals gerade in einer skeptischen Stimmung. Die Art und Weise, wie Hr. Hanka das Gutachten Wostokows ignorirte und mit Kopitar umging, ferner die Zumuthungen, mit welchen er sich an die Leser seiner Einleitung wandte, versetzten mich in einen Zustand des Unwillens, in welchem ich den folgenden Aufsatz niederschrieb, dem ich hier einige durch [ ] bezeichnete Noten beifüge.

Das Reimser Evangelium.

(1846.)

Das slawische Evangelium, auf das mehrere französische Könige aus dem Hause Bourbon bei ihrer Krönung einen Eid leisteten, hat eine eigene Geschichte, die, wie die so mancher anderen alten Schriften, mehr mythischer als rein historischer Art ist. In einem im J. 1669 nach älteren Documenten angelegten »inventaire des reliquaires, chasses, joyaux, calices, croix, vaisseaux dor et dargent appartenant à l'église et fabrique de Notre Dame de Rheims« ist auch die Rede von einem »liuvre dans lequels sont ecrits les Evangiles en langue *grecque* et *siriaque*.« Von Peter dem Grossen, dem auf seiner Reise in Frankreich im J. 1717 jenes Evangelienbuch gezeigt wurde, erfuhren die Franzosen, dass der 1ste Theil desselben in der kirchenslawischen Sprache abgefasst wäre. Dass der 2te Theil gleichfalls der kirchenslawischen Literatur, und zwar dem glagolitischen Zweige derselben angehörte, wurde in der slawischen Welt erst im J. 1799 durch die Wiener Gelehrten Durich und Alter, welche sich auf den englischen Reisenden Ford Hill beriefen, bekannt*). Nun ging es an das Conjecturi-

*) [Vgl. jetzt No. 5 und 8 des Abschnittes I. In dem »Beitrag zur praktischen Diplomatie für Slawen. Wien 1801.« schrieb Alter p. 154: »Dass Peter der grosse den Besitzern dieses Evangelienbuchs angezeiget hat, die Charaktere, die sie nicht kannten, wären slawische Charaktere, aus diesen erhellet, dass auf der

ren. Die ersten slawischen Gelehrten des 18ten Jahrhunderts boten ihren Scharfsinn auf, um auszufindig zu machen, wie jene Handschrift nach Reims gekommen wäre, und was die Veranlassung dazu gegeben hätte, dass ihr die Bourbons eine so grosse Ehre erwiesen. Bald vermuthete man, sie wäre im J. 1204 bei Gelegenheit der Eroberung Konstantinopels durch die Franken und Venetianer aus der dortigen Sophienkirche geraubt worden, bald wähnte man, sie wäre als ein Geschenk von der serbischen Königin Helena, die eine französische Prinzessin war, etwa um das J. 1250 nach Frankreich gekommen; bald fand man es wahrscheinlich, dass sie durch Anna, die vermeintliche Tochter des Grossfürsten Jaroslaw von Kiew, in der ersten Hälfte des 11ten Jahrhunderts ihrem Gemahl Heinrich dem I. von Frankreich übergeben worden wäre *). Diese letztere Vermuthung, so wie der mysteriöse Gebrauch jenes Evangeliums war zu lockend, als dass nicht in manchem Slawisten der Wunsch nach einem Facsimile desselben hätte entstehen sollen. Da kam plötzlich am Anfang dieses Jahrhunderts aus Frankreich die Nachricht, dass der sogenannte «Texte du Sacre» verschwunden wäre **). Während der Revolution, so meldete man mit der grössten Entrüstung, «habe der «unerträgliche Fanatismus der Ignoranz unter dem Namen der «Philosophie seinen Thron auf den Trümmern der Wissen«schaft und Sittlichkeit errichtet und sich erfrecht, unter an-

zweiten Columne Slawische Cyrillische, nicht Slawische Glagolitische Charakteren gewesen sind. Peter der grosse kannte nur Cyrillische Charaktere; Glagolitische Charaktere kannte er nicht.]

*) [Ob Kopitar wirklich zuerst an Anna, als Besitzerin des Codex, gedacht hat, ist eine Frage, welche noch ihre Lösung erwartet.]

**) [I. J. 1846 kannte ich die in einem und demselben Jahre erschienenen Aufsätze von Alter und Sylvestre de Sacy nur nach den Anführungen west- und ostslawischer Gelehrten. Auch war es damals gar nicht meine Absicht, die verworrene äussere Geschichte des Evangeliums zu prüfen.]

»dem jenen herrlichen Tempel in Reims »der Göttin der Ver»nunft« zu weihen, und habe dem Idol zu Ehren auf einem »Scheiterhaufen die Kirchenbücher und andere kirchliche »Kostbarkeiten verbrannt.« Natürlich fanden diese Verwünschungen ihr Echo im übrigen Europa. Schlözer, der den Satz aufstellte, dass jenes slawische Evangelium äusserst alt gewesen sein müsste, sprach vom »Cannibalismus, der es leider beim Anfang der Revolution vernichtet habe.« Dobrowsky verdammte die Jugend, die keine Scheu vor dem Heiligen habe, mit den Versen eines heidnischen Lateiners. Nach einem berühmten deutschen Gelehrten hatte »die sinnlose Wuth der Aufrührer jenen Codex in Asche verwandelt.«

Mit dem Verwünschen und Verdammen war man schnell bei der Hand gewesen; kein jenen starken Ausdrücken entsprechendes Wort der Achtung hat aber die christliche Demuth finden können, als seit dem Jahre 1836 die Kunde sich verbreitete, jener schätzbare Codex wäre wieder aufgefunden. Es erwies sich, dass während der Revolution nur der sehr kostbare Einband von der Handschrift losgelöst worden war. Man kam auf die Vermuthung, dass bei dieser Gelegenheit oder später auch mehrere Blätter der Handschrift abhanden gekommen wären, da erst Napoleon während seines Consulats befohlen hatte, die noch vorhandenen Handschriften in Reims der dortigen Stadtbibliothek zu übergeben.

Man schreibt dem russischen Lieblingsschüler Schlözers, Alexander I. Turgenjew, die Ehre zu, jenen Codex wieder aufgefunden zu haben. Nähere Kunde über den Fund theilte Sergej Strojew in Russland mit. Durch diese beiden Reisenden sind also wieder die Erwartungen von dem hohen Werthe jenes Denkmals der kirchenslawischen Literatur gesteigert worden. Man schmäht das Andenken dieser zwei bereits verstorbenen Männer nicht, wenn man sie für solche Gelehrte erklärt, die nicht im Stande waren, die Wichtigkeit jenes gepriesenen Denkmals der kirchenslawischen Literatur in absoluter oder relativer Hinsicht zu bestimmen. Diese beiden Ge-

lehrten hatten wie viele Andere wol die Formen der kirchenslawischen Grammatik inne und waren mit palätographischen Kenntnissen ausgerüstet; von der kirchenslawischen Sprache aber, als einem Gegenstande, der eine organische und zugleich mechanische Entwicklung *) gehabt hat, ferner von der wirklichen Geschichte der slawischen Liturgie und Bibelübersetzung in Mähren, der Bolgarei, Dalmatien, Serbien, Walachei und Russland hatte damals noch kein halbes Dutzend von Gelehrten in Europa einen richtigen Begriff. Es war daher bei dem mysteriösen Geschick jenes Evangeliums kein Wunder, dass es als sprachliche Quelle nach dem Vorgange von Turgenjew und Strojew überschätzt wurde. Ein polnischer und ein böhmischer Gelehrter verleiteten namentlich das slawische literarische Publicum zu kühnen Schlüssen. Der Pole Jastrzebski wollte aus palätographischen Gründen der Handschrift ein sehr hohes Alter zugestehen. Später stützte sich der bekannte Entdecker altböhmischer Sprachdenkmäler, Waclaw Hanka in Prag, auf ein im Codex befindliches Nachwort, des Inhalts, dass der heilige Procop, welcher als Abt eines slawischen Klosters in Prag im J. 1053 starb, den cyrillischen Theil des Evangeliums geschrieben habe. Mehrere geachtete russische Gelehrte verkündigten darauf in russischen Zeitschriften (in den Отеч. Записки und im Москвитянинъ), nicht Russland besitze in dem Ostromir'schen, sondern das Tschechenland in dem Procop'schen das älteste slawische Evangelium.

Da das altbolgarische (slawonische) Evangelium gewissermassen der slawische Ulphilas ist und somit als Grundstein bei der Bearbeitung einer allgemeinen slawischen Sprachge-

*) [Derjenige, welcher von den Phasen, welche die kirchenslawische Orthographie durchlief, nicht näher unterrichtet ist, wird den obigen Ausdruck tadeln; besser wäre es allerdings gewesen, zu schreiben: »von der kirchenslawischen Sprache, als einem Gegenstande, der eine organische Entwicklung gehabt und zugleich auf mechanischem Wege vielfache Entstellungen erlitten hat . . .«]

schichte in Betracht kommt, so war es natürlich, dass man den Einfall des französischen Kalligraphen Silvestre, sämmtliche erhaltene Blätter des Reimser Codex sorgfältig zu lithographiren, mit freudiger Erwartung begünstte. Die russische Regierung, welche ernsten wissenschaftlichen Unternehmungen stets ihren Schutz angedeihen lässt, kam den Wünschen der Slawisten entgegen, so dass im J. 1843 der Text des Codex in Paris lithographirt erschien. Niemand wird läugnen, dass ohne diesen lithographirten Abdruck der wissenschaftliche Werth des Codex mit Sicherheit nicht bestimmt werden konnte. Selbst diejenigen, welche schon längst an dem hohen Alter der Handschrift zweifelten, mussten wenigstens aus dem Grunde in den Besitz eines vollständigen Facsimile zu kommen wünschen, weil ein in Böhmen copirtes Denkmal der altbolgarischen Literatur über die sogenannte mährische Familie der kirchenslawischen Literatur nicht unerhebliche Belehrung zu verheissen schien.

Den Zauber aber, welchen die Mythe im Laufe des Jahrhunderts und die Anpreisungen neuerer slawischen Gelehrten um den Texte du Sacre gezogen hatte, suchte bald nach dem Erscheinen des lithographirten Abdrucks ein unbarmherziger Kritiker, nämlich Kopitar, zu verscheuchen. Kurz vor seinem Tode schrieb er zu mehreren jener Abdrücke: «Protegomena historica», in welchen er den befangenen Patriotismus der Böhmen geisselte und abermals den cyrillischen Theil des Texte du Sacre für eine im vierzehnten Jahrhunderte oder noch später russificirte Copie eines slawonischen Evangeliums erklärte. Ein solcher Ausspruch stand nun in grellem Gegensatze zu den hohen Erwartungen, die man von dem Codex gehegt hatte; denn solche junge Codices sind in Russland in Menge anzutreffen und werden gewöhnlich von Sprach- und Alterthumsforschern für ihre Zwecke als unbrauchbare Schriften angesehen, während sie als Zeugnisse des frommen Sinnes früherer Generationen die gebührende Anerkennung des Historikers verdienen.

In Russland verstummten die Anpreisungen des Texte du Sacre, besonders nachdem auch Wostokow sich über die ihm bekannten Proben der Handschrift im J. 1843 in kurzen Worten ausgesprochen hatte. Die Böhmen aber fanden sich, und unter ihnen namentlich Herr Hanka, durch die schnöden und kurz absprechenden Worte des sogenannten Wiener Hypercriticus auf das empfindlichste verletzt. Ueberzeugt von der Haltbarkeit seiner Ansicht entschloss sich Herr Hanka sogar, den Reimser Codex mit kirchenslawischen und lateinischen Buchstaben abdrucken zu lassen und die gelehrte Welt aufzufordern, zwischen ihm und Kopitar den Schiedsrichter zu machen. Ich gehöre nicht zu Kopitars Anbetern, wenn von der von ihm in Schutz genommenen Pannonität der altkirchenslawischen Sprache und Literatur die Rede ist. Ich wundre mich in Beziehung darauf nur, dass ein mit so grossem kritischen Talent begabter Mann in der Frage über die Bolgarität des Kirchenslawischen von d. J. 1808 — 1843 den Wald vor lauter Bäumen nicht gesehen und nur Einzelheiten auf scharfsinnige Weise begründet hat. Ich nehme aber keinen Anstand, der Aufforderung des Hrn. Hanka zu entsprechen, um so mehr, da ich gerade in der jüngst verflossenen Zeit mich veranlasst sah, die verschiedenen Ansichten und Hypothesen über die früheste Verbreitung der kirchenslawischen Literatur, so weit es für meinen Zweck nothwendig war, zu prüfen. Meiner Ansicht nach ist der eigentliche Werth dieser editio princeps, wenn man der übrigens meistentheils schon früher in böhmischen Zeitschriften gedruckten Einleitung absieht, ohne Zweifel nur bibliographischer Art. Schon der Titel, den ich hier vollständig abdrucken lasse, muss bei einem in Prag im J. 1846 erschienenen Buche auffallen:

Сазаво-Еммаꙋское Сто́е Бл҃говѣствова́нїе, нынѣже Ремьское, на неже прѣже присагаша при вѣнчальномъ мѵропомазании цри Францоустiи, съ прибавлениемъ єа; ѣкоже тогоже чтения латиньскаі-

ми буквами и сличеніемъ остромирова евангелія и острожскыхъ чтеній. Трудомъ и иждивеніемъ Вацеслава Ганкы.

Sazavo-Emmauzskoje Svjatoje Blagovèstvovanije, nyné'e Remeskoje, na neze pré'e prisjagaa pri vénzal'nom myropomazanii cari francustii. s pribávleniem s boku togoze ztenija latinskymi bukvami slizeniem ostromirova evangelia i ostrozskyЪ ztenii.

Въ Чешьской Правѣ. Печать и бумага ц. к. придворной книгопечатни сыновъ Богумила Гаазе. 1846.

In welcher slawischen Sprache der Titel abgefasst ist, hat Herr Hanka nicht angegeben. Rein altbolgarisch (altkirchenslawisch) sind diese Formen nicht zu nennen. Wie es scheint, wollte Herr Hanka andeuten, dass auf diese Weise die altbolgarischen Formen durch mährische und tschechische Copisten entbolgarisirt worden wären. Den Beweis von der Existenz einer solchen mährisch-kirchenslawischen Orthographie wird er uns stets schuldig bleiben.

Auf den Titel folgt das Motto:

немозѣте клати .. нъ исправльше . почитаите.

Dann beginnt die 30 Seiten lang starke Einleitung in böhmischer und russischer Sprache. Sie hat zur Ueberschrift:

Osudové rukopisu sazavo-emmauzského.
Судьба Сазаво Эмаузской Рукописи.

Darauf folgt auf 199 Seiten der Text der Reimser Handschrift mit kirchenslawischen und zugleich mit lateinischen Lettern gedruckt. Unterhalb desselben sind der Vergleichung halber die entsprechenden Stellen aus dem Ostromirschen Evangelium und der Ostroger Bibel angebracht.

Unter den Inhalt jener ersten böhmischen mit russischem Text en regard gedruckten selbstständigen Abhandlung «Судьба etc. etc. etc.» will ich mich kurz fassen, da es sich bei dieser kritischen Anzeige überhaupt mehr um die Grundsätze handeln muss, von denen sich Herr Hanka bei seiner literar-historischen Untersuchung leiten lässt. Er geht von dem Nachwort aus, in welchem es von dem cyrillischen Theile der Handschrift («Писмо русске») heisst, dass ihn der Abt Procop mit eigener Hand geschrieben habe. Herr Hanka will nun 1) auf historischem und 2) auf sprachlichem Wege diese Mähre zum geschichtlichen Factum erheben. Das Resultat seiner Untersuchungen, die aber meist nur als Voraussetzungen zu bezeichnen sind, ist folgendes: Das von dem Böhmen Procop in der ersten Hälfte des 11ten Jahrhunderts von einem bolgarischen Original abgeschriebene Evangelium schenkte Kaiser Karl der 4te dem slawischen Kloster Emmaus in Prag, wo der glagolitische Theil hinzugefügt wurde. Aus diesem Kloster hätten (nach der Einbildung des Herrn Hanka) die Hussiten die kostbar eingebundene und mit Reliquien verzierte Handschrift geraubt. Als diese dann von dem Concil zu Florenz für Ketzer erklärt wurden, hätten sie den Codex an den Patriarchen von Konstantinopel geschickt, um dadurch sich als Utraquisten die Aufnahme in den Schooss der orthodoxen-griechischen Kirche zu erleichtern. In Konstantinopel sei der Codex, so wie andere ähnliche Kleinodien in die Hände eines griechischen Malers gekommen, der «ohne Zweifel damit geschachert» und es im Jahre 1546 auf das Concil zu Trident gebracht, habe. Hier erfischte ihn — nach der Hypothese des Hrn. Hanka — der Cardinal von Lothringen *), der es dann im J. 1574 in

*) [Wie Herr Hanka (i. J. 1846) mit den auf uns gekommenen Daten umgegangen ist, habe ich erst später genauer eingesehen; jener Michael Palaeokappas (s. d. Tabelle) muss zur Zeit des Tridentinischen Concils ein mehr als hundertjähriger Greis gewesen sein!]

der Kathedrale zu Reims niederlegte. Weil in dem kostbaren Einbande «une croix du bois de la vray croix» und ähnliche Producte der Mönchsindustrie im Abendlande angebracht waren, so begannen seit jener Zeit die französischen Könige den sogenannten Krönungseid darauf zu leisten. — Aus jenem Exemplare des Kreuzes Christi lässt sich diese Eidesleistung wol am natürlichsten erklären. Herr Hanka aber verlangt, dass man alles das, was ihm wahrscheinlich vorkommt, glaube, auch wenn es nicht positiv zu beweisen ist.

Herr Hanka wird gewiss seinen glaubensschwachen Antipoden Toleranz, wie sie eines Alterthumsforschers würdig ist, angedeihen lassen *), besonders wenn diese sich derselben Waffen bedienen, mit denen er seine Behauptung von dem Alter der Pseudo-Procop'schen Handschrift stichfest zu machen suchte. Er beruft sich nämlich, um die Moravität der Handschrift zu retten, auf die Schreibart des Copisten und lässt also auch innere sprachliche Gründe bei der Bestimmung

*) Nach S. XV dürfte man nur das Gegentheil hoffen, wenn nicht seine anderen Schriften mehr Vertrauen einflössten. Dort heisst es nämlich, nachdem kurz vorher von der Absendung der in Paris lithographirten Exemplare nach Russland die Rede gewesen war: «Aber da mischte sich, ohne dazu aufgefordert zu sein, der verstorbene Bartholomäus Kopitar in die Sache, der schon früher in seinem Hesychius S. 30 und 66 ohne allen Beweis die Sazawaer Handschrift kaum in das 14te Jahrhundert setzen wollte.» Wer in der république des lettres hatte ein Recht, dem Manne, der länger als ein Menschenalter das Feld der kirchenslawischen Sprache und Literatur angebaut hatte, zu verbieten, seine Meinung über einen für so alt ausgeschrieenen Codex abzugeben? Wenn nun in Russland diejenigen, welche Wostokow auf dem Gebiete des Kirchenslawischen als ihren Altmeister verehren, Herrn Hanka zu verstehen geben wollten, dass es nicht seine Sache wäre, in seiner Abhandlung das Wostokow'sche System von der Geschichte der kirchenslawischen Sprache zu bekritteln, — was würde er dazu sagen?

das Alters einer kirchenslawischen Handschrift zu. Nur sind ihm diese Gründe nicht die allein oder vorzugsweise entscheidenden, sondern mit einer besonderen Vorliebe wendet er sich chronologischen Angaben zu, wenn diese in einer Handschrift selbst angebracht sind. Für denjenigen Sprachforscher und Historiker aber, dem A. Ch. Wostokow seit dem Jahre 1820 als Entdecker des Organismus der altkirchenslawischen oder altbolgarischen Sprache gilt, haben chronologische und sonstige historische Angaben über die Zeit und den Ort der Abfassung oder Copie eines Codex an und für sich keine Beweiskraft; selbst paläographische Anzeichen sind sehr oft trügerisch und nur als Beweismittel zweiter Gattung zu betrachten. Der Hauptbeweis von dem Alter einer kirchenslawischen Handschrift und der Familie, zu der sie gehört, liegt in der Schreibweise des Verfassers oder Copisten, namentlich in dem regelmässigen oder willkürlichen Gebrauch von Vocalen und Halbvocalen, besonders der zwei altbolgarischen Nasale und gewisser Consonantenverbindungen. Nur wenn man diese Kennzeichen nicht aus den Augen lässt, vermag man bis auf einen ziemlichen Grad von Wahrscheinlichkeit anzugeben, ob eine kirchenslawische Handschrift der mittleren Periode der bolgarischen Sprache angehört, oder ob sie ausserhalb der Bolgarei in Serbien, Dalmatien, der Moldau, dem Russinenlande oder dem eigentlichen Russland, und in welcher Zeit sie abgeschrieben oder abgefasst ist. Erst nach dieser sprachgeschichtlichen Prüfung können paläographische und historische Angaben über das Alter einer Handschrift Berücksichtigung verdienen. Von vorn herein muss man historische Data über die Abfassung oder Copirung einer Handschrift verdächtigen, weil sehr leicht die Tradition dabei im Spiele sein kann.

Es ist demnach von Hrn. Hanka unbillig, zu verlangen, dass man jenes Nachwort, in welchem der heilige Procop als Copist des Sazawaer Evangeliums angeführt wird, nicht bloss durch die Skepsis, sondern auch durch positive geschichtlich

Beweise entkräfte. Woher hat er selbst denn die sichere Kunde, dass jenes Nachwort die reinste historische Wahrheit enthält? Wer bürgt uns denn dafür, dass bei der Abfassung desselben kein tändelnder oder jede Tradition für baare Münze annehmender Mönch des westeuropäischen Mittelalters betheiligt war? Kann ausser einem solchen Einfaltspinsel nicht auch irgend ein geldgieriger Priester in jenen Zeiten der Unwissenheit in Böhmen die Veranlassung zu dem Nachwort gegeben haben, um dem Kaiser Karl dem 4ten oder einem andern Slawomanen für eine angeblich so alte Handschrift ein schönes Stück Geld abzulocken? Wer kann Vertrauen zu mittelalterlichen Mönchen in Westeuropa haben, die im Verfertigen von falschen Chroniken, Urkunden, Gedichten, Schenkungsbriefen, Testamenten und Inschriften so grosse Meister waren? Und wenn in jenem Nachwort stände: «Ich, Abt Procop, habe das [kyrillische] Evangelium im J. 1040 abgeschrieben . . .» und wenn Herr Hanka ausserdem nachweisen könnte, dass in Prag ein anderes ganz ähnliches Autographon von Procop existirte, so müsste man doch noch so lange misstrauisch den Kopf schütteln und an die Möglichkeit einer Mystification denken, bis man durch starke der Sprachgeschichte entnommene Gründe ganz vom blossen Verneinen abgehalten würde.

Herr Hanka beschwert sich darüber, dass Kopitar ohne alle specielle Beweisführung das Reimser Evangelium in das 14te Jahrhundert oder gar in eine noch spätere Zeit versetzt habe. Mir ist es jetzt sehr erklärlich, warum Kopitar sich nicht auf eine specielle Prüfung des Codex einliess. Da nun Herr Hanka durch einen besonderen Abdruck des Evangeliums seine Meinung von dem hohen Alter desselben der Welt aufdringen will, so muss er sich auch gefallen lassen, wenn einem solchen Ansinnen in Russland entgegengetreten wird, wo seine ersten Aufsätze gläubig aufgenommen wurden *). Ich habe

*) [Uebrigens ist der verstorbene Kopitar öffentlich (z. B. im J. 1837 von A. Schmeller und i. J. 1841 und 1843 von M. Po-

erst in diesen Tagen jenen gepriesenen Schatz mir näher angesehen. Wird mir Herr Hanka glauben, dass ich schon nach Durchlesung der ersten Spalte der ersten Seite erkannte, was für ein junges und entstelltes Kirchenslawisch in dem Texte du Sacre uns geboten wird? Was Herr Hanka in der Einleitung von sogenannten altmährischen oder alttschechischen Formen anführt, die der Abt Procop an die Stelle der altbolgarischen gesetzt habe, kann mich gar nicht in Verlegenheit setzen. Einige wenige scheinen zwar auf den ersten Blick einer westslawischen Mundart anzugehören; doch folgt daraus noch nicht, dass sie vom heiligen Procop herrühren; sie können auch dem 14ten, ja dem 15ten Jahrhundert angehören. Es ist aber auch noch sehr die Frage, ob diese wenigen Formen wirklich als rein und ausschliesslich westslawisch sich erweisen werden. Noch sind wir bis auf diese Stunde sehr schlecht von der Umwandlung unterrichtet, die der altbolgarische Vocalismus und Consonantismus durch bosnisch-serbische, dalmatinisch-serbische und durch russinische Abschreiber in Kleinrussland, Galizien und dem ungarischen Russinenlande erlitten hat. Auch ist wol in Erwägung zu ziehen, ob nicht der Schreiber des Pseudo-Procop'schen Evangeliums aus blosser Bequemlichkeit anstatt nach einem bestimmten orthographischen System manche Laute (wie z. B. ъ in ь) umgeschrieben hat. So viel ist jetzt schon sicher, dass die meisten Tschechismen, auf welche Herr Hanka sich beruft, in serbificirten, noch mehr aber in russificirten Handschriften der kirchenslawischen Literatur sich finden. Aus Wostokows erster Abhandlung über das Kirchenslawische (im J. 1820), aus seinen Aufsätzen in Köppens bibliogr. Blättern, aus sei-

godin) aufgefordert worden, die Herausgabe des Reimser Codex zu besorgen. Nachträglich muss ich bemerken, dass J. Berednikow i. J. 1844 (wegen des späten Ursprungs der glagolitischen Schlussformel) die Ansicht, Prokop hätte das Evangelium geschrieben, für unsicher erklärte.]

nem Katalog der Rumänzow'schen Handschriften, aus Schafariks altserbischen Lesekörnern und Kopitars Schriften *) kann ein Jeder zur Genüge erfahren, wie die anfangs im Altbolgarischen streng gesonderten Halbvocale ъ und ь, besonders in der mittleren Periode des Kirchenslawischen, bald unter einander verwechselt, bald für den einen oder andern Vocal gesetzt wurden, wie die anfangs unterschiedenen altbolgarischen Nasale ѧ (poln. ą) und ѧ (poln. ę) dann unter einander verwechselt und zuletzt sogar von unwissenden Copisten für y, und ъ, a, ь u. s. w. gebraucht wurden. Gerade der willkührliche Gebrauch der Nasalzeichen in dem Pseudo-Procop'schen Evangelium, die willkührliche Auslassung des Halbvocals ъ innerhalb der Wörter selbst, und so viele andere Eigenthümlichkeiten des Abschreibers erinnern stark an die russificirten Handschriften während der mongolischen Periode, mag es sich mit der Heimath des letzten Copisten verhalten, wie es wolle.

Mancher böhmische Patriot wird mit schweren Seufzern seinem Traume entsagen. Warum mischt man aber auch immer den Patriotismus in Dinge, die nur dem reinen Gebiete der Wissenschaft angehören? Herr Hanka will es freilich seinem Ankläger Kopitar nicht einräumen, dass er sich von einem blinden Patriotismus (*caeco* patriae amore) habe hinreissen lassen. Die kleineren Aufsätze, welche Herr Hanka früher über den Pseudo-Procop in einer böhmischen Zeitschrift drucken liess, sprechen eher für als gegen Kopitars Behauptung, der freilich auch in dem Streite über das Alter und die Heimath der slawischen Liturgie pro patria, nämlich für sein Karantanien, mit Eifer und Heftigkeit focht. Lassen wir diese Schwäche bei Seite; sie findet wol hinlängliche Entschuldigung in dem harten geistigen Druck, den deutsche und magyarische Wütheriche ausgeübt haben, als man an die Aus-

*) [Nicht ohne Grund ist von mir i. J. 1846 Kopitars Name zuletzt gestellt worden.]

rettung der slawischen Liturgie in Grossmähren und Böhmen, an die Verbreitung der hussitischen und überhaupt böhmischen Schriften im 17ten Jahrhundert ging. Kann aber, so darf man fragen, Herr Hanka den Abdruck des Pseudo-Procop'schen Codex vor dem Richterstuhle der Wissenschaft als nothwendig und in der Gestalt, wie er jetzt vorliegt, als zweckmässig vertheidigen? Er, so wie manche Tschechen in Böhmen, Mähren und der Slowakei werden sich darauf berufen, dass das Sazawaer Evangelium als das einzige tschechisirte Denkmal von Methodius Uebersetzung in Grossmähren für sie einen hohen Werth habe. Wie konnte aber dann Herr Hanka mit einer so grossen Willkühr die altbolgarischen Laute in dem mit lateinischen Buchstaben gedruckten Theile umschreiben und dafür bald den einen bald den andern neuböhmischen Laut setzen? Haben uns nicht jene oben genannten Sprachforscher aus der slawischen Sprachgeschichte bewiesen, dass die altbolgarische Aussprache bedeutend von der heutigen russischen, bolgarischen und böhmischen abwich? Oder will er gar die bis jetzt meines Wissens noch nicht genug oder ganz schlecht benützten Zeugnisse der Byzantiner von der altbolgarischen Aussprache widerlegen? Die Verunstaltung der kirchenslawischen Handschriften in Russland durch spätere Abschreiber und modernisirende Historiker hätte ihm doch ein warnendes Beispiel sein sollen! Kann nun Herr Hanka, nachdem er selbst keine Achtung vor dem Buchstaben gezeigt hat, verlangen, dass Sprachforscher, welche die etwaigen Tschechicismen in dem Pseudo-Procop'schen Evangelium analysiren wollen, zu seinem Abdrucke Vertrauen haben? Müssen sie nicht besorgen, dass in dem Prager Abdrucke sich leicht Schreibfehler oder unbemerkt gebliebene Druckfehler eingeschlichen haben *), und werden sie daher nicht lieber

*) [Meine Besorgniss war nicht überflüssig; später hat Herr Hanlouckii (pag. 72. 135 des besonderen Abdrucks) eine Reihe von Druckfehlern in der Prager Ausgabe — um von denen in dem Wiederabdruck des Ostromir nicht zu sprechen — nachge-

sich zu der lithographirten Ausgabe wenden, wo dem Buchstaben und jedem Zeichen sein Recht widerfahren und keine Abbreviatur willkührlich aufgelöst ist? Dieses werden auch die Historiker thun, wenn sie etwa diejenigen Wörter, welche von historischem Gehalt sind und sich im Ostromir'schen Evangelium nicht finden, aussuchen wollten; doch auch in dieser Hinsicht würde die Ausbeute so gut wie von gar keinem Belang sein. Herr Hanka wird sich nach allem diesen nicht wundern dürfen, wenn sein Pseudo-Procop keinen Anklang in Russland findet. Der Schatz, den wir in dem alten, nur hin und wieder russificirten Ostromir'schen Evangelium für slawische Sprachgeschichte und Alterthumskunde besitzen, kann in Zukunft nur noch von Schwärmern jenem Mönchsgeschreibsel an die Seite gestellt werden.

Erläuterungen ueber das Gutachten von 1846.

(1847.)

Die Kritik, welche vor einiger Zeit über die Hanka'sche Ausgabe des Reimser slawischen Evangeliums erschien, hat hinsichtlich des Motivs, durch welches sie hervorgerufen worden war, zu Missverständnissen Veranlassung gegeben. Aus mehr als einem Grunde scheint es mir nothwendig zu sein, dass ich mich selbst näher über das wirkliche Motiv, welches mich zur Abfassung jener Kritik bestimmte, ausspreche.

Es ist bekannt, dass schon vor mehreren Jahren Herr Hanka die Behauptung aufgestellt hatte, der Cyrillische Theil des Reimser Krönungsevangeliums sei vom böhmischen Abt Prokop († 1053) geschrieben worden und übertreffe daher an

---

wiesen. Leider hat Herr Silvestre, auf dessen Genauigkeit ich mich nach den Anpreisungen Kopitars verliess, ebenfalls die Bearbeiter des Codex in einige Verlegenheit gesetzt. Das geschriebene Facsimile des ganzen Codex, welches in der öffentlichen Bibliothek niedergelegt worden ist, stimmt an einigen, wenn auch vielleicht nicht zahlreichen, Stellen mit dem gedruckten Facsimile nicht überein. Vergl. Leg. Glücks. 1847. p. 659.]

Alter das von Westekow herausgegebene Ostromir'sche Evangelium, auf welches man bis dahin immer als auf die lauterste und reichhaltigste kirchenslawische Sprachquelle hingewiesen hatte. Einen entschiedenen Widerspruch fand die Degradation des Ostromir'schen Evangeliums bei zwei Koryphäen der slawischen Sprachwissenschaft, nämlich bei Kopitar, dem sogenannten Wiener Hypercriticus und bei Wostokow, dem Begründer des wissenschaftlichen Studiums des Kirchenslawischen. Die gänzliche Verkennung des Alters der Handschrift und somit des inneren Werths derselben von Seiten des Herrn Hanka schien jenen beiden Gelehrten so unbestreitbar zu sein, dass sie sich gar nicht die Mühe gaben, auf eine umständliche Weise ihre entgegengesetzte Ansicht zu begründen. Der eine liess sich nur in wenigen Zeilen und nach seiner spöttelnden Weise über den Autoritätsglauben der Böhmen aus und setzte die Handschrift sogar in das 14te Jahrhundert; der andere behauptete nur in der Vorrede zur Ausgabe des Ostromirschen Evangeliums, dass der angebliche Rival desselben nach den sprachlichen Kennzeichen einer viel jüngeren Periode angehörte. Leider haben die Aussprüche dieser zwei Veteranen nicht die gehoffte Wirkung nach sich gezogen. Der Gedanke an die Ehre, welche dem Evangelium oder vielmehr den in dem Einbande desselben angebrachten Reliquien von den französischen Königen bei ihrer Thronbesteigung erwiesen wurde, blendete die Augen einzelner Böhmen, Polen und Russen so sehr, dass man nicht aufhörte, das ganze Denkmal auch seinem inneren Werthe nach zu überschätzen.

Da Herr Hanka erst nach dem Tode Kopitars mit seiner Entgegnung auftrat, so hatte er Zeit genug gehabt, auf eine dem gegenwärtigen Standpunkt der slawischen Sprachgeschichte angemessene Weise seine Voraussetzung gegen die vorangegangenen und gegen etwaige zukünftige Angriffe sicher zu stellen. Er scheint es aber gar nicht der Mühe werth gehalten zu haben, in Kopitars und Wostokows Ansichten, so weit sie aus einzelnen Abhandlungen bekannt waren, näher

einzugehen; wenigstens begnügte er sich in der Vorrede zu seiner Ausgabe des Reimser Evangeliums mit einer kurzen Abfertigung derselben.

Mir schien ein solches Verfahren durchaus unwissenschaftlich zu sein. Ueberzeugt, dass Herr Hanka durch seine Autorität, welche er sich auf andern Gebieten erworben hatte, leicht auch auf dem Gebiete des Kirchenslawischen, namentlich in Russland, noch ferner Anhänger gewinnen würde, hielt ich es für passend, mit Bedenken gegen seine Behauptung aufzutreten, um so mehr, da der Mann, der in das Chaos des Kirchenslawischen zuerst im J. 1820 Licht gebracht hatte, sich vornahm, die Verurtheilung seines Standpunktes für jetzt mit Stillschweigen zu übergehn. Es sollte die gelehrte Welt, so dachte ich, erfahren, dass unter den Stimmen, welche über die neue Ausgabe des Reimser Evangeliums sich hören lassen würden, wenigstens *eine* vor der lockenden und die kirchenslawischen Studien mit neuer Verwirrung bedrohenden Phantasie gewarnt hätte.

Das Motiv, welches mich zum Niederschreiben jener Bedenken bestimmte, war also ein rein wissenschaftliches. Dieses und kein anderes setzten auch mehrere hier lebende russische Gelehrte bei mir voraus. Herr Hanka aber hat ein ganz anderes Motiv entdecken wollen. Als er die erste Nachricht von meinem erhobenen Widerspruche erhielt, wandte er sich an einen competenten Richter, den Slawisten Preiss, mit der Bitte, ihn gegen mich zu vertheidigen. Ich will nun, da es sich hier um einen Verstorbenen handelt, mich nicht darüber aussprechen, ob Herr Hanka von dem gewählten Schiedsrichter Billigung seines Verfahrens gegen Wostokow und seiner Beweisführung von dem hohen Alter des Reimser Evangeliums zu erwarten hatte; ich berichte nur, dass ich Hrn. Hanka einen Abdruck von meinem Aufsatze zuschicken und ihn auffordern liess, sein eigener Vertheidiger zu sein, zugleich mit der bestimmten Versicherung, dass die Redaction der Petersburger Zeitung eine Antikritik von ihm, da es sich um wissen-

schriftliche Verständigung handle, mit Vergnügen aufnehmen würde. Eine solche ist hier nicht eingetroffen. Herr Hanka hat es vorgezogen, in den Augen seiner näheren Bekannten sich auf eine andere Weise zu rechtfertigen. Ohne neugierig zu sein, wie diese Rechtfertigung im Einzelnen lautete, genügte es mir zu vernehmen, dass er mein Gutachten über das vermeintliche Alter und den vermeintlichen hohen Werth des Reimser Evangeliums aus meiner Deutschheit erklären wollte. Ich glaube es mir und meiner Stellung schuldig zu sein, eine solche Erklärung auf das entschiedenste zurückzuweisen.

Wenn Herr Hanka etwa glaubt, dass ich mich durch eine solche Beschuldigung in meinem Gewissen getroffen fühle, so täuscht er sich nebst denjenigen Russen und Polen, welche sonst schon eine ähnliche Taktik gegen mich versucht haben, ganz gewaltig. Auch will ich es hier ganz auf sich beruhen lassen, ob Kopitar Recht hatte, Hrn. Hanka zu beschuldigen, dass er bei der Bestimmung des Alters und des inneren Werths des Reimser Evangeliums sich durch blinden Patriotismus (caeco patriae amore) habe hinreissen lassen. Ich für meinen Theil konnte, da ich nicht erst seit gestern und heute bei der Behandlung geschichtlicher Gegenstände den nationalen Gesichtspunkt für einen niederen, unwissenschaftlichen halte, mich bei der Abfassung jener Kritik durchaus frei von nationaler Befangenheit fühlen. Woher weiss denn Herr Hanka, dass ich gern alle Schwächen des deutschen Volkscharacters, wozu namentlich auch, nach dem unwiderlegbaren Zeugniss einer tausendjährigen Geschichte, nationale Intoleranz gehört, als unveräusserliches Eigenthum behalten möchte? Meine Kritik gab wol schwerlich Anlass zu der Behauptung, dass ich einen deutschen Gesichtspunkt in slavicis für den unfehlbaren erklären will. Schon der darin vorkommende Satz von deutschen und magyarischen Wütherichen hätte Hrn. Hanka etwas bedächtiger machen sollen, auch wenn ihm meine Neigung für slawische Studien unerklärlich wäre.

Vielleicht sieht Herr Hanka mit andern Slawen meine hier und in der Kritik ausgesprochene Forderung in Betreff des humanen Standpunktes, nach welchem der Historiker unablässig ringen soll, als eine solche an, die ich nur zur Beschönigung meiner eigentlichen Gesinnung aufgestellt habe. Die Zeit wird lehren, ob ich eines solchen historischen Jesuitismus fähig bin oder ob ich bei meinen geschichtlichen Studien einzig und allein nach Wahrheit strebe. Für jetzt kann ich mich damit trösten, dass wenigstens eine russische Stimme öffentlich Hrn. Hankas Ansicht von dem Alter des Reimser Evangeliums auf eine der Wissenschaft würdige Weise bekämpft hat. Will Herr Hanka auch den russischen Kritiker antislawischer oder rein subjectiver Tendenzen zeihen?

Ehe ich das Gutachten des Hrn. Bilärskij (Билярскій) näher bespreche, will ich vorher einige Worte über die sonstigen Anzeigen und Kritiken sagen, welche bis jetzt über die Ausgabe des Hrn. Hanka erschienen sind. Die Verfasser derselben haben meinen Aufsatz nicht gekannt. Mir lag gar nichts daran, denselben in weiteren Kreisen zu verbreiten. Er sollte nur ein Zeugniss davon ablegen, dass man hier zu Lande die neue Kunde von einer so sonderbaren Auffassung der geschichtlichen Entwickelung des Kirchenslawischen nicht ohne Protestation aufgenommen habe. Dass andere Männer Hrn. Hanka unbedingten Beifall zollen würden, konnte ich bei der leider noch so beschränkten Verbreitung des Wostokow-Preissischen Systems voraussehen. Zu jenen Männern gehört der bekannte Slawist Jordan, der sowohl in den Slawischen Jahrbüchern als in Gersdorfs Repertorium die Argumente des Hrn. Hanka wiederholt hat. Der Recensent der Vaterländischen Zeitschrift (Отеч. Зап.) — wie es scheint, Herr M....w — streute, ohne die nöthige Kenntniss des altbolgarischen Lautsystems zu bewähren, Hrn. Hanka gleichfalls Weihrauch. Im Moskowiter ertheilte Herr Sresniewskij aus Charkow Hrn. Hanka ebenfalls nicht geringes Lob; doch muss man ihm nachrühmen, dass er Hrn. Hankas Behauptung von den vermeint-

lichen Tschechismen des 11ten Jahrhunderts im Reimser Evangelium durch eine grössere Zahl von Beispielen belegt wünschte. Herr Maly (in der Zeitschrift des böhm. Mus. 1846, 5tes Heft) begnügte sich mit einer kurzen Erwähnung der neuen Ausgabe. Eine ebenfalls keine besondere Bedeutung habende «bibliographische Skizze», über die sich Herr Hanka auch eben nicht zu beschweren hat, lieferte Fähnrich (in No. 66 der österreichischen Blätter für Literatur und Kunst). In denselben Blättern erschien aber bald darauf (1846. No. 79. 2. Juli) von Legis Glückselig eine selbstständigere Würdigung des Hanka'schen Unternehmens, die ungeachtet einzelner Kopitar'schen Sonderbarkeiten hier eine Berücksichtigung verdient. Fähnrich wird beschuldigt, dass er nicht auf eine weitere Kritik des Sprachdenkmals und der daran haftenden Tradition eingegangen sei; er (Legis Glückselig) wolle daher durch sein Votum die Stimme der Slawisten über jenes leider in zweideutiger Glorie dastehende Denkmal slawischer Liturgie herausfordern. Ein jüngerer gelehrter Slawist, Miklosich in Wien, habe ungeachtet mehrerer so gewichtigen Autoritäten, wie Hanka und A., das ermittelte Alterthum des Reimser cyrillischen Fragments factisch nicht anerkannt, indem er in seinem slawischen Wurzelwörterbuch keine Notiz von demselben nahm, während er doch manche slawische Wörter aus erweislich jüngeren Handschriften verglichen habe. Es sei nicht zu läugnen, dass an Hankas Edition mancherlei misshliches hafte. Dahin gehöre: 1) Die Unvollständigkeit der Einleitung. — Der Herausgeber bewege sich hierin zu viel auf dem Gebiete der Geschichte und Handschriftenkunde, zu wenig auf dem der Philologie. Von dem Herausgeber wäre die unwiderleglichste Beweisführung, ob Sprache und Schrift des cyrillischen Fragments dem 11ten Jahrhunderte und keiner späteren Epoche angehören, billig zu erwarten gewesen. Das von ihm angeführte Dutzend von Wortformen, Flexionen und Fügungen, die älter scheinen als jene im Ostromir vorkommenden, reiche hier nicht aus. Eben so wenig ins Licht

geneilt sei der genetische Character der Handschrift, aus deren Orthographie der Herausgeber schliesse, obwohl nicht näher nachweise, dass die Handschrift zu der pannonischen Familie gehöre; 2) der Mangel eines Glossars. Hiefür suche indess der Herausgeber durch eine besonders erschienene «altslawische (?) Taschengrammatik» zu entschädigen — eine Gabe, die auf dem Niveau (??) der neuesten Forschungen stehe; 3) die lateinische Transscription, welche nicht urgetreu erscheine. Man werde versucht, an Modernisirung, ja an Russificirung zu glauben. — Sei auch der Tradition, dass das Reimser Evangelium ein Autograph des heiligen Procop sei, ein untergeordneter Werth beizulegen, so stamme der angefochtene Codex doch wol aus dem 12ten Jahrhundert. — Was sonst Herr Legis Glückselig von dem von Kopitar erträumten karantanischen Ursprunge der kirchenslawischen Sprache, von dem Vorzuge, den er bei Bestimmung des Alters der Handschriften den paläographischen Kennzeichen vor den sprachgeschichtlichen ertheilt, beibringt, will ich nicht näher besprechen; kein Unbefangener aber darf läugnen, dass diese Würdigung der Hanka'schen Ausgabe in den meisten wesentlichen Punkten mit meiner Kritik übereinstimmt *). Will Herr Hanka diesen Philoslowenen, den Bekämpfer des Schwabachismus, mit gleichen Waffen wie mich aus dem Felde schlagen?

Was ich und Herr Legis Glückselig als nothwendig für die sichere Beurtheilung des Reimser Evangeliums verlangten, nämlich eine umständlichere Prüfung des sprachlich-genetischen Characters desselben, das hat ein junger russischer Gelehrter, der gerade die Erforschung der Geschichte des Kirchenslawischen zum Hauptzweck seiner Thätigkeit gemacht

*) [Im Abschnitte VII habe ich unumwunden behauptet, dass Herr Legis Glückselig i. J. 1847 Rückschritte gemacht hat, was sich aus dem Gutachten eines Wiener Slawisten über die Arbeiten des Hrn. Hanka und aus einem hier nicht näher anzudeutenden äusseren Motiv erklären lässt.]

hat, in einer 17 Seiten langen Kritik der Hanka'schen Ausgabe (im Journal des Ministeriums der Volksaufklärung. October 1846) unternommen. Herr Bilärskij hat durch seine Studien über den mittelbolgarischen Vocalismus überzeugend dargethan, dass er auf dem von Wostokow und Preiss angebahnten, d. h. sprachgeschichtlichen, Wege die Genesis des Kirchenslawischen zu ergründen versteht und dass ihn namentlich das Trockne und Mühsame, welches Studien der Art, wenn sie wirklich die philologische Wissenschaft fördern sollen, mit sich führen, nicht abschreckt. Ihm ist es vor allen Dingen darum zu thun, einstweilen das Alt- und Mittelbolgarische aus sich selbst zu erklären, nur in einzelnen Fällen das Neubolgarische, und so weit es ihm jetzt zugänglich ist, zu Rathe zu ziehen. Der Raum dieser Blätter gestattet nicht, seine speciellen Untersuchungen über die Lautverhältnisse im Reimser Codex hier anzuführen; ich begnüge mich damit, den Gang seiner Untersuchung, die nicht das Werk von wenigen Stunden ist, anzudeuten und das Resultat derselben wörtlich mitzutheilen.

Nachdem Herr Bilärskij die Gründe mitgetheilt hat, welche Herr Hanka für seine Ansicht von dem höhern Alter des Reimser Evangeliums anführt, setzt er meine Bedenken auseinander, wie sie sich in meinem Aufsatze finden. Von einem blinden Nachbeten derselben kann bei einem Manne, der wie Hr. Bilärskij allmählich und auf eine mühsame Weise zur selbstständigen Behandlung solcher linguistischen Fragen gelangt ist, nicht die Rede sein, um so mehr, da er bei meinen Bedenken nicht stehen bleibt, sondern die Analyse des Textes vornimmt, auf deren Nothwendigkeit ich nur hingewiesen hatte.

[Es folgte nun ein kurzer Auszug aus dem ersten Aufsatze von Bilärskij.]

So weit Herr Bilärskij, dessen Gewissenhaftigkeit und Bescheidenheit ein Jeder, der seine Kritik mit Aufmerksamkeit lesen will, gewiss anerkennen wird. Hr. Hanka, dessen grosse Verdienste ich auf andern Gebieten so wenig wie Hr. Legis

Glückselig schmälern will, kann nun thun, was er will, entweder bei seinem Schweigen verharren oder mit einer speciellen grammatikalischen Analyse, wobei vom reinen Kirchenslawisch oder dem Altbolgarischen auszugehen wäre, antworten. Eine solche wird gerade am besten beweisen, dass das vermeintliche hohe Alter der Handschrift von mir nicht mit Unrecht bestritten worden ist. Ich habe es für jetzt noch nicht zu bereuen, mich gegen Hrn. Hanka ausgesprochen zu haben. Wäre mir früher schon seine kleine grammatikalische Arbeit bekannt gewesen, so hätte ich mich noch stärker davon überzeugt, dass wol die mit grosser Anstrengung errungenen Resultate Wostokows und Preissens zu wenig berücksichtigt, nicht aber sogleich, wie es schien, umgestossen werden könnten. Mich näher über jenen grammatikalischen Entwurf auszusprechen, halte ich für unpassend, wenn man auch kaum die Frage unterdrücken kann, ob nicht bei der fast allgemein unter den West- und Südslawen wie unter den Gelehrten in Deutschland verbreiteten halbwahren Ansichten von der Genesis des Kirchenslawischen ein solches Elementarwerk nicht eher schaden als nützen muss? Die Art und Weise, wie Herr Hanka in seinem Handbuch die kirchenslawischen Laute erklärt und durch lateinische Buchstaben in seiner Ausgabe wiedergiebt, ist, um mich eines milden Ausdrucks zu bedienen, seltsam, wie ein Jeder sagen muss, der Wostokows und Preissens kleinere Aufsätze über das altbolgarische Lautsystem kennt und von der freilich sehr geschwächten neubolgarischen Aussprache einen Begriff hat.

Diess zur Abwehr gegen die oben erwähnte Verdächtigung. Diejenigen, welche in Zukunft das Reimser Evangelium und die über seine Bedeutung kund gewordenen Ansichten besprechen werden, können sich nun einen klaren Begriff von meiner Opposition machen. Um Hrn. Hanka aber noch einen Beweis zu geben, wie gern ich bereit bin, Gerechtigkeit gegen den Gegner auszuüben, selbst dann, wenn für mich daraus Gefahr hervorzugehen scheint, so will ich am Schluss noch

das Gutachten eines Gelehrten über das Reimser Evangelium mittheilen, welches, wenn es auch nicht das vermeintliche Alter desselben geradezu in Schutz nimmt, doch jedenfalls in Hrn. Hanka die Hoffnung rege machen kann, dass das Reimser Evangelium ein noch grösseres wissenschaftliches Interesse haben dürfte, als man bis jetzt anzunehmen geneigt war. Dieses Gutachten ist auf meine Bitte von Hrn. Eduard v. Muralt abgefasst, der eine Ausgabe des griechischen neuen Testaments nach dem alten Vaticanischen Codex besorgt hat. Was an dieser Ausgabe als besonders werthvoll für die Slawisten hervorzuheben ist, besteht darin, dass in ihr zum ersten Mal ein Versuch gemacht worden ist, nachzuweisen, wie die griechischen Handschriften beschaffen waren, nach welchen die beiden Slawenapostel mit ihren bolgarischen und grossmährischen Schülern im 9ten Jahrhundert das neue Testament ins Bolgarische übersetzt haben.

»Die Reimser Perikopen entsprechen weder in ihren Lesarten überall noch in ihrer Reihenfolge denen des Ostromir'schen Evangelistariums. In jenen Fragmenten kommen sogar mehrere Abschnitte doppelt vor, die in dem vollständigen Buche Ostromirs nur einmal sich finden, nämlich Lucas II, 21, welches die 7te und 11te der 23 Perikopen von Reims bildet, 22 — 38 = der 7ten und 22sten. In der erstern kommt Vers 33 die nur noch in der Vaticanischen Handschrift zu findende Lesart »sein Vater« statt »Joseph« vor, welches die übrigen Handschriften und Uebersetzungen nach der Feststellung des Dogmas im 4ten Jahrhundert geben.....«

»Auch noch in andern Stellen, wie Matth. II, 13, stimmt das Reimser Evangelium gleich dem Ostromir'schen Evangelisten nicht mit den Byzantinern, sondern mit dem ältesten Document des neuen Testaments, der Vaticanischen Handschrift, überein, welche in der so eben erschienenen Ausgabe (Hamburg 1846 im I. Thl.) jedem zur Vergleichung gegeben ist, so dass wir uns für die übrigen Stellen auf diese Ausgabe beziehen können.«

Für die gegebenen Belehrungen und Winke können die Slawisten dem Herausgeber des ersten authentischeren Textes des neuen Testamentes nur dankbar sein, auch wenn die angedeuteten Eigenthümlichkeiten des Reimser Evangeliums noch auf andere Weise ihre Erklärung finden sollten. Bekanntlich fällt die Ausarbeitung der slawischen (bolgarischen) Bibelübersetzung und Liturgie in jene Zeit, als die Sonderung der allgemeinen christlichen Kirche in die orientalische und occidentalische vor sich ging. Der eigentliche Abfall — um mich eines häufig vorkommenden Ausdrucks altslawischer Kirchenscribenten zu bedienen — Roms von der rechtgläubigen Kirche erfolgte erst, als die beiden Slawenapostel von den bolgarischen Slawen aus schon in das Gebiet der grossmährischen Fürsten gezogen waren. Hier erst, wo sie schon christliche von Aquileja und Salzburg aus bekehrte Slawen vorfanden, ging die slawische Bibelübersetzung, von der einzelne Bücher sogar in mehr als eine bolgarische Mundart übersetzt worden zu sein scheinen, recht von Statten und es ist schon längst von den ersten Slawisten unsrer Zeit in und ausserhalb Russlands darauf hingewiesen worden, dass sich manche römische Elemente in den ältesten slawischen Kirchenbüchern entdecken lassen, wie unter andern auch die ost- und südslawischen Benennungen für Altar, taufen, Kirche u. s. w. vom alten Noricum aus zu den Slawen gekommen sind. Liesse sich nun vermittelst des Reimser Evangeliums diesen und andern römischen Eindringlingen näher auf die Spur kommen, so hätten wir einen neuen Beleg zu der welthistorisch wichtigen Stellung, in der schon im 9ten und 10ten Jahrhundert die beiden katholischen Kirchen zu einander traten — eine Stellung, aus der die Geschichte der geistigen Kultur des ganzen Slawenstammes noch nicht genügend aufgehellt worden ist.

VI. *Kopitars Antheil an der Wiederentdeckung und Charakterisirung des slawischen Evangeliums zu Reims.*

In meinem Gutachten über die Prager Ausgabe des Reimser Evangeliums (s. Absch. V. 1.) sah ich mich da, wo ich den verstorbenen Kopitar gegen eine wissenschaftliche Unduldsamkeit in Schutz nahm, veranlasst zu erklären, dass ich auf dem Gebiete der Entstehungsgeschichte der kirchenslawischen Literatur nicht zu den Anhängern Kopitars gehörte und dass ich mich wunderte, wie dieser mit so grossem Talent begabte Forscher auf ihm den Wald vor lauter Bäumen nicht gesehen, sondern nur Einzelheiten auf eine scharfsinnige Weise begründet hätte. Herr Legis Glückselig, der sich stets als einer der wärmsten Verehrer Kopitars gezeigt hat, fand sich dadurch auf das empfindlichste verletzt. Dies war auch nicht anders von einem Manne zu erwarten, welcher (s. Oestereich. Blätter 1845. No. 138) der festen Ueberzeugung lebt, dass »das System Kopitar's von der Identität des Carantanismus und Cyrillismus für alle Zukunft die Grundlage »der Slawistik bleiben werde.«??? Hat es denn jemals in Wirklichkeit dieselbe gebildet?

Um den vorliegenden Aufsatz durch eine allzulange Episode nicht über die Gebühr zu erweitern, gehe ich für jetzt nicht umständlich auf die Anklage ein, welche der Slawistiker (1847. p. 646) gegen mich, als angeblichen Verkleinerer der Verdienste Kopitars, erhoben hat, halte es aber für meine Pflicht, nach einiger Zeit in diesen Blättern nachzuweisen, warum Kopitar den Wald vor lauter Bäumen weder sehen wollte noch konnte. Hier bemerke ich nur einstweilen, dass die angekündigte Geschichte der Slawistik, wenn sie von jenem vermeintlichen Systeme ausgeht, von vorn herein eine verfehlte zu nennen ist.

Bei der Art und Weise aber, mit welcher jener Verehrer Kopitars gegen mich aufgetreten ist, darf es mir niemand verargen, wenn ich einen Punkt zur Sprache bringe, in welchem Kopitar als wissenschaftlicher Character in seinem vollen

Glanze aufgetreten ist. Nur wähne man nicht, als sei es dabei darauf abgesehen, die Bedeutung, welche Kopitar für die Entwickelung der Wissenschaft im Slawenthume gehabt hat, überhaupt in Frage zu stellen. Er ist und bleibt eine wissenschaftliche Grösse; allein es ist die Aufgabe der gegenwärtigen Generation, auf eine unparteiische Weise zu untersuchen, *worin* seine Grösse bestand. Mit allgemeinen Phrasen lässt sich eine solche Aufgabe nicht lösen; es muss vielmehr die Wirksamkeit des Mannes nach allen einzelnen Richtungen hin umständlich geschildert werden, ehe wir uns ein entschiedenes Urtheil über seine panslawische Bedeutung erlauben dürfen. In Rücksicht auf die kaum begonnene Lösung jener Aufgabe verlohnt es sich der Mühe, Kopitars Verhältniss zum Reimser Evangelium zu erörtern, wobei wir zuvörderst von dem Manne zu sprechen haben, welchem gewöhnlich die Wiederentdeckung dieses Denkmals zugeschrieben wird.

Der i. J. 1844 verstorbene geheime Rath Alexander Turgeniew (Typrenew) hatte sich am Anfange dieses Jahrhunderts historischen Studien zugewandt, von denen er durch seinen Eintritt in den Staatsdienst leider allzusehr abgezogen wurde. Die Sage von dem vermeintlichen Untergange des Reimser Evangeliums scheint ihn früh beschäftigt zu haben. In ein Exemplar von Alters »Beitrag« (s. die chronol. Tabelle. 1801), welches jetzt der Bibliothek der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften einverleibt ist, hat nämlich Turgeniew zwei Randbemerkungen in deutscher Sprache eingetragen. Die eine betrifft die Wiener Handschrift des vulgar-griechischen Chronicon des Dorotheus, Metropoliten zu Monembasia, auf welches Alter in den Miscellaneen (p. 235) hingewiesen hatte und in welchem er eine Nachricht über die literarisch-artistische Plünderung von Constantinopel i. J. 1204 gefunden hatte. Turgeniew, der sich wahrscheinlich über die Vermuthung Alters, dass bei dieser Gelegenheit das Reimser Evangelium nach Frankreich gekommen wäre, näher unterrichten wollte, machte

(wahrscheinlich lange vor d. J. 1833) zu S. 152 (Zeile 9 von unten) des «Beitrages» folgende Bemerkung:

«In Wien konnte ich es nicht zu sehen bekommen, obgleich ich mehrere Mahle blos deswegen in der Bibliothek gewesen bin.»

S. 153 steht folgende Bemerkung:

«Peter hat es [das R. Ev.] lesen können.»

In späteren Jahren bereiste Turgeniew verschiedene Länder Europas, um unbekannte Quellen *) zur russischen Geschichte zu sammeln. I. J. 1835 befand er sich in Frankreich und kam unter andern auch nach Reims, wo er die dortige Municipalbibliothek besuchte. Von Frankreich aus meldete er gegen Ende dieses Jahres nach Petersburg, dass er in den Besitz von einem Facsimile eines unbekannten Zeugnisses über die Grossfürstin Anna und ausserdem von einem Facsimile der ersten Seite des verloren geglaubten Krönungsevangeliums gekommen wäre. Das Januarheft des Minister. der Volksaufklärung für 1836 (s. die Tab.) veröffentlichte einen Auszug aus dem Briefe Turgeniews. Ich gebe denselben hier wörtlich wieder und zwar mit der bis jetzt nicht beachteten Unterschrift.

«Eine alte Kunde von Anna Jaroslawowna und das slawische Evangelium in Reims.»

«Einer von unseren in Frankreich verweilenden Landsleuten «hat seinen Correspondenten gemeldet, dass man in Reims //. «eine bis auf diesen Tag unbekannt gebliebene Nachricht von «Anna Jaroslawowna, der Gemahlin Heinrich des 1sten gefun«den hat.

*) Ein Theil derselben ist später von der archäographischen Commission veröffentlicht worden. — Nachträglich bemerke ich für russische Leser zu S. CXLIX der Einleitung zu Krugs Forschungen, dass auch die Augsburger «Allgemeine Zeitung» dem verstorbenen Turgeniew einen schönen, wenn auch kurzen Nachruf widmete. Heinrich Leo hat die Turgeniew'schen Monumenta in den Berliner «Jahrbüchern für wissenschaftliche Kritik.» 1844. II. No. 99 angezeigt.

»Er ist ferner in den Besitz eines Facsimile der letzten Seite »von einem altslawischen Evangelium gelangt, das auf Pergament »in beiden Alphabeten, dem cyrillischen und glagolitischen ge»schrieben ist. Die französischen Könige haben an ihrem Krö»nungstage in Reims den Throneid auf dieses Evangelium gelei»stet, in der Meinung, dass es ein altes griechisches wäre. Als »Peter der Grosse bei seiner Durchreise durch Reims die Schätze »der Cathedralkirche besichtigte, erkannte er, dass jenes Evange»lium ein slawisches wäre. Dobrowsky und andere Gelehrte hiel»ten diesen Codex für verloren. Der mit glagolitischen Buchsta»ben geschriebene Theil desselben ist eine Fortsetzung des cy»rillischen und scheint jünger zu sein, obgleich beide Theile zu»sammengebunden sind. Während der Revolution hat man von »dem Einbande die Edelsteine, das Gold und Silber abgetrennt.«

Es ist mir nicht bekannt, ob diese kurze Notiz, von der an sich die Sturm- und Drangperiode in der Geschichte jenes geheimnissvollen Denkmals datirt, sogleich (d. h. im Monat Januar und Februar) in fremde Blätter überging. Da die Kunde von den zwei Funden aus Frankreich kam, so wird sie sich wol auch in ziemlich gleicher Fassung in jenem Lande während der letzten Monate des Jahres 1835 und der ersten Monate des Jahres 1836 verbreitet haben.

Die Art, wie man darauf die Untersuchung über den Character des Denkmals anstellte, beweist am besten, dass damals die ächt wissenschaftliche slawische Linguistik noch in den Windeln lag und dass die richtige Eintheilung und Characterisirung der kirchenslawischen Literaturgeschichte nach Perioden damals noch ein Art Geheimlehre war. Um so erfreulicher ist es, dass im Laufe des J. 1836 ein gelehrter Veteran in Russland in einem ungedruckt gebliebenen Gutachten sich von der allgemeinen Illusion frei erhielt, der man sich in Folge jenes Wiederfundes hingab.

Beide von Turgeniew erworbenen Facsimile wurden nämlich einem seiner alten Freunde, dem Akademiker Krug, zur Ansicht vorgelegt. In dem Brouillon von Krugs Gutachten steht folgendes:

«Es [das MS. der K. Bibl.] ist offenbar neuer, als das Ostromir'sche MS., wie unter andern auch daraus erhellt, dass darin «das y zuweilen statt oy gebraucht wird, welches so früh nie «geschieht. — Da die zweite Hälfte des Buchs mit glagolitischen «Characteren geschrieben ist, so hat man daraus auf das hohe «Alter dieser Charactere schliessen wollen, welcher Schluss je«doch nicht Statt finden kann.

«Von diesem Reimser Evangeliarium sprechen übrigens Büsching, «Canonicus Meyer, Alter (242 — 245), Millin, Dobrowsky (Sla«win, 134 — 137) u. a. mehr.

«Was das zweite Facsimile betrifft, so ist es folgender Maassen «zu lesen: «Anno incarnati verbi MXLVIIII. Quando Henricus «rex Francorum misit in Rasbetiam Catalaunensem episcopum «R(otgerum II) pro filia regis illius terrae, quam debebat ducere «uxorem, deprecatus est Odalricus praepositus eundem episcopum, «quatenus inquirere dignaretur, utrum» etc. — Diese Stelle [über die Sendung des Bischofs Rogers als Brautwerbers nach Russland] ist übrigens schon abgedruckt im Bouquet XI. pag. 197 u. «431 *). Sehr viele gleichzeitige Schriftsteller sprechen von dieser «Vermälung Heinrichs des 1sten mit Anna, Jaroslaws Tochter. «Dieser Name wird auf gar verschiedene Weise verunstaltet. Ja«roslaw heisst Rex Rusulorum, Rex Rucie, Rex gentis Rusciorum; «Julius Clodius Rex Rugorum, Rex Rutenorum; Georgius Scla«vus Rex Rutiorum; Jurisdoht Rex Russorum; Julius Claudius «Rex Russiae; Georgius Rex Sclavorum; Rex Gerisclo de terra «Ruscine in finibus Graeciae; George Sclane Roi des Ruthènes; «li Rois envoia Gautiers l'Evesque de Miaux au Roi de Rousie, «et li mande, que il li envoiast une soue fille qui avoit non Anne; «George le Slavon; le Rois Henriz prist à fame Annte la fille au «Rol Ruffin; Rex Malescoldus regni Dogorum, quod nos melius «vocamus Russiam; Rex Russiae nomine Buflesdoc!»

In die Untersuchung über den Werth des Denkmals misch-

*) Aus den Mittheilungen von M. Pogodin (Изслѣдованія ... о Русской Исторіи. Томъ III. Норманскій Періодъ. Москва 1846. p 98. 99) ersieht man, dass jenes Zeugniss in der Reimser Handschrift: «Psalterium tripartitum. A. 15» steht und von einem Mitgliede des Pariser «Institut» dem verstorbenen Turgeniew gegeben wurde. — Vgl. Schlözers Nestor III. 332.

tem sich aber bald ausserhalb Russland ganz besondere Tendenzen. Die Veranlassung dazu gab hauptsächlich Kopitar. Vor dem Erscheinen seines Hesychius (dessen Titelblatt das J. 1839 hat, während auf dem Umschlage das J. 1840 steht), schrieb er in einem jetzt (bei Legis Glückselig. 1846. S. 610; s. die Tabelle) gedruckten Briefe nach Prag:

«Lächerlich ist es, wie nun Polen und Russen sich mit der «Entdeckung brüsten, während sie mir gehört, der zuerst die «Hoffnung, der Codex möchte doch nicht verbrannt sein, fasste «und sofort in Paris wegen Dubrowski, auch in Petersburg, die «Nachforschungen einleitete. Mein Glück, dass die Chronique de «Champagne in Paris, und nöthigen Falls von Köppen in Russ«land, für mich zeugen.»

Aehnlich drückte er sich 1839 im Hesychius (p. 66) aus:

«De toto hoc negotio vide La Chronique de Champagne 1839, «I. 40; II. 204, unde et hoc patebit, nostra *) potissimum opera «directa et indirecta codicem pro deperdito desperatum, fuisse «reductum in dias luminis auras.»

Ferner in den Prolegg. 1843. p. XVII:

«Interim gaudeamus, codicem, quem testo celeberrimo Silvestri «de Sacy credideramus periisse cum reliquis inaugurationis olauo«diis, non sine nostra tantilla symbola, emersisse saltem *vivum* ex illis «tumultibus etiamsi *nudum*. Nam quamvis et nos antea desperavamus «de eo codice, tamen A. 1838 edentes Glagolitam Clozianum tam «vehementi denuo perculsi fuimus Remensis codicis desiderio, ut non «crederemus periisse, quod volebamus servatum. Et succurrebat cu«piditati ratiocinium, non facile vel a fanaticis contemni aurum gem«masque, nec postea fuisse ausurum funem spoliatum thesauro volu«men proferre in medium; *ergo* abjecisse in angulum aliquem, sicque «codicem saltem adhuc exstare, salvum alicubi etiamsi nudum. «Eodemque die coepimus quaerere per amicos *in loco*; et simul «*Petropoli*, cum sciremus plurimos codices illis temporibus fuisse «comparatos a Russo *Dubrowski*, posteaque venditos Imperatori.

*) «Dieser Briefwechsel, der erst mit dem 10ten Mai 1836 an«hebt, beweist gar nichts; Turgenicws Rapport war schon ein «halbes Jahr früher in russischen Blättern gedruckt.» Anmerkung von Legis Glückselig.

«Fuitque ea unici Parisini tarditas, ut Petropolitani, quamvis
«tanto loci intervallo, tamen eodem die Remis causam nostram
«agerent, quo Parisinus (vide la Chronique de Champagne, 1837,
«I. 40 et II. 204) Bibliothecaeque illi praefectus, D. A. Louis
«Paris, ut et nunc in posterum quaesituris satisfaceret, edidit sin-
«gulas utriusque fragmenti columnas λιθογραφουμένας.»

Auch Legis Glückselig vindicirt (1846. p. 610; s. die Tabelle) in Betreff der Wiederentdeckung des Codex ausdrücklich «das ungeschmälerte Verdienst der Priorität» dem verstorbenen Kopitar, dessen (1846. p. 680) «divinatorischer Geist diesen Fund vorhergesagt hatte.» Ferner 1846. p. 610:

«Im Jahre 1836, als bereits die Wiederentdeckung des vermiss-
«ten Texte du Sacre vor der Thüre war, unterdrückte Kopitar
«(vgl. Glag. Cloz. Prolegg. p. X) jede (?) Muthmassung über
«das Alter des Texte du Sacre, ungeachtet ihn eine Stelle in sei-
«ner windischen Grammatik (Laibach §. 1808. S. IX) leicht (??)
«auf den Gedanken hätte führen können: die Enkelin des russi-
«schen Grossfürsten Wladimir, welche König Heinrich I. von
«Frankreich heirathete, habe das fragliche Evangelienbuch mit
«nach Paris gebracht. In der Zeitschrift «Ausland» (1836, Mai)
«war freilich zu lesen, dass das Buch «wahrscheinlich von Ja-
«roslavs Tochter Anna, im J. 1050 aus Kiew nach Paris mitge-
«bracht wäre»... Wenige Monate später (?) hätte Kopitar schon
«Spuren von dem wirklichen Vorhandensein des Kodex;
«doch war ihm ein gelehrter Russe mit dieser Neuigkeit zuvor-
«gekommen.»

I. J. 1847 (p. 658) lauteten die Angaben des Hrn. Legis Glückselig, welcher den Kopitar'schen Briefwechsel i. J. 1845 in Händen hatte, etwas verschieden. Nachdem er angeführt hat, dass i. J. 1832 W. Hanka von Paris aus abermals die bestimmte Nachricht erhalten hatte, dass der Codex verloren wäre, fährt er fort:

«Der würdige, aber schwergläubige, Kopitar setzte jedoch seine
«geheimen Recherchen *) nach dem Texte du Sacre unbeirrt

*) Wie oft denn? Seit wann denn? Sicher nicht seit dem

«fort. Da begab es sich, dass der obengenannte russ. G. R. Tur-
«genew im Winter 1838 auf der Reimser Munizipalbibliothek
«eine slawische Handschrift hervorzog. Es war in der That der
«Texte du Sacre, von dem Turgeniew früher nie gehört, den er
«also ganz durch Zufall der Erste an Ort und Stelle gesehen
«hatte. Kopitar hatte um diese Zeit *) schon die sichersten Spu-
«ren von dem wirklichen Vorhandensein des Reimser Kodex, und
«es ist nur der Säumigkeit seines Kommissionärs, des Buchhänd-
«lers de Bure in Paris, zuzuschreiben, wenn die Russen das Pub-
«likum eher als Kopitar mit jener gelehrten Neuigkeit überraschen
«konnten. Kopitar, und keinem Andern, gebührt also bei
«obigem Funde das ungeschmälerte Verdienst der
«Priorität.»

«Allein er theilt dieses Verdienst mit dem Konservator der
«Reimser Munizipalbibliothek, Hrn. A. Louis Paris, welcher —
«als Uebersetzer des Nestor — mit der altslawischen Literatur
«längst vertraut, bereits zu jener Zeit **) Vorbereitungen machte,
«die offizielle Erklärung, dass der vermeintlich zu Grunde ge-
«gangene Texte du Sacre in der seiner Aufsicht anvertrauten
«Büchersammlung vorhanden sei, der gelehrten Welt mitzu-
«theilen.»

Zu jenen von Legis Glückselig cursiv gedruckten Worten über die Priorität des Fundes ist von ihm (S. 658) noch folgende Note gemacht worden:

«Dass Kopitar gleichzeitig in Paris und St. Petersburg Nach-
«suchungen veranlasst (an letzterem Orte wegen Dubrowskij), be-
«stätigt ein Schreiben von Köppens an Hanka d. d. 22sten März
«1836, worin es heisst:

«Mit dieser Post sende ich Hrn. Kopitar die frohe
«Nachricht, dass das kyrillisch und glagolitisch ge-
«schriebene Evangelium zu Reims noch ebendaselbst
«existirt. Es sind uns Facsimile davon versprochen

Jahre 1832, sondern frühestens gegen Ende des Jahres 1835, wie Kopitar in den Prolegg. selbst angiebt.

*) Also im Winter 1835? Wo steht dies geschrieben oder gedruckt? Von wem hatte er diese Kunde erhalten?

**) Wann? In welchem Monat?

»worden durch Hrn. Alex. von Turgeniew, den Sie »vielleicht kennen.«

Die Angaben Kopitars in den nach Petersburg geschickten Briefen, auf welche er, so wie Legis Glückselig, sich zu wiederholten Malen berufen, sind der literarischen Welt bis jetzt unbekannt geblieben. Ich meinerseits maasse mir nicht das Recht an, auf die Veröffentlichung von Auszügen aus einer Privatcorrespondenz zweier langjährigen Freunde zu dringen. Vertrauliche Mittheilungen zwischen zwei Freunden, oft nur hervorgerufen durch den Eindruck des Augenblicks, kann und soll die reine Wissenschaft missen, besonders wenn die wissenschaftliche Gesinnung eines Mannes, wie dies hinsichtlich Kopitars der Fall ist, sich auf eine so deutliche Weise in zahlreichen literarischen Arbeiten ausgesprochen hat. Mein College war aber nach den mehrmaligen Aufforderungen Glückseligs und Kopitars selbst verpflichtet, der gelehrten Welt wenigstens den Zeitpunkt anzugeben, in welchem sein Wiener Correspondent zuerst des Reimser Evangeliums gedacht hat. Ich bin durch die freundliche Gefälligkeit meines Collegen in den Stand gesetzt, die Mittheilung zu machen, dass eine Nachricht jener Art sich zuerst in einem Briefe Kopitars vom 8ten Februar 1836 befindet. Dieses Schreiben traf (wahrscheinlich in Folge einer von der russischen Gesandtschaft in Wien herrührenden Verzögerung) in Petersburg am 19ten März (alten Stils) ein, worauf also am 22sten März die von Hrn. Legis Glückselig veröffentlichte Antwort erfolgt zu sein scheint.

Diese Correspondenz löst also den Wirrwar nicht auf, in welchen uns Legis Glückselig durch Vermengung verschiedener Angaben versetzt hat. Es blieb mir also, nachdem ich von dem Verfasser der angekündigten Geschichte der Slawistik herausgefordert *) worden bin, nichts übrig, als aus Kopitars gedruckten Schriften Schlüsse über sein Verhalten in der Reimser Frage zu ziehen.

*) Wahrscheinlich noch in Folge eines besonderen äusseren Motivs.

Da, wo Kopitar in seinem Hauptwerke (Glagolita Clozianus. 1836. Proleggmena. p. X.) von dem angeblichen Alter der glagolitischen Literatur und ihren alten Denkmälern handelt, heisst es:

«Clamat codex deinde Evangeliorum vetustissimus Remensis ecclesiae, quem olim Galliae reges inaugurandi praesabant juramento, le Texte du Sacre dictus, complexusque quatuor evangelia Slavica lingua, charactere utroque, cum cyrilliano tum glagolitico, conscripta, Remense illud cimelium, (heu civili Gallorum 1792 tumultu cum aliis ei furori invisis combustum), Alterus putabat 1204 e praeda captae Constantinopoleos in Galliam reportatum, Dobrovius contra ex dono Helenae Serbiae reginae circa a. 1250; e pura puta conjectura uterque. *Eodem fere jure quis dicat, fuisse codicem a S. Methodio ipso adornatum Romamque destinatum ad confundendos «slavicae linguae calumniatores»*; delatum postea *nescio* quo casu Remos. Ponamus enim, allatum seu 1204 seu 1250, ecquis credet, Capitulum Remensis ecclesiae codicem recentem et consuetum tam solemni usui destinasse, cum totus aliis antiquioribus abundaret? Utinam nobis existat Gallus aliquis Peignot, qui in pervetustis chartularüs exquirat, si pote, historiam nunc combusti, olim forte famigeratissimi cimelii et a compluribus memorati!»

Man erkennt sogleich, dass Kopitar jenen Wagesatz nur wegen seiner fixen Idee von dem frühen Ursprunge des glagolitischen Alphabets und des glagolitischen Zweiges der kirchenslawischen Literatur aufstellte. Es wäre wünschenswerth zu erfahren, wann er jenen Passus niedergeschrieben hat. An dem gesammten Glagolita Clozianus hatte er mehrere Jahre gedruckt; nach einer Stelle im Hesychius *) wäre dieser schon im September 1835 erschienen, was eben vielleicht nicht vom ganzen Werke gilt, auf dessen Titelblatt das Jahr 1836 steht. Jedenfalls sind die ersten zwei Blätter, welche ausser dem Titel den «Opusculi conspectus» und die «Corri-

*) p. 69: «Interea noster Glagolita Clozianus prodierat Septembri mense A. 1835.» — Die Prolegomena des Gl. Cloz. enthalten LXXX, die Texte u. s. w. 86 S. in fol. — Vgl. Kopitars Aufsatz von 1838.

gende «Addenda» enthalten, am spätesten und zwar längere Zeit nach der Stelle über das Reimser Evangelium (Prolegg. p. X) gedruckt worden. Nach den von Legis Glückselig mitgetheilten Daten könnte man es auffallend finden, dass in den Addendis jene *a priori* versuchte Characterisirung des Codex Remensis nicht widerrufen, d. h. nach Kopitar'scher Weise auf eine gewandte Weise scheinbar in Schutz genommen, dann aufgegeben und sogleich durch eine neue eben so willkürliche Hypothese ersetzt wurde. Man sollte dies um so mehr erwarten, da Kopitar später sehr wol einsah, welche Waffe er durch seinen präsumirten Codex des Methodius Spöttern und Feinden in die Hände gegeben habe, und der Panegyrist es «unbegreiflich» findet, dass Kopitar vermöge seines donum divinationis anstatt des heiligen Methodius nicht die ihm wohlbekannte russische Prinzessin Anna in dem Glagolita Clozianus — wenigstens in den Addendis, möchte man hinzusetzen — gefeiert habe.

Vier Monate waren seit dem Erscheinen des i. J. 1835 geschriebenen Turgeniew'schen Briefes über Anna und das Reimser Evangelium verflossen, als Kopitar in der That anstatt des h. Methodius jene russische Prinzessin für die vermeintliche ehemalige Besitzerin des Codex Remensis erklärte. Dies geschah in einem anonymen, bekanntlich aber von Kopitar selbst verfassten Aufsatze, welchen die Zeitschrift: «Das Ausland» (1836. 7 — 9 Mai) brachte. Jener Aufsatz hat die etwas auffallende Ueberschrift:

«*Die Kirchenbücher der Russen.*»

und wird auf folgende Weise eingeleitet:

«Da seit einiger Zeit so viel über die Russen gesprochen und «geschrieben wird, so dürften nachstehende einem kürzlich erst «erschienenen Werke von 45 Bogen, oder noch richtiger, dessen «Verfasser selbst entlehnte Notizen über ihre liturgischen Bücher, «also ihre Politik in rebus divinis, nicht unwillkommen seyn. Ich «theile sie zu meiner und des Lesers Bequemlichkeit in Ruhe«punkte ab.»

Man erwartet also einen Auszug aus dem Glagolita Clozianus zu finden, so weit in ihm von den russischen Kirchenbüchern gehandelt wird. Dem Leser soll hier keine bestimmte Ansicht über das innere Verhältniss jenes Aufsatzes zu dem grösseren Werke aufgedrungen werden. Es sei nur darauf aufmerksam gemacht, dass S. 514 auf eine scheinbar ganz unabsichtliche Weise die Rede auf den Grossfürsten Jaroslaw, seine schönen Töchter und seine Schwiegersöhne kommt:

«Es muss hier ausdrücklich bemerkt werden, dass die Russen, «deren Grossfürst Wladimir i. J. 988 mit einer byzantinischen «Prinzessin Anna, auch das Christenthum und ... die ... slawi«schen Kirchenbücher überkommen hatte ..... Wladimirs kräftig«ster Sohn, Jaroslaw, der von 1015 an 40 Jahre regierte, und «durch drei seiner schönen Töchter die Könige von Ungarn, «Norwegen und Frankreich *) zu Schwiegersöhnen bekam, war «auch selbst ein bücherliebender Fürst, der nach Nestor Schu«len einführte und Vieles aus dem Griechischen ins Slawische «übersetzen liess.»

Da nach Legis Glückselig *Kopitar* schon um d. J. 1836 die «sichersten Spuren von dem wirklichen Vorhandensein» des Cod. Rem. gehabt haben soll und am 22sten März 1836 von Petersburg aus ein Brief nach Wien abgegangen war, so wird nun der Leser erwarten, dass ihm der Verfasser des «Auszuges» aus dem Glag. Cloz. sogleich die Kunde von dem Wiederfunde mittheilen werde. Mit nichten. Unmittelbar darauf heisst es nämlich p. 514 des «Auslandes»:

«Das in Goldblech und Edelsteinen eingebundene Evangelien«buch in Rheims (Texte du Sacre), auf welches bis zur Revolu«tion die französischen Könige ihren Krönungseid ablegten, war, «ominös genug, ein slawisches ..., wahrscheinlich von Jaroslaw's «Tochter, Anna i. J. 1050 aus Kiew nach Paris mitgebracht. Ist «es, wie wir, Sacy's Nachricht ungeachtet, zu hoffen wagen, auch

*) «Ueber die schöne russische Anna, die 1015 unter den ««multis donis» wohl auch den Rheimser Texte du sacre mit«brachte, siehe Bouquet Hist. des Gaules IX.»

«des kostbaren Einbandes beraubt, doch vielleicht der Revolu-«tionsflamme entgangen, so wäre es der älteste bisher bekannt «gewordene slawische Codex...

«Der in — Abwesenheit oder Ermangelung? des Rheimser «Krönungsevangelium nun älteste slawische Codex, das Novogo-«roder Evangelium von 1057 ward eben auch für einen Verwand-«ten der französischen Königin Anna geschrieben.»

Gegen den Schluss seines Aufsatzes kommt Kopitar nochmals darauf zurück:

«Um indessen einerseits nicht ganz von den Russen abzuhan-«gen, ... hat der Wiener Hofbibliothek-Custos, Kopitar, zwei «Ternionen der sogenannten Hieronymischen Bibel der ... Gra-«fen Frangepani ... herausgegeben ... Sollte seine Aufforderung, «dem grösseren Reste dieser Bibel, so wie den Schicksalen ... «des sogar in beiden slawischen Schriftarten zugleich geschriebe-«nen Rheimser Krönungsevangeliums (le texte du Sacre) nachzu-«forschen, auf längere Zeit noch ohne Erfolg bleiben, so liegen «doch schon jetzt in der Vaticana die uralten glagolitischen Evan-«gelien ... Mit Kopitars Glagolita an der Hand könnte sich nun «auch ein Nichtslawe an ihre Herausgabe machen. Fiat!»

Aus dem Angeführten folgt aber keineswegs, dass Kopitar seinen Methodius mit der Prinzessin Anna erst in Folge der Petersburger Nachricht vertauscht habe. Als diese ankam, war das Manuscript des angeblichen Auszuges aus dem Glagolita Clozianus wahrscheinlich schon von Wien nach Baiern an die Redaction des «Auslandes» abgegangen. Freilich mag es manchem Leser als ein sonderbarer Zufall erscheinen, dass Kopitar nicht schon in seinem Glag. Cloz., sondern erst dann sich der russischen Prinzessin Anna erinnerte, nachdem gegen Ende des J. 1835 von Frankreich aus die angeblich neue Kunde von der Tochter Jaroslaws und von der Wiederauffindung des Cod. Rem. erschollen war. Jedoch auch ein solches zufälliges Zusammentreffen wäre leicht denkbar, selbst wenn auch Kopitar über das Treiben Dubrowskijs, auf welchen (vergl. oben Abschnitt II) er sich öfters beruft und dessen er

sich wahrscheinlich im J. 1835 erinnerte *), nicht genau unterrichtet gewesen sein sollte.

Räthselhafter dagegen ist der Ursprung einer Stelle, auf welche man in einer Recension des Glagolita Clozianus stösst. Damals erschien in Wien eine «Neue theologische Zeitschrift» unter der Redaction des Domdechanten und Directors der theologischen Studien Joseph Pletz. Der 1ste Band des aus 6 Heften bestehenden Jahrgangs 1836 ist 424 Seiten stark. In welchem Geiste diese Zeitschrift redigirt wurde, kann man aus einer interessanten Anmerkung auf S. 341. 342 sehen, wo Klagelieder über die alten und neuen Bedrückungen des Jesuitenordens angestimmt werden und die Schweiz zum Beweise angeführt ist, «dass die von den Jesuiten erzogenen Kinder besser erzogen sind als andere.» Auf der unmittelbar darauf folgenden Seite (343) beginnt ein ziemlich langer «Beytrag zur Kirchengeschichte» nach — Kopitars Glagolita Clozianus. Diese Schrift hat im hohen Grade den Beifall des anonymen (s. oben die Tabelle) Berichterstatters gefunden, welcher S. 351 auch des verschollenen Reimser Evangelienbuches gedenkt:

«Die grösste Seltenheit enthielt aber jenes berühmte Buch in «Rheims (le Texte du Sacre), worauf die französischen Könige «den Krönungseid zu schwören pflegten, und das in der schreck«lichen Revolutionszeit — es war mit kostbarem Schmucke um«geben — wir wollen nicht sagen vernichtet, sondern eine Beute «der Habsucht geworden ist, und vielleicht noch irgendwo — «nach der Beraubung nicht mehr anlockend — verborgen ruht, «bis ein glücklicher Geisterspruch den übergrossen Schatz erhebt. «Das Buch enthielt die vier Evangelien in slawischer Sprache bey«der Schriftarten, den Glag. und den Cyrill. Text neben einan-

*) Ueber Dubrowskijs Handschriften erschien i. J. 1806 ein Aufsatz im Сѣверный Вѣстникъ, welcher auch in Storchs «Russland unter Alexander» (Band 6 u. 8) überging. Schlözer hatte von jener Handschriftensammlung eine Nachricht in Heideckes nordischem Merkur (Heft 3) gelesen; diese Schrift gehört zu den literarischen Seltenheiten; ich kenne sie nicht.

«der Kopitar wirft den Gedanken hin, er möge von Method selbst «besorgt, und nach Rom, wo er sich wegen der Neuerung zu «rechtfertigen hatte, mitgebracht, von da aber bey irgend einer «Gelegenheit nach Rheims gekommen seyn. Befremdend ist, dass «er hier nicht eine andere Vermuthung beybringt, auf die ihn «eine in seiner 1806 zu Laibach edirten Grammatik der slawi- «schen Sprache in Krain u. s. w. vorkommende Notiz leiten konnte, «nach welcher (S. IX) die Enkelinn des russischen Grossfürsten «Wladimir d. G., Gemahls der griechisch-kaiserl. Prinzessin Anna, «1051 den französischen König Heinrich I. heirathete, die ja «leicht das für sie fürstlich ausgestattete Buch nach Paris mit- «führen mochte.»

Ich enthalte mich absichtlich aller Vermuthungen über die Art und die Zeit der Abfassung und des Druckes jenes 26 Seiten langen Reflexes und schliesse aus den oben angeführten Daten, dass Kopitar, angeregt durch die ihm bekannten Nachrichten über das Treiben Dubrowskijs, vor dem J. 1836 sich an seinen französischen Commissionair, den Buchhändler de Bure wandte, um nähere Auskunft über den nach seiner Vermuthung vielleicht geretteten Codex zu erhalten. Es ergiebt sich ferner, dass Kopitar sich kurz vor oder bald nach dem J. 1836 durch einen Umstand, den er näher anzudeuten unterlassen hat, auf den Gedanken kam, die russische Anna habe den Codex nach Frankreich gebracht. Läugnen lässt sich freilich nicht, dass Kopitar da, wo er sich auf seine Correspondenz mit französischen und russischen Gelehrten berief, etwas willkürlich mit der Chronologie umsprang. Ob Turgeniew ganz unabhängig von Kopitar den Fund machte, ist, ungeachtet der Versicherungen von Legis Glückselig, nicht entschieden. Nach Strojew (1841. p. 13) hätte Louis Páris die Handschrift aufgefunden, dieselbe nach Paris gebracht, um sie den dortigen Gelehrten zu zeigen. Zu dieser Zeit hätte Turgeniew (wo? in Paris oder in Reims?) ein Facsimile von der ersten Seite des Codex erhalten und sich beeilt, die Nachricht davon (i. J. 1835) nach Petersburg zu schicken. Zugleich führt Strojew (p. 14) nach L. Páris an, dass einige vermuthet hät-

ten, das Evangelienbuch sei vom h. Methodius nach Rom gebracht worden, während andere (wer? und wann?) gemeint hätten, dass die russische Anna dasselbe dem Bischofe Roger geschenkt habe.

Im Mai 1836 schrieb Kopitar Briefe nach Paris und bat sich irgend ein Facsimile von dem C. aus. Nach Empfang desselben liess er im October den anonymen Aufsatz über die russischen Kirchenbücher in einer österreichischen Zeitschrift (s. die Tabelle) wieder abdrucken. Die motivirende Einleitung (s. oben) ist weggelassen, dafür aber am Schlusse eine «Nachschrift» hinzugefügt. Die angeblichen Verbesserungen sind unerheblich; an der Stelle des IX. Theiles von Bouquet (s. oben) ist nun der XI. Theil (wie bei Krug) citirt. Die Nachschrift lautet:

«Der Rheimser Text ist seitdem wieder entdeckt worden; zwar «des kostbaren Einbandes beraubt, doch der Text selbst so, wie «er sonst war. Aber die beiden Schriftarten stehen einander nicht «als eine dupla gegenüber, sondern ein cyrillisches und glagoli«sches Synaxar-Fragment sind nur in eins gebunden; und weder «der cyrillische, noch der glagolitische Bestandtheil ist älter als «aus dem XIV. Jahrhundert! Um so höher stehen also unser «Glagolita Clozianus und das noch unedirte vatikanische Evange«lium.»

Mit diesem Machtspruche waren freilich Kopitars frühere in der Luft schwebende Hypothesen über das Alter des Reimser Codex aufgehoben; doch sprachen sie eben nicht sehr zu Gunsten eines Gelehrten, der mit so bitterem Spotte andere Männer geisselte, sobald sie leichtsinnig oder voreilig sich zu einer unhaltbaren Hypothese hatten hinreissen lassen. Jene Scharte von 1836 (im Glag. und im Auslande) musste also ausgewetzt werden. Im J. 1838 erschien in dem vom Buchhändler Brockhaus (s. d. Tabelle) herausgegebenen Journal ein mit der Chiffre «37» unterschriebener Aufsatz. Nach einer Angabe in demselben (S. 133. 2te Spalte) bestände er eigentlich aus zwei Theilen, von denen der eine von Kopitar selbst, der andere — der einleitende Theil — von einem Freunde desselben abgefasst wäre. Den Namen desselben hat nicht nur Ko-

pitar später *) zu nennen unterlassen; sondern es ist auch bis auf diese Stunde jener Freund, der sich so sehr in die Kopitar'sche Ausdrucks- und Gefühlsweise — wie ein alter ego — hineinzuversetzen verstand, nicht mehr zum Vorscheine gekommen!

Liest man den ganzen Aufsatz mit Aufmerksamkeit durch, so lässt sich so wenig, wie in dem im Auslande 1836 veröffentlichten, ein geheimes Motiv verkennen. Der «geistige Erbe Dobrowskys» — so wird Kopitar in dem Aufsatze **) characterisirt — bahnt sich allmählich drei Spalten hindurch den Weg an, hebt am Schlusse der dritten die Friedensliebe der alten Slawen hervor und leitet nun auf eine feine Weise, nachdem er das Zartgefühl des Lesers erregt hat, in das verdeckte Gleis ein:

«Ihr [der Slawen] sanfter Geist, ihre Frauenschönheit «machten sie auch den gebildetsten Ländern werth, Slawinnen «sassen auf dem Throne der Griechen, und französische Für«stensöhne heiratheten slawische***) Fürstentöchter. König «Heinrich I. berief im 11ten Jahrhundert aus Kiew seine Braut «und Gemahlin. Sollten diese Frauen nicht ihr theuerstes Erbe, «die in ihrer Sprache und Schrift wiederholten Bücher der Bibel «und der Kirche, mit sich in die neue Heimath gebracht haben?»

Nun, der unbestechliche Leser weiss, wozu diese Frage gestellt ist. Es gilt die Scharte auszuwetzen. Nachdem nun Ko-

*) Hesychius p. 31: «Neque nos negleximus hunc qualemcunque sed certum nostrae indaginis fructum in Brockhausii foliis «litterariis a. 1838 No. 34 — 38 publicare.»

**) «Der Kürze wegen die frühern Beispiele übergehend, verweilen wir diesmal nur bei den Verdiensten, welche in dieser «Beziehung sich Kopitar, von dem der kundige Grimm (Göttinger gel. Anz. 1836. S. 324) bezeugt, dass er «allen heutigen «Slawisten vorangeht», erworben hat. Dieser geistige Erbe Dobrowskys hat die slawische Sprachforschung um mehr als einen «entscheidenden Schritt gefördert.»

***) Die obigen Wörter sind hier absichtlich cursiv gedruckt worden.

pitar in den folgenden Zeilen auf eine gewandte Weise — freilich ohne ein offenes Geständniss zu thun — die gefahrvolle Klippe umschifft und der Leser dazu gestimmt und angeregt worden ist, den Mantel der Vergessenheit über die verunglückte Hypothese zu werfen, heisst es weiter:

«Doch hören wir darüber Kopitar, der, selbst ein Slowene, bei «Gelegenheit seines Clozianus auch diesem Texte da sacre seine «Aufmerksamkeit zuwendete und den Franzosen nicht nur ihren «schon verloren geglaubten Schatz wiederfinden, sondern ihn auch «erklären und würdigen half, ja, dabei sich der Russen als Weg-«weiser bediente.»

Worin eigentlich diese Erklärung und Würdigung bestand, ist — wir wollen überhaupt die Existenz einer solchen annehmen — nur aus sehr unbedeutenden Fragmenten aus den Jahren 1836 — 38, die veröffentlicht worden sind, zu ersehen. Und nun kommt wieder die alte Geschichte von der Prophezeihung, dass er nämlich nur die Edelsteine und den Goldeinband für verloren gehalten hätte, und dass nach kurzer Zeit diese Weissagung in Erfüllung gegangen wäre. Anna, Heinrich I., Dubrowskij und Peter d. G. werden noch einmal zur Beschönigung der verunglückten Hypothese auf die Bühne geführt und bei der Berufung auf die französische und russische Correspondenz wird wieder jede genaue chronologische Angabe für überflüssig gehalten. Darauf folgen 7 Punkte, die Kopitar aus den von L. Pâris erhaltenen Nachrichten und dem Facsimile gelernt haben will.

«5) Und beide [cyrillische und glagolitische] Schriften sind «nach sichern palæographischen Merkmalen nicht älter als das «14. Jahrhundert. (Der Cyrillianer schreibt sein jery, und der «Glagolite sein jer und jerr ganz modern.)»

Daran wird die neue Hypothese geknüpft, dass der Cardinal von Lothringen den Codex, weil er doch einmal nicht 1050 nach Paris gekommen sei, «von irgend einem Dalmatinischen Franziskanermissionair erhalten haben möge.» Und endlich wird 7) das unvergessliche Jahr 1050

noch einmal nach seiner grossen Bedeutung gewürdigt, die es gehabt haben könnte, wenn nämlich Anna . . . .

In den i. J. 1839 erschienenen Hesychius sucht sich Kopitar nur wegen der Hypothese von der Anna und dem Methodius nach seiner Weise zu entschuldigen, vergisst aber dabei seinen »Dalmatinischen Fransciskanermissionair.« Eine vierte abenteuerliche Hypothese aus der Luft zu greifen; war ihm von nun an verwehrt, da mittlerweile die glagolitische Schlussformel des R. Codex entdeckt und, wenn auch an einzelnen Punkten noch nicht ganz genau, entziffert worden war. Böhmen galt von nun an als die Heimath des Codex und Kopitar suchte sich nolens volens in die herbe Lehre zu finden, wobei er aber aus Neid und Erbitterung gegen W. Hanka neue Confusion in die ganze Angelegenheit brachte. Es weht überhaupt ein unheimlicher Geist in diesem Buche. Kopitar gefällt sich darin in der Rolle des Mephistopheles, ahnt aber nicht, dass er sich dadurch selbst um alle klare historische Anschauung bringt. So wurde auch die Reimser Frage diesmal wieder nicht durch ihn gefördert. Zwar hielt er die schon früher ausgesprochene Meinung fest, dass der Codex ein russischer wäre und aus dem 11ten Jahrhundert stammte; allein man vermisst wieder jede nähere Begründung auf sprachgeschichtlichem Wege, namentlich ob der Codex direct aus der Bolgarei nach Russland gekommen, ob er durch mehr als Einen Copisten entholgarisirt worden und endlich ob ein russischer Copist wirklich so willkürlich mit den Lauten umgehen konnte, wie dies jede Seite des Cod. Rem. zeigt. Das Beste, was er damals über den Codex, der so viele und so grosse Erwartungen erregt hatte, sagte, war ein bon mot! *Thesaurus carbones erant.*

In den Prolegg. (1843) erwartete man eine ausführliche Würdigung des Codex nach seiner sprachhistorischen Seite zu finden. Die Erwartungen wurden getäuscht. Die Prolegg. sind vorzugsweise kirchengeschichtlichen und literarhistorischen Inhalts und sollen besonders in Europa die unhaltba-

ren Hypothesen von dem Ursprunge der slawischen Liturgie in Pannonien und dem Alterthume der Glagoliza verbreiten; die kirchliche Tendenz des Ganzen lässt sich nicht verkennen. Man glaubt einen theologischen Dogmatiker zu hören, auf dessen Wort seine Leser schwören sollen. In den wenigen kurzen Paragraphen, die dem Denkmal selbst gewidmet sind, werden die alten Geschichten von dem Schicksale des Codex, freilich in sehr unvollständiger und ungenauer Weise, wieder aufgetischt und zuletzt wird scheinbar über die aus der Luft gegriffene Hypothese von dem Codex der Anna gespöttelt, dabei aber durch einen Ausfall auf S. Strojew der Eindruck, welchen die Erinnerung an Anna auf den Leser machen könnte, zu schwächen gesucht*). Methodius und der «Dalmatinische Franciskanermissionair» werden weislich unerwähnt gelassen!

Zuletzt liess Kopitar noch ein Urtheil über den Codex in die Wiener Zeitung (Jahrg. 1844) einrücken, wo er der damals ziemlich allgemein herrschenden Ansicht entgegen trat, dass nämlich der Ostromir'sche Codex seinem Alter nach dem Reimser Codex nachstände.

«Die kritischen Schrift- und Sprachkennzeichen, die in «unseren Händen sind, erlauben schlechterdings dem kaltblütigen «Richter nicht, dieser hyperpatriotischen Meinung beizufallen.

---

*) § 63. Hinc natas videas hypotheses Alteri, Dobrovii et nostram de origine talis *duplae*: ... nobis denique illam tribuentibus Annae, Jaroslai filiae, adlatam Parisios ... cum reliqua supellectili nuptiali. *Doctus* has divinantium ab *invisis* et ignotis hypotheses sat stolide risit codicis *αὐτόπτης* Strojeff, ipse adeo indoctus, ut glagoliticam scripturam negaret esse slavicam! §. 68 meint Kopitar, Peter dem Grossen wäre 1717 diese Unkenntniss eher zu verzeihen gewesen, als im J. 1837 dem jungen S. Strojew. Oben (am Ende des Abschnitts III) ist schon nachgewiesen worden, dass die Russen von 1717 wol von der glagolitischen Schrift einen Begriff hatten, wenn sie auch dieselbe nicht lesen konnten. Hatte doch Kopitar, der grosse Meister des Glagolitismus, im J. 1839 (s. Hesychius p. 66) die glagolitische Schlussformel selbst nicht richtig zu deuten verstanden.

«Das Fragment gehört offenbar einem transdanubianischen Codex «des XIV. Jahrhunderts an, und ist höchstens 30 Jahre älter als «sein glagolitischer Anhang.»

Dies war das letzte Votum, welches Kopitar über das Reimser Evangelium fällte. Man wundert sich, dass er in dieser Notiz nicht auch von seiner Prophetengabe spricht. Im ganzen hat Kopitar nach den jetzt vorliegenden Quellen sich wenigstens 5 Mal jene vorläufig noch zweideutige Ehre, die Wiederentdeckung des Evangeliums veranlasst zu haben, vindicirt. Selbst vorausgesetzt, dass man in Frankreich erst durch Kopitar i. J. 1835 wieder auf den verschollenen Codex aufmerksam gemacht wurde, so ist doch der Gedanke, dass er gerettet sein könnte, kein origineller. Schon der dem Herausgeber des Glag. Cloz. wohlbekannte Alter hatte i. J. 1799 den Wunsch und die Hoffnung geäussert, das Evangelium möchte irgendwo in Frankreich geborgen sein. Dem um die Literargeschichte vielfach verdienten Alter war es nicht vergönnt, seinen Wunsch in Erfüllung gehen zu sehen. Selbst wenn er auch nicht in Kopitar eine gleiche Sehnsucht nach dem geträumten Schatze erweckt hat, so theilt doch der letztere den so oftmals in Anspruch genommenen Ruhm, die Wiederentdeckung geahnt zu haben, mit seinem Gegner W. Hanka, wie wir von Legis Glückselig (1847. S. 658) erfahren:

«Drei Jahre nach Dobrowskys Tode liess Graf Joh. Wilh. «zu Sternberg-Manderscheid den Bibliothekar Hanka in Prag er«suchen, ihm das glagolitische Alphabet nach Paris zu senden. «Dies geschah im Winter 1832. — Ein Hoffnungsstrahl, der «schmerzlich beklagte Kodex sei am Ende wieder entdeckt wor«den, durchzuckte die Seele des berühmten Slawisten; aber bald «sah sich derselbe durch einen, de Sacys Nachricht bestätigen«den Brief des Grafen (d. d. Paris 30. Mai 1832) enttäuscht. Der «würdige, aber schwergläubige, Kopitar setzte jedoch seine ge«heimen Recherchen*) nach dem Texte du Sacre unbeirrt fort.»

*) Nur nicht seit dem J. 1832, Kopitar sagt selbst in den Prolegg., dass in ihm erst, als er i. J. 1835 den Glag. Cloz., (in welchem

Jene angebliche Ehre, auf welche Kopitar sich so viel einbildete, verliert aber sehr an Gewicht, wenn man in Erwägung zieht, dass in gewissen engeren Kreisen der Glaube an die Existenz des Evangeliums nie verschwunden war. Im Anfange dieses Jahrhunderts verbreitete sich in Russland und durch Krug nach Göttingen das Gerücht, dass Bonaparte das Evangelium besässe. Auf Dubrowskijs Aussage (s. oben Abschnitt II) kann man sich nicht ganz verlassen; doch wird man sie nicht für rein erdichtet halten, wenn man bedenkt, dass Bonaparte während seines Consulats einen Befehl erliess, nach welchem die in den Provinzen sich noch vorfindenden Handschriften und Bücher der Klöster u. s. w. den Municipalbibliotheken einverleibt werden sollten. Wahrscheinlich gelangte auch in Folge dieser Anordnung der seines kostbaren Einbandes beraubte slawische Codex in die Stadtbibliothek zu Reims. Bereits i. J. 1817 (s. Description historique et statistique de la ville de Reims, par Geruzez. T. I. p. 318) gedenkt ein französischer Literat seiner da, wo er von der Schatzkammer der Cathedrale spricht: «On y remarquoit le calice d'Hincmar, un évangile en esclavon que le Cardinal de Lorraine portoit comme une relique et *qui est à la bibliothèque.*» Der verstorbene Strojew hat diese Stelle zwei Mal — zuerst im Januar 1839 in einem nach Prag und Wien gelangten Aufsatze und dann i. J. 1841 in seinem grösseren Werke — abdrucken lassen. Keiner der österreichischen Gelehrten aber, die ihn so sehr zu verkleinern suchten, hat dieses Zeugniss der Beachtung für werth gehalten. Kopitar, der sich nicht entblödete, den Namen des jungen, strebsamen und gewiss nicht talentlosen «Strojevius» als Appellat, — etwa in dem Sinne von Stümper oder Halbgelehrten — zu gebrauchen, hielt es seinerseits für die Hauptaufgabe in der Reimser Frage, der gelehrten Welt ohne Angabe der nöthigen Beweise den Glau-

er die Ansichten Alters und Dobrowskys citirte), herausgab, jene Hoffnung aufstieg.

ben aufzudringen, dass man ihm die Wiederentdeckung des Evangeliums verdankte! Wahrlich, jene Geringschätzung der Strojew'schen Aufsätze, welche in literarhistorischer Hinsicht des Anregenden und Belehrenden genug für Kopitar und Hanka enthielten, ist eben so unbegreiflich, — um nicht einen anderen Ausdruck zu gebrauchen —, als die Jeremiade, welche «M. Landrin fils» noch i. J. 1846 in der «Introduction» zu dem ganz oberflächlichen «Essai sur la philologie slave par S.....k» erhob: «Malheureusement il [le Texte du Sacre] a disparu dans la sanglante catastrophe de 93, et fut livré aux flammes par les Vandales modernes.»

Doch, wozu alle diese minutiösen Dinge? — wird vielleicht mancher Leser fragen. Dazu, um aus diesen Daten über das Verhalten Kopitars zu der Reimser Frage den Schluss zu ziehen, dass er in ihr eine eines wissenschaftlichen Characters wenig würdige Rolle gespielt hat. Er hatte dabei mehr seine Person als die Sache im Auge.

Die Nachwelt darf freilich bei der Beurtheilung von Männern, die zu ihrer Zeit zu den hervorragenden Persönlichkeiten gerechnet wurden, nie ausser Acht lassen, dass geistigen Grössen auch Schwächen ankleben, die man ihnen auch gern in Rücksicht auf das angeborne Talent und ihre mannigfaltigen Kenntnisse so viel als möglich nachsieht. Es frägt sich aber dabei gar sehr, ob solche Schwächen ihren Grund in ungünstigen Verhältnissen, in zufälligen Umständen haben, oder ob sie von ihren Inhabern hauptsächlich subjectiver Gelüste wegen zur Schau getragen werden. Es sei fern von mir, dies in Betreff Kopitars für immer entscheiden zu wollen. Jedoch wird bei allen Unbefangenen, welche in den Kopitar'schen Schriften, besonders in seinen polemischen Aufsätzen, belesen sind, kein Zweifel darüber sein, dass er einen hohen Grad von gelehrtem Ehrgeize besass, in Folge dessen er in seinen Untersuchungen so oft auf Irrwege gerieth und es ihm schwer fiel, ja unmöglich war, offen und gerade einen Irrthum

einzugestehen. Er wählte lieber dazu einen Umweg, wie sein Verhalten in der Reimser Frage sattsam bezeugt.

Ein Gelehrter aber, welcher von dem Vorwurfe einer starken Selbstgefälligkeit nicht frei gesprochen werden kann, muss erklärlicher Weise auch in starken Conflict mit der wissenschaftlichen Methodik kommen. Auch dazu bietet Kopitars Verhalten zu der Reimser Frage genügende Belege. In seinem grossen Selbstvertrauen erlaubte er sich nicht nur mehr als Ein Mal über die Geschichte des Codex Beweise a priori aufzustellen, sondern unterliess es auch, sich die Aufgabe der Bestimmung des sprachlichen Characters des Denkmals klar zu machen; er hielt sich — in Folge einer mangelnden festen wissenschaftlichen Methodik — für berechtigt, das Alter und den inneren Werth der Handschrift durch Machtsprüche und vage Behauptungen zu bestimmen. Gewiss ist dieses Verfahren nicht so zu erklären, wie ich es i. J. 1846 und bald darauf auch Legis Glückselig gethan hat*). Wenn man die 5 von Kop. über das Evangelium geschriebenen Aufsätze durchliest, so merkt man sehr wohl, dass er gern etwas genügendes über den sprachlichen Character des Denkmals der Welt mitgetheilt hätte. Zwar gab er zu wiederholten Malen den Codex entschieden für einen russischen oder russinischen aus; doch liess er die Frage ganz auf sich beruhen, ob der letzte Copist ein Russe gewesen wäre und von welchem Originale, ob von einem altbolgarischen oder mittelbolgarischen oder ob von einem serbificirten u. s. w., sein Russe die

*) Legis Glückselig (1848. p. 611) schreibt: «Mit diesem Ultimatum ging Kopitar ins Grab. Aber der vortreffliche Kenner und wahre Grossmeister in der slawistischen Kritik ist uns die filologischen und paläografischen Beweise für seine diesfälligen Behauptungen schuldig geblieben, während seine historischen Einwürfe auf schwankem Grunde stehen. Der stets determinirte Forscher scheint diesmal unfertig mit sich, und wird durch künstliche Argumentationen geradehin zu Machtsprüchen hingerissen.»

Handschrift copirt hätte. Gerade in der Characterisirung der einzelnen Stufen, welche ein Codex durchlaufen hat, besteht eine Hauptaufgabe der Bearbeiter der kirchenslawischen Literaturgeschichte. Ob überhaupt Kopitar solche sprachgeschichtlichen Characteristiken oder Genealogien, in der Weise, wie sie Wostokow zuerst nachweisbar gemacht, zu entwerfen verstand, ist ein Punkt, den zu entscheiden der Zukunft überlassen bleibe*). Jene Vorliebe aber für subjective Tendenzen und jene damit in Zusammenhang stehenden Sonderbarkeiten in der Beweisführung geben sich nicht nur in der Reimser Frage, sondern auch in anderen Untersuchungen Kopitars, namentlich auf seinem Hauptgebiete, in der Frage über die Genesis der kirchenslawischen Literatur zu erkennen.

VII. *Der Stand der Untersuchung über die äussere und innere Geschichte des Reimser Evangeliums beim Beginn des J.* 1849.

Als ich im J. 1846 meinen ersten Aufsatz über das R. E. schrieb, ahnte ich nicht im geringsten, dass Herr Legis Glückselig in so nahem Verhältniss zu W. Hanka stände und diesem Gelehrten auch auf dem Gebiete der kirchenslawischen Studien eine so hohe Stelle einräumte. Als mir wenige Monate nach dem Erscheinen meines Aufsatzes das «Votum» des Hrn. Legis Glückselig (s. die Tabelle) zu Gesicht kam, fand ich, dass er mit mir zu gleicher Zeit starke Bedenken gegen die Zweckmässigkeit der Prager Ausgabe und gegen einige in der Vorrede aufgestellten Behauptungen erhoben hatte. Mit vollem Rechte konnte ich daher im J. 1847 in meinem zweiten Aufsatze den Slawistiker für einen gefährlichen Gegner des Herrn Hanka erklären. Dieser zweite Aufsatz ist dem An-

*) Man erinnere sich dessen, was Preiss über die Herkunft der Handschrift, welche unter der Benennung «Glagolita Clozianus» bekannt ist, gesagt hat.

scheine nach in Prag nicht bekannt geworden. Das, was ich darin über den Slawistiker als Verfechter der «Kopitar'schen Sonderbarkeiten» gesagt habe, nehme ich auch jetzt nicht zurück und überlasse es dem Leser, sich den Rückschritt zu erklären, in welchen er im J. 1847 verfallen ist, als er noch einmal auf die Prager Ausgabe und auf meinen ersten Aufsatz zu sprechen kam. Während er in dem «Votum» von 1846 wesentliche Mängel an der Prager Ausgabe auszusetzen hatte, versuchte er im folgenden Jahre dieselbe so sehr als möglich dem Leser anzupreisen, dämpfte aber besonders da den panegyristischen Ton seines Aufsatzes, wo er die vernichtende Philippica des Herrn Miklosich gegen die kirchenslawische «Taschengrammatik» mittheilte, die übrigens nach dem «Votum» von 1846 noch «auf dem Niveau der neuesten Forschungen» stand.

Die Fragezeichen, welche der Slawistiker (S. 679) bei einzelnen meiner Sätze machte, könnte ich, auch wenn sie wirklich am rechten Orte angebracht wären, bei der Richtung verschmerzen, welche die Untersuchung über das Evangelium seit meinem ersten Aufsatze genommen hat. Dagegen halte ich mich für verpflichtet, gegen die schiefe Auffassung des Verhältnisses Wostokows zu Kopitar einen Protest einzulegen, damit ich mich zu seiner Zeit — sei es bei dem Erscheinen der Geschichte der Slawistik oder sonst — darauf berufen kann.

Die erste ironische Bemerkung, welche der Slawistiker über Wostokow in den kritischen Beiträgen macht, steht S. 645 und bezieht sich auf die Genealogie, welche Wostokow im J. 1820 von dem Ostromir'schen Codex gab. Daran wird nun folgende Bemerkung, in welcher zugleich eine Zeile aus meinem ersten Aufsatze angebracht wird, geknüpft:

«Solche Vorsicht ist empfehlend für einen Mann, den Russ«land seit 27 Jahren «als Entdecker des Organismus der «altkirchenslawischen oder altbolgarischen Spra«che» verehrt. Aber jenen Entdeckernamen dürfte Wostokow

«selbst mit Dobrowsky und Kopitar theilen wollen .... Be-«kanntlich war Dobrowskys kirchenslawische Grammatik «schon heraus, als Wostokow die «*Entdeckung*» machte, dass «die kyrillischen Ja und Jus Nasallaute seien (vergl. Wiener «Jahrbücher XVII.) — eine Entdeckung, die ein Jeder noth-«wendig hätte machen müssen, dem die Gelegenheit und das «Talent geworden wäre, den Ostromir'schen Kodex mit ächt-«slawischem Auge, Ohre und Sprachgefühl zu durchforschen...»

Die Erwartung, dass in jener hochwichtigen Frage Wostokow seinen wohlverdienten Ruhm mit jenen zwei Männern theilen werde, kann schon aus dem Grunde nicht in Erfüllung gehen, weil diese, ungeachtet ihrer grossen Verehrung gegen Wostokow, auch später nicht einmal zu einer ganz klaren Einsicht in die genetisch-historische Methode des slawischen «Aristarchs» gelangt sind. Zugleich ist dem Slawistiker zu rathen, über das, was in jenen 27 Jahren in Russland auf jenem Gebiete vorging, sich näher zu erkundigen, damit einst die Nachträge und Berichtigungen zu seiner Geschichte der Slawistik nicht allzustark werden. Mir liegt eine ziemliche Anzahl von positiven und negativen Daten über den Eindruck und die Wirkung vor, welchen Wostokows Aufsatz von 1820 auf die Gelehrten Russlands und Oesterreichs gemacht hat; ich ziehe aber daraus ein ganz anderes Resultat als der Slawistiker, welcher wahrscheinlich, wie manche andere Geistesverwandte, den Wostokow'schen Aufsatz nur vom Hörensagen oder aus den kurzen und nicht hinreichend treffenden Anführungen Kopitars kennt. In der That, der Slawistiker ist nicht einmal genau von dem Jahre*) unterrichtet, von welchem an sich die wissenschaftliche Bearbeitung der kirchenslawi-

*) Oester. Bl. 1845. p. 1075: «Hinsichtlich des jat' und der «nasalen cyrillischen ѧ und ѫ (präjotirt ѩ und ѭ) herrscht selbst «in Dobrowskys Institutionen ein Missstand, der leicht das Ein-«zige (??) sein dürfte, was an diesem unschätzbaren Werke ver-«altet zu nennen ist. Wie bekannt, trat erst nach Erscheinung

schen Sprach- und Literaturgeschichte datirt. Wostokows Abhandlung war gegen Ende des 2ten Decenniums dieses Jahrhunderts ausgearbeitet worden, erschien im J. 1820 und wurde durch Köppen im J. 1822 den Wiener Gelehrten überreicht, als eben Dobrowskys Grammatik der Oeffentlichkeit übergeben werden sollte. Solche Umsicht ist empfehlend für einen Mann, der seit 15 Jahren Proben von einer Geschichte der Slawistik veröffentlicht hat. In ihr sollte doch gerade das innere Verhältniss der Arbeiten Wostokows zu denen Dobrowskys und Kopitars auf das schärfste nachgewiesen werden. Das — auch in Russland noch nicht verstummende — Gerede, als hätte Wostokow im J. 1820 nur die zwei Nasalbuchstaben ѧ und ѫ entdeckt, beweist am besten, dass der Slawistiker die Bedeutung des Aufsatzes von 1820 nur nach einzelnen in die Augen springen-

---

«der Institt. ling. slav. (1822) der verdienstvolle Wostokow mit «der Entdeckung des Rhinesmus im Kirchenslawischen auf, wozu «er später (1827) durch Herausgabe einiger Fragmente des Ostro«mirischen Evangeliars — darin die Buchstaben ja und uk von «ѧ und ѫ streng geschieden werden — die Beweise gab. Diesen «allerdings wichtigen Unterschied, den im Jahre 1822 Niemand «ahnte, von Dobrowsky dennoch zu verlangen, wie in den älte«sten Denkmälern der böhmischen Sprache 1841, S. 194 geschieht, «heisst wohl ein falsches Zeugniss wider den Nächsten geben!?» —!?

Oester. Bl. 1846. p. 677: Aufgefordert von Kopitar «musste «der 70jährige Patriarch der Slawen 1820 nach Wien kommen, «wo er durch 18 Monate seine Institutiones linguae slavicae dia«lecti veteris schrieb und druckte, nachdem 6 frühere Monate «auf den Schnitt und Guss kyrillischer Typen verwendet worden «waren. Dieses durch seine Unübertrefflichkeit, wie durch seine «Verbreitung bis tief ins asiatische Russland, so zu sagen welt«berühmte Buch erschien 1822 in Wien; die Vorrede ist vom «21. Dezemb. 1821 datirt; Kopitars drei Epimetra am Schlusse «pag. 706 — 720 verzögerten die Herausgabe bis zum März 1822.»

den Sätzen abmisst, während dieselbe gerade in dem ganzen Verfahren besteht, durch welches Wostokow dem reinen Typus des Altkirchenslawischen und seinen späteren Modificationen auf die Spur kam. Aus dieser Originalität der ganzen Untersuchung — weniger aus ungünstigen äusseren Umständen — erklärt sich auch, warum man erst lange Zeit nach dem Erscheinen derselben in Russland zu begreifen begann, welche Umgestaltung die historische Grammatik und Lexicographie des Kirchenslawischen, so wie die kirchenslawische Literaturgeschichte nach dem Aufsatze von 1820 erleiden müsste. Ganz sonderbar aber ist es, wenn man auch an der Entdeckung oder wenigstens an der Begründung von solchen Einzelheiten, wie der kirchenslawischen Nasale u. s. w., den verstorbenen Kopitar einen besonderen Antheil nehmen lässt, da doch Wostokow schon längst vor 1836 genügende Beweise über die Eigenthümlichkeit jener zwei Laute vorgebracht hatte. Dobrowsky, Kopitar u. A. hatten bereits vor den Jahren 1827 und 1820 verschiedene slawische Codices benutzt, in denen des Archaistischen genug — in manchen Fällen sogar mehr als im Ostromir — sich erhalten hatte; doch machten sie weder die Entdeckung des Rhinismus, dessen Vorhandensein übrigens auch Krug ohne Ostromir geahnt hatte, noch verstanden sie ein ächtkirchenslawisches Lautsystem aufzustellen und die Hauptklassen der kirchenslawischen Literaturdenkmäler nach inneren Kennzeichen sicher zu characterisiren. Die blosse Benutzung des Ostromir'schen Codex war dazu nicht hinreichend, sondern es war dazu ein analytischer Takt, ein gesunder historischer Sinn erforderlich, welcher in dem Grade, wie ihn Wostokow im J. 1820 an den Tag legte, dem verstorbenen Kopitar nie eigen gewesen ist *).

*) Der verstorbene Preiss, welcher die Bedeutung Dobrowskys und Kopitars in Slavicis gewiss zu würdigen verstand, aber zugleich stolz darauf war, sich einen Schüler Wostokows (und Grimms) nennen zu dürfen, schrieb im J. 1841: «Открытія, сдѣланныя въ

Einem Manne, welcher über Wostokows Bedeutung und das innere Verhältniss seiner Schriften zu denen Dobrowskys und Kopitars so sonderbare Ansichten aufgestellt hat, konnte mein Aufsatz von 1846 natürlich nicht behagen. Auf die von ihm (S. 679) gemachten Ausrufungs- und Fragezeichen halte ich gar nicht der Mühe werth, näher einzugehen. Wenn aber dort der Slawistiker die Zuversicht ausspricht, «dass es nicht blos mir, und wohl auch Wostokow, schwer werden dürfte, Hankas Beweisgründe [von dem angeblich hohen Alter und dem vermeintlich tschechischen Character der Reimser Handschrift] zu erschüttern», so dürfte er sich doch getäuscht haben. Mir war es in dem Aufsatze von 1846 zwar nur hauptsächlich darum zu thun, einen Protest gegen die Hanka'sche Behandlungsweise des Denkmals in die Welt zu schicken; doch hatte ich zugleich es für nothwendig erklärt, dass die innere Geschichte des Textes sorgfältig nach allen Seiten hin untersucht würde; ja ich deutete sogar an, dass der Reimser Codex nicht von einem, sondern von mehreren Copisten, die verschiedenen slawischen Nationalitäten und verschiedenen Zeitaltern angehört hätten, entbolgarisirt worden wäre. Unter andern schloss ich gerade aus dem eigenthümlichen Gebrauch der zwei Nasalvocale in der Reimser Handschrift, dass dieselbe hauptsächlich durch die Feder eines Russen entbolgarisirt worden wäre, fügte aber

---

1820 году, составляютъ безъ сомнѣнія эпоху въ обще — Славянской Филологіи. — Эти открытія были неожиданны и для самаго Добровскаго. Онъ узналъ объ нихъ уже по отпечатанія своихъ «Institutiones» — и сожалѣлъ, что Грамматика его вышла въ свѣтъ слишкомъ рано.» — Ein anderer Russe, der seine Primitien dem Andenken Preissens widmete, schrieb im Jahr 1847: «Грамматика Добровскаго, сама по себѣ, устарѣла уже прежде своего явленія въ свѣтъ: послѣ «Разсужденія» Востокова она требовала коренной переработки... Грамматика Добровскаго заслонила собою Востоковскія понятія, въ слѣдствіе чего въ нашей литературѣ скорѣе можно указать ея вредное дѣйствіе, чѣмъ пользу.»

nicht ohne besondere Absicht hinzu: «möge es sich mit der Heimath des letzten Copisten verhalten, wie es wolle.» Zwischen meiner Ansicht und der Kopitars bestand also der wesentliche Unterschied, dass ich in dem Sprachstoffe des Codex verschiedene Schichten zu erkennen glaubte und namentlich die Russicismen in der Handschrift nicht dem letzten Copisten zuschrieb; es war mir unmöglich, anzunehmen, dass ein Altrusse — gleichviel ob seine Muttersprache die grossrussische oder südrussische Mundart gewesen wäre — mit manchen Lauten, wie z. B. mit dem Halbvocal ъ, so willkürlich umgegangen sein sollte, wie dies im Reimser Codex — meiner Vermuthung nach vom letzten Copisten — geschehen war.

Nach mir hat P. Bilärskij (im Oct. 1846) mehrere characteristische Eigenthümlichkeiten der Schreibweise im Reimser Codex hervorgehoben und sie so zusammengestellt und geordnet, dass es für seinen etwaigen Nachfolger nicht schwer wäre, darunter eine Menge Russicismen zu entdecken. Der Pole Пашковскій hat darauf (im J. 1848) mit Benutzung der von Bilärskij gegebenen Winke den russischen Typus des Denkmals noch mehr ans Licht gestellt. Wostokow selbst hat sich natürlich durch den Prager Slawistiker nicht einschüchtern lassen, sondern seine guten Gründe gehabt, als er im Frühjahr 1848 in dem an die Akademie eingereichten Gutachten (p. 105, s. die Tabelle) über eine handschriftliche grössere Arbeit von Bilärskij *) folgendes schrieb.

---

*) Das Bilärskij'sche Werk ist in den ersten Monaten des J. 1849 unter dem Titel: «Судьбы Церковнаго языка. Историко-Филологическія изслѣдованія П. Билярскаго. — II. О Кирилловской Части Реймскаго Евангелія. Сп. 1848.» (283 S. in 8°) erschienen und durch die Buchhandlung von L. Voss in Leipzig zu beziehen. Es dürfte vielleicht manchem Freunde der slawischen Studien ausserhalb Russlands erwünscht sein, zu erfahren, dass ausser dem «Словарь Церковно-Славянскаго и Русскаго язы-

«Признаки на которыхъ Г. Билярскій основываетъ заключеніе свое, не подвержены никакому сомнѣнію. Хотя почеркъ рукописи и кажется древнѣе XIV вѣка, и можно бы по почерку отнести ее къ XII вѣку, но взглянувъ на правописаніе, должно отказаться отъ такого мнѣнія. Кромѣ новости правописанія, рукопись представляетъ множество описокъ, обнаруживающихъ безграмотность писца, которому даже незнакомъ былъ языкъ списываемаго имъ памятника.»

Aber nicht nur in Petersburg und Warschau hat sich nach meinem im März 1846 erhobenen Protest eine Stimme nach der andern gegen die von dem Slawistiker vertretene Ansicht vernehmen lassen, sondern auch in seiner unmittelbaren Nähe sind zwei Gegner aufgetreten, welche ihre Anhänglichkeit an ihr Volk längst vielfach bewährt haben und, obgleich ihr Herz warm für die Sache des Slawenthums schlägt, doch nach ihrer wissenschaftlichen Ueberzeugung zu handeln gewohnt sind. Schafarik erklärte sich im J. 1840 (in Gemeinschaft mit Palacky) durch die Kunde, dass der Reimser Codex vom heiligen Procop herrühre, auf das freudigste überrascht und stellte ihn in seiner Narodopis (2te Ausgabe; 1842) noch an die Spitze der kirchenslawischen Evangelienliteratur. In demselben Jahre aber (s. die Tabelle) sprach Palacky schon von dem Evangelienbuche, «welches der heilige Procop eigenhändig geschrieben haben soll.»

Der Slawistiker ist gleich seinem Abgotte Kopitar kein grosser Verehrer dieser beiden um die slawischen Studien

---

ka, составленный вторымъ отдѣленіемъ Академіи Наукъ» auch die von Wostokow besorgte Ausgabe des Ostromir'schen Evangeliums und sein Katalog der Handschriften des Rumänzow'schen Museums durch die genannte Buchhandlung bezogen werden kann, der auch einige wenige Abdrücke der Bilärskij'schen Abhandlung über den mittelbolgarischen Vocalismus (russisch in den Mémoires présentés à l'Académie Impériale des Sciences de St.-Pétersbourg par divers savants. Tome sixième) für den Debit im Auslande übergeben worden sind.

hochverdienten Männer, citirt sie absichtlich in seinen die Geschichte der Slawistik betreffenden Aufsätzen so selten als möglich und macht, wo er nur kann, seinem Unwillen gegen diese beiden dankbaren Schüler Dobrowskys und aufrichtigen Verehrer Wostokows Luft. Lassen wir diese Schwäche des Vorbildes wie des Anbeters bei Seite; wissen wir doch, dass der Slawistiker es nicht verschmähte, sich in dem Aufsatze, wo er (im J. 1847) gegen mich auftrat, darauf zu berufen, dass auch Schafarik (im J. 1840 in den ältesten böhm. Sprachdenkmälern und 1842 in der Národopis) den R. Codex noch für einen Procop'schen ausgegeben habe *). Als ich im J. 1846 mein Gutachten über die Prager Ausgabe verfasste, konnte ich mir nicht einreden, dass Schafarik, der gerade über die verschiedenen Phasen der kirchenslawischen Orthographie (in seinen serbischen Lesekörnern) so viel lehrreiche Beobachtungen mitgetheilt hatte, den Reimser Codex noch für ein Autographon des heiligen Procop hielte, besonders nachdem er seit dem Erscheinen der Národopis Gelegenheit gehabt hatte, das Fragment in seinem ganzen Umfange nach der Silvestre'schen Ausgabe kennen zu lernen. Es hat sich nun auch ergeben, dass sich der Slawistiker mit seiner Berufung auf Schafarik verrechnet hat; denn dieser hat in einem am 25sten Nov. 1847 in der K. böhmischen gelehrten Gesellschaft (s. Tabelle F.) gehaltenen Vortrage auffallender Weise des Reimser Evangeliums mit keiner Silbe gedacht**). Sein deutscher Uebersetzer (s. Tabelle E.) klärt uns dieses argumentum a silen-

*) Oester. Bl. 1846. p. 611: «Dieses Urtheil hat Schafarik, so viel Referenten bekannt ist, zur Stunde noch nirgends zurückgenommen oder irgendwie bedingt.» — Vgl. 1847. No. 170 (17. Juli) p. 676. Note 2.

**) Schafarik hat für seinen Aufsatz folgendes Motto aus Ovid gewählt:

Tabida consumit ferrum lapidemque vetustas,
Nullaque res majus tempore robur habet:
Scripta ferunt annos.

tio auf. Schafarik schreibt nämlich in seinem Aufsatze: Rozkwět slowanské literatury w Bulharsku (im Časopis Českého Museum. 1848 p. 6): «Die älteste und kostbarste Handschrift «des Evangeliums mit einer ausdrücklichen Jahrszahl ist das «Ostromir'sche in Petersburg vom J. 1056 — 1057; ... von «den Handschriften ohne gleichzeitige Angabe des «Jahres oder des Saec. schweige ich.» Dazu macht der deutsche Uebersetzer (p. 7) folgende Anmerkung: «Dies bezieht «sich auf den Text du Sacre oder das Prokopische Evangelium, «welches Einige noch vor den Ostromir setzen, als von dem «heil. Prokop in Böhmen geschrieben; Schafarik nimmt dies «nicht an.» Die im Messkataloge (Ostern 1849) angekündigte neue Ausgabe der Národopis von Schafarik (s. Tabelle D) ist mir noch nicht zur Hand.

Aller Wahrscheinlichkeit nach ist auch Fr. Palacky von seiner früheren Annahme zurückgekommen; denn in seiner ausführlichen Geschichte Böhmens (Dějiny narodu českého. Díl I. W Praze. 1848) gedenkt er des R. Codex ebenfalls selbst da (p. 293; vgl. 312. 319. 358) nicht, wo er vom heil. Procop und dem Kloster zu Sazawa als einer Pflanzstätte der cyrillischen Literatur in Böhmen spricht.

Dem Slawistiker hat es stets bedenklich erschienen, dass der bedächtige, in kirchenslawischen Handschriften und Druckwerken stark belesene Fr. Miklosich in Wien in dem Quellenverzeichniss zu seinen Radices linguae slovenicae dem Reimser Evangelium keine Stelle einräumte und auch später längere Zeit über dasselbe Stillschweigen beobachtete *). Mi-

*) Oester. Bl. 1845. p. 1074: «Blos ist zu bedauern, dass der «Verfasser [der Radices] des Rheimser sogenannten Krönungs-«Evangeliar — und zwar seinem erweislich aus dem XI. Jahr-«hunderte stammenden cyrillischen Theile nach — völlig unbe-«rücksichtigt liess, weil er dies Denkmal auf alleinige Auktorität «Kopitars dem Zeitalter Karls IV. zuzuweisen beliebt. Es hat «aber dieser, in Böhmen von dem heil. Prokopius zur Zeit Ostro-

Miklosich hat endlich im J. 1847 bei Gelegenheit der Recension des Wostokow'schen Ostromir sein Urtheil (Wiener Jahrb. Bd. 119 p. 19) abgegeben: «Wie auch die Frage hinsichtlich «des Alters [des R. Codex] beantwortet werden möge, für «Grammatik und Lexikon des altslowenischen Dialekts wird «das Rheimser Evangelium kein Besonnener benutzen.»

Somit bliebe dem Slawistiker nur Eine Stütze übrig an — Victor Grigorowitsch in Moskau. Von ihm heisst es in den Oest. Bl. (s. die Tabelle E. 1847): «Der kais. russ. Prof. Gri«gorovitsch theilt hierüber Hankas und des Rez. Ueberzeu«gung: dass nämlich das Reimser Bruchstück nicht jünger als «der Ostromir sei.» Dieser kurzen, vielleicht nur flüchtig auf der Durchreise durch Prag hingeworfenen Erklärung ist vorläufig kein Gewicht beizulegen, da Grigorowitsch selbst seine Ansicht noch nicht öffentlich mitgetheilt und begründet hat. Diese dürfte aber nur dann mit der des Slawistikers übereinstimmen, wenn zuvörderst die vom letzten Bearbeiter des Denkmals besprochenen Russicismen auf eine ungezwungene Weise anders erklärt würden; denn eine so stark russificirte Handschrift konnte unmöglich in der ersten Hälfte des 11ten Jahrhunderts in die Hände des Abts Procop gelangen, da die

---

«mirs geschriebene, den ältesten südslawischen Sprachstamm auf«weisende Kodex die paläographische und linguistische Probe auf «eine Weise bestanden, die Referenten zum Widerspruche selbst «gegen den Mabillon der Slawen [Kopitar] auffordert, und ihm «das Geständniss abzwingt, es sei durch Verschmähung jener rei«chen Sprachquelle dem Buche unseres Verfassers ein fühlbarer «Abbruch geschehen.» Das «Alter und der Werth [des R. Codex] «hat sich durch die Editio princeps des Ostromir, also erst seit «Kopitars Tode herausgestellt.» Vgl. Oester. Bl. 1846. p. 611.

Oester. Bl. 1847. No. 170 (17. July) p. 676: «Nur Dr. Miklo«sich hat bis zur Stunde ein definitives Urtheil über unser Denk«mal nicht abgegeben, und ignorirt dasselbe wahrscheinlich so «lange, bis ihm die Einsicht der Originalhandschrift selbst ge«währt sein wird.»

Russen damals kaum angefangen hatten, sich mit den Denkmälern der altbolgarischen Literatur, welche in solchen Fällen streng von den mittelbolgarischen Handschriften zu sondern sind, zu befreunden. Und selbst wenn man auch die Verpflanzung eines russificirten Codex in jener Zeit nach Böhmen irgendwie wahrscheinlich machen könnte, so wäre doch mit diesem Resultate, wie schon anderwärts bemerkt wurde, dem heiligen Procop kein grosser Dienst erwiesen; denn dieser Mann, dessen Kenntnisse des Kirchenslawischen in den Quellen so gerühmt werden, stände dann als ein unwissender, geschmackloser und gedankenloser Verunstalter eines Buches da, gegen welches er, als frommer Christ und berufener Fortsetzer des Werkes der beiden Slawenapostel, gewiss die grösste Verehrung hegte.

Wenn demnach auch die Verpflanzung einer russificirten Handschrift aus Russland oder den Russinenländern nach Böhmen in der ersten Hälfte des 11ten Jahrhunderts ein Anachronismus ist, so bleibt das Reimser cyrillische Fragment doch immer ein Curiosum, das wegen der glagolitischen Schlussformel am Ende des ganzen Codex allerdings nicht ganz von der Geschichte der slawischen Liturgie in Böhmen getrennt werden kann, möge es nun seinen Weg nach Konstantinopel auf die eine oder die andere Weise gefunden haben und möge es nun durch die älteren oder jüngeren Palaiokappas — waren sie etwa mit einander verwandt? — nach Frankreich gekommen sein.

Vielleicht wird einst die fortgesetzte Untersuchung der inneren Geschichte des cyrillischen Fragments, welche jetzt durch den Nachweis der in ihm befindlichen Russicismen und der ihnen zukommenden Stellung einen festen Haltpunkt erlangt hat, über seine Herkunft noch weitere Auskunft geben. Selbst paläographische Vergleichungen dürften vielleicht zu diesem Zwecke nicht ohne einigen Erfolg *) angestellt wer-

*) Wostokow hat wiederholt bemerkt, dass man nach den

den; doch möge man sich hüten, die paläographischen Resultate an die Spitze der geneologischen Handschrift zu stellen.

Ob ferner einzelne Formen und Wörter des Fragments sich auf eine besondere Classe von Handschriften der altbolgarischen Evangelienliteratur zurückführen lassen werden, bleibt noch zu entscheiden, besonders da der neueste Bearbeiter des Denkmals scheinbar seltene Formen und Ausdrücke auch in anderen handschriftlichen Evangelien aufgefunden hat. Die Nothwendigkeit, eine Menge von Evangelienhandschriften unter einander und mit den griechischen Textesrecensionen auf das sorgfältigste zu vergleichen, wird immer dringender. Eine solche Arbeit müsste von nicht geringem Einfluss auf die Klassificirung und Würdigung der kirchenslawischen Literaturdenkmäler — und zwar nicht blos der alt- und mittelbolgarischen Familie, sondern auch der übrigen Arten, namentlich der bis jetzt mehr vorausgesetzten als nachgewiesenen karantanischen und tschechischen (mähr. u. böhm.) Familie — werden und dürfte somit nicht nur die äussere, sondern auch die innere Seite der kirchenslawischen Literaturgeschichte aufhellen. Besonders aber würden solche vergleichende Untersuchungen nicht unbeträchtliche Ergebnisse für die Geschichte der sogenannten vorcyrillischen Terminologie liefern.

Das Gedeihen von Untersuchungen der Art, wie die eben angedeuteten sind, hängt aber wesentlich von dem Gesichtspunkte ab, von welchem aus man die Genesis der kirchensla-

Schriftzeichen den Codex etwa in das XII. Jahrhundert setzen könne; bekanntlich aber ist Wostokow der erste Slawist gewesen, welcher dargethan hat, dass eine einseitige paläographische Beweisführung von dem Alter einer kirchenslawischen Handschrift — ohne Rücksicht auf sprachgeschichtliche Kennzeichen — nur scheinbar sichere Resultate erzielen kann. — Man hat in Frankreich noch auf das liniirte Pergament hingewiesen, von dem sich nach dem 11ten Jahrhundert (in allen Ländern?) keine Spuren mehr vorfinden sollen; allein solche Resultate verdienen noch weitere Prüfung in den verschiedenen Ländern Europas.

wischen Sprache und Literatur auffasst. Hier tritt uns unwillkürlich der Name — Kopitars entgegen, den man laut beschuldigen darf, die Entscheidung der Frage über jene Genesis durch seine Vorliebe für subjective Tendenzen und Geltendmachung einer unwissenschaftlichen Methodik aufgehalten zu haben, wenn es auch ungerecht wäre, zu ignoriren, dass er durch negative und positive Einwürfe, die freilich oft genug an das Gebiet der historischen Sophistik streifen, den Anhängern der ihn überflügelnden Richtung Umsicht und Behutsamkeit zur strengsten Pflicht gemacht hat.

Ich weiss, welch' eine schwere Anklage ich somit hier gegen einen Mann erhebe, der sich selbst nicht mehr rechtfertigen und vertheidigen kann; doch halte ich es auch mit Schlosser für eine heilige Pflicht, gegen Verstorbene behutsamer als gegen Lebende zu sein. An der Zeit aber endlich ist es, Kopitars Stellung zu jener Frage zu besprechen, die einen Cardinalpunkt in der panslawischen Kulturgeschichte bildet und von deren richtigen Auffassung soviel für die Geschichte des Christenthums und der Entwicklung der kirchenslawischen Literatur in Russland abhängt. Um aber selbst nicht den Schein auf mich zu laden, als wäre es mir hier nur darum zu thun, die Verdienste eines verstorbenen Gelehrten nebenbei herabzusetzen, werde ich nach einiger Zeit in diesen Blättern das sogenannte karantanische System Kopitars näher besprechen.

Nachträgliches zu den einleitenden Bemerkungen.

Auszüge aus dem Votum des Herrn Legis Glückselig von 1846 findet man in der Zeitschrift für die Archive Deutschlands von Friedemann. 1stes Heft. Gotha 1846. p. 83 — 85.

Nachträgliches zum III. Abschnitt.

Da man schon früher in den russischen Geschichtsquellen vergebens nach einer Notiz über das Reimser Evangelium gesucht hatte, so hielt ich es bei der Abfassung des III. Abschnittes für hinreichend, den Tag der Ankunft Peters des G. in Paris und seiner Abreise von da nach den Niederlanden nach dem neuen Kalender anzugeben. Zugleich deutete ich durch das zwei Mal cursiv gedruckte Wort «*Bäder*» an, dass die in den französischen Quellen erwähnten zwei Reisen nach Spaa (im Lüttich'schen) und Aachen (10 Stunden von Spaa) vermuthlich ein und dieselbe wäre.

Nach dem sogenannten Tagebuche Peters d. G. (Журналъ или поденная записка,.. Петра Великаго съ 1698 года. Части Второй Отдѣлъ II. Въ Спб. 1772) kam der Kaiser am 26sten April (pag. 408) alten Stils in Paris an. «Bei Sr. Ma«jestät befanden sich damals der Geheimerath Peter Tolstoj, «der damalige ausserordentliche Gesandte bei den General«staaten Fürst Kurakin, die Generallieutenante: Fürst Wassilij «Dolgorukij, Iwan Buturlin, der Generaladjutant Sr. Majestät «Paul Jaguschinskij.» Am 9ten Juni a. St. (p. 412) reiste Peter von Paris ab. Am 11. Juni (a. St. p. 413) kam er nach Injensé, «wo er zu Mittag speiste. Nach Tische fuhr er weiter und «kam in der Stadt Reims an. Von hier reiste er nach Rethel «ab, wo er übernachtete.»... Am 17ten Juni reiste er von Lüttich nach Spaa, wo er vom 21sten Juni an die Bäder gebrauchte und bis zum 14ten Juli (a. St.) blieb. An diesem Tage fuhr er von Spaa nach Aachen, wo er aber nur zwei Tage blieb. «Bei Sr. Majestät befanden sich [in Spaa] Fürst Kurakin «und der Generallieutenant Buturlin etc.»

Der päpstliche Nuntius in Paris berichtete (s. Historica Russiae Monumenta, ex antiquis exterarum gentium archivis et bibliothecis deprompta, ab A. I. Turgenevio. Tomus II. Petropoli 1842. p. 314) am 13ten Juni 1717: «Giunse qui «ieri sera di Versailles il Czar, la di cui partenza resta per

«ora fissata per il giorno 16 del corrente, sentendosi, che di «qui passerà a *Aix la Chapelle*.» — Am 10ten Juni 1717 schreibt der päpstliche Nuntius in Paris (s. Monum. p. 324) an den Fürsten Kurakin: «Si la nouvelle, qu'on a repandu par Paris «que S. M. Czarienne n'y reviendra plus, mais qu'elle partira «d'icy pour aller *aux eaux d'Aix la Chapelle*, etait veritable, «je serais bien malheureux . . .» — In einer Nachschrift zu seinem Berichte vom 14ten Juni 1717 (Monum. p. 328) berichtet der Nuntius: «Oggi il Principe Kourachim mi manda «a dire per un suo Gentiluomo, ch'egli ha già parlato al Czar «dell' affare, ma che risguardando questi la Cancelleria, egli «mi consiglierebbe ad andare a vedere il Vice-Cancelliero, il «che eseguirò prima di sera . . . Non mi è stato possibile di «vedere oggi il Cancelliero.»

Ausser den oben genannten Personen begleitete im Jahre 1717 den Kaiser auch der Graf Gabriel Golowkin und der Baron Peter Schafirow. Ersterer nannte sich in einem Schreiben, welches er von Amsterdam aus am 20sten Aug. 1717 (Monum. p. 331) in Betreff des Verhältnisses zum Papste abschickte, «grand Chancellier de Sa M^té^ Czar.» Von Schafirow, dem Unterkanzler (Подканцлеръ) existirt (s. Monum. p. 332) ein ähnliches Schreiben vom 1sten Sept. 1717.

Bei den verschiedenen Widersprüchen, welche zwischen den einzelnen Angaben der französischen Berichte über den Tag und die Stunde des Besuches der Cathedrale zu Reims Statt finden, muss es hier unentschieden bleiben, ob der verschiedener Sprachen mächtige Schafirow oder sein Secretair den Reimser Codex für einen slawischen ausgab. In dem Regnault'schen Berichte heisst es, dass man zwei Mal den Secretair des Gesandten im Gasthause aufgesucht und ihn erst nach Tische angetroffen habe. Nach dem Tagebuch hatte Peter schon in Injensé (Jonchery?) gespeist.

Noch sei bemerkt, dass in den französischen Ueberlieferungen bei der Erwähnung des zweiten (glagolitischen) Theiles des Codex nie von Peter d. G., sondern stets nur von hochgestellten

Beamten die Rede ist. Auch dies scheint für die Ansicht zu sprechen, dass die Sage von Peter d. G., als dem Orakel der Reimser, erst gegen Ende des 18ten Jahrhunderts aufgekommen ist. Nicht ohne Grund scheint L. Pâris (bei Silvestre 1841; *s.* oben Abs. III) die «personnages instruits» im Gefolge des Kaisers für Lehrmeister der Rheimser erklärt zu haben.

Nachträgliches zum IV. Abschnitt.

Ich trage aus Strojew nach, dass in dem im J. 1643 erschienenen Théâtre d'honneur et de magnifence préparé au Sacre des roys par Dom. Guillaume *Marlot*, (welcher in seiner Reimser Kirchengeschichte des angeblich «indischen» Codex gedachte), ferner in der Table chronologique extraite sur l'histoire de l'église, ville et province de Reims par Cocquault und endlich in dem im J. 1717 erschienenen Voyage littéraire de deux Bénédictins de la congrégation de St. Maur über den R. Codex ein auffallendes Stillschweigen herrscht. Dieses wäre kaum denkbar, wenn der Codex damals als der Texte du Sacre gegolten hätte.

Nachträgliches zum V. Abschnitt.

Die Stelle in der Krain'schen Grammatik Kopitars über Wladimirs d. G. Enkeltochter Anna lautet folgender Maassen.

«7. Russen. Ihr Staat entstund in Nowgorod, A. 862 durch «Normänner, wuchs A. 882 durch die Verschlingung eines «andern Normännischen Staats in Kiew und trug bald nachher «das Schrecken seiner Waffen bis nach Konstantinopel. Ihr «grosser Wladimir machte bereits alle Nachbarn zittern.»

Zu *Wladimir* machte Kopitar folgende Note:

«Wladimir freyte an dem stolzen Hofe zu Konstantinopel, «und der tapfere Barbar aus dem Norden erhielt die Kaiser«tochter Anna, deren Enkelinn 1051 einen französischen Kö«nig, Heinrich I. — an dem entgegen gesetzten Ende Europas «und der Christenheit — zum Manne bekam.»

Nachträgliches zum VI. Abschnitt.

So eben erhalte ich die dritte Ausgabe der Schafarik'schen Národopis, in welcher (p. 38) die Stelle über das R. Evangelium nach den früheren Ausgaben unverändert abgedruckt ist. Aus einer auf verschiedenen Seiten angestellten Vergleichung dieser neuen Ausgabe mit dem Texte der früheren geht offenbar hervor, dass Schafarik weniger eine neue Ausgabe von seinem Werke, sondern vielmehr nur einen Wiederabdruck desselben liefern wollte. Daraus erklärt sich auch, warum die Stelle über das R. E. nicht gestrichen und die Zahl der slawischen Bevölkerung mancher Länder nur nach dem Bestande von 1842 angegeben ist.

(Aus dem *Bullet. hist.-phil. T. VI. No.* 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21.)

Ethnographischer Ausflug in einige Kreise des St. Petersburgischen Gouvernements (im August 1848); von P. v. KOEPPEN. (Lu le 15 septembre 1848).

Die ethnographische Karte des St. Petersburgischen Gouvernements lag der letzten Correctur wegen vor mir, als ich die Nothwendigkeit erkannte noch Einiges selbst an Ort und Stelle zu prüfen, um auf diese Weise mehrere Zweifel zu lösen, die durch verschiedene widersprechende Berichte entstanden waren. Mit Unterstützung von Seiten der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, machte ich eine Tour durch die Protestantischen Pastorate von Petersburg bis Narwa, und erfreute mich, bei dieser Gelegenheit, der Theilnahme an meinen Nachforschungen, sowohl von Seiten der Lutherischen als auch der Griechisch-Russischen Geistlichkeit. Letztere wurde von mir besonders in Anspruch genommen, da die Verhältnisse der Protestantischen Finnen mir aus den Mittheilungen der Herren Pastoren schon ziemlich genau bekannt waren, während die, durch Civil-Beamte gesammelten Nachrichten, weniger genügend erschienen.

Der Hauptzweck meiner Reise, die Wohnsitze der Woten [1]), welche sich selbst Watialaiset [2]) nennen, möglichst

1) Es sind dies die Ueberreste der ursprünglichen Bewohner des westlichen Fünftels vom alten Nowgorod'schen Gebiete, der sogenannten Wotskaja-Pjatína (Вотская-Пятина), zu der die Städte Jama (Jamburg), Koporje (Копорье), Ladoga (Ладога), Orjesehek (Schlüsselburg) und Korela (Kexholm) gehörten.

2) Laiset (Sing. lainen) bedeutet hier Volk. Es ist dies, wie

vollständig auszumitteln, ist vollkommen erreicht. Die Zahl dieser Woten, die von Alters her, gleich den Ingriern, zur Griechisch-Russischen Kirche gehören, beträgt, den mir gegenwärtig vorliegenden Notizen nach, mehr denn doppelt so viel als deren, seit dem Jahre 1843, durch Correspondenz, ausgemittelt werden konnte (nämlich circa 5000 Indiv. beiderlei Geschlechts, statt der früheren 2300). Noch gegenwärtig findet man, als den südlichsten, von diesen Woten (oder Watländern, wie sie in Päpstlichen Bullen [3]) und von Livländischen Geschichtschreibern genannt werden) bewohnten Ort, das zum Jamburg'schen Kreise gehörende Kirchdorf Kérstowo (Село Керстово), welches kaum mehr denn ½ Werst vom Kirchdorfe Opolje entfernt ist [4]).

Dies rechtfertigt genügend die, in alten Documenten vorkommende, Benennung Погостъ Ополецкой въ Чуду (Kirchspiel Opolje im Tchuden-Lande [5]), denn noch gegenwärtig werden diese Watländer, oder Watialaiset, von den benachbarten Russen nur Чудьа Tschud'já), schriftlich Чудь (Tschud) genannt, und die Form Tschud'já steht im gemeinen Leben so fest, dass selbst das einzelne Individuum, sowohl

---

schon Hr. Sjögren bemerkt hat, die, in allen ähnlichen Finnischen Namen, bloss für Gentilia gebräuchliche adjectivische Endung.

3) So z. B. in einer Bulle des Papstes Alexander III, aus der zweiten Hälfte des XII. Jahrhunderts, an den Erzbischof von Upsala, Stephan, und in einer Bulle Alexanders IV, vom J. 1255, an den Erzbischof von Riga, in welchen beiden von Watland die Rede ist.

4) Opolje (Ополье) befindet sich, 103 Werst von St. Petersburg, an der nach Riga führenden Strasse.

5) So z. B. finden wir dies in einem vom gelehrten und höchst ehrwürdigen Metropoliten von Kijew, Eugenij (Bolchowitinow), zu Tage geförderten Verzeichnisse der in den verschiedenen Fünfteln (Пятины) des Nowgorod'schen Gebietes befindlichen Ortschaften. S. Историческіе разговоры о древностяхъ Великаго Новагорода. Москва 1808. 4, S. 96.

männlichen als weiblichen Geschlechts, so bezeichnet wird. Это Чудьѧ (dies ist ein Tchud'jà) heisst es, wenn die in Rede stehende Person ein Watländer oder eine Watländerin ist.

So unzweifelhaft es ist, dass diese Tschuden die Водь der Nowgorod'schen Jahrbücher sind, so dürften sie doch auch wohl mit den Tschuchnen oder Tschuchonzen, wie die Esten vorzugsweise genannt werden, verwechselt worden seyn [6]). Wenn es aber beim Jahre 1840 heisst: Тои же зимы придоша Нѣмцы на Водь съ Чудью, и воеваша и дань на нихъ възложиша, а городъ учиниша въ Копорьи погостѣ; и не то бысть зло, но и Тесовъ взяша — (Im selbigen Winter zogen die Deutschen gegen die Woten, mit den Tschuden, und bekriegten und besteuerten sie; und eine Burg errichteten sie im Koporje'schen Kirchspiele [7]); doch nicht darin bestand das Uebel, sondern auch Tessow's bemächtigten sie sich [8])) — so können hier unter dem Namen Tschuden wohl nur die Esten verstanden werden, wie denn auch der Peipus noch heut zu Tage von den Russen der Tschuden-See (Чудское озеро) genannt wird.

Die Geschichte erwähnt des Woten-Gebietes (Вочкая область)

---

6) In dem, 3 Werst von Gatschina entfernten Dorfe Himasi (Химози) sagte ein Protestantischer Finne zu mir: «Wir sind eigentlich keine Tschuchonzen, sondern Maimisten; Tschuchonzen sind diejenigen, welche jenseits Narwa leben» (also die Esten). Maamies bedeutet im Finnischen: Landmann.

7) Eine bewohnte Ortschaft, unter dem officiellen Namen Koporje, gibt es gegenwärtig nicht, denn das im gemeinen Leben sogenannte Kirchdorf Koporje heisst förmlich nur Пригородная слобода. S. Описаніе Санктпетербургской губерніи по уѣздамъ и станамъ. Спб. 1838. 8, c. 139.

8) Dies Tessow (Янъ Тесово), welches beim Olearius unter dem Namen Desaw vorkommt, liegt am Oredesh, im Nowgorod'schen Kreise, nicht weit von der Gränze des St. Petersburgischen Gouvernements.

schon vor dem Jahre 1054 [9]), und noch im Jahre 1590 oder 1591 nennt sich der König Johann III von Schweden «Grossfürst von Finland, Carelen, Wåtzkij, Petin (für Wotzskij-Petin), Ingermanland und Ryssland [10]).»

Dass die Wohnsitze der Woten oder Tschuden sich im XVI Jahrhundert noch östlich von Petersburg, bis zum Ishora- (Ingeris-) Flusse erstreckten, scheint aus einer Urkunde vom 21 März 1534 hervorzugehen. Es ist dies ein Sendschreiben, welches Makarius, Erzbischof von Nowgorod, an die Bewohner des Wot'schen Fünftels, und zwar an die Tschuden der Kirchspiele von Toldosh, Ishora, Duderhof, Samoschja, Jegorjew, Opolje, Kipen', Pskow und Sarjetzk richtete [11]).

---

9) S. Уставъ Ярославль о мостѣхъ (Карамзина Ист. Госуд. Россійскаго Т. II, пр. 108, с. 59).

10) Vergl. Dr. A. J. Sjögren's Abhandlung über die Finnische Bevölkerung des St. Petersburgischen Gouvernements (St. Petersburg 1833. 4), S. 26 und 73. — Карамзина Исторія Госуд. Росс. Т. X, пр. 89, wo es heisst, dass die Schwedischen Gesandten ihren König «Grossfürst von Karelien, des Wodschen Fünfiels und des Iugrischen Landes» (Великій Князь Корелы и Водскіе Пятины и Югорскія Земли) titulirten.

11) Грамота Макарієва (21 Марта 1534) къ жителямъ Вотской пятины, къ Чуди погоста Толдожскаго, Ижерскаго, Дудровскаго, Замошскаго, Егоровскаго, Ополецкаго, Кипенскаго, Псковскаго (?), Зарѣцкаго и пр. S. Древняя Росс. Вивліоѳика XIV, 149 und Карамз. VII, пр. 371. Der verdienstvolle Historiograph Karamsin irrt, wenn er (IV, Anm. 311) sagt: «на Толъдогу (близъ Ладоги).» Die «Чудь погоста Толдожскаго» befand sich nicht in der Nähe von Ladoga, sondern im westlichen Theile des Oranienbaum'schen Kreises, im Bereiche der gegenwärtigen Russischen Kirchspiele von Koporje, Ratschino etc. Da nämlich war der zum «Caporia Lehen» gehörende Toldosh'sche Pogost, zu dem unter andern auch die Dörfer Kattila (Котлы), Krokol'ja, Järfwenkylä (das heutige Babino), wie solches aus dem in der folgenden (12ten) Anmerkung angeführten Register hervorgeht, gehörten.

Gegenwärtig findet man, von Osten kommend, die ersten Woten (Чудь) nicht gar weit vor Koporje (Kaporia), im Dorfe Gostilowa (Finnisch: Kostlowa), die letzten aber im Dorfe Korokolje (Finnisch: Joenperä [12]), unweit vom Ausflusse der Luga in den Finnischen Meerbusen. Von Jahr zu Jahr werden diese ursprünglichen Bewohner des St. Petersburgischen Gouvernements immer mehr russisch, so dass man nicht ohne Mühe dazu gelangt, echte Wotische Volkslieder zu hören; denn die Mädchen singen schon mit Vorliebe nach der russischen Weise. Die Nationalität der Watialaiset soll sich am reinsten noch in den Dörfern Babino [13]) und Lushizy [14]) erhalten haben; doch auch hier schon, besonders in Babino, trägt das Russenthum schon den Sieg davon, und zwar seitdem ein paar, als Knaben nach St. Petersburg gebrachte, Woten dort Russinnen heiratheten, und darauf mit ihren Weibern

12) Die topographische Karte des St. Petersburgischen Gouvernements, welche beim Karten-Depôt des Generalstabes im J. 1834 erschien, nennt (Bl IV.) dieses Dorf Кракольe. Dieser Name ist wohl nur eine Variante des Wortes Prokolka, wie das Flüsschen heisst, an welchem das Dorf liegt. — Als Krokolia und Krokolja kommt übrigens dieser Name schon im J. 1676 vor. S. die Bergenheim'sche im J. 1827 vom genannten Depôt herausgegebene Karte und das noch ungedruckte «Register zu allen in dem Königl. Schwedischen General-Landmessungs-Comtoir befindlichen Charten und Urcunden über die Provincen, Städte, Landgüter etc. in Ingermanland, welches die Lehen (Län) Iwangorod, Jame, Caporien und Nöteborg enthält; errichtet im Juli — Oct. 1824, von Birger Blomenberg, Landmessungs-Directeur etc. (in Stockholm).»

13) Früher Järvikylä (d. h. Seedorf), von den Schweden auch Järfwenkylä, — gegenwärtig von den Finnen selbst Babina genannt.

14) Die Bergenheim'sche Karte hat, in der Gegend des heutigen Lushizy, ein Dorf Asinits; das Blomenberg'sche Register aber hat hier, im Toldósh'schen Kirchspiele (Pogost), ein Dorf Luseritza.

in die Heimath zurückkehrten. Auch nennt man mehrere Dörfer (wie Tütizy, Lipkowitzy, Podoswan'je u. a.), deren Bewohner jetzt kaum noch Woten genannt werden können. Bemerkenswerth ist es übrigens, dass diese Woten gewöhnlich drei Sprachen sprechen, oder doch verstehen, nämlich ihre Muttersprache (die Wotische), die Sprache der Lutherischen Finnen, oder der sogenannten Maimisten (der Äyrämöiset und Sawakot), und die Russische. Diese Dreizüngigkeit trägt natürlich dazu bei, dem Woten-Völkchen den Anstrich einer gewissen, nicht gemeinen Civilisation zu geben. Ihre Nationaltracht fängt auch schon an immer seltener zu werden, und in Котлы (Finn. Kattila) z. B. befand sich, in dem Hause wo ich abgestiegen war, eine Magd, die noch vor fünf Jahren Wotisch gekleidet ging, seitdem aber die Russische Tracht angelegt hatte.

In Bezug auf die Ingrier habe ich auch bedeutende Nachträge zu den bisherigen Angaben mitgebracht. Doch sind diese Nachrichten noch lange nicht vollständig, wie ich mich genügend davon überzeugt habe, und ich werde nun besonders dafür sorgen, diese Lücken zu füllen [15]). Die ganze Halbinsel Sojkina, ja die beiden Ufer der untern Luga, sind von Ingriern besetzt, was ich jetzt erst mit Gewissheit in Erfahrung brachte.

---

15) Eine mit verschiedenen Behörden von mir unterhaltene Correspondenz hat mich, nach Abstattung dieses Berichts, in den Stand gesetzt, die Angaben über die Ingrier in den Kreisen von Zarskoje Sselo und Oranienbaum zu completiren. Nur über die, ohne Zweifel auch zur Zahl der Ingrier gehörenden Finnen, im NO-Theile des Luga'schen Kreises, ist mir's noch immer nicht gelungen, genauere Auskunft zu bekommen, obschon mir solche, mit Hoher Genehmigung, von dem stellvertretenden Dirigirenden der Oranienbaum'schen Hofverwaltung, der diese Finnen untergeordnet sind, zugesagt worden ist. — Statt der früher angegebenen 7000 Ingrier, werden sich deren wohl circa 17,000 im St. Petersburgischen Gouvernement vorfinden.

Obschon ich, wegen Mangel an Zeit, nicht selbst nach Sojkina kam, so ist mir's doch geglückt, über diese Gegend ganz genügende Nachrichten einzuziehen. In Jamburg suchte ich den Proto-hierej Elissej Gerassimowitsch Primorskij auf, der, aus Sojkina gebürtig, dort auch als Geistlicher fungirte, und nun als Kirchenaufseher (Благочинный) und Ober-Geistlicher in Jamburg lebt; dieser zuverlässige Mann dictirte mir (auf Grundlage der Berichte für's Jahr 1847) die Dorfliste der Sojkina'schen Gemeinde in die Feder, mit Angabe der Nationalität der Bewohner. Späterhin erhielt ich eine fast ganz mit seinen Nachrichten übereinstimmende Tabelle über Sojkina vom Sohne des Predigers zu Kattila [16]), Hrn. Studiosus der Helsingfors'schen Universität Jo. L. N. Groundström. Ueber die weiterhin nach Narwa zu, rechts und links von der Luga wohnenden Ingrier, bezog ich die meisten der von mir mitgebrachten Nachrichten vom Priester der Gemeinde Kejkino, Alexandr Fed. Petrow.

Ein Näheres über die Ingrier wollte mir der Hr. Pastor Gust. Wilh. Kellback in Gubanitz gütigst zukommen lassen.

Ingrier dürften denn auch wohl diejenigen Finnen Griechisch-Russischer Religion seyn, die, im nordöstlichen Theile des Luga'schen Kreises wohnend, bei den andern Finnen unter dem Namen Ärräjät bekannt sind. Diese Benennung leitet Hr. Pastor F. G. Berg zu Koprina vom Finnischen Worte Eri her, welches in Renvall's Finnischem Lexicon [17]) durch

16) In Hinsicht auf die Protestantischen Bewohner ist Sojkina ein Filial von Kattila.

17) Suomalainen Sana-Kirja. Lexicon linguae Finnicae, cum interpretatione duplici, copiosiore latina, breviore germanica. Auctore Gustavo Renvall. Aboae, 1826. 4. T. 1, p. 35. In einem an mich gerichteten Schreiben sagt Hr. Pastor Berg: Fragt man z. B. einen Bauern des Dorfes Tschaschtscha (Чаща) von wo er komme, oder von wo er sei, so antwortet er, in der Voraussetzung, dass seine Dörfer den Fremden bekannt sind: »Oa ärä-

«separatus, sejunctus, haud cohaerens (getrennt)» erklärt wird; eine Ableitung, die das für sich hat, dass die Wohnsitze dieser Finnen sich ausserhalb der alten Landesgränze von Ingrien befinden [18]). Diese Gränze ging nämlich, wie die noch hier und da vorhandenen Merkmale bezeugen [19]), nördlich von den Dörfern Nessterowa (Нестерова), Tarassina (Тарасина), Nowosselki auch Wozkaja oder Wotskaja (Новоселки или Вощкая [20]), Nowinka (Новинка), Tschaschtscha (Чаща), Lugi (Луги) und Pelkowa (Пелкова), in welchen gegenwärtig solche Finnen wohnen, die ihrem Glauben nach zur Griechisch-Russischen Kirche gehören [21]). Die erste Kunde von diesen Finnen

---

jält, oder d'ärält», und damit meint er «jenseit der Gränze.» Daher bedeutet denn ein erämaa lebender soviel als ein in der Abgeschiedenheit befindlicher Mensch.

18) Finnische Sprachforscher, denen ich diese Ableitung mittheilte, schienen mir jedoch nicht darauf eingehen zu wollen.

19) Es sind dies Gränzsteine, deren ich hier drei nennen kann. Der eine mit einer Krone auf der nördlichen und einem Kreutze auf der südlichen Seite, nebst Angabe der quer über den Stein gehenden Gränzlinie, befindet sich in der Nähe des Dorfes Borissowa im Zarskossel'schen Kreise, hart an der Gränze des Luga'schen. Ein anderer ähnlicher Stein, der gleich dem ersteren von den Bauern Walkia kiwi (Weisser Stein) genannt wird, liegt südlich vom Dorfe Järwis (Пендикова), welches im Schlüsselburg'schen Kreise etwa 5 Werst von der Gränze des Nowgorod'schen Gouvernements, und eben so weit von der Gränze des Zarskossel'schen Kreises, gelegen ist. Ein dritter Gränzstein, der den von Borissowa an Grösse übertreffen soll, befindet sich, wie der Hr. Pastor Berg mir schreibt, 8 Werst hinter dem Dorfe Saoserje (Finnisch Saseri), das heisst also wiederum in der Gegend, wo sich die Gränze der Kreise von Zarskoje Sselo und Luga befindet.

20) Der Name Wotskaja erinnert an die Woten; doch glaube ich nicht, dass die Bewohner dieser Dörfer Woten sind.

21) Vergl. die von der Gouvernements-Regierung (С. Петербургское Губернское Правление), unter dem nicht ganz angemessenen Titel einer Beschreibung des St. Petersburgischen Gouvernements her-

brachten mir, im J. 1847, Hr. Magister Reinholm und Studiosus Europäus, die als Finnische Sprachforscher, und besonders als Liedersammler, die nördlichen und mittleren Kreise des St. Petersburgischen Gouvernements durchzogen [22]). Diesen Sommer (am 28 Juni 1848) trat Hr. Europäus, wie aüs den Russischen St. Petersburgischen Zeitungen bekannt ist [23]), von Pawlowsk aus seine Wanderungen nach Nowgorod an, indem er durch die Finnischen Dörfer des Luga'schen Kreises gehen wollte. — Doch bei den letzten Protestantischen Finnen seines Weges, in Lissino (Finn. Liisilä), wurde ihm der gute Rath zu Theil, wegen der Cholera und des Verdachtes, den er bei den Bauern erregen dürfte, lieber umzukehren und mit dem Postwagen nach Nowgorod zu gehen, was er denn auch that.

Von seiner Reise durch einen Theil des Nowgorod'schen Gouvernements hat Hr. Europäus, dem ich meine ethnographischen Karten mittheilte, mir noch einige Nachträge und Berichtigungen mitgebracht, für die ich ihm viel Dank weiss. Späterhin begab er sich ins Pastorat Markowa, im Schlüsselburg'schen Kreise, mit der Absicht, von dort aus wieder über Lissino in den Luga'schen Kreis vorzudringen, wo unterdessen schon für eine freundliche Aufnahme für ihn gesorgt war; doch ist dies Vorhaben nicht zur Ausführung gekommen.

---

ausgegebenen Dorflisten: Описаніе Санктпетербургской губерніи по уѣздамъ и Станамъ. Спб. Печатано въ Губернскомъ Правленіи. 1838, in 4, S. 99 und 100.

22) Als Ergebniss dieser Wanderschaft liess Hr. Europäus am Schlusse des vorigen Jahres in Helsingfors eine kleine Liedersammlung drucken, unter dem Titel: Runon Seppä (der kleine Runenschmidt), 96 S. in 8.

23) C. Петербургскія вѣдомости 1848, No. 154: Странствующіе Финляндцы и производимыя ими этнографическія изслѣдованія. — Dieser Artikel ist in den Gouvernements-Zeitungen von Archangelsk, Kasan, Nowgorod, Olonez, St. Petersburg, Witebsk und Wjatka wieder abgedruckt worden.

In Erwartung näherer Nachrichten von unsern Finnischen Reisenden, wandte ich mich an den Bezirks-Chef der Reichs-Domainen in den Kreisen von Gdow und Luga mit Anfragen über die in Rede stehende nicht-Russische Bevölkerung. Zugleich wurde mir von Seiten der Höchsten Besitzerin der oben genannten Finnischen Dörfer die gnädige Erlaubniss ertheilt, in Höchst Dero Namen den respectiven Haus-Beamten meine ethnographischen Zweifel zur sofortigen Lösung mitzutheilen, was nun auch geschehen ist, und was hoffentlich diese, in Frage stehende Angelegenheit, zur endlichen Entscheidung bringt.

Besonders lieb war es mir, während dieser kleinen Reise, in Beziehung auf die frühern Griechisch-Russischen Kirchspiele des Wotischen Fünftels (Погосты Вотской пятины), so ziemlich ins Reine zu kommen, — was bisher, so viel ich weiss, von einigen fleissigen Forschern vergebens versucht wurde. Die früheren «Pogosten» (Russischen Kirchspiele) im General-Gouvernement Ingermanland, wurden erst, in Folge einer Verordnung des Königl. Schwedischen General-Landmessungs-Comptoirs vom 22 Dec. 1696 n. St., in (protestantische) Gemeinden zusammengezogen [24]).

In den von den Herren Pastoren eingesandten Listen waren die Äyrämöiset [25]) nicht durchgehends von ihren Lutherischen Glaubensgenossen, den Sawakot, getrennt, woher es denn nicht möglich war, die Zahl der einen und der andern mit Gewissheit anzugeben. Ich that daher, wo es nöthig war, die erforderlichen Schritte in dieser Beziehung, und schon jetzt habe ich von mehreren der Herren Prediger, namentlich

---

24) Dies geht hervor aus dem oben, in der 12ten Anmerkung, angeführten Blomenberg'schen Register, welchem eine correspondirende Uebersicht der älteren und neueren Gemeinde-Eintheilung beigegeben ist.

25) Sprich Äürämöiset, da das Finnische *y* in der Aussprache dem deutschen *ü* entspricht. In der härteren Aussprache der Bauern lautet dieses Wort auch Äkrämöiset.

für die Pastorate von Duderhof, Ingeris, Serebetta und Koprina, die gewünschte Auskunft erhalten. Hier und da konnte diese Angelegenheit mit Hülfe der Küster oder alter Gemeindeglieder, sogleich ins Reine gebracht werden.

Eben so bedurfte es der Trennung der Angaben nach Kreisen, da die kirchliche Eintheilung des Landes sich nicht nach der politischen richtet, woher denn einige Gemeinden zu mehr denn einem Kreise gehören. Auch dies ist nun geschehen.

Dass einige Dörfer, namentlich Miina (Мина), Gorkka (Горки) und Borissowa (Борисова) im Zarskossel'schen Kreise, ihren Bewohnern nach, zu zwei verschiedenen Gemeinden (Skworitz und Koprina) gehören, kommt daher, weil zu den ältern Bewohnern, seit den letzten 60 oder 70 Jahren, mehrmals neue Ansiedler aus der Skworitz'schen Gemeinde hinzugekommen sind, die, in kirchlicher Beziehung, bei ihrer früheren Gemeinde verblieben.

So sehr auch die, durch ihre bunte Tracht auffallenden, Äyrämöiset suchen, in ihren Kindern die Liebe zu ihren nationalen Eigenthümlichkeiten zu befestigen, so gewinnt denn doch die einfachere weisse Kleidung der Sawakot die Ueberhand, was besonders bei Gelegenheit ehelicher Verbindungen der Fall ist, wo die Äyrämöiset sich genöthigt finden, dieselbe statt der ihrigen anzulegen. — Die echten Äyrämöiset sehen dies natürlich nicht gern, und es hat sich ihrer der Glaube bemächtigt, dass mit dem Tode, oder dem Uebergange des letzten Äyrämöiset, das Weltende kommen müsse.

Wie die Äyrämöiset hier zu Sawaköt werden, so findet man doch auch solche Dörfer, wo ebenfalls durch eheliche Verbindungen die Russen zu Ingriern geworden sind. Dies soll z. B. im Jamburg'schen Kreise in dem zum Sojkina'schen Kirchspiele gehörenden Dorfe Rutschji (Ручьи), Finn. Rutza, der Fall sein [26]).

26) Dasselbe gilt auch auch wohl von den Bewohnern des zum nämlichen Kirchspiele gehörenden Dorfes Beresnjaki (Березняки;

Von Denkmälern aus früherer Zeit ist mir, mit Ausnahme der Festungen von Koporje, Iwangorod und Narwa, nur ein Grabstein vom J. 1631 vorgekommen, dessen ich hier erwähnen will, weil er die Ruhestätte eines Schwedischen Agenten in Russland, aus der ersten Hälfte des XVII. Jahrhunderts, bezeichnet. Es ist dies eine Steinplatte in der, ihrer Bauart nach, an katholische Kapellen erinnernden Kirche zu Moloskowitz, im Jamburg'schen Kreise. Die Inschrift enthält unter Anderm Folgendes:

«Anno 1631 den 20 Augvst ist der edler ehrenvester und manhafter H. Johann Moller J. K. M. in Schweden wohlbetrawrter Mann und gewesener Agent in der Muschower gesessen avf Lilyenhagen in Gott den Herren seligh endtschlafen, dessen Seel G. S. C. [27]).»

Nachschrift.

So eben erhielt ich vom Dirigirenden der Schloss-Verwaltung zu Oranienbaum, Hrn. v. Engelhardt, die seit Jahr

---

Finn. Kasiko). — In Rutschji befanden sich im vorigen Jahre (1847) 232 Einwohner beiderlei Geschlechts; in Beresnjaki 129.

27) Aus dem in der 12ten Anmerkung erwähnten Register ersieht man, dass «Lonitz oder Liljenhagens Hoflager, nebst Kotnowitz, Usewitz und der Koritza Wüste» zum «Gregorowskoj Pogost» gehörte, welcher im J. 1696 unter die drei protestantischen Gemeinden Moloskowitz, Gubanitz und Caporie vertheilt ward. — Olearius ist mit den Schleswig-Holsteinischen Gesandtschaften, bei denen er sich befand, zweimal in dem 7 Meilen von Narwa entfernten adeligen Gute Lilienhagen gewesen: zuerst, auf seiner Rückreise von Moskau nach Gottorff, am 4 Jan. 1635, wo die Gäste von der «Fraw Catharina Stopia, Johannes Müllers, Schwedischen gewesenen Agenten in Muscow Witwe, gar wol tratiret wurden» und dann wieder auf der Reise nach Persien am 7 März des nämlichen Jahres. S. Ad. Olearius Vermehrte neue Beschreibung der Muscowitischen und Persischen Reise. 2 Ausgabe, Schleswig 1656. Fol., S. 81 und 120.

und Tag von mir gewünschte Nachricht über die im nordöstlichen Theile des Luga'schen Kreises ansässigen Finnen. Meine Vermuthung, dass dies Ingrier (Ижоры) seyn müssen, wird nun durch diese Mittheilung ausdrücklich bestätigt. Die von denselben bewohnten Dörfer sind folgende:

	Bewohnerzahl.		
	männl.	weibl.	beiderl. G.
1. Nesterkowo (Нестерково) . . .	107	99	206
2. Tarassino (Тарасино).	119	130	249
3. Kremena oder Kremino (Кремена или Кремино)	164	165	329
4. Wozko (Воцко).	18	19	37
5. Ol'chowez (Ольховецъ)	78	77	155
6. Osereschno (Озерешно)	96	113	209
7. Nowinka (Новинка)	77	87	164
8. Tschaschtscha (Чаща)	105	129	234
9. Nisowka (Низовка), welches sich im J. 1840 vom vorhergehenden Dorfe abgesondert hat,	25	28	53
10. Lugi (Луги)	94	103	197
11. Tscherniza (Черница), im J. 1842 von Lugi ausgeschieden,	25	24	49
12. Pelkowo (Пелково).	127	170	297
	1035	1144	2179

Der Berichterstatter bemerkt, dass die Finnische Sprache bei diesen Ingriern immer mehr aus dem Gebrauche kommt.

Auch sind mir vor einigen Tagen Nachrichten über die Ingrier im Schlüsselburgischen Kreise vom Geistlichen, zu dessen Gemeinde sie gehören, zugekommen. Diese, nun endlich erhaltenen Angaben, haben jedoch zu neuen Fragen Veranlassung gegeben.

Den 31 Juli (12 August) 1849. K.

(Aus dem *Bullet. hist.-phil. T. VI. No.* 22.)

ANALECTES HISTORIQUES

OU

CHOIX DE MATÉRIAUX POUR SERVIR À LA CONNAISSANCE DES SOURCES DE L'HISTOIRE RUSSE. N° 1—5.

(Lu le 15 juin 1849.)

N°. 1. *But des Analectes historiques.*

Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.

Les différentes branches de la science historique ont été dans les derniers temps plus cultivées que jamais. Le plus important résultat de ces études, c'est qu'on est parvenu à mieux comprendre l'état de faiblesse dans lequel la science historique végète encore.

D'où provient donc cet état peu satisfaisant d'une science dont la première tâche est de révéler la vérité pure et nette et de la dégager de tout ce qui l'obscurcit? C'est à quoi il n'est pas embarrassant de répondre. Au lieu d'approfondir les sources et d'en déterminer le caractère sous tous les rapports qu'il fallait avoir en vue, la plupart des hommes de lettres qui prétendaient au nom d'historiens, se sont imposé une tâche trop facile. Non seulement on n'a pas craint de ressasser des historiettes traditionnelles et de composer des tableaux ressemblant souvent aux romans historiques, mais on s'est aussi trop dépêché de se poser en philosophes, en publicistes, en patriotes entichés de la réalité historique. C'est ainsi que des

centaines de soi-disant historiens croyaient rendre grand service à la science pure, tandisqu'ils n'arrivaient souvent qu'à satisfaire la curiosité et les tendances partiales du grand public. Celui-ci, en effet, se soucie peu de la probabilité ou de l'authenticité de ce qu'on lui offre, et est surtout fort indulgent pour ceux qui condescendent à charmer son imagination. En même temps il se croit autorisé à traiter de pédants et d'esprits arriérés ceux qui remplissent avec une sévérité plus consciencieuse les devoirs de l'historien.

Mais il serait injuste de rendre responsables les historiens seuls de l'état actuel de la science qu'ils cultivent. Il faut bien mettre en ligne de compte plusieurs obstacles extérieurs qui ont beaucoup empêché le progrès des études historiques. En général, on peut dire que les gouvernements se sont peu empressés de faciliter la tâche vaste et difficile des historiens, et qu'ils sont venus très tard à s'apercevoir que l'histoire a un but plus noble que de nourrir la curiosité des nations. Ce n'est que dans les derniers temps que quelques gouvernements éclairés ont reconnu qu'il fallait consacrer de longs efforts à recueillir et à publier une plus grande quantité de sources, et nommément celles inédites, avant que l'histoire pût s'élever à une synthèse d'idées réelles, destinée à influer sur le caractère moral des nations et à ébranler leurs préjugés enracinés et leurs utopies fantastiques.

Il ne manque pas d'historiens contemporains qui se livrent aux études pénibles et consciencieuses des sources pour rendre possible une véritable science historique, digne d'attirer l'attention des penseurs et capable de résoudre plusieurs hauts problèmes de l'esprit humain. Cependant de tels historiens auront encore long-temps à se plaindre de ce que beaucoup de sources orientales et européennes leur restent inaccessibles, et qu'ils doivent perdre leur temps à faire des combinaisons difficiles à l'égard des événements et des institutions qui sont souvent exposées d'une manière exacte ou circonstanciée dans des manuscrits inconnus et inédits.

Tandisque les plaintes de ces savants, laborieux et consciencieux, sont bien fondées, il y a des gens qui se contentent de profiter d'un certain nombre de sources, bien qu'on en ait publié un plus grand nombre. Quelquefois un tel procédé est bien naturel. On rencontre des hommes de lettres qui, tout en étant disposés à prendre connaissance de ce qui est sous leur main, ne réussissent pas cependant à se procurer tout ce qui concerne leur sujet. Il est bien pardonnable à des personnes placées dans de telles conditions, s'ils s'abstiennent d'apprécier le caractère individuel d'un auteur ancien ou d'un document officiel, s'ils désespèrent même d'en fixer l'âge.

Ce que je viens de dire ne se rapporte pas à la littérature historique d'une seule nation; mais on rencontre de tels besoins et de tels défauts particulièrement dans la littérature russe. Le temps n'est pas encore très éloigné, où la Russie était une terre vierge pour les sciences. Ce fut Pierre-le-Grand qui le premier comprit qu'il faut les acclimater en Russie, pour la faire sortir entièrement de son long moyen-âge. L'idée conçue par le grand réformateur fut assez maladroitement exécutée après sa mort. Nous, vivant au milieu du XIX^{e} siècle, nous pourrions adresser des reproches aux hauts fonctionnaires et aux savants du XVIII^{e} siècle. N'oublions pas d'avoir égard à la marche générale de la civilisation d'alors, qui se distinguait par son penchant pour le pédantisme et commençait seulement à être pénétrée par le criticisme. Et est-ce donc le domaine *de la science seule* qui fut mal cultivé en Russie, immédiatement après la mort de Pierre-le-Grand?

Détournons notre regard du passé, et réjouissons-nous de vivre dans un temps plus propice à la science historique en Russie. Grâce à la protection IMPÉRIALE, à la sollicitude du ministre actuel de l'instruction publique et d'autres hauts fonctionnaires, l'histoire russe s'enrichit de temps en temps de collections de sources, dont un grand nombre étaient peu ou point connues jusqu'à présent. D'autres collections vont

être publiées successivement, en guise de suppléments, de continuations ou de nouvelles séries, par la Commission Archéographique, par la Commission Historique instituée à Kiev et par la 2e section de la Chancellerie particulière de S. M. l'Empereur [1]).

---

1) Ayant seulement en vue l'intérêt des sciences historiques, je profite de l'occasion pour faire connaître à ceux des historiens étrangers qui ne peuvent point se passer des sources russes, les différents ouvrages publiés par la commission Archéographique. Comme il n'existe pas encore de rapports constants entre les libraires russes et ceux de l'étranger, il sera sans doute agréable à plus d'un savant d'apprendre qu'on peut se procurer toutes les collections publiées par la Commission Archéographique par l'entremise du libraire L. Voss, à Leipzig.

I. Полное Собраніе Русскихъ Лѣтописей, изданное по Высочайшему повелѣнію Археографическою Коммиссіею (Collection complète des Annales russes, publiée par ordre suprême, par la Commission Archéographique).

1) Лаврентіевская и Троицкая Лѣтописи. Спб. 1846. (Annales renfermées dans les manuscrits Lavrentievski et Troïtski.)

2) Ипатіевская Лѣтопись. 1843. (Annales renfermées dans le manuscrit Ipatievski).

3) Новгородскія Лѣтописи. 1841. (Annales de Novgorod.)

4) Новгородскія и Псковскія Лѣтописи. 1848. (Annales de Novgorod et de Pskov.)

(La publication se continue.)

II. Акты, собранные въ Библіотекахъ и Архивахъ Россійской Имперіи Археографическою Экспедиціею Императорской Академіи Наукъ. 1836. (Actes recueillis dans les Bibliothèques et Archives de l'Empire de Russie par l'Expédition Archéographique de l'Académie Impériale des Sciences. Quatre tomes.)

III. Акты Историческіе, собранные и изданные Археографическою Коммиссіею. 1841 — 1842. (Actes historiques, recueillis et publiés par la Commission Archéographique. Cinq tomes.)

Appelé récemment par la Commission Archéographique à prendre soin de la rédaction des recueils de sources étran-

IV. Дополненія къ Актамъ Историческимъ. 1846 — 1848. (Suppléments aux Actes historiques. Trois tomes.)

(La publication se continue.)

V. Акты, относящіеся къ Исторіи Западной Россіи, собранные и изданные Археографическою Коммиссіею. Спб. 1846 — 1848. (Actes relatifs à l'histoire de la Russie occidentale, recueillis et publiés par la Commission Archéographique. Trois tomes.)

(La publication se continue.)

VI. Historica Russiae Monumenta, ex antiquis exterarum gentium Archivis et Bibliothecis deprompta, ab A. J. Turgenevio. Tomus I. et II. Petropoli 1841 — 42.

VII. Supplementum ad Historica Russiae Monumenta, ex Archivis ac Bibliothecis extraneis deprompta, et a Collegio Archaeographico edita. P. 1848.

VIII. Акты Юридическіе или собраніе формъ стариннаго дѣлопроизводства. Спб. 1838. (Actes juridiques ou recueil des anciennes formes de procédure.)

(La publication se continue.)

IX. О Россіи въ Царствованіе Алексія Михайловича, современное сочиненіе Котошихина. Спб. 1841. (Sur la Russie au temps du Czar Alexis Mikhailowitch; par Kotochikhin, auteur contemporain.)

X. Выходы Государей Царей и Великихъ Князей Михаила Ѳеодоровича, Алексія Михайловича, Ѳеодора Алексіевича, всея Русіи Самодержцевъ. Москва 1844. (Cérémonial des sorties des Czars et Grands-Ducs Michel F., Alexis M., Féodor A., Autocrates de toutes les Russies.)

XI. Письма Русскихъ Государей и другихъ особъ Царскаго семейства. Москва 1848. (Lettres des Czars de Russie et d'autres personnes de la famille Czarienne.)

(La publication se continue.)

XII. Собраніе Русскихъ Медалей. Спб. 1841 — 1846. (Collection des médailles russes. Cinq livraisons.)

gères, je me vois obligé plus que jamais à me pourvoir de matériaux littéraires relatifs aux différentes espèces de sources

---

Voici les Recueils publiés sous les auspices des préposés de quelques gouvernements.

Собраніе древнихъ Грамотъ и Актовъ городовъ: Вильны, Ковна, Трокъ, Православныхъ Монастырей, Церквей, и по разнымъ предметамъ. Вильно 1843. (Collection d'anciens diplômes et actes des villes de Vilna, Kovno, Troki, des monastères, églises orthodoxes, et autres, se rapportant à divers sujets. Deux tomes.)

Собраніе древнихъ Грамотъ и Актовъ городовъ Минской Губерніи, Православныхъ Монастырей, Церквей, и по разнымъ предметамъ. Минскъ 1848. (Collection d'anciens diplômes et actes des villes du gouvernement de Minsk, des monastères, églises orthodoxes, et autres, se rapportant à divers sujets.)

Памятники, изданные Временною Коммиссіею для разбора древнихъ Актовъ, Высочайше учрежденною при Кіевскомъ Военномъ Подольскомъ и Волынскомъ Генералъ-Губернаторѣ. Кіевъ 1845 — 46. (Monuments publiés par la Commission temporaire instituée par ordre suprême auprès du Gouverneur-général de Kiev, de Podolie et de Volynie, pour l'examen des anciens actes. Deux tomes.)

(La publication se continue.)

Лѣтопись событій въ Юго-западной Россіи въ XVII-мъ вѣкѣ. Составилъ Самоилъ Величко. Кіевъ 1848. (Chronique des événements qui eurent lieu dans le sud-ouest de la Russie pendant le XVII^e siècle, par Samuel Vélitchko.)

(La publication se continue.)

Le premier tome d'une grande collection de Livres des rangs et emplois (Разрядныя книги, Würdenbücher), qui se publie sous les auspices de la 2^e section de la Chancellerie particulière de S. M. l'Empereur, sous presse.

Malgré tous ces efforts pour la publication des sources inédites, il s'en faut de beaucoup que l'histoire russe puisse être éclaircie d'une manière digne de notre siècle. Il est, par exemple, fort à regretter qu'on ait suspendu dès la 19^e feuille l'impression du V^e volume de la *Collection des chartes et traités* (Собраніе Государственныхъ Грамотъ и Договоровъ, хранящихся въ Государствен-

de l'histoire russe. Ce qu'on a déjà fait dans l'empire pour la description et l'appréciation des sources étrangères de l'histoire nationale, n'est pas sans importance; mais il reste encore beaucoup à faire, avant qu'on puisse traiter chez nous les sources étrangères comme faisant partie d'une science séparée et distincte — *de la science des sources*, ou de ce qu'on nomme quelquefois dans la littérature allemande *Würdigung* (appréciation), *Characteristik*, *Kritik der Quellen*.

Cette science, qui devrait être le point de départ de toute recherche historique, est partout trop peu cultivée malgré son importance réelle. Il y a à peine quelque dix ans qu'on a commencé en Russie à faire des recherches spéciales sur les origines et sur la valeur intrinsèque des sources de l'histoire nationale. Nonobstant plusieurs essais estimables, il faut dire que la critique des sources, comme science distincte, est encore loin d'occuper dans la littérature russe le rang qui lui convient. Celle-ci ne possède pas même *un Manuel de sources* ou, ce qu'on désigne dans la littérature allemande par un

---

ной Коллегіи Иностранныхъ Дѣлъ. Москва 1813 — 1828. Quatre tomes in-folio). Non seulement il conviendrait d'achever ce travail, mais c'est encore un devoir sacré pour ceux qui voudraient rendre hommage à la mémoire du Mécène historique du pays, de faire les démarches nécessaires afin que cette collection précieuse soit complétée. On sait bien que les Archives de Moscou renferment des matériaux très nombreux pour l'histoire des relations politiques de la Russie avec les nations asiatiques et européennes, avant Pierre-le-Grand. Il serait superflu d'exposer que plus d'un millier de ces documents sont absolument nécessaires pour la critique des annales russes et des rapports et documents étrangers. Espérons qu'on reprendra bientôt, sur une plus vaste échelle des recherches auxquelles le feu Chancelier n'avait voulu donner que la première impulsion. Qu'il me soit permis au moins de rappeler aux amis de l'histoire nationale ce qui est dit à la fin de la préface du IV^e^ tome de la Collection ci-dessus mentionnée.

terme particulier, «*Quellenkunde*» et ce qu'on pourrait nommer en russe «Руководство къ познанію источниковъ Русской Исторіи.» Un tel Manuel doit différer beaucoup *d'une liste* purement *bibliographique* des sources, bien que des notices bibliographiques n'en soient pas un accessoire superflu.

Le nombre des sources tant indigènes qu'étrangères étant plus grand qu'on ne le présumait, il y a 15 ans, il est devenu assez difficile aux auteurs des monographies historiques de s'emparer de tous les matériaux qui concernent leur sujet. En général, les sources russes en fournissent plus que les sources étrangères, qui sont cependant souvent très remarquables par leur contenu particulier. Celui qui est en état de poursuivre le développement de la littérature historique en Russie peut ordinairement trouver, bien que parfois non sans grande perte de temps, les renseignements les plus nécessaires sur les sources indigènes. Il n'en est pas de même à l'égard des sources étrangères. On ne peut plus nier qu'un Manuel des dernières ne soit devenu un besoin sensible pour la critique réciproque des deux espèces de sources; mais il faut aussi convenir qu'il est encore impossible de composer un tel Manuel qui suffise sous les rapports principaux. Même un essai d'un catalogue bibliographique des sources étrangères manquerait encore d'exactitude, si on le voulait finir en peu de temps.

L'état actuel des études historiques en Russie exige que quelques-uns fassent *des recherches préliminaires* pour *qu'une science des sources* et avant tout *un Manuel des sources étrangères* deviennent désormais *possibles*. Il me semble superflu d'exposer d'une manière circonstanciée, combien il est difficile et souvent impossible aux historiens de la Russie, d'acquérir des notions exactes sur le contenu de telle ou telle ource étrangère, des renseignements sur leurs auteurs et autres secours dont on a besoin, avant de profiter des sources mêmes. La Russie possède peu de riches bibliothèques qu'on ne puisse se dispenser de consulter quand il s'agit de faire des

recherches d'un tel genre. En outre, il est bien naturel, que beaucoup de sources étrangères ne soient point connues en Russie, ou qu'on n'en connaisse l'existence que d'après quelque notice bibliographique.

Pour atteindre le but dont il est question ici, il nous faut donc d'abord recueillir ou découvrir des renseignements littéraires-historiques sur les sources mentionnées. Il serait mal-à-propos de se borner aux notices bibliographiques. Il s'agit au contraire de rassembler au moins les premiers éléments d'un Manuel des sources étrangères, d'en toucher la critique autant qu'il sera nécessaire et possible. Celui qui entreprend de préparer de tels matériaux risque de rencontrer des difficultés nombreuses et souvent insurmontables.

Qu'on fasse d'abord attention au nombre et aux diverses espèces de sources étrangères de l'histoire russe. Les chroniques, les descriptions de voyages, les légendes des Saints et autres écrits ecclésiastiques, les codes de lois, les ouvrages géographiques, les mémoires, les sagas, les poèmes etc., dans lesquels il est plus ou moins question de la Russie, depuis Rourik jusqu'à l'an 1700, se montent à plus de mille. Les lettres et les chartes écrites en langues étrangères et concernant entièrement ou partiellement la Russie, depuis Askold jusqu'à l'an 1700, autant qu'il y en a d'imprimées ou de citées dans les ouvrages historiques, forment aussi, vraisemblablement, un millier et plus de numéros.

Il est constaté que beaucoup de ces ouvrages et documents ne méritent que peu d'attention, et que l'histoire russe pourrait se passer de plusieurs sans éprouver aucune perte sensible. De tels écrits peuvent être passés sous silence dans un *traité des sources;* mais doivent-ils être exclus d'*un Manuel?* Est-ce que nous savons qu'on n'en fera jamais usage dans des monographies historiques, pour lesquelles des témoignages de deux ou trois lignes ont souvent une valeur particulière, sous les rapports chronologique, littéraire, géographique etc.? Le genre des monographies historiques est encore trop peu

cultivé en Russie, pour que nous puissions déterminer avec sûreté la valeur relative de chaque témoignage ou notice. Et ce n'est que par le moyen de monographies, surtout de celles qui ont pour but d'analyser et d'examiner les sources, que l'histoire de Russie deviendra désormais une vérité.

Un essai de catalogue descriptif et plus ou moins raisonné de tant de sources étrangères exige beaucoup d'efforts, même quand on se borne à recueillir et à communiquer préalablement les matériaux les plus nécessaires. Le nombre des sources étant si grand et les différentes littératures historiques ne pouvant être également connues d'un seul individu, un essai de recueil des matériaux pour un Manuel des sources étrangères aura même ses parties faibles. De tels vides ne peuvent être comblés, de telles erreurs être rectifiées que peu-à-peu.

Quelles que soient les difficultés qui pourraient empêcher le succès d'un tel essai, il ne faut plus différer, parce qu'il est devenu un besoin du présent. D'ailleurs on peut espérer que des hommes versés dans l'une ou l'autre des parties mentionnées ne refuseront pas de prêter le concours de leurs lumières, aussitôt qu'on aura donné la première impulsion à l'éclaircissement d'un sujet digne de l'attention des historiens de plusieurs pays.

Donner cette impulsion, — c'est le but des *Analectes historiques*. Il n'importe, s'ils marchent d'abord lentement. Ceux à qui de tels travaux ne sont pas étrangers auront égard aux difficultés et obstacles qu'on y rencontre. En outre, des occupations et des recherches tendant à répandre la connaissance de sources dispersées et faisant partie intégrante de différentes littératures enlèvent un temps qui n'est souvent point en raison de l'étendue matérielle des résultats acquis.

Mais il y a encore une autre raison pour laquelle il ne sera pas possible de communiquer en peu de temps beaucoup de renseignements littéraires sur les sources d'une grande éten-

due et sur les documents officiels. Je vais exposer cette raison particulière.

Les Analectes historiques, destinés à faire connaître, entre autres, le contenu des écrits en question, ne doivent pas se borner à un seul genre. Des sources étrangères, auxquelles convient au moins une place dans un Manuel des sources et qui par conséquent doivent être décrites, discutées ou analysées préalablement dans les Analectes, il y en a un très grand nombre qui ne se composent que de quelques lignes ou pages. Une partie assez considérable de ces témoignages épars mérite pourtant le nom de sources du premier rang pour l'histoire de la Russie. Quiconque a dû y recourir, aura bien éprouvé par lui-même avec quelle difficulté on se rend maître de pareilles petites notices ou relations, dispersées dans des sources écrites dans l'un ou l'autre coin de l'Asie ou de l'Europe, ou dans le nord de l'Afrique. La Russie ne possède pas de grandes bibliothèques, fondées d'après un plan déterminé et augmentées conformément aux besoins et aux progrès de la science, qui ne s'arrête jamais.

Le besoin de recueillir des fragments si dispersés a été senti en Russie depuis long-temps. *Schlözer*, en 1764 [2]), proposa à l'Académie Impériale, tant de recueillir et de commenter les Annales russes, que de faire faire des extraits des sources byzantines, islandaises, bohêmes, allemandes, françaises. Enfin il engagea l'Académie à faire chercher des notices relatives à la Russie dans les ouvrages manuscrits arabes, tatars et chinois etc.

L'Académie approuva d'abord les projets conçus par *Schlözer*, qui malheureusement fut détourné de ces occupations par une dispute dans laquelle le tort était des deux côtés. Ce qui

2) A. L. Schlözers Leben von ihm selbst beschrieben. Göttingen 1802. p. 201. — Probe Russischer Annalen von A. L. Schlözer, Russisch-Kaiserl. Professor der Historie. Bremen und Göttingen 1768. pag. 129. 132. 133. 136. 166 — 167.

fut exécuté de projets, d'abord approuvés puis rejetés par suite de futilités indignes de la science, se borna, outre l'édition de deux premiers tomes d'un manuscrit, nommé Chronique de Nicon, au recueil byzantin de Stritter, connu sous le titre: Memoriae populorum etc.

Peu après que *Schlözer* eut quitté l'Académie, la section historico-philologique de ce corps fut supprimée pendant plusieurs dizaines d'années et ne fut réorganisée que par l'empereur Alexandre. Après l'an 1811, le Chancelier *Roumiantsov*, dont le noble enthousiasme pour l'histoire de la Russie avait été encore fortifié par la lecture du «Nestor» de *Schlözer*, tâcha de donner un nouvel élan aux études historiques en Russie. Entre autres, il fit rechercher des fragments historiques relatifs à la Russie, soit dans les livres imprimés en divers pays, soit dans les ouvrages manuscrits en langues orientales ou européennes. La mort de ce Mécène, immortel et inimitable à la fois, a interrompu plusieurs entreprises qui y avaient rapport [3]). Il en sera plus d'une fois question dans les Analectes.

Peu de temps avant la mort du Chancelier, M. *Frähn* publia son Ibn-Foszlan, qu'on peut nommer le premier recueil de fragments orientaux relatifs à l'histoire, à l'ethnographie et à la géographie de l'ancienne Russie. Les travaux postérieurs de M. *Frähn* et de ceux qui suivirent la route frayée par lui ont bien prouvé que le trésor oriental est encore loin d'être épuisé sous ces rapports.

Dans les quinze dernières années on a plusieurs fois exprimé le désir de voir recueillis les petits fragments dispersés dans les littératures orientales et européennes. Il suffira de citer ici les noms de deux savants, dont les travaux instructifs nous ont appris à apprécier et à éclaircir les sources slaves

---

3) Voy. mon article: *Krugs Verhältniss zum Kanzler Rumänzow und sein Antheil an der archäographischen Expedition* inséré dans «Forschungen in der älteren Geschichte Russlands. Von Philipp Krug. Theil. St. Petersburg und Leipzig 1848.» pag. CLXI — CCX

et étrangères les unes par les autres. M. *Schafarik* regrette dans ses Antiquités slaves (Prague 1837) que la littérature arménienne soit trop peu explorée pour l'histoire des peuples slaves, et que le recueil de Stritter soit incomplet, et en même temps il ne manque pas d'engager les savants à faire un recueil de fragments relatifs aux Slaves, dispersés dans les sources latines du moyen-âge, à l'instar du recueil de Stritter. Dans la même année, bien qu'indépendamment du savant bohême, M. *Pogodin* (v. son Начертание Русской Истории. Москва 1837) fit allusion au besoin de préparer un recueil des fragments renfermés dans les auteurs «francs», à l'instar du recueil byzantin publié par l'Académie Impériale.

Ayant conçu l'idée de publier des Analectes, je prévins ce dernier savant que je ferais connaître bientôt plusieurs témoignages inconnus relatifs à l'histoire ancienne de la Russie. Non seulement il entra dans mes vues, mais en même temps il m'engagea expressément, dans l'intérêt de l'histoire russe, à publier sous les auspices de l'Académie un recueil de tous les autres fragments, pour qu'ils deviennent plus accessibles aux historiens en Russie.

Etant d'accord avec M. *Pogodin* sur la nécessité de recueillir ces fragments aussitôt que possible, je ne peux néanmoins répondre au désir exprimé par lui et par d'autres savants russes, de réunir dans *un recueil systématique* tous les témoignages étrangers d'une moindre étendue. D'après mon avis, les fragments étrangers qui se rapportent, tant aux périodes tatare et moscovite qu'à la Russie lithuanienne (*Λιτβορωσία*), méritent également d'être plus connus des historiens de la Russie, pour qu'on puisse, mieux que par le passé, en apprécier la valeur intrinsèque, par la comparaison avec les sources nationales.

Pour publier dans un ordre systématique un si vaste recueil de fragments relatifs aux périodes ancienne et moyenne de l'histoire russe, il faudrait faire des préparatifs pendant une longue série d'années, — sans espoir fondé d'embrasser le

sujet en entier. Ce ne serait pas assez de reproduire le texte des fragments. Pour qu'un tel recueil fût réellement utile aux historiens de la Russie, il ne devrait pas être dépourvu de renseignements et indications sur les auteurs et écrits à extraire. Quand il s'agit de bien comprendre et d'apprécier des fragments empruntés à un auteur d'un caractère singulier ou ayant des tendances particulières, il faut, pour l'ordinaire, avoir égard *à la source entière*, et surtout se pénétrer des formules propres à son style. C'est souvent par le moyen de la terminologie générale d'un auteur et par la manière dont il développe ses idées, qu'on parvient à déterminer l'originalité d'un fragment, à en découvrir la source primitive.

Il faut donc renoncer, pour le moment, à la publication d'un recueil systématique desdits fragments. Le moyen le plus sûr de réaliser successivement le désir si souvent exprimé sera, d'après mon opinion, de communiquer ces fragments en guise d'articles détachés, dans les Analectes historiques. Au lieu d'en exposer le contenu, il vaudra mieux, pour plusieurs raisons, donner le texte des fragments mêmes. Ce sera la tâche d'une époque à venir, quelque éloignée qu'elle soit encore, de former un recueil systématique de ces articles détachés ou d'en faire usage à mesure qu'ils auront paru.

Il reste à énumérer les littératures historiques qu'il faut avoir en vue pour les deux parties des Analectes historiques. Grâce au zèle des savants danois, surtout de M. *Rafn*, je serai dispensé d'insérer aux Analectes des fragments *islandais;* car les suppléments, qui se trouveront peut-être plus tard dans des manuscrits inconnus, ne seront pas considérables. Ne connaissant que superficiellement le plan des éditeurs des «Antiquités Russes et Orientales», je n'ose dire qu'il y aura lieu de communiquer des suppléments littéraires-historiques au sujet des sources islandaises.

Les sources écrites *dans le nord scandinave*, en *latin*, en *suédois*, en *danois* et en *allemand*, formeront une masse de matériaux pour les deux parties des Analectes.

Le recueil de *Stritter* doit satisfaire, en attendant, au premier besoin de ceux qui ont à consulter les sources *byzantines*, sans être en état de profiter des textes originaux. Comme les traductions latines extraites par Stritter sont dûes pour la plupart à des savants manquant du tact historique, on rendrait même un service essentiel en recueillant les textes originaux des fragments dispersés, en les faisant accompagner d'une traduction russe plus fidèle et plus propre à satisfaire les besoins des historiens de la Russie. Quelque grandes que soient encore les difficultés de bien comprendre, dans tous les détails, le grec factice de certains Byzantins, il serait possible d'en rendre le sens moins arbitrairement que ne l'ont fait souvent les auteurs des traductions latines. D'ailleurs ce n'est pas par le moyen des traductions littéraires ou rectifiées, mais par une analyse comparative des textes originaux qu'on parviendra à séparer les sources du premier rang, celles de la seconde et de la troisième classe. On pourrait même obtenir quelques bons résultats, sous ce rapport, en comparant les uns aux autres les fragments relatifs à la Russie. Le recueil de Stritter laisse encore beaucoup à désirer pour la classification des sources. Je me réserve de signaler plus précisément les matériaux byzantins qui pourront entrer dans le cadre des Analectes, là où il sera question de Syméon le Logothète. Pour cette fois, il me reste encore à remarquer l'exclusion, du recueil de Stritter, des fragments qu'on rencontre dans les légendes des Saints et dans d'autres écrits ecclésiastiques, dans les ouvrages géographiques, dans les glossaires et scholiastes, dans les écrits sur la tactique, dans les chroniques nouvellement publiées, enfin dans les chartes et lettres.

Les sources *néo-grecques*, postérieures à la chûte du Bas-Empire et concernant l'histoire russe avant l'an 1700, ne se composent à peu près que de lettres et chartes dont le nombre n'est pas peu considérable.

Parmi les littératures orientales, celles qui méritent notre

attention particulière sont celles *des Arabes* et *des Persans*. Les restes de la littérature historique *des Arméniens* et *des Géorgiens* ne fournissent pas de fragments nombreux relatifs à l'histoire russe proprement dite, mais nous y rencontrons des faits remarquables pour l'éclaircissement de l'histoire de quelques races éteintes ou dégénérées, dont il est souvent question dans les annales russes pendant la période normande, pendant celle des Apanages et de la domination des Tatars. Pareillement il y a peu de fragments à emprunter, pour notre but, aux littératures *syriaque*, *néo-juive*, *osmano-turque* et à celle *des Tatars de Krimée*, *de Kazan* et *de Khiva*. La littérature *des Mongols* ne contient, à ce qu'il semble, presque rien qui regarde *directement* l'histoire russe avant 1700, et *les Chinois* n'entrèrent en rapports directs avec la Russie que vers le milieu du XVII^e^ siècle. — Il y aura lieu de revenir plus bas à la partie orientale des Analectes historiques, qui offre des difficultés particulières. Nous en allons signaler la plus grande. L'expérience a prouvé que les historiens de la Russie faisant des recherches détaillées sont induits en erreur ou tirent des conclusions fausses, en ne profitant que des traductions latines, allemandes, françaises ou anglaises des sources orientales. Les orientalistes mêmes désespèrent souvent de rendre fidèlement le style rhétorique ou le coloris romanesque des historiens de l'Orient. Et pourtant il reste à désirer, pour des raisons graves, que ces traductions modernes soient plus exactes sous ce rapport. Pour mettre les historiens de la Russie en état de consulter, en cas de besoin, quelque orientaliste expérimenté, il faudra insérer aux Analectes les textes originaux des fragments, accompagnés surtout de variantes des noms de personnes, des noms ethnographiques et géographiques. Il est même à espérer qu'il deviendra possible d'y joindre çà et là des traductions russes conformes aux textes originaux.

La littérature historique *des Polonais* est d'une importance spéciale pour l'histoire russe depuis le XI^e^ siècle. Il est fort à regretter que les savants polonais aient tardé à publier des

éditions exactes de plusieurs chroniques écrites en latin. On ne s'attendra pas à trouver dans les Analectes des extraits des chroniques de Kadłubek et de Boguchwała, d'après les éditions existantes. Dans les cas où les savants polonais n'arriveront pas, en réunissant leurs efforts, à nous donner enfin une meilleure édition de ces deux chroniqueurs, il ne reste qu'à communiquer leurs récits relatifs à la Russie d'après un texte épuré autant que possible. Quant aux lettres et chartes écrites en Pologne et relatives à l'époque moyenne de l'histoire russe, il faudra du temps pour épuiser ce trésor immense pour les Analectes. Beaucoup de ces documents, qui ne sont pas dépourvus d'importance, restent encore enfouis dans les Archives ou quelque autre part. D'ailleurs de telles chartes et lettres ne seront insérées aux Analectes qu'exceptionnellement; il suffira de les alléguer, de les décrire d'après l'époque, le contenu etc., tandis que ce sera la tâche de la Commission Archéographique d'en publier un nombre considérable dans un de ses recueils.

Il y a peu de fragments à tirer des sources des autres peuples slaves, tels que *les Bohémes*, *les Moraves*, *les Serbes* et *les Dalmates*, mais nous y trouvons des analogies intéressantes et instructives à la fois pour l'histoire intérieure de la Russie. L'ancienne littérature des Bulgars, qui s'est formée sous l'influence de la littérature byzantine et fut transplantée en Russie sous le nom de littérature ecclésiastique-slavonne, ne peut pas être séparée, en ce qui concerne la partie historique, de la littérature russe. Les fragments bulgars n'entrent pas, par conséquent, dans le cadre des Analectes.

Il existait une autre branche de la littérature bulgare chez *les Roumains* ou *les Moldovalaques*, remplacée dans les derniers siècles par la littérature indigène, nommé *roumaine*. Les chroniques écrites dans ce dialecte roman renferment quelques récits et notices relatives à l'histoire de la Russie avant 1700.

Outre les sources nombreuses écrites *en latin*, au moyen-âge

et plus tard, par des auteurs appartenant aux différentes nations de l'Europe, il y en a encore beaucoup qui font partie de l'une quelconque des littératures *romanes* ou *germaniques* et méritent de fixer l'attention des historiens de la Russie. Au reste, les monuments anciens des littératures romanes et germaniques nous fournissent peu de matériaux. Ce n'est que depuis le XVI^e^ siècle, que la Russie devint plus connue *des Allemands, des Anglais, des Hollandais, des Français* et *des nations de la péninsule pirénéenne. L'Italie* seule ne manqua pas, par suite des tentatives des papes, de s'occuper davantage de la Russie soumise aux Tatars.

Les chansons épiques, les traditions prosaïques etc., dans lesquelles *les Lithuaniens, les Esthoniens* et *les Finnois* font allusion aux Russes, sont plutôt curieuses que de quelque importance. Le défaut de littérature historique chez ces peuplades, ainsi que chez *les Lettons* et *les Prusses* (Пруси), est compensé en quelque sorte par les chroniques et par un grand nombre de documents officiels, provenant du temps de la domination des ordres ecclésiastiques-militaires dans *la Prusse proprement dite* et *dans les provinces baltiques de la Russie.* Ces sources, ainsi que celles qui proviennent de la réformation, méritent d'être mieux connues en Russie et doivent, conséquemment, être alléguées, décrites, extraites ou analysées dans les Analectes, en tant qu'elles y ont rapport.

Il y a encore une espèce particulière de sources pour l'histoire russe, bien que le nom de la Russie n'y soit point mentionné. Ce sont des passages qu'on rencontre surtout dans les écrits des autres peuples slaves, des Scandinaves, des Byzantins et des peuples orientaux, et qui offrent des points de comparaison avec les dogmes mythologiques, avec les institutions politiques, avec les coutumes et traditions, avec les cérémonies de deuil etc. de la Russie ancienne. Ayant égard à la difficulté de ce sujet encore peu travaillé, on n'exigera pas que les Analectes fassent connaître, dans le premier temps, beaucoup de ces passages parallèles. Mais il se présentera bientôt

une occasion d'éclaircir, à titre d'essai, par leur moyen, un événement capital, mais jusque-là très obscur de l'histoire russe.

Après avoir signalé les littératures diverses qui pourraient fournir des matériaux littéraires et historiques pour les Analectes, il convient de fixer les époques auxquelles il faudra se borner. On aura déjà aperçu que j'ai pris en général l'an 1700 pour le point final, et la vocation de Rourik pour le point de départ. Cela n'empêchera pas de porter quelquefois l'attention des historiens sur des sources du XVIII^e^ siècle, surtout quand elles sont encore inconnues. Il est même inévitable pour ceux qui s'occuperont de recherches préliminaires pour la science des sources de l'histoire russe de remonter quelque peu au-delà du temps de Rourik. Sans vouloir étendre les Analectes d'une manière contraire à leur but principal, je ne voudrais pas omettre des fragments nombreux concernant certaines peuplades dont la connexion intime avec l'histoire russe est évidente sous plusieurs rapports. Il sera donc à plusieurs reprises question, dans les Analectes, des Turks chazars, bulgars, polovtses, des Lithuaniens païens etc., d'autant plus, que beaucoup de sources étrangères parlent de ces peuplades et des Russes à la fois.

Quoique je ne me propose que de donner *un choix* de matériaux littéraires et historiques pour servir à la connaissance des sources de l'histoire russe [4]), on conçoit bien qu'une telle entreprise ne peut avoir un succès rapide que par la coopération de personnes instruites. C'est donc aux amis de l'histoire, en Russie et à l'étranger, que je m'adresse, dans l'intérêt de la science historique, en les invitant à contribuer à la réalisation du plan des Analectes. Il sera sans doute bien agréable à ceux qui s'y intéressent, d'apprendre que mes collègues MM. *Frähn*, *Brosset* et *Dorn*, ont bien voulu promettre de me seconder dans la partie orientale. C'est là que

4) Beiträge zur Quellenkunde der russischen Geschichte.

l'historien russe se trouve très souvent dans un grand embarras. *La science des sources orientales* en général est encore si peu éclaircie, qu'il est bien difficile de se faire une juste idée des auteurs et des origines de fragments nombreux relatifs à la Russie. Il nous importe beaucoup d'établir une différence rigoureuse entre les sources orientales du premier rang et celles qui proviennent des compilateurs.

Je crois aussi pouvoir compter sur le concours d'autres orientalistes, qui m'ont déjà aidé précédemment, ainsi que de plusieurs hommes de lettres, indigènes et étrangers. Peut-être le temps viendra bientôt où la Russie rendra des services semblables aux orientalistes et historiens d'autres pays. En préparant des matériaux pour servir à la connaissance des sources étrangères de l'histoire russe, on doit souvent avoir recours aux sources russes. Pour ne pas trop retarder le progrès des Analectes mêmes, il faudra s'abstenir, à l'ordinaire, de comparaisons spéciales des deux espèces de sources les unes avec les autres. Mais si les Analectes trouvaient un accueil bienveillant en Russie et à l'étranger, il me deviendrait possible, comme j'ai des motifs de l'espérer, de les faire avancer plus rapidement que je ne l'ai promis pour le commencement. En même temps un tel accueil et coopération, de la part des historiens étrangers, obligerait même ceux de la Russie à prouver leur reconnaissance par des faits. La Russie possède un nombre assez considérable de chroniques, de chronographies, de documents officiels etc., écrits en russe ou en slavon. Toutes ces espèces de sources renferment une quantité de faits plus ou moins importants pour l'histoire des peuples de l'Europe et de l'Asie. Ce serait sans doute un procédé digne de l'Académie Impériale, de communiquer des extraits des sources mentionnées aux orientalistes et historiens étrangers, ne fût-ce que sous une forme succincte. Ce ne serait pas seulement un service rendu à la science en général, il en résulterait aussi de grands avantages pour l'histoire de la Russie même. De tels extraits, restés pour la plu-

part inaccessibles aux orientalistes et historiens étrangers, ne les porteraient pas seulement à nous faire connaître des fragments inconnus et propres à suppléer aux passages russes correspondants, mais les savants étrangers ne manqueraient pas non plus, dès-lors, de critiquer à l'occasion les derniers à l'aide de leurs ressources particulières. Je m'abstiens d'en parler ici plus longuement, et me propose de ne pas perdre de vue un moyen bien propre à nous procurer, entre autres, beaucoup d'éclaircissements sur la position dans laquelle la Russie se trouvait vis-à-vis de l'Orientalisme et de la civilisation européenne, avant Pierre-le-Grand.

En attendant, il s'agit de réaliser autant que possible le premier but des Analectes. Il n'y a pas de doute que l'Académie Impériale ne soit le meilleur centre pour une telle entreprise scientifique. Ses Bulletins se communiquent par voie d'échange à un nombre assez considérable d'Académies, de sociétés savantes et d'universités, en divers pays de l'Europe. C'est par suite de ces relations scientifiques que beaucoup de questions au sujet des sources étrangères peuvent attirer l'attention des savants exercés. Par la publication des *Mélanges russes* (dans lesquels tous les articles du Bulletin relatifs à l'histoire, à l'ethnographie et à la statistique de la Russie, seront tirés à part), l'Académie a rendu facile à tout le monde de suivre la marche des Analectes, d'en découvrir les vides, de prendre connaissance des questions adressées aux savants des divers pays, etc.

Peut-être plusieurs personnes désireraient qu'il soit observé un certain ordre chronologique ou géographique dans la publication des articles détachés des Analectes. Je crois être assez habitué aux travaux de cette espèce pour trouver un tel arrangement impraticable, à cause de difficultés particulières. Avant tout, il conviendra de traiter les sources relatives à l'histoire russe, antérieure à l'invasion des Tatars, sans borner la coopération d'autres savants à une époque précise.

Au reste, des tables de matières, mises à la fin d'un certain nombre d'articles, faciliteront l'usage des Analectes.

Publier tous les matériaux littéraires et historiques, ains que toutes les remarques critiques, dans une seule langue, cela serait contraire à l'un des buts essentiels des Analectes, qui est précisément d'engager les savants des divers pays à éclaircir tel ou tel point d'histoire. Pour ne pas retarder le succès des Analectes par des mesures exclusives à l'égard de la forme, il sera permis de s'adresser à l'Académie en employant, outre le latin et le russe, les langues allemande, anglaise, polonaise, suédoise, italienne. En cas de besoin, on prendra soin de publier de telles communications dans quelque langue plus répandue.

Toutes les communications peuvent être adressées: «Au Secrétaire perpétuel de l'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg», soit par la poste, soit par le libraire-commissionnaire de l'Académie, L. Voss à Leipzig. L'Académie ayant reçu de la part des ambassadeurs, et consuls de l'Empire tant de preuves d'obligeance, ose espérer qu'ils voudront bien faciliter pareillement à l'avenir ses relations littéraires avec le monde savant de l'étranger.

Je vais donc mettre à exécution le plan des Analectes, sans reculer devant les difficultés, et j'espère que le temps, des circonstances plus favorables et la coopération des savants feront successivement prospérer ce qui est devenu un besoin urgent pour le perfectionnement des sciences historiques en Russie.

Kunik.

N° 2. Coup d'oeil sur les sources récemment découvertes ou analysées, par rapport à l'histoire d'Askold.

Avant d'adresser quelques questions aux savants des Pays-Bas, de France et d'Espagne sur deux manuscrits renfermant deux homélies *εἰς τὴν ἔφοδον τῶν Ῥῶς*, il sera à propos de

donner un résumé des découvertes et des recherches les plus récentes sur les Russes qui formaient l'élite des troupes d'*Askold*, depuis (environ) 862 jusqu'à l'an 882.

L'histoire des deux premiers souverains russes qui résidaient à Kiev, après en avoir chassé les Turks chazars, a été dans ces derniers temps éclaircie par plusieurs témoignages jusqu'alors inconnus. Depuis que l'Académicien *Krug* eut reconnu, en 1838, une lettre, écrite en 871 par l'empereur *Basile le Slave* et faisant mention d'un «Chaganus Nortmannorum», comme document relatif à l'histoire russe proprement dite, deux savants (des Académies ecclésiastiques de Moscou et de Kiev) rencontrèrent en 1841 une trace inattendue de deux homélies, tenues en 866 par le patriarche *Photius* à propos de l'incursion des Russes. En 1844 M. *G*..... publia un mémoire [1]), dans lequel il traita un passage de la *vie de St.-Etienne de Souroje*, écrite en slavon, et cita en passant un pareil passage de la *vie de St.-George d'Amastris*, d'après la traduction latine. Ce savant n'ayant pas réussi à déterminer le temps auquel l'un et l'autre fragment se rapportent, je tâchai l'année suivante, en m'appuyant sur le texte original inédit du légendaire de St.-George et sur plusieurs autres versions slaves de celui de St.-Etienne, de prouver qu'il n'est question dans les deux relations que du baptême des Russes en 866. En outre, de l'analyse détaillée des sources grecques et slaves je conclus, que tous les récits sur le second baptême en 886 manquent de réalité historique, qu'ils n'ont pris naissance que par suite d'une erreur chronologique des compilateurs byzantins, et que, sans exception aucune, ils se rapportent à l'an 866 ou en partie à l'an 867. Enfin, je discutai alors le rapport du doge *André Dandulo* sur l'expédition maritime d'Askold

1) C'est par erreur que les savants d'Odessa ont attribué à M. Pogodin ce mémoire (О походѣ Руссовъ на Сурожъ, inséré dans Записки Одесскаго Общества Исторіи и Древностей. Томъ I. Од. 1844. p. 191 — 196).

en 866, et hasardai la conjecture que l'empereur *Léon le Philosophe* n'a pas manqué de mentionner le baptême de 866 dans son ouvrage sur la tactique. Ce que, il y a 4 ans, je trouvais hasardé, me semble maintenant avoir plus de vraisemblance; mais il reste encore à déterminer plus exactement le temps où les différents chapitres de l'ouvrage de l'empereur Léon furent composés.

Quant au nom du prince prétendu Bravlin [2]), mentionné dans plusieurs versions de la *légende de St.-Etienne de Souroje*, il n'y a plus de doute pour moi que ce n'est qu'un adjectif, corrompu de бранливъ (bravliv = martial) par les copistes de la légende de St.-Etienne, et attribué primitivement à Vladimir-le-Grand. On a rapporté à Vladimir-le-Grand une tradition sur le ἡγεμών de 866, en faisant de lui (de V.) un prince Bravlin et en confondant deux événements différents en lieux et en temps, mais analogues par les conversions qui en sont l'accessoire. Pour s'en convaincre, il faut comparer en détail les légendes de St.-George et de St.-Etienne avec les relations de Nestor et d'autres écrits sur l'expédition de Vladimir vers Cherson [3]).

---

2) Voy. Mon ouvrage, Berufung der Rodsen. Zweite Abtheilung. 1845. p. 140. 380 383. 495.

3) En vain l'auteur anonyme — *anonyme* pour ceux qui ne le connaissent pas d'après ses autres ouvrages — du Письмо къ Редактору [Москвитянина. 1849. Іюнь. I. стр. 97] по поводу рецензіи на «Исторію Русской Церкви» de l'archevêque *Philarète*, me fait un crime de ce que j'ai accusé l'archimandrite *Makari*, d'avoir accepté sans raisons solides plusieurs baptêmes des Russes, à différentes époques du IX^e^ siècle. Il semble que l'anticritique n'a fait allusion qu'au rapport du Secrétaire perpétuel sur le concours de Démidov. Qu'il lise mon exposé de motifs, inséré dans Шестнадцатое присужденіе учрежденныхъ П. Н. Демидовымъ наградъ, Спб. 1847, et il se convaincra que j'ai rendu justice, autant qu'il convient, au mérite de l'ouvrage de Makari, en le recommandant, quoique le concours fût nombreux, pour un prix d'encouragement.

Un *κανὼν ἀκάθιστος* qui, d'après l'opinion de quelques auteurs, fut composé en souvenir de l'attaque de la capitale, qui eut lieu en 866, doit être exclu du nombre des sources russes par la raison qu'il se rapporte [4]) au Chagan des Avares, de l'an 626. D'après M. *Mouraviev* [5]) la délivrance de Constantinople, effectuée en 866 par la Sainte-Vierge, a donné lieu à composer un hymne triomphal qu'on chante encore en l'honneur de la «взбранной воеводы.» *Philarète* et *Makari* n'en disent rien dans leurs ouvrages.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles il faut mettre en

L'archevêque *Philarète*, en publiant son ouvrage (Исторія Русской Церкви. Сочиненіе Е. Р. Ф. Москва 1848), digne de toute la reconnaissance des historiens laïques, a répété l'erreur chronologique du légendaire de St.-Etienne, d'après lequel il fallait mettre le baptême d'un prince russe même avant Rourik. Moi, je nie le second baptême (en 886) et le baptême de Bravlin, personnage purement étymologique, parce qu'il résulte d'une analyse comparative des textes originaux grecs (voy. mon article inséré au Bulletin historico-philologique. 1845. Tome III. N. 3 et mon ouvrage, Rodsen. II. Abth. 1845. p. 331 — 380. 492 — 495) que toutes les relations byzantines et slaves sur le premier et sur le second baptême s'appuient plus ou moins sur la lettre pastorale de Photius aux Orientaux, écrite en 866 (ou 867?).

Un autre auteur, le prêtre *Богомоловъ* (О значеніи словъ: Варягъ, Казакъ, Россъ и Ретъ, или какъ должно понимать эти слова въ исторіи. Армейскаго Священника Никиты Н. Богомолова. Тифлисъ. 1849), vient de prendre le parti de l'archimandrite Makari, en se référant à un *extrait* du *rapport général* sur le concours de Démidov en l'an 1847 (voy. Отеч. Зап. 1847. Іюль. Смѣсь стр. 62 — 63). Je crois être dispensé d'analyser la méthode arbitraire, tant en philologie qu'en histoire, du prêtre Б. et de montrer que, sous ces rapports, le XVIII^e^ siècle n'est pas encore passé pour lui.

4) Rodsen II. p. 234.

5) Исторія Россійской Церкви. Второе изданіе. С. П. Б. 1840. pag. 13.

doute l'existence historique du *Dir* de *Nestor*, malgré le duel employé *quelquefois* dans *la tradition* et malgré le tertre *traditionel* de Dir. Il n'est peut-être qu'un surnom d'Askold, d'après l'analogie de l'«*Helgi dyr*» dans le Landnâmabôk islandais. Quoi qu'il en soit, il est entre autres fort étonnant que le légendaire de St.-George d'Amastris et l'empereur Constantin ne parlent que d'un ἡγεμών ou ἄρχων unique.

Le savant danois *Finn Magnusen* [6]) a reconnu le premier le nom islandais *Höskuld(r)* pour la forme primitive du russe *Askold*, mais tout en ajoutant que la forme *Oscoldus*, des écrits latins, en est l'analogue, il a oublié de citer les derniers.

En 1828, M. *d'Ohsson* [7]) cita le premier, à ce qu'il semble, un prince slave, appelé *Dir* chez l'Arabe *Masoudy*. On n'a pas manqué de traduire ce passage en russe et d'en profiter à plusieurs reprises, sans soupçonner jusqu'à l'heure actuelle, que *le Dir* de l'Arabe est encore plus suspect que celui de Nestor. M. *Charmoy*, en traduisant le même passage de *Masoudy* [8]), nomme ce personnage tantôt Dir, tantôt A'd-dir ou A'd-dîn, et voudrait prendre tout à la fois son nom pour une forme corrompue de Lothaire, de Vladimir ou de . . Au reste il est plus que hasardé de regarder le prince *slave* Dir ou ? de l'Arabe pour contemporain d'Askold († 882). *Masoudy*, qui fait à dessein une différence entre les deux termes ethnographiques: *russe et slave*, parle d'un prince *slave*, nommé Dir, *de son temps*. Mais nous savons que cet auteur a achevé la première rédaction de son ouvrage, dont il est question ici, en l'an 335 de l'hégire (= $9\frac{4}{4}\frac{7}{8}$ après J. C). Avant de parler des interpolations d'un ouvrage historique, il faut au moins en montrer la possibilité.

---

6) Runamo og Runerne. Kjöbenhavn 1841. pag. 267 et comp. Rodsen II. p. 138 — 140.

7) Des peuples du Caucase. Par d'Ohsson. Paris 1828. p. 88.

8) «Relation de Mas'oudy sur les anciens Slaves» insérée aux Mémoires de l'Académie des Sciences de St.-Pétersbourg. VI^me^ Série. Sciences Politiques etc. Tome II. 1834. p. 314. 393. 394. 406.

Les Arabes ont-ils passé sous silence les Russes de l'an 866? C'est à quoi on ne peut pas encore donner une réponse décisive. Tandis que les Russes se mirent à attaquer Constantinople pour la première fois et s'en approchèrent, l'empereur Michel en sortit pour aller au-devant des Arabes. Ayant reçu la nouvelle de l'incursion des hommes du Nord, il revint sans avoir rien fait et sans pouvoir empêcher que *les Arabes de Crète* ne pénétrassent jusqu'à la Propontide. Il faut donc parcourir les auteurs arabes, surtout ceux qui ont écrit en Espagne, d'où les Arabes de Crète sont sortis. Al-Makkary, compilateur riche en faits et publié en anglais par un Espagnol savant, M. Gayango, parle plusieurs fois des Arabes crétois, sans faire mention de leur expédition en l'an 866. Il ne sera pas superflu d'ajouter que les Russes de 844 sont nommés *Magous* chez les auteurs arabes.

Au mois de mai de cette année, un orientaliste a été assez heureux pour découvrir un fait entièrement inconnu jusque-là, à savoir une expédition des Russes, aux temps d'Askold vers les pays situés aux bords de la mer Caspienne. Cette courte notice, qui se trouve chez un auteur persan, sera communiquée dans les Analectes.

Il m'était impossible, en 1845, de signaler la source primitive de la relation d'*André Dandulo* sur l'expédition des «Nortmannorum gentes» en 866. Ce n'est que récemment que j'ai enfin découvert une autre relation sur les Russes de 866, dans la chronique latine de *Jean le Diacre*, d'où l'a extraite *André Dandulo*.

N° 3. Sur le besoin de soumettre à un examen critique les productions littéraires du patriarche Photius.

J'aurai l'occasion de donner plus tard les détails sur la vie et sur la carrière littéraire de Photius. Pour cette fois, je me contente d'exprimer le regret qu'on ait tant tardé à compléter les

travaux préliminaires par lesquels les savants modernes ont fait connaître l'écrivain le plus fécond des Byzantins du IX^e^ siècle. En jetant un coup-d'oeil sur le grand nombre de productions littéraires de Photius, on ne peut s'empêcher de présumer que quelques-unes portent son nom à titre mal fondé. Il s'en faut même de beaucoup qu'on puisse soustraire la lettre de Photius au roi des Bulgares, au soupçon d'être supposée. Il y a même des motifs de présumer que la lettre du patriarche aux Orientaux a été interpolée.

Plusieurs ouvrages et lettres de Photius étant des sources précieuses pour l'histoire des peuples slaves, il est à désirer qu'on ne diffère plus de les soumettre à un examen approfondi. Il reste encore entre autres à mieux éclaircir la question concernant Cyrille et Méthode, par l'analyse détaillée des efforts continuels de Photius pour l'organisation et l'agrandissement de l'église grecque. Malheureusement beaucoup de lettres et discours de Photius sont encore inédits et même inconnus, au titre près. C'est-là principalement qu'il faut chercher des éclaircissements sur l'individualité éminente de Photius, et que nous pourrions trouver encore quelques fragments qui se rapportent directement ou indirectement à l'histoire des Slaves du sud et des Russes de Kiev.

Grâce à plusieurs jurisconsultes contemporains, on est en état d'apprécier plus justement l'influence exercée par Photius sur le développement du droit canonique.

Outres les travaux sur ce sujet, il existe encore quelques productions de Photius qui ont été pareillement traduites en slavon et sont passés de la Bulgarie tant en Servie qu'en Russie. Il semble que ces traductions ne nous font point connaître d'écrits perdus. Nous sommes d'ailleurs si mal instruits au sujet de quelques manuscrits attribués à Photius qu'il vaudrait la peine de recueillir tous les renseignements relatifs à ses traités manuscrits conservés dans les bibliothèques de la Russie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, de l'Italie et de l'Espagne.

L'essai le plus récent, celui de l'abbé *Jager*, pour caractériser Photius comme écrivain, a échoué. Je fus un des premiers à porter un jugement sévère sur cet ouvrage. Qu'on compare maintenant l'opinion d'un savant allemand (Leipziger Repertorium der Literatur 1846. I. p. 16 — 21) et le jugement porté par Mortreuil (Histoire du droit byzantin. II. 496).

N° 4 et 5. Que sont devenues les deux homélies εἰς τὴν ἔφοδον τῶν Ῥῶς, découvertes à Moscou par Païsi Ligaridès et mentionnées pour la dernière fois par Montfaucon?

La lettre pastorale adressée de la part de Photius, en 866, aux Orientaux, passa long-temps pour la source la plus ancienne de l'histoire russe proprement dite. Elle est d'une grande valeur, parce qu'elle nous apprend que Photius fut informé de la fondation de l'empire de Russie, qu'il fit même allusion aux invasions continuelles des Normands dans les autres pays de l'Europe, et qu'il expédia un évêque chez les Russes de Kiev.

Cette lettre doit maintenant céder son rang honorifique à deux autres écrits du célèbre patriarche, qui avait coutume de rédiger des sermons sur les questions agitées de son temps. Quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous et caractérisent tant l'auteur que la nation à laquelle ils étaient adressés. Il y en a deux qui doivent exciter l'intérêt le plus vif des amis de l'histoire russe. Photius, en les tenant peu après l'invasion des Russes, au milieu de l'an 866, s'y est mis à désigner «la foudre byperboréenne», frappant à l'improviste, comme une punition envoyée du ciel aux Grecs dépravés.

Nous ne savons plus comment cet orateur spirituel et zélé tout à la fois continue et traite son sujet. Si l'on réussissait à recouvrer ces deux monuments de son éloquence, l'histoire russe gagnerait un trésor singulier, à côté duquel on pourrait mettre tout-au-plus les prédications des prêtres anglo-saxons contre les vices de leurs ouailles à propos des invasions des

Normands danois. Il existe, de ces dernières, à ce qu'on assure, encore deux, dont l'une est imprimée dans la collection de Langebek.

Les deux homélies de Photius furent découvertes par le Grec *Païsi Ligaridès*, à Moscou, en l'an 1663, ou plus tard, et fixèrent l'attention de *Nicolas Heinsius* en l'an 1669. C'est par le dernier que les savants de France furent mis en état d'en donner une description. Nous trouvons à ce propos des renseignements chez *Combefis* et *Montfaucon*.

N'ayant pas trouvé l'ouvrage de *Combefis* [1]) dans les bibliothèques de St.-Pétersbourg, je dois me borner à reproduire les indications d'*Oudin* [2]) qui semble les avoir copiées littéralement de l'ouvrage de son prédécesseur.

Oudin, après avoir mentionné (p. 208. 209) que François Combefis avait publié et commenté la lettre de Photius adressée à l'archevêque d'Aquilée, dans son «*Auctarium ultimum Bibliothecae Veterum Patrum. Parisiis* 1672. P. I. p. 527 — 537. 544 — 549», continue ainsi:

«Ibidem, p. 549 ad 552, ab eodem Combefisio refertur, his verbis:

> «Syllabus Epistolarum trium MSS. Canonum Septendecim Concilii Constantinopolitani et Orationum Sexdecim nondum impressarum: quem Syllabum contulit vir Clarissimus Emericus Bigotius à Domino Nicolao Heinsio nuper acceptum, cui ipsi ante annum, (anno nempe 1670. vel 1671.) dum Liberorum Belgiae Ordinum Legatum agens, Mosco iter haberet, illustrissimus Gazensis Metropolita Dominus Païsius Ligarides contulisset.»

---

1) Bibliothecae Sanctorum Patrum auctarium novissimum. Paris. 1672. — Dans la note insérée au Journal Москвитянинъ (1841) on ne lit que quelques lignes, à ce qu'on dit, extraites des pages 299. 300.

2) Oudini Commentarius de scriptoribus ecclesiae antiquis. Lipsiae 1722. II. pag. 209 — 214.

«*Photii Epistolae.*»

Ayant allégué 3 lettres, adressées de la part de Photius *Νικολάῳ Πάπα* et *Οἰκονόμῳ καὶ Συγκέλλῳ τῆς Θεοῦ πολιτῶν Ἐκκλησίας*, et 17 règles canoniques, *Oudin* passe, pag. 210, (d'après Combefis) aux

«*Photii Homiliae.*»

«1. *Λεχθεῖσα τῇ ἁγίᾳ παρασκευῇ ἐν τῷ ἄμβωνι τῆς ἁγίας Εἰρήνης, κατὰ τὴν συμπλήρωσιν τῶν κατηχήσεων . . .*»

«2 *Φώτιος Ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ρώμης... Μετὰ τὴν κατηχητικῶν λογίων ἀνάγνωσιν, ὧν ἡμεῖς . . .*»

«3. *Τοῦ αὐτοῦ ἁγιωτάτου Φωτίου ὁμιλία πρώτη εἰς τὴν ἔφοδον τῶν Ρώς;* Ejusdem sanctissimi Photii Homilia prima in Russorum irruptionem. *Τί τοῦτο; τίς ἡ χαλεπὴ αὕτη καὶ βαθεῖα* [3]) *πληγὴ καὶ ὀργή; πόθεν ἡμῖν ὁ ὑπερβόρειος οὗτος καὶ φοβερὸς ἐπέσκηψε κεραυνός; καὶ τὰ ἕτερα.* Quid, istud? quaeve gravis haec altaque plaga et ira? Unde nobis Hyperboreum hoc ac tremendum fulmen immissum? Et caetera.»

«4. *Τοῦ αὐτοῦ ἁγιωτάτου Φωτίου Ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ρώμης ὁμιλία Β' εἰς τὴν ἔφοδον τῶν Ρώς;* Ejusdem sanctissimi Photii Archiepiscopi Constantinopolitani Novae Romae, homilia altera in Russorum irruptionem. *Οἶδα μέν, ἅπαντες συνεπίστασθε, ὅσοι τε δεινοὶ συνιδεῖν ἀποστροφὴν πρὸς τοὺς ἀνθρώπους Θεοῦ, ὅσοι τε ἀμαθέστερόν πως περὶ τὰ τοῦ Κυρίου διάκεισθε κρίματα καὶ τὰ ἕτερα,* Novi sane, scitis omnes, quotquot sagaces estis, ut aversionem à Deo intelligatis, quotquot item rudius fere erga Domini judicia affecti estis. Et caetera.»

«5. *Τοῦ αὐτοῦ Φωτίου... ὁμιλία λεχθεῖσα εἰς τὸν Εὐαγγελισμὸν τῆς ὑπεραγίας θεοτόκου Μαρίας . . .*»

«6. *Φωτίου . . . ὁμιλία τρίτη λεχθεῖσα ἐν τῷ ἄμβωνι τῆς ἁγίας Εἰρήνης, τῇ ἁγίᾳ Παρασκευῇ μετὰ τὴν ἀνάγνωσιν τῆς κατὰ συνήθειαν κατηχήσεως . . .*»

«7. *Τοῦ αὐτοῦ ἁγιωτάτου Φωτίου . . . . . ὁμιλία δευτέρα εἰς*

3) Cette leçon est empruntée à Combefis.

τὸν Εὐαγγελισμὸν τῆς ὑπεραγίας θεοτόκου. Ἐλέχθη ἐπὶ παρουσίᾳ τοῦ βασιλέως . . .»

«8. *Φωτίου... ὁμιλία εἰς τὰ βαΐα, καὶ εἰς τὸν Λάζαρον...*»

«9. *Τοῦ αὐτοῦ ἁγιωτάτου Φωτίου... ὁμιλία εἰς τὸ γενέσιον τῆς ὑπεραγίας Δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου...* Edita prioris mei *Auctarii* ad Bibliothecam sanctorum Patrum, ex eminentissimi Cardinalis Julii Mazarini Codice MS. tomo I. col. 1583. editionis Parisiensis 1648. in folio . . .»

«10. *Τοῦ αὐτοῦ ἁγιωτάτου Φωτίου Ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως, ὁμιλία ῥηθεῖσα ὡς ἐν ἐκφράσει τοῦ ἐν τοῖς Βασιλείοις περιωνύμου ναοῦ* ... Edita in Combefisii Manipulo rerum Constantinopolitanarum, p. 296, Graecè et latinè, cum notis, ex editione Parisiensi 1664. in 4, quam Graecè antea Lambecius produxerat, ac Codino subjecerat Parisiis anno 1655, in folio . . . .»

Voici ce que l'ouvrage de *Montfaucon* [4]) renferme sur cette question.

«Codex operum Photii recens, qui olim D. Emerici Bigotii *τοῦ μακαρίτου* amici nostri fuit, et nunc inter Manuscriptos nostros numeratur.»

«Orditur autem is qui collectionem fecit ab Epigrammate in laudem Photii, cujus auctor fuisse fertur Païsius Ligarides Metropolita Gazae. Cujus primus versus hic apponetur:»

«*Φώτιος ὁ πραπιδέας πεπνυμένος ἐν πατριάρχαις;* sequitur postea Graecè.»

«Catalogus quorumdam operum sanctissimi Photii Patriarchae Constantinopolitani, collectus opera sanctissimi et eruditissimi Païsii Metropolitae Gazae, inter honorabiles honorabilissimi et in tota Palaestina Praefecti.»

«Epistola 1. Sanctissimo Papae . . . Nicolao . . ., cujus initium *ὅτε τῆς Ἱεραρχίας κατὰ νοῦν.*»

. . . . . .

4) Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova. Parisiis 1739. II. p. 1186. 1187.

«Ejusdem sanctissimi Photii

«Homilia prima circa incursionem Russorum, τῶν Ῥώς, cujus initium, τί τοῦτο; τίς ἡ χαλεπὴ αὕτη καὶ βαρεῖα πληγή;»

«Ostendit propter peccata nostra haec nobis immitti mala, etc.»

«Ejusdem Homilia 2. circa incursionem Russorum, cujus initium, οἶδα μὲν ἅπαντες συνεπίστασθε.»

«Ait ex ira Dei talem immitti Barbarorum invasionem, etc. Haec autem Homilia hic tota describitur, praecedentium vero partem solum affert.»

. . . . . .

«Ejusdem Homilia in Nativitatem B. Mariae Virginis, cujus initium: Πᾶσα μὲν ἑορτή. Edita a Combefio.»

«Ejusdem Homilia ῥηθεῖσα ὡς ἐν ἐκφάσει τοῦ ἐν τοῖς βασιλείοις περιωνύμου ναοῦ, cujus initium: φαιδρὸν ὁρῶ τῆς παρούσης ἡμέρας. Edita a Lambecio.»

«Post haec vero disquirit Logarides ille Païsius, ad quem Imperatorem pertineant Encomia et Laudes a Photio emissae, et multis hoc argumentum persequitur, quod longius esset recensere.»

«Ejusdem Photii in sepulturam Christi, cujus initium: Ἀφ' ἑκάστου μὲν τῶν τοῦ Χριστοῦ. Quae Homilia integra pene affertur.»

Fabricius et son éditeur *Harless* [5]) ne parlent de notre manuscrit que d'après les renseignements des trois auteurs cidessus mentionnés.

Les notices communiquées au monde savant en 1672, par Combefis, n'ont pas échappé à l'attention de *Buhle*, ancien professeur à l'université de Moscou et auteur d'un essai d'une littérature de l'histoire russe [6]). Il écrit pag. 107 de son ouvrage:

5) Bibliotheca graeca. Editio nova curante Harles. Volumen undecimum. Hamb. 1808. p. 30. 31.

6) Versuch einer kritischen Literatur der russischen Geschichte. Erster Theil. Von Johann Gottlieb Buhle. Moskwa 1810.

«Ejusdem *Photii Orationum*, quae plures non editae *Mosci* «habentur, *tituli et capita*, graece et latine, in: *Combefisii* Bibl. «PP. Graeco lat. Auctar. noviss. T. I. p. 527. Vgl. *Accurata* «*Codd. Graec. Mss.* Bibliothecarum Mosquensium sanctissimae «Synodi *Notitia et Recensio*, edita a *C. F. de Matthaei*; Lips. 1805. «T. I. II. 8.»

Néanmoins personne n'a parlé de nos deux homélies, dans la littérature russe, jusqu'en 1841, où deux savants communiquèrent à M. *Pogodin* quelques extraits des indications de Combefis et Oudin. Ces extraits étant trop brefs, M. *Pogodin* [7]) ne réussit pas à décider si Heinsius avait emporté avec lui le manuscrit de Moscou ou une copie de ce dernier.

Par suite de différentes recherches, faites dans le dernier temps, il m'est devenu possible de donner des renseignements un peu plus positifs sur le manuscrit de Moscou et de faire connaître un manuscrit pareil, conservé autrefois dans une bibliothèque d'Espagne. En me réservant de parler plus tard du dernier, ainsi que des relations de Heinsius avec Païsi, Graevius et Thévenot, je me borne ici à dire un mot du sort du manuscrit en question depuis le retour de Heinsius en Hollande.

A juger d'après les renseignements de Combefis et Montfaucon, Nicolas Heinsius n'avait reçu des mains de Païsi qu'un catalogue descriptif des oeuvres de Photius renfermées dans un manuscrit existant à Moscou. Peu après son retour en Hollande, Heinsius remit le trésor acquis par lui au savant français *Bigot*. Nous apprenons encore de Montfaucon, que la seconde homélie avait été entièrement copiée [8]) par Païsi.

Pour recouvrer le manuscrit de Moscou et le catalogue descriptif de Païsi, ou pour obtenir au moins plus de détails sur les deux sermons, il y a plusieurs moyens.

---

7) Voy. son article: Новое свидѣтельство о Руссахъ 866 года, inséré au Journal Москвитянинъ. 1841. N. 11. p. 123 — 128.

8) C'est par ce mot et non par «décrite» que je rends ici l'expression «describitur.»

1) Il faut faire des recherches dans les bibliothèques soumises à l'inspection du St.-Synode, à Moscou. *Matthiae* (voir ci-dessus) et *Schiada* [9]) citent plusieurs traités inédits de Photius, sans faire mention d'un manuscrit tel qui est décrit par Montfaucon.

2) Il faut parcourir la correspondance de *Païsi*, dont il sera question dans les Analectes, ainsi que de plusieurs sources inconnues, qui répandent des lumières sur ce personnage fameux. Il importe d'apprendre le nom de la bibliothèque où le manuscrit fut découvert en 1663. D'ailleurs quelques indices me portent à présumer que *Païsi* a fait des recherches dans la bibliothèque privée des Czars de Moscou. Malheureusement celle-là est devenue vraisemblablement la proie des flammes.

3) Il est question de nos homélies dans la correspondance entretenue par *Heinsius* avec son ami *Graevius*. Je communiquerai bientôt quelques renseignements sur l'ambassade de *Heinsius* à Moscou, en 1669.

4) Les papiers de *Combefis* se trouvent, suivant les on-dit, à la bibliothèque nationale de Paris.

5) *Emery Bigot*, qui fut un des bibliophiles les plus renommés du XVII^e^ siècle, mourut à Rouen en l'an 1689. Ses voyages en Hollande et autres pays le mirent en correspondance avec beaucoup de savants. On a imprimé le catalogue de sa bibliothèque, riche en manuscrits, en 1706 [10]), époque où elle fut vendue. Je ne peux citer ni le titre de sa correspondance savante ni l'année dans laquelle elle a été imprimée.

6) Il faut faire en France des recherches spéciales sur le

---

9) Arcana bibliothecae Synodalis et Typographicae Moscuensis sacra, tribus catalogis codicum manuscriptorum graecorum, superiore anno, Moscvae retecta ab Athanasio Schiada, scholae graecae ibidem professore, nunc autem denuo luci publicae exposita accurante M. Joanne Erhardo Kappio. Lipsiae 1724.

10) Bibliotheca Bigotiana. Paris 1706.

sort ultérieur des manuscrits de Montfaucon. On dit que sa bibliothèque fut vendue après sa mort, en 1741. L'Académie Impériale s'adressa en 1845 à un de ses membres correspondants, à Paris, pour apprendre si le catalogue de *Païsi* avait été incorporé à la bibliothèque nationale. M. *Hase* a eu la complaisance de nous informer qu'il ne s'y trouve pas. Peut-être eus-je tort d'adresser alors ma demande en termes trop vagues à M. *Hase*, qui sait sans doute aussi bien que moi que les pages 1156 et 1157, où *Montfaucon* a parlé du Catalogue de *Païsi*, ont pour rubrique: *Bibliotheca San-Germanensis*. Les manuscrits faisant partie autrefois de la bibliothèque de St.-Germain ont été dispersés dans la première révolution. Il y en a même quelques-uns à la bibliothèque publique de St.-Pétersbourg. M. *Waitz* cite un catalogue des Manuscrits de St.-Germain-des-Prés comme appartenant à la bibliothèque de l'université de Montpellier. Ce catalogue a été composé par E. Martène, qui mourut en 1739.

Je parlerai dans le prochain N° des Analectes du manuscrit des homélies de Photius, conservé autrefois dans une bibliothèque espagnole. Cependant il est bien possible qu'il soit perdu pour toujours, ainsi que celui de Moscou. C'est pourquoi je prends la liberté d'engager les savants de France à poursuivre les traces du catalogue de Païsi.

(Tiré du *Bullet. hist.-phil. T. VI. No.* 23 et 24.)

Zur Ethnographie Livlands, vom Akademiker SJOEGREN. (Lu le 11 juillet 1849.)

Als ich auf meiner im Sommer des Jahres 1846 nach den Gouvernements Livland und Kurland, zur genaueren Untersuchung der Ueberreste der Liben *) und Kreewingen, unternommenen Reise in dem bisher allgemein bekannten Wohnsitze der ersteren zu Neu-Salis, an der Ostküste des Rigischen Meerbusens, ihrer gegen alle Erwartung noch 22 Individuen vorgefunden hatte, und dann unterweges nach Kurland auch namentlich zu Riga mich nach etwanigen anderwärtigen Spuren von Liben erkundigte, glaubte man mich allenfalls nur noch auf eine entfernte Gegend im Walkschen Kreise hinweisen zu dürfen, und zwar nach einer Notiz, welche am Ende des in den von der Rigaschen Gesellschaft für

*) Gewöhnlich nennt man sie Liwen, in der Schreibung zwischen Liwen, Liven und Lieven oder Liewen schwankend; allein da die Leute sich selbst Lîbi oder Lîb, ihre Sprache Lîbikiel, Lîbkiel und sogar Livland Lîbmâ nennen, so halte ich es für recht und billig das alte bekannte *Suum cuique* auf sie anzuwenden und sie nicht wie bisher, sondern mit dem Namen zu benennen, der dem Volke bis auf den heutigen Tag von jeher eigen gewesen ist, wie man aus dem alten ehrwürdigen Chronisten Russlands Nestor ersieht, bei dem sich auch schon dafür gerade Либь findet. Wer sich übrigens mit der Sprache dieses Volkes nicht zu befassen braucht, worin ich aus triftigen Gründen die Bezeichnung des gedehnten î durch î eingeführt habe, der mag in Hinsicht des Volksnamens, wenn Lîben seiner Gewohnheit gar zu ungemäss scheinen sollte, statt dessen Liiben schreiben.

Geschichte und Alterthumskunde der russischen Ostsee-Provinzen herausgegebenen Mittheilungen aus dem Gebiete der Geschichte Liv-, Ehst- und Kurlands, zweiten Bandes zweites Heft (1841), S. 341 ff. gedruckten Nachtrages zu dem Aufsatze «zur Kenntniss der Alterthümer besonders aus Bronze, die in den Ostsee-Provinzen Russlands aus der Erde gegraben werden» vom H. v. Brackel in einer Note S. 375 ff. sich befindet. Jene interessante, bisher aber, wie es scheint, sogar wenig bekannte Notiz lautet: «In den Filialen der Kirchspiele Marienburg und Schwaneburg, Seltinghof und Aahof, auf dem äussersten Grenzgebiete Livlands, wo es an die Gouvernements Pleskau und Witebsk stösst, und mit vielen Waldungen und Sümpfen bedeckt ist, lebt ein merkwürdiger Ueberrest des finnischen Volksstammes, mitten unter der lettischen Bevölkerung jener Gegenden, der sich seine Sprache erhalten hat, die finnischen Ursprungs, zwar dem Ehstnischen ähnlich, jedoch sowohl von dem dörptschen als auch von dem revalschen Dialect der ehstnischen Sprachen verschieden, und dem revalschen und ehstnischen Landvolk nicht wohl verständlich sein soll; was nun freilich darin seinen Grund haben kann, dass diese Sprache durch Beimischung slawischer und lettischer Wörter und Wortformen verdorben sein mag. — Allein eines der von diesem Völkchen bewohnten Dörfer zum Gute Aahof gehörig und sehr abgelegen in einer öden Wald- und Sumpfgegend an der obern Aa, von der übrigen lettischen Population mehr getrennt, heisst Liewe, und bei seinen Bewohnern ist noch jetzt eine Tracht im Gebrauch, die eben so sehr von der der Letten als der Ehsten in Livland und Ehstland abweicht und durchaus eigenthümlich sein soll. — Es wäre doch, nach dem Gesagten, nicht absolut unmöglich, dass sich dort, mitten unter den Letten, ein Ueberrest der alten Liven erhalten haben könne, und die Sache ist interessant und wichtig genug, um eine genaue Nachforschung zu verdienen, zu der unsere Gesellschaft vielleicht durch Mittheilung an die gelehrte ehstnische in Dorpat, willkommene Veranlassung geben könnte. In den Marienburgschen und Schwaneburgschen Kirchenbüchern sollen von sehr alten Zeiten her Notizen und Klagen der Prediger darüber enthalten sein, dass

diese Ehsten, wie sie dort genannt werden, sich isoliren und nichts lernen wollen. Diese Notiz verdanke ich der Güte des Herrn Propstes Girgensohn zu Marienburg. — Ein Bauer aus Aahof erzählte mir, wie bei weitem der grössere Theil des Aahofschen Gebietes aus diesen Ehsten bestände, welche die fruchtbarsten Ländereien an der Aa inne hätten, fleissig und arbeitsam und deshalb wohlhabend, aber auch bös und jähzornig wären. Sie wohnten zum Theil in Dörfern von mehren Gesinden, etwa bis 16 Wirthe zusammen, aber doch häufiger in kleinen Dörfern von 3 bis 4 Gesinden, und am liebsten sporadisch in einzelnen Höfen. Das Dorf Liewe bestehe ebenfalls nur aus 3 bis 4 Gesinden. — Manche dieser Ehsten besorgten ihr Feld mit Stieren, wie es die übrigen Ehsten in Livland thun, obgleich ein solcher Anspann unter ihren Nachbarn, den Letten, ganz ungewöhnlich sei. Die Tracht dieser Leute komme derjenigen gleich, die auch bei den übrigen Ehsten in Livland im Gebrauch wäre, nur die Bewohner des Liewe Dörfchens hätten eine besondere, sie auszeichnende Tracht, die der Erzähler aber nicht näher beschreiben könne, da er nur selten diese Leute gesehen, indem das Dörfchen Liewe vom Herrnhofe Aahof sehr weit, er glaube drei Meilen, entfernt, seine Frohnen auf einem entlegenen Beihofe leiste, deshalb auch nur selten mit der lettischen Population in Berührung komme.» — So weit Herr v. Brackel. Zufälliger Weise traf es sich, dass während meines Aufenthaltes in Riga auch der Arrendator des Kronsgutes Aahof mit einigen von jenen nicht-lettischen Bauern sich dort befand. Man brachte einen von ihnen zu mir; allein es war leider mit ihm nichts anzufangen, da er, sei es aus Misstrauen und Furcht, oder aus Dummheit, auf die Fragen, die ihm vorgelegt wurden, keine Antwort geben wollte oder konnte. Ich musste mich also mit der von dem Arrendator erhaltenen Notiz begnügen, dass es dort 2 Dörfer solcher Nicht-Letten gebe, und dass sie ehrlich und gutmüthig, aber grob und eigensinnig seien. Weiter im Osten, um Ilsen, fänden sie sich in noch grösserer Masse als im Aahofschen, eben so wie, in einer etwas geringeren Zahl, gleichfalls im SO. um Kalnemois. Auch durch einen anderen Mann, an den man sich mir zu Gunsten gewen-

det hatte, war keine weitere Aufklärung zu erlangen, als dass die Sprache, wie bereits auch Herr v. Brackel behauptet hatte, von der ehstnischen abweiche, obgleich diess nicht eigentlich der Fall ist mit dem Worte, dessen der Mann sich für das Sprechen selbst bedient hatte, nämlich pajatta, insofern es nach Hupel's, mit seiner ehstnischen Sprachlehre (2te Auflage) verbundenen ehstnischen Wörterbuche (S. 170. vgl. S. 510 unter reden) in demselben Sinne gleichfalls dem ehstnisch-dörptischen Dialekte und zum Theil auch dem revalschen (im südlichen Wiekschen) eigen ist. Freilich bildete jenes Wort pajatta die einzige Probe, die ich von der Sprache der Aahofscheu nicht-lettischen Leute zu Riga erfahren konnte. Nach dem Aahofschen selbst zu reisen, wie ich wol gewünscht hätte, war mir damals nicht möglich, leider aber eben so wenig später bei meinem zweiten Anfenthalte in Riga, auf der Rückreise aus Kurland, wo die dortigen in grösseren Massen noch fortbestehenden Liben mich länger in Anspruch genommen hatten, als dass mir zu einem Abstecher nach einem so abgelegenen Orte wie das Aahofsche, und in einer Gegend, wohin gar keine Poststrasse führt, Zeit mehr übrig geblieben wäre. Aeusserst willkommen war es mir daher, dass der bekannte gelehrte Director des Gymnasium zu Riga und der Schulen in Livland Dr. von Napiersky sich erbot mir mit der Zeit nähere Auskunft über die räthselhafte nicht-lettische Bevölkerung mitten unter Letten an den oben angegebenen Orten im Walkschen Kreise zu verschaffen, wenn ich ihm schriftliche Fragen aufsetzen wolle, was ich denn auch zu thun nicht ermangelte und eben so wenig meinen gebührenden Dank für einen der Wissenschaft so bereitwillig geleisteten Dienst schon im Voraus abzustatten. Da es mir hauptsächlich darum zu thun war etwas ausführlichere Proben von der Sprache in die Hände zu bekommen, so entschied ich mich einstweilen für die von Bacmeister vorgeschlagenen, denen ich dann noch etliche Fragen hinzufügte. So dürftig nun auch diese sowohl als die bereits im Verlaufe des Jahres 1847 eingelaufenen Antworten erscheinen mögen, so können sie doch nebst den vorangehenden Sprachproben dazu dienen das über der Sache schwebende Dunkel zu verscheu-

chen und die Frage durch Einsicht in das wichtigste Moment derselben, die Sprache, der Entscheidung näher zu bringen, weshalb ich auch keinen Anstand nehme, des bereits von Hrn. v. Brackel mit Recht hervorgehobenen Interesses und der Wichtigkeit des Gegenstandes wegen, sämmtliche durch gütige Mitwirkung des Hrn. Napiersky mir zugekommenen Data der Oeffentlichkeit zu übergeben. Vorläufig habe ich nur noch zu bemerken, dass von den Sprachproben und Antworten die ersteren mit *S.* bezeichneten sich auf die im Seltinghofschen, die anderen mit *A.* aber auf die im Aahofschen Gebiete wohnhaften Nicht-Letten beziehen. Uebrigens rühren die eingesandten Proben von zwei verschiedenen Personen her, von welchen Dr. v. Napiersky in seinem Schreiben an mich ausdrücklich bemerkt, dass »sie der ehstnischen Sprache nicht kundig seien und nach dem Gehör vielleicht Manches nicht ganz richtig aufgefasst haben.« Leider ist diess nun allerdings auch offenbar der Fall gewesen, wie es bei solchen Aufzeichnungen gewöhnlich, und das eben so natürlich, zu geschehen pflegt. Um so mehr habe ich es für unerlässliche Pflicht gehalten alles gerade so zu geben, wie ich es in den Originalen gefunden habe. Jedoch habe ich, wo handgreiflichere Fehler oder Bedenklichkeiten in irgend welcher Beziehung vorliegen, vorläufig ein kritisches ? oder einzelne Berichtigungen und Erläuterungen in Klammern beigefügt. Ausführlichere Bemerkungen folgen später nach. In Betreff der in den Proben herrschenden theils lettischen, theils deutschen Rechtschreibungs-Principien dürfte es für manche Leser nicht überflüssig sein noch zu bemerken, dass die durchstrichenen Buchstaben, mit Ausnahme des s, d. h. des scharfen, harten *s*, eine Art Erweichung bezeichnen, das den Selbstlautern angefügte einfache *h* aber nach deutscher Weise bloss die Dehnung derselben, ausser wenn auf das *h* wieder ein Selbstlauter folgt. *Es* und *oh* werden im Lettischen fast wie die Diphthonge *ie* und *uo* ausgesprochen, und dasselbe wird wol auch um so mehr in den hier nun folgenden Sprachproben höchst wahrscheinlich der Fall sein.

1. Gott stirbt nicht.
   S. Jummala eij kohla.
   A. Jummala ei keala.
2. Der Mensch lebt nicht lange.
   S. Seo innemin eij ellap (?) kauge.
   A. Innema kauga ei ella.
3. Die Mutter liebt ihre Kinder.
   S. Emma armatsche omme latsche.
   Die Mutter küsst ihre Kinder.
   A. Emma butsch (Lettisch) latsch.
4. Sie hat viel Milch in den Brüsten.
   S. Tool om paĺlu peima rinnan.
   A. Paillu peema nisun.
5. Ihr Mann liebt sie.
   S. Tuu armatses (! vgl. oben armatsche) omma meest (aus Missverständniss offenbar: sie liebt den eigenen Mann).
   A. Mees *) tud miludes (Lett.).
6. Diese Frau war schwanger.
   S. Ta nahne om (nicht war, sondern ist) lewle.
   A. Fehlt!
7. Vor sechs Tagen hat sie einen Sohn geboren.
   S. Ihn kout peiwe tuu om schündinu (?) ütsch latsch (Kind).
   Vor sechs Wochen hat sie einen Sohn geboren.
   A. Kuus nedels (Lett.) taga (?) sen its poig schründin.
8. Sie ist noch krank.
   S. Tuu om wiel tüppin.
   A. Tei (?) weel wiggalinna (?).

---

*) Hierzu findet sich im Originale folgende Note: «das lange ee wird so ausgesprochen, dass es wie in ä lautet; überhaupt ist die Aussprache, besonders der Vocale, sehr undeutlich.» Was die Bemerkung über das ee insbesondere anbetrifft, so glaube ich nicht, dass die meinige oben darüber angeführte dadurch aufgehoben werde, zumal da auch unten das Adverb wiel in S. gegenüber dem weel in A. gerade zur Bestätigung meiner Ansicht dient.

9. Ihre Tochter sitzt bei ihr und weint.
   S. Tuu tütrigu lettewe tuul munnule en (Lett.) ikkawe.
   A. To tidder to mam istos un (Lett.) ikna.
10. Das Kind will nicht saugen.
   S. Taa latsch eij tahha imme.
   A. Latsch ei taha tad nissa (die Brust) imme.
11. Das Mädchen kann noch nicht gehen.
   S. Sche tütrigukene eij weije wiel keuwde.
   A. Tiddrik ei weha keuga.
12. Sie ist vor einem Jahre und zwei Monaten geboren.
   S. Tuu om ihn ütte ahstagut en (Lett.) katte koud schündinu.
   A. Tom schündin itz aasta katz kuud (!).
13. Diese vier Knaben sind alle gesund.
   S. Niu keik nellí poischikste om terwe.
   A. Kik nelli poisse terwed.
14. Der erste läuft, der zweite springt, der dritte singt, der vierte lacht.
   S. Taa ihsman juhsk, taa tehne kargas, taa kolmas laul, taa nellas nakr.
   A. Isman lendes (!), tehane letsch (Lett.), kolmas laud, nellas nakre.
15. Dieser Mann ist blind.
   S. Taa mihsch om sükke.
   A. Sche mees sükkel.
16. Seine Frau ist taub.
   S. Tuu nahne om mehme (mehms Lett. stumm).
   A. To nanna kurla (Lett. kurls).
17. Sie hört nicht, dass wir reden.
   S. Tuu eij kuule, mes (eig. was) mie pahtume.
   A. To ei kuule, me (was) mi paiatama.
18. Dein Bruder niest.
   S. Suu wellí aigutles.
   A. Su welli aiwitegge.
19. Deine Schwester schläft.
   S. Suu süssar makkas.
   A. Su sissor makkas.

20. Euer Vater ist wach.
    S. Tie essa om erranu (eig. erwacht).
    A. Su (!) essa ei makka (schläft nicht).
21. Er isst und trinkt sehr wenig.
    S. Ton (!) schü en (Lett.) juh weidu.
    A. Tum weidi schüm un (Lett.) juume (?).
22. Die Nase ist in der Mitte des Gesichtes.
    S. Ta nina om kespagan (eig. am mittleren Orte) pallet.
    A. Nenna kéissen pallat.
23. Wir haben zwei Füsse und an jeder Hand fünf Finger.
    S. Meil om katzs jalga en (Lett.) koagi kehjmun weisch sürma.
    A. Meil on katz jelge un (Lett.) kummale kag wiis sirma.
24. Die Haare wachsen auf dem Kopfe.
    S. Na jouse kaswase pe beel (!).
    A. Juus paeha (eig. in den Kopf) kaswas.
25. Die Zunge und die Zähne sind in dem Munde.
    S. Taa kiel en (Lett.) na amba om soum.
    A. Kiil un (Lett.) amba suun.
26. Der rechte Arm ist stärker als der linke.
    S. Taa eh keschi om kangeb eij ku (eig. nicht wie) taa kurra.
    A. Ae kessi kangap kurra kessi.
27. Ein Haar ist lang und dünn.
    S. Ütsch jous om pähne en (Lett.) puiek.
    A. Juus pikka un (Lett.) peene.
28. Das Blut ist roth.
    S. Ta werri om werrew.
    A. Werri werja.
29. Die Knochen sind hart wie Stein.
    S. Na lou om kalle neij (so) ku kiwi.
    A. Lu om ne kalg niggu (so wie) kiwwi.
30. Der Fisch hat Augen, aber keine Ohren.
    S. Taal kallal om schilma, eij olle kirwo.
    A. Kalla silma om, kürwa ei olle.

31. Dieser Vogel fliegt langsam.
    S. Schee tschirk lendas illakesti.
    A. Tsche tschirk illa lendas.
32. Er lässt sich zur Erde nieder.
    S. Tuu lask maa beele (! eig. auf die Erde).
    A. To lask muhala (muh ala).
33. Er hat schwarze Federn in den Flügeln.
    S. Tuul om musta karwa nain seiwun.
    A. Toel om must karro siibu.
34. Der Baum hat grüne Blätter und dicke Aeste.
    S. Taal poul om alla lihhe en (Lett.) jemmi ossa.
    A. Ittel puul alla lehe un (Lett.) jämma oss.
35. Dieser Vogel hat einen spitzen Schnabel und kurzen Schwanz.
    S. Schiel tschirgul om pühnu em (en Lett.) waib nena en (Lett.) lühü and.
    A. Tsche tschirgu om waib ninna un (Lett.) lihü amd.
36. In seinem Neste hat er weisse Eier.
    S. Tuu pesan om walge munna.
    A. To pessanum (!) tol om walge turra.
37. Das Feuer brennt; wir sehen den Rauch, die Flamme und die Kohlen.
    S. Tah tulli pallas; mü nehmje tah sau, tah kirre en (Lett.) na üdse.
    A. Tulli pallas; me näma tossu (!), tulli (!) un (Lett.) üdsi.
38. Das Wasser in dem Flusse fliesst geschwinde.
    S. Taa weschi urran jousk kerjede.
    A. Weschi urran sehen kergeda jus.
39. Der Mond ist grösser als die Sterne und kleiner als die Sonne.
    S. Taa kouw om soureb isku (!) nah teihed en (Lett.) wehamb eij ku (eig. nicht wie) peiw.
    A. Ku surrem niggu (auch eig. nicht wie) tächt un (Lett.) wähäm niggu pande.
40. Gestern Abend fiel Regen.
    S. Illa üdagu sotte wichm.
    A. Eila eddaks pola (eig. gegen Abend) wichn sätta.

41. Heute Morgen sah ich den Regenbogen.
S. Tehmba ohmugu mo neije taa wikkakahri.
A. Taem omnu ma neia pilwe (!).

42. Des Nachts ist es finster und am Tage helle.
S. Ühse om pümme en (Lett.) peiwe ełłe.
A. Uehi pümne un (Lett.) paiwa ella.

43. Wir reden die ehstnische Sprache.
S. Mü pahtama maakült (!).
A. Mü paetam maaküll (!).

44. Versteht ihr auch ehstnisch zu sprechen?
S. Weij (Lett.) tü ka taijade (eig. könnt) majutu pahta?
A. Waisakka (!) maistata (?) maakült (!) paeta.

45. Die Zahlwörter: 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 20, 21, 22, 30, 31, 40, 41, 50, 51, 60, 70, 80, 90, 100, 101, 102, 110, 111, 120, 130, 200, 300, 400, 500, 1000.
S. Ütsch, katsch, kol, nełłi, weisch, kousch, seidse, kattese, üttese, tkumme (!), ützteischkumme, katzteischkümme, kolteischkümme, katschkumme, katschkümmeütsch, katschkümmekatsch, kolkümmet, kolkümmetütsch, nełłikümmet, nełłikümmet ütsch, weischkümmet, weischkümmet ütsch, kouschkümmet, sedsekümmet, kattesekümmet, üttesekümme, sada, sada ütsch, sada en katsch, sada en kümme, sada en ützteischkümme, sada katzkümme, sada kolkümmé, katschsada, kol sada, nełłi sada, weisch sada, tuhaa.
A. Itz, katz, kolm, nelli, wiis, kuus, saitse, kattise, üttese, künimen, itztaiskümmen, katztaiskümmen, kolmtaiskümmen, katzkümmen, katzkümmenitz, katzkümmen katz, kolmkümmen, kolmkümmen itz, nellikümmen, nellikummenitz, wiiskümmen, wiiskümmen itz, kuuskümmen, saitsekümmen, kattisekümmen, üttisekümmen, sadda, sadda en itz, sada en katz, sadda en kümme, sadda itztaiskümme, sadda en katzkümmen, sadda en kolm kümmen, katzsadda, kolmsadda, nellisadda, wiissadda, tuhha.

1. Mit welchem Namen werden die Leute von den nachbarlichen Letten bezeichnet?

S. Iggauni.
A. Letten.

2. Wie nennen sie sich selbst und ihre Sprache?
S. Iggauni oder Latweeschi.
A. Letten (Letti rachwas); ihre Sprache: maaküll.

3. Finden sich unter ihnen Traditionen über ihre Herkunft und welche?
S. Gar keine. Einige sagen: Ehstland sei ganz nahe und sie seien in den Pestjahren herversetzt.
A. Keine.

4. Wie nennen sie in ihrer Sprache die Letten, Ehsten, Russen?
S. Letten Lettlese, Ehsten Mamisch, Russen Wellase.
A. Letti rachwast, Mahamihi (!), Wällasi.

5. Die Namen der Kirchspiele, Dörfer oder Gesinde, in welchen sie wohnen, und der Güter, zu welchen sie gehören.
S. Diese Notizen betreffen die Ehsten im Filiale Selting-hof des Kirchspiels Marienburg unter den Gütern Ilsen und Kalnamuische; ihre Dörfer- und Gesindenamen sind meistentheils ganz lettisch oder doch nicht aus dem Ehstnischen abzuleiten; einige mögen aus dem Ehstnischen herzuleiten sein, z. B. Schwetz oder Sihbazs, Paikin, Tschonka, Kelle.
A. In Aahof, im Marienburgschen und Ilsen und Kalnemoise im Marienburgschen Kirchspiele. Diese Leute waren die ursprünglichen Einwohner dieser 3 Güter; die jetzt daselbst befindlichen Letten sind hier eingewandert und bilden in Aahof den vierten Theil der Bevölkerung.

6. Die Zahl der Seelen männlichen und weiblichen Geschlechts?
S. Die Zahl der Seelen beträgt ungefähr unter beiden Gütern 720 männlichen und 760 weiblichen Geschlechts.
A. In Aahof leben von den Liwen noch etwa 500 männliche und 550 weibliche Seelen. In Ilsen und Kalnemoise sind weniger Letten eingewandert. Die Seelen-

zahl der Liwen kann später auf Verlangen ermittelt werden.

7. Besitzen sie eigenthümliche Familiennamen, oder werden sie bloss nach den Gesinden benannt?

S. Ihre Familiennamen haben sie erst zur Zeit der Freilassung (1820) bekommen und werden nach ihren Taufnamen genannt; die gegebenen Familiennamen sind meistentheils lettisch und einige nur Spitznamen, die ehstnische Bedeutung haben mögen.

A. Zugleich mit den Letten erhielten auch diese bei der Freilassung ihre Familiennamen, z. B. Unda, Saks, Ploks, Ratnik, Burka, Pulwer, Tinger, Warta, Uiska, Kusma, Porekt, Tippan, Onnu, Kalle, Sossa, Kuhole, Pudse, Gussar, Janup, Debban.

8. Haben sie in ihrer Sprache irgend welche Lieder, die sie bei ihren Zusammenkünften, z. B. auf Hochzeiten, singen?

S. In ihrer eigenen Sprache gar keine Lieder, als nur Lettische.

A. Nein. Auf ihren Hochzeiten und bei anderen Gelegenheiten singen sie lettische Lieder. In ihrer eigenen Sprache haben sie weder Bücher, noch Lieder. Seit 40 — 50 Jahren erst sprechen sie auch Lettisch, und es finden sich auch jetzt noch unter ihnen viele alte Leute, die es nicht verstehen. Sie sagen mit den Ehsten um Walk sprechen zu können, das Ehstnische aber um Dorpat, Fellin oder Pernau nicht zu verstehen.

Am Schlusse der Notizen über S. finden sich dann noch von einer anderen Hand folgende lehrreiche Bemerkungen: «Der Aberglaube unter ihnen hat mehr den Character des ehstnischen als des lettischen, besonders finden sich Reste des Götzendienstes, der einen Hausgott verehrte, dem ein Gebüsch neben dem Gesinde geheiligt ist, wohin bisweilen Opfer gebracht werden. Jedoch sind nur sehr schwache Spuren dieses Götzendienstes übrig. Alles dieses mag auch von den Ehsten im Schwaneburgischen Filiale Aahof auf dem Kronsgute Aahof gelten, wo noch ein Dorf tief im Walde mit sehr unvermischten solchen Ehsten wohnen soll, die ihre eigene Tracht

haben, und wenn ich nicht irre, so habe ich gehört, dieses Dorf heisse Lihwe zeems» (vgl. oben S. 161 die von Hrn. v. Brackel mitgetheilten Nachrichten); »jedoch will ich nicht dafür stehen. Auch diese sollen nichts von ihrer Herkunft wissen. Zu bemerken ist, dass diese Ehsten mit dem Livländischen Ehstland fast ununterbrochen zusammenhängen. Denn das lettische Kirchspiel Adsel stösst an das ehstnische Kirchspiel Harjel, und von der ehstnischen Gränze zieht sich im Gute Adsel ein Strich solcher lettisirter Ehsten bis Treppenhof an der Gränze des Kirchspiels-Filials Seltenhof. Da zieht sich erst ein Strich Letten vor, der ungefähr 2 oder 3 Meilen breit ist; dann aber fangen wieder die Ilsenschen Ehsten an, die fast ununterbrochen mit den Aahofschen Ehsten auf einer Seite und mit den Kalnamuischeschen Ehsten auf der anderen Seite zusammenhängen. Ich glaube, nur die Sprache kann Auskunft darüber geben, ob wir hier Reste der Liwen zu suchen und zu finden haben; diese Sprache ist aber mit Lettischem so vermischt, dass sie kein reines Bild giebt. Ob sich Grundformen des Liwischen da finden, kann ich nicht beurtheilen; so viel weiss ich aber, dass die ächten Ehsten, sowohl Dörptsche als Revalsche, wenig von der Sprache dieser Ehsten verstehen.»

Wie nun diese allgemeine Schlussbemerkung über die Sprache mit der oben am Ende des vorangehenden Abschnittes über die Aahofschen Nicht-Letten insbesondere angeführten übereinstimmt, so auch die Bestimmung der gegenwärtigen Wohnsitze jener Nicht-Letten überhaupt mit der beachtenswerthen Notiz, die man im dritten Bande der Topographischen Nachrichten von Lief- und Ehstland von dem verdienten A. W. Hupel bereits aus dem Jahr 1782 findet, wo es am Ende des Abschnittes über das Kirchspiel Marienburg S. 212 f. ausdrücklich heisst: »In dieser Gegend geht ein Strich ehstnische Wohnungen mitten durch die Letten, von Kalnamuisch zwischen Seltinghof und Marienburg über Treppenhof und Adsel nach Walk, der einige tausend Bewohner hat, lauter wahre Ehsten, die sich unvermischt zusammenhalten. Ihre Weiber schneiden, wie die am Peipus-See, die Haare ab, so bald sie verheirathet sind. Wenn sich

diese dahin gezogen und dort niedergelassen haben, ist mir unbekannt.» Man sieht, dass hier von einer und derselben Gegend und von einer und derselben Bevölkerung die Rede ist, nur dass sie in dem Zeitraume, der von Hupel bis zum Verfasser der die von uns mit S. bezeichneten Sprachproben und Antworten beschliessenden Bemerkungen verflossen, vermuthlich durch allmäliches Aufgehen in Letten, bereits sehr zusammengeschmolzen ist, und dass, was der zuletzt erwähnte Verfasser nur muthmaasslich am wahrscheinlichsten für Ehsten hält, bereits von dem ehstnischen Grammatiker Hupel geradeweg und auf das Entschiedenste eben dafür ausgegeben wurde. Und wie ungleich besser erhalten und reiner muss nicht die Sprache noch zu Hupel's Zeit gewesen sein! Da nun doch auch der vorher gedachte unbekannte Verfasser jetzt noch ganz vernünftig in letzter Instanz eben an die Sprache appellirt, so wollen wir zur Vergleichung mit den oben gelieferten Proben von der nicht-lettischen Sprache im Seltinghofschen und Aahofschen nicht allein zwei ehstnische Uebersetzungen derselben Phrasen hersetzen, sondern auch eine libische, und zwar namentlich nach der livländischen zur Zeit nur noch zu Neu-Salis gebräuchlichen Mundart, da nur sie allein, als die nächste und in ihrer Art dem Ehstnischen gegenüber einzige in Livland, in Betracht kommen kann. Die erste ehstnische durch *R.* bezeichnete Uebersetzung bezieht sich auf den revalschen Dialekt und ist, so wie sie hier gedruckt vorliegen wird, von einem Manne aufgesetzt worden, der für einen guten praktischen Kenner jener Mundart gilt; die zweite, den anderen ehstnischen Hauptdialekt, den dörptischen, repräsentirende Uebersetzung rührt von einer anderen Person her, stellt aber diesen Dialekt so dar, wie er namentlich im Werroschen und Antzenschen gesprochen wird, weshalb ich diese andere ehstnische Uebersetzung durch *W.* bezeichnet habe. Da sie von mir selbst nach Dictamen niedergeschrieben worden, so habe ich mich dabei derselben Schreibeweise bedient, als bei meiner eigenen an vorgesetztem *L.* zu erkennenden libischen Uebersetzung. Es bezeichnet nämlich darnach der über die Selbstlauter gesetzte Haken ˙ ihre Dehnung,

über den Mitlautern aber ' ihre Mouillirung. *É* ist das geschlossene französische *e*. Statt des deutschen *ä* steht das auch an und für sich etwas breitere *æ*, statt des russischen ц (*ts*) *c*, statt з (weiches *s*) *z*, statt *c* (hartes *s*) *s*, statt ш (*sch*) *š* und statt ж (französ. *j*) *ž*; ŋ ist das nasale *n* und *v* nicht nach deutscher Art wie *f*, sondern als *w* auszusprechen. Wenn sich übrigens durch die von mir angenommene Schreibweise bei dem ersten Worte der beiden ehstnischen Uebersetzungen eine Verschiedenheit herausstellt, die sich in ihnen bei allen ähnlichen Fällen noch gar häufig wiederholt, so ist zu bemerken, dass die Verschiedenheiten der Art grösstentheils nur scheinbar, keinesweges aber in der Sprache selbst vorhanden sind. Mag man auch vielleicht im Ehstnischen hie und da nach der Schrift Jummal, emma und andere dergleichen Wörter mit verdoppelten Consonanten aussprechen, so wie auch im Finnischen analoge Verdoppelungen in gewissen Fällen dialektisch erscheinen, so wird das doch unter dem Volke selbst gewiss so selten vorkommen *), dass man nicht begreifen könnte, wie ein faktisch so wenig

*) Auf meiner, freilich nur auf einen Theil des Landes beschränkten, Reise durch Ehstland (von Reval nach Pernau) im Sommer 1846 war ich nicht wenig erstaunt kein einziges Beispiel von solchen der Schrift entsprechenden Ausnahmen zu hören. Vielleicht kam es aber eben nur daher, dass ich ein Fremder war, der zwar scharf, aber ganz stillschweigend auf die Gespräche der Ehsten horchte, von ihnen für einen ihrer Sprache ganz unkundigen Deutschen oder Russen gehalten wurde, in dessen Gegenwart sie sich also nicht im Geringsten zu geniren brauchten. Höchst beachtenswerth ist in dieser Beziehung, was der ehstnische Pastor Ahrens, Verfasser der neuesten im Jahr 1843 zu Reval erschienenen Grammatik der ehstnischen Sprache revalschen Dialektes, der über das Ehstnische gründliche theoretische und praktische Studien gemacht, und in Folge derselben längst auf Reformen der Schriftsprache nach der finnischen und in Gemässheit der reinen ehstnischen Volkssprache selbst gedrungen hat (s. die angeführte Grammatik S. 22 f.), in seiner späteren Schrift: Johann Hornung, der Schöpfer unserer ehstnischen Kirchensprache (Reval 1845) S. 25 schreibt: »Der Ehste spricht auf dem Pastorate eine ganz andere Sprache, als im Dorfe.

oder gar nicht begründetes Verhältniss dennoch habe zu einem allgemeinen Princip bei der ehstnischen Rechtschreibung erhoben werden können, wenn man nicht durch ein genaueres Studium derselben im Vergleich mit dem wirklichen

---

Er kennt die Kirchensprache sehr gut, und bedient sich ihrer in erbaulichen Gesprächen immer, oft aber auch bei anderen Gelegenheiten, wenn er glaubt, sich auf diese Weise leichter verständlich machen zu können» (d. h. also den Herren Pastoren selbst, die das Ehstnische gewöhnlich nur in Form der Kirchen- und Büchersprache kennen). S. 26 schreibt der würdige Mann in derselben Beziehung weiter: «Seit einem Jahre bemühe ich mich, in der reinen Volkssprache (so weit ich sie kenne) zu predigen, lese auch die Perikopen anders vor, als sie gedruckt sind, und meine Gemeinde ist nicht weniger als unzufrieden damit. Meine Confirmanden sprechen in der ersten Lehrwoche die Kirchensprache, in der zweiten entschlüpfen ihnen schon oft die Formen der Umgangssprache, und in der dritten sprechen sie ganz wie ihnen der Schnabel gewachsen ist. Auf den Localvisitationen habe ich bemerkt, dass die kleinen Kinder, welche noch nicht fertig lesen, gewöhnlich bei Wörtern von fehlerhafter Form anstossen» (und wie sollten sie es nicht!). «Sage ich ihnen das Wort nur, so wie es im Buche steht, so sprechen sie es zwar nach, aber mit unsicherer Stimme, und nur aus Respect vor der Auctorität; sage ich ihnen aber die richtige Form vor, so sprechen sie sie laut und freudig nach, mit voller Zustimmung des Gemüthes. Bei den Kinderbüchern, dem Abcbuche und dem Katechismus, müsste auch die Reform beginnen, dann zu dem Gesangbuche übergehen, und zuletzt mit der Bibel endigen. Ich weiss wohl, dass noch etliche Jahre vergehen werden, ehe es dazu kommt, denn alles Alte hat ein sehr zähes Leben, und vegetirt noch praktisch fort, wenn es schon längst theoretisch überwunden ist; aber — früher oder später — die Reform muss zu Stande kommen, sie ist unvermeidlich.» Diesem nach darf man sich wol nicht über den Schmerz verwundern, mit dem der Verfasser am Ende seiner neuesten Schrift: Zur ehstnischen Declinationslehre (Reval 1848) S. 30 ff. es aussprechen zu müssen glaubt, dass von allen theoretischen und praktischen Bemühungen für die Sprache kein Erfolg mehr zu erwarten sei und dass er fürchte, das Ehstnische gehe unaufhaltsam einer baldigen Vernichtung entgegen. Mit ihm selbst wollen wir wünschen, dass die Zukunft ihn Lügen strafen möge!

Stande der Sprache alsobald überzeugt würde, dass jene Rechtschreibung, eben so wie die für das Lettische bisher bestehende, im Grunde nichts weiter sei als blosse Nachahmung der deutschen, eingeführt und aufrecht gehalten durch Männer, die entweder Deutsche waren, oder doch die Sache bloss aus dem namentlich für das Deutsche gültigen Gesichtspunkte betrachteten, daher ihre deutsche Anschauungsweise ohne weiteres auch auf das Ehstnische und Lettische übertrugen und dadurch das System der Rechtschreibung für beide Sprachen in vielen Stücken schon von Haus aus mehr als billig verpfuschten und verwirrten. Doch es ist hier nicht der Ort diess weiter auszuführen, und wir wenden uns daher nun zu den oben versprochenen Uebersetzungen.

1. Gott stirbt nicht.
   R. Jummal ei surre.
   W. Jumal ej kuole.
   L. Jumal ap kuol.
2. Der Mensch lebt nicht lange.
   R. Innimenne ei ella kaua.
   W. Inemine ej ela kauge.
   L. Imi ab jela kauge (oder: kaug).
3. Die Mutter liebt ihre Kinder.
   R. Emma armastab omma lapsi.
   W. Ema armastab oma laci.
   L. Jema ârmiksub om lapsti (oder: lapst).

Die Mutter küsst ihre Kinder.
   R. Emma annab omma lapsile suud.
   W. Ema anap sû oma lacile.
   L. Jema anab om lapsedl sûd.

4. Sie hat viel Milch in den Brüsten.
   R. Temmal on pailo pima nissade sees (oder: rinnas).
   W. Temal om pallo pima rinnan.
   L. Tæmmæl om jænn siemd rindadl sizal.
5. Ihr Mann liebt sie.
   R. Temma mees armastab tedda.
   W. Tema més armastab teda.
   L. Tæm miez tæmdæ ârmiksub.

6. Diese Frau war schwanger.
   R. Sĕ naene oĺli rasked jalga.
   W. Se najne oli rasse.
   L. Tæmæ nâjn ol̀ læel.
7. Vor zehn Tagen hat sie einen Sohn geboren.
   R. Kümne päewa eest sündis temale (eig. ward ihr geboren) üks poeg.
   W. Kymme pæjva ést tema sajje maha poja ka (eig. kam nieder mit einem Sohne).
   L. T̀um pêva (oder: pæva) jæec tæma saj (eig. beka m) ŷd puog.
8. Sie ist noch krank.
   R. Temma on weel aige.
   W. Tema om vél töbine.
   L. Tæma om viel töbli.
9. Ihre Tochter sitzt bei ihr und weint.
   R. Temma tüttar istub temma jures ning nuttab.
   W. Tema tyttær istup tema man ja ikkep.
   L. Tæm tŷdær istub tæm jûrs ja (oder nach dem Lettischen: un) itkub.
10. Das Kind will nicht saugen.
   R. Se laps ei tahha immeda.
   W. Se lac ej taha imetama (?).
   L. Sie laps ap tâ imd.
11. Diess Mädchen kann noch nicht gehen.
   R. Se tüdruk ei wŏi weel käija.
   W. Se tydryk ej vöj vél köndî.
   L. Sie tyta ab uj viel kæud.
12. Sie ist vor einem Jahre und zwei Monaten geboren.
   R. Temma sündis aasta ning kahhe kuu eest.
   W. Tema om syndinu ytte ajasta ja katte kû ést.
   L. Tæmæ om ŷd âg̀ist (oder: âd̀ist) un kaks kû jæec s̀unnen.
13. Diese vier Knaben sind alle gesund.
   R. Need nelli poisikessed on kŏik terwed.
   W. Ne neli pojzikeze oma kik terve.

L. Næmad (oder: nænt) amad nelæ pojšk̀ist om terud.

14. Der erste läuft, der zweite springt, der dritte singt, der vierte lacht.

R. Essiminne jookseb, teine hüppab, kolmas laulab, nellas naerab.

W. Se edimene jôsep, töjne kargap, kolmas laulap, nelas nårap.

L. Êsmi juokšub, tojni (oder: toj) kargub, kolmas loulub, nelles nâgrub.

15. Dieser Mann ist blind.

R. Se mees on pimme.

W. Se més om pyme (oder: silmata, d. h. ohne Augen).

L. Se miez om sogd (oder: næemæt, d. h. ohne zu sehen).

16. Seine Frau ist taub.

R. Temma naene ei kule (hört nicht).

W. Tema najne om körveto (ohne Ohren).

L. Tæm najn om kûrli (Lett.) oder: kûlmat, d. h. ohne zu hören.

17. Sie hört nicht, dass wir reden.

R. Temma ei kule, et meie rägime.

W. Tema ej kûle, et mê könelame.

L. Tæm' ap kûl, ku mê pagatumi.

18. Dein Bruder niest.

R. Sinno wend aewastab.

W. Sino veli ajgustap.

L. Sin vel̀ (oder: vel) s'kandub (Lett.).

19. Deine Schwester schläft.

R. Sinno õdde maggab.

W. Sino sözar magab.

L. Sin syzær magub.

20. Euer Vater ist wach.

R. Teie issa on üllewel.
W. Teje eza om ylevan. } (eig. auf).

L. Tæd iza om yrgen.

21. Er isst und trinkt sehr wenig.
R. Temma sööb ning joob wägga weidi.
W. Tema syöp ja juop væjga vejdikene.
L. Tæma šyöb un (Lett.) juob vægg vejki.
22. Die Nase ist in der Mitte des Gesichtes.
R. Ninna on keskel näo sees.
W. Nena om kesken palun.
L. Nena om šuda dims (oder: gims Lett.).
23. Wir haben zwei Füsse und an jeder Hand fünf Finger.
R. Meil on kaks jalga ning iggal käel wiis sörme.
W. Meil om kac jalga ja iga ytte kæel vis sörme.
L. Mædden (oder: mædl) om kaks jålg un (Lett.) kumagid kæec vis sormd.
24. Die Haare wachsen auf dem Kopfe.
R. Juuksed kaswawad peas (eig. im Kopfe).
W. Jûze kazuva pæe pêle.
L. Ibukst kazabed pê pêll.
25. Die Zunge und die Zähne sind im Munde.
R. Keel ning hammad on suus.
W. Kél ja amba oma sûn (oder: sûn sizæl).
L. Kiel un (Lett.) ammad um sûss (oder: sû sizal).
26. Der rechte Arm ist stärker als der linke.
R. Parrem käewars on paksem kui pahhem.
W. Hæe kæzi om kövemb kuj kura kæzi.
L. Jua kiez om yl kura kæta (eig. über die linke Hand) kantim.
27. Ein Haar ist lang und dünn.
R. Juukse karw on pitk ning penikenne.
W. Yc jûz om pikk ja pénikene.
L. Juks ibuks om pitka un (Lett.) pien.
28. Das Blut ist roth.
R. Werri on punnane.
W. Veri om verev.
L. Ver om punni.
29. Die Knochen sind hart wie Stein.
R. Luud on köwwad kui kiwwi.

W. Lût oma köwa kuj kivi.
L. Lûd om vizad (nej) ku kî.

30. Der Fisch hat Augen, aber keine Ohren.
R. Kallal on silmad, agga mitte kõrwi.
W. Kalal om silma, aga ei ole körva.
L. Kalan om šîlmd, bet (Lett.) ab uo korad.

31. Dieser Vogel fliegt langsam.
R. Se lind lendab pikkamisselt.
W. Se lind linnap pikkamisse.
L. Sie linn ajlub yokiši.

32. Er lässt sich zur Erde nieder.
R. Temma lasseb hennast ma peale mahha.
W. Tema lazep enast mâ pæle maha.
L. Tæma laskub enst mâh.

33. Er hat schwarze Federn in den Flügeln.
R. Temmal on mustad sulled tíwades.
W. Temal om musta pudzaja sîvan.
L. Tæmmæl om mustad karad tibedl sizal.

34. Der Baum hat grüne Blätter und dicke Aeste.
R. Sel puul on rohhelissed lehhed ning paksud oksad.
W. Pûl om rohillene lehe ja paksu osa.
L. Pûn om alled liect un (Lett.) jämded (oder: sanded) oksad.

35. Dieser Vogel hat einen spitzen Schnabel und kurzen Schwanz.
R. Sel linnol on terraw nok ning lühhike sabba.
W. Seul linnul om terav nena ja lyhekene and.
L. Sien linnun om vaj nana un (Lett.) liki taber (oder: tæber).

36. In seinem Neste hat er weisse Eier.
R. Temma pessa sees on temmal walged munnad.
W. Tema pæzen oma valge muna.
L. Tæmmæl om tæm (oder: om) pezas valded munad.

37. Das Feuer brennt; wir sehen den Rauch, die Flamme und die Kohlen.
R. Tulli põlleb; meie näeme suitso; tuld (?) ning süsa.
W. Tuli palap; meie näeme sujc, kirg ja ygize.

L. Tulki palab; me næemi sau, liesm (Lett.) en (Lett.) šudud.

38. Das Wasser in dem Flusse fliesst geschwinde.
R. Wessi jookseb oia (eig. Bach) sees rutto.
W. Vezi jöen jôzep rutto.
L. Vez jouks juoksub užinest (oder: kærdest).

39. Der Mond ist grösser als die Sterne und kleiner als die Sonne.
R. Ku on surem kui tähhed, ägga weiksem kui päe.
W. Kû om sûremp kuj tajva tæhe ja væhemp kuj pæjv.
L. Kû om sûrim ap ku (eig. nicht wie) tæded un (Lett.) piškim ap ku pæuki (oder pæva, pæva).

40. Gestern Abend fiel Regen.
R. Eila ôhto saddas wihma.
W. Ejla ödak sadas vihma.
L. Jêli ŷdgen vîm sad.

41. Heute Morgen sah ich den Regenbogen.
R. Tänna hommiko näggin minna wikkerkaard.
W. Tæmba omuku mina næjje vikkarkaer.
L. Tempi uomukst (oder: uomd) mina (oder verkürzt: ma) nejs varvikš (Lett.).

42. Des Nachts ist es finster und am Tage helle.
R Ösi on pimme ning päewal on walge.
W. Yözel om pyme ja pæjval om valge.
L. Yöz om pind un (Lett.) pæval sæld.

43. Wir reden die ehstnische Sprache.
R. Meie rägime ma keelt.
W. Meie könelame mâkél.
L. Me pagatumi (oder häufiger bloss: pagatub) sârlimâkiel (oder: ylimâkiel).

44. Verstehst du auch ehstnisch zu sprechen?
R. Kas sinna mõistad ka ma keelt räkida?
W. Möjstat sena ka mâkél könelda?
L. Voj (Lett.) sina (oder verkürzt: sa) mojstad (oder: môstad) ka sârlimâ- (oder: ylimâ-) kiel pagat?

45. Die Zahlwörter: 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13,
20, 21, 22, 30, 31, 40, 41, 50, 51, 60, 70, 80, 90,
100, 101, 102, 110, 111, 120, 130, 200, 300, 400,
500, 1000.

R. Üks, kaks, kolm, nelli, wiis, kuus, seitse, kahheksa,
ühheksa, kümme, üksteistkümmend, kaksteistküm-
mend, kolmteistkümmend, kakskümmend, kaksküm-
mend üks (oder bisweilen auch: ükskolmatküm-
mend), kakskümmendkaks, kolmkümmend, kolm-
kümmendüks, nellikümmend, nellikümmendüks, wiis-
kümmend, wiiskümmendüks, kuuskümmend, seitse-
kümmend, kahheksakümmend, ühheksakümmend,
sadda, saddaüks, saddakaks, saddakümme, saddaüks-
teistkümmend, saddakaksteistkümmend, sadda kaks-
kümmend, sadda kolmkümmend, kakssadda, kolm-
sadda, nellisadda, wiissadda, tuhhad.

W. Yc, kac, kolm, neli, vîs, kûs, sejce, kattesa, yttesa,
kyme, yctejstkyme, kactejstkyme, kolmtejstkyme, kac-
kyment, kackymentyc, kackymentkac, kolmkyment,
kolmkymentyc, nelikyment, nelikymentyc, vîskyment,
vîskymentyc, kûskyment, sejcekyment, kattesaky-
ment, yttesakyment, sada, sadayc, sadakac, sadaky-
ment, sadayctejstkyme, sadakackyment, sadakolmky-
ment, kacsada, kolmsada, nelisada, vîssada, tuhand.

L. Juks, kaks, kolm, nelæ, vîs, kûs, sejs, kâdiks, ydiks,
t̀um, jukstošt̀tum, kakštos’t̀ium, kolmtošt̀tum, kaks-
t̀umund, kakst̀umundjuks, kakst̀umundkaks (einige
rechnen: juks kolm, kaks kolm u. s. w.), kolmt̀u-
mund, kolmt̀umundjuks (andere rechnen: juksnelæ,
kaksnelæ u. s. w. vgl. 21, 22. So auch bei den fol-
genden Zehenden, wie juks vîs, kaks vîs u. s. w.),
nelæt̀umund, nelæt̀umundjuks, vîst̀umund, vîst̀umund-
juks, kûst̀umund, sejst̀umund, kâdikst̀umund, ydiks-
t̀umund, t̀umt̀um oder sada, sadajuks, sadakaks, sada-
t̀um, sadajukstošt̀tum, sadakakst̀umund, sadakolmt̀u-
mund, kakssada, kolmsada, nelæsada, vîssada, tuan.

Kehren wir nun zu den zuerst mitgetheilten Seltenhofschen und Aahofschen Sprachproben zurück, um die in denselben enthaltenen Wörter und Wortformen, so weit es ihre am Tage liegende grössere oder geringere Unzuverlässigkeit nur irgend gestattet, unserem Zwecke gemäss mit den entsprechenden ehstnischen und libischen zu vergleichen! Dabei nehmen wir zugleich auf das mit allen gedachten Idiomen der Ostsee-Provinzen innig verwandte Finnische, eben so wie, wo es gelegentlich nöthig sein wird, auf andere Sprachen gebührende Rücksicht. Der Kürze halber wollen wir das Finnische mit *F.*, das Ehstnische überhaupt mit *E* und das Dörptische besonders, im Gegensatze zum Revalschen (*R.*), mit *D.* bezeichnen. In Hinsicht des Ehstnischen habe ich hier noch mit Dank zu erwähnen, dass während ich mit der comparativen Analyse der sämmtlichen bisher dargelegten Uebersetzungen der Bacmeisterschen Sprachprobe gerade beschäftigt war, durch die gefällige Vermittelung eines Freundes noch eine andere revalisch-ehstnische Uebersetzung von dem vorher erwähnten verdienten ehstnischen Pastor Ahrens einging, ein Dienst, der mir besonders zur Controllirung meiner Ansichten von der wahren Volksaussprache gegen die bisherige verkehrte Rechtschreibung äusserst willkommen war. Es hat mich nicht wenig gefreut jene Ansichten durch die Uebersetzung des Herrn Ahrens völlig bestätigt zu finden, und ich glaube daher mit um so grösserer Zuversicht meine nun folgende Analyse beginnen und ausführen zu dürfen.

1—2. Nach dem, was oben S. 174 angeführt worden, gilt die so eben angedeutete erfreuliche Bestätigung gleich von dem allerersten Worte, das in *S.* und *A.* Jummala geschrieben ist, aus demselben Gesichtspunkte und daher gleich verkehrt als *E.* Jummal, wogegen bei Ahrens Jumal. Dass diese auch dem *L.* eigene Form übrigens nur eine Abkürzung aus dem, auch in *S.* und *A.* noch erhaltenen, finnischen Jumala Gott sei, braucht wohl kaum bemerkt zu werden. Eben solche vollere Formen sind *S.* innemin und *A.* innema, eig. inemin und inema, Mensch gegen das verstümmelte *L.* imi, wenn gleich auch schon inemin abgekürzt ist gegen

W. inemine, *E.* inimene, *F.* inehmino, inihmino, inhiminen und ihminen. Das dem Substantiv im *S.* vorangestellte seo, *E.* und *F.* se, *L.* sie, in Kurland se, hätte hier eben so ausgelassen werden können und sollen, als es vorher bei «Jumala» und nachher bei «Emma» mit Recht ausgelassen worden. Nur in dem Falle wäre der Zusatz gerechtfertigt, wenn vor Mensch auf dem Worte der ein besonderer Nachdruck läge, d. h. wenn es ein Pronomen demonstrativum und kein Artikel wäre. Doch von solchen aus irriger deutscher Anschauungsweise entsprungenen überflüssigen Scheinartikeln wimmelt es auch in vielen bisher erschienenen ehstnischen und lettischen Druckschriften. — In ähnlichem Verhältnisse wie die erörterten Hauptwörter steht *L.* kuol allein gegenüber *S.* kohla, d. h. kuola, *A.* koala (eig. wol auch kuola), *W.* kuole. Für diejenigen, die dieser Sprachen unkundig sind, mag die Bemerkung hinzugefügt werden, dass die zuletzt angeführten Wörter, eben so wie das ihnen entsprechende *R.* surre, d. h. sure, wie bei Ahrens, nur hier stirbt bedeuten, sonst aber, ohne vorangehende Negation, stirb! im Imperativ. Nicht immer lässt jedoch der Libe in solchen Fällen den Schlussvokal weg, wie man aus jela lebe! (hier: lebt) ersieht, das uns übrigens im Vergleich mit ella, d. h. ela, im *E.* und *A.* *), *F.* elä, das erste Beispiel einer dem *L.* eigenthümlichen Jotirung des anlautenden Vokals *e* darbietet, einer Eigenthümlichkeit, die gleich darauf in jema Mutter gegen *S.*, *A.* und *E.* emma, d. h. ema, *F.* emä, ihre Bestätigung findet. Noch eigenthümlicher erscheint die libische Negationspartikel ab oder (vor harten Mitlautern) ap nicht, gegenüber dem allen andern gemeinschaftlichen ei oder ej eben so isolirt dastehend als oben *R.* sure. Doch hat wenigstens das von diesem abstammende *R.* Substantiv surm Tod ein Analogon im *F.* surma, wenn gleich mit der modificirten Bedeutung eines gewaltsamen Todes, Mordes, woher die Derivata surmainen oder surmallinen tödlich, surmata tödten, morden u. a. Und was ab und ap betrifft,

*) Auch in *S.* müsste «ellä» stehen statt des affirmativen «ellap.» Vergl. in der ersten Phrase «eij kohla.»

Finnisch.			lappisch.	
Sing.	en	ku		ich sterbe
	et			du stirbst
	ei			er (sie) stirbt
Plur.	emme			wir sterben
	ette			ihr sterbet
	eiwät			sie sterben
				wir zwei sterben
				ihr zwei sterbet
				sie zwei sterben

nicht.

Sing.	en	kuollut		ich starb
	et	oder		du starbst
	ei	kuollun		er (sie) starb
Plur.	emme			wir starben
	ette	kuo		ihr starbet
	eiwät			sie starben
				wir zwei starben
				ihr zwei starbet
				sie zwei starben

nicht.

Sing.	älä kuole		stirb nicht
	älköön	no od. jabmus	möge er (sie) nicht sterben
Plur.	älkäämme		lasst uns nicht sterben
	älkäätte	e	sterbet nicht
	älkööt	bmus	mögen sie nicht sterben
			lasst uns zwei nicht sterben
			ihr zwei sterbet nicht
		jabmus	mögen sie zwei nicht sterben.

so ist ihre völlige Abweichung von ei dennoch nur scheinbar; im Grunde sind sie, und zwar nicht nur der Bedeutung nach, eins mit ei, wie man sich überzeugen muss, sobald man die wesentlich vokalische Natur der verneinenden Partikel bei deren verschiedenartiger Anwendung in der eigenthümlichen negativen Conjugation der anderen tschudischen Sprachen schärfer ins Auge fasst. Zur Erläuterung wollen wir hier zuerst ein Beispiel jener negativen Conjugation im Finnischen und Lappischen, und zwar im letzteren sowol im Finnlappischen oder Norwegisch-Lappischen nach Rask, als auch im Schwedisch-Lappischen nach Lindahl und Öhrling, für die beiden Haupttempora, Präsens und Präteritum des Indicativs, eben so wie für den Imperativ, vollständig hersetzen (siehe die Tabelle).

Wie man sieht, sind hier im Indicativ der einfachen Verneinungspartikel die Personalendungen angehängt und dergestalt mit ihr verwachsen, dass sie nur ein Wort bilden, dem dann das Verbum im Präsens Indicat. in der Stammform, dem Imperativ, im Präteritum aber gewöhnlich im Particip. prätérit. und im Imperativus modus wiederum in der Imperativform, jedoch mit mehreren Modificationen, nachfolgt. Im Ehstnischen sind die Verbindungselemente dieselben, doch mit dem bedeutenden Unterschiede, dass nur eine einzige Form für die Verneinung, das *F.* ei der 3. Person, Statt findet, stereotypisch und isolirt das Verbum in allen 3 Personen nebst den persönlichen Fürwörtern begleitend. So *R.* ei ma sure, ei sa sure, ei tä sure, ei meie sure, ei teie sure, ei nemad sure oder auch: ma, sa, ta, meie, teie, nemad ei sure, wie *D.* ei ma koole, ei sa koole, ei tä koole, ei meije koole, ei teije koole, ei nemä koole oder ma, sa, tä, meije, teije, nemä ei koole. Eben so im Präteritum: *R.* ei ma, sa, ta u. s. w. surnud oder: ma, sa, ta u. s. w. ei surnud; *D.* ei ma, sa, tä u. s. w. koolun od. koollu oder: ma, sa, tä u. s. w. ei koolun od. koollu. Statt ei heisst es auch in beiden Dialekten, wegen der Endung der 3. Pers. sing. auf s, es. Nur im Imperativ nähert sich auch das Ehstnische dem Finnischen und Lappischen, indem conjugirt wird: *R.* ära sure, ärgo surgo, ärgem surgem, ärge surge, ärgo surgo und *D.* ära od. ärä koole, ärgo

koolgo, ärgem koolgem, ärge koolge, ärgo koolgo. Im libischen ab ist, wegen der der 1. und 3. Pers. sing. gemeinsamen Personalendung auf *b*, *b* der Schlussconsonant der Negation im Präsens, im Präteritum aus ähnlicher Ursache iz oder is, entsprechend dem *E.* es. Uebrigens sind beide, ab sowol als is, eben so stereotypisch und allgemein für alle Personen in beiden Numeri wie *E.* ei und es; man conjugirt im Präsens: mina od. ma ap kuol, sina od. sa ap kuol, tæma od. tæm ap kuol, mê ap kuol, tê ap kuol, næmad ap kuol; im Präteritum: ma is kuol, sa is kuol, tæma od. tæm is kuol, mê is kuol, tê is kuol, næmad is kuol; im Imperativ: ala kuol, las (Lett.) tæm ap kuol, ab kuolmi, ala kuolgid, las næmad ap kuol. In Kurland hat sich zwar ab und ap in æb und æp geschwächt; doch hört man dort noch, gleichsam zum Ersatz für diese Entartung, analog mit æb für 1. und 3. Person, in der 2. æd (*F.* et und ette), so wie auch der Imperativ dort noch anders lautet als bei den nächsten Stammverwandten in Livland, nämlich: ale od. æla kuol, ælgæ kuolg, algŷ *) od. ælgŷ kuolm, algid od. ælgid kuolgid und algŷ od. ælgŷ kuolgŷk. Hiermit wird hoffentlich die Identität des *L.* ab mit *E.* und *F.* ei genügend beleuchtet sein, und es stellt sich dabei zugleich heraus, dass der Vokal *a* eben die noch jetzt in Livland im Libischen erhaltene eigentliche und ursprüngliche Form der negativen Partikel der westtschudischen Sprachen sei, welche Form also ganz und gar mit dem Griechischen ἀ und Sanskrit अ (*a*) privativum zusammenfällt, wenn man mit Bopp diese, und nicht अन् (an), griech. ἀν, lat. in, goth. und deutsch un, für die bei Compositionen verwendete negative Partikel halten will. — Von *A.* kauga lange bildet das mit *W.*, aber auch mit *L.* gemeinsame *S.* kauge nur eine geringe, bloss auf den Auslaut beschränkte, Abweichung, und beide Formen, besonders aber die ursprünglichere kauga, stimmen zu dem bloss selten und in Zusammensetzungen gebräuchlichen *F.* kauka das Ferne sowol

*) Der hier durch ŷ bezeichnete Laut ist ein dem Kurländisch-Libischen ganz eigenthümliches, für Fremde schwierig anzueignendes dumpfes y.

in Raum als Zeit, woher als Genitiv, oder auch als Abkürzung des Adverbialis kauwain, kauwan oder kauan, *D.* kawwa, *R.* kaua lange.

3. Nach dieser Phrase soll liebt in *S.* armatsche heissen, nach 5. aber armatses! Welche Form von diesen beiden die richtige sein möge, lässt sich ohne weitere Belege nicht beurtheilen, und es bleibt daher nur übrig auf die Stammverwandtschaft mit *L.* ârmiksub, *E.* armastab und *F.* armahtaa, hinzuweisen nebst der Bemerkung, dass das letztere nicht in der Bedeutung: liebt gebraucht wird, da ein anderes Wort rakastaa dafür existirt, sondern bloss in dem Sinne von begnadigt, begünstigt, bemitleidet, schont, wie auch das Substantiv armo Gnade, Gunst, Mitleid, Barmherzigkeit, nicht aber, wie *E.* und *L.* arm, zugleich Liebe bedeutet. Die natürliche und ursprüngliche Bedeutung von rakastaa ist im Finnischen selbst längst verloren und unbekannt, hat sich aber im Ungrischen erhalten, wo ragasztany ankleben heisst. — Für das Küssen wird es wol in *A.* und *S.* eben so wenig ein einzelnes Wort, gleich dem entlehnten lettischen butschoht, geben als in den anderen verwandten Sprachen, höchst wahrscheinlich aber doch dieselbe Ausdrucksweise als in diesen sind *F.* antaa suuta, *R.* anda suud, *D.* anna suud, *L.* ann sûd, d. h. wörtlich: Mund geben. — Die eigentliche Bedeutung des allen diesen Sprachen gemeinsamen und oft natürlich das possessive reflexive Pronomen ersetzenden Adjectivs oma (*L.* auch abgekürzt om), wie das Wort auch im *E.* mit Ahrens statt omma, und hier in S., geschrieben werden müsste, ist eigen. Es scheint mit der 3. Pers. sing. Präs. Indicat. des Verbum Substantivum om ist zusammenzuhängen. — *S.* und *A.* latsch Kind ist bloss eine Verdickung des *D.* und *W.* lac, d. h. lats, wogegen das Wort im *L.*, *R.* und *F.* laps heisst, in der Schriftsprache *F.* eigentlich lapsi.

4. *S.* Tool ist der Adessiv von dem später mehrmals vorkommenden Pronomen tuu, das wenigstens in formeller Hinsicht identisch ist mit *F.* tuo und *E.* to jener, jene, jenes, und zwar um so mehr, als auch in *A.* dem *S.* tuu gegenüber nicht selten to steht. Dieses ursprüngliche Pronomen de-

monstrativum scheint in *S.* und *A.* in ein persönliches, der 3. Person, übergegangen zu sein; wenigstens tritt es in diesen Sprachproben überall als ein solches auf, weshalb hier auch in *S.* das von dem Urheber der Uebersetzung *A* ganz ausgelassene tool om dem *R.* temmal on (bei Ahrens: temal on), *W.* temal om und *L.* tæmmæl om gegenüber steht. Alle 4 Uebersetzungen drücken denselben Gedanken: sie hat, wegen eines für haben mangelnden eigenen Verbum, durch das Verbum Substantivum mit dem Adessiv des dritten persönlichen Fürwortes, mithin durch den Satz: bei ihr ist, aus. Denn ist bedeutet, wie wir oben bereits sahen, das dem *S.*, *L.* und *W.* (auch *D.*) gemeinsame Wörtchen om, im *R.* und *F.* statt dessen on. Gleich *S.* hat auch *A.* om; wenigstens kommt dieß in der Folge 6 verschiedene Male vor, 1 Mal dagegen freilich auch on. Uebrigens scheint es, wo es zur Verbindung des Prädikats mit dem Substantiv dienen soll, namentlich in *A.* nach russischer und lettischer Art meist ganz weggelassen zu werden. — In der innigsten Verbindung mit den nächsten verwandten tschudischen Sprachen steht das libische Adverb jænn viel, in dem wir trotz der scheinbaren Eigenthümlichkeit gegenüber *S.* paļļu, *A.* paillu, *R.* pailo (bei Ahrens palju), *W.* pallo, *D.* und *F.* paljo nicht umhin können ein interessantes ächt tschudisches Urwort anzuerkennen. Hätte der verstorbene verdiente finnische Lexikograph Renvall schon das Libische gekannt mit dessen Abkürzungen einerseits, andererseits aber dessen Neigung zur Jotirung des anlautenden *e* (vgl. oben S. 184 jela und jema), so hätte er mit mir *L.* jænn ohne Weiteres mit *F.* enä oder ene zusammengestellt und in seinem Lexicon linguæ Finnicæ Tom. prior p 34 nicht geschrieben: «enä l. ene Na. contract. pro enämpi l. enempi, æque ac enää l. enee pro enämpää l. enempää, sed sæpe adverbiascit, magis, plus, amplius, g. mehr, weiter e c. enä rahaa kuin ruokaa plus pecuniæ quam cibi, en huoli enää non amplius l. ulterius curo.» Gegen die Richtigkeit dieser Beispiele ist aus dem gegenwärtigen Standpunkte der finnischen Sprache gewiss nichts einzuwenden; allein eben so gewiss irrig ist die formelle Erklärung des Wortes als vermeintlicher Zusammenziehung aus enämpi

oder enempi, so wie des enää oder enee aus enämpää oder enempää. Nein! enä oder ene ist gerade der positive Grad des Adverbs der Quantität, derselbe, der sich noch im Livischen als jænn (in Kurland auch jænne) erhalten hat, und zwar in der ursprünglichen Bedeutung: viel. Aus jenem enä od. ene stammt der Comparativ enämmin od. enemmin od. enämmän mehr, adjectivisch enämpi od. enempi, und Superlativ enimmin meist, adjectivisch enin, eben so regelrecht, wie aus wähän wenig wähemmin weniger und wähimmin am wenigsten. Wenn enä oder ene nunmehr allerdings im comparativen Sinne gebraucht wird, so ist dieser Gebrauch als ein späterer, uneigentlicher anzusehen und dadurch zu erklären, dass enä od. ene in seiner ursprünglichen Bedeutung durch ein anderes, vielleicht fremdes, Wort paljo ersetzt wurde, neben welches man dann, nach der Analogie von multum plus plurimum und viel mehr meist, enämpi od. enempi und enin stellte (vgl. Renvall l. c. zu Enämpi), statt sie neben ihre ächte nationale Wurzel zu stellen, parallel mit *L.* jænn, Compar. jenim oder metathetisch jemin, aber auch ohne *j* emin, emin. Im Ehstnischen, das auch paljo od. palju als Positiv betrachtet, hat sich keine Spur mehr von einem anderen erhalten; wol finden sich aber mehrere Varianten von den anderen Graden, wie enam, enama, enämb, enämba, enemba, enämbeste. — Einen wahren Idiotismus bildet *L.* siemd Milch gegen *S.* peim und *A.* peem, also im Grunde dasselbe Wort als *E.* piim und *F.* piimä, wiewol das letztere bloss von saurer Milch gebraucht wird, von Milch überhaupt dagegen maito. Woher aber jenes absonderliche siemd? Auf dem sämmtlichen nahen und fernen tschudischen Sprachgebiete wüsste ich nichts, womit man es zusammenstellen könnte, als das finnische siemi, im Infinitiv siemtä, ein Trunk haustus und überhaupt Trank potus. Vielleicht stammen alle beide aus dem Germanischen, wo man zunächst das niederdeutsche seem und seemig, hochdeutsch Seim und seimicht, von dickligen, schlüpfrigen Flüssigkeiten, wie z. B. Honig, Graupenbrühe, vergleichen könnte. In Bayern nennt man namentlich auch die Milch sähmig und sämig,

wenn sie viel Rahm ansetzt (s. Schmeller's Bayerisches Wörterbuch, Theil III. S. 243 und 245). Vgl. auch das sächsische Wort Sahne, Holländ. zaan, Schles. Sohn, Saum von dem Milchrahme, und das allgemeine deutsche Same oder Samen in dessen weiterer Bedeutung von der flüssigen Materie, die zur Fortpflanzung von Menschen und Thieren dient, wobei wir hier noch bemerken, dass die Form siemen, *E.* seeme oder seemne, worin das deutsche Same oder Samen, mittel- oder unmittelbar, auch ins Finnische übergegangen ist, darin von einigen namentlich auch in derselben Bedeutung gebraucht wird als das oben angeführte siemi. — Einer der wesentlichsten Unterschiede zwischen den beiden ehstnischen Hauptdialekten besteht in den verschiedenen Endungen des Casus Inessivus, der im *D.* auf *n* ausgeht, im *R.* hingegen auf *s*. Von besonderer Wichtigkeit zur Charakteristik der beiden Mundarten *S.* und *A.* ist es daher, dass dieselben in dem so eben bezeichneten Punkte sich namentlich an das *D.* schliessen, *L.* hingegen an *R.* und *F.* Den ersten Beleg dazu unter vielen anderen, die in der Folge vorkommen, liefern *S.* rinnan und *A.* nisun. Dem gleichen *W.* und *D.* rinnan gegenüber müsste hier für *R.* (im Plural) eigentlich rinnus stehen, wie bei Ahrens; rinnas ist entweder ein Schreibfehler oder eine Ungenauigkeit. Eine andere, dem Deutschen mehr analoge, Ausdrucksweise ist die vermittelst der Postposition sees (nissadé, d. h. nisadé, sees). So sagt auch der Libe, nur mit anderen Casus, des Substantivs sowol als der Postposition, im Grunde ungenauer, rindadl sizal. Beide Postpositionen, sees und sizal, stammen vom Substantivum *E.* sise, *L.* siza, *F.* sisä das Innere, und sees ist eine ähnliche ehstnische Verstümmelung im Inessiv, als im *L.* sill für den Illativ. Wegen der zwei verschiedenen Substantiva, die hier als Synonymen vorkommen, ist noch zu bemerken, dass *F.* rinta, *E.* rind, *L.* rind, mehr die Brust überhaupt, pectus, bezeichnet; *F.* nisä oder nisu, *E.* nisa, dagegen die Weiberbrust, mamma, insbesondere.

5—6. *S.* und *A.* mees Mann ist zwar ganz eben so geschrieben, wie es auch im Ehstnischen geschrieben wird; dass es aber nicht wie in diesem, d. h. més (vgl. *W.*), ausge-

sprochen werde, wenigstens in *A.* nicht, haben wir schon oben S. 165 aus der zu mees vom Verfasser selbst hinzugefügten besonderen Note ersehen, wo es heisst, ee laute da wie ii. Diese Erklärung scheint dadurch auch für *S.* bestätigt zu werden, dass dasselbe zuerst mees geschriebene Substantiv darin später als mihsch und misch erscheint (s. Phrase 15 S. 166 und die Antwort auf die Frage 4 S. 170. Vgl. ebendaselbst *A.* mihi im Infinitiv, *F.* miehii); allein soll bei der grossen Inconsequenz überhaupt, worin beide Uebersetzungen mit einander wetteifern, und die sich überdies namentlich hier auch im Schlussconsonanten des Wortes bemerklich macht, auf die Varianten etwas gegeben werden, so beweisen sie an und für sich allein nur, dass gerade *i* der erste und vorwiegende Vokal sei, in Verbindung mit der ersten Form mees aber, zumal bei einem Verfasser, dessen Anschauungsweise in Hinsicht der Lautbezeichnung vorherrschend lettisch ist, dass man sich hier noch einen anderen Vokal *e* als jenem *i* nachklingend und damit zu einem einfachen, aber diphthongischen, Laute ie zusammenschmelzend vorzustellen habe, gerade wie *F.* mies und *L.* miez. — Dieselbe Inconsequenz, die wir in Betreff des so eben beleuchteten Substantivs bei den Phrasen 4 und 15 hervorgehoben haben, zeigt sich bald wieder, wenn wir *S.* ta diese mit taa in 15 vergleichen. Es entspricht dieses Pronomen übrigens dem *E.* und *L.* ta, *F.* sowol taa als tää, zusammengezogen aus tämä, gleichfalls dieser, diese, dieses, *R.* temma, d. h. tema, *D.* temmä, d. h. temä, *L.* tema oder tæma, welche nebst ihren vorher angeführten Abkürzungen in den drei zuletzt gedachten Sprachen der Ostsee-Provinzen nunmehr für das persönliche Pronomen der dritten Person (er, sie, es) gelten, und nebst den angeführten finnischen noch jetzt blos demonstrativen Doppel- oder vielmehr Trippel-Formen auch verwandt sind mit dem Sanskrit-Pronominalstamme त ta er und dieser, Gr. τό, Lat. te und ta in iste, ista, Goth. neutr. þata, Altsächs. und Altnord. þat, Angels. þæt, Engl. that, Dän. und Schwed. det, Althochd. daz, Neuhochd. das, Litth. und Lett. tas, ta der und die, Slaw. ТѢ, ТА, ТО. — Was *S.* nahne, also naane oder nâne, Frau anbelangt, so scheint

es jedenfalls richtiger zu sein als das in *A.* Phrase 16 S. 168 dafür angeschriebene nanna, wobei dem Gehör des Schreibers nana vorgeschwebt haben dürfte, aber falsch, wenn man damit *S.* nahne vergleicht und das diphthongisch auszusprechende *R.* naene, *D.* naine, d. h. najne, wie ich für *W.* geschrieben habe. Allen diesen steht im *F.* ein volleres, auch von erwachsenen Mädchen und Jungfrauen gebrauchtes, nainen gegenüber, im *L.* aber, wie gewöhnlich, ein abgekürztes najn, ja in Kurland sogar bloss naj. — Eine ähnliche Abkürzung ist auch ol war, wie man jetzt schon auch häufig in Finnland hört statt oli der Büchersprache und im Ehstnischen. Sogar die livländischen Liben sprechen noch, wenn gleich selten und ausnahmsweise, oli. Die Kurländischen kürzen ab, lassen aber zugleich nach ihrem häufigen Gebrauche in ähnlichen Fällen ein anlautendes *v* (*w*) hören und sprechen vol. — *S.* lewle une *L.* læel bedeuten eigentlich schwer, eben so wie *R.* raske, *D.* rasse, *F.* raskas. Gleich diesem werden beide ehstnische Wörter auch im abgeleiteten Sinne von schwangeren Weibern gebraucht. Statt rasked jalga sagt man im *R.* auch raske-jallane, *D.* rasse-jallune schwerfüssig. Ahrens hat den Idiotismus käima peal. Dem *S.* lewle und *D.* læel entspricht *R.* läila, aber nach Hupel mit modificirten Bedeutungen: bös, ekelhaft, widrig, hart.

7. *S.* ihn, d. h. iin oder in, vor entspricht dem *D.* een, also ein anderer Casus als *R.* eest, eig. von vorn, wie im *F.* Der Libe stellt die Schlussconsonanten um, jotirt den anlautenden Vokal *e*, ihn zugleich wegen des einmal noch folgenden *e* des Wohllauts halber mit *æ* wechselnd, und gelangt so zu jæec (=jæets). Statt vor hat *A.* hinter, nach, weshalb ich mir auch erlaubt habe taga wenigstens mit einem Fragezeichen zu begleiten. Freilich kann dasjenige, was vor einer gewissen Zeit geschehen ist, von einem andern Gesichtspunkte aus nunmehr schon zugleich hinter uns sein. — Mit demselben Zeichen des Zweifels ist in *S.* auch das Wort sehündinu von mir versehn worden, weil «om schündinu» nicht «hat geboren», sondern «ist geboren» bedeutet, wie

denn auch weiter unten in der Phrase 12 «schündinu» mit vollem Rechte an seinem Platze steht. Auch hier hätte indessen schündinu gleichfalls beibehalten werden können, wenn nur statt des Nominativs tuu ein anderer Casus gebraucht worden und somit dem Ganzen eine andere Wendung gegeben worden wäre, gleich der in *R.*, zu deren Rechtfertigung der Verf. seiner Uebersetzung die besondere Bemerkung hinzufügte, dass man im *E.* nicht sage, die Mutter habe geboren, sondern dass das Kind geboren ist. Zwar hat Hupel bei Gebären für *R.* sowol als *D.* nebst «ilmale toma,» d. h. zur Welt bringen (daher auch bei Ahrens hier: ilmale toonud) «oder kandma,» d. h. tragen, auch sünnitama, entsprechend dem *F.* synnyttää, und dann auch *R.* lapse od. last (Sing. ein Kind) od. lapsi (mehrere Kinder) sama bekommen; allein im ehstnisch-deutschen Theile des Hupelschen Wörterbuches ist sünnitama nur mit «erzeugen (Kinder)» übersetzt. Auch im Finnischen ist der gewöhnliche Ausdruck: saj lapsen bekam ein (eig. das) Kind und dem gemäss hier ebenfalls *L.* saj ŷd puog bekam einen Sohn; *W.* sajje maha poja ka hingegen jedenfalls ein Germanismus, wenn auch die Wendung durch eine andere Bedeutung, die des Werdens, welche sama zugleich im *E.* überhaupt hat, sich logisch rechtfertigen lässt. Im *A.* ist das gegen *S.* verkürzte Particip schündin richtig, insofern es nicht, wie in *S.*, mit dem Nominativ construirt erscheint, sondern mit dem Dativ; denn das ist sen, *L.* sien. — Mag auch in *S.* peiwe oder besonders in *A.* paiwa die Aussprache nicht genau aufgefasst und wiedergegeben sein, so stehen sie doch dem *E.* päewa oder, gleich *F.*, päiwa Tag näher, als *L.* pêva od. pæva, wo der Diphthong in einen gedehnten oder kurzen Vokal aufgelöst ist. — Noch mehr, wenn auch anders, unterscheidet sich *L.* puog Sohn von *A.*, *D.* und *W.* poig, *R.* poeg, *F.* poika.

8. Vergleicht man diese Phrase mit anderen, worin das Pronomen der 3. Person vorkommt, so wird man von den gerechtesten Zweifeln gegen die Richtigkeit des tei in *A.* erfüllt und vermuthet, dass wenigstens to stehen sollte, es sei denn, dass hier eine falsch gehörte Variante zu to vorläge, ähnlich

dem *F.* toj neben tuo. Von diesem Pronomen und dessen Repräsentanten to auch im *E.* ist oben S. 187 bereits die Rede gewesen, so dass also *A.* in Hinsicht desselben ganz mit *E.* übereinstimmen würde. Ob nicht übrigens die ächte Aussprache des Wörtchens, wie im *F.*, tuo sein möge? Wenigstens veranlasst mich die Schreibung tuu in *S.* zu dieser Frage. Ein Deutscher oder deutsch Gebildeter, dem uo ein ganz unbekannter und ungewohnter Diphthong ist, kann und wird ihn eben so leicht durch uu als durch *o* oder oo bezeichnen. Hat man doch denselben Diphthong selbst durch die absurde Nebeneinanderstellung von *o* und *h* zu treffen geglaubt und so oh in die lettische Schriftsprache eingeführt, ohne zu bedenken, dass *h* ein Buchstabe, folglich ein Laut ist, den der Lette gar nicht kennt und gar nicht aussprechen kann! Es ist schon an und für sich keine leichte Sache die eigenthümlichen Laute und ihre Zusammensetzungen in fremden Sprachen genau und richtig aufzufassen; um so leichter werden sie denn auch in ihrer Darstellung verfehlt, besonders wenn man, wie es gewöhnlich zu geschehen pflegt, das Geschäft nur lässig und obenhin angreift, ohne sich die Mühe zu geben in das Eigenthümliche schärfer einzudringen. Sehr wahr sagt der verdienstvolle Ahrens in seiner oben S. 174 bereits von uns citirten Schrift: Johan Hornung und im Zusammenhange damit, was dort aus der S. 25 derselben von der heutigen zweifachen Sprache der Ehsten angeführt ist: «Ausser diesem objectiven Hindernisse wird uns die Kenntniss der reinen Volkssprache noch durch ein subjectives Hinderniss erschwert. Wir verstehen nicht recht zu hören. Die Macht des Vorurtheils ist unglaublich gross, und hält uns dermassen gefangen, dass wir nur hören, was wir hören wollen. Ich war schon vier Jahre im Amte, und hatte aus dem Munde der Leute doch nur wenig neue Formen gelernt. Erst als ich auf den Einfall kam, sie methodisch aus zu fragen, lernte ich an einem Tage mehr, als vorher in einem Jahre, und nur allmälig wurde mein Ohr scharf genug, auch im Gespräche jede neue Form zu bemerken.» Was hier von neuen grammatischen Formen gesagt ist, gilt auch, und noch mehr, von neuen Formen in den Lauten, eben weil sie meist einfa-

cher, aber feiner und daher auch schwerer zu unterscheiden sind. Kein Wunder also, dass namentlich in den beiden ersten Sprachproben für *S.* und *A.* so häufige Inconsequenzen und Varianten vorkommen. So erscheint namentlich in dieser Phrase in *S.* eine neue, aber endlich einmal richtige Variante für den Dipthongen, der sonst bald durch ih oder *i*, bald auf lettische Art durch ee bezeichnet ist. Ich meine die Partikel wiel (vgl. die Phrase 8) noch gegenüber *A.* weel, wovon also dasselbe gilt, was oben von mees angeführt wurde, dass es nämlich nicht wie das *E.* weel, d. h. wél (vgl. *W.*), ausgesprochen werde, sondern wie *F.* und *L.* wiel. — Es bleibt uns noch ein Fragezeichen zu erörtern übrig. Es ist das neben *A.* »wiggalinna«, welches, ausser dem dass es eigentlich wol wigalina geschrieben sein sollte, aller Wahrscheinlichkeit nach bloss schadhaft, fehlerhaft, wie *D.* wiggalinne, d. h. wigaline, und *F.* wiallinen, nicht aber eigentlich krank bedeutet. Glücklicher ist hier *S.* ausgefallen, dessen tüppin oder vielmehr bloss tüpin augenscheinlich das *E.* többine, d. h. töbine, wie in *W.*, wiederspiegelt, während *L.* tobli eine abweichende Variante bildet. Ein Synonym zu töbine ist *R.* aige oder haige, verwandt mit *F.* haikia, obwol diess bitter bedeutet, während krank kipiã heisst. Umgekehrt heisst im *E.* bitter kibe.

9. *S.* tuu und *A.* to sind hier als Genitive des gleichlautenden 3. persönlichen Fürwortes (s. oben S. 187) aufzufassen, wie überhaupt in den tschudischen Sprachen die Genitive der Pronomina personalia die Possessiva ersetzen. — Gegen *A.* tidder, *R.* tüttar (bei Ahrens: tütar), *D.* und *W.* tyttär, *F.* tytär, *L.* tyder Tochter scheint *S.* tütrigu eine Deminutivform zu sein, wogegen in der Phrase 11. das dem tütrigu entsprechende tiddrik, gleich *E.* tüdruk und tüdrik, *W.* tydryk, für Mädchen steht, im *S.* aber ein erweitertes Deminutiv tütrigukene, *E.* tütrikokene. Verwandt, aber wiederum abweichend, ist *L.* tyta, *F.* tyttö. — Im *S.* lettewe, das sitzt bedeuten soll, hatte ich einen Lettismus vermuthet; trotz alles Forschens habe ich aber nichts finden können, was eine solche Vermuthung bestätigen könnte. Ich muss also dieses wunderliche Wort auf sich beruhen las-

sen. Das entsprechende *A.* istos hingegen ist desselben Stammes, wie *E.* und *L.* istub, *F.* istuu. Merkwürdig ist dabei die eigenthümliche Personalendung *s*, die sich auch bei manchen anderen Verba in diesen Sprachproben und gleichfalls in S., allerdings gemäss dem Geiste des ganzen Sprachstammes, findet. Ueberhaupt erscheinen aber hier die Personalendungen so seltsam variirend und schwankend, dass sie nur geeignet sind die Zweifel gegen die Richtigkeit dieser Sprachproben noch mehr zu vermehren und daher jede genauere Erörterung ganz überflüssig machen. Was soll man z. B. bei dem zunächst namentlich in *A.* folgenden Verbum ikna weiter denken können, als dass es allenfalls eines und desselben Stammes ist mit *W.* (und *D.*) ikkep, *L.* itkub, *F.* itkee weint? Das *S.* ikkawe stimmt in Hinsicht der Personalendung wenigstens mit dem vorhergehenden lettewe überein, in der Assimilation aber namentlich mit *W.* und *D.* — *A.* mam, wenn richtig, ist eins mit *W.* und *D.* man und manun bei, daher auch *S.* munnule wenigstens in mannule zu corrigiren, dagegen *L.* jûrs als eine Zusammenziehung aus *R.* jures oder eig. vielmehr, wie im *F.*, juures, (so hat auch Ahrens) in (an) der Wurzel zu betrachten. — In *S.* ist das Bindewort und überall mit en gegeben, was nur eine Schwächung bildet vom kurländisch-lettischen in; dagegen hat *A.* eben so consequent das livländisch-lettische, übrigens jetzt auch in Schriften schon sehr häufige un. Durch dieses verbinden auch die Liben Wörter und Sätze mit einander; doch ist ihnen das *F.* und *E.* ja keinesweges fremd. Statt dieser Partikel steht im *R.* ning, welches Ahrens bereits in seiner Sprachlehre (S. 97) für veraltet erklärt und dafür stets ja gebraucht. Jenes ning, *D.* nink, stammt wol aus dem *F.* niin so und bedeutet also eigentlich so auch. — *R.* nuttab, bei Ahrens: nutab, weint findet sich auch im Finnischen; hier wird aber nutata von klagen, jammern gesagt, eig. mit Bezug auf den Laut, der dadurch entsteht, eben so wie vom Rauschen oder Brausen irgend einer Flüssigkeit oder anderer Gegenstände.

10—11. Dasselbe Wort, welches wir nicht längst (S. 191) als Pronomen demonstrativum kennen lernten, erscheint von

tum an in *S.* als vermeintlicher, grösstentheils ganz unnöthiger, Artikel, und zwar in den beiden vorhin erwähnten Gestalten, taa und ta, einmal (in der Phrase 37) sogar tah! Dieselbe Function hat in der folgenden Phrase 11 auch sche, wovon in 2 S. 5 seo eine eben so abenteuerliche, als an seinem Platze völlig überflüssige Variante war (s. oben S. 184). Zum Ruhm der Uebersetzung *A.* muss hier noch bemerkt werden, dass sich deren Verfasser mit Recht aller dieser vermeintlichen Artikel enthalten, und eigentlich nur ein Mal, gleich in der Phrase 10, sich das überflüssige tad (Infinitiv von ta) hat zu Schulden kommen lassen. — *S.*, *A.* und *E.* taha musste im *L.*, welches *h* nicht duldet, ganz natürlich zu tâ werden, wie schon in der 1. Person taob, aber auch tâb, gegen *R.* tahan, *F.* tahon, ich will. Eine Zusammenziehung anderer Art ist *L.* imd gegen *R.* immeda, d. h. imeda, saugen. Im *F.* ist die Urform des Infinitivs imetä gewesen, woraus durch Elision des *t* das heutige imeä entstanden, statt dessen man aber auch dialektisch imee sagt, im *S.* und *A.* mit Kürzung des Endvokals imme, d. h. eig. ime, falls nicht etwa auch dort noch eine den Verfassern der Uebersetzungen entgangene Dehnung Statt finden sollte. Im *W.* habe ich imetama mit dem Fragezeichen begleitet, weil nicht nur dem *R.* gegenüber auch nach Hupel im *D.* gleichfalls imeda zu erwarten wäre, sondern auch selbst im *W.* in der folgenden Phrase 11 für einen ganz analogen Fall die richtige (in ehstnischen Sprachlehren sogenannte zweite) Infinitivform köndt eingeräumt wurde, eben so wie in 44 (Seite 181) könelda, beide freilich nicht gegen köndima und könelama, sondern neben denselben, woraus hervorzugehen scheint, dass man im *W.* bereits angefangen hat die beiden Infinitivformen mit einander zu verwechseln. — *S.* weije scheint jedenfalls richtiger zu sein als *A.* weha, und würde sich dann hauptsächlich nur durch einen andern Vokal vom *E.* wöj und *F.* woj kann, vermag unterscheiden. Der Libe sagt ab vuj, häufiger aber ab uj ich will nicht, wie besonders der livländische Libe das *v* (*w*) nicht gern duldet, sondern es auch in anderen Fällen auswirft und daher z. B. kora statt *F.* korwa (*E.* körw) Ohr, raza statt *F.* und *D.* raswa Fett,

„aj statt *F.* und *E.* sawi Thon od. Lehm, saru statt *F.* sarwi, *E.* sarw, Horn, talu statt *F.* talwi, *E.* talwe und talw, Winter, polu statt *F.* polwi, *E.* pölw, Knie und sogar ki statt *F.* und *E.* kiwi Stein und raus statt *F.* und *E.* rahwas Volk spricht. — Auch das letzte Wort der Phrase scheint in Hinsicht der Endung im *S.* keuwde richtiger zu sein als *A.* keuga, wenn man mit beiden *F.* käydä, *D.* käüdä, *L.* kæud und *R.* käija gehen vergleicht. Ahrens hat diese ganze Phrase: se tütarlaps ei jaksa weel köndida übersetzt, und es mag allerdings gerade hier köndida ein viel passenderes Wort sein als käija, da im *F.* das jenem entsprechende konttia nur kriechen (von Kindern) bedeutet. In *A.* ist das Adverb weel ganz ausgelassen. *S.* hat es und abermals auch richtig geschrieben wiel, wie vorhin in 8.

12. Neben *S.* tuu om sie ist ist *A.* tom offenbare Zusammenziehung aus to om. — *S.* ahstag, d. h. aastag od. åstag, Jahr steht dem *D.* ajastaig, *F.* ajastaika (eig. aus Zeit Zeit, ein aus sich selbst sich entwickelnder zusammenhängender Zeitabschnitt, vgl. Gr. ἐνιαυτός), noch näher und ist also eine ursprünglichere Form als *A.* und *E.* aasta, wie man bereits auch in Finnland in und um Åbo spricht, während sonst das dem *S.* aastag nächste aastaika die gewöhnlichste Abkürzungsform der Umgangssprache ist. *L.* åġist oder åd̀ist zeigt eine seltsame Entartung, die noch seltsamer erscheinen würde, wenn nicht die ältere libische Form ajgast sich noch in Kurland erhalten hätte, woraus dann åġist od. åd̀ist sich leicht und natürlich erklären lässt. — *S.* koud mag nur eine weniger gelungene Bezeichnung sein als *A.* kuud, Infinit. von kuu, was in allen diesen Sprachen Mond und zugleich Monat bedeutet. Scheint nun aber auch *A.* kuud an sich richtiger, so ist es dagegen für *A.* sehr schlimm, dass es darin ganz unmotivirt dasteht, indem jede Bezeichnung der deutschen Präposition vor ganz ausgelassen ist, während dieselbe in *S.* hier, wie in der analogen Phrase 7, durch ihn gehörig repräsentirt wird. — Von *S.* schündinu, *A.* schündin, ist oben S. 192 f. bereits die Rede gewesen und hier nur zu bemerken, dass sie sich an *E.* sündinu schliessen

und nur die Verwandlung des *s* in *ś* mit dem *L.* ǯunnen gemein haben, das sich dagegen durch andere Vokale sowol als durch die Assimilation der Consonanten von ihnen unterscheidet.

13. In einem näheren Verhältnisse stünde *S.* niu diese zu *W.* (und *F.*) ne, *R.* need gegen das noch vollere *L.* næmad (*F.* nämät, *R.* nemad, *D.* nemä), zusammengezogen nænt, wenn jenes niu richtig wäre, woran wir aber billig zweifeln müssen, da wir in der Folge (Phrase 24 und 29) dafür, wenn auch nicht als Demonstrativ, doch als (übrigens an und für sich unnöthigen) pluralen Artikel na erblicken. *A.* hat hier mit Unrecht auch das Demonstrativ ausgelassen. Völlig isolirt erscheint *L.* amad alle gegenüber *S.* keik, *A.*, *W.* und *D.* kik, *R.* köik und *F.* kaikki. Erwägt man, dass das *h* im *L.* ausbleibt, so fällt sing. ama mit dem *F.* hama zusammen, aus dem aber für uns hier nichts zu gewinnen ist, da es, wenigstens im jetzigen Sprachgebrauche, nichts bedeutet als Fanggeräth, Lat. hamus. Es werden aber, und zwar formell mit Recht, unter demselben Substantiv (*s.* Renvall's Lexicon Tom. I. p. 51) als verschiedene örtliche Casus hamana, hamasta und hamassa aufgeführt, die, eben so wie das gleichfalls hierher gehörende *D.* ammak, d. h. amak, in dem Sinne von bis (usque) gebraucht, schwerlich aber anders als eben nur der Form nach, und wenigstens unmittelbar nicht, auf das Substantiv hama in der angeführten Bedeutung zurückgeführt werden können. Sollte man nicht vielmehr weiter gehen und in den indogermanischen Sprachen eine Vermittelung suchen, also auf Sanskrit स sa und सम् sam, Pers. ﻫم hem, Griech. ἀ und ἀ (z. B. ἄλοχος, ἄκοιτις, ἅπαντες), ἅμα, ὁμῶν und συν (συμ), Lat. con (com, co), Altpreuss. san, Lith. sà und są, Lett. sa, Slaw. съ, съ, Goth. und Althochd. ga, aber auch Althochd. saman, Neuhochd. ge und sammt, zusammen *) hinweisen, und zwar um so mehr,

*) Vgl. auch meine «Ossetische Studien» in Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Pétersbourg, VI-me Série. Sciences politiques, histoire, philologie. Tome VII. p. 615, wo übrigens Slaw. съ in Slaw. съ zu berichtigen ist.

da ein Sanskr.-Derivatum सम sama ebenfalls ausser gleich, ähnlich auch all, ganz bedeutet (vgl. Griech. ὅμος, Goth. sama, Schwed. samma, Slaw. самъ, Lat. similis und simul)? Der eigentliche Ausgangspunkt möchte dann der Begriff des Zusammenhanges und Vereins sein, somit auch die ursprüngliche Bedeutung der oben angeführten *F.* hamaan u. s. w. in od. im und vom Verein eines anderen entfernten Gegenstandes. — *S.* poischikste setzt einen Nominativ poischikene voraus, gleich dem *E.* poisikene, wie auch *L.* pojŝki ein Deminutiv von pojs Knabe ist. Der Finne gebraucht poika, Deminut. poikanen, sowol vom Sohne (*L.* puok od. puog, in Kurland auch pojg) als vom Knaben. — *S.* und *A.* terwe-gesund ist ganz ehstnisch und finnisch, im *L.* aber durch Auflösung des *w* zu teru, plur. terud, geworden, wie talu aus talwe (*s.* oben S. 198).

14. *S.* Ihsman und *A.* isman sind im Grunde Zusammenziehungen aus *D.* eesmäne, (wofür aber auch wie *W.* edimene gesagt wird), *R.* esimene od. esimine, *F.* ensimmäinen der erste. Eine noch stärkere Zusammenziehung ist jedoch *L.* êsmi. — *S.* und wahrscheinlich auch *A.* (statt tehane) tehne schliesst sich an *R.* tejne, *D.* und *W.* töjne, *F.* toinen, *L.* tojni, aber auch bloss toj, der zweite. — Kolmas der dritte ist gemeinschaftliches Ordinale für alle und nellas der vierte wenigstens auch ehstnisch, selbst in der Schreibung, insofern auch *E.* nellas geschrieben, aber nelas gesprochen wird. Bei Ahrens finde ich jedoch für *R.* neljas näher dem *F.* neljäs. — An den hier wahrscheinlich in verstümmelter Gestalt gegebenen Verben: juhsk, laul und nakr erkennt man wenigstens die Stammverwandschaft mit *R.* jookseb, *D.* noch ähnlicher jooskeb, *W.* jôseb, *L.* juokŝub, *F.* juoksee läuft; mit *E.* laulab, *F.* laulaa, *L.* loulub und mit *R.* naerab, *D.* und *W.* nârab, *L.* nâgrub, *F.* nauraa, Karelisch nakraa lacht. Vergleichungsweise könnte also *A.* nakre vielleicht richtiger sein als *S.* nakr, dem übrigens auch im *A.* laud an Nacktheit gleicht, obendrein mit falschem *d* statt *l*. Nur das erste Verb lendes enthält eine uns von früher her bereits bekannte Personalendung, ist aber

übrigens hier ganz unpassend, da das Wort an und für sich eigentlich fliegt bedeutet (s. Phrase 31), mag es auch dann und wann bildlich mit vom heftigen Laufen gebraucht werden. Zudem scheint das Wort hier sogar falsch geschrieben zu sein lendes statt lendas, wie namentlich in 31 steht im Einklange mit *S.* Ganz analog damit erscheint hier kargas, verwandt mit *E.* kargab, *L.* kargub, *F.* karkaa springt. Ein Germanismus ist *R.* hüppab, eben so wie *F.* hyppää, hüpft.

15—16. Abgesehen von der S. 191 bereits gerügten Inconsequenz in der Schreibung ist hier wie vorhin in der Phrase 6 dieser in *S.* durch taa gegeben, in *A.* dagegen durch ein anderes Demonstrativ sche, und es ist um so schwieriger über den Vorzug in der Genauigkeit zwischen beiden Uebersetzungen zu entscheiden, als auch selbst *S.* später an 2 Stellen (Phrase 31 und 35) in demselben Sinne sich desselben Pronomens anstatt taa bedient, freilich mit neuen Varianten schee und schie! Was das Prädikat im Satze 15 betrifft, so scheint, insofern man darüber nach den Stammsprachen urtheilen darf, umgekehrt *S.* sükke, d. h. süke, richtiger zu sein als *A.* sükkel. Sie entsprechen dem *E.* sögge, d. h. söge, *D.* auch söke, (*F.* sokea, *L.* sogd), dem eigentlichen Worte für blind, obgleich auch pimme, d. h. pime, wie bei Ahrens, *W.* pyme, dafür gebraucht werden, und zwar bildlich, weil sie eigentlich: finster, dunkel bedeuten, wie *F.* pimeä od. pimiä, *L.* pind statt pimd, wie das Wort noch jetzt in Kurland lautet. Bemerkenswerth und interessant ist die Alterthümlichkeit, die das *d* am Ende dieses Beiwortes, so wie des vorhergehenden sogd, im Livischen bildet, insofern es sich bei manchen Adjectiven auch im Finnlappischen noch erhalten hat, im Finnischen aber bis auf einige seltene Ausnahmen bereits untergegangen ist. Zu solchen Ausnahmen gehört neben kewiä od. kepiä die Form kewyt, *L.* kævd, Finnlappisch ǵeppad. Es ist also ganz dasselbe Verhältniss, wie bei analogen Ausgangsformen der finnischen Infinitiva auf eä, iä, oa, ua, yä, in denen zwischen den beiden Vokalen gerade das charakteristische *t* fast spurlos ausgefallen ist, z. B. das oben bereits angeführte imeä

saugen statt imetä, repiä reissen statt repitä, sanoa sagen statt sanota, puhua blasen, wehen und reden statt puhuta und wäsyä ermüden statt wäsytä. Bekanntlich gibt es im Finnischen eine grosse Menge solcher Ausnahmen von der sonst auch darin regelmässigen Endung ta oder tä, Lappisch durchgängig *t*, Libisch eben so durchgängig *d* oder nach Umständen *t*.

17. Hört nicht müsste nicht wie *S.* eij kule, *R.* ei kule, sondern entweder wie *A.*, *F.* und darnach auch bei Ahrens: ei kuule oder ej kûle geschrieben werden, wie ich für *W.* geschrieben habe. — *S.* mes was ist dörptisch-ehstnisch, seltener sagt man auch, wie in *R.* und *L.*, mis. Statt mes hat *A.* abgekürzt bloss me, wie dieses Pronomen bei den russischen Kareliern und den Lappen mi lautet. Mi ist übrigens auch im Finnischen das eigentliche Stammwort, wird aber nicht allein gebraucht, sondern statt dessen der Infinitiv davon mitä (*D.* middä, d. h. midä), oder mit dem enklitischen kä mikä. — In Hinsicht des nun folgenden persönlichen Pronomen wir herrscht bei dessen Bezeichnung in diesen Sprachproben so grosse Verschiedenheit, dass man nicht weiss, ob Lob oder Tadel, und den Mundarten selbst oder den Uebersetzern, zu ertheilen sei, da die Verschiedenheiten wenigstens hier beiden zugeschrieben werden können. Mit Rücksicht auf das gleich unterstehende *A.* mi kann man erst nicht umhin anzunehmen, es sei *S.* mie etwa nach deutscher Art wie mî auszusprechen, und in dem Falle würde es eine eigene mit dem Finnlappischen übereinstimmende Variante zu *W.* und *L.* mê, gleich *F.* mee, bilden. Nun aber verwandelt sich in der Phrase 37 das mi der Uebersetzung *A.* in me, gleich *D.* und der kürzeren Aussprache des *F.* mee, und *L.* mê, das mie der Uebersetzung *S.* aber in mü, welche Form dann endlich auf einer dritten Stelle, in der Phrase 43, als beiden Mundarten, *S.* sowol als *A.*, gemeinsam erscheint. Käme sie nicht so häufig vor, so könnte man sie für einen Schreibfehler statt mii (= mî) halten; so aber muss man doch als das Wahrscheinlichere annehmen, dass mü wirklich bestehe und Abkürzung des finnisch-sawolaxischen myö sei. In *R.* wird keine abgekürzte Form angegeben, sondern nur

das aus mee erweiterte meie oder meije (vgl. schwedisch-lappisch mije). Ein erklärendes Analogon davon ist im Westkurländischen mejg, dessen *g* in *R.* zu *j* erweicht und dem Ganzen dann noch ein vokalischer Auslaut hinzugefügt worden. Im Osten des Libengebietes von Kurland spricht man statt mejg mêg. Was ist nun hier das *g*? Nichts anderes als das auch in Livland zwar nicht so häufig, aber doch zuweilen zu dem dortigen *L.* mê angehängte *d*, also eine Pluralendung, gleich dem *t* des met im nördlichen Finnland statt des sonst allgemeinen mee od. me. Aber *g* namentlich als Pluralzeichen? Findet sich allerdings auch im Finnischen nicht; wol aber im Finnlappischen das verwandte nur härtere *k*, im Schwedisch-Lappischen in *h* übergegangen. Und eben diese auffallende Uebereinstimmung macht die kurländisch-livische Pronominalform mêg um so merkwürdiger, zumal da eine solche seltsame Anomalie von dem sonst in Gemässheit mit allen anderen südlicheren westtschudischen Sprachen regelmässigen *d* sich ausser dem 1. Personalpronomen nur noch auch im Plural des 2. têg findet. — Eben so viele und zum Theil verdächtige Verschiedenheiten, als bei den jetzt erörterten persönlichen Fürwörtern, kommen auch bei dem Ausdrucke für das mit jenen verbundene Verbum reden in *S.* und *A.* vor. Hier lesen wir nämlich *S.* pahtume und *A.* paiatuma, in der Phrase 43 aber *S* pahtama und *A.* paetam! Sollten in der That in einer und derselben Mundart so viele Formen und solcher Art neben einander bestehen? Kaum möglich und noch weniger wahrscheinlich. Dass aus paiatama oder richtiger pajatama der Endvokal mitunter auch ausgelassen werden kann, muss man ganz natürlich finden; wie aber neben pajatam zugleich paetam gesprochen werde, ist nicht einzusehen, es sei denn, dass die letztere Form als eine durch falsche Schreibung (statt paatam) verunstaltete Zusammenziehung aus der ersteren gelten sollte und also wesentlich eins mit *S.* pahtama (= paatama) wäre (vgl. in der letzten Phrase 44 im Infinitiv *A.* paeta neben *S.* pahta), wie diess pahtama jedenfalls für eine Zusammenziehung von *A.* pajatama, *D.* und zugleich Wiekisch (vgl. oben S. 163) pajatame, angesehen werden muss. Existirt

nun neben jenem pahtama oder paatama wirklich noch im *S.* auch pahtume, so würde dieses wiederum zu *L.* pagatumi stimmen, worin wir übrigens in Hinsicht der ersten wurzelhaften Elemente eine alterthümlichere Urform erblikken, deren *g* in *A.* und *D.* sich zu *j* erweicht hat, welches dann in *S.* ganz ausgefallen ist. Verwandt mit *L.* pagat, verkürzt aus pagata, sind die zum Theil anders gestalteten Olonetzisch pagista und Karelisch pakista, aber auch das *F.* puhua aus puhuta (s. oben S. 202), mit *h* statt *g*, *k* und *j*, im Inlaute *u* statt *a* und *i*, nebst einer dialektisch verschiedenen Nebenbedeutung blasen und wehen, die wol auch für jene finnische am meisten abweichende Modification als die eigentliche Bedeutung angenommen werden muss, zumal da auch in den tschudischen Sprachen der Ostsee-Provinzen für blasen und wehen ein dem *F.* puhua entsprechendes eigenes Verbum, *E.* puhuda, *L.* pugud, existirt. Für reden od. sprechen hat der revalsche Ehste eben das deutsche sprechen aufgenommen und daraus räkida (eig. rääkida) oder räägida gemacht. Zwar hält es Ahrens in seiner Grammatik S. 125 für kein Fremdwort, weil in Karelien sprechen auch räkisen heisse; allein nicht sprechen überhaupt ist die eigentliche Bedeutung dieses Verbum, wie Rennvall's Lexicon Ahrens glauben gemacht hat, wo es Tom. II. p. 146 steht: «Räkisen, stä V. Carl. Olon. loquor, sermocinor, loquens strepo, *G.* sprechen, sprechend lärmen.» Loquens strepo, *G.* sprechend lärmen wäre hinreichend und zugleich genauer gewesen, ausserdem aber auf das auf der vorhergehenden S. 145 vorkommende sonst in Finnland gewöhnliche Verbum rähisen («pr. hirrio ut canis, *G.* murren, inde rauce loquor, murmurans rixor, *G.* mit rauher Stimme sprechen, murmelnd zanken») zurück zu verweisen, von dem räkisen eben nur eine lautlich härtere Variante bildet. Ganz wahr ist übrigens Ahrens's bei rääkimä gemachte Bemerkung, dass jeder finnische Hauptdialekt sein eigenes Wort für das Sprechen habe: «West-*F.* puhun, Ost-*F.* haastan, Dp. (d. h. *D.*) paiatama.» Ein anderes nach Hupel in beiden ehstnischen Dialekten (vgl. hier in unseren Sprachproben *W.*) vorkommende Wort ist noch könelema. Für das Finnische

kann man, ausser dem Karelischen pakista, Olon. pagista oder pagišta, noch hinzusetzen laatia, ein Wort, das Renvall dem Ostbothnischen Dialekte zuschreibt; das mag aber nur von der bei ihm ersten Bedeutung: «in ordinem redigo, ordino, dispono» etc. (wol mit Rücksicht auf laatu: «ordo rei debitus, dispositio ordinaria, *G.* Ordnung, Anordnung, Beschaffenheit, Art, Weise» vgl. Russ. ладъ) gelten, denn laatia eben vom Sprechen ist auch anderswo in Finnland gebräuchlich und namentlich in Ingermannland ganz allgemein. Noch will ich bemerken, dass die kurländischen Liben das pagad oder pagat ihrer livländischen Brüder kaum kennen, sondern für das Sprechen wiederum ein ganz eigenes Wort rȳkând haben.

18—19. *S.* suu und *A.* su dein unterscheiden sich nur durch einen andern, jedoch verwandten, Vokal vom ehstnischen verkürzten Possessiv (eig. Genitiv des persönlichen Fürwortes) so, und stehen also zu demselben in ähnlichem Verhältnisse wie *S.* tuu sein oder ihr zu *A.* to. Zum *F.* abgekürzten sun verhalten sich die Genitive für *S.* und *A.*, wie das vollere *E.* sino od. nach Ahrens sinu zum *F.* sinun. Der Libe sagt bloss sin. — Berichtigt man *S.* weĺli und *A.* welli nach der muthmasslich richtigen Aussprache, so wird, mit Ausnahme von *R.* wend (vgl. *F.* wenno Freund, Kamerad), weli Bruder gemeinschaftlich für die beiden Dialekte an der oberen Aa mit *D.*, *W.* und *F.*; *L.* veĺ als Abkürzung hat man schon auch in Finnland häufig genug Gelegenheit zu hören, nur wel noch nicht. — *S.* aigutles niest ist wenigstens stammverwandt mit *W.* aigustap, *E.* aiwastab, *F.* aiwastaa, eben so wie *A.* aiwitegge, d. h. aiwi tegge, selbst in der Art der Zusammensetzung mit *D.* aiwid teeb (statt tegeb) übereinstimmt. — Ist *S.* süssar, d. h. jedenfalls süsar, Schwester richtig, so würde es in Hinsicht des ersten inlautenden Vokals dem *L.* syzær, *W.* sözar, *D.* sösar nahe kommen; noch verdächtiger erscheint jedoch der zweite Vokal im *A.* sissor, d. h. sisor, da man auch hier *a* statt *o* erwarten sollte und dann das *F.* sisar hätte. Einen seltsamen Idiotismus gewährt *R.* ödde, d. h. öde, wie bei

Ahrens, zu dem ich nichts Verwandtes aufzustellen wüsste, als nach Pallas's Сравнительный словарь hetä in dem nunmehr bereits ausgestorbenen Motorischen in Sibirien. — *S.* und *A.* makkas, d. h. makas, schläft unterscheidet sich nur durch die Endung vom *F.* makaa, *E.* magab, *L.* magub.

20. Berücksichtigt man, was oben S. 202 über *S.* mie und *A.* mi wir angeführt wurde, so kann man allenfalls nur über die wirkliche Aussprache des *S.* tie euer zweifelhaft sein, und zwar um so mehr, da auch die Uebersetzung *A.* hier gar keine Hülfe gewährt, indem der Verfasser derselben ganz gedankenlos die Phrase wieder mit su anfängt, obzwar er dieses selbe Wort in der unmittelbar vorangehenden als Uebersetzung von deine niedergeschrieben hatte! Wie nun aber auch *S.* tie auszusprechen sein möge, so bildet es doch eine der 1. Pronominalperson analoge Variante zu *E.* teie od. teije, und beide sind eine ähnliche Verstümmelung aus dem *F.* teijän, als oben su oder so aus sun und sino od. sinu aus sinun, d. h. das *E.* hat hier, wie überall, das charakteristische *n* des Genitivs eingebüsst. Uebrigens ist teijän eine dialektische Zusammenziehung aus teidän, wodurch uns andererseits die in der Hauptsache dem *E.* ähnliche libische Verstümmelung tæd um so einleuchtender wird. — Ganz dörptisch ist *S.* und *A.* essa, d. h. esa, Vater, von dem sich auch *W.* eza nur durch ein weiches *s* unterscheidet, eben so wie *L.* iza vom *R.* issa, d. h. isa, *F.* isä. — In *S.* erranu, eig. aufgewacht, scheint die Doppelconsonanz endlich einmal an seinem Platze zu sein, wenn man jenes Wort mit dem zunächst entsprechenden *R.* ärkanu zusammenhält. Im *F.* heisst das Wort bloss herännyt ohne Spur des Consonanten *k*, da das Verbum auch im Präsens herään heisst, im Gegensatze zu dem synonymen wirkoan, im Infinitiv wirota, Particip wironnut, *D.* wirgonu aus wirgoma erwachen, aufwachen. Im Finnischen sind nämlich die beiden Verba, herätä und wirota, in die sich die 2 ehstnischen Hauptdialekte getheilt haben, im Gebrauche, und zwar mit demselben Unterschiede, wie im Deutschen erwachen und aufwachen, auferwachen. *L.* yrgen ist eine entartete Zusammenziehung namentlich aus *D.* wirgonu, da man in Kurland noch

statt yrgen virgen spricht. Eine andere Anschauungsweise bezeichnet *R.* üllewel, d. h. ülewel, bei Ahrens ülewal, *W.* ylevan, im Sinn und Gebrauch ganz dem *F.* yläällä, ylhällä od. yläällä entsprechend.

21. Ist zwar auch nicht lang, aber dennoch mit am schwierigsten zu erklären, und zwar schon gleich des ersten Wortes wegen. Dieses ist für *S.* in dem überhaupt sehr deutlichen Originale ton, dem in *A.* ein eben so deutliches tum gegenübersteht. Allein ton und tum scheinen doch fast zu sehr von einander abzuweichen und zu absonderliche Entartungen von *F.* tämä, *R.* und *L.* tema, *D.* temä (s. oben S. 191) zu sein um nach ehstnischer und libischer Art für das Pronomen der 3. Person gelten zu können. Ausserdem würden sie als solches selbst in diesen Sprachproben nur wunderliche ἅπαξ λεγόμενα sein, da, wie wir gesehen haben, sonst überall in *S.* tuu, in *A.* aber to, als 3. Person erscheint (s. oben S. 187). Ich vermuthe daher, dass man hier in *S.* statt des durch einen Schreibfehler entstandenen ton eigentlich habe tou schreiben wollen, freilich eine Inconsequenz und im Widerspruche mit dem gewöhnlichen tuu, aber nicht ausser der Art dieser Uebersetzungen und um so wahrscheinlicher, als es galt ein Wörtchen darzustellen, von dem ich S. 194 bereits wegen ähnlicher Schwankungen in der Lautbezeichnung vermuthet hatte, es möge auch in der Aussprache vielleicht ganz identisch mit *F.* tuo sein. Weicht doch auch die Uebersetzung *A.* hier einmal von ihrer gewöhnlichen Manier ab und gibt umgekehrt statt *o* den Vokal *u*, wie tum offenbar beweist, wenn wir es — und alles drängt uns dazu — als Variante von tom in der Phrase 12 (vgl. oben S. 198) auffassen und darin eine Zusammenziehung aus tu oder tuu und om erblicken. Leider sind aber dadurch noch nicht alle Schwierigkeiten überwunden. Denn wenn tum für eine solche Zusammenziehung genommen wird mit der Bedeutung: er ist, so muss ferner angenommen werden, das folgende weidi werde in *A.* auch adjectivisch gebraucht, und zwar mit dem Infinitiv oder eigentlich Supinum schüm und juume von einem, der wenig isst und trinkt, etwa wie man in *E.* von dem, der wenig isst, närb söma sagt. Weit weniger wahrscheinlich ist

es, dass schüm und juume verstümmelte Participia wären mit *m* statt *n*, theils weil dann der vokalische Ausgang des juume noch grösseren Anstoss erregen, theils aber auch, weil die ganze Construction zu sehr geändert würde, indem *A.* übersetzt werden müsste, er hat wenig gegessen und getrunken. — In *S.* lässt sich durch die Berichtigung des ton in tou alles leicht und ungezwungen erklären; denn auch vorher schon (in der Phrase 14) sind für einen ähnlichen Fall Beispiele von dem nackten Verbalstamme ohne alle Personalendungen da gewesen, und auch im *F.* kann man nebst syöpi und juopi oder in der Alltagssprache, gleich *W.*, syöp und juop (*R.* sööb und joob, *L.* śyöb und juob) bloss syö und juo hören. Nur *u* in weidu scheint verdächtig gegenüber *A.* und *E.* weidi, das jedoch in *E.* blosses Adverbium ist, daher auch *W.* deminutivisch weidikene. Mehr als Adjectiv klein gilt weike, womit namentlich *L.* vejki wenig zusammenhängt; das zugleich adverbialische wähha oder wähhä, d. h. wähä, wie im *F.*, kommt nur in *R.* vor. — Das Adverb sehr ist sowol in *S.* als *A.* ganz ausgelassen. Im *R.* heisst es wägga, bei Ahrens wääga, *L.* vægg (*W.* væjga), aus *E.* wäggi (d. h. wägi), *L.* væg, *F.* wäki Kraft, Macht, Stärke, vgl. lat. valde aus valide. Der Finne hat nichts Analoges, wol aber der Lappe wäk und wäkka.

22. *S.* nina Nase ist, wenn man von der gewöhnlichen falschen Schreibung ninna absieht, ganz ehstnisch-revalisch; in der Form nena stimmen dagegen *A.* und *D.* mit einander überein, und auch *F.* nenä schliesst sich diesen an; *L.* allein hat nana, woher man berechtigt wird zu schliessen, es möge eben *a* der ursprüngliche inlautende Vokal dieses Wortes sein, *i* sowol als *e* hingegen eine spätere Schwächung. — Die Redensart: in der Mitte ist in *S.*, wie ich bereits bei der Uebersetzung selbst bemerkt habe, durch: im (oder am) mittleren Orte gegeben; denn pagan, wenn es nicht etwa eigentlich paigan sein sollte, setzt einen Nominativ pak oder paik voraus, wie in *E.* und *L.*, *F.* paikka Ort, Stelle. In dem einfachen, schon an und für sich aber ganz hinreichenden, *A.* keissen, vielleicht bloss kessen oder kesen, sehen

wir dieselbe, übrigens uns schon bekannte, Endung des Inessivs wie in pagan. Es steht jenes keisen oder kesen statt *D.* und *W.* kesken, von kesk, *F.* keski, Mitte. Im *F.* hört man gleichfalls sehr häufig kesen neben kesken, was Renvall (l. c. Tom. I. p. 182) für den Genitiv hält, wie es auch wirklich nach dem Standpunkte der heutigen Formlehre allerdings ein Genitiv ist. Allein in den Redensarten, worin kesen oder kesken gebraucht wird, wie gleich in dem ersten Beispiele Renvall's: jätin kesken reliqui in medio, kann kein Genitiv passen, sondern es ist kesken, wie in *D.* und *L.*, ein alter Inessiv, neben welchem man auch, gleich *R.*, in derselben Bedeutung den Adessiv keskel, verkürzt aus keskellä, gebraucht, wenn nicht eben das Innere, sondern nur die Oberfläche eines Gegenstandes zu berücksichtigen ist; Die Liben scheinen das ganze Wort nicht zu kennen, sondern sagen, wenn sie in der Mitte bezeichnen wollen, šuda, in Kurland dagegen in vollstem Genusse des lebendigen Bildes voller und ganz regelmässig sydâmes (*F.* sydämes), wörtlich: im Herzen. — *S.* pallet und *A.* pallat sind Infinitive; *W.* palun ein abermaliger Inessiv von palg, das auch noch von den Liben in Kurland für Angesicht gebraucht wird nebst dem Lettischen gîm.

23. In den kurländisch-libischen mejg und mêg wir haben wir oben S. 203 statt des regelmässigen *d* ein abnormes, den lappischen *k* und *h* verwandtes, plurales *g* erkannt. Ein ähnlicher pluraler Zusatz tritt uns nun auch hier in dem *L.* Adessiv desselben Pronomen, mædl, entgegen, wenn auch nicht mehr als *g*, sondern in ganz normaler Gestalt als *d*. Es ist jenes mædl mit dem in manchen Gegenden Tawast- und Nylands in Finnland noch gebräuchlichen meitill (statt meitillä) zu vergleichen, wofür sonst gewöhnlich das zusammengezogene meil gehört wird, gleich *E.*, *S.* und *A.* In demselben Verhältnisse wie mædl zu meitill steht auch formell *L.* mædden zu *F.* meitin oder gewöhnlich meidän, meijän. — *S.* katzs ist sonderbare Variante zu katsch zwei in N° 45. — Seltsam, aber schwerlich richtig, steht andererseits *A.* jelge neben *S.* jalga, gleich *R.* und *W.*, aus jalg, *L.* jâlg oder jā͡olg, in Kurland jâlga, *F.* jalka, Fuss. — Gegen *A.*

kummale erscheint *S.* koagi sehr verdächtig; doch finde ich auch in dem deutsch-ehstnischen Theile des Hupelschen Wörterbuches unter jeder *D.* koa mit der angeblichen Bedeutung: jeder von uns, freilich ohne im Stande zu sein den Grund einer solchen Modification des Begriffes einsehen zu können. Jedenfalls passt sie hier für *S.* nicht, sondern koagi, wenn richtig, ist = *R.* kummagi, kumgi einer von beiden, jeder, *L.* kumagid, *F.* kumpikin von kumpi, *E.* und *L.* kumb welcher von beiden, uter, eig. Comparativform von Pron. interrog. *F.* ku, *E.* kes, ke, kä, *L.* kis, Lapp. kä und gi, wobei jedoch zu bemerken ist, dass *F.* ku im Nominativ und in anderen einsylbigen Casus nie allein gebraucht wird, sondern stets das enklitische ka hinter sich hat. Es stehen übrigens diese Pronomina auch mit den Sanskrit-interrogativen Stämmen क ka, कि ki und कु ku in Verbindung und sind daher eins mit कस् kas, का kâ, किम् kim, Zend. kat. quid, Lith. und Lett. kas, Goth. hvas, hvô, Angelsächs. hva, Altsächs. hwe, Althochd. hver, Althord. hver und hvat, Dän. hvo und hvad, Griech. Jon. κο (in κότερος und κῶς), Lat. quis, quae, quid, Slaw. кыи, кам, кое, Irländ. cia, Schott. co quid zu vergleichen. In unserer ehstnisch-revalschen Uebersetzung, eben so wie in *W.*, hier mit dem Zusatze von ytte einer, ist jeder mit einem anderen Worte iga gegeben, das einen allgemeineren, unbeschränkten Sinn hat und mit *L.* jega oder jæga, *F.* joka, identisch ist. Eben daher hat Ahrens hier passender kummaski, weil nur von 2 Händen die Rede sein kann. Weniger dürfte dagegen einzuwenden sein, dass iggal, d. h. igal, in demselben Casus steht als das nachfolgende käel und vorhin meil. — Für denselben Casus muss auch *A.* kummale betrachtet werden, obgleich eher kummala oder vielmehr bloss kummal zu erwarten gewesen wäre (vgl. meil und in 33 und 34 toel und puul). Vielleicht haben wir aber auch hier eine der vielen Ungenauigkeiten und Missgriffe, wovon diese rein aufs Gerathewohl hingeworfenen Uebersetzungsproben leider so sehr strotzen. — So wiederum auch in den nächstfolgenden Worten beider, *S.* kehjmun und *A.* käg. Sie sollen an der Hand oder

allenfalls auch in der Hand bedeuten. Allein da nach diesen Proben selbst (Phras. 26) Hand *S.* keschi und *A.* kessi, d. h. kesi, heisst, also fast eben so wie *E.* und *F.* käsi, *L.* kies, so kann aller Analogie gemäss an kehjmun nur ke—n richtig sein, an kag aber vollends gar nur der erste Anfangsbuchstabe *k*, da das Wort oder vielmehr Unwort selbst der gehörigen Casusendung entbehrt, es müsste denn als solche *g* statt *n* oder *l* angenommen werden, was ein jeder mit uns noch ungereimter finden wird als die ebenfalls vorauszusetzende gar zu starke Zusammenziehung. Freilich bietet hier auch *L.* in kæec eine scheinbare Anomalie dar, die aber ganz anderer Art und neben *F.* kädes wol erklärlich ist (vgl. oben S. 192 jæec). — Eine seltsame, um nicht zu sagen wiederum verdächtige, Verschiedenheit des inlautenden Vokals gewähren endlich *S.* sürm und *A.* sirm gegenüber *F.* und *L.* sorm, *E.* sörm Finger.

24. Von dem überflüssigen *S.* na ist schon oben S. 199 die Rede gewesen. Dörptisch-ehstnisch, mithin auch Werroisch, ist die Bezeichnung des Plurals durch einen blossen Vokal in *S.* jouse Haare und kaswase wachsen. Sonst möchte allenfalls nur der Diphthong ou bezweifelt werden können, wenn er gleich noch später einmal im Sing. jous wiederholt wird. Ganz *E.* und besonders *D.* ist dagegen *A.* juus, von dem sich auch *W.* jûz nur durch ein weicheres *s* unterscheidet. Nach dem gewöhnlicheren revalschen Gebrauche hat die hier aufgenommene *R.* Uebersetzung juukse und Plural. juukse*d*, die von Ahrens hingegen hius und hiukse*d* ganz wie im *F.*, wo das *k* in ähnlichen Fällen im Nomin. sing. in der Regel stets elidirt wird. Alterthümlicher heisst daher ein Haar *L.* ibuks, im Plural ibukst. Auch im *F.* sind die noch jetzt von vielen gebräuchlichen eigentlichen Formen hiwus und hiwukset. — Derselbe Wechsel des *b* mit *w* findet Statt bei *L.* kazabed, *F.* kaswawat, *R.* kaswawad, *D.* kaswawa, *R.* kazuva. — Statt *S.* pe und *A.* pae dürfte wahrscheinlich pä oder ęig, entweder pää zu schreiben sein, wie im *F.* geschrieben wird, oder pæ, wie ich in L. angenommen habe. Mit Ausnahme des der *F.* dialektischen Variante

peää entsprechenden *R.* pea ist diess Wort in allen diesen Sprachen eins und dasselbe für Kopf, und daher stammt auch als Casus Adessivus die im Sinne der Präposition auf gebräuchliche Postposition *F.* pääll (eig. päällä), *L.* ebenso pèll, *D.* pääl, *E.* peäl, eig. peääl, wie auch in manchen Gegenden Finnlands dialektisch gesprochen wird. Um so weniger hätte der Concipient der Uebersetzung *S.* beel schreiben sollen, da er selbst das unmittelbar vorangehende Stammwort pe schrieb. Freilich hat er aber gar keine Ahnung von dem Zusammenhange der beiden Wörter gehabt. — Weil die Haare eig. vom Kopfe heraus wachsen, so steht in unserer aufgenommenen *R.* Uebersetzung mit Recht peas, d. h. im Kopfe. Auch der Finne würde hier pääss*ä* oder pääss und dialektisch peääss sagen.

25. Nach deutscher Art fängt *S.* abermals mit einem Pronomen demonstrat. taa an, das hier eben so unnöthig ist als in allen anderen ähnlichen Fällen, da hier von gar keiner bestimmten Zunge die Rede ist, sondern eben nur im Allgemeinen von der Zunge überhaupt. Von solchen, übrigens auch bei vielen anderen sonst ganz guten Kennern der ehstnischen und lettischen Sprachen nur zu häufigen, Nachahmungen der deutschen Sprache hat sich der Verf. der Uebersetzung *A.* zwar nicht ganz, doch aber in hohem Grade frei gehalten (vgl. oben *S.* 197), mag es denn durch einen glücklichen Zufall geschehen sein, oder vielmehr dadurch, dass die Aahofsche Mundart von einem solchen sprachwidrigen Aftergebrauche der Pronomina demonstrativa noch nicht so sehr inficirt worden ist. Jedenfalls betrachte ich den angedeuteten Mangel der Pronomina demonstrativa zum vermeintlichen Ersatze des deutschen Artikels in *A.* für einen Beweis, dass ein solcher Gebrauch eben nur ein Aftergebrauch und ganz wider den Geist der tschudischen Sprachen, eben so wie der lettischen, sei. — Der schriftlichen Verschiedenheit unerachtet zwischen *S.* kiel und *A.* kiil Zunge dürfte das Wort in beiden Mundarten auf einerlei Art ausgesprochen werden, und zwar eher wie *L.* kiel, *F.* kieli oder kiel, d. h. kielj, als wie *E.* keel oder *W.* kél. — Amba Zähne ist ganz Werroisch, nach der

Art des *D.* Dialektes überhaupt (vgl. oben S. 211) mit vokalischem Ausgange im Plural, wogegen *L.* ammad, *R.* hammad oder nach Ahrens hambad, *F.* hampaat. — Eine ähnliche plurale Form ist *W.* oma sind, logisch richtiger allerdings als die singularen, übrigens trotz des vorangehenden pluralen Subjektes nicht desto weniger dem Sprachgebrauche gemässen *L.* um, *S.* (und *D.*) om, *R.* (und *F.*) on. — Wenn wir hier das *m* für die ursprünglichere Endung halten, so müssen wir dagegen dasselbe *m* in dem unmittelbar darauf folgenden Substantiv soum für einen unzweifelhaften Fehler erklären, da wir vorher (Phrase 4, 22 und 23) gesehen haben, dass eben *n* die Endung des Casus Inessivus auch in *S.* sei, gleich wie in *A.* und *W.* Eben so fehlerhaft und wahrscheinlich durch ungenaue Auffassung entstanden ist wol in demselben Worte der Diphthong ou (vgl. oben *S.* 211 jous), und *A.* suun (= *W.* sûn) die allein richtige Form auch für *S.* In den übrigen Mundarten heisst im Munde suuss von dem allen gemeinschaftlichen Nominativ suu oder sû. Dem Sprachgebrauche gemäss habe ich für *W.* und *L.* in Klammern noch die andere Ausdrucksweise vermittelst sizal (*F.* sisällä oder sisäl), eig. am (im) Innern, hinzugefügt.

26. Bedenkt man, dass hä (*W.* häe) *D.* gut, in Verbindung mit kässi, d. h. käsi, Hand, aber auch recht heisst und vergleichen damit *S.* eh und *A.* ae, so können wir nicht umhin die Vermuthung als ziemlich sicher aufzustellen, dass statt beider Varianten, mit Auslassung des diesen Mundarten fehlenden Hauchers, schlechtweg ä oder äe als das wahre Wort anzunehmen sei. So sehr ist *D.* hüwa oder, wie im *F.* (hywä), hüwä zusammengeschrumpft, wenn auch diese volleren, mithin auch älteren, Formen nur, und natürlich, die eigentliche Bedeutung gut haben. Den Gang der Verstümmelung bestätigt als Uebergangsstufe *R.* hea. In *L.*, welches, wie wir bereits zu ersehen Gelegenheit gehabt haben, gleich *S.* und *A.* *h* durchgängig verschmäht und in manchen Fällen auch *w*, ausserdem aber vokalische Anlaute zu jotiren liebt, ist hüwa zu jua geworden, wobei ich bemerken will, dass Finnisch redende Russen, die bekanntlich in der eigenen Sprache kein *h* und auch kein *ü* oder *y* haben, das *F.* hywä

stets *ju w a* auszusprechen pflegen. Dass das *L.* *ju* a übrigens ebenfalls in der abgeleiteten Bedeutung recht gebraucht werde, ist aus meiner Uebersetzung sichtbar. Der revalsche Ehste wendet dazu den Comparativ des oben angeführten hea parrem, d. h. parem, *F.* parempi, besser, an. Uebrigens gibt der Ehste diesem Worte nur diese Bedeutung, eben so wie dem Positiv h y w ä nur die demselben eigenthümliche: gut; die Begriffe recht und link bezeichnet er durch andere eigene Wörter: oikia (zugleich recht im moralischen Sinne, *E.* öige) und wasen. Das letztere findet sich als wasak (d. h. wasak) auch im *E.* Sonst heisst link darin im Gegensatze zu parem auch pahhem, d. h. pahem, eigentlich, wie *F.* pahempi, schlechter. Analog mit dem Positiv hä heisst dagegen in *D.* schlecht sowol als link kurra, d. h. kura, und dasselbe gilt auch von *S.*, *A.* und *L.* Im *F.* ist kura ein Substantiv, das Koth, Unflath, Schlamm bedeutet; doch sagt man, gleichsam um dem revalschen Ehsten in Beziehung auf dessen wasak neben pahem nicht nachzustehen, neben wasen käsi in derselben Bedeutung auch kura käsi, eben so wie kuna puoli linke Seite. Daher auch kurittu von einem, der die linke Hand statt der rechten gebraucht. — Bloss in *R.* findet sich der Arm mit eigenem Worte käewars wiedergegeben; in allen anderen Uebersetzungen steht für Arm Hand, weil man in dieser Phrase die Hand als das ganze Glied für ein passenderes Wort betrachtet hat. So lautet auch Ahren's Uebersetzung: parem käsi on pahemast tugewam. Aus demselben Worte käsi, und zwar aus dessen Genitiv käe, ist auch käewars zusammengesetzt. Statt mit dem Genitiv bildet man auch mit dem Nominativ käsiwars, wie im *F.* Die wörtliche Bedeutung dieses Compositum ist Handstiel. — Ahren's tugewam, *F.* tukewampi, ist ein genauerer Ausdruck für stärker als paksem (*F.* paksumpi), das dicker bedeutet. Oft heisst auch kangem stärker, eig. steifer, schwerer, wie *F.* kankiampi. Dasselbe Wort finden wir auch in *S.*, *A.* und *L.*, mag denn kangap oder, wie ich eher glaube, kangeb die richtigere Form sein. Aus beiden Wörtern ersehen wir übrigens, dass in *S.* und *A.* *b* oder *p* die Endung des Comparativs

ist. Es wird also das *m* des *D.* mb elidirt, denn aus kangə wird kangemb gebildet. Dagegen behält der revalsche Ehste das *m* und wirft den letzten Consonanten aus; eben so der Liibe, dessen kaṇtim sich ausserdem auch noch durch ein scheinbar überflüssiges *t* unterscheidet, womit sich bei ihm schon der Positiv kaṇkt endet. Es ist aber jenes *t* kein Ueberfluss, sondern kaṇkt eine alterthümlichere Form und ein fernerer Pendant zu dem vorher S. 201 erörterten pind, sogd und kæ̈vd, mit *t* statt *d* wegen des unmittelbar vorhergehenden harten *k*. — Beiläufig bemerke ich, dass *W.* (und *D.*) kövemb, *F.* kowempi, eigentlich härter bedeutet (vgl. die Phrase 29). Das darin und hier vorkommende *L.* und *S.* ku wie, als ist eine Verkürzung von *E.* kui, eben so wie dieses wiederum seinerseits gegenüber *F.* kuin, eig. der Instrumental von dem oben S. 210 erörterten interrogativen Pronominalstamm ku (vgl. Lat. quam). Durch die Präposition yl, *F.* yli, über bekommt in *L.* der comparative Satz eine andere Wendung, wodurch ku hier entbehrlich wird.

27—28. In 27 sind die Prädikate in *S.* willkührlich umgestellt; denn pähæ ist offenbar nur eine minder gut gerathene Schreibweise statt *A.* peene, *R.* penike od. penikenne, d. h. penikene (eig. wol peenikene; vgl. *W.* pénikene) dünn. Diese letzteren Formen sind an sich Deminutiva von peen klein, fein. Alle angeführten Bedeutungen vereinigt das *F.* pieni in sich; eben so *L.* pien, eine Abkürzung, die auch schon in der finnischen Umgangssprache ganz häufig vorkommt. — *S.* puiek für lang lässt sich mit dem *F.* puikia länglich und zugleich dünn, nadelförmig vergleichen. Sonst heisst lang überhaupt pitkä, *L.* pitka, *R.* pitk, *D.* und *W.* durch Assimilation pikk, mit dem auch das noch vollere *A.* pikka übereinstimmt. — Mit Ausnahme des abgekürzten *L.* ver heisst Blut in allen respp. Mundarten weri, obzwar es in *S.* und *A.* nach deutscher Art werri geschrieben ist, und eben so in *E.* falsch geschrieben wird. Daher stammen auch *S.*, *W.* und *D.* werrew, d. h. werewi, röth; eig. wol, wie *F.* werewä, blutig, blutfarbig und daher roth. In wiefern *A.* werja eine wirkliche richtige Variante sein möge, muss ich dahin gestellt sein lassen. Ein an-

deres eigenthümliches Wort für roth ist *F.* punanen, *R.* punane, d. h. punane wie bei Ahrens, aber auch punna, d. h. puna, *L.* punni.

29. Ein neues Beispiel, dass der Urheber der Uebersetzung *S.* das gedehnte *u*, welches übrigens, gleich wie im Finnischen und Libischen, mehr wie ein gedehntes schwedisches *o*, Griech. *ω*, lauten mag, durch ou bezeichnen zu müssen geglaubt hat, liefert lou für Knochen, das wahrscheinlich wie *F.* und *L.* luu auszusprechen sein wird, wenn es gleich hier nur mit einem *u* geschrieben ist und so auch im *E.* erscheint. Nach Art des *D.* Dialektes passirt es zugleich für Singularis und Pluralis und muss wegen des vokalischen Auslautes des Wortes so passiren, da jener Dialekt die in *R.* und *L.* noch erhaltene consonantische Pluralendung *d* aufgegeben hat. Ausnahmsweise sehen wir hier jedoch in *W.* lûd ganz finnisch. — *A.* kalg hart ist zugleich ehstnisch neben *R.* kowwa, d. h. kowa wie *F.*, und köwwa, d. h. köwa. Ob *S.* kalle richtig sein möge, etwa Nomin. plur. anstatt kalge, wage ich nicht zu entscheiden. — Statt neij wäre es in *S.* hinreichend gewesen bloss nei oder nej zu schreiben, wie ich diese Partikel in *L.* schreibe, wo sie ganz mit *S.* übereinstimmt. Sie ist als eine spätere Bildung aus ni, wie noch jetzt im *E.*, zu betrachten, ni aber Verkürzung des *F.* niin so, was Renvall in seinem Lexikon (Tom. II. p. 8) mit Recht für einen adverbialen Casus erklärt von net und ne, Plural vom demonstrat. Pronomen se. Es ist ein Correlativ des oben S. 215 erörterten kuin, *E.* kui, *S.*, *A.* und *L.* ku als, wie (vgl. im Gegensatze zu diesem wie das deutsche so und Lat. tam gegen quam). In *A.* scheint die ehstnische Form ni gebräuchlich zu sein, daher das Compositum niggu, mag es denn wirklich nigu oder vielmehr, wie es eig. müsste, niku lauten. — Abgesehen von der beigefügten, und vielleicht eig. unnöthigen, lettischen Virgula ist *S.* kiwi richtigere Schreibart als *A.* kiwwi, wie das Wort freilich auch im *E.* geschrieben wird, ausgesprochen aber nach der richtigeren finnischen Schreibung kiwi. Dass dieses Stein bezeichnende Wort *L.* in kl zusammengezogen wird, ist vorher S. 198 schon gelegentlich bemerkt worden.

30. Sehen wir von der etwa nur gewöhnlichen deutschen Augen rechten Doppelconsonanz in der Schreibung ab, so ist kala das allen respp. Sprachen gemeinsame Wort für Fisch; doch ist in *A.* die gehörige Casusendung *l* ausgeblieben. Auch in *L.* könnte kalal gebraucht werden; häufiger ist indess kalan (vgl. in 23 mædden und mædl). — *S.* schilma stimmt in Hinsicht des anlautenden Consonanten mit *L.* šilmd überein, während *A.*, *E.* und *F.* nur den einfachen Zischer *s* sehen und hören lassen. In der Pluralbezeichnung schliessen sich *S.* und *A.*, wie wir es bereits auch an anderen Beispielen ersehen haben, dem Dörptisch-Ehstnischen an; daher *S.* schilma, *A.* (und *D.*) silma, gegen *R.* silmad, *L.* šilmd, *F.* silmät. — In *S.* sowol als *A.* fehlt ein Wort für die Conjunction aber, und vielleicht nicht nur hier in den Proben, sondern auch in der That, so wie auch die livländischen Liben sich des lettischen bet bedienen. Nur in dem westkurländischen Libengebiete habe ich das *R.* aga gehört. Der Finne sagt mutta und waan. — Für das Adverb nicht steht in unserer Revalschen Uebersetzung mitte, und so wird dieses Wort auch von Hupel übersetzt. Es mag sein, dass das Wort so gebraucht wird; an und für sich aber kann es nur ein Missbrauch sein und dessen eigentliche Bedeutung was von mi (s. oben S. 202). Auch steht ja bei Hupel unmittelbar darauf, im Widerspruche mit der angegebenen Uebersetzung von mitte, «ei mitte nicht, nein» (eig. nicht was), und im deutsch-ehstnischen Theile «nicht ei, ei mitte.» Ahrens hat hier gleich dem *F.* ei ole, d. h. eig. ist nicht oder hier: sind nicht, weil kalal (an dem Fische) das gemeinsame Subjekt des ganzen zweigliedrigen Satzes ist. Dasselbe ei ole hat man auch in *S.* und *A.* anzunehmen. *L.* uo ist eine Zusammenziehung des Imperativs ol (F. ole), die sich nur durch die diphthongische Auflösung von der entsprechenden oo oder *o* in der finnisch-karelischen Conjugation unterscheidet. — Höchst seltsame inlautende Vokale bieten *S.* kirw und *A.* kürw dar gegenüber *F.* korwa, *L.* kora, *R.* körw Ohr, nur dass sie hier anders vertheilt erscheinen als in der Phrase 23 sürin und sirm.

31. *S.* schee, in 35 aber schie, und *A.* tsche, freilich

auch im Widerspruche mit sche in 15 (vgl. S. 201) ist dasselbe demonstrative Pronomen, welches *L.* sie, in Kurland aber gleich dem *F.* und *E.* se lautet, nur dass dieses jener bedeutet, das in den Ostseeprovinzen zum 3. persönlichen Pronomen gewordene tämä (s. oben. S. 191) dagegen dieser. — *S.* und *A.* tschirk Vogel ist mit geringer Veränderung zugleich dörptisch-ehstnisch und *W.*; doch wird im *D.* auch *R.* lind, *F.* lintu, *L.* linn, gebraucht. Einerlei Stammes mit diesem sind *S.* und *A.* lendas, *R.* lendab, *D.* lendap, *W.* linnap, *F.* lentää, lentääpi fliegt. Auch in *L.* hört man lindlub, was eigentlich ein Frequentativ ist, entsprechend dem *F.* lentelee und lenteleepi. Gewöhnlich sagt man in *L.* ajlub, das *F.* häilyy schwebt, wackelt, schwankt. Man vergleiche *E.* hällima, d. h. hälima (od. häälima?), schweben und häl *D.* Wiege, Schaukel. — Vielleicht hätte auch der Concipient der Uebersetzung *A.* lieber iłła oder bloss iła, d. h. ilja, schreiben können, wovon *S.* iłłakasti eine erweiterte adverbialische Form ist. Sie sind identisch mit *R.* hiljokest, *D.* hiljokeisi und hilja, *F.* hiljaa. Da diese Wörter eigentlich sachte bedeuten, so finden wir hier *R.* pikkamisselt und *W.* pikkamisse, Derivata von pitk und pik lang (s. oben S. 215); in *L.* dagegen yrkiši, das sowol langsam als sachte bedeutet. Es scheint mit dem *F.* yrki Weile, Stündchen verwandt, vielleicht auch mit yrittää etwas beabsichtigen, versuchen, beginnen.

32. Nur als ein wahrscheinlich durch Missverständniss entsprungenes und Dörptisch gebildetes Präteritum kann lask in *S.* und *A.* richtig sein. Diese Verschiedenheit im Tempus angenommen, ist das Verbum eins mit *L.* laskûb, *R.* lasseb, d. h. laseb wie bei Ahrens, *D.* lassep, d. h. laseb, *W.* lazep lässt. Diesen Uebersetzungen nach scheint es an der obern Aa nicht bloss im activen (lassen), sondern auch im reflexiven Sinne (sich lassen, sich herunterlassen) gebraucht zu werden, wie das zuweilen auch mit dem *F.* laskea der Fall ist, z. B. in der Redensart: päiwä laskee (der Tag) die Sonne geht unter. In den andern Uebersetzungen finden wir das Pronomen reflex. sich hinzugefügt, *R.* hennast (bei Ahrens ennast), *W.* enast, daraus *L.* die Zusam-

menziehung enst. Wie in anderen Sprachen, kommt es nur in den obliquen Casus vor, die man gewöhnlich unter isse (*E.*), *F.* itse, ite, itte, ihte, *L.* is selbst ordnet, Genit. ennese und hennese, Dat. ennesele od. ennesel, hennesele od. hennele, hennel u. s. w. Erwägt man, dass der Finne eben durch das Pronomen itse in Verbindung mit Pronominalsuffixen das Pronomen reflexivum ausdrückt, so verdient allerdings Ahrens's Ansicht über die Entstehung des ehstnischen Pron. reflex. alle Beachtung. Er schreibt in seiner Grammatik S. 64: «Die sonderbare Form ennese ist aus dem Finnischen Pronominal — Suffix — nsa oder — nsä entstanden. Im Finnischen heisst itse selbst, und (mit nsä) itsensä seiner selbst. Dieses eine Wort hat der Ehste in die zwei Wörter isse ennese ausgedehnt, und das letztere flectirt, als wäre es ein besonderes Pronomen.» Diese Erklärung würde alles für sich haben, wenn nicht andererseits das ehstnische Pronomen reflexivum in dessen Dörptischer Gestalt, und zumal beim Ausfall der eig. unnöthigen Doppelconsonanz, formell auch mit dem 3. finnischen Personalpronomen hän (er, sie, es) ganz zusammenfiele. Man vergleiche nach Hupel's Grammatik S. 63 *D.* Gen. henne, *F.* hänen; *D.* Dat. (das heisst: Allat. und Adess.) hennele oder (!) hennel, *F.* Allat. hänelle, Adess. hänellä, hänel; *D.* Accus. henda od. hendä, *F.* Infinit. händä, *D.* Ablat. hennest od. hennelt, *F.* Elat. hänest, Ablat. häneltä, bänelt. Die bei dieser Vergleichung ausgelassenen erweiterten und zum revalschen Dialekte stimmenden Nebenformen: Gen. hennese (*R.* ennese od. ennesa), Dat. hennesele (*R.* ennesele und ennesel) und Ablat. hennesest (*R.* ennesest od. ennesast) würden sich, mit etwaniger Ausnahme des *R.* Accus. ennast, wobei aber doch auch ein anderer kürzerer dem *D.* henda analoger end steht, ohne allen Zwang durch ein aus dem *F.* Pronominalsuffixe — nsa oder nsä vermittelst Abkürzung entstandenes und, im Gegensatze zum Finnischen, zwischen den Stamm und die Casusendung eingeschobenes, nicht der letzten angefügtes, se oder sa erklären lassen. Aber ehstnische Pronominalsuffixe? Existiren freilich jetzt überhaupt nicht mehr, sind aber vormals gebraucht worden,

wie Ahrens a. a. O. bemerkt mit Berufung auf die ehstnischen Volkslieder. Dann Pronominalsuffixe mit einem Pronomen? Finden ja noch im Finnischen Statt, wenn auch nur mit itse, demselben Pronomen, das uns zu diesen Erörterungen veranlasst hat. Und endlich vollends die totale Verschiedenheit des Wesens der mit einander formell verglichenen Wörter? Die ehstnischen — Pronomina reflexiva; die Finnischen hingegen — Casus des 3. Personalpronomens! Die Verschiedenheit ist allerdings da; ob sie aber auch immer da gewesen, ob hier nicht ein ähnlicher Unterschied zwischen jetzt und vormals anzunehmen sei, wie in Hinsicht des Gebrauches der Pronominalsuffixe überhaupt im Ehstnischen? Ob nicht hän oder etwas dergleichen vor Zeiten ursprünglich ein allgemeines Personalpronomen gewesen, das sich später erst, aber auch nicht von gestern her, im Finnischen, vielleicht nach dem Beispiele des Skandinavischen han er, ausschliesslich auf die 3. Person beschränkte und so der seitdem constante heutige Sprachgebrauch fixirt wurde? Dass namentlich die Pronomina überhaupt in den tschudischen Sprachen bei ihrer Entwickelung zum heutigen Standpunkte manche und grosse Veränderungen erlitten haben, ist gewiss und je einleuchtender, mit je grösserer Aufmerksamkeit man diese Redetheile in denselben mit einander vergleicht und verfolgt. Haben sich ja auch, wie wir oben S. 187 f. und 191 gesehen, in den tschudischen Sprachen der russischen Ostsee-Provinzen zwei ursprüngliche Demonstrativa und noch heutiges Tages gerade als solche im Finnischen bestehende Pronomina zum 3. Personalpronomen constituirt. Was mich aber in meiner Vermuthung über eine vormalige andere Bedeutung des *F.* hän und dessen ehstnischer Verwandten noch mehr bestärkt hat, sind die noch jetzt in einzelnen Fällen bestehenden Beispiele einer allgemeinen, alle 3 Personen ohne Unterschied umfassenden Bedeutung des heutigen ehstnischen Reflexivpronomen. So bemerkt Hupel a. a. O., es könne oft durch eigen, auch durch sein etc. ausgedrückt werden; henne takkan aber könne heissen hinter mir, od. hinter dir, od. hinter sich. Und auch bei Ahrens lesen wir a. a. O. unmittelbar vor seiner oben angeführ-

ten Erklärung des ennese: isse ennast mich, dich, sich selbst, isse ennesele, mir, dir, sich selbst. So heisst auch das reflexive Possessiv omma, d. h. oma, mein, dein, sein, unser, euer, ihr eigen, wobei Ahrens zur Vergleichung mit Recht auf das Russische свой *) hinweist und ferner bemerkt, jenes omma **) bleibe im Sing. und Plur. unverändert ***): omma lapsed, omma wannemaid. Suffixe könne es annehmen, werde aber auch ohne dieselben gebraucht, z. B. ommast peast und omma peast. Oft höre man ommale statt ennesele, was aber offenbar fehlerhaft sei. Aehnliches kommt indessen auch bei den livländischen Liben häufig genug vor. Sie sagen z. B. mina ïs næeb omma spiegil sizal ich sehe mich selbst im Spiegel, Russ. я вижу самаго себя въ зеркалѣ, sinnel ommal om du hast selbst, mis sina ommel luotud issaod od. issåd? was hoffst du für dich (selbst) zu erlangen? Russ. что ты надѣешься достать для себя? (vgl. Lettisch: ko tu sewim dohma isdabbuht?), ommast von selbst. — Maa, wie *S.* und *F.*, oder må, wie ich in *L.* und *W.* eingeführt habe, ist die rechte Schreibung des allen diesen Sprachen gemeinsamen Wortes für Erde. Daher der Illativ *F.* maahan oder abgekürzt maah, *E.* mahha oder, wie bei Ahrens und *W.*, maha, *L.* måh, eig. in die Erde, hier an od. auf die Erde, oft aber auch im Sinne des Adverbs: herunter oder nieder. In *A.* ist muh höchst wahrscheinlich ein Fehler und statt dessen mah oder vielmehr maah zu lesen. Um das Deutsche genauer wörtlich auszudrücken ist noch ala (vgl. *F.* alas auf die Frage wohin? und ala auf die Frage wo?), eig. unter, unten, hinzugefügt. In *S.*, *R.* und *W.* hat man sich einer anderen dem deutschen auf entsprechenden Postposition, und zwar der Sache gemäss im Casus Allativus, bedient, wobei aber die Rüge der Schrei-

*) Gerade so wird auch das Lettische saws gebraucht.

**) In seiner Grammatik hatte Ahrens, um Anstoss zu vermeiden, noch die gewöhnliche alte Orthographie beibehalten und sich einstweilen begnügt, die richtigere finnische nur dringend zu empfehlen.

***) Bei Hupel hat sowol omma als auch das persönliche reflexive Pronomen in beiden ehstnischen Hauptdialekten für den Plural besondere grösstentheils sehr abweichende Formen.

bung der Postposition in *S.* mit einem *b* statt *p* (*s.* oben S. 212) wiederholt werden muss.

33—34. Da schwarz *F.* und *L.* musta heisst, *E.* dagegen abgekürzt bloss must, ferner *S.* und *A.* in Hinsicht der Pluralbezeichnung sich namentlich an den dörptschen Dialekt schliessen, der, wie wir bereits gesehen haben, die *R.* und *L.* Endung *d* auswirft und statt dessen sich mit dem aus dem Nominat. sing. ausgelassenen Vokale begnügt, so hätten wir hier auch in *A.* musta erwartet Auch karro scheint weniger richtig als *S.* karwa von karw Feder, wie *L.* kara, dagegen *E.*, wie *F.*, karwa Haar bei Thieren und dessen Farbe. *E.* heisst Feder sulg, *F.* sulka, daneben *D.* auch putsai, *W.* pudzaj. — *S.* nain muss wol richtig sein als Inessiv von na, ist hier aber eben so unnöthig und sprachwidrig als früher jenes na (*s.* oben S. 199 und 211). — Zweifelhaft scheint bei aller Richtigkeit der Endung namentlich die vokalische Partie in *S.* seiwun gegen *A.* siibu, welches Wort umgekehrt der gehörigen Endung entbehrt. Wie die Wörter sind, schliessen sie sich dennoch an *W.* sîvan von sîv, *F.* siipi, Flügel, dagegen *R.* tiib, tibas und tiwas, *L.* tib, im Adess. plur. tibadl. — Von *S.* poul gegenüber *A.* puul von puu Baum, wie in allen übrigen Mundarten, gilt dasselbe, was vorhin S. 216 von lou bemerkt wurde. In der Constructionsweise unterscheidet sich nur *L.* durch einen anderen darin häufiger gebräuchlichen Casus (pûn, vgl. vorher in der Phrase 30 kalan und in der folgenden linnun). — Auffällig erscheint hier in *A.* ittel; schwerlich kann es jedoch etwas anderes sein als *F.* ittel, Adessiv von itse, itte selbst, und es mag der Uebersetzer bei der Wahl jenes Wortes vielleicht an den Gegensatz der grünen Blätter des Baumes selbst zu dessen dicken Aesten gedacht haben, wenn er gleich den Gegensatz in dem Satzbaue nicht weiter ausgeführt hat. — Gegen *S.* ałła fehlt in *A.* alla, wol mit Unrecht, die Mouillirung. Diese angenommen, setzt das beiden Mundarten dem gemäss gemeinsame Wort einen Nominat. sing. allj od. allì voraus, identisch mit *L.* allì od. ales und mit *E.* haljas. Ein anderes *E.* Wort für grün ist rohhilinne od. rohhelinne, d. h. rohiline od.

roheline (vgl. *W.* und *F.* ruohonpäinen od. ruohon karwainen), von rohhi, d. h. rohi, *F.* ruoho, Gras. — *A.* lehe scheint richtiger als *S.* lihhe und ist ganz werroisch-dörptisch; also Nominat. sing., wie im *E.* überhaupt, leht, *F.* lehti, Blatt. Nur das *L.* liec, fast wie, jedoch wol nur zufällige, Umstellung vom Russ. листъ, bildet eine seltsame Abweichung. — Statt des bereits früher vorgekommenen *E.* paks, *F.* paksu, begegnen wir hier einem anderen Worte für dick, *S.* jem, *A.* jäm, *E.* jämme, d. h. jäme (Ahrens hat hier paksud), *F.* jämiä, *L.* jämde od. jände (vgl. S. 201 und 215 wegen *d*). Paks kommt in *L.* nicht vor, statt dessen aber als Synonym saṇd, welches sich wiederum nicht in *E.* noch im *F.* findet, wol aber im letzteren als Derivatum die Partikel sangen sehr, eig. tüchtig, stark (vgl. lat. valde) und sankari Held. — Vom *F.* und *L.* oksa Ast ist *R.* oks eine Abkürzung, eine weitere *D.* und *W.* os, im Plural osa. Und so hätte auch in *S.* und *A.* geschrieben sein sollen statt essa und oss.

35. Einen ähnlichen Mangel an gehöriger Casusendung zeigt *A.* tschirgu neben *S.* tschirgul. — *S.* pühau ist ohne Zweifel eine neue eben so wenig gerathene Variante von peene dünn als vorher in 27 (vgl. S. 215) pähne. Wozu aber hier dieses Wort überhaupt nebst dem folgenden em, das ein offenbares Versehen ist statt en (Lett.) und? Oder bedeutet waib etwa, wie waiw in Wierland nach Hupel's Wörterbuch, nur scharf, so dass der Uebersetzer noch dünn hinzufügen zu müssen glaubte, um spitzig zu bezeichnen? Das ist eben nicht wahrscheinlich, erstens weil der andere Uebersetzer in *A.* sich mit dem Worte waib allein begnügt, und zweitens weil waiw in *D.* gerade die Bedeutung spitzig hat, scharf dagegen, wie in *R.*, teraw heisst, *F.* teräwä, *L.* tära. Neben diesem Worte wird auch vaj gebraucht, und zwar in beiden Bedeutungen scharf und spitzig. — Gleich *W.* und *L.* scheint *S.* und *A.* Schnabel und Nase mit einem und demselben Worte nena, *L.* nana, zu bezeichnen; *E.* heisst jener besonders nok, *F.* noukka. — Sollte *A.* lihü kurz richtig sein, so wäre es auch ähnlicher dem *L.* liki als

S. lühü, *F.* lyhy. Auch der *D.* Comparativ lühhemh, d. h. lühemb, setzt einen Positiv lühü oder lühi voraus, obgleich Hupel keinen solchen in seinem Wörterbuche hat, sondern nur die Deminutivform lühhike od. lühhikenne, d. h. lühike und lühikene, für beide Dialekte (vgl. *W.* lühekene). — *S.* and Schwanz (in *A.* steht amd) ist ganz Werroisch, mit Ausfall des anlautenden *h* in *D.* hand, wofür man auch händ sagt, Verkürzung aus *F.* händä od. häntä. Der revalsche Ehste nennt diesen Theil des thierischen Körpers saba, woher *F.* saparo von einem kürzeren Schwanze, wie bei Schaafen und Schweinen. Von saparo ist wiederum *L.* taber od. tæber, Schwanz überhaupt, offenbar nur eine Variante.

36—37. *S.* und *A.* pesan im Neste unterscheidet sich nur durch eine verschiedene Endung von *R.* pesas, *L.* pezas, *F.* pesäss. Es ist jene Endung *n* zugleich die des *D.* Dialektes (vgl. *W.*). — Durch einen lapsus calami ist ein eben so falsches als überflüssiges um in *A.* hineingerathen. — Ganz *E.* ist *S.* und *A.* walge weiss, *F.* walkia, *L.* vald, vormals wahrscheinlich valged, valgd (*s.* oben S. 201, 215 und 223). — Muna Ei ist für *S.*, *E.*, *L.* und *F.* gemeinsam, und nur *A.* hat statt dessen turra, d. h. tura. Wenn hier nicht etwa ein muthwilliger Geniestreich vorliegt, so wäre es eins mit *F.* tyrä scrotum. An und für sich ist es keinesweges unmöglich, da auch umgekehrt muna im Olonetzischen wenigstens jetzt dieselbe Bedeutung hat, seitdem man für das Ei (ovum) das russische яйцо als jäjcy aufgenommen und naturalisirt hat. — So sehr ich auch in anderen ähnlichen Fällen der Schreibung in *S.* das Wort geredet habe, ohne jedoch zu meinen auch die lettische Virgulirung sei zu empfehlen, so glaube ich doch, dass hier *A.* tulli, d. h. tuli, richtiger sei als *S.* tuḷḷi. Auch *E.* und *F.* heisst Feuer tuli, wovon jedoch die Finnen in ihrer Alltagssprache häufig den auslautenden Vokal bereits halb verschlucken und so tuli in ein einsylbiges tul̀ verwandeln. In Kurland ist tul̀ bereits die bestehende Form; in Livland sagt man deminutivisch tulk̀i. — *S.* und *A.* pallas, d. h. palas, brennt unterscheidet sich nur durch die Endung von *D.* pallap, d. h. palap, *L.* palab, *F.* palaa

und palaapi, *R.* pőlleb, d. h. pöleb. — Mit Rücksicht auf die in der Phrase 37 vorangegangenen analogen Formen *S.* pahtume und *A.* paiatama wir reden wird wol hier für wir sehen *S.* mii (oder mü) nääme statt mü nehmje und *A.* me nääma statt me näma anzunehmen sein, oder auch näeme und näema, *E.* gleichfalls näeme, *F.* näemme und nääm me, *L.* näemi. — *A.* su scheint mehr als verdächtig gegen *S.* sau, d. h. sau, wie der Rauch auch *D.* und *L.* heisst. Es ist diess Wort eine Abkürzung aus *F.* sauwu od. sawu. Statt dessen wird in *R.* suitso od. suits gebraucht, ein Wort, das jedoch auch in *D.* vorkommt (vgl. unsere Uebersetzung *W.*), eben so wie im *F.* suitsu Rauch und Dampf. Was die Flamme betrifft, so steht dafür in *A.* wieder tulli und auch in *R.* tuld (im Infinit.), genauer und richtiger bei Ahrens leeki von leek, *F.* liekki. Das *L.* liesm stammt aus dem Lettischen leesma her, das jedoch vielleicht auch mit leeki und liekki Zusammenhang haben könnte. Liesi heisst *F.* die Stelle vor dem Ofen, wo die Kohlen sich sammeln, der Herd, daneben auch lieska, was andere wiederum von der aus dem Ofen herausschlagenden Flamme gebrauchen, daher das Verbum lieskata ausflammen. In *S.* finden wir an der hierher gehörenden Stelle kirre. Folglich heisst Flamme in jener Mundart, und wahrscheinlich auch in *A.*, kirg oder vielmehr, wie in *D.* (vgl. *W.*), kirg, verwandt mit *F.* kirkas glänzend, klar. — *S.* und *A.* üds Kohle stimmt zum *D.* hüts; L. šius (Plur. šudud) dagegen zum *R.* süssi, d. h. süsi, *F.* sysi. Ganz isolirt steht *W.* ygiz.

38. *S.* und *A.* weschi, eben so wie *W.* vezi und *L.* vez, sind nur geringe Modificationen von *F.* und *E.* wesi Wasser. — Wie im *F.* juosta, *E.* jooksta und joosta sowol laufen als fliessen bedeutet, so findet sich hier auch in *S.* dasselbe Wort, welches wir in der Phrase 14 bereits als juhsk kennen gelernt haben, freilich, Dank der Inconsequenz des Schreibers, in einer veränderten Gestalt (jousk) wieder. Uebrigens dient uns eben diese Inconsequenz zur Bestätigung unserer S. 216 ausgesprochenen Meinung, dass der Gebrauch des Diphthonges ou in ähnlichen Fällen, trotz der bei weitem

überwiegenden Zahl der Beispiele, dennoch für einen falschen gehalten werden müsse. Auch steht hier dem *S.* jousk in *A.* jus, also dem Diphthong ein gedehntes *u* gegenüber. Mit dem vorstehenden Verbum hängt das Substantiv *F.* joki, *E.* jöggi, d. h. jögi, *L.* jok oder jouk Fluss zusammen. Oja heisst *E.* sowol als *F.* eig. Bach und Ahren's jöes verdient daher in *R.* den Vorzug vor «oia sees». *S.* und *A.* urran ist der (auch dörptische) Inessiv von urk *E.* Pfütze; nach Hupel aber wenigstens in *R.* zugleich Tiefe im Strome, welche Bedeutung also wol auch in *S.* und *A.* gemeint sein muss. Im *F.* ist ura Einschnitt, Fusssteig, Wasserfurche zu vergleichen. *A.* sehen wird wol mit *R.* sees eins sein, ist aber nach urran eigentlich überflüssig. — Geschwinde ist in *S.* durch kerjede, in *A.* durch kerjeda gegeben. Sie stimmen zum *E.* kerge, adverb. kergeste, kergest leicht, hurtig; *L.* dagegen kerdest vom Adjectiv kerd schnell. Vergleichen wir noch *F.* kerkiä, das ebenfalls schnell bedeutet, dieses Adjectiv aber mit anderen ähnlicher oder analoger Endung (s. S. 201 und 224), so ergibt sich, dass die vormalige vollständige Form kerket, *L.* kerged gewesen sein muss. Das andere Adverb užinest, welches die Liben für geschwinde gebrauchen, findet sich gleichfalls sowol in *E.* (ussinaste), als im *F.* (ussinasti). Das in *R.* und *W.* aufgenommene rutto findet sich auch im *F.*, jedoch nur als Adjectiv schnell, plötzlich, heftig (vgl. Russ. крутой). Die adverbialen Formen davon sind: rutosti, rutoin od. ruton, rutolta. Indess würde dem Finnen sein Sprachgefühl nicht wol gestatten hier irgend eines derselben anzuwenden. Auch für *R.* hat Ahrens nicht rutto gebraucht, sondern wiederum ein anderes Adverb woolsaste, wogegen um so weniger etwas einzuwenden ist, als das nächste Grundwort wolas (woolas) schnell in Verbindung mit wesi gerade von strömendem Wasser und Wasserfluth gebraucht wird.

39. Einer vorangegangenen Phrase (12) nach zu urtheilen scheint in *S.* kouw, abgesehen von dem falschen Diphthong ou, das *w* eigentlich zu viel zu sein, wie umgekehrt in *A.* ku hier ein *u* gewiss zu wenig ist (vgl. die angeführte Phrase 12).

— Auch in surrem wäre das eine *r* zu streichen und statt dessen noch ein *u* hinzuzusetzen, wie schon die Schreibart in *S.* nach allem, was ich darüber bisher gelegentlich bemerkt habe, schliessen lässt. In allen diesen Mundarten, mit Einschluss der finnischen Alltagssprache, heisst gross suur. Wie sollen wir aber von den Widersprüchen urtheilen, die sich hier in den Comparativendungen herausstellen gegen die früher (in der Phrase 26) bei einem anderen Adjectiv vorgekommenen, aus denen wir S. 214 f. die Regel abstrahirten, der Comparativ endige sich in *S.* sowol als *A.* bloss auf *b* mit Elidirung des *m*? Auch hier steht allerdings in *S.* zuerst jener Regel gemäss «soureb», in derselben Phrase aber auch «wehemb» kleiner. Und in *A.* fehlt gar in beiden Comparativen «surrem» und «wähäm» das *b*, wogegen das *m* hervortritt, so dass die Formen auf einmal ganz revalisch werden! Kleiner heisst nämlich *R.* sowol wähem als wähäm. «Weiksem» mag ein Schreibfehler sein anstatt weikem (von weike, s. oben S. 208), obzwar selbst weikem bei Hupel nicht vorkömmt, ja nach der Bemerkung über den Comparativ von weike, die sich in der Grammatik *S.* 52 findet, es fast scheint, als gebrauchte man in *R.* eben so wenig weikem, als in *D.* weikemb, sondern statt ihrer wähhem, d. h. wähem, und wähhemb, d. h. wähemb. Ahrens hat pisem, von pisoke, in Wierland pisike. Dazu stimmt *L.* piški, Compar. piškim. Im *F.* sagt man pisku bei Anrede kleiner Kinder, Kindchen, wie auch piški, pisike und pisoke eigentlich deminutive Formen sind. — Wenn ich in *S.* das «isku» bloss mit einem! bezeichnet habe, so wird ein jeder aufmerksame Leser einsehen, ich habe damit gemeint, dass der Concipient doch wol auch hier, wie in der folgenden Zeile, «eijku» hätte schreiben sollen. Diese schon einmal früher in der Phrase 26 in *S.* vorgekommene Wendung, wörtlich: nicht wie, ist an und für sich ein Lettismus, dem wir auch in *A.* und *L.* begegnen, nur mit dem Unterschiede, dass *S.* und *L.* eigene Worte eij (richtiger bloss ei oder ej) ku und ap ku (wegen des folgenden harten *k* statt ab ku) gebrauchen, während *A.* selbst das lettische ne aufgenommen

und so aus ne kà niggu (oder nigu?) gebildet hat. Da hier nur von den Sternen überhaupt die Rede ist, nicht aber von diesen oder jenen bestimmten, so hätte in *S.* das Demonstrat. nah wegbleiben sollen. — Statt teihed ist höchst wahrscheinlich tähed zu lesen, zumal da auch *A.*, obzwar gegen den deutschen Plural die Sterne unrichtig, im Singular täcHT darbietet. Das nur aus deutschem Gesichtspunkte und für Deutsche nöthige *c* wird wenigstens im Ehstnischen mit Recht weggelassen und täht geschrieben. Als erste und eigentliche Bedeutung dieses Wortes führt Hupel Zeichen, Kennzeichen, Merkmal auf und hat dem gemäss im deutsch-ehstnischen Theile seines Wörterbuches bei Stern dem täht in Klammern taewa (*R.*) und taiwa (*D.*), d. h. des Himmels, vorgesetzt. Doch bestätigen mehrere Phrasen an beiden Stellen, dass täht und tähhed, d. h. tähed, ohne Weiteres auch absolute im *E.* von den Sternen (am Himmel) gebraucht werden, eben so wie *F.* tähti und tähet. Wegen des *h* hat sich täht im *L.* zu tæd gestaltet. Daneben wird der Stern auch tejki genannt. — Seltsam steht in *A.* für Sonne pande gegen *S.* peiw, *R.* päe (? bei Ahrens richtiger pääw), *W.* (und *D.*) pæjv, *F.* päiwä, *L.* pæva, pæva und pæuki (vgl. *R.* päike, päikene). Jenes pande ist eine um so interessantere und merkwürdigere Erscheinung, als es mit einem bisher in den Wörterbüchern vermissten und auch sonst unbekannten finnischen mythischen Panu zusammenzuhängen scheint. In einer bei Topelius in dessen Suomen kansan wanhoja runoja ynnä myös nykyisempiä lauluja, Theil III. S. 17—19 abgedruckten Rune aus Ostbothnien über die Geburt des Feuers heisst es unter anderem:

Pistän hyyhyn hyppyseni,
jäällä jähytän käteni,
teen tulen tehottomaksi,
walkian warattomaksi,
humun huimelettomaksi,
Panun miehuettomaksi.
Panu parka, Tuonen poika,

kirnusi tulisen kirnun,
säkeisin säihytteli,
pukemissa puhtaissa,
walkehissa waatteissa.

Das heisst:

Steck' ich in den Brei die Finger,
meine Hand im Eis erkühle,
mach' des Feuers Macht unwirksam,
mach' die Glut ganz unvermögend,
kraftlos schier des Feuers Knistern
und den Panu gar unmännlich.
Armer Panu, Sohn von Tuoni,
butterte das Fass das feur'ge,
fleissig werfend um sich Funken,
angethan mit hellem Anzug,
glänzend gar ist seine Kleidung.

40. *A.* eila gestern ist ganz ehstnisch (*R.* auch eile, *D.* eilä, *F.* eilän und eilen), während der Libe statt des Diphthonges ei den Vokal *e* dehnt, diesen dann, wie gewöhnlich, jotirt und daher jêli sagt. *S.* iłła kann wol um so weniger hier richtig sein, als es ja langsam bedeutet (*s.* die Phrase 31 und S. 218). — Zu *S.* üdagu und *A.* eddaks stimmt zunächst *W.* ödak, aber auch *L.* ŷdug, woher im Inessiv ŷdgen statt ŷdugen, in Kurland bloss ŷden, *F.* ehton (anstatt ehtona) Abends von ehto, *E.* öhto. Das in *A.* hinzugesetzte pola entspricht ganz dem *F.* puolla (im Sinne von gegen auf die Fragen: wo und wann?), contrahirt aus puolella eig. auf der Seite von puoli, *E.* pool, Hälfte, Seite (vgl. Russ. полъ). — In *S.* sotte und *A.* sätta lassen wir die Richtigkeit der Vokale dahingestellt sein gegenüber *R.* saddas, d. h. sadas, wie bei Ahrens und in *W.*, und *L.* sad statt sadis, wie die volle Endung eig. wäre. Der Stamm ist wol in allen sad und zwar mit der noch erhaltenen ursprünglichen Bedeutung fallen, deren Bewusstsein dagegen dem isolirten Finnen bereits ganz abhanden gekommen ist, indem er sein sataa eben nur in dem Sinne: es regnet, so wie das Substantiv sadet oder

sade vom Regen, gebraucht, gelegentlich aber auch zum Beweise, dass gerade Fallen die ursprüngliche Bedeutung des allen gemeinsamen Stammes ist, genauerer Bestimmung halber noch wettä Wasser hinzufügt, wenn namentlich vom Regen die Rede ist, wie er auch es schneit stets nicht anders ausdrückt als durch sataa lunta eig. es fällt Schnee. So auch gewöhnlich sataa rakeita es fällt (regnet) Hagel, wofür einige allerdings auch mit einem besonderen denominativen Verbum raehtii sagen. Das *E.* wihma (S. wihm und *A.* wihn, also eigentlich bloss verkürzt und *m* in *n* verwandelt, falls wichn überhaupt richtig ist) existirt auch im Finnischen, aber in der Bedeutung von Staubregen. Der Lîbe, dem das *h* vielleicht auch durch lettischen Einfluss ganz entfremdet worden, sagt vîm, wie oben statt täht tæd.

41. *S.* tehmba heute entspricht zunächst dem *D.* täämbä, *W.* tæmba, und ihnen schliesst sich auch *L.* tempi an mit dem jedenfalls noch ursprünglichen *p* (aus pæva), wogegen der revalsche Ehste zwar auch noch zuweilen voller tänna (d. h. täna) pääw spricht, eben so häufig aber, wenn nicht häufiger, das Substantiv schon ganz fallen lässt und bloss tänä sagt, so wie auch der Finne bloss tänäh neben tänäpäänä oder tänä päiwänä (an diesem Tage), wie es eig. vollständig heisst. *A.* taem ist als tæm od. täm aufzufassen und Pronomen demonstrativum dieser zum folgenden Substantiv omnu (statt omenu od. vielmehr ômenu, wenn nicht gar uomenu), das wir mit *F.* huomena (zusammengezogen aus huomenena) mane (aber auch, und häufiger, cras), von huomen nebst huomi und aamu (daher aamuna das gewöhnlichere mane) Morgen, Morgenstunde zusammenstellen. Auch in *S.* ist, wie immer, der Haucher verschwunden, die lettische Schreibung ohmugu aber deutet eben an, dass wenigstens dieses Wort als uomugu auszusprechen sei. Hiermit stimmt das *L.* Substantiv. uomuk oder uomug überein, daher uomukst mane oder auch bloss uomd, was zugleich für cras gebraucht wird. Am nächsten kommt in Hinsicht der adverbialischen Endung *W.* omuku; in *R.* hommiko od. homiko (bei Ahrens: hommiku) hat sich auch

noch das *h* im Anlaute erhalten. — *S.* mo ist ohne Zweifel ein Schreibfehler statt ma, wie in *A.* richtig steht. Es ist diess ma das contrahirte 1. persönliche Pronomen zugleich auch *E.*, *L.* und *F.* statt mina und minä ich. — *S.* neije und *A.* neia stehen formell, wie lokal, am nächsten zu *W.* næjje, mit vokalischen Endungen gegen *L.* nejs und *F.* näin (ich) sah, welches letztere also eine Abkürzung ist aus dem *R.* näggin, d. h. nägin. — Auch in Hinsicht des Regenbogens stimmt *S.* wikkakahri ganz mit *D.* wikkakaar, d. h. wikakaar, *R.* wikkerkaar, d. h. wikerkaar, überein. Pilwe in *A.* ist wahrscheinlich, wie so manches andere, durch Missverständniss entstanden, da es nichts anderes bedeuten kann als *F.* pilwi, *E.* pilw und *L.* (mit dem gewöhnlichen Uebergange des *w* in *u*) pilu Wolke. Der livländische Libe hat den eigenen Namen für Regenbogen bereits verloren und aus dem lettischen warrawihksne sich varvîkš zurecht gemacht. In Kurland heisst der Regenbogen pitkiskôr od. pitkiskôr, worin kôr dem *E.* kaar, *F.* kaari Bogen entspricht. Was das erste Element anbetrifft, so kommt es von der kurländisch-libischen Benennung des Donners pitki od. pitki, *E.* pikne, *R.* auch pitkne, *F.* pitkäinen (eig. etwas lang von pitkä), wenn gleich weder der Ehste, noch der Finne den Regenbogen nach dem Donner benennen. Im *F.* heisst er nämlich taiwaskaari Himmelsbogen (vgl. Französ. arc-en-ciel) oder wesikaari Wasserbogen, wol auch sateenkaari wörtlich Regenbogen, Schwed. regnbåge. Was bedeuten aber eigentlich *E.* wikerkaar und wikakaar? Ahrens leitet in seiner Grammatik S. 133 das Wort wikerkaar vom *F.* wikkelä oder wipperä schnell, munter, lebhaft (wegen der Farben) her. Allein wikkelä heisst nicht in dem figürlichen Sinne lebhaft, worin dieses Wort im deutschen namentlich von Farben gebraucht wird, sondern es liegt jenem finnischen Adjectiv der Begriff der Schnelligkeit und Beweglichkeit zum Grunde. Eher möchte ich daher zur Erklärung der ehstnischen Benennung des Regenbogens ein anderes, übrigens von derselben Wurzel wik entsprungenes, finnisches Wort herbeiziehen, das auch in formeller Hinsicht noch besser passt, näm-

lich wikeroinen als reines Adjectiv und wikuri als Adjektiv und Substantiv zugleich. Diess wird von Renvall durch stätig, widerspenstig erklärt; allein das ist nur die andere figürliche bei dem substantiven Gebrauche des Wortes vorzüglich hervortretende Seite der Bedeutung desselben. Der adjectivische und namentlich ursprüngliche Begriff ist umgekehrt unstät, unbeständig, flatterhaft, veränderlich (alles aus gar zu grosser Beweglichkeit) und daher figürlich: launisch, widerspenstig, stätig wie ein Pferd. Folglich wäre wikerkaar der in seiner Erscheinung und Consistenz unstäte und veränderliche Bogen. Wenigstens scheint mir diese die einzige plausible Erklärung zu sein, die sich aus dem Finnischen gewinnen lässt, und daher so lange gelten mag, bis mit der Zeit vielleicht weitere Untersuchungen besonders der ehemaligen mythischen Vorstellungen der tschudischen Völker auch über ihre Sprachen ein neues und helleres Licht verbreiten werden. Zu Folge jener mythischen Vorstellungen heisst der Donner bei den livländischen Liben vana iza, d. h. der alte Vater, eine Redensart, die auch bei den Ehsten (wana isa) in demselben Sinne gebräuchlich ist nebst dem sonstigen von Grossvater, so wie auch im *F.* ukko Grossvater und Greis ebenfalls vom Donner gesagt wird, indem man diess Epithet auf die älteren der mythischen Götter, Wäinämöinen und Ilmarinen, bezieht.

42. *S.* Ühse des Nachts unterscheidet sich nur durch einen anderen Vokal vom *E.* ööse, wie ich Hupel's öse (in der anderen Uebersetzung steht für *R.* ösi) von Ahrens geschrieben finde. Statt ööse sagt man in beiden Hauptdialekten auch öösel oder vielleicht yözel, wie in *W.*; in *L.* bloss yöz. Noch eine und zwar regelmässige Ableitungsform vom Substantiv *F.* und *L.* yö, *E.* öö, Nacht ist *E.* ööl, *F.* yöll statt yöllä. *A.* uehi wäre, wenn richtig, ein interessantes Ergebniss, das in demselben Verhältnisse zu *R.* öösi stände wie ühse zu ööse. — *A.* pümne muss wol ein Schreibfehler sein statt pümme, wie in *S.*, und das Wort in beiden eigentlich püme, also ganz *W.* (s. oben S. 201). — Auch in *A.* paiwa scheint wenigstens ein Fehler zu stecken gegenüber *S.* peiwe.

Die vokalischen Endungen könnten als Verstümmelungen betrachtet werden im Vergleich mit *R.* päewal oder *L.* pæval, *D.* päiwal (vgl. *W.*), *F.* päiwäl am Tage. — *S.* elle und *A.* ella finden sich auch im *E.* als elle und helle, *F.* heliä hell und klar; scheinen aber sämmtlich germanische Eindringlinge zu sein, ganz dem deutschen hell mit dessen Schattirungen in der Bedeutung entsprechend. Aecht tschudische Synonyme sind dagegen *E.* walge, *F.* walkia, *L.* vald (Verkürzung aus valged, valgd), das letzte jedoch nur in der ursprünglichen und eigentlichen Bedeutung dieser Wörter: weiss, und *L.* sæld (in Kurland sield), gleichfalls Verkürzungen aus sælged oder sielged und sælgd oder sielgd, *F.* selkiä, *S.* selge (vgl. oben S. 201, 215 und 223 f.).

43. Die beiden ersten Worte sind oben S. 202 ff. bereits gebührend erörtert worden, und es bleibt uns also hier nur das dritte zusammengesetzte *S.* maakült, *A.* maaküll, zu besprechen übrig; leider ist aber auch dieses nicht fehlerfrei geblieben. Wie in vielen anderen Sprachen, werden in den tschudischen Zunge und Sprache mit einem und demselben Worte bezeichnet. Vorher (in der Phrase 25) war diess wenigstens in *S.*, abgesehen von der lettischen Virgulation, mit kiel richtig getroffen und auch in *A.* annäherungsweise so ziemlich mit kiil; hier aber haben alle beide falsch kül. Ausserdem ist in *A.* auch noch der rechte Casus verfehlt, vielleicht nur dadurch, dass der Concipient versäumt hat das zweite *l* zu durchstreichen. Denn wie in *S.* und am Ende der folgenden letzten Phrase müsste wenigstens kült statt küll geschrieben sein (als Nominativ ist in der Antwort auf die Frage 2. maaküll mit Ausnahme des falschen Vokals an seinem Platze). Sehr bemerkenswerth und für unseren Hauptzweck mit diesem ganzen Aufsatze von Wichtigkeit ist übrigens, dass sowol die Selting- als die Aahofschen Nicht-Letten die ehstnische Sprache, im Grunde eben so wie die Ehsten selbst, maakiel, d. h. die Landessprache, nennen, während dieselbe libisch ganz anders heisst, nämlich Sârlimâkiel oder Ylimâkiel. Die Bedeutung des letzteren Namens ist eben so klar als natürlich die Sprache des Oberlandes; dunkler ist dagegen, wenn nicht der Sinn, so doch der Ursprung der ersten Benennung. Den Ehsten nennt der Libe,

der livländische sowol als der kurländische, Sârli und daher Ehstland Sârlimâ, in Kurland aber Sârmâ. Die Bedeutungen dieser Wörter sind: insularisch oder Insulaner, Inselbewohner und das insularische Land, Inselland. Wie ist der Libe aber dazu gekommen Ehstland gerade Inselland zu nennen, da Ehstland bekanntlich keine Insel bildet? Ist eine solche Benennung etwa schon zu einer Zeit entstanden, wo die Liben noch nicht den ganzen Umfang, und namentlich nicht die östlichen und nord-östlichen Gränzen des ehstnischen Volkes kannten und daher das noch jetzt ethnographische, nicht politische Ehstland (d. h. nicht allein das heutige Gouvernement Ehstland, sondern auch den ebenfalls von lauter Ehsten bewohnten nördlichen Theil des Gouvernements Livland), das von Westen her betrachtet allerdings eine Halbinsel ausmacht, leicht für eine Insel halten konnten? In der That wäre nur durch diese Voraussetzung der sonderbare Name zu erklären, läge nicht auch noch eine andere Thatsache vor, die uns das Räthsel lösen hilft. Es benennen nämlich noch heutiges Tages die kurländischen Liben auch die ihnen gegenüber liegende Insel Oesel Sârmâ und jeden der Bewohner derselben, die der Mehrzahl nach bekanntlich aus Ehsten bestehen und ursprünglich nur aus solchen bestanden, Sârli, also gerade mit demselben Namen als Ehstland und Ehsten, so wie die Insel Oesel übrigens auch von den Ehsten selbst namentlich Saaremaa genannt wird. Aus der so eben angeführten Thatsache muss man schliessen, dass wie die libischen Namen Sârmâ und Sârli in Bezug auf die Insel Oesel und deren Bewohner sich bisher nur in Kurland erhalten haben (die livländischen Liben zu Neu-Salis nennen die Insel Oesel nach seinem lettischen Namen Sahmusemme Sâmemâ und daher einen Oeselaner Sâmli), und ursprünglich wol gerade dort entstanden sind, dieselben anfänglich mit einer ganz natürlichen Bedeutung eben nur auf das Nächste, die Insel Oesel und deren Bewohner beschränkt gewesen seien, später aber, wie es in ähnlichen Fällen mit Länder- und Völkernamen häufig zu geschehen pflegt, wenn bei erweiterten Lokalkenntnissen das ethnographische Moment das physische zurückdrängte und endlich ganz aber-

birte, weit über jene Insel hinaus auf das sämmtliche Gebiet des mit deren Bewohnern verwandten Stammes sich ausgedehnt haben und seitdem, nach Cicero's treffendem Ausspruche: verba valent ut nummi, in doppelter Bedeutung, in der ursprünglichen und beschränkten aber naturgemässen sowol, als auch in der späteren, verallgemeinerten, wenn gleich etymologisch naturwidrigen, fortgebraucht werden.

44. Statt *S.* weij ist wahrscheinlich, wie in *L.*, woj zu lesen, diess aber die aus dem Lettischen aufgenommene Fragepartikel woi ob, wie auch der revalsche Ehste in dergleichen Fällen sein fragendes kas zu gebrauchen pflegt. — Analog mit mü wir (in der Phrase 37) steht hier tü ihr, und es dienen also beide, in Vergleich mit den finnisch-sawolaxischen myö und työ, dazu ihre gegenseitige Existenz zu bestätigen (vgl. oben S. 202 und 225).— Ka auch ist eine zugleich dem *E.* und L. gemeinsame Partikel, die vom *R.* kasa, *D.* kaas, *L.* kâsn, *F.* kanssa, kansa, kans mit herstammt. Wie *E.* kasa mit seinem Stammworte kasa Gesellschafter, so fällt auch *F.* kansa mit dessen kansa Volk, Gesellschaft ganz zusammen, wogegen das noch vollständigere kanssa eine offenbare Zusammenziehung aus kansassa, Inessiv von dem in *E.* zu kasa eingeschrumpften kansa ist und also ursprünglich: in Gesellschaft bedeutet. — Somit wären wir mit den 3 ersten Wörtern der letzten Phrase in *S.* völlig im Reinen. Sehen wir nun zu, wie dieselben in *A.* behandelt sind, so finden wir statt ihrer ein fatales Unwort waisakka, ähnlich dem «tossu» in der Phrase 37 statt to su! Von den 3 Wörtern wai, sa und ka, in die jenes waisakka aufzulösen, ist nur das letzte ka allein richtig. Wai ist nämlich ein Schreib- oder anderer Fehler statt woi und sa, wenn auch an und für sich ein richtiges Wort, jedoch hier nicht an seinem Orte, da es, analog mit ma ich, das zweite persönliche Fürwort du ausmacht, wie auch in *L.*, *E.* und *F.*, in denen es eine Abkürzung aus den volleren sina und *F.* sinä ist. Und diess Pronomen im Singular finden wir nun hier noch gar mit dem dazu gehörenden Verbum (maistata) im Plural verbunden! Ein seltsamer und sehr arger Fehler, dessen Entstehung etwa nur so erklärt werden kann, dass der Befragte zuerst geglaubt hat, der Fragende habe, da der Redenden nur

zwei waren, nur ihn (den Befragten) im Sinne gehabt, weshalb er natürlich das Subjekt im Singular setzte, gleich darauf aber sich besann, dass er sich doch geirrt haben möge und dass man selbst im widrigen Falle sich doch, zwar unnatürlich aber höflicher, des Plurals zu bedienen pflege, daher sich selbst verbessernd wenigstens noch das Verbum im Plural nachfolgen liess. Uebrigens glaube ich nicht, dass er maistata gesagt habe, sondern höchst wahrscheinlich mojstata. Diess entspricht dem *E.* moistate (oder *R.* auch möistate), *L.* mojstati od. môstati, die gleichfalls (ihr) verstehet bedeuten. *F.* muistatte ist wol eigentlich: (ihr) erinnert euch; doch schliesst das Verbum muistaa auch das Verstehen und Kennen in sich ein. «Muistan lukea possum legere, muistan raamatuita biblia sacra intelligo, in iis sum versatus» sind eben die Redensarten, welche Renvall in seinem Wörterbuche unter muistan zunächst aufführt. — Das in *S.* hier gebrauchte Wort taijade bedeutet eigentlich: könnet, *F.* taidatte, dialektisch aber auch taijatte, *E.* täidate. Diess Wort kennt der Libe gar nicht, sondern sagt ujti oder vujti, *E.* woite, *F.* wojtte, eig. vermöget, daher *F.* woima, *E.* woim, Kraft, Stärke, Vermögen. — Endlich ist *S.* majut (richtiger: maajut) als Synonym zu maakiel für die ehstnische Sprache zu bemerken, von jut, auch *E.*, *F.* juttu Gespräch, also eig. Landes Gespräch. Analog mit diesen Redensarten heisst ein Ehste in *S.* und *A.* maamies *) Mann des Landes. Des Nachdrucks halber, oder vielmehr um Zweideutigkeit zu vermeiden, da maamees allein, gleich *F.* maamies, natürlich Landmann, Bauer bedeutet, sagt der Ehste selbst: meie od. meije maa mees der Mann unseres Landes; Ehsten aber (im Plural) nennt er maa rahwas Landesvolk, welche Benennung, und ganz in demselben Sinne, ohne Zweifel auch in *S.* und *A.* existiren wird, eben so gut wie

*) S. die Antwort auf die Frage 4. S. 170. Dort steht zwar eigenlich *S.* «Mamisch» und *A.* «Mahamihi»; gerade wegen dieser Varianten aber neben dem früheren mees (s. die Phrase 5. S. 165. Vgl. die Phrase 15. S. 166.) glaube ich um so mehr annehmen zu können, dass eben maamies, gleich wie im Finnischen, die der wahren Aussprache angemessenste Schreibungsart sein werde (vgl. oben S. 190 f.).

»Letti rachwas« von den Letten (s. die Antwort auf die Frage 4 S. 170). Gelegentlich mag noch bemerkt werden, dass die ebendaselbst angeführten Benennungen der Russen, S. Wellase, nach dörptischer Art Nominat. plural. (vgl. oben S. 211 ff., 216 und 222), und A. Wällasi, Infinit. plural., vom Nominat. singul. Wellane oder Wällane, nur Zusammenziehungen mit Assimilation von D. Weneläse, R. Wenelased (Nominat. singul. Weneläne und Wenelane), F. Wenäläiset (Nominat. sing. Wenäläinen) sind. Der Libe nennt den Russen nach ihren lettischen Namen Kriev, im Plural Krievad.

Was zuletzt die Zahlwörter (s. N° 45. S. 169. Vgl. S. 182) betrifft, so brauche ich mich hier nicht umständlicher bei ihnen im Einzelnen aufzuhalten, da ein jeder auch ohnedem bei gegenseitiger Vergleichung leicht einsehen wird, wie nahe sich S. und A. namentlich an W. als eine dörptische Mundart schliessen, während L. hingegen theils eine grössere Aehnlichkeit mit R. und F. beibehalten, theils aber auf eigenthümliche Art und Weise sich zu ihrer gegenwärtigen Gestalt fortgebildet oder aber auch verbildet hat — ein Ergebniss, das zugleich von unserer ganzen Analyse der sämmtlichen Sprachproben überhaupt gilt und also das bereits vorher aus verschiedenen anderen Gründen angedeutete Resultat liefert, dass die am oberen Aaflusse im Seltinghofschen und Aahofschen wohnhaften Nicht-Letten nicht Liben sein können, sondern für ursprüngliche, wenn auch in ihrer Sprache bereits vielfach verdorbene, namentlich mit den dörptischen, und besonders den südlicheren, zunächst verwandte Ehsten gehalten werden müssen, wie sie ja auch schon in den alten Marienburgschen und Schwaneburgschen Kirchenbüchern sowol als später von Hupel genannt worden sind (s. oben S. 161 f. und 172). Auch werden ja wenigstens die Seltinghofschen von den nachbarlichen Letten gerade Iggauni genannt (s. S. 170 in der Antwort auf die Frage 1), also mit demselben Namen, womit der Lette die Ehsten bezeichnet, und auch selbst nennen sich die Seltinghofschen lettisch ebenfalls Iggauni neben Latweeschi (s. die Antwort auf die Frage 2. ebend.), d. h. Letten, wogegen die Aahofschen sogar selbst, und zwar auch in der eigenen Sprache, sich bloss

Letten („Letti rachwas“) nennen sollen (s. Ebendaselbst). Dass diess jedoch nur aus äusseren Nebengründen und im Gegensatze zu den weiter isolirt für sich wohnenden Ehsten im heutigen wirklichen Ehstland geschieht, versteht sich von selbst und wird obendrein von dem wichtigen Umstande noch ferner bestätigt, dass auch die Aahofschen sogenannten Letten, welche nicht wirkliche Letten sind, ihre andere eigene Sprache namentlich maakiel, also Ehstnisch, nennen, wie am angeführten Orte ausdrücklich bezeugt wird. Aber der Name des Dorfes Liewe an der obern Aa (s. S. 161.), der wol eben hauptsächlich zu der Vermuthung Anlass gegeben, es seien dessen Bewohner und die der ganzen Umgegend Abkömmlinge der alten Liben? Jener Name ist selbst gleichfalls ehstnisch, und zwar in doppelter Hinsicht, insofern liiw in den beiden ehstnischen Hauptdialekten sowol Sand (in dieser Bedeutung heisst es *D.* auch liiwa, vgl. *F.* liiwa breiartige Masse, Schleim, Schlamm) als auch Setznetz, Handnetz bedeutet, woher es also mehr als wahrscheinlich wird, dass das Dorf namentlich aus dem ehstnischen liiw in dieser oder jener Bedeutung seinen Namen erhalten habe. Wäre aber auch diess der Fall nicht, so würde der Name allein doch nichts beweisen gegen die Menge anderer und bündigerer Gründe, die uns nöthigen die jetzige, übrigens allem Anscheine nach grösstentheils schon seit uralten Zeiten, ja vielleicht von jeher, dort sesshafte Bevölkerung für ehstnisch zu erklären. Damit will ich jedoch nicht läugnen, dass die ersten Vorfahren jener heutigen Ehsten, wenn sie einst noch weiter hin nach Westen verbreitet waren, sich mit den alten Liben, deren sichere Spuren von der entgegengesetzten Seite bis in die Gegend der Stadt Wenden nach Osten erstrecken, berührt und eben dadurch manche einzelne Annäherungen der sonst in den allgemeinen Grundzügen ehstnischen Mundarten des obersten Aagebietes zum Libischen gegründet haben können.

Druckfehler.

Seite	169	Zeile	18	steht	katschkumme	lies	katschkumme.
„	180	„	10	„	yokiši	„	yrkiši
„	188	„	32	„	sad saepe	„	sed saepe
„	192	„	16	„	lewle une	„	lewle und
„	197	„	5	„	2 S. 5	„	2 S. 165.

(Aus dem *Bullet. hist.-phil. T. VII. No.* 1—5).

ANALECTES HISTORIQUES

ou

CHOIX DE MATÉRIAUX POUR SERVIR À LA CONNAISSANCE DES SOURCES DE L'HISTOIRE RUSSE.

N° 6. *Sur un manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial, renfermant un sermon du patriarche Photius, tenu à propos de l'incursion des Russes, en l'an* 866. (Lu le 17 août 1849.)

L'histoire ancienne de la Russie se rattache sous plusieurs rapports à celle de l'Espagne. C'est en 839 que le nom des Russes (Rhos[1]) = Ῥῶς) fut mentionné pour la première fois, dans un document officiel écrit à Constantinople et extrait par l'évêque *Prudent*, de Troyes, natif *d'Espagne*. On est bien embarrassé d'expliquer pour quel motif le prince des «Rhos» suédois — vraisemblablement le père ou un proche parent de Rourik — avait été porté à envoyer, en 838, une ambassade à Constantinople, à travers la Russie méridionale. En comparant la relation de *Prudent* avec certaines sources byzantines, vénitiennes et *hispano-arabes*, on parvient à conclure que le prince de «Rhos» désirait entrer au service militaire de l'empereur Théophile. Celui-ci s'empressa alors de renforcer son armée, qui avait subi plusieurs défaites de la part des Arabes asiatiques, par des troupes auxiliaires de différents peuples de l'Asie et de l'Europe. Pour en obtenir de l'empe-

1) C'est ainsi que le chroniqueur *latin* a rendu la forme grecque, précédée de l'aspiration forte.

reur Louis-le-Débonnaire, Théophile expédia une ambassade, au printemps de l'an 839. C'est avec elle que les «Rhos» suédois retournèrent dans leur pays. Il semble que le chef de l'ambassade grecque, ayant recommandé les «Rhos» à l'empereur Louis, se soit rendu chez *le Khalife des Maures d'Espagne*, qui se montra disposé à conclure une alliance avec les Grecs, ainsi que le doge de Venise.

Quatre années s'étant écoulées, les Normands, après avoir pillé (en 843) la ville de Nantes, cinglent vers la côte d'Espagne et débarquent *en Galice*. Une troupe de leurs guerriers parut même dans le port d'une ville d'Afrique, située sur l'océan Atlantique. S'étant fâchés contre les Berbers par suite d'un traité rompu par les derniers, les «Mag'ous» repartirent pour l'Espagne. Ils remontèrent le Guadalquivir jusqu'à *Séville*. C'est là qu'ils devinrent connus sous le nom de «Rous,» d'après un auteur *arabe* du IX^e^ siècle, qui visita sans doute l'Afrique occidentale et vraisemblablement aussi l'Espagne méridionale. Les chroniqueurs chrétiens de l'Espagne font observer expressément que les Normands étaient un peuple jusque-là inconnu dans la péninsule, qu'ils y paraissaient pour la première fois, et qu'ils infestèrent d'abord la province de *Galice*.[2])

Il est peut-être inconnu aux historiens d'Espagne que le dernier fait est confirmé, outre les chroniques de France, par des sources islandaises et même par *le moine de Kiev*, qu'on nomme le père de l'histoire russe. Qu'on ne s'imagine pas trouver des traditions historiques conservées en Islande ou sur les bords du Dnepr au sujet de l'expédition gigantesque de l'an 844! Nous n'avons à offrir qu'une tradition ethnographique, mais qui s'appuie sur l'événement mentionné.

Il arrive souvent qu'un peuple nomme un pays voisin d'après la province de ce dernier la plus rapprochée de lui. C'est

2) J'ai recueilli et commenté un nombre assez considérable de rapports arabes et latins sur les Mag'ous de l'an 844, dans mon ouvrage: «Berufung der schwedischen Rodsen. Zweite Abtheilung. St. Petersburg und Leipzig 1845.» pag. 285 — 320. J'aurai l'occasion de compléter ce recueil de témoignages dans les Analectes historiques.

ainsi que les Normands continuèrent longtemps à nommer toute la péninsule pyrénéenne *Galizo land* (pays de Galice).

Nestor, en écrivant sa Chronique au commencement du XII^e^ siècle, la fit précéder d'une table ethnographique. Il m'est devenu possible de constater que les renseignements de ce genre qu'il donne sur le nord, l'ouest et le sud de l'Europe d'alors, sont dus aux pirates ou marchands normands, ou à leurs descendants en Russie. C'est ainsi que l'homme qui écrit son histoire dans le couvent célèbre des Catacombes de Kiev passe pour un connaisseur exact de la situation de plusieurs pays éloignés. Il se garda bien de ranger les habitants d'Espagne et d'Italie parmi les Varègues (Scandinaviens), tout en faisant partir saint André du pays de ces derniers (la Scandinavie) pour Rome et en décrivant son itinéraire, de la mer Baltique jusqu'au Pont, par le détroit de Gibraltar. Est-il donc étonnant qu'il nomme, en classant les habitants de la péninsule pyrénéenne, les uns *Galiciens* (Галичане = Espagnols chrétiens en général) et les autres *fils de Cham* (Хамове сыновe = les Maures)? Nous avons donc le droit de conclure que les Normands étaient habitués à désigner tous les habitants chrétiens de la péninsule pyrénéenne d'après le nom de ceux qui ils avaient connus les premiers en 843 (et 844).

L'an 844 est encore remarquable sous un autre rapport. Ce n'est qu'après ce terme qu'on peut placer le commencement d'une liaison commerciale entre les habitants des presqu'îles du sud-ouest et du nord. La Russie y prit part quelque temps. Si nous étions dépourvus de relations historiques sur cette liaison, les trouvailles nombreuses de monnaies des dynasties maures, en *Espagne* et dans l'Afrique septentrionale, en tiendraient lieu. Une des plus remarquables est celle qu'on a faite en 1822, dans le gouvernement de Mohilev.

La route grecque (Греческій путь), ayant été ouverte depuis l'an 838 à travers la Russie, et depuis l'an 844 [3]) par le

3) *M. Depping* (v. son Histoire des expéditions maritimes des Normands. Nouvelle édition. Paris 1843. p. 66) se trompe, en racontant que Charlemagne vit un jour des bâtiments normands croiser sur la côte *méridionale* de France. Le récit du «*Monachus Sangallensis*» est

détroit de Gibraltar, les Normands ne tardèrent pas à s'approcher de Byzance en ennemis. C'était l'an 859, 860, quand déjà une de leurs troupes aborda à l'île de Majorque et aux côtes de l'Italie. D'après une tradition, ils avaient alors le projet de surprendre Rome, dont ils avaient entendu vanter les richesses. Leur plan échoua, mais ils faillirent paraître déjà devant Byzance. Au moins, un auteur espagnol nous avertit qu'ils pénétrèrent alors jusqu'en Grèce — vraisemblablement dans le royaume actuel — et qu'ils retournèrent après avoir exercé des pirateries pendant trois ans dans la Méditerranée. Il ne faut plus chercher parmi ces Normands les «Rhos» de 838 et les «Rous» de 844. Ceux-ci, ayant déjà consolidé leur domination dans la Russie actuelle, s'occupèrent alors à Kiev des préparatifs pour tenter une surprise contre Byzance, du côté du Pont-Euxin. Nous ne renonçons pas encore à l'espérance de voir les orientalistes d'Espagne nous faire, un jour, cadeau d'un rapport arabe (voir le N° 2 des Analectes) sur l'expédition de 866 vers l'Eldorado des enfants du Nord.

En attendant, il s'agit de déterrer un trésor renfermé longtemps dans la bibliothèque de l'Escurial. Il ne sera pas hors de propos de rappeler ici que le chancelier *Roumiantsov* aimait, il y a environ 30 ans, à causer de l'Espagne, son «*thème*» favori. C'était, en effet, un de ses désirs les plus vifs, d'expédier en Espagne un orientaliste et un savant au fait de l'histoire byzantine, principalement pour faire fouiller la bibliothèque de l'Escurial; il aurait été saisi de joie et d'impatience à la fois, si quelqu'un eût pu l'instruire que la source la plus ancienne de l'histoire russe était renfermée là.

En parcourant le chapitre sur les écrits de *Photius*, chez *Oudin*, je fus frappé de la description d'un manuscrit qui était conservé dans la bibliothèque de l'Escurial, d'après le Catalogue de *Barvoëtius*. Voici le § 15, tel qu'il se trouve dans le second tome des «Commentarii» publiés par *Oudin* (Lipsiae 1722 pag. 208).

---

un peu romanesque et se rapporte à l'an 811 (v. les Annales d'*Einhard*), quand l'empereur visitait le littoral *occidental*. Les deux chroniqueurs viennent de raconter la mort du roi Godefroi qui a eu lieu en l'an 810.

«15. Cum postea legerem Catalogum MSS. Codicum Hispano «Regiae Scorialensis bibliothecae ab Alexandro Barvoëtio So- «cietatis Jesu anno 1648. Antverpiae editum, ita illum de Pho- «tio loquentem describere placuit. *Photii Patriarchae Epistolae* «59. quarum plerasque ex iis Laurentius Cocus apud se collec- «tas habet. *Ejusdem Homiliae XL. Δ. V. I. In Parasceven. De* «*Ascensione. Εἰς τὸν ἔφοδον τῶν φώτων. De Annuntiatione. In* «*Parasceven. In Baïa et Lazarum. In Nativitatem Deiparae. De* «*detectione Imaginis ejusdem. De Templo. De Haeresi.*»

Bien que personne n'ait reconnu l'identité du manuscrit de Moscou et de celui de l'Escurial, mentionnés dans la même page des mémoires *d'Oudin*, il ne faut point de combinaisons hasardées pour s'en convaincre. Les deux manuscrits renferment d'abord des lettres du patriarche. Le nombre des homélies, qui se trouvent dans l'un et dans l'autre, est un peu différent; mais celles du manuscrit de l'Escurial sont insérées au manuscrit de Moscou à-peu-près dans le même ordre.

La 1re homélie du *Codex Scorialensis* correspond à la 1re du *Codex Mosquensis.*

La 2me homélie manque de titre dans le *C. M.*; nous apprenons du *C. S.* que *Photius* y avait traité de l'Ascension.

La 3me et 4me homélies ont pour titre dans le *C. M.*: *εἰς τὴν ἔφοδον τῶν Ῥῶς*. A juger d'après la description de *Barvoëtius* le *C. S.* renferme une seule homélie «*εἰς τὸν ἔφοδον τῶν φώτων.*» Cependant nous pouvons présumer qu'il y a eu une inadvertance de la part de *Barvoëtius.*

La 4me homélie du *C. S.* répond à la 5me du *C. M.*

La 5me homélie du *C. S.* et la 6me du *C. M.* portent le même titre, et caetera.

Barvoëtius même nous fait deviner la raison par laquelle il est tombé dans une erreur en citant les deux homélies en question. Tandis qu'il a mis les titres de 10 homélies en latin, il a cité celui de la 3me en grec. Il s'est gardé de traduire cinq mots qui ne donnent qu'un non-sens. Le Catalogue de *Barvoëtius* fut réimprimé en 1666, en Allemagne; mais on y trouva le titre de la 3me homélie aussi intraduisible, et l'on se borna à mettre: «*εἰς τὴν ἔφοδον τῶν φωτῶν*». [4])

4) De bibliothecis atque archivis virorum clarissimorum libelli e

Peut-être le manuscrit de l'Escurial était écrit en minuscules. Quoi qu'il en soit, il n'y a presque pas de doute que le Jésuite hollandais ou flamand n'ait pas bien déchiffré le titre de la 3me homélie dans le *C. S.*, en prenant le *P* précédé de l'aspiration forte pour un *Φ* et le ς final pour un *τ* et ajoutant tout à la fois, à ce qu'il semble, la terminaison du génitif.

C'est ainsi que *Barvoëtius* s'imagina que Photius avait tenu une homélie à propos (de l'incursion) des fêtes de l'Epiphanie ou «Богоявление», célébrées par l'église orientale et occidentale le 6 janvier. L'église grecque nomme ces fêtes: *τὰ φῶτα*. Nous trouvons par exemple chez *Syméon Logothète* la phrase suivante: *μέσον τῆς Χριστοῦ γεννήσεως καὶ τῶν φώτων* = inter Christi natalem et *τῶν φώτων* diem (Epiphaniorum scilicet atque luminum). Il se peut bien que *Barvoëtius* ait lu l'homélie *εἰς τὰ ἅγια φῶτα*, composée par *Pantaléon*, Grec *Λατινόφρων*, au XII^e^ siècle, et publiée plus de cinq fois, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. [5])

Existe-t-il encore, ce manuscrit de l'Escurial? Je n'en sais rien. En l'an 1671, où *Nic. Heinsius* porta le catalogue descriptif de *Païsi* en Hollande, un incendie consuma une partie considérable des manuscrits arabes de l'Escurial. En 1762 un voyageur allemand, *Plüer*, visita l'Escurial et n'oublia pas de se procurer une copie des catalogues incomplets, composés dans le XVIII^e^ siècle. Ces extraits furent publiés par *Büsching* [6]);

commentationes. . . . Antehac edidit Joachimus Joan. Maderus. Secundam editionem curavit Jo. A(ndr.) S. D. (Schmidt). Helmstadi 1702.

5) *Post-Scriptum.* Il m'a échappé une notice qui se trouve dans la Bibliothèque grecque publiée par *Fabricius* (pag. 31; voir N^o^ 4 — 5 des Analectes): «In Alexandri Baruoëtii catalogo MSS. bibl. Scorialensis inter vndecim, quas memorat, Photii homilias duae sunt hactenus mihi indictae, vna *de ascensione*, et altera: *εἰς τὴν ἔφοδον τῶν φώτων* sive in *festo Epiphaniae.*» On voit bien que le savant *Fabricius* a hésité à traduire le titre en entier. D'ailleurs il est étonnant qu'il ne se soit rappelé la phrase employée dans les écrits ecclésiastiques: *ὁ πατὴρ τῶν φωτῶν* = le père des hommes. — Je n'ai pas changé l'orthographe grecque des auteurs cités dans les N^o^ 4 — 6 des Analectes. Il suffit de dire qu'il faut faire distinction entre *τῶν φώτων* (*τὸ φῶς*) et *τῶν φωτῶν* (*ὁ φῶς*).

6) Magazin f. d. neue Historie.. von A. F. Büsching. V. Th. Hamb. 1771.

il y est fait mention (V. p. 171) des écrits de *Photius*, mais pas de notre manuscrit.

On sait que le chancelier *Roumiantsov* avait l'intention de faire exécuter un voyage à l'Escurial par l'illustre byzantiniste, M. *Hase*. Un des élèves les plus renommés de ce dernier, M. *Emmanuel Miller* fut envoyé, il y a quelques années, en Espagne, aux frais du gouvernement français. Sans avoir vu le Catalogue publié par lui[7]), je n'hésite pas à communiquer mon humble découverte au public amateur d'histoire, vu que M. *Miller* fut empêché alors, par des affaires, de terminer ses recherches, et que nous désirons obtenir, s'il n'est pas trop tard, une copie des deux homélies.

Pour obtenir des renseignements plus positifs sur le manuscrit de l'Escurial, il faut donc avoir recours aux savants d'Espagne mêmes. Heureusement l'illustre Président de l'Académie Royale de Madrid, M. le Général *Zarco del Valle*, nous a exprimé récemment le désir de renouveler et de fortifier les relations existant entre les deux Académies. Nous nous empressons donc de mettre à profit cette offre obligeante.

Kunik.

7) Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial par E. Miller. Paris 1848.

(Tiré du *Bullet. histor.-phil. T. VII. No.* 5.)

Kritische Bemerkungen zu den Rafn'schen Antiquités russes und zu dem Kruse'schen Chronicon Nordmannorum. 1ster Beitrag.

(Lu le 16 novembre 1849.)

Inhalt.

§ 1. Nächster Zweck des ersten Beitrages.
§ 2. Die Brawallaschlacht ist der erste sichere Ausgangspunkt für die dänische, schwedische und ostslawische Chronologie.
§ 3. Harald I. (Hildetand) ist der erste den fränkischen Chronisten bekannte Dänenkönig.
§ 4. Harald Hildetand fiel im hohen Alter durch den Schwedenkönig (Sigurd) Ring in der Brawallaschlacht um 770.
§ 5. Der Sachsenherzog Wittekind floh i. J. 777 zu dem Sohne Harald I. (Hildetands), dem Jütenkönige Siegfried (Sigvard) Halfdan, der bald nach d. J. 798 starb.
§ 6. Die Gottfried'sche Linie der Jütenkönige von 804 — 854.
§ 7. Die Halfdaniden von 807 bis zu ihrer Vertreibung aus Jütland i. J. 813.
§ 8. Geschlechtstafel der Halfdaniden.
§ 9. Nach Saxo und dem isländischen Sögubrot fiel in der Brawallaschlacht der Schwede Rögnwald, genannt der Hohe oder Reginaldus Ruthenus.

§ 1. *Nächster Zweck des ersten Beitrages.*

Παρεκάλεσά σε, — ἵνα παραγγείλῃς τισὶ μὴ προσέχειν μύθοις καὶ γενεαλογίαις ἀπεράντοις.

Alte Warnung für moderne Sagenmanen.

85 Jahre sind verflossen, seitdem der Begründer der ächt kritischen Behandlung der russischen Geschichte den Vorschlag machte, dass ungesäumt von Staatswegen ein besonderes «Departement» von Gelehrten errichtet würde, welche unter andern auch die isländischen Nachrichten über Russland sammeln und herausgeben sollten.

Wenn uns, den Epigonen, nun die Beschämung erspart ist, jenes Schlözer'sche pium desiderium i. J. 1864 als ein hundertjähriges in das grosse Schuldbuch der russischen Historiographie einzutragen, so haben wir dies einzig und allein dem ruhmwürdigen Entschlusse, dem unermüdlichen Eifer und der unverdrossenen Ausdauer des Hrn. Rafn zu verdanken. Zu den bedeutenden Verdiensten, welcher sich dieser gelehrte Däne bereits um Europa und Amerika erworben hat, kommt nun ein neues, — um das grosse Reich, welches Peter der Grosse selbst als einen besonderen Welttheil betrachtet wissen wollte.

Für uns alle, denen die Bearbeitung der russischen Geschichte Lebensberuf geworden ist, würde es sich schlecht geziemen, unsern Dank für die gebotene Gabe durch blosse Worte auszudrücken. Der wahrhafte Dank, den wir Hrn. Rafn und seinen Mitarbeitern schuldig sind, ist der der wissenschaftlichen That, die darin besteht, die uns zugänglicher gemachten Quellen *zuvörderst* in ihrer Eigenthümlichkeit zu begreifen und *dann* — aber erst *dann* — sie nach ihrem relativen Werthe für die russische Geschichte zu würdigen.

Sind wir, — so haben wir uns zu fragen — *hinlänglich* vorbereitet, um die erste dieser Aufgaben auf eine angemessene und dem heutigen Standpunkte der Wissenschaft entsprechende Weise zu lösen? Ich behaupte ohne alles Bedenken, — nein, wir sind es nicht!

Es war gewiss keine leichte Arbeit, die Antiquités russes[1]) zu Stande zu bringen; die noch in Aussicht gestellten zwei Theile werden noch mehr als der erste beweisen, welch' ein rastloser Fleiss, welche verschiedenartigen Kenntnisse Rafn eigen sein mussten, um den grössten Theil der mit der Sammlung und Herausgabe der Fragmente verknüpften Schwierigkeiten zu überwinden. Ein solches Unternehmen konnte überhaupt nur von Erfolg begleitet sein, weil die Seele desselben ein Mann war, welcher eine fünfundzwanzigjährige

1) Antiquités russes d'après les monuments historiques des Islandais et des anciens Scandinaves, éditées par la société Royale des Antiquaires du Nord. Tome premier. Copenhague 1850. 491 pag. in-folio.

Uebung — denn *diese* war unumgänglich nöthig — in der Bearbeitung der nordischen Literatur und Alterthumskunde besitzt.

Nicht minder schwierig aber ist nun die uns bevorstehende Aufgabe, die gesammelten Fragmente in einer Weise auszubeuten, welche der vorgeschrittene Standpunkt der Wissenschaft uns zur Pflicht macht. Die vorliegenden Nachrichten sofort der russischen Geschichte einzuverleiben, wie man dies früher gethan hat, wäre sicher einer der grössten Missgriffe. Die historische Literatur der Isländer ist hinsichtlich ihrer Entstehung und Ausbildung eine ganz individuelle und erfordert daher auch eine ganz besondere Behandlung von Seiten der kritisch gestimmten Historiker. Eine Hauptschwierigkeit, welche dem Forscher auf diesem Gebiete entgegentritt, besteht namentlich in der scharfen Bestimmung der Gränzscheide zwischen Poesie und positiver Geschichte. Für die isländischen Sagenmänner und für den aus der altnordischen Tradition schöpfenden Saxo Grammaticus existirte eine solche Gränze eigentlich nicht; *Poesie* — und diese noch dazu in verschiedener Gestalt — *und Geschichte durchdringen und bedingen sich bei ihnen gegenseitig.*

Um zu einer klaren Einsicht in die Genesis des historischen Stoffes der Isländer zu gelangen und dann den inneren Werth desselben mit einiger Sicherheit zu bestimmen, bedarf es einer nicht blos oberflächlichen Kenntniss des altnordischen Alterthums, d. h. nicht der Antiquitates septentrionales im früheren Sinne, sondern des altnordischen *Lebens,* wie es sich in der Literatur, im Götterglauben, in der Sitte, dem daraus hervorgehenden Gewohnheitsrechte, dem Kriegs- und Schiffswesen u. s. w. ausgeprägt hat.

Eine von diesem Standpunkte aus unternommene Einleitung in die Kopenhagener Antiquités russes wird ein immer dringenderes Bedürfniss werden, wenn die Sammlung ohne Hindernisse fortgesetzt werden kann. An Vorarbeiten fehlt es für die der *russischen* Literatur absolut nöthige «Einleitung» nicht. Die Gelehrten Deutschlands, Dänemarks, Schwedens und seit einiger Zeit auch die Englands sind bereits mit Erfolg auf jenem Gebiete thätig gewesen. Auch würde es für das nächste

Bedürfniss der hiesigen Historiker hinlänglich genügen, wenn das erwähnte Werk das altnordische Leben in seinen Hauptzügen schilderte. Nur zwei Punkte müssten besonders von dem, der sich einer solchen Arbeit unterzöge, in Betracht genommen werden.

1) Müsste das altnordische Leben nicht als ein solches geschildert werden, wie es z. B. im 9ten Jahrhundert sich gerade darstellt, sondern es müsste dieses mehr nach seiner allmälichen Entwickelung geschildert werden. Dies würde aber nur dann gelingen, wenn man alles das, was die heidnischen Normannen von Hause aus mit anderen Germanen gemeinsam hatten, so viel als möglich von dem sonderte, was ihnen eigenthümlich war oder bei ihnen sich wenigstens auf eine eigenthümliche Weise fortentwickelt hat. Besondere Berücksichtigung würden dabei die neueren Arbeiten über die innere Geschichte der alten Friesen und Angelsachsen verdienen, da die Normannen diesen beiden Stämmen äusserlich und innerlich näher standen, als den ihnen nicht so nahe verwandten gothischen und hochdeutschen Stämmen. Gothische und althochdeutsche Quellen und Dichtungen gewähren indessen bedeutende Aufschlüsse über die Entstehung der altnordischen Götter- und Heldensage. Wer jene Aufschlüsse verschmäht, läuft Gefahr, verschiedene Götter, Göttinnen, Heroen und Zauberinnen für ächt historische Personen anzusehen und ihnen Russland als den Schauplatz ihrer Abenteuer anzuweisen. Saxo und die Isländer haben dies freilich gethan und bis auf diese Stunde hat es ihnen auch nicht an geistesverwandten Schülern gefehlt.

2) Müsste ein wenn auch noch so gedrängtes Handbuch der altnordischen Alterthumskunde, sobald es einmal speciell für Russland bestimmt wäre, dem Bedürfnisse der russischen Historiker angepasst werden. Namentlich wäre es erforderlich, dass man die Hauptresultate über die Entstehung und den Character derjenigen altnordischen Literaturdenkmäler, welche für Russland von Interesse sind, in der entsprechenden Weise mittheilte, nämlich so, dass die Würdigung der darin Russland betreffenden Stellen wesentlich erleichtert würde. Ausserdem müsste in der Schilderung des religiösen Glaubens,

des Kriegswesens u. s. w. der Normannen besonders das hervorgehoben werden, was als Parallele zu den russischen und anderen Quellen der altrussischen Geschichte dienen könnte.

Die Abfassung einer solchen Einleitung in die Antiquités russes wäre demnach auf der einen Seite leicht, auf der anderen Seite nicht ohne Schwierigkeit, die freilich nicht als unüberwindlich angeschlagen werden dürfte, sobald man das ganze Unternehmen nur als ersten Versuch in der russischen Literatur auffasste. Jedenfalls würde ein solcher Versuch, in welchem natürlich hie und da auf die einzelnen Abschnitte der fremden Vorarbeiten zu verweisen wäre, grössere Wirkungen haben, als man von den im Auslande geschriebenen Werken erwarten möchte, auch wenn sie von nun an mehr als früher benutzt würden. Auf einige derselben hier [2]) hinzuweisen, halte ich für meine Pflicht, damit nicht wieder der *historische Dilettantismus* ungestraft solche Folgerungen (aus der Rafn'schen Sammlung) ziehe, wie sie von seinen Vertretern bald nach dem Erscheinen der Eymundssage gezogen wurden.

Ich nenne zuvörderst Dahlmanns Meisterwerk über Saxo Grammaticus, über welchen er sich auch in der Kürze im 1sten Bande seiner dänischen Geschichte ausgesprochen hat. Dahlmanns Forschungen werden in gewisser Hinsicht ergänzt durch die Arbeit des dänischen Bischofs Peter Erasmus Müller über die Quellen Saxos. Müller ist bemüht gewesen, einzelne spärliche Data Saxos der wirklichen Geschichte vor Ludwig dem Frommen zu vindiciren [3]). Auch die kleineren

2) Ich bemerke zur Vermeidung von Missverständnissen, dass ich *in* und zunächst *für* Russland schreibe und dass diese Zeilen auch in russischer Sprache erscheinen.

3) J. Grimm widmete die erste Ausgabe seiner Mythologie (i. J. 1835) seinem Freunde Dahlmann. Die Widmung beginnt also:

«Als ich vor 12 jahren Ihre schöne abhandlung über Saxo las, freute mich, dass, wer das recht der geschichte gegen die sage geltend zu machen wusste, nirgends die eigenthümlichkeit dieser anzuerkennen unbereit war. Solch ein standpunkt gebührte Ihnen; und wie von ihm aus Sie den eindrang der sage in die geschichte darlegten, wäre es meine lust gewesen, die einwirkung der geschichte auf die sage gerade an demselben beispiel zu entwickeln: was hernach Müller in gewissem sinn, doch nicht ganz wie ich es meine gethan hat.»

Arbeiten von Müller nebst der des Dänen N. M. Petersen führen in das Gebiet der isländischen Historiographie ein. Durch die Müller'sche Sagabibliothek wird ferner das Studium und die Beurtheilung der isländischen Sagen sehr erleichtert. Für die richtige Behandlung der mythischen Seite der Sagen leistet besonders die deutsche Mythologie von J. Grimm, so wie das Werk über die deutsche Heldensage von W. Grimm gute Dienste. J. Grimms Geschichte der deutschen (im willkürlichen Sinne) Sprache gehört ebenfalls zu den Hauptwerken, die hier in Betracht kommen, wenn auch die unhaltbare, im deutschen Patriotismus wurzelnde Getenhypothese leicht den slawischen Leser verwirren kann[4]). Des Engländers Kemble, eines Schülers von J. Grimm, innere Geschichte der Angelsachsen verdient in mehrfacher Hinsicht die Beachtung der Bearbeiter des nordischen Alterthums. Ein anderer Schüler von J. Grimm, nämlich der Baron von Richthofen, arbeitet seit längerer Zeit an einer Geschichte des altfriesischen Rechts, aus dem sich einige wichtige Punkte in der altrussischen Geschichte erklären lassen. Einige andere bemerkenswerthe Arbeiten, namentlich die der Schweden, übergehe ich hier, weil sie zu sehr an einem einseitigen, von den Vätern ererbten Standpunkte leiden. Nur kann ich nicht umhin, vor den Arbeiten des verstorbenen Finn Magnusen zu warnen. Der Gelehrsamkeit

---

4) Slawen haben ebenfalls aus Patriotismus, freilich ohne J. Grimms Scharfsinn und Gelehrsamkeit zu besitzen, die Geten (Daken) zu Slawen machen wollen. Geten sind eben so wenig nahe Blutsverwandte der Germanen, als die Sarmaten im eigentlichen Sinne die Vorfahren der — Slawen sind. J. Grimm hat ohne Grund das grosse Verdienst Schafariks, die iranischen Sarmaten von den Slawen streng gesondert zu haben, in Frage gestellt. Es giebt, ganz abgesehen von sprachlichen Verhältnissen, keine grösseren Gegensätze, als die, welche zwischen den Despoten und dem Reitervolke der *Sarmaten* und den ackerbautreibenden Ethnarchen der patriarchalischen *Altslawen* Statt fanden. Die Glossen der späteren Mönche in Polen und Böhmen haben in solchen Fragen nicht die geringste Beweiskraft. Auch Älfrēds (Gesch. d. d. Spr. 171. 172.) «Sermende» sind nur im gelehrten, geographischen und nicht im nationalen Sinne zu nehmen.

dieses Mannes zolle ich gern die gebührende Achtung; doch gehen bei ihm Kritik und Combination zu wenig Hand in Hand. Seine linguistische und historische Richtung hat leider auch einen verderblichen Einfluss auf einen in der russischen Literatur wohlbekannten Kenner der isländischen Sprache geäussert [5]).

---

5) «Einleitung in die Kritik der Geschichte von Alt-Dänemark.» In «Forschungen auf dem Gebiet der Geschichte von C. F. Dahlmann. 1ster Band. Altona 1822.» in 8°. pag. 149 — 402. — «Geschichte von Dännemark, von F. C. Dahlmann. 1ster Band. Hamb. 1840.» pag. 9 — 14. — «Critisk Undersögelse af Danmarks og Norges Sagnhistorie eller om Troværdigheden af Saxos og Snorros Kilder. Ved Peter Erasmus Müller.» 314 Seiten in 4°. In «Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskabs philosophiske og historiske Afhandlinger. Förste Deel. Kiöbenhavn. 1823.» in 4°. — «Ueber den Ursprung, die Blüthe und den Untergang der Isländischen Geschichtschreibung. Von P. E. Müller» in den «Historisch-Antiquarischen Mittheilungen, herausgegeben von der k. Gesellschaft für nord. Alterthumskunde. K. 1835.» pag. 1 — 63. — «Umfang und Wichtigkeit der altnordischen Literatur. Von N. M. Petersen» im «Leitfaden zur Nordischen Alterthumskunde, herausg. v. d. k. Gesellsch. f. Nord. Alt. K. 1837.» p. 1 — 24. — «Sagabibliothek med Anmærkninger og indledende Afhandlinger. Af P. E. Müller. Kiöbenhavn 1817 — 1820.» In 8°. 3 Theile. — «Deutsche Mythologie. Von J. Grimm. 2te Ausg. Göttingen 1844.» 2 Bände. — «Deutsche Heldensage. Von W. Grimm. Göttingen 1828.» — «Untersuchungen über die Geschichte und das Verhältniss der nordischen und deutschen Heldensage, aus P. E. Müller's Sagabibliothek II. Band, ... übersetzt und kritisch bearbeitet von Georg Lange. Frankfurt a. M. 1832.» — «The Saxons in England. History of the english commonwealth till the period of the norman conquest. By J. M. Kemble. Tome I. II. London 1849.» — Literarhistorische und bibliographische Nachweisungen findet man in gedrängter Form in der «Literarischen Einleitung in die nordische Mythologie. Von L. Köppen. Berlin 1837;» ferner in der Schrift: «Altnordisches Lesebuch Aus der skandinavischen Poesie und Prosa bis zum XIV. Jahrhundert zusammengestellt und mit übersichtlicher Grammatik und einem Glossar versehen von Franz Dietrich. Leipzig 1843.» Das Dietrich'sche Werk stützt sich, was die Orthographie, das Lautsystem u. s. w. betrifft, vorzugsweise auf die Resultate der *vergleichenden* germanischen Sprachkunde in Deutschland. Die Sabinin'sche Grammatik dagegen, welche von der Akademie absichtlich unverändert herausgegeben wurde, lehnt

Ich bedaure, dass Arbeiten, die andere Gebiete der russischen Geschichte betreffen und die ich nicht bei Seite legen darf, mir nicht gestatten, mich jetzt umständlich über den 1sten Band der Antiquités auszusprechen. Gewisse darin aufgestellte Ansichten, die von wesentlicher Bedeutung sind, dürfen in Russland schlechterdings nicht um sich greifen. Für dieses Mal bescheide ich mich, einen *chronologischen Punkt* zur Sprache zu bringen, der für die russische Geschichte von einer ganz besonderen Wichtigkeit ist und von welchem die Kritik der Rafn'schen Fragmente ihren Ausgangspunkt nehmen muss.

Bekanntlich haben die älteren Sagen der Isländer keine eigentliche Chronologie. Man hat zwar, besonders in Dänemark, grossen Scharfsinn aufgeboten, um die Nachrichten der Sagenmänner vermittelst ihrer indirecten chronologischen Angaben, namentlich der genealogischen Notizen, in eine gewisse chronologische Reihenfolge zu bringen. Der Erfolg ist aber bis jetzt meist ein sehr zweifelhafter gewesen und kann auch nicht anders sein. Die Dänen stehen noch auf diesem Standpunkte, den ich der Kürze halber den *thulischen*[6]) nenne. Ich meinerseits spreche jenen Angaben der Isländer nicht allen Werth ab, lasse sie aber besonders dann in zweiter Instanz sprechen, wenn die von ihnen erwähnten Personen fremden gleichzeitigen oder nahezeitigen Scribenten bekannt sind.

Ich werde später näher andeuten, wie wichtig eine so viel als möglich sichere Bestimmung des Zeitalters des dänischen

---

sich an die Dänen an. Die Vermittelung der angedeuteten linguistischen Gegensätze dürfte, wie es scheint, in der nächsten Zeit noch nicht zu Stande kommen.

Es wäre im hohen Grade wünschenswerth, dass die russische Literatur mit einer Uebersetzung von Dahlmanns obiger Einleitung bereichert würde. Auch wäre ich gern erbötig, dem Uebersetzer das sachliche und sprachliche Verständniss schwieriger Stellen zu erleichtern.

6) Es ist eine ausgemachte Sache, dass die Griechen und Römer, ja selbst Byzantiner unter der *ultima Thule* noch nicht die Insel *Island* verstanden. In der Zeit aber, wo die isländischen Sagen niedergeschrieben wurden, galten *Thule* und *Thulenses* allgemein für *Island* und *Isländer*.

Königs *Harald Hildetand*, der in der berühmten Brawallaschlacht fiel, und des *Ragnar Lodbroks*, der der Sohn seines schwedischen Gegners (*Sigurd*) *Ring* war, für die Würdigung und Benutzung der Antiquités russes ist. Hier führe ich nur noch an, dass nach Rafn (I. pag. 487) der angeblich in Gardarik geborene Schwedenkönig (*Sigurd*) *Ring*, der Sieger in der Brawallaschlacht, circa 750 starb, ferner dass sein Sohn, der Ostdänenkönig *Ragnar Lodbrok* von c. 760 — 790 (I. pag. 87) regierte oder c. 794 (I. p. 487) starb [7]). Daraus lässt sich schliessen, dass Rafn mit anderen Gelehrten den König *Harald Hildetand* spätestens um 735, vielleicht aber schon um 715 in der Brawallaschlacht fallen lässt. Ich glaube im Stande zu sein, diese auf den isländischen genealogischen Notizen beruhende Annahme zu entkräften und mit Hülfe fränkischer, englischer u. a. Quellen das Zeitalter *Harald Hildetands* und *Ragnar Lodbroks* sicherer zu bestimmen, als dies bis jetzt geschehen ist. Diese chronologische Untersuchung habe ich allerdings zunächst im Interesse der russischen Geschichte vorgenommen; doch veranlasste mich dazu nicht das Erscheinen der Antiquités russes, sondern ein ähnliches Unternehmen eines Dorpater Gelehrten.

Hr. Kruse hat vor längerer Zeit der gelehrten Welt ein Werk versprochen, das den Titel Chronicon Nordmannorum führen und in Form von chronologischen Regesten die Nachrichten der lateinischen Chronisten des Mittelalters über die Normannen enthalten soll. Zur Abfassung dieses Chronicons scheint Hr. Kruse zunächst durch eine die russische Geschichte betreffende «Entdeckung» veranlasst worden zu sein. Nach ihm soll nämlich der jütisch-dänische *Rorik*, welcher kurz vor und nach der Mitte des 9ten Jahrhunderts die fränkischen Küsten beunruhigte, als Vasall den fränkischen Herrschern den Eid der Treue leistete und zu wiederholten

7) In der Vorrede zu den A. r. (p. XI) erfährt man, dass die genealogischen Tabellen von dem Norweger Munch herrühren. Der Hauptredacteur hat indessen die chronologischen Angaben des letzteren Gelehrten nicht bezweifelt; auch setzt er mit diesem (pag. 87) die Regierung Ragnar Lodbroks in die 2te Hälfte des 8ten Jahrhunderts.

Malen brach, identisch mit dem Rurik sein, welcher an der Spitze des russischen Fürstengeschlechts steht. Das angekündigte Chronicon Nordmannorum soll nun unter andern «eine genaue Jahr für Jahr fortschreitende, aus den Quellen gezogene Darstellung aller Unternehmungen des Rurik'schen [jütisch-russischen] Geschlechts liefern.»

Jener «Wagesatz» von der Identität des jütischen *Roriks* und schwedischen *Ruriks* ist nach Hrn. Kruses entschiedener Behauptung von ihm längst «bewiesen» worden. Den angeblichen Beweis hat man in folgenden Aufsätzen und Schriften zu suchen:

№ 1. 1836. *Ueber die Herkunft des alten russischen Fürstengeschlechts aus Jütland* (Mémoires de la société Royale des Antiquaires du Nord. 1836 — 1839. Copenhague p. 321 — 353; russisch im Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщенія. 1836. Январь. стр. 43 — 74).

№ 2. 1838. *Ueber die Verhältnisse der Russen, welche im J. 844 in Spanien einfielen und Sevilla verheerten, und ihre Verbindung mit Russland* (Bulletin scientifique publié par l'Académie Impériale des sciences de St.-Pétersbourg. Tome IV. N° 16).

№ 3. 1839. *О границахъ Норманніи и именахъ Норманновъ и Руссовъ* (Журналъ Министерства Нар. Просв. 1839. Январь).

№ 4. 1841. *Historisch-geographischer Atlas.* Leipzig, S. 19 (Rückseite).

№ 5. 1841. *Anastasis der Waräger.* Dorpat.

№ 6. 1842. *Руссы въ Германіи до переселенія народовъ* (Журналъ Мин. Нар. Просв. Мартъ).

№ 7. 1842. *Necrolivonica.* Dorpat (Hist. Uebersicht p. 12).

№ 8. 1843. *Происходятъ ли Руссы отъ Вендовъ и именно отъ Руговъ, обитавшихъ въ сѣверной Германіи?* (Журн. Мин. Нар. Просв. Іюль. Deutsch im 6ten Bande der allgemeinen Zeitschrift für Geschichtswissenschaft von Adolf Schmidt. Berlin 1847. p. 353 u. folg.)

№ 9. 1845. *Russische Alterthümer. Zweiter Bericht* u. s. w. *von Friedr. Kruse.* Dorpat und Leipzig. Darin: *Napierskys*

Bericht über Kruses Necrolivonica, commentirt vom Herausgeber (p. 5 — 91; bes. p. 30 u. 96).

№ 10. 1845. *Verbesserungen zu der Stammtafel des russischen Grossfürsten Rurik* (Mémoires de la Soc. Roy. des Antiq. du Nord. 1845 — 1847. p. 78 — 90).

№ 11. 1846. *Ur-Geschichte des Esthnischen Volksstammes.* Leipzig. p. 450 — 470.

№ 12. 1847. *Einiges über die Herkunft Ruriks und über den Rosengau, in Beziehung auf den Vortrag des Hrn... J. v. d. Smissen.* (In der Dorpater Wochenschrift: «Das Inland» N. 11. p. 217 — 226.)

Diesen letzten Aufsatz beginnt Hr. Kruse also:

«Wenn ... v. d. Smissen sich bewogen fand, meine Ansicht über die Herkunft Ruriks, *die jetzt von den tüchtigsten Gelehrten Russlands, Dänemarks, Schwedens und Deutschlands bereits angenommen ist,* zu bekämpfen ..., so ist dieses gewiss nicht zu tadeln ...»

Was hat wol Hrn. Kruse veranlasst, so inhaltsschwere Worte in die weite Gelehrtenwelt hinauszuschicken? Ich glaube, es liegt nicht die böse Absicht zu Grunde, dadurch einen lästigen Gegner und bis dahin wenig bekannten Literator auf die Seite zu schieben. Wahrscheinlich hat Herr Kruse in seiner Begeisterung eine noch nicht erfüllte Hoffnung für eine — bereits erfüllte angenommen. Gewisse öffentlich und mündlich ihm mitgetheilte Bemerkungen mögen ihn vielleicht in seinem felsenfesten Glauben noch bestärkt haben. Nichts desto weniger muss Hr. Kruse den Historikern Russlands für die obige Behauptung Rede stehen. Wie man auch über die Zweckmässigkeit seiner Arbeiten in der russischen Geschichte denken möge, — er ist seit 30 Jahren auf dem historischen Gebiete thätig und kann daher als alter Practicus verlangen, dass man einiges Vertrauen zu seinen oben angeführten Worten hege. Durch sie aber werden nicht nur historische Laien, sondern auch solche Historiker in nicht geringe Verlegenheit gesetzt, welche mit den Quellen der Geschichte der jütischen Halbdaniden nicht ganz genau vertraut sind.

Ich muss hier bemerken, dass ich bereits i. J. 1845 [8]) Hrn. Kruse auf die russischen Kritiken seiner Aufsätze aufmerksam gemacht hatte. Man darf es der *russischen* Geschichtsliteratur zur Ehre anrechnen, dass in ihr jener «Wagesatz» bis jetzt nur als ein gelehrtes Curiosum angesehen worden ist. Zunächst ist im Namen von Krug, Sjögren (Bericht über . . . Runamo og Runerne. p. 140) gegen die obige Behauptung Verwahrung einzulegen. In Russland haben sich aber sogar unter den Anhängern zweier entgegengesetzten Richtungen Männer gefunden, welche die inneren Widersprüche in den aufeinandergethürmten Hypothesen des Hrn. Kruse aufzudecken bemüht gewesen sind. Diese Gelehrten, unter welchen ich besonders die Herren Pogodin [9]), Butkow [10]) und Russow [11]) nenne, haben sich zwar in ihren Beurtheilungen fast ausschliesslich an die von Hrn. Kruse mitgetheilten — richtigen und ungenauen — Quellenfragmente gehalten; doch könnte

8) Rodsen II. p. 125 — 131. «*Ist der Rodsenfürst Rurik wirklich als eine historische Person den Isländern oder Franken bekannt?*» Bereits im Dec. 1846 habe ich p. 127. Zeile 17 die Worte: «den Rooskarla oder den Rookarlar» aus Gründen gestrichen, über welche ich mich später aussprechen werde. Die Form Русь ist nichts desto weniger zunächst auf Ruossi und dann auf Rods zurückzuführen, möge dasselbe bedeuten, was es wolle. Vgl. einstweilen meinen Anhang zu Krugs Forschungen. St. Pet. u. Leipz. 1848. II. p. 832. 768. und unten § 8.

9) Изслѣдованія, Замѣчанія и Лекціи, М. Погодина. Томъ II. Москва 1846. pag. 157 — 162; besonders aber Томъ III Москва 1846. pag. 33 — 38. Pag. 38: «Противорѣчій слишкомъ много во всѣхъ показаніяхъ Нѣмецкихъ лѣтописей и самыхъ изслѣдованіяхъ Пр. Крузе о родѣ Геріольдовомъ; и я смѣю сказать, что до разрѣшенія ихъ нельзя изъ Рюрика Нѣмецкихъ лѣтописей составить одно лицо съ Несторовымъ Рюриковъ.» Ich bemerke hierzu nur, dass mehrere der gerügten Widersprüche der fränkischen Chronisten Hrn. Kruse zur Last fallen, der theils ungenaue Excerpte aus ihnen mitgetheilt, theils sie vor ihrer Benutzung nicht kritisch untersucht hatte.

10) Оборона Лѣтописи Русской, Несторовой, отъ навѣта скептиковъ. Спб. 1840. Указатель. XLI.

11) Опроверженіе мнѣній Г. Крузе о мнимо-Ютландскомъ происхожденіи Рюрика. Wiederabgedruckt in der Zeitschrift: Маякъ. 1844. Томъ четырнадцатый pag. 56 — 65.

dieser auch jetzt noch, wo er bereits sein System modificirt hat und ihm von mir ein hinderlicher Anachronismus beseitigt wird, durch jene Aufsätze zu einigem Nachdenken angeregt werden. — Russische Aufsätze, in welchen Hrn. Kruses Verfahren angeblich gebilligt wurde, sind mir nicht bekannt geworden, obgleich ich an der Quelle sitze. — Auch in den Ostseeprovinzen hat der «Wagesatz» nur Widerspruch, z. B bei Napiersky, Kienitz und van der Smissen gefunden.

In *Deutschland* hat der «Wagesatz» zwar Verbreitung, jedoch meines Wissens keine öffentliche Anerkennung von Seiten ächter Forscher gefunden. W. Giesebrecht hat in seiner lehrreichen Recension der Necrolivonica (in Adolf Schmidts Zeitschrift für Geschichtswissenschaft. 1845. p. 164 u. flgd.) sich sehr entschieden gegen die Kruse'sche Behandlungsweise der Quellen (namentlich in Betreff des Rosengaues und des jütischen Roriks) ausgesprochen.

In *Frankreich* hat Hr. Depping (Histoire des expéditions des Normands. Nouv. édit. Paris 1843. pag. 207) ein bedeutungsvolles Fragezeichen bei Erwähnung des Wagesatzes gemacht.

Die «tüchtigsten Gelehrten *Schwedens*», welche Hr. Kruse zu seinen Anhängern rechnet, sind mir bis jetzt unbekannte Grössen geblieben, obgleich meine Kenntniss der schwedischen Literatur sich nicht blos auf deutsche Uebersetzungen schwedischer Originalwerke beschränkt.

Zu der Zahl der «tüchtigen» Vertreter der *dänischen* historischen Literatur gehören unstreitig auch Allen und Wegener; doch in ihren mir vorliegenden Schriften wird des Paradoxons mit keiner Silbe gedacht, das indessen eine ungleich günstigere Aufnahme in der dänischen Literatur als in den anderen genannten gefunden hat. Freilich hat man sich dabei auf die Nennung von zwei Gelehrten, nämlich auf die verstorbenen Finn Magnusen und Bredsdorff zu beschränken. Finn

---

12) Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskabs historiske og philosophiske Afhandlinger. Sjette Deel. Kjöbenhavn 1841. — Die besonderen Abdrücke haben zum Titel: Runamo og Runerne.

Magnusen hat i. J. 1841 des Paradoxons nicht ohne eine gewisse Vorliebe gedacht. S. 267 [12]) meldete er, dass Kruses »*interessante*« Abhandlung über Ruriks Herkunft aus Dänemark bald in einer dänischen Uebersetzung erscheinen würde. Im Index steht nun allerdings unter *Rurik*: »*Seine Herkunft von dem alten dänischen Königsstamme* 553. 655.. *Er wird vielleicht auf einem dänischen* [jütischen] *Runensteine genannt.*« In Beziehung auf diese Inschrift heisst es p. 553 im Text: »*Ein Rurik soll i J.* 857 (?) *ganz* (?) *Jütland erobert haben, fünf Jahre später aber nach Russland gerufen worden sein.*« In einer dazu gehörenden Note steht aber: »*Alles dieses ist, so weit es möglich ist* (saavidt mueligt), *aufgehellt vom Prof.* Kruse.« S. 655 wird Igor der Sohn »*des waräägischen* (*vermuthlich ursprünglich dänischen*) *Ruriks*« genannt. Was folgt nun aus den durch die Wörter »möglich, vermuthlich, vielleicht« eingeschränkten Sätzen des verstorbenen Finn Magnusens? Weiter nichts, als dass er sich durch die mit grosser Zuversicht veröffentlichte Hypothese blenden liess, zugleich aber dieselbe noch nicht für vollkommen bewiesen ansah. Von einer selbständigen Prüfung des Wagesatzes nach den Quellen ist keine Spur bei Finn Magnusen zu finden, der selbst eine Unzahl von verführerischen, zugleich aber leeren Hypothesen aufgestellt hat, bis ihn kurz vor seinem Tode die Nemesis erreichte.

Hinsichtlich Bredsdorffs, des Verfassers der »*Bemerkungen, die Genealogie des russischen Fürstengeschlechtes betreffend* [13])«, kann ich nur meine frühere Ansicht (Rodsen II. p. 129) wiederholen, wozu ich nur noch die Bemerkung hinzufüge, dass dieser gelehrte dänische Genealoge sich viel zu sehr auf die Isländer verliess und zu seinem eigenen Schaden die Richtigkeit der von Kruse citirten fränkischen und niedersächsischen Quellenfragmente zu prüfen versäumte.

Zu den »tüchtigsten dänischen Gelehrten« gehört ohne Zweifel auch Hr. Rafn. Wenn ich mich recht erinnere, so hat einst die Gesellschaft der nordischen Alterthumsforscher in einer Ankündigung der Antiquités russes auf den Versuch,

13) In den Mémoires de la Société Royale des Antiquaires du Nord. 1840 — 44. Copenhague. p. 173 — 176. Vgl. §. 5.

Rurik nach Jütland zu versetzen, hingewiesen. In dem nun vorliegenden ersten Theile der A. r. ist davon in *positiver* Weise nicht die Rede; auch vermisst man in den Geschlechtstafeln, die von dem gelehrten Norweger P. A. Munch angefertigt sind, jede Erwähnung der jütischen Halfdaniden. Im Ganzen kann man also sagen, dass bei den dänischen Historikern der Wagesatz wol einiges Interesse erweckte, dass ihnen aber in Folge dessen das Herz nicht mit dem Verstande davon gelaufen ist.

Es frägt sich nun, ob es sich noch der Mühe verlohnt, den Wagesatz einer ausführlichen, in das Detail eingehenden Prüfung zu unterwerfen. An sich ist es allerdings ziemlich gleichgültig, ob Rurik, sobald man seine Normannität zugiebt, ein Däne oder Schwede war; doch würden sich an den Wagesatz, im Fall er einige Wahrscheinlichkeit erlangen könnte, Folgerungen knüpfen, welche die Historiker Russlands nicht gering achten dürften. Namentlich hängt von der chronologischen Bestimmung der Regierung mehrerer Normannenfürsten des 8ten und 9ten Jahrhunderts eine richtige Auffassung der isländischen Fragmente ab, welche uns die Antiquités russes bringen. Bis jetzt fehlt es der dänischen und schwedischen Geschichte des 8ten und zum Theil des 9ten Jahrhunderts noch sehr an festen chronologischen und genealogischen Anhaltspunkten. Diese können wir nur mit Hülfe der fränkischen, englischen und keltischen Jahrbücher gewinnen. Gelingt es, solcher Anhaltspunkte noch mehr aufzufinden, so werden noch manche von den älteren Bruchstücken der Saxo'schen und isländischen Sagen von dem vorrurik'schen Russland dahin verwiesen werden müssen, wohin sie gehören, nämlich in das Reich der Volksmythe, der geschichtlichen Volkssage und der historischen Phantasie der Mönche und Sagenmänner.

Mich bestimmen aber noch andere Gründe, ein wohlgemeintes Wort der Warnung an Hrn. Kruse zu richten, ehe er sein bereits unter der Presse befindliches Chronicon Nordmannorum der Oeffentlichkeit übergiebt.

Unsere Regierung hat sich in den letzten Jahrzehenden vielfach angelegen sein lassen, historische Studien zu fördern.

Auch hat sie in streitigen Fragen der Untersuchung selbst dann freien Lauf gelassen, wenn die Wage der Kritik sich gegen die Gelehrten neigte, welche unseren Staatsmännern irgend ein wissenschaftliches Unternehmen als ein der besonderen Unterstützung würdiges empfohlen hatten. Den besten Beweis davon liefert der heisse Kampf über das Alter und den inneren Werth des auf Kosten der Regierung herausgegebenen Evangeliums zu Reims. Wie man auch über den dermaligen Ausgang des Streites und den angekündigten Fortgang desselben denken möge, — das lässt sich nicht läugnen, dass durch ihn mehrere gewichtige Fragen linguistischer und literarhistorischer Art in der russischen Literatur in Anregung gebracht sind, während man sie sonst wahrscheinlich noch lange mit Stillschweigen übergangen hätte.

Im vorigen Jahre ist Hrn. Kruse bewilligt worden, dass sein Chronicon Nordmannorum auf Kosten der Regierung gedruckt werde. Gewiss freut sich jeder ächte Freund der russischen Geschichte darüber, dass ihm diese Anerkennung für ein Unternehmen zu Theil geworden, welches jahrelangen Fleiss erforderte und welches für die russische Geschichte nicht ohne erspriesslichen Nutzen sein dürfte. Ob Hr. Kruse seiner Aufgabe hinlänglich gewachsen ist, ob er sie dem Standpunkte der vorgeschrittenen Wissenschaft und dem Bedürfnisse der russischen Historiker gemäss auszuführen versteht, — das zu entscheiden bleibt freilich einzig und allein Sache der Kritik. Leider liefern die oben angeführten Schriften den Beweis, dass — um anderer Dinge nicht zu gedenken — Hr. Kruse in Betreff der Kritik der von Saxo und den Isländern aufbewahrten alten Geschichtchen auf einem Standpunkte steht, der in Deutschland principiell schon seit Decennien überwunden ist und der auch unter den glaubensstarken Historikern Dänemarks und Schwedens immer weniger entschiedene Vertreter findet. Allerdings ist es keine leichte Sache, *die alten Mythen einer Nation*, die ihr heiliges Recht in sich haben, *die historische Volkssage*, deren Schmuck oft anzieht und besticht, und endlich *die freie schöpferische Phantasie der Chronisten* des Mittelalters, die an Legenden gewöhnt waren, *von der ächt geschichtlichen Ueberlieferung* zu scheiden. Nament-

lich ist dies sehr schwer in den altnordischen Quellen; doch in ihnen ist die Romantik so sehr vorherrschend, dass der moderne Kritiker wahrlich keine unverzeihliche Sünde begeht, wenn er aus ihnen eher *zu viel* als *zu wenig* aus dem Reiche der Wirklichkeit verbannt. Man hat mit jenen erst spät durch die Schrift fixirten mündlichen »Sagen« des Unfuges genug getrieben, so dass endlich die historische Sagenstürmerei ihre volle Berechtigung finden muss. Das, was der eine oder andere Stürmer in seinem Eifer für die Wahrheit muthwillig oder zu vorschnell über Bord wirft, geht glücklicher Weise auf dem Gebiete der Wissenschaft nicht verloren; es werden sich immer wieder Leute finden, die, Kritik und Combination zugleich besitzend, das Verkannte und Brauchbare wieder in seine Fugen einsetzen. Anders ist es auf dem Gebiete des practischen Lebens, wo das Einreissen leicht, das Wiederherstellen aber leider oft unmöglich ist. Welcher besonnene Historiker wird aber behaupten, dass bei den der Bildung zugewandten Nationen bisher je ein solches Spiel mit den höheren Gütern der Menschheit getrieben worden ist, wie dies auf dem historischen Gebiete mit dem altnordischen Sagenstoffe seit zwei Jahrhunderten der Fall gewesen ist? Wie sehr man auch die Verirrungen einzelner Völker beklagen muss, — dem Verfahren den Sagenhaven von der Mitte des 17ten bis zur Mitte des 19ten Jahrhunderts ist kaum das Treiben der früheren muhammedanischen Historiker an die Seite zu stellen. Diese *Asiaten* kannten nur den phantastischen Muhammed und seine nächsten Nachfolger als ihre historiographischen Vorbilder. Jene *Europäer* dagegen konnten sich schon an den Griechen ein Muster nehmen, wie Logographen und Historiker zu sondern wären; auch existirt schon seit langer Zeit der bekannte von Dahlmann zur Warnung angezogene Spruch, nach welchem (s. das Motto) man sich nicht an die Mythen und die Geschlechtsregister halten soll.

Ich bin weit davon entfernt, Herrn Kruse zur Classe der Gefühlshistoriker oder gar der reactionairen Kritiker zu rechnen, so lange er sich nicht selbst zu ihnen zählt. Jene kommen sogleich, sobald der Wahrheit zu Ehren ein Paar

Notizen oder ein Paar Seiten pseudohistorischen Stoffes geopfert werden sollen, mit dem nichtssagenden Gemeinplatze: es kann doch nicht alles davon erdacht oder erlogen sein, oder sie meinen in ihrer Gutherzigkeit: es wäre doch Schade, wenn wir einen so schönen Bericht entbehren sollten. *Die zweite Art* dagegen lehnt sich in ihrer Verblendung mit Bewusstsein gegen den sogenannten mythischen Gesichtspunkt auf, wie ihn die moderne Wissenschaft auf dem Gebiete des Alterthums und des Mittelalters nach unsäglichen Mühen für immer errungen hat. Bei solchen kein Vertrauen in die Macht der Wahrheit setzenden Leuten muss alles »biegen oder brechen«, sei es auch nur mit Hülfe der verpöntesten Sophistik. Freilich können solche Leute nicht einmal ahnen, dass Völker auch in ihren Mythen ein schönes Denkmal dem Geiste, der diese schuf, gesetzt haben. Die Mythen des Nordens namentlich sind als solche eine viel grössere Zierde des alten Normannenthums, als die aus ihnen fabricirten armseligen Geschichten Saxos, Snorres und ihrer modernen Nachbeter.

Obgleich ich nun Hrn. Kruse nicht ausdrücklich zu einer der eben genannten zwei Classen von Historikern gerechnet habe, so lässt sich doch nicht verkennen, dass er ihnen sehr nahe steht. Es sei nur daran erinnert, dass er immer noch (s. N° 11) von einem *historischen* Odin (c. 211 p. C.), von der Herrschaft der Brüder Odins am schwarzen Meere, von Balder, von historischen Asen, Froden und anderen Götzen und romantischen Personnagen spricht, dass er ihr Zeitalter mit Hülfe des seligen Petrus Olai zu bestimmen und mit ihren schön klingenden Thaten eine Geschichte Russlands in den Jahrhunderten vor Rurik auszustatten sucht. Wenn diese Phantasiebilder der alten Scribenten auch auf den ersten Seiten des Chronicon Nordmannorum prangen sollten, so dürfte vielleicht schon der Titel desselben von verschiedenen Seiten gewisse Anfechtungen erfahren.

Es wäre verlorene Mühe, in Betreff dieser Ausschmückung der vorrurik'schen Geschichte Russlands mich hier in umständliche Erörterungen einzulassen. Es kommt mir nur darauf an, die Unhaltbarkeit des genealogischen und chronologischen Systems nachzuweisen, in welche Hr. Kruse mich

rere Normannenfürsten des 8ten und 9ten Jahrhunderts einzuzwängen bemüht ist. Von den von mir gewonnenen Resultaten aus werden sich dann einige Folgerungen für die russische Geschichte von selbst ergeben.

Es handelt sich daher bei mir nicht nur um die Person des pseudorussischen Roriks; dieser fällt von selbst in Folge des von mir gewonnenen Ausgangspunktes für die Geschichte der Halfdaniden. Ob dann Hr. Kruse den russischen Rurik mit mir als einen Schweden, als Nachkommen des uralten Königsgeschlechtes der Rodsen, auffasst oder nicht, ist mir sehr gleichgültig. Dagegen wünsche ich — und gewiss mit mir mancher Freund der russischen Geschichte —, dass ein unter den Auspicien der Regierung erscheinendes Quellenwerk, welches gewiss zeitgemäss ist und für die Historiker der meisten Länder Europas ein Bedürfniss ist, in wesentlichen Dingen nicht allzusehr durch unhaltbare Hypothesen verunstaltet werde. Jener »Wagesatz« allein bringt schon eine grosse Confusion in die chronologische Anordnung des Stoffes. Kann und will man eine Confusion der Art verhüten, so darf man mit seinen Mittheilungen nicht länger zögern.

Um mich in dem genealogischen und chronologischen Labyrinthe des Hrn. Kruse zu orientiren, sah ich mich unter andern veranlasst, mir sämmtliche fränkische Nachrichten über die Geschichte der Halfdaniden aufzusuchen. Ich behaupte aber nicht nach dem Vorgange des Hrn. Kruse, dass ich sämmtliche auf uns gekommene Nachrichten über den jütischen Rorik und sein Geschlecht kenne; fränkische Heiligenlegenden oder sonstige kirchliche Schriften werden uns mit der Zeit wol noch die eine oder andere Kunde bringen. Saxos Angaben übergehe ich einstweilen fast ganz, da ich mir vorbehalte, mich über ein *Motiv*, welches ihn zu Anachronismen und genealogischen Vermengungen in der Geschichte der Halfdaniden veranlasste, später noch auszusprechen. Franken, Angelsachsen und Kelten sollen zuvörderst allein uns den Boden sichern, von welchem aus der Schlag auf die genealogische Phalanx der Isländer geführt werden soll. Die Bresche, die sich mit Hülfe jener trockenen, aber von dem *Jahre* der Geburt Christi an rechnenden Mönche öffnen lässt,

wird keiner der modernen Sagenmänner mehr auszufüllen im Stande sein.

§ 2. *Die Brawallaschlacht ist der erste sichere Ausgangspunkt für die dänische, schwedische und ostslawische Chronologie.*

Unter Ostslawen sind hier die einzelnen slawischen Stämme zu verstehen, welche im 8ten Jahrhundert vom Ilmensee und Peipussee bis zum unteren Dnepr und bis zu den Karpaten hin wohnten. Für die Geschichte der Stämme, deren Nachkommen heut zu Tage der Sprache nach zu den Kleinrussen gehören, liefern uns Byzantiner, Gothen und Nestor einige Nachrichten. Aller Wahrscheinlichkeit nach (s. Rodsen II. 249. 250) geriethen einzelne an der Südgränze wohnende Zweige der Ostslawen erst im Laufe des 8ten Jahrhunderts unter die Herrschaft der chasarischen Türken. Saxo und die Isländer haben keine Nachrichten, die man mit Sicherheit auf die vorrurik'sche Geschichte dieser Zweige der Ostslawen beziehen könnte. Was in den nordischen Quellen über Ostslawen vor Rurik vorkommt, bezieht sich nur auf die Stämme, welche wir heut zu Tage mit dem Namen der weissrussischen und grossrussischen bezeichnen. Es ist also in diesem § nur von einer ostslawischen Geschichte im engeren Sinne die Rede, d. h. von der Zeit vor Rurik, in welcher die Ostslawen noch ihre alten Specialnamen führten. Die Nothwendigkeit, einen Unterschied zwischen *ostslawischer* und *russischer* Chronologie zu machen, ist demnach einleuchtend.

Der Bericht des Saxo Grammaticus und des isländischen Sögubrot über die Schlacht auf dem Brawallafelde in Ostgötland hat bereits durch die Skalden und Sagenmänner eine romantische Färbung erhalten, so dass es thöricht wäre, in ihm überall das rein Factische von der subjectiven Auffassung und Erweiterung sondern zu wollen. Soviel aber steht fest, dass auf dem Brawallafelde die Normannen in zwei Hauptparteien auftraten. An der Spitze der einen stand der alte Dänenkönig Harald Hildetand (Kriegszahn), der als Inhaber des berühmten Thrones zu Lethra auf der Insel

Seeland erscheint. An der Spitze der anderen Partei stand der jugendliche Oberkönig des damaligen Schwedens, (*Sigurd*) *Ring*, ein naher Verwandter seines Gegners. Auf diese beiden Oberhäupter führten — nach Saxo und den Isländern — später eine Menge königlicher Geschlechter in verschiedenen Ländern des Nordens ihre Abkunft zurück. Saxo nennt übrigens jenen Schwedenkönig stets nur *Ringo*; doch lässt er ihn später, ohne es zu merken, wieder als *Syvardus* auftreten.

Der Sieg wurde dem Schwedenkönige zu Theil, dessen Macht dann eine für die damalige Zeit sehr grosse gewesen sein muss. Jedoch ist es gar nicht wahrscheinlich, dass er sich bereits einen berühmten Namen in den westlichen Ländern Europas gemacht hat; dagegen mögen seit dem Siege der Schweden über die dänische Hauptmacht die verschiedenen schwedischen Klein- oder Heerkönige den Küstenländern an der Ostsee beschwerlicher geworden sein. Es steht wenigstens nach Nestor und den nordischen Nachrichten so viel fest, dass einzelne Schwärme von Normannen sich Jahrzehende vor Rurik im Ostlande (Austrvegr) herumtrieben und Tribut erpressten. Ein schwedisches Gardarik (Garda*reich*) im heutigen Russland vor Rurik kennen allerdings spätere Berichterstatter; doch haben ihre Aussagen noch nicht die Probe bestanden.

Es ist überhaupt eine falsche Vorstellung, dem Schwedenreich von c. 750 — 850 einen Umfang beizulegen, wie ihn die spätere Geschichte desselben angiebt. Centralisation war für jene Zeiten noch nicht das Losungswort geworden. Des eigentlichen Schwedenreiches Umfang erstreckte sich vom Mälarsee nördlich bis an den Dalelf. Was sonst noch von Zeit zu Zeit dazu gehörte, darf nicht stets wesentlich in Betracht kommen. Wir wissen einmal, dass es in der ersten Hälfte des 9ten Jahrhunderts auf den nordischen Inseln und den Küsten der nordischen Halbinseln von einzelnen unabhängigen Dynasten wimmelte. Zugestanden muss freilich werden, dass ein Theil der alten Däneninseln, angeblich sogar Seeland, unter die Botmässigkeit des glücklichen Siegers in der Brawallaschlacht kam. Damit aber war ihm noch nicht ganz Dänemark im späteren oder modernen Sinne unterworfen. Ausser den däni-

schen *Ostreichen* gab es noch ein dänisches *Westreich* (oder *Südreich*) auf Jütland und einigen zu ihm gehörenden Inseln.

Durch den Fall des alten Dänenkönigs *Harald Hildetand* scheint die — längere oder momentane — Vereinigung der dänischen Inselreiche mit der jütischen Halbinsel unter Einem Haupte wiederaufgelöst worden zu sein. Die fränkischen Chronisten belehren uns, dass in den nächsten Jahrzehenden, die auf die Brawallaschlacht folgten, auf der jütischen Halbinsel Dynastien herrschten, deren Unabhängigkeit vom Throne von Lethra sich nicht verkennen lässt. Ihre Selbständigkeit ordneten diese jütischen Dynasten nur bisweilen dem Frankenreiche unter. Diese Unterwürfigkeit war übrigens eine mehr scheinbare als wirkliche. Selbst *Karl der Grosse*, der in den letzten vier Jahrzehenden seiner Regierung, nämlich von 777 — 814, mit den *Jütenkönigen* in Berührung kam, war nicht im Stande, einen bedeutenden Einfluss auf die Gestaltung der Verhältnisse im Norden zu gewinnen.

Nur auf Grund dieser fränkischen Nachrichten über die jütischen Dynasten lässt sich in die Sagen bei Saxo und den Isländern ein chronologisches Criterium bringen. Durch die feste Chronologie der jütischen Geschichte gewinnt die der Dynastie (*Sigurd*) *Rings* auf Seeland an Licht. Von hier aus aber lässt sich wieder ein Schluss auf die Geschichte der damaligen schwedischen Oberkönige machen.

Die fränkischen Angaben über die jütischen Dynastien zur Zeit Karls des Grossen weisen, *im Verein* mit den genealogischen Nachrichten des Nordens in Betreff der seeländischen und schwedischen Dynastien, auf die Zeit hin, wo die Schlacht auf dem Brawallafelde Statt fand. In ihr aber stand auf der schwedischen Seite angeblich ein «*Ruthenus*», dessen *Grossvater* (oder *Grossoheim?*) Saxo und die Isländer als eine historische Person anführen und den wenigstens die Isländer zu *Harald Hildetand* und *Sigurd Ring* in ein verwandtschaftliches Verhältniss setzen.

Die chronologische Bestimmung der Brawallaschlacht ist aber auch noch nach einer anderen Seite hin von Wichtigkeit. Kurze Zeit nach diesem Kriege, in welchem fast der ganze Norden auf der einen oder der anderen Seite kampflustig auf-

tritt, beginnen die Züge der Normannen nach den westlichen Ländern Europas. Unter den Motiven, durch welche man die Entstehung derselben erklärt hat, verdienen vielleicht innere politische Umwälzungen eine grössere Aufmerksamkeit. Es würde sich der Mühe verlohnen, die einzelnen Züge mehr nach der specifischen Nationalität ihrer Unternehmer, so weit dies überhaupt möglich wäre, zu sondern. Um dies mit einigem Erfolg thun zu können, müsste zugleich die Territorial- und Verfassungsgeschichte der einzelnen Länder ins Auge gefasst werden. Namentlich dürfte dies von erspriesslichem Nutzen für die Untersuchung über die Stellung des alten Königsgeschlechts der Rodsen zu den schwedischen Oberkönigen sein. Manche nordische Quellen der späteren Zeit sind von einer solchen Beschaffenheit, dass man mit ihrer Hülfe sichere Rückschlüsse auf frühere Zeiten machen kann.

§ 3. *Harald Hildetand ist der erste den fränkischen Chronisten bekannte Dänenkönig.*

Es ist seit langer Zeit gebräuchlich, die Züge der Normannen mit dem Könige *Hugleikr* um 517 beginnen zu lassen; allein die sich auf ihn beziehenden Nachrichten wurzeln durchaus in dem heroischen Zeitalter der nordwestlichen Germanen, so dass nicht einmal der Bericht Gregors von Tours streng historisch zu nehmen ist. Erst seit der Zeit Karls d. G. treten uns bei den Franken normannische Individualitäten entgegen, gegen deren Realität kein Zweifel mehr aufkommen kann.

Harald Hildetand war ohne Zweifel ein gewaltiger Kriegerfürst im 8ten Jahrhundert und gebot der historischen Sage nach vom Throne zu Lethra über eine Menge Kleinkönige, unter andern auch über die auf Jütland. Sein Andenken ist mehr als das eines früheren Normannenfürsten von der Sage verherrlicht worden. Zur Zeit des Dänen Saxo — im 12ten Jahrhundert — war dieselbe noch lebendig; sie drang aber selbst bis nach Island. Der sogenannte Sögubrot (Sagen-

bruchstück), welchen man für einen Ueberrest der Skiöldungensage hält, hat nämlich ebenfalls die Geschichte und das tragische Ende des grossen Dänenkönigs verewigt. Zwischen der lateinischen Relation Saxos und der isländischen Tradition des Sögubrot finden zwar Verschiedenheiten Statt; doch ist auf der anderen Seite die Uebereinstimmung wieder so gross, dass man für beide Berichte eine ältere, jetzt verlorene Urquelle annehmen muss. Der Name eines Königs, dessen Andenken so sehr gefeiert wurde, kann natürlich auch im heidnischen Jütland nicht sogleich ganz verschollen sein. Lieder und Sagen von ihm sind hier freilich nicht auf uns gekommen; doch Saxo hat in Jütland keinen eigentlichen Nachfolger gefunden.

Die Möglichkeit und Wahrscheinlichkeit der Annahme, dass Haralds Thaten und sein tragisches Ende auch in Jütland im Gedächtniss fortlebten, steigert sich zur Gewissheit, sobald es sich nachweisen lässt, dass hier nicht nur ein Sohn, sondern auch mehrere Enkel von ihm hausten und von hier aus mit den Franken in einen näheren und längeren Verkehr traten. Der Mann, dem wir diese genealogische Angabe verdanken, ist — Einhard, der geheime Secretair und Kanzler Karl des Grossen. Er, der seinen Herrn fast beständig auf seinen Reisen begleitete oder an seinem Hofe sich aufhielt, musste wissen, wer der Vater und Grossvater der jungen Jütenkönige gewesen war, die seit 807 bei den Franken einen Zufluchtsort oder einen Stützpunkt für ihr bestrittenes Thronrecht suchten. Sobald wir aber wissen, dass i. J. 812 *Anulo*, ein nepos *Herioldi* quondam regis genannt wird, so ist der Zeitpunkt, wo die Brawallaschlacht vorfiel, für immer approximativ bestimmt, da *Anulos* Vater jener *Siegfried Halfdan* war, mit welchem Karl der Grosse im 8ten Jahrhundert verkehrte. Der Grund, warum *Siegfried Halfdan* nur ein *jütischer* König war, muss in dem Uebergewicht des siegreichen *Ring* gesucht werden. An einen Jütenkönig *Harald* (Herioldus quondam rex, d. h. um 750) neben *Harald Hildetand* kann aus mehreren Gründen (vgl. einstweilen § 8) nicht gedacht werden.

§ 4. *Harald Hildetand fiel im hohen Alter durch den Schwedenkönig (Sigurd) Ring in der Brawallaschlacht um 770.*

Herr Kruse bleibt noch immer bei der alten Annahme, dass die Schlacht auf dem Brawallafelde um das Jahr 715 geschlagen wurde. Diese Annahme ist längst von dänischen Gelehrten für nicht gehörig begründet erklärt worden; sie haben die Schlacht später auf dem Wege der Combination ziemlich allgemein um d. J. 735 angesetzt. Auch Hr. Rafn scheint dieser letzteren Ansicht zu sein, da er *Sigurd Ring*, den Sieger in jener Schlacht, um 760 (I. p. 87) sterben lässt. Allein auch das Jahr 735, welches sich nur auf die Geschlechtsnotizen der Isländer stützt, muss fallen, sobald man zugiebt, dass die den Enkeln *Harald Hildetands* und den Enkeln *Sigurd Rings* gleichzeitigen Chronisten des Frankenreichs und Englands Glauben verdienen. Wo konnten sich leichter chronologische Irrthümer einschleichen, bei den jenen Enkeln *gleichzeitigen* Chronisten oder bei den *späteren* altnordischen Scribenten? Jene Chronisten führen Jahr für Jahr an, was sie mit eigenen Augen sahen oder von den bei gleichzeitigen Ereignissen betheiligten Personen hörten. Die Scribenten des Nordens dagegen lebten Jahrhunderte später, haben gar keine eigentliche Chronologie und ihre Königslisten und Geschlechtsnotizen waren nur vermittelst mündlicher Tradition eine Reihe von Menschenaltern fortgepflanzt worden. Auch wimmeln diese Geschlechtsregister von Widersprüchen, die man gewöhnlich allzugering anschlägt.

Um die so folgenreiche Brawallaschlacht chronologisch so genau als möglich zu bestimmen, gehe ich von dem Resultate (§ 5. 7.) aus, dass der Jütenkönig *Siegfried Halfdan* ein Sohn des dänischen Königs *Harald Hildetands* war. *Siegfried Halfdan* selbst wird in den fränkischen Chronisten 3 Mal und zwar in den J. 777, 782 und 798 genannt. Seit wann er über Jütland herrschte, lässt sich nicht ermitteln, da erst die Flucht des heidnischen Sachsenherzogs Wittekinds zu ihm i. J. 777 den Franken Anlass gab, von Jütland zu sprechen. Sein Tod muss bald nach d. J. 798 fallen, da von 804 an *Gottfried* als Herrscher von Jütland angeführt wird. *Siegfried Halfdan* war zur

Zeit seines Todes um 800 ziemlich bejahrt, da 807 einer seiner Söhne an der Spitze eines Gefolges in das Frankenland zog und drei andere seiner Söhne von 811 — 813 als streitbare Männer auftraten. Zwei, *Anulo* und *Reginfried*, fielen damals, ein dritter, *Hemming*, wurde 837 von den Normannen umgebracht und ein vierter, *Harald*, scheint bald nach d. J. 842 — ungewiss ob in einer Schlacht oder sonst — gestorben zu sein. Wenn wir der Olafssage (s. § 6) trauen dürften, so wäre er allerdings nicht den Heldentod, sondern den verächtlichen »Strohtod« gestorben.

Nach der altsächsischen Chronik Bothos (s. § 5), deren Glaubwürdigkeit aber einigem Zweifel ausgesetzt ist, liess sich Wittekind i. J. 786 nebst seiner Frau *Geva* taufen, welche eine Schwester *Siegfried Halfdans* war und also zwischen 777 und 785 schon ein heirathsfähiges, also etwa zwanzigjähriges Alter erreicht hatte.

Auch *Siegfried Halfdan* wird wol i. J. 777 schon im angehenden Mannesalter sich befunden haben, da *Harald Hildetand* im hohen Alter, angeblich sogar erblindet, den Heldentod starb. Die Brawallaschlacht kann daher, wenn *Siegfried* der Sohn *Haralds* war, schwerlich vor die Mitte des 8ten Jahrhunderts gesetzt werden. Am sichersten dürfte man gehen, wenn man sie um 770 setzte, da sie dann auch einige Jahre vor 770 geschlagen sein könnte. Mit völliger Sicherheit lässt sich einmal das Jahr der Schlacht, so wie das Jahr der Geburt *Siegfrieds* nicht bestimmen.

Die Schlacht vor die Mitte des 8ten Jahrhunderts zu setzen, verbieten uns ferner die Nachrichten der englischen, fränkischen und keltischen Chronisten über das Zeitalter der Söhne Ragnar Lodbroks oder der Enkel (Sigurd) Rings, wovon später gehandelt werden wird. Ja Saxo selbst und einige isländische Nachrichten sprechen eher für als gegen die Zeit um 770. Ihre verworrenen Angaben aber erfordern eine besondere Behandlung, in die ich mich hier absichtlich nicht einlasse.

Ich bin zu der approximativ chronologischen Bestimmung der Brawallaschlacht erst dann gekommen, nachdem es mir

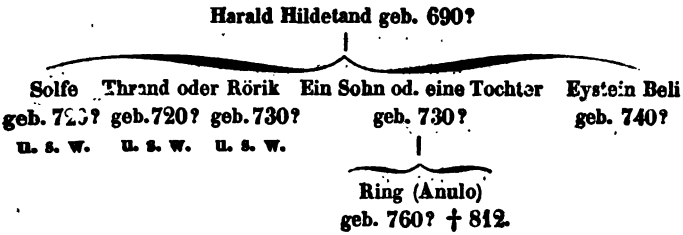
vorher durch eine genaue Interpretation des lateinischen Textes der fränkischen Chronisten (§ 5.) gelungen war, den räthselhaften Jütenkönig «*Halfdanus*» von 782 wieder in sein Recht einzusetzen. Dies geschah im verflossenen Sommer, wo ich mich veranlasst sah, die Kruse'schen Aufsätze nach den Quellen zu prüfen. In früherer Zeit hatte ich nur hin und wieder einen Seitenblick auf die dänische Geschichte vor *Gorm* dem Alten geworfen. Dahlmanns Forschungen hatten mir zwar längst die Augen über die Beschaffenheit der Nachrichten Saxos geöffnet, zugleich aber auch mir ein specielles Studium der dänischen Geschichte vor dem 9ten Jahrhundert so verleidet, dass ich Mühe und Zeit scheute, mich in jenem genealogischen Irrsaal zu orientiren. So kam es, dass ich mit den Dänen die Brawallaschlacht um 715 oder 735 geschlagen sein liess.

Nachdem ich aber durch meine Entdeckung in Betreff des fleischlosen Königs «*Halfdanus*» einen Schlüssel zur dänischen Chronologie und Genealogie des 8ten und 9ten Jahrhunderts gefunden hatte, unterliess ich nicht, mich nach früheren Arbeiten in der dänischen Literatur — so weit sie mir zugänglich waren — umzusehen. Da stiess ich zunächst auf zwei Aufsätze des verstorbenen Bredsdorff. Der ältere Aufsatz [14]) — und von diesem habe ich hier einstweilen nur zu sprechen — hat die Ueberschrift: *Naar holdtes Braavallaslaget*?

Dieser Gelehrte ist auf einem ganz anderen Wege, als ich, zu demselben chronologischen Resultate gekommen. Man wird vielleicht erwarten, dass ich nun ausrufen werde: dies spricht schlagend für die Richtigkeit meiner chronologischen Schlüsse. Mit nichten. Bredsdorff ist von den isländischen Geschlechtsregistern ausgegangen. Er ist nun freilich kein blinder Wiederholer jener genealogischen Notizen; doch theilt er bei weitem nicht das Misstrauen, welches ich gegen dieselben hege. Wenn im vorliegenden Falle mein Misstrauen einst weniger gerechtfertigt werden und die Bredsdorff'sche

14) Abgedruckt in «Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed, udgivet af det Kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab. Andet Bind. Kjöb. 1833.» pag. 359 — 363.

Beweisführung die Probe aushalten sollte, so würde ich mich allerdings über das Zusammentreffen unseres Resultats freuen. Einstweilen begnüge ich mich, die Bredsdorff'sche Geschlechtstafel, so weit sie die Söhne Haralds betrifft und die fränkischen Nachrichten berücksichtigt, mitzutheilen. Die Fragezeichen rühren nicht von mir her.



Ob diese Geburtsjahre der ächten und vermeintlichen Söhne *Harald Hildetands* approximativ richtig sind, lasse ich dahingestellt sein. Man sieht aber, dass Bredsdorff aus den fränkischen Quellen nur *einen* Enkel anführt, während wir deren wenigstens vier kennen. *Anulos* Vater, nämlich der i. J. 777 zuerst erwähnte *Siegfried Halfdan*, ist ganz übergangen. Den Grossvater Anulos hat Bredsdorff allerdings — *errathen;* jedoch konnte ihm der Beweis davon nicht gelingen, weil dies überhaupt ohne die richtige Erklärung des räthselhaften *Halfdanus* nicht möglich war.

Die Brawallaschlacht selbst kann nach Bredsdorff nicht vor dem J. 760 geschlagen worden sein, auch nicht nach dem J. 780 (da im J. 777 *Sigurd Ring*, der Vater Ragnar Lodbroks, erwähnt werde), sondern um d. J. 770. Die Gründe, warum von ihm *Sigurd* (*Sigvard*) *Ring* mit dem *Sigfridus Halfdanus* der Franken — irrthümlich — identificirt worden ist, werden sich später ergeben.

§ 5. *Der Sachsenherzog Wittekind floh i. J. 777 zu dem Sohne Harald I.* (*Hildetands*), *dem Jütenkönige Siegfried* (*Sigvard*) *Halfdan, der bald nach d. J. 798 starb.*

Die Brawallaschlacht war für den dänischen Stamm nicht ohne Wirkung geblieben. Nicht lange nach ihr, d. h. noch in

den letzten Jahrzehenden des 8ten Jahrhunderts, beginnen die Raubzüge der Normannen nach den westlichen Ländern Europas. Bis dahin waren diese schon zu Tacitus' und Jornandes' Zeiten berüchtigten Seefahrer nicht einmal den deutschen Stämmen unter einem Gesammtnamen bekannt geworden. Unter einem solchen treten sie erst unter der Regierung Karls auf und zwar werden zunächst mit dem Namen *Nordmanni* die jütischen Dänen bezeichnet, bis er nach und nach sämmtliche Bewohner der nordischen Inseln und Halbinseln umfasste. 1. J. 777 gab es für fränkische Chronisten nur Eine Normandie, — die jütische.

Zur Zeit der ersten Hälfte der Regierung Karl des Grossen waren die Schweden den Franken kaum mehr als dem Namen nach bekannt. Selbst die dänischen Inseln galten noch für entfernt liegende Gebiete. Ihre Bewohner vermieden es auch mit dem damals noch mächtigen Frankenstaate in Berührung zu kommen, suchten aber dafür — und zwar noch vor Ausgang des 8ten Jahrhunderts — die grösseren und kleineren Inseln heim, welche wir die brittischen nennen. Das eigentliche Dänemark war damals eine Welt für sich, unter Dynasten, die nicht über Jütland, wahrscheinlich auch nicht einmal über Fühnen geboten.

Karl der Grosse scheint mit dem *dänischen Ostreiche* und seinen Herrschern in gar keine Berührung gekommen zu sein. Er trat nur in Verkehr mit dem *dänischen Westreiche*, den Fürsten von *Jütland* und zwar in Folge der Sachsenkämpfe. Diese Unterscheidung eines dänischen Ostreiches — oder vielleicht besser dänischer Ostreiche — und eines dänischen Westreiches ist von der höchsten Wichtigkeit für die richtige Auffassung der Normannenzüge und für die Würdigung des verworrenen Saxos und der phantasirenden Isländer. Dahlmanns Verdienst ist es, auf die Nothwendigkeit dieser Unterscheidung mit Nachdruck gedrungen zu haben. Hr. Kruse hat diese Nothwendigkeit noch nicht genau erkannt. Es soll ihm dies nicht zum besonderen Vorwurf gereichen, da derselbe auch mehrere berühmte Historiker Deutschlands und anderer Länder trifft.

Der erste westdänische — oder besser jütische — König, welcher mit den Franken in Verkehr trat, ist *Siegfried Halfdan*. Mehrere fränkische Chronisten berichten über ihn. Da Hr. Kruse, so wie alle seine deutschen und dänischen Vorgänger, selbst Dahlmann nicht ausgenommen, falsche Folgerungen aus diesen Zeugnissen abgeleitet haben, so sehe ich mich veranlasst, dieselben mit einigen nicht unwichtigen Varianten hier vollständig mitzutheilen. Bei der Benutzung derselben muss man aber, was Hr. Kruse unterlassen hat, in Betracht ziehen, dass nicht alle von Zeitgenossen herrühren. Die späteren Compilatoren derselben, wie z. B. die von Hrn. Kruse allzu vertrauensvoll benutzten Adamus Bremensis und Saxo Grammaticus sind die eigentlichen Vorläufer der modernen Historiker in Betreff der Geschichte Siegfried Halfdans geworden.

Annales Laurissenses.

Die Annalen des Klosters Lorsch beginnen im 8ten Jahrhundert und sind von verschiedenen Personen bis zum Anfang des 9ten Jahrhunderts oder noch später fortgeführt worden, wenn sie auch nicht vollständig auf uns gekommen sind.

777.

«Tunc domnus Carolus rex sinodum publicum habuit ad Paderbrunnen prima vice; ibique convenientes omnes Franci, et ex omni parte Saxoniae undique Saxones convenerunt, excepto quod Widochindis rebellis extitit cum paucis aliis: in partibus Nordmanniae confugium fecit una cum sociis suis.» (Pertz I. p. 156. 158.)

782.

«Carolus rex iter peragens, Renum transiens ad Coloniam, et synodum tenuit ubi Lippia consurgit. Ibique omnes Saxones venientes, excepto rebellis Widochindus, etiam illuc convenerunt Nordmanni missi *Sigifridi* *) regis **), id est *Halptani cum sociis suis*... Ibi peracto placito, reversus est domnus Carolus rex in Franciam. Et cum reversus fuisset, statim iterum Saxones solito more rebellati sunt, suadente Widochindo. ... Tunc omnes Saxones iterum convenientes, subdiderunt se sub potestate supradicti domno rege, et reddiderunt omnes malefactores illos, qui ipsud rebellium maxime terminaverunt, ad occidendum,

quatuor milia quingentos; quod ita et factum est, excepto Widochindum, qui fuga lapsus est partibus Nordmanniae.» (Pertz I. 162. 164.)

*) sifridi 1. sigifredi 5. 7. godefridi 7c. 9c.

**) regis, halbdani cum sociis suis similiter. et 1.

785.

«Et [Carolus rex] in Bardengawi venit, ibique mittens post Widochindum et Abbionem, et utrosque ad se conduxit, et firmavit, ut non se subtrahissent, nisi in Franciam ad eum pervenissent: petentibus illis, ut credentias haberent, quod inlaesi fuissent: sicut et factum est. Tunc domnus rex reversus est in Franciam, et mittens ad supradictum Widochindum et Abbionem obsides per missum suum Amalwinum; qui cum recipissent obsides illos secum deducentes, conjunxerunt se ad Attiniacum villa(m) ad domnum regem Carlum. Et ibi baptizati sunt supranominati Widochindus et Abbi una cum sociis eorum. Et tunc tota Saxonia subiugata est.» (Pertz I. 166. 168.)

Einhardi Annales.

Er benutzte die Annalen von Lorsch und führte sie selbständig seit 789 fort. Als Staatsmann und fast beständiger Begleiter seines Kaisers hatte er die beste Gelegenheit, die Gesandten der Normannenfürsten kennen zu lernen.

777.

«Rex .... cum ingenti exercitu in Saxoniam profectus est. .... Cuncti ad eum venerunt praeter Widichindum, unum ex primoribus Westfalaorum, qui multorum sibi facinorum conscius, et ob id regem veritus, ad *Sigifridum* Danorum regem profugerat.» (Pertz I. 157. 159.)

782.

«Traiecto apud Coloniam Rheno, [Carolus rex] ad fontem Lippiae venit... Ubi inter cetera negotia etiam legatos *Sigifridi*, regis *) Danorum... et audivit et absolvit. Cumque, conventu completo, trans Rhenum in Galliam se recepisset, Widokindus, qui ad Nordmannos profugerat, in patriam reversus, vanis spebus Saxonum animos ad defectionem concitavit... Et cum omnes [Saxones] Widokindum... tradere nequirent, eo quod is re perpetrata ad Nordmannos se contulerat, caeterorum, qui persuasioni eius morem gerentes tantum facinus peregerunt, usque ad quattuor milia quingenti traditi, et.. iussu regis omnes una die decollati sunt.» (Pertz I. 163. 165.)

*) In einem Aufsatze des Hrn. Kruse (№ I.) steht in einer Note: «Missi Sigifridi regis, id est Halptani filii, Einhardi annal. ad a. 782.» —

Die Stelle steht nicht bei Einhard, sondern in den Ann. Laur., wo aber natürlich das Wort «filii» fehlt, welches Bredsdorff zu falschen Schlüssen verleitete. In einem späteren Aufsatze hat Hr. Kruse übrigens vor filii ein «sc.» gesetzt. — Ich glaubte dies hier anführen zu müssen, weil der Kruse'sche Aufsatz auch russisch und dänisch erschienen ist und jenes Einschiebsel bei dem einen oder anderen Leser meines Aufsatzes einen Verdacht auf die Richtigkeit des von mir mitgetheilten Textes werfen könnte. Solche ungenaue Citate sind übrigens nicht ganz ungewöhnlich in den angeführten Kruse'schen Aufsätzen.

798.

«Cum iam ver adpeteret..., Saxones transalbiani... legatos regis qui ad eos ob iustitias faciendas missi erant, conprehensos interficiunt, paucis eorum quasi ad redimendum reservatis, trucidantes cum ceteris et Godescalcum, regis legatum, quem ille ante paucos dies ad *Sigifridum* regem Danorum miserat. Is cum eodem tempore reverteretur, ab huius seditionis auctoribus interceptus atque occisus est. (Pertz I. 185.)

Enhardus Fuldensis.

Er compilirte sogenannte Fuldaer Annalen aus Einhard, den Lorscher Annalen u. s. w. Selbstständig behandelte er den Zeitraum von 830 — 838. Für die Geschichte Siegfried Halfdans finden wir nur die bekannten Angaben; doch sieht man aus der einen bis jetzt verkehrt gedeuteten Stelle, dass Enhard zur *Vermeidung von Missverständnissen* den Text der Lorscher Annalen umänderte. Merkwürdiger Weise hat man bis jetzt sich nicht um das Motiv dieser Umänderung bekümmert, obgleich man unzählige Male eine zweite Stelle Enhards (a. 837) zur Entwirrung der Genealogie der Halfdaniden angeführt hat. An eine *willkürliche* Aenderung des Textes ist bei ihm nicht zu denken, da die zweite Stelle (und somit auch die erste) durch andere (s. § 7) in Schutz genommen wird.

782.

«Karolus habuit conventum in loco, ubi Lippia oritur, cum omnibus primatibus Saxonum, excepto Widukindo rebelle et eis qui cum eo erant. Ubi ad eum venerunt missi *Sigifridi* regis Danorum, *Heiboldi* videlicet *) cum sociis suis... Quibus auditis atque remissis, rex quidem in Franciam reversus est.» (Pertz I. 349.)

*) Fréh. 5. venerunt missi Godofridi regis Danorum, Halpdani scilicet. — Die Variante hat übrigens einen sehr untergeordneten Werth,

da Pertz (p. 341) sich eben nicht sehr günstig über die Zuverlässigkeit des Codex Freherianus geäussert hat.

Poeta Saxo.

Ein niedersächsischer Mönch verfasste zur Zeit Arnulfs († 899) eine Geschichte Karl des Grossen in poetischer Form. Pertz (p. 227) fällt über sein Werk, als historische Quelle, ein hartes Urtheil, in welchem ihm fast alle Brauchbarkeit für die frühere Geschichte abgesprochen wird; doch für uns enthält es eine schätzenswerthe Nachricht unter d. J. 807 (s. § 7), die aus einer verloren gegangenen Quelle geschöpft sein muss. Die schlechten Verse über die Ereignisse der J. 777, 782, 785 und 798 sind nicht der Anführung werth, um so mehr, da sie auf Einhards Berichten beruhen.

Reginonis Chronicon.

Auch Regino, der nach einer Grabinschrift i. J. 915 gestorben sein soll und eine Chronik von C. Geburt bis z. J. 906 verfasste, benutzte die Lorscher Annalen. Bei den J. 782 und 809 muss er indessen auch eine für uns nicht mehr vorhandene Quelle ausgezogen haben. Am Schlusse des J. 814 schreibt er: «Haec quae supra expressa sunt, in quodam libello reperi, plebeio et rusticano sermone composita, quae ex parte ad latinam regulam correxi, quaedam etiam addidi, quae ex narratione seniorum audivi.» S. darüber Schaumanns Vermuthung in s. «Geschichte des niedersächsischen Volks. Gött. 1839.» p. 454.

782.

«Carolus Coloniam veniens, Rhenum transiit et synodum tenuit ubi Lippa consurgit; ubi omnes Saxones convenerunt, excepto rebellis Widichindus. Illuc etiam venerunt legati *Godefridi* regis Nortmannorum, *Altdeni* et *Hosmundi*... Saxones iterum fidem violant, arma corripiunt, suadente Widichindo.... Tunc omnes Saxones... subdiderunt se sub potestate supradicti regis ... Widichindus vero partibus Nortmanniae aufugit.» (Pertz I. 559.)

Annalista Saxo.

Dieser Niedersachse schrieb um 1150. Da sich sein Manuscript erhalten hat, so hat für uns seine Nachricht über die

Gesandtschaft der Jütenkönige einigen Werth, da sie zeigt, wie zu seiner Zeit der Text Reginos beschaffen war; denn diesen hat er a. 782 ausgeschrieben und dabei wahrscheinlich den Namen *Osmunds* umgeformt. S. den Nachtrag am Schlusse von § 9.

782.

«Karolus ... synodum tenuit ubi Lippa consurgit, ubi omnes Saxones convenerunt, exceptis sociis rebellis Widikindi. Illuc etiam venerunt legati *Godefridi* regis Nortmannorum *Altderi* et *Hosmundus*.» (Pertz VIII. od. Scriptt. VI. 560.)

Conrad Botho.

Dieser Braunschweiger verfasste in niedersächsischer Mundart eine Chronik, welche bis auf d. J. 1489 geht und bereits i. J. 1492 zu Mainz gedruckt wurde [15]). Sie enthält eine Menge Fabeln, zugleich aber manche historische Nachrichten, die sonst wenig oder gar nicht bekannt sind, deren Glaubwürdigkeit aber zum Theil noch manchem Bedenken unterliegt. Die Nachricht über die Frau und Kinder Wittekinds scheint indessen nicht ganz aus der Luft gegriffen zu sein.

DCCLXXXVI.

«.. Do Karolus solcke rede horde he sprack, du hast mer geseyn wan ick unde alle myne prester, unde bedudde ome alle dyngk unde lerde ön darinne den Cristen geloven, so dat sick Konigh Wedekint mit syner frawen *Seva* (sic) unde mit alle örem volcke leten dopen, unde vvorden gude cristen ...» (Leibnitz III. 289.)

DCCCX.

«Konigh Wedekint to Engeren, eyn Hertoch to Sassen, de nam Koningk *Syfrides* suster to Dennemarck, so hyr bevoren rede beroret is unde se het *Geva*, de telde ome tvvey kinder, eynen sone de het Wypert, unde eyne dochter de het Hasala, de nam eynen edelen van Sassen de het Berno, sin vader was eyn van den twelff Edelinghe der Sassen, und toch mit Wedekint in Dennemarcke do he vor Konigh Karle floch uth Sassen, umme des geloven willen.» (Leibnitz III. 292.)

---

15) «Chronicon Brunsvicensium picturatum dialecto saxonica conscriptum autore Conrado Bothone» in «Scriptorum Brunsvicensia illustrantium tomus tertius ... cura Leibnitii. Hanoverae 1711.»

DCCCVII.

»... Hertoch Wedekint buwede synen dom to Engeren in Westfalen, unde wart dar na dot gelagen van Hartoghen Gerolde van Swaven, unde wart do Engheren in den dom begraven, do lach he wente to Keyser Hinrikes tyden de Vogeler, do wart de dom to broken und gelacht to Vallersleve in Ostsassen so gy hyr na vinden willen, do wart de sproke gesproken. Enger je lenger jo enger. Alse wart Hertoge Wedekint upp graven und weder gegraven in den dom to Padelborne, und syne Forstynne *Seva* (sic) de wart ghegraven to Bettelheym by Osenbrugghe, unde syne sone to Wildershusen in deme stichte to Bremen.« (Leibnitz III. 295. Ich habe die inconsequente Schreibweise Bothos oder Leibnitzens unverändert beibehalten.)

Chronicon rhythmicum principum Brunsvicensium.

»Wäre wirklich Botho's Braunschweigische Bilder-Chronik, um 1489 geschrieben, achtbar genug, um ihr nachzuerzählen, dass Wittekind Siegfrieds Schwester Geva zur Gemahlin hatte?« Diese Worte Dahlmanns (Gesch. v. D. I. p. 19) verleiteten mich zu der Annahme, dass *Geva* nur von Botho genannt würde. Der Abschnitt über Botho war bereits geschrieben, als ich eine ältere Nachricht über *Geva* in dem obigen Chronicon fand. Der Verfasser desselben schrieb nach Leibnitz (Tom. III. Introd. p. 2. 3.) zur Zeit des Herzogs Albrecht des 1sten von Braunschweig, welcher i. J. 1279 starb. Unter seinen Quellen citirt der Anonymus des 13ten Jahrh. eine unbekannte Schrift über das sächsische Engern (Leibnitz p. 2. 3.; vgl. p. 4. des Textes), woraus er die Nachricht über die Taufe Wittekinds und seiner Frau entlehnt haben will. Aus einer verloren gegangenen Chronik von Gandersheim will er wissen, dass *Bruno*, von dem der Herzog Ludolf abstammte, die Tochter Wittekinds und der Geva geheirathet habe. Weitere Nachforschungen über diesen Punkt überlasse ich den Kennern der Quellen der Geschichte Niedersachsens. Bei Erhard (Regesta historiae Westfaliae. Accedit Codex Diplomaticus. — Die Quellen der Geschichte Westfalens, in chronologisch geordneten Nachweisungen und Auszügen begleitet von einem Urkundenbuche. 1ster Band. Münster 1847. pag. 72; vgl. 87. 92. 104.) werden die späteren Nachrichten über Wittekind zum Theil für sagenhaft erklärt.

«Ok wart to beiden siden
To eyner tit vorsünet de feide....
Dat der werde heidensche man
De hilgen döpe to lest untfing;..
Wedekind vvart he genant,
Nach der vvarheit also de schrifft
Van Enghere uns orkunde gift.
Unde sin Frovve *Geva* Hertogine
De karde do alle öre sinne
Na Goddes hulde unde mynne. (Leibnitz. III. p. 6. 7.)
To Engere vvart he begraven...
Gheva sin vverde Frovve
Wart to Bettelaheim to rovve
Begraven bi Osenbrüke,
Örer sele Got gheve glüke.
Van Gandersheim uns de Kroneke secht,
Wo dat disse Hertoge gar gerecht,
Hertogen Wedekindes kunne,
Ein Forste sint den lif gevvonne,
De vvas Brun genant;
Ok deit se uns mer bekant,
Dat van dissen Brune vvorden geboren
Eyn hoger Here uterkoren,
Ludolff der Forste vvas genannt,
Hertoge ut Sassenland...» (Leibnitz. III. p. 8. 9.)

Aus dem ethnographischen Sprachgebrauche der obigen und anderen Quellen geht hervor, dass *Siegfried* König der Normannen im ursprünglichen oder engeren Sinne, d. h. der Jüten war. Nichts deutet darauf hin, dass er auch auf Seeland gebot. Einhard, der wohlunterrichtete und nicht unwissbegierige Staatsmann, kennt wol die Inseln der Dänen [16]; aber

16) Vita Karoli M. (abgefasst zwischen 814 und 820) c. 12... Sinus quidam ab occidentali oceano orientem versus porrigitur, longitudinis quidem inconpertae, latitudinis vero, quae nusquam centum milia passuum excedat, cum in multis locis contractior inveniatur. Hunc multae circum sedent nationes; Dani siquidem ac Sueones, quos Nortmannos vocamus, et septentrionale litus et omnes in eo insulas tenent... Einhard wird also doch wol einige Kunde vom dänischen Ostreiche (gegen Dahlmanns «vielleicht» in s. Geschichte v. Dänn. I. 20) gehabt haben. Er gedenkt auch öfters des Beginns der Normannenzüge um jene

weder er noch ein anderer Berichterstatter aus der damaligen Zeit giebt einen Wink davon, dass *Siegfried* oder seine nächsten Nachkommen den Königen von Seeland untergeordnet waren. Mit ihm und seinen nächsten Nachfolgern schliessen die Franken Verträge ab, ohne sich um ihre Bestätigung von Seiten der Könige von Lethra zu kümmern. Es scheint sogar,

---

Zeit und mochte (als Berichterstatter über die Vertheidigungsanstalten und Schiffsbauversuche seines Herrn und Freundes) wol wissen, dass sie nicht blos von den Jüten ausgingen. Das sich hierauf beziehende cap. 17 der Vita bestätigt meine früher (s. Analectes historiques. N° 6. Note 3) geäusserte Ansicht, dass der Monachus Sangallensis den Kaiser i. J. 811 irrthümlich von den Ufern der Gallia Narbonensis aus Normannenschiffe im mittelländischen Meere erblicken lässt. Er hat den «septentrionalis oceanus» mit demselben verwechselt. In der Vita Karoli M. (Pertz II. 452) heisst es: «Molitus est et classem contra bellum Nordmannicum, aedificatis ad hoc navibus iuxta flumina, quae et de Gallia et de Germania septentrionalem influunt oceanum.» Unter d. J. 810 heisst es in der Vita Hlud. imp. (Pertz II. 614): «Sequenti vero tempore iterum rex Hluduwicus expeditionem in Hispaniam paravit. Sed pater, ne per semetipsum pergeret illuc, eum impedivit. Praeceperat namque tunc temporis fabricari naves contra Nordomanicas incursiones in omnibus fluminibus quae mari influebant. Quam curam etiam filio iniunxit super Hrodanum et Garonnam et Silidam.» *Silida* ist bis jetzt unerklärt geblieben. Es ist wol der verstümmelte Name der Schelde, die im Mittelalter *Scaldis, Scalda, Scaldia* genannt wurde. Gegen den November war Karl nach Gent gekommen, um die auf der Schelde (s. unten Einhardi Ann. a. 811) erbauten Schiffe zu besichtigen. Kurz vorher (d. h. im October) war er in *Boulogne sur mer* gewesen; denn *Bolonia* ist der eigentliche Name der civitas maritima Bononia in Einhards Ann. a. 811. Wir besitzen ein sogenanntes Capitulare Bononiense (Pertz III. 172) vom Oct. 811. Es ist überschrieben: «Capitula quae domnus imperator constituit Bononiae, quae est in littore maris, anno regni sui 44, mense Octobrio, indicione 5ª.» Der § 11. desselben lautet: «Ut quandocumque navigium mittere volumus, ipsi seniores in ipsis navigibus pergant, et ad hoc sint praeparati.» — Ich finde, dass schon Pertz im Index zu den Capitularien vermuthet hat, Bononia sei das heutige Boulogne.

Die «quaedam maritima Galliae Narbonensis urbs» des Monachus Sangallensis (Pertz II. 757) lag also in Belgica secunda und Karl d. G. sah i. J. 811 von Boulogne aus Pyratenschiffe im Pas de Calais. Vgl. noch unten § 5. Note 23.

als hätte *Siegfried* ein gewisses Principat oder *Seniorat* (im normannischen Sinne) über seine «socii» in Jütland ausgeübt. Der im 12ten Jahrhundert schreibende und für die «Einwaltsherrschaft» der späteren Zeit schwärmende Saxo will freilich alles besser wissen und wird durch sein Verfahren in der früheren Geschichte zu einem solchen Confusionarius, dass man ihm kaum die polnischen Chronisten an die Seite setzen darf. Er bleibt wie diese ein Mohr, den keine patriotische Sophistik mehr weiss waschen kann. Hr. Kruse (Urgesch. p. 372. 377) sucht freilich Saxo gegen Dahlmann in Schutz zu nehmen; allein dieser wusste, warum man in die ganze Anlage, in die Composition eines Werkes, wie das Saxo'sche ist, eindringen muss, wenn es sich darum handelt, seinen Character zu zeichnen und den Werth, den es für den Historiker hat, zu bestimmen. Die Art und Weise, wie an den angeführten zwei Stellen gegen Dahlmann polemisirt wird, beweist aber, wie sehr Herr Kruse hinter seiner Zeit zurückgeblieben ist. Nur so kann man es sich erklären, dass er nicht begreift, *warum* der Mönchshistoriker in seiner geschmacklosen Weise die altdänische Geschichte so sehr verzerrt hat.

Als streng historische Person kann daher *Siegfried* nicht durch Saxo, sondern nur durch die Franken in sein volles Recht wiedereingesetzt werden. Auffallend darf man es auf den ersten Blick finden, dass Einhard nie *Halfdans* gedenkt. Er hielt es nicht für nöthig, da er ihn ja drei Mal mit seinem wahren Namen genannt hatte. In den Lorscher Annalen sind die Worte: *id est* als Erklärung, als Zusatz zu nehmen. Es ist die Rede von den *Gesandten des Königs Siegfrieds, das heisst des Halfdan*. Es scheint, als hätte Enhard von Fulda vor tausend Jahren geahnt, dass man die Stelle des Lorscher Mönchs missverstehen könnte. Darum vertauschte er das «id est» weislich mit dem bestimmteren und deutlicheren «videlicet». Er konnte dann erlaubter Maassen im J. 837 (s. § 7) den *Siegfried* schlechtweg *Halfdan* als Vater *Hemmings* nennen, ohne zu befürchten, vom Leser missverstanden zu werden.

Somit fallen alle Deutungen der Stelle der Lorscher Annalen und die darauf begründeten zahllosen Stammbäume, von welchen Gelehrten sie auch herrühren mögen. Vor «Halp-

«tani» ist weder «filius», noch «filii», weder «pater» noch «fratris» [17]) — alle diese Wörter las man über der Zeile vor «Halptani» — zu ergänzen. Aber aus den oben angeführten Stellen geht nun auch hervor, dass Siegfried Halfdan nicht der Vater von Gottfried sein kann, wie man ebenfalls vermuthen wollte. Diese Vermuthung wird auch durch die späteren Untersuchungen beseitigt.

Wer sind die *socii* Siegfried Halfdans in den Lorscher Annalen? Offenbar jütische Könige, vielleicht «Kleinkönige» im normannischen Sinne. Regino, der selbst über die von ihm benutzten Quellen (s. oben) Rechenschaft giebt, hat uns ihre Namen aus einer unbekannten Quelle aufbewahrt; sie hiessen Gottfried und Osmund. Drei Landschaftskönige waren auch für das schwach bevölkerte Jütland genug, zu dem übrigens damals der grösste Theil von Schleswig — sicher mit Ausnahme von Nordfriesland — gehörte. Wo jeder dieser Fürsten regierte, kann für den vorliegenden Zweck gleichgültig sein. Osmund kommt bei den Franken in eigener Person nicht mehr vor; von seinen Söhnen ist allem Anschein nach 30 Jahre später (§ 6) die Rede. Eine *ganz* sichere Spur habe ich bis jetzt von ihm in nichtfränkischen Quellen nicht gefunden.

Reginos *Gottfried* kann kaum ein anderer als der sein, welcher bei den Franken als gebietender Herr von 804 — 810 öfters genannt wird und der ächt dänisch bei Saxo bekanntlich *Göttrik* heisst. Ich lasse Saxos Angaben, nach welchen sein Grossvater *Harald* (Hildetand?) hiess, einstweilen hier auf sich beruhen, bemerke aber, dass Gottfried i. J. 782 allerdings schon im Mannesalter stehen konnte; seine Söhne sind i. J. 813 nach sicheren Nachrichten (§ 6. 7) schon streitbare Männer, die einige Zeit im Auslande als Flüchtlinge zugebracht hatten. I. J. 812 wird sogar ein Enkel (nepos = Brudersohn?) von ihm genannt.

17) Herr Kruse lässt (in № 10 pag. 85) i. J. 782 Halfdan an die Spitze der Gesandtschaft *Siegfrieds* treten, den er dann zum Vater Hemmings, Hakons und Angantyrs (i. J. 810 und 811) machen möchte! Vgl. Urgesch. p. 453 und den Annalista Saxo.

Beachtungswerth ist der Gebrauch des Gen. Sing. «regis N.» bei Regino, gleichsam als sollte damit angedeutet werden, dass *Gottfried* der eigentliche Oberkönig oder Senior wäre. Zu gleicher Zeit aber erregt diese Bezeichnung einige Bedenken. In den Lorscher und Einhard'schen Annalen erscheint durchaus i. J. 782, wie in den Jahren 777 und 798, *Siegfried Halfdan* als *Ober*könig und *Gottfried* tritt erst nach dem Verschwinden desselben i. J. 804 als solcher auf. Es liesse sich freilich jenes Bedenken durch die Annahme beseitigen, dass Regino als sorgloser Compilator — oder seine Copisten — die ersten zwei Namen umgestellt hätten. Mit dieser Annahme aber tauchen noch weitere Bedenken auf. Wenn er selbst noch sich eine Umstellung der Namen zu Schulden kommen liess, so konnte es auch leicht geschehen, dass er einen Namen nachlässig copirte. Dies ist z. B. in dem schlechtesten Codex des Enhardus Fuldensis, ja sogar in zwei der schlechteren Codd. der Lorscher Annalen geschehen, wo man *Godefridus* anstatt *Sigifridus* zu setzen begann. Zu Gunsten der richtigen Lesart «Godefridus» bei Regino spricht indessen, dass, wenn man bei ihm lesen wollte: «Sigefridi, regis Nortmannorum, [id est] Altdeni et Hosmundi», dann keine «socii», sondern nur ein «socius» genannt wäre. Uebrigens schreibt schon der Annalista Saxo, welcher den Regino excerpirte, *legati Godefridi regis Nortmannorum Altdeni et Hosmundus!* Man braucht dies nicht dem Annalista Saxo zur Last zu legen, da auch mehrere ältere Ausgaben Reginos, wie die Mainzer von 1521, die von Schardius und Pistorius dieselben Lesarten aufweisen.

Kenner der mittelalterlichen Geschichtsquellen brauchen nicht auf analoge Fälle hingewiesen zu werden, wo durch Missverständniss aus dem Beinamen Einer Person ein neuer Name entstand. Nur das sei bemerkt, dass gerade die Bezeichnung *Halbdanus* (altnord. *Hálfdanr*) sich ursprünglich ganz besonders zu Beinamen eignete. Es bedeutet natürlich nichts anderes als *Halbdäne* und weist, wie andere ähnliche Namen der älteren Sprachperiode, auf gemischte Abkunft hin[18]).

18) S. J. Grimms Grammatik II. 629. 633; s. Mythologie I. 499; s. Geschichte der deutschen Sprache II. 734. 776.

Ob man daraus gerade auf die nichtdänische Abkunft der Mutter Siegfrieds schliessen darf, ist sehr unsicher, da im 9ten Jahrh. «*Halfdan* oder *Haldan*» schon allgemeines Bürgerrecht in Norwegen und Schweden erlangt hatte und selbst noch unter den halbslawischen Normannenfürsten in Russland i. J. 944 ein *Aldan* genannt wird [19]).

Ueber den Regierungsantritt Siegfried Halfdans geben die Franken keine Auskunft. Nur der Niedersachse Botho giebt uns in seiner Bilderchronik einen Wink. Leider wissen wir nicht, woher er seine Nachricht von der heirathsfähigen Schwester Siegfrieds genommen hat. Für die Aechtheit der Quelle spricht einigermassen, dass *Geva* ein normannischer Frauenname (vgl. den bei Saxo vorkommenden männlichen Gevarus) sein könnte und dass ihre Tochter auch sonst (s. oben) erwähnt wird [20]). Irrthümlich nennt Hr. Kruse (z. B.

---

19) Der Ausfall eines Lippenlautes ist in normannischen Namen nicht ungewöhnlich. In dem Vertrage Igors v. J. 944 finden wir: «Шибридъ Алдань, wörtlich: der Aldan'sche Schibrid, d. h. Schibrid, der Gesandte oder Vertreter des Kleinkönigs Aldan. Da der Vertrag ursprünglich griechisch abgefasst und durch bolgarische Dragomane slawisch übersetzt wurde, so stand vielleicht im griechischen Original: *Σιβριδ 'Αλδανιος* oder: *Σιβριδ 'Αλδανου*. Die Griechen drückten die schwache Aspiration im Anlaute der normannischen Namen nie aus; vgl. Helga = *'Ελγα* Olga; Hâkon altschwed. Hakun, = *'Ακουν*, Якунъ. Das byzantinische *B* hatte sicher bereits den heutigen Laut (zwischen *b* und *f*), diente aber besonders zur Bezeichnung des germanischen *F*, das den Altslawen unbekannt war. *Schi* — ist eine wol erst durch russische Copisten entstandene nicht seltene Vergröberung, die freilich auch in der heutigen schwedischen Aussprache vorkommt. Der Ausfall des *G*, namentlich zwischen zwei Vocalen, ist gewöhnlich; vgl. Reinald, Reinhard, Шиберн, Синеусъ (dessen ursprüngliche Form «Siegesgenoss» bedeutet; Rodsen II. 134), Syfridus, Syvardus u. s. w. bei Saxo; doch giebt es auch mit — *brid* zusammengesetzte Namensformen.

20) *Geva* kommt übrigens als niedersächsischer Frauenname i. J. 851 (s. Erhards Regesta I. p. 105) und, wie es scheint, auch in zusammengesetzten Namen vor. — Nach dem Chron. rh. princ. Brunsv. hiess der Schwiegersohn Wittekinds *Brun* oder *Berno*. Einen dux *Bruno* erwähnt bei den Saxones Angrarii Regino a. 775 (bei

N° 10. p. 80) die *Geva* eine *Tochter* Siegfrieds. Als solche paradirt sie auch dort im Stammbaume und verführte den combinirenden Bredsdorff.

Da *Siegfried Halfdan* zum letzten Mal i. J. 798, wo Karl seinen Gesandten Gottschalk zu ihm geschickt hatte, erwähnt wird und 804 Gottfried schon als königliches Oberhaupt in Jütland erscheint, so wäre also sein Tod um d. J. 800 zu setzen. Er hinterliess wenigstens 4 Söhne, die sicher schon in d. J. 807 und 811 als streitbare Männer und zugleich als Enkel Harald I. (Hildetands) erwähnt werden.

Ich habe auseinandergesetzt, wie ich durch eine natürliche Interpretation der lateinischen Quellen zur Identificirung von *Siegfried* und *Halfdan* gelangte. Es war nun für mich sehr leicht, den Vater Siegfried Halfdans ausfindig zu machen, besonders da ich mir auch zur Entwirrung der Kruse'schen Anachronismen und Anagenealogismen sämmtliche Stellen über die Söhne Halfdans und Gottfrieds aus den Franken und Dänen ausgezogen hatte. Die Gerechtigkeit erfordert aber, noch einige Worte über den zweiten Aufsatz Bredsdorffs[21]) zu sagen. Diesen hatte ich zwar schon i. J. 1845 flüchtig angesehen, ihn aber zugleich ungeniessbar gefunden, da ich mit den Quellen über die Geschichte der Halfdaniden wenig vertraut war. Erst nachdem ich auf die angegebene Weise die obige Entdeckung gemacht hatte, kehrte ich zu diesem zweiten Aufsatze zurück, von dem mir nur so viel in der Erinnerung haften geblieben war, dass sein Verfasser auf eine etwas umsichtigere Weise, als Hr. Kruse, den jütischen Rorik mit dem russischen Rurik zu identificiren bemüht gewesen war.

Bredsdorff beginnt seinen zweiten Aufsatz mit folgenden Worten:

Pertz I. 558). Auch ein Sohn Ludolfs hiess *Bruno* (s Ekkehard bei Pertz VIII. od. SS. VI. 179. u. Widukind V. 425) Botho weiss nicht, wie der Vater des Schwiegersohns Wittekinds hiess.

21) «Bemerkungen die Genealogie des Russischen Fürstengeschlechtes betreffend» in den Mémoires de la Société Royale des antiquaires du Nord. 1840 — 1844. Copenhague pag. 173 — 176. Der Aufsatz scheint in d. J. 1843 gedruckt worden zu sein.

«Ueber den Ursprung Rurik's aus Dänemark findet man von «Pr. Kruse eben so sinnreiche als wohlbegründete (?) *Muth-*«*massungen*, dass es im Interesse des historischen Studiums «höchst wünschenswerth wäre, wenn sich alle erweisliche, «mehr oder minder wesentliche Irrthümer gänzlich ausmerzen «oder ausscheiden liessen. Dies anzuregen, sei hier ein Scherf-«lein mit beigetragen.«

Wie ich schon in § 4. andeutete, so hatte Bredsdorff schon i. J. 1833 *errathen*, dass *Asulos* (des Halfdaniden) Grossvater der — alte *Harald Hildetand* gewesen war. In dem Kruse'schen Aufsatze N° 10 weisst er mehrere chronologische Sprünge nach, fällt aber selbst wieder in Irrthümer, übrigens zum Theil in Folge davon, dass er blindlings Zahlen folgt, die Hr. Kruse geradezu erdacht, oder dass er im guten Glauben Excerpte benutzt, die Hr. Kruse (bei dem Copiren) oder sein Uebersetzer entstellt hatte. Sonst behauptet der dänische Forscher abermals: «*Herioldus I.*, der *Stammvater des ganzen* (Rorik'schen) *Geschlechtes*, *ist Harald Hildetand*.« Es fehlt indessen jeder Beweis, den man nach einer Bemerkung in dem Aufsatze von 1833 zu suchen hätte. Der Siegfried d. J. 777 soll wieder (in dem 2ten Aufsatze) identisch (??) mit Sigurd (Sigvard) Ring sein. Mit Halfdan weiss Bredsdorff nichts anzufangen. Was er sonst über das Geschlecht Ragnar Lodbroks beibringt, «spielt — wie er selbst sagt — in das Gebiet der Hypothesen über», deren Unhaltbarkeit ich später zum Theil darthun werde. Dagegen will ich schon hier nicht unerwähnt lassen, dass Bredsdorff das Zeitalter Ragnar Lodbroks ziemlich richtig getroffen hat, wenn man auch dabei eigentlich schlagende Beweise vermisst [22]). Finn Magnusens Entgegnungen (Runamo p. 113) leiden an der allgemein bekannten Einseitigkeit nordischer Insulaner.

Im Ganzen also befand sich Bredsdorff in Betreff der Lösung der vorliegenden Fragen auf keinem übelen Wege, wie

22) Eine kritische Sichtung sämmtlicher englischer Nachrichten über die Ragnariden ist erst jetzt wahrhaft möglich geworden. Die «Monumenta Historica Britannica. Or materials for the history of Britain, from the earliest period to the end of the reign of king Henry VII. Volume I. Published by command of Her Majesty. MDCCCXLVIII.»

unsicher auch noch die wenigen beachtungswerthen — mehr a priori als a posteriori gewonnenen — Resultate sind. Seine Lust, den jütischen Rorik so viel als möglich mit dem russischen Rurik zu identificiren, muss man ihm zu Gute halten, um so mehr, da er als Däne nur ein «Scherflein» zu dem von Hrn. Kruse vorausgesetzten Beweise liefern wollte. Bedauern aber darf man, dass der letztere Gelehrte in N° 12. die chronologischen Winke seines freundlichen Gegners nicht weiter beachtet hat, sondern noch immer in dem alten ausgetretenen Gleise des Torfäus und Suhm sich bewegt. Diese verrücken nun einmal, durch die isländischen Sagen verleitet, die nordische Geschichte in Zeiten, wo es noch gar keine solche giebt. Geschichtchen sind keine Geschichte und Zahlen entscheiden, — freilich nicht, wenn sie erst im 19ten Jahrhundert erdacht oder auf gut Glück angesetzt werden.

§ 6. *Die Gottfried'sche Linie der Jütenkönige seit* 804.

Nachdem *Siegfried Halfdan* in den fränkischen Quellen seit dem J. 798 verschwindet, treten an seiner Stelle nicht sogleich seine Söhne auf, sondern es erscheint von 804 [23]) an — sei

setzen uns endlich in den Stand, die älteren und jüngeren Quellen über Ragnar Lodbrok und sein Geschlecht schärfer, als dies bis jetzt möglich war, zu scheiden.

23) Hr. Kruse will in N° 1. p. 330 aus dem Monachus Sangallensis (s. später) schliessen, dass Gottfried zuerst i. J. 796 rex Nortmannorum genannt werde. Er hat dabei nicht bedacht, dass der Mönch in c. 13 des liber II. von Gottfrieds letztem Regierungsjahre (810) spricht. Die Hunnen des c. 13 sind daher nicht die Awaren des J. 796, sondern die des J. 811, wo ihrer auch Einhard in seinen Annalen (s. oben Note 16) gedenkt. Damit stimmt auch überein, dass der Mönch v. St. Gallen unmittelbar nach Erwähnung der Hunnen und des Todes Gottfrieds (c. 14) von den Pyratenschiffen spricht, die Karl d. G. (i. J. 811) auf der See erblickte. Vgl. oben Note 16. — Auch der Poeta Saxo scheint zur Erklärung der Capp. 13 und 14 des Monach. Sang. einige Dienste zu leisten. Die von dem Poeten a. 814 erwähnte Friesenschatzung (Pertz I. 274) ist die des J. 810. Die bei ihm mit Vers

es in Folge von normannischen Erbfolgegesetzen oder von Gewaltthaten — der schon i. J. 782 (s. § 5) genannte [24]) *Gottfried* und nach seinem Tode zunächst sein Bruderssohn *Hemming*.

Den dänischen Chronisten ist *Gottfried* als *Göttrik* bekannt; diese nordische Form hatten die Franken in die ihnen geläufigere Form *Godefridus* umgewandelt. Die Angaben der Dänen über die Abstammung *Gottfrieds* und sein Verhältniss zu den anderen ihm gleichzeitigen Königen sind indessen wieder äusserst verworren und erfordern eine besondere Analyse, auf die ich mich noch nicht einlasse. Es bleibe daher hier dahingestellt, ob *Gottfried* ein Bruder oder Vetter *Siegfried Halfdans*, ob er ein Sohn oder Enkel eines *Haralds* von Jütland oder *Harald Hildetands* war.

Auch *Gottfried* und seine Descendenten sind nach den gleichzeitigen fränkischen Quellen nichts weiter als Könige von Jütland und höchstens Fühnen. Vergebens hat Depping [25]) die Macht *Gottfrieds* auch auf die Inseln des dänischen Ostreiches ausgedehnt, wo — wie ich dies als erwiesen hier annehme — in der 1sten Hälfte des 9ten Jahrhunderts *Ragnar Lodbrok* und sein Geschlecht gebot.

Karl d. G. hatte i. J. 804 aufrührerische Sachsen aus Nordalbingien abgeführt und ihr Land den verbündeten wendischen Obotriten eingeräumt. Einzelnen Sachsen hatte *Gottfried* ein Asyl gewährt. Karl d. K. verlangte von ihm noch in demselben Jahre ihre Auslieferung. Der Jütenkönig nahm schon damals in Schleswig (Sliesthorp, in confinio regni sui et Saxoniae; Einh. Ann.) eine feindliche Haltung an. I. J. 808

---

405 beginnende Klage und Besorgniss stimmt zu der Karl d. G. in Cap. 14 des Mon. Sang.

24) Pertz hat — wahrscheinlich in Folge eines natürlichen Grundes — den ersten Theil der Chronik Reginos mit keinem bedeutenden kritischen Apparate versehen. Lässt sich durch eine genaue Vergleichung der Handschriften nachweisen, dass a. 782 *Godefridus* aus Sigifridus entstand und dass Regino den Beinamen Siegfrieds als einen Personennamen auffasste?

25) Hist. des expéd. marit. des Normands. Paris 1843. pag. 69: «Godefroi ou Godfrède, roi de quelques îles du Danemark et des côtes du Jutland; Suhm *Hist. af Danmark*, tom. II. pag. 2.»

landete er an der Küste der den Franken ergebenen Obotriten, wo er aber nicht viel ausrichtete und seinen Neffen *Rögnwald* verlor.

Einhardi Annales.

808.

[«... *Godofridus*] optimos militum suorum et manu promptissimos amisit, et cum eis filium fatris sui, nomine *Reginoldum*, qui in obpugnatione cuiusdam oppidi cum plurimis Danorum primoribus interfectus est...» (Pertz I. 195.)

Chronicon Moissiacense.

808.

«Et *Godofredus*, Nortmannorum rex, venit super illos Sclavos qui dicuntur Abotriti, et vastavit magnam partem regionis eorum, et aliquas civitates destruxit. Et ibi fuit *Reginoldus*, nepos eius, qui primus post eum in illo regno fuit, interfectus; et multi de populo Nortmannorum ibidem corruerunt.» (Pertz II. 258.).

I. J. 809 (s. Einh. Ann.) liess sich Gottfried bei dem Kaiser wegen seines Einfalles in das Obotritenland durch Handelsgäste (negotiatores) entschuldigen. Man hat angenommen (s. z. B. Giesebrechts wendische Geschichten I. p. 105), dass diese sich ihres Auftrages an der sächsischen Gränze entledigten; allein eine auch sonst, wie wir sehen werden, wichtige und öfters übersehene Stelle Reginos belehrt uns, dass dies wahrscheinlich im friesischen Emporium Dorstadt geschah.

Regino.

809.

«Interea *Godefridus*, rex Danorum, per quosdam negotiatores mandavit *duci qui Fresiam providebat*, audisse se quod ei imperator esset iratus, eo quod in Abotrides duxisset exercitum, et suas ultus esset iniurias, addens se velle denegare quod ei obiciebatur, quod foedus promissum irrupisset; petivit etiam, ut mitteret imperator suos missos trans Albim iuxta terminos regni sui, et ipse cum suis ibi veniret...» (Pertz I. 565. Vergl. Einhard, bei dem aber die obigen 4 cursiv gedruckten Worte fehlen).

Die Zusammenkunft fränkischer und jütischer Abgeordneten kam bald darauf zu Stande; doch verständigte man sich

schlecht. *Gottfried* liess dann den Obotritenfürsten Thrasico auf hinterlistige Weise ermorden. Karl sah nun ein, dass, wenn er seinen Feind nicht in seiner Residenz Aachen erwarten wollte, er selbst die Initiative ergreifen müsste. Das Jahr 810 sollte den Angelegenheiten der jütischen Normandie eine neue Wendung geben; doch erfolgte sie auf eine für den Kaiser unerwartete Weise.

Einhardi Annales

810.

«Imperator Aquisgrani adhuc agens et contra *Godofridum* regem expeditionem meditans, nuntium accepit, classem ducentarum navium de Nordmannia Frisiam appulisse, totasque Frisiaco litori adiacentes insulas esse vastatas, iamque exercitum illum in continenti esse, ternaque proelia cum Frisionibus commisisse, Danosque victores tributum victis inposuisse, et vectigalis nomine centum libras argenti a Frisionibus iam esse solutas, regem vero *Godofridum* domi esse. Et revera ita erat... Congregatis tandem copiis, quanta potuit celeritate [Imperator] ad Alaram fluvium contendit, castrisque iuxta confluentem eius, quo Wisurae flumini coniungitur, positis, minarum *Godofridi* regis praestolatur eventum. Nam rex ille, vanissima spe victoriae inflatus, acie se cum imperatore congredi velle iactabat. Sed dum imperator in memorato loco stativa haberet, diversarum rerum nuntii ad eum deferuntur. Nam et classem quae Frisiam vastabat domum regressam, et *Godofridum* regem a quodam suo satellite interfectum,... duasque legationes de diversis terrarum partibus, unam de Constantinopoli, alteram de Corduba, pacis faciendae causa adventare narratur. Quibus ille acceptis, disposita pro temporis conditione Saxonia, domum revertitur... *Godofrido* Danorum rege mortuo, *Hemmingus filius fratris eius* in regnum successit, ac pacem cum imperatore fecit.» (Pertz I. 197. 198).

Einhardi Vita Karoli M.

«14... Ultimum contra Nortmannos, qui Dani vocantur, primo pyraticam exercentes, deinde maiore classe litora Galliae atque Germaniae vastantes, bellum susceptum est. Quorum rex *Godefridus* adeo vana spe inflatus erat, ut sibi totius Germaniae promitteret potestatem; Frisiam quoque atque Saxoniam haud aliter atque suas provintias aestimabat; iam Abotritos, vicinos suos, in suam ditionem redegerat, iam eos sibi vectigales fecerat. Jactabat etiam, se brevi Aquasgrani, ubi regis comitatus erat, cum maximis copiis adventurum; nec dictis eius, quamvis vanissi-

mis, omnino fides abnuebatur, quia potius putaretur tale aliquid inchoaturus, nisi festinata fuisset morte praeventus. Nam a proprio satellite interfectus, et suae vitae et belli a se inchoati finem acceleravit.» (Pertz II. 450.)

Chronicon Moissiacense.

810.

«Et *Gothofredus* rex Nortmannorum misit quasi pacifice per insidias vassallum suum, ut in dolo Drosocum, regem Abodritorum, occideret; quod ita factum fuit. Et occulte misit pyratas cum navibus in Frisia, qui fecerunt ibi magnum damnum de populo christiano. Et postea ille *Godofredus* fuit interfectus a suo vassallo, et perdidit regnum cum vita.» (Pertz II. 258.)

Die übrigen fränkischen Quellen in Betreff des letzten Jahres *Gottfrieds* übergehe ich mit Ausnahme des Monachus Sangallensis, der im Greisenalter (in den Jahren 884 — 887) nach Erinnerungen und mündlichen Mittheilungen ein Leben Karl des Grossen verfasste. Seine Nachricht über den durch Familienzwist veranlassten Tod *Gottfrieds* hängt vielleicht mit der Flucht der Söhne Gottfrieds nach Schweden zusammen. Der Mönch irrt sich aber, wenn er behauptet, dass *Gottfried* seinen Vorsatz, in die Mosel einzulaufen, auch ausgeführt habe.

Monachus Sangallensis.

«13. Eodem itaque tempore cum imperator Hunorum bello extremam manum imponeret, et supradictas gentes in deditionem suscepisset, exeuntes Nordmanni, Gallis et Francis magnam inquietudinem fecerunt. Reversus autem invictissimus Karolus, itinere terrestri, quamvis multum angusto et invio, domi eos invadere molitus est. Set vel Dei providentia prohibente, ut secundum scripturas in his experiretur Israhelem, vel peccatis nostris obsistentibus, cuncta illius temptamenta in irritum deducta sunt, in tantum, ut ad incommoda totius exercitus comprobanda, de unius abbatis copiis in una nocte quinquaginta boum paria repentina peste numerarentur extincta. Sapientissimus igitur virorum Karolus, ne scripturae inoboediens contra iactum fluvii conaretur, destitit ab incoepto. Cum vero per non modicum tempus latissimum peragraret imperium, *Godefridus* rex Normannorum, absentia eius animatus, fines regni Francorum invasit, Mosellanumque pagum in sedem sibi praelegit. Cum vero falconem suum de aucta vellet extrahere, consecutus eum *filius suus*, cuius nuper-

rime matrem reliquit, et alteram super eam duxit uxorem, per medium divisit.....» (Monachi Sangall. Gesta Karoli Lib. II. 13; Pertz II. p. 757.)

Die Aussagen der dänischen Quellen über den Tod *Gottfrieds* übergehe ich. Dagegen führe ich einen Abschnitt aus der Olaf Tryggvasonssage an, die um die Mitte des 13ten Jahrhunderts aus verschiedenen anderen Sagen und selbst ursprünglich lateinischen Quellen zusammengetragen wurde. Ihre Glaubwürdigkeit ist sehr relativ. Der hieher gehörende Abschnitt leidet, wie so viele Sagen, an Anachronismen und Anagenealogismen; doch können einige Verwandtschaftsbezeichnungen, sei es auch nur in negativer Hinsicht, gute Dienste leisten. Besonders aber ist die Nachricht von dem normannischen Vasallen der Franken, *Rorik*, für uns von Bedeutung. Es scheint derselbe zu sein, welchen Regino unter d. J. 809 genannt hatte. Auch die Normannen, welche in Byzanz an die Spitze der Warangen standen, wurden *Höftinge* (Hauptleute) genannt, so dass man *Rorik* nicht zum Friesenfürsten zu machen braucht. Die Genealogie dieses *Roriks*, wie sie Hr. Kruse (in N° 1. p. 331) aufstellt, beruht auf Hypothesen, die nicht haltbar sind.

Olaf Tryggvasonssage.

«*Genealogiae regum et imperatorum* (Ættartölur konúnga ok keisara).

60.... Quo tempore Karlamagnus regnavit, Jotiae praefuit rex *Godefridus* dictus; hic *Hrærekum*, principem Frisonum, interfecit, et Frisonibus tributum imposuit (hann drap Hrærek Frísa höfþingja ok skattgildi Frísi). Postea rex Karlamagnus ingentem exercitum contra *Godefridum* duxit; tum *Godefridus* a suis interfectus est, *Hemingus* vero, fratuelis (broðurson. Cod. c. bróðir) ejus, rex creatus est. *Hemingus* exercituma dversus Karlamagnum promovit, donec ad fluvium, cui nomen Egda, convenerunt; ibi pacem fecerunt; una vero post hieme *Hemingus* obiit. Tunc reges Jotiae facti sunt *Sigfrödus*, agnatus (frændi) *Godefridi*, et alius, nomine *Hringus Anulo*; qui de regno contendentes, utrique exercitum contraxerunt; tandem ingens proelium commiserunt, cujus is fuit exitus, ut uterque caderet; in eodem proelio ceciderunt decies mille nongenti et quadraginta homines. Tum regnum accepit vir quidam, *Haraldus* dictus; hic quinque annos regnaverat, antequam adversus *Reinfridum*, filium *Godefridi*, pugnaret.

In eo proelio *Haraldus* victoriae causa votum fecit, si salvus ex hoc proelio evasisset, se cum tota familia sua baptismum accepturum. In hoc proelio victoria potitus, paulopost cum conjuge sua et *Hareko*, fratrueli suo, (bróđurson sinn), magnaque Danorum multitudine ad Lödvem, Karlamagni filium, tum imperatorem, profectus est. Tum *Haraldus* ac sui Moguntiae, diebus papae Pascali, baptizati sunt; quo facto, *Haraldus* in Daniam rediit, et cum eo Ansgarius episcopus, qui ibi multos homines baptizavit. *Haraldus* morbo diem obiit (varđ sóttdauđr); *Harekus* vero, *propinquus ejus* (frændi hans), regnum adeptus, Jotiae praefuit, donec *Guthormus*, *fratruelis ejus* (bróđurson. — móđurbróđir. Cdd. b. c. — bróđir Cd. f.), eum bello agressus est. Tunc ab incarnatione domini nostri, Jesu Christi, transierant anni octingenti sexaginta duo. In eo congressu ceciderunt ambo, omnisque regia stirps, quae cum eis erat, uno tantum puero superstite, nomine *Hareko*, qui postea rex factus est . . .» (Fornmanna sögur. Fyrsta Bindi. Kaupm. 1825. Lat. in: Scripta historica Islandorum . . . Volumen primum. Hafniae 1828. — Vgl. damit das Fragmentum vetus islandicum historico-geographicum de rebus dano-norvegicis bei Langebek II. p. 26 — 28 und Annales Islandici bei Lang. II. 186.)

Nach dem Tode *Gottfrieds* folgten also nicht seine Söhne in der Regierung von Jütland, die wahrscheinlich damals (oder schon etwas früher?) nach Schweden flohen. *Hemming*, der Nachfolger *Gottfrieds*, war ein Sohn seines Bruders, ungewiss ob des i. J. 782 genannten *Osmunds*; sicher war *dieser* Hemming — und wahrscheinlich also auch der i. J. 808 gefallene Rögnwald — kein Sohn Siegfried Halfdans. Saxo, der compilirende Adam von Bremen und dänische Berichterstatter haben keine absolut entscheidende Stimme, weil sie, von Vorstellungen ihrer Zeit ausgehend, die Geschichte des seeländischen (eigentlich dänischen) Königshauses mit der der jütischen Linien vermischen.

Gottfried war im Sommer des J. 810 ermordet worden. Sein Nachfolger *Hemming* schloss bald darauf Frieden mit den Franken, der im Frühjahr 811 von beiden Seiten — unter andern auch von *Hakon* und *Angantyr*, den Brüdern *Hemmings* und wahrscheinlichen Kleinkönigen in Jütland — feierlich beschworen wurde. Man lässt gewöhnlich diesen Jütenkönig — unter andern auch Hr. Kruse — i. J. 812 sterben, was

schwerlich richtig ist. Er muss noch im Sommer oder gegen den Herbst des J. 811 eine Gesandtschaft abgeschickt haben, welche in Aachen, gleich den Gesandtschaften anderer Völker, auf die Rückkehr des Kaisers wartete. Einhard spricht in seinen Annalen von der Inspectionsreise des Kaisers an den Seeküsten, auf welcher dieser von Boulogne aus Pyratenschiffe (s. Monach. Sang.) erblickt hatte; dann schliesst er seinen Bericht über das Jahr 811 mit einem Ereigniss, welches im Monat *December* erfolgte. Ich gebe den Bericht vollständig, da er die Oleg'schen und Igor'schen Verträge erläutert. Olegs und Igors Mannen schwören, wie die Hemmings, auf ihre Waffen, d. h. bei dem germanischen Schwertgotte.

Einhardi Annales.

811.

«Condicta inter imperatorem et *Hemmingum* Danorum regem pax propter hiemis asperitatem, quae inter partes commeandi viam claudebat, in armis tantum iurata servatur, donec redeunte veris temperie, et apertis viis quae immanitate frigoris clausae fuerunt, congredientibus ex utraque parte utriusque gentis, Francorum scilicet et Danorum, duodecim primoribus super fluvium Aegidoram, in loco qui vocatur ?, datis vicissim et secundum ritum ac morem suum sacramentis, pax confirmatur. Primores autem de parte Francorum hii fuere: Walach...; de parte vero Danorum inprimis *fratres Hemmingi* (vgl. Емигъ a. 944), *Hanowin* (vgl. Акунъ a. 944) *et Angandeo*, deinde caeteri honorabiles inter suos viri, Osfred cognomento Turdimulo, et Warstein (vgl. Прастѣнъ Турдовъ a. 944 d. h. Warsten, Vertreter des Kleinkönigs Turdi und den гость Фрастѣнъ a. 944), et Suomi, et Urm, et alius Osfrid filius Heiligen, et Osfred de Sconaowe, et Hebbi et Aowin. Imperator vero, pace cum Hemmingo firmata... in tres partes regni sui totidem exercitus misit...; alterum in Pannonias ad controversias Hunorum et Sclavorum finiendas... Ipse autem interea propter classem quam anno superiore fieri imperavit videndam, ad Bononiam [i. e. Boloniam], civitatem maritimam, ubi eaedem naves congregati erant, accessit, farumque ibi ad navigantium cursus dirigendos antiquitus constitutam restauravit, et in summitate eius nocturnum ignem accendit. Inde ad Scaldim (Schelde) fluvium veniens, in loco qui Ganda (Gent) vocatur, naves ad eandem classem aedificatas aspexit, et circa medium Novembrium Aquas venit. Obviarunt ei venienti legati *Hemmingi* regis, Aowin et Hebbi, munera regis et verba pacifica defe-

rentes; fuerunt etiam Aquis adventum eius expectantes qui de Pannonia venerunt, Canizauci princeps Avarum, et Tudun, et alii primores ac duces Sclavorum circa Danubium habitantium, qui a ducibus copiarum, quae in Pannoniam missae fuerunt, ad praesentiam principis iussi venerunt. Interea Karlus filius imperatoris qui maior natu erat, 2. Nonas Decemb. diem obiit; et imperator Aquis hiemavit.» (Pertz I. 198. 199.)

Und nun beginnt Einhard unmittelbar darauf seinen Bericht über d. J. 812 mit folgenden Worten:

«*Nec multo post* Hemmingus Danorum rex defunctus *nunciatur*... (s. § 7.)

Einhard hatte verschiedene Begebenheiten, die sich i. J. 812 ereigneten, mitzutheilen. An die Spitze derselben stellt er *das Einlaufen* der Nachricht in Aachen von dem Tode *Hemmings* und von den in Jütland ausgebrochenen Thronstreitigkeiten. An das Ende des Jahres 812 stellt er dagegen die Notiz über eine von den neuen Herrschern geschickte Gesandtschaft. Wenn also im Januar (oder Februar) des J. 812 die Nachricht von jenen Thronrevolutionen einlief und dies während des Winters nur zu Lande, folglich damals nicht allzuschnell, geschehen konnte, so war wahrscheinlich *Hemming* schon gegen Ende d. J. 811 gestorben. Dies bestätigt aber auch das Chronicon Moissiacense, dessen Grundquellen für die Geschichte jenes Zeitraums bis jetzt noch nicht genau nachgewiesen sind. Dasselbe berichtet übrigens ganz kurz von jenen Thronrevolutionen.

Chronicon Moissiacense.

811.

«*a.* 811... Fuit occisio magna Nortmannorum [et Anolo ibi corruit].» S. Pertz II. 259; vgl. I. 309, woraus hervorgeht, dass die letzten 4 Wörter nicht in allen Cdd. stehen. Den Tod Karls, des Sohnes des Kaisers, setzt das Chron. Moiss. — vielleicht nur zufällig — *nach* dem Bericht über die Normannen.

Als *Hemming* in einem der letzten Wintermonate des J. 811 starb, befanden sich, wie wir aus den späteren Mittheilungen Einhards (*s.* § 7) ersehen, die *Söhne Gottfrieds* (erster Ehe; nach Monach. Sang.) als Flüchtlinge in Schweden, wohin

jene Nachricht wahrscheinlich erst im Sommer 812 durch Kaufleute und Wikinger gelangen konnte. Die *drei* in Jütland verweilenden *Söhne Siegfried Halfdans* hatten — freiwillig oder gezwungen — die Thronbesteigung des Brudersohnes Gottfrieds, nämlich *Hemmings*, i. J. 810 zugelassen; sie erhoben sich aber, als nach *Hemmings* Tode ein *nepos* (s. § 7) *Godofridi regis*, Namens *Siegfried*, die Oberhoheit von Jütland an sich reissen wollte. *Siegfried*, den der späte Saxo Gr. und andere mittelalterliche Autoren ihrem jütisch-ostdänischen System zu Liebe willkürlich mit *Sivard Ring* identificirt haben, fiel in oder wenige Tage nach einer blutigen Schlacht, in welcher auch sein Gegner *Anulo*, der Sohn Siegfried Halfdans, blieb. Die Halfdan'sche Partei hatte aber das Schlachtfeld behauptet und erhob die zwei anderen in Jütland verweilenden *Söhne Halfdans*, nämlich *Reginfried* und *Harald* auf den Thron.

Die Halfdaniden wurden schon im Sommer des J. 813 von den aus Schweden zurückkehrenden Söhnen Gottfrieds verdrängt und suchten 50 Jahre lang, öfters mit Hülfe der Franken, sich wieder in den Besitz von Jütland zu setzen. Die Gottfried'sche Linie behauptete sich indessen in ihrem Erbtheil; als aber *Erik* (Horich) *der 1ste*, ein Sohn Gottfrieds, i. J. 854 fiel, waren ihre Repräsentanten überhaupt so zusammengeschmolzen, dass nur ein Kind, *Erik der 2te*, übrig blieb. Auch von den *Söhnen Halfdans* war i. J. 854 keiner mehr am Leben; drei seiner Enkel aber wurden um jene und bald nach jener Zeit den Frankenreichen sehr lästig.

§. 7. *Die Halfdaniden von* 807 *bis zu ihrer Vertreibung aus Jütland, i. J.* 813.

Herr Kruse hat in seinen Aufsätzen und Stammtafeln einen Halfdaniden übergangen, von dem ich übrigens auch keine Erwähnung in anderen deutschen und dänischen [26]) Werken

[26]) *Nachschrift.* Erst während der Correctur meines Aufsatzes erhielt ich: «De Noormannen in Nederland. Geschiedenis hunner invallen gedurende de negende, tiende en elfde eeuwen, met opgave van

gefunden habe. Ich sehe mich daher veranlasst, diese unbenutzt gebliebene Stelle versuchsweise zu interpretiren.

Der oben (§ 5) erwähnte Poeta Saxo schliesst sein Lied, in welchem er die Thaten Karl des G. i. J. 807 besingt, auf folgende Weise:

«Interea Northmannorum dux, *Alfdeni* dictus,
Augusto magni sese constante caterva
Subdidit, atque fidem studuit firmare perennem.»
(Anno 807. Indict. 14 bei Pertz I. p. 263.).

Ist *Alfdeni* der Nominativ oder Genitiv? Der Sprachgebrauch des Poeten scheint nicht entscheidend zu sein.

Für den Genitiv sprechen folgende Stellen:

a. 774. Filius illius, cognomine dictus Adalgis.
a. 779. Dux Spoletanus, Hildibrandus vocitatus; vgl. a. 786. v. 51.
a. 787. Abbas alter erat Hunricus nomine dictus.
a. 799. Gens est Slavorum Wilti cognomine dicta.
a. 814. Ex quibus unus erat Hadefonsus dictus.

Dagegen endigt sich ein freilich slawischer Name im Nominativ auf *i*:

a. 789. Inprimis rex Dragawiti, quem nomine clarum... allein *i* könnte hier, wie so oft, für den slawischen Halbvocal ъ stehen, da aw-iti (авичь; neuruss. овичь) offenbar das patronymische Suffix ist.

In «Alfdeni» darf der Endvocal für keine dänische Endung angesehen werden; er ist vielmehr als Genitiv aufzufassen, dessen Positionslänge der Verfasser als Poet unbeachtet liess. Somit wäre «filius» zu ergänzen, was man nach der griechischen und lateinischen Grammatik, besonders im Mittelalter,

---

derzelver gevolgen, uit echte bronnen geput, door J. H. van Bolhuis. Te Utrecht 1834 — 35.» In dieser Schrift wird zwar I. p. 29. 41. der Poeta Saxo angezogen, über den bei ihm erwähnten Halfdan aber eine sonderbare Vermuthung geäussert. Uebrigens muss ich bemerken, dass das Bolhuis'sche Werk auf einem fleissigen Quellenstudium beruht. Es fehlt mir jetzt an Zeit, um einige jüngere Quellen, welche Bolhuis citirt und welche mir unbekannt waren, zu prüfen.

auslassen konnte, da der Genitiv ohnehin ein Abhängigkeitsverhältniss bezeichnet und somit auch zur Bezeichnung von verwandtschaftlichen Verhältnissen dient. Die nähere Bestimmung des geschichtlichen Verhältnisses überlassen die Chronisten dem Leser.

An *Siegfried Halfdan*, der seit 798 verschwindet, ist bei dem Poeta Saxo nicht mehr zu denken, der denselben im 8ten Jahrhundert nach Einhard stets einfach *Siegfried* nennt. Einen anderen Halfdan kennen die Franken nicht. Der Poet hat also einen Sohn Siegfried Halfdans gemeint; die Bezeichnung «filius» liess er des Versmasses wegen aus. Welcher von den Söhnen Halfdans ist aber gemeint? Ich rechne den i. J. 810 in Friesland erschlagenen *Rorik* nicht zu denselben, weil keine Quelle uns dazu berechtigt. Somit bleiben von den 4 bekannten Söhnen nur *Hemming* und *Harald* übrig, welcher letztere bei Ludwig dem Frommen öfters eine Zufluchtsstätte suchte. *Wenn* die Zahl 807 des Poeten richtig ist, so kann unter dem *Alfdeni dictus* nur *Hemming* gemeint sein, der bei der i. J. 811 erfolgten Thronrevolution nicht in Jütland sich aufhielt, sondern erst i. J. 813 von Karl d. G. dahin zurückgesandt wurde. Nachrichten anderer Chronisten stehen einer solchen Deutung nicht nur nicht entgegen, sondern bestätigen dieselben. Dahlmann (Gesch. v. Dän. I. 26) schreibt: «Einen Prinzen, dem er [Hemming, der Nachfolger und Bruderssohn Gottfrieds] mistrauen mochte, er hiess Hemming wie der König, schickte er [i. J. 811, wo der Vertrag mit Karl beschworen wurde,] in des Kaisers Obhut.» Dies ist jedoch nur eine Vermuthung, gegen die das Zeugniss des Poeten spricht. Möglich ist es, dass bei der Rivalität der Gottfried'schen und Siegfried'schen Linien ein Halfdanide schon i. J. 807 ein Asyl bei den Franken gesucht hatte. Dem i. J. 810 erschlagenen *Rorik* hatte man ja auch ein wichtiges Amt, das eines «Landwehrmannes» in Friesland übertragen. Aus dem Appendix zu Thegani vita Hludowici (s. unten) erfahren wir, dass *Hemming* i. J. 837 auf der Insel Walchern sich befand, wo eine seditio (Landwehrmannei) eingerichtet war.

Zunächst geschieht der Halfdaniden wieder i. J. 811 Erwähnung, wo sie als Kronprätendenten auftreten. Ihre Ab-

stammung, so wie das verwandtschaftliche Verhältniss ihres Rivalen, des (jüngern) Siegfrieds, ist nur theilweise aufgeklärt worden. Die von mir versuchte Versetzung Harald I. (Hildetands) in die zweite Hälfte des 8ten Jahrhunderts und die Rehabilitation Siegfried Halfdans gewähren indessen eine bedeutende Stütze, die man sich aber durch ein blindes Vertrauen auf den verwirrenden Saxo und andere spätere dänische Quellen entzieht. Wir haben über diese hier zu erörternden Verwandtschaftsverhältnisse glücklicher Weise den Bericht des gleichzeitigen Einhard.

Einhardi Annales.

812.

« Nec multo post *Hemmingus* Danorum rex defunctus nunciatur. Cui cum *Sigifridus, nepos Godofridi* regis, et *) *Anulo, nepos Herioldi* quondam regis, succedere voluissent, neque inter eos, uter regnare deberet, convenire potuisset, comparatis copiis et commisso proelio, ambo moriuntur. Pars tamen *Anulonis* adepta victoriam, *fratres eius Herioldum* et *Reginfridum* reges sibi constituit; quam necessario pars victa secuta, eosdem sibi regnare non abnuit: in eo proelio 10, 940 viri cecidisse narrantur ... *Harioldus* et *Reginfridus*, reges Danorum, missa ad imperatorem legatione, pacem petunt, et *fratrem suum Hemmingum* sibi remitti rogant. » (Pertz I. 199. 200.)

*) Die Worte: «et Anulo, nepos Herioldi quondam regis» fehlen im Cod. 2. Da sie aber in allen übrigen von Pertz benutzten Codd., so wie zum Theil in Enhardus Fuldensis stehen, so sind sie schwerlich als ein späteres Einschiebsel zu betrachten. Vor etwa zehn Jahren war, wenn ich mich recht erinnere, in Frankreich die Rede von neu aufgefundenen Codd. Einhards, die angeblich Pertz nicht gekannt hatte; doch weiss ich nicht, ob dadurch die mir nicht zugängliche Ausgabe der Einhard'schen Werke von Teulet (Paris 1840) veranlasst wurde. Vgl. indessen Pertz I. 630, wo auch noch bemerkt wird, dass in einem Pariser Codex (Saec. IX.) die Lorscher Annalen von 741 — 829 (also wo Einhard, der *Fortsetzer* der L. A. aufhörte) enthalten sind. A. 782 findet sich die Variante *halpdan*. Sie verdient indessen keine besondere Beachtung, da Enhard v. Fulda schon *halfdani* las.

Enhardus Fuldensis.

812.

« *Hemmingo* Danorum rege defuncto, *Sigifridus nepos Godafridi* regis, et *Anulo nepos Herioldi* succedere volentes, cum inter eos de primatu

grande malum, capuerunt viros, mulieres et praedam magnam. Postea venerunt *filii Godofredi* cum exercitu, [expuleruntque *Heraldum* et *Reganfredum* atque *Amingum* de regno ipsorum; et illi fugerunt usque ad Abdriti. Inde per milicia domni imperatoris Karoli accepit ab eo dona multa, et remisit eum cum honore et adiutorio ad fratrem suum, ut iterum acquirerent regnum ipsorum.]» (Pertz II. 259; vgl. I. 311., wo man liest: Inde militia etc.)

Reginfried und *Harald* hatten also im Frühjahr 813 einen Zug gegen die damals noch unabhängigen Strandfriesen (an der Westküste des heutigen Schleswigs) unternommen und diese sich unterworfen. Der Satz, dass unter *Westarfolda* das sogenannte *Nordfriesland*, d. h. die *Frisia minor* oder *Eydorensis* der Dänen zu verstehen ist, erfordert eine nähere Begründung.

Von diesen Nordfriesen, die zugleich mehrere Inseln bewohnten und sich bis in das heutige Holstein ausdehnten, ist auch in einem Briefe des Kaisers Lothars an Papst Leo die Rede. Lothar wünschte vom Papste einige Reliquien zur Befestigung des Glaubens bei seinen Unterthanen im Norden zu erhalten. Zu diesem Behuf schickte er einen frommen Enkel Wittekinds, Namens Waltgert, an den Pabst. Jener Brief ist in die Schrift Translatio S. Alexandri, welche i. J. 851 erfolgte, eingeschaltet. In ihr heisst es von jener «effera gens»:

«Est gens in partibus nostri regni Saxonum scilicet et Fresonum commixta, in confinibus*) Nordmannorum et Obodritorum sita, quae evangelicam doctrinam iam dudum audierat et acceperat, sed propter vicinitatem paganorum ex parte firma in vera religione constat, et ex parte iam pene defecta, nisi, Deo auxiliante et vestra sanctitate patrocinante, nostra corroboratur infirmitas.» (Pertz II. 677.)

*) Vgl. eine Stelle in der Vita Wilibrordi († 739) von Alcuin († 804): Praedicator ... pervenit in confinio Fresonum et Danorum ad quamdam insulam, quae Fositesland [Helgoland] appellatur.

Als ein solches sächsisch-friesisches Mischvolk betrachtet man die späteren Dietmarsen, welche im Laufe der Zeit zu Holstein kamen. Nach Lothars Briefe wohnten die erwähnten Friesen wol mehr südlich als nördlich von der Eider, wo wir sie aber heute noch bis Tondern hinauf finden. Im Norden haben die Bewohner einzelner Striche ihre Sprache gegen

die dänische, im Süden gegen die plattdeutsche Sprache vertauscht. Einzelne Gemeinden sollen noch jetzt eine gemischte friesich-sächsische Mundart sprechen.

Verschiedene Historiker wollen nicht zugeben, dass Einhard a. 813 von den Nordfriesen gesprochen habe. Dahlmann schreibt in s. Gesch. v. Dänemark I. 26:

«Kein Zweifel, dass hier unter Wester*fold* (West*feld*) Nordfriesland gemeint ist, das auch im Erdbuche König Waldemar II. († 1241) *Vorsten land* heisst. Langebek SS. RR. Dan. VII, 533. Michelsen, Nordfriesland S. 494 f.» — Der Name Westarfolda ist der Form nach ächt altsächsisch, so dass er wahrscheinlich durch die Sachsen zu den Franken gekommen ist. Seinem Ursprunge nach könnte er anglisch sein; dem sächsischen folda entspricht das angels. folde (s. Grimm Ges. d. d. Spr. I. 60) und das altnord. fold, dessen Urform (folda?) sich in dem finnischen Lehnworte pelto erhalten zu haben scheint. Zieht man den ursprünglichen Sinn von folda in Betracht, so darf man vermuthen, dass der geographische Terminus Westarfolda zu einer Zeit entstanden ist, wo die schleswig'sche Westküste noch nicht von Friesen besetzt war.

Michelsens Schrift ist mir jetzt nicht zur Hand. — Von neueren Autoren hat sich noch Müllenhoff (in den Nordalbingischen Studien. I. Band. Kiel 1844. p. 163) für Michelsen ausgesprochen und auf den Enenum von Westenlande in der deutschen Heldensage hingewiesen. Vgl. Massmann in v. d. Hagens «Germania». VII. p. 228.

Dagegen versteht unter andern Zeuss (p. 517) unter jenem «*Westarfolda*» die südwestlich von Christiania gelegene altnorwegische Landschaft «*Vestrfold*» und erklärt die Beziehung auf Nordfriesland für verfehlt. Ebenso behauptet Lappenberg (Hamburgisches Urkundenbuch. 1. B. Hamb. 1842. p. 790), dass Einhards genaue Beschreibung nicht gestatte, sein «Westarfolda» nach Altsüdjütland zu verlegen.

Herr Kruse ist seit dem ersten Aufsatze (№ 1. p. 332; vgl. № 10. p. 89) stets seiner Ueberzeugung treu geblieben, dass die Halfdaniden sich i. J. 813 einen Theil von Norwegen unterworfen hätten; auch hoffte er durch die norwegischen Königslisten die für ihn unentwirrbare Genealogie der Halfdaniden aufzuklären. Schade, dass er sich dabei nicht noch auf Saxo Grammaticus (s. oben) berief, nach welchem der i. J. 811 im Kampfe gegen die Halfdaniden gefallene Sigifridus

(bei Saxo Syvardus) einen Norweger zum Vater und eine Tochter Gottfrieds v. Jütland zur Mutter hatte[27]). Hrn. Kruse fällt es ja sonst nicht schwer, so etwas auf Treu und Glauben anzunehmen. Sehen wir nun, wie er Dahlmanns felsenfeste Note beseitigt.

In seinem letzten Aufsatze (№ 12. p. 220) schreibt Herr Kruse:

»Westerfold wird von Dahlmann, wunderlich genug, auf Nordfriesland bezogen, da das Norwegische (Jütland gegenüberliegende) Königreich Westfolden bekannt genug [als wenn Dahlmann dies nicht wüsste!] ist, und Einhard (a. 813) dies deutlich dadurch bezeichnet, dass er sagt: »Sie waren (von Jütland) mit einer Armee nach Westfolden gezogen, welcher Theil ihres Reichs der *nordwestlichste* ist und gegen Norden der Höhe Britanniens gegenüberliegt«. Wie kann wohl deutlicher [wenn man die Quellen nach Belieben paraphrasirt] Westfolden in Norwegen bezeichnet werden? Wäre von Nordfriesland die Rede, so müsste [?] es heissen: regio ultima ad occidentem et *austrum* sita, und selbst dann könnte Nordfriesland nicht einmal mitverstanden werden, weil dies südlich [also nur südlich?] der Eyder, also ganz ausserhalb der [von Hrn. Kruse ohne genaue Unterscheidung der Zeiten gezogenen] Gränzen Nortmanniens liegt.«

Ueber die Ausdehnung Nordfrieslands sind Dänen (s. § 8.) und Deutsche längst einig; einige Dörfer mehr oder weniger kommen dabei nicht in Betracht. Herrn Kruses Aufsatz aber (№ 3. Ueber die Gränzen Normanniens und die Namen der Normannen und Russen), auf den er sich in № 12 wie so oft beruft, ist ein so flüchtiges Machwerk, dass es verlorene Mühe wäre, sich auf eine Correctur desselben einzulassen. Die Genesis ethnographischer und geographischer Termini im Mittelalter zu verfolgen, ist zur richtigen Auffassung der Quellen von der höchsten Wichtigkeit. Nur genügt dazu sogenannte Belesenheit nicht. Herr Kruse hat aber auch nicht einmal eine solche in genügender Weise in Betreff der Termini »Nordalbingen und Nordmannen« gezeigt.

Was namentlich die Deutung der Stelle Einhards betrifft,

---

27) Finn Magnusen weist (Runamo og Runerne p. 536) auf einen frühen Zusammenhang zwischen der Dynastengeschichte des norwegischen Westfolds und des nördlichen Jütlands hin.

so muss diese eine dreifache sein, nämlich eine sprachliche, geographische und historische. Herrn Kruses Uebersetzung der Stelle ist schwerlich richtig. Die Wörter: *inter septentrionem et occidentem sita* bilden einen Zwischensatz, der mit dem *regnum eorum* nicht so eng verbunden ist, wie Hr. Kruse meint. Der Chronist sagt: Westarfolda ist der äusserste Theil ihres Reiches, der zwischen Norden und Westen (*überhaupt*, nicht aber zwischen dem Norden und Westen des Halfdanidenreiches) liegt. Nun heisst es weiter, dass dieses Stück Land nach der nördlichen Spitze Brittaniens hinschaue oder gegen die nördliche Spitze Brittaniens hin gelegen, gekehrt sei.

Ich hatte bereits auf die eben angegebene Weise die Kruse'sche Paraphrase positiv beseitigt, als ich bei dem Annalista Saxo (Pertz VIII. oder Scriptt. VI. 570) auf den Zug der Halfdaniden nach Westarfolda stiess; doch dieser Compilator hat seine Nachricht nur einem anderen Compilator entlehnt, der von Geburt ein Rheinländer war, um 900 schrieb und die Einhard'schen Annalen benutzte.

Reginonis Chronicon.

813.

«... reges domi non erant, sed ad Westerfalt cum exercitu perrexerant, quae regio ultima regni illorum *erat*, inter septentrionem et occidentem sita, contra aquilonem *) Brittaniae summitatem respicit, cuius principes ac populus eorum dominationem dedignabantur ...» (Pertz I. 566.)

*) Auch in den älteren Ausgaben — ich kenne deren drei — steht «aquilonem», sei es nun dass der Compilator eine Einhard'sche Abbreviatur übersah oder dass er aus einem besonderen Grunde das Subst. setzte.

Man braucht übrigens nicht mit Regino in die Stelle Einhards ein «erat» einzuschieben; sie wird hinlänglich deutlich, sobald man hinter «eorum» ein Komma setzt: Quae regio ultima regni eorum, inter septentrionem et occidentem sita, contra aquilonalem Brittaniae summitatem respicit. Ob Einhards geographische Anschauung eine richtige ist, ist eine andere Frage.

War Einhard genau von der Lage der nördlicheren Gegenden unterrichtet? Seine Kenntnis von den Ostseeinseln war bekanntlich nicht weit her. Merkwürdig ist es, dass er in c. 12 der Vita neben den Dänen und Schweden nicht auch die Norweger nannte, wenn er sie a. 913 in den Annalen angeführt haben sollte. Nun konnte ihn freilich irgend ein Normann über die Lage von Nordfriesland belehrt haben. Verstand ihn aber der Chronist ganz richtig oder hatte er einige Kartenfragmente gesehen, die ihn irre führten? Vielleicht haben wir Unrecht, bei der Beurtheilung seiner Angaben von unseren geographischen Karten auszugehen. Nordfriesland reichte einst weiter in das Meer hinaus (s. Müllenhoff p. 117. 118. und unten § 8 Note 36); die Ueberschwemmungen während des Mittelalters sind nicht so wie die der letzten Jahrhunderte verzeichnet worden. Von der Lage der brittischen Inseln konnte Einhard unmöglich eine ganz genaue Vorstellung haben. Vielleicht erklären alte Karten des Mittelalters, von denen mir die neueste Pariser Sammlung noch nicht in die Hände gekommen ist, was er mit seiner aquilonalis Brittaniae summitas sagen wollte. Man betrachte z. B. die Lage von Schottland auf einer Karte, die von einem Fühnen des 15ten Jahrh. herrührt und dem 1sten Bande der Nordalbingischen Studien beigegeben ist. Auf einer Lelewel'schen [28]) Karte findet man ähnliche Verstöße.

Wir können uns aber doch die geographische Anschauung Einhards einiger Maassen verdeutlichen, wenn wir zwei andere Stellen von ihm in Betracht ziehen.

Einhardi Vita Karoli M. c. 12.

„Situs quidam ab *occidentali* *) oceano orientem versus porrigitur, longitudinis .. inconpertae .. Hunc multae circum sedent nationes; Dani siquidem ac Sueones, quos Nortmannos vocamus, et *septentrionale* litus et *omnes* in eo *insulas* tenent. At litus *australe* Sclavi [die Slawen

28) S. Géographie du moyen âge, étudiée par Joachim Lelewel. Atlas composé de trente-cinq planches gravées par l'auteur, contenant 99 figures et cartes géographiques générales ou spéciales de 62 géographes arabes et latins de différentes époques etc. Bruxelles. 1849. (Leider fehlt noch der Text, der aus 2 Bänden bestehen soll.)

von Holstein an bis wenigstens zur Weichsel] et Aisti [die Preussen Nesters mit Einschluss der ihnen sprachverwandten Litauer und Letten], et aliae diversae [finnische Liwen, Esten, Suomen] incolunt nationes . . .» (Pertz II. 449.)

*) Cap. 47 . . . flumina, quae et de Gallia et de Germania *septentrionalem* influunt oceanum. Es sind namentlich die Gironde und Schelde (s. oben Note 16) gemeint.

Einhardi Annales.

808.

«. . . Godofridus . . . ad portum qui Sliesthorp [Schleswig] dicitur . . . venit. Ibi per aliquot dies moratus, limitem regni sui qui Saxoniam respicit, vallo munire constituit, eo modo, ut ab orientali maris sinu, quem illi Ostarsalt [Ostsee] dicunt, usque ad *occidentalem* oceanum [s. unten § 8] totam Aegideram [Eider] fluminis aquilonalem ripam munimentum valli praetexeret.» (Pertz I. 195.)

Die alte Scandia galt im Mittelalter lange Zeit für eine *Insel*. Diese Ansicht muss aber in noch früherer Zeit aufgekommen sein. Es geht dies aus dem zusammengesetzten Scandin*avia* (= skandische Insel; s. Grimms Gesch. d. d. Sp. II. 727) hervor. Da Einhard ausdrücklich bekennt, keine Kunde von der Länge der Ostsee zu haben, so hat er vielleicht Schweden (mit dem unerwähnten Norwegen) noch für eine Insel angesehen. Noch i. J. 829 kommen bei ihm schwedische Gesandte «de longinquis terris», die natürlicher Weise den Franken fast nur dem Namen nach bekannt waren. Zur Zeit, wo diese erste schwedische Gesandtschaft am fränkischen Hofe ankam, war sein Leben Karl d. G. aller Wahrscheinlichkeit nach längst abgefasst.

Als er die Biographie — man meint zwischen 814 und 820 — schrieb, waren die Franken selbst mit den Inseldänen wenig oder gar nicht in Berührung gekommen. Auch die Normannenzüge waren noch selten und nicht so fürchterlich, wie ein Jahrzehend später. Natürlicher Weise dachte daher Einhard bei den *Dani* (ac Sueones), quos Nortmannos vocamus . . . zuerst an die Jüten, von denen er ohnehin so oft sprach und die er nach dem Gebrauche seiner Zeit vorzugsweise *Nortmanni*, seltener Dani (Nortmanni, qui Dani vocantur . . Quo-

rum rex Godofridus . . .) nannte, gleichwie die transalbingischen Sachsen bei ihm auch *Nord*liudi hiessen. Jütland also war der ihm und den Franken am besten bekannte Theil des Nordens oder die eigentliche *septentrio*. Unter seinem «*septentrionale* litus» ist daher auch in der obigen Stelle vorzugsweise, wenn nicht ausschliesslich, das Ufergebiet der kimbrischen Halbinsel zu verstehen und die eigentlichen Dänen und Schweden bewohnen «omnes insulas.» Ist dies richtig, so fällt es nicht auf, wenn er Nordfriesland «inter septentrionem et occidentem» der damaligen bekannten Welt liegen lässt. Dieses Strandland kommt auch später in der Geschichte der beiden Halfdaniden Harald und Rorik öfters vor. Herr Kruse versetzt es freilich wieder anderswohin [29]); doch in dieser

29) Ich brauche meine Zeit für andere Zwecke und will mich überhaupt nicht dazu hergeben, alle Phantasien des Hrn. Kruse in ihrer Nichtigkeit darzustellen. Nur einen chronologischen Punkt in der erdachten Geschichte der Halfdaniden, der auch manche andere Historiker angeht, will ich hier kurz berühren. Herr Kruse hat eine besondere Passion für den Ausdruck «gegenüber liegen.» Immer deutet er noch die bekannte Rimbert'sche Stelle: «urbs quaedam longius inde [von dem schwedischen Birka] posita in finibus Slavorum» durch: eine Stadt, welche Birka gegenüberlag, d. h. Nowgorod! S. № 12. Es kann natürlich in der Vita Ansgarii c. 19 eben so gut von den Oderslawen oder den Weichselslawen die Rede sein. Dieser Zug gegen die Wenden ging aber wahrscheinlich von den Ostdänen und nicht von den Jüten aus. Auch ist er nicht, wie Hr. Kruse «nach Berücksichtigung aller [???] Nebenumstände» meint, in das Jahr 852 oder 851, sondern c. 845 zu setzen, da nach Lappenbergs Berechnung Ardgar c. 846 nach Schweden geschickt wurde. Schlechterdings nicht zu verzeihen ist es, wenn Herr Kruse jenen Dänenzug auch bei Nestor erwähnt finden will. Er sollte doch wissen, dass Schlözer die Stelle über das Aufkommen des Russennamens falsch übersetzt hat, dass das J. 852 der russischen Quellen, (welches ihn in № 12 p. 221 «wunderlich genug» zu neuen Wagesätzen verleitete), seinen Ursprung nur einem Missverständnisse verdankt, dass Nestor nur sagt: *nachdem* Michael i. J. 852 zu regieren angefangen *hatte*, d. h. *während* der Regierung M. ist der Name Русь [i. J. 866 bei den Byzantinern] in Gebrauch oder zum Vorschein gekommen. Herr Kruse hat in № 12 sich in Betreff des J. 852 auf meine Schrift berufen, ohne sich um die Stellen zu kümmern, in welchen ich nach dem Vorgange von Pogodin auseinandersetzte,

Hinsicht hat er keine Gewährsmänner, wie Lappenberg und Zeuss zu citiren. Diesen beiden Gelehrten aber ist ebenso wie Hrn. Kruse eine andere Stelle über den Zug nach Nordfriesland i. J. 813 entgangen.

Deutet man Einhards Stelle rein historisch, so wird es mehr als wahrscheinlich, dass unter Westarfolda die Frisia minor der Dänen (Nordfriesland) gemeint sei. Wenn man in Betracht zieht, dass bei der Stadt Schleswig Gottfrieds Reich aufhörte, so kann damals höchstens ein kleiner Theil von Nordfriesland zu Jütland gehört haben. Die eigentliche Unterwerfung erfolgte erst i. J. 813. Nun wissen wir aber, dass die Halfdaniden so oft vor den Söhnen Gottfrieds flohen; allein sie suchten nie in Norwegen, sondern stets bei den Obotriten oder Franken eine Zufluchtsstätte. Norwegen hatte selbst wie Jütland seine *reges*. Den Bewohnern von Westarfolda giebt Einhard nur *principes*, sicher nicht ohne Grund, da bekanntlich bei den Friesen und Sachsen sich kein eigentliches Königthum ausgebildet hatte. Noch wahrscheinlicher wird die obige Deutung von Westarfolda durch eine Vergleichung mit dem Bericht des Chron. Moiss., dessen Aussage meines Wissens noch nie mit der Einhards zusammengehalten worden ist. Freilich könnte man unter seiner Frisia einen südlicheren Theil des Friesenlandes verstehen. Allein ein solcher Zug, den die überfallenen Friesen schwer zu empfinden hatten, ist allen übrigen Chronisten unbekannt. Damals waren die Invasionen der Pyraten noch nicht so häufig, dass man sie nur hin und wieder (vgl. indessen Einhardi vita K. M. c. 17) erwähnt hätte. Wäre die Frisia des Chron. Moiss. in dem Sinne von Frisia meridionalis zu nehmen, so müssten auch seine Nortmanni entweder Ostdänen, Göten oder Norweger gewesen sein, da wir Jüten und Schweden i. J. 813 anders beschäftigt sehen.

---

dass Nestor von seinem Standpunkte aus Recht hatte, den Antritt der Regierung Michaels in d. J. 852 zu setzen. Hat Hr. Kruse irgend eine Arbeit seiner nächsten Vorgänger mit Aufmerksamkeit gelesen? Eine Antwort bedarf diese Frage nicht. — S. noch die Zusätze am Schlusse dieses Beitrages.

Das Chron. Moiss. hatte i. J. 820 (s. § 6.) die von Gottfrieds Leuten überfallenen Friesen an der holländischen Küste als *Christen* beklagt, die magnum damnum erlitten hätten. Im J. 813 gebraucht es wieder diesen und ähnliche Ausdrücke. Ungeachtet dieser Uebereinstimmung möchte ich nicht den zweiten Bericht verdächtigen [30]); er enthält Zusätze, lässt *Christiani* — die schleswig'schen Friesen waren noch Heiden wie die Halfdaniden — aus und verbindet den ersten Satz mit dem zweiten durch *postea*. Dieses Wort bemerken wir auch in dem Bericht von 810. Dort wie hier dient es als chronologische Bezeichnung und verknüpft zwei Begebenheiten. Es ist durchaus nicht zu übersehen, dass diese bei beiden Chronisten — bei Einhard und dem Verfasser des Chron. Moiss. — in gleicher Weise auf einander folgen; sie lassen beide den Zug der Halfdaniden der Landung der Söhne Gottfrieds vorangehen. Einhard kennt nur die Occupation von *Westarfolda*, meldet dagegen nichts von der Invasion in Frisia; das Chron. Moiss. spricht nur von dem Zuge nach *Frisia* und weiss dagegen nichts von Westarfolda. Auch spricht für die Identität von *Westarfolda* und *Frisia*, dass die beiden Chronisten vor Erwähnung der Normannen gleich umständlich von dem conventus magnus zu Aachen, von wo aus die Gesandten abgingen, handeln und unmittelbar darauf zu den normannischen Angelegenheiten übergehen. In dem Chron. Moiss. ist der Uebergang nicht so wie bei Einhard motivirt. Man darf vermuthen, dass der Verfasser oder spätere Redacteur des Chron. Moiss. eine ausführlichere Quelle excerpirt hat. Zuletzt war nämlich i. J. 811 (s. oben) ganz kurz von Anulos Tode die Rede gewesen. Und nun treten plötzlich a. 813 *Reginfried* und *Harald* auf, ohne dass man erfährt, wer sie waren und wo ihr «regnum» lag. Wahrscheinlich war in der

30) Van Bolhuis übergeht (p. 42) den Zug der Halfdaniden nach Westarfolda, erwähnt aber nach dem Chron. Moiss. die Plünderung Frieslands, welche er einem der Söhne Gottfrieds zuschreiben möchte. Zugleich verweist er dabei auf das Chronicon de gestis Normannorum in Francia (bei Duchesne pag. 1); allein schon aus Pertz (I. 532) kann man sehen, dass in diesem Chronicon von der Invasion in Friesland a. 834 nach Prudentius (I. 428) die Rede ist.

Urquelle, wie bei Einhard, die Veranlassung und eigentliche Tendenz des Zuges angegeben, nämlich dass die Halfdaniden sich einen Stamm unterwerfen wollten, der ausserhalb des Gebietes des Frankenkaisers wohnte und seine Freiheit nicht seinen normannischen Nachbaren unterordnen wollte (recusabant). Durch die Verschweigung der Tendenz des Zuges hatte der Compilator — die Handschriften des Chron. Moiss. zerfallen wegen ihrer grösseren oder geringeren Vollständigkeit in mehrere Classen — den Zusammenhang des conventus zu Aachen mit den normannischen Angelegenheiten unverständlich gemacht. Eben so hat der Compilator das Hauptresultat des Zuges, nämlich die Unterwerfung der Friesen unter jütische Hoheit, übergangen; doch deutet er darauf hin, indem er die Halfdaniden mit den Friesen nach Belieben schalten lässt. Diese harte Behandlung hatten sie sich wahrscheinlich desswegen zugezogen, weil sie, wie Einhard sagt, *vorher* den Prätensionen der Jütenfürsten Widerspenstigkeit entgegengesetzt hatten.

Während demnach die zwei fränkischen Zeugnisse sich gegenseitig ergänzen und bestätigen, lässt sich keiner der nordischen Berichte über das norwegische «Vestfold» an die Geschichte der Halfdaniden knüpfen. Es wird sogar zweifelhaft, ob a. 813 eine norwegische Landschaft schon den Namen «Vestfold» führte. Das Sögubrot (Ant. russes I. 85. 86) meldet, dass Sigurd Ring, der Sieger in der Brawallaschlacht, im Greisenalter aufgefordert wurde, sich auf die Seite der Söhne Gandalfs gegen den König Eystein, «qui regno, tum temporis Vestmari, nunc Vestfoldia dicto (er þá hètu Vestmarar, en nú heitir Vestfold) imperavit», zu stellen.

Der Name «Vestmarar» bedeutet westliches Küstenland. Saxo nennt (pag. 181) die Gebrüder «Westmarus et Colo» Erzieher des Götzen Frotho, der als König auch Frotho der 3te hiess. Wann «Vestfold» aufgekommen ist, läst sich nicht streng beweisen; bei Snorri ist es ganz gewöhnlich. A. 843 — wo wahrscheinlich Ragnar Lodbrok, der Sohn Sigurd Rings, noch lebte — werden unter den Normannen, welche die Stadt Nantes verwüsteten, auch «Westfaldingi» genannt. Man könnte sie für Norweger halten, besonders da auch Schweden sich an

einem Zuge nach Spanien i. J. 844 betheiligten und die Abfahrt nach Spanien von Nantes aus erfolgte; doch könnten jene «Westfaldingi» auch die Halfdaniden gewesen sein. Es lohnt sich nicht der Mühe, dies hier näher zu entwickeln, da dadurch die Nachricht von dem Zuge i. J. 813 keine andere Gestalt gewinnt.

Während damals die Halfdaniden beschäftigt gewesen waren, an der Westküste der kimbrischen Halbinsel ihre Herrschaft bis zur Eider auszudehnen, waren in einem anderen Theile ihres Reiches gefährliche Feinde von Schweden her erschienen.

Mit der Wiederkehr der Söhne Gottfrieds aus Schweden im Sommer 813 hatte die Herrschaft der Halfdaniden ihr Ende erreicht. Das jütische Oberkönigthum ging von nun an wieder an die Gottfried'sche Linie über, die ihren von den Franken mehr oder minder unterstützten Rivalen bisweilen nur einen kleinen Antheil an der Herrschaft einräumte.

Einhardi Annales.

814.

«*Hariolduſ* et *Reginfridus* reges Danorum, qui anno superiore a «filiis *Godofridi* victi et regno pulsi fuerunt, reparatis viribus, iterum eis «bellum intulerunt; in quo conflictu et *Reginfridus* et unus de filiis *Go*- «*dofridi*, qui maior natu erat, interfectus est. Quo facto, *Hariolduſ* re- «bus suis diffidens, ad imperatorem venit, et se in manus illius com- «mendavit; quem ille susceptum in Saxoniam ire, et oportunum tempus «expectare iussit, quo ei, sicut petierat, auxilium ferre potuisset.» (Pertz I. 201.)

Vita Hludowici Imperatoris.

«*Herioldus*, ad quem summa regni Danorum pertinere videbatur, et qui prident a *filiis Godefridi* regno pulsus fuerat, ad imperatorem Hludowicum confugium fecit, et iuxta morem Francorum manibus illius se tradidit. Quem rex susceptum in Saxoniam ire iussit, et tempus, quo ei auxilium ferre posset ad recuperationem sui principatus, ibidem operiri.» (Pertz II. 619.)

Es bleibt nun noch übrig, die angeführten Zeugnisse über die Abstammung der vier Brüder *Anulo* oder *Ring*, *Reginfried*, *Harald* und *Hemming* zusammenzustellen. Warum nennt Ein-

hard den Anulo nicht *»filius Sigifridi«*, sondern *»nepos Heriold quondam regis?«* War dieser weiland König Harald *als Grossvater Anulos* berühmter als Siegfried Halfdan und war von dem Ruhme dieses Haralds eine schwache Kunde zu den Franken gedrungen? Einen anderen Harald als *Harald Hildetand* kennen wir weder aus Saxo noch aus einer anderen Quelle; ja selbst die Nachrichten Saxos über jene Zeit führen auf die Vermuthung, dass jener Grossvater *Anulos* und seiner Brüder der alte Harald Hildetand war. Seine Enkel, die vom J. 807 an sich öfters am fränkischen Hofe aufhielten, konnten wol ein Wort über das tragische Geschick ihres Grossvaters fallen lassen. Auf ihn, als ihren Ahnherrn, führten sie wahrscheinlich — wie vielleicht auch die Gottfried'sche Linie — ihr Erbrecht zurück. Hatte aber Einhard etwas von Harald Hildetand, (dessen Hochsitz Saxo und das Sögubrot bestimmt nach Seeland versetzen), vernommen, so hatte er auch einige Kunde von dem dänischen Ostreiche seiner Zeit. Will man dagegen jenen weiland König Harald zu einem Jütenkönige des 8ten Jahrhunderts machen, so kommen die Vertheidiger Saxos und der Isländer abermals ins Gedränge.

Mit einer noch grösseren Bestimmtheit lässt sich nachweisen, dass *Siegfried Halfdan* der Vater von *Anulo, Reginfried, Harald* und *Hemming* war. Letzteren haben wir in dem *»Altdeni dictus«* des Poeta Saxo erkannt. Ihn gerade nennt ausdrücklich einen Sohn Halfdans Enhardus Fuldensis a. 837. Diese Nachricht ist eine ganz eigenthümliche, da er die Fuldaer Annalen vom J. 830 bis zum J. 838 fortsetzte, während er (§ 5) im J. 782 *»Siegfried«* als jütischen Oberkönig mit *ausdrücklicher* Hervorhebung seines Beinamens *»Halbdan«* nach den Lorscher Annalen und i. J. 812 die 3 Brüder *Anulo, Reginfried* und *Harald* als Enkel *Harald* I. (*Hildetands*) nach Einhard angeführt hatte.

Prudentii Annales.

837.

»Imperator, disposita Frisiae Maritimaeque custodia... iter suum Romam... indixit... Ea tempestate Nordmanni irruptione solita Frisiam

inruentes, in insula quae Walacria [Walchera] dicitur nostros imperatos aggressi, multos trucidaverunt, plures depraedati sunt; et aliquamdiu inibi commorantes, censu prout libuit exacto, ad Dorestadum eadem furia pervenerunt, et tributa similiter exegerunt. Quibus imperator auditis, praetermisso memorato itinere, ad Noviomagum castrum, vicinum Dorestado, properare non distulit; cuius adventu Nordmanni audito, continuo recesserunt. Imperator vero generali conventu habito, publice cum his quaestionem habuit, quos principes ad eamdem custodiam delegaverat. Qua discussione patuit, partim impossibilitate, partim quorumdam inobedientia eos inimicis non potuisse resistere; unde et ad comprimendam Frisionum inobedientiam strenui abbates ac comites directi sunt, et ut deinceps illorum incursionibus facilius obsisti queat, classis quaquaversus diligentius parari iussa est... [Imperator] dedit filio suo Carolo maximam Belgarum partem, id est a mari per fines Saxoniae usque ad fines Ribuariorum totam Frisiam...» (Pertz I. 430. 431.)

Enhardi Fuldensis Annales.

837.

«Nordmanni tributum exactantes in Walchram insulam venerunt, ibique Eggihardum, eiusdem loci comitem, et *Hemmingum, Halbdani* *) *filium*, cum aliis multis 15. Kal. Iul. occiderunt, et Dorestadum vastaverunt, acceptoque a Frisionibus tributo, reversi sunt.» (Pertz I. 361.)

*) «Halpdani. Cod. 1? 3. 4. 5.» — Hr. Kruse citirt noch in s. Urgeschichte (S. 452) diese für die Geschichte der Halfdaniden höchst wichtige Stelle unter: «Ruodolfi Annales»; allein Ruodolfus setzte die Fuldaer Annalen erst seit der Mitte des J. 838 fort.

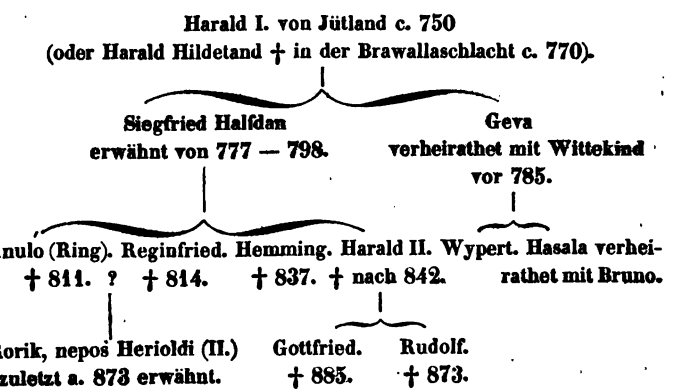
Appendix zu Thegani Vita Hludowici.

«Anno vero 24. praenunciavit imperator, ut.. voluisset ire Romam.. et statuit sediciones in nonnullis locis contra Danaos. Illi vero Danai nave venientes ad unam sedicionem, et interfecerunt ibi innumerabilem multitudinem christianorum; et ibi cecidit *Hemminch qui erat ex stirpe Danorum, dux christianissimus*, et Eccihardus alius dux, et multi optimates imperatoris; et aliqui comprehensi sunt et postea redempti. Hoc audiens imperator.. venit Noviomagum castrum.» (Appendix zum Wiener Codex von Thegani Vita Hlud. Imp. bei Pertz II. 604. Vgl. den Bericht im Magnum Chronicon Belgicum (bei Pistorius. III. 59) und Johannes de Beka et Wilhelmus Heda de episcopis Ultraiectinis. 1648. pag. 23. 24).

Hemming, der mit fränkischem Wesen schon von 807 — 813 vertraut geworden war und dann abermals sich unter den Schutz der Franken begab, wird vom J. 814 — 837 nicht weiter erwähnt, während von den Unternehmungen seines Bruders *Harald* öfters die Rede ist. Daraus möchte man schliessen, dass Hemming noch vor dem Jahre 826 sich taufen liess und dass er sich dann ganz dem Interesse der Franken widmete. Sein Aufenthalt auf der jetzigen holländischen Insel Walchern deutet darauf hin, dass er das Amt eines «Landwehrmannes» bekleidete. Die Berichte der Franken über die Ereignisse kurz vor und kurz nach d. J. 837 machen es sogar wahrscheinlich, dass Walchern und Dorstadt i. J. 837 von Harald und dem jungen Rorik oder wenigstens von ihren Leuten ausgeplündert wurden. Gegen Mönche und normannische Renegaten richtete sich besonders die Wuth der heidnischen Normannen. Nach Dahlmann (I. 42) geschah die Landung auf Walchern mit Wissen des jütischen Oberkönigs *Erik*.

§ 8. *Geschlechtstafel der Halfdaniden.*

Der Uebersicht halber gebe ich hier einzig und allein nach den fränkischen und mittelsächsischen Quellen eine Geschlechtstafel der Halfdaniden. Vgl. damit die romanhaften Stammtafeln des Hrn. Kruse in № 1. 3. 4. 10.



Ich habe bereits § 3 angedeutet, warum ich jenen Harald I. nicht für einen blossen jütischen Landschaftskönig ausgeben möchte. Selbst wenn er auch ein solcher gewesen wäre, so bliebe er doch ein Zeitgenosse des seeländischen Königs Harald Hildetands. Es würde sich aber dann auch fragen, ob Jütland damals wirklich unter Seeland stand, wie Saxo und die Isländer wissen wollen. Weder Saxo noch das Sögubrot kennen unter den jütischen Kämpen in der Bravallaschlacht einen Harald. Ihren *Harald Olafssohn* versetzen sie, wie man aus seiner Umgebung schliessen darf, nach Norwegen. Um nicht allzugrosser Kühnheit beschuldigt zu werden, habe ich jenen *Herioldus quondam rex* Einhards Harald den 1sten genannt und Hildetand in Klammern eingeschlossen. — Ob *Hemming*, dessen Schwester *Folcrada* angeblich a. 796 dem Abte Liudger einen Acker schenkte, ein Normann war, kann ich nicht bestimmen, da mir Lacomblet (Urkundenbuch für die Gesch. des Niederrheins. Düsseld. 1840. 1ster Band. p. 13) nicht zur Hand ist. — *Rorik* nehme ich aus mehreren Gründen nicht für einen Sohn, sondern nur für einen Enkel Siegfried Halfdans. Die bisherigen Untersuchungen des Hrn. Kruse über die Geschichte Roriks leiden an solchen Schwächen, dass sie keine ernste Kritik verdienen [31]). — Die uralte

31) *Nachschrift vom* 18. *Dec.* Männer, deren Urtheil mir nicht gleichgültig ist, haben mir ihr Befremden darüber ausgedrückt, dass ich ein Werk kritisire, welches noch nicht erschienen ist. Ich habe in § 1 auseinandergesetzt, dass eine vermeintliche «Entdeckung» Herrn Kruse vor 15 Jahren bestimmte, sein Chronicon Nordmannorum im Interesse der russischen Geschichte auszuarbeiten. In ihm soll nun nach wiederholten Erklärungen besonders die Geschichte der pseudorussischen Halfdaniden behandelt werden. Von dieser aber hat er bereits so ausführliche *Proben* (s. oben § 1) gegeben, dass man sie wol einer umständlichen Kritik unterwerfen konnte.

Ob Herr Kruse mir Glauben schenkt, dass ich nur im Interesse der russischen Geschichte seine vorläufigen Untersuchungen geprüft habe, kann mir gleichgültig sein. Eine *Quellensammlung*, wie die von ihm angekündigte, ist nicht allein für die jetzige Generation der Historiker bestimmt, unter denen es der Natur der Sache nach viele in und ausserhalb Russlands giebt, welche nicht sogleich im Stande sind, Herr

Verwechselung *Harald des Zieh* mit *Harald Klak* sollte endlich einmal aufhören. Dahlmanns Warnung (Gesch. v. Dänemark I. 44) ist leider abermals wenig beachtet worden. Ob *Harald Klak* ein Ostdäne oder Jüte war, lasse ich hier unentschieden; seinen Beinamen führt als Eigenname auch ein russischer Kleinkönig in dem Vertrage von 944 (Колъ Клековъ, d. h. Kol, der Vertreter des Klek). In Betreff der Form *Harald* ist noch zu bemerken, dass dem altnord. *Haraldr* die altsächsischen Formen *Hariolt* und *Heriolt* entsprechen. Eine ältere Form (s. J. Grimms Gesch. d. deutsch. Spr. II. 587) bietet Tacitus. Bei ihm heisst ein dux Batavorum *Chariovalda*. Diese Form erklärt erst die Zusammensetzung des altnord. *Harald*; die starke Aspiration im Anlaute aber ist eine Eigenthümlichkeit der fränkischen Mundart.

Ueber den Rosogau als vermeintlichen Stammsitz der pseudorussischen Halfdaniden.

Die jütische Halbinsel hat keine zusammenhängende Geschichte vor dem J. 777. Was wir über ihre Bewohner seit Alexander d. G. bis auf Karl d. G. wissen, beschränkt sich auf einzelne dürftige Notizen, die lange vielfache Deutungen erfuhren. Die historische Grammatik hat auch hier dem me-

---

Kruse in dem angeführten Hauptpunkte zu prüfen. Wird mir die Anerkennung competenter Richter zu Theil, so werde ich nicht mehr wie *jetzt* bedauern, dass ich so viel Zeit auf einen Gegenstand verwandt habe, der nur in untergeordneter Beziehung zur russischen Geschichte steht.

Von der Behandlungsweise allgemein verständlicher Quellen von Seiten des Hrn. Kruse kann man sich nun einen genügenden Begriff machen. Sollte aber das Chronicon Nordmannorum in einer Gestalt erscheinen, die *billigen* Anforderungen entspräche, so würde ich ohne Anstand das Verdienst des Herausgebers anerkennen. Pseudorussen aber werde ich stets zu verbannen suchen. Diese Genugthuung will ich mir nicht versagen, nachdem mich ihre Vorläufer — die zahllosen Papierrussen der Chronisten und Gelehrten — so lange von anderen Gegenständen der russischen Geschichte abgezogen haben.

chanischen Etymologisiren ein Ende gemacht und gelehrt, wie Friesen, Sachsen und Normannen sprachlich und geschichtlich zu sondern sind. Für die historische Ethnographie der jütischen Halbinsel sind nun gewisse Grundlinien gezogen. Alles, was uns Griechen, Römer, die Verfasser der angelsächsischen Heldenlieder, englische, fränkische, dänische Mönche und die Isländer über die Zeit vor 777 berichten, kann nun freilich nicht mehr aufgehellt werden; doch ist es ein thörichtes und verkehrtes Beginnen, irgend eine jener Nachrichten umständlich zu besprechen, ohne die anderen derselben zu kennen, und unverzeihlich ist es, dabei die Hauptresultate der neueren Forschungen zu ignoriren. In Betracht ist ausser der deutschen Literatur die dänische und englische zu ziehen. Weder Deutschthümelei noch Dänenthümelei vermögen auf die Länge auf dem Gebiete der reinen Wissenschaft den historischen Thatbestand zu verdrehen.

Dahlmann ist wol einer der ersten Historiker gewesen, welcher — es sind c. 30 [32]) Jahre her — auf eine entschiedene Weise die Ueberzeugung aussprach, dass die jütische Halbinsel erst nach der Gründung des angelsächsischen Reichs durch Stämme niederdeutscher Zunge von den Dänen besetzt worden wäre. Seine Beweisführung hat den Dänen nicht genügt.

Lappenberg[33]), ein Forscher, dessen Unparteilichkeit nicht verdächtigt ist, hat sich über die namentlich in Kent angesiedelten Jüten ziemlich unbestimmt ausgesprochen, obgleich er das Reich von Kent an einer Stelle ein (nieder)deutsches nennt. Ob er in Folge der neueren Forschungen seine früheren Ansichten modificirt hat, ist mir unbekannt.

Kemble hat in seiner neuesten Schrift (The Saxons in England) der Jüten nicht besonders gedacht. Seine Ausgabe des Beowulf, auf die sich Worsaae zu berufen scheint, ist mir nicht zur Hand.

---

32) Forschungen p. 431. 437. Vgl. Gesch. v. Dänemark I. 15. 16.

33) Gesch. v. England. Hamb. 1834. p. 98. 99. 238. — Der englische Uebersetzer Benjamin Thorpe hat (The history of England under the Anglo-Saxon kings. London 1845. pag. 96. 97. 79 und 275) jene Stellen über die Jüten mit einigen Zusätzen begleitet.

J. Grimm [34]) ist nach dem Erscheinen seines neuesten Werkes dänischer Seits der Vorwurf der Deutschthümelei gemacht worden. Allerdings bietet dasselbe Elemente, die einer streng wissenschaftlichen Arbeit fremd bleiben sollten; doch wird es den Dänen schwer fallen, den auf deutschen Lautgesetzen beruhenden Versuch, die Jüten mit einem bei Tacitus genannten Volksstamme zu identificiren, sofort als einen unwissenschaftlichen zurückzuweisen. Mehrere rein historische Zeugnisse scheinen ausserdem die Ansicht zu stützen, dass der Jütenname von einem niederdeutschen Stamme auf die dänischen Eroberer überging und von ihnen angenommen wurde. Aehnliches bemerken wir in der Geschichte von Rügen (s. Rodsen II. p. 50 — 68. 106), Pommern, Schlesien und der aus dem früheren keltischen Boihemum nach Baiern ziehenden Markomannen.

Skandische Sagen von einer Eroberung Jütlands durch die Dänen sind vielfacher Deutung fähig [35]). Mögen aber auch dänische Schaaren schon vor dem Abzuge der Angeln nach Brittanien die Nordspitze der Halbinsel inne gehabt haben, ihr Vordringen nach dem Süden ist sicher erst von der Stiftung des angelsächsischen Reichs an zu datiren. Die auf der Halbinsel zurückgebliebenen schwachen Reste der Niederdeutschen verschmolzen, — wenn man von den Bewohnern einiger Striche absieht —, bald mit den vordringenden Dänen.

34) Gesch. der deutsch. Spr. II. 735 — 38. 783. — Vgl. Waitz in den Nordalbingischen Studien (1844). I. p. 1. und Müllenhoff ebend. p. 119. 114. 169.

35) Der gelehrte Worsaae mag ein Recht haben (in s. Danevirke p. 10; im 2. Hefte der antischleswigholsteinischen Fragmente auf Verfügung des academischen Senats zu Kopenhagen herausg. von Krieger. Kopenh. 1848) über die bis jetzt mehr geahnte als bewiesene Deutschheit der Jüten in Kent zu spotten; allein seine Berufung auf Saxo, «*der seine Geschichte nach den besten* (!!) *Quellen schrieb*», erinnert an die Spielereien der Gelehrten des 18ten Jahrhunderts. In Russland und Polen macht sich kein Historiker mehr mit der Berufung auf die Brüder Rus und Lech lächerlich. Ein Däne aber entblödet sich i. J. 1848 nicht, auf die Saxo'schen Gebrüder «*Dan und Angul*» hinzuweisen und ihre Brüderschaft für eine «*wichtige Thatsache*» auszugeben!

Auf Jütland und im grössten Theile des heutigen Schleswig herrschte bereits dänische Sprache und Volksthümlichkeit, als die Franken mit den Halfdaniden und ihren nächsten Nachfolgern in Berührung kamen.

An der Westküste Schleswigs, die einst viel weiter ins Meer ausbog, leben seit unvordenklichen Zeiten die sogenannten Nordfriesen. Der dänische Rechtshistoriker Allen [36]) schreibt: «Im Westen hatten die Dänen die Friesen zu Nachbaren. Dieser .. Stamm wohnte längs der Küsten der Westsee, von der Eider im Süden bis nach Höier im Norden, und in ältern Zeiten ohne Zweifel noch weiter nördlich. Im Osten reichte ihre Gränze gleichfalls weiter als jetzt, und gegen Westen hat ihnen das Meer die Hälfte oder wohl gar mehr ihrer ursprünglichen Besitzungen genommen.» Auch das wird von den dänischen Gelehrten nicht in Abrede gestellt, dass nördlich von Tondern und auf einigen Inseln der friesische Stamm vom dänischen, im Südwesten vom niederdeutschen aufgezehrt worden ist. J. J. 813 waren die Nordfriesen (s. oben § 7) noch unabhängig, wurden aber in diesem Jahre von den Halfdaniden bezwungen.

Der mittlere Theil von Südschleswig war in älteren Zeiten wegen der grossen Waldungen so gut wie unbewohnt. Anders war es an den Ostseeküsten. J. J. 804 kam der Jütenkönig Gottfried (nach Einhard) cum classe sua necnon et omni equitatu regni sui ad locum qui dicitur *Sliesthorp* (die heutige Stadt Schleswig), *in confinio regni sui et Saxoniae*. Das von ihm südlich von Schleswig errichtete Danewirk, das übrigens nicht bis zur Westküste reichte, bildete — nach der Annahme dänischer Gelehrten — zugleich eine *Volksgränze* [37]). Im 11ten Jahrhundert, wo Adam von Bremen schrieb, wa-

36) «Ueber Sprache und Volksthümlichkeiten im Herzogthum Schleswig und Südjütland» im 6ten Hefte der antischlesw. Fragmente. pag. 15. 48. — Die Ueberschwemmungen Nordfrieslands findet man bei Clement (Die Lebens- und Leidensgeschichte der Friesen. Kiel 1845) verzeichnet. Michelsens Nordfriesland ist mir nicht zur Hand.

37) Dahlmann (Gesch. I. 23): «Gränzfestungen brauchen nicht gerade nothwendig auf der Gränzlinie zu liegen.»

ren die politischen und nationalen Gränzen Schleswigs oder des alten Südjütlands noch keineswegs identisch. Deutsche wie dänische Forscher — unter ihnen Allen, Worsaae — lassen damals die Dänen nur bis zur Schlei wohnen (Habitant Dani, quos Juddas appellant, usque ad Sliam locum. Adam v. Bremen). Die Schlei war also noch die nationale Gränze wie i. J. 804. Dasselbe sagt der Norweger Other in seinem Reiseberichte aus, den er in der 2ten Hälfte des 9ten Jahrh. dem Könige Alfred abstattete: «Der Hafen, den man zu Hädum [Schleswig] nennt, liegt zwischen den Wenden [Wagriern], den Sachsen und [den nördlich von der Schlei wohnenden] Angeln und gehört unter die Dänen.» S. Dahlmanns Forsch. I. p. 427.

Die Halbinsel Schwansen zwischen der Eckernförde und der Schlei gehört ihrer natürlichen Lage nach zu dem Gebiete nördlich von der Schlei. Bei den dänischen Historikern wird Schwansen als ein altdänisches Gebiet angesehen, dessen Verdeutschung nach und nach erfolgte. Ihre Gründe (Allen p. 80; Worsaae p. 62) sind nicht aus der Luft gegriffen, möge diese Halbinsel auch erst zu der Zeit von Dänen besetzt worden sein, als sie bis an die Schlei vordrangen. Auch Dahlmann (I. 71) scheint in dieser Hinsicht mit den Dänen übereinzustimmen.

Was das Land südlich von der Eckernförder Bucht betrifft, so geben auch die Dänen zu, dass dasselbe auch im 9ten und in den folgenden Jahrhunderten, wo die Eider die *politische* Gränze bildete, keine Bevölkerung dänischer Zunge hatte; s. Allen p. 14. 17. Worsaae p. 23. 26[38]). Wie sich später

38) Worsaae schreibt z. B. p. 26: «Die altdänische Sprachgrenze war im 9ten und 10ten Jahrhundert wirklich mit den Grenzwällen Kurgraben und Osterwall an der Schlei und dem Egernfjord identisch. Hier war also vor der Einführung des Christenthums die eigentliche Nationalgränze des dänischen Volks, dessen Aussenwerke: öde Heiden und grosse Waldungen bis zur Eider reichten.» Die Benennung des «dänischen Wohld» schreibt sich aus späterer Zeit her. — Allen p. 14: «Im Westen des Rurwirke und Danewirke breiteten sich undurchdringliche Moräste an beiden Seiten der Trene, bis hinüber in das Land der tapfern Friesen, aus. Ueberdiess war zu jener Zeit [um 840] die ganze Strecke

die *Volksgränzen* im Südosten und im Nordwesten, so wie im Binnenlande gestaltet haben, gehört nicht hieher. Wir wollen nun sehen, welche Vorstellung Herr Kruse sich von der Bevölkerung des südöstlichen Schleswigs im 9ten Jahrhundert macht. Er sucht nämlich hier den Ursitz der Ῥῶς oder den Rosogavi. Er hat versprochen, diese leere Hypothese in seinem Chronicon näher zu begründen. Einstweilen haben wir uns an seinen letzten Aufsatz (№ 12.) zu halten. Die in Klammern eingeschlossenen Worte rühren von mir her.

S. 217. «Die Rosengauer wohnten also wahrscheinlich [?] in der Gegend der Quellen der Eyder und gränzten südlich an die Obotriten nördlich an die Angeln. — Der Rosengau gehörte nicht zu Transalbingien» [allerdings nicht, sondern zum Gebiete südlich von der unteren Elbe]. — S. 218. Die Rosengauer «waren keine [?] Sachsen und so auch keine Holsteiner. Die Rosen wohnten meiner Ansicht [Einbildung] nach hauptsächlich [sic] im alten Rishaeret [nach welcher vergleichenden germanischen Grammatik ist *i* = einem *o*?] zwischen der Mündung der Schley [wo Gottfrieds Reich endete] und dem Eckernföhrder Hafen bis hinab zur Eyder, also in Schleswig. Diese Rosen [des Chron. Moiss.; in ihm giebt es kein Gentile der Art, sondern nur ein nomen pagi] habe ich auf unsere Rootsen [estnische Benennung der Schweden] und die Rhôs der Byzantiner gedeutet. — Da die Rhôs bei den Byzantinern mit den Nortmannen, deren Gränze die Eyder war [nein, nicht mit jütischen Normannen, sondern mit den Normannen oder Skandiern überhaupt; so Photius u. a. B.; s. Rodsen II. 373], identificirt werden: so ist es natürlich [?], dass [was?] für ihre Wohnsitze im Osten, an der Ostsee, also auch jenseits der Elbe am meisten spricht. — Die Ann. Moiss. unterscheiden deutlich: die Einwohner des Rosengaues [aber als Südalbinger] «nec non et illos *Saxones* qui ultra Albiam [in Nordalbingien] erant.» — S. 219: «Wäre der Rosengau östlich von der Weser und zwischen diesem Flusse und der Elbe gewesen: so würde Karl d. G. unstreitig diesen Gau auch dem Bremischen Biss-

---

zwischen Trene und Eider öde und unbebaut ... Im Norden von dieser (nationalen) Grenze [nämlich von den Wirken, der Schlei und der Eckernföhrde] war alles Dänisch, im Süden derselben alles Deutsch, oder wurde alles nach und nach Deutsch, sowie die südlich liegenden öden Gegenden von Holstein aus bebaut wurden.» Auch Dahlmann (Gesch. I. 22) weist auf die alten Waldungen im Süden hin.

thume im J. 787 mit unterworfen haben [was höchst wahrscheinlich der Fall war].»

Nach Hrn. Kruse wohnten also die erträumten «Rosen» gerade in der Gegend, wohin selbst die «tüchtigsten» dänischen Gelehrten keine Normannen im 9ten Jahrh. zu versetzen wagen. Dies geht nicht nur aus den oben angeführten Schriften von Allen und Worsaae hervor, sondern ist auch ganz deutlich wahrzunehmen, wenn man einen Blick auf die historisch-ethnographischen Karten wirft, die den antischleswig-holsteinischen Fragmenten beigegeben sind. Wir wollen nun die fränkischen Quellen befragen, nach welchen Hr. Kruse einen Rosogavi in das südöstliche Schleswig versetzt und hier einen normannischen Stamm, den der «Rosen», erfunden hat.

Annales Sancti Amandi.

804.

«Carlus imperator cum liberis suis et Francis Saxonia ingressus est, et aliquos iussit interficere, et aliquos per totum suum regnum dispergere.» (Pertz I. 14.)

Annales Laurissenses minores.

804.

«Karlus imperator Saxones absque bello a propriis finibus expulsos in Franciam conlocat.» (Pertz I. 120.)

Annales Juvavenses maiores.

804.

«Carolus Saxones expulit de patria eorum.» (Pertz I. 87.)

Annales Sancti Emmerammi Ratisponensis maiores.

804.

«Saxones ab ultra Albium (*sic*) expulsi.» (Pertz I. 93.)

Einhardi Annales.

804.

«Imperator Aquisgrani hiemavit; aestate autem in Saxoniam ducto exercitu, *omnes* qui *trans Albiam* et *in Wihmuodi* *) habitabant *Saxones* cum mulieribus et infantibus transtulit in Franciam, et pagos transalbianos Abodritis dedit. Eodem tempore Godofridus, rex Danorum, venit cum classe sua necnon et omni equitatu regni sui ad locum qui dicitur Sliesthorp, *in confinio regni sui et Saxoniae.*» (Pertz I. 191.)

*) «Pagus, in quo Brema, intra Albim et Wisoram.» Pertz. —

Annales Laureshamenses a. 797: «Introivit rex Carlus in Saxonia, et pervenit ad pagum, qui dicitur Wihmuoti.»

Einhardi Vita Karoli M. c. 7.

«... decem milia hominum ex his [Saxonibus] qui utrasque ripas Albis fluminis incolebant, cum uxoribus et parvulis sublatos transtulit, et huc atque illuc per Galliam et Germaniam multimoda divisione distribuit. Eaque conditione a rege proposita et ab illis suscepta, tractum per tot annos bellum constat esse finitum, ut abiecto daemonum cultu, et relictis patriis caerimoniis, christianae fidei atque religionis sacramenta susciperent, et Francis adunati, *unus* cum ei *populus* efficerentur.» (Pertz II. 447).

Einhardi Annales nach dem Codex 96.

804.

«... Incipienteque aestatis tempore ad Aquis palatium revertens, exercitum in Saxoniam misit. Transitoque Rheno generalem conventum Francorum habuit iuxta Lippiae fontem. Sumptoque inde itinere, per Saxoniam profectus, castra metatus est in loco qui dicitur Holdonstat*)... Missisque inde exercitibus suis *per diversas partes Saxoniae*, tam perfidos illos (*ad*) quos *ultra Albiam* transierat, quam illos qui *in Wigmoti* manebant, et frequentibus maleficiis *populum Saxonum* a via veritatis averterant, cum mulieribus et infantibus Deo auxiliante sapientissima dispositione *de Saxonia* per diversas vias dirigens, funditus exterminavit, et per Gallias ceterasque regiones regni sui sine ulla laesione exercitus sui dispersit.» (Pertz I. 191.)

*) Hollenstedt in der Gegend von Harburg.

Chronicon Moissiacense.

787.

«Et beatus Villeadus ordinatus est episcopus 8 Id. Julii super Wimodia, et super Riustere et Asterga et Lara, vel Nordedi et Wangia*); et ibi docuit verbum Dei, et baptizavit eos in primis.» (Pertz II. 257. I. 298. — Cf. die zu Grunde liegende Ansgar'sche Vita S. Willehadi bei Pertz II. 388).

*) «Wimodia latiori sensu accepta, pagis Wolsatia, Hadululoha, Kedingorum, et Ostogau una cum Rosogau, inclusis. Pagi Riusteri et Asterga sunt Rustringia et Astringia, Lara Lorgoe, Nordedi pagus Norden in Frisia, Wangia Wangerland, cui et insula Wanger-ooge adcensenda est. Hinc intelligitur, quinam decem pagi a Karolo M. dioecesi Bremensi tributi et in duos maiores divisi sint.» Pertz.

789.

»Obiit beatae memoriae Willeadus, episcopus et doctor verbi Domini, 6. Idus Novembris in aquilonis partibus Saxoniae« (Pertz II. 257).

804.

»Aestatis tempore Karolus movit exercitum magnum Francorum, et perrexit *in Saxonia*, et abiit ultra Alaram ad locum qui vocatur Oldonastath; et venit ad eum ibi rex Abotritorum nomine Drosuc et detulit ei munera multa. Et deinde misit imperator scaras suas in *Wimodia* et in *Hostingabi* et in *Rosogabi* *), ut *illam gentem* foras *patriam* transduceret; nec non et *illos Saxones* qui *ultra Albiam* erant, transduxit foras, et divisit eos in regnum suum ubi voluit.« (Pertz II. 257. I. 307.)

*) Rosogavi nach anderen Codd. — »Pagi Wimodia, Hostingabi, *Rosogavi* in regni Hannoverani ducatu Bremensi, ad Wisaram et Wummam, Hostam seu Ostam, et *circa Rosfeldum sive Harufeldum* siti erant.« Pertz.

Der gleichzeitige Einhard berichtet also in s. Annalen, dass die *Saxones*, welche i. J. 804 in das Frankenland versetzt wurden, *trans Albiam* und *in Wihmuodi* (also cis Albiam oder südlich von der Elbe) wohnten. Nach E. Vita K. bewohnten sie *utrasque ripas Albis fluminis*, also nicht die der Eider oder der Schlei. Nach dem Cod. 9^b der Einhard'schen Annalen liess Karl nach *verschiedenen Theilen des Sachsenlandes* seine Armee ziehen und Saxones *ultra Albiam* werden ebenfalls den Saxones *in Wigmoti* entgegengesetzt. Von einer Versetzung eines *nichtsächsischen* Stammes i. J. 804 steht also weder in den Einhard'schen noch in anderen Berichten ein Wort.

Herr Kruse aber weiss, dass auch nichtsächsische Rebellen aus dem heutigen Schleswig ins Frankenland abgeführt wurden. Er hat nämlich zwischen den Zeilen des Chron. Moiss. gelesen, dass die Bewohner des Rosogavi keine Sachsen, sondern Schleswiger waren. Sie waren also nach ihm, da er die erdachten »Rosen« mit den Ῥῶς der Byzantiner identificirt und die Halfdaniden für »Rosenfürsten« ansieht, — *Jüten*. Der gleichzeitige Einhard, der Kanzler des Kaisers Karl d. G., war also nach unserem Interpreten schlecht unterrichtet, wenn er nur von Wegführung der Sachsen spricht. Auch der cod. 9^b der Einhard'schen Annalen, der etwas ausführlicher die Abführung des populus Saxonum bespricht und

die Rebellen diesseits und jenseits der Elbe in diversis partibus Saxoniae wohnen lässt, ist dem Interpreten keiner Beachtung werth.

Woher auch die Nachricht des Chron. Moiss. über die Wegführung der sächsischen Rebellen stamme, — sie stimmt vollkommen mit der Einhards überein. Wie dieser, so unterscheidet auch der Chronist zwischen Sachsenland und Frankenland. Nach Einhard wurden die Sachsen *in Franciam* oder *in Galliam et Germaniam* abgeführt; nach dem Chron. Moiss. versetzte sie Karl *in regnum suum*, d. h. also aus Sachsen, wohin er aus Franken Executionstruppen geschickt hatte. Das Chron. M. macht, wie Einhard, zugleich einen Unterschied zwischen südelbischen und nordelbischen Sachsen. Der Cod. 9^b Einhards lässt das Heer *diversas partes Saxoniae* durchziehen. Das Chron. Moiss. führt diese namentlich an und zwar so, dass es von Süden nach Norden geht. Die *illa gens*, welche es zuerst nennt, hat zu ihrer *patria* die 3 Gaue. *Wimodia* liegt, wie selbst Herr Kruse zugiebt, im Sachsenlande, in Südalbingien und der *Hostingabi* (Ostingabi) hat seinen Namen von der Oste, einem Nebenflusse der Elbe, im heutigen Hannover. Wie kann man nun den auf diese beiden südalbingischen Gaue *unmittelbar* folgenden *Rosogavi* nach Schleswig versetzen! Wenn dieser Gau *ultra Albiam* gelegen gewesen wäre, so hätte ihn der Chronist ganz am unrechten Orte genannt. Von überelbischen Sachsen (in Holstein) hatte er gar noch nicht gesprochen. Auf diese kommt er erst nachher. *Nec non et illi* Saxones qui *ultra* Albiam erant soll doch bei ihm einen scharfen Gegensatz zu der *illa gens* der drei Gaue ausdrücken. Da nun endlich auch in dem Chron. Moiss. keine Spur von nichtsächsischen Rebellen vorkommt, so muss Herr Kruse einräumen, dass er allgemein verständliche Quellen *mit gewohnter Flüchtigkeit* behandelt hat. Jeder Latinist, auch wenn er nicht den geringsten Begriff von der niedersächsischen Geschichte hat, wird Hrn. Kruses Interpretationsweise für willkürlich erklären.

Um seinen schleswig'schen Rosogavi zu retten, beruft sich unser Interpret auf ein argumentum a silentio. Fehlen denn aber in der Nachricht des Chr. Moiss. (a. 787) nicht auch

andere Gaunamen? Ausserdem frägt es sich, ob nicht der Rosogavi bisweilen unter einem anderen Namen vorkam oder in kirchlicher Hinsicht einem anderen Gau untergeordnet war.

Auf eine ganz sonderbare Weise hat Hr. Kruse seine Ansicht über den Rosogau in zwei früheren curiosen Aufsätzen entwickelt. Er berief sich darauf noch i. J. 1847. In № 6. (p. 181) heisst es:

«In der Ueberzeugung [von der Richtigkeit der willkürlichen Voraussetzung], dass der eigentliche Stammsitz [мѣстопребываніе, Wohnsitz] normannischer Fürsten [der Halfdaniden] in Südjütland [?] war, richtete ich besonders mein Augenmerk auf das Land an der Eider, und fand [wähnte zu finden], dass dort zur Zeit Karls d. G. ein Gebiet den Namen Rosengau führte. Karl d. G. zog gegen die Bewohner dieses Gaues zu Felde, weil sie in seine Besitzungen Einfälle gemacht hatten; eben so zog er auch gegen die Transalbinger (Sachsen) zu Felde. Beide unterwarf er, siedelte sie, allein wahrscheinlich nicht alle, in seine Länder über. Der zurückgebliebene Theil [nämlich der Rosengauer in Südjütland oder dem südöstlichen Schleswig] war vielleicht derjenige, welcher, nach Nestors Worten, mit Rurik nach Russland zog.»

Natürlich las Herr Kruse *nach seiner alten Gewohnheit* zwischen den Zeilen des Chronisten, dass i. J. 804 nur ein Theil seiner angeblich schleswig'schen Rosengauer versetzt wurde. Woher hätte er denn sonst die Русь oder Rosengauer Ruriks um 860 [39]) nehmen sollen? Bei einem sorgfäl-

39) Nicht i. J. 862, wie gewöhnlich und auch von Hrn. Kruse angenommen wird, dessen chronologische Berechnungen auf dem Gebiete der fränkischen, jütischen, dänischen, schwedischen und russischen Geschichte des 9ten Jahrhunderts eben nicht als musterhaft empfohlen werden können. Zuvörderst ist ihm anzurathen, sich mit der (ihm i. J. 1847 noch unbekannten) höchst wichtigen Chronologia Ansgariana von Lappenberg zu befreunden. S. Ad. Schmidts allgem. Zeitschrift für Geschichte. 5ter Band. Berlin 1845. p. 546 — 549. Das J. 829, in das Lappenberg die erste Reise Ansgars nach Schweden setzt, glaube ich noch auf eine andere Weise in Schutz nehmen zu können. Durch die verbesserte Chronologia Ansgariana hat das chronologische System des Hrn. Kruse einen schweren Stoss (s. Note 29) erlitten. Auch liesse sich sonst noch überzeugend nachweisen, dass er die Zahlen der Franken auf eine ganz mechanische, rein äusserliche Weise mit den pseudonestor'schen Zahlen verknüpft hat. Es gehört wahrlich

tigeren Studium der Quellen hätte Hr. Kruse sich leicht aus der Verlegenheit ziehen können und kein «vielleicht» zur Begründung seines Wagesatzes nöthig gehabt. Es war ja später (i. J. 811) wenigstens einem Theile der i. J. 804 weggeführten Völkerschaften gestattet worden, wieder in ihre alten Sitze zurückzukehren. Freilich ist dabei wieder nur von deportirten Sachsen aus Transalbingien, das damals (im *politischen* Sinne) bis an die Eider reichte, die Rede [40]).

---

kein grosser Scharfsinn dazu, um einzusehen, dass Nestor für rein russische Begebenheiten bis auf den Tod Ruriks *Zahlen* weder geben *wollte* noch *konnte*. Mehrere seiner indirecten chronologischen Angaben (wie z. B. dass Igor i. J. 879 noch дѣтескъ вельми, d. h. c. 3 oder höchstens 5 Jahre alt war), existiren natürlich für Hrn. Kruse nicht. Dagegen lernen wir von Hrn. Kruse, dass der jütische Rorik, (der i. J. 873 verschwindet und angeblich der leibhaftige Sohn Siegfried Halfdans und der Vater Igors war), noch in einem Alter von c. 70 — 80 Jahren Vaterfreuden erlebte.

40) In der sog. Stiftungsurkunde Kaiser Ludwig d. Fr. für das Erzbisthum Hamburg heisst es: «Genitor noster . . Karolus omnem Saxoniam ecclesiasticae religioni subdidit, iugumque Christi adusque terminos Danorum atque Slauorum, corda ferocia ferro perdomans, ferre docuit. Vbi inter has utrasque gentes Danorum siue Winedorum ultimam Saxoniae partem sitam et diuersis periculis, temporalibus uidelicet ac spiritualibus, interiacentem prospiciens, pontificalem ibidem sedem fieri decreuit trans Albiam. *Vnde postquam terram, Nordalbingorum laxata captiuitate, quam ob multam perfidiam in ipsis christianitatis initiis patratam per septennium passi sunt,* ne locus ille a *barbaris* inuaderetur, *Eberto comiti restituere preceperat* etc. S. Lappenbergs Hamburgisches Urkundenbuch. 1. B. 1842. p. 10. 11. 12. 792., wo nachgewiesen ist, dass manche Stellen dieser Urkunde dem 9ten Jahrhundert angehören. Ueber Echert s. p. 12. — Obgleich es nun (p. 12) weiter heisst: *Postmodum uero captiuis optatam ad patriam undique confluentibus . . .*, so kehrten doch nicht alle nordalbingische Sachsen zurück; denn noch a. 996 wird der Saxones, qui Northelbinga dicuntur (s. Zeuss 397; vgl. Pertz VIII. 290) gedacht. — Falkenstein (s. später) versuchte nachzuweisen, dass die versetzten Sachsen im Frankenreiche ihren neuen Niederlassungen altsächsische Ortsnamen gegeben hätten. Man darf nicht ausser Acht lassen, dass Karl d. G. zu verschiedenen Zeiten Sachsen als Gefangene abführte.

Ob i. J. 804 einzelne friesische Gemeinden zugleich mit den Sach-

In № 3 (pag. 13 — 71) lesen wir pag. 33:

«Zur Zeit der Regierung Karls d. G. finden wir [wähnen wir zu finden] auf der Gränze der Normannen einen Rosengau, dessen Bewohner ultra Albiam in die [?] Länder versetzt wurden, welche den Franken um Bremen gehörten. Dieser Gau gehörte nicht zum Gebiete der transelbischen Sachsen [allerdings nicht]; denn [!] in den Ann. Moiss. heisst es da, wo sie die Uebersiedelung schildern: *nec non et illos* [s. oben] Saxones qui ultra Albiam erant transduxit foras, et divisit eos in regnum suum ubi voluit.»

«Die späteren Rosengauer [also die angeblich im Jahre 804 «ultra» Albiam aus Schleswig verpflanzten!] wohnten an der Oste im Bremer Bisthum. Jetzt heisst diese Gegend *das alte Land*. S. Falkenstein in Martinières geogr. Lexicon s. a. Rosogau. Zugleich mit ihnen wurden die Hostingauer [in Germaniam et Galliam = Franciam nach den Quellen, und nicht in Saxoniam, wie Hr. Kruse träumt] versetzt, und von ihnen erhielt vielleicht [nach Hrn. Kruses neuerfundener Grammatik] der Fluss Oste seinen Namen [umgekehrt führten die Ostengauer und zwar vor 804 ihren Namen von der Oste].»

Hr. Kruse findet also in den Chron. Moiss. zwei «Rosogavi» erwähnt. Denjenigen, welcher allein in der Chronik steht, versetzt er ganz richtig in das Gebiet südlich von der unteren Elbe und zwar nach einem Gewährsmann, den das geographische Hülfsbüchlein und somit auch Hr. Kruse nicht näher bezeichnet. Dieser Gewährsmann ist jener Falkenstein, welcher in s. Nordgauischen Alterthümern (Schwabach. 1734. p. 322) schreibt: «An der Oste, den Strom «aufwärts gerechnet, wo die Schwinge hineinfällt, lag der Pa«gus Rosogau, welcher Strich Landes heutiges Tages das alte «Land genennet wird, da wohnten die Rosogaver.» Der gelehrte Geograph von Spruner (hist. geogr. Handatlas. Gotha 1846) setzt auf der Karte № 12 den Rosogavi an das südliche Ufer der unteren Elbe; an die südliche Gränze des Ro-

---

sen versetzt wurden, ist nicht ganz sicher. In der Vita Ludov. Pii (Pertz II. 619) steht: «Quo etiam tempore (auf dem Reichstage zu Paderborn i. J. 815) Saxonibus atque Frisonibus ius paternae hereditatis, quod sub patre ob perfidiam legaliter perdiderant, imperatoria restituit clementia ...» Vgl. damit Ann. Laur. a. 777 (Pertz I. 158) und Regino (I. 559), ferner das Capitulare Paderbrunnense v. J. 785 (III, 48).

sogavi setzt er Hollenstedt, wo Karl d. G. i. J. 804 sein Hauptquartier aufschlug.

Genauere Angaben über die Lage des Rosogavi habe ich in neueren Werken nicht auffinden können. Welche Gründe Pertz gehabt hat, einen inneren Zusammenhang zwischen *Rosogavi* und *Rossenfeld* = *Harsefeld* anzunehmen, ist mir unbekannt. Ueber Harsefeld geben verschiedene Quellen Auskunft.

Annalista Saxo.

a. 969. [Comes Heinricus de Stadhe] construxit castrum in loco qui *Herseveld* dicitur. — a. 979. Duobus monasteriis, scilicet in Alesleve et *Hersevelden* constitutis ... — a. 1010. Heinricus comes, filius Heinrici de Stathe, destruxit castrum *Herseveld*, quod pater suus exstruxerat, et fecit ex eo monasterium et congregationem canonicorum. — a. 1087. Iste Udo et mater eius ... expulerunt clericos de loco sue constructionis *Herseveld* et posuerunt illic monachos. — a. 1101. Congregatio monachorum in *Rossenvelde* cepit institui ... — a. 1106. Udo, marchio aquilonaris ... ad locum qui *Rossenvelde* dicitur est delatus, ... de hoc seculo migravit ... Auch Thietmar (a. 994) und Albert v. Stade (a. 1144) gedenken der *civitas Hersevel* und des castrum *Hersevelde*.

Chronicon Harsefeldense.

Der erste Theil der Vogt'schen «Monumenta inedita rerum germanicarum praecipue Bremensium. Brem. 1740.» ist mir nicht zugänglich. Die Angaben von Lappenberg (in dem Pertz'schen Archiv VI. p. 334, in s. Hamburgischen Urkundenbuche 1. Th. 1842. p. 819. 823 und in s. Ausgabe des Adamus Bremensis p. 359) und Waitz (in s. Ausgabe des Annalista Saxo p. 545) will ich unbenutzt lassen, aus Besorgniss in Irrthümer zu verfallen.

Wenn man sich die Gränzen des alten Sachsenlandes und die geographische Lage der zwei dem Rosengau benachbarten Gaue Wigmodi und Ostengau veranschaulicht, wenn man ferner die Nachricht der Chronik in Betracht zieht, dass Karl a. 804 die Aller überschritt und dann in Hollenstedt (in der Nähe von Harburg) Halt machte, so darf man vermuthen, dass das Chron. Moiss. die Gaue nach ihrer geographischen Lage nannte. *Wigmodi* lag am rechten Ufer der Weser und gränzte nördlich an den *Ostengau*, der (nach Lappenberg) am linken Ufer der mittleren Oste lag. Es bleibt nun für «*Rosogavi*» au-

genscheinlich unter den ächtsächsischen[41]) rebellischen Gauen das Land am rechten Ufer der Oste bis zur Elbe hin übrig, namentlich das Land an der Schwinge, wo später die Grafen von Stade auftraten. Südlich von Stade lag Harsefeld. Nachdem der Chronist den Ostengau und den Rosogau genannt hatte, brauchte er keinen Sprung zu machen, um schliesslich Transalbingien zu nennen.

Man wird von mir nicht verlangen, dass ich diese Andeutungen weiter ausführe. Die Gau- und Diöcesaneintheilungen des alten Niedersachsens sind nach den verschiedenen Zeiten so verschieden, dass die weitere Aufhellung dieses Gegenstandes anderen Historikern[42]) überlassen bleiben muss. Nur über die Möglichkeit eines Zusammenhanges zwischen den Benennungen Rosogavi und Harsefeld soll hier noch eine Vermuthung ausgesprochen werden.

Möglich wäre es allerdings, dass zwischen Rosogavi und Harsefeld ein gewisser innerer (sprachlicher) Zusammenhang bestände. Es soll hier ein Versuch gemacht werden, denselben einiger Maassen wahrscheinlich zu machen. Es kann dieser Versuch zugleich zur Warnung für gewisse Leute dienen, welche in fremden Orts- und Ländernamen Analoga zu Русь aufsuchen, ohne vorher die *formelle Geschichte* solcher Namen erforscht zu haben. In einer Urkunde (s. Mösers Gesch. v. Osnabrück. Werke VIII. p. 9) heisst ein i. J. 860 gestiftetes Nonnenkloster in Niedersachsen *Hertzbrock*. Anderwärts (s. Erhards Regesta Hist. Westf. I. p. 108) heisst es *Horsebrok, Herzebrok, Rossebroc*. — Die Ann. Hildesheimenses erwähnen a. 953 (Pertz V. 58) ein castellum *Rossadal;* in den Ann. Quedlinburg. (ibid.) heisst es *Rosodal;* in Ann. Lamberti

41) Friesen hatten sich ebenfalls öfters mit den Sachsen gegen Karl d. G. empört. Es ist aber nicht wahrscheinlich, dass mit *Rosogavi* der altfriesische Gaue *Hriustri* (Rustringen an der Jahde) gemeint ist, obgleich die Urform von demselben *Hriostri* (s. Richthofen p. 127) gelautet haben mag.

42) Lappenberg konnte auf seiner dem Hamb. Urkundenb. beigegebenen Karte: «Das Hamburgisch-Bremische Erzstift 1200 — 1300 mit den alten Landes- und Kirchlichen Eintheilungen» den Rosogavi unerwähnt lassen. — Schaumann (s. bei ihm p. 221) hat ihn ebenfalls geographisch nicht bestimmt.

(p. 59) *Rossadal*. Der Niedersachse Widukind (Pertz V. p. 456. 450) nennt es *Horsadal*, wofür es noch eine Variante *Horsedal* giebt. Dies ist (s. Wedekinds Noten I. 28) das heutige *Rossthal* in Baiern. Wer noch des naiven Glaubens lebt, dass jeder alte Ortsname leicht und sicher zu etymologisiren ist, wird nun auch sofort den Sinn von *Rosogavi, Harsefeld* = *Rosenveld* = *Rossenvelde* = *Hersevelde* zu errathen sich getrauen. Er braucht ja nur daran zu denken, dass alle mit PF anlautenden Substantiva, wie z. B. *Pferd*, Fremdwörter in der deutschen Sprache sind, dass im 9ten Jahrh. für *Pferd* andere Wörter üblich waren (z. B. althd. *hros*, angels. *hors*, altnord. *hros*, altfries. *hars, hors, hers, ros*), ferner dass sogar Heroen, wie die sächsischen *Hengist* und *Horsa*, Pferdenamen führten, dass der germanische Pferdecultus (s. Grimms Myth. II. 621) noch lange während der christlichen Zeit hie und da fortdauerte. Wer gewagte Combinationen liebt, kann endlich an die den Göttern geweihten Rosse der Germanen und Slawen, an die heiligen Pferdehaine denken und dann etwa gar noch spätere Namen (s. Lappenbergs und Spruners Karten) für jüngere Bezeichnungen von *Rosogavi* annehmen, in welchem s wahrscheinlich scharf ausgesprochen wurde.

Gesetzt aber auch, dass ein *Pferdegau* in Niedersachsen weder sprachlich noch historisch in Schutz genommen werden könnte, so bliebe doch die Kruse'sche Deutung von *Rosogavi* durch *Russengau* ein etymologisches Kunststück nach der Weise des 18ten Jahrhunderts, wo man noch nicht gelernt hatte, *Achtung vor dem lebendigen Buchstaben* zu haben. Wer an eine grammatikalische Analyse von Русь gehen will, darf vor allen Dingen die Natur des so bedeutungsvollen Halbvocals ъ nicht verkennen. Er weist hier offenbar auf finnische Vermittelung hin. Liwen, Esten, Ingrier und eigentliche Finnen werden wol nicht erst c. 850 (nach einer gemeinschaftlichen Verabredung) ein und denselben Namen zur Bezeichnung der Schweden angenommen haben; sie hatten schon Jahrhunderte früher mit den Schweden zu thun und also einen Namen zur Bezeichnung derselben längst nöthig gehabt.

Weil nun Сумь *lautlich* und *begrifflich* nicht von dem finnischen Suomi, folglich Русь nicht von Ruossi, ferner Ruossi

nicht von Ruotsi und Roots getrennt werden darf, so muss in Ῥῶς und Rhos schlechterdings eine Dentalis ausgefallen sein. Ob und in welchem Falle besonders ein solcher Ausfall in der Norræna Statt fand, — dies lehrt die geschichtliche Grammatik. Rodslag (mit langem o wie in Roslag, Rooskarla, Rospiggar; Rospiggska, die Mundart der Rospiggen) ist nicht das einzige altnordische Wort, welches in dieser Beziehung ein Analogon zu Ῥῶς abgiebt und mit ihm also in — *formeller* (nicht aber in begrifflicher[43]) Hinsicht verwandt ist. Herr

43) Ich gedenke nächstens meine Untersuchungen über diesen Gegenstand (vgl. oben Note 8) abzuschliessen. Bei dieser Gelegenheit werde ich auch die Gründe auseinandersetzen, welche mich veranlasst haben, früher aufgestellte Sätze zu modificiren. Einstweilen kann ich nicht umhin, Hrn. Kruse aufzufordern, dass er sich die Interpretirung officieller Documente, wie z. B. des byzantinisch-fränkischen von 838 — 839, nicht so leicht mache. Wie so oft, so bemerken wir auch hier, dass Hr. Kruse zwischen den Zeilen der Chronisten zu lesen versteht. Am fränkischen Hofe erfuhr man aus dem griechischen Schreiben und in Folge genauerer Erkundigung, dass die «quidam» den Namen «Rhos» führten und dass sie ihrer Nationalität nach zum Schwedenstamme gehörten. Diese zwei Sätze sind *unzertrennlich* bei dem Chronisten. Hr. Kruse aber will noch wissen, dass die «quidam» den Namen «Rhos» nur fälschlich geführt hätten. Davon steht kein Wort bei dem Chronisten. Nach ihm schien den Franken weder der Name der «Rhos», noch ihre schwedische Nationalität verdächtig; wol aber vermuthete man, dass jener Reise nach Byzanz ein anderer *Zweck* als der angegebene zu Grunde läge. Dieser Verdacht erwies sich wahrscheinlich (s. Rodsen II. 199 — 201. 203 — 206. 210. 212) als unbegründet; jedenfalls hebt er die Aussage des Chronisten, dass die Rhos ihrer Nationalität nach — Schweden waren, nicht auf. Da Hr. Kruse in einem seiner Aufsätze (№ 2.) die Stelle des Prudentius in grammatikalischer Hinsicht offenbar nicht verstanden hat, so ist ihm zu rathen, sich zwischen «Sueonum» und «exploratores» ein : zu machen; denn von «comperit» hängt «exploratores» nicht ab.

Es ist aber auch, wenn man jene Stelle rein historisch betrachtet, ganz undenkbar, dass jene Abgeordneten sowohl in Byzanz als auch im Frankenreiche unter einem falschen Namen aufgetreten seien. Verschmitzte *Schweden*, die durch Russland nach Byzanz zu reisen und von hier durch Franken nach Schweden zurückzukehren sich entschlossen, sollen nicht gewusst haben, dass dem fränkischen Kaiser Mittel und

Kruse scheint freilich von der Existenz einer geschichtlichen Grammatik noch nichts zu wissen und mit den Phasen nicht vertraut zu sein, welche Русь in formeller wie in begrifflicher Hinsicht durchlaufen ist. Sonst würde er sich hüten, die Wrosnen des angelsächs. Wanderliedes sofort [44]) mit Roso-

---

Wege genug zu Gebote standen, um zu erfahren, ob es unter den Schweden ein Königsgeschlecht Namens «Rhos» gäbe! Man braucht nur die Vita Ansgarii *mit Aufmerksamkeit* zu lesen, um sich davon zu überzeugen, dass die Schweden — und für ächte Suiones hält selbst Hr. Kruse die «quosdam» von 838 und 839 — mit dem Frankenreiche schon ziemlich bekannt waren. Als Schweden mussten jene «gestir» oder «negotiatores» wissen, dass der jütische Oberkönig Erik einst mit vielen Grossen in Schweden gelebt hatte, dass er in häufigem Verkehr — wie z. B. auch a. 839 — mit dem Kaiser stand, dass man a. 829 am fränkischen Hofe Gesandte des schwedischen Oberkönigs kennen gelernt hatte, dass Ansgar, — der Erzbischof für den Norden und der Freund des Kaisers —, $1^1/_2$ Jahre in Schweden das Christenthum gepredigt hatte, dass damals schwedische Kaufleute nach Schleswig und Dorstadt reisten, dass gerade in jener Zeit selbst Schweden sich in Dorstadt taufen liessen, dass Gautbert — von c. 835 an — in Schweden die Ansgar'sche Mission fortsetzte, dass man am fränkischen Hofe sie leicht der Sprache nach als Schweden, Dänen oder Jüten unterscheiden konnte u. s. w. — Die Männer, welche i. J. 838 (vielleicht von Ruriks Vater) als «amicitiae petitores» nach Byzanz geschickt wurden, sind demnach als die Vorläufer Askolds (c. 862) und der Oleg'schen Gäste i. J. 881 (s. Rodsen II. 210) zu betrachten. I. J. 838 waren wahrscheinlich die «Ῥῶς» Askold und Dir schon geboren; sie ahmten c. 862 das Beispiel der «Rhos» von 838 nach und Photius schrieb von ihnen, dass sie noch a. 866 «ἐν προξένων τάξει» (vgl. das «amicitiae causa» des Prudentius) getreten wären.

Hr. Kruse beruft sich auch gern darauf, dass Nestor neben den überseeischen Русь auch Свеи nenne. Dies *musste* er von seinem Standpunkte aus thun. Hrn. Kruse verdankt freilich die Nestor'sche Terminologie noch keine Aufklärungen. Nestors «Murmanen» sind keine Jüten, sondern «Norweger», wie aus verschiedenen Stellen der russischen Annalen und Urkunden hervorgeht. Die Russen haben jene Form nach einer ächt nordskandischen gebildet.

44) Den angelsächs. Dativ Plur. Vrosnum deutete zuerst nicht ohne Vorsicht Lappenberg (in den Berliner Jahrbüchern für wissensch. Kritik. 1838. Aug. № 22) auf die schwedischen Rhos des J. 838. Ettmüller (in s. Ausgabe des «Sängers Weitfahrt. Angelsächs. u. deutsch

gavi und Русь und Roots(i) zusammenzustellen; doch es wäre wol eine eitele Hoffnung, von Hrn. Kruse zu erwarten, dass

---

Zürich 1839 p. 19) aber spannte ihn schon auf die etymologische Folterbank und verwies auf die «Dromiten» der Byzantiner, worüber er ausführliche Belehrungen in meinem Anhange zu Krugs Forschungen finden kann. Nun kam Hr. Kruse mit seinem curiosen Aufsatze № 3: «Russen in Deutschland vor der Völkerwanderung.» Später hat Müllenhoff (in den Nordalbingischen Studien. 1ster Band. Kiel 1844. p. 160) die Zusammenstellung der Wrosnen mit schwedischen «Rhos» verworfen und sie mit den Bewohnern des unterelbischen Rosogavi zusammengestellt, indem er an den häufigen Abfall von v im Anlaute (s. Grimms Ges. d. d. Spr. II. 653) erinnerte; allein diese Annahme ist ebenfalls unsicher, weil ein Zusammenhang zwischen *Rosog*avi und *Harse*feld wenigstens denkbar ist. Noch später (s. Allgemeine Zeitschrift für Geschichte. Von A. Schmidt. 8ter Band. Berl. 1847. p. 212) nannte er Holen, der den «Vrosnum» gebot, einen alten mythischen König einer friesischen oder sächsischen Völkerschaft, stellte ihn mit ähnlichen mythischen Wesen zusammen und verwies dabei auch auf Grimms Myth. (pag. 617). — Auch Ed. Pabst, der rüstige Bekämpfer Kruse'scher Wagesätze, hat von dem ungeniessbaren Wrosnenbrei seines Gegners gekostet. S. Bunges Archiv. V. Dorpat. 1846. p. 42. — Thorpes Ausgabe des Exeter Codex (London 1842) kenne ich nicht. — J. Grimm hat, wenn ich mich nicht irre, jenes räthselhafte «Wrosnum» in seinem neuesten Werke unerklärt gelassen.

Mir scheint jede Zusammenstellung dieses Namens mit dem der Rhos des J. 838 und 839 eine kühne zu sein, so lange man nicht einmal weiss, ob man für den Dativ Plur. Vrosnum einen Nom. Sing. Vrôsa oder Vrosn (Plur. Vrôsan oder Vrosnas) voraussetzen soll. Das N scheint stammhaft zu sein, ist aber für einen Sprachforscher wie Hr. Kruse natürlich überflüssig. Nicht viel gewonnen ist mit Ettmüllers Bemerkung, dass bei den Skandiern die Stelle des ihnen fehlenden Anlautes Vr ein Hr vertrat. Uebrigens habe ich längst vermuthet, dass Rods mit einer schwachen Aspiration anlautete, die von Finnen, Slawen und Germanen in vielen alten Wörtern abgeworfen wurde. Nur hat mich weder jene byzantinisch-fränkische Form Rhos, noch Ettmüller auf diese Vermuthung gebracht.

Zu bemerken bleibt noch, dass Hr. Kruse (in № 12) glaubt, der Sänger nenne v. 31 — 44 alle Völker in streng geographischer Aufeinanderfolge. Langobarden und Hätveren (im Geldern'schen) kümmern ihn freilich nicht, wahrscheinlich auch nicht die Untersuchungen von Müllenhoff und Grimm, bei denen er sich sonst vielfache Belehrungen über diesen Gegenstand holen könnte.

er *dem lebendigen Buchstaben* ein Recht der Existenz zugestände und dass er sich die begriffliche Entwickelung eines Wortes im Zusammenhange mit seiner formellen Umwandelung zur klaren Anschauung brächte. Er ist einmal gewohnt, nach der veralteten mechanischen Weise Ortsnamen und Völkernamen zu verknüpfen, ächte Göttermythen und Heroensagen historisch zu deuten, Originalquellen von den späteren Compilatoren ungeschieden zu lassen, allgemein verdächtigte Quellen ohne Kenntniss ihrer inneren Genesis zu benutzen und erdachte Zahlen späterer Abschreiber den Chronisten selbst aufzubürden. Demnach ist aber auch der Schluss erlaubt, dass der grosse Umschwung in der linguistischen und historischen Kritik während des letzten Menschenalters Hrn. Kruse unbekannt geblieben ist.

§ 9. *Nach Saxo und dem isländischen Sögubrot fiel in der Brawallaschlacht der Schwede Rögnwald, genannt der Hohe oder Regnaldus Ruthenus.*

Saxo und ein isländisches Sögubrot (wahrscheinlich ein Bruchstück aus der Skiöldungensage) führen fast in derselben Ordnung eine Menge Kämpen namentlich an, welche in der Brawallaschlacht auf der Seite des Dänenkönigs oder auf der des Schwedenkönigs fochten. Diese Namen fanden sich schon in der dem lateinischen wie dem isländischen Berichte zu Grunde liegenden Urquelle vor, deren poetische Fassung bei Saxo auch hie und da noch durchleuchtet[45]). In wie weit jene Kämpenliste historische Glaubwürdigkeit verdient, wird sich nicht mehr auf eine genügende Weise bestimmen lassen. Gegen die historische Existenz mehrerer namentlich angeführten Personen dürfen Zweifel erhoben werden.

Mir kommt es hier nicht darauf an, in jenen zwei Berichten den überwiegend dichterischen Stoff von dem spärlichen geschichtlichen Stoffe zu sondern. Es verlohnt sich aber der Mühe, zu untersuchen, welche Ansicht Saxo und das Sögubrot von einem der Hauptkämpen in dem schwedischen Heere

45) S. Mullers critisk Undersögelse pag. 112.

hegten. Eine Analyse eines jeden dieser beiden Berichte wird uns vielleicht in den Stand setzen, uns einen Begriff von der Vorstellung zu machen, welche die beiden zu Grunde liegende Urquelle von jenem Kämpen hatte.

Saxo Grammaticus.

«At Sveonum fortissimi hi fuere: Ar, Backi, Keclu, Karll, Croc agrestis, Guthfast, Gummi e Gyslamarchia. Qui quidem Frö dei necessarii [«Islandice áttungr, Danice Ætlinge, ex stirpe Freyeri sive ex stirpe Ynglingorum procreati.» Müller.] erant et fidissimi numinum arbitri. Ingi quoque et Oly, Alver, Folki, patre Elrico nati, Ringonis militiam amplectuntur, viri quidem manu prompti, consilio vegeti, proximaque Ringonem familiaritate complexi. Iidem quoque ad Frö deum generis sui principium referebant. Inter quos et Simundus aderat ex Sigtun oppido, forensis quidem athleta, emptionumque ac venditionum contractibus assuetus. Huic additur Frosty cognomento crucibulum. Cui sociatur Alf elatus, e vico Upsala. Idem et jaculari promptus et in acie praeire solutus erat. At Olonem septem reges manu consilioque promptissimi stipavere, Holty videlicet et Hendill, Holmar, Levy et Hama; quibus *Regnaldus Ruthenus, Rathbarthi nepos*, ascribitur..... Thrygir quoque et Torwil divisim navigantes duodenas ductavere puppes. Caeterum in tota Ringonis classe navium duo millia quingentae repertae sunt. Guttonica vero classis in portu, cui Garnum nomen, Sveticam opperiebatur. Itaque Ringo terrenum ductabat agmen; at Oloni navalibus praeesse copiis imperatum. Igitur Gothis obviam Svecis veniendi inter Wic et Werundiam locus cum tempore denunciatur. Cernere tum erat late proris exaratum mare, prospectumque pelagi explicata malis carbasa praestruebant. Et jam classis Svetica, prospera navigatione usa, Danis adhuc adverso laborantibus coelo, maturius belli locum petiverat. Ubi Ringo expositas classe copias simulque, quas ipse terreno ductarat itinere, gregatim in aciem dirigere parat. Quae ubi campis laxius explicari coeperant, cornu alterum in Werundiam extrahi compertum est. Quam multitudinem rex locis ordinibusque confusam equo circuiens, in fronte promptissimos quosque et praestantiori armatura cultos sub Olone, *Regnaldo* Wivilloque ducibus collocat; deinde veluti flexu quodam in duo cornua reliquam aciem cogit. E quibus dextrum Ungonem cum Elrici filiis Trigonemque tueri jubet.» (Saxonis Grammatici Historia Danica. Rec. Müller. Havniae 1839. p. 383 — 386).

«.. Interea Ubbo Fresicus, promptissimus Haraldi miles ac prae aliis habitu corporis insignis, praeter undecim, quos in acie vulneraverat, viginti quinque delectorum pugilum interfecit. *Ii omnes Sveti sanguine fuere* vel Gothi. Deinde primam aggressus aciem confertissimos hostes

insilit, pelantesque metu Sveones hac illac hasta gladioque dispellit. Et jam paene res in fugam cesserat, cum Hagder, Rolder et Gretir, aemulatione virtutis athletam adorti, publicam perniciem privato redimere periculo statuerunt. Verum comminus instare veriti, spiculis procul agendum curabant; sicque crebrescentibus jaculis eminus Ubbo confoditur, nemine proprius cum ipso manum conserere praesumente. Centum quadraginta quatuor sagittae prius pectus praeliantis obsederant, quam lapsis corporis viribus solo poplitem daret. Tum demum per Throndos eosque, qui Dala provinciam colunt, ingens de Danis clades accepta est. Nam summa sagittariorum vi recruduit bellum, nec alia res nostris perniciosior fuit.» (Saxo p. 389).

Was verstand Saxo unter einem Ruthenus?

Saxo schrieb seine Geschichte um 1200, wo die Verschmelzung der schwedischen Normannen mit den Slawen in Osteuropa längst vorüber war. Die damaligen russischen Fürsten und Fürstinnen selbst hatten, gleich den russischen Chronisten, nur eine dunkele Tradition davon bewahrt, dass ihr Ahnherr einst aus dem Norden nach Osten gezogen war. Der Däne Saxo dagegen hatte von jener Berufung Ruriks nicht die geringste Kunde. Die *Rutheni* [46]) seiner Zeit waren ihm—*Slawen*. Auch findet sich keine sichere Spur daran, dass er auf eine bewusste Weise einen Unterschied zwischen den Ruthenen *vor* und *nach* dem 9ten Jahrhundert gemacht hätte. Er ging in diesem wie in vielen anderen Fällen von den politischen Anschauungen seiner Zeit aus und bildete sich ein, dass Dania, Svetia, Ruthenia oder Ruscia seit undenklicher Zeit *Gesammtstaaten* im späteren Sinne gewesen wären und dass diese Einheit nur auf eine vorübergehende Weise gestört worden wäre. Wir haben also ein Recht, *Regnaldus Ruthenus* im Sinne Saxos zu übersetzen: *russischer Rögnwald*.

Eine andere Frage ist die, ob wir dieser Saxo'schen Auffassung eine innere Berechtigung zuerkennen dürfen. Gewiss nicht. Es lässt sich zuvörderst nachweisen, dass die Ruthenen und Ruthenninnen in Gardarik bei Saxo ächt nordische Namen führen, gleich dem im Osten eingewanderten Rurik,

46) *Rutheni* kommen schon bei den alten Römern in Gallien vor. Man führt z. B. den Namen von «Rhodez» in der Auvergne auf sie zurück. Den dänischen und anderen Mönchen gefiel es, Formen wie Rutheni, Daci (Dänen) und Norici (Norweger) u. s. w. zu gebrauchen.

Sineus, Truwor, Oleg, den Jarlen Askold und Dir, dem Sohne Ruriks Ingor (Igor), den Töchtersöhnen Ruriks, Igor und Akun. S. Rodsen II. 109 — 165. 177. 178. Ob jene alten Namen Saxos mehr fabelhaften als historischen Personen angehören, ist für den vorliegenden Fall gleichgültig.

Auch jener *Regnaldus* führt keinen slawischen, sondern einen rein normannischen Namen. Wir wissen, dass *Regnaldus* nur eine latinisirte Form eines altnordischen *Rögnvaldr*[47]) ist. Den Slawen war eine solche Form wegen der Nasalis ganz zuwider. Als im 10ten Jahrh. ein Normann dieses Namens übers Meer gekommen war und sich in Polock zum Dynasten aufgeworfen hatte, nannte man ihn *Rogwolod* (Рогволодъ). Diese dem slawischen Munde so gut als möglich angepasste Form gab natürlich in der slawischen Sprache keinen passenden Sinn, am allerwenigsten den, der in der nordischen Urform liegt. *Rögnvaldr* bedeutet (s. Rodsen II. 148—152) wörtlich: der *Rathwaltende*. Die Silbe *vald* (Herrscher, Gebieter u. s. w.) war Slawen und Germanen (s. Rodsen II. 111) gemeinsam.

Wenn Saxo seinen *Regnaldus* einen Russen (in seinem oder heutigem Sinne) nennt, so widerspricht er sich selbst oder wenigstens dem seinem Berichte zu Grunde liegenden Liede oder der prosaischen Urquelle. Aus dem latein. Berichte entnehmen wir deutlich, dass Rögnwald auf der Seite des Schwedenkönigs Sigurd Ring stand und dass dieser ihm, als einem ausgezeichneten Helden königlichen Blutes, einen Theil des Centrums in der Brawallaschlacht unterordnete. Auch geht aus Saxo hervor, dass Rögnwald schon zu der schwedischen Abtheilung der Ring'schen Flotte gehörte, bevor sie sich mit der gothländischen Abtheilung vereinigte. Da, wo der Chronist den Fall Rögnwalds *andeutungsweise* bespricht, wird ihm geradezu schwedische Abstammung zugeschrieben. Die Worte: *ii omnes Sueti sanguine fuere* erhalten ihre nähere Erklärung durch das Sögubrot, in welchem an der entsprechenden Stelle unter den vom Nordfriesen Ubbo[48])

47) Ich gebe das altnordische v da, wo es angeht, deutsch durch w wieder, behalte aber die isländische Orthographie der Dänen wie der Deutschen bei, je nachdem ich diese oder jene citire.

48) Ubbo ist ein bekannter friesischer, überhaupt altniederdeutscher

erlegten Schweden ausdrücklich jener Rögnwald genannt wird. Saxo hat es für gut befunden, die Namen der der Sage nach von Ubbo Getödteten zu verschweigen, sei es aus dem einen oder dem anderen Grunde.

Die nächste Folgerung wäre nun die, dass Saxo einen Fürsten (oder Kleinkönig) schwedischen Blutes zugleich zu einem Russen im *seinem* Sinne gemacht hätte. Es kam mir früher in den Sinn, zu versuchen, ob es sich beweisen liesse, dass Saxo in seiner Tradition das von ihm benutzte (mündliche oder schriftliche) Original falsch aufgefasst hätte. Wenn es nämlich in ihm hiess: *Rögnvaldr hinn roðs* (oder in jüngerer Form *ros*, mit langem, dumpfen, den Slawen unbekannten Vocal), so konnte allerdings ein Schriftsteller des 13ten Jahrhunderts leicht einen Irrthum begehen und anstatt *Rossicus* schreiben: *Russicus* oder *Ruthenus*. Bei Saxo wäre ein solcher Irrthum ganz natürlich, da er weder eine Kunde [49]) von einem alten

---

Name. Wenn ihn hier eine wirklich (?) historische Person führt, so kann nur an Nordfriesland (im heutigen Schleswig) gedacht werden. In der Geschichte Harald Hildetands schreibt Saxo:

«Deinde Fresicae gentis athletam Ubbonem nomine, Jutiae fines crebra popularium strage vastantem, adortus, quum armis subdere non posset, milites ad eum manibus capiendum hortatus, humi prostravit vinctumque compedibus tradidit. Ita quem paulo ante gravissimam sibi cladem allaturam putavit, deformi expugnationis genere superatum obtinuit. Quem, sorore ei in matrimonium data, militem nactus, finitimos Rheno populos tributo submisit (!) militemque ex ejus gentis fortissimis legit. (Saxo p. 366.)

Igitur ex ducibus, qui ad Haraldum coierant clarissimi noscitantur Sven ac Sambar, Ambar et Elli... At Sle oppido [Schleswig] cum Hacone genam scisso sub Hetha Wisnaque ducibus Tummi velificator excesserat. Quarum muliebri corpori natura virilem animum erogavit. Webiorgam quoque, eodem spiritu proditam, Bo Brami filius et Brat Jutus belligerandi cupidine prosequuntur. His agglomerantur Orm Anglicus [aus Anglia cimbrica], Ubbo Fresicus... (p. 377. 378).

Hi athletae erant cum rege Haraldo:... Praeter has amazon, nomine Vebjarga, a Gothia meridiana magno cum exercitu regi Haraldo auxilio venit, quam multi athlethae sequebantur; quorum omnium maximus et celeberrimus fuit (mestr ok ágætastr) Ubbius frisius, Bratus hibernus, Ormus anglus... (Sögubrot bei Rafn I. 79.)

49) Oder wenigstens keine genaue Kunde hatte, — möchte ich lieber schreiben. Davon später.

rodsischen Fürstengeschlechte oder rossischen Kleinkönigen in Schweden hatte, noch auch sonst etwas von der schwedischen Heimath Ruriks wusste. Allein bei näherer Analyse der ethnographischen Terminologie Saxos scheint es mir nicht einmal erlaubt, jenen Einfall für eine bescheidene Vermuthung auszugeben. Wie aber der Lateiner dazu kam, den Schweden Rögnwald einen *Ruthenus* zu nennen, ergiebt sich aus einer Vergleichung seines Berichts mit dem des Sögubrot, das jetzt durch die Antiquités russes auch in Russland allgemein zugänglich geworden ist.

Sögubrot.

»Hi erant ex imperio Svionum: Norius, Hakius, Karl kekkia, Krokar de Agro, Gunnfastus, Glismakus godius. Hi erant ex Sigtunis: Sigmundus empori-athleta, Tolufrostius, Adils ostentator de Upsalia, qui locum in acie non habuit, sed ante signa et clypeos incedebat, Sigvaldus, qui undecim naves ad regem Ringum duxerat, Tryggvius et Tvivivil, qui duodecim naves adduxerant.. Eirikus helsingus.. habuit draconem, militibus bene instructum.... Venerât quoque ad regem Ringum vir, dictus *Rögnvaldus procerus, vel Radbardus pugnus* (er hèt Rögnvaldr hái, eða Raðbarðr hnefi), omnium athletarum maximus (allra kappa mestr); is in cuneo princeps (fremstr í rananum) erat, et proxime illum Tryggvius ac Læser, a lateribus Alreki filii et Yngvius... (Rafn I. p. 81.)

Cum proelium paulisper duraverat, progrediebatur in exercitu regis Haraldi athleta (kappi), nomine Ubbius frisius, qui impetu facto, quà cuneus aciei Ringianae procurrebat, primam pugnam commisit cum *Rögnvaldo Radbardo;* quorum vehentissimus conflictus spectaculum ictuum terribilium exercitui praebuit, audacissimis illis viris congredientibus; alter alteri multos et graves ictus inferebant; tantus autem athleta fuit Ubbius, ut non prius desisteret, quam finem certamini imposuisset, *Rögnvaldo* ab Ubbio cadente; et protinus Tryggvium adcurrens letali plaga adfecit; quem magno cum terrore in exercitu grassantem conspicati Alrekiades (Alrekssynir), adversus eum vadunt et cum eo pugnam committunt; ille vero tantae erat strenuitatis tamque expertae virtutis, ut solus utrumque leto daret; post haec Yngvium interficit; tumque tam immaniter per exercitum grassabatur, ut omnes refugerent, prostratis ab eo omnibus, qui in cuneo principes stabant (ok feldi hann alla þá sem fremstir stóðu í rananum), iis exceptis, qui adversus alios athletas se converterant... Dein Ubbius, interfecto athleta, nomine Agnare, viam jugiter prae se aperuit, gladium utrinque vibrans, utrumque brachium ad humeros usque sanguine tinctus; atque tum

se ad Thelemarkenses (at þeim þilunum) convertit... Incipiunt in illum sagittas mittere, qui ex Thelemarkensibus (?) excellentissimi erant, Haddus durus et Hroaldus taus, qui arte sagittandi adeo excellebant, ut binas sagittarum dodecades in eum mitterent et pectori ejus infigerent, adeo non parvum ei erat vitae necisque discrimen; hi homines necem ei intulerunt, cum antea sex athletas interfecisset, et adhaec gravia vulnera undecim athletis inflixisset, sedecim vero homines *ex Svionibus* ac Gothis, qui in primore acie steterant (er framarla stóðu i fylkingu) morte affecisset.» (Rafn I. 81. 82. 83.)

Die 6 Mannen des Königs Ring, welche das Sögubrot als von dem Nordfriesen Ubbo getödtet namentlich anführt, gehörten aller Wahrscheinlichkeit nach zum schwedischen Stamme. Um dies einzusehen, braucht man nur die beiderseitigen Berichte zu vergleichen.

Das Sögubrot lässt den Nordfriesen Ubbo den ersten Kampf mit *Rögnwald* bestehen. Nach diesem fällt *Tryggvi*, dann fallen die beiden *Söhne Alreks*, *Ingi* und zuletzt *Agnar*. Es ist ungewiss, ob diese 5 unter jenen 6 Kämpen des Sögubrot gemeint sind oder zum Theil zu den 16 Schweden (und Gothländern) gerechnet wurden. Zu diesen gehörte keiner der oben genannten Gefallenen; sie werden in beiden Listen aufgeführt, bevor die schwedische Flotte sich mit der gothländischen vereinigt hatte.

Agnar war ein ächter Schwede. Mit ihm beginnt sogar Saxo wie d. Sögubrot die Reihe der Kämpen Rings: At Sveonum fortissimi hi fuere: Ar, Backi;.. þessir voru ofan af Sviaveldi: *Nori*, *Haki*. Diese vier Namensformen sind also zu streichen und an ihre Stelle ist die Form Agnar (Hagnar) [50]) zu setzen.

Saxo Grammaticus rechnet die Gebrüder Alver und Folki,

50) Im Sögubrot steht c. 9. Agnarr. Schon Müller hielt in s. Ausgabe des Saxo (p. 383) die obigen 4 Namen für verstümmelt: «Ar et Backi sunt nomina inaudita. Fortasse legendum est Arvaki, qua quidem mutatione metro consulitur.» Meine Vermuthung, dass der Name in zwei Hälften (Haki und Nori oder Ar) gespalten worden ist, bedarf wol keiner weiteren Stütze. Eine Form «Hagnar» führt Finn Magnusen (Runamo og Run. p. 537) an. — Nach J. Grimm (Haupts Zeitsch. III. 143. 144) würde dem altnord. «Agnar» ein fränk. «Aganachari», ein goth. «Aganaharis» und ein ahd. «Agauheri» entsprechen und die 2te Silbe «miles» bedeuten.

die beiden Söhne Alreks, so wie Ingi [51]) und Oly zum Geschlecht der berühmten schwedischen Inglinger; auch nahmen sie nebst Tryggvi Ehrenstellen ein in dem sogenannten Schlachtkeile. Tryggvi wird ausserdem vom Sögubrot zwischen Kämpen gestellt, deren Heimath Upsala und Helsingaland genannt wird. Man darf daraus schliessen, dass die Aufzählung dieser Kämpen von dem ursprünglichen Verfasser der Sage zum Theil nach ihren Wohnsitzen geschah, indem er von Sigtun nach Upsala und dann nach dem nördlichen den Finnen gegenüberliegenden Helsingaland vorschritt. Für Rögnwald selbst scheint im Reiche Schweden kein Platz zu bleiben; er kam aus einem fremden Lande zu Ring geschifft, den an unserer Stelle weder Saxo noch das Sögubrot ausdrücklich seinen *Blutsverwandten* nennen.

Warum wird aber in dem Sögubrot die Herkunft Rögnwalds durch kein Gentile bezeichnet?

Das Sögubrot kennt keinen *Regnaldus Ruthenus*, sondern nur *Rögnwald den Hohen* oder *Radbart* (mit dem Beinamen) *die Faust*. Schon Peter Erasmus Müller hat in seiner i. J. 1839 erschienenen Ausgabe Saxos es für sonderbar gehalten, dass ein und derselbe Mann doppelte Vor- und Zunamen geführt habe. Er vermuthete daher, dass im Sögubrot das altnordische Wort *hnefi* (oder hnefl; neuschwed. näfve) für *Faust*, *Handvoll* mit dem gleichfalls altnord. Worte *nefi* (frater, affinis; überhaupt ein naher Verwandter) verwechselt worden wäre, so dass *oder* (eda) eigentlich gestrichen werden müsste. I. J. 1842 machte noch Sjögren (in s. Bericht über Runamo og Runerne pag. 39) darauf aufmerksam, dass *hdi* (der Hohe) ja ohnehin ein natürlicher Beiname für einen Mann wäre, der seines hohen Wuchses wegen für den grössten aller Kämpen Sigurd Rings ausgegeben wurde. Finn Magnusen (Runamo og Runerne

51) Im 24sten Cap. der Ynglingasage werden *Yngve* und *Alf* als schwedische Könige angeführt, die ihrem Vater *Alrek* in der Regierung gefolgt waren. Wenn dieser *Alrek* der des Saxo und Sögubrot sein sollte, so wäre dies ein neuer Beleg, wie willkürlich Snorri den ihm vorliegenden Stoff geordnet hat. *Ingi* wird bei Saxo nur als Nachkomme Ings angeführt. — Im 25sten Cap. ist bei Snorri die Rede von Alfs Sohne *Hugleik* (s. oben § 3.).

p. 83) vermuthete, dass einer der Abschreiber der dem Sögubrot zu Grunde liegenden Urquelle *r* für *s* geschrieben und dass es ursprünglich im Liede geheissen hätte:

«Rögnvaldr hái (oder girdski?)»
«Rádbards nefi (oder hnefi).»

In der Tradition, welche Saxo in seinen Bericht aufnahm, war diese vielleicht nur von einem nachlässigen Copisten des Sögubrot herrührende Entstellung des Textes nicht eingetreten. Er übersetzte daher *nefi* ganz richtig durch das lateinische *nepos*, sei es nun, dass er es in dem Sinne von *Neffe* oder *Enkel* nahm. Ob nun das von Saxo unübersetzt gelassene *hái* in der Wirklichkeit der Beiname Rögnwalds oder des Friesen Ubbo war, kümmert uns hier nicht. Hat aber der Sagenmann, von dem das Sögubrot herrührt, absichtlich das Gentile *Ruthenus* unterdrückt, weil Rögnwald bei ihm schon ein Epitheton hatte? Schwerlich. Im Sögubrot hat wahrscheinlich nie ein Gentile der Art gestanden. Für die Zuhörer oder Leser des Sagenmannes verstand es sich von selbst, dass *Rögnwald* aus *Gardarik* gekommen war, da vorher schon von *Radbard* und seinem vom karelischen (finnischen) Busen beginnenden Reiche die Rede gewesen war.

Nach dem Sögubrot hatte der angeblich schwedische Oberkönig *Ivar Vidfadme* (der Weitumfassende oder Weitgereiste) seine Tochter *Audr* wider ihren Willen an den Dänenkönig auf Seeland, *Hrœrekr* (Rurik), verheirathet. Nach einiger Zeit wurde dieser von seinem Schwiegervater umgebracht. *Audr* floh angeblich mit ihrem kleinen Sohne *Harald Hildetand* — also nach der obigen Chronologie c. 710 — nach Gardarik, wo ein König Namens *Radbard*[52]) regierte. Natürlich konnte die mitleidige Sage den Protector nichts besseres thun lassen, als die junge, flüchtige Wittwe heirathen. Nach dem romantischen Tode *Ivars* an den russischen Küsten rüstete *Radbard* seinen Stiefsohn *Harald Hildetand*, der unterdess zum Jüngling herangewachsen war, mit einem Heere zur Wiedereroberung

52) Auch dieser Name ist normannisch. Die ächt slawische Namensform *Ratibor*, auch wenn sie mit ihm zu identificiren wäre, ist deshalb noch nicht als die Urform anzunehmen.

von Seeland aus. Die späteren Schicksale der *Audr* werden im Sögubrot nicht erzählt, da die Handschrift gerade in der Mitte eine beträchtliche Lücke hat. Nach anderen isländischen Quellen gebar sie dem Könige von Gardarik einen Sohn, der den ächtnormannischen Namen *Randver* führte. Dieser war, — so wollen wenigstens die Isländer es wissen —, der Vater *Sigurd Rings* und der Grossvater *Ragnar Lodbroks*.

In dem verloren gegangenen Stücke des Sögubrot muss ebenfalls von *Randver* die Rede gewesen sein; denn das Schlussstück desselben beginnt (Ant. r. I. 77.) mit der Nachricht, dass *Sigurd Ring* als Pyrat nach Seeland zu seinem Stiefoheim (födurbrodur, Vatersbruder) *Harald Hildetand* kam. Dieser damals schon alternde Fürst behielt seinen Stiefneffen ein Zeitlang als Landwehrmann bei sich, bis er ihn auf den Thron von Upsala setzte. Später verfeindeten sie sich und so kam es zu jenem Kriege, an welchem Rögnwald Antheil nahm.

Diesen so wie anderen nordischen Nachrichten zufolge war also *Sigurd Ring* ein leibhaftiger Enkel des Königs *Radbard* von Gardarik. Es wäre nun begreiflich, warum *Rögnwald* sich auf die Seite seines Vetters oder leiblichen Bruders schlug. Saxo wusste sicher nach der von ihm benutzten Sage, dass Rögnwald aus *Gardarik* gekommen war. Er bezeichnete ihn, weil er von Radbard früher noch nicht gesprochen hatte, durch *Ruthenus*, wofür er nach seiner Weise eben so gut *Orientalis* (Austrmadr) hätte setzen können. Freilich ahnte er nicht, dass er dadurch in einen Widerspruch zu der von ihm benutzten Urquelle trat, welche jenen Gardariker für einen königlichen Führer schwedischen Blutes ausgab. In dieser Urquelle konnte, wenn ihr ein noch im 8ten Jahrhundert gedichtetes Lied zu Grunde liegt, überhaupt gar kein Adj. der Art stehen, so dass es nicht erlaubt ist, Ruthenus als eine genaue Uebersetzung davon zu betrachten. Damals führte das Ostslawenland weder bei den Normannen noch sonst den Namen «*Russland*»; ja das Adj. *girdskir* (griechisch und russisch) kam erst nach Gründung des russischen Staates in Gebrauch.

Hiermit sind für jetzt meine Erläuterungen zu Ende. Meine Absicht war nur, einstweilen auseinanderzusetzen, was man im alten Norden von Rögnwalds Ab- und Herkunft dachte.

Damit ist allerdings der historische Werth jener Angaben noch nicht festgestellt. Bedeutend ist er sicher nicht. An eine nähere Bestimmung desselben kann hier schon aus dem Grunde nicht gegangen werden, da dies nicht ohne Berührung anderer Geschichten, namentlich der Ragnar Lodbroks, geschehen kann. Nur möchte ich schon jetzt die etwa in Russland zum Vorschein kommenden *Sagomanen* warnen, sich nicht allzusehr durch die nordischen Nachrichten über die Existenz eines schwedischen Gardariks in Russland vor Rurik blenden zu lassen. Mir kommen diese Nachrichten immer verdächtiger vor; sie sind wahrscheinlich eben so unhistorisch, als das roxolano-russische Reich Finn Magnusens (Ant. r. I. 29. 39; vgl. 61) und J. Grimms (Gesch. der deutschen Spr. II. 748. 749. 813). Der letztere Forscher, von dem man sonst nicht genug lernen kann, hat hier ein Gebiet berührt, das seinen bisherigen Studien fern lag und auf dem er also nicht zu Hause ist. Mögen die sarmatischen [53]) Roxolanen noch so lange *vor* Jornandes in die gothische Heldensage verflochten worden sein, — in die Entstehungsgeschichte des russischen Staates gehören diese asiatischen Unholde nicht.

Nachträge.

Zu § 1.

S. 248 und 249 ist anstatt «altnordische Alterthumskunde» zu lesen: nordische Alterthumskunde.

Im Decemberheft der Библіотека для Чтенія für 1849 hat Сенковскій die Aufsätze von Bredsdorff (s. oben Note 21) und Kruse (№ 10) nach seiner Weise besprochen. Nur hat der ungläubige Recensent den Kruse'schen Angaben noch allzuviel Glauben geschenkt.

Unter den in den Ostseeprovinzen lebenden Gelehrten habe ich Ed. Pabst anzuführen vergessen, welcher (in d. Archiv für die Geschichte Liv-, Esth- und Curlands von Bunge. Band V. Dorpat 1846. p. 31) schreibt, dass Hr. Kruse mit seinen aus dem Rosengau hergeholten Russen «mit Pomp gescheitert» sei. Pabst hat zwar selbst (p. 31. 32. 42; vgl. III. 259) mehr als Ein Scherflein zu jenem kostbaren Schatze geliefert, der aus — Papierrussen oder Pseudorussen

53) S. oben § 1. Note 4.

besteht; doch ist es keine Frage, dass dieser Gelehrte dem Rosenzauberer unendlich überlegen ist. Auch hat der Historiographus Melanchlaenorum bereits auf anderen Gebieten der Geschichte der Ostseeprovinzen die Ueberlegenheit seines Gegners gefühlt.

Zu § 5 *und* 6.

Ich bin in § 8. mehr als in den vorhergehenden darauf bedacht gewesen, den «Heriold quendam rex» als Stammvater der Halfdaniden in Jütland von dem gleichzeitigen Ostdänenkönig Harald Hildetand zu sondern; allein auch jener Gottfried, welchen Regino schon i. J. 782 auftreten lässt, kommt mir jetzt ganz verdächtig vor. Die Lorscher Annalen sagen: «Etiam illuc convenerunt Nordmanni missi Sigifridi [Godefridi nach Cod. 7^b und Cod. 9^b] regis, id est [i. e. fehlt im Cod. 1.] Halptani cum sociis suis.»

Man vergleiche damit die Stelle Reginos: «Illuc etiam venerunt legati Godefridi regis Nortmannorum, Akdeni et Hosmundi.» Pertz giebt nicht an, mit welchem der Codd. der Lorscher Annalen der Text Reginos am meisten übereinstimmt. Aus einer Vergleichung der Varianten mit dem Texte Reginos könnte übrigens ein ziemlich sicherer Schluss gezogen werden. Einstweilen scheint es mir, dass Regino «*Godefridus*» für «*Sigifridus*» nach einem der schlechteren Codd. der Lorscher Annalen (s. § 5.) geschrieben hat. Auch «*Osmundus*» kommt mir jetzt verdächtig vor. Sollte dieser Name aus den letzten 3 Wörtern (*cum sociis suis*) der Lorscher Annalen corrumpirt sein?

Zu Note 29 *und* 39.

Da ich vermuthen darf, dass Hr. Kruse die Note 29 nicht verstehen wird, so will ich ihm die Stelle Nestors, welche er mit dem Berichte Rimberts verbindet, wörtlich übersetzen und, so weit dies hier nöthig ist, erklären.

«Въ лѣто 6360, индикта 15, наченшю Михаилу царствовати, начася прозывати Руска земля. О семъ бо увѣдахомъ, яко при семъ цари приходиша Русь на Царьгородъ, якоже пишется въ лѣтописаньи Гречьстѣмъ: тѣмже отселѣ почнемъ и числа положимъ.... А отъ перваго лѣта Михаилова до перваго лѣта Олгова, Рускаго князя, лѣтъ 29...

«Въ лѣто 6374, иде Асколдъ и Диръ на Греки, и придоша въ 14 лѣто Михаила царя...»

«*Nachdem* in der 15ten Indiction i. J. 6360 [= 852] Michael zu regieren angefangen *hatte*, begann das russische Land genannt zu werden. «*Denn* wir haben davon Kunde empfangen, dass unter diesem Zaren

«Russen gegen Konstantinopel *gezogen* sind, wie nämlich *in einem griechischen Jahrbuche* geschrieben wird: daher fangen wir auch von da «an und setzen Zahlen... Und vom ersten Jahre Michaels [6360=852] «bis zum ersten Jahre des russischen Fürsten Olegs [6389 = 881] 29 «Jahre...»

«I. J. 6374 [= 866] zog Askold und Dir gegen die Griechen, und «sie kamen im 14ten Jahre des Zaren Michaels...»

Von welchem griechischen Jahrbuche spricht Nestor? Von dem, aus welchem er seine Nachricht über den Zug Askolds nahm. Dies war die *bolgarische* Uebersetzung der wenig bekannten Fortsetzung des Griechen Georg Hamartolus. Michael bestieg im J. 842 den Thron. Nestor setzt dafür fälschlich 852, lässt aber ganz richtig von seinem Standpunkte aus Askold im 14ten Jahre (852 + 14 = 866) vor Byzanz erscheinen. Davon wusste also Nestor — und bekanntlich auch seine bolgarische Urquelle — nichts, dass schon a. 852 Russen nach Byzanz gekommen wären oder dass schon a. 852 der Name Русь *bei den Byzantinern* vorgekommen wäre. Es steht bei ihm nur, dass Russen *nach* dem Regierungsantritt Michaels oder *unter* Michael (d. h. zuerst a. 866) gen Byzanz zogen und dass der Name Русь in Schriften seit dieser Zeit (d. h. 866) genannt wird. Spätere russische Stoppler, auf die sich Hr. Kruse nach meiner Schrift (Rods. II. 350; vgl. aber 354) beruft, haben freilich, wie Hr. Kruse, die Stelle Nestors falsch verstanden. Vgl. noch Analectes historiques. N° 2.

Hrn. Kruse ersuche ich schliesslich, meine Uebersetzung (II. p. 350) nicht abermals *ohne* Angabe eines Grundes zu verfälschen. Wenn er nur wüsste, dass und *wie* die Zahlen 859, 862 und 864 (vgl. Note 39) durch gedankenlose — Copisten in die Nestor'sche Chronik hineingekommen sind, so würde er sich wol hüten, eine chronologische Tabelle der Geschichte Ruriks nach fränkischen und russischen Quellen zu entwerfen.

Kunik.

(Aus dem *Bullet. hist.-phil. T. VII. No.* 9 — 14.)

Kritische Bemerkungen zu den Rafn'schen Antiquités russes und zu dem Kruse'schen Chronicon Nordmannorum. Zweiter Beitrag. (Lu le 30 novembre 1849 et le 22 février 1850.)

Inhalt.

§ 10. Ueber das Alter der verschiedenen Benennungen der Dänen in den russischen Annalen und Urkunden vom 12ten bis zum 18ten Jahrhundert, mit besonderer Rücksicht auf eine Annahme von Jacob Grimm.
§ 11. Pseudorussische Roxolanen und ihre angebliche Herrschaft in Gardarik. Ein Votum gegen Jacob Grimm und die Herausgeber der Antiquités russes.
§ 12. Chronologische Tabelle zu § 2—11 der kritischen Bemerkungen.

§ 10. *Ueber das Alter der verschiedenen Benennungen der Dänen in den russischen Annalen und Urkunden vom 12ten bis zum 18ten Jahrhundert, mit besonderer Rücksicht auf eine Annahme von Jacob Grimm.*

Am Schlusse von § 9 ist der neue Versuch, die asiatischen Roxolanen in die Entstehungsgeschichte des russischen Staates zu verflechten, als erfolglos bezeichnet worden. Man könnte jede weitere Erörterung darüber für überflüssig erklären, wenn nicht Männer wie J. Grimm und die Mitarbeiter an den Antiquités russes sich wieder jener alten Hypothese zugewandt hätten. Bei J. Grimm erscheint dieselbe noch in einem gewissen Zusammenhange mit anderen Sätzen, von denen einer hier näher zu prüfen ist.

J. Grimm weist bekanntlich den Germanen als europäische Urheimath die Gegenden an der unteren Donau an und sucht diesen Satz noch immer gegen die starken Einwendungen erprobter Forscher zu vertheidigen. Geten und Daken sollen nach ihm mit den Gothen und Dänen an der Ostsee identisch gewesen sein. Es ist hier nicht der Ort, diesen Satz vom Standpunkte der Geschichte der slawischen Völkerwanderung einer umständlichen Prüfung zu unterwerfen. Ohne alle Anmaassung darf aber gesagt werden, dass J. Grimm nicht das ganze historische Material beherrscht, welches bei Untersuchungen über die Geschichte der skythischen und sarmatischen, gothischen und slawischen Völkerwanderung in Betracht gezogen werden muss.

Nur so erklärt es sich, dass er eine überaus frühe Bekanntschaft der Ostslawen — wie ich die heutigen russischen Slawen nach dem Vorgange von Schafarik nenne — mit den Dänen für *möglich* hält. Natürlich kann es dem so vielseitigen Gelehrten nicht zum Vorwurf angerechnet werden, dass er die so zahlreichen russischen Geschichtsquellen unberücksichtigt gelassen hat. Im Interesse der Sache entschliesse ich mich, jene angeblich uralte Bekanntschaft der Ostslawen mit den Dänen nach den russischen Quellen zu prüfen.

J. Grimm will in den untergegangenen *Geten* und *Daken* (s. Gesch. d. deutsch. Spr. p. 192. 193. 732. 801) die Stammväter oder den Urstock der Germanen erkennen. Gothen an der Weichsel und Göten in Schweden sind ihm Nachkommen der Geten, von denen nach seiner Ansicht ein Theil an der Donau sitzen geblieben sei. «Unmittelbare fortsetzung der «Daken — so heisst es pag. 192 — sind die Dänen, wolzu«verstehn nicht gerade der zuletzt von Trajan besiegten Do«naudaken, sondern ein in unvordenklicher zeit gegen nord«westen vorgedrungner zweig desselben stamms, wie Gothen «in gleicher richtung ausrückend die ostsee erreichten, als «noch der hauptstamm ihres volks dahinten weilte.»

Ein besonderes Gewicht legt J. Grimm darauf, dass im Mittelalter bei lateinischen Schriftstellern die Dänen bisweilen «*Daci*» genannt wurden, dass ihr Land auch «*Dacia*» hiess und dass «den Russen noch heute der Däne *Datschanin*, den

«Lappen *Dazh* oder *Tazh* heisst. Zu den äussersten Slaven «und Lappen war der name nicht aus Deutschland her, son«dern unmittelbar vom gestade des schwarzen meers ge«langt.»

Mir sind Daken und Geten nicht fremd. Aufschlüsse über ihre Nationalität suche ich aber nicht am Sund, sondern am *Bosporus Cimmerius*, dem das von *Thracien* nicht zu trennende *Kleinasien* gegenüberliegt. *Iran* und *Turan am Pontus Euxinus* sind leider vom Standpunkte der *vergleichenden* Völkergeschichte wenig untersucht worden. Man darf mit Recht sagen, dass der grösste Theil der Forscher, welche jenes Gebiet berührten, nur einen kleinen Theil der auf uns gekommenen Nachrichten kannten. Ausser den Hellenen, Römern, Byzantinern, den griechischen und römischen Inschriften, Münzen, den klassischen und barbarischen Alterthümern darf man dabei auch gewisse armenische und georgische Nachrichten und slawische Lehnwörter nicht verschmähen.

Diejenigen, welche jenes so verschiedenartige und so zerstreute Material überschauen können, werden zugeben, dass J. Grimm ungeachtet seines Fleisses mit demselben noch nicht genug vertraut ist. Dazu kommt, dass manche specielle hie und da zerstreute Forschungen, deren Resultate Beachtung verdienen, ihm ganz unbekannt geblieben sind. Er selbst wird sicher nicht verlangen, dass man slawischer Seits ein blindes Vertrauen zu den Sätzen hege, die er in Beziehung auf die Vorgeschichte Russlands aufstellt. Am allerwenigsten hat das russische Dattschánin (Датчанинъ) eine solche Beweiskraft in sich, wie er in ihm finden möchte.

Nestor gedenkt in seiner ethnographischen Völkertafel der Dänen des 12ten Jahrhunderts nicht. Dagegen führt er die Sween (Schweden), Urmanen (Norweger), Goten (d. h. die heutigen Göten in Schweden oder die Bewohner der Insel Gottland oder Gothland), die Normannen in der Normandie, die Anglänen (d. h. die aus der Normandie nach England gezogenen romanisirten Normannen), die Russen (Русь) des 9ten Jahrhund. und ihre im 11ten Jahrh. fast überall verslawten Nachkommen in Russland unter der *Gesammtbezeichnung «Wa-*

räger» auf. Die hier gegebenen Deutungen jener Specialnamen müssen als erwiesen vorausgesetzt werden.

Wann ist die Gesammtbezeichnung «Waräger» bei den Ostslawen aufgekommen? Man hat früher — und ich selbst — angenommen, dass der griechische Name *Βάραγγος* gothischen Ursprungs wäre und dass denselben diejenigen Normannen sich selbst beigelegt hätten, welche in griechische Kriegsdienste traten. So gewiss es nun auch ist, dass das Corps der Föderaten unter diesem wie unter einem anderen Namen bis zum 9ten Jahrh. in Byzanz fortbestand, so zweifelhaft ist es aber auch, dass die Benennung «Warang» alt, d. h. gothischen Ursprungs (*s.* meinen Anhang zu Krugs Forschungen II. p. 769) sei.

Wir wissen, dass jener Name in isländischen, byzantinischen, lateinischen und georgischen Quellen kein Völkername, sondern ein *Dienstname* [53]) ist, dass damit von den Isländern und Norwegern nur die Leibwache und das Söldnercorps der *byzantinischen* (nicht aber der englischen, skandischen oder russischen) Herrscher bezeichnet wird. Die Araber allein gebrauchen «Warang» in den bis jetzt bekannten Quellen ausschliesslich als ein Gentile. Bei Nestor und in den seiner Chronik zu Grunde liegenden *schriftlichen* Quellen hat Варяги eine verschiedene, d. h. eine enge oder weitere Bedeutung. Waräger sind bei ihm

1) Normannen in Skandien, (in der französischen Normandie), und in England im 9ten und im Ausgange des 11ten Jahrhunderts.

---

53) Vgl. Krugs Forschungen. Pet. u. Leipz. 1848. 1ster Theil pag. 238 und meinen Aufsatz: «Ueber die Hetairie der Farganen und Chasaren in Byzanz während des 9ten und 10ten Jahrh. ibid.» p. 770 u. flg. Dort sind (p. 772) auch die Stellen angegeben, in welchen Ph. Krug sich über die Entstehung des Buches de cerimoniis ausgesprochen hat. J. Grimm schreibt (p. 451) mit Unrecht jene Compilation dem Kaiser Konstantin zu; sie besteht aus verschiedenen Aufsätzen, die von mehreren Männern zu verschiedenen Zeiten abgefasst wurden. Unter den von J. Grimm (p. 451. 452) besprochenen Gothen kann ich keine Normannen verstehen, da jener Aufsatz, in welchem sie vorkommen, schwerlich erst im 10ten Jahrh. abgefasst wurde.

2) Die im 9ten Jahrhundert (aus Schweden) berufenen Rods oder Ros und ihre fast überall verslawten Nachkommen,
3) Die normannischen Söldner in Byzanz,
4) Die normannischen Söldner Askolds und der Ruriker.

Da wir davon ausgehen müssen, dass Warang oder Waering nach byzantinischem und altnordischem Sprachgebrauche *ursprünglich* nur ein Dienstname war, so kann dieser Name nur seit der Zeit bei den Ostslawen in Aufnahme gekommen sein, wo die Normannen — und zwar zunächst die Schweden — nach Byzanz als Söldner zu ziehen begannen. Nestor berichtet in dieser Hinsicht nur, dass vor der Berufung Ruriks bereits Fahrten aus dem überseeischen Lande der Waräger nach Byzanz Statt fanden. Andere positive und negative Zeugnisse der Byzantiner und skandischen Quellen berechtigen uns zu dem Schlusse, dass diese Fahrten erst im 9ten Jahrhundert ihren Anfang genommen haben und zwar — wie aus dem Zeugnisse des Prudentius hervorgeht — wahrscheinlich erst i. J. 838, wo die schwedischen «Rhos» mit dem damals noch gefahrvollen «Wasserwege» durch Russland eben noch nicht sehr bekannt waren. Zwei Decennien später — dies wissen wir aus Nestor und aus Photius[54]) — waren solche Fahrten durch Russland nach dem Pontus nicht mehr ungewöhnlich.

Nicht viel früher haben die Normannenzüge nach den brittischen Inseln und den fränkischen Küsten begonnen. Nach England kamen die Normannen — und zwar zunächst die Norweger — erst gegen Ende des 8ten Jahrhunderts. Die sogenannten Jütenzüge im 6ten Jahrhundert, deren die fränkische Geschichte gedenkt, sind theils unhistorisch, theils ist es zweifelhaft, ob sie von dänischen Jüten oder den Resten der niederdeutschen Jüten ausgingen. Die Karl dem Grossen gleichzeitigen Chronisten berichten ausdrücklich, dass während der Regierung dieses Herrschers die Normannen anfangs als Pyraten auf der Nordsee erschienen und nicht sogleich Landungen versuchten. Sicher ist es, dass sie damals noch nicht bis

54) S. § 8. Note 43 m. kritischen Bemerkungen.

an die spanischen Küsten vordrangen, obgleich der Kaiser schon i. J. 811 von Boulogne aus normannische Pyratenschiffe auf der See erblickte und selbst die aquitanischen Küsten in Vertheidigungszustand setzte. Unter Ludwig dem Frommen dagegen waren die Landungen der Pyraten schon so häufig, dass die Chronisten es nicht mehr der Mühe werth hielten, jede einzelne derselben anzuführen. Nach der pyrenäischen Halbinsel und an die afrikanischen Küsten gelangten die Normannen *zuerst* — wie uns christliche und muhammedanische Berichte melden — in den Jahren 843 und 844.

Mit der Entdeckung der Meerenge von Gibraltar i. J. 844 hatten die Normannen einen neuen Wasserweg nach Byzanz aufgefunden, den sie auch später benutzten. Etwa um die Zeit der Stiftung des russischen Staates drang sogar ein Norweger um das Nordcap bis zu dem finnischen Stamme der Permier oder Syränen. Fahrten nach Island hatten zur Zeit der Stiftung des russischen Staates kaum begonnen; der erste Norweger gelangte dahin von den Färöern aus.

Es ist also anzunehmen, dass die Normannen erst seit Ende des 8ten Jahrhunderts und namentlich in der ersten Hälfte des 9ten Jahrhund. sich zu weiten Fahrten entschlossen. Bis dahin waren für sie die Buchten der nordischen Halbinsel und die Ostsee der eigentliche Tummelplatz gewesen. Die finnischen, aistischen und slawischen — polabischen und polnischen — Bewohner der Ostseeküste waren lange vor dem 9ten Jahrhundert ihren Anfällen ausgesetzt gewesen; doch ist es sehr zu bezweifeln, dass die Schweden und Dänen vor dem 9ten Jahrhundert tief in das Gebiet der vom Meere entfernten Ostslawen eingedrungen seien. Wer freilich an die Existenz eines vorrurik'schen «Gardarik» glauben kann, muss eine andere Ansicht hegen, wenn es ihm auch schwer werden dürfte, dieselbe zu *beweisen*.

Wie hiessen aber die Normannen bei den Ostslawen, ehe der Name der Waranger oder Wäringer aufkam? Bekanntlich heissen die Deutschen bei allen slawischen Völkerschaften seit uralten Zeiten Нѣмцы (poln. Niemcy u. s. w.). Aller Wahrscheinlichkeit nach wurden damit auch die gothischen Stämme bezeichnet, mit welchen vor dem Beginne der Völkerwande-

rung (d. h. vor dem 1sten Jahrhundert unserer Zeitrechnung) die Slawen in viel näherer Berührung als mit den hochdeutschen Stämmen standen. Nestor versteht unter Нѣмцы nur hochdeutsche Völkerschaften. Es ist daher — so wie aus anderen Gründen — zweifelhaft, dass lange vor Rurik die Normannen, d. h. besonders die näheren Schweden, von den Ostslawen Nemzen genannt worden seien. Den Nowgorodern und Kriwitschen war aber ohne Zweifel der Specialname der Schweden (in altrussischer Form Свеи) bekannt, die bei sämmtlichen baltischen Finnen Rootsi, Ruossi u. s. w. hiessen. Ob nun aus dem finnischen Ruossi *lange* oder *kurz* vor Rurik das slawische Русь sich gebildet hat, lässt sich nicht mehr bestimmen. Von dem Alter und dem Verhältniss des Namens «Rods = Ros» zu dem Namen «Sviar» kann hier nicht die Rede sein.

Wenn es nun feststeht, dass der Name Warang oder Waering erst im 9ten Jahrhundert (d. h. wahrscheinlich nicht lange vor Ruriks Berufung) bei den Normannnen selbst aufkam, wenn es ferner keinem Zweifel unterliegt, dass «Warang» ursprünglich — und bei Byzantinern und Normannen Jahrhundertelang und ausschliesslich — ein Dienstname war, so können die Ostslawen diese Bezeichnung erst dann angenommen haben, als die Fahrten der Normannen nach Byzanz gewöhnlich waren. Von diesen einzelnen nordischen Reisläufern übertrugen nun die Ostslawen den Dienstnamen «Waräger» auf alle Normannen, weil diese ihnen zunächst als «Griechenlandsfahrer» *bekannter* wurden. Aus den eigenen Worten Nestors entnehmen wir nicht, *wann* dies geschah. Nestor selbst lebte im 11ten und 12ten Jahrhundert und gebrauchte in seiner ethnographischen Völkertafel «Waräger» als Gesammtbezeichnung der Skandier im Sinne *seiner* Zeit. Es lässt sich aber nachweisen, dass die von ihm benutzten schriftlichen Quellen zum Theil von Kiewer Geistlichen des 9ten, 10ten und 11ten Jahrhunderts herrühren und dass einer derselben noch vor Ablauf des 9ten Jahrhunderts «Waräger» in dem Sinne von Normannen überhaupt gebrauchte. Der nähere Beweis davon kann hier nicht gegeben werden.

Sehr erklärlich ist es, warum die verschiedenen baltischen Finnenstämme den Namen «Warang» nicht angenommen haben. Sie wohnten *an der Meeresküste* und waren natürlich seit längerer Zeit, als die slawischen Binnenländler, mit den Schweden bekannt. Für sie aber hatten Liwen u. s. w. die Benennungen «Rotschi», «Roots(i)» u. s. w.

Auch nachdem die einzelnen Zweige des Normannenstammes unter ihren Specialnamen den Ostslawen bekannter wurden, blieb bei diesen der Gesammtname «Waräger» im Gebrauch. Die von Nestor benutzten schriftlichen Quellen kennen von diesen Specialnamen nur den der Русь. Erst Nestor selbst zählt diese Specialnamen auf, und zwar als solche, die zu *seiner* Zeit (um 1100) in Russland bekannt waren. Je mehr nun nach seiner Zeit den slawischen Russen Norweger, Schweden und Dänen nach ihrer specifischen Nationalität bekannt wurden, desto mehr kam «Waräg» ausser Gebrauch. Zuletzt wurde es gar wieder auf die Schweden, als auf die nächsten und die ärgsten Feinde unter den Skandiern, eingeschränkt.

Noch ein anderer Umstand trug dazu bei, dass «Waräger» als Gesammtbezeichnung nach Nestor ausser Gebrauch kam. Während er unter Нѣмцы nur wirkliche Deutsche verstand, wurde diese Bezeichnung später — und zwar vor der Tatarenherrschaft — nicht nur auf die Skandier, sondern auch auf andere europäische Völker ausgedehnt. Нѣмець erhielt, namentlich in Folge des lebhaften Verkehrs mit der Hansa, die Bedeutung von «Ausländer» überhaupt. «Schwedische Deutsche» oder «deutsche Schweden» ist vor Peter d. G. ein häufig vorkommender Terminus; öfters werden die Schweden geradezu «Deutsche» (in dem Sinne von Ausländern oder Europäern) genannt.

Man darf sich daher nicht wundern, dass der Dänen unter ihrem eigentlichen Nationalnamen in den russischen Quellen vor dem 16ten Jahrhundert verhältnissmässig selten gedacht wird. Dürften wir dem Sprachmeister Saxo und den Isländern Glauben schenken, so wären die Dänen Jahrhunderte vor Rurik in häufige Berührung mit den Ostslawen gekommen. Möglich wäre es allerdings, dass die Inseldänen vor Rurik hin und

wieder an den kurischen und livischen Küsten landeten; der erste Zug der Art aber, welcher historisch sicher ist, ging um 859 vor sich, wo die Dänen nach Rimbert versuchten, sich die Kuren zu unterwerfen, welche sich längere Zeit vorher von der schwedischen Oberhoheit frei gemacht hatten. Der Versuch der Dänen misslang; der dadurch gereizte schwedische Oberkönig Olaw aber verstand bald darauf — um 850 — sein Ansehn in dem Lande der Kuren wieder geltend zu machen. Aus verschiedenen Gründen ist es nicht wahrscheinlich, dass in der zweiten Hälfte des 9ten und im 10ten Jahrhundert — ausser einzelnen Reisläufern von den dänischen Inseln — die Dänen ihre Blicke auf die Ostseeländer des russischen Staates richteten. Die Inseldänen zogen im 9ten Jahrhundert am liebsten nach England und Irland, wo sie reichlichere Beute fanden.

Erst der lebhafte Handelsverkehr, in welchen Nowgorod mit den Inseln und Küsten der Ostsee trat, brachte Dänen und Ostslawen in nähere Berührung. Anfangs aber wurden die überseeischen Handelsgäste in Nowgorod gewöhnlich mit der üblichen Benennung «Waräger» bezeichnet, wie man namentlich aus den Jahrbüchern von Nowgorod im 12ten Jahrhundert ersehen kann. Die erste Erwähnung der Dänen unter ihrem Nationalnamen glaubte man früher unter d. J. 1130 zu finden; doch diese Annahme beruhte auf einer falschen Lesart. In der neuen Ausgabe der sogenannten ersten Chronik von Nowgorod (Спб. 1841) steht:

«Въ лѣто 6638 ... Въ се же лѣто, идуце изъ заморія съ Готъ, потопи лодіи 7; и сами истопоша, и товаръ, а друзіи выплѣзоша, изъ нази, а и въ доми придоша здорови.»

«I. J. 1130 ... In demselben J. gingen 7 Seekähne auf der Fahrt von jenseits der See von [der Insel] Gottland unter; und die Einen [von der Besatzung] ertranken, und ihre Ladung [ging unter], die Anderen aber retteten sich, jedoch nackend, und kehrten auch glücklich heim.» Anstatt «а и въ доми (= und auch nach Hause)» stand in der Ausgabe von 1781 «а изъ Дони (und aus Dänemark)», was auch schon deswegen nicht ganz passend wäre, weil vorher die Insel Gottland er-

wähnt wurde. Потопи kann hier kaum anders als intransitiv gefasst werden.

I. J. 1134 heisst es in der ersten Nowgorod'schen Chronik:

«Въ лѣто 6642 . . . Томъ же лѣтѣ рубоша Новгородьци за моремъ въ Дони.»

«I. J. 1134 . . . In demselben Jahre warf man die Nowgoroder jenseits der See in Dänemark ins Gefängniss.»

In derselben Chronik steht noch pag. 68 unter d. J. 1302:

«Въ лѣто 6810 . . . . Того же лѣта посылаша послы за море, въ Доньскую *) землю, и привезоша миръ докончавше.»

*) Variante: въ донскую.

«I. J. 1302 . . . In demselben Jahre schickte man Gesandte über die See in das don'sche Land, und es gelang ihnen den Frieden abzuschliessen und [ihn] mit sich zu bringen.»

Aus den angeführten zwei Stellen der ersten Chronik von Nowgorod geht hervor, dass in der älteren Zeit der Dänenname in Russland Донь (Don' oder nach neupolnischer Schreibweise Doń) lautete. Der Vocal *a* war in ihm, wie in den Eigennamen Truwor = Thruvarus, Ingwor = Ingvar, Igor u. s. w., bereits in *o* vergröbert. Als Gentile collectivum ist jenes Донь (vgl. Русь = Ruossi, Сумь = Suomi) zugleich ein Singulare tantum mit doppelter Bedeutung, d. h. es kann nicht nur das Dänenvolk, sondern auch das Dänenland bezeichnen. Nach Analogie von Русинъ (poln. Rusin u. s. w.) muss aber auch in der älteren Zeit ein Singulare tantum «Донинъ (*ein* Däne)» im Gebrauch gewesen sein, das wenigstens in polnischen Schriften des 16ten Jahrh. (s. Lindes Wörterb.) vorkam. Dieses altpolnische «Danin» ist später bei den Polen durch Duńczyk (vgl. Duńka = die Dänin und duński = dänisch) verdrängt worden. Uebrigens kann auch nach russischem (d. h. etwa mittelrussischem) Sprachgebrauche die Adjectivform Доньскій (Don'skij) die Stelle des Subst. Донинъ vertreten haben. Dieses a. 1302 vorkommende Adj. ist ganz regelrecht von dem Subst. collect. Донь gebildet. Die a. 1134 vorkommende Casusform «Doni» kann unmöglich aus einem Schreibfehler erklärt werden, gleichsam als wäre Doni für Дони gesetzt worden. Im 12ten Jahrhundert wäre eine Form

Данія (neuruss. Данія; neupoln. Danija) ein Anachronismus. Andere Stellen, in welchen die Formen Донь und Доньскій vorkommen, sind mir nicht bekannt. Sollte es deren auch noch geben, so sind sie — wie ich mit Zuversicht behaupte — nicht häufig.

Die Gentilia collectiva auf ь, welche bei den Ostslawen in älterer Zeit so sehr beliebt waren, verschwanden nach und nach mit Ausnahme einiger wenigen. Es lässt sich nachweisen, dass namentlich während der tatarischen Periode der russischen Geschichte mehrere alte Völkernamen in Russland ausser Gebrauch kamen oder in einer ganz neuen Form wieder auftauchten. Belehrend ist in dieser Hinsicht die Geschichte des Russennamens und die des Frankennamens. Selbst der alte Name der Schweden, von denen noch am öftersten in den Annalen von Nowgorod und sonst die Rede gewesen war, trat in den Hintergrund. Anstatt Свеи, Свѣя, Свѣйскіе Нѣмцы wurde wahrscheinlich von Liwland her die deutsche corrumpirte Form Шведъ (Schwed) eingebürgert.

Wenn der alte Schwedenname in dem neuen Staate von Moskau sich nicht behaupten konnte, so darf es uns auch nicht befremden, dass die alte Collectivform Донь ausser Gebrauch kam. Jene Gentilia collectiva waren überhaupt eine Art Antiquität geworden. Man war darauf bedacht, sich bequemere Formen zu bilden, womit man sowohl ein *einzelnes* als auch *sämmtliche* Mitglieder einer Nation und ausserdem noch das Gebiet derselben bezeichnen konnte. Freilich sah man sich dabei bisweilen in die Nothwendigkeit versetzt, einem Adjectivum die Bedeutung eines Substantivum beizulegen. Dies war z. B. der Fall mit Русскій (russisch und der Russe). Auch bei den Dänen (und Schweden) hat *Dansk* seit längerer Zeit diese doppelte Bedeutung. Aus dieser dänischen Adjectivform ist aller Wahrscheinlichkeit nach die entsprechende russische Form entstanden, welche heut zu Tage Датскій (Datskij) geschrieben wird. Wann und wo sie zuerst aufkam, ist vorläufig noch nicht mit völliger Genauigkeit nachzuweisen.

Im letzten Jahrzehend des 15ten Jahrhunderts treten die Herrscher von Dänemark und Moskau in näheren Verkehr.

Die sog. Nikon'sche Chronik (VI. p. 136; vgl. Karamsin VI. Прим№. 366. 431) sagt z. B. i. J. 1493:

«Тогожъ лѣта Іюня пришелъ посолъ изъ Немець къ великому князю отъ датцкого короля Иванна . . .»

«Im Juni desselben Jahres kam aus dem Nemzenlande zu dem Grossfürsten ein Gesandter von dem dänischen Könige Iwann [Johann] . . .»

Ueber den Zweck dieser Gesandtschaft kann man nähere Auskunft finden in Hamels Tradescant (im Recueil des Actes für 1845 p. 130 u. flgde). Für den vorliegenden Zweck genügt es zu bemerken, dass z. B. auch a. 1494 (s. Nik. Chron. VI. p. 140 u. s. w.) Johann «датцкій король» genannt wird.

Der Gebrauch dieses Adj. «Датцкій» oder «Дацкій» ist in den russischen Chroniken und Urkunden des 16ten und 17ten Jahrhunderts so allgemein, dass es sich nicht der Mühe verlohnt, einzelne Stellen anzuführen. Die gewöhnliche Bezeichnung der Dänen war seit dem 16ten Jahrhundert: Дацкіе люди (dänische Leute), Нѣмецкіе Дацкіе (deutsche Dänen), Дацкіе Нѣмцы (dänische Nemzen). Dänemark hiess seit dieser Zeit Дацкая земля (dänisches Land). Die heutige Benennung Данія habe ich in den Quellen des 16ten und 17ten Jahrhunderts noch nicht angetroffen. Wahrscheinlich ist dieses Данія erst unter Peter d. G. aufgekommen, möge es nun nach dem lateinischen «Dania» oder nach dem älteren polnischen «Dánija» gebildet worden sein.

Die Entstehung des Adj. «Дахскій» aus dem dänischen «Dansk» kann fast keinem Zweifel unterliegen. Die ältere Schreibart wechselt zwischen «Дацкій» und «Датцкій» ab, in denen — цкій nicht anders als aus der bekannten adj. Endung — скій (skij; vgl. das poln. duński) entstanden sein kann. Die Vermengung des z (ц) und s (с) kommt in den Schriften des 16ten und 17ten Jahrhunderts häufig vor und hat theils in der ähnlichen Aussprache, theils in der Willkür der Schreiber ihren Grund, für die es damals noch keine feste Orthographie gab. Aehnliche phonetische und graphische Umwandlungen bemerkt man in der Geschichte des Namens der Engländer bei den Russen seit dem 16ten Jahrhundert.

Die Ausstossung der Nasalen ist bekanntlich eine characteristische Eigenthümlichkeit der russischen Mundart in der älteren Periode ihrer Geschichte; es lässt sich nachweisen, dass man nach und nach sich dazu verstand, die Nasalis in fremden Wörtern beizubehalten. Heut zu Tage würde man sich nicht scheuen, ein fremdes «Данскъ» unverändert aufzunehmen, ebenso wie man im 17ten Jahrh. das deutsche «tanzen» in der unveränderten Form *танцовать* sich angeeignet hat, während das jetzt noch im Munde des Volks übliche «плясать» (vgl. das poln. plasać, das altbolg. плѧсати[55]) und das goth. Lehnwort plinsjan = ὀρχεῖσθαι) in uralter Zeit entnasalisirt worden ist. Zur Zeit, wo плясать aus плѧсати, oder zur Zeit, wo Варягъ aus Warang, Фрягъ aus Frank entstand, hätte man vielleicht den Vocal in «Dansk» unverändert gelassen. In späterer Zeit stiess man, so scheint es wenigstens hinsichtlich der Form Данкій, den Nasal aus, ohne den Vocal umzuformen. Die Form «Французскій» kann einstweilen noch nicht als ein sicheres Analogon angeführt werden.

Wir haben oben gesehen, dass im 12ten und selbst noch beim Beginn des 14ten Jahrhunderts für «Dänemark» und «dänisch» die Formen «Донь» und «Доньскій» üblich waren. Demnach darf man die Vermuthung wagen, dass Данскій oder Данкій erst in der Zeit in Aufnahme kam, wo die russischen Herrscher von der Tatarenherrschaft sich zu emancipiren und mit den Völkern an der Ostsee sich wieder zu befreunden anfingen.

Allein auch der seit dem 15ten Jahrhundert übliche Ter-

55) Dieses Wort kann bei den Bolgaren des 9ten Jahrhunderts nicht anders gelautet haben, wie etwa ein poln. plesati. J. Grimm läugnet noch immer den Rhinismus in den beiden altbolgarischen Nasalen, wahrscheinlich weil er durch die willkürlichen Behauptungen Kopitars irre geführt worden ist, der auf dem Gebiete der Geschichte des Rhinismus in den slawischen Sprachen eben keine Autorität ist. Der Verfall des Rhinismus tritt in mittelbolgarischen Schriften sichtbar hervor. Merkwürdig ist es, dass Victor Grigorowitsch noch in einigen neubolgarischen Mundarten Spuren des alten Rhinismus gefunden hat, für dessen Geschichte die byzantinischen Quellen noch nicht hinlänglich ausgebeutet worden sind.

minus «Датскій» in dem doppelten Sinne eines Adj. und Subst. scheint nicht lange genügt zu haben. Es bildete sich noch ein Terminus (Датчанинъ) in der Form und Bedeutung eines Subst., womit heut zu Tage allein der Däne bezeichnet wird; das alte Датскій dagegen hat jetzt nur eine adj. Bedeutung.

Während aber die drei Termini «Дацкіе люди, Нѣмецкіе Дацкіе, Дацкіе Нѣмцы» in den Chroniken und den officiellen Papieren häufig vorkommen, stösst man auf das heute übliche Dattschanin äusserst selten. Ich will gern voraussetzen, dass mir diese oder jene Stelle über die Dänen in den zahlreichen Bänden, in welchen bis jetzt russische Urkunden und Chroniken gedruckt sind, entgangen ist; doch darf ich kühn behaupten, dass Датчанинъ bis auf Peter d. G. nur *ausnahmsweise* zur Bezeichnung des Dänen gebraucht wurde.

In dem i. J. 1517 zwischen dem Zaren Wassilij Iwanowitsch und dem dänischen Könige Christian (II.) gegen die Schweden und Polen abgeschlossenen Vertrage steht nach der Karamsin'schen Abschrift (Томъ VII. Примѣч. 153):

«Мы, Великій Князь Василій, . . . по прошенію брата нашего Крестьяна, Короля Дацкого, пожаловали его *земли Датцкіе* торговыхъ людей..; а въ которомъ городѣ въ государствѣ нашемъ у торговыхъ *людей Датцкихъ* съ нашими людьми ссоры и дѣла будутъ . . — А буде *Датчане* въ нашемъ государствѣ учнутъ бити челомъ на нашихъ людей... А будутъ наши на *Датчанъ* въ нашемъ государствѣ о управѣ бити челомъ, и буде до крестнаго цѣлованія дойдетъ, и *Датчанину* отвѣтчику такожъ присягать, а судиться имъ въ нашемъ государствѣ въ Великомъ Новѣгородѣ и въ Иванѣгородѣ *Датчаномъ*, какъ нашимъ Новогородцамъ. . . .»

In einer Urkunde vom J. 1629 (in Собраніе Государственныхъ Грамотъ и Договоровъ. III. 306) heisst es: «Выписано изъ... книгъ.. и какъ указано имати пошлины и какъ иманы съ иноземцевъ, съ Агличанъ и съ *Датчанъ* и съ Галанцевъ и съ Любчанъ. . . — Которые Аглинскія и Галанскія земли гости и торговые Нѣмцы являютъ товары свои. . .»

In einer die sogenannte holsteinisch-persische Handelscompagnie betreffenden Urkunde vom J. 1634 (Акты Историческіе III. 331) steht: «А ходити Голштенскія земли компанеи тор-

говымъ людямъ однѣмъ, своею компаньею; а быти въ торговлѣ Голштенскія земли торговымъ людямъ розныхъ городовъ и торговати тридцати человѣкомъ, а иныхъ Нѣмецкихъ государьствъ торговыхъ людей, Агличанъ и Галанцовъ, и Цесарьскія области, и Свѣянъ и *Датчанъ*, и иныхъ никоторыхъ земель торговыхъ людей, съ торгами ихъ, съ собою не имати и въ той Персицкой торговлѣ съ собою никого не вобчити. . .»

In der Form Датчанинъ (Dattschanin mit dem Accent auf der Penultima) bemerken wir zuvörderst die slawische Localendung—*anin* (vgl. das poln. Polanin=Campanus=Pole, Bewohner der Ebene). Die Form Свѣяне (Schweden in der Urkunde von 1643) zeigt, wie das alte Свеи, Свѣя (altschwed: Svîar im Plur.) seine frühere alleinige Geltung nicht behaupten konnte. Ebenso hat man aus der Nebenform Датскій (des älteren Дацкій und Датцкій) eine reine Substantivform «Датчанинъ» gebildet. Der Uebergang von ц (z) in den Zischlaut ч (tsch) ist bekannt und fand auch Statt in der jüngeren Form, die zur Bezeichnung der Engländer dient. Die alte Nestor'sche Form Англяне wurde im 16ten Jahrhunderte nicht wieder aufgenommen. In der neueren Form beseitigte man, wie in Dansk, die Nasalis gänzlich. Heut zu Tage schreibt man Англія, Англичанинъ, Англійскій; doch spricht man die letzten zwei Wörter gewöhnlich «Aglitschanin» und «Aglijzkij» aus. In der Form Англичанинъ bemerken wir ebenfalls ein ч, das, wie in Датчанинъ, aus s oder z hervorgegangen ist.

Eine vierte Benennung der Dänen kommt im 17ten Jahrhundert hie und da in Urkunden vor, die im westlichen Russland geschrieben wurden; allein Formen, wie Дунской король und Дунчиковая земля sind rein den polnischen Formen nachgebildet und meines Wissens in grossrussischen Urkunden nicht anzutreffen. Somit wäre nachgewiesen, dass Datschanin nicht die älteste, sondern die jüngste Form zur Bezeichnung der Dänen in der russischen Sprache ist und mit der künstlichen Form «Daci» der Mönche in gar keinem Zusammenhange steht. Jenes Dacus der Mönche ist nie im Munde des Volkes gewesen, eben so wenig wie das künstliche Ruthenus oder das mittellateinische «Danaus.» Danai heissen die Dänen un-

ter andern a. 837 in dem Wiener Appendix zu Thegani Vita Hludovici Pii. Argiwer aber und Dänen liegen einander eben so fern, als Daken und Dänen.

Der Pole Kadlubek (oder Pseudomatthäus?) wollte freilich im 12ten Jahrhundert wissen, dass die Polen in unvordenklichen Zeiten mit den *Daken* auf der Ostsee gekriegt hätten. Diese Nachricht hat gerade so viel Werth, als die des Saxo Gr. von den zahlreichen Zügen, welche die Götter und Heroen des alten Dänemarks in vorchristlicher Zeit nach Ruthenien unternommen haben sollen.

Auf rein historischem Wege lässt sich eine uralte Bekanntschaft der Ostslawen mit den Dänen gar nicht nachweisen. Gesetzt auch, dass einige Jahrhunderte a. C. die Slawen die Dänen am Pontus kennen gelernt hätten, so sähe man doch gar nicht ein, wie sich die Benennung Датчанинъ später erhalten haben sollte, wo die von der Ostsee abgeschnittenen Slawen mit den Dänen so gut wie in gar keine Berührung kamen.

Doch die historischen Beweise J. Grimms von der Identität der Geten und Gothen, der Daken und Dänen bedürfen ganz anderer Stützen, um allgemein anerkannt zu werden. Es bleibt immer eine sehr missliche Sache, auf den Gleichklang von zwei alten Völkernamen ein System zu bauen, wenn dieser nicht auf grammatikalischem Wege als ein nicht zufälliger nachgewiesen werden kann. Die nach römischen und hellenischen Formen haschenden Mönche des Mittelalters kümmerten sich wenig darum, ob zwischen Rutheni und Russi, Rutheni und Rugini, Rugi und Russi, Norici und Norvegici, Danai und Dani, Daci und Dani, Getae und Gothi ein genetischer Zusammenhang bestände. Auf diesen Gleichklang aber baut J. Grimm vorzugsweise sein System. Was er sonst an linguistischen Beweisen beibringt, kann höchstens dazu dienen, dass wir einsehen lernen, Daken und Geten gehörten zum indogermanischen Stamme, von dem einzelne Zweige in Europa einander so nahe standen, dass ihnen sogar Nomina propria gemeinsam waren. Ungeachtet alles Scharfsinns hat J. Grimm bei der Analyse der wenigen Ueberreste der dakischen Sprache noch nicht darthun können, dass diese eher in den germanischen Mundarten als in der litauischen und slawischen

Sprache ihre Analoga finden. Auch haben noch die Iranisten, namentlich die Kenner des Altarmenischen, ihr vielleicht entscheidendes [56]) Votum abzugeben. Spuren iranischer Eigennamen, Götter und Wörter giebt es bei den alten Küstenvölkern des Pontus genug; selbst die russische Mythologie und Sprache hat mehrere solche iranische Elemente in einer Zeit aufgenommen, wo asiatische Stämme am unteren Dnepr hausten. Bei meinen früheren Untersuchungen über die historische Ethnographie Russlands vor dem Einbruche der Hunnen schien es mir, dass auch die alten Tauren in der Krim in einem gewissen verwandtschaftlichen Verhältnisse zu den iranischen Völkerschaften ständen [57]). Die vorschreitende Erforschung der Ueberreste der Sendliteratur und der Huzvareschliteratur wird ohne Zweifel uns die Schlüssel zu manchen dunklen Punkten in der Geschichte des pontischen Irans und Turans liefern.

Schliesslich will ich bei dieser Gelegenheit noch auf einige Formen des Namens der Gothen aufmerksam machen, welche J. Grimm entgangen zu sein scheinen. Die «schönen gotischen Mädchen» des Igorliedes [58]) sind ohne Zweifel Mädchen der

---

56) Ein russischer Gelehrter betrachtete vor einigen Jahren die Physiognomie der auf der Columna Trajana abgebildeten Daken und fand, dass diese eher Slawen als Germanen ähnlich wären.

57) Ich unterlasse es noch, den Iranisten meine Vermuthung zur weiteren Prüfung vorzulegen. Unlängst hat G. Curtius (in Höfers Zeitschrift f. d. Wissenschaft der Sprache. 2ter Band p. 221.) den lydischen Königsnamen Κανδαύλης mit Rücksicht auf die griechische Deutung «κυνάγχης» zu erklären gesucht; doch blieb die Silbe δαυλ ihm unerklärbar. Wenn es sicher wäre, dass Καν mit indogermanischen Formen (wie z. B. mit dem lat. canis) zusammenhinge, so wäre δαυλ leicht aus slawischen Mundarten zu erklären. Nur müsste man den Namen Κανδαύλης Candavl . . und nicht Candaul . . nach der Manier solcher Gelehrten lesen, die immer noch nicht einsehen, dass das griechische β und υ in nichtgriechischen Eigennamen aus guten Gründen öfters für v oder w gesetzt wird. Der bekannte russische Eigenname Кондавлевъ (Kondavl-ew) bedeutet Ziegenwürger; das Verbum давить (würgen) lautet in der 1sten Präsentis давлю.

58) «Се бо Готскія красныя дѣвы въспѣша на брезѣ синему морю. Звоня Рускимъ златомъ, поютъ время Бусово, лелѣютъ

Gothen in der Krim, welche in den russischen Quellen stets «Готы» heissen; der altbolgarischen Form «Гъти» (z. B. in der kirchenslaw. Uebersetzung des Lebens des gothischen Bischofs Johann) liegt offenbar eine byzantinische Form zu Grunde. Mit der russischen Form «Готы» stimmt auch die armenische, nicht minder auch die georgische [59]) überein. Ueber die tscherkessischen Traditionen, welche unter andern der Gothen gedenken, werde ich mich in den «Analectes historiques» aussprechen.

Obgleich Untersuchungen über den Ursprung des Dänennamens bei den Lappen mir fern liegen, so will ich doch diesen Punkt hier berühren, da ich neues Material beibringen kann.

J. Grimm meint, dass die heutige Benennung der Dänen bei den Lappen zu diesen nicht von Deutschland her gedrungen sei. Gewiss nicht. Können nicht aber die Lappen ihr *Tatsch* oder *Datsch* erst im *späteren* Mittelalter nach einer dänischen oder schwedischen Form gebildet haben?

Den Letten heisst (nach Stenders Wörterb.) ein Däne *Dahnis*, Dänemark *Dahnu semme* oder *Dansku semme*. Reval heisst bei den Letten *Dahnipillis*, d. h. Dänenstadt. Nach Hupels estn. Wörterb. gebrauchen die Esten *Tani* und *Tanmarkama*.

месть Шароканю. А мы уже дружина жадни веселія.» Der neueste Erklärer und Uebersetzer des Igorliedes Д. Дубенскій (s. p. 133. 94 seiner Ausgabe des Liedes in «Русскія Достопамятности, издаваемыя Имп. Обществомъ Исторіи. Часть III. Москва 1844.) hält «синее море» auch an dieser Stelle für das asow'sche Meer.

59) Histoire de la Géorgie . . . traduite du géorgien par M. Brosset. 1re partie. St.-Pét. et Leipzic 1849. pag. 86. 87. 115. 120. (126). 280. 339. Von dem Bischof Johannes ist p. 115 die Rede. — Für die Geschichte der Gothen in der Krim ist in neuerer Zeit dies und jenes in byzantinischen, italiänischen, russischen und georgischen Quellen aufgefunden worden. Auch die Tscherkessen scheinen der Gothen in der Krim in ihren Traditionen zu gedenken. Der Schwede Thunmann hatte in Halle, wie er selbst in einem Briefe sagt, Materialien zu einer Geschichte der Gothen in der Krim gesammelt. Was aus diesen Materialien geworden ist, weiss ich nicht zu sagen.

Schon längst hat man angenommen, dass der heutige estnische Name der Stadt Reval «*Tallin*» aus «*Tanilin*» (Dänenburg) entstanden sei. Jedenfalls verräth die angeführte lettische Form keinen alten Ursprung und die estnische Form wird wol erst aus der Zeit herrühren, wo Reval dänischer Hoheit unterworfen war [60]).

Zwischen Esten und Lappen wohnen verschiedene Zweige des Finnenstammes. Bei keinem derselben findet sich ein der lappischen Benennung entsprechender Name. Wie sollten nun gerade die äussersten Lappen den Dänennamen vor der Gründung des russischen Staates von Russland aus erhalten haben? Wir können nicht einmal vermuthen, geschweige historisch nachweisen, dass die Lappen einst an slawische Stämme gränzten, von denen sie durch andere finnische Stämme getrennt waren. Erst nach Unterwerfung der letzteren kamen Lappen und Slawen in nähere Berührung und seitdem sind erst wenige Jahrhunderte verflossen.

Hinsichtlich des Dänennamens bei den Lappen muss man einen Unterschied zwischen denen in Schweden und denen in Norwegen machen.

In dem lappisch-schwedischen Wörterbuche von Lindahl und Oehrling (Holmiae 1780) steht pag. 599:

«Dansk, Wuonak, Dansk. Tala Danska, danskestet.»

P. 38. «Danskestet, v. n. propr. Danica imperite loqui, tala illa Danska . . . .»

P. 551. «Wuodn, wuodna, sinus maris, aut sinus lacus major, en hafsvik, en stor vik af en sjö. It. transl. Norvegia (a sinubus maris, quibus abundat), Norrige. Wuodnen mannet, in Norvegiam iter facere, resa til Norrige.»

P. 558. «Wuon, wuona, Norvegia, vid. wuodn. Wuona qwele, piscis Norvegicus.

Wuonak et wuonalats, Norvagus, qui in Norvegia commoratur, en Norrsk, en som vistas i Norrige.»

P. 459. «Taro, n. a. Svecanus, Svensk. Taro kiäl, lingua Svecana, Svenska.

60) Vgl. die Schrift: «Revals sämmtliche Namen, nebst vielen andern, wissenschaftlich erklärt von H. Neus. Reval 1849.»

Tarolats, Svecus, en Svensk. Tarolatjeh påteh, Sveci veniunt.

Tarostet et tarostallet, Svecana loqui, tala Svenska. Dicitur de ille, qui minus bene Svecana loquitur.»

P. 460. «Tatja, tats, rusticus, bonde.»

P. 595. «Bonde, tatja, kainolats... bondaktig, tatjalakats, tjourpes.»

In dem lappisch-norwegischen Wörterbuche (Lexicon Lapponicum bipartitum... Pars prima. Cura et studio Canuti Leemii. Nidrosiae 1768.) steht pag. 206:

«Darosh, nomen collect. danske eller norske Folk, eller, som man siger: Danskmanden, Normanden, danicus vel norvegicus populus, Dani, Norvegi. ex. gr. giæsseg Darosh Same-ednami boatta, om Sommeren kommer Danskmanden til Finmarken, aestate Dani ad Finmarchiam veniunt.»

«Daro-gieel, dansk eller norsk Tungemaal, lingva danica vel norvegica...»

«P. 210. «Datzh, en dansk eller norsk Mand, danus vel norvegus. pl. dazhjak.»

Lexicon Lapponicum bipartitum. Pars secunda danico-latino-lapponica. Cura et studio Gerhardi Sandbergii. Havniae 1781.

P. 58. «Dansk eller Norsk, danus vel norvegus, Datzh.»
«Danske Folk, populus danicus, Darosh.»
«Dansk Tungemaal, lingva danica, Daro gjeel.»

P. 279. «Norsk, norske Folk, see Dansk, danske.»

Bei den norwegischen Lappen wird also der Däne mit demselben Worte, wie der Norweger, bezeichnet. Es unterliegt wol keinem Zweifel, dass *Datzh* (lies *Datsch*) erst aus der Zeit der dänischen Herrschaft in Norwegen stammt. Ob die Formen *Daro* und *Darosh* (lies *Darosch*) älter sind, bleibe dahingestellt. Ich vermuthete, dass *Daro* mit der schwedisch-lappischen Form *Taro* identisch wäre. Sjögren und Castren billigten meine Vermuthung. Geijer schreibt p. 93 des 1sten Bandes s. Gesch. Schwedens: «Unter diesen Nomaden treten in Norrland die ersten schwedischen Ansiedler auf, die Jagd, Viehzucht und Fischerei derselben zuerst theilend, dann be-

schätzend, schon anfangs aber durch feste Wohnplätze, Ackerbau und Handel sich auszeichnend; weswegen der Lappe seine Benennung der Schweden von diesen Verhältnissen hernahm, unter denen sie ihm zuerst bekannt geworden. Der Schwede überhaupt heisst lappisch *Laddalats*, welches sowohl der Bedeutung als der Herleitung nach Landbewohner ist. Derselbe heisst auch *Taro*, *Tarolats*, Kaufmann, von *tarrohet*, *taret*, verkaufen.» Es wird als sicher angenommen, dass diesen Wörtern das schwedische «torg» zu Grunde liegt.

Auch meine Vermuthung, dass zwischen dem schwed.-lapp. *tatja*, *tats* (rusticus) und dem norwegisch-lapp. *Datsh* ein genetischer Zusammenhang bestehe, wird von Sjögren und Castren gebilligt. Natürlich müsste sich erst aus dem Gentile *Datsch* oder *Tatsch* die Bedeutung «Landbebauer» entwickelt haben. Castren schrieb mir: «Ihre Annahme einer Identität des schwed.-lapp. *tats* (*tatja* = rusticus) und des finnmarkischen *Datsch* ist meiner Ansicht nach vollkommen gegründet. Ich halte die Lindahl-Oehrling'sche Bedeutung für eine abgeleitete und gründe meine Ansicht besonders auf den Umstand, dass der genannte Wortstamm (*Tatsch*, *Datsch*) in keiner anderen finnischen Sprache vorkommt, was wol nicht der Fall wäre, wenn es einen ursprünglich appellativischen Sinn hätte.»

«Wie weit *Juuti* (= Däne) in Lappland ausgebreitet ist, weiss ich nicht zu sagen. Davon bin ich aber überzeugt, dass *Datsch* sehr selten und nur in einigen Mundarten vorkommt... Wenn man es von dem lat. Dacus herleiten will, so darf der Umstand nicht übersehen werden, dass Daci in der schwed. Volkssprache ungebräuchlich ist. Ich möchte fast lieber annehmen, dass *Datsch* durch eine Lautveränderung aus *Dan* entstanden ist; denn es ist eine Eigenthümlichkeit der lappischen Sprache, dass ein anslautendes *n* in einsilbigen Wörtern zu *ч* (tsch) und in mehrsilbigen in *ш* (sch) verändert wird. Wäre diese Herleitung richtig, so dürfte das lappische *Datsch* wol von ziemlich hohem Alter sein. Ich bin der Meinung, dass das russische *Данскій*, gleichwie das lapp. Datsch, aus *Данскій* entstanden ist. Die Richtigkeit dieser Meinung überlasse ich Ihnen zu prüfen und bemerke nur, dass *n* und *t* [vgl. § 11.] verwandte Laute sind.»

Als ich später Castren schrieb, dass meiner Ansicht nach Датчанинъ aus dem Adj. Датскій hervorgegangen sei, machte er mir noch folgende Mittheilungen.

«Ich glaube nicht, dass *Датчанинъ* aus dem lappischen *Datsch* oder irgend einem einfachen Stamme sich entwickelt hat, sondern es scheint mir, dass aus dem altnord. *Dan* das russische *Данскій* (statt Данскій) und aus diesem wieder *Датчанинъ* entstanden ist.»

«Das Wort *Datsch*, welches Leem aufgenommen hat, ist zu meinen Ohren nicht gekommen, obgleich ich an Lapplands Gränzen geboren bin und zwei verschiedene Reisen nach Lappland gemacht habe. Die allgemeine Benennung sowohl der Dänen als auch der Norweger ist Darosch oder Tarosch, worin der Stamm Taro dem finnischen Turja oder Rutja (durch Lautversetzung) = Norwegen (eigentl. Thors Land) entspricht. Finnisch heisst der Däne Juuti und ich glaube dasselbe Wort auch im Lappischen mit einer kleinen Veränderung in der Aussprache gehört zu haben. In der altschwedischen Volkssprache wird ebenfalls der Däne zuweilen *Jute* genannt, wie z. B. in folgenden Versen:

Så körde wi Jutar i Brunnbäcks elf,
Så wattnet dem porlade om,
Wi sörjde deröfwer att Kristian [61]) sjelf
Der icke tillika omkom.»

Somit werden wol die Finnen ihren Namen für die Dänen erst in ziemlich später Zeit aus schwedischem Munde entlehnt haben, gleichwie die Lappen den ihrigen aus dem Munde der Schweden und Norweger. In der Mundart der Archangel'schen Russen heisst nach П. Кузнецовъ Norwegen auch Datska. S. seine «Собраніе особенныхъ словъ употребляемыхъ жителями Архангельской губерніи и мореходами на бѣломъ

61) «Christian II.» — Schon Thunmann (Untersuchungen über die Geschichte der östlichen europäischen Völker. I. Th. Leipzig 1774. p. 377) schrieb: «So brachten die Schweden die Namen Finnen und Lappen nach dem westlichen und südlichen Europa, und die Namen Juta . . nach Finnland.»

норѣ и сѣверномъ океанѣ.» — «ДАТСКА (Географич.), Датская страна, земля; собственно Норвегія, принадлежавшая прежде Даніи (Истор.). Пр. *водить въ Датску* — въ Норвегію.»

§ 11. *Pseudorussische Roxolanen und ihre angebliche Herrschaft in Gardarik. Ein Votum gegen Jacob Grimm und die Herausgeber der Antiquités russes.*

Man hat nicht ohne Grund während der letzten Jahre sich in Russland darüber beschwert, dass man über die Nationalität der Stifter des russischen Staates und den Ursprung ihres Namens noch die verschiedenartigsten Ansichten aufstelle. Die Ursache davon liegt ohne Zweifel zunächst darin, dass jener streitige Gegenstand an und für sich schwierig ist. Die Mehrzahl jener Gelehrten, welche ihn behandelt haben, waren ausserdem mit den so sehr zerstreuten Quellen nicht hinlänglich vertraut; auch machten sie sich in der Regel ihre Untersuchung sehr leicht, indem sie aus ein Paar Notizen, namentlich mit Hülfe eines veralteten Etymologisirens, Sätze zogen, ohne sich darum zu bekümmern, ob zahlreiche andere Stellen denselben widersprächen. Man darf dreist behaupten, dass viele jener Männer, welche ihr Votum über jene Frage abgaben, nicht einmal die Hälfte der Zeugnisse kannten, welche dabei zu berücksichtigen sind.

Im vorliegenden Falle handelt es sich darum, eine Ansicht zu prüfen, welche nicht nur von J. Grimm, sondern auch von dem Dänen Finn Magnusen und den Norwegern Munch [62]) und Keyser [63]) aufgestellt worden ist. Der Ver-

62) Vgl. Seite X. der Vorrede zu den Ant. russes.

63) «Om Nordmaendenes Herkomst og Folke-Slaegtskab, af Rudolf Keyser» in den Samlinger til det Norske Folks Sprog og Historie. Sjette Bind. Christiania. 1839. pag. 412 — 416. 425. 426. Vgl. damit die Bemerkung von Stockfleth ebendas. im «Indhold.» — Keyser wollte die Roxolanen zu einem mit den Normannen blutsverwandten Volksstamme machen. Zugleich behauptet er, dass «Roxolanen» nur eine skythische Benennung für «Budinen» wäre. Ich vermag in den Bódinen

such, die Roxolanen in die Geschichte des russischen Staates einzuschwärzen, ist alt; es gehört aber ein gewisser Muth dazu, denselben um die Mitte des 19ten Jahrhunderts zu erneuern.

In seiner Abhandlung «Ueber Jornandes» (in den Abhandl. der K. Akad. der Wissensch. zu Berlin. 1846. p. 46. 47) schrieb J. Grimm:

«Alle deutschen [germanischen] völker sind nach [?] einander aus dem Osten eingewandert und ein bewusstsein an diese herkunft scheint sich bei allen [?] in unerloschner, wenn auch verworrener und falsch angeknüpfter sage bewahrt zu haben;... späterhin hielt man wenigstens den ursprung aus Donaugegenden fest... In dieser beziehung ist auch das nach altnordischer überlieferung bis gegen den Tanais erstreckte alte grosse Schweden, Sviþiod in mikla [das bei den mittelalterlichen Etymologen aus Scythia magna entstand] nicht zu übersehn; das schwedische volk, bevor es seinen Zug nach dem scandischen Norden antrat, muss [?] gleichfalls in skythisch-sarmatischer strecke Finnen und Gothen benachbart angenommen werden. Da den Finnen noch heutzutag der Schwede Ruotsalainen heisst, so liegt es völlig [?] nah, in Roxolanus einen frühe gangbaren namen dieses [?] stamms zu erblicken; zuerst nennt Strabo die Rhoxolanen ... für ihre deutschheit [?] soll.... Jornandes zeugen. ihm stammt cap. 24. die in [die germanische] heldensage tiefverflochtene Svanihild.. die nach der edda Siegfrieds tochter war, von Roxolanen ab.»

In s. Gesch. der deutschen Sprache (S. 746 — 749 und S. 805. 813) schrieb J. Grimm:

«Nirgend hielt das bewusstsein dieses alten [angeblichen] zusammenhangs [der Germanen mit Völkern am schwarzen Meere] länger an, als in Scandinavien... Die Nordmänner blieben des Pontus und Tanais [vgl. aber Ant. russ. I. p. 245] eingedenk... Ich will aber noch eine andere spur aufweisen... Die Roxolanen hängen also mit den ältesten und nordöstlichsten Germanen [den angeblich germanischen Bastarnen und Geten] zusammen... Merkwürdig aber

(oder Wôdinen?) weder Germanen noch Slawen zu erkennen, stimme aber Kolster (s. unten) bei, der (p. 37. 68. 73) nachgewiesen hat, dass Herodot in Folge einer momentanen Verwechselung des *Tanais* mit dem *Tanuvios* (β ist öfters = v, f, w) die Wohnsitze der Bôdinen über den Don verrückt hat. Zeugnisse anderer griechischen und römischen Autoren unterstützen jene Hypothese, wenn man auch nicht mit allen Folgerungen ihres Urhebers einverstanden sein dürfte.

lautet die [von ormandes] cap. 24 von Hermanricus ende mitgetheilte nachricht... das schlägt unmittelbar in [die pangermanische] Heldensage ein, Sarus und Ammius sind die in der Quedlinburger chronik bei Pertz 5, 31 Serila und Hemido (l. Hemideo), in der edda Sörli ok Hamðir genannten, ihre gothischen namen würden lauten Sarvila (ὁπλίτης) Hamaþius (loricatus); Sanielh = Svanihild (s. 298), ihre schwester oder stiefschwester war Sigurðs leibliche Tochter, sie selbst sind söhne Jonakurs (goth. Aunaharis, Haupt 3, 156), dessen reich edda und Völsungasage nicht ausdrücken. es muss jedoch am meer, weil Goðrûn auf den wellen zu ihm getragen wird, und dem Gothenreich benachbart gelegen haben. hierzu fügt sich, dass bei Saxo gramm. diese Brüder «genere hellespontici» genannt sind, was deutlich den Hellespont am schwarzen meer meint, also zur östlichen heimat der Rhoxolanen stimmt, die im vierten jh. bei Gothen und Hunen wohnen, und in deren königsgeschlecht deutsche [eigentlich gothisch-germanische] namen nicht verwundern können, wenn sie auch mit Jazygen und Sarmaten, also Slaven [? s. oben § 1. Note 4] vermengt erscheinen... Die Finnen... nennen einen Schweden noch den heutigen tag Ruotsalainen, die Esten Rootslane, die norwegischen Lappen Ruotteladzh; das land Schweden heisst finnisch Ruotsi, lappisch Ruotti; es sind uralte formen, die sich in dem fernsten norden, gleich jenem Dazh und Dattschanin für Däne geborgen [?] haben und beide namen bezeugen [?] sich ihren östlichen [?] ursprung wechselsweise. Ruotsalainen ist [?] Rhoxolanus und der Finne der vorzeit muss sich mit einem schwedischen, gothischen, alanischen [?], sarmatischen [?] volksstamm berührt haben, den er so benannte; auf dem schwedischen nachbar blieb zuletzt der name [weil diesen ein schwedisches Königsgeschlecht selbst führte] haften. hat ihn aber die finnische sprache zuerst [?] gebildet, welche alle volksnamen auf — lainen ableitet (Lappalainen ist ein Lappe...); so kann jener [vermeintliche] zusammenhang [der Rhoxolanen] mit den Alanen nicht richtig sein, es sei denn, dass der name Ἀλανοί selbst dem finnischen gesetz folge. Das aber leuchtet mir ein, dass die gewöhnliche herleitung von Ruotsalainen aus Roslagen... falsch [allerdings besteht zwischen ihnen nur eine formelle Verwandtschaft; s. oben § 8 Note 43] und wol umgekehrt Roslagen aus Ruotsalainen [dem widerspricht das upländische Gesetzbuch u. s. w.] gebildet worden sei. gehörte Roxolanus schon im hohen alterthum einem germanischen [?] volksstamm, so kann es füglich ein undeutscher, ihm von fremden nachbarn zugelegter name sein... es scheint, man hat allen [?] grund den ursprung des russischen namens mit den Roxolanen zu verknüpfen ..... Roxolanus [?] und Ruotsalainen muss also im alterthum von ei-

nem germanischen oder halbgermanischen volksstamm gültig gewesen sein. . .»

S. 805. «Nur ein theil des grossen Gothenvolks scheint . . von der ostsee in Südscandinavien eingewandert, während Nordscandinavien von einem andern nördlichen zuge, früher oder später, in besitz genommen ward . . . jene nördliche wanderung der Sviþiod bezeugt diesen zusammenhang mit dem osten auch dadurch, dass sie die Roxolanen berührt [?], welche ay Rastarnen und Geten stiessen.» Vgl. S. 728. 729.

S. 813. «Die Peukinen und Bastarnen, welche Plinius den fünften germanischen hauptstamm bilden, Tacitus ausdrücklich [?] germanisch sprechen lässt, dürfen weder von den Geten noch den Gothen [?] losgerissen werden..; sie hausen immer in der nachbarschaft von Geten und Skythen. gleiche wichtigkeit erlangen die Roxolanen, deren zusammenhang mit Russland [?] an den der gothischen Hazdinge (s. 448) mit Hartung von Reussen (mythol. s. 316. 321) gemahnt.» Vgl. Vorrede p. IX.

In den später geschriebenen Aufsätzen wird J. Grimm immer siegesfroher. Vgl. «Der thrakische Gothila» in Haupts Zeitschr. 7ter Band. 1849. p. 395; Monatsbericht der K. Pr. Akad. der Wissensch. zu Berlin. April 1849. p. 129 — 134; den gegen den Norweger Munch gerichteten Aufsatz über «Scandinavismus» in der Allgemeinen Monatsschrift für Literatur. Herausg. von Ross und Schwetschke. Januar 1850.

Die Ansichten der Herausgeber der Ant. russes von der Existenz eines vorrurik'schen Gardarik verlangen eine besondere Prüfung. Hier sind nur die Stellen anzuführen, in welchen von Roxolanen als angeblichen *Ahnen* der späteren Normannen die Rede ist.

P. 29 wird es für zweifelhaft erklärt, ob an einer Stelle von Norwegen oder Gardarik die Rede ist. «Il se peut aussi que ce soit le royaume scandinave ou roxolain de Gardarike dont il est question ici [?], puisque les institutions pendant l'antiquité ont dû être les mêmes [?] dans ces deux pays.»

P. 39. «... On voit que Jörmunrekr dont parle le poème, fut regardé au moins par les Gothes du temps de Jornandes, au 6e siècle après J. C., comme identique avec le célèbre roi Ermanarik (Airmanareiks). S'il en est ainsi, Jonakr sera roi des Roxolans ou Ruotsolaines, c'est-à-dire des Russes [?] qui, dans le sens primitif [?] de ce mot, étaient des habitants d'origine scandinave du Gardarike [?], qui y étaient restés [?]

lors de l'immigration dans la Scandinavie. La mer ou la baie que la tradition fait traverser par Gudrune quand elle se rend du Hunaland dans le pays de Jonakr ou des Roxolans, sera alors la mer Baltique ou peut-être le bras de mer qui porte le nom de la mer Curique (Curische haff).»

P. 61. «... Quoiqu'il en soit, Eymund doit certainement [?] être re«gardé comme appartenant aux plus anciens des rois connus du Garda«rike ou de l'empire roxolain ou russe. On ne saurait déterminer non «plus si Eymund et Jonakr étaient contemporains, ou s'ils gouvernaient «le même pays à des temps différents; la dernière conjecture paraît la «plus vraisemblable. Encore paraît-il que Sigtrygg était des plus anciens «rois de Gardarik.»

Um den Leser in den Stand zu setzen, meine Widerlegung jener Sätze sogleich nach den Quellen zu prüfen, stelle ich hier sämmtliche mir bekannte Nachrichten der Alten über die Roxolanen in chronologischer Ordnung zusammen. Katancsich (Geo. epigr. I. 223. 294. II. 129. 193) ist mir nicht zur Hand; es scheint indessen, dass er ausser den unten angeführten zwei Inschriften keine andere, in denen der Roxolanen gedacht werde, kennt.

Strabo.

«... οἰκοῦσι δ' ὑπὲρ τοῦ Βορυσθένους ὕστατοι τῶν γνωρίμων Σκυθῶν Ῥωξολανοί *), νοτιώτεροι ὄντες τῶν ὑπὲρ τῆς Βρεττανικῆς ἐσχάτων γνωριζομένων· ἤδη δὲ τὰ πέκεινα διὰ ψῦχος ἀοίκητά ἐστι· νοτιώτεροι δὲ τούτων καὶ οἱ ὑπὲρ τῆς Μαιώτιδος Σαυρομάται καὶ Σκύθαι μέχρι τῶν ἑῴων Σκυθῶν.» (Lib. II. Cap. 5. § 7. ed. Kramer I. p. 171.)

*) Magna in scribendo hoc nomine codicum est inconstantia: sed ea scriptura, quam exhibuimus, optimorum auctoritate maxime commendari videtur. Kramer.

«... Τί δ' ἐστὶ πέραν τῆς Γερμανίας καὶ τί τῶν ἄλλων τῶν ἑξῆς, εἴτε Βαστάρνας χρὴ λέγειν, ὡς οἱ πλείους ὑπονοοῦσιν, εἴτ' ἄλλους μεταξὺ ἢ Ἰάζυγας ἢ Ῥωξολανοὺς ἤ τινας ἄλλους τῶν Ἀμαξοίκων οὐ ῥᾴδιον εἰπεῖν·...» (Lib. VII. Cap 2. § 4. ed. Kramer II. p. 11.)

«... Ῥωξολανοὶ *) δ' ἀρκτικώτατοι τὰ μεταξὺ τοῦ Τανάϊδος καὶ τοῦ Βορυσθένους νεμόμενοι πεδία. ἡ γὰρ προσάρκτιος πᾶσα ἀπὸ Γερμανίας μέχρι τῆς Κασπίας πεδιάς ἐστιν, ἣν ἴσμεν· ὑπὲρ δὲ τῶν Ῥωξολανῶν εἴ τινες οἰκοῦσιν, οὐκ ἴσμεν. οἱ δὲ Ῥωξολανοὶ καὶ πρὸς τοὺς Μιθριδάτου τοῦ Εὐπάτορος στρατηγοὺς ἐπολέμουν, ἔχοντες ἡγεμόνα Τά-

σιον· ἦκον δὲ Ἁλάνῳ συμμαχήσοντες τῷ Σπιλούρου, καὶ ἐθόκουν μὲν εἶναι μάχιμοι· πρὸς μέντοι συντεταγμένην φάλαγγα καὶ ὡπλισμένην καλῶς τὸ βάρβαρον φῦλον ἀσθενὲς· πᾶν ἐστι καὶ τὸ γυμνητικόν. ἐκεῖνοι γοῦν περὶ πέντε μυριάδας πρὸς ἑξακισχιλίους τοὺς Διοφάντῳ, τῷ τοῦ Μιθριδάτου στρατηγῷ, συμπαραταξαμένους οὐκ ἀντέσχον, ἀλλ' οἱ πλεῖστοι διεφθάρησαν. χρῶνται δὲ ὠμοβοΐνοις πράνεσι καὶ θώραξι, γερροφόροι, ἀμυντήρια δ' ἔχοντες καὶ λόγχας καὶ τόξον καὶ ξίφος· τοιοῦτοι δὲ καὶ τῶν ἄλλων οἱ πλείους. τῶν δὲ Νομάδων αἱ σκηναὶ πιλωταὶ πεπήγασιν ἐπὶ ταῖς ἁμάξαις, ἐν αἷς διαιτῶνται· περὶ δὲ τὰς σκηνὰς τὰ βοσκήματα, ἀφ' ὧν τρέφονται καὶ γάλακτι καὶ τυρῷ καὶ κρέασιν· ἀκολουθοῦσι δὲ ταῖς νομαῖς μεταλαμβάνοντες τόπους ἀεὶ τοὺς ἔχοντας πόαν, χειμῶνος μὲν ἐν τοῖς ἕλεσι τοῖς περὶ τὴν Μαιῶτιν, θέρους δὲ καὶ ἐν τοῖς πεδίοις.» (Lib. II. C. 3. § 17. ed. Kramer. II. pag. 32 — 33).

*) ῥωξανοὶ *AB*. ῥοξάνοι *CE*. — ῥωξανῶν *A*. ῥοξανῶν *B*. ῥωξάνων *CE*. — ῥωξανοὶ *A*. ῥοξανοὶ *B*. ῥωξάνοι *C*. ῥωξοανοὶ Epit.

C. Plinii Secundi Nat. Hist.

«... Ab eo in plenum quidem omnes Scytharum sunt gentes, variae tamen litori apposita tenuere, alias Getae, Daci Romanis dicti, alias Sarmatae, Graecis Sauromatae eorumque Hamaxobii aut Aorsi, alias Scythae degeneres et a servis orti aut Troglodytae, mox Alani et Rhoxolani...» (Lib. IV. C. 12. S. 25.)

Jornandes de rebus geticis.

«... Corillus rex Gothorum in regnum conscendit, et per XL. annos in Dacia suis gentibus imperavit: Daciam dico antiquam, quam nunc Gepidarum populi possidere noscuntur. Hanc Gothiam, quam Daciam appellavere majores (quae nunc, ut diximus, Gepidia dicitur), tunc *) ab oriente Roxolani, ab occasu Tamazites **), a septentrione Sarmatae et Bastarnae, a meridie amnis Danubii fluenta terminant (l. terminabant). Tamazites**) a Roxolanis alveo***) tantum fluvii segregantur.» (Cap. 12.)

*) Corillus, der Dakenkönig, herrschte vor Domitian.

**) Variante Jazyges. S. Note 64.

***) Variante Aluta.

Taciti Historiae.

«Conversis ad civile bellum animis externa sine cura habebantur. eo audentius Rhoxolani, Sarmatica gens, priore hieme caesis duabus cohortibus, magna spe ad Moesiam inruperant, novem milia equitum, ex ferocia et successu praedae magis quam pugnae intenta. igitur vagos et incuriosos tertia legio adiunctis auxiliis repente invasit. apud Romanos

omnia praelio apta: Sarmatae dispersi aut cupidine praedae graves onere sarcinarum, et lubrice itinerum adempta equorum pernicitate, velut vincti caedebantur. namque mirum dictu ut sit omnis Sarmatarum virtus velut extra ipsos. nihil ad pedestrem pugnam tam ignavum: ubi per turmas advenere, vix ulla acies obstiterit. sed tum humido die et soluto gelu neque conti neque gladii, quos praelongos utraque manu regunt, usui, lapsantibus equis et cataphractarum pondere. id principibus et nobilissimo cuique tegimen, ferreis laminis aut praeduro corio consertum, ut adversus ictus impenetrabile, ita impetu hostium provolutis inhabile ad resurgendum. simul altitudine et mollitia nivis hauriebantur. Romanus miles facilis lorica et missili pilo aut lanceis adsultans, ubi res posceret, levi gladio inermem Sarmatam (neque enim scuto defendi mos est) comminus fodiebat, donec pauci, qui praelio superfuerant, paludibus abderentur. ibi saevitia hiemis *et* ví volnerum absumpti. postquam id Romae compertum, M. Aponius Moesiam obtinens triumphali statua, Fulvius Aurelius et Julianus Titius ac Numisius Lupus legati legionum consularibus ornamentis donantur, laeto Othone et gloriam in se trahente, tamquam et ipse felix bello, et suis ducibus suisque exercitibus rem publicam auxisset.» (Lib. I. Cap. 79.)

Josephus.

«*Τῇ δὲ προειρημένῃ Γερμανῶν ἀποστάσει κατὰ τὰς αὐτὰς ἡμέρας καὶ Σκυθικὸν τόλμημα πρὸς Ῥωμαίους συνέβραμεν. Οἱ γὰρ καλούμενοι Σκυθῶν Σαρμάται, πολὺ πλῆθος ὄντες, ἄθηλοι μὲν τὸν Ἴστρον ἐπεραιώθησαν εἰς τὴν Μυσίαν, ἔπειτα δὲ πολλῇ βίᾳ καὶ χαλεποὶ διὰ τὸ παντάπασιν ἀνέλπιστον τῆς ἐφόδου προσπεσόντες, πολλοὺς μὲν τῶν ἐπὶ τῆς φρουρᾶς Ῥωμαίων ἀναιροῦσι, καὶ τὸν πρεσβευτὴν τὸν ὑπατικὸν Φοντήιον Ἀγρίππαν*) ὑπαντιάσαντα καρτερῶς μαχόμενον κτείνουσι, τὴν δ' ὑποκειμένην χώραν ἅπασαν κατέτρεχον, ἄγοντες καὶ φέροντες ὅτῳ περιπέσοιεν. Οὐεσπασιανὸς δέ τὰ γεγενημένα καὶ τὴν πόρθησιν τῆς Μυσίας πυθόμενος Ῥούβριον Γάλλον ἐκπέμπει δίκην ἐπιθήσοντα τοῖς Σαρμάταις, ὑφ' οὗ πολλοὶ μὲν αὐτῶν ἐν ταῖς μάχαις ἀπέθανον, τὸ δὲ περισωθὲν μετὰ δίους εἰς τὴν οἰκείαν διέφυγε. Τούτῳ δὲ τῷ πολέμῳ τέλος ἐπιθεὶς ὁ στρατηγὸς καὶ τῆς εἰς τὸ μέλλον ἀσφαλείας προὐνόησε· πλείοσι γὰρ καὶ μείζοσι φυλακαῖς τὸν τόπον διέλαβεν, ὡς εἶναι τοῖς βαρβάροις τὴν διάβασιν τελέως ἀδύνατον. Ὁ μὲν οὖν περὶ τὴν Μυσίαν πόλεμος ταχεῖαν οὕτως ἔλαβε τὴν κρίσιν.*» (De bello Iud. Lib. VII. 4. 3.)

*) S. unten Note 68.

Inschrift aus der Zeit Vespasians.

«Ti Plavtio M. F... Silvano Aeliano.. legat. propraet. Moesiae in qva plvra qvam centvm milit. ex nvmero Transdanvvianor. ad prae-

standa tribvta cvm comivgib ac liberis. et principib. avt regibvs svis. transdvxit. motvm orientem Sarmatar. compressit . . regibvs Bastarnarvm et Rhoxolanorvm filios. Decervm fratrvm [leg. fratres] captos. avt hostibvs ereptos remisit. ab aliqvs gorvm opsides accepit. . .» (Inscriptionvm latinarum selectarum amplissima collectio. . . Edidit Jo. Casp. Orellivs Vol. I. Turici 1828. p. 183.)

Spartiani Hadrianus.

«. . Audito dein tumultu Sarmatarum et Roxolanorum, praemissis exercitibus Moesiam petiit. Martium Turbonem, post Mauritaniae praefecturam, infulis ornatum, Pannoniae Daciaeque ad tempus praefecit. Cum rege Roxolanorum, qui de imminutis stipendiis querebatur, cognito negotio pacem composuit.» (Cap. VI.)

Inschrift aus der Zeit Hadrians.

«P. Aelio Rasparasano. regi Roxolanorvm v. v. f. (bei Orelli I. p. 198).» Man bezieht dies auf die Zeiten Hadrians. cf. Spart. Hadr. 6. und Schafariks slaw. Alterth. I. 16. § 5.

Ptolemaeus.

«§ 19. *Κατέχει δὲ τὴν Σαρματίαν ἔθνη μέγιστα·*
οἵ τε Οὐενέδαι παρ' ὅλον τὸν Οὐενεδικὸν κόλπον,
καὶ ὑπὲρ τὴν Δακίαν Πευκῖνοί τε
καὶ Βαστέρναι (ἢ Βαστάρναι)·
καὶ παρ' ὅλην τὴν πλευρὰν τῆς Μαιώτιδος
Ἰάζυγες
καὶ Ῥωξολανοί,
καὶ ἐνδοτέρω τούτων
οἵ τε Ἀμαξόβιοι,
καὶ οἱ Ἀλανοὶ Σκύθαι.» (Lib. III. Cap. 5. § 19 bei Nobbe I. p. 170).

«§ 24. *καὶ παρὰ τὴν ἐπιστροφὴν τοῦ Ταναΐδος ποταμοῦ,*
Ὄφλωνες,
καὶ Ταναῖται·
ὑφ' οὓς Ὄσυλοι μέχρι τῶν Ῥωξολανῶν·
μεταξὺ δὲ τῶν Ἀμαξοβίων καὶ τῶν Ῥωξολανῶν,
Ῥακαλάνοι,
καὶ Ἐξωβυγῖται·
καὶ πάλιν μεταξὺ Πευκίνων καὶ Βαστερνῶν
Καρπιανοί·» (Lib. III. Cap. 5. § 24 bei Nobbe I. p. 172.)

«§ 25. *μεταξὺ δὲ Βαστερνῶν καὶ Ῥωξολανῶν,*
Χοῦνοι·» (Lib. III. Cap. 5. § 25 bei Nobbe p. 172.)

J. Capitolini M. Antoninus.

«Gentes omnes ab Illyrici limite usque in Galliam conspiraverant *), ut Marcomanni, Narisci, Hermunduri, et Quadi, Suevi, Sarmatae, Latringes, et Buri; hi, aliique, cum Victoyalis Sosibes, Sicobotes, Rhoxolani, Bastarnae, Alani, Peucini, Costoboci.» (C. XXII).

*) Um 165.

Dionis Historiae Romanae Liber LXXI.

19. «Ὁ Μάρκος δὲ τοὺς πρεσβευομένους τῶν ἐθνῶν ἐδέχετο, οὐκ ἐπὶ τοῖς αὐτοῖς πάντας... καὶ ἐπειδὴ οἱ Ἰάζυγες χρησμώτατοι αὐτῷ ἐγεγόνεσαν, πολλὰ καὶ ἐκ τῶν ἐπισταγμένων ὠφέλησε, μᾶλλον δὲ πάντα... καὶ ἐφῆκεν *) αὐτοῖς πρὸς τοὺς Ῥοξολάνους διὰ τῆς Δακίας ἐπιμίγνυσθαι, ὅσοις ἂν ὁ ἄρχων αὐτῆς ἐπιτρέψῃ ὠφίσιν.»

*) A. 175.

Tr. Pollionis triginta Tyranni.

«..... Regillianus denique, in Illyrico ducatum gerens, imperator est factus, auctoribus imperii Moesis, qui cum Ingenuo fuerant ante superati, in quorum parentes graviter Gallienus saevierat. Hic tamen multa fortiter contra Sarmatas gessit: sed, auctoribus Roxolanis, consentientibusque militibus, et timore provincialium, ne iterum Gallienus graviora faceret, interemptus est *).» (Cap. IX.)

*) A. 261.

Fl. Vopisci Aurelianus.

«Non ab re est cognoscere, qui fuerit Aureliani *) triumphus..... Gothi, Alani, Roxolani, Sarmatae, Franci, Suevi, Vandali, Germani, religatis manibus captivi praecesserunt.» (C. XXXIII.)

*) † 275.

Ammianus Marcellinus.

«..... Ultra Tanain panduntur in latitudinem Sauromatae, per quos amnes fluunt perpetui, Maraccus, et Rhombites, et Theophanes, et Totordanes. Licet alia quoque distans immanibus intervallis Sauromatarum praetenditur natio, littori iuncta, quod Coracem suscipiens fluvium in aequor electat extremum. Prope palus est Maeotis amplissimi circumgressus: ex cuius uberrimis venis per Patares angustias undarum magnitudo prorumpit in Pontum: cuius in dextro latere insulae sunt Phanagorus et Hermonassa, studio constructae Graecorum. Circa haec stagna ultima extimaque plures habitant gentes, sermo-

num institutorumque varietate dispariles: Jaxamatae et Maeotae, et Jazyges, Roxolanique et Alani, et Melanchlaenae, et cum Gelonis Agathyrsi . . .» (Lib. XXII. C. 8.)

Jornandes de rebus get.

«[Hunni] Alanos quoque pugna sibi pares, sed immanitate victus, formaque dissimiles, frequenti certamine fatigantes subiugavere . . . . Quod genus expeditissimum, multarumque nationum grassatorium, Getae (d. h. die Ostgothen unter Ermanrich) ut viderunt, expavescunt: suoque cum rege deliberant, qualiter se a tali hoste subducant. Nam Hermanricus rex Gothorum, licet (ut superius retulimus), multarum gentium extiterit triumphator, de Hunnorum tamen adventu dum cogitat, Roxolanorum *) gens infida, quae tunc inter alias (ei) famulatum exhibebat, tali eum nanciscitur occasione decipere. Duna enim quandam mulierem Sanielh **) nomine ex gente memorata, pro mariti fraudulento discessu, rex furore commotus, equis ferocibus illigatam, incitatisque cursibus per diversa divelli praecepisset, fratres ejus Sarus et Ammius germanae obitum vindicantes, Hermanrici latus ferro petierunt: quo vulnere saucius, aegram vitam corporis imbecillitate contraxit. Quam adversam ejus valetudinem captans Balamir rex Hunnorum, in Ostrogothas movit procinctum: a quorum societate jam Wesegothae discessere, quam dudum inter se juncti habebant. Inter haec Hermanricus tam vulneris dolorem, quam etiam incursiones Hunnorum non ferens, grandaevus et plenus dierum, centesimo decimo anno vitae suae defunctus est. Cujus mortis occasio dedit Hunnis praevalere in Gothos illos, quos dixeramus orientali plaga sedere, et Ostrogothas nuncupari.» (Cap. 24.)

*) Rosomonorum C. A. Rasomonorum. P. 1890. Rosomorum. P. 5766.

**) Sonilda C. A. Suanibildam. P. 1890. Sunihil. P. 5873.

Rohe Völker haben keine wahre Geschichte. Dies gilt auch von den Roxolanen, über welche wir nur dürftige Nachrichten haben; doch reichen diese hin, um jene asiatische Horde ihrer Individualität nach von Völkern europäischer Art sondern zu können.

1. *Wo nomadisirten die Roxolanen?*

Strabo, der um 24 p. C. starb, ist der erste Schriftsteller, welcher der Roxolanen gedenkt. Er rechnet sie noch nicht zu den Völkern, welche sich in der Nähe der römischen Be-

sitzungen an der unteren Donau herumtrieben; sie sind ihm ausdrücklich die fernsten (letzten) oder die nördlichsten der bekannten Skythenvölker. Er selbst gesteht aber ein, dass seine Kunde von jenen Gegenden eine beschränkte sei.

In der einen Stelle giebt er an, dass die Roxolanen oberhalb des Dneprs in Gegenden wohnten, die südlicher als die äussersten oberhalb Britanniens bekannten Gegenden wären. Er fügt hinzu, dass südlicher als die Roxolanen, oberhalb (oder nördlich von) der Maeotis Sarmaten und Skythen bis zu den östlichen Skythen seien.

An einer anderen Stelle berichtet er, dass die Roxolanen im Sommer zwischen Dnepr und Don nomadisirten, während sie im Winter in die Nähe des asow'schen Meeres zögen. Von jenen Steppen aus konnten sie natürlich öfters an den Kriegen der Herrscher am Bosporus u. s. w. Antheil nehmen, denen sie als Reitervolk willkommen sein mussten. Strabo meldet, dass sie um 94 a. C. 50,000 Mann stark unter Tassi dem Könige Palak zu Hülfe zogen, jedoch von dem Feldherrn des Mithridates Eupator leicht besiegt wurden, der angeblich ihnen nicht mehr als 6000 Mann geübter Truppen entgegengestellt habe.

Plinius entlehnte seine Nachrichten zum Theil älteren Quellen, so dass unter seinen Roxolanen nicht gerade die des 6ten oder 7ten Decenniums des 1sten Jahrhunderts zu verstehen sind; er scheint sie indessen sich (s. Ukert p. 432. 349) in den Gegenden nördlich vom Pontus gedacht zu haben.

Die Roxolanen, welche nach Tacitus im Jahre 69 in das römische Mösien einfielen, waren nördlich von der unteren Donau hergekommen, welche sie damals vielleicht zum ersten Mal überschritten. Ausserdem können auch die damaligen Griechen und Römer sie öfters unter dem allgemeinen Namen der Skythen und Sarmaten erwähnt haben.

Aus der Grabschrift, welche dem Plautius gesetzt wurde, erfahren wir, dass zu seiner Zeit die Roxolanen und Bastarnen ein gleiches Schicksal erfahren hatten. Man nimmt an, dass Plautius unter Vespasian (reg. v. 69 — 79) diente.

Jornandes gedenkt eines Getenkönigs Korill, dessen Zeitalter sich nicht genau bestimmen lässt; wahrscheinlich lebte

er vor Domitian (reg. v. 81 — 96), auf den Jornandes bald darauf zu sprechen kommt. Von Sybel (De fontibus libri Jordanis. Berolini 1838. p. 15) vermuthet, dass die Stelle über Korill dem Dio Chrysostomus (der dem 1sten und 2ten Jahrhundert angehört) entlehnt ist. Zur Zeit dieses Korills sollen an der Ostgränze Dakiens Roxolanen, an der Westgränze Tamasiten (Jazygen) ihre Sitze gehabt haben; zugleich stiessen nach derselben Stelle die Tamasiten [64]) an Roxolanen.

Zu Hadrians Zeit († 138) standen Roxolanen nach Spartian schon im römischen Solde.

Ptolemäus lässt zu seiner Zeit, also um 160, die Bastarnen und Roxolanen nur durch die Chunen von einander getrennt sein. Der Archimandrit Порфирій Успенскій fand auf dem Berge Athos eine Handschrift, welche die Geographie des Ptolemäus enthält. Auf den Text desselben folgen unmittelbar mehrere Karten. Auf einer derselben (s. das Fac-Simile im Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщенія. Часть LV. Спб. (1847.) sind die Ῥωξολανοί an den südöstlichen Abhang des Ἀλαῦνον ὄρος gesetzt und zwar an das linke Ufer des aus dem Gebirge fliessenden Ἄλνος. Auch hat die Maeotis auf dieser Karte einen solchen Umfang, wie Ptolemäus sich einbildete, der an der einen Stelle die Jazygen und Roxolanen längs (westlich von) der Maeotisküste hausen lässt. Die Jazyges Metanastae erscheinen auf der Karte bereits in der Theissgegend; von eigentlichen Gothen in Dakien ist auf der Karte noch keine Spur. Uebrigens erfordern diese Karten noch eine specielle Untersuchung. Vgl. Kruses Urgesch. p. 357. 360.

64) J. Grimm schreibt: «Offenbar heisst nach diesen Tamasiten der Ort *Tamasi*dava im Lande zwischen Ister und Hierasus bei Ptolemäus.» Der verstorbene Hansen (s. Bemerkungen zu einigen alten Schriftstellern, namentlich zu Jornandes. Programm des Dorpater Gymn. von 1845. p. 5) hielt den Text für entstellt: «Tamasites ist mit Cod. A. offenbar zweimal in Jazyges zu verwandeln, wozu auch Ptol. III. 8 treibt. Auch hat Cod. A. Recht, wenn er statt alveo fluvii ebend. Aluta fluvio lieset. Ptol. ibd.» — Der Fluss Aluta (Ἀλούτας) heisst heut zu Tage Olt, so dass nach Jornandes die Roxolanen zur Zeit des Koryll schon bis in die Walachei vorgedrungen wären. Indessen scheint es, dass der Hauptstamm derselben in der Nähe des Dons bis zum Einbruch der Hunnen sich aufhielt.

Am Markomannenkriege — von c. 165 bis 180 — nahmen die eigentlichen Gothen [65]) keinen Antheil; dagegen werden unter den pontischen Völkern von J. Capitolinus neben Bastarnen und Peukinen auch Roxolanen genannt, welche damals die Römer an der unteren Donau bedrängten.

Der Kaiser Marcus Antoninus Philosophus scheint indessen bald die Roxolanen zur Umkehr bewogen zu haben; denn Dio Cassius berichtet, dass er i. J. 175 den Jazygen unter andern auch erlaubte, aus ihren neuen Wohnsitzen durch Dakien zu den Roxolanen zu ziehen, wobei es jedoch den dortigen römischen Befehlshabern anheimgestellt wurde, diesen Verkehr nach Umständen zu hemmen. Die Roxolanen wohnten also damals nördlich von Dakien.

Die Tabula Peutingeriana, deren Schlussredaction man um d. J. 230 (s. Forbiger I. p. 471) zu Stande kommen lässt, setzt «Roxulani Sarmatae» immer noch in die Nähe der Maeotis.

Die Roxolanen, welche i. J. 261 nach Trebellius Pollio den Tyrannus Regillianus umbrachten, können auch nur an oder unweit der unteren Donau sich herumgetrieben haben.

Zur Zeit Aurelians, welcher Dacien aufgab, kämpften die Roxolanen wieder gegen die Römer; sie werden von Fl. Vopiscus bei Gelegenheit des Triumphzuges um 271 erwähnt.

Der compilirende Ammianus Marcellinus giebt über die Wohnsitze der Roxolanen seiner Zeit keine bestimmte Auskunft; er erwähnt sie bei Gelegenheit des J. 362.

Nach Jornandes (oder vielmehr nach Cassiodor) waren die Roxolanen kurz vor Ankunft der Hunnen den Gothen unterworfen; der Sage nach ermordeten i. J. 375 zwei Roxolanen den Gothenkönig Airmanareiks. Es geht aus jenem sagenhaften Berichte hervor, dass die Roxolanen sich noch in den Steppen nördlich vom Pontus herumtrieben. Von nun an verschwinden sie aus der Geschichte. Durch die früheren Kämpfe mit Römern und Gothen geschwächt, konnten sie im grossen Hunnenheere keine bedeutende Rolle spielen.

---

65) S. unten den Abschnitt: *Wann begann die gothische und slawische Völkerwanderung?*

2. *Roxolanen als ein nomadisirendes Reitervolk.*

Strabo schildert die Roxolanen als ein ächtes Nomadenvolk, das im Sommer grasreichen Weidenplätzen nachziehe, Filzzelte auf Wagen befestige, auf diesen wie in Häusern wohne und vom Ertrage seiner Heerden lebe. Nur im Winter näherten sie sich civilisirten Menschen, indem sie an die Maeotis sich zurückzogen.

Er schildert sie als streitbar; doch entgeht ihm nicht der Unterschied zwischen der Tapferkeit der Nomadenvölker und der civilisirten Völker. Solche Horden waren von jeher mehr durch ihre Massenhaftigkeit und durch die Schnelligkeit ihrer Pferde als durch die Tapferkeit im Kampfe, wo Mann gegen Mann focht, gefährlich.

Tacitus beschuldigt die Roxolanen geradezu der Feigheit im Kampfe zu Fuss und wundert sich als Römer darüber, dass ihre Tapferkeit nicht auf ihnen selbst beruhe. Auch Strabo hatte schon die Bemerkung gemacht, dass sie gegen geordnete Truppen nicht Stand zu halten vermochten.

Was diese beiden Autoren von dem kriegerischen Sinn der Roxolanen und ihrer relativen Tapferkeit aussagen, findet seine Bestätigung in den Berichten des Mittelalters über die späteren Reitervölker in den Steppen des Pontus. Neben der Wildheit und dem kriegerischen Ungestüm vermisst man stets die nachhaltige Energie, welche sich erst bei den halbasiatischen Kosaken zu entwickeln begann.

Die Schilderung der Bewaffnung der Roxolanen bei Strabo und Tacitus ist höchst characteristisch und steht in einem auffallenden Gegensatze zu den Schilderungen, welche von der Bewaffnung und der Kriegsweise der zu Fuss kämpfenden Altgermanen und Altslawen gemacht worden sind.

3. *Gehörten die Roxolanen zu dem Stamme der Skythen oder Sauromaten?*

An Nachrichten über die Hauptvölker am Pontus vor dem Einbruch der Hunnen fehlt es nicht. Zuvörderst wäre nothwendig, dass man die ethnographische und geographische Terminologie eines jeden Autors an und für sich umständlich

erörterte. Erst dann, wenn solche ethnohistorische Monographien nach den einzelnen Autoren vorliegen werden, dürfte es an der Zeit sein, eine wirkliche historische Ethnographie der Länder von der unteren Donau bis zum kaspischen Meere hin zu schreiben. Die früheren Vorarbeiten leiden an grossen Schwächen und sind jetzt selbst in Betreff der Aufzeichnung des Materials durch die Schriften von Ukert und Forbiger zum grossen Theil überflüssig gemacht.

Erst mit dem leider zu früh verstorbenen Hansen hat eine neue Epoche der Bearbeitung jenes Gebietes begonnen, wo blosser Fleiss ohne höhere linguistische Bildung, ohne historischen Takt und ohne Einsicht in die ungleiche Befähigung der verschiedenen Racen zum geschichtlichen Leben es zu keinem bedeutenden Resultate bringen kann. An Hansens Untersuchungen schliesst sich die beachtenswerthe Arbeit von Kolster [66]) an. Mit den Localitäten jener Gegenden, welche den Gegenstand der Untersuchungen Hansens und Kolsters bildeten, ist unter andern besonders H. Надеждинъ vertraut, der hoffentlich einst sein Votum über jene zwei Schriften abgeben wird.

Mit denjenigen, welche jenes Völkergewirr am Pontus für keinen der historischen Untersuchung würdigen Gegenstand halten, ist hier nicht zu rechten. Für den, welcher die Racenverschiedenheit als historische Thatsache betrachtet und ihre Erscheinung im geschichtlichen Leben der Menschheit mit aufmerksamem Sinne beobachtet, ist gerade jener mehr als tausendjährige Völkerprocess am Pontus von grosser Belehrung. Man braucht dabei nicht die Hoffnung zu hegen, dass wir in das innere Wesen vieler verschollenen Stämme eindringen werden; für die vergleichende Völkergeschichte wird genug gewonnen sein, wenn einige der pontischen Hauptvölker im Alterthum und im Mittelalter nach ihrer characteristischen Eigenthümlichkeit aufgefasst sein werden. Es werden

66) «Das Land der Skythen bei Herodot und Hippokrates und der Feldzug des Darius in demselben» in den «Neuen Jahrbüchern für Philologie und Pädagogik von Jahn und Klotz.» 12ter Supplementband. Leipzig 1846. Seite 568 — 632 und 13ter Supplementband. Leipzig 1847. S. 5 — 77.

jener kümmerlichen Völkchen genug übrig bleiben, über deren Sprache und Nationalität wir uns auch nicht einmal eine Vermuthung erlauben dürfen. Hochasien und Mittelasien haben sich an den Gestaden des Pontus ein Rendez-vous gegeben; wie mannigfaltig hier die nationalen Schattirungen waren, sagen uns schon die Alten. Der vielzüngige Kaukasus, in den sich so manche Trümmer von einzelnen Völkchen retteten, liefert uns dazu einen lebendigen Commentar.

Wer heut zu Tage über Skythen und Sarmaten schreiben will, muss vor allen Dingen den Unterschied zwischen Skythen und Sarmaten im *nationalen*, *politischen* und *geographischen* (willkürlichen, gelehrten) Sinne [67]) im Auge behalten. Die Benennung Skythen ist wahrscheinlich nur eine corrumpirte griechische Form, der eine asiatische zu Grunde liegt. Die Benennung Saken, welche bei den alten Persern üblich war, verdient aus mehreren Gründen den Vorzug; sie war jedenfalls eine unter hochasiatischen Völkern weit verbreitete und hat sich vielleicht bis auf den heutigen Tag bei mehreren von einander getrennten Tatarenstämmen erhalten.

Die Saken (Ssaken) in der pontischen Skythei waren aus Hochasien gekommen und unterschieden sich in wesentlicher Hinsicht von den Sarmaten. Der Streit über die Nationalität der pontischen Saken oder Skythen im *nationalen* Sinne hat erst in der neueren Zeit zu einigen haltbaren Ergebnissen geführt, nachdem man anfing, jedes Volk in seiner Eigenthümlichkeit und in seinem *Gegensatze* zu anderen Nationen zu begreifen. Von einer Identificirung der pontischen Saken mit Finnen, Slawen oder Germanen kann in Zukunft nur noch bei solchen Historikern die Rede sein, welche die Individualität eines Volkes nach irgend einem *einzelnen* Zuge desselben oder nach dem Klingklang zweier Wörter zu bestimmen sich erkühnen. Für den Bearbeiter der vergleichenden historischen Ethnographie sind positive Zeugnisse nicht allein von Bedeutung; für ihn haben negative Zeugnisse öfters ein noch grösseres

67) J. Grimm (s. Gesch. d. deutsch. Spr. p. 218) hat diesen Unterschied öfters nicht beachtet. Zwischen Herodot und Plinius liegt ein halbes, zwischen Herodot und Procop ein ganzes Jahrtausend.

Gewicht. Und diese dürfen gerade in Betreff der pontischen Saken nicht ausser Acht gelassen werden. Mögen auch bei ihnen — sei es am Don oder auf ihrer früheren Wanderung — iranische Elemente, namentlich mythologischer Art, Eingang gefunden haben, so besteht doch zwischen Persern und Saken ein wesentlicher Gegensatz. Die Frage ist jetzt nur die, ob die pontischen Saken Türken oder Mongolen waren, oder ob, wenn sie ein türkisch-mongolisches Mischlingsvolk waren, das türkische oder mongolische Element bei ihnen das Uebergewicht hatte. So lange die türkische Sprachgeschichte und Alterthumskunde (im weiteren Sinne) nicht besser als bis jetzt bearbeitet sein wird, kann jene Frage auf keine genügende Weise entschieden werden.

Zur Zeit Herodots erscheint die königliche Horde der pontischen Saken noch ziemlich stark. Hochasiatische Steppenvölker, die sich Europa näherten, gingen aber stets in kurzer Zeit ihrer inneren Verwesung entgegen, wenn nicht ein neues Element, wie z. B. der Parsismus oder Muhammedanismus, sie auf eine Zeit lang erfrischte. Die pontischen Saken schützte lange die Steppe und die Schnelligkeit ihrer Pferde vor dem Andrange kräftigerer Völker, die, wie die europäischen, sich mehr auf die Kraft ihrer eigenen Beine als auf die der Thiere verliessen.

Roxolanen *könnten* allerdings die Nachkommen der pontischen Saken im *geographischen* Sinne sein. Auf die Uebereinstimmung der Sitten und Lebensweise in den Berichten Herodots und Strabos ist jedoch nicht viel zu geben, da die Steppe in jenen Zeiten ihren Stempel ihren Bewohnern aufdrückte. Hatten aber die pontischen Saken seit Herodot ihre Selbständigkeit gegen die Völker jenseits des Dons bis auf Strabo behaupten können? Schwerlich.

Die Gränze zwischen Saken und Sauromaten (Ssavromaten?) bildete zur Zeit Herodots der Don. In den Sarmaten im eigentlichen Sinne lebte offenbar ein anderer Geist und dieser weist auf Persien hin. Die Alten wollten wissen, dass iranische Stämme nach dem Don und Dnepr vorgedrungen wären. Ein besonnener Forscher, Ukert (279. 320), hat die Bedeutung dieser Nachrichten in Zweifel gezogen. Die Trümmer

der Osseten, welche sich in den nördlichen Kaukasus geflüchtet haben, liefern indessen einen lebendigen Commentar zu jenen Nachrichten. Auch haben uns die Autoren, so wie die Inschriften, iranische Personennamen, besonders Herrschernamen, und iranische Götterbenennungen erhalten, die vor der Hunnenzeit an den Küsten des Pontus in ziemlicher Anzahl auftauchen. Dass sie nicht alle von dem mit iranischen Bildungselementen geschwängerten Sakenvolke herrühren können, ist leicht zu beweisen.

Wenn wir dem Tacitus Glauben schenken dürften, so gehörten die Roxolanen zu dem sarmatischen Stamme; allein zu seiner Zeit hatte der Name der Sarmaten den der Skythen schon ziemlich verdrängt, sei es nun in Folge des siegreichen Vordringens der Sarmaten oder aus einem anderen Grunde. «Sarmata» wurde bei den Römern nach und nach zu einer rein geographischen Bezeichnung, bis es endlich gar im unkritischen Mittelalter auf die Slawen (s. oben § 1. Anm. 4) angewandt wurde.

Wichtiger wäre für uns das Zeugniss des Josephus, wenn wir nur wüssten, dass unter seinen Sarmaten die Roxolanen zu verstehen wären. Die Niederlage, welche nach Tacitus die Feldherren Othos den Roxolanen beibrachten, kann nicht später als in das Frühjahr 69 gesetzt werden, da Otho schon am 16ten April [68]) starb. Im Sommer desselben Jahres begann der Krieg zwischen den Parteien der zwei Kaiser, in dem besonders die mösischen Legionen auf der Seite Vespasians eine Rolle spielten. Mösien wurde fast ganz von Truppen entblösst. Sollten daher nicht die Roxolanen die Gelegenheit benutzt haben, um einen Rachezug für die im Frühjahr erlittene Niederlage zu unternehmen? Diese zweite Invasion ereignete sich im Laufe des Winters von 69 — 70, da Fonteius Agrippa frühestens im Herbste des J. 69 (s. Tacit. Hist.

68) *Galba* reg. vom 11ten Juni 68 bis 15ten Januar 69; — *Otho* vom 15ten Jan. bis 16ten April 69; — *Vitellius* vom 16ten April 69 bis 10ten Dec. 69. — *Vespasian* wurde bereits im Juli 69 im Orient zum Kaiser ausgerufen; man lässt ihn aber in Rom erst vom 20sten Dec. 69 an regieren. Der Aufstand des Batawers Civilis, dessen Josephus ebenfalls gedenkt, fand in d. J. 69 und 70 Statt.

III. 46) nach Mösien geschickt worden war. Uebrigens scheint Tacitus diese zweite Invasion der Sarmaten in Mösien nicht gekannt oder absichtlich übergangen zu haben; denn Hist. III. 24 und I. 2 spielt er, ohne Zweifel auf die erste Invasion an. Von den Jazygen spricht er i. J. 69 als den Bundesgenossen der Partei Vespasians [69]). Da nun bei Josephus jene Barbaren *Sarmaten* im *eigentlichen* Sinne und *Skythen* im *uneigentlichen* Sinne des Worts heissen, so bleibt kaum ein anderer Stamm als der der Roxolanen übrig, auf welchen man jene Stelle beziehen könnte.

Da die Roxolanen so spät — c. ein Jahrhundert a. C. — in der Geschichte unter ihrem Namen auftreten, so wäre es denkbar, dass sie erst nach Herodot in die Steppen zwischen Dnepr und Don eingerückt wären. Die Herodot'schen Saken am Pontus waren nur der Vortrab jener turanischen Reiterhorden, die noch viele Jahrhunderte später aus Hochasien nach dem Dnepr zu strömten.

Aus den directen Angaben der Alten lässt sich also vorläufig nicht entnehmen, ob Roxolanen ihrer Abkunft nach Sarmaten oder Saken (mit einer sarmatischen Dynastie?) waren, oder ob sie gar einem dritten unbekannten Stamme angehörten. Demnach halte ich es jetzt nicht mehr für erlaubt, nach dem Vorgange von Schafarik von *iranischen* Roxolanen zu sprechen [70]).

---

69) Hist. III. 5. «Ceterum ut transmittere in Italiam inpune et usui foret, scriptum Aponio Saturnino, cum exercitu Moesico celeraret. ac ne inermes provinciae barbaris nationibus exponerentur, principes Sarmatarum Jazugum, penes quos civitatis regimen, in commilitium adsciti. plebem quoque et vim equitum, qua sola valent, offerebant: remissum id munus, ne inter discordias externa molirentur, aut maiore ex diverso mercede ius fasque exuerent.» Wäre die zweite Invasion in Mösien von den Jazygen ausgegangen, so konnte dies Tacitus hier kaum unerwähnt lassen. Uebrigens sind die «Historiae» nicht vollständig auf uns gekommen.

70) Die obige Skizze ist mit Rücksicht auf J. Grimms Aufsatz (Gesch. d. deutsch. Spr. p. 218 — 237) abgefasst worden. Ich würde mich entschliessen, den darin aufgestellten Ansichten meine zahlreichen Bedenken in angemessener Form entgegenzuhalten, wenn ich nicht überzeugt wäre, dass J. Grimm selbst bei längerem Studier

4. Waren Roxolanen und Jazygen Stammverwandte?

Neben oder sogar mit den Roxolanen werden Jazygen erwähnt, welche den *späteren* Römern die eigentlichen Repräsentanten des Sarmatenstammes zu sein schienen; allein zur Kaiserzeit wurde der Name der Sarmaten öfters in dem vagen Sinne von pontischen Reitervölkern gebraucht. Wichtig ist die Stelle des Dio Cassius, nach welcher der Kaiser Marcus Antoninus Philosophus den schon nach der Theiss vorgedrungenen Jazygen i. J. 175 erlaubte, über Dakien mit den Roxolanen zu verkehren. Dies weist mehr auf frühere Gemeinschaft als auf Handelsverkehr hin.

Von der Sprache der Jazygen sind uns nur wenige Eigennamen übrig geblieben, wie z. B. Banadasp, Zantik, Usafer, Zinafer, Zisais. Wer mit den von den Griechen überlieferten iranischen Namen vertraut ist, weiss, wo er die jenen jazygischen Namen entsprechenden Analoga zu suchen hat. Ob aber die Dynastie der Jazygen jene Namen nur angenommen hatte oder sie von jeher führte, ist eine andere Frage. Merkwürdig ist es, dass Ovid, welcher mehrere pontische Völker zu beobachten Gelegenheit hatte und getisch und sarmatisch sprechen lernte, wenigstens an zwei Stellen Sarmaten und Jazygen von einander sonderte. Die ethnographische Terminologie Ovids ist noch nicht genau untersucht worden. So viel leuchtet mir ein, dass er *skythisch* und *sarmatisch* nicht geradezu identificirte. Ueber eine barbarische mit griechischen Buchstaben geschriebene Inschrift, die im Lande der ungarischen Jassygen gefunden wurde, s. Schafariks sl. Alterth. I. 46. § 6. — In dem Namen der alten Jazyges ruhte aller Wahrscheinlichkeit nach der Ton auf der Antepenultima. Für welchen barbarischen Laut jenes «ζ» stand, ist nicht zu ermitteln. Die Byzantiner drücken durch «ζ» bald ein schwaches deutsches *s* (russ. з; französ. und poln. *z*), bald ein deutsches *z* (russ. ц, poln. *c*), bald einen Zischlaut wie *sch* aus.

Ob die Jazygen, die später neben den Litauern auftraten, mit den Vorfahren der modernen Jassygen in Ungarn und den

über jenen Gegenstand es einsehen wird, dass ganz heterogene Völker auf einem solchen Wege nicht in Verbindung zu bringen sind.

alten Jazygen verwandt waren, ist noch nicht bewiesen, wenn auch oft behauptet worden. Die ungarischen Jassygen (ungar. Jasz, lies: Jass, Plur. Jaszak) sprechen heut zu Tage magyarisch, geben aber sich und die Kumanen gern für den Urstock der Magyaren aus. Allein von den Kumanen wissen wir, dass sie finnisirte Türken sind, wie dies die geretteten Ueberreste ihrer Sprache beweisen. Auch die Polowzer der Russen oder Kumanen der Byzantiner sind Türken, wie dies das bekannte kumanische Glossarium beweist. Es ist aber auch historisch nicht erlaubt, die heutigen Kumanen für den Urstock der Magyaren auszugeben. Die alte türkische (magyarisch-türkische) Dynastie und der alte hohe Adel der Ungarn haben im Laufe der Zeit ebenfalls die finnische Sprache ihrer Unterthanen angenommen.

Es wäre zu wünschen, dass die Erforscher des ungarischen Alterthums mit einer mehr sicheren linguistischen und historischen Methode als bisher jene Fragen bearbeiteten; doch Slawen und Deutsche hören ja ebenfalls noch nicht auf, die Jazygen der ehemaligen Skythei zu — Slawen zu machen. Das russische языкъ lautete altbolgarisch ѩзыкъ, das wie das polnische język (= *Ἰάνζυκ*[71]) auszusprechen ist. In diesem Worte ist bekanntlich das ursprünglich im Anlaute befindliche l[72]) abgeworfen worden, wie im poln. jaskółka (= hirundo). Man sollte doch endlich einmal einsehen, dass die alten Völkernamen in der Regel nur dann einer Deutung fähig sind, wenn wir die Grammatik der Sprachen der Völker kennen, denen jene Namen angehörten.

---

71) So etwa oder *Ἰάνζουκ* müsste der Name der Jazygen bei den Griechen lauten, wenn er «die Zunge», wie selbst J. Grimm (p. 780. 788) annehmen möchte, bedeutete. Dem slawischen Worte für «Zunge, Sprache» entspricht ein litauisches «liežuwis.» Vgl. Grimm p. 320. 339.

72) Miklosich (Radices p. 111) führt noch serb. «ljelen» und «jelen» an; der Abfall eines l vor dem kirchenslawischen ящеръ (*σαῦρα*, lacerta) ist unsicher, da neben dem russ. ящерица und poln. jaszczur Formen mit einem Conson. im Anlaute vorzukommen scheinen. S. Radices von Miklosich, der ein kirchenslaw. ласт-овица (russ. ласточка) nachweist.

Zeuss weist (S. 297) auf die Σίγυνες im Lande der Serer hin; allein damit ist Jazyges (Sing. Jasyx bei Ovid) nicht erklärt. Woher wissen wir denn, dass Jazyg .. die ursprüngliche Form ist und dass ξ für γ wie im russischen языкъ steht? Die Turkologen haben nachgewiesen, dass sich in den türkischen Sprachen öfters ein «z» aus «j» bildet; allein dies hilft uns so wenig, wie der Name der altitalischen Japyges oder des gelischen Dapyx. Klingklang hier, Klingklang dort.

5. *Hingen die Roxolanen mit den Alanen zusammen?*

Man hat diese Frage öfters bejahend beantwortet; allein woher weiss man denn, dass der erste Name in Rox-olan und nicht in Roxo-lan oder Roxol-an zerlegt werden muss? Auch ist es nicht zu übersehen, dass sich weder bei Griechen noch bei Römern die Schreibart Roxolan findet. Es bleibt also für die Annahme einer Identität jener zwei Völker nur die Nähe ihrer Wohnsitze übrig; bis jetzt ist aber noch nicht nachgewiesen worden, dass der eine oder andere Schriftsteller Alanen nannte, wo man Roxolanen erwarten sollte.

Die Nachrichten über Alanen des Alterthums und des Mittelalters sind an Zahl nicht gering; doch auch sie sind bei den Alten, Byzantinern, Orientalen und Romanen zerstreut. Aller Wahrscheinlichkeit nach war «Alan» im Alterthume (s. Ukert p. 334) und im Mittelalter nicht allein ein gelehrter Collectivname für verschiedene Völker, sondern er diente auch dazu, um gewisse Völkerstämme vorzugsweise zu bezeichnen.

Man hat die Osseten (Iron) im Kaukasus (s. Schafariks slaw. Alt.) für Nachkommen von alten Alanen ausgegeben; allein bewiesen ist es noch nicht, wenn auch zu den angeblichen Beweisen von dieser Identität noch einige andere hinzugefügt werden können; die Uebereinstimmung iranischer Eigennamen mit alanischen beweist für sich allein nichts, da diese in verschiedenen Ursachen ihren Grund haben kann. Die Alanen, welche Ammian. Marc. (XXXI. 2) schildert, sind theils im nationalen, theils im politischen und geographischen Sinne zu nehmen.

In einem anonymen Periplus Ponti Euxini, dessen Abfassung man in das 4te Jahrhundert p. C. setzt, wird (s. Geographi minores ed. Gail. Tom. tert. Paris. 1831. p. 213. Vgl. Ukert p. 474. Anm. 20. p. 553. Anm. 60. 62) die taurische Sprache mit der alanischen identificirt. Es sind einige taurische Wörter auf uns gekommen; doch, ehe man die Tauren zum iranischen Stamme rechnen *darf*, sind noch manche Fragen zu beantworten. Die verschiedenartige Bedeutung den Termini *Tauri* und *Tauroscythae* im Alterthum und Mittelalter ist von mir in m. Anhange zu Krugs Forschungen (II. p. 811 — 827) besprochen worden [73]).

Der deutsche Patriotismus möchte die Alanen zu — Gothen machen; allein der Verkehr von Alanen mit Gothen beweist an und für sich nichts. Alanen bleiben überall ihrem Wesen nach Asiaten. Diejenigen Alanen, welche mit den Wandalen nach Spanien zogen, können gothische Namen und Sprache im Laufe der Zeit und namentlich im Verkehr mit gothischen Wandalen angenommen haben, so dass J. Grimms Vermuthungen [74]) noch nicht die Kraft von Beweisen haben. Aus einem einzelnen oder mehreren Eigennamen und Gebräuchen, welche zwei Völkerstämmen gemeinsam waren, darf man noch nicht auf eine nahe Verwandtschaft derselben schliessen. J. Grimm legt gerade auf die Uebereinstimmung von einzelnen Gebräuchen zwischen Skythen, Alanen und Germanen ein zu grosses Gewicht. Wie viel andere Züge giebt

73) Die früher (s. ebend. p. 808) mehr bezweifelte als vermuthete Bedeutung von δρόμος (= Schifffahrt) und τρέχειν (δραμεῖν = schiffen, segeln) hat Hr. Hase in Paris aus dem reichen Schatze seiner Belesenheit in altgriechischen und mittelgriechischen Autoren nachgewiesen; doch vermochte er nicht, mir eine Stelle anzugeben, in welcher δρομίτης in dem Sinne von „Schiffer" oder „Pirat" gebraucht worden wäre. — Somit bliebe meine Deutung von Δρομῖται durch Tauroskythen (im Sinne der gelehrten Pedanten in Byzanz) sicher. Die normannischen Ῥῶς wurden Dromiten genannt, weil man sie anfangs zu Geistesverwandten und dann zu Blutsverwandten der alten Tauren (und Tauroskythen) machte.

74) Gesch. d. deutsch. Spr. p. 223. 224. 473. 748. — In s. Abhandlung „über Jornandes" nennt er die Alanen Ammians geradezu Halbgothen. S. 7. 29. 6. Ich finde höchstens Halbiranen.

es aber nicht, aus denen man schliessen muss, dass diese Stämme einander wildfremd waren! Gemeinsamkeit einzelner Sitten entsprang bei sonst unverwandten Stämmen öfters aus einer allgemein menschlichen Anlage; öfters wurden einheimische Sitten, Waffen, Götter und Namen gegen fremde vertauscht, besonders wenn ein Volk in Folge einer Niederlage zu einer fremden Dynastie und zu einem fremden Adel gelangte [75]).

6. *Was für eine Sprache redeten die Roxolanen?*

Von ihrer Sprache kennen wir nur ihren eigenen Namen und einige Namen ihrer Fürsten. Aus der Benennung eines Volkes lässt sich hin und wieder seine Nationalität erkennen, besonders wenn sie bei verschiedenen Völkern gebräuchlich war. Hinsichtlich des Namens Roxolan (oder Rôxolana?) tappen wir ganz im Finstern.

Der neueste Herausgeber des Strabo hält Ῥωξολανοί für die richtigste Form der Handschriften. Die lateinischen Quellen geben Rhoxolani und Roxolani. Dio Cassius schreibt Ῥοξολανοί und Ptolemaeus Ῥωξολανοί. Merkwürdig wäre die Variante Ῥωξανοί bei Strabo; doch sie verdankt ihr Dasein wol nur nachlässigen Copisten.

Welchen barbarischen Laut drückt hier ξ aus? Steht es für κς oder χς oder γς oder κτς oder gar für das barbarische tsch oder khsch (vgl. Ξέρξης)? Ist der Name zusammengesetzt aus Rog (k, ch) und Solan? Ein Anklang — aber auch nichts mehr — fände sich in dem Namen einer Stadt der Serer (Σολάνα bei Ptolemaeus), in deren Lande iranische und hochasiatische Benennungen sich kreuzen. Mehrere Flüsse führten

75) Ich mache hier auf die Abhandlung von Vivien Saint-Martin («Les Alains» in den «Nouvelles Annales des Voyages. Année 1848. Tome troisième» p. 129 — 204) aufmerksam, die, wenn sie auch nicht zu vielen sicheren Ergebnissen geführt hat, doch die weitere Forschung erleichtern wird. Auch die mittelalterlichen Alanen sind hier umständlicher besprochen. — Eine Abhandlung über das alte Albanien von Яноцкій enthält die 52ste Часть des Журналъ Мин. Народ. Просв. für 1846. Vom mittelalterlichen Albanien oder Aghowanien giebt es auch eine armenische Chronik.

den Namen Arax-es, in denen a prosthetisch sein könnte. Wer weiss aber, ob Araxes mit den alten Namen der Wolga: Ῥᾶ und Ῥῶς (für Rosch?) zusammenhängt? Eben so unsicher ist die Zusammenstellung der Roxolanen mit den Ῥαλλάνοι des Ptolemaeus, da wir nicht wissen, ob — *an* eine Endung (vgl. z. B. die neupers. Pluralendung — *an*) ist u. s. w. Ἀριοβαρζάνης wird von Burnouf und Lassen (Ind. Alt. I. 6) durch Airja Varezana (= von edelen Thaten; airja = ehrwürdig und vĕrĕz = thun) erklärt. Eine Menge altiranischer Personennamen und Ortsnamen endigen sich bei den Griechen auf *-αν*, *-ανης* und *-ανα*.

Ohne auf die Lesart Roxani bei Strabo ein Gewicht zu legen, halte ich doch den Ausfall eines Consonanten in einem so langen Volksnamen für möglich. Ῥωξάνη war ein altiranischer Frauenname (s. z. B. Ctesias p. 67 ed. Baehr), den sogar eine Tochter Herodes d. Gr. (s. Joseph. Ant. XVII. 2. 3) führte. War Ῥωξάνης ὁ χιλίαρχος (s. Plutarchs Them. c. 29) ein ächter Perser oder ein Sake?

Bekanntlich hiess auch die Tochter eines Baktriers (Ὀξυάρτης ὁ Βάκτριος), welche Alexander der Grosse heirathete, Ῥωξάνη; sie soll eine Sakin (s. Ukert 275) gewesen sein, welche freilich gleich der obigen Jüdin und späteren sakischen Baktriern einen persischen Namen geführt haben könnte. Ῥωξανάκη heisst die Residenzstadt der Saken bei Nicolaus Damascenus (*Καὶ ἐπεὶ πλησίον γίνεται ἀνὴρ Ῥωξανάκης τῆς πόλεως, ἔνθα Σάκαις τὸ βασίλειον ἦν* .. p. 30 ed. Orelli). Stephanus von Byzanz schreibt: Ῥοξοναικαία, πόλις. τὸ ἐθνικὸν Ῥοξονοκαῖος καὶ Ῥοξονοκαίτης καὶ Ῥοξονοκαιανός. Viele altiranische Personennamen und Ortsnamen gehen auf *-ακης* und *-ακη* aus, so dass man jenes Roxo(a)n-ace mit Roxan .. zusammenstellen könnte. Auch die östlichen Saken vermischten sich mit Iranen.

Man wird mir einräumen, dass eine Zusammenstellung von «Roxolan» mit jenen Eigennamen und Ortsnamen in lautlicher und historischer Hinsicht weniger verwegen ist, als eine Identificirung von Roxolan mit den finnischen Benennungen der altschwedischen Ῥῶς. Ich mache noch auf den iranischen Namen Ῥωζάνη aufmerksam, welcher «die Glänzende, Leuch-

tende» bedeuten soll; s. Potts etym. Forsch. LXXVI. Sollte *Ῥωζάνη* nur eine andere hellenische Schreibart für *Ῥωξάνη* sein? Richardson führt in s. pers. Wörterb. *rosch* (oder *rusch*) in der Bedeutung von «leuchten, glänzen» und andere davon abgeleitete Wörter (wie z. B. *roshanai* = Glanz) an. Ferner heisst es bei ihm ohne Angabe einer Quelle: «*Roshan* [*sh* = *sch*] or *Rōshanā*, was the name of one of the queens of Alexander the Great, called by the Greeks *Roxana*.» Bei der nahen Verwandtschaft des Altiranischen mit dem Sanskrit dürfte es vielleicht nicht unstatthaft sein, anzuführen, dass, wie mir mitgetheilt wird, im Sanskrit *rutsch* (= glänzen), *rotschana* (= splending, beautiful), *rotschanī* (= a excellent woman) vorkommt. Schlüsse positiver Art ziehe ich aus diesem rohen Material nicht.

Aus dem Namen der Roxolanen selbst können wir also nicht entnehmen, ob sie Iranen oder Saken waren. Beides wäre denkbar, wenn man wirklich von der Identität jener verschiedenen *Ῥωξ* überzeugt sein *könnte*. Man darf aber zugleich nicht vergessen, dass die Roxolanen erst zu einer Zeit in der Geschichte auftraten, wo in den pontischen Steppen oder in der Skythei bereits Racenmischungen Statt gefunden hatten. Solche Mischungen hatten im Mittelalter unter andern auch zur Folge, dass der Name des einen Stammes auf den anderen, namentlich den unterliegenden Stamm, überging. Die Dynastien besiegter Völkerschaften besonders fanden Gefallen an den Eigennamen, welche in der Familie der fremden Oberherren üblich waren. Somit liegt in den drei roxolanischen von Jornandes (s. oben) angeführten Namen kein Beweis, dass die Roxolanen Halbgermanen waren, auch wenn sich der gothische Ursprung jener drei Namen nicht noch anders (s. unten) erklären liesse.

Analoge Namensformen weiss ich für den von *Strabo* erwähnten Namen des Königs Tasi oder Tassi (*Τάσιος*) nicht anzuführen. Dagegen scheint Rasparasanus an iranische Namensformen anzuklingen; vgl. z. B. die freilich selbst noch nicht sicher entzifferten *Ἀζάνης*, *Βαζάνης*, *Σατιβαρζάνης* und Parysatis, Parsandatha (Potts etym. Forsch. I. p. LII. LXXVI). Die dem *Ἀριοβαρζάνης* angeblich entsprechende

Sendform würde schon oben mitgetheilt. Vgl. Gosche, de ariana linguae gentisque armeniacae indole. Berol. 1847. p. 41. 47. Die Ἀζαννοί waren ein Volk an der Wolga. Zeuss (p. 298) führt einen Sarmatennamen »Rasparadanus« an und stellt ihn mit anderen persischen Formen zusammen. Wahrscheinlich aber ist damit der obige Rasparasanus gemeint.

7. Zwischen Slawen und Roxolanen besteht kein genetischer Zusammenhang.

Man hat auf die alten Namen Ῥᾶ und Ῥῶς der Wolga hingewiesen, um die Roxolanen zu Russalanen machen und sie für ächte Slawen ausgeben zu können. Allein wir wissen nicht, ob Roxolan(a?) in Rox und Olan oder in Roxo und Lan zu zerlegen ist. Auch wären Ῥῶς (= Wolga) und Ῥῶξ lautlich als verschieden zu betrachten, so lange man nicht eine vermittelnde Form ausfindig machen könnte. Was wäre aber auch mit ihr gewonnen? Roxolanen wohnten nicht an der Wolga, sondern zwischen Dnepr und Don. Auch giebt es in Europa und Asien verschiedene Flüsse, welche wie Ross oder Russ lauten, die aber eben so verschiedenen Sprachen angehören können. Nicht alle Flussnamen sind mit gleichklingenden Völkernamen identisch. Wer solchen Assonanzen blind nachläuft, gehört zu denjenigen, für welche das Zeitalter der Quasiphilologie noch nicht vorüber ist.

Die Liebhaber jener etymologischen Spielerei haben aber gar nicht bedacht, dass ihre erträumten slawischen Alanen an der Wolga in einem überaus scharfen historischen Gegensatze zu den Altslawen stehen. Die Roxolanen wohnten in der eigentlichen Skythei, also ganz ausserhalb des alten Slawenlandes, das höchstens *bis* an die Steppe reichte. Nehmen wir auch a priori an, dass roxolanische Reiterschaaren mit Gränzslawen in Berührung gekommen sind, so folgt daraus noch keine gegenseitige grosse Vermischung zweier Stämme. Der Abstand zwischen den nomadischen Roxolanen und den ackerbautreibenden Altslawen war so gross, dass man in der patriarchalischen Periode der slawischen Geschichte sich die Roxolanen nur als Gebieter denken könnte. Wo sind denn die Nachwirkungen des Roxolanenthums in *politischer* Hinsicht? Die

Altslawen lebten bei dem Beginn ihrer Wanderung nach dem Süden in patriarchalischen Verhältnissen, in denen nur *nach und nach* und zum Theil in Folge äusserer Einflüsse eine monarchische Richtung durchbrach. Roxolanen aber können als asiatisches Reitervolk gar nicht ohne Despoten gedacht werden. Auch schreiben ihnen die Alten nicht nur Könige, sondern auch eine Art Adel zu, welcher sich sogar in seiner Rüstung von den anderen Reitern unterschied. Wie ganz anders schildern uns die Byzantiner die altslawischen Fusskämpfer, als diese die untere Donau zu gewinnen suchten; doch, als dies geschah, war von Roxolanen keine Spur mehr vorhanden. Sie hatten sich gleich den übrigen Steppenvölkern der Skythei im grossen Hunnenheere verloren.

J. Grimm findet es unglaublich, dass in der früheren Zeit ganze Völker aufgerieben wurden und spurlos verschwanden. Unter andern behauptet er (p. 171. 172. 228. 236. 322. 489. 748), dass die Sarmaten (Ssavromat..Ssawaro-mat..?) slawisch sprachen und somit noch in den heutigen Slawen fortleben. Es ist schon oben (§ 1. Note 4) auf den inneren Gegensatz zwischen Sarmaten (im eigentlichen oder engeren Sinne) und den Altslawen hingewiesen worden. Hier sei nur noch bemerkt, dass unter den zahlreichen Völkernamen, Personennamen und Götternamen, welche die Alten für sarmatisch ausgaben, kein einziger mit Sicherheit als ein slawischer erkannt werden kann, während eine grosse Zahl derselben — und oft buchstäblich — mit altiranischen Namensformen übereinstimmt. Wie ganz anders lauten die altslawischen Namen bei Byzantinern, Lateinern und Isländern! Ihr slawischer Typus springt selbst in verstümmelten Formen sogleich in die Augen.

Das Verschwinden von ganzen Völkern im Alterthume und im Mittelalter ist für den Bearbeiter der vergleichenden Völkergeschichte eine beachtungswerthe, wenn auch nicht unerklärliche Thatsache, die umständlicher, als es hier in Betreff der Sarmaten geschieht, besprochen zu werden verdient.

Reiterhorden vermehren sich nicht so, wie ackerbautreibende und zu Fuss kämpfende Völker. Schon die Alten haben die Bemerkung gemacht, dass die Weiber der Skythen (im engeren Sinne) wenig fruchtbar waren und dass sich öfters

und frühzeitig bei ihren Männern Impotenz einstellte. Auch die Magyaren, welche nur noch in einem beschränkten Sinne ein Steppenvolk und Reitervolk zu nennen sind, haben sich nicht so vermehrt, wie die sie umgebenden Slawen und Sachsen. Ist die Beobachtung der Alten richtig, so begreift man, wie schon aus jenem Grunde ganze Stämme hinsiechten und an Zahl abnahmen, bis sie vollends von einem noch stärkeren Nachbar übermannt wurden.

Vor Erfindung des Pulvers waren bekanntlich die Kriege viel mörderischer als heut zu Tage. Die Rachefehden der einzelnen Stämme arteten bisweilen in wirkliche Vernichtungskämpfe aus. In den spärlichen Angaben der Alten vom nördlichen Pontusgebiete ist öfters von blutigen Kriegen die Rede, so dass wahrscheinlich zur Zeit der Ankunft der Hunnen die Skythen und Sarmaten Herodots schon sehr zusammengeschmolzen waren. Im grossen Hunnenheere, namentlich in den Kämpfen Attilas und seiner Söhne, sind allein Hunderttausende von Barbaren gefallen. Die geringen Ueberbleibsel von alten Völkerschaften schlossen sich leicht an jüngere und kräftigere Völker an; es gab noch keinen Sprachstreit und keine Associationen, die sich die Aufgabe gestellt hätten, das erlöschende Nationalgefühl zu kräftigen und zum Nationalbewusstsein zu erheben.

Eine Hungersnoth hatte im Alterthume und im Mittelalter ganz andere Folgen als heut zu Tage, wo die Communication zwischen entfernteren Völkern erleichtert ist. In Folge einer Hungersnoth stellten sich ansteckende Seuchen ein, die nebst anderen Krankheiten viel verderblicher wirkten als heut zu Tage. Viehseuchen, anhaltende Dürre und ein langer Winter sind und waren von jeher für Steppenvölker und ihre Heerden verderbenbringend.

Auch das Verschwinden der Geten und Daken lässt sich aus ihrer Geschichte erklären, obgleich J. Grimm (S. 801) dies läugnen will. An Thatkräftigkeit standen sie den Germanen nach. Auch die politische Organisation des Getenvolkes war nicht der Art, dass an ihr das Ringen nach nationaler Selbständigkeit einen kräftigen Halt gehabt hätte, besonders als civilisirte oder kräftige Stämme von Süden und Norden

gegen die Geten auftraten. Die Kriege mit den Römern hatten sie decimirt; sie konnten von nun an in ihrer Wuth oder Verzweiflung sich kaum wahrhaft ermannen; die Kraft des Widerstandes war für immer gebrochen.

8. *Wann begann die gothische und slawische Völkerwanderung?*

Es ist eine alte, immer noch zu häufig auftauchende Sitte oder vielmehr Unsitte, dem slawischen und germanischen Stamme in der Frühzeit Ländergebiete zu vindiciren, welche an Umfang halben Welttheilen gleich kommen. Die Wurzel solcher Phantasterei ist häufig, wenn auch nicht immer, eine patriotische Stimmung. Für das beste Mittel, um solche gelehrte Eroberungen zu machen, wird gewöhnlich das Etymologisiren von Völkernamen der Vorzeit angesehen. Dieses aber ist entweder ein rein mechanisches, wo man nach Belieben die Laute eines Namens übersieht und verdreht, oder ein wahrhaft wissenschaftliches, wo man die Lautgesetze und die Gesetze der Wortbildung der Sprache berücksichtigt, welcher ein Name angehört. Das mechanische Etymologisiren verhält sich zur wahren Etymologie beinahe so, wie die alte Alchymie zur modernen Chemie. Diese sprachlichen Alchymisten huldigen ohne Bedenken dem Wahne, dass jeder alte Völkername zu etymologisiren ist, während die Männer der anderen Richtung überzeugt sind, dass die meisten alten Völkernamen schlechterdings nicht gedeutet werden können, weil uns häufig die Mittel abgehen, sie in ihre Bestandtheile zu zerlegen und ihre grammatikalische Form nachzuweisen. Die Grammatik aber fliehen die mechanischen Etymologen wie die Pest, weil gerade sie ihrem Unfuge ein gebieterisches Halt zuruft [76]).

76) So eben kommen mir wieder zwei Schriften in die Hände, deren Verfasser jener unwissenschaftlichen Richtung huldigen. Die Schrift «de l'origine de la nation russe par M. Leonard Hegewald. St.-Pétersb. 1850» liefert einen interessanten Beitrag zu der Geschichte der Warägerfrage, wenn man sie von einem humoristischen Gesichtspunkte aus bearbeiten will. — Die Abhandlung «Ueber die historische Wichtigkeit des Namens der Stadt Dorpat. Vom Direktor, Professor Dr. Franz von Erdmann» ist gleichfalls um ein Jahrhundert zu spät erschienen.

Auch J. Grimm ist von der Tendenz, den germanischen Stamm im Alterthum auf Kosten fremder Völker zu erheben, nicht frei. Nur bestrebt er sich ernstlich, da Beweise vorzubringen, wo seine Vorgänger mit Gewaltstreichen auftraten. Ob ihm dies in Betreff seiner Haupthypothese mehr gelungen als misslungen ist, wird die nächste Zukunft lehren. Die Formeln: Getae: Gaudae = Gupans: Gautôs; Γέται: Δάοι (Davus), Γέται: Δάκοι = Γοῦται καὶ Δανιῶνες, Gautar: Danir, Geâtas: Dene müssen entweder fallen oder durchdringen; sie werden entweder als das Resultat eines seltenen Scharfsinnes anerkannt werden oder dazu beitragen, den Unterschied zwischen scheinbaren, möglichen, wahrscheinlichen und sicheren Etymologien klarer zu machen. In dem einen wie in dem andern Falle wird die Wissenschaft gewinnen.

Gesetzt aber auch, dass jene Formeln nicht auf zufälligen Assonanzen beruhen, so haben sie doch noch die *historische* Probe zu bestehen. Mir scheint es, dass J. Grimms historische Beweise auf diesem Gebiete öfters die Form von Voraussetzungen haben. Ich erlaube mir dies hier in Betreff des Zeitpunktes näher anzudeuten, wo die eigentlichen Gothen und die wandalischen Gothen ihre Wanderung nach Südosten antraten. Gerade in Betreff dieses Punktes, über den ich im Interesse der Geschichte der slawischen Völkerwanderung specielle Untersuchungen angestellt habe, vermisse ich bei J. Grimm eine umsichtige Benutzung der historischen Quellen.

J. Grimm nimmt an, dass die Deutschen von der Nordseite des kaspischen Meeres her (s. Jornandes p. 58. Gesch. p. 304; vgl. aber p. 163) nach Europa eingewandert seien. Was ihn zu einer solchen Annahme hinzieht, ist nicht schwer einzusehen. Es giebt indessen verschiedene Gründe, welche dieser Annahme entgegen stehen. Einstweilen ist auf Hansens Schrift (§ 443) zu verweisen, welcher Kleinasien und die Halbinsel des Haemus die Brücke nennt, auf welcher der helleno-römische Stamm, Kelten, Germanen, Litauer und Slawen nach Europa eingewandert seien. Zwischen bildungsfähigen *Hirtenvölkern* — solche waren z. B. das alte Sanskritvolk bei seinem Einzuge in Indien, das Hellenenvolk bei sei-

nem Einzuge in Griechenland, das Germanenvolk in seinen Ursitzen an der Ostsee — und rohen *Pferdenomaden* — solche waren z. B. Skythen oder Saken, Massageten, Hunnen — ist ein gewaltiger Unterschied, über welchen man gewöhnlich leicht hingeht.

Waren Germanen, Litauer und Slawen schon bei ihrer Ankunft in Europa für sich bestehende Stämme oder haben sie sich hier erst gesondert? Die vergleichende Sprachgeschichte wird einst diese Frage, so weit dies überhaupt möglich ist, beantworten. Einstweilen ist es noch mehr als wahrscheinlich, dass die Gothen in der Frühzeit vom Pontus durch slawische, hochdeutsche und andere Stämme abgesperrt waren.

Bastarnen, die Nachbarn der Daken, sollen nach J. Grimm (Gesch. d. d. Spr. Vorrede IX. p. 458.) Germanen sein. Strabo und Tacitus berichten dies nicht ausdrücklich, wol aber Plinius, über dessen Unzuverlässigkeit Ukert (p. 349. 350; vgl. Forbiger I. 378. 379) ein wahres Wort gesagt hat. Grimm legt besonders Gewicht auf den Namen des Bastarnenfürsten *Teutagonus.* Ist er denn und namentlich bei den ächten Gothen häufig anzutreffen? Und wäre es auch, so wäre dies noch ein sehr schwacher Beweis für die gothische Abkunft der Bastarnen, da Kelten, Litauern, Slawen und Germanen verschiedene Eigennamen gemeinsam waren. Die illyrische Königin *Teuta* ist bekannt. Niemand wird ihres Namens wegen ihr Volk zu den Deutschen rechnen. Und hat nicht J. Grimm selbst (p. 120. 458. 790) auf den gallischen *Teutates,* auf die keltischen Wörter *tud, tuath* (= regio), *tuatha* (= populus), auf das (alte?) litauische *Tauta* (= Germania) hingewiesen? Die keltischen *Teuto*bodiaci in Kleinasien sind ebenfalls in Anschlag zu bringen. Damit soll aber nicht gesagt sein, dass die Bastarnen ächte Kelten waren. Wir haben in ihnen wahrscheinlich einen Zweig jenes grossen Stammes zu erkennen, den man in Deutschland den indogermanischen, in Frankreich den indokeltischen, in den slawischen Literaturen den indoslawischen oder indoeuropäischen (!) nennt. Bekanntlich sind diese vier Benennungen ungenau und zu einer Zeit entstanden, wo man sich noch einbildete, dass die meisten europäischen Völker aus Indien nach Europa eingewandert wären.

Die pontischen *Skiren* werden (p. 464) als «ein, wo nicht gothisches, doch mit den Gothen in vielfacher Berührung stehender Stamm» angeführt. Letzteres ist sicher; doch folgt daraus nicht, dass sie — wie auch Zeuss will — Gothen waren. Jornandes, der Mann alanischen Blutes, wird wol seine Gründe gehabt haben, warum er die Skiren und Satagaren zu den Alanen rechnete, deren König Candax (für *Κανδ-άκης*?; vgl. Candanon oder Candakon im Lande der Jazyges Metanastae) schwerlich einen gothischen Namen führt. Wenn Skiren in die germanische Heldensage verflochten worden sind, so kann dies, wie auch J. Grimm nicht ganz in Abrede stellen will, von ihrem Zusammenleben mit den von der Ostsee nach Südosten vorgedrungenen Gothen herrühren[77]).

Bastarnen und Skiren werden von den Alten immer nur unweit des Pontus, nie in die eigentliche Germania gesetzt; selbst in der Stelle des Plinius 4, 13, die er seinen Vorgängern entlehnte, geschieht es nicht ausdrücklich. Anders ist es mit den Lugiern, welche bereits gegen Ende des 1sten Jahrhunderts in Mösien, und mit den Astingen, welche gegen Ende des 2ten Jahrh. in Dakien zum Vorschein kommen.

J. Grimm weiss nicht, was er mit dem *μέγα ἔθνος* der Lugier bei Strabo und Tacitus[78]) machen soll. Er möchte sie an einigen Stellen (p. 493. 598. 722) für Swewen selbst halten und ihnen gothische Abkunft streitig machen. Später (p. 802. 832. Vorrede p. XI) identificirt er Lugier und Burgunder, welche letztere er, und wie es scheint mit vollem Recht, dem Gothenstamme anreiht. Eine Identificirung der Burgunder mit Lugiern ist unmöglich; die von Grimm — übrigens nicht vollständig — angeführten argumenta a silentio berechtigen uns zu einer ganz anderen Folgerung.

Lugier (Logier, Luier, Lygier) und Wandalen sind *ein* Volk

---

77) Wace (Roman de Rou) schreibt da, wo er vom Tode des Piraten Biörn spricht:

«Bier torna à son navie,
Ne sai en Scire u en Hungrie.»

78) Germ. 43 ... plurimae gentes ... ex quibus *latissime* patet Lygiorum nomen in plures civitates diffusum.

gothischer Abkunft unter zwei verschiedenen Namen. Als Vermuthung haben diesen Satz Schafarik, der aber ohne Fug Lugier zugleich mit hochdeutschen Swewen und mit Wenden vermengt, und Zeuss ausgesprochen. Wenn aber nirgends, so offenbart sich in diesem Falle die Schwäche des sonst so schätzenswerthen Buches von Zeuss. Dieser lässt sich stets angelegen sein, historisch-geographische Beweise zu führen. Oft aber unterlässt er es, sämmtliche Nachrichten über ein bestimmtes Volk in ihrem inneren Zusammenhange mit anderen Ereignissen zu erörtern, damit die äusserlich geographische Zusammenstellung von zwei dem Anscheine nach verschiedenen Völkern auch als eine historische sich erweise.

An der gothischen Art der Wandalen selbst ist jetzt nicht mehr zu zweifeln; sprachliche, historische und geographische Beweise ergänzen sich gegenseitig. Desto mehr aber muss man an der Erklärung des Namens *Lugier* (ursprünglich *Lugier*?) zweifeln, wie sie Schafarik vom slawischen, Grimm vom germanischen Standpunkte aus versucht haben. In ihren beiderseitigen Etymologien vermisst man grammatikalische Beweise. Aller Wahrscheinlichkeit nach haben sich die Wandalen selbst nie «Lugier» genannt, sondern diesen letzten Namen führten sie wol allein — und auch nur selten und nur bis zum 3ten Jahrh. — bei fremden Völkern. Mir scheint es, dass der Name der *Lugier* und die Namen einzelner Zweige derselben, wie z. B. der *Sil*-ingen, ungermanischen Ursprungs sind, dass sie erst dann auf die Wandalen übergingen, als diese die Landschaften zwischen der mittleren Weichsel und dem Riesengebirge einnahmen. An einem slawischen Elemente im Wandalenthume selbst ist bei dem bekannten nationalen Egoismus der Wandalen in Afrika und aus anderen Gründen sehr zu zweifeln. Auch da, wo einzelne wandalische Völkerschaften an slawische gränzten, ist keine Vermischung in der Art, wie Schafarik meint, anzunehmen.

J. Grimm hat sich angelegen sein lassen, die Identität der alten Cherusker mit den alten Niedersachsen zu beweisen. Seinen Beweisen stehen meine Beweise von der Identität der Lugier und Wandalen an Kraft nicht nach. Ist diese Identität

historisch erwiesen, so verlieren zwei andere Annahmen J. Grimms an Gewicht. Ich führe sie hier in aller Kürze an und schliesse, wie in den obigen Excerpten, meine Gegenbemerkungen in Klammern ein.

S. 711. «... Dions wichtige stelle bezeugt uns, dass schon in der zweiten hälfte des ersten jh. Lygier und Sueven in Moesien auftreten, welches damals noch entschieden von Daken d. i. Geten bewohnt war. es mochten nur auszüglinge sein, die sich vom hauptvolk gesondert hatten ..., warum sollen [!] diese Daken nicht auch gothisch können gewesen sein? Lygier reichen also [d. h. aber erst seit c. 85 p. C.] gleich den Bastarnen [die aber nie an der Weichsel oder an der Ostsee auftraten] früh in den südost zurück...» — S. 714. «... Buren also wie Lygier streiten [?] für das deutsche [germanische] element in den ihnen [seit wann aber?] benachbarten Daken oder Geten.» — S. 813 [vgl. S. 802]. «... vor der zeit, in welcher man [ächte germanische] Gothen im thrakischen lande zuzugehen pflegt, sahen wir [seit wann aber und in Folge welcher Ursache?] schon lygische und suevische Völker in Moesien und Dakien auftreten.»

J. Grimm selbst vermuthet, dass die Lugier in Mösien zu Domitians Zeiten um 85 p. C. nur Auszüglinge gewesen seien. Dies ist auch mehr als wahrscheinlich. Wir wissen ja, dass zahlreiche Schaaren von gothischen Lugiern und hochdeutschen Hermunduren (Suewen) die Gebirge überstiegen und in das heutige Oesterreich einbrachen. Diese Lugier waren offenbar die ersten Gothen, welche auf diesem Wege in das Gebiet der unteren Donau kamen, während noch Ptolemaeus die Hauptmasse des μέγα ἔθνος der Lugier oder Wandalen in den alten Wohnsitzen kennt. Die Hauptwanderung dieser lugischen Gothen nach dem Pontus zu ging erst zur Zeit des Markomannenkrieges (c. 165 — 180) vor sich.

Die Geschichte des Markomannenkrieges ist bis jetzt vom ethnographisch-historischen Gesichtspunkte wenig aufgehellt worden. Der ethnographische Sprachgebrauch der einzelnen Berichterstatter ist hier von grosser Wichtigkeit. Zur richtigen Einsicht in denselben kann man nur gelangen, wenn man den Grundquellen der einzelnen Compilatoren nachspürt und die einzelnen Begebenheiten schärfer ihrer Zeitfolge nach sondert. Meine ausführlichen Forschungen über jenen merkwürdigen Krieg waren bereits abgeschlossen, als mir Grimms

Schrift und eine kleine Abhandlung von Jacobi [79]) zu Gesicht kamen. Ich glaube behaupten zu dürfen, dass gerade durch eine richtigere Auffassung des Beginns und Verlaufs des Markomannenkrieges das Grimm'sche System einen Hauptriss bekommen wird.

Zuvörderst kann ich mich nicht mit der Auffassung Schafariks einverstanden erklären, welcher die Slawen im Hintergrunde bei dem Beginne des Markomannenkrieges agiren lässt. Die Auseinandersetzung meiner Gründe kann ich hier nicht geben.

Wichtig sind für uns zwei Stellen des Julius Capitolinus, von denen eine schon oben (p. 381) angeführt wurde. Die zweite Stelle (in Marco c. 14) lautet: «Profecti itaque sunt paludati ambo Imperatores, *Victovalis* et *Marcomannis* cuncta turbantibus...»

Wir haben an diesen zwei Stellen offenbar zwei verschiedene Völkerreihen vor uns. An der Spitze der südöstlichen sind die Wiktofalen gestellt. Roxolanen, Bastarnen, Alanen, Peukinen sind bekannte Völker, die ich der Kürze wegen pontische nenne. Kostoboken gehören ebenfalls zu ihnen und scheinen ihrer Abkunft nach ein dakisches Volk oder thrakisches im weiteren Sinne gewesen zu sein. Vgl. die Namen *Ἀμαδόκοι*, Sparadocus, Amadocus, *Σαβόκοι*. *Sosibes* und *Sicobotes* sind noch unerklärt. Zeuss und Grimm (p. 463) wollten aus ihnen gothische Gepiden machen; allein ihre Conjecturalkritik ging in diesem Falle zu weit, abgesehen davon, dass wir ächte Gothen im *engeren* Sinne erst im 3ten Jahrh. in der Nähe des Pontus kennen lernen. Jene zwei Formen sind wahrscheinlich corrumpirt. Wir sehen, dass bei J. Capitolinus an derselben Stelle *Latringes* für *Lacringes* oder *Lacringi* stehen. Sollte daher nicht auch anstatt *-botes* zu lesen sein *-boces*? Ob nun im Urtexte wirklich ein Name wie Sicoboces stand oder ob er erst durch nachlässige Abschreiber aus den folgenden Costoboci entstand, ist schwer zu entschei-

79) Ueber die Markomannischen Kriege unter Mark Aurel von dem Gymnasiallehrer Pfarrer Jacobi. Hersfeld (bei Zimmermann) 1842. (39 Seiten in 4°.)

den. Bei dem Namen Sosibes könnte man an die karpatischen *Βιέσσοι* denken, wenn er nicht etwa auch den Abschreibern allein sein Dasein verdankt.

Die Völker der ersten Reihe sind bekannt. Man vermisst unter ihnen die Wandalen, welche nach anderen Nachrichten einen lebhaften Antheil an dem Markomannenkriege nahmen. Allein es unterliegt keinem Zweifel, dass hier ein wandalischer Specialname genannt ist, nämlich der der Lakringen. Der Beweis davon kann hier nicht gegeben werden.

Wo bleiben aber die Gothen im *eigentlichen* Sinne, wenn sie von jeher in Dakien und nördlich davon wohnten? J. Grimm wollte in den Wiktofalen einen lugischen Stamm (s. p. 715) erkennen. Ich gebe hier in aller Kürze das Resultat meiner Untersuchungen.

Wiktofalen sind weder Burgunder, noch Lugier oder Wandalen, noch Gothen im eigentlichen Sinne; sie sind entweder ein hochdeutscher oder ein niederdeutscher Stamm, der von der unteren Elbe nach Südosten vorgedrungen ist.

Bekanntlich zog im 6ten Jahrh. mit den hochdeutschen Langobarden nach Oberitalien auch ein niederdeutscher Schwarm, nämlich Sachsen. Diese sollen nach der Annahme einiger Historiker erst spät sich an die Langobarden angeschlossen haben. Gesetzt auch, dass diese Annahme stichhaltig sei, so wissen wir doch, dass Langobarden in ihren Ursitzen im unteren Elbgebiet an Sachsenvölker gränzten. Von der ausgezeichneten Tapferkeit und dem Unternehmungsgeiste des kleinen Langobardenvolkes spricht Tacitus, der sie gleich Ptolemaeus noch an der untern Elbe kennt.

Aus der Wanderungssage der Langobarden bei Paulus Diaconus, im Prolog zum Gesetzbuche, im Anonymus (bei Ritter) und in einigen Handschriften des Prosper Aquit. geht wenigstens so viel hervor, dass die Langobarden durch das Land der Wandalen zogen, als sie nach Südosten aufbrachen. Wohin wandten sie sich aus dem Lugierlande? Durch Böhmen nach Südosten.

Nun wird ein Fragment des Petrus Patricius von Bedeutung, das J. Grimm, wenn ich mich nicht irre, nirgends angeführt, obgleich er es ohne Zweifel kennt. Diese *Λαγγοβάρδοι*

καὶ Ὄβιοι sind—so scheint es mir—die *Victovali cuncta turbantes*, die *Victovali*, welche J. Capitol. an einer anderen Stelle an die Spitze der südöstlichen Völkerreihe im Markomannenkriege stellte. Die *Owier* (β ist hier wie so oft = w), die Begleiter der Langobarden, stimmen ganz zu den *Avi*-ones des Tacitus, der sie nördlich von den Langobarden, etwa in das heutige Schleswig, setzt. Die Owier aber, welche mit den kühnen Langobarden auszogen, waren natürlich nur ein kleiner Schwarm der niederdeutschen Awier, deren Name noch lange im Norden genannt wird.

Jetzt wird begreiflich, warum seit Ptolemaeus der Langobarden nicht mehr in ihren Ursitzen gedacht wird und warum Griechen und Römer die Langobarden erst wieder unter dem Kaiser Anastasius (reg: v. 491—518) erwähnen. Die langobardische Wanderungssage erhält nun das nöthige Licht. Ob das Volk, welches die Römer im 4ten Jahrh. unter dem Namen der Wiktofalen (Wiktowalen, Wiktohalen?) in Dakien gedenken, eine Abtheilung der Langobarden *oder* der Owier war, lasse ich dahingestellt sein. Die Langobarden und Owier des Petrus Patricius waren nur die erste, vordere Abtheilung des Bundes der Langobarden und Owier.

Für die Herkunft der Wiktofalen von der unteren Elbe (s. auch Grimm p. 682. 727) scheint auch das zu sprechen, dass gerade bei den Langobarden ein Fürstenname *Wectari* sich findet und dass *Wecta* als göttlicher Heros in den angelsächsischen Genealogien (s. Grimm p. 630. 631) vorkommt.

J. Grimm beruft sich auf die im Markomannenkriege auftretenden Astingen, um seine Getenhypothese zu stützen. S. Seite 182. 199. 448. 476. 477. 781. 801. Vgl. die Abh. über Jornandes S. 38.

Astingen gehören Westgothen wie Wandalen an, d. h. es gab bei beiden Stämmen Königsfamilien, die diesen Namen führten. Die Astingen aber, welche im Markomannenkriege auftraten, sind sicher Wandalen, welchen endlich nebst den Silingen in Dakien Wohnsitze eingeräumt wurden. Sie bilden von nun an den eigentlichen Hauptkern des Wandalenvolkes und ziehen später im Verein mit Silingen nach Pannonien und von da nach Gallien.

Erscheinen aber Lugier in Mösien unter Domitian nur als ein versprengter Schwarm, siedeln sich Lugier unter ihren Astingen erst gegen Ende des 2ten Jahrh. in Dakien an und lässt sich endlich der gothische Ursprung der Wiktofalen nicht nachweisen, so kann von *eigentlichen* Gothen am Pontus vor dem 3ten Jahrhundert keine Rede sein. Es ist ein höchst wichtiges Zeugniss, dass an dem Markomannenkriege nur *wandalische* Gothen Antheil nahmen. Wären die *eigentlichen* Gothen zur Zeit des Markomannenkrieges schon in der Nähe der Roxolanen u. s. w. angesessen gewesen, so bliebe das Stillschweigen über sie unerklärlich. Während im Markomannenkriege gegen 20 wandalisch-gothische, hochdeutsche, niederdeutsche und pontische Völker genannt werden, ist von eigentlichen Gothen weder unter ihrem Gesammtnamen, noch unter ihren Specialnamen die Rede, als da sind: Ostgothen, Westgothen, Gepiden, Greuthungen, Burgunder, Rugier, Heruler, Turkilingen u. s. w. Und kaum ist ein Menschenalter vergangen, so treten die eigentlichen Gothen am Pontus lärmend auf und zwar *neben* jenen altpontischen Völkern, welche J. Capitol und andere Autoren im Markomannenkriege *ohne* eigentliche Gothen genannt hatten.

Es ist höchst beachtungswerth, dass die baltischen Gothen, sobald sie die pontischen Küsten erreicht haben, sich Schiffe bauen und nach Kleinasien übersetzen. Franken, die nach dem Pontus versetzt wurden, kehren auf Schiffen durch das mittelländische Meer zurück. Die Seelust der altniederdeutschen Friesen, Angeln, Sachsen, Jüten und der Normannen ist bekannt. Auch die Wandalen, welche sich in den dakischen Steppen zu einem Reitervolke ausgebildet hatten, befreunden sich an den spanischen und afrikanischen Küsten mit der See und unternehmen grossartige Züge auf derselben. Wie kommt es denn, dass die angeblich gothischen Geten es nie zu einer Flotte gebracht haben? Ist je die Rede gewesen von bastarnischen oder roxolanischen Piraten? Es fehlte den meisten pontischen Völkern an Muth und Lust, um häufig die See zu befahren. Den Gothen aber waren diese angeboren, als sie von den Ostseeküsten nach dem Pontus zogen.

J. Grimm will durch einen Machtspruch den Auszug der Gothen von der Ostsee, wo sie noch Ptolemaeus nannte, für unhistorisch erklären. Für jetzt ist diese Angabe des Jornandes oder des Ablavius noch nicht widerlegt. Der Auszug fiel wahrscheinlich in die Zeit während oder kurz nach dem Markomannenkriege. Durch Böhmen und Mähren durchzubrechen, war den baltischen Gothen zu schwer; sie zogen daher durch die Länder der heutigen polnischen und russischen Slawen nach dem Pontus und zwar zunächst nach dem nördlichen Küstenlande zu, bis die Hunnen sie davon verjagten. Nur in der Krim blieb ein schwacher Rest zurück [80]).

Wie von Gothen, so ist auch im Markomannenkriege noch von keinen *Slawen* die Rede, weil die Gothen, welche bereits von *Monarchen* beherrscht wurden (*regn*abantur), jenen überall noch den Weg vertraten. Erst als die Wandalen von der Weichsel und Oder nach der Donau hinzogen, bekamen die Slawen Luft; doch ist es zweifelhaft, dass slawische Stämme schon früh im 2ten Jahrh. nach Westen vordrangen. Wir sehen sie überall erst nach dem Abzuge der gothischen Stämme — dies ist der allgemeine Satz, der hier in aller Kürze hingestellt werden muss — hervortreten und ihre Züge antreten.

Jetzt dürfen wir nun auch annehmen, dass die Roxolanen zur Zeit des Markomannenkrieges noch unabhängig waren und dass sie auf ihre Faust die Römer bekämpften. Ihre Unterwerfung durch die Gothen kann frühestens im 3ten Jahrh. erfolgt sein. Vielleicht aber unterwarf sie erst der gewaltige Ermanrich. Jeden Falls konnte die Verschmelzung von solchen *Pferde*nomaden, wie die Roxolanen waren, mit den Gothen nur langsam vor sich gehen, wenn sie überhaupt je begonnen hat. Ob man nun auf Grund einer gothischen Sage ein Recht hat, Roxolanen zu Germanen oder Halbgermanen zu machen, soll im folgenden Abschnitt besprochen werden.

---

80) Die oben S. 368 angeführte kirchenslawische Form ist schwerlich ächt bolgarisch. In der mittelbolgarischen Uebersetzung der Chronik von Manasse heissen die Gothen Готеи. Die Nachricht der georgischen Chronik vom Bischof Johann steht nicht in der ältesten (armenischen) Redaction und ist wahrscheinlich einer byzantinischen Quelle entlehnt.

9. *Wie kamen asiatische Roxolanen in die gothische, deutsche und skandische Heldensage?*

Die Ansichten über die Entstehung der germanischen Heldensage sind noch immer sehr verschieden. In der letzten Zeit hat man sich immer mehr zu der Annahme hingeneigt, dass ihr ein mythischer Stoff zu Grunde liege und dass an dieses mythische Grundelement sich früh und auf verschiedenen Wegen Elemente historischer Art angesetzt haben. Wie und wo dies geschah, ist leider bis jetzt noch wenig aufgehellt worden. Bei der grossen Wichtigkeit dieses Gegenstandes für die gesammte Bildungsgeschichte des Mittelalters ist es Pflicht der Männer, welche sich damit ex professo beschäftigen, dass sie eine wahre Geschichte jenes Sagencyclus liefern. Einstweilen können romanische und slawische Gelehrte sich keinen ganz klaren Begriff von der äusseren Erweiterung und inneren Umbildung der germanischen Heldensage machen. Die Vorarbeiten, welche auf diesem Gebiete die deutsche und dänische Literatur bieten, sind mehr für Leute von Fach, als für Männer geschrieben, welche jenen Quellen nur hin und wieder bei ihren anderweitigen Studien einige Aufmerksamkeit schenken können.

J. Grimm, Finn Magnusen und Munch haben die Entstehungsgeschichte des russischen Staates mit einer gothischen Heldensage ausschmücken wollen. Es liegt nun uns ob, den uns zugeführten Schatz etwas näher in Augenschein zu nehmen. Hier geschieht dies in der Hoffnung, dass Männer von Fach uns hier zu Lande darüber weiter belehren werden, was uns in der deutschen und nordischen Auffassung jener Sage bedenklich vorkommt.

Jornandes berichtet, dass ein Roxolan auf eine betriegerische Weise seinem Gebieter, dem Ostgothenkönig Ermanrich (Airmanareiks) entwichen sei. Dieser habe des Flüchtlings Frau, Namens Schwanhild, an wilde Rosse binden und sie so zerreissen lassen. Die Brüder der Schwanhild wollten den Tod ihrer Schwester rächen; doch Ermanrich kam mit einer schweren Verwundung davon.

Die Quelle, aus welcher Jornandes diese gothische Sage

von dem Untergange Ermanrichs entnahm, waren die verlorenen zwölf Bücher gothischer Geschichte von Cassiodor, von dem man mit ziemlicher Gewissheit annimmt, dass er gothische Sagen sammelte.

Ein historischer Werth wird jener Sage vom Tode des Gothenkönigs nicht mehr zugeschrieben; der gleichzeitige Historiker Ammianus Marcellinus berichtet, dass Ermanrich bei dem Herannahen der Hunnen sich selbst den Tod gegeben habe.

«Igitur Hunni pervasis Alanorum regionibus, quos Greuthungis confines Tanaitas consvetudo nominavit, interfectisque multis et spoliatis, reliquos sibi concorcandi fide pacta iunxerunt: eisque adiunctis, confidentius Ermenrichi late patentes et uberes pagos repentino impetu perruperunt, bellicosissimi regis, et per multa variaque fortiter facta vicinis nationibus formidati. Qui vi subitae procellae perculsus, quamvis manere fundatus et stabilis diu conatus est, impendentium tamen diritatem augente vulgatius fama, magnorum discriminum metum voluntaria morte sedavit. Cuius post obitum rex Vithimiris creatus restitit aliquantisper Alanis, Hunnis aliis fretus, quos mercede sociaverat partibus suis. Verum post multas quas pertulit clades, animam effudit in proelio vi superatus armorum. Cuius parvi filii Viderichi nomine curam susceptam Alatheus tuebatur et Saphrax, duces exerciti; et firmitate pectorum noti: qui cum tempore arcto praeventi abiecissent fiduciam repugnandi, cautius discedentes ad amnem Danastum pervenerunt, inter Histrum et Borysthenem per camporum ampla spatia diffluentem.» (Liber XXXI. Cap. III.)

Ist aber jene gothische Sage von dem Verhältniss der Roxolanen zum Könige ganz unhistorisch? Es scheint wenigstens, dass diese Reiterhorde ihm unterworfen war, obgleich Jornandes selbst in Cap. 23 unter den vom Gothenkönig bezwungenen Völkern der Roxolanen nicht gedenkt, wenn man sie nicht etwa in den Rocas (Rogans): Tadzans finden wollte, in welchen die gothische Pluralendung -ans nicht zu verkennen ist [81]). Oder sollte Ammian in den ersten Zeilen der obigen Stelle darauf anspielen, dass die Roxolanen sich, um Rache an ihren früheren Unterdrückern zu nehmen, an die Hunnen anschlossen? Und sollte dies gar die Treulosigkeit und

81) J. Grimm liest (p. 441) Cap. 23 «Thiudos Rocas...»

die Flucht jenes vornehmen Roxolanen bei Jornandes erklären? Mit der Beantwortung der letzteren Frage stehen wir schon an der Gränzscheide zwischen dem historischen und unhistorischen Elemente in der gothischen Sage.

Wie früher, so scheinen auch zur Zeit des Hunneneinbruchs in das Gothenreich die Roxolanen sich noch in den Steppen nördlich vom schwarzen Meere herumgetrieben zu haben; denn hier bestanden die Ostgothen die ersten Kämpfe mit den Hunnen (s. Jornandes) und erst unter Widerich zogen sie sich bis an den Dnestr zurück. Demnach müsste die Flucht jenes Roxolanen oder jener ganzen «gens infida» zu den Hunnen Statt gefunden haben, als diese sich erst anschickten, das Gothenreich zu überschwemmen.

J. Grimm scheint aus dem germanischen Klange jener drei von Jornandes angeführten roxolanischen Namen schliessen zu wollen, dass «Roxolanus» *von einem germanischen oder halbgermanischen* Volke gültig gewesen sei. Wie wenig die Angaben der Alten über die asiatischen Roxolanen zu Gunsten einer solchen Voraussetzung lauten, ist oben theils nachgewiesen, theils angedeutet worden. Jene drei gothischen Namen sind aber schwerlich drei *roxolanischen* Individuen eigen gewesen. J. Grimm selbst ist der Meinung, dass jene Schwanhild auch in deutschen und nordischen Quellen vorkomme. Dort aber wird sie keine Roxolanin genannt; sondern sie erscheint als die Tochter des Drachentödters Siegfried (Sigurd) und der raabenhaarigen Niflungin Gudrun [82]). Diese soll sich nach Atlis Untergange ins Meer gestürzt haben und an die Küsten von Jonakurs (goth. Aunaharis) Reich getrieben worden sein, mit welchem sie den Sörli, Hamdir (und Erp) gezeugt habe.

In den verschiedenen Dichtungen und Traditionen, deren Gegenstand die germanische Heldensage ist, tritt jene gothische Sage in verschiedener Gestalt auf, so dass das Ver-

82) S. W. Grimms deutsche Heldensage. Gött. 1828. und Untersuchungen über die Geschichte und das Verhältniss der nordischen und deutschen Heldensage, aus P. E. Müllers Sagabibliothek. II. Band. .... übersetzt und kritisch bearbeitet von Georg Lange. Frankf. 1832.

hältniss der Personen zu einander und mitunter diese selbst wechseln. Da ist von der Flucht eines Treulosen, von dem Zertreten der Schwanhild durch Pferde, von der Rachsucht ihrer Brüder und von dem Verstümmeln des Gothenkönigs die Rede. Fasst man die Hauptzüge jener Sage zusammen und spürt man ihrem Ursprunge nach, so verschwindet jeder Gedanke an Schwanhild, als an ein historisches Wesen, geschweige als an eine Roxolanin. Sie ist ein geisterartiges Wesen und scheucht durch ihre *leuchtenden* Augen sogar die Rosse zurück, als diese sie zertreten sollen. Vgl. J. Grimms Gesch. d. d. Spr. p. 126. 127.

Mit Schwanhild (Svanild Soula ljauma = *Sonnenglanz* in einem färöischen Heldenliede; s. W. Grimm p. 320) werden auch ihre angeblichen Brüder ihrer roxolanischen Nationalität entkleidet und man braucht daher gar nicht einmal der Annahme sich zuzuwenden, dass roxolanische Fürsten und Grosse sich gothische Namen beilegten.

Es bliebe nun noch die Hauptfrage zu beantworten übrig, was denn eigentlich im 4ten oder 5ten Jahrhundert die Veranlassung zur Verknüpfung jener alten Sage mit dem Untergange des Gothenkönigs gab? Jornandes erwähnt, dass man Ermanrich nicht mit Unrecht Alexander dem Grossen verglichen habe. Sein thatenreiches Leben und sein tragisches Ende machte ohne Zweifel in einer so verhängnissvollen Zeit einen tiefen Eindruck auf das Gemüth des Gothenvolkes. In dem Sinnen und Trachten jenes roxolanischen Vasallen oder des Roxolanenvolkes muss aber irgend sich ein Zug dargeboten haben, der in einer älteren Sage eine Parallele hatte und das poetisch gestimmte Gemüth des heidnischen Gothenvolkes anregte, jenes geschichtliche Verhältniss der Roxolanen zum Könige durch Herbeiziehung jenes alten Stoffes auszuschmücken. Auf diese Weise wurde der historische Ermanrich zu einem sagenhaften und die ursprünglich übernatürliche Schwanhild wurde dagegen als eine historische Person unter die Roxolanen versetzt. Möglich, ja wahrscheinlich ist es, dass gewisse Namensähnlichkeiten die Anknüpfung jener alten Volkssage an die Geschichte des Gothenkönigs erleichterten oder beförderten. Bekanntlich ist das alte Hünenland, welches

in der Geschichte der germanischen Heldensage zum Vorschein kommt, in den Gegenden des Niederrheins zu suchen. Es scheint, dass auch schon in der Sage von der Schwanhild jenes Hünenland vorkam, ehe diese mit dem Ende des Gothenkönigs und dem Einbruch der Hunnen in Verbindung gebracht wurde.

Die Rückwanderung der gothischen Schwanhildsage zu den deutschen und skandischen Stämmen, ihr weiteres Anwachsen und ihre Umgestaltung in verschiedenen Ländern zu verfolgen, bleibe denen überlassen, deren Beruf es ist, den ganzen Stoff der germanischen Götter- und Heldensage in seine verschiedenen Elemente aufzulösen.

Begreiflich ist es, dass man im späteren Mittelalter sich nicht in jene Zeit versetzen konnte, wo Roxolanen ganz fern von dem Russland der Ruriker hausten, welche erst im 10ten Jahrhund.[83]) auf den Küsten der pontischen Halbinseln festen Fuss — und auch nicht für lange Zeit — fassten. Man dachte sich vielmehr in Deutschland und anderwärts das Land von der Ostsee bis zum schwarzen und asow'schen Meere als ein Ganzes und so konnten jene eben nicht scrupulösen Etymologen des Mittelalters sich leicht verleiten lassen, die Roxolanen mit den Russen oder den Ῥῶς zu identificiren; auch der Name der gothischen »Rugi« wurde ja im 10ten und 11ten Jahrhundert im Frankenreiche und in England zur Bezeichnung der »Russi« gebraucht. Sicher ist es, dass noch in der 2ten Hälfte des 9ten Jahrh. die alten pontischen Roxolanen nach Norden (s. unten die Stelle aus d. Anon. Rav.) zu gerückt und mit den normannischen Russen identificirt wurden. Demselben Hange verdanken wol auch die Lesarten *Rosomoni*

83) Ich habe früher (s. m. Anhang zu Krugs Forsch. II. p. 828) behauptet, dass die Normannen «sich vom Jahre 866 bis auf Wladimir d. G. öfters nur als Piraten auf dem schwarzen Meere herumtrieben.» Die unlängst bekannt gewordenen tscherkessischen (adigeischen) Traditionen, über deren Aechtheit ich mich in den Analectes historiques aussprechen werde, machen es wahrscheinlich, dass Swätoslaw in derselben Zeit, wo er die Chasarenfeste Sarkel einnahm, sich auch die Halbinsel Taman unterwarf.

(*Rosolani*, p. 156 der Hamb. Ausg.) u. s. w. in jener Stelle des Jornandes ihren Ursprung.

Auch im skandischen Norden konnte während des Mittelalters kein natürlicher Sinn für Auffassung von geschichtlichen Verhältnissen der Vorzeit aufkommen. Man vermengte Zeiten und Völker nach Herzenslust. Weil es (seit der Mitte des 9ten Jahrhunderts) im Osten ein wirkliches Gardarik gab, so bildete man sich ein, dass es seit uralten Zeiten bestanden hätte. Es entstand aus der «Scythia magna», welche ursprünglich nur das Land von Dakien bis zum Don umfasste und erst später eine weitere Ausdehnung erhielt, ein «Svipiod in mikla» (= Grossschweden; auch Kaltschweden), und Roxolanen, als ehemalige Bewohner des historischen Gardariks im weiteren Sinne, mögen wol auch hier mit den Russen der späteren Zeit (vgl. in Betreff des Saxo'schen Ruthenus oben § 9. Note 49) für identisch gehalten worden sein. Jonakur, der Vater von Sörli und Hamdir wird zwar nirgends ein Roxolan genannt; doch versetzen die nordischen Dichtungen ihn offenbar nach Gardarik. Auch die Bezeichnung der Brüder Schwanhilds durch «genere hellespontici» bei Saxo Grammaticus deutet darauf hin, dass der alte Sprachmeister den ächten Hellespont hier wie auch an anderen Stellen in den Norden (d. h. aber nicht allein in die Gegend der *dänischen* Inseln) verlegte. Es war zu den Nordgermanen eine dunkle Kunde von jenem feindlichen Verhältnisse des Gothenkönigs zu einem pontischen Volke gedrungen; die nordische Phantasie behandelte den ohnehin im Norden nicht ganz unbekannten Stoff noch freier.

Solche geographische, historische und chronologische Sprünge, wie wir sie bei Saxo sehen, haben wir uns aus der Richtung der Zeit zu erklären. Die Sage will sich frei bewegen und leidet keinen chronologischen oder geographischen Zwang. Hatte sie doch sogar den Ostgothenkönig Þiudareiks oder Dietrich († 526) in die gothische Sage von Schwanhild und Ermanrich verflochten. Vor diesem war Dietrich zu Attila ins Hunnenland geflohen, von wo aus er dann einen Zug gegen seinen alten Gebieter antrat. Es wäre kühn, zu vermuthen, dass Dietrich oder ein anderes Individuum der Hel-

densage an die Stelle jenes Roxolanen trat, welcher von Jornandes als der Mann der Schwanhild angeführt wird So viel geht aber aus einer Vergleichung der Sagen Saxos und der isländischen Dichtungen mit den deutschen und angelsächsischen Quellen hervor, dass Ermanrichs Name und die gothische Sage von ihm nicht über den botnischen Meerbusen, sondern von Deutschland aus zu den Dänen und Norwegern kam. Wie sie bei diesen aufgenommen, mit einem bereits vorhandenen ähnlichen Stoffe verknüpft wurde, — das auseinanderzusetzen ist Sache der deutschen und skandischen Bearbeiter der Heldensage.

Während aber jener sagenhafte Dietrich von Bern sich nur in der alten Skythei herumtreibt, taucht sein Andenken unerwarteter Weise im 13ten Jahrhunderte in der Stadt auf, welche an der Berufung der pseudoroxolanischen Herrscher sich betheiligte und sogar anstatt des finnischen Ladoga von Rurik zur Residenz auserkoren wurde.

In der sog. ersten Chronik von Nowgorod findet sich nach dem J. 6711 (= 1203) ein Einschiebsel, in welchem (von pag. 26 — 29 in der Berédnikow'schen Ausgabe, St. Pet. 1841) die Einnahme Konstantinopels durch die Franken i. J. 1204 erzählt wird. Dieser Bericht ist offenbar entweder von einem Byzantiner verfasst oder aus einem der Byzantiner ausgezogen. Aus zwei Stellen geht hervor, dass zur Zeit der Abfassung desselben die Franken ihre Herrschaft noch behaupteten (... и нынѣ есть, на ню же надѣемся ...; земля Грьчьская... ею же обладають Фрязи). Am Schlusse der Erzählung von der Plünderung Konstantinopels heisst es:

«... Черьчѣ же, и черницѣ, и попы облупиша и нѣсколико ихъ избиша, Грькы же и Варягы изгнаша изъ града, иже бяхуть остали. Се же имена воеводамъ ихъ: 1. Маркосъ отъ Рима, въ градѣ Вьрнѣ, идѣже бѣ жилъ поганыи злыи Дедрикъ; а 2. Икондофъ Офланъдръ; а 3. Дужь слѣпыи, отъ Маркова острова Венедикъ...»

«... Die Mönche aber und die Nonnen und die Popen entblössten sie und erschlugen einige von ihnen, die Griechen und Warangen aber, welche geblieben waren, vertrieben sie aus der Stadt. Und dies sind die Namen ihrer Wojewoden: 1. [Der] Marchisus von Rom, *in der Stadt Bern, wo nämlich der verdammte* [verfluchte, verwünschte,

wörtlich: heidnische] *bloss Dedrik lebte;* und 2. Und [der] Graf von Flandern; und 3. [Der] blinde Doge...» — Der Marchisus ist der von Montferrat.

Wie ist die Anspielung auf Dietrich von Bern in den Bericht hineingekommen? Stand sie schon im griechischen Original? Oder hat sie erst der slawische Epitomator (d. h. also in der 1sten Hälfte des 13ten Jahrh.) eingeschoben? Die Sprache, in welcher der ganze Bericht in der Nowgoroder Chronik abgefasst ist, ist nicht rein kirchenslawisch (d. h. hier mittelbolgarisch), sondern schon mit Russicismen untermengt, wie unter andern die Schreibart Берлъ beurkundet, da sonst Брьлъ stehen müsste. Ueber die Entstehung anderer Russicismen kann man nicht eher ein bestimmtes Urtheil fällen, bevor nicht die Urquelle des (Nowgorod'schen) Berichtes nachgewiesen ist. Auch andere kirchenslawische Chronographen gedenken ziemlich umständlich der Einnahme von Konstantinopel. Das genetische Verhältniss der russischen Chronographen (d. h. Weltchroniken im Gegensatze zu den Landeschroniken), zu den (serbischen und) bolgarischen und dieser zu den byzantinischen Vorbildern wird sich nur dann mit Sicherheit bestimmen lassen, wenn die archäographische Commission ihrer eine bedeutende Anzahl herausgegeben haben wird. Der Analyse jener kirchenslawischen Chronographen müssen aber Untersuchungen über die Grundquellen und abgeleiteten Quellen der byzantinischen Geschichtsliteratur vorhergehen, wie ich anderwärts (in m. «Vorschlage zu einer Preisaufgabe über eine byzantinische Chronographie») auseinandergesetzt habe.

An eine Verpflanzung der Sage von Dietrich durch die niedersächsischen Kauffahrer ist schwerlich zu denken. Auch muss es einstweilen noch unentschieden bleiben, ob jene Anspielung von einem Byzantiner oder einem bolgarischen Mönche herrührt. Massmann hat in seinem Aufsatze: Die südliche Wanderung der deutschen Heldensage (in der «Germania.» Herausg. durch F. H. von der Hagen. 7ter Band. Berlin 1846. p. 216 — 248) eine Menge interessanter Zeugnisse über das Vorkommen der Dietrichssage in Italien u. s. w. zusammengestellt, ohne der Byzantiner zu gedenken. Er führt

p. 243 an, dass eine Inschrift in Italien den Dietrich rex *Theodericus* nennt und dass die niederdeutsche Form im Hildebrandsliede *Dītrih* lautet. Zugleich erklärt er, warum Dietrich den Welschen ein Verdammter (vgl. die obigen Adj. негънный, ашшй), der *Dietricus* ein *tetricus* geworden ist. In Gotfrit Hagens niederdeutscher Reimchronik von Köln steht (nach Mone) «*Dederich van Berne*», der (s. W. Grimm p. 307) in einem dänischen Heldenliede «*Diderik*» heisst. Die altnordische Form lautete þidrekr, welche also zu der slawischen Form nicht passt. Der Gesandte, welchen i. J. 1517 der Grossmeister Albrecht v. Preussen nach Moskau schickte, wird (s. Щербатовъ Т. IV. Ч. III p. 327) *Дидерикъ* Шонбергъ genannt.

Der Verfasser jenes Aufsatzes in der Nowgoroder Chronik dachte natürlich bei seinem Dedrik an eine historische Person, wenn ihm auch gerade der ostgothische König þiudareiks (Theodoricus de Verona) nicht vorschwebte, auf welchen im Mittelalter die Sage von dem älteren Dietrich übertragen wurde. Dieser sagenhafte Dietrich (s. Massmann p. 244 und J. Grimms deutsche Myth. p. 888) ist erzeugt von einem Geiste und somit selbst elbischer Natur. Er reitet ein schwarzes Ross, kämpft mit Drachen und Riesen, wird hie und da feuerathmend geschildert, verfällt der Hölle u. s. w. Auch erscheint er als Geleiter oder sagengemässer Stellvertreter Wuotans, als der wilde Jäger. Merkwürdig ist, dass die Sage von der wilden Jagd nach dem Araber Ibn-Foszlan im 10ten Jahrh. auch bei den türkischen Wolgabolgaren lebte. S. Frähn in den Mémoires de l'Académie Imp. de St.-Pét. VI^me Série. Scienc. polit. hist. I. 571 (1832).

10. *Roxolanen gehören nicht in die schwedische Geschichte.*

Wenn dänische und norwegische Gelehrte noch immer «Roxolan» mit «Rootslane (Plur. Rootslased)», der estnischen Benennung der Schweden zusammenstellen, so erklärt man sich dies daraus, dass die alte etymologische Methode oder vielmehr Unmethode in den nordischen Literaturen noch zu wenig an den Pranger gestellt worden ist und dass die Beschaffenheit der isländischen Quellen der Phantasie ihrer Bearbeiter zu viel Schwung verleiht. Wenn einzelne derjenigen russischen Schriftsteller, welche mit der deutschen Literatur

wenig oder gar nicht bekannt sind, die Roxolanen zu Stammvätern der russischen Nation machen, so bedauert man eine solche linguistische und historische Verirrung, ohne dass man sich bewogen findet, derselben stets entgegenzutreten. Wenn aber ein Mann, wie J. Grimm, die asiatischen Roxolanen linguistisch und historisch der schwedischen und russischen Geschichte vindiciren will, so darf man der Sache wegen nicht schweigen. J. Grimms Stimme dringt zu weit. Er, der zu den Schöpfern der neueren Linguistik gehört, der mehr als irgend einer derselben den Zeitgenossen Achtung vor dem lebendigen Buchstaben beigebracht hat, wird aber auch schwerlich die oben angeführten Sätze vertheidigen wollen. Auch darf man aus dem «*vielleicht*» auf p. IX. der Vorrede schliessen, dass er selbst nach Beendigung seines Werkes noch keinen «nothwendigen Zusammenhang» zwischen Germanen und Roxolanen annahm.

Eine Zusammenstellung von Roxolan mit Rootslane ist schon aus dem Grunde misslich, weil wir gar nicht wissen, ob Roxolan in Roxo—lan oder in Rox—olan oder in Roxol—an zu zerlegen ist. Ptolemaeus kennt in Hochasien einen Fluss *Lan*. Niemand wird im Ernste behaupten, dass sein Name in dem der Roxolanen stecke. Eben so unsicher ist es aber, das estnische -lane mit den drei letzten Buchstaben in «Roxolan» zusammenzustellen. Woher wissen wir denn, dass Roxolanen eine finnische Mundart redeten? Ihr ganzes Wesen sticht grell ab gegen das der baltischen Finnen.

Wissen wir denn, ob die Ableitungssylben *lane, laine, ladsch* der baltischen Finnen schon zur Zeit gebräuchlich waren, als die Roxolanen in der Geschichte auftreten? Man kann es vermuthen, schwerlich aber beweisen, da selbst ein Kenner der verschiedenen finnischen Mundarten, wie Castren, noch nicht im Stande ist, ähnliche Formen bei anderen Finnenstämmen anzugeben. Von ihm unterstützt, kann ich hier einiges über den Ursprung jener Ableitungssylben mittheilen.

Eine der ältesten Formen, wenn nicht die älteste, zur Bezeichnung von Völkern geht bei den baltischen Finnen auf — *i* aus. Suomi, Ruossi u. s. w. sind Collectiva, welche zunächst das Suomenvolk und Suomenland, Schwedenvolk und

Schwedenland bezeichnen. *Lainen* — ich lasse hier die estnischen und lappischen Formen bei Seite — ist keine Collectivendung, sondern bezeichnet nur *ein* Individuum; daher hat es auch im Gegensatz zu jenen Formen auf i einen Plural, z. B. Suomalainen, Gen. Sing. Suomalaisen, Nom. Plur. Suomalaiset, Gen. Plur. Suomalaisten u. s. w. Mit Unrecht ist jenes — *lainen* (*läinen*, wenn die Vocale im Stamme leicht sind, z. B. Wenäläinen) als ein Substantivum aufgefasst worden, gleichsam als bedeute es «Volk» oder «Stamm.» Man kann es nicht einmal eigentlich eine Adjectivendung nennen, da in den finnischen (und tatarischen) Sprachen keine solche scharfe Trennung zwischen Adjectivum und Substantivum besteht, wie in den indogermanischen Sprachen.

Seinem Ursprunge nach ist jenes — *lainen* in zwei Bestandtheile zu zerlegen. Die finnische Sprache besitzt ein Localsuffix — *la*, welches öfters zur Bezeichnung eines Gehöftes oder einer Oertlichkeit überhaupt dient, z. B. Karjala = Karelien, Pohjola = Nordland von pohja = Norden. Im Syränischen ist es eine Localcasusendung; auch dem Tscheremissischen ist es nicht fremd. Vgl. Wiedemanns tscheremissische Grammatik. Reval 1847. § 251.

Dieses *la* (*lä*) steckt in jenem *lainen* (Gen. *laisen*, Nom. Plur. *laiset*, Gen. Plur. *laisten*), im estnischen *lane*, im lappischen *ladsch* und *lasch*. Das *i* in *lainen* ist eine euphonische Diphthongirung.

Nen wird öfters gebraucht zur Bildung von Adjectiven, z. B. *waiwa* = Mühe, Elend; *waiwanen* oder *waiwainen* = elend.

Das Hervortreten des *s* im Genitiv, z. B. in Suomalaisen (von Suomalai*nen*), klärt die lappischen Formen (z. B. Sabmeladsch) auf. Vgl. das estnische -lane Gen. S. lasen.

Jenes finnische *lainen* entspräche also hinsichtlich seiner Bedeutung dem lat. — *anus* oder slawischen — *anin* (neuruss. янинъ) in Völkernamen und es ist nicht gewiss, ob dasselbe schon zu einer Zeit entstanden ist, wo die baltischen Finnen noch ein nationales Ganze mit anderen Finnenstämmen bildeten. Gesetzt aber auch, dass die Roxolanen zum Finnenstamme gehörten und dass ihr Name in Roxo—lan zerlegt werden dürfte, so bliebe doch noch zu beweisen übrig, dass

jenes ξ, das für unbekannte barbarische Laute steht, von den Finnen nach den Gesetzen ihrer Sprache umgewandelt wurde. An einen finnischen Ursprung von «Rotschi, Roots, Ruotsi, Ruossi, Ruohti, Ruotti», womit in den verschiedenen Mundarten der baltischen Finnen das Schwedenvolk und Schwedenland bezeichnet wird, ist nicht zu denken, und zwar aus Gründen, die dem inneren sprachlichen und historischen Zusammenhange zwischen Ruossi und Русь auf der einen und zwischen Русь und Ῥῶς auf der anderen Seite zu entnehmen sind.

Die baltischen Finnen hörten jenes Gentile noch in einer ursprünglicheren Form, als sie dasselbe zur Bezeichnung der Schweden annahmen. Im 9ten Jahrh. aber hatten die Schweden bereits jenen stammhaften T-Laut[84]), wie in anderen Wörtern vor -s (s. oben am Schlusse von § 8), ausgestossen. Dies dürfen wir mit vollem Recht aus der Form Rhos des Prudentius (a. 839), aus der Form Rûs des Arabers Achmed el-Katib (a. 844), aus der Form Ῥῶς des Photius (a. 866) u. s. w. schliessen. Diese Nachrichten lehren zugleich, dass im 9ten Jahrhundert wenigstens noch ein Königsgeschlecht in Schweden *sich selbst* (s. oben § 8 Note 43) Rôs nannte, was auch unter andern durch die Oleg'schen und Igor'schen Verträge bestätigt wird, welche beide mit den Worten beginnen: *Мы* отъ рода Русскаго ... (*Wir*, vom russischen Geschlechte) d. h. *wir* Gesandte der russischen Fürsten und Fürstinnen. Und diese «Wir» oder «Русь» werden in dem Oleg'schen Vertrage geradezu, wie in anderen slawischen, griechischen, arabischen und persischen Quellen, den Slawen in nationaler und politischer Hinsicht entgegengesetzt, so wie auch Nestor sagt, dass die Nowgoroder und Polänen anfangs Slawen waren und hiessen und dass erst unter Rurik und Oleg der Name Русь auf sie überzugehen anfing.

Allein nicht nur vom sprachgeschichtlichen, sondern auch vom rein historischen Standpunkte aus muss der Versuch,

---

84) Man hat zwar früher anstatt Ruotsi u. s. w. auch Ruotzi geschrieben; doch ist es zu bezweifeln, dass jenes — *ts* an der Stelle eines deutschen *z* oder russischen ц stehe.

Roxolanen mit baltischen Finnen in Verbindung zu bringen, als ein wissenschaftlicher Rückschritt betrachtet werden. Gothen können ihre Herrschaft über die Roxolanen kaum ein Jahrhundert vor dem Einbruche der Hunnen in die Skythei befestigt haben. Geben wir auch zu, dass jene sagenhaften Fürsten Sarus und Ammius wirklich Roxolanen waren, so werden sie doch weder in der deutschen, noch in der skandischen Fassung der germanischen Heldensage zu Roxolanen oder Schweden gemacht. Aber auch vom Dnepr her kann in jener Zeit der Name der Roxolanen nicht zu den Finnen gedrungen sein. Wer in der russischen Geschichte bewandert ist und das innere Russland aus eigener Anschauung kennt, wird sich nicht einreden lassen, dass vor Rurik ein *lebendiger* Verkehr zwischen den Anwohnern des Pontus und denen des finnischen oder rigaischen Meerbusens bestand. Wie wurde noch in den späteren Perioden der russischen Geschichte der innere Verkehr im Lande durch die grossen Wälder und Moräste und im Winter durch den Schnee erschwert! Steppenvölker, wie türkische Awaren, Chasaren, Petschinegen und Polowzer hüteten sich, in das Binnenland vorzudringen, und selbst die späteren Tataren haben höchstens als Baskaken der tatarischen Chane oder als Söldner der Grossfürsten von Moskau die Ostsee gesehen.

Weder die Reitervölker der Steppe, noch die friedlicheren, dem Ackerbau ergebenen Slawenstämme der patriarchalischen Periode waren dazu geeignet, zwischen der Ostsee und dem Pontus eine Verbindungsstrasse zu eröffnen. Es fehlte an gebahnten Wegen und an Händen, welche die Moräste ausgetrocknet und die Urwälder mehr gelichtet hätten. Für jene Zeiten gab es nur einen Weg durch die Wildnisse von Russland, nämlich den *Wasserweg*. Und diesen konnte nur ein geübtes und zugleich kriegerisches *Seevolk* eröffnen. Und dies waren die Schweden, welche wahrscheinlich zuerst i. J. 838 diese Fahrt antraten und, wie wir aus der späteren Geschichte wissen, ihre Seekähne mehrere Meilen von einem Flusse zum andern schleppten. Wie beschwerlich und gefahrvoll eine solche Fahrt anfangs war, sehen wir daraus, dass die schwedischen Gesandten des J. 838 im folgenden Jahre dieselbe

nicht wiederholen wollten (quoniam itinera per quae ad illum Constantinopolim venerant, inter barbaras et nimiae feritatis gentes immanissimas habuerant), sondern es vorzogen, über Franken in ihre Heimath zurückzukehren. Erst nachdem Rurik und seine Mannen zahlreiche Finnen- und Slawenstämme unterworfen und an den Flüssen des Binnenlandes Festen angelegt hatten, wurde der Verkehr zwischen der Ostsee und dem Pontus ein lebendiger; doch zog man noch im 10ten Jahrh. nur in grösseren Schaaren aus Furcht vor dem Raubgesindel der petschinegischen Türken den Dnepr hinunter. Seit dieser Zeit hörte man auf der skandischen Halbinsel viel von den Ländern im Osten und der grossen Stadt der byzantinischen Kaiser erzählen. Und wie man anfing, im Norden Geschichte zu schreiben, unterliess man natürlich nicht, die fernen Länder des Ostens in die alte Volkssage zu verflechten. Dies sind die Erinnerungen, welche die Skandier von ihrer alten Urheimath am schwarzen Meere haben sollen.

J. Grimm (p. 728) und die Herausgeber der Antiquités Russes gehen aber noch weiter. Die Einwanderung der Schweden soll durchaus von den russischen Ostseeküsten ausgegangen sein. Das mag schwedischen, dänischen und norwegischen Gelehrten plausibel vorkommen, mir erscheint es unhistorisch. Wollten wir auch annehmen, dass die Skandier den Schiffbau an der russischen Ostseeküste erlernten, so bliebe doch das Räthsel zu lösen, woher es denn komme, dass der ganze Normannenstamm hinsichtlich seiner Sprache und zum Theil auch hinsichtlich seiner Mythologie und juristischen Verhältnisse sich so eng an den niederdeutschen Stamm anschliesst und dem hochdeutschen und gothischen Stamme so fern steht. Man trenne Friesen und Altsachsen von den Dänen und diese von den Schweden in sprachlicher und historischer Hinsicht, wie man wolle, — es wird zuletzt doch der Satz zugegeben werden müssen, dass eine so innige Verwandtschaft zwischen dem althochdeutschen und gothischen Stamme auf der einen Seite und dem altnordischen und altniederdeutschen Stamme auf der anderen Seite nicht allein aus einem Nebeneinanderwohnen erklärt werden kann. Wenn die Skandier vom heutigen Russland nach Schweden zu gezogen und erst später

Nachbarn des altniederdeutschen Stammes geworden wären, so sollte man gerade erwarten, dass das Altnordische dem Altniederdeutschen viel ferner stände, als dem Althochdeutschen und Gothischen.

Die Herausgeber der Antiquités Russes wollen aber sogar wissen, dass zur Zeit, wo die (späteren) Skandier nach der Halbinsel segelten, ein Zweig derselben in Russland sitzen geblieben wäre. Diese «*Roxolans ou Ruotsolaines*» wären also in Russland schon ante Christum natum — denn Tacitus kennt schon die Suiones der Halbinsel als ein berüchtigtes Krieger- und Seevolk — Herrscher von Gardarik gewesen und noch viele Jahrhunderte geblieben.

Ich gestehe, dass ich ich mir von diesem vorrurik'schen «*Gardarike ou l'empire roxolain ou russe*» auch nicht den geringsten Begriff machen kann. Es sei mir daher erlaubt, den Männern, welche vom thulischen Gesichtspunkte auf die fabelhafte Geschichte des idealen Gardarik blicken, einige inhaltsschwere Fragen zur Beantwortung vorzulegen.

Wie kommt es denn, dass Rurik, Askold, Oleg und Igor die Gründung eines Staates in «Grossschweden» (d. h. Grossskythien im weiteren Sinne) wieder von vorn anfangen müssen? Wie kommt es denn, dass von den Leistungen jener alten königlichen Gardariker kein Byzantiner etwas zu melden weiss, während doch schon Askolds Eroberungen im Slawenlande und seine auswärtigen Züge nicht nur den Byzantinern, sondern auch den Persern und Venetianern bekannt wurden? Oder waren denn jene Könige von Gardarik *ein ganzes Jahrtausend* hindurch solche Schwächlinge, dass ihr Wirken auch nicht die geringste Spur bei den Ostslawen zurückgelassen hat? Wir stossen wol auf ein germanisches Element bei den patriarchalischen Slawen; dies ist aber ein ächt gothisches, findet sich bei sämmtlichen slawischen Stämmen und weist darauf hin, dass der Slawenstamm einst in vorhistorischer Zeit von dem ihm auch später benachbarten Gothenvolke überwunden wurde und von diesem dies und jenes annahm. Auch die kaum hundertjährige Herrschaft der türkischen Chasaren in Kiew ist nicht verschwunden, ohne Spuren ihrer Wirkung nachgelassen zu haben. Nur jene Gardariker sollen

mehr als tausend Jahre über die Slawen geherrscht haben und dann spurlos verschwunden sein. In diesem Falle hätte ihre Hauptaufgabe darin bestanden, ein stilles, idyllisches Leben zu führen. Und dies sollen die nächsten Vorfahren der Schweden gewesen sein, die schon zu Tacitus Zeiten an und auf der Ostsee «praeter viros armaque classibus» mächtig waren? In diesen «Suiones» erkennen wir ohne Mühe die Vorläufer der späteren Piraten, welche bald nach der Mitte des 9ten Jahrh. «praeter viros armaque et classibus» auf dem schwarzen und kaspischen Meere mächtig und den Küstenbewohnern gefährlich wurden. Wann haben sich denn aber die roxolanischen *Centauren* zu *Seeleuten* ausgebildet? Welche pontischen und kaspischen Reitervölker sind überhaupt Wikinger im Sinne der Normannen geworden? Und *wann* haben denn die angeblichen Nachkommen der in den Hunnenkriegen entschlafenen Roxolanen, d. h. die schwedischen «Ῥῶς» reiten (s. m. Anhang zu Krugs Forsch. S. 776. 832) gelernt?

Die obigen Fragen lassen sich natürlich nicht mit Hilfe der isländischen Quellen allein beantworten: die Geschichte des gesammten slawischen Stammes während seiner patriarchalischen Periode darf demjenigen nicht unbekannt sein, welcher die russische Geschichte um ein oder zwei Jahrtausende hinaufrücken will.

11. *Die Identificirung der Roxolanen mit den normannischen Rossen bei mittelalterlichen und mit den slawischen Russen bei späteren Autoren.*

Aus den Nachrichten der Griechen und Römer von den wirklichen Roxolanen ging hervor, dass diese in der alten Skythei zwischen dem unteren Dnepr und dem Don sich herherumtrieben, im Winter sich an die Maeotis zurückzogen und bisweilen einen Zug nach Dakien oder Moesien unternahmen. Die Halbgelehrten des späteren Mittelalters aber versetzten die Roxolanen in das eigentliche Russland. Diesen Sprung wagte wol zuerst einer jener Männer, denen man die späteren Abschnitte in dem sog. Anonymus Ravennas zuschreibt.

Lib. I. c. 12. «Octava ut hora noctis *Roxolanorum* est patria; cujus post terga inter Oceanum procul, magna insula antiqua Scythia

reperitur. Quam insulam plerique philosophi historiographi conlaudant, quam et Jordanus sapientissimus cosmographus Scanzam appellat, ex qua insula pariterque gentes occidentales egressae sunt. Nam Gotthos et Danos, imo simul Gepidas ex ea antiquitus exisse legimus.»

L. IV. c. 4. «Item juxta Oceanum est patria, quae dicitur *Roxolanorum*, Suaricum, Sauromatum. Per quam patriam inter cetera transeunt flumina, quae dicuntur, fluvius maximus, qui dicitur Vistula, quia nimis undosus in Oceano mergitur: et fluvius qui nominatur Lutta. De qua patria enarravit supra scriptus rex Ptolemeus et philosophus. Cujus patriae post terga, infra Oceanum, supra scripta insula Scanza invenitur.»

Die Schrift des sogenannten Anonymus Ravennas ist eine Compilation, deren Abfassung chronologisch noch nicht ganz genau bestimmt ist. Man hat noch zu wenig die einzelnen Nachrichten derselben nach den Grundquellen von einander gesondert. Es scheint, dass sogar die Handschriften mehr oder minder vollständig sind [85]). Man nimmt jetzt ziemlich allgemein an, dass die letzte Hand an jene Compilation im 9ten Jahrhundert gelegt worden ist. Hierunter muss aber die 2te Hälfte desselben verstanden werden, da die Stiftung des russischen Staates nicht vor der Mitte des 9ten Jahrh. erfolgt sein kann. Offenbar hat jener Anonymus «Roxolani» in dem Sinne von «Russi» genommen, welche Form sich bereits bei einem ihm gleichzeitigen Autor, dem sogenannten bairischen Geographen, befindet. Die Copisten des Jornandes hielten ebenfalls die Roxolanen für die Stammväter der Russen und erlaubten sich sogar, Rossomanen aus ihnen zu machen, da «Roxolan» nicht recht zu der ihnen bekannten Form des Russennamens passen wollte. Weniger scrupulös war man im 16ten Jahrhundert, besonders als die Deutschen über die Anfänge der russischen Geschichte zu schreiben anfingen. Die Zusammenstellung von Roxolanen und Russen schien so natürlich, dass

85) Es ist im Interesse von Russlands alter Völkergeschichte und Länderkunde sehr zu wünschen, dass die längst angekündigte Ausgabe der Geographi minores von Gläser und die Ausgabe der griechischen und römischen Kriegsschriftsteller von F. Haase erscheinen. Unternehmungen der Art sollten doch von gelehrten Gesellschaften in Schutz genommen werden, wenn die Zeitverhältnisse ihnen nicht günstig sind.

unter andern Lucas David an ein Fragment der Chronik des Bischofs Christian von Preussen die Worte hinzufügte: «Die reussen oder Mosqowitter sindt vor Zeiten Roxolaner genanndt.» Es scheint, dass Lucas David (s. Voigt Gesch. von Preussen I. p. 621) «Roxolani» für «Russen» schon in der Chronik des Bischofs Christian, welcher im 13ten Jahrh. schrieb, gebraucht fand.

Die Sucht, mit Redensarten und Phrasen der alten Autoren zu prunken, war im Mittelalter ziemlich allgemein; sie erstreckte sich auch auf die Schreibung der Völkernamen. Dänen wurden zu Danaern und Dakern, Norweger zu Norikern, Geten zu Gothen, Koren oder Kuren zu Korallen, slawische Ranen (Rujani u. s. w.) zu Ruthenen und Rugen, normannische und slawische Russen zu Rugen und Ruthenen, Polowzer zu Parthern u. s. w. gemacht. Ob diese Völker zu verschiedenen Zeiten und an verschiedenen Orten lebten, ob sie einander blutsverwandt oder wildfremd waren, darum kümmerte man sich nicht, wenn nur wenigstens die Anfangsbuchstaben von zwei solchen Namen übereinstimmten. War nun gar das Terrain, auf welchen das eine wie das andere Volk lebte, ziemlich dasselbe, so bedurfte es gar keines besonderen Beweises der Identität derselben.

Diese Spielereien bilden den Anfang der neueren Forschungen auf dem Gebiete der vergleichenden Völkerschaften. Es sind namentlich die ersten Versuche, mit Hilfe der Linguistik Völkernamen zu deuten. Blenden konnten solche Zusammenstellungen freilich nur in einer Zeit, wo Sprach- und Geschichtswissenschaft nur dem Namen nach existirten und wo man von den tiefen Gegensätzen selbst zwischen ursprünglich verwandten Völkern noch keine Ahnung hatte.

12. *Schlusswort.*

Hoffentlich wird es mir gelungen sein, den Blick der Männer, welche die Roxolanen zu einem Volke europäischer Art machen wollten, nach einer ganz anderen Seite hin gerichtet zu haben. Fern ist mir der Gedanke, überall das Richtige getroffen oder angedeutet zu haben.

Untersuchungen über so schwierige Gegenstände, wie sie die vergleichende Völkergeschichte bietet, können überhaupt nur durch das Zusammenwirken von Gelehrten verschiedenartiger Richtungen wahrhaft gefördert und ihrem Abschlusse — so weit dieser überhaupt möglich ist — näher gebracht werden. Unvermeidlich ist es, dass auf solchen Gebieten, wo die Lückenhaftigkeit und Beschaffenheit der Quellen nur allzu oft dem Forscher hemmend in den Weg tritt, in Einzelheiten Mängel zum Vorschein kommen. Wird dem Arbeiter auf einem solchen Gebiete nur die Anerkennung zu Theil, dass er *das Ganze* gefördert habe, so kann er sich nur freuen, wenn später Lücken ausgefüllt, Versehen verbessert werden und dann das Ganze abermals weiter aufgehellt wird.

Bei der unumgänglich polemischen Tendenz meines Aufsatzes kann es vielleicht dem einen oder dem anderen Leser desselben scheinen, als wenn ich von den Männern, deren Sätze ich zu prüfen hatte, keine weitere Aufschlüsse über die vorliegenden Fragen erwarte. Ich hoffe im Gegentheil, dass Männer, wie J. Grimm und Munch, der Völkerkunde des älteren Russlands noch bedeutende Dienste erweisen werden. Bei der unumgänglich gewordenen Abfassung eines Résumé der bisherigen Untersuchungen über die Entstehungsgeschichte des russischen Staates werde ich darauf bedacht sein, mehrere dunkele Seiten derselben hervorzuheben, deren Aufhellung vorzugsweise gerade von Männern, wie die beiden oben genannten, erwartet werden darf.

Nachträge zu § 10.

a. *Ueber die Transscription der von den Griechen überlieferten barbarischen Namen, wie z. B. Σαυρομάτης und Σκύθης.*

Der grösste Theil der griechischen Appellativa, welche in den europäischen Schriftsprachen Eingang gefunden haben, ist aus dem Lateinischen entlehnt. Es ist also im Allgemeinen zu billigen, dass man die lateinische Orthographie in Wörtern, wie Sylbe, Poesie, Pirat*), so viel als möglich beibehält.

*) Ich habe früher stets — zuletzt z. B. in der Einl. zu Krugs Forsch. p. CCXXIX; im Anh. 827. 828; in N^0 6 der Anal. hist. —

Im Interesse der historischen Forschung aber darf man den Wunsch aussprechen, dass hinsichtlich der Transscription derjenigen Völkernamen und Personennamen, welche uns die Griechen des Alterthums und Mittelalters überliefert haben, ein anderes Verfahren als das bisher gewöhnlich übliche eingeschlagen werde. Nichts ist verkehrter, als jene Namen durchgängig zu latinisiren oder stets der lateinischen Form den Vorzug zu geben, wenn ein barbarischer Name in griechischer und lateinischer Form zugleich auf uns gekommen ist.

Leider besitzen wir noch keine eigentliche *Geschichte der griechischen Aussprache* in der älteren und mittleren Zeit. Sie ist ungeachtet einzelner Vorarbeiten für jetzt noch gar nicht möglich, da zur Abfassung einer solchen die Kenntniss der einzelnen griechischen Mundarten und ihres verwandtschaftlichen Verhältnisses unter einander und zu europäischen und orientalischen Sprachen nicht ausreicht.

Eine Menge griechischer Namen und Wörter sind während des Alterthums und Mittelalters in verschiedene orientalische und europäische Sprachen übergegangen und in ihnen theils genau nach der jedesmaligen griechischen Aussprache, theils nach dem eigenthümlichen Lautsystem der entlehnenden Sprachen aufgefasst worden. Umgekehrt haben die Hellenen und Byzantiner eine Menge von sogen. barbarischen Namen und Wörtern in ihren Werken und auf Inschriften mehr oder minder genau transscribirt, wobei sich die Unzulänglichkeit ihres Alphabets nur zu oft erwiesen hat.

Die bisherigen Versuche, die griechische Aussprache festzustellen, konnten aus verschiedenen Ursachen zu keinen bedeutenden Ergebnissen führen. Zuvörderst wäre zu wünschen, dass man ein grösseres Material zur Bestimmung des Werthes einzelner Laute in *verschiedenen* Zeiten sammelte. Namentlich würde es ersprieslich sein, wenn man die griechischen Namen und Wörter sammelte und sichtete, welche ins

---

Pírat geschrieben und erst in den «Kritischen Bemerk.» an einigen Stellen die Schreibart Pyrat mittelalterlicher Autoren, wie z. B. Einhards, Rimberts, des Matthaeus Par. u. s. w. beibehalten, in der Meinung, dass die letztere Schreibart im früheren Mittelalter in Folge einer falschen Etymologie Eingang gefunden habe und erst später wieder durch die römische Schreibart verdrängt worden sei. Nun leitet zwar schon Papias den Namen der Piraten «ab incendio navium vel insularum» her und das Catholicum parvum schreibt: Pyrata, Larron de mer, et dicitur a pír (sic), quod est ignis, quia ferunt ignem in manu sua etc.; allein die Schreibart «pyrata» und «pyratus» kommt doch im Mittelalter verhältnissmässig nicht zu häufig vor.

Koptische, Syrische, Chaldäische, Persische, Armenische, Gothische und Slawische übergegangen sind. Theilung der Arbeit ist hier unumgänglich. Wird einst dieses in den angeführten Literaturen zerstreute Material von einzelnen Fachgelehrten geordnet und, so weit es möglich ist, aus diesen Sprachen erläutert sein, so wird damit der einseitigen Bestimmung der griechischen Aussprache nach der lateinischen Schreibweise griechischer Namen und Wörter oder nach den Behauptungen alter Grammatiker zunächst hinlänglich gesteuert sein. Einstweilen darf man es ein thörichtes Verfahren nennen, die heute in Frankreich, Deutschland oder Russland übliche Aussprache des Griechischen als Norm für alle früheren Zeiten aufzustellen und darnach sich bei ethnohistorischen Studien zu richten. Welche Unsicherheiten durch die bunte und ganz verschiedene Aussprache des Griechischen der französischen, deutschen und russischen Historiker an den Tag gekommen sind, will ich nur an einigen Beispielen, von denen schon früher die Rede war, in aller Kürze zeigen.

Die alten *Ἰάζυγες* wären nach der heutigen deutschen Aussprache des Griechischen in Jazüg .. zu transscribiren, während Russen dafür Ясыг .. (Jasig) lesen. Das griechische *Z* hat zu verschiedenen Zeiten eine verschiedene Aussprache — das neugr. ζ ist = einem sanften deutschen s — gehabt; auch wurden damit verschiedene Laute fremder Sprachen ausgedrückt. Will man nun der Assonanz wegen die magyarischen Jássiger — so heissen die ungarischen Jaszak oder Jass-ak bei den Deutschen in Ungarn — mit den alten Jazygen identificiren, so muss man beinahe annehmen, das ζ hier die Stelle eines scharfen s oder griech. σ vertrete. Wie unsicher eine Zusammenstellung des Namens der einst den Litauern benachbarten Jazygen mit dem der alten Jazygen ist, kann man aus den verschiedenen altpreussischen, polnischen, russischen und litauischen Formen ihres Namens entnehmen. S. Schafariks sl. Alt. I. 16. § 11. Lindes Wörterb.; die Schriften von Voigt und Dominik Szulz (O znaczeniu Prus dawnych. Warszawa 1846. p. 115). — Jazyges nach der in Deutschland üblichen Aussprache des Lateinischen wie Jazig .. aussprechen und es aus dem ganz anders auszusprechenden russischen языкъ (s. oben Note 71) erklären zu wollen, ist vollends ganz verkehrt.

Noch schlimmer steht es mit der Transscription der *Σαυρομάται*, wenn man die griechische Aussprache wiedergeben will. Wagt man *Σαυρομάτης* etymologisch zu erklären, so darf man sich nicht erlauben, von der späteren und verkürzten lateinischen Form Sarmata auszugehen, wie diess Zeuss (p. 297) und J. Grimm (Gesch. p. 172) thun, welcher letztere dadurch sogar zur Annahme eines möglichen Uebergangs von SRB in SRM verleitet wird.

Wie sprachen nun die Hellenen das alte durch Autoritäten und In-

schriften gesicherte *Σαυρομάτης* aus? Die römische Transcription Sauromata, welche wir bei einigen Autoren finden, darf uns nicht blenden. Vertrat *au* die Stelle eines sarmatischen Diphthonges? Oder stand es für *a-ü*, oder für *a-u*, für *av* (aw)? Bei unserer geringen Kenntniss der altgriechischen Aussprache ist dies noch nicht zu entscheiden. Das griechische *σαύρα*, welches die Neugriechen wie *ssavra* aussprechen, giebt uns keinen genügenden Aufschluss. Sicher ist, dass mit *av* und *αβ* schon früh ein fremdes *av* (aw) wiedergegeben wurde. Könnte nicht auch vor ρ ein Vocal ausgefallen sein? Die *Σαύαροι* (sic) bei Ptolemaeus sind wenigstens verführerisch und auf Jaxamaten, Thisamaten, Agamaten u. s. w. hat man schon (s. z. B. Schafarik I. 16. § 11) hingewiesen; doch auch hier kann der Klang trügen und uns bald nach Mittelasien, bald nach Hochasien hinführen. Wir wissen nicht, ob in *Σαυρομάτης* eine Ableitungssylbe, wie z. B. *at* oder das sendische *-ata* steckt, wozu scheinbar das lateinische «Sarm-ata» passen würde. Solche Analysen werden erst dann mit besserem Erfolge vorgenommen werden können, wenn vollständige Sammlungen von iranischen und hochasiatischen Personennamen und Ortsnamen vorliegen werden. Vielleicht liesse sich aber schon jetzt den Sagen der Griechen von den Sauromatiden, Sauropatiden, Oiorpatiden (*οι* ist schon bei Byzantinern = i; vgl. Zeuss 295), *Γυναικοκρατούμενοι* und Amazonen mit Hilfe der iranischen Sprachkunde ein historischer Werth abgewinnen. Ich bemerke nur, dass die Griechen asiatische Namen bisweilen *buchstäblich*, bisweilen *begrifflich* richtig übersetzten. Ueber die Amazonen s. die Abh. von Ukert in den «Abhandl. der histor.-philol. Classe der K. Bayer. Akad.» 5ter Bd.

Einen gewissen Zusammenhang der Sarmaten (im *eigentlichen* Sinne) mit dem iranischen Volksstamme kann man nicht verkennen, wenn es auch allzu gewagt wäre, sie für reine Iranen auszugeben. Hansen scheint mir die Stärke des hochasiatischen Elements in den pontischen Skythen und somit auch (vgl. bei ihm § 464) in den Sarmaten am Don allzu hoch anzuschlagen. Schon Ukert hat (Skythien p. 274. 275) gegen seine Mongolenthümelei ein sehr wichtiges Argument vorgebracht. Ich verweise noch auf die skythischen Bogenschützen (Polizeischergen) in Athen, deren Zahl Scheibe in Schneidewins Philologus (Göttingen 1848. pag. 542) zu beschränken versucht hat.

Der Terminus *iranisch* ist ein sehr umfassender Begriff. Obgleich zum Aufbau einer wissenschaftlichen iranischen Alterthumskunde nur wenige Vorarbeiten geliefert worden sind, so sehen wir doch, dass zwischen den einzelnen Zweigen des grossen iranischen Volksstammes schon früh grosse Unterschiede *sprachlicher* und *ethischer* Art obwalteten und dass manche einzelne Zweige dieses Stammes aus kind-

Ihnen Naturvölkern zu wilden, nomadenartigen Horden und bestienartigen Barbaren wurden. Die Iranen bildeten bereits früh, ungeachtet ihrer (näheren) Verwandtschaft zum grossen Sanskritvolke und ihrer (entfernteren) Verwandtschaft zu Hellenen, Germanen und Slawen, eine Welt für sich, zu deren Betrachtung der bisherige Massstab der deutschen und slawischen Historiker nicht mehr ausreicht. Den neuesten Beweis davon hat Hr. Löwenstern (Revue Archéologique 6e Année p. 688. 694. 695) geliefert, der die pontischen Skythen abermals zu ächten Iranen machen will und die Sarmaten noch immer als pères des Slaves — warum nicht auch der Semiten? — spucken lässt.

Da ich auf Dinge der Art vielleicht erst nach Jahren zurückkommen werde, so will ich die oben angedeuteten analogen Formen des alten Ssakennamens hier in aller Kürze mittheilen. Die zu dem türkischen Stamme im weiteren Sinne gehörenden Jakuten nennen sich *Ssacha*-lár (Sing. *Ssachá*). Man hat vermuthet, dass *Jakut* den Russen erst durch die Mongolen, bei denen es häufig als Pluralendung vorkommt, bekannt geworden sei.

Von anderen sibirischen Ssachen war schon im vorigen Jahrhundert die Rede. Щукинъ berichtet (s. Журн. Мин. Внутр. Дѣлъ. 1847. pag. 257), dass die tatarischen Katschinzen in 10 Geschlechter zerfallen. Das zweite nennt er «Сахá или Сахаляръ.» Cf. Отечеств. Зап. 1847. Сент. Отд. VIII. 38.

Ich erinnere mich, irgendwo (in Chodzkos Berichten?) tatarische «Saken» am Aralsee erwähnt gefunden zu haben. Vgl. Neumanns Völker d. südl. Russl. p. 21. Ueber die den alten Indern bekannten Völker desselben Namens s. Lassens indische Alterthumskunde p. 652. 852. 853. Auch die Araber sprechen im Mittelalter von Saken.

Ich bin weit davon entfernt, die modernen Ssachen für die ächten Nachkommen der Ssaken — Σάκαι, Sacae, wie die Perser alle Skythen nannten — mit Bestimmtheit auszugeben. Diese Zusammenstellung aber dürfte wol weniger verwegen sein, als die oft versuchte Erklärung von Skythe durch Schütze oder Tschud.

Wie sprachen die Griechen Σκύθης aus? Noch ist nicht streng nachgewiesen, seit wann das griech. θ nicht mehr wie ein lat. t lautete. Die ächt bolgarische Transscription ist Скутъ. Die moderne russische Schreibweise «Скиѳъ» ist eben so ungenau, wie die französische Schreibweise «Scythe.»

Die pontischen Skythen nannten sich selbst Σκόλοτοι und wurden von den Griechen — wahrscheinlich in Folge einer Corruption — Σκύθαι genannt. Einzelne anklingende Eigennamen bei Seite lassend, beschränke ich mich auf die Bemerkung, dass in den türkischen und mongolischen Sprachen kein Wort mit einer Doppelconsonanz anlau-

tet. Uebrigens hat schon Hansen (§ 440) an die Ausstossung eines Vocals zwischen Σ und κ gedacht, vielleicht aber die iranischen Lehnwörter bei den pontischen Ssaken zu wenig in Betracht gezogen. Den Bearbeitern der türkischen Alterthumskunde bleibe es überlassen, zu untersuchen, ob sich wirklich der Würdenname *Παραλάται* der pontischen Skythen auch, wie es scheint, in der späteren Geschichte der Tataren findet. Die geringen Materialien, welche ich zur Erklärung der *Παραλάται* gesammelt habe, bin ich gern bereit, privatim mitzutheilen.

b. *Zu Note* 71 *und* 72.

Jaskolka wird jetzt gewöhnlich jaskółka, bisweilen schon jaskułka geschrieben. In einem besonderen kleinen Aufsatze über einen Hauptmangel in der bisherigen Bearbeitung der slawischen Mythologie werde ich auf den litauischen und slawischen Schwalbencultus und auf das dakische *χρουστάνη* zurückkommen.

c. *Ueber Roxolanen.*

Ein russischer Autor will wissen, dass auch Claudian und Ambrosius der Roxolanen gedenken. Claudian scheint nur Alanen zu kennen; den h. Ambrosius aber habe ich nie in Händen gehabt.

§ 12. *Chronologische Tabelle zu* § 2 — 11 *der kritischen Bemerkungen.*

c. 94 a. C. ziehen die Roxolanen 50,000 Mann stark unter Tassi dem Skythen Palak zu Hilfe, werden jedoch von dem Feldherrn des Mithridates Eupator leicht besiegt. § 11.

c. 20 p. C. nomadisiren die Roxolanen nach Strabo im Sommer in den Steppen nördlich vom Pontus. § 11.

c. 50 führt Plinius Secundus die Roxolanen neben Alanen an. § 11.

c. 50 waren zahlreiche Schaaren von (gothischen) Lugiern und (swewischen) Hermunduren in Mähren und Oesterreich eingebrochen, als das grosse Reich des Quadenkönigs Vannius unterging. § 11.

? Zur Zeit des Getenkönigs Korill sollen nach Jornandes Roxolanen an der Ostgränze Dakiens sich aufgehalten und von den Jazygen nur durch den Fluss Olt getrennt gewesen sein. § 11. Note 64.

69 im Frühjahr fallen nach Tacitus 9000 roxolanische Reiter in Moesien ein, erleiden aber bald darauf eine starke Niederlage. § 11. Note 68.

69 oder 70 im Winter fallen nach Josephus Sarmaten in Moesien ein, welche vielleicht Roxolanen waren. § 12. Note 68. 69.

? Zur Zeit Vespasians stellt nach einer Inschrift der Römer Plautius den Bastarnen und Roxolanen ihre Königssöhne zurück. § 11.

c. 85 finden wir eine kleine Abtheilung von gothischen Lugiern in Moesien und eine Abtheilung von hochdeutschen Swewen am linken Ufer der unteren Donau angesiedelt. § 11.

? Der Kaiser Hadrian (reg. v. 118 — 137) sucht unruhig gewordene Sarmaten und Roxolanen zu beschwichtigen und verständigt sich namentlich mit dem Könige der Roxolanen, welcher sich über die Schmälerung der Geldgeschenke beschwerte. § 11.

? In die Zeit des Kaisers Aelius Hadrian versetzt man einen Roxolanenkönig Aelius Rasparasan einer Inschrift. § 11.

c. 150 lässt Ptolemaeus Jazygen und Roxolanen westlich von der Maeotis wohnen, giebt ausserdem den Roxolanen Osylen, Rakalanen und Chunen, die an Bastarnen stiessen, zu Nachbarn. § 11. Note 64.

c. 165 beginnt der sogenannte Markomannenkrieg, an welchem nach Capitolinus anfangs die Roxolanen an der Spitze der südöstlichen Völkerreihe neben Alanen Antheil nehmen. § 11. Note 65.

— Wiktofalen (Langobarden und Owier) ziehen während des Markomannenkrieges (c. 165 — 180) am linken Donaugebiete nach dem Pontus zu. § 11.

— Gothische Lugier oder Wandalen besetzen unter ihren Astingen im Laufe des Markomannenkrieges Striche von Dakien. § 11.

— Gothen im engeren Sinne ziehen während oder nicht lange nach dem Markomannenkriege von der

unteren Weichsel und den Küsten der Ostsee durch die Länder der heutigen polnischen und russischen Slawen nach dem Pontus.

175 erlaubt der Kaiser Marcus Antoninus Philosophus den Jazygen über Dakien Verkehr mit den Roxolanen zu pflegen. § 11.

? In der Tabula Peutingeriana scheinen die Roxolanen noch in die Nähe der Maeotis gesetzt zu sein. § 11.

261 bringen nach Trebellius Pollio Roxolanen den Tyrannen Regillianus um. § 11.

c. 271 werden nach Fl. Vopiscus bei dem Triumphzuge des Kaisers Aurelian auch Alanen und Roxolanen aufgeführt. § 11.

? Kurz vor dem Ueberschreiten des Dons durch die Hunnen nennt Ammian Roxolanen und Alanen, wie es scheint, noch nördlich vom Pontus. § 11.

375 tödtet sich der Ostgothenkönig, als die Hunnen sein Volk zu überwältigen drohten, denen sich ein vornehmer Roxolan oder das ganze Volk der Roxolanen (wahrscheinlich) angeschlossen hatte. § 11.

c. 517 *soll* ein Normannenkönig Hugleikr (Chochilaicus) an den fränkischen Küsten gelandet und gefallen sein. § 3. Vgl. § 9. Note 51.

c. 710 soll Radbard in Gardarik geherrscht, die angeblich zu ihm geflohene Mutter Harald Hildetands geheirathet und mit ihr einen Sohn, Namens Randver, gezeugt haben. § 9.

c. 740 soll Randver, der angebliche Vater des Schwedenkönigs (Sigurd) Ring und angeblicher Grossvater Ragnar Lodbroks, in Gardarik geherrscht haben. § 9.

c. 750 herrscht Harald der 1ste von Jütland, Stammvater der jütischen Halfdaniden. § 8 und Nachtrag am Schlusse von § 9.

c. 770 fällt nach der Sage der Dänenkönig Harald Hil-

detend in der Brawallaschlacht durch seinen Neffen (Sigurd) Ring. § 4.

— fallen nach der Sage in der Brawallaschlacht unter den Mannen Sigurd Rings: Bögnwald (Regnaldus Ruthenus), ein Enkel (?) des Königs Radbard aus Gardarik, ferner Tryggvi, zwei Söhne Alreks, Ingi und Agnar [86]). § 9. Note 50. 51.

Von 777-98 wird Siegfried (Sigurd) Halfdan, der Sohn Harald des 1sten, als Oberkönig von Jütland bei den Franken erwähnt. § 4. 5.

777 flieht der Sachsenherzog Wittekind zu dem Jütenkönige Siegfried Halfdan, dessen Schwester Gewa er geheirathet haben soll. § 5.

782 kommen Gesandte des Jütenkönigs Siegfried Halfdan [87]) und der jütischen Kleinkönige zu Karl dem Grossen. § 5. Nachtrag am Schlusse von § 9.

785 lässt sich der Sachsenherzog Wittekind taufen. § 5.

785 (786?) lässt sich Gewa, die Frau Wittekinds und angebliche Schwester Siegfried Halfdans, taufen [88]). § 5.

c. 785 Um diese Zeit fordert Karl d. G. den langobardischen Geschichtsschreiber Paulus Diaconus in einem Briefe scherzend auf, den Jütenkönig Siegfried Halfdan zu bekehren [89]).

---

86) Der von mir § 9. Note 50 wiederhergestellte Name Agnar des Sögubrot wird von J. Grimm (Gesch. d. d. Spr. 757) durch venator, piscator erklärt.

87) Ich habe (§ 5; vgl. den 2ten Nachtrag am Schlusse von § 9) in der Stelle der Ann. Lauriss. «missi Sigifridi regis, id est Halptani cum sociis suis» das *id est* für einen Zusatz erklärt, den der Chronist der Deutlichkeit wegen eingeschaltet und wofür Enhard v. Fulda ein *videlicet* gesetzt habe. Allein im Codex 1. der Ann. Laur. liesst man nach Pertz nur: «missi sifridi regis, halbdani cum sociis suis», so dass vielleicht *id est* nur von einem der ersten Copisten der Ann. Laur. eingeschaltet wurde.

88) Ueber den Werth der alten Reimchronik der Herzoge von Braunschweig s. Lappenberg im Archiv v. Pertz V. p. 390 u. flgde.

89) Es ist mir nicht gelungen, ausfindig zu machen, ob jener Brief Karl d. G. bereits gedruckt ist. Ich kenne ihn nur aus Otto Abels literarhistorischer Einleitung zu seiner Uebersetzung des Paulus Dia-

798 schickt Karl d. G. einen Gesandten, Namens Gottschalk, an den Jütenkönig Siegfried Halfdan. § 5.

c. 800 (nach 798 und vor 804) stirbt der Jütenkönig Siegfried Halfdan. § 5.

804 erscheint Gottfried († 810) als Oberkönig von Jütland. § 6.

804 führt Karl aufrührerische Sachsen aus den südelbischen Gauen Wigmodi, Ostingau, Rossogau und aus Nordalbingien nach Franken ab und räumt letzteres Land den wendischen Obotriten ein[90]). Einzelne Sachsen fliehen nach Jütland. Als Karl von Gottfried ihre Auslieferung verlangt,

---

conus (Berlin 1849 pag. XII). Diese Einleitung scheint meist aus Bethmanns Papieren gezogen zu sein.

So viel man aus Abels Angaben entnehmen kann, erfolgte die Freilassung der gefangenen Langobarden, um welche Paulus Diaconus den König gebeten hatte, frühestens i. J. 783. Paulus machte seiner Freude in einem Gedichte Luft. «Karl freut sich in seiner «Antwort über die Veränderung in Paulus Stimmung; er habe je«doch drei Fragen unbeantwortet gelassen, nemlich, ob er wolle schwere «Ketten tragen, oder in hartem Kerker liegen, *oder zu den Nortman«nen gehen und deren König Sigifyrt taufen.*» Ob dies mit der Gesandtschaft Siegfried Halfdans i. J. 782 oder mit der Taufe Wittekinds i. J. 785 zusammenhängt, ist noch zu ermitteln. I. J. 787 war Paulus schon wieder in Italien.

Den für die «Monumenta» gesammelten kritischen Apparat zu Paulus Diaconus und Jornandes muss man leider noch immer entbehren. Ich hoffte, da Abel die Vorarbeiten Bethmanns benutzt hat, das räthselhafte *Banthaib* neben *Anthaib* im Text des Paulus gestrichen zu finden. Ist es nicht durch Wiederholung des letzteren Wortes (*b Anthaib*) entstanden?

90) Der Verpflanzung der Sachsen i. J. 804 gedenken auch noch, wie ich bei Ideler finde, andere Quellen, wie Adonis Chron. (bei Bouquet V. 321) und Chron. breve St. Galli (in Baluze Miscell. I. 499). Keine derselben aber deutet weder direct noch indirect auf Normannen hin. Hätte Karl *damals* auch die so verschrieenen Normannen im Frankenreiche zerstreut, so würde sich sicher darüber die eine oder andere Kunde in Provinzialchroniken erhalten haben.

nimmt dieser bereits eine feindliche Haltung an § 6; besonders § 8.

807 zieht ein Northmannorum dux Alfdeni dictus, vielleicht Hemming (Hemming mit dem Beinamen Halfdan?), der Sohn Siegfried Halfdans, in das Frankenreich [91]). § 7.

---

91) Ich finde, dass ausser Bolhuis auch schon Gebhardi den Vers des Poeta Saxo

Interea Northmannorum dux, Alfdeni dictus

citirt und auf eine unhistorische Weise erklärt hat. Ich wollte früher nur versuchsweise eine Deutung vornehmen. Jetzt glaube ich diesen Versuch ergänzen zu können.

Jenes *Alfdeni* habe ich für einen Genitiv der Verwandtschaft erklärt, weil auf historischem Wege sich nachweisen lässt, dass Halfdans Sohn Hemming wenigstens von 811 — 813 sich im Frankenreiche aufhielt; denn an der jütischen Thronrevolution (am Ende des J. 811) nahmen nur seine drei Brüder Anulo, Reginfried und Harald Antheil. Hält man es aber für unerlaubt, den Poeten zu beschuldigen, dass er in «Alfdeni» die Länge des Genitivs verkannt oder absichtlich unbeachtet gelassen habe, so muss man freilich *Alfdeni* als Nominativ auffassen. Darauf aber darf man sich nicht berufen, dass Regino (a. 782.. venerunt legati Godefridi regis Nortmannorum, Altdeni et Hosmundi) und der Annalista Saxo (.. venerunt legati Godefridi regis Nortmannorum Altdeni et Hosmundus) *Altdeni* als Nominat. auffassten; denn Regino hat (s. den 2ten Nachtrag am Schlusse von § 9) die Stelle der Ann. Laur. corrumpirt; der Annal. Saxo wollte seinen Gewährsmann Regino verbessern und wandelte den (unhistorischen) Hosmundi in Hosmundus um. Vielleicht lies er Alt*deni* aus dem Grunde unverändert, weil der Däne im Altsächsischen einen ziemlich gleichen Namen führte J. Grimm führt (Ueber Jornandes p. 45) Halp*tene* (Halb*tene* in s. Gesch d. d. Spr. 734. 776) als althochd. und Healf*dene* als angelsächs. Form an. Der Däne selbst hiess althochd. (s. Grimm, Gesch. 192) *Tent* und angelsächs. *Dene* (s. Grimm 193 und Zeuss 508. 511). Eine ächt altsächs. Form kenne ich nicht. Bei Regino (Pertz I. 594) heisst Dänemark *Dene*marca, wofür mehrere Codices *Deni*marca lesen.

Bei der Schilderung des J. 789 hatte der Poeta Saxo sich mit dem slawischen Nominativ Dragawiti beholfen, der wenigstens einem slawischen Nominativ sehr nahe kommt, da *awiti* altbolgarisch ОВНЦА, russ. овчарь, poln. owicz u. s. w. lautet. In dem obigen Verse wollte er wahrscheinlich nicht «Alfdĕnŭs dictus» sagen, um die Positions-

808 landet Gottfried an der Küste der den Franken ergebenen Obotriten, wo er seinen Neffen Rögnwald verliert. § 6.

808 kommt Gottfried nach der Stadt Schleswig und lässt das Danewirk wieder befestigen. § 7.

809 lässt Gottfried durch Rorik, Statthalter von Friesland, dem Kaiser melden, dass er sich mit ihm zu verständigen bereit sei. § 6. 8.

810 machen Gottfrieds Leute einen Einfall in das fränkische Friesland, wobei der Normann Rorik erschlagen wird. § 6.

810 und nachher lässt Karl d. G., um die Landungen der normannischen Piraten zu verhindern, Schiffe, namentlich in den Mündungen der Garonne, Rhone und Schelde, bauen. § 5. Note 16.

810 wird Gottfried im Sommer von einem seiner Wasallen (auf Anstiften seiner Söhne erster Ehe?) ermordet. § 6.

---

länge zu vermeiden. Hatte er aber früher den barbarischen Nominativ «Dragawitî» gebraucht, so konnte er auch später «Alfdeni», besonders wenn dies eine altsächsische Form war, als Nominativ gebrauchen.

Aber selbst wenn der Lateiner sich eines barbarischen Nominativs bedient hätte, so könnte man unter jenem *Alfdeni dictus* immer noch einen Halfdaniden verstehen, da Gottfried mit Karl d. G. nie in gutem Einvernehmen stand und Gottfrieds 3 Söhne (s. unten Note 94) i. J. 813 aus Schweden kamen, wohin sie sich (810 oder früher; Einhard schreibt: qui jam dudum relicta patria apud Sueones exulabant) geflüchtet hatten.

Von der Abkunft Roriks, welcher i. J. 809 in Friesland ein Amt (das eines Landwehrmannes?) bekleidete und dort i. J. 810 von Gottfrieds Jüten erschlagen wurde, sind wir nicht näher unterrichtet. Hemming aber, der Sohn Siegfried Halfdans, war später den Franken so sehr ergeben, dass die Schilderung des Poeten wol auf ihn gehen könnte. Wie Siegfried den Beinamen Halfdan führte und a. 837 von Enhard von Fulda schlechtweg Halfdan genannt wurde, so könnte auch Hemming diesen Beinamen geführt haben. Bekanntlich waren schon in der alten Zeit bei Germanen öfters Vornamen und Zunamen in ein und derselben Familie erblich.

810 (oder kurz vorher?) fliehen Gottfrieds Söhne (angeblich aus der ersten Ehe) nach Schweden, wo sie bis z. J. 813 bleiben. § 6.

810 erlangt Hemming, ein Bruderssohn Gottfrieds, das Oberkönigthum von Jütland. § 6.

810 im Spätsommer schliesst Hemming als Oberkönig von Jütland Frieden mit den Franken. § 6.

811 (im Frühjahr) wird der Friede zwischen Franken und Jüten (unter andern auch von Hakon und Angantyr, den Brüdern des Oberkönigs Hemming), feierlich beschworen. § 6.

811 (im Sommer) schickt der Jütenkönig Hemming eine Gesandtschaft nach Aachen. § 6.

811 gestattet Karl d. G. einer Anzahl der i. J. 804 aus Transalbingien abgeführten Sachsen in ihre Heimath zurückzukehren. § 8. Note 40.

811 (im Spätsommer) sieht Karl d. G. von Boulogne aus normannische Piratenschiffe im Pas de Calais. § 5. Note 16. 23.

811 (in einem der letzten Monate) stirbt der jütische Oberkönig Hemming. Grosse Schlacht zwischen der Gottfried'schen und der Halfdan'schen Linie. Anulo (Ring), der Sohn Siegfried Halfdans, fällt nebst seinem Gegner, dem jüngeren Siegfried, dem Enkel Gottfrieds. Anulos Brüder, Reginfried und Harald, werden darauf zu Königen von Jütland erhoben. § 6. 7.

812 schicken die Jütenkönige Reginfried und Harald eine Gesandtschaft an Karl d. G. und verlangen ihren Bruder Hemming zurück. § 6. 7.

813 (im Frühjahr) ziehen die Jütenkönige Reginfried und Harald gegen die Bewohner von Westarfolda oder Nordfriesland [92]) aus und unterwerfen sich dieselben. § 7.

---

92) Da mir jetzt Michelsens Schrift (Nordfriesland im Mittelalter. Schleswig 1828) zur Hand ist, so komme ich noch einmal auf den strei-

813 (im Frühjahr) schickt Karl d. G. zur Befestigung des Friedens eine Gesandtschaft nach Jütland und mit ihr den Halfdaniden Hemming. § 7.

tigen Punkt in der Einhard'schen Stelle zurück, um ihn zum Abschluss zu bringen.

[Reges] «... domi non erant, sed ad Westarfoldam cum exercitu profecti, quae regio ultima regni eorum, inter septentrionem et occidentem sita, contra aquilonalem Brittaniae summitatem respicit, cujus principes ac populus eis subici recusabant.»

Ich entnehme aus Michelsens Schrift (p. 42) nur die folgende Stelle: «Das altnordische *Fold*, (das deutsche «*Feld*») bezeichnet ein Landgebiet, und zwar vorzugsweise ein niedriges und grasreiches.»

Die Richtigkeit der geographischen Erklärung jener Stelle hängt hauptsächlich davon ab, ob man annehmen darf, dass Einhard die eigentliche Scandi*navia* (d. h. Schweden und Norwegen) für eine *Insel* (goth. *avi*, Gen. aujòs, ahd. ouwa für ouwia; s. Grimm 727) oder für eine Halbinsel hielt. Schon Plinius giebt Scandinavia (= Schonenmsel) für eine Insula aus. Jornandes, Paulus Diaconus, Anonymus Ravennas etc. nennen «Scandinavia» und «Scanzia» ebenfalls eine Insel. Procop und andere Byzantiner verstehen unter ihrer «*νῆσος Θουλη*» ebenfalls die eigentliche Skandinavia und nicht etwa eine der kleineren dänischen oder schwedischen Inseln.

Zwar wird schon im Alterthume «*νῆσος*» auch zur Bezeichnung von Halbinseln gebraucht und «insula» dient im Mittelalter sogar zur Bezeichnung von Küstenstrichen, wie Kurland. Indessen scheint es nicht, dass Einhard «insula» in einem unbestimmten Sinne genommen habe. Die Franken erlangten erst seit d. J. 829, mit welchem gerade Einhards Annalen abschliessen, nähere Kunde vom Schwedenlande. In der weit früher abgefassten Vita Karoli aber hatte Einhard eingestanden, dass er nicht wisse, wie weit die Ostsee gehe, d. h. der botnische Busen war ihm unbekannt. Eben so gedenkt er der Norweger nicht, weil sie noch ganz ausserhalb des Gesichtskreises der Normannen lagen. Dani siquidem ac Sueones, quos Nortmannos vocamus, et septentrionale litus (Jütland) et omnes in eo insulas (Fühnen, Seeland, Bornholm und Schweden) tenent. Insulae kann hier nicht im Sinne von Halbinseln genommen werden, weil Einhard schwerlich die dänischen Inseln übergehen konnte. Bildete ihm aber Jütland das septentrionale litus des Ostarsalt (Ostsee), so war es auch für ihn und für die Franken der eigentliche Septentrio. An ihn schliessen sich zwar die «Inseln» der eigentlichen Dänen und Schweden an, sie machen ihn aber nicht aus, so dass Westarfolda, im Sinne von Norwegen genommen, gar nicht inter *septentrionem* et *occidentem* (im Sinne der Franken) liegen würde.

? In der, wie es scheint, zwischen 814 — 820 von Einhard abgefassten Vita Caroli wird unter dem

---

Was Einhard eigentlich unter der «aquilonalis Brittaniae summitas» verstand, ist schwer zu sagen. Man hat früher — z. B. Michelsen und Kruse — *contra aquilonem* lesen wollen; allein alle von Pertz benutzten Cdd. lesen *contra aquilonalem*. Beachtungswerth ist die Stelle der Annalen (a. 808), wo es heisst: limes regni sui [das Danewirk Gottfrieds] qui Saxoniam respicit. Die dort erwähnte tota Aegidorae fluminis *aquilonalis* ripa kann wol nur die nördliche sein. Bekanntlich verstanden die Alten unter dem Aquilo den *Nordost*-wind. Einhard selbst (Vita Kar. c. 29; bei Pertz II. 459) führt unter den von Karl d. G. herrührenden Windbenennungen an: *Septemtrionem Nordront, Aquilonem Nordostront.* Warum schrieb Einhard a. 813 nicht: quae regio . . contra *septentrionalem* Brittanniae summitatem respicit, wenn ihm aquilonalis und septentrionalis stets identisch gewesen wären?

In wörtlicher Uebersetzung muss demnach jene Stelle lauten:

«Sie waren nicht zu Hause, sondern mit einem Heere nach Westarfolda [Nordfriesland] gezogen, welche Gegend als die letzte [besser als «äusserste», weil man darunter zunächst an die nördlichste denken könnte] ihres Königreichs, zwischen Norden [Jütland mit dem heutigen nördlichen Schleswig] und Westen [dem fränkischen Sachsen oder heutigen Holstein] gelegen, nach der nördlichen [nordöstlichen?] Spitze Brittanniens hinschaut.»

Sämmtliche sprachliche, geographische und historische Beweise von der Identität der beiden Benennungen Westarfolda und Frisia septentrionalis lauten:

a. Zur Zeit des alten Königs Sigurd Ring, des (angeblichen) Vaters von Ragnar Lodbrok († nicht lange vor 850), hiess nach dem Sögubrot die norwegische Landschaft «Vestfold» noch nicht so, sondern noch «Vestmarar» (= westliches Küstenland).

b. *Westarfolda* ist seinen zwei Bestandtheilen nach (westar; s. Richthofens fries. Wörterb.; folda; s. J. Grimms Gesch. 60) eine ächt altsächsische Form mit der Bedeutung: *‚westliches Land* (Marschland?). Da nun die an der Westsee wohnenden Nordfriesen westlich von den Sachsen (im südlichen Schleswig und im nördlichen Holstein) wohnten, so rührt der Terminus höchst wahrscheinlich von den Sachsen selbst her.

c. In dem Erdbuche König Waldemar des 2ten († 1241) werden die nordfriesischen Küstenstriche und Inseln noch unter der Benen-

septentrionale litus der Ostsee das Ufergebiet der jütischen Halbinsel und somit diese selbst als der

nung «Vvæsten land» zusammengefasst, was nur eine jüngere Uebersetzung von Westarfolda ist, da folda in jener Zeit schon mehr auf den heutigen Begriff «Feld» eingeschränkt wurde.

d. Die Franken traten erst seit 829 mit dem fernen Schwedenlande in Verkehr. Einhard war noch so wenig von Skandien unterrichtet, dass er selbst nicht einmal da der *Nord*weger (Vita C. c. 12) gedachte, wo er den Namen der *Nord*mannen erklärte und berichtete, dass die Franken unter ihnen *Dänen* (Jüten und Inseldänen) und *Schweden* verständen.

e. Die eigentliche *Scandinavia* (wörtlich und ursprünglich: *Schoneninsel*) wurde am Ende des Alterthums, im frühen und selbst noch hie und da im späteren Mittelalter für eine Insel gehalten. Auch Einhard, der den botnischen Meerbusen noch nicht kannte, war noch dieser Ansicht und liess daher die Jüten die jütische Halbinsel, die eigentlichen Dänen und Schweden aber *alle* Inseln der Ostsee bewohnen.

f. Da Einhard den eigentlichen Dänen und den Schweden nur Inseln anweist, so bilden ihm nicht diese, sondern die jütische Halbinsel den eigentlichen Septentrio (oder Aquilo?) im Sinne der Franken, weswegen bei ihnen in der ersten Hälfte des 9ten Jahrh. die Jüten zuerst und dann vorzugsweise *Nord*manni heissen.

g. Nach Einhard war Westarfolda das *letzte* (südwestlichste) Gebiet der jütischen Halfdaniden; es lag, wie er berichtet, zwischen Westen (dem fränkischen Sachsen und Friesland) und Norden (d. h. dem eigentlichen Jütenlande) *überhaupt*, nicht aber zwischen dem Norden und Westen des Halfdanidenreiches.

h. Norwegen selbst konnte nach der damaligen geographischen Anschauungsweise der Franken — auch wenn sie es kannten — nicht zwischen Norden und Westen überhaupt liegen.

i. Einhard konnte bei den damals noch sehr seltenen und mangelhaften Weltkarten keine klare Anschauung von der Lage und der nördlichen Spitze Brittaniens haben. Wir finden noch auf späteren mittelalterlichen Karten die brittischen Inseln den jütischen Küsten nahe gerückt. Auch sagt Einhard nur ganz unbestimmt, dass Westarfolda nach der nördlichen (nordöstlichen?) Spitze von Brittanien *hinschaue*. Vgl. Tac. V. Agric. c. 10. Auch reichte einst das von Ueberschwemmungen heimgesuchte Nordfriesland weiter in das Meer hinein.

eigentliche Septentrio im Sinne der Franken aufgefasst [93]).

813 (im Sommer) kehren die Söhne Gottfrieds [94]) aus Schweden nach Jütland zurück und vertreiben

---

k. Da wir wissen, dass das Jütenreich i. J. 808 nur bis an die Schlei ging und nicht weit südlich davon das (übrigens nicht wirklich bis an die Westsee reichende) Danewirk begann, so darf man annehmen, dass die schleswig'schen Strandfriesen, welche damals auch die Halbinsel Eiderstedt bewohnten, den Jütenfürsten noch nicht unterworfen waren.

l. Es giebt weder fränkische noch nordische Nachrichten darüber, dass die Jütenkönige Siegfried Halfdan, Gottfried und ihre beiderseitigen Söhne je ihre Herrschaft über einen Strich von Norwegen ausgedehnt oder sich dahin begeben hätten. Gottfrieds Söhne flohen nach Schweden und Halfdans Söhne flohen — und zwar öfters — in das Land der Obotriten, Sachsen und Franken. Nie suchten sie in Norwegen Schutz und Hülfe, am allerwenigsten im J. 813 und 814, wo man es gerade hätte erwarten sollen.

m. Im norwegischen Westfold werden (von den nordischen Quellen) im 8ten und 9ten Jahrh. besondere Königsgeschlechter erwähnt, deren Geschichte sich höchstens mit der von Seeland, nicht aber mit der von Jütland verknüpfen lässt.

n. Norwegen hatte wie Jütland viele *reges* oder Konunge; den Bewohnern von Westarfolda giebt Einhard nur *principes*, was nicht für skandische Verhältnisse passt, da sich hier früh das Königthum entwickelt hatte, während sich bei sämmtlichen Friesen die alte Volksfreiheit länger erhielt und bei ihnen nur Ethnarchen, Volksvorsteher, Herzoge, aber gar keine Monarchen vorkommen.

o. Das Chron. Moissiacense berichtet a. 813 über einen Einfall der Normannen in *Frisia*, weiss aber nichts von einem Zuge nach *Westarfolda*. Einhard kennt nur den Zug nach *Westarfolda*. Es kann unter jener *Frisia* nur Frisia minor oder Nordfriesland verstanden werden, weil keiner der anderen Chronisten einen so bedeutenden Zug nach dem fränkischen Frieslande kennt und weil aus einer Vergleichung sämmtlicher Nachrichten Einhards und des Chron. Moissiac. über das Jahr 813 hervorgeht, dass zwischen ihren Expeditionen nach Westarfolda und Frisia ein innerer Zusammenhang besteht.

93) S. Note 92. Cf. Dicuil C. VII. § V. mit Vit. Kar. C. 12.

94) Der Name von Gottfrieds ältestem Sohne ist unbekannt. Erik († 854) hält man für einen jüngeren. Ein anderer war Oxer (s. jetzt

die Halfdaniden. Das jütische Oberkönigthum geht von nun an an die Gottfried'sche Linie über und wird nie mehr den Halfdaniden zu Theil. § 7.

813 (im Sommer) fliehen die geschlagenen Halfdaniden [95]) zu den Obotriten und erlangen bald die Unterstützung der Franken. § 7.

814 ziehen die Halfdaniden Reginfried und Harald, von den Franken unterstützt, gegen die Söhne Gottfrieds. Im Kampfe fällt Reginfried und der ältere Sohn Gottfrieds und Harald begiebt sich abermals unter den Schutz der Franken, die ihn in Sachsen zu warten auffordern. § 7.

Vor 826 lässt sich Hemming (Hemming Halfdan?), der Sohn Siegfried Halfdans, taufen. § 7.

829 (in der Mitte August) kommt der Kaiser Ludwig der Fromme nach Worms, wo er unter andern Gesandte des schwedischen Oberkönigs Biörn empfängt. (Vgl. Note 96.)

829 (oder 830) zieht der Missionär Ansgar nach Schweden [96]). § 8. Note 39.

Waitz über die Quelle der Annales Esromenses oder Annales Lundenses in den Nordalbing. Studien. 5ter Band. 1stes Heft. Kiel 1848. p. 27).

95) In der Stelle, welche sich in einigen Handschriften (s. Pertz I. p. 311. II. p. 259) des Chron. Moiss. findet, muss irgend eine Corruption vor sich gegangen sein. Wahrscheinlich sind zwei verschiedene Quellen zusammengezogen worden. In beiden Grundquellen war wahrscheinlich von Hemming die Rede gewesen. Die Worte *finds ipsorum* beziehen sich wol nur auf Hemming.

96) Lappenberg hat (in Schmidts Zeitsch. f. Geschichtsw. Bd. V. Berl. 1845) auf eine umsichtige Weise die Chronologia Ansgariana von Langebek zu berichtigen und zu verbessern gesucht. Er setzte damals die erste Missionsreise Ansgars nach Schweden in d. J. 829.

Auf diese neue Chronol. Ansg. habe ich mich oben (Note 39. 43 und § 10) berufen, ohne zu wissen, dass Lappenberg später (in dem Archiv von Pertz. 9ter Bd. Hannover 1847. p. 395. 416) einige seiner Berechnungen wieder aufgegeben oder modificirt hatte. In diesem neuen Aufsatze lässt er — übrigens ohne neue Beweise vorzubringen — Ansgar mit dem Mönche Witmar nach Schweden «im Jahre 829 oder 831»

c. 835 wird Gautbert als Missionär nach Schweden geschickt, wo er bis c. 840 bleibt [97]). § 8. Note 43.

837 wird Hemming, der Sohn des Jütenkönigs Siegfried Halfdan, auf der Insel Walchern von den Normannen erschlagen. § 7.

838 reisen Gesandte eines schwedischen Kleinkönigs, aus dem Königsgeschlechte der Ros, durch Russland nach Byzanz. § 8. Note 43. Erster Zug der Schweden durch Russland nach Byzanz. § 10.

839 (im Frühjahr) kehren die Gesandten des Fürsten der Ros von Byzanz durch Franken zurück, wo man sie am Hofe des Kaisers als ächte Schweden erkennt, zugleich aber gegen den Zweck ihrer Gesandtschaft Verdacht schöpft. § 8. Note 43.

c. 842 oder wahrscheinlich nicht lange nachher stirbt der Halfdanide Harald (II.). § 4 und die geneal. Tafel in § 8.

843 nehmen Westfaldingi (Norweger? oder die Halfdaniden als Beherrscher — Kleinkönige — des friesischen Westerfolda?) Theil an der Plünderung von Nantes. § 7.

843 u. 844 erscheinen die Normannen zum ersten Mal an den Küsten der pyrenäischen Halbinsel. § 10.

c. 845 ziehen Dänen (Inseldänen? oder Jüten?) mit dem

---

aufbrechen, Gautbert «ums Jahr 837» wieder aus Schweden vertrieben werden, Ansgar (mit Erlaubniss des Jütenkönigs Erik) noch «vor dem J. 848» eine Kirche in Schleswig bauen und ihn «ums Jahr 853» bei Birka den König Olaw treffen. Wäre die letztere Bestimmung richtig, so wäre der von Rimbert erwähnte Zug der Dänen nach einer Slawenstadt allerdings nicht um d. J. 845 zu setzen. Ich glaube aber, dass Lappenberg ohne Grund die erste Reise Ansgars — und sie ist ein wichtiger *Ausgangspunkt* für die gesammte Chronologia Ansgariana — auch in d. J. 831 zu setzen geneigt ist.

Es würde mich hier zu weit führen, umständlich diesen Punkt zu besprechen. Ich hoffe aber darauf in einer längst begonnenen Abhandlung über den Beginn einer selbständigen Chronologie der russischen Geschichte zurückzukommen.

97) S. Note 96.

vertriebenen Schwedenkönige Eymund nach Schweden und von da segeln sie zur Plünderung einer Stadt der Slawen (Nowgorod? Polock? oder einer Stadt in Pommern?) ab [98]). § 7. Note 29.

c. 846 wird der Missionär Ardgar nach Schweden geschickt [99]). § 7. Note 29.

c. 850 suchen Dänen und Schweden sich die Kuren zu unterwerfen; es gelingt dem schwedischen Oberkönige Olaw die alte Herrschaft der Schweden über die Kuren wieder geltend zu machen [100]). § 10.

852 beginnt nach Nestor der griechische Kaiser Michael der 3te zu regieren. § 7. Note 29 und Nachtrag zu § 9.

854 fällt Erik (Horich) der 1ste, wahrscheinlich ein Sohn Gottfrieds von Jütland; ihm folgt sein Sohn Erik der 2te, der allein übrig gebliebene Sprössling der Gottfried'schen Linie. § 6.

859, 862 und 864 sind als keine von Nestor herrührende Zahlen anzusehen. Nachtrag zu § 9.

c. 860 (nicht 862) wird der russische Staat gestiftet. § 8. Note 39.

c. 862 will der Schwede Askold (*und* Dir? Askold Dir?) als Wäring nach Byzanz ziehen. § 8. Note 43.

866 erscheinen die Normannen zum *ersten* Mal feindlich vor Byzanz. § 8. Note 43 und Nachtrag zu § 9.

873 stirbt Rudolf, der Sohn des Halfdaniden Harald. § 8 in der geneal. Tafel.

873 wird der Jüte Rorik, der Neffe des Halfdaniden Harald's und Sohn des Anulo oder Reginfried, zum letzten Mal erwähnt. § 8 in der geneal. Tafel.

c. 875 wird Igor, der Sohn des Schweden Ruriks, geboren. § 8. Note 39.

---

98) S. Note 96.
99) S. Note 96.
100) S. Note 96.

c. 880 werden die normannischen Roschen zum ersten Mal zu Roxolanen gemacht [101]). § 11.

881 (nicht 882) schickt der Schwede Oleg, dem Scheine nach Botschafter nach Byzanz. § 8. Note 43.

885 stirbt der Jüte Gottfried, der Sohn Harald II. und Enkel Siegfried Halfdans. § 8.

1130 gehen 7 russische Schiffe auf der Fahrt von der Insel Gottland unter. § 10.

1134 werden Nowgoroder in Dänemark (въ Дони) ins Gefängniss geworfen. § 10.

c. 1200 gebraucht Saxo Grammaticus Ruthenus zur Bezeichnung Rögnwalds, eines angeblich schwedischen Fürsten von Gardarik im 8ten Jahrh. § 9.

1204 wird in einem Einschiebsel in der ersten Nowgorod'schen Chronik Dietrich von Bern erwähnt. § 10 [102]).

1302 schicken die Nowgoroder Gesandte nach Dänemark (въ Донъскую землю) zur Abschliessung eines Friedens. § 10.

1493 kommt ein Gesandter des Dänenkönigs (датцкого короля) Johann des 2ten nach Moskau. § 10. Seit dieser Zeit heissen die Dänen bis auf Peter d. G. gewöhnlich Люди Дацкіе, Дацкіе люди, Нѣмецкіе Дацкіе, Дацкіе Нѣмцы und Dänemark Дацкая земля. § 10.

1517 schliesst der Zar Wassilij Jwanowitsch einen Vertrag mit Christian dem 2ten von Dänemark ab; die Dänen werden in ihm abwechselnd люди Дацкіе und Датчане genannt. § 10.

---

101) Forbiger führt in seinem Handbuche der alten Geograph. (III. 1121) und in Paulys Real-Encycl. der klass. Alterth. (VI. 554) an, dass auch Cedrenus (II. 860) der Roxolanen gedenke. Im griechischen Texte stehen sie nicht, sondern nur der lateinische Uebersetzer hat sie eingeschwärzt. Forbiger, dem die späteren byzantinischen Quellen fern lagen, ist durch Stritter irre geführt worden.

102) Ich habe in der Uebersetzung absichtlich den deutschen Artikel in Klammern eingeschlossen, weil die slawische Quelle die Würdennamen Graf von Flandern u. s. w. für Eigennamen hielt.

1629 wird in einer Urkunde bestimmt, was die Dänen (Датчане) als Kaufleute zu zahlen haben. § 10.

1634 werden die Engländer, Dänen (Датчане) u. s. w. von einigen Vortheilen ausgeschlossen, welche der holsteinisch-persischen Handelscompagnie zugestanden werden. § 10.

Kunik.

(Tiré du *Bull. hist.-phil. T. VII. No.* 18 — 23.

Ueber die neueste Redaction der Kalewala-runen; von Dr. M. Alexander Castrén.

(Lu le 25 janvier 1850.)

Ein Zeitraum von vierzehn Jahren ist schon verflossen, seitdem das gefeierte Epos der Finnen, die sogenannte *Kalewala*, zum ersten Male im Drucke erschien. Während dieser Zeit ist die finnische Litteratur-Gesellschaft in Helsingfors nach Maassgabe ihrer geringen Mittel bemüht gewesen, alles was sich noch im Lande von alten Gesängen auffinden liess, vom Untergange zu retten. Die Gesellschaft hat in dieser Absicht von Zeit zu Zeit kleinere Unterstützungen an junge Männer, grösstentheils an Studirende auf der Kaiserlichen Alexanders-Universität, ausgetheilt, welche mit Eifer und Wärme für die gute Sache Feld und Wald durchstreift haben, um die letzten Töne des ersterbenden Runengesanges aufzufangen. Das von ihnen auf den Reisen Eingesammelte ist darauf von der Litteratur-Gesellschaft dem Dr. Lönnrot übergeben worden, damit er für Ordnung und Redaction Sorge trüge. Das Resultat dieser Bemühungen ist nun eine neue Ausgabe der *Kalewala*, die nach ihrem Umfange die alte fast um das Doppelte übertrifft. Die letztere besteht, wie bekannt, aus 32 Runen, welche zusammen 12,100 Verse umfassen. Die neue Ausgabe dagegen ist von Lönnrot in 50 Runen eingetheilt worden, die zusammen ungefähr aus 22,800 Versen bestehen.

Neben dem grösseren Umfange hat die *Kalewala* durch die neue Redaction noch bedeutend an innerer Gediegenheit gewonnen. Es lässt sich zwar nicht leugnen, dass viele hinzugekommene Liedertheile nur als Varianten der früheren Ausgabe zu betrachten sind und von ihr minder durch die Neu-

heit des Stoffes als durch ausführlichere Behandlung desselben abweichen. Aber zugleich ist es den jungen Männern, welche ihre Bemühungen mit einem so uneigennützigen Eifer der vaterländischen Litteratur zuwandten, auch geglückt, aus dem Munde des Volks so manche Runen aufzuzeichnen, welche mit Recht zu den schönsten Erzeugnissen der Finnischen Dichtkunst gerechnet werden dürfen. Dahin gehört insonderheit das in vieler Hinsicht merkwürdige *Kullerwo*lied. Dieses Lied machte in der früheren Ausgabe nur eine einzige, kurze und fragmentarische Rune aus; in der neuen hat es sich aber zu einem Cyclus erweitert, der nicht weniger als sechs lange Runen umfasst. Diese Runen bilden ein in sich abgeschlossenes Ganze und haben von Anfang bis zu Ende einen grossartigen, dramatischen Character, einen dramatischen besonders dadurch, dass *Kullerwo* gleich einem Oedipus ohne sein Wissen eine seiner nächsten Blutsverwandten, seine eigne Schwester, verunehrt und darauf zur Versöhnung »das Schwert sein eignes schuldbeflecktes Blut trinken lässt.«

Ein verhältnissmässig weniger bedeutender, aber dennoch für den Zusammenhang recht wichtiger Zusatz ist auch in der neuen Ausgabe die eilfte Rune. Diese Rune schildert *Lemminkäinen's* erste Fahrt nach *Saari* und lässt ihn von dort mit Gewalt die schöne *Kyllikki* entführen und sich zur Frau nehmen, *Kyllikki*, welche sogar Sonne, Mond und Sterne vergebens sich zur Schwiegertochter zu gewinnen gesucht hatten. Auch in der frühern Ausgabe ist davon die Rede, dass *Lemminkäinen* schon »eine früher heimgeführte Frau« hatte, aber nichtsdestoweniger sich auf eine Freierfahrt nach *Pohjola* begab. Ueber die Ursache dieser seiner Doppelehe erhält man in der alten Ausgabe nicht den geringsten Aufschluss, während die obengenannte Rune der neuen Auflage berichtet, dass *Lemminkäinen* zu diesem Beschluss durch die falschen Schwüre der eben so leichtsinnigen als schönen *Kyllikki* veranlasst worden sei. Obwohl diese Rune den Zusammenhang also aufhellt, ist sie dennoch der Bemerkung unterworfen, dass manche Stellen in derselben eine gar zu starke Verwandtschaft mit der 29sten Rune verrathen, welche *Lemminkäinen's* zweite Fahrt nach *Saari* besingt.

Vollständiger und in jeder Hinsicht besser als in der früheren Ausgabe wird in der neuen auch die Flucht *Lemminkäinen's* von *Pohjola* (Rune 28), seine Rückkehr von dem namenlosen Eiland (Rune 29) und seine in Gesellschaft mit *Tiera* nach *Pohjola* unternommene Streitfahrt (Rune 30) geschildert. Auch *Ilmarinen's* letzte Freierfahrt nach *Pohjola*, wie sie in der 32sten Rune geschildert wird, enthält Verschiedenes, was man in der alten Ausgabe vermisste. Uebrigens kommen in den meisten Runen mehr oder minder gehaltvolle Zusätze vor.

Wegen dieser Zusätze hat sich Lönnrot veranlasst gesehen, hie und da die Runen umzustellen und ihren Zusammenhang unter einander zu verändern. Demgemäss sind z. B. die Runen von *Joukahainen* und seiner Schwester vom Ende der *Kalewala* an den Anfang versetzt worden. Das ist in formeller Hinsicht die beste Veränderung, welche die neue Auflage aufzuweisen hat. Dadurch sind nicht allein die fragmentarischen Schlussrunen der alten Ausgabe ganz verschwunden, sondern auch der Anfang der *Kalewala* hat durch diese Veränderung mindestens theilweise einen gediegenern Zusammenhang gewonnen. Einen fragmentarischen Character haben freilich auch noch jetzt die beiden ersten Runen; sie sind aber dennoch weit vollständiger und zusammenhängender, als in der alten Ausgabe.

Ueberhaupt kann man sich nur freuen über die vortheilhafte Veränderung, welche die *Kalewala* in jeglicher Hinsicht durch Dr. Lönprot's neue Redaction ihrer Runen erlitten hat. Wir können diesem Epos zwar nicht alle möglichen Vollkommenheiten zuerkennen, jedoch hoffen wir mit voller Zuversicht, dass den Mängeln, die noch aufgedeckt werden könnten, in Zukunft durch neue Runenlesen abgeholfen werden wird. In der That sind auch manche dieser Mängel von der Beschaffenheit, dass sie bei einem Volksepos von diesem Umfange, wie die *Kalewala* ist, schwerlich vermieden und auf jeden Fall leicht übersehen werden konnten. Für das Gute, was uns die Finnische Gesangsgöttin geschenkt kat, wollen wir ihr gern zuweilen einen augenblicklichen Schlummer gönnen und es nicht übel deuten, wenn sie z. B. in einer Rune singt, dass *Wäinämöinen* und *Ilmarinen* auf einer und derael-

ben Stelle wohnten (Rune 10), in einer andern aber angiebt, dass ihre Wohnplätze weit von einander entfernt waren (Rune 18); wenn *Pellerwoinen*, der Ackersohn, bei seiner Eile, den Boden mit Wald zu bedecken, seine eigentliche Aufgabe, die Aecker zu besäen, vergisst (Rune 2); wenn *Kalerwo's* Geschlecht in einer Rune getödtet und von der Erde vertilgt wird (Rune 31), in einer andern jedoch die Nachkommen sich noch in der Zahl der Lebenden befinden. Es ist wahrlich ein geringer Scharfsinn erforderlich, um in der *Kalewala* eine Menge ähnlicher Unebenheiten zu entdecken; da sie jedoch an und für sich so wenig wichtig sind und ihnen Lönnrot auf jeden Fall nicht abhelfen konnte, so will ich sie hier unbeachtet lassen.

Dagegen ist es mir unmöglich, mit einem vollkommenen Stillschweigen einige wesentlichere Mängel zu übergehen, welche zum Theil durch die Art und Weise der Redaction veranlasst worden zu sein scheinen. Schon bei der früheren Ausgabe hat man einigen Runen eine ermüdende Weitschweifigkeit zur Last gelegt und die Ursache davon sowohl in dem allgemeinen Character des Volks, als auch zum Theil in der gewissenhaften Sorgfalt des Ordners gesucht, mit welcher er jeden Gesang in der grösstmöglichsten Vollständigkeit herauszugeben bemüht war. Bekannt ist es, dass Lönnrot, um eine solche Vollständigkeit der einzelnen Gesänge zu gewinnen, alles aufzeichnet, was er über ein gegebenes Thema singen gehört hat, und darauf nach seiner besten Einsicht die einzelnen Stücke zusammenfügt. Gegen dieses sein Verfahren ist schon viel bemerkt worden; ich sehe jedoch diese Bemerkungen als unbefugt an, da ich aus eigner Erfahrung weiss, dass eine Rune selten so vollständig von einem einzigen Sänger abgesungen wird, dass sich dabei nicht eine oder die andere mehr oder minder bedeutende Lücke, eine Umstellung oder Verwechslung von verschiedenen Gesangsstücken, eine Vertauschung von Oertern und Personen und andere Mängel ergeben sollten, welchen der Ordner nur so abhelfen kann, dass er sich nicht an die Worte eines einzigen Sängers hält, sondern »Alles prüft und das Beste behält.« Da es indessen fast niemals geschieht, dass mehrere Sänger eine Rune vollkom-

nen mit denselben Worten singen, sondern sie gewöhnlich in unendlich ungleichen Variationen recitiren, so versteht es sich von selbst, dass der Ordner bei der Redaction derselben alles das vom Text ausschliesst, was bei den verschiedenen Sängern nur eine etwas variirende Darstellung einer und derselben Sache ausmacht. Freilich ist eine solche Ausscheidung tautologischer Gedanken und Redensarten bei der Redaction sowohl der *Kalewala* als der *Kanteletar* von Lönnrot bewerkstelligt worden; es will mir jedoch vorkommen, als hätte stellenweise eine noch grössere Sichtung stattfinden müssen. Es ist eine alte Erfahrung, dass »schöne Lieder selten lang sind«, und mir scheint es, als hätten in der neuen *Kalewala*-ausgabe gewisse Gesänge bei ihrem quantitativen Zuwachs an innerem Gehalt und Werth verloren. Dieser Verlust ist vorzüglich bei den magischen und lyrischen Gesängen zu bemerken; denn diese spielen in dem Bereiche des Gefühls und führen am liebsten eine kurze Sprache. Uebrigens wirkt eben die grosse Anzahl von Zauberrunen und Hochzeitsgesängen, die Lönnrot ohne alle Noth sowohl in die alte, als auch besonders in die neue Ausgabe der *Kalewala* gebracht hat, höchst nachtheilig und störend auf den epischen Zusammenhang; doch auf diesen Punct will ich noch im Folgenden zurückkommen.

Zuvor will ich im Vorübergehen eine und die andere weniger glückliche Veränderung namhaft machen, welche sich in der neuen *Kalewala*-Ausgabe kund giebt. Zu der Zahl solcher Veränderungen gehört in der zehnten Rune der Zusatz der Verse 414—416, welche besagen, dass *Sampo* nicht nur eine Mühle war, sondern in sich die drei Eigenschaften vereinigte: 1) eine *Mehlmühle* (*jauho-mylly*), 2) eine *Salzmühle* (*suola-mylly*) und 3) eine *Geldmühle* (*raha-mylly*) zu sein. Das ist eine nüchterne Erklärung, die den poetischen Eindruck in hohem Grade schwächt und dennoch nichts erklärt.

Missglückt ist auch im Gesange von *Joukahainen's* Schwester die Veränderung, dass sie nicht aus freien Stücken ihr Leben opfert, sondern den verführerischen Mächten des Meeres als Raub anheimfällt. In der alten Ausgabe heisst es, dass das Mädchen, von Vater und Mutter gezwungen, ihre Hand »dem überalten, zitternden, in dem Ofenwinkel weilenden *Wäinä-*

möinen zu schenken, sich in das Meer hinabsenkte, wo der Schnäpel sie als eine Schwester aufnehmen und der Hecht ihr eine bessere Sorgfalt schenken sollte, als der bejahrte *Wäinämöinen*. Die Variante dagegen, welche in der neuen Ausgabe aufgenommen ist, giebt an, dass *Joukahainen's* Schwester während des Schwimmens auf einen Stein stieg, dass dieser Stein auf keinem festen Grunde stand, sondern ins Meer hinabrollte und die Jungfrau mit sich fortzog. Durch diese Veränderung ist freilich ein Selbstmord verhütet worden, doch damit ist wenig gewonnen; denn zum Paradiese wird man wohl dennoch nimmer einer Schwester *Joukahainen's* verhelfen können.

Wenig gelungen kommt mir ebenfalls in der neuen Ausgabe die Veränderung der Stelle im Wettgesange *Wäinämoinen's* und *Joukahainen's* vor, wo es sich um die Erschaffung der Welt handelt. Zu Anfang dieses Gesanges wird erzählt, wie der junge, übermüthige *Joukahainen* sich weigerte, dem alten *Wäinämöinen* aus dem Wege zu weichen, da er sich voller Dünkel dem Alten an Weisheit überlegen vorkam. Deshalb wird er von *Wäinämöinen* aufgefordert, hören zu lassen, worin diese so ausserordentliche Weisheit bestände. *Joukahainen* fängt nun an sich über die Geburt des Kaulbarses und die Laichzeit des Barses und andere Kleinigkeiten zu verbreiten, welchen der alte *Wäinämöinen* eine so geringe Aufmerksamkeit schenkt, dass er sie nicht einmal einer Antwort würdigt, sondern immerfort darauf besteht, dass *Joukahainen* eine tiefere Weisheit zum Vorschein kommen lassen möchte. So zum Aeussersten getrieben, sieht sich *Joukahainen* genöthigt, seinen ganzen Vorrath an Weisheit auszukramen, und zuletzt kommt er mit dem Besten, was er weiss, indem er sagt, dass er sich erinnere, als das Meer gepflügt und die Berge aufeinandergethürmt, als des Himmels Bogen aufgerichtet und die Sterne an dem Firmament ausgestreut worden seien u. s. w. Hierauf entgegnet seinerseits *Wäinämöinen* diese Worte nach der alten Ausgabe:

Kinderklugheit, Weiberweisheit,
Nicht des bärtgen, alten Helden!
Selber pflügte ich die Meere,

Selber grub ich seine Tiefen,
Höhlte selbst der Fische Gruben,
Senkte tief den Grund des Meeres,
Hab' die Aecker selbst gemessen,
Hab' die Berge selbst bedecket,
Selbst die Steine ich geschichtet,
Hab' als dritter Mann befestigt
In der Luft die starken Pfeiler,
Schlug ja selbst des Himmels Bogen,
Streute selbst der Sterne Schaaren.

Als *Joukahainen* diese Worte vernommen, zog er, wie die Rune sagt, seinen Mund schief, drehte seinen Kopf und schüttelte das schwarze Haar.

In der neuen Ausgabe ist es nicht *Wäinämöinen*, sondern *Joukahainen*, der es sich zum Ruhme anrechnet, als siebenter Mann an der Erschaffung der Welt theilgenommen zu haben, und *Wäinämöinen* äussert gar kaltblütig darauf, dass *Joukahainen* eine Unwahrheit gesagt habe. Diese in poetischer Hinsicht weit ärmere Lesart hat Lönnrot wahrscheinlich aus dem Grunde in die neue Ausgabe aufgenommen, weil die Erschaffung der Welt von Anfang an nicht dem *Wäinämöinen*, sondern der Jungfrau *Ilmatar* zugeschrieben wird. Indessen scheint es, als wenn diese Aenderung dennoch hätte unterbleiben können, da *Wäinämöinen* auch in dieser Ausgabe nicht nur bei Erschaffung der Welt zugegen ist, sondern auch an derselben theilnimmt, da er in der zweiten Rune das Schöpfungswerk vervollständigt. Ihm allen Antheil an der Schöpfung nehmen zu wollen, ist um so bedenklicher, da in der neuen Ausgabe ein Antheil an der Schöpfung auch dem *Ilmarinen* zuerkannt wird, welcher sowohl an Weisheit als auch an vielen andern Eigenschaften weit unter *Wäinämöinen* steht und deshalb in der alten Ausgabe auch als *Wäinämöinen's* jüngerer Zwillingsbruder gilt *). Einen äusseren Grund zur Beibehaltung der alten Lesart hätte man noch in dem Umstand finden können, dass *Ilmarinen* auch in der neuen Ausgabe als der

*) *Ilmarinen's* Geburt wird in der neuen Ausgabe blos im Vorbeigehen in einer Zauberrune erwähnt, welche genau genommen keinen Aufschluss über die Herkunft des gefeierten Schmieds giebt.

dritte Mann bei der Erschaffung der Welt gewesen zu sein behauptet. Fragt man nun, wer die beiden anderen Männer waren, so erhält man hierauf in der neuen Ausgabe keine Antwort, während dagegen die alte den Aufschluss giebt, dass mindestens einer der zwei Männer «der alte, weise *Wäinämöinen*» war.

Ungeachtet ihrer vielen Verdienste würde dennoch die neue *Kalewala*-Ausgabe noch Anlass zu verschiedenen Bemerkungen geben, sowohl in Hinsicht auf die Wahl der Lesarten, als auch besonders was die Anordnung der Gesänge betrifft; da jedoch die Aufgabe dieser Zeilen nicht ist, eine detaillirte Kritik der Arbeit zu liefern, so will ich mich nicht länger bei Specialitäten aufhalten, sondern statt dessen einige Worte über die innere Einheit der *Kalewala* sagen. Es ist in der That gar schwer, in der neuen Ausgabe eine gemeinsame Idee zu entdecken, die durch das ganze Gedicht gehen und dessen einzelne Theile zu einem kunstvollen Ganzen vereinigen würde. Lönnrot äussert sich in der Vorrede zu der neuen Ausgabe also: «Das vereinigende Band zwischen den *Kalewala*-gesängen besteht darin, dass sie schildern, wie *Kalewala* sich nach und nach zu demselben Wohlstand wie *Pohjola* erhob und endlich über dasselbe siegte.» «Unläugbar ist der Sieg *Kalewala's* über *Pohjola* ein recht weitumfassendes Thema des in Frage stehenden Epos, aber eigentlich handelt es sich darum nur in den *Sampo*runen. Die Runen, welche *Wäinämöinen's*, *Ilmarinen's* und *Lemminkäinen's* Freierfahrten nach *Pohjola* besingen, haben zwar einen gewissen Zusammenhang mit dem *Sampo*cyclus (s. unten), aber als Siegeslieder können sie unmöglich betrachtet werden, denn mit dem Besitze der schönen Tochter von *Pohjola* gewannen oder beabsichtigten die *Kalewala*helden keineswegs irgend einen Sieg über das Volk *Pohjola's*, sondern gerade die ersehnte Verbindung mit der *Pohjola*jungfrau war ein Hinderniss zum Siege — zur Eroberung des *Sampo*. Doch wollen wir selbst annehmen, dass die Freierrunen ein mit dem *Sampo*cyclus zusammenhängendes Ganzes bilden, so bleibt dennoch eine sehr grosse Anzahl von Runen nach, welche nicht als natürliche Bestandtheile des Gedichts betrachtet werden können, sondern den Character eingeschobener Episoden tragen. Um hie-

von eine genauere Vorstellung zu geben, will ich hier mit wenigen Worten den Inhalt der neuen *Kalewala*ausgabe zusammenfassen.

Der Gesang beginnt mit der Erschaffung der Welt, die in der ersten Rune von *Ilmatar* bewerkstelligt, in der zweiten aber von *Wäinämöinen* zu Ende geführt wird. Hierauf wird in der dritten Rune der Streit zwischen *Wäinämöinen* und *Joukahainen* besungen, wobei der letztere besiegt wird und um sich auszulösen seine Schwester dem Sieger zur Gattin zu geben versprechen muss. Von diesem harten Loose wird jedoch das Mädchen in der vierten Rune von dem Wassergeiste befreit, der ihr ein Grab in den Wogen bereitet. Hierauf bekommt *Wäinämöinen* von seiner abgeschiedenen Mutter den Rath, sich im *Pohja*hofe eine schönere Braut auszusuchen. Von diesem Rath geleitet, tritt *Wäinämöinen* in der sechsten Rune seine erste Fahrt nach dem düstern *Pohjola* an. Auf dieser Fahrt ward er vorsätzlich von dem rachelustigen *Joukahainen* überfallen, der das Pferd unter dem Alten niederschiesst. *Wäinämöinen* trieb nun lange auf dem weiten Meere umher und fing schon an, an seiner Rettung zu verzweifeln, als plötzlich ein Adler herbeifliegt und ihn auf seinem Rücken nach dem *Pohja*strande bringt. Hier ward *Wäinämöinen* gar trefflich von der Wirthin des *Pohja*hofes aufgenommen, aber dennoch sehnte er sich stets nach seiner Heimath und erhielt auch von seiner Wirthin die Erlaubniss zur Rückkehr, jedoch musste er geloben, den Schmied *Ilmarinen* nach *Pohjola* zu senden, um den *Sampo* zu schmieden. Auf seiner Heimreise hat *Wäinämöinen* neue Abenteuer zu bestehen, bis er endlich in der zehnten Rune in seine Heimath anlangt. Von hier schickt er nun seinem Versprechen gemäss *Ilmarinen* nach *Pohjola*, um den *Sampo* zu verfertigen und zur Belohnung die *Pohja*tochter zur Gemahlin zu erhalten. Nach vielen Schwierigkeiten glückt es dem *Ilmarinen* endlich, den *Sampo* fertig zu schmieden, er vermag es jedoch nicht, das Herz der Jungfrau zu gewinnen, sondern ist genöthigt, mit getäuschten Hoffnungen heimzukehren.

Hier wird der Zusammenhang durch das Auftreten *Lemminkäinen's* unterbrochen. Die eilfte und zwölfte Rune besingen, wie der kecke *Lempi*sohn mit Gewalt die schöne *Kyl-*

lähti entführte, sie aber hinterher ihrem Schicksale zu überlassen beschloss. Darauf trat auch er eine Fahrt nach *Pohjola* an und versuchte sein Glück, jedoch ohne Erfolg, bei der schönen Jungfrau. *Lemminkäinen's Pohjolafahrt* wird in der 13ten bis 16ten Rune geschildert, und darauf folgen vier Runen (17 — 20), welche *Wäinämoinen's* und *Ilmarinen's* gleichzeitige *Pohjola*fahrten beschreiben, während welcher es dem *Ilmarinen* endlich glückt, die Hand der schönen Jungfrau zu gewinnen. Darauf beginnt eine Beschreibung der Hochzeitsfeierlichkeiten, welche eine Episode von sechs Gesängen bildet. *Lemminkäinen* ward nicht auf die Hochzeit geladen und beschloss deshalb, sich nach *Pohjola* zu begeben, um Rache zu nehmen. Dieser Umstand giebt wiederum zu einer Episode von vier Gesängen Anlass, von der 27sten bis zur 30sten Rune.

Nun folgen die sechs Runen, welche des kecken *Kullervo* düsteres Geschick und grausenhafte Abenteuer schildern. Zu diesen Abenteuern gehört unter andern, dass er in der 33sten Rune Wölfe und Bären herbeizaubert, um *Ilmarinen's* Weib — die ehemalige *Pohja*jungfrau — zu tödten. Hierauf wird die Schilderung von *Kullervo's* Abenteuern noch in drei Gesängen fortgesetzt, welche in ihrer Art vielleicht die schönsten der ganzen *Kalewala* sind, aber auch nicht den geringsten Zusammenhang mit dem Hauptthema derselben haben.

Zu diesem kehrt der Gesang erst in der 33sten Rune zurück, welche den Versuch *Ilmarinen's*, sich eine neue Gattin aus Gold und Silber zu schmieden, schildert. Da dieses Vorhaben vollkommen missglückte, beschloss *Ilmarinen*, nochmals eine Reise nach *Pohjola* zu unternehmen, um die jüngere Schwester seiner heimgegangenen Gemahlin zu heirathen. Mit harten Worten in *Pohjola* empfangen und auf das Nachdrücklichste abgewiesen, nahm *Ilmarinen* seine Zuflucht zu dem Recht des Stärkeren und entführte die zweite *Pohja*tochter mit Gewalt. Auf dem Heimwege entdeckte der Schmied, dass die junge Gattin ihm untreu war, worauf er sie verzauberte, damit sie als Möwe auf dem Boden des Meeres und der Klippen wimmere.

Heimgekommen berichtet *Ilmarinen* dem alten *Wäinämöinen* von dem Wohlstande, den der Besitz des *Sampo* über *Pohjola* gebracht hatte, und dieser Bericht ging dem Alten so sehr zu

Herzen, dass er einen Streitzug gegen *Pohjola* beschloss, um das mächtige Werkzeug des Glücks und Wohlstandes zu erobern. Zu seinen Streitgenossen wählt *Wäinämöinen* dieses Mal sowohl *Ilmarinen*, als auch *Lemminkäinen*. Die Schilderung von dem Streitzuge der drei Helden umfasst sechs Runen (39 — 44), worauf eine episodische Rune die Entstehung der *Kantele* besingt. In den fünf darauf folgenden Gesängen (45 — 49) stellt die Alte von *Pohjola* mehrere fruchtlose Versuche an, *Kalewala's* durch den *Sampo* gewonnenen Wohlstand zu zerstören. Endlich wird in der 50sten Rune *Wäinämöinen's* Verschwinden und der Untergang des Heidenthums geschildert.

Man dürfte schon aus dieser kurzen Inhaltsanzeige ersehen, dass die Episoden einen bedeutenden und vielleicht den bedeutendsten Theil der neuen *Kalewala*ausgabe ausmachen. Der Hauptinhalt beschränkt sich augenscheinlich auf die beiden Punkte: *Sampo* und die schöne *Pohja*jungfrau. In der Vorrede zu meiner schwedischen Uebersetzung der alten *Kalewala*ausgabe habe ich darzulegen gesucht, dass beide Punkte mit einander in einem gewissen Zusammenhange stehen. Auf eine mehr einleuchtende Weise ist dieser Zusammenhang in der vortrefflichen Abhandlung über die *Kalewala* dargelegt, welche sich im ersten Hefte des *Fosterländskt Album* befindet und von dem für Wissenschaft und Vaterland gar zu früh heimgegangenen R. Tengström verfasst ist. Gleich Lönnrot hält auch er den Streit um *Sampo* für das Hauptthema der *Kalewala* und betrachtet die Runen über die Freierfahrten als einen wesentlichen, integrirenden Theil in diesem Streite. Von dieser Auffassung muss jedoch bemerkt werden, dass sie eine weit bessere Anwendung auf die alte als auf die neue Ausgabe hat. In der ersteren steht die *Pohja*jungfrau mehr im Hintergrunde, weil sie von Anfang an weder für *Wäinämöinen's*, noch für *Ilmarinen's Pohja*fahrten ein Ziel bildet. Bekanntlich wird *Wäinämöinen* in der genannten Ausgabe durch einen Zufall nach *Pohjola* verschlagen, ohne irgend welche Absichten auf die schöne Jungfrau zu haben. Auch *Ilmarinen* tritt seine erste *Pohjola*fahrt gegen seinen eigenen Willen an, nicht um nach der Jungfrau zu freien, sondern um den *Sampo* zu schmieden, welchen *Wäinämöinen* der *Pohjola*wirthin zu seiner eigenen Auslösung versprochen

hatte. Ganz anders ist das Verhältniss in der neuen Ausgabe. Hier macht das Mädchen den ersten Grund von *Wäinämöinen's Pohjola*fahrt aus, und auch im Folgenden steht sie als ein nicht minder wichtiger Gegenstand des Gesanges da, als der *Sampo* selbst. Es wird mir deshalb schwer, die Runen von den Freierfahrten als einen integrirenden Theil des *Sampo*cyclus zu betrachten, und diese Schwierigkeit wird dadurch noch bedeutender, dass die genannten Runen an Anzahl und Umfang bei weitem die *Sampo*runen übersteigen. Vielleicht wäre es aus diesem Grunde am zweckmässigsten, nach dem Vorgange der Sänger jede Art von Runen in zwei besondere Cyclen zu theilen. Einen dritten Cyclus von Gesängen machen nach meiner obigen Darstellung die *Kullerwo*runen aus. Ferner bildet der Gesang von *Joukahainen* und seiner Schwester einen in sich geschlossenen Runencyclus, und endlich bleibt der Mythus von der Erschaffung der Welt als ein ganz und gar isolirtes Fragment stehen.

Obwohl ich beim Durchlesen der neuen *Kalewala*ausgabe zu der Ueberzeugung gekommen zu sein glaube, dass alle in sie aufgenommenen Runen unmöglich als ein in sich zusammenhängendes Ganzes betrachtet werden können, so kann und will ich doch hinsichtlich ihrer Anordnung keine bestimmte Ueberzeugung aussprechen, da es möglich ist, dass zukünftige Forschungen noch neue Gesänge zu Tage fördern, welche auf eine oder die andere Weise auf den Zusammenhang sowohl des Ganzen, als auch der einzelnen Theile einwirken können. Dagegen bin ich der Ueberzeugung, dass es wohl der Mühe und der Kosten werth wäre, eine Sammlung einzelner Runen und Runencyclen ohne alle Rücksicht auf ihren epischen Zusammenhang drucken zu lassen. Auf diese Art könnte man hoffen, nach und nach die ganze *Kalewala*litteratur vollständig herausgeben und sie einer in jeder Hinsicht genauen Kritik unterwerfen zu können. Erst nachdem dieses geschehen, kann es Zeit sein, die letzte Hand an die Redaction dieses Werks zu legen, von welchem wir hoffen wollen, dass es durch Jahrhunderte fortleben und der spätesten Nachwelt eine Botschaft bringen soll von dem Volke, welches jetzt auf *Suomi's* Boden lebt.

(Aus dem *Bullet. hist.-phil. T. VII. No.* 20).

Die Deutschen im St. Petersburgischen Gouvernement. Ein Capitel aus dem erklärenden Texte zur Ethnographischen Karte des St. Petersburgischen Gouvernements; von Akademiker P. v. KOEPPEN. (Lu le 11 (23) janvier 1850.)

Vorbericht.

Bald nachdem die Russische Geographische Gesellschaft zu St. Petersburg die von mir beabsichtigte Ethnographische Karte des Europäischen Russlands herauszugeben beschlossen, und die Mittel zur Ausführung dieses Vorhabens freigebigst zu meiner Disposition gestellt hatte, überzeugte ich mich davon, dass der, als zweckmässig erkannte Maassstab der Karte, es nicht gestatten werde, alle ethnographischen Nüancen mit aufzunehmen [1]). Namentlich ist dies der Fall in Beziehung auf die, unsere Hauptstadt zunächst umwohnenden Völkerschaften, besonders die verschiedenen Abzweigungen des weitverbreiteten Finnen-Stammes.

Dies bewog mich, im November 1846, bei der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften darauf anzutragen, dass für das St. Petersburgische Gouvernement eine besondere Ethnographische Karte angefertigt werde. Das Bedürfniss einer solchen

1) Der Maassstab der Ethnographischen Karte des Europäischen Russlands, — von welcher nun die, die östliche Hälfte desselben bildenden zwei Blatt, fertig sind — beträgt 75 Werst; also fast 11 Meilen auf einen engl. Zoll. — Ein etwas grösserer Maassstab würde der Gesammt-Uebersicht schaden, und doch wenig nutzen, da selbst auf der Special-Karte des Westlichen Theiles von Russland, welche wir dem General von Schubert verdanken, und deren Maassstab nur 10 Werst auf einen engl. Zoll ausmacht, nicht alle Schattirungen der verschiedenen Völkerschaften angedeutet werden können. So z. B. war es nicht gut möglich, darauf die verschiedenen Zweige der Mordwinen (die Mokscha, Ersja und Karatai) besonders anzugeben.

Karte hat gewiss schon so Mancher erkannt, der die Schrift des Hrn. Akademikers v. Sjögren: «Ueber die Finnische Bevölkerung des St. Petersburgischen Gouvernements» gelesen.

Als die Akademie diesen Vorschlag genehmigt hatte, kam es darauf an, die zur Ausarbeitung einer solchen Karte nöthigen Materialien nicht bloss alle herbeizuschaffen, sondern sie sorgfältig zu sichten, das Fehlende nachzuholen, das Ungewisse aufzuklären und die in officiellen Mittheilungen so oft vorkommenden Ungenauigkeiten zu beseitigen.

Schon im J. 1843 hatte, auf meinen Wunsch, der Hr. Civil-Gouverneur von St. Petersburg, der Akademie der Wissenschaften ein Verzeichniss der von Nichtrussen bewohnten Dorfschaften des Gouvernements zukommen lassen. Dies war freilich schon Etwas, doch lange nicht das, was zur Erreichung meines Zweckes erforderlich war, zumal da in dieser Mittheilung auf die Verschiedenheit der Finnischen Völkerschaften Protestantischer Confession keine Rücksicht genommen war. Der Woten oder Watländer, wie der Ingrier, geschah darin wohl Erwähnung, unter den Namen Чудь und Инороцы; doch waren die Nachrichten über diese Völkerschaften eben so unvollständig, wie über die Deutschen, und von den Esten im St. Petersburgischen Gouvernement war gar nicht die Rede; wie denn überhaupt über die Nicht-Russen in den Kreisen von Gdow und Luga jegliche Angabe unterblieben war.

Ausserhalb der Hauptstadt sind die Bewohner des St. Petersburgischen Gouvernements folgende:

Russen, mehr oder weniger in allen Kreisen des Gouvernements. In den beiden südlichsten Kreisen sind sie beinahe die ausschliesslichen Bewohner. Bis auf einige Schismatiker gehören alle zur orthodox-Griechisch-Russischen Kirche.

Woten oder Watländer (Russisch: Чудь, oder richtiger Чудь, wie solche da, wo sie zu Hause sind, genannt werden. Finnisch: Watialaiset). Sie gehören alle zur Griechisch-Russischen Kirche, und wohnen in den Kreisen von Jamburg und Oranienbaum.

Ingrier (Russ. Ижоры, Ижоряне, Finn. Inkerikot). Sämmtlich Griechisch-Russischer Kirche. Sie kommen nur in den Kreisen von Gdow und Neu-Ladoga nicht vor.

Äürämöiset (Finn. Äyrämöiset) und Sawakot. Zwei verschiedene Finnische Völkerschaften Protestantischer Confession, die, gleich den Ingriern, zu den Verzweigungen der Karelier gezählt werden. Sie unterscheiden sich von einander sowohl durch ihre Tracht [2]), als durch mehrere Gebräuche und selbst einige Schattirungen in der Sprache. Ja auch in moralischer Beziehung ist Ungleichheit an ihnen nicht zu verkennen. Von den Russen werden die einen, wie die andern, Маёнисты und Чухонцы genannt.

Ausser den hier genannten beiden Arten protestantischer Finnen, findet man, in den nordwestlichen Kreisen des Gouvernements, eine nicht unbedeutende Zahl von eingewanderten Finnen, — meist protestantische Karelier, wie dies schon die bei den Russen übliche Benennung dieser Leute: «Kapuzi» [3]) zeigt. Es sind dies umherirrende Individuen, die, unter dem, von den ansässigen Bewohnern ihnen beigelegten Namen Wapaat (d. i. Freie), in allen Dörfern zerstreut als Knechte und Mägde, oder auch als Inwohner (Finn. Läksiläinet) leben. Sie machen in den Finnischen Gemeinden, wo sie vorhanden sind, einen nicht unbedeutenden Theil aller Bewohner aus.

Esten. Russisch Чудь; in neuerer Zeit Эсты und Эстляндцы, genannt; Finnisch: Wirolainen. Diese kommen (mit Ausschluss von 80 Individuen beiderlei Geschlechts, neben Narwa) nur im Süd-Westlichen Theile des Gouvernements, am Peipus (Чудское озеро) und in der Nähe des Pleskauschen Sees (Псковское озеро) vor. Sie sind

2) Während die Tracht der Äürämöiset sehr bunt ist, kleiden die Sawakot sich einfach weiss.

3) Die ansässigen Finnen, die eigentlichen Bewohner des Landes, welche von den Russen Чухны, auch Маёнисты (vom Finn. Maa-mies, d. i. Land-Mann) genannt werden, nennen sich selbst Suomalaiset und ihre Sprache: Suomen-Kieli.

theils Protestanten, — als welche sie zum livländischen Kirchspiele Rappin gehören, — der Mehrzahl nach aber Griechisch-Russischen Glaubens.

Deutsche, — Lutheraner und Katholiken, die grösstentheils als Colonisten im Gouvernement vorkommen.

Um über die Wohnsitze und die Zahl der protestantischen Finnen ins Reine zu kommen, wandte ich mich, gütigst unterstützt, besonders durch den Hrn. General-Superintendenten Dr. D. v. Flittner, an die Hrn. Prediger der 19 Finnischen Gemeinden im St. Petersburgischen Gouvernement, die meine mehrmaligen Anfragen belehrend beantworteten, wofür ihnen gewiss aufrichtiger Dank gebührt.

In Beziehung auf die deutschen Ansiedler schöpfte ich meine Angaben theils aus den Acten des Ministeriums der Reichs-Domainen, dem dieselben untergeordnet sind, theils verdanke ich sie den Deutschen Hrn. Predigern.

Zur Vervollständigung der Angaben über die Woten und die Ingrier, gleich wie zur Lösung mehrerer ethnographischen Zweifel, machte ich, im August 1848, einen Ausflug in einige Kreise des St. Petersburgischen Gouvernements [4]). Bei dieser Gelegenheit kam mir auch die Russische Geistlichkeit sehr freundlich entgegen, indem ich überall die Kirchen-Listen benutzen durfte und vielfach mündliche Aufklärungen erhielt. Auch die Landes-Polizei that, in Folge meiner Aufforderung, in einigen Kreisen ihr Mögliches, um die von mir gewünschten Nachrichten herbeizuschaffen.

Die Nachrichten von den Esten verdanke ich dem Hrn. Dirigirenden der Reich-Domainen im St. Petersburgischen Gouvernement, Staatsrath D. P. Chruschtschow, und dem Bezirk-Chef zu Gdow, Hrn. Collegien-Assessor S. A. Popow.

Schliesslich darf ich hier nicht ungesagt lassen, dass die, von mir lange vergeblich erstrebten Notizen über die im Nordöstlichen Theile des Luga'schen Kreises ansässigen Finnen, welche sich als Ingrier auswiesen, mir, auf Hohes Ge-

4) Meinen Bericht über diese Excursion findet man im Bulletin de la Classe des sciences historiques etc. T. VI, No. 22, Sp. 344 — 352, gleich wie in den Mélanges Russes T. I. L. 2, p. 111 — 122.

heiss der Gnädigen Besitzerin jenes Gebietes, vom Dirigirenden der Schloss-Verwaltung zu Oranienbaum, Hrn. von Engelhardt zugestellt wurden [5]).

Da die im gemeinen Leben gebräuchlichen, und auf den, sowohl vom General-Stabe, wie von Privat-Personen herausgegebenen Karten vorkommenden Dorfnamen, sehr oft von den, in den Lutherischen Kirchen-Büchern gebräuchlichen Finnischen Namen der Dörfer abweichen, so war es kein Leichtes, die von den Hrn. Predigern in den eingesandten Listen genannten Ortschaften auf der Karte aufzufinden [6]). Es veranlasste dieser Umstand vielfache Anfragen, deren Lösung zum Theil erst bei Gelegenheit meiner Fahrt durch's St Petersburgische Gouvernement zu Stande kam.

In der Hoffnung, dass die Geographische Gesellschaft späterhin die Ethnographische Karte des St. Petersburgischen Gouvernements in Russischer Sprache ediren werde, entschloss ich mich, auf der von der Akademie herauszugebenden Karte die gegenwärtig noch im Volke fortlebenden Finnischen Benennungen beizubehalten, was natürlich eine Concordanz

---

5) S. ebendaselbst Sp. 352.

6) Hier einige Beispiele solcher Verschiedenheit der Namen:

Finnische Namen (nach den Kirchenbüchern)	Russische Namen (auf den Karten)	
Autuansaari	Емельяновка	gehörend zum St. Petersburgischen Gouvernement.
Lahta (sprich: Lachta)	Конная	
Mandere	Новая	
Uuskylä (spr. Uuskülä)	Малиновка	
Rewonnemä	Лисій носъ	Im Pastorate Waskiasaari (Russ. Бѣлый Островъ).
Suontaka	Заболотье	
Waskisawota	Мѣдный (заводъ)	

Geringere Verschiedenheiten, wie

Kolomäki	und	Коломяги
Kupsilta	»	Купчино
Muurina	»	Мурино
Rokansaari	»	Рогосары
Ohajoki	»	Охта

u. dgl. sind überall, wo Finnen und Russen neben einander wohnen, ganz gewöhnlich.

oder Synonymik der Orts-Namen nöthig macht, die zu seiner Zeit dem erläuternden Texte der Karte beigegeben werden soll. Ueber die Schreibart der Namen auf der Ethnographischen Karte, gleich wie über Dorfnamen überhaupt, spreche ich noch besonders in einem Aufsatze, welchen ich diesem Capitel »über die Deutschen«, als Anhang, nachfolgen lasse.

Den erklärenden Text zur Ethnographischen Karte des St. Petersburgischen Gouvernements beabsichtige ich, mit Beziehung auf jede einzelne Völkerschaft, in der Art zu geben, wie ich wohl wünschte, dass solcher für alle besondere Völker-Stämme und deren Verzweigungen im Russischen Reiche ausgearbeitet würde.

Jedem besonderen Volke werde ich ein eigenes Capitel widmen, in welchem alles das zusammengestellt wird, was uns die Jahrbücher, die verschiedenen von der Archäographischen Commission zu Tage geförderten Urkunden (mit Hinzuziehung der Karamsin'schen Geschichte) und die gegenwärtig schon aus mehr denn 70 Bänden bestehende Chronologische Gesetzsammlung des Russischen Reiches bieten.

Der Uebersicht der Schicksale eines jeden Volkes, so weit solche bekannt sind, sollen Angaben über dessen gegenwärtige geographische Verbreitung und die Zahl der zu demselben gehörenden Individuen folgen.

Da ich in meinen ethnographischen Arbeiten so eben durch die Herausgabe einer Uebersicht der Haupt-Orte Russlands unterbrochen werde, — einer Schrift, die hoffentlich einem nicht geringen Bedürfnisse abhelfen soll, und zu der sich seit mehr denn 6 Jahren die Materialien fast täglich mehr anhäufen: — so habe ich mich entschlossen, zwei Capitel aus dem erklärenden Texte der Ethnographischen Karte des St. Petersburgischen Gouvernements, als Probestücke der Schrift selbst voranzuschicken. In dieser Absicht gebe ich

1) In Russischer Sprache das Capitel über die Woten oder Watländer, die Ueberreste der einstmaligen, seit dem Jahre 1054 in den Russischen Chroniken vorkommenden Bewohner des sogenannten Wot'schen Fünftels vom Nowgorod'schen Gebiete. Dieses Capitel wird folgenden Titel führen:

Водь и Вотская пятина, съ присовокупленіемъ объясненной росписи городамъ и погостамъ этой пятины.

2) In Deutscher Sprache das Capitel über die Deutschen des St. Petersburgischen Gouvernements.

Dieses letztere lasse ich nun hier folgen. Da es aber wohl manchem Leser des Bulletins nicht unlieb sein dürfte, jetzt schon die Zahl der Individuen einer jeden Völkerschaft zu kennen, so theile ich hier folgende Resultate meiner bisherigen Forschungen in dieser Beziehung mit.

Zahl der Nicht-Russen beiderlei Geschlechts im St. Petersburgischen Gouvernement, im J. 1848, mit Ausschluss der Bewohner der Hauptstadt.

	Kreise des St. Petersburg. Gouvernements.								Ueberhaupt
	St. Petersb.	Schlüsselburg	Zarskoe Sselo	Luga	Oranienbaum	Jamburg	Gdow	Neu Ladoga	
1. Woten	—	—	—	—	1475	3673	—	—	5148
2. Ingrier	1241	127	367	2179	6393	7493	—	—	17,800
3. Äürämöiset	6725	7115	7323	—	7606	573	—	—	29,344
4. Sawakot	3718	5082	19,694	—	8581	5904	—	—	42,979
5. Finnen (Protest. Karelier)	1092	2568	—	—	—	—	—	—	3660
6. Esten	—	—	—	—	—	80	2442	—	2522
7. Deutsche	1765	112	1807	—	6344	1776	75	11	11,890
8. Zigeuner	—	—	10	—	—	58	—	186	254

Die beiden hier zunächst genannten Völkerschaften gehören, wie gesagt, zur Griechisch-Russischen Kirche; die 3te und 4te sind Lutherische Finnen.

Unter den Esten befinden sich 1870 Individuen Griechisch-Russischer und 572 Lutherischer Confession; unter den Deutschen 11,420 Lutheraner und 470 Katholiken.

Sollten, bei der letzten Bearbeitung der die Äürämöiset und die Sawakot betreffenden Materialien, die Zahlen etwa anders ausfallen, als sie hier gegeben sind, so könnte der Unterschied wohl schwerlich mehr als ¼ Procent betragen.

Die eingewanderten (ambulirenden) Finnen konnten, als unstät, auf der Ethnographischen Karte nicht angegeben werden. Sie waren in den Jahren 1848 und 1849 in den Kreisen von St. Petersburg und Schlüsselburg, den Kirschspielen nach, folgender maassen vertheilt:

	m. G.	w. G.	b. G.
Gemeinde Lembala	302	333	635
— Walkiasaari	226	231	457
— Wuoles	122	98	220
— Toxowa	479	546	1025
— Keltos, nebst Filial Räbowa	626	587	1213
— Markowa, nebst Filial Järwisaari	64	46	110
Ueberhaupt im Gouvernement	1819	1841	3660

Da ich's für nicht unmöglich halte, dass Dieser oder Jener von meinen Lesern sich jetzt schon die Ethnographische Karte des St. Petersburgischen Gouvernements, — die späterhin mit dem sie begleitenden Texte in den Buchhandel kommen soll, — ansehen möchte; so habe ich die Akademie aufgefordert, den Ankauf dieser illuminirten Karte fürs Erste auch ohne vollständigen Text zu gestatten. Es kann daher selbige nach Belieben angeschafft werden[7]). Den Farben und Zeichen nach werden sich die Besitzer der Karte schon, ohne weitere Erklärung, zurechtfinden. Ich bemerke nur noch, dass alle im St. Petersburgischen Gouvernement unilluminirt gebliebenen Stellen von Russen bewohnt sind, und dass die farbigen Striche unter den Dorfnamen darauf hindeuten, dass sich in diesen Dörfern, ausser den Haupt-Bewohnern, auch andere, durch die Farben angedeutete Einwohner befinden.

Die Deutschen im St. Petersburgischen Gouvernement.

Nachdem Peter der Grosse, am 16 Mai 1703, die Festung an der Newa angelegt hatte, war es natürlich, dass er den

7) Hier, in St. Petersburg, bei Eggers et C^{ie} à 1 R. 50 Kp. Sb. und bei Leop. Voss in Leipzig à 1 Th. 20 Ngr. das Exemplar (mit

Zuzug der Ausländer zu fördern suchte. Es begann demnach die Ansiedelung deutscher Bewohner in und um Petersburg zu Anfang des XVIIIten Jahrhunderts [8]).

Catharina II erklärte, gleich im ersten Jahre ihrer Regierung, durch ein, am 4 December 1762 erlassenes Manifest [9]), dass es jedem Ausländer (mit Ausnahme der Hebräer) frei stehe nach Russland zu ziehen und sich hier anzusiedeln. Bald darauf (am 22 Juni 1763) gründete die Monarchin eine Tutele-Kanzlei zum Besten der einwandernden fremden Ansiedler, denen nicht nur vollkommene Religions-Freiheit, eigene Jurisdiction in den von ihnen begründeten Colonie'n und 30jährige Befreiung von Abgaben zugesagt wurde, sondern ausser dem ihnen nöthigen Lande, erhielten sie Vorschüsse, und die Zusicherung dass sie nicht Soldaten zu werden brauchen [10]). Unter solchen Verhältnissen war es natürlich, dass sich in

---

dem Rollstocke dazu). Die Karte selbst ist im Maasstab von 15 Werst auf einen engl. Zoll angefertigt; sie ist 23,7 engl. Zoll lang und 17,4 engl. Zoll hoch, und nimmt demnach einen Flächenraum von 2,86 engl. Fuss ein.

8) Davon, dass die Deutschen (Ritter) im J. 1240 in Ingermannland eindrangen, und mit Hülfe der Tschuden (Esten) und Woten (Watialaiset) in Kaporien eine Festung erbauten (Сруб'ша городъ въ Конопи въ погостѣ), kann hier nicht die Rede sein, da diese schon im J. 1241 vom Grossfürsten Alexander Newskij erobert und zerstört wurde. S. Софійскій временникъ; издалъ Пав. Строевъ. Москва 1820. 4; ч. 1, с. 255.

9) S. die Gesetzsammlung: Полное Собраніе Законовъ Т. XVI, No. 11,720 (S. 126).

10) S. ebendaselbst No. 11,879 und 11,880 (S. 312 ff.). Streng verboten wurde es den neuen Ansiedlern, andere Christen zu ihrem Glauben zu bekehren; Muhammedaner aber wurde es ihnen gestattet, nicht nur zu Christen zu machen, sondern auch als Leibeigene zu besitzen. — Den in Cis-Kaukasien (dem gegenwärtigen Stawropol'schen Gouvernement) angesiedelten Schottischen Missionären, welchen diese Rechte am 25. Dec. 1806 ertheilt waren, wurden solche durch eine Verordnung vom 26. Juni 1835 entzogen. Sie hatten in Zeit von 32 Jahren nur 9 Individuen zum Christenthum bekehrt, während durch die Russischen Geistlichen der Ossetischen Compagnie in 17 Jahren 70,000 Individuen getauft waren (s. die Gesetzsammlungen).

Deutschland Leute fanden, die gern nach Russland zogen, wo sie mit offnen Armen empfangen wurden.

In Folge von Verordnungen, welche die Kaiserin am 30 September 1765 ertheilte[11]), wurden in diesem Jahre[12]) 110 Colonisten-Familien im St. Petersburgischen Gouvernement angesiedelt, und zwar:

60 Familien, die aus Brandenburg und Würtemberg kamen, 13 Werst von St. Petersburg, am rechten Ufer der Newa, in der Colonie Neu-Ssaratowka (Ново-Саратовская колонія), die noch jetzt, im gemeinen Leben, die Sechziger Colonie[13]) genannt wird. Das ihr zugemessene Land beträgt 2193 Dessjatinen[14]).

22 Familien (12 Werst von Petersburg) an der Zarskosselschen Perspective, neben dem Palais, bei der mittleren Barriere[15]). Diese Colonie führt gegenwärtig den officiellen Namen Ssrednjaja Rogatka (Среднерогатская колонія); im gemeinen Leben aber heisst sie die Zweiundzwanziger,

---

11) Diese Verordnungen finden sich nicht in der Gesetzsammlung; es geschieht ihrer aber Erwähnung im Ukas vom 23. Juli 1769. S. Полн. Собр. Зак. T. XVIII, No. 13,325 (S. 927).

12) Die Gesetzsammlung (T. XXVIII, No. 21,838, S. 1132) gibt das J. 1765 als Stiftungsjahr aller drei Colonie'n an. Georgi gab jedoch in seinem im J. 1790 zu St. Petersburg erschienenen Versuche einer Beschreibung des St. Petersburgischen Gouvernements (S. 27 und 33) das J. 1768 als die Zeit der Gründung an.

13) Wenn die Finnen von Neu-Ssaratowka sprechen, sagen sie Kolenistit Newan rannalla (d. i. Colonisten am Newa-Ufer). — Die im Ukas vom 17. August 1793 vorkommende Benennung «Schlüsselburgische Kolonisten», kann wohl nur auf die Bewohner von Neu-Ssaratowka bezogen werden. S. Полн. Собр. Зак. T. XXIII, No. 17,147 (S. 454). — Im J. 1805 befanden sich in 60 Höfen 88 Familien, mit 309 männl. und 294 weibl. Individuen (II. Собр. Зак. T. XXVIII, No. 21,837, стр. 1132).

14) Da eine Dessjatine 4,2789 Preussische Morgen beträgt, so macht dies 9383 Pr. Morgen aus. Jede Familie erhielt 35 Dessjatinen (149 Pr. Morgen; der Prediger aber, nebst dem Cantor, 50 Dessjatinen (213 Pr. Morgen).

15) При Царскосельской перспективѣ, близъ двора Среднихъ рогатокъ, heisst es im Ukas vom 23. Juli 1769.

obgleich im J. 1798 noch 4 neue Familien hinzukamen, und schon im J. 1805 die Gesammtzahl der Familien sich auf 36 (mit 106 männl. und 115 weibl. Individuen) belief [16]).

28 Familien (14 Werst von Zarskoje-Sselo) am rechten Ufer der Ishora, nach welcher auch die Colonie ihren Namen (Ижорская колонія) führt; sonst aber wird sie die 28-ger genannt, was übrigens jetzt aus dem Gebrauche kommt, oder auch wohl durch die Benennung Kolpinaer Colonie ersetzt wird. Im J. 1805 befanden sich in der Colonie Ishora 33 Familien mit 134 männl. und 110 weibl. Individuen [17]). Diesen, wie den vorhergehenden 22 Familien, waren zu 30 Dessjatinen Land zugestanden.

Der Präsident der Tutele-Kanzlei, Graf Orlow, trug im J. 1765 darauf an, dass es in Ingermannland auch Privat-Besitzern gestattet werde Ausländer auf ihren Ländereien anzusiedeln, und dass diese Colonisten, gleich den übrigen, unter dem Schutze der Tutele-Kanzlei zu stehen hätten. Die gegenseitigen Abmachungen sollten bei dieser Kanzlei aufbewahrt werden, was alles von der Kaiserin am 1 November bestätigt ward [18]). Bemerkenswerth ist es, dass in diesem Actenstücke, als erster Zweck der Ansiedelung fremder Ankömmlinge in Ingermannland, die Vervollkommnung des Ackerbaues (приведеніе хлѣбопашества въ лучшее состояніе) angegeben wird.

Bald darauf, namentlich im J. 1767, wurden, in der Nähe von Jamburg, 67 grösstentheils aus der Pfalz herstammende Familien, Römisch-Katholischer Confession [19]), die aus Schwaben, Hessendarmstadt und Preussen ausgewandert waren, in

---

16) Полн. Собр. Зак. T. XXVIII, No. 21,837 (c. 1132).

17) Ebendaselbst.

18) Полн. Собр. Зак. T. XVII, No. 12,503 (S. 373 ff.).

19) Wenn in der am 16. Juni 1803 edirten Instruction für die innere Verwaltung der Colonie'n des St. Petersburgischen Gouvernements von einem Pastor der Jamburg'schen Colonie'n die Rede ist, so erklärt sich dies durch die im §. 5 dieser Instruction vorkommenden Worte: Лютеранскій и Католицкій пасторы (der Lutherische und der Katholische Pastor). — Uebrigens befanden sich, im J. 1843, in diesen Colonien 6 Familien Lutheraner (mit 38 Ind. b. G.).

drei Colonie'n angesiedelt [20]), welche die Namen Luzkaja (Луцкая), Porchower-Colonie (Порховская) und Frankfurter-Colonie (Франкфуртская [21]) erhielten. Aus der Gesetzsammlung ist zu ersehen, dass es durch einen Ukas vom 17 August 1793, 273 Colonisten b. G. (45 Familien) gestattet wurde aus dem Jamburg'schen Kreise ins Jekaterinosslaw'sche Gouvernement zu ziehen, worauf denn nur 36 Familien daselbst nachblieben [22]). Ein, die Besteuerung dieser Ansiedler betreffendes Actenstück, gibt, am 18 Juli 1805, die Zahl der restirenden Höfe oder Häuser (домовъ) auf 22, mit 37 Familien und 188 Individuen (wobei 106 männliche und nur 82 weibl.) an. — Im J. 1847, nachdem sich die Zahl der Jamburg'schen Colonisten vermehrt hatte, zogen abermals 37 Familien ins Jekaterinosslaw'sche Gouvernement. Von diesen Uebersiedlern verliessen:

Die Porchower Colonie 28 m. und 25 w. Individuen,
" Frankfurter " 26 " " 23 " "
" Luzkaja- " 76 " " 63 " "

130 m. u. 111 w. Individuen.

Gegenwärtig verbleiben in diesen drei Colonie'n 28 Familien, die zusammen aus 252 Individuen bestehen. Nämlich

In der	Familien.	Individuen.			Dabei befinden sich					
					Katholiken.			Lutheraner.		
		m.	w.	b. G.	m.	w.	b. G.	m.	w.	b. G.
Porchow. Col.	9	46	49	95	22	26	48	24	23	47
Frankfurt.Col.	4	36	30	66	26	24	50	10	7	17
Luzkaja Col. ..	15	45	46	91	31	32	63	14	13	27
Ueberhaupt....	28	127	125	252	83	82	161	48	43	91

20) J. G. Georgi spricht, in seinem «Versuch einer Beschreibung des St. Petersburgischen Gouvernements» (St. Petersb. 1790. 8., S. 38), irrthümlich nur von 2 Colonie'n mit 80 Häusern.

21) Durch Druckfehler in der Gesetzsammlung «Франфурская» genannt. Полн. Собр. Зак. T. XXVIII, No. 21,837 (S. 1132). Hier findet man das Gründungsjahr dieser Colonie'n angegeben.

22) Полн. Собр. Зак. T. XXIII, No. 17,147 (S. 454). — Von diesen Uebersiedlern dürfte die am rechten Ufer des Dnjepr, Jekaterinosslaw. zunächst befindliche Colonie Jamburg, gegründet sein.

Eine jede von diesen Familien hat über 35 Dessjatinen urbares Land zu disponiren.

Die am Finnischen Meerbusen befindlichen Deutschen Ansiedelungen sind alle erst in diesem Jahrhundert entstanden. Im J. 1808 erklärte der Kaiser Alexander, dass er bereit sei aus seinen eigenen, zwischen Oranienbaum und Krasnaja-Gorka befindlichen Ländereien, gegen 20,000 Dessjatinen zur Ansiedelung solcher Ausländer anzuweisen, die, in Folge von erlittenen Kriegsschäden, ein Unterkommen in Russland suchen würden. Auf Empfehlung des Russischen Geschäftsträgers, Staatsraths Anstett, wurden 16 Deutsche Familien, bestehend aus 55 Individuen, aus Inowlodz, im gegenwärtigen Warschau'schen Gouvernement [23]), abgeholt und nach Oranienbaum geleitet, wo der Staatsrath Cancrin für ihre Ansiedelung zu sorgen beauftragt ward. Bis zum August 1809, waren 18, aus 67 Individuen bestehende, Familien angelangt [24]), von denen der Kaiser einige, links von der aus Oranienbaum nach Krassnaja-Gorka führenden Strasse, ansiedeln liess. So entstand die sogenannte Kronstädter Colonie (Кронштатская колонія [25]).

Im J. 1810 wurde, im Kreise von Zarskoje Sselo, ein Grundstück von 15,000 Dessjatinen, unter dem Namen Iswarskij Obrjes (Изварскій обрѣзъ [26]) zur Ansiedelung Deutscher Co-

23) Der Bericht des Ministers des Innern, vom 9. Januar 1809, nennt diesen Ort Иновлацъ. (S. Полн. Собр. Зак. T. XL, общаго приложенія c. 58, No. 23,440. a); da aber der Fluss Piliza dabei genannt wird, so unterliegt es keinem Zweifel, dass hier das, am linken Ufer dieses Flusses, befindliche Inowlodz gemeint sei.

24) Cancrin wurde am 7. Aug. 1806 zum Inspector aller Colonie'n im St. Petersburgischen Gouvernement ernannt. II. Собр. Зак. T. XXX, No. 23,773 (S. 1057).

25) Ebend. T. XXX, No. 23,885 (c. 1193). Die übrigen Colonisten nennen diese Colonie auch Kloftschinski, weil, wie aus dem hier angeführten Ukas hervorgeht, das Land vor dem J. 1808 einem gewissen Kljutschinskij (Ключинскій) gehörte.

26) Ohne Zweifel so genannt nach dem Flüsschen Iswara (Извара), welches vermittelst der Lemowsha (Лемовжа) in die Luga fällt. — Nachdem die Deutschen diesen Ort verlassen hatten, siedelten sich an demselben, aus dem Pskow'schen herübergekommene Russen an.

lonisten bestimmt. Dort liessen sich Ankömmlinge aus Baden, Würtemberg und Preussen nieder; doch gar bald gelangte man zur Ueberzeugung, dass diese Fremdlinge hier ihr Heil nicht finden würden. Der damalige Minister des Innern, Kosodawlew, berichtete dies dem Kaiser, der durch einen Ukas vom 12 Sept. 1811, die Uebersiedelung der Colonisten Allerhöchst genehmigte [27]).

Auf den Wunsch der Kaiserin Mutter (Maria Feodorowna), wurden 6 Familien auf das Gebiet der Stadt Pawlowsk übergeführt [28]), wo nun die kleine Ansiedelung Etüp (Этюпъ) existirt.

Dem Wunsche des Grossfürsten Cäsarewitsch, Konstantin Pawlowitsch, gemäss, erhielten 28 Familien zu 35 Dessjatinen Land im Bereiche des Strelna'schen Gebietes, wodurch im J. 1812 die sogenannte Strelnaer Colonie (Стрѣлинская колонія) entstand.

Ausserdem wurde verordnet, dass eine gewisse Zahl von Colonisten-Familien, mit Zutheilung von je 35 Dessjatinen Land, auf Oranienbaum'schen und Ropscha'schen Ländereien [29]) angesiedelt werde, und dass die übrigen Colonisten ins Südliche Russland versetzt werden.

Es entstanden dem gemäss im Oranienbaum'schen Kreise des St. Petersburgischen Gouvernements:

a) Die Kipen'sche Colonie (Кипеньская колонія), an der von Petersburg nach Narwa führenden Poststrasse, neben der Poststation Kipen. Dahin zogen (65 Werst weit von ihrem früheren Wohnsitze) im J. 1810, eilf Wirthe.

---

27) II. Собр. Зак. T. XXXI, No. 24,766 (c. 836).

28) Pawlowsk, welches, als es noch ein Kirchdorf war, der Kaiser Paul seiner Gemahlin, der Kaiserin Maria, schenkte, wurde durch einen Ukas vom 12. Nov. 1796 zur Stadt erhoben, unter dem ihr allein zugeeigneten Namen einer unmittelbaren (городъ безпосредственный). Georgi übersetzt dies durch ungeordnete Stadt. S. dessen Beschreibung des Russischen Reichs Th. II. (Königsberg 1798. 8.), S. 84. — Vergl. Полн. Собр. Зак. T. XXIV, No. 17,540 (c. 3).

29) Wie im Kirchdorfe Strelna (Стрѣлинская Слобода), so auch in Oranienbaum und Ropscha, befinden sich Lustschlösser, zu denen gewisse Ländereien gehören.

b) Die Peterhofer Colonie (Петергофская колонія) zwischen Peterhof und Oranienbaum. Diese Colonie besteht nur aus 2 Häusern mit 4 Familien [30]).

c) Die Oranienbaum'sche Colonie (Ораніенбаумская колонія), 5 Werst vor (d. i. SO. von) Oranienbaum, wo, im J. 1812, sieben Familien placirt wurden.

46 Familien[31]), die in den genannten Gegenden nicht untergebracht werden konnten, zogen schon im J. 1811 ins Jekaterinosslaw'sche Gouvernement.

In Folge eines Berichtes des Ministers des öffentlichen Unterrichts, Fürsten Alexander Golizyn, wurde es vom Kaiser Alexander I. am 28 Mai 1819, 24 Berg'schen Colonisten-Familien gestattet nach Russland zu kommen, um dicht bei Zarskoje-Sselo, an der Moskau'schen Chaussée angesiedelt zu werden. Sie erhielten Land und Häuser, und obendrein eine bedeutende Unterstützung in baarem Gelde, und da sie vorzüglich Weber waren, so wurde, bei Erbauung der Häuser, auf diesen Umstand Rücksicht genommen [32]). Die Colonie erhielt den

---

30) In einer Verordnung vom 23. August 1821 geschieht, in der Gesetzsammlung, so viel ich weiss, zum ersten Mal Erwähnung von der Peterhofer Colonie. Полное Собр. Зак. T. XXXVI, No. 28,730 (c. 807).

31) Die Zahl der von Iswar übersiedelten Familien gebe ich hier nach Aussage einiger Kipener Colonisten.

32) S. Полн. Собр. Зак. T. XXXVI, No 27,818 (c. 210). Der ertheilte Geldvorschuss betrug für jede Familie 3000 Rub. Bco., was nach dem mittlern Course des J. 1819, wo der Silberrubel 372 K. Bco. gleich stand, über 800 R. Slb. ausmachte. — Der Bau von 4 Häusern, für 8 Familien, kostete 76,144 Rbl. Bco. Ass. (20,468 R. Slb.). Späterhin wurden noch 84,815 R. Bco. (22,800 R. Slb.) angewiesen, und die, zu allen Einrichtungen und zu Vorschüssen für 9 Familien bewilligten Summen, beliefen sich, bis zum J. 1825, auf 190,400 R. Bco. Ass. (circa 51,180 R. Slb.). Jede Familie zahlte jährlich 800 R. Bco. (circa 215 R. Slb.) zurück. — Diese Geldverhältnisse der Colonisten endigten damit, dass ihnen alle Zahlungen — mit Ausnahme der 3000 R. Bco., welche jeder Familie vorgeschossen waren — erlassen wurden, wobei jedoch Land und Häuser Kaiserliches Eigenthum verblieben. S. Полн. Собр. Зак. T. XL, No. 30,459 (S. 430 f.). Gegenwärtig sind sie, in Beziehung auf ihre bürgerlichen Pflichten, den übri-

Namen Friedenthal (Фриденталь). Zuerst sollten nur 8 Familien anlangen und sobald als möglich in 4 Häusern angesiedelt werden; im J. 1843 gab der Lutherische Prediger in Zarskoje-Sselo, für diese Colonie 11 Familien, mit 52 Individuen, an.

Da bis zum J. 1825 keine Uebersiedler mehr aus dem Berg'schen anlangten, so wurde es drei deutschen Handwerker-Familien und dem Sohne eines schon angesiedelten Berg'schen Auswanderers gestattet, die fertigen Wohnungen zu beziehen[33]). Es waren, wie man aus der Gesetzsammlung sieht, zu diesen Colonisten, die unter andern auch Bänder verfertigten, einige Mädchen aus dem Findelhause in die Lehre gegeben.

Seit dem J. 1830 haben sich mehrere Deutsche Familien im Bereiche des, 10 Werst von Petersburg entfernten, Fürstlich Woronzow'schen Güter-Complexes Murina (Finnisch: Muurina), angekauft und niedergelassen, so dass gegenwärtig, drei Werst von Murina, eine aus 10 Familien, mit 80 (45 m. und 35 w.) Individuen bestehende Deutsche Ansiedelung, unter dem Namen Grashdanka (Гражданка) vorhanden ist. Es sind dies Protestanten, die, in kirchlicher Beziehung, zur Lutherischen Gemeinde der Colonie Neu-Ssaratowka gehören.

Etwa um die nämliche Zeit fingen einzelne Colonisten aus Neu-Ssaratowka, Ssrednjaja Rogatka und Ishora an, sich im Schlüsselburg'schen Kreise, oberhalb Neu-Ssaratowka, am rechten Ufer der Newa, Landstücke zu kaufen[34]). Es wurde, von der Besitzerin des finnischen Dorfes Owzyna (Овцына,

---

gen Bewohnern der Kreisstadt Zarskoje Sselo gleichgestellt, mit dem Vorrechte, frei von Einquartierung zu sein.

33) S. den Bericht des Ministers des Innern vom 20. August 1825, im Полн. Собр. Зак. T. XL, No. 30,459 (S. 430).

34) Das ganze rechte Newa-Ufer von Neu-Ssaratowka an, bis Schlüsselburg, soll, wie versichert wird, grösstentheils einer Familie Tschoglokow (Чоглоковъ) gehört haben, was auch durch das, von der St. Petersburgischen Gouvernements-Regierung herausgegebene Dörfer-Verzeichniss bestätigt wird. S. Описаніе С. Петербургской губерніи по уѣздамъ и станамъ (Спб. 1838. 4), с. 78 — 80. Besitzerin des Dorfes Owzyna war die Staatsräthin Frjasin (Фрязинъ), eine geborene Tschoglokow.

Finn. Walittula), der zu diesem Dorfe gehörende Grund und Boden zerstückelt ausgeboten, was zur Folge hatte, dass das finnische Dorf allmählig verschwand [35]). Dagegen entstand hier eine neue Deutsche Colonie, in welcher, im vorigen Jahre (1849), von 24 Grundbesitzern schon 17 Familien ansässig waren. Zu diesen Familien gehören 112 (55 m. und 57 w.) Individuen, die alle Lutheraner sind, und als solche sich zur Neu-Ssaratowka'schen Gemeinde zählen. Diese Ansiedelung behielt den früheren russischen Namen Owzyna bei [36]).

Im J. 1834 entstand die, neben Peterhof befindliche, gegenwärtig 8 Häuser zählende Alexandriner Colonie (Александрийская колонія; ohne Zweifel so benannt nach J. M. der Kaiserin Alexandra Feodorowna).

Die neueste, von allen bisherigen Deutschen Ansiedelungen im St. Petersburgischen Gouvernement, ist gegenwärtig die Znamen'sche Colonie (Знаменская колонія), neben Peterhof, an der vom Kaiserlichen Lustschlosse Znamenskoje nach Ropscha führenden Strasse. Sie entstand im J. 1843, wie unter andern aus den Mittheilungen des Hr. Pastors Erich Finnér zu Strelna hervorgeht. Diese Mittheilungen glaube ich meinen Lesern nicht vorenthalten zu dürfen, woher ich solche, weiter unten, diesem Capitel über die Deutschen im St. Petersburgischen Gouvernement beigebe.

Will man nun wissen wie gross ungefähr die Gesammtzahl aller Deutschen im St. Petersburgischen Gouvernement ist, so bleibt wohl kein anderes Mittel übrig, als die Angaben der Geistlichen zu Rathe zu ziehen. Diese können jedoch nur für die Colonie'n genau sein, nicht aber für die Hauptstadt, wo noch keine genügenden Zählungen zu Wege gebracht werden konnten. So lange dies aber nicht der Fall ist, so lange die

35) Die letzten 7 Finnischen Familien, welche von der Fürstin Bjelosselski angekauft wurden, um auf dem Lande eine wohlthätige Anstalt zu stiften, wurden freigelassen. Das unter Leitung des Hrn. Pastors F. E. Moritz stehende St. Marien-Asyl der St. Annen-Kirche, zählt nun 40 arme Kinder, die hier zu nützlichen Mitgliedern der menschlichen Gesellschaft erzogen werden.

36) Von den Finnen wird sowohl Owzyna als Walittula gebraucht.

Zahl der Bewohner nicht mit Gewissheit nach Nationen ausgemittelt wird, so lange müssen wir uns mit bloss approximativen Angaben begnügen.

In Beziehung auf die lutherischen Gemeinden wird bekanntlich von einigen Predigern die Zahl der, im Laufe eines Jahres, das hl. Abendmahl geniessenden Personen, für ein Drittel der Gesammtzahl der Gemeinde-Glieder gehalten.

Bei den Katholiken, wo die Darreichung des hl. Abendmahles schon in jüngerem Alter beginnt, dürfte die Zahl der Communicanten mehr denn $^1/_3$ der Gesammtzahl betragen; da hier jedoch die zum Tische des Herrn gehenden nicht notirt werden, manche Personen nicht alle Jahre communiciren, andere dagegen dies öfters, ja wohl allwöchentlich thun, so lässt sich die Zahl der Beichtenden weder aus Kirchenbüchern, noch durch die Zahl der dargereichten Hostien, genau ausmitteln. Nur in Betreff des Militärs findet hierin eine Ausnahme Statt, da jeder Soldat einen Beichtzettel erhält.

Unter solchen Umständen ist es denn nicht möglich genaue Angaben über die Gesammtzahl aller Katholiken, wie aller Protestanten der Hauptstadt zu erwarten. Noch schwieriger aber muss es sein, die Zahl der einen wie der andern nach ihren Nationalitäten zu bestimmen.

Da jedoch der Statistiker, in Ermangelung genauer Angaben, sich, bis auf Weiteres, mit annähernden Zahlen begnügen muss, so gebe ich hier, in tabellarischem Auszuge das, was ich in den mir vom Hrn. General-Superintendenten Dr. D. v. Flittner und andern Geistlichen gütigst mitgetheilten Papieren vorfinde.

Approximative Zahl der Deutschen, Evangelischer Confession, in St. Petersburg, nach Angabe der Hrn. Evangelischen Prediger für das Jahr 1849 [37]).

	Zahl der Gemeinde-Glieder.			Namen der Prediger dieser Gemeinden im J. 1849.
I. Lutheraner [38]).	m. G.	w. G.	zusam.	
1. St. Petri-Gemeinde	6173	8207	14,380	Taubenheim u. Frommann.
2. St. Annen-Gemeinde . . .	4623	6153	10,776	Moritz und Behse.
3. St. Katharinen-Gemeinde .	1600	1900	3500	Jahn.
4. St. Michaelis-Gemeinde / 5. Kirche d. 1. Cad.-Corps	1117	1063	2180	Flittner I.
6. Kirche d. 2. Cadet.-Corps.	200	150	350	
7. St. Maria-Kirche im Smolnaer deutschen Armenhause (Богадѣльня). . .	—	—	151	Flittner II.
8. Deutsch-Finnische Kirche im Stadt-Gefängnisse. . .	—	—	30	
9. Kirche im Irrenhause . .	—	—	50	Klipp.
10. Kirche im Forst-Corps . .	. . . .	. . . .	. . . .	
11. Kirche im Institute d. Barmherzigen Schwestern *). .				
12. Haus-Capelle Sr. K. H. des Prinzen Peter von Oldenburg	. . . .	. . . .	. . . .	v. Pauffler.
			31,417	
II. Reformirte.				
13. Die Deutsche Reformirte Gemeinde	—	—	2360	v. Murali (†16[28] Februar 1850).
14. Die Deutschren der Holländischen Gemeinde . . .	—	—	101	Welter.
			2461	
III. Herrnhuter.				
15. Das Filial der Evang. Brüdergemeinde von Sarepta	—	—	22	Nielsen.
Protest. Deutsche überhaupt	—	—	33,900	

*) Dieses Institut befindet sich hinter der Snamenschen Brücke, auf den sogenannten Peski. Directrice ist Mme Biller.

37) Die Angaben für die unter No. 7, 8 und 9 genannten Kirchen, musste ich früheren Jahres-Berichten entnehmen.

38) Die übrigen in St. Petersburg befindlichen lutherischen Nicht-Deutschen Kirchen-Gemeinden sind:

Die Zahl der zur Römisch-Katholischen-Kirche gehörenden Deutschen, kann ich hier, nach den mir von der Katholischen

	Zahl der Gemeinde-Glieder.			Namen der Prediger dieser Gemeinden im J. 1849.
	m. G.	w. G.	zusam.	
1. Die Schwedische St. Katharinen-Gemeinde . . .	2698	3458	6156	Zandt.
2. Die Finnische St. Marien-Gemeinde	5819	5341	11,160	Sirén.
3. Die Estnische St. Johannis-Gemeinde	3118	2096	5214	Adj. Laland.
4. Die Lettische Jesus-Gemeinde	1300	700	2000	Conradi.
	12,935	11,595	24,530	

Die Gesammtzahl aller Lutheraner würde demnach im J. 1849 zu St. Petersburg 58,430 Individuen beiderlei Geschlechts betragen haben.

Es bleibt hier nur noch zu bemerken übrig, dass in der Gesammt-Zahl der angegebenen Schweden sich 6- bis 700 Schwedische Unterthanen befinden sollen, und dass bei der Finnischen Gemeinde, wahrscheinlich die zu derselben gehörenden Dorfbewohner, aus der nächsten Umgegend von St. Petersburg, mit eingerechnet sind. Die Zahl dieser, in 12 verschiedenen Dorfschaften wohnenden Finnen, betrug, nach Angabe ihres Seelsorgers, im J. 1846, überhaupt 942 Seelen, wobei 430 Individuen männlichen und 512 weiblichen Geschlechts.

Ferner gehören zu den Protestanten in St. Petersburg noch die Mitglieder:

	m. G.	w. G.	zusammen.
Der Holländischen Kirchen-Gemeinde (Reine und Germanisirte Holländer) im J. 1849 . . .	96	52	148
Der Französisch-Reformirten Gemeinde (1848).	225	190	415
Der Gemeinde der Britischen (Engl.) Kirche . .	—	—	Circa 3000
Der Gemeinde der Amerikanischen Kirche (the Americain Chapel), oder die Congregationalisten, bestehend aus Engländern, Schottländern, Irländern und Amerikanern	—	—	380
			3943

Die Nachrichten über die Zahl der Holländer theilte mir gütigst Hr. Pastor Welter mit, die über die Französisch-Reformirte Gemeinde aber Hr. Pastor Anspach.

Dem Prediger der sogenannten Amerikanischen Kirche, Hrn. Pastor Ellerby, verdanke ich die Nachricht, dass diese Kirche 300 Personen in sich aufnehmen kann, und dass darin an jedem Feiertage zweimal Gottesdienst Statt findet. Bei ausserordentlichen Gelegenheiten wird auch an Werktagen Gottesdienst gehalten. Der

Geistlichkeit gewordenen Mittheilungen, geben[39]). Es gehören deren:

Pastor dieser Kirche predigt auch an jedem Feiertage Nachmittags, in den Gebäuden der Alexandrow'schen Manufactur, wo zu seiner Kirche gegen 100 Individuen gehören; ferner zählt die Gmeinde gegen 60 Grossbritannische Unterthanen beiderlei Geschlechts in Kolpina, wo selbige zu den Ishoras'chen Admiralität-Fabriken gehören. Da die Zahl der sich zur Amerikanischen Kirche haltenden, in St. Petersburg selbst befindlichen Personen, 120 bis 130 ausmachen soll, so nehme ich, als Gesammtzahl, 380 Individuen b. G. an. Das Kirchengebäude wurde mit Allerhöchster Genehmigung S. M. des Kaisers, Nikolaj I., aufgeführt.

39) Die Gesammt-Zahl der Katholiken zu St. Petersburg beträgt diesen Mittheilungen nach:

	Individuen beiderlei Geschlechts.		
	In der St. Katharinen-Gemeinde.	In der St. Stanislaus-Gemeinde.	Ueberhaupt Individuen.
Polen	16,254	2895	19,149
Deutsche	4700	315	5015
Franzosen	2650	96	2746
Italiener	350	12	362
Irländer und Engländer	50	4	54
Spanier und Portugiesen	130	—	130
Armenier und Georgier	170	—	170
Von den übrigen Nationen (Letten etc.)	250	—	250
Zusammen	24,554	3322	27,876

Die Angaben über die Zahl der Mitglieder der St. Katharinen-Gemeinde verdanke ich Sr. Hochw. Hrn. Pater Domin. Lukaschewitsch; die der St. Stanislaus-Kirche (in der Kolomna) Hrn. Pater Nikol. Gurski.

Ausser den beiden genannten Parochial-Kirchen zu St. Petersburg, der Petri-Pauli-Kirche in Kronstadt, der Kirche des heil. Johannes von Nepomuk in Jamburg und einer Kirche in Zarskoje Sselo, befinden sich, im St. Petersburgischen Gouvernement, noch 16 Katholische Capellen, wovon 13 in der Hauptstadt. Diese sind:

1) Die Capelle St. Johannis des Täufers (die sogenannte Malteser-Kirche) — im Gebäude des Pagen-Corps.
2) » » des heil. Ludwigs — bei der Französischen Gesandtschaft.

	Individuen beiderlei Geschlechts
1) Zur Gemeinde der St. Katharinen-Kirche (an der Newski-Perspective)	4700
2) Zur Gemeinde der St. Stanislaus-Kirche (in der Kolomna)	315
Zusammen	5015

Somit würde denn die Zahl der Deutschen in St. Petersburg gegen 38,900 Individuen beiderlei Geschlechts betragen. Die Zahl der ausserhalb der Hauptstadt, im St. Petersbur-

---

3) Die Capelle der heil. Dreifaltigkeit — gehörend zum Fräulein-Stifte (dem sogenannten Ssmolnyj-Kloster), mit dem Jungfern-Kloster (einer Abtheilung für Bürgerliche).
4) » » der heil. Jungfrau — im St. Katharinen-Stifte.
5) » » der heil. Dreifaltigkeit — im Ersten Cadetten-Corps.
6) » » der heil. Jungfrau — im Zweiten Cadetten-Corps.
7) » » des heil. Nikolaus — im adeligen Regiment.
8) » » des heil. Erlösers — im Römisch-Katholischen geistl. Collegium (bei der Ismajlow'schen Brücke).
9) » » des heil. Evangelisten Johannes — in der Römisch-Katholischen Akademie (auf Wassili-Ostrow, in der Ersten Linie).
10) » » der heil. Jungfrau — im Palais Sr. K. H. Maximilian, Herzogs von Leuchtenberg.
11) » » des heil. Evangelisten Johannes — in der allgemeinen Armenanstalt (Богадѣльня).
12) » » in der Französischen Armenanstalt (auf Wassili-Ostrow, in der 11ten Linie).
13) » » Im Gefängnisse.
14) » » der heil. Jungfrau — in Ssergijewskoje, einem 25 Werst von St. Petersburg entfernten Landsitze Sr. K. H. Maximilian, Herzogs von Leuchtenberg.
15) » » in Kolpino, $22^3/_4$ Werst von St. Petersburg, an der Moskau'schen Eisenbahn, wo einmal monatlich, fürs Militair Gottesdienst gehalten wird.
16) » » in Drushnosselje, dem 35 Werst hinter Gatschina befindlichen Landsitze (Мыза) des Fürsten Wittgenstein, welches die Stadt Petersburg, nach dem Feldzuge vom J. 1812, dem berühmten Heerführer, als ihrem Retter, verehrte.

Von diesen 16 Capellen existirten nur die ersten 6 vor dem J. 1826.

gischen Gouvernement, befindlichen Deutschen, wurde im J. 1843, von den Lutherischen Predigern, und respective von der Reichs-Domainen-Verwaltung (im J. 1849), folgendermaassen angegeben [40]):

Im St. Petersburgischen Kreise.	Familienzahl	Seelen-z. b. G.	Von welcher Gemeinde.
Colonie Neu-Ssaratowka (die 60-er) 1843	158	1168	Neu-Ssaratowka.
» Ssrednjaja Rogatka (die 22-er) 1843	75	469	dito.
Grashdanka 1849	9	80	dito.
Am Peterhof'schen Wege, zerstreut, bis 6 Werst vor Strelna 1849	7	48	dito.
	249	1765	
Im Schlüsselburg. Kreise.			
Colonie Owzyna (Finn. Walittula) 1849	24	112	Neu-Ssaratowka.
Im Zarskossel'sch. Kreise.			
Zarskoje Sselo 1843	54	374	Zarskoje Sselo.
Pawlowsk. 1843	40	115	Gatschina.
Gatschina 1843	83	305	Gatschina.
Industrie-Colonie Friedenthal, bei Zarskoje Sselo . . . 1843	11	52	Zarskoje Sselo.
Colonie Ishora (die 28-er) 1843	85	817	Neu-Ssaratowka.
» Etüp (bei Pawlowsk) 1843	4	10	Gatschina.
	277	1673	
Im Oranienbaum'schen Kreise.			
Oranienbaum 1843	14	64	Oranienbaum.
Peterhof 1843	18	114	Peterhof.
Kronstadt. 1843	380	5400	Kronstadt.
Kipen'sche Colonie; 1849 (55 m. und 64 w.)	20	119	Strelna.
Strelnaer Colonie, bestehend aus zwei Dörfern: Neudorf und Neuhausen; 1849 (160 m. und 163 w.)	54	323	dito.
Alexandriner Colonie; 1849 (29 m. 35 w.)	8	64	dito.
Snamen'skoje Colonie; 1849 (11 m. 9 w.)	4	20	dito.
	498	6104	

40) Nur die Angabe über die Zahl der Jamburg'schen Colonisten, entlehnte ich den Acten des Ministeriums der Reichs-Domänen.

	Familienzahl	Seelenz. b. G.	Von welcher Gemeinde.
Transport . .	498	6104	
Zwischen der Col. Snamenskoje und der Alexandriner Colonie; (3 m. 1 w.)	1	4	dito.
Peterhofer Colonie; 1849 (13 m. 14 w.)	4	27	dito.
Oranienbaumer Colonie; 1849 (16 m. 11 w.)	5	27	dito.
Kronstädter Colonie; 1849 (25 m. 22 w.)	6	47	dito.
Zerstreut wohnend; 1843 (43 m. 36 w.)	—	79	dito.
Im Jamburg'schen Kreise.	514	6288	
Jamburg, Kreisstadt (20 m. 35 w.)	9	55	Narwa.
Narwa, ausseretatsmässige Stadt	275	1200	dito.
Luzkaja, Colonie; 1849 (45 m. 66 w.)	15	91	Dabei 94 Lutheraner von der Narwa'schen Gemeinde. Die übrigen 161 Ind. b. G. sind Katholiken, deren Seelsorger in Jamburg wohnt.
Porchower Colonie; 1849 (46 m. 49 w.)	9	95	
Frankfurter Colonie; 1849 (36 m. 30 w.)	4	66	
Krupina; 1846 (17 m. 15 w.)	—	32	Kattila (s. die Beilage 20, No. 14).
Koskelowa (Finn. Koskinen); 1846 (32 m. 36 w.)	—	68	Kattila (s. die Beilage 20, No. 27).
Zerstreut im Jamburg. Kreise.	—	50	Narwa.
Im Gdow'schen Kreise.	312	1657	Nach Abzug der 161 Katholik. aber nur 1496 Luth. b. G.
Gdow.	7		
Im Kreise	8	75	Narwa.
Im Ladoga'schen Kreise.	15	75	
Ladoga, Kreisstadt.	—	3	Nowgorod.
Sjasskije Rjadki	—	4	dito.
Ssermakskaja Pristan (Ssermak'sche Anfuhrt am Ssyr) . . .	1	4	dito.
	1	11	
Zusammen . .	1392	11,581	
Zieht man hiervon die in den 3 Colonien des Jamburg'schen Kreises befindlichen 161 Katholiken ab, so erhält man, als Zahl der Protestanten im St. Petersburgischen Gouvernement, ausserhalb der Hauptstadt	—	11,420	

Anmerkung. Für die Colonie'n Neu-Saaratowka, Srednjaja Rogatka und Ishora sind hier die Angaben vom J. 1843 beibehalten worden, da mir die gegenwärtige Zahl der Familien nicht bekannt ist. Es befanden sich übrigens im J. 1849 in der ersten von diesen 3 Colonie'n 1322, in der zweiten 527 und in der letzten 540 Individuen beiderlei Geschlechts.

Die Römisch-Katholische Geistlichkeit hat mir, in Beziehung auf die Zahl ihrer Glaubensgenossen im St. Petersburgischen Gouvernement, ausserhalb der Hauptstadt, folgende Zahlen angegeben:

Im Zarskossel'schen Kirchspiele . . .	1050	Ind. b. G.
Im Oranienbaum'schen Kreise [41]) . .	450	» »
Im Jamburg'schen Kreise	940 [42])	» »
Also zusammen . . .	2440	Ind. b. G.

Da man annimmt, dass in den beiden hier zuerst genannten Kreisen die Deutschen kaum den achten Theil aller Katholiken, also ungefähr nur 190 Individuen ausmachen, und dass es deren im Jamburg'schen Kreise höchstens 280 geben kann, so beträgt die Gesammtzahl der Deutschen, Katholischen Glaubens, ausserhalb Petersburg, nur gegen 470 Personen beiderlei Geschlechts.

Alle zur Römisch-Katholischen Kirche gehörenden Deutschen im St. Petersburgischen Gouvernement, würden demnach überhaupt circa 5500 Personen b. G. ausmachen [43]).

Die ausserhalb St. Petersburg, im Gouvernement befindlichen Deutschen, sind den Kreisen nach folgendermassen vertheilt:

41) Von der Petri-Pauli-Gemeinde zu Kronstadt.

42) Dabei 280 Deutsche und 18 bis 20 Belgier auf einer Fabrik in der Umgegend von Narwa.

43) Nämlich 5015 Individuen in St. Petersburg und 470 in den verschiedenen Kreisen des Gouvernements.

	Protestanten.	Katholiken.	Ueberhaupt.
Kreis St. Petersburg	1765	—	1765
» Schlüsselburg	112	—	112
» Zarskoje Sselo	1673	134 [44])	1807
» Oranienbaum	6288	56	6344
» Jamburg	1496	280	1776
» Gdow	75	—	75
» Ladoga	11	—	11
	11,420	470	11,890

Die Gesammtzahl der Deutschen im St. Petersburgischen Gouvernement beläuft sich also ungefähr auf 50,800 Individuen beiderlei Geschlechts (wobei über 38,900 in der Hauptstadt und gegen 11,900 ausserhalb derselben).

In Beziehung auf die Wohnsitze der Deutschen, welche man auf der Ethnographischen Karte angegeben findet, muss ich hier noch der drei, zur Rechten vom Wolchow-Flusse bezeichneten Stellen erwähnen. Die erste Veranlassung zur Gründung dieser Deutschen Colonie'n, innerhalb der Bezirke der Ackersoldaten, im Nowgorod'schen Gouvernement, war der Wunsch, den Bewohnern der Militair-Ansiedelungen; durch eine Art von Musterwirthschaften, ein gutes Beispiel zu geben. Dies geht hervor aus einem, in der Gesetz-Sammlung abgedruckten Doklad des obersten Chefs der Militair-Ansiedelungen, Grafen Araktschejew, vom 17. April 1821 [45]).

In diesem Actenstücke ist jedoch nur die Rede von 2 Familien, die gutwillig aus den Colonie'n des St. Petersburgischen Gouvernements dorthin übersiedelt werden sollten, wo ihnen zu 30 Dessjatinen [46]) Land und besondere für sie aufgeführte Wohngebäude, nebst dem nöthigen Vieh und den Mitteln zur Uebersiedelung, gleich wie zur Düngung und Bebauung ihrer Felder reichlich geboten wurden.

---

44) Nämlich $^1/_8$ der obigen Angabe.

45) Полн. Собр. Законовъ Т. XXXVII, No. 28,610 (S. 693).

46) d. h. zu 214 Preussische Morgen (oder 54,6 Hectare) Landes für jeden Wirth.

Ober- und unterhalb dieser, aus nur 2 Familien bestehenden Ansiedelung, befinden sich gegenwärtig grössere Deutsche Colonie'n. Die Nowgorod zunächst gelegene, im zweiten Acker-Bezirke befindliche Nikolaj-Colonie, wurde im J. 1835 gegründet. Um diese Zeit siedelten sich, im obern Theile derselben, 31 Wirthe an, und ein Jahr später (1836) liessen sich noch 30 Wirthe im unteren Theile dieser Colonie nieder. Zu den 61 Wirthschaften der Nikolaj-Colonie gehörten im J. 1849, 78 Familien sogenannter ganzer und halber Wirthe. Nur in drei von diesen Familien waren die Väter und die Söhne Katholiken; alle übrigen Colonisten aber Lutherischer Confession. — Die, höher am Wolchow, im ersten Acker-Bezirke befindliche, aus 30 Wirthschaften bestehende Alexander-Colonie, existirt seit dem J. 1836. Zu ihr werden, in administrativer Beziehung, auch die hier zuerst genannten zwei Muster-Colonisten gezählt [47]).

Im J. 1836 ist in der Gesetz-Sammlung — einer der wichtigsten Quellen für die neuere Geschichte Russlands — wieder die Rede von Deutschen Colonisten im Bereiche der Militär-Ansiedelungen [48]). Durch eine Verordnung vom 2ten Mai des genannten Jahres, wird bestimmt, dass eine jede der 31 im 2ten Bezirke der Acker-Soldaten angesiedelten Colonisten-Familien, nach Ablauf der zugestandenen 10 Fristjahre (льготныя лѣта), jährlich 60 Rub. [49]) Steuern zahlen soll.

Diese Deutschen Ansiedler am Wolchow, stammen aus den Colonie'n des St. Petersburgischen Gouvernements her, namentlich aus der Neu-Ssaratowka'schen, der Kipen'schen, der Strelnaer und der Ishora-Colonie [50]). Nur ein Bayer und ein

47) Diese Angaben über die Nikolaj- und die Alexander-Colonie verdanke ich Hrn. v. Rentlinger, Divisions-Prediger der Militair-Ansiedelungen und Pastor der Stadt-Gemeinden in Nowgorod, Petrosawodsk, Jaroslàw, Kostroma und Wologda.

48) 2-е Полн. Собр. Зак. T. XI, No. 9129 (S. 466).

49) Nach damaligem Course circa 16 Rub. 80 Kp. Slb.

50) Im Ukas vom 2ten Mai 1836 werden die Bewohner der Nikolajew'schen Colonie: Neurussische (lies: Neu-Ssaratow'sche) und Ishora'sche Colonisten genannt.

Schweizer sollen, unmittelbar vom Auslande kommend, sich hier angesiedelt haben.

Im August 1848 befanden sich in diesen Colonie'n:

	Alexander-Colonie.	Nikolaj-Colonie.	Zusammen.
Wirthe, verheirathete	28	78	106
Wittwer	4	—	4
Wirthschaftslose, verheirathete Männer	7	18	25
Wittwer	—	2	2
Ledige	18	37	55
Kolonisten-Frauen	35	96	131
Wittwen	3	7	10
Kinder, männlichen Geschlechts	77	150	227
weiblichen Geschlechts	67	190	257
Schullehrer	—	1	1
Ueberhaupt	239	579	818
Dabei Individuen männl. Geschlechts	134	286	420
» » weibl. »	105	293	398

Mittheilungen des Hrn. Pastors Erich Finner zu Strelna, in Betreff der deutschen Ansiedelungen im Oranienbaum'schen Kreise des St. Petersburgischen Gouvernements.

Die Colonie zu Strelna, welche in Ansehung ihrer Grösse den Stamm oder die Grundlage ausmacht, existirt seit 1812. Sie ist 18 Werst von St. Petersburg entfernt, und liegt an der sogenannten Narwschen Strasse. Die Colonie besteht aus zwei Dörfern: Neudorf und Neuhausen, und anfänglich aus 28 Häusern, zu denen noch vor einigen Jahren 4 Häuser hinzugekommen sind, also überhaupt aus 32 Häusern, die von 54 Familien bewohnt werden, und hat eine Bevölkerung von 323 Personen, 160 männlichen und 163 weiblichen Geschlechts. Sie sind alle Lutheraner, ausser 3 Personen, die Reformirt sind. Die Strelnaer Colonie erhielt zum Theil ihre ersten Bewohner von einer Colonie, welche die Iswarskische Colonie hiess und in dem finnischen Kirchspiele Gubanitz angelegt war. Von jener Colonie wurden die Colonisten auf ihr Ansuchen bei der Colonie-Obrigkeit, wegen des unwirthbaren Bodens und wegen der weiten Entfernung von St. Petersburg,

theils nach Strelna, theils nach Kipen und nach andern, entferntern Colonie'n in Russland versetzt. Das Land und der Grund, worauf die Colonie angelegt ist, wurde den Colonisten von Seiner Kaiserlichen Hoheit, dem jetzt in Gott ruhenden Cesarewitsch und Grossfürsten Konstantin Pawlowitsch gegeben. Der Grossfürst liess, wie es heisst, auch das Land urbar machen, und schenkte jedem Wirth, zur Anlegung der Wirthschaft, 200 Rubel. Die Häuser hat die Krone den Colonisten bauen lassen. Auch sollen sie von Seiten der Regierung mit Kühen und Pferden, Kleidungstücken und mit den zur Bearbeitung des Landes erforderlichen Ackergeräthen versehen worden sein. Von dem Gelde, welches die Anlegung der Colonie der Krone gekostet hat, zahlen die Colonisten jährlich eine gewisse Summe zurück. Zehn Jahre waren sie frei von Kronsabgaben; nachdem aber fingen sie an von ihren Schulden allmählich abzutragen, was noch immer fortdauert. Die Colonie, von welcher ein grosser Theil längs dem Flusse Strelka — finnisch Nuoljöki — angelegt ist, ist ungefähr 4 Werst lang. Durch die ganze Colonie führt eine schöne, breite Strasse, an deren beiden Seiten Birkenbäume gepflanzt sind, die eine Allee bilden, welche dem Wanderer in der Sommerhitze einen kühlenden Schatten und einen schönen Anblick gewährt. Die Colonie besitzt eine hölzerne Kirche, die den 10 November 1812 eingeweiht worden ist. Das Pfarr- und Schulhaus wurden im Jahre 1818 auf Kosten der Krone erbaut. Die Schule, wo 60 bis 80 Kinder jährlich Unterricht geniessen, befindet sich in der Nähe der Kirche; das Pfarrhaus aber liegt ausserhalb der Colonie, ungefähr 2 Werst von der Kirche.

Die Colonie in Kipen besteht aus 11 Häusern und 20 Familien mit 119 Seelen, 55 männlichen und 64 weiblichen, die alle Lutheraner sind. Sie ist 23 Werst von dem Pastorate und 40 Werst von St. Petersburg entfernt, und liegt an der Narwschen Strasse, nicht weit von der dortigen Poststation. Sie wurde im Jahre 1812 gegründet und besitzt ein Schul- und Bethaus, beide in einem und demselben Gebäude vereinigt. Auch die Kipener Colonie, wie die Colonie zu Strelna, hat ihre erste Bevölkerung von der Iswarskischen Colonie erhalten.

Die Colonie zu Saamenskoje entstand im Jahre 1843, liegt an der neuen Strasse, die gerade von dem Schlosse Saamenskoe nach Ropscha führt, besteht aus 4 Häusern und eben so vielen Familien. Die Zahl der daselbst wohnenden Colonisten beträgt 20 (11 männlichen und 9 weiblichen Geschlechts).

Die Alexandriner Colonie wurde im Jahre 1834 angelegt; sie liegt links von Peterhof, wenn man von der Strelnaer Seite in die Stadt hineinkömmt, dicht an der Stadtgränze; besteht aus 8 Häusern und eben so vielen Familien. Sie zählt 64 Individuen, 29 männliche und 35 weibliche: alle Lutheraner. Die Colonie ist $8^1/_2$ Werst von dem Pastorate und $25^1/_2$ Werst von St. Petersburg entfernt, hat hübsch gebaute Häuser und liegt in einer schönen Gegend. Den Häusern vorbei schlängelt sich ein schöner Weg, der an beiden Seiten mit Bäumen bepflanzt ist und in dessen Krümmungen Gruppen von Bäumen stehen.

Die Peterhofer Colonie ist im Jahre 1812 angelegt, besteht aus 2 Häusern und 4 Familien. Sie liegt auf einer Anhöhe an der Strasse, die von Peterhof nach Oranienbaum führt, $11^1/_2$ Werst von dem Pastorate und $28^1/_2$ Werst von St. Petersburg entfernt. Sie zählt 27 Personen, 13 männlichen und 14 weiblichen Geschlechts; alle Lutheraner.

Einige Werst weiter, nach Oranienbaum hin, liegt die sogenannte Oranienbaumer Colonie, die zu derselben Zeit, als die Peterhofer Colonie, angelegt worden ist. Sie ist 13 Werst vom Pastorate und 30 Werst von St. Petersburg entfernt, besteht aus 5 Höfen und eben so vielen Familien mit 27 Seelen, 16 männlichen und 11 weiblichen Geschlechts. Alle Lutheraner.

Ungefähr 4 Werst hinter Oranienbaum; auf einer Anhöhe, der Festung Kronstadt gegenüber, liegt die Kronstädter Colonie [51]). Sie besteht aus 6 Häusern und eben so vielen Familien, und zählt gegenwärtig 47 Seelen, 25 männlichen und 22 weiblichen Geschlechts. Diese sind Lutheraner, nebst einigen Katholiken, die auch dort angesiedelt sind. Die Colonie ist

51) Die Zeit der Gründung dieser Colonie fällt ins Jahr 1809, wie oben gezeigt worden ist. K.

21 Werst vom Pastorate und 38 Werst von St. Petersburg entfernt, und hat ein Schulhaus, wo 20 bis 30 Kinder jährlich unterrichtet werden.

Ausser diesen hier erwähnten Colonien giebt es noch in der nicht längst von der Krone angelegten Colonie Luisino — zwischen der Colonie Snamenskoje und der Alexandriner Colonie — ein Colonistenhaus, welches von einer Familie bewohnt wird, die aus 4 Personen besteht, 3 männlichen und 1 weiblichen Geschlechts. Die andern Häuser in derselben Colonie sind theils von Russen, theils von Finnen bewohnt.

Alle hier genannten Colonie'n liegen im Oranienbaum'schen Kreise und gehören zu der Strelnaer Colonie-Gemeinde. Die Gesammt-Bevölkerung der Colonie'n beträgt 631 Personen, 312 männlichen und 319 weiblichen Geschlechts.

Anhang.

Ueber die Schreibart der Namen auf der ethnographischen Karte des St. Petersburgischen Gouvernements, und über Dorfnamen im Allgemeinen.

Bei der Verschiedenheit der Nationalen Elemente, welche sich im St. Petersburgischen Gouvernement vorfinden, war es nicht gut möglich, einer Orthographie ausschliesslich zu huldigen; selbst dann nicht, wenn ich, mit Hülfe eines gelehrten Finnen, die verschiedenen Schreibarten der Hrn. Prediger, denen ich die Dorflisten verdanke, auf eine und dieselbe Norm hätte zurückführen wollen [52]).

Ich habe mich daher genöthigt gesehen, einige Regeln möglichst treu zu befolgen, von denen ich hier glaube Rechenschaft ablegen zu müssen.

In den Finnischen Namen ist, für den Deutschen Laut ü,

52) Nur hier und da schien es unumgänglich, die Schreibart der Hrn. Einsender der Listen abzuändern; so z. B. musste Wuoles für das Germanisirende Wuohles, wie Autuansaari für Authuansaari, Kaporia für Caporia, Liisilä für Lisilä, wie Perlüsilä (Russ. Перлюшки) u. dgl. geschrieben werden.

das Finnische y beibehalten, wiewohl einige der Hrn. Pastoren sich dafür auch des ü bedienten, wie solches selbst Hr. Akademiker Sjögren gethan, indem er im Deutschen Äürämöiset für Äyrämöiset schreibt. Hierher gehören besonders die Endungen auf Kylå (sprich: Külå, Dorf), wie z. B. Wanhakylå (Altdorf), Ahokylå (Heindorf). Eben so ist durchgängig w (nicht v) gebraucht worden. In den Russischen Namen wurde, wie gewöhnlich, das y für das Russische ы gebraucht, wie dies auch im Polnischem der Fall ist.

Nach Finnischer Art ist überall å (nicht ae) geschrieben worden.

Das h, welches im Finnischen ausgesprochen wird, und sich dem Deutchen *ch* nähert, glaubte ich bei einigen der bekanntesten Namen durch ein *ch* ersetzen zu müssen, z. B. in Lachta (Finn. Lahta) [53]), Ochta (Finn. Oha-joki [54]), Tichkowitz (Тихковицы [55]), Lopuchinka [56]) (nach dem Russischen Лопухинка, was der Finne Lopuhinka schreiben würde). Das *h* kommt also auf der Karte in der Regel nicht als blosses Dehnungs-Zeichen vor, sondern muss immer selbstständig ausgesprochen werden.

Der neuern Orthographie der Finnen zuwider, habe ich mich in die Schreibart der meisten Hrn. Prediger fügen müssen, in Betreff der Buchstaben x und tz, deren Laute gegenwärtig durch ks und ts ausgedrückt werden. So behielt ich denn Toxowa, Maatoxi [57]), Jånixelå [58]) und Alexandrowka bei, wie Taitz, Gubanitz, Seltza etc., was denn doch auch der ursprünglich Sslawisch-Russischen Endung *itz* (die besonders in den Kirchspielen Moloskowitz, Spanko und Skworitz häufig vorkommt) wohl näher steht, als das neuere *its*. Hier und da (bei Russischen Namen) dürfte der Leser auch das blosse z für tz finden,

---

53) Im St. Petersburgischen Kirchspiele.

54) Im Kirchspiele Lembala.

55) Tichkowitz gehört zum Kirchspiele Koprina.

56) Im Kirchspiele Serebetta.

57) Im Kirchspiele Wuoles.

58) Jånixelå gehört zum Kirchspiele Koprina und heisst Russisch Зайцова.

wie z. B. Tolbozkoj Pogost, im Gouvernement Pskow; oder Wenakonza [59]) (d. h. Russen-Ende); Izypino [60]) u. s. w.

Das doppelte s (ss) entspricht dem russischen c (wie im lat. Worte sol); das einfache s aber dem s (wie im deutschen Worte Sonne). Dort, wo es die deutsche Aussprache so mit sich bringt, z. B. vor dem k und dem t, da wurde für das Russische c nur das einfache s gebraucht (Skworitz, Pogost, Wolost); so auch vor dem m (Smoligowitz, Smerdowitz) [61]).

Wenn ich mich entschlossen habe, nach Finnischer Art Ropsa für Ropscha zu schreiben, welcher Name auf der Karte zweimal vorkommt [62]), so glaubte ich doch nicht die folgenden Namen finnisiren zu dürfen, da es aussehen könnte, als wollte ich die Consequenz zu weit treiben, oder gar der Willkür freies Spiel lassen. Ich behielt also mehrere in den Listen vorkommende Benennungen so bei, wie ich sie vorfand, obgleich der reine Finne sie nicht zulassen würde. So z. B.

Findet man auf der Karte.	Im Kirchspiele.	Wofür der Finne schreiben und sprechen würde:
Bryhkowitz.	Moloskowitz.	Ryhkowits.
Brymboli.	Kattila.	Rymboli.
Feodormaa.	Kosemkina.	Wedormaa.
Kluchowa (für Gluchowa).	Skworitz.	Luhowa.
Koschkina.	Kattila.	Koskina.
Krasnitz.	Moloskowitz.	Rasnits (wird von den Finnen Ranitz genannt).
Kråköwå.	d°.	Råköwå.
Prolloga.	d°.	Rolloga.

59) Im Kirchspiele Kattila.

60) Im Kirchspiele Kaporien.

61) Im Skworitz'schen Kirchspiele (Kreis Zarskoje Sselo).

62) Im Oranienbaum'schen Kreise und im Jamburg'schen; letzteres nördlich von Narwa, zur Linken vom Luga-Flusse, im Kirchspiele Kosenkina. — Das Russische з wird vom Finnen auch in das blosse s verwandelt, z. B. Saseri für Заозерье (im Kirchspiele Koprina, Kreis Zarskoje Sselo).

Findet man auf der Karte.	Im Kirchspiele.	Wofür der Finne schreiben und sprechen würde.
Schischkina.	Kaporia.	Siskina.
Scholkowa.	Gubanitz.	Solkkowa.
Skulmanni.	Kattila.	Kulmanni.
Skworitz.	Skworitz.	Kuoritza.
Sleppinå.	Serebetta.	Leppinå.
Smerdowa.	Moloskowitz.	Merdowa.
Smerdowitz.	d°.	Merdowits.
Smoligowitz.	d°.	Moligowits.
Spanko.	Filial Ropscha.	Pankowa.
Treskowitz.	Moloskowitz.	Reskowits.
Wruda.	d°.	Ruda.

Für das Russ. Зрѣкина findet man übrigens auf der Karte Riekkinå (Kreis Oranienb., Pastorat Serebetta); dagegen werden die so allgemein bekannten Namen Gatschina und Duderhof beibehalten, obschon der Finne Hatsina und Tuuteri dafür gebraucht.

Wie aber ist es zu erklären, dass die Kirchenbücher der Finnen das von den Russen Тифинки genannte Dorf, im Skworitzschen Kirchspiele (Kreis Zarskoje Sselo), Taitz Stephinå nennen, da bei ihnen doch zwei Mitläuter, zu Anfang der Wörter, nicht neben einander geduldet werden [63])? — Eben so sonderbar ist es, dass ein Dorf im Koprina'schen Kirchspiele (Kreis Zarskoje Sselo) von den Russen Менькова, von den Finnen aber Smenkowa genannt (oder geschrieben) wird.

Hieraus ist denn wohl nur der Schluss zu ziehen, dass ur-

63) Sollte nicht etwa umgekehrt das Tifin und Tichfin von Stephan herzuleiten sein? Doch brauchen die Finnen dafür Teppåna, Teppane und Tapan. — Bisweilen haben die Finnen (vielleicht auch nur ihre Prediger in den Kirchenbüchern) den doppelten Consonanten beibehalten, wie z. B. in Klåtinå (Глядина oder Лядина) im Skworitz'schen Filial Ropscha (im Oranienb. Kreise).

Das Weglassen eines von zwei Consonanten, im Anfange der Wörter, findet sich ausserdem noch in verschiedenen Namen solcher Dörfer, die auf der Karte nicht angegeben sind, wie z. B.

Lobitz für Клопицы, im Kirchspiele Koprina.
Lumitz für Глумицы, in den Kirchspielen Spanko und Gubanitz.

sprünglich Russische Namen von den Finnen veranstaltet, wieder in Finnischer Weise von den neu angekommenen Russen aufgenommen wurden. Zu solchen Namen gehören denn auch wohl:

Таннлово, Finn. Danilowa [64]), im Kirchspiel Slawanka und
Тухово (?), Finn. Duhkowa (sprich Duchkowa), im Kirchspiel Moloskowitz [65]).

Hier kommt, der Sprechart gemäss, auf der Karte Pien' für Pieni (Klein) und Suur' für Suuri (Gross) vor. Doch ist öfters, wie es in den Listen vorkam, auch wohl, statt des Russischen Малый und Большой, schlechtweg das Deusche Klein und Gross gebraucht und dem eigentlichen Namen vorgesetzt worden; z. B.:

Gross-Taitz.
Klein Kolpina.
Kl. und Gr. Talez und Kl. und Gr. Mikulino, im Tichwin'schen Kreise des Nowgorod'schen Gouvernements.

Eben so wurden die Wörter Alt und Neu auch Deutsch gebraucht, z. B.

Alt- und Neu-Dobranitz (im Kirchsp. Serebetta).
Alt- und Neu-Boru (ebendaselbst).

Für Varianten wie Töntölä und Tönttölä kann ich, als Nicht-Finne, die Verantwortung nicht übernehmen.

Bemerkenswerth ist es, dass selbst in verschiedenen Kirchenbüchern ein und derselbe Dorfname nicht gleich geschrieben wird. So z. B.

Gorcka (Gorkka) nach der Orthographie des Pastors zu Koprina, und
Korka nach der Orthographie des Pastors zu Skworitz.

Zwei andere Dörfer, die ebenfalls den russischen Namen Горки führen, werden, im Skworitz'schen Filial Ropscha, Gross-Korku und Klein-Korku genannt. Oder:

---

64) Im Zarskossel'schen Kreise. S. Описаніе С.-Петерб. губ., с. 22.
65) Im Jamburg'schen Kreise. S. ebendaselbst S. 65. No. 168.

Kalentina (Калентина), nach der Schreibart des Pastors zu Spanko, und

Kalitina, nach der Schreibart des Pastors zu Gubanitz.

Toigana, nach der Schreibart des Pastors zu Moloskowitz, und

Toikana, nach der Schreibart des Pastors zu Gubanitz.

Wo zwei neben einander liegende Dörfer denselben Namen führen (oder wo ein Dorf getheilt vorkommt), da findet man auf der Karte bisweilen nur einen Namen, neben 2 Dorfzeichen, wie z. B.:

bei Kirjasalo, im Kirchspiele Lembala, oder
Gorka, im Kirchspiele Gubanitz,

oder gar neben drei Dorfzeichen, wie Babina, im Kirchspiele Kattila. Doch kommt es auch wohl vor, dass derselbe Name neben einander 2 Mal geschrieben steht, wie z. B.

Gadebusch, im Kirchspiele Kaporia.

Im Kirchspiele Spanko kommt Holobitz zwei Mal vor, jedoch nicht neben einander.

Wie in den Finnischen Kirchenbüchern, so kommen auch in Russischen officiellen Papieren und Karten, die Russischen Namen der Dörfer verschieden geschrieben vor. So z. B. heisst ein und dasselbe, im Spanko'schen Filiale Kolpana befindliche Dorf Zernitz:

Черницы, in den der Akademie vom Civil-Gouverneur zugekommenen Listen,

Терницы, in der gedruckten Beschreibung des St. Petersburgischen Gouvernements [66]).

Серница, auf den Karten [67]).

In den Dorflisten der lutherischen Gemeinden [68]) habe ich,

66) Описаніе Санктпетербургской губерніи по уѣздамъ и станамъ. Спб. 1838. 4., с. 28.

67) Z. B. auf der Топографическая Карта Санктпетербургской губерніи — со съемки Генералъ-Лейтенанта Шуберта, гравирована при Военно-Топографическомъ Депо. 1834. л. V (an der Strasse von Gatschina nach Сиворицы.

68) Diese mühsam ausgearbeiteten Listen hoffe ich dem erklärenden Texte beigeben zu können.

neben den Finnischen Namen, die Russischen angegeben, meist nach den bei der St. Petersburgischen Gouvernements-Regierung im J. 1838 herausgegebenen Listen [69]); wo dies nöthig schien, mit Hinzufügung der Varianten, nach den Karten, oder nach den Angaben der Hrn. Pastoren, oder der Russischen Geistlichen. Diese Varianten wurden in Klammern gegeben. Nur wo es keinem Zweifel unterlag, dass die officielle Liste die Namen falsch wiedergibt, erlaubte ich mir die nöthigen Abänderungen [70]).

Interessant ist es zu sehen, wie mehrere Dorfnamen im Russischen nur Uebersetzungen aus dem Finnischen, oder umgekehrt sind. So z. B.

Finn. Wanha kylå, Russ. Старая деревня, im Schlüsselb. Kreise, Pastorat Keltos, — von Wanha, alt, und Kylå, Dorf.

Finn. Uusi kylå, Russ. Новая деревня, im Schlüsselb. Kreise, Pastorat Markowa, — von Uusi, neu, und Kylå, Dorf.

Finn. Uhinmåki, Russ. Красная горка, im Oranienb. Kreise, am Finnischen Meerbusen [71]), — von Uhia oder Uhkia, sehr gut, vortrefflich, also in der Bedeutung von «schön», dem das Russische красный (roth) entspricht; und Måki, Berg oder Hügel.

Finn. Oja, Russ. Ручьи, im Oranienb. Kreise, Pastorat Kaporien, — von Oja, Bach, Graben.

Finn. Wååråoja, Russ. Криворучье, im Jamb. Kreise, Pa-

---

69) S. oben die Anm. 66.

70) S. z. B. haben diese Listen:

S. 29. Пекко Земяки, für Pökkosenmåki (måki bedeutet Hügel, Berg).

S. 145. Семерязи für Семерязи, (Samerais).

S. 134. Жаукази für Niukkazи (Niukkasi).

S. 23. Анголова für Аннолова (Anola).

S. 23. Карцалово für Кирцалово (Kirtzala).

S. 23. Викколово für Вакколово (Wakkola), Gem. Spanko.

S. 65. Брюшбель für Брюмбель (Brymboli).

71) Auf der Karte steht der Russische Name: Krassnaja Gorka (im Kirchspiele Tyris).

storat Kattila, — von Wåårå, krumm, gebogen, und Oja, Bach.

Finn. Kiwikko, Russ. Каменка, im Oranienb. Kreise, Pastorat Serebetta, — von Kiwi, Stein, und Kiwikko Steiniger Ort.

Finn. Koski, Russ. Порогъ, im Schlüsselb. Kreise, Pastorat Keltos, — von Koski, Reissender Strom, Wasserfall.

Finn. Tammikondu, Russ. Дубки, im Jamburg. Kreise, Kirchspiel Kattila, — von Tammi, Eiche.

Finn. Jånixelå, Russ. Зайцова, im Zarskosselschen Kreise, Pastorat Koprina, — von Jånes, der Hase (Jånekainen, Hasenreich).

Finn. Mustapåå, Russ. Черная голова, im Schlüsselb. Kreise, Kirchspiel Keltos, — von Musta, Schwarz, und Påå, Kopf.

Finn. Rewonnenå, Russ. Лисій носъ, im St. Petersb. Kreise, am Finnischen Meerbusen (Kirchspiel Walkiasaari), — von Repo (Gen. Rewon), aus dem Schwedischen Räf, Fuchs, und dem Finn. Nenå, Nase.

Wie dies Rewonnenå aus Wörtern verschiedener Sprachen zusammengesetzt ist, so finden sich auch noch andere Zwitter-Namen von Ortschaften vor. So z. B.

Finn. Waskisawota, Russ. Мѣдный заводъ, im St. Petersb. Kreise, in den Pastoraten Walkiasaari und Lembala, — vom Finn. Waski, Kupfer und dem Russ. Заводъ, Fabrik (also Kupferhammer), oder:

Finn. Wenakonza, Russ. Вотскій- oder Вотскій конецъ, im Jamb. Kreise, Pastorat Kattila, — vom Finn. Wenåå, Russland, und dem Russ. Конецъ, Ende [72]).

Dieser Name scheint historisch wichtig zu sein, denn er zeigt wohl die Gränze des alten Gebietes der Nowgoroder-Russen gegen Westen an, und zugleich die Gränze Watlands, oder des Nowgorod'schen sogen. Wot'schen Fünftels (Вотская пятина).

Zu den bemerkenswerthen Russischen Dorfnamen gehören unter andern noch:

---

72) Andere Bedeutungen des Wortes Конецъ, als Ortsname, werde ich bei einer anderen Gelegenheit besprechen.

Руская кирка [73]), eine Uebersetzung des Finnischen Wennåånkirkko, im Schlüsselburgischen Kreise (Pastorat Keltos-Råbowa.

Сагомилье, Finn. Sahanmylly, vom Finnischen Saha, Säge und Mylly (sprich Müllü), Mühle, woher denn das Dorf auch Пильной genannt wird [74]), in Oranienb. Kreise (Pastorat Tyris).

Горы Валдаи, Finn. Harjawala, im Oranienb. Kreise (Pastorat Kaporien [75]). — Im Finnischen bedeutet Harju, oder Harjamaa, Landrücken und Wala, Eid.

Am öftersten stösst man bei den Dorfnamen auf folgende Wörter:

Kylå (Dorf), wie Wanhakylå (Altdorf), Uusikylå (Neudorf [76]), Kylånjatko (Dorf-Verlängerung, Dorf-Zusatz).

Måki (Berg, Hügel), wie Kirkonmåki (Kirchberg), Kapakanmåki (Кабацкая), Schenken-Berg.

Saari (Insel, Waldiger Hügel in Sümpfen), wie Walkia Saari (Бѣлый островъ, Weisse-Insel), Rokansaari, Koronsaari, Haapsaari etc.

Jårwi (Landsee), wie Jårwisaari, Hepojårwi, im Pastorat Toxowa.

Autio (Wüster, öder Ort), wie Pappilan Autio (Новая пустошь) Priester-Wüste, im Pastorat Keltos [77]).

Pieni Autio (Пустошка), Pastorat Markowa.

Pelto (Feld), wie Kirkonpelto (Кирпцкое поле), Pastorat Keltos.

Oja (Bach), wie Wååråoja (Криворучье).

Joki (kleiner Fluss), wie Ohajoki (Охта).

Howi (vom Schwed. Hof, Wohnstelle eines Beamten), wie Howimåki (Мыза), im Pastorat Koprina; — Howinmåki

---

73) Описаніе С. Петерб. губерніи, с. 79, No. 65.

74) Описаніе С. Петерб. губерніи, с. 141, No. 132.

75) Описаніе С. Петерб. губерніи, с. 140, No. 82.

76) Das Uusikylå findet man auch Russisch durch Усикуля wiedergegeben (z. B. im Oranienb. Kreise).

77) Ein anderes Pappilanautio (Попова) gehört zum Pastorat Slawanka.

(Лисино), im Pastorat Liisilä; — Howinmäki (Старая мыза), im Pastorat Ingeris.

Kontu (vom Karelischen Kontu oder Konnu, für Konno, Bauerhof, Wohnstelle), wie:

Tammenkontu (Таменгонтъ)
Wanhakontu (Дубки) ....
Simonkontu (Симонгонтъ) .
Wellenkontu (Велигонтъ) .
Usinkontu (Узигонтъ). . . . .
} im Pastorat Tyris.

Mylly (Mühle), wie in Wanhamylly, Sahanmylly, Rytonmylli, Myllyis u. a.

Dass in den Dorfnamen die Wörter Pieni oder Pien' (klein), Suuri, oder Suur' (gross), Wanha (alt) und Uusi (neu) öfters vorkommen, ist ganz natürlich.

In Beziehung auf die einzelnen Laute ist folgendes zu bemerken:

B verwandelt der Finne gewöhnlich in P, woher er denn auch Piplia für Biblia, Пилетъ für Билетъ etc. sagt. Daher also: Pajarin für das russische Бояринъ (in Pajarinmäki), Pronna für Бронна, Putina für Будино, Lempala für Lembola, Kapak für Кабакъ (in Kapakanmäki), Koprina für Кобрина, Wopsi für Вопша, Wipiä für Выбья, Hapuni für Хабуни, u. s. w.

Die Buchstaben G, H und K werden öfters verwechselt, wie z. B. Кожерицы, Hoseritz (im Pastorat Serebetta).

Горка — Korkku.
Глухова — Kluchowa (Pastorat Skworitz, Filial Ropscha).
Гатчина — Hatsina.

Das S vertritt bei den Finnen fünf verschiedene Russsische Buchstaben, nämlich:

1) Das З (das deutsche S, z. B. Sehen); daher:
Saostrowia, für Заостровье; im Pastorat Serebetta.
Saseri für Заозерье, im Pastorat Koprina.
Raswala für Развалова, im Pastorat Serebetta.

2) Das Ж (Sh, Franz. j [78]), wie in

78) Das Ж kommt auch durch tz ausgedrückt vor, z. B. Lutzki für Лужки, im Pastorat Kaporien. Ebenso Rutza, für Ручье (Filial Ssojkina).

Serebetta — Серебетъ, im Pastorat Serebetta.
Sirkowa — Жиркова, im Pastorat Kaporien.
Pesewitz — Пешевица, im Pastorat Moloskowitz.

3) Das C (ʃʃ oder ß), wie in
Sleppinä oder Slepinä — Слепино, im Pastorat Serebetta.
Starastina — Старостина, Pastorat Markowa u. Järwisaari.
Lissilä — Лисино.
Perelesiä — Перелѣсье, im Pastorat Kaporien.

4) Das Ч (Tsche), wie in
Serobitz — Череповицы, im Pastorat Gubanitz.
Serenkowitz — Черенковицы, im Pastorat Moloskowitz.
Hatsina — Гачина.

5) Das Ш (Scha), wie in
Siskina — Шишкина, im Pastorat Kaporien.
Solkowa — Шолкова, im Pastorat Serebetta.
Goroska — Горошкино, im Pastorat Moloskowitz.
Ropsa — Ропша.
Wepsa und Wopsi — Вепша und Вощи.

Für die Verwechselung der Buchstaben D und T kommen schon oben Beispiele vor. Auf ähnliche Weise findet man auch Turowa, für Выборгская Дуброва, im Pastorat Kellos.

Ausser dem oben genannten Dorfe Wenakonza sind, in ethnographischer Beziehung, noch folgende Dörfer bemerkenswerth.

Вощко, im nordöstlichen Theile des Luga'schen Kreises, scheint darauf hinzudeuten, dass sich daselbst Woten (Watialaiset) angesiedelt hatten, während die zunächst gelegenen Dörfer von Ingriern bewohnt sind.

Im Duderhof'schen Kirchspiele wird das Dorf Honkasi, oder doch ein Theil desselben, auch Hämäläinen, oder Hämäläiset genannt [79]), was mit Gewissheit auf die Abstam-

79) Das Russische Verzeichniss vom J. 1838, in 4., hat (S. 29) Хонкасино, und unter diesem Namen ist es auch in den Revisions-Listen (bei der 8ten Volkszählung) aufgeführt.

mung den Bewohner von den Alten Hämen (oder Jämen) in Finnland (den Ѣмь oder Ямь Ямь der Russischen Chronisten) schliessen lässt. Hämet ist vorzugsweise das heutige Tawastland (Tawastia).

Wironkylä, in der Gemeinde Spanko, heisst so viel als Esten-Dorf, denn Wiro (Gen. Wiron) bedeutet Estland. Bekanntlich führt noch heut zu Tage der Wesenberg'sche Kreis in Estland den Namen Wierland (Virlandia). Die officiellen Listen nennen dieses, zum Oranienbaum'schen Kreise gehörende Dorf: Вероланскя [80]). Auch die Station Wyra (Выра), an der Strasse von Petersburg nach Luga, gleich wie das, ebenfalls im Zarskosselschen Kreise befindliche Dorf Вырицы [81]), deuten wahrscheinlich auf Estnischen Ursprung hin.

Wepsa, Wopsa und Wopsi, sind wohl nur Varianten eines und desselben Namens. Hr. Akademiker Sjögren hat im J. 1829, durch einen Russischen Karelier in Erfahrung gebracht, dass die im obern Ojat [82]) ansässigen Tschuden, oder ein daselbst befindlicher beschränkter District des Tschuden-Gebietes den Namen Wepsa führt, und dass die dortige Mundart, zum Unterschiede von der anderwärts gebräuchlichen Tschudischen Sprache, Wepsan Kieli genannt wird [83]). Mit dieser Benennung setzt Hr. Sjögren den Namen eines im ursprünglichen Woten-Gebiete, westlich von Oranienbaum, befindlichen Dorfes, in Verbindung. Die mir bekannten Dörfer dieses Namens sind folgende:

---

80) Описаніе С. Петербургской губерніи по уѣздамъ и станамъ. Спб. 1838. 4., с. 137. — Auf den Karten findet man dafür Вераланскъ.

81) Ebendaselbst S. 25 und 27.

82) Der Ojat entspringt im Lodejno-Pole'schen Kreise des Olonez'schen Gouvernements, und fliesst in der Richtung von Osten nach Westen — das Olonez'sche Gouvernement vom Nowgorod'schen trennend — dem Sswir-Flusse zu, den er etwa 5 Werst oberhalb dessen Ausmündung in den Ladoga-See erreicht.

83) A. J. Sjögren, Ueber die älteren Wohnsitze der Jemen, — in den Mémoires de l'Académie Imp. des Sciences de St.-Pétersb. Sciences politiques etc. VI. Série, T. I. (1832. 4.) p. 281. — Vgl. auch Desselben Abh. Ueber die Finnische Bevölkerung des St. Petersb. Gouvernements. St. Petersb. 1833. 4, S. 34.

1) Wepsa, wie Hr. Sjögren schreibt, oder Wopsa, wie der Pastor zu Koporie Joh. Wirén es nennt 84), — wogegen die Подробная Карта (Ч. VII, л. 24) Вопша hat — im Oranienbaum'schen Kreise. In den von der St. Petersburgischen Gouvernements-Regierung herausgegebenen Verzeichnissen 85), wird dieses Dorf Вѣпша genannt; der Geistliche aber, zu dessen Kirchspiele die dasselbe bewohnenden 225 Ingrier b. G. gehören, nennt es Деревня Ковашн (Dorf Kowaschi), wie auch der Herrensitz Kowaschi oder Kowaschi (Мыза Ковашъ) genannt wird.

2) Wopsi, ein im Zarskossel'schen Kreise befindliches, von 43 Äyrämöiset und 191 Sawakot bewohntes Dorf, welches zur Spankow'schen Filial-Gemeinde Kolpana gehört. Die genannten officiellen Listen führen es als Вопша 86) auf, und die Topographische Karte des St. Petersburgischen Gouvernements vom J. 1834 hat: Бол. Вопша (Gross-Wopscha), im Gegensatz zu

3) Klein-Wopsi (Pien' Wopsi), Мал. Вопша, welches die officiellen Listen Малая Вобша nennen 87). Dieses, ebenfalls im Zarskosselschen Kreise befindliche Dorf, ist von 33 Sawakot bewohnt, welche zur Gemeinde Koprina gehören.

4) Endlich ist hier noch das im Rautus'schen Kirchspiele des Wiborg'schen Gouvernements befindliche Dorf Wepsa 88) zu nennen. Der zu Matoxa oder Maatoksa (Село Александрово), im Schlüsselburg'schen Kreise, ansässige Russische Geistliche, zu dessen Kirchspiele in diesem Dorfe 48 Individuen gehören, nennt es, in der mir zugeschickten Liste, дер. Вѣпса (въ Южно-Кекстольмскомъ уѣздѣ).

Von Bewohnern Schwedischer Abkunft spricht schon Hr. Sjögren in seiner Schrift über die Finnische Bevölkerung des St. Petersburgischen Gouvernements (S. 25). So soll, wie

---

84) Hr. Pastor Wirén bemerkt noch, dass Wopsa auch Hewa und Kowasi genannt wird. Die Karte vom J. 1676 hat nur Hefwa, im Bereiche des Samoskoj Pogost (Заможской погостъ). S. Карта бывшихъ губерній Иванъ-Города, Яма, Капорья и Нэтеборга, составленная 1827 года — Генеральнаго штаба Капитаномъ Бергенгеймомъ I., изъ матеріаловъ — 1676 г.

85) Описаніе С. Петербургской губерніи по уѣздамъ и станамъ. Спб. 1838. 4., с. 140.

86) См. Описаніе С. Петерб. губерніи с. 28.

87) Ebendaselbst S. 28.

88) S. Gamla Finland eller det fordna Wiborgska Gouvernementet beskrifvet af Frans P. von Knorring. Åbo 1833. 8., S. 243.

der Prediger zu Duderhof in seinen Verzeichnissen bemerkt, das zu seinem Kirchspiele gehörende Dorf Hirwesi, in der Revisions-Liste Ruotsi (Русы) genannt worden sein [89]). Auch das 12 Werst von Jamburg entfernte Dorf Свейско führt wohl seinen Namen von den Schweden [90]).

Da Russland bei den Finnen Wenäjä, ein Russe aber (oder Russisch) Wenäläinen heisst, so unterliegt es keinem Zweifel, dass die mit Wena beginnenden Dorfnamen, wie die oben angeführten Wenakonza (Вощій конецъ) und Wennäänkirkko (Руская Кирка), auf Russischen Ursprung hinweisen. Um so sonderbarer aber muss man es finden, dass das im Jamburg'schen Kreise befindliche, — zum Kirchspiel Kosemkina gehörende — Dorf Wena, von den Russen Вёна und Венкуль genannt wird [91]).

Ob die Dörfer Prussowo (Прусово), im Gdow'schen-, und Prusska (Пруска), im Luga'schen Kreise, ihren Namen nach, in irgend einer Beziehung zu Preussen stehen, weiss ich nicht zu sagen [92]).

Bekanntlich weisen auch die Familien-Namen öfters auf die Herkunft eines Geschlechts hin, wie z. B. Татариновъ, Черемисиновъ, Мордвиновъ, Карелинъ, Чухновъ u. s. w. — So findet man denn, nach Angabe des Predigers zu Kaporien, in seiner Gemeinde:

Karjalaine — aus Karjala (Karelien); Karjalainen (Karelier).
Hämäläine — aus Hämet (Tawastland), oder Hämeen linna (Tawastehus).
Lappalaine — aus Lappland (Lappalainen, der Lappländer).
Leppiwesi — aus Wilmanstrand (so genannt nach einem Theile des Saima-Sees).

89) Ruotsi ist der Finnische Name für Schweden (Svecia); Ruotsalainen, ein Schwede. — In den officiellen Listen kommt jedoch (S. 30) nur ein Dorf Hirwisi (Гирвази) vor.

90) Описаніе С. Петерб. губерніи, с. 67.

91) Im Описаніе С.-Петерб. губерніи kömmt sowohl Вённа als Венкуль vor (S. 68, No. 36 und 43).

92) Ebendaselbst S. 56, No. 366 und S. 126, No. 78.

Wirolaine — aus Estland (Wierland).
Sawolaine — aus Sawolax (Sawolainen, ein Sawolaxer).
Turkulaine — aus Åbo (Turkulainen, ein Åboer).

Diese, und ähnliche Namen, findet man auch in Hrn. Sjögrens Schrift, über die Finnische Bevölkerung des St. Petersburgischen Gouvernements (S. 24 f.) angeführt.

(Aus dem Bullet. hist.-phil. T. VII. No. 23 und 24.)

Neue ehstnische Uebersetzungen der Bacmeister'schen Sprachprobe als Nachtrag zu meinem Aufsatze: Zur Ethnographie Livlands. (Lu le 8 février 1850.)

Nachdem der Druck meines gedachten Aufsatzes in den ersten 5 Nummern des VIIten Tomes des Bulletins längst beendigt worden war, theilte mir vor Kurzem mein werther Amtsgenosse, der Akademiker v. Köppen, zwei neue Uebersetzungen der Bacmeister'schen Sprachprobe mit, welche er aus Werro vom Dr. Kreuzwald, Verfasser des interessanten Aufsatzes: Mittheilung über Volkslieder bei den im Pleskau'schen Gouvernement angesiedelten Esten, nebst einer Beilage mit Liederproben, in den Verhandlungen der gelehrten ehstnischen Gesellschaft zu Dorpat, zweiter Band, zweites Heft, S. 43 — 61, erhalten hatte. Die Uebersetzungen rühren von dem bekannten Dr. Fählmann in Dorpat (für den revalisch-ehstnischen) und von Pastor Masing in Neuhausen (für den dörptisch-ehstnischen Dialekt) her. Da sie, abgesehen von einigen neuen Varianten, dazu dienen, theils manches Einzelne näher zu bestimmen, theils aber auch im Allgemeinen das Hauptresultat meines früheren Aufsatzes, dass die im oberen Aagebiete des Walk'schen Kreises wohnhaften Nicht-Letten keine Liben, sondern vielmehr Ehsten, und zwar namentlich den dörptschen zunächst verwandte, sind, zu bestätigen, so habe ich es für der Sache angemessen erachtet, beide Uebersetzungen hier durch den Druck zu veröffentlichen. Mit Rücksicht darauf, was ich in meinem früheren Aufsatze über

die ehstnische Rechtschreibung überhaupt an verschiedenen Orten gelegentlich geändert habe, füge ich auch noch die revalisch-ehstnische Uebersetzung des Pastor Ahrens bei, die mir erst während des Druckes meines frühesen Aufsatzes zugekommen war, so dass ich nur noch bei der Analyse der darin gedruckten Uebersetzungen davon einen beschränkten Gebrauch machen konnte (vgl. diese Mélanges, Livr. II. S. 183). Sämmtliche nun folgende Uebersetzungen bezeichne ich mit dem Anfangsbuchstaben der Namen ihrer Urheber, also die von Ahrens A., die von Fählmann F. und die dörptisch-ehstnische von Masing M.

1. Gott stirbt nicht.
   A. Jumal ei sure mite.
   F. Jumal ei surre.
   M. Jummal ei kole.
2. Der Mensch lebt nicht lange.
   A. Inimene ei ela kaua.
   F. Inimene ei ella kaua.
   M. Inniminne ei ella kawwa.
3. Die Mutter liebt ihre Kinder.
   A. Ema armastab oma lapsi.
   F. Ema armastab oma lapsi.
   M. Emma armastap omme latsi.

   Die Mutter küsst ihre Kinder.
   F. Ema annab oma lastele suud.
   M. Emma annap omme latsile suud.
4. Sie hat viel Milch in den Brüsten.
   A. Temal on palju piima rinnus.
   F. Temal on palju pima nissade sees (auch: nissades und rinnal).
   M. Temmal on rinnan paljo pima.
5. Ihr Mann liebt sie.
   A. Tema mees armastab teda.
   F. Tedda mees armab teda.
   M. Temma mees armastap tedda.
6. Diese Frau war schwanger.
   A. See naene oli käima peal.

F. Se naine olli rinkist julge (mich teña olli teistpiddi — külma peal — kannab last. — Man könnte das dörptische rasse gut adoptiren).

M. Se naine olli rasse.

7. Vor zehn Tagen hat sie einen Sohn geboren.

A. Kümne päiwa eest on tema poeglapse ilmale toonud.

F. Kümne päwa eest sündis temale poeg.

M. Kümne päiwa eest saije tema ütte pojaga mahha.

8. Sie ist noch krank.

A. Tema on weel haige.

F. Teña on weel aige.

M. Temma om weel többine.

9. Ihre Tochter sitzt bei ihr und weint.

A. Tema tütar istub tema juures ja nutab.

F. Teña tüttar istub ta jures ja nuttab.

M. Temma tüttar istup temma man nink ikkep.

10. Das Kind will nicht saugen.

A. Laps ei taha imeda.

F. Laps ei tahha iñeda.

M. Lats ei tahha immeda.

11. Diess Mädchen kann noch nicht gehen.

A. See tütarlaps ei jaksa weel köndida.

F. Se tüdruk ei wöi weel käia.

M. Se tüttrik ei wöi weel köndi (von einem Kinde ei könni weel oder ei lä weel köndma).

12. Sie ist vor einem Jahre und zwei Monaten geboren.

A. Ta on ühe aasta ja kahe kuu eest sündinud.

F. Teña sündis aasta ja kahhe ku eest.

M. Temma om sündinu ajastaja nink katte ku eest.

13. Diese vier Knaben sind alle gesund.

A. Need neli poeglast on köik terwed.

F. Köik need nelli poisikessed on terwed.

M. Ne nelli poisikest omma kik terwe.

14. Der erste läuft, der zweite springt, der dritte singt, der vierte lacht.

A. Esimene jookseb, teine hüppab, kolmas laulab; neljas naerab.

F. Essimine jookseb, teine üppab, kolmas laulab, neljas naerab.

M. Eddimanne josep, töine kargap, kolmas laulap, neljas narap.

15. Dieser Mann ist blind.

A. See mees on pime.

F. Se mees on pīme.

M. Se mees om pimme (silmita s. ei näe silmist).

16. Seine Frau ist taub.

A. Tema naene on kurt.

F. Tēma naine ei kule (man sagt wohl auch: körweto und selten: kurt).

M. Temma naine om körweto (körwuta und ei kule körwust).

17. Sie hört nicht, dass wir reden.

A. Ei tema kuule, et meie räägime.

F. Tēma ei kule, et meie rägime.

M. Temma ei kule, et meije könneleme (temma ei kule meid könnelewat).

18. Dein Bruder niest.

A. Sinu wend aewastab.

F. Sīno wend aewastab.

M. Sinno welli haiwastap (aigutama gähnen).

19. Deine Schwester schläft.

A. Sinu öde magab.

F. Sīno ödde maggab.

M. Sinno sössar maggap.

20. Euer Vater ist wach.

A. Teie isa on ülewal.

F. Teie issa on üllewal (ei magga).

M. Teie essa om üllewan (besser: wirge oder ülleswirgonu), om üllewan ist bereits aufgestanden.

21. Er isst und trinkt sehr wenig.

A. Tema sööb ja joob wääga wähä.

F. Tēma sööb ja joob wägga wähhä (nattuke).

M. Temma sööp nink joop weidi.

22. Die Nase ist in der Mitte des Gesichts.

A. Nina on kesk nägu.

F. Nīna on kesk nāggu (wie: ta seisab kesk pörrandat er steht mitten auf der Diele).

M. Nönna om kesset palget.

23. Wir haben zwei Füsse und an jeder Hand fünf Finger.

A. Meil on kaks jalga, ja kummaski käes viis sörme.

F. Meil on kaks jalga ja iggal käel viis sörme.

M. Meil om kats jalga nink iggal käel viis sörme.

24. Die Haare wachsen auf dem Kopfe.

A. Hiuksed kaswawad peas.

F. Juuksed kaswawad peas. (Die Localcasus werden nicht nach deutscher oder schwedischer Logik gebraucht, z B. pañe kübbar pähhe setze die Mütze in den Kopf, tömba sabas jalga ziehe den Stiefel in den Fuss.)

M. Juse kaswawa pään (pä pääl).

25. Die Zunge und die Zähne sind im Munde.

A. Keel ja hambad on suus.

F. Keel ja ambad on suus.

M. Keel nink hamba omma suun.

26. Der rechte Arm ist stärker als der linke.

A. Parem käsi on pahemast tugewam.

F. Parrem käewars on tuggewam kui pahhem.

M. Ha kässi om köwwemb kui kurra kässi.

27. Ein Haar ist lang und dünn.

A. Üks hius on pitk ja peenike.

F. Juus oder karu on pik ja penikene.

M. Juus oder juuskarw om pik nink penikenne.

28. Das Blut ist roth.

A. Weri on punane.

F. Werri on punane.

M. Werri om werrew,

29. Die Knochen sind hart wie Stein.

A. Kondid on köwad kui kiwi.

F. Luud on köwwad kui kiwwi.

M. Luu omma köwwa kui kiwwi.

30. Der Fisch hat Augen, aber keine Ohren.

A. Kalal on silmad, aga körwu ei ole.

F. Kallal on silmad, agga mitte körwi.
M. Kallal omma silma, ent ei olle körwu.

31. Dieser Vogel fliegt langsam.
A. See lind lendab tasa.
F. Se lind lendap pikkamiste.
M. Se lind lendap pikkamise.

32. Er lässt sich zur Erde nieder.
A. Ta laseb ennast maha.
F. Tema lasseb ennast ma peale mahha.
M. Temma lassep ma päle mahha (lassep henda mahha heisst im Dörptschen: er erschiesst sich).

33. Er hat schwarze Federn in den Flügeln.
A. Temal on muste sulgi tiibades.
F. Temal on musted sulled tibades.
M Temmal omma musta pudsaja siwun.

34. Der Baum hat grüne Blätter und dicke Aeste.
A. Puul on rohelised lehed ja paksud oksad
F. Sel puul on rohhelised lehhed ja paksud oksad.
M. Puul om halja lehhe nink paksu ossa.

35. Dieser Vogel hat einen spitzen Schnabel und kurzen Schwanz.
A. Sel linnul on teraw nok ja lühike saba.
F. Sel linnul on terraw nok ja lühhikene sabba.
M. Sel linnul om terraw nok (nönna) nink lühhikenne hand.

36. In seinem Neste hat er weisse Eier.
A. Pesas on temal walgid mune.
F. Temal on pessas walged munad.
M. Temma pessan omma walge munna, oder gewöhnlicher: temmal omma walge munna pessan.

37. Das Feuer brennt: wir sehen den Rauch, die Flamme und die Kohlen.
A. Tuli pöleb: meie näeme suitsu, leeki ja süsi.
F. Tulli pölleb: meie näeme suitsu, tuld (in Südharrien: kirret) ja süssi.
M. Tulli pallap: meije näeme suitso, leki (oder: kirge) nink hütsi.

38. Das Wasser in dem Flusse fliesst geschwinde.

A. Wesi jões jookseb woolsaste.
F. Wessi jões jookseb ruttu.
M. Wessi josep jõen rutto.

39. Der Mond ist grösser als die Sterne und kleiner als die Sonne.
A. Kuu on suurem kui tähed ja pisem kui pääw.
F. Ku on surem kui tähhed agga weikesem kui pääw.
M. Ku om suremb kui taiwa-tähhe ent wähhemb kui päiw.

40. Gestern Abend fiel Regen.
A. Eile õhta sadas wihma.
F. Eilo õhta saddas wihma.
M. Heila öddango (und öddangul) satte wihma.

41. Heute Morgen sah ich den Regenbogen.
A. Tänä hommiku nägin wikerkaart.
F. Täña ommiku näggin miña wikkerkaart.
M. Täämba hommungo näije minna wikkakari.

42. Des Nachts ist es finster und am Tage hell.
A. Ööse on pime ja pääwa ajal walge.
F. Össel (oder ös(„) on piñe, päwal on walge.
M. Öse om pimme nink päiwa om walge.

43. Wir reden die ehstnische Sprache.
A. Meie räägime maa-keelt.
F. Meie rägime ma-keelt.
M. Meije könneleme ma-keelt.

44. Verstehst du auch Ehstnisch zu sprechen?
A. Kas sa oskad kaa maa-keelt rääkida?
F. Kas siña möistad ka ma-keelt räkida?
M. Kas sina ka ma-keelt möistat? (ma-keelt könnelda ist ungewöhnlich).

Begleiten wir nun diese Uebersetzungen mit Erläuterungen, um die Verschiedenheiten, durch welche jene von den in meinem früheren Aufsatze mitgetheilten sich auszeichnen, zu beleuchten! In Bezug auf alles Uebrige verweise ich auf die ausführlichen Erläuterungen, welche in jenem Aufsatze von S. 183 an bereits gegeben sind. Die dort gebrauchten Abkürzungszeichen, wie L. für Libisch, E für Ehstnisch, R. für

Revalisch, D. für Dörptisch u. a., sind auch hier der Kürze halber beibehalten worden.

1 — 4. Dass mite oder, wie man bisher gewöhnlich, aber unorthographisch geschrieben hat, mitte im Ehstnischen oft, theils mit theils ohne ei, statt dieser einfachen Verneinungspartikel gebraucht werde, habe ich in Bezug auf die früher von mir mitgetheilte revalsche Uebersetzung der Phrase 30 in diesen Mélanges, Livr. II. S. 217 bemerkt und zwar mit Berufung auf Hupel's ehstnisches Wörterbuch, wozu noch besonders S. 111 seiner Sprachlehre (in der 2ten Auflage, Mitau 1818) zu vergleichen ist. Wenn ich aber dabei a. a. O. zugleich was für die eigentliche Bedeutung der Partikel mite ausgab, so habe ich mir aus Uebereilung einen Irrthum zu Schulden kommen lassen, indem ich mite für den dem finnischen mitä entsprechenden Casus Infinitivus vom Pronomen mis hielt. Nicht mite ist die Form des gedachten Casus, sondern R. mida und D. midä, wie man aus den Redensarten R. ei midagi oder ei midagit und D. ei midäge oder ei midäke, eig. nicht was, nicht etwas, d. h. nichts, ersieht, in denen dem einfachen Infinitiv die enklitischen gi und ge oder ke angehängt werden. Eben so sagt der Libe in Kurland æb midâgid oder æb midâgit und der Finne: ei mitäkään, zusammengezogen ei mitään oder ei mitän. Was mite anbelangt, so ist es eine Abkürzung des finnischen Adverbialis miten wie und die Bedeutung von ei mite, wie bereits Ahrens (Gramm. der Ehstn. Spr. S. 89) ganz richtig angegeben, gleich der des entsprechenden finnischen ei miten, eigentlich auf keine Weise, obwol ei miten in dem allgemeinen Sprachgebrauche nicht vorkommt, sondern statt dessen, analog mit anderen Verneinungen derselben Art (s. oben), mit enklitischer Zusammensetzung ei mitenkään, wie man auch schon im Nominativ nicht einfach bloss mi sagt, gleich dem russischen Karelier und dem Lappen, sondern mikä (vgl. diese Mélanges, Livr. II. S. 202). Das Auffallende des ehstnischen Sprachgebrauches besteht also eigentlich bloss darin, dass, nachdem die Bedeutung der ursprünglich pronominalen Zusammensetzung eine rein adverbialische geworden, gar nicht, durchaus nicht, keinesweges (vgl. im Griechi-

schen οὔτι), das zweite an und für sich untergeordnete Element in geschwinder Rede nicht selten sogar ganz allein, mit Auslassung des wesentlichen ersten, zur Anwendung kommt; allein eben so gewöhnlich, ja zuweilen sogar Regel, ist es auch im Französischen in den dieser Sprache gleichfalls eigenthümlichen Doppelverneinungen gerade das Hauptelement ne auszulassen und sich mit dem pas, rien und point allein zu begnügen. Nach allem Angeführten wird es übrigens kaum nöthig sein, hier schliesslich zu bemerken, dass der Zusatz von mite in der Uebersetzung von Ahrens keinesweges müssig und überflüssig sei, sondern dem ganzen Satze besonderen Nachdruck gebe, insofern der Begriff der Sterblichkeit auf Gott seines reingeistigen Wesens wegen gar keine Anwendung finden kann. — M. innimiune, d. h. inimine, ist eine D. Variante, die zu dem finnischen inihmino und inhiminen eben so stimmt, wie R. inemine und bei den Ehsten im oberen Aagebiete inemin und inema zu inehmino. In der Mitte gleichsam, doch den übrigen E. Formen sich näher anschliessend, steht R. inimene. — Weniger erheblich erscheint D. kawwa neben R. kaua als Abkürzung des finn. kauwan aus kauka, wie noch jetzt in S. selbst das Adverb lautet, A., W. und L. kauge. — Statt oma, wie in W. und R., sehen wir nun in der Uebersetzung M. für D. überhaupt omme, d. h. ome, gleich S. — Neben lapsile der früheren R. Uebersetzung bietet F. jetzt eine andere Form des Ablativs dar lastele, die auch in der R. Bibelübersetzung nicht selten vorkommt, z. B. Jes. 30, 1. Matth. 7, 11 und 1 Cor. 3, 1. Da nun auch M. für D., in Uebereinstimmung mit R., L. und dem finnischen suuta, suud hat, so dürfte vielleicht sù in W. nicht richtig sein, und dafür sùd gesetzt werden müssen. — Den überflüssigen Strich über m (in Te-mal bei F.), statt eines eben so überflüssigen zweiten *m* bei M., eben so wie den Mangel eines zweiten *i* in pima bei beiden übergehend, glaube ich hier die in Bezug auf rinnas in diesen Mélanges, Livr. II. S. 190 gemachte Bemerkung auch gegen F wiederholen zu müssen, da ja rinnas der singulare Inessiv ist und folglich eine Ungenauigkeit enthält. Da auch Fählmann in der Schreibung palju mit Ahrens übereinstimmt,

ausserdem aber schon Hupel stets palju schrieb und im D. paljo, wie auch hier Masing, so will es mich bedünken, als wenn pailo der früheren R. Uebersetzung eine unbefugte Neuerung wäre, die sich auf ungenaue Auffassung gründen dürfte, eben so wie höchst wahrscheinlich A. paillu gegenüber S. pałłu, d. h. eig. palju. Eher als pailo und paillu möchte man W. pallo als Assimilation vom D. (und finnischen) paljo gelten lassen können.

5 — 8. Ein armama neben armastama und armatsema für lieben ist mir gänzlich unbekannt, und so kann ich mir nicht erklären, wie Fählmann dazu gekommen, in der Phrase 5. armab zu schreiben, nachdem er in 3. richtig armastab geschrieben hatte. Wahrscheinlich ist armab bloss ein Schreibfehler. — Von Ahrens's see in der folgenden Phrase 6. lässt sich hingegen Aehnliches nicht behaupten, da dieselbe Schreibungsart auch noch in mehreren anderen Phrasen (14, 15 und 31) wiederkehrt. Die Erscheinung ist um so auffallender, da jenes Pronomen demonstr. in Ahrens's eigenen Druckschriften (s. z. B. seine Grammatik namentlich S. 64) in hergebrachter Art und Weise, auch ganz übereinstimmend mit finnischer der Aussprache gemässer Schreibung, stets nur mit einem einfachen Vokal se erscheint. Und so wird wol das Wörtlein auch in Ehstland allgemein ausgesprochen. Nur bei den Liben zu Neu-Salis in Livland habe ich eine diphthongische Modification gehört, die ich, wie sich's gebührt, durch sie bezeichnet habe (s. diese Mélanges, Livr. II. S. 177 Phras. 10, 11 und 31. Vgl. 35. Auch in der Phrase 15 müsste sie anstatt se stehen, welche letztere Form wiederum den Kurländischen Liben eigen ist), und die vielleicht auch bei den Seltinghofschen Ehsten in Livland Statt finden dürfte (s. Ebendaselbst S. 180. Phrase 31. Vgl. 35 und S. 217. f. 31.). Sollte nun jene livländisch-libische Modification gleichfalls in Ehstland vorkommen und von Ahrens mit Bezug darauf, dass ee im E. dem finnischen ie entspricht, z. B. E. keel F. kiel, E. meee F. mies, durch see bezeichnet worden sein? Doch diess wäre ja fehlerhaft und kann also die so eben ausgesprochene Vermuthung begründet sein, da es Ahrens gewiss bekannt sein wird, dass die finn. kiel und mies sich

nicht bloss sicht-, sondern auch hörbar von dem ehstn. keel und mees eben dadurch wesentlich unterscheiden, dass jene, gleich wie L. sie, einen diphthongischen Laut in sich schliessen, während diese mit einem einfachen, aber gedehnten Vokale ausgesprochen werden. Kurz, die wahre Ursache der orthographischen Neuerung Ahrens's bin ich nicht im Stande zu ergründen und sehe deshalb einer besonderen Aufklärung von ihm selbst mit Verlangen entgegen. — In der folgenden Phrase finden wir bei F. naine (gleich dem finn. nainen) gegen naene beim Verf. der früher mitgetheilten revalschen Uebersetzung und bei Ahrens, der in seiner Grammatik S. 20 gerade naene nach dem gegenwärtigen Standpunkte der ehstnischen Aussprache für die richtigere Form ausdrücklich erklärt. Vielleicht wird doch auch jetzt noch in einigen Gegenden naine (d. h. najne) gesprochen, wie auch Ahrens selbst in der Folge der angeführten Seite namentlich bemerkt, dass der Uebergang der Diphthonge ai und oi in ae und oe noch heut zu Tage fortdaure. Nach dem Uebergewichte im Allgemeinen dürfte dann wol auch die Schreibung einzurichten sein, wo nicht besondere andere Ursachen vorhanden sind, um zu der älteren Weise zurückzukehren. — Statt der ersten von F. in der Klammer für schwanger angegebenen Variante: teist piddi (pidi), eig. auf die andere Seite (neigend), hat Hupel: teist wisi (wiisi), d. h. auf andere Art (nämlich beschaffen), im Gegensatz zu dem früheren Zustande. Eine ähnliche verblümte Redensart ist bei den Finnen: toisin päin anderwärts (gekehrt), eben so wie kantaa lasta wörtlich dem E. kanab last, d. h. trägt ein Kind, entspricht. Noch andere von Hupel aufgeführte Redeweisen sind: 1) kahekordne zweifach und 2) ennast wasto, wörtlich: wider sich selbst, eine eigenthümliche Redensart, die auch in der revalschen Bibelübersetzung 1 Mos. 21, 2 vorkommt. Nehmen wir nun noch käima peal, eig. auf dem Gange, im Gehen begriffen (vgl. Ahrens's Grammatik S. 115) und die uns bereits aus dem früheren Aufsatze bekannten raskedjalga und raskejalane hinzu, so ist es bei solchem Reichthume eine eigene Zumuthung von F., dass die Revalenser noch gerade

die dörptische Form rasse (eig. schwer) adoptiren sollen, obgleich sie dasselbe Wort, und zwar in einer ursprünglicheren Gestalt, raske, besitzen, nur mit dem Unterschiede, dass dieses nicht, wie das finn. raskas und D. rasse, absolute, sondern blos in den obengedachten Zusammensetzungen für schwanger gebraucht wird. — Da Tag und Sonne im Nominativ R. pääw heisst, so scheint hier pääwa richtiger zu sein als das herkömmliche päwa. Möglich jedoch, dass bei der Erweiterung des Wortes in obliquen Casus selbst in der lebendigen Sprache die ursprünglichere Länge sich nicht immer mehr hörbar macht, wie die Liven sogar im Nominativ sowol pæwa (= pääwa) als pæwa sagen. Uebrigens ist schon pääw eine Entartung aus einem früheren päiw, wie das Wort noch heutiges Tages im D., und vielleicht auch bei den Ehsten im oberen Aagebiete (s. diese Mélanges, Livr. II. S. 177 Phrase 7 u. S. 181 Phrase 42. vgl. S. 193), lautet, übereinstimmender mit dem finn. päiwä. Ja, päewa (vgl. oben naene) der ersten früher mitgetheilten revalschen Uebersetzung beweist hinlänglich, dass auch im R. pääw noch nicht ganz allgemein geworden sei, sondern in einigen Gegenden wenigstens päiw erst im Uebergange dazu durch päew begriffen sein müsse. — Kaum nöthig ist es, auf die Variante in der der deutschen Präposition mit entsprechenden Anhängesylbe ga hinter pöja aufmerksam zu machen. Beide Formen, ga und ka, werden sowol im R. als im D. gebraucht. Ob dasselbe auch im R. von haige und aige gelten möge, lasse ich dahingestellt, zumal da auch Hupel das ursprünglichere haige allein hat.

9 — 12. Wenn gleich Masing's Uebersetzung das D. überhaupt repräsentirt, so dient doch sein immeda, d. h. imeda, dazu mich in meinem schon in diesen Mélanges, Livr. II. S. 197 ausgesprochenen Verdachte gegen die Richtigkeit des imetamma in W. nur noch mehr zu bestärken, so dass ich nicht zweifle, es sei da statt imetama imeda zu setzen. Uebrigens hätten aus den a. a. O. und S. 184 angedeuteten Gründen im Anfange derselben Phrase 10. die Pronomina E. se und L. sie, als eigentlich überflüssige Germanismen, besser ganz unterbleiben können, wie sie in sämmtlichen neuen Uebersetzungen

mit Recht ausgelassen worden sind. — In der nächstfolgenden Phrase hingegen stehen sie ganz an ihrem Platze. — Tütarlaps für Mädchen, eig. Tochter-Kind, wie im Finnischen tytärlaps, möchte hier in der That fast passender sein als tüdruk. + Dasselbe ist schon früher (diese Mélanges, Livr. II. S. 197) in Bezug auf köndlida gegenüber käija (F. schreibt weniger richtig käia) bemerkt worden, eine Bemerkung, die auch durch den Gebrauch desselben Verbum köndma in der gegenwärtigen D. Uebersetzung, nicht allein in der buchstäblichen, sondern auch in den 2 nebenbei in der Klammer angeführten 2 Redensarten namentlich von Kindern, eine Bestätigung findet. Von jenen 2 Redensarten bedeutet die letztere: ei lä weel köndma wörtlich: begibt sich noch nicht zum Gehen, fängt noch nicht an zu gehen oder vielmehr eig. kriechen. — Ei jaksa und ei wöi sind Synonyma von derselben Bedeutung: vermag nicht, kann nicht. Hierbei muss ich einen bisher unbemerkten und daher leider auch unberichtigt gebliebenen Fehler in meinem früheren Aufsatze hervorheben. Es ist nämlich dort a. a. O. das L. ab vuj oder häufiger ab uj ich will nicht übersetzt worden, statt dass ich kann nicht stehen sollte. — In der Phrase 12 ist S. 177 bei der Werroschen Uebersetzung (W.) das Wort ajastä um eine Sylbe ja durch die unmittelbar darauf folgende gleichlautende Conjunction ja gekommen. Es ist nämlich da zu lesen: Tema öm syndinu ytte ajastaja ja katte kü öst.

13 — 16. Wie in der Phrase 11 tütarlaps statt des ursprünglich diminutiven tüdruk (von tütar Tochter), das aber, gleich wie Mädchen im Deutschen, die diminutive Bedeutung bereits verloren hat, so hat auch hier in der Phrase 13 Ahrens anstatt des dimin. poisikesed (lies: poisikesed) poeglast, Infinitiv von poeglaps, eig. Sohn-Kind, für Knabe. Ganz dieselbe Bezeichnungsart findet auch im Finnischen Statt. So hört man nach dem Geschlecht eines neugebornen Kindes fragen: on se poikalapsi wai tytärlapsi (freilich auch kürzer blos: poika wai tytär)? ist es ein Knabe oder ein Mädchen? Abgesehen von dem gelinden ä, das übrigens in der herkömmlichen ehstnischen

Rechtschreibung gar nicht beachtet und folglich auch nicht besonders bezeichnet wird, unterscheidet sich bei M. poisikest nur durch einen anderen Casus (Infinitiv) vom W. pojzikeze (Nominativ plural). Es ist derselbe formelle Unterschied als zwischen poeglast und poisikesed. Sieht man übrigens auf den ursprünglichen Sprachgeist, so ist gerade der Infinitiv die angemessenere Constructionsweise; der Nominativ hingegen ein Germanismus, der allerdings auch schon selbst in der Volkssprache häufig genug gehört werden mag. — Ein ähnlicher Germanism ist in W. im Anfange der folgenden Phrase 15 statt des Artikels se, eben so wie taa in S. (vgl. in diesen Mélanges, Livr. II. S. 196 f. die Bemerkungen zu den Anfangswörtern der Phrase 10 in den 3 älteren Uebersetzungen). — Mit Rücksicht auf das finn. ensimmäinen, D. eesmäne oder edimane, W. edimene, so wie ihsman und isman der Ehsten im oberen Aagebiete, scheint esimene, wie auch schon Hupel hat, etymologisch richtiger als esimine. Gegen das herkömmliche essiminne, wie noch beim ungenannten Verf. der ersten älteren ehstnischen Uebersetzung, schreibt Fählmann halb falsch und halb richtig, essimine. Denn wie die dritte Sylbe nicht min, sondern nurmí lautet und daher dort das eine n der bisherigen Schreibweise mit Recht ausgeworfen worden ist, so muss auch in der ersten, blos aus einem kurzen e bestehenden, Sylbe das bisherige s wegfallen. Freilich muss dann aber auch eine besondere Bezeichnung der Länge der Vokale eingeführt werden, mag denn dazu, wie bei Ahrens, nach finnischer Art, die Verdoppelung der Selbstlauter gewählt werden, oder noch besser und, auch wegen der etwa vorkommenden Fälle von Hiatus, angemessener durch irgend ein anderes Zeichen, wie einen Haken ˘ oder einen einfachen Strich - über dem Selbstlauter, z. B. mâ oder mă Erde, kû oder kŭ Mond und Monat. Noch ein wesentlicher, zu den angedeuteten Reformen drängender Grund liegt darin, dass die Doppelconsonanz andererseits auch wiederum, und natürlich, in der Sprache selbst thatsächlich vorhanden ist, und der Leser also in unvermeidliche Irrthümer oder doch in völlige Rathlosigkeit gerathen muss, wenn man in der Schrift jene Doppelconsonanz in Nach-

stimmung der deutschen an und für sich irrigen Rechtschreibungsprincipien für einen anderen Zweck verwendet, als wofür allein sie verwendet werden sollte, zur Bezeichnung einer wirklichen Thatsache. So heisst z. B., um bei einem durch das oben besprochene essimine bereits gegebenen concreten Falle stehen zu bleiben, irren, fehlen im D. essima (Finn. eksyä), mit einer auch in der Aussprache hörbaren Gemination des Mitlautes s. Wenn nun dieses Verbum mit allen seinen Derivaten ganz richtig so geschrieben wird, aber auf dieselbe Art (mit doppeltem s) auch essimine mit anderen damit verwandten Wörtern, in denen keine solche Gemination in der Sprache selbst praktisch Statt findet, so ist wahrlich nicht abzusehen, wie der Leser den gehörigen in der Sprache selbst begründeten Unterschied zwischen den 2 verschiedenen Klassen von Wörtern soll machen können und nicht in die Gefahr gerathen sie allesammt, wenn er die Sache aus dem gewöhnlichen deutschen Gesichtspunkte betrachtet, ohne, im widrigen Falle aber natürlich mit Gemination des s auszusprechen. Wo solche Uebelstände in immer wiederkehrenden Beispielen haufenweise vorliegen, da sollte man doch endlich einmal dem einsichtsvollen Ahrens Gehör geben und zu den von ihm geforderten in der That unabweisbaren Reformen je eher je besser schreiten. In Fällen, wie die so eben angedeuteten, ergibt sich ja ihre Nothwendigkeit von selbst. Es gibt aber allerdings auch andere, die wiederum von der Art sind, dass es schwer werden dürfte, eine positive Norm festzusetzen. Dahin gehört die Frage, ob das h im Anlaute revalscher Wörter beibehalten oder ausgemerzt und z. B. mit Ahrens haige (s. oben S. 521) und (wie hier in der Phrase 14) hüppab, oder mit Fählmann mit üppah geschrieben werden solle? Beide haben ihre Berechtigung: An die historische und etymologische, F. hingegen, wie es scheint, die reelle der Gegenwart, zumal da A. in seiner Grammatik S. 11 selbst bemerkt, dass das h zu Anfange der Wörter nunmehr bereits in den meisten Gegenden stumm sei, obzwar er freilich später S. 28 wiederum dagegen eine Menge mit h anlautender Wörter beispielsweise aufführt, von denen er behauptet, man habe sie mit dem Ohre falsch auf-

gefasst und darum unrichtig ohne *h* geschrieben. Allerdings kommt es da hauptsächlich darauf an den wirklichen Thatbestand richtig aufzufassen und zu ermitteln. Ist diess gehörig geschehen, so erwäge man bei der Sache das pro und contra, um zu sehen, auf welche Seite die Wagschale sich senkt. Sollte sich's dabei erweisen, dass die Auslassung des *h* im Anfange der Wörter, nicht bei den Schriftstellern, sondern bei dem Volke selbst, bereits eine weit überwiegende, der Allgemeinheit sich nähernde, Pluralität erlangt hat, so dürfte es am gerathensten sein, bei der Anwendung der Hauptregel der Orthographie: schreibe, wie man spricht, sich nach der Majorität zu richten und der Gegenwart ihr Recht unverkümmert zu lassen, da das Alte gewöhnlich doch in derselben Gestalt nicht mehr wiederkehrt. — In Hinsicht der Pluralität aller 3 neueren Uebersetzungen für neljas vierter muss ich noch bemerken, dass mir dagegen für W. nelas faktisch überliefert wurde, ebenso wie im L. nelles. Namentlich mit nelas dürfte auch nellas der früher mitgetheilten ersten revalschen Uebersetzung identisch sein, und würde somit auch gegen die 2 neueren auch in R. Statt finden, was ich hier muss dahingestellt sein lassen. Wie Ahrens und Fählmann hat auch Hupel blos neljas und zwar für beide Dialekte. — Gegen denselben Grammatiker und R. (vgl. auch W.) hat josep bei M. ein *o* zu wenig. — Wie hier in einer Variante, sollte auch wol vorhin für W. richtiger silmita stehen anstatt silmata, um der deutschen Uebersetzung: ohne Augen (im Plural) genau entsprechen zu können. Die andere Variante: ei näe silmist bedeutet wörtlich: sieht nicht aus den Augen. — Statt ei kule (hört nicht) schreibt Ahrens, wie man aus der Phrase 17 ersieht, gleich den Finnen, richtiger: ei kuule. Beim Anblick von ei kule müsste ein Finne glauben, es sei von jemandem die Rede, der nicht fährt oder wandert, reist; denn das bedeutet im Finnischen ei kule, dagegen ei kuule er hört nicht. Kõrwetu für taub ist wol D., aber schwerlich R.; wenigstens gibt Hupel in seinem Wörterbuche S. 92 und 564 jene Form als die ausschliesslich dörptische an, während kõrwatõl und kõrwotu beiden Dialekten gemeinschaftlich

sein sollen. Auch weiss er nichts von der Seltenheit eines anderen Synonyms kurt, obgleich er sonst auch diesen Umstand bei den Wörtern hervorzuheben pflegt. In der Bibelübersetzung wird taub meines Wissens überall nur mit kurt gegeben. Wie körwuta, eig. ohne Ohren, dem silmätä (ohne Augen) analog ist, so auch ei kule (d. h. kuulo) körwust, wörtlich: er hört nicht aus den Ohren.

17 — 20. In demselben Verhältnisse als kuule zu kule steht auch Ahrens's räägime (wir) sprechen zu rägime der 2 anderen Uebersetzer. — Ein Fehler anderer Art, oder auch blosse ein Versehen, ist bei M. könnelewat, nachdem er kurz vorher könelame (vgl. W.) ganz richtig mit einem n geschrieben hatte. Uebrigens gehört die ganze eingeklammerte Variante: «temma — könnelewat» zu denjenigen Redeweisen, von denen Hupel in seiner Sprachlehre S. 98. Anm. 2. bemerkt, dass sie die Stelle des lateinischen Accus. cum infinitivo vertreten. Aehnliches findet auch im Finnischen Statt, nur dass meist andere Casus gebraucht werden. So würde die vorliegende Phrase finnisch lauten: häu ei kuule meidän puhuwan. Auch scheint diese Art sich auszudrücken wie noch jetzt bei reinen Finnen beliebter, so älter als die andere vermittelst der Conjunction että, E. et, dass und des Verbum finitum. Hierauf deutet schon der erst gedachte Umstand an und für sich hin; zudem sind aber die besagten Partikeln, oder vielmehr gerade että, denn et ist nur eine gewöhnliche chstnische Abkürzung aus jenem, schwerlich ursprüngliches und ächtes tschudisches Eigenthum, sondern vielmehr bloss geborgtes Fremdgut. Zwar lässt sich että formell als Infinitiv von esi das Vordere auffassen, und so hat es auch Renvall (Lexicon linguae finnicae T. 1. pag. 49) gethan, der die Partikel als «causam rei antecedentis vel finem consequentis indicans» erklärt; doch dünkt mich diese Erklärung nichts weniger als natürlich, weshalb ich denn, wenigstens bis ich des Gegentheils überführt werde, der Meinung bin, että sei nichts als das altnordische at, mit dem es, wenn man von den präpositionalen Functionen gänzlich absieht, welche at zugleich bekleidete, in Hinsicht der Bedeutung und des Gebrauches nicht völlig über-

einstimmt. Was die Form von at als Conjunction betrifft, so ist sie zwar im Allgemeinen bis auf den heutigen Tag unverändert in den skandinavischen Sprachen geblieben, da die heutige schwedische Schreibeweise mit Verdoppelung des Mitlauters (att) keinen wesentlichen Unterschied bildet; indess kommen doch auch gerade in den schwedischen Provinzialgesetzen Beweise vor, dass der Vokal a wenigstens schon um die Mitte des XIV. Jahrhunderts, also um ein Paar hundert Jahre vor den ältesten Denkmälern finnischer Literatur, in dem gedachten nachbarlichen Lande eine lokale Schwächung erlitten hatte. Ein bloss aus einem einzigen Blatte bestehendes Fragment eines Pergamentcodex des Ostgothagesetzes aus der obengedachten Zeit hat statt at æt (s. das von Collin und Schlyter herausgegebene Corpus juris Sueo-Gotorum antiqui, Vol. II. pag. 164 Note 15); von einem anderen umfangreicheren Fragmente aus der zweiten Hälfte desselbigen XIV. Jahrhunderts bemerken die Herausgeber des trefflichen Werkes in der Note 99 zur Seite 77, dass es „fere ubique“ namentlich æt darbiete. In dem Gothländischen nach einem Codex aus der Mitte des XV. Jahrhunderts von Hadorph und zuletzt von Schildener herausgegebenen Gesetze (Gutа-Lagh das ist: der Insel Gothland altes Rechtsbuch — von Schildener, Greifswald 1818) liest man neben at ungleich häufiger sogar et, mithin gerade in derselben Gestalt, welche die Partikel noch heutiges Tages im Ehstnischen hat*). Was kann nun wohl natürlicher sein, als dass entweder diejenigen, welche sich an den ersten Versuchen finnischen Schriftenthums betheiligten, ein Wort, das dem Finnischen gänzlich fehlte, ihnen aber nothwendig, ja unentbehrlich scheinen musste, aus dem Schwedischen aufnahmen und so demselben Eingang in's Finnische verschafften, oder auch dass die Partikel durch den gegenseitigen Verkehr der Schweden solcher Provinzen, worin die geschwächte Form herrschte, und Finnen, wie sich ein solcher Verkehr gerade am ehesten von den Gothländern voraussetzen lässt, von selbst aufkam.

*) Auch im Finnischen wird etta vor Vokalen, zumal in Poesie, häufig in ett' verkürzt.

Aus derselben Ursache ist ja auch das entsprechende russische что in die Sprache der Mordwinen und Tscheremissen übergegangen und figurirt daher in den für dieselben gedruckten Evangelienübersetzungen, Mordwinisch als мто (= śto, schto), wie das что geschriebene Wort selbst in der Russischen Umgangssprache gewöhnlich lautet, Tscheremissisch aber alterirt als шта (= śta, schta. Vgl. v. d. Gabelentz Versuch einer Mordwinischen Grammatik, in der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, Band II. Heft 3. S. 397 und F. J. Wiedemann's Versuch einer Grammatik der tscheremissischen Sprache S. 231). Bei ett war für die Finnen gar keine Alteration nöthig; nur forderte der finnische Sprachcharakter, dass das Wörtlein mit einem angemessenen vokalischen Auslaute versehen wurde, wie wir dieses an den Fremdwörtern der finnischen Sprache in der Regel immer wahrnehmen. So ward z. B. aus dem altnordischen hleifr oder leifr (Gothisch hlaifs, hlaibs, althochd. hlaib, neuhochd. Laib) leipä Brod; aus kyndill (vom latein. candela; noch jetzt heisst im Schwedischen das Fest von Mariä Reinigung kyndelsmessa) kynttilä Licht; aus dem schwed. höfvel höylä Hobel; aus dem russ. хлѣвъ lääwä Viehstall; aus dem deutsch-schwed. Strand ranta Ufer; aus dem schwed. kamm, früher kamb, kampa Kamm; aus guld kulta Gold; aus dem altnord. kópar, schwed. koppar, kuparí Kupfer; aus schwed. kalk kalkki sowol Kalk als Kelch; aus hatt hattu Hut. Im Lappischen ist, wenn auch weniger durchgängig, derselbe Fall. Daher im Schwedisch-Lappischen sowol als im Finnmarkischen (Norwegisch-Lappischen) atte, wieder unsere obige Partikel dass, aus der alten und allgemeinen skandinavischen Form at. Und ist das mit ein Beweis der skandinavischen und namentlich schwedischen Herkunft der besprochenen drei Formen atte, että und et, dass sie nur eben in den drei Schweden nächsten Sprachen, dem Lappischen, Finnischen und Ehstnischen, vorkommen, während andere entferntere tschudische Idiome dieselbe Partikel durch andere fremde oder eigene Wörter bezeichnen. Ohne diesen Umstand könnte man unsere drei westtschudische Partikeln auch aus dem

den russischen Chroniken und anderen Sprachdenkmälern älterer Zeit nicht selten vorkommenden ати, ать und ать (vgl. Словарь церковно-славянскаго и русскаго языка, составленный вторымъ отдѣленіемъ Императорской Академіи наукъ. Томъ I. стр. 15) herleiten, welche Sabinin (im Журналъ Министерства народнаго просвѣщенія 1837. Октябрь. стр. 67) übrigens unter vielen andern Wörtern gleichfalls für aus dem Skandinavischen entlehnt hält, aber sehr mit Unrecht, da sie nicht im Altrussischen allein, sondern auch im Böhmischen vorkommen, (s. Jungmann's Böhmisch-deutsches Wörterbuch. Theil I. S. 27 f.; vgl. die ältesten Denkmäler der böhmischen Sprache kritisch beleuchtet von P. J. Šafařik und F. Palacky. Prag 1840. S. 125 und 153), folglich ächt slawisch sein müssen und nur im Allgemeinen mit dem skandin. at verwandt, eben so wie mit dem latein. ut. Noch ist zu bemerken, dass in den nördlicheren und besonders nordöstlichen Theilen von Finnland, ebenso wie durchgängig im russischen Karelien, statt että jotta gesprochen wird. Diess ist offenbar nichts als eine Entartung von että, durch russischen Einfluss in späteren Zeiten entstanden und dann sogar in das Schwedisch-Lappische übergegangen, da Lindahl und Oehrling (Lexicon Lapponicum S. 589) für die Conjunction dass neben dem früher gedachten atte auch jutte aufführen. Jotta steht gerade in demselben Verhältnisse zu että wie jólka (kleine Rothtanne) und jors (Kaulbarsch) der jetzigen russischen Aussprache zu елка und ершъ in der Schrift. Renvall, der das Russische nicht kannte, glaubte (l. c. pag. 123, 125 und 127) jotta aus dem stets bloss in Zusammensetzungen gebräuchlichen finn. Pronomen jo (welcher, der) ableiten zu müssen und, da der eigentliche Casus Infinitivus jota lautet, durch «quasi pro jossa», also eigentlich: in welchem, in dem, erklären zu können. Dazu ward er wol durch die aus jossa durch Abkürzung entstandene Conjunction jos si, quod si verleitet, welche Bedeutung er auch dem jotta als die erste und ursprüngliche fälschlich beilegte. So viel meine Erfahrungen reichen, wird jottama lyön nicht in dem Sinne: «quod si ferio, quid quod caedo» gesagt, sondern ut oder quo feriam, caedam und was das andere Beispiel

für jene vermeintliche erste Bedeutung anbelangt, so lässt sich allerdings: jottas olisit siellä durch: «o si ibi esset» übersetzen; doch könnte man ja hier, nach dem Vorgange des Terentius (in Heaut. IV, 5. 6 sq.): ut te quidem omnes dii, deae — perduint, statt o si auch genauer ut gebrauchen und besonders auf das Deutsche hinweisen, wo dass in ähnlichen Fällen so häufig Statt findet, z. B. dass er dort wäre! dass ich ihn doch einmal zu sehen bekäme! dass ich es nie gehört hätte! — Sollte wirge oder üllen wirgonu (d. h. üleswirgonu) besser sein als üllewan (richtiger: ülewan) und om ülewan immer ist bereits aufgestanden bedeuten? Im Finnischen wenigstens ist das entsprechende on ylähällä schlechthin nur allgemeiner Gegensatz des Liegens und Schlafens, und kann daher je nach Umständen auch die Bedeutung haben: hat sich noch nicht schlafen gelegt.

21 — 24. Schon vorhin habe ich in diesen Mélanges, Livr. II. S. 208 Ahrens's Variante wääga angeführt, aber ohne zu bemerken, dass die Verdoppelung des Vokals *ä* mir zweifelhaft scheint, da andere bisher nach ihrer Weise wägga geschrieben haben und auch F. noch jetzt so schreibt. Demnach müsste ja wäga (mit kurzem Vokal) die richtigere auf die allgemeine Aussprache sich gründende Schreibung im revalschen Dialekte sein. Nur im D., und zwar als blos der Gegend von Oberpahlen angehörig, führt Hupel wäga, also nach seinen Principien wääga, an; als das allgemeine und zugleich mit R. gemeinschaftliche hingegen wäega, woraus auch wäga durch Zusammenziehung entstanden ist. Möglich jedoch, dass neben diesem auch im R. wääga gleichfalls als lokale Ausnahme Statt findet. — Ein gar sonderbares Wort ist das als Synonym von wähhä (wähä) wenig von Fählmann in der Klammer aufgeführte nattuke (natuke), auch nattoke (natoke) und nattukenne (natukene) bei Hupel, der es ein wenig übersetzt und zur Erklärung 2 Beispiele des Gebrauches dieses ganz isolirt im R. dastehenden Wortes hinzufügt: olli (oli) nattuke (natuke) asja ich hatte ein kleines Gewerbe (oder Geschäft) und nattuke (natuke) aega vor kurzer Zeit,

Hieraus ist nun sogleich ersichtlich, dass das Wort eigentlich ein Adjectivum sein müsse. Nicht desto weniger erklärt es Ahrens (Grammatik S. 121) also: »natukene ein bischen, Diminutiv vom F. nauttio Genuss von Speise und Trank, Bissen, daher: ein Bisschen. Das F. au geht oft in a über, s. jagalema.« Ueber dieses liest man S. 115: »jagalema sich streiten, Frequ. vom F. jaukutan streiten, wie jaho und raho vom F. jauho und rauha.« Diess alles ist ganz richtig, gestattet aber schon aus dem oben angeführten Grunde, dass natuke kein Substantivum ist, darauf keine Anwendung. Zudem ist Ahrens in seiner Deduction in Hinsicht des F. nauttio selbst über den finnischen Sprachgebrauch hinausgegangen. Renvall hat (T. II. p. 6): »nautin, ttia al. nautitsen, tita V. fruor max. (d. h. maxime) cibo l. potu, G. geniessen, inde utor re quacumque, G. gebrauchen, benützen, Pass. nautitaan usui sum. nautinto, nnon Ns. usus, G. Gebrauch, nautinto-oikeus jus utendi. nauttio, on Ns. Tav. idem, wanha nauttio usucapio.« Von Bissen ist also gar keine Rede und das Substantiv nauttio nur in dem zweiten abgeleiteten Sinne des Stammworts von jedwedem Gebrauche überhaupt üblich, obgleich der concrete Genuss des Speisens namentlich dem Stammworte selbst zum Grunde liegt, gerade wie im altnordischen neyta (im Imperfecto naut), dem, wie ich auch glaube, sowol das finnische nauttia, als das norwegisch-lappische navdaet, das letztere jedoch blos in der allgemeinen Bedeutung: geniessen, ihren Ursprung verdanken. Soll das E. natuke und natukene auf irgend eine plausiblere Art erklärt werden, so möchte es auf ein anderes altnordisches Wort nåd, heute dän. Naad, schwed. nåd, Gnade zurückzuführen sein. In den schwedischen Denkmälern des Mittelalters kommt dafür naþ (nath) vor (s. das Glossar zum Upländischen Gesetze in Codex juris Sueo-Gotorum antiqui Vol. III. p. 382. Vgl. die Plurden naþer und naþir in Södermannalagen und Westmannalagen ebendaselbst Vol. IV. p. 274 und Vol. V. p. 303). Daher das Derivatum naþelik geringe schon im Westgotengesetze (s. ebendaselbst Vol. I. p. 468) und die wenigstens noch in der zweiten Hälfte des vorigen Jahrhunderts in Schwe-

den üblichen Provincialismen: natlig in Upland und Södermannland und natelig in Westergöthland und Wermland (s. Ihre's Swenskt Dialect Lexicon S. 121). Ihre, obzwar mit Recht berühmter Sprachforscher und Etymolog, hat hier nicht über die Etymologie des adjectivischen und adverbialen Wortes genauer nachgedacht und daher demselben verschiedene muthmassliche Bedeutungen an verschiedenen Orten zugeschrieben, wie für Upland und Södermannland modicus, aber auch sogar »forum pro naturliga« (!), für Westgothland drägelig (erträglich) und nur für Wermland litet (wenig); allein eben dieses letztere, will man das Wort natlig oder natelig adverbialisch auffassen, lässt sich ganz gut auch den übrigen in allen dort angeführten Beispielen substituiren. Der Begriff der Gnade setzt von der anderen Seite den der Geringheit, Nothdurft (daher selbst lautliche Verwandtschaft zwischen Gnade und Nöth, altnord. nâd und naud) und Kleinheit voraus und wird eben deswegen oft synonym mit Barmherzigkeit, wie das Derivatum von Gnade gnädig oft eben dasselbe besagt wie geringe, gelinde. In diesem Sinne heisst z. B. ein gelinder sanfter Regen ein gnädiger Regen. Er ist ganz gnädig davon gekommen sagt der gemeine Mann, wenn er meint mit geringem Verluste oder Schaden. Gering und wenig ist nun auch der Sinn der gedachten schwedischen Provincialismen napelik, natelig und natlig, aus und nach welchen während der ehemaligen schwedischen Oberherrschaft über Ehstland die E. natuke und natukene sich gebildet haben mögen, nur dass der Ehste bei seiner Vorliebe für Verkleinerungsformen mit einer solchen die schwedische Adjectivendung vertauschte. Gleich wie der Ehste: oli (minul oder mul) natuke asja, hört man den gemeinen Russen sagen: было у меня маленькое дѣлишко. — In wiefern nach der früheren ersten Uebersetzung weidi als noch ein drittes Synonym im R. zu betrachten sein möge, muss ich dahingestellt sein lassen, da es in unseren 2 neuen Uebersetzungen nicht vorkommt und auch schon Hupel es ausdrücklich dem D. allein zuschreibt. — Nönna, d. h. nöna, ist eine andere auch von Hupel schon neben nena aufgeführte Form

für Nase. — Anstatt des Adessivs keskel (vgl. in diesen Mélanges, 2. Livr. S. 209) steht bei den neueren Uebersetzern adverbialisch der Nominativ kesk; das für D. von M. gebrauchte kesset (eig. keset) muss wol, nach der Analogie von kesse und kessen (d. h. kese und kesen) statt keske und kesken (s. Hupel's Wörterbuch S. 81) und von ganz ähnlichen Elisionen im Finnischen (s. unsern vorigen Aufsatz a. a. O.), als identisch mit kesket betrachtet werden, was von Hupel ebendaselbst nebst keskest, aus dem, oder aus keskelt, jenes eine Abkürzung zu sein scheint, für ein dörptisches Adverbium angegeben wird mit der Bedeutung: mitten durch (eig. aus oder von der Mitte, als Casus Elativus oder Ablativus vom Subst. kesk). In der Folge wird jedoch «kesset» besonders aufgeführt und zwar als beiden Dialekten gemeinschaftliches Wort mit den Bedeutungen: mitten, in der Mitte, in dem deutsch-ehstnischen Theile (S. 480) unter mitten hingegen als mitten durch bedeutend! Diess mag wol auch am Ende die richtige Bedeutung sein; «in der Mitte» lässt sich etymologisch durchaus nicht rechtfertigen. — Näo in der früheren revalschen Uebersetzung ist der Genitiv vom Subst. nägo; nägu der neueren hingegen der Infinitiv, eben so wie palget von einem anderen Worte für Gesicht, Angesicht, palge, palg und pale, in der bisherigen Schrift palle, und dem gemäss auch S. und A. pallet und pallat (?). — In Hinsicht des hiuksed von Ahrens ist es einem Nicht-Ehsten schwierig oder vielmehr unmöglich zu entscheiden, in wiefern jene Form berechtigter sei als das seit lange herkömmliche und gewöhnliche juuksed*). Und es ist die Entscheidung um so schwieriger, da dieses Wort gerade zu denjenigen gehört, von welchen Ahrens in seiner Grammatik S. 23 bestimmt behauptet, es werde darin h noch jetzt von den Ehsten ausgesprochen, obgleich man es in Folge falscher Auffassung un-

*) Schon Göseken in seiner Manuductio ad linguam Oesthonicam, gedruckt zu Reval im Jahr 1660, hat S. 223 im Singular juux und juhx, im Plural juhxet ohne h; Gutsleff in seiner kurzgefassten Anweisung zur Ehstnischen Sprache, Halle 1732, S. 102 juuksed.

richtig ohne h schreibe. Bei so bewandten Umständen muss ich die Frage auf sich beruhen lassen und verweise darauf, was ich bereits oben S. 524 f. darüber im Allgemeinen angeführt habe. — Bei pähhe werden besonders deutsche Leser unschlüssig werden, ob sie den Vokal ä dehnen oder kurz aussprechen sollen, zumal da pāne und kübbar unmittelbar vorangehen, in welchen die Doppelconsonanz auf Kosten einer wirklichen in anderen ganz ähnlichen Fällen (vgl. oben S. 523 f.) nach den herkömmlichen Principien gerade die Kürze andeuten soll. Nun, dem gemäss müsste ja, was von anderen Doppelconsonanten gilt, vernünftiger Weise auch von hh gelten und das ä in pähhe gleichfalls kurz ausgesprochen werden. Im Deutschen aber ist es ja Regel, dass wenn h einem Vokale unmittelbar nachfolgt, dieser gedehnt wird. Wie soll sich nun da selbst ein Deutscher ohne besondere mündliche Anweisung zurecht finden? Und dennoch will man stets bei dem Alten unverändert bleiben, will man die vielfachen unvermeidliche Verwirrungen veranlassenden Inconsequenzen nicht ablegen und so immerfort die Erlernung der Sprache allen, besonders aber den armen Ehsten selbst, unendlich erschweren! Warum nicht lieber die Doppelconsonanz überall aufgeben, ausgenommen da, wo sie auch in der Sprache wirklich vorhanden ist, statt dessen die Dehnung der Vokale besonders bezeichnen und z. B. statt sabas saabas, sâbas oder sābas, statt juse juuse, jûse oder jūse, statt pä pää, pâ oder pā schreiben? In Betreff des »pähhe« bemerke ich noch, dass es wol richtiger auch im Auslaute statt e ein ä haben müsste, wie auch Ahrens noch in seiner Grammatik S. 53 und Hupel im Wörterbuche S. 452 unter Kopf pähhä schrieb (vgl. finn. päähän).

25 — 28. Bei amba steht hier F. mit seiner consequenten Auslassung des *h* im Anfange der Wörter ganz allein, eben so wie der erste ungenannte revalsche Uebersetzer seinerseits in Hinsicht der Assimilation des *b* (hammad) auch im Plural, gleich dem libischen ammad. Doch gilt dies eigentlich nur von den livländischen Liben zu Neu-Salis, bei denen der ehstnisch-finnische Singularnominativ hammas bereits in amm verstümmelt ist. In Kurland dagegen lautet derselbe

Casus noch ämbas, im Plural ämbyd, ambydi oder ambidi (Infinitiv) und ambis (Inessiv). Doch hört man daneben auch ammyd und ammedi. Es versteht sich von selbst, dass hier überall beide m gehört werden müssen und also auch bei dem hammad, falls diese assimilirte Pluralform im R. Statt finden sollte. In dem Falle würde jedoch bei dem verkehrten bisherigen ehstnischen Schriftsysteme nur der Grammatiker sicher wissen können, dass hier eine nicht nur scheinbare, sondern wirkliche Doppelconsonanz da sei. So führt eine Verkehrtheit zur anderen. Sonst sollte man denken, es sei die natürlichste Forderung, dass man richtig zu lesen verstehe, ehe man anfängt die Grammatik zu studiren. Im Ehstnischen muss man umgekehrt diese studirt haben, ehe man einmal richtig lesen kann. — Pahemast tugewam des A. und tugewam kui pahem des F. verhalten sich zu einander wie im lateinischen firmior laeva (sc. manu) zu firmior quam laeva (sc. manus). Ausser dem Elativ, wie hier pahemast, wird bei Vergleichungen im E., gleich dem Finnischen, der Comparativ auch mit dem Infinitiv construirt, z. B. R. suurem mind, D. suuremb mino, F. suurempi minua grösser als ich. — Ha bei M. ist ein Schreibfehler statt hä. — Karw, Finnisch karwa, ist die allgemeine Benennung für thierisches Haar überhaupt und dessen Farbe im Gegensatz zu dem besonderen Namen für das Haar des Menschen hius oder juus, F. hius. Indessen wird von den letzteren wenigstens das F. hius (im Singular) nicht gerne gebraucht, sondern statt dessen von einem einzelnen menschlichen Haare das zusammengesetzte hius-karwa, E. juuskarw oder juukse-karw, buchstäblich: des menschlichen Haares Haar.

29 — 32. Im E. ist kont, im Plural kondid, allerdings ein Synonym von luu Bein, Knochen*); wird aber daneben im D. auch noch besonders vom Knöchel am Fusse gebraucht. Im Finnischen heisst kontti der ganze Fuss, oder

*) Daher das figürliche kontwöras Knochengast von einem ungebetenen Gaste bei Hochzeiten, dem allenfalls nur noch die nachgebliebenen Knochen gebühren können.

vielmehr eigentlich das Schienbein, bei andern auch das Knie. Man könnte daher glauben, dass vielleicht Knöchel oder Gelenk die ursprüngliche Bedeutung des Wortes gewesen und dessen Stamm kääntyä sich biegen, wenden, von kääntää biegen, wenden, E. käända, sein möge; viel wahrscheinlicher lässt es sich jedoch auf die finnlappischen guondot steif, Finnisch kontettua oder kontottua, starr werden, und guondos, F. kontas, steif, starr, zurückführen. Daher auch F. kontta Steifheit. Alle diese finnischen Wörter werden zwar jetzt bloss in Bezug auf die Kälte gebraucht; diese Beschränkung ist aber sicherlich späteren Ursprungs, auch nicht im Finnlappischen besonders hervorgehoben. — Die eigenthümliche D. Conjunction ent aber ist offenbar identisch mit der finnischen Partikel entä oder entäs. Renvall gibt ihr (Tom. I. p. 44) zwar die Bedeutungen: «quid, quid si, sin quidem, G. wenn aber, vielleicht dass, wenn gleich, wenn auch»; sie wird aber auch schlechtweg in dem Sinne von aber gebraucht, und zwar namentlich, um auf etwas aufmerksam zu machen, was nach der Meinung des Redenden von anderen vielleicht unbeachtet oder vergessen sein könnte, z. B. wenn nach vorangegangenem Gespräche unter zweien über Sachen, die irgend wohin mitgenommen werden sollen (wie etwa: joko meillä nyt on kaikki? d. h. haben wir jetzt schon alles? — jo, d. h. eig. schon, nach finnischer Art das erste Wort des Fragesatzes im bejahenden Sinne wiederholend), ein dritter mit den Worten: entä tämä? aber dieses? etwas vorzeigt, um die Meinung der anderen zu erfahren, ob auch das mitgenommen werden solle. Beide Partikeln F. entä und D. ent sind übrigens nichts Selbstständiges, sondern das altnordische enda, sed, at (s. die Glossarien zu Olavii Syntagma de Baptismo, Hafniae 1770, Sagan af Gunnlaugi Ormstungu ok Skalld-Rafni, ebendas. 1775 und Lexicon islandico-latino-danicum Biörnonis Haldarsonii ibid. 1814. Vol. I. p. 182), gewöhnlich enn, Dänisch noch heutiges Tages end, Schwed. änn und än. Dass die Ehsten und Finnen schon in sehr alten Zeiten ihr ent und entä von Skandinavien her bekommen haben, beweist der Umstand, dass end und änn gerade in

dem adversativen und conditionalen Sinne in beiden Sprachen nunmehr bereits selten geworden sind, wogegen sie während des Mittelalters in Dänemark sowol als in Schweden (hier zum Theil noch in der Form enn und en) äusserst häufig im Gebrauch waren. Neben diesen Formen fing dann schon æn als Uebergang zu den neueren än und änn zu erscheinen, auch wol um die verschiedenen Bedeutungen als (quam) und noch zu unterscheiden, die nunmehr eben die allgemeine für sie, so wie im Dänischen für end, geblieben ist. — «Pikkamisselt» in der ersten revalschen Uebersetzung und hier beim F. pikkamiste scheinen zu beweisen, dass die Assimilirung des tk in kk jetzt schon auch im R. Dialekte um sich zu greifen anfängt. Ob sie aber schon so allgemein sein kann, dass auch in der Schrift das ältere tk aufzugeben sei? Von Hupel werden die sämmtlichen Formen mit kk noch ausschliesslich dem D. Dialekte zugeschrieben. Statt seines pikkamissi finden wir hier bei M. für D. überhaupt pikkamisse, wie früher schon in W. — Das von Ahrens allein hier gebrauchte Wort thas bedeutet wol, wie im Finnischen, eigentlich eben, glatt, gleich, gleichmässig, daher oft in abgeleiteter Bedeutung gelinde, sanft, suchte jangsam; es dürfte also weniger passend gewählt sein. — Dass ta eine ähnliche Zusammenziehung aus tema sei, wie im Libischen ta aus tæma und im Finnischen tää aus tämä, ist schon zuvor (s. diese Mélanges, 2. Livr. S. 194) bemerkt und ebendaselbst dieses Pronomen weiter erörtert worden. — Sehr bemerkenswerth ist es, dass der ungenannte Verfasser der ersten revalschen Uebersetzung in Hinsicht des anlautenden h in hennast ganz allein geblieben ist, ohne Nachfolge weder bei F., dem gerade das Gegentheil Princip ist (vgl. oben S. 533), noch bei A. zu finden. Das ist ein Beweis, dass wenigstens bei diesem Worte h im R. zwar längst vielleicht das Nährecht, aber doch noch nicht allen Grund und Boden verloren hat, und kann mithin auch zur ferneren Bestätigung meiner in diesen Mélanges, 2. Livr. S. 220 dargelegten Ansicht über den Ursprung des Wortes dienen. — Aus meinen ebendaselbst gegebenen weiteren Erläuterungen erhellt, dass «ma peale mahha» eigentlich wol dem Deutschen nach wörtlich genauer sei als das

maha allein bei Ahrens. Diesem wird wol die lautliche Wiederholung eines und desselben Wortes missfällig vorgekommen sein, und zwar um so mehr, da durch die kürzere Fassung des Satzes wesentlich nichts verloren geht. Uebrigens gilt hier von der Form »mahha« in Betreff der richtigen Aussprache des inlautenden *a* dasselbe, was oben S. 534 von »pähhe« bemerkt wurde. Ist jenes *a* kurz, so schreibe man das Wort maha, wenn lang entweder maaha, oder mâha, oder mäha; in keinem Falle aber mahha. — Zwischen peale und pêle (d. h. pêle) ist nach Hupel der Unterschied dialektisch, eben so wie im Finnischen peällä und päälle. Und es muss jener Unterschied selbst innerhalb des revalschen Dialektes vorkommen, weshalb Ahrens in der Grammatik S. 19 mit Unrecht das Bestehen beider Schreibweisen neben einander rügt, es sei denn, dass man die eine oder die andere für die allein gültige in der Schrift erheben wolle, wie es im Finnischen mit päälle bisher der Fall gewesen. Eine dritte, auch bei Hupel vorkommende, der oben angeführten finnischen dialektischen Verschiedenheit analoge Schreibweise peäle wird von Ahrens ebendaselbst mit der Behauptung, den Laut eä könne nie vor, gänzlich verworfen. — Der Ehste hat kein eigentliches Wort für das Schiessen, wie der Finne (ampua) und der Lappe (in Schweden ambot und vuocet, in Norwegen bâcet, von baccet retendi, relaxari), sondern bedient sich um die besagte Handlung zu bezeichnen des Verbum lasta lassen, loslassen, mit hinzugefügtem oder subintelligirtem püssiga (vgl. Hupel's Wörterbuch S. 527), d. h. mit der Büchse. Gerade desselben Verbum last bedienen sich auch die Liben sowol in Liv- als in Kurland, und zwar meist absolute; zuweilen aber setzen sie das Subst. luod (in Kurland lõd, oder lyõd), Finn. luoti oder luoti, E. loot, lood (vom niedersächsischen Lood, schwedischen lod), Schiesskugel hinzu. Ein ähnlicher figürlicher Gebrauch wird in den romanischen Sprachen vom Verbum für ziehen gemacht, Französ. tirer, Spanisch und Portugiesisch tirar, Italien. tirare.

33 — 36. »Schwarze Federn« lässt sich auf doppelte Art auffassen, nämlich entweder, dass unter den Federn auch

schwarze sind, oder auch dass die Flügel blos aus schwarzen Federn bestehen. Daher die verschiedenen Constructionen: bei A. muste sulgi im Infinitiv, bei den zwei andern aber nustad sulled (suled) im Nominativ. Beiläufig bemerken wir zugleich, dass entweder, wie bei A., tiibades oder tibades oder tibades statt tibades geschrieben und eben so auch die Dehnung des Vokals i in siwun bezeichnet werden müsste. — Schon Hupel bemerkt S. 11, dass unter den Vokalen besonders o mit u häufig verwechselt werde. Das heisst mit anderen Worten richtiger, das ursprünglichere u ist häufig in o entartet. Diess ist eine natürliche und mit anderen Sprachen gemeinschaftliche Erscheinung, mögen auch die Schriftsteller selbst nicht selten zum Verderben beigetragen haben. Erst wenn das oft zu spät ist, fängt man an zu vergleichen und zu untersuchen, was das richtigere sein möge. Durch diese allgemeine Bemerkungen habe ich keinen Tadel gegen den ungenannten Verfasser der ersten ehstnischen Uebersetzung beabsichtigt, bin im Gegentheil überzeugt, dass er nur treu die Volkssprache habe darstellen wollen, wenn er hier sinnol geschrieben hat gegen das ursprünglichere, mithin richtigere sinnul (wie im Finnischen) bei A. und M., wie er schon in den Phrasen 18 und 19 auch sinno, d. h. sino, schrieb und dafür nicht nur F. und M. zu Nachfolgern hatte, sondern auch schon Hupel zum Vorgänger, der für den Genitiv sing. der ersten zwei Pronominalpersonen namentlich blos minno und sinno, zusammengezogen mo und so, aufführt. — Es mögen daher diese Formen mit dem entarteten Auslautsvokal schon zu Hupel's Zeit sehr allgemein, wenn nicht die allgemeineren, gewesen sein, zumal da er unmittelbar nach sinno oder so (S. 62) im D. für seinen sogenannten Dativ sinnule oder sulle oder sinnole angibt und eben dadurch an den Tag legt, dass er in der Auffassung der Laute zwischen o und u wol zu unterscheiden wusste. Wie wir aus den gedachten Phrasen ersehen, hat Ahrens das ältere, historisch berechtigtere sinu nebst sonst berichtigter Schreibung des Wortes wiederhergestellt. — Da der Vogelschnabel im R. sowol als im D. mit besonderem Namen eigentlich nok (finn. nokka) heisst, so hätte wol nönna, d. h. nöna,

Nase als Variante ganz wegbleiben können und sollen. — Das livländisch-libische vaj in der Bedeutung von scharf und spitzig ist, wie ich mich nach dem Druck meines vorigen Aufsatzes und der darin enthaltenen Erläuterungen zur Phrase 35 in diesen Mélanges, 2. Livr. S. 223 bei genauerer Durchsicht meines gesammten libischen Materials überzeugt habe, eine Verstümmelung von vajm und vajmi, wie anstatt vaj in Kurland noch gesprochen wird. Diess ist also die eigentliche, aber auch am meisten abweichende, L. Variante zum Aahofschen waib und D. waiw. — Die Aehnlichkeit der Phrase 36 mit 33, und namentlich der Objecte in denselben, weisse Eier und schwarze Federn, hat dieselbe Erscheinung, die doppelte Auffassung gleich verschiedener Constructionen hervorgebracht, indem einerseits munste sulgi und valgid mune bei A., andererseits aber munstad sulled (sulled) und valged munad (munad) bei F. correspondiren. Uebrigens ist der einfache Inessiv pesas (im Neste) beider wie kürzer, so mir ehstnischer als pesas (pesa) sees (im Innern des Nestes, vgl. in diesen Mélanges, 2. Livr. S. 190) der früheren ersten revalschen Uebersetzung. — Die von M. sogenannte gewöhnlichere Uebersetzung ist zugleich auch die genauere und hätte daher eigentlich voran stehen sollen. Die jetzt voranstehende bedeutet wörtlich: in seinem Neste sind weisse Eier.

37 — 40. Suitso in der ersten revalschen Uebersetzung gegen suitsu bei A. und F. liefert ein neues Beispiel der von Kurzem besprochenen Entartung des Vokals u in o. — Gar sehr hat es mich verwundert auch F. das Wort tulli (tuli), wenn auch in einem anderen Casus (tuld) wiederholen zu sehen, ohne das eigne Wort des R. Dialektes für Flamme leek einmal zu erwähnen, da er doch in der Parenthese kirret (von dem D. kirg) als auf Südharrien beschränkten Idiotismus anführt. Mögen die Ehsten sich auch des Wortes tuli Feuer gleichfalls für die Flamme manchmal bedienen, so kann doch eine solche Uebersetzung auf Genauigkeit nimmermehr Anspruch machen, und bildet hier eine Erscheinung, die dadurch noch um so auffallender wird, dass das obengedachte eigenthümliche Wort für Flamme, wie Masing's Ue-

Uebersetzung zu beweisen scheint, nicht mehr, wie noch bei Hupel, auf den revalschen Dialekt allein beschränkt, sondern auch bereits ins D. übergegangen und so allgemein ehstnisch geworden sein mag. Uebrigens hätte hier M. nicht leki, sondern, wie Ahrens, lecki schreiben sollen. — Noch muss ich bemerken, dass mir nunmehr das Schlusswort dieser 37. Phrase aissa, abgesehen von der gewöhnlichen fehlerhaften Doppelconsonanz, auch in Betreff der Endung *a* im Vergleich mit *i* bei A. und F. irgend einen Fehler zu enthalten scheint. — In der Phrase 38 hat F. für das Adverb geschwinde ruttu gegen rutto der ersten R. Uebersetzung (vgl. früher W. und hier M.). Eben so hat zwar auch Hupel, da jedoch bei demselben ruttu Eil, Hast und eine Menge Derivata theils für D., theils für R., aber auch als beiden Dialekten gemein eben mit *u* vorkommen, darunter die gleichfalls adverbialische Redensart D. ruttuga, aber auch mit R. gemeinschaftlich ruttoga bald, hastig, eig. mit Hast, mit Eile, so wäre es nicht zu verwundern, wenn umgekehrt auch statt rutto im R. ebenfalls ruttu gesprochen würde. — Die Partikel kui als, wie wird sicherlich in geschwinder Rede von den Ehsten, eben so wie von den Liven und von den Finnen sogar die noch vollständigere Form kuin, in blossen ku verkürzt, mithin auch dieses in die Schrift eingeführt werden; um so mehr wäre es wahrlich Zeit für Mond und Monat statt aller verkehrter Weise ku zu schreiben, das gedehnte *u*, womit dieses Wort ausdautet, zum Unterschiede von dem kurzen *u* in obiger Partikel, entweder mit Ahrens nach dem Beispiele der Finnen durch *uu*, oder noch besser durch *û* oder *ū* zu bezeichnen. — In Betreff des von M. zu tähhe, d. h. tähe, hinzugefügten taiwa vergleiche man in meinem früheren Aufsatze in diesen Mélanges, 2. Livr. S. 228, wo ich übrigens vergessen habe die Ungenauigkeit zu rügen, welche schon bei der ersten revalschen Uebersetzung sich darin herausstellt, dass der zweite Theil des Satzes dem Deutschen gegenüber durch die adversative Conjunction ägga, d. h. äga, gewöhnlicher aga, aber dem ersten Satztheile entgegengestellt worden ist, anstatt beide Satztheile durch aing oder ja und mit einander zu verbin-

deh. Dieselbe Ungenauigkeit haben sich auch F. (durch aggu) und M. (durch ent) zu Schulden kommen lassen. — Weikesem in der ersten R. Uebersetzung scheint mir jetzt gegen S. 227 meines früheren Aufsatzes nur eine natürliche Zusammenziehung aus weikesem des F. zu sein; wähhamb, d. i. wähamb, kleiner bei M. hingegen ist eine Variante zu dem eben so gewöhnlichen wähemb oder wähemp (wie im W. und im Finnischen), zumal da der Positiv D. ganz finnisch sowol wähä als wäha lautet. — Neben dem gewöhnlichen eile (finnisch eilen, eilän oder eilăin) gestern lässt sich nach der ersten Uebersetzung für R. auch darin das gleichfalls in W. und bei den Aahofschen Ehsten gebräuchliche eila als natürliche Variante denken (vgl. die R. Derivata eilane gestrig und eilatse vorgestern), schwerlich aber eilo, wie F. geschrieben hat. Auch die D. heila oder heilä gestern, heilane oder heiläne gestrig und ülle (üle) heilä oder heilätse vorgestern, eig. übergestern, stimmen ja gegen eilo und für die anderen angeführten R. Formen. Woher aber die im Anfange der gedachten Adverbia sich herausstellende Verschiedenheit zwischen den beiden Dialekten und ist die Aspiration im D. etwa eine später entstandene Prosthese oder, da diess schon an und für sich nicht eben wahrscheinlich ist, ist sie nicht vielmehr gerade das Aeltere und Ursprüngliche, im R. und im Finnischen hingegen ausgefallen, wie wir ja gesehen haben, dass *h* auch nicht mehr im W. und bei den Aahofschen Ehsten Statt findet, obgleich beide Mundarten sonst überhaupt, und zwar schon in örtlicher Hinsicht natürlich, eben an das D. sich anschliessen? Oder sollten gar am Ende die beiden in ihrem Anlaute verschiedenen Adverbia ganz oder doch zum Theil verschiedener Abkunft und daher gänzlich von einander zu trennen sein? Wir wollen es versuchen diese Fragen so weit es möglich zu beantworten und halten uns zuerst an das D. heila oder heilä. Was nun diess besonders anbetrifft, so sind beide Formen in lautlicher Hinsicht nur geringe Modificationen von dem beiden ehstnischen Dialekten gemeinschaftlichen hilja, D. auch hiljä, finnisch bloss hilja, finnlapp. hilje. Diese Wörter bedeuten im E. und Finnlapp. namentlich spät, daneben

aber E. auch: langsam, sacht, leise, sanft, still; im Finnischen sind umgekehrt diese Bedeutungen die allgemeinen, die von spät aber ist gleichfalls im Gebrauche und zwar keinesweges in so beschränktem Grade wie Renvall in seinem Lexicon Tome I. pag. 74 glauben machte.

Vergleicht man nun weiter selbst die Begriffe spät und gestern mit einander, so wird man bei genauerer Erwägung leicht einsehen, dass sie in einem nahen und natürlichen Zusammenhange stehen, unmittelbar oder vermittelst zwei anderer Begriffe: Abend und Nacht, welche von selbst schon in dem Begriffe spät mit enthalten sind und daher den natürlichen Uebergang von diesem zu gestern bilden. Ein solcher Entwicklungsprocess prägt sich auch in mehreren Sprachen mehr oder minder, aber deutlich genug aus, indem zwei oder mehrere von den angeführten Begriffen entweder durch ein und dasselbe Wort, oder durch Wörter, deren nahe Verwandtschaft und einerlei Abkunft man auf den ersten Anblick gleich einsieht, bezeichnet werden. So heisst im Persischen دی di gestern und دیر dir langsam, sachte, spät (ganz wie F. und E. hilja. Vgl. auch Pers پرن peren die Plejaden und Mondschein, als Erscheinungen der Nacht, aber zugleich gestern in پرندوش perendûš die Nacht des gestrigen Tages, پرندوار perendevâr und پرندو perendû die gestrige Nacht); im Hebräischen aber אֶמֶשׁ emeš zugleich vorige Nacht oder Abend und Nacht überhaupt und gestern. Besonders häufig schliessen sich an einander gestern und Abend, weil man vom gestrigen Tage sich zunächst den Abend denkt, wie vom morgenden zunächst den Morgen, woher denn auch andererseits die Begriffe morgen und früh oft zusammenfallen, z. B. selbst in dem deutschen Morgen für cras sowol als mane; und im Finnischen huomena, Lib. uomd (s. diese Mélanges, Livr. II. S. 230). Als entgegengesetzte Beispiele der nahen Verwandtschaft namentlich zwischen Abend und

gestern führe ich hier nur an: im Arabischen أمس emse (hebräisch, wie wir oben sahen, אֶמֶשׁ emeš) von أمسى emsâ[a] oder imsâ[a] vesperascere (vgl. مسا mesâ vespera); im Armenischen երեկ ereg zugleich Abend und gestern; im Türkischen گیجه gic̆e pro گج gec̆ sero, tarde und گیجه giže oder geže nox, vespera, heri vesperi und nocturnus, hesternus, tatarisch aber in Sibirien كچ ausgesprochen kic vespera und كچه ausgesprochen kicæ heri; Baschkirisch كيس kis vespera und كيسه kisæ heri und in verschiedenen kamtschadalischen Mundarten âtyku, attakyng, onûman Abend und âty, âtyk, numân gestern. Aehnliche Beispiele finden wir auch in näheren und den nächsten Sprachen, wie Russisch вчера (Slawisch вчера) gestern von вечеръ (Slaw. вечеръ) Abend; Lettisch wakkar Abend und wakkars gestern; Litthauisch wákar Abend und wákaras gestern. Gestützt auf diese Beispiele und Analogieen würden wir nun auch das heila oder heilä (gestern) des ehstnisch-dörptischen Dialektes zunächst und namentlich mit dem gleichfalls D. hilda oder, ohne Aspiration, ilda zusammenstellen, wenn es nachgewiesen werden könnte, dass das letztere Wort statt der demselben zugeschriebenen Bedeutungen spät und neulich, oder neben diesen, diejenige entweder einst gehabt oder etwa noch provinciell hätte, welche dem finnischen mit dem D. ilda identischen ilta eigenthümlich ist, nämlich die rein substantivische des Abends. Von dieser Bedeutung ist jedoch im D. keine Spur zu finden, und so müssen wir wol bei der zuerst gedachten unmittelbaren Verbindung des heila mit hilja verbleiben, und zwar um so mehr, als die Uebersetzung der Phrase 40 in die Mundart der Seltenhofschen Ehsten im Walkschen Kreise für gestern neben dem Aahofschen und Werroschen eila nach lettischer Bezeichnungsart ilks darbietet, das heisst also ilja, mit Ausnahme des abgefalle-

nes Hauchers im Anlaute ganz dasselbe Wort als hilja. Wie nun hier das h abgefallen, im A. und W. aber ausserdem noch durch weitere Modificationen zu eila geworden, so lässt es sich wol annehmen, dass auch im R. eile auf dieselbe Art aus hilja sich gebildet habe und in Gegensatz zu dem D. heila getreten sei. Zur Bestätigung der angedeuteten Abkunft des R. eile parallel mit den D. Formen dafür, scheint noch ausserdem ein anderer beachtenswerther Umstand dienen zu können, der nämlich, dass in der R. Bibelübersetzung die hebräischen Synonyma für gestern, das vorhererwähnte אמש, und תמול und אתמול, oder אתמול und אמש, zwar meistens durch das heutige eile und dessen adjectivische Derivatum eilne gestrig wiedergegeben werden, statt derselben aber doch auch durch hilja und hilline, von denen das letztere, da hilda im R. nicht existirt, für ein Derivatum namentlich von hilja angenommen werden muss. Uebrigens kommen hilja und hilline auf solche Art, so viel ich weiss, jedes nur einmal vor, hilja in Hiob's 30, 3 «hilja olnud ärrahäwwitaminne ja ärraraiskaminne», nach Luther's Uebersetzung: «(Einöde) neulich (im Hebräischen אמש) verdorben und elend worden»; hilline dagegen in Hiob's 8, 9 «meie olleme hillisest aiast», nach Luther «wir sind von gestern her» (Hebr. תמול אנחנו). Beide eigentlich spät bedeutenden Wörter, hilja und hilline, müssen also noch zu der Zeit, als die heilige Schrift ins Revalsche übersetzt wurde, ausser der eben angeführten Bedeutung und ausser den anderen damit zusammenhängenden, welche oben bereits für hilja nach Hupel angeführt wurden und nach Everth's Ergänzungen zu dem Hupelschen Wörterbuche in Rosenplänter's Beiträgen zur genaueren Kenntniss der ehstnischen Sprache, Heft 5. S. 54 ebenfalls für hilline Statt zu finden scheinen, auch noch im Sinne von gestern und gestrig im Gebrauch gewesen, dieser Gebrauch aber bereits im Schwinden begriffen und dafür die neueren Formen eile und eilane oder eilne überwiegend geworden zu sein. Dass nun diese neueren Formen eben aus dem hilja sich entwickelt

haben, wird zugleich aus allem Angeführten so sehr wahrscheinlich, dass wir keinen Anstand nehmen würden das R. in dieselbe Kategorie mit dem D. zu stellen, wenn nicht andere eben so plausible oder noch plausiblere Etymologieen zur Erklärung des R. eile sich herausstellten, sobald man von der Analogie des dörptischen Dialektes absieht und sich zur genaueren Betrachtung der Ausdrucksformen für den Begriff gestern in anderen nachbarlichen und verwandten Sprachen wendet. Darunter ziehen vorerst die finnischen eilen, eilän und eiläin unsere Aufmerksamkeit auf sich, da dieselben in formeller Hinsicht dem R. eile so ähnlich sind; dass dieses nach dem Verhältnisse, worin das Ehstnische überhaupt zum Finnischen steht, weiter nichts zu sein scheint als blosse Verstümmelung aus jenen und besonders aus dem sehr gewöhnlichen eilen. Was nun dieses nebst dessen Nebenformen anbelangt, so liessen sie sich zwar zur Noth ebenfalls auch unmittelbar oder mittelbar durch ilta Abend auf hilja spät zurückführen und daraus ableiten; allein eine solche Ableitung scheint aus dem finnischen Gesichtspunkte schon an und für sich gesucht und gezwungen, daher schon a priori mehr als unwahrscheinlich, wogegen eine andere Erklärung der gedachten finnischen Adverbialformen, und somit auch des R. eile, logisch eben so natürlich, formell aber weit leichter und natürlicher sich von selbst darbietet, nämlich aus esi das Vorn oder Vordere. Davon als Casus adessivus die Partikel edellä vor, voraus, im sawolaxischen Dialekte mit Elidirung des d eellä, zusammengezogen eel, ganz wie im Ehstnischen; aber auch ellä (vgl. bei Renvall Tom. I. p. 36 unter dem Derivatum edellimmäinen, Sawol. eellimmäinen l. ellimmäinen der vordere). Dieses ellä auf den Zeitabschnitt Tag angewandt ward von selbst ein Ausdruck für gestern (buchstäblich am vorderen oder vorigen Tage), der indess von Seiten seines Ursprunges mehr substantivisch als adverbialisch zu sein schien und dem man daher, als man nicht mehr auf den Ursprung reflectirte, die bei Substantiven, wenn sie adverbialisch gebraucht werden, in solchen Fällen gewöhnliche adverbialische Endung in hinzufügte und so aus ellä eiläin, verkürzt eilän und

eilen, machte. Allein diese heutigen Ausdrucksformen für gestern gehören blos dem Westfinnischen und der Schriftsprache an; im Ostfinnischen spricht man dagegen bei den Abkömmlingen des karelischen Stammes eklän und eglän (im Olonetzischen nach revalisch-ehstnischer Art verstümmelt, doch mit Beibehaltung des ursprünglichen *i*, egläj), und es lassen sich die westfinnischen efläin, eiläh und eilen mit Unterstützung mancher Analogieen auch eben als blosse Einwirkungen von jenen karelischen eklän oder eklen und eglän oder eglen erklären, wodurch also die aufgestellte und formell äusserst natürliche Etymologie ganz aufgehoben wird, es sei denn, dass man für das Finnische einen doppelten Ursprung lokal- und stammgemäss statuire, wie wir nunmehr bereits für das Wahrscheinliche annehmen müssen, dass dies auch mit dem revalisch-ehstnischen eile der Fall sei. Forschen wir nun weiter nach einer Erklärung namentlich der angeführten karelischen Formen, so kommen wir wieder auf denselben Ideengang zurück, den wir bereits für das D. heilä oder heilä als den leitenden nachgewiesen haben, und finden somit dafür auf dem tschudischen Sprachgebiete selbst eine neue Bestätigung. In allen lappischen Mundarten hängen die gegenwärtigen Ausdrücke für Abend und gestern zusammen. Man vergleiche schwed.-lapp. ekked oder ekkes, finnlapp. oder norweg.-lapp. ekked, in den zu Finnland gehörenden lapp. Mundarten zu Utsjoki ekkied, zu Enari eked, zwischen diesem Orte und dem nördlichsten Finnland zu Sotnbio ehed, zu Kuolajärwi ekked, in nachbarlichen russischen Nuorti-lappischem ekkes Abend mit ikto, ifti oder jifti, ikti oder jikti, iehte, jæhtä, jehta und johta gestern, und man wird, zumal wenn man erwägt, dass auch sonst in den lappischen Dialekten die Consonanten *f*, *h* und *k* häufig wechseln, an jenen von mir behaupteten Zusammenhang eben so wenig zweifeln können, als an die gleich offenbare Identität der angeführten lapp. Formen für Abend mit dem finnischen ehto als Synonym zu ilta. Dies angenommen, wird die ursprüngliche Bedeutung der oben für gestern aufgezählten sämmtlichen lappischen Wortformen eigentlich: am Abende gewesen sein. Aber in denselben

doppelten Sinne mag man im Lappischen ehemals auch ekedeld oder eketeld, wenn nicht gar ekedel oder eketel, gesagt haben, wiewol in der neuern Zeit der finnische Allativ mit den 2 anderen auf die äusserliche Räumlichkeit sich beziehenden Casus bis auf wenige Spuren aus der Sprache verschwunden ist (vgl. Rask's Rasonneret lappisk Sproglære S. 36 ff.), so dass man jetzt in anderen Casus entweder (schwed.-lapp.) ekeden oder (finnlapp.) ekedest spricht. Bei so bewandten Umständen darf man mit um so grösserer Wahrscheinlichkeit für das nachbarliche Karelische, nach der Analogie von ehtoilla, ehtoilla, ehtol und illalla, illal im Finnischen, ein ekedel oder eketel, zusammengezogen ektel, ektl, ekl und eklä, ekle annehmen, woraus dann später aus ähnlichen Gründen als oben bei eilä, eläin oder eklen und eglän oder eglen namentlich für den Begriff gestern sich entwickelt und zwar zum Theil wenigstens, wenn nicht allein, durch Erweichung der gutturalen *k* und *g* auch den westfinnischen eiläin, eilän und eilen ihren Ursprung gegeben haben. Da nun die gedachten karelischen Wortformen in ganz Ostfinnland vom weissen Meere und der lappischen Sprachgränze an bis zum Ende des finnischen Meerbusens und da herum im Wiburgschen und in Ingermanland bis zur Gränze des revalisch-ehstnischen Sprachgebietes herrschend sind, ja merkwürdig genug dann noch in Kurland in den dortigen libischen egli, egil, eggid, egl wieder zum Vorschein kommen, so scheint es, als habe man auch das R. ehstnische eile, wo diess nicht durch blosse Aphaeresis im An- und durch Abschwächung des *a* in *e* im Auslaute aus dem D. heila entstanden ist, namentlich als blosse Erweichung und Verstümmelung des karelischen eklen oder eglen aufzufassen. In dem sich dem R. nahe anschliessenden livländisch-libischen jêli ist jede Spur von dem hingegen in Kurland noch erhaltenen *g* bereits verschwunden. — Dass neben dem öhte (= Nomin.), wie bei Hupel und in der ersten R. bezeichneten revalschen Uebersetzung, auch öhta adverbialisch für abends gebraucht werde, ersehen wir nun aus den Uebersetzungen Ahrens's und Fählmann's (vgl. des Ersteren Grammatik S. 44. §. 73). Das Substantivum öhto

selbst ist ganz offenbar nur eine lautliche Modification vom finn. ehto und somit auch verwandt mit sämmtlichen oben bereits aufgezählten lappischen Nuancen desselben Wortes, ebenso wie andererseits das D. öddang, d. h. ödang (daher Genit. ödango und Adessiv ödangul adverbialisch: abends). Man könnte sie für Fremdwörter halten, entlehnt aus dem schwedischen aftan, altnord. aptan; allein es kommen von ihnen Analoga auch in anderen und namentlich ferneren tschudischen Sprachen vor. So ersehe ich aus einer kleinen von Pallas nachgelassenen handschriftlichen Sammlung wogulischer Wörter, dass zu seiner Zeit der Abend von den Wogulen um Werchoturje ét, an der Soswa eete und im Kungurschen ity genannt worden sei. In einer anderen handschriftlichen Wörtersammlung gleichfalls aus dem vorigen Jahrhunderte sind angezeigt: an der Tschussowaja éte, im Pelymschen iti, an der Soswa édi und im Ostjakischen: am Wasjugan, Lumpokolsk, Salym, ebenso wie am Irtisch zu Damiansk íten*), am Jugon itna, am Obdorsk jétna. Die letzten 2 Wörter mit auslautendem *a* scheinen ein Versehen oder ein Missverständniss in sich zu schliessen; denn in einem handschriftlichen russisch-ostjakischen Wörterbuche von einem nunmehr verstorbenen Priester Wologodskij, welches ich in den Jahren 1840 und 1842 ex officio zu durchsehen hatte, stand für вечеръ (Abend) nach der obdorskischen Mundart ётна (also nach den Regeln der russischen Aussprache jétn), daneben aber вечеромъ (am Abend, abends) ётна (jétna), was mit dem finnischen in demselben Sinne gebrauchten Inessiv von ehto ehtona (schwed.-lapp. ekeden) ganz übereinstimmt. Merkwürdig ist es aber, dass in demselben Wörterbuche neben den angeführten jétn und jétna auch für eine andere Mundart (die Berezovsche) íla und ilána stand, so dass man also die beiden finnischen

*) Castrén in seinem neulich herausgegebenen Versuche einer Ostjakischen Sprachlehre hat in dem angehängten Wörterverzeichnisse S. 81 ідаі und im Surgut ітн (d. h. itn), damit das finn. ilta statt ehto vergleichend.

Synonyma für Abend ehto und ilta auch im Ostjakischen dialektisch neben einander wieder findet. Hierher gehört auch noch das Ungrische est und este (sprich ést und éste) = finn. ehto, da in jener Sprache das finn. h zuweilen durch s (d. h. ś) vertreten wird, z. B. U. savanyú F. hapan sauer, U. seb F. haawa Wunde und U. sóhajtani (auch im Lappischen śuokatet, śuokket) F. huowata (statt huokata, Präsens huokaan) seufzen. Alle jene zum finn. ehto stimmenden Wörter für Abend stehen übrigens wie in reeller natürlicher, so auch in formeller sichtbarer Verwandtschaft mit den Bezeichnungen der Nacht, und namentlich Ostjak. am Salym, Obdorsk, Beresov und zu Damiansk åt, zu Lumpokolsk jig, am Wasjugan ej; Wogul. an der Soswa ét und ji, an der Tschussowaja gü, zu Pelym gi, um Werchoturje ji; Ungr. éj; Perm. oj, Zyrjän. voj, Wotjak. uj; Tscheremiss. jut und jyt, Mordw. vjæ; Lapp. zu Enari igge, in Norwegen igj, zu Utsjoki idja, russ.-lapp. id, ji und ej; schwed.-lapp. ija, zu Sombio ije, zu Kuolajärvi yiji; finn. yö, ehstn. vielleicht ebenso, in der Schriftsprache ö oder richtiger öö.

41 — 44. Auch Hupel hat schon für D. täämba neben dem eigentlich richtigeren täämbä (denn die Sylbe bä stammt von päiw Tag her, vgl. in diesen Mélanges, Livr. II. S. 230), und sowol S. tehmba als W. temba bestätigen das Vorhandensein des *a* statt *ä*, wie diese beiden Vokale namentlich im D. Dialekte häufig im Auslaute neben einander vorkommen, ein Beweis, dass die finnische merkwürdige Vokalharmonie auf die gedachte Mundart gar keine Anwendung findet. — Mit der auch in anderen Sprachen allgemeinen und natürlichen Verwechselung der Vokale o und u (vgl. auch oben S. 539) im Auslaute des nachfolgenden Wortes, das Fählmann übrigens nach seiner Gewohnheit, und gewiss nicht ohne thatsächliche Berechtigung, ohne *h* im Anlaute schreibt (vgl. auch S., A., W., L. und oben S. 521 und 524 f.), hat die finnische Vokalharmonie nichts zu schaffen, und die beiden Selbstlauter stehen auch im Finnischen auf derselben Stufe der Veränderlichkeit. Am interessantesten ist bei diesem Worte die Nasalform (ng statt *k*) im D., also ein Gegenstück von ödang oben. — S. nejje, A. neia, W. næjjo oder,

wie hier bei M. für D. näije, L. néjs und F. näin dem R. nägin (ich) sah gegenüber mögen uns hier zur Unterstützung meiner in beschränktem Maasse oben S. 547 urgirten Ableitung des F. ejlen und R. eile aus den karelischen eklen und eglen dienen. Wie hier in allen Personen noch R. allein *g*, so hat auch das F. wenigstens in der dritten (näki und näkiwät) das *k* beibehalten, während es in den übrigen sich in *j* erweicht und eben dadurch auch das unmittelbar darauf folgende *i* verdrängt hat, weshalb man eigentlich richtiger auch näjn, näjt, näjmme und näjtte anstatt näin, näit, näimme und näitte (ich sah, du sahst, wir sahen, ihr sahet) schreiben sollte. Es klingen übrigens diese Wörter nicht allemal bloss ein- und zwei-, sondern auch zwei- und dreisilbig. — Statt vikkakari hätte M. für D. wenigstens mit Hupel wikkakaari schreiben sollen. — Die Selbstlauter *e* und *i* stehen im E., wie in anderen Sprachen, in demselben Wechselverhältnisse zu einander wie *o* und *u*, und daher bei F. össe, bei A. richtiger öise, gegenüber ösi der ersten durch R. bezeichneten revalschen Uebersetzung. Uebrigens kommt diese Form auch nicht bei Hupel vor, sondern nur öse und ösel. — Pääwa ajál bei Ahrens heisst wörtlich zur Tageszeit, ist also dem Deutschen: am Tage gegenüber ungenauer als Fählmann's päwal. Da das Substantiv, wenigstens nach Hupel, gerade im D. nur päiw heisst, im R. hingegen pääw und päwa, so sollte man denken, dass päewal des ersten revalschen Uebersetzers eher eine dörptische als revalsche Variante sei, da es eher aus päiwal entsprungen ist als aus pääwal oder gar aus päwal. Dass man im D. anstatt päiwal auch bloss päiwa sage, wie M. geschrieben hat, davon weiss wenigstens Hupel nichts. — Kas ist nicht bloss R., wie ich in diesen Mélanges, Livr. II. S. 235 aus Versehen angedeutet habe; sondern eine beiden ehstnischen Dialekten gemeinschaftliche Fragepartikel, wie man schon aus dem Hupelschen Wörterbuche S. 73 unter demselben kas ersieht und auch hier durch Masing's Uebersetzung bestätigt findet. — Hupel hat zwar in seinem Wörterbuche unter oskama nur »treffen, finden; errathen«; doch ist das kein Beweis, dass Ahrens hier ver-

steht unrichtig durch oskad wiedergegeben habe, mag auch übrigens möistad allgemeiner gebräuchlich sein. Im Finnischen würde hier das dem oskad entsprechende osaat ganz an seinem Platze sein, und auch das dient zur Bestätigung der Richtigkeit des von Ahrens gewählten Ausdruckes, dass der Pastor A. Knüpffer im 9ten Hefte der Rosenplänterschen Beiträge zur Kenntniss der ehstnischen Sprache unter Wörtern und Redensarten, die in Hupel's Wörterbuche nicht stehen, S. 69 das Derivatum von oskama «osaaw» namentlich mit der Bedeutung «geschickt» aufgeführt hat. — Zweifelhafter möchte das bei Ahrens nach oskad unmittelbar folgende kaa (auch) statt des gewöhnlichen ka beim ersten Anblick erscheinen; allein wie den finnischen Präpositionen kanssa, kansa und kans im E. sowol kasa als kaas (L. kâsn) mit gegenüberstehen (s. diese Mélanges, a. a. O.), so können auch als fernere Abkürzungen ka und kaa ganz gut neben einander bestehen, obwol das bequemere ka verhältnissmässig das bei weitem allgemeinere sein mag, wie dieselbe Partikel auch bei den Liben in Livland sowol als in Kurland lautet. Selbst die Präpositionen kasa und kaas erscheinen gewöhnlich enklitisch angehängt in der Form von ka oder ga (vgl. oben S. 521), L. aber in Livland gar bloss als -k, z. B. Jumalak mit Gott, tämk mit ihm, näntk mit ihnen, amak mit allem. — Da die Phrase 43: Wir reden die ehstnische Sprache von Masing selbst D. wiedergegeben ist: «Meije könneleme maa-keelt», so scheint die in der Parenthese am Schlusse der Uebersetzung der Phrase 44 enthaltene Bemerkung desselben, dass «makeelt könnelda» ungewöhnlich sei, eigentlich nur besagen zu wollen, das Verbum könelda werde in dem eigentlichen Dörptschen überhaupt bei fragenden Redensarten, wie die hier vorliegende, nicht, wie im W., namentlich hinzugefügt, sondern ausgelassen und nur suhintelligirt. Oder sollte man sich im D. in solchen Fällen, nach der Analogie von S., A. und L., etwa lieber des Verbum pajatada statt könelda bedienen?

Während ich mit der Ausarbeitung dieses Aufsatzes beschäftigt war, liefen bei mir Bemerkungen über den früheren ein, sowol von dem verdienten Pastor Ahrens, als auch von dem als fleissigen Sprachforscher bereits rühmlichst bekannten und gleichfalls in Ehstland selbst geborenen Oberlehrer der griechischen Sprache am Gymnasium zu Reval F. J. Wiedemann. Jene Bemerkungen der zwei gedachten und aller Achtung würdigen ehstnischen Gelehrten enthalten so viele weitere Erläuterungen und Belehrungen, dass ich gegen mein eigenes Interesse und vielmehr gegen das der Wissenschaft handeln würde, wenn ich die werthen Mittheilungen nach ihrer eigentlichen Bestimmung nur für mich behielte, ohne sie hier, an einem dazu so geeigneten Orte, der Oeffentlichkeit zu übergeben. Da es in der Natur der Sache liegt, dass nicht alles noch als erschöpft oder völlig erledigt betrachtet werden könne, im Gegentheil manches durch fernere Besprechung ein neues Licht gewinnen und einer völligen Erledigung erst näher gebracht werden dürfte, so werde ich meinerseits, wo ich es für zweckmässig und nöthig erachte, je nach Umständen erläuternde oder bestreitende Anmerkungen beifügen.

Zu der Note S. 165. Wiedemann. Die Bemerkung des Aahofschen Schreibers, «dass ee so ausgesprochen wird, dass es wie i lautet» klingt höchst sonderbar. Man müsste natürlich fragen: was hat ihn denn, da die Aahofsche Sprache doch noch keine feststehende conventionelle Orthographie hat, gehindert ii zu schreiben, wenn sein ee doch so lauten soll. Vielleicht findet diess Bedenken seine Erledigung in einer der Eigenthümlichkeiten des Marienburg-lettischen Dialektes, den Stender in seiner lettischen Grammatik angiebt, und der mir auch durch unsern Superintendenten Girgensohn, vorher Pastor zu Marienburg, bestätigt wurde. Das Lettische hat schon seine in der Schriftsprache durchgängig angenommene und befolgte Orthographie. Das ee der Schriftsprache, welches sonst, so viel ich bemerken konnte, ein gedehntes e bedeutet, von dem eh jedoch so verschieden, dass der Laut am Ende etwas breiter ist als am Anfange, also ëä, lautet bei den Marienburgischen Letten ë. Wenn man nun annehmen kann, dass der Aufzeichner der Aahofschen Phrasen, als nah des Lettischen

nicht des Ehstnischen kundig, beim Aufschreiben der ehstnischen Wörter der beiden Bauersprachen so viel wie thunlich sich derselben Schreibeweise bediente wie beim Schreiben des Lettischen, so liegt die Vermuthung nahe, dass er, wenn er das ehstnische mis zu hören glaubte, eben so doch mees schrieb, wie er z. B. das pins (Milch) seiner Letten peens zu schreiben gewohnt war.

Anmerkung. Durch das von Wiedemann Angeführte wird der sonderbare Inhalt und die Entstehung der übrigens nicht beide ehstnische Mundarten im oberen Aagebiete, sondern speciell nur namentlich die Aahofsche betreffende Bemerkung des Aahofschen Schreibers über die angeblich wirkliche Aussprache des von ihm in den ehstnischen Sprachproben angewandten ee allerdings genügend erklärt, ohne meiner Vermuthung über die etwas modificirte Beschaffenheit jener Aussprache im Munde der Aahofschen Ehsten im Geringsten Eintrag zu thun. Fügt ja doch der Schreiber selbst, gleichsam zur Entschuldigung, wenn seine durch die lokale lettische Aussprache begründete Auffassung der ehstnischen auf diese nicht ganz anwendbar sein sollte, unmittelbar nach der Bemerkung hinzu: „überhaupt ist die Aussprache, besonders der Vocale, sehr undeutlich.“ Was er hier von den ehstnischen Vokalen behauptet, gilt im Allgemeinen ganz besonders auch namentlich selbst vom lettischen ee, wie man aus den divergirenden Erklärungen desselben bei lettischen Verfassern deutlich ersieht. Fast ganz übereinstimmend mit dem, was Wiedemann selbst darüber ausspricht, schreibt Stender in der zweiten Auflage seiner lettischen Grammatik (Mitau 1783) zuerst S. 25 überhaupt: „will man das ee den Letten ganz genau nachsprechen, so muss man das e unvermerkt halb in a oder eigentlich in's ä hineinziehen, als: teesa recht, wahrhaftig, fast wie teäsa“, später aber S. 208 (wahrscheinlich dieselbe Stelle, worauf Wiedemann anspielt), das Auffallendste des Oberlauzischen Dialektes (im Oberlande) sei, dass einige Wörter wegen der groben Aussprache eine Idee gäben, die zum Lachen reitze, z. B. mihschi anstatt meeschi, mihstâ anst. meestâ und pisischu anstatt peeseeschu (vgl. v. d. Launitz im Magazin, herausgegeben von

der lettisch-literärischen Gesellschaft, 2r Bd. 2. Stück, S. 33). Rosenberger in seiner Formenlehre der lettischen Sprache (Mitau 1830) S. 6 gibt über das lettische ee folgende allgemeine Erklärung: «mit ee wird ein eigenthümlicher Laut der Letten bezeichnet. Aus dem deutschen *e* in dem Worte See, lang gehalten, fliesst die Stimme in einem zwischen *a* und *ä* in der Mitte liegenden Laut hinüber, und verliert sich in denselben. Einige Aehnlichkeit damit hat der russische Laut *ѣ* (in дѣло), mit dem Unterschiede, dass hier das Ende des Lautes betont ist; im ee dagegen ruht die Stimme auf dem *e*, dem ersten Theile des Lautes, und bricht schnell ab, sobald sie im *a* oder *ä* angekommen ist.» Ein Jahr vorher hatte der kurländische Pastor Hugenberger im oben gedachten Magazin, 2s Stück, S. 34 dem ee überhaupt schlechtweg die Aussprache i͡ä beigelegt, im Oberlauzischen aber wie *i*. Ein anderer Pastor Neander behauptet in seinen Anmerkungen zu Stender's Grammatik ebendaselbst, 2. Bandes 1s Stück, S. 7, ee werde im Lettischen weder wie das ee in Seele, noch auch wie ea oder eae ausgesprochen, sondern eher, wenn auch nicht ganz, wie ia oder iä; v. d. Launitz dagegen ebendaselbst 2tes Stück, S. 40 meint, man könne in der Aussprache nicht fehlen, wenn man das zweite *e* als *ä* hören lässt, also eä mit einigem Nachdrucke auf das erste *e* spricht. Wieder etwas modificirt ist Ulmann's Behauptung ebendaselbst 3. B. 1. St. S. 9, dass die Aussprache des Diphthongs ee richtiger einem mouillirten (in *i* verflössten) eä verglichen werde, als dem ieä oder eä allein. Dasselbe gilt aber auch von Pastor Hesselberg's Bestimmung in der neuesten lettischen Sprachlehre (Mitau 1841) S. 3. «das ee ist ein dem Letten eigenthümlicher Laut (wie das russ. *ѣ*), fast wie ein geschliffenes i͡eä, an sich gedehnt und keines *h* bedürftig». Aus dieser Zusammenstellung kann man entnehmen, wie sehr die Ansichten über die eigentliche Geltung des lettischen ee unter den Erklärern selbst schwanken. Einem ist *e* das vorherrschende Hauptelement des diphthongischen oder triphthongischen Lautes, dem andern *i*; doch scheint sich zumal bei den neueren das Uebergewicht auf die Seite des letzteren Selbstlauters hin zu neigen, und es ist in dieser Beziehung bemerkens-

werth, dass selbst Rosenberger in der im 9. B. 2. St. des oft gedachten Magazin gedruckten neuen Bearbeitung seiner Formenlehre (Formenlehre der lettischen Sprache in neuer Darstellung) sich nunmehr auch für *i* entscheidet, indem er S. 3 seiner wiederholten früheren umständlichen Erklärung gleich im Anfange hinter den Worten: lang gehalten namentlich den Satz einschaltet: »vor welchem (NB. e) noch ein ganz kurzes *i* gehört wird.« Doch fügt er freilich am Schlusse wieder hinzu: »das im ersten Anfange des Lautes gehörte *i* wird so leise ausgesprochen und verschwimmt so unmerklich in den folgenden, dass es fast gerathener scheint, es gar nicht zu berücksichtigen, um nicht eine dem Ohr sehr widerwärtige Verstümmelung des ganz eigenthümlichen Lautes ee zu veranlassen. Diese ist aber unausbleiblich, wenn das *i* entweder als isolirter Laut, oder gar als *j* vernommen wird. Das ee entspricht dem litthauischen ie, z. B. *dseedu* ich singe, gegenüber dem litthauischen *giedu*«, und dann noch in einer Anmerkung: »Der Diphthong ee zeigt in mehreren Fällen gleiche Geltung mit *i*. Das durch Litthauisches verderbene Lettische hat gewöhnlich *i* statt des ee der reinen ungemischten Sprache« u. s. w. So viel ich Gelegenheit gehabt habe, eigene Beobachtungen über die Aussprache des lettischen ee anzustellen — und das ist freilich meist nur bei solchen Letten geschehen, die in der Nachbarschaft eines tschudischen Stammes, der Liben, wohnten, die also auch ihrerseits auf die Letten selbst in der Aussprache Einfluss ausgeübt haben können —, hat das lettische ee in meinen Ohren stets als der finnische einfache Diphthong ie geklungen*) und glaube ich deshalb um so mehr auch jetzt noch bei meiner früheren Vermuthung über dieselbe Beschaffenheit des von dem Aahofschen Concipienten mit dem lettischen ee bezeichneten Lautes bei den dortigen Ehsten verbleiben zu müssen, mag auch das ee bei den Letten im Marienburgischen und im lettischen Oberlande überhaupt, wie *i* oder ii

*) Und was anders ist wol das russische ѣ im Inlaute der Wörter (z. B. in дѣлать), womit man ja, wie wir oben gesehen haben, namentlich das lettische ee zu vergleichen pflegt?

lauten. Spricht ja doch auch der bereits in der Note zur S. 165 hervorgehobene Umstand für meine Vermuthung, dass in der Phrase 8 das im A. weel geschriebene Adverb im S. dagegen gerade als wiel erscheint!

Zu derselben S. 165. Phrase 7. Wiedemann. Nädal ist auch bei unseren Ehsten das gewöhnliche Wort für »Woche«.

Anmerkung. Wie die Ehsten ihr nädal aus dem russischen недѣля oder vielmehr lettischen neddela, so haben auch die Finnen und Lappen ihre Benennungen für Woche: wiikko und wokko oder wakko aus dem Altnordischen vika, Angels. vica und vuca, dän. Uge entlehnt.

Zur S. 184 ff. Ahrens. Die libische Negationspartikel *ab* oder *ap* entspricht dem R. *ep*, welches aus dem F. eipä entstanden scheint, und noch jetzt häufig statt *ei* gebraucht wird, besonders vor olema: ep ole, ep olnud oder gar pole, polnud.

Wiedemann. Für die Identität des L. *ab*, *ap* mit der ehstnischen Negation spricht wohl vielmehr noch die esthnische Form ep statt ei. Man sagt sehr gewöhnlich ep ole oder 'pole=ei ole. Verbindungen mit anderen Verben sind mir zwar nicht gerade erinnerlich, doch habe ich in den eben herausgegebenen esthnischen Volksliedern von Neus auch gesehen ma 'p laula »ich singe nicht«. Hierbei erinnere ich mich eines Curiosums aus Wolfii bibliotheca hebr. Darin befindet sich ein von Rudbeckius jun. zusammengestelltes Verzeichniss von lappländischen Wörtern, welche hebräischen Ursprungs sein sollen, und darunter auch epe, welches er mit יפה zusammenstellt. — Mit der esthnischen Negation ep hängt vielleicht auch das Nom. compos. ebausk »Irrglaube« zusammen.

Anmerkung. Auch mir schien anfangs L. ab oder ap identisch mit E. ep, allein gar bald sah ich bei genauerer Erwägung mich genöthigt, eine solche Ansicht als oberflächlich und unhaltbar aufzugeben. E. *ep* scheint nicht bloss, sondern ist ohne allen Zweifel durch Zusammenziehung aus dem finnischen eipä entstanden, womit es auch Ahrens selbst schon in seiner Grammatik S. 91 ganz richtig zusammenstellte. Folg-

lich ist ep an und für sich eigentlich ein Compositum aus der mit dem Finn. gemeinschaftlichen, allein nicht selbstständigen, sondern aus dem Altnord. entlehnten Negationspartikel ei*),

*) Schon im Altnordischen kommt die Negation gerade in dieser Form vor neben eigi, egi und ecki oder ekki, jetztSchwedisch und Dänisch ej und icke, Dänisch ikke. Ihre (Glossar. Suiogothicum, Tom. I, p. 390, 973 sq.) leitete sie von dem griechischen ὲ und οὐχί ab, und auch Jac. Grimm in seiner deutschen Grammatik, Theil 3, S. 745 gesteht, dass jene neunordischen Verneinungen den griech. οὐ, vor Vokalen οὐκ, vor dem spir. asper οὐχ und mit verstärkter Bedeutung οὐκί, οὐχί auffallend gleichen; behauptet aber, diese hätten sicher einen ganz andern Ursprung und es könne ausser jener «fast zufälligen Aehnlichkeit» keine nähere Verwandtschaft zwischen den griechischen und nordischen Formen Statt finden. Später (S. 759 f.) wird οὐ mit οὐν und νύ zusammengestellt und das κ in οὐκ für ein Gutturalsuffix angenommen, das in dem lat. hic, sic, nec, nunc und in dem goth. sah, nih, nuh = nu, annuh = annu walte, eine allerdings seltsame Vermuthung, die auch Pott (Etymologische Forschungen, Theil 2, S. 134) gemissbilligt hat, οὐκ vom Sanskr. अवाक् avâk deorsum ableitend (vergl. Th. I, S. 274), wie auch Bopp (Glossar. Sanscr. p. 20) ὲ mit अव ava de, ab zusammenstellt. Was dagegen Grimm's auch von Pott gutgeheissene Erklärung (a. a. O. S. 738 ff.) der beiden nordischen Verneinungen anbelangt, nämlich des icke oder ikke, altn. ecki als Neutrum des suffigirten Pronomen eingi und für eitki, eitgi, eigentl. nullum, nihil, stehend, der Nebenform ej, altn. eigi aber als wahrscheinlich aus demselben Pronomen ohne Zwischenkunft des neutralen Kennzeichens t erwachsen, so wäre dawider und besonders die zweisylbigen Negationen gewiss vom skandinavischen Standpunkte aus um so weniger etwas einzuwenden, als das Neutrum vom eingi nallus in der That auch gerade ecki lautet (vergl. ebendaselbst S. 34), wenn es nicht auch eine von Grimm gänzlich übersehene noch einfachere und daher nach der schon von Ihre (l. c. sub Ej) gemachten Bemerkung vielleicht auch um so ältere Verneinungsform gäbe, die bloss e lautet und namentlich in dem altschwedischen Ostgothagesetze, nicht nur in der ältesten gedruckten Ausgabe dieses Gesetzes, sondern auch in zwei verschiedenen Manuscripten, unter den Varianten häufig genug vorkommt (s. Codex juris Sueo-Gothorum antiqui, Vol. II, p. 96 not. 24), 115 not. 64), 124 not. 64), 73) und 76), 131 not. 5), 139 not. 55), 143 not. 75), 145 not. 45), 147 not. 100), 9) und 27), 148 not. 46) und 66), 149 not. 80), 215 not. 56) und 231 not. 24). Vgl. Ihre l. c. p. 381 den Artikel E). Wie wenn nun dieses e in der That nach Ihre's

Meinung die einfachste und älteste Form der nordischen Negation und identisch mit dem hinter Verba und zuweilen auch Pronomina angehängten, auch von Grimm a.a.O. S. 715 ff. umständlich besprochenen, *a* der alten Poesie wäre, in der späteren Prosa nicht, wie er meint, erloschen, sondern nur in *e* entartet, bei allem dem aber also trotz des umgekehrten Gebrauches in der Stellung, wenn auch vielleicht nicht mit dem griech. *οὐ*, so doch mit dem a privativum, und mithin auch mit dem Sanskr. अ *a* privativum, sowie mit dem altnord. *ó-* oder *ú-*, schwed. *o-*, dän. *u-*, zusammenhinge, wie es auch die Herausgeber der grossen Kopenhagener Ausgabe der alten poetischen Edda (Edda Sæmundar hinns Fróda. Edda rhythmica s. antiquior, vulgo Sæmundina dicta 1787 — 1828), im Anfange der Glossare zu Pars I, p. 407 und II, p. 557 (cfr. p. 608 Egi (eigi, ei), von dem suffigirten meist poetischen *a* dafür halten; wie ferner, wenn die volleren gewöhnlichen prosaischen Formen ei, eigi, egi und ekki nichts als meist verstärkende Weiterbildungen von jenem älteren *e*, ursprünglich *a*, wären, und namentlich ei, jetzt ej, der streitigen Aehnlichkeit mit griech. *οὐ* unbeschadet, bloss paragogische Form, wie nej aus ne (vgl. Ihre a.a.O. unter *E*); egi und eigi (als eikä nebst ei auch ins Finnische übergegangen) durch Zusatz der suffixiven altnord. die Negation verstärkenden Partikel gi oder nach *t* und *s* ki (vgl. Grimm a. a. O. S. 33); ekki aber als Assimilation statt etki, nach Grimm entweder aus eitki, oder vielmehr ein etki anderer Art, da die ursprüngliche poetische vokalische Negation *a* häufig noch mit einem *t* verbunden und die nach Grimm's Meinung (s. ebendaselbst S. 715) ursprünglichere volle Formel eigentlich at war, die also nach der Entartung des einfachen *a* in *e* in der Prosa auch ein jenem at entsprechendes et erfordert und somit auch die schon von Grimm selbst (S. 738, vrgl. S. 766, wo von einer in Niederhessen gebräuchlichen verneinenden Antwort durch *ä* statt nä und im Amt Altenstein durch eie statt nein die Rede ist) vermuthete Entstehung eines ganz ähnlichen in der schwäbischen Volkssprache ganz allgemeinen et oder it statt nicht eine unerwartete, dem Norden wie Süden zu Statten kommende, Bestätigung findet? Und wie will man, ohne von einem ursprünglichen *a* auszugehen, unter den vielfachen Varianten der oben gedachten späteren Negationspartikeln in den alten schwedischen Provinzialgesetzen neben igh, ic, iki (s. das Glossar zum Westgötalagen in Corpus juris Sueo-Gotorum antiqui, Vol. I, p. 384 und 540 unter Eigh und Akki) namentlich akki (ibidem p. 12 und Östgötalagen, Vol. II, p. 156), akke (ebendaselbst p. 25), akc (Uplandslagen ebendaselbst p. 13) und ai (sehr häufig in Guta-Lagh, z. B. S. 61 ff. in Schildener's Ausg.) sich erklären, während dieselben sowol, als auch andererseits ihre Abkömmlinge im Lappischen (s. die Tabelle zu meinem

nicht*) und dem selbstständigen verstärkenden Suffixe *p*, welches Ahrens a. a. O. zwar ganz richtig mit dem finnischen

---

vorigen Aufsatze in diesen Mélanges, Liv. II, S. 185 f.) und das L. ab ed. ap bei dem Ausgange von einem ursprünglichen *a* auf dem von uns angedeuteten Wege eine leichte und allseitig genügende Deutung finden.

*) In einer Parenthese behauptet Ahrens a. a. O., die eigentliche Bedeutung von ei sei: er nicht; allein dies scheint nur so, wenn man im § 137 seiner Grammatik, worauf er den Leser zurückverweist, die finnische negative Conjugation mit allen ihren Personalendungen: en, et, ei, emme, ette, eiwät, vergliehen mit den ehstnischen, wie sie noch Hornung (im vorigen Jahrhundert) darstellte: en, et, ei, emme, ette, ewwad, vollständig vor sich hat. In der That ist der Form und Bedeutung nach ei, gerade so wie im Altnordischen, aus dem es eben in's Finnische und Ehstnische ohne alle Veränderung übergegangen, die reine Negation nicht, wie es denn auch im Finnischen nicht nur mit dem Verbum finitum, sondern auch mit dem Infinitiv verbunden wird, z. B. sinun tulee siana mennä, ei tässä istua, d. h. dir kommt es zu dahin zu gehen, nicht hier zu sitzen, für du musst dahin gehen, nicht hier sitzen, was nicht gesagt werden könnte, wenn ei nicht eben nur nicht allein bedeutete. Und gleich unstatthaft wäre ja sonst dessen durch Einfluss der andern umgebenden herrschenden Sprachen eingeführter moderner Gebrauch im Ehstnischen getrennt und neben den Personalpronomina: ei ma, ei sa, ei ta u. s. w. (s. vorhin in diesen Mélanges, Liv. II, S. 185), statt dass es, wie noch jetzt im Finnischen, mit denselben verbunden und in Folge dessen in die einsylbigen en, et (mit n für m und t für s, weshalb auch im Plural emme und ette für eim', eit', gerade wie ep für eip') zusammengezogen und verstümmelt gewesen. Möglich, ja wahrscheinlich ist es übrigens, dass im Finnischen auch die dritte Person sing. nach der Analogie der anderen einst ebenfalls mit dem Personalkennzeichen verbunden gewesen; da dieses aber blos aus einem *h* (von hän er, sie) bestehen musste, und die Formel also eih war, so lag es in der Natur der Sache, dass eine solche Formel nicht von Dauer sein konnte, und dass der Hauch am Ende wieder verschwand. Im Ehstnischen durfte für die dritte Person sing. um so weniger ein Pronominalsuffix aufkommen, als dieses dadurch, dass das eigentlich demonstrative tema oder temmä, abgekürzt ta, sich als drittes Personalpronomen festgesetzt hatte, ein blosses *t*, wie schon in der zweiten Person, geworden und folglich nur Zweideutigkeit entstanden wäre. Ueberdiess ist noch im Allgemeinen zu bemerken, dass gerade für die dritte Person ein Pronominalsuffix entbehrlicher war als

pa od. pä vergleicht und durch: eben, gerade erklärt, darin aber sich versieht, dass er dieser Partikel gleichfalls, zum Theil nach Hupel (Wörterb. S. 33), die Endung ep oder ap beilegt, ep nämlich nach Vokalen und ap nach Consonanten, statt dass er eben nur *p* als Verstümmelung eines früheren pa hätte angeben sollen, wie man aus den von ihm selbst angeführten Beispielen leicht ersieht, wenn man sie mit den entsprechenden finnischen Redensarten vergleicht; denn in seep se on, F. sepä se on, das ist es eben, wenn see die wahre Schreibart des bisher se geschriebenen Pronomens sein soll (s. weiter unten die Bemerkung zur S. 198), kann ja von gar keinem Vokale vor *p* die Rede sein, eben so wenig als in sedap ma ütlen, F. sitäpä mie juttelen, das eben sage ich, davon spreche ich, da der Infinitiv von see od. se gerade seda lautet. Im Elativ sest hingegen, wie überall in diesem Casus (z. B. jumalast von, eig. aus, Gott, tulest aus dem Feuer, F. jumalasta, tulesta in der Schrift, in der flüchtigen Alltagssprache aber freilich fast durchgängig schon auch jumalast, tulest), und im Adverb kül, F. kyllä und kyll genug, ist das ursprüngliche finale *a* bereits ausgefallen, und da muss man denn nach dem heutigen Standpunkte der Sprache das *a* vor *p* in den Beispielen sestap se tuleb, F. siitäpä (od. zuweilen ebenfalls abgekürzt: siitpä) sé tulee, daher eben kommt es und küllap, F. kylläpä, genug, d. h. mit besonderem Nachdruck wie schon genug, doch genug oder dergleichen, als einen blossen Bindevokal auffassen, eben so wie in needap need on, F. netpä net (od. gewöhnlich: nepä ne) on, sie gerade sind es od. sie sind eben dieselben. Nur in jubba d. h. juba, F. jopa, doch schon, aus jo schon in beiden Sprachen, ist das ursprüngliche pa, obzwar in ba erweicht, noch erhalten*). Wenn

für die beiden andern Personen, weil hier das Subject gewöhnlich und häufiger besonders ausgesetzt wird, wie denn auch die Finnen nicht selten in derselben Person des Plurals die Endung wät auszulassen und sich mit dem nackten ei des Singulars zu begnügen pflegen.

*) Hierher gehören auch 1) das im Hupelschen Wörterbuche S. 29 aufgeführte, aber schwerlich ganz richtig durch «auch nicht» übersetzte ebba, d. h. eba, als provinzielle pernauische Nebenform von der ge-

es nun ferner von der verstärkend negativen Partikel ep, womit das verstärkend positive *p* (aus pa) und ba, wie bisher, ja nicht verwechselt werden muss, bei Ahrens heisst, dass sie häufig (in der Grammatik nach vorangegangener richtiger Erklärung des Ursprunges dieser Partikel bedächtiger: zuweilen) statt ei gebraucht werde, und zwar besonders vor olema; so beweist das nur, dass das Bewusstsein von dem wahren Ursprunge und von der jenem Ursprunge angemessenen, aus allem Angeführten deutlich genug hervorgehenden eigentlichen, d. h. die im *e* versteckte Negation durch das angehängte *p* noch besonders nachdrucksvoll, und daher zuweilen adversativ, hervorhebenden, Bedeutung bei den Ehsten bereits zu schwinden anfange, und man sollte nicht so ohne weiteres, wie es besonders von Wiedemann geschieht, ep mit ei und ep ole oder 'pole mit ei ole gleichstellen, da doch ei ole bloss ganz einfach ist nicht, ep ole oder zusammengezogen pole hingegen, wie im Finnischen eipä ole od. eip'ole durchgängig und nur, ist allerdings nicht, ist in der That nicht, ist nicht einmal, ist doch nicht oder dergleichen bedeutet. — Nach diesen Erörterungen kann ich mich um so kürzer über das L. ab oder ap fassen. Hier ist nun das Interessanteste und Merkwürdigste eben der Umstand, dass selbst das Hauptelement, die Negation, in der reinen und ursprünglichen Gestalt als *a* auftritt; in der auf solche Art abweichenden reinen Negation aber besteht auch aller Vergleich der L. Partikel ab oder ap mit der E. ep, und die vermeintliche Identität beider stürzt sogleich zusammen, wenn man erwägt, dass das zweite Element *p* im L. zwar lautlich dasselbe wie im E. ist, sonst aber mit diesem nichts gemein hat, indem das L. sich hier vom F. sowol als E. dadurch unter-

---

wöhnlichen E. Negationspartikel ep und 2) ebendaselbst S. 218 R. ſebba, d. h. seba, D. ſebbä, d. h. sebä (F. ſepä, und sebbo (d. h. sebo], also trotz dieser seltsamen Variante eine Nebenform von dem oben angeführten seep, in den ironischen Redensarten: R. «sebba mo willi, ſebba mo assi» durch «ey das ist mir eine treffliche Sache»! wiedergegeben, und D. «sebbä mo assi, mes sinna ollet» durch «denk was für ein Kerl du bist», eig. etwa: das gerade sollte meine Sache sein, was du bist!

schleidet, dass darin gar keine Spur vom F. enklitischen pa oder pä, E. ba und *p* vorkommt. Bei so bewandten Umständen das L. Suffix *b* od. *p* allein dennoch für eine solche Spur zu halten, würde dann nur allenfalls zulässig sein können, wenn sonst gar kein Ausweg zur Erklärung jenes Suffixes übrig bliebe; allein einen solchen und für den vorliegenden Zweck vollkommen genügenden Ausweg kann man ja leicht finden, wenn man, wie ich es schon vorhin in dies. Mél. L. II, S. 186 angedeutet habe, nach der Analogie der negativen Conjugation in den respp. Sprachen überhaupt, jenes Suffix *b* oder *p* als einen Reflex der Personalendung *b* oder *p* in der dritten Person des Präsens selbst im L. auffasst, zumal da diese Verbalendung mit der entsprechenden volleren finnischen pi oder in der alten Runenpoesie auch wi so augenscheinlich übereinstimmt und auf ein noch zu ermittelndes wahrscheinlich einst dagewesenes, später aber durch das aus dem Altnordischen (hann und hún) geborgtes hän (vergl. in diesen Mélanges, Livr. II, S. 220) verdrängtes und somit verlorenes selbstständiges Pronomen der dritten Person hinweist. Haben wir ja doch ausserdem auch ein vollkommenes Gegenstück zu unserem L. ab und æb in dem schwedisch-lappischen ib der ersten Person sing. (im Plural epe) und dabei nur den Unterschied zu bemerken, dass das L. *b* der dritten Person ursprünglich ist oder *v* vertretend, wogegen dasselbe *b*, wie im Schwedisch-lappischen, in der ersten Person einen anderen Lippenconsonanten *m* (vrgl. das Finnlappische im), im Finnischen wiederum in *n* alterirt, vertritt! — Ob schliesslich, wie Wiedemann vermuthet, auch das Nomen compositum ebausk Irrglaube oder Aberglaube, folglich ebenfalls ebajumal Abgott oder Götze, mit der ehstnischen Negationspartikel ep zusammenhänge, lasse ich billig dahingestellt sein, und zwar um so mehr, als das hier in der Eigenschaft eines Compositionspräfixes auftretende allgemein ehstnische und daher, wie es scheint, von dem pernauischen eba oben S. 561 in der Note zu trennende eba mit ganz ähnlicher Function sich auch im Finnischen*) als epä, im Schwedisch-lappischen als

*) In dieser Sprache auch als eigenes runisches, also poetisches,

epe und im Finnlappischen als eppe wiederfindet, besonders im Finnischen viele von Renvall a. a. O. aufgezählte Composita bildend, die da Negationen, aber auch namentlich Zweifel, involviren, weshalb denn auch Rask in seiner lappischen Sprachlehre S. 213 mit Recht jenes Compositionspräfix aus dem altnordischen ef, efi Zweifel ableitete. Daher efa zweifeln, schwed.-lapp. epedet, finnl. eppedet und ewdet, finn. ewätä sawolaxisch ebenfalls zweifeln, sonst verneinen, abschlagen, und epäillä (ein Frequentativ von ewätä) allgemein zweifeln; aber auch die Conjunctionen: altnord. ef und if, altsächs. ef, engl. if, goth. iba und ibai (nach J. Grimm a. a. O. S. 284 höchst wahrscheinlich adverbialischer Accus. und Dat. eines femin. iba dubium), althochd. ibu, ipu, ubi, oba (nebst dem Subst. iba dubium, conditio, s. Grimm a. a. O. S. 285), mittelhochd. obe und, wie jetzt neuhochd., ob, niederländ. of.

Zur S. 185. Ahrens. Im R. kommt die Negationspartikel es nicht vor, obgleich Hupel sie aufgenommen hat.

Wiedemann. Die Negation es habe ich von hiesigen Esthen nicht gehört, dagegen gebrauchen die dörptischen sie auch im Präsens. Ich habe dort häufig sogar die ganz regelwidrige Verbindung es om st. ei ole gehört.

Anmerkung. Die Regelwidrigkeit besteht hier eigentlich darin, dass statt ole das sonst immer positive om gebraucht wird; denn es als Zusammenziehung von ei se lässt sich ebenso natürlich denken als ep aus eipa, eip und en aus ei ma. Ueberhaupt hat wol das es, als aus ei se entstanden, ursprünglich nur der dritten Person zugehört, später aber davon sich unregelmässig auch auf die anderen Personen ausgedehnt, wie im L. das entsprechende is des Präteritum. Insofern kann man es auch nicht beklagen, dass das es wenigstens im revalschen Dialekte durch das nach dem Muster anderer Sprachen immer mehr um sich greifende ei verdrängt worden ist, wie ich aus der übereinstimmenden Ver-

Substantiv bei Renvall in dessen Lexicon Tom. I, p. 34, der es durch vanum quid, was eitel, ungewiss, unsicher ist, leer an Gründlichkeit oder Nutzen erklärt.

läugnung des Gebrauches von es von Seiten Ahrens's und Wiedemann's gegen das noch häufige Erwähnen desselben von Hupel auch im revalschen Dialekte (s. dessen Sprachlehre S. 74 f. und 84) folgern zu dürfen glaube.

Zur S. 186. Wiedemann. Zu dem las im libischen las tæm ap kuol lässt sich ausser dem Lettischen auch das Esthnische vielleicht noch näher vergleichen. Man hört auch bei uns las eben so gebraucht, vielleicht ein Germanismus, denn unsere Esthen construiren dieses las mit dem Infinitiv, wie im Deutschen, während der Lette sein gleichbedeutendes lai mit allen Personen als Tempus finitum verbindet, ähnlich dem russischen пусть oder пускай, das ja auch, um eine dritte Person des Imperativs zu bilden, mit der dritten Person des Präsens verbunden wird. Das Libische mag sich in der Construction wohl mehr dem Lettischen anschliessen.

Zur S. 187. Wiedemann. Das Lettische hat für «küssen» ausser dem einfachen Worte butschoht auch die ganz gleichen Zusammensetzungen, welche aus dem Esthnischen, Finnischen und Libischen angeführt sind.

Anmerkung. Der Verfasser meint die lettischen Redensarten: mutti doht den Mund geben und bei Kindern muschiau doht das Mündchen geben, aus muschina, Diminutiv von muscha, einem andern Worte für Mund neben mutte, aus welchem muscha man wiederum ein besonderes Verbum muschoht für küssen gebildet hat und gebraucht. Auch im Deutschen sagt man Mund und Mündchen geben für küssen.

Zur S. 190. Ahrens. Die R. Inessivform sees ist nur in sofern eine Verstümmlung zu nennen, als im Allgemeinen die Inessiv-Endung s eine Verstümmlung der F. Endung sa ist. Denn im Uebrigen ist sees vollkommen regelrecht gebildet. Der Nominat. lautet sisi (kommt aber nur in der Zusammensetzung sisikond Eingeweide vor) und davon stammt der Genet. see, wie von wesi-wee, von käsi-käe, von süsi-söe u. s. w.

Wiedemann. Sees, als Adverb «darin» ist vielleicht keine Verstümmelung, sondern ein regelmässig gebildeter

Suffixivcasus. Sise würde im Relativcasus (nach der Benennung von Ahrens) see bilden — vrgl. wesi, wee, süsi, sõe u. dgl. — wovon der Inessiv sees, der Elativ seest gebildet werden müsste, wie wees «im Wasser», weest, «aus dem Wasser». Der Illativ sisse «hinein» hätte ebenfalls seine Analoga an anderen durch die Verhärtung des Stammconsonanten gebildeten Illativen, wie sõtta, patta von sõda, pada. — Eben so gebildet sind ees, eest, ette von einem Nomen esi, wovon esimine «der erste» st. «der vorderste», wie im Schwedischen. Für den Illativ ette hat man nicht einmal nöthig auf das edi (wovon edimene) des dörptischen Dialekts zurückzugehen, da im revalschen Dialekt wesi ganz eben so wette hat.

Anmerkung. Auch der Finne flectirt in dem sawolaxisch-karelischen Dialekte wees, weest von wesi Wasser und ees, eest von esi das Vordere, aber nur bei solchen Wörtern, die in den andern Dialekten das *s* des Nominativs in *d* oder andere Consonanten, wie *l* und *r*, verwandeln, welche Consonanten dann elidirt werden; bei den Wörtern hingegen, die das *s* nicht verwandeln, findet auch keine Elision Statt, sondern das *s* bleibt dann überall unverändert stehen. Da nun auch sisä gerade zu solchen Wörtern gehört und folglich im Inessiv durchgängig sisäs hat, so habe ich im Vergleich mit dieser allgemeinen finnischen Form allerdings eine auch das Innere des Wortes betreffende Umwandlung gemeint und in dem Sinne von einer Verstümmelung gesprochen; erkenne nun aber gern den Protest meiner geschätzten Gegner als aus ihrem ehstnischen Gesichtspunkte wol begründet an, da das E. hier einen eigenen, im Finnischen zur Zeit nur noch in beschränktem Grade vorhandenen, Weg eingeschlagen und weiter ausgeführt hat.

Zur S. 196 Ahrens. Das veraltete ningg oder ningk statt ja scheint aus dem F. niin kui, welches ja auch ungefähr wie ningkui ausgesprochen wird, entstanden zu sein.

Anmerkung. Auch ich hatte bei dieser Conjunction, wie man sie früher eigentlich schrieb R. ning und D. nink, an das F. Adverb niin so als eigentliches Stammwort gedacht,

bei *g* und *k* am Schlusse aber an Apocope von der E. Anhängesylbe ka oder ge, gi auch, wie aus meiner Erklärung der ganzen Conjunction durch so auch hervorgeht, wenn auch die Erwähnung jener enklitischen Partikeln aus Versehen unterblieb; fast wahrscheinlicher dürfte jedoch die Erklärung des Hrn. Ahrens sein aus demselben niin und dem gleichfalls finn. kuin (so müsste es heissen statt kui), so dass das Ganze so wie bedeuten würde. In der geläufigen Alltagssprache lautet niin kuin eigentlich niinku, woraus jedenfalls um so leichter nink oder der Schluss erweicht ning entstehen konnte. So heisst so wie auch libisch statt E. ni kui, ne ku (vgl. in diesen Mélanges, Livr. II, S. 216), woraus mit der Zeit wahrscheinlich ein noch kürzeres nek entstehen wird.

Zur S. 198. Wiedemann. Das libische kĭ stimmt am meisten mit den östlichen tschudischen Sprachen. — Auch das Esthnische hat Formen mit ausgefallenem *u*, z. B. talli neben talwe, karune «rauh» von karw, päike, Diminutiv von pääw, noch mehr wenn man esthnische Wörter mit finnischen vergleicht.

Zu derselben Seite. Ahrens. Das Pron. demonstr. see ist nicht kurz, sondern lang, woher auch der Plural need und nicht ned lautet. Die Finnen müssten auch wohl eigentlich see und nee schreiben statt se und ne, und ich glaube, sie haben es darum unterlassen, weil sie das lange *e*, welches sonst immer unrein ist, durch ie bezeichnen, in se und ne aber ausnahmsweise ein langes reines *e* vorkommt. Mir scheint es überhaupt ein Missgriff zu sein, dass die Finnen versucht haben, die Unreinheit des langen *e*, *o* und *ö* in der Schrift durch ie, uo und yö auszudrücken. Denn dadurch erhalten diese Laute das Ansehen von Diphthongen, was sie doch gewiss nicht sind. In den Diphthongen haben die beiden Vocale gleiche Zeitdauer und der Ton ruht auf dem ersten; in den unreinen langen Vocalen *e*, *o*, *ö* geht aber nur ein kurzer unbetonter *i*-, *u*-, *y*-Laut voraus, während die Zeitdauer und Betonung dem *e*, *o*, *ö* zufallen.

Anmerkung. War ich schon über die neue, gegen meine eigenen, freilich nur beschränkten, Erfahrungen streitende

Schreibungsart des in Frage stehenden Pronomen in allen respp. Stellen der Ahrensschen Uebersetzung stutzig geworden (*s.* oben S. 519), so stutzte ich noch ungleich mehr, ja erstaunte ich beim Empfange und Durchlesen dieser zwar a. a. O. ersehnten, dennoch aber unerwarteten Belehrung, die meinerseits neue Anfragen und Erkundigungen bei hier in St. Petersburg wohnhaften Ehsten oder mir bekannten Kennern ihrer Sprache veranlassten. Ein solcher bekannter und sehr gebildeter Kenner gab mir die Auskunft, dass das gedachte Pronomen zwar allein und absolute gebraucht gedehnt, also see, laute, in zusammenhängender geläufiger Rede hingegen stets kurz se ausgesprochen werde, eine Auskunft, die meinen eigenen peinlichen Zweifeln ein Ende machte und mir auch der Sache selbst eine treffliche vermittelnde Erledigung zu gewähren schien, freilich aber auf eine Art, wobei es jedem selbst überlassen werden muss, welche Schreibung er aus diesem oder jenem Gesichtspunkte vorziehen und zur Regel machen wolle. Und dabei möchte ich es nun am liebsten bewenden lassen, wenn ich nicht durch die Art, wie Hr. Ahrens sein Urtheil für see motivirt, mich nothgedrungen fühlte, mich auch auf sein Raisonnement, wiewol höchst ungern, etwas weiter einzulassen. Glücklicherweise lässt sich das in aller Kürze abmachen; denn das Ganze ist ein Gewebe von seltsamen und irrthümlichen Ansichten, die wahrscheinlich daraus entsprungen sind, dass er das Finnische noch nicht gründlich genug kennt, wenigstens dessen lebendiges Wesen nicht, sondern nur nach Büchern und nach vorgefassten Meinungen. Man braucht gar nicht seine hier dargelegten Ansichten darüber zu widerlegen, sobald man sie nur kennt, so wunderlich und falsch sind sie. So schon gleich im Anfange die Behauptung, es sei eine Folge der Länge des Vokals im E. see, dass auch der Plural davon nicht ned sondern need lautet! Nun! wenn dem so wäre, so ist ja umgekehrt im Finnischen wie se so ne ganz in der Ordnung, weil ja das eine durch das andere bedingt sein soll. Und wozu denn die vorgeschlagene Dehnung beider nach dem Ehstnischen? Doch, die Finnen sollen die Dehnung bisher darum unterlassen haben, weil sie das lange *e* durch ie bezeichnen,

sei wie überhaupt Vokale, die nur lang sind, auf eine Art, wodurch sie das Ansehen von Diphthongen erhalten, ohne es in der That zu sein! Alles ganz falsche unbegründete Beschuldigungen, als wenn die Finnen gar nicht im Stande wären einen gedehnten Vokallaut von einem diphthongischen, nicht *é* von *ie*, *ó* von *uo* und *ö* von *yö* zu unterscheiden, während im Gegentheil alles dieses, und noch ganz vorzüglich gerade diess in der finnischen Orthographie auf eine musterhaft sorgfältige und genaue Weise ausgeführt ist, und zwar nicht etwa bloss nach Willkühr, sondern mit consequenter Beobachtung der Hauptregel aller Rechtschreibung überhaupt: schreibe, wie man spricht! Um sich hiervon zu überzeugen, möge Hr. Ahrens genau beobachten, wie ein ächter Finne z. B. die Wörter: tulee kommt, menee geht; dagegen tie Weg und liekki Flamme, sanoo sagt, kukkoo den Hahn; dagegen tuossa da und juoma Getränk, vieköön er od. sie mag bringen, heittäköön er od. sie mag werfen; dagegen syököön er od. sie mag essen und yöllä in der Nacht ausspricht!

Zur S. 199 Wiedemann. Mit dem libischen amad- allein ist unter den indogermanischen Sprachen vielleicht am verwandtesten anlautend das armenische ամբ-ողջ.

Anmerkung. Wenn auch das Armenische nach Herrn Wiedemann besonders hervorzuheben war, so hätte er statt ամբ-ողջ, d. h. amjenain od. vielmehr amjenajn, lieber das einfachere ամէն, d. h. amên, anführen sollen, da dieses ja ebenso Singular ist wie jenes, zudem aber gerade das Grundwort, wovon jenes ein obendrein componirtes Derivatum bildet. Ferner wäre dann auch das entsprechende lateinische omnis nicht unbeachtet zu lassen gewesen, das schon Petermann (Grammatica linguae armenicae p. 34 und 183) als ein verwandtes damit zusammengestellt hat.

Zu der S. 203. Wiedemann. Das interessante *g* als Pluralzeichen einiger libischer Pronomina stimmt auch mit dem magyarischen *k* überein, ebenso wie mit dem finnlappischen.

Anmerkung. Richtig und von mir übersehen, wie Hr. Wiedemann selbst übersehen hat, dass *k* auch im Armeni-

schen, gleich dem Magyarischen und Finnlappischen, das Pluralzeichen ist, ob er schon bei seiner unmittelbar vorangehenden Bemerkung gerade bei dem Armenischen war.

Zu der S. 204 f. Ahrens. 1. Sprechen heisst R. nur rääkida, nie räägida. Hupel hat zwar die letztere Form, aber bloss weil er die Gesetze der Mutation nicht kannte. Von rääkima stammt Präs. räägin, Präterit. rääkisin, Opt. räägiksin, Imper. räägi, Inf. rääkida, Part. rääkinud etc. Die Ableitung des Wortes aus dem Deutschen scheint mir jetzt auch die einzig zulässige, zumal da der alte Stahl es noch gar nicht kennt, sondern immer pajatama gebraucht. Rääkima scheint erst zu Ende des 17ten Jahrhunderts üblich geworden zu sein, denn es kommt zuerst bei Hornung vor.

2. Das Wort könelema heisst: reden, eine Rede halten. Der Stamm köne Rede ist wohl einerlei mit dem F. konet ars, technae, dolus, da die finnischen Völker der Zaubermacht der Rede grosse Wirkungen zuschreiben.

3. Sollte das libische rŷkând nicht eine blosse Modification des R. rääkind sein?

Wiedemann. Sollte das esthnische rääkima »sprechen« nicht doch ein ursprüngliches Wort sein, wenn man das libische rŷkând daneben hält.

Anmerkung. Nach dem schönen Aufschlusse Ahrens's über die historische Erscheinung des E. rääkima ist Wiedemann's Frage mit nein zu beantworten, eher vielleicht Ahrens's Vermuthung in der Bemerkung 3 dahin zu berichtigen, dass das L. rŷkând zwar eigentlich aus derselben Quelle herstammt als das E. rääkima, nicht aber erst von gestern her in die Sprache aufgenommen worden, sondern schon zu der Zeit, wo das Althochdeutsche und Angelsächsische noch herrschten, und man statt des heutigen sprechen sprëchan und sprëcan sagte. — Was die zweite Bemerkung von Ahrens anbelangt, so ist sie zwar ingeniös; die vermuthete Identität des E. köne mit dem F. konet aber doch sehr zweifelhaft, da dieses meist bloss im Plural (koneet) gebrauchte Wort eigentlich Geräth und Werkzeug, also nur im abgeleiteten Sinne ars; technae, sol-

lertia und dolus, bedeutet. Vgl. Renvall's Lexicon, Tom. I, p. 211.

Zur S. 206. Ahrens. Das S. erranu muss gewiss eranu geschrieben werden. Denn so wie es im F. herännyt lautet, eben so auch im R. äranud, aber niemals ärranud. Eigentlich müsste wohl das *k* des Stammes ärkama nicht elidirt, sondern nur zu *g* erweicht werden. Man hört daher auch wirklich ärganud neben äranud, aber das abgeleitete Causativum heisst immer nur äratama (nach dem F. herätän), nie ärgatama. Käme dagegen die Form ärranud wirklich vor, so könnte sie nicht von ärkama abgeleitet werden, weil eine Assimilation des *k* nie Statt findet.

Anmerkung. Aber im S. könnte ja eine solche Assimilation möglicherweise doch dialektisch Statt finden; indessen lässt sich darüber eben nur im S. selbst durch die Untersuchung an Ort und Stelle entscheiden. Wie ich in meinem früheren Aufsatze oft zu beweisen Gelegenheit gehabt habe, kann man sich allerdings auf den Concipienten der Sprachproben von dort nicht eben sehr verlassen.

Zur S. 216. Wiedemann. Mit dem A. niggu stimmt ziemlich überein das von den Esthen in gemeiner Rede gebrauchte, von Fählmann in Dorpat aber auch in der Schriftsprache angewendete nago, »so wie«, statt des vollständigen nendä kui.

Anmerkung. Mir scheint im Gegentheil nago ein, und zwar mehr als bloss ziemlich deutlicher, Beweis zu sein, dass es einst auch im E. eine Adverbialform gegeben habe, die dem F. näin mit derselben tiefer begründeten feinen Schattirung in der Bedeutung entsprach, die noch jetzt in jenem F. näin gegenüber niin obwaltet. Später aber verlor sich das Gefühl des feinen Unterschiedes in der Bedeutung der beiden Adverbialformen, so dass sie für ganz gleichbedeutend gehalten wurden und neben ni kui, nenda kui, nendago, als gleichbedeutend mit ihnen, auch ein nago bilden konnte, während das diesem zu Grunde liegende Adverb selbst aus der Sprache verschwand. Im F. konnte umgekehrt bei dem lebendig erhaltenem Gefühle des Unterschiedes zwischen

näiw und niih gar kein dem E. nago entsprechendes Compositum aufkommen.

Zur S. 218. f. Ahrens. Die Formen des Pronomen reflexivum ise lauten, richtig geschrieben, im Singul. enese und ennast, im Plural. eneste und endid.

Zur S. 222. Wiedemann. Der Umstand, dass in der A. Phrase siibu der zu erwartenden Endung entbehrt, liesse sich vielleicht dadurch erklären, dass hier der Sinn des Satzes in einer etwas anderen Weise wiedergegeben ist, nämlich eigentlich «er hat schwarzfarbige (schwarze) Flügel». Solche Zusammensetzungen, wie dann must karo wäre, sind im Esthnischen bei uns auch ganz gewöhnlich, z. B. in der vorher erwähnten Sammlung esthnischer Volkslieder von Neus S. 103 kulla karwa, ehha karwa. Siibu wäre dann Nominativ, der in der unbestimmten Form auch bei uns in vielen Wörtern so endigt.

Zur S. 223. Ahrens. Das R. ks wird im D. durch ss vertreten, z. B. oksa, peksa, maksa — D. ossa, pessa, massa, nicht: osa, pesa, masa.

Anmerkung. In Irrthümer, wie die hier und in der vorhergehenden, so wie nachfolgenden, Ahrensschen Bemerkung berichtigten, werde ich wol leider noch, und mit mir so manche andere, oft fallen, und unvermeidlich fallen müssen, so lange die ehstnischen Schriftsteller selbst nach altem Herkommen bei ihrem bisherigen Schriftsystem in Betreff der Doppelconsonanz (s. oben S. 523) eigensinnig verharren werden.

Zur S. 224. Wiedemann. Dass das A. turna ernstlich gemeint sein mag, dafür spricht vielleicht auch das ihm nahe liegende Lettische. Das dort gewöhnliche Wort für «Ei» paute bedeutet auch dialektisch — ich weiss nicht mehr genau wo, da ich den Stender nicht habe, wo ich vor längerer Zeit diese Angabe gefunden habe — scrotum, und «Ei» heisst dort olle, was sonst einen Kieselstein bedeutet. Auch das esthnische muna wird in einer etwas anderen Pluralform — munid, denke ich, st. munad, welches «Eier» heisst, für scrotum oder testiculi gebraucht.

Anmerkung. Die resp. Angabe findet sich in Stender's Grammatik S. 216, wo es erst vom Oberlanzischen Dialekte heisst, ohlas (vom Singular ohla) sei darin die Benennung der Eier zum Unterschiede von pauti (im Singular pauts) die testiculi, worauf dann hinzugefügt wird: «In Kurland wird beides ohne Unterschied panti genannt, und ohlas heissen dort glatte, runde Kieselsteine in den Bächen, die aber von der äussern Aehnlichkeit mit Eiern den Namen erhalten zu haben scheinen»; im Oberlande dürfe man, ohne offenbar unverschämt zu sein, Eier keinesweges pauti, sondern ohlas nennen. Auch im F. sagt man bildlich kullin muna, testiculus, wörtlich: ovum scroti.

Zur S. 226. Wiedemann. Das Esthnische hat für «geschwinde» noch ein anderes, dem libischen kerdest ziemlich nahe anlautendes Wort, nämlich kerme.

Anmerkung. Statt des Adjectivs kerme hätte dem Adverbium kerdest entsprechend kermeste geschrieben werden sollen.

Zu derselben S. Ahrens. Schnell heisst R. usinaste, nicht nach dem F. ussinaste.

Anmerkung. Nicht das F. allein trägt die Schuld meines Versehens, sondern auch mit die jetzt erst von Ahrens berichtigte bisherige ehstnische Schreibung (ussinaste) selbst. S. meine Anmerkung zu der oben zunächst vorhergehenden Bemerkung Ahrens's.

Zur S. 227. Wiedemann. 1. Weike scheint eine dem pisike ganz gleich gebildete Diminutivform, zusammengeschrumpft aus wähike, von wähe, und darum mag wohl auch der Comparativ hier eben so nur von dem Stammwort wähe gebräuchlich sein, wie man auch von pisike im Comparativ nur pisem braucht, nicht pisikem.

2. Sollte nicht neben S. eiku auch isku bestehen können, wenn man annähme, dass wie in dem nahen dörptischen Dialekte sowohl ei als is (D. ei und es) Negation wäre?

Anmerkung. Mit der Bemerkung 2 bin ich nunmehr ganz einverstanden und freue mich, dass der Repräsentant

des A. Dialekts hier sowol, als S. 472 bei siibu, einen so tüchtigen Sachwalter gefunden hat. Gegen 1. muss ich aber bemerken, dass doch auch weikesem als Comparativ von weike hier jetzt bei Fählmann zum Vorschein kommt, wie schon bei dem ersten Uebersetzer für R. dasselbe weikesem sich findet, nur zusammengezogen in weiksem (vgl. oben S. 542) Bei allem dem mag immerhin weike an und für sich als eine Diminutivform von wähe aufgefasst werden können.

Zur S. 230 ff. Wiedemann. 1. Das anlautende *h* im Esthnischen ist sehr ungleich. Während es an der Küste und auf den Inseln — ganz besonders auf Dagö — sehr stark hörbar ist, wie das deutsche *h*, so verschwindet es nach dem Binnenlande immer mehr, und in den in Dorpat gedruckten Sachen wird es grundsätzlich, auch wenn sie im revalschen Dialekte verfasst sind, ganz weggelassen.

2. Wiker, womit wikerkaar «Regenbogen» im Esthnischen anfängt, findet sich auch noch in der Zusammensetzung wikkerwihm in Volksliedern, z. B. auf der oben bereits in der Bemerkung zur S. 572 angeführten Seite der Sammlung von Neus, wo sich jedoch ebenfalls keine genügende Erklärung dieses Ausdruckes, sondern eben auch nur die Zusammenstellung mit wikkerkaar findet. Sollte vielleicht das wiker mit wihm selbst von gleichem Stamme sein können? Das *m* des letzten ist offenbar nur ein Substantiv bildendes accedens, und wegen des in wiker hinzugekommenen Gaumenlautes könnte man daneben stellen sagar «Regenschauer», wahrscheinlich von sado und sadama, deren *d* in der Flexion schwindet.

Nachschrift. Ueber wikker, von dem ich oben die Vermuthung ausgesprochen, dass es als eine Assimilation st. wihker von gleicher Wurzel sein könnte, nach der Analogie von sagar von sado, G. sao — ist mir noch etwas Anderes beigefallen. Die esthnische Mythologie legt — ich glaube auch die finnische — dem wana isa (Altvater) eine Sense (wikkati) bei; sollte nun nach dieser Vorstellung Ihnen vielleicht der Regenbogen diese Waffe des Gottes bedeuten zu können scheinen, so dass der Namen also Sensenbogen bezeichnete?

Anmerkung. Das interessante Ergebniss über den heutigen Standpunkt des anlautenden *h* im Ehstnischen überhaupt, welches uns Herr Wiedemann hier mittheilt, lässt sich, dünkt mich, ganz natürlich besonders durch den grösseren oder minderen Einfluss erklären, den andere Völker, die selbst das *h* in ihren eigenen Sprachen entbehren, wie Russen und Letten, auf die Ehsten ausgeübt haben, und welcher Einfluss namentlich im von dem Meere abgelegeneren Binnenlande schon wegen der Nachbarschaft jener Völker natürlich grösser gewesen ist als an den Küsten und auf den Inseln, woher denn auch dort das *h* bereits mehr verschwunden ist und verschwindet als hier. Aus derselben Ursache wird es auch gewiss in solchen Städten nebst Umgebungen, in welchen Russen oder Letten in grösserer Zahl wohnen oder auch mehr mit denselben verkehren, überhaupt seltener sein als in den entfernteren Theilen des Landes, wo die gedachten Umstände in geringerem Grade oder gar nicht Statt finden. Bemerkt doch schon Hupel, zu dessen Zeit das *h* auch im Dörptischen noch häufiger gewesen zu sein scheint, in einer Note zur Seite 16 seiner Sprachlehre ausdrücklich, dass das *h* »doch nicht immer nahe bei Dörpat, auch nicht gleich scharf« zu hören sei! Und wie muss dessen Auslassung jetzt gerade dort um sich gegriffen haben nach dem, was Wiedemann noch ferner am Schlusse derselben Bemerkung 1. angibt, woher denn auch so manche oben S. 524, 533 und 537 besprochene Erscheinung in den verschiedenen Uebersetzungen mehrerer ehstnischer Sprachproben ihre Erklärung findet. — Was schliesslich die zwei neuen Hypothesen über den Ursprung der räthselhaften ehstnischen Benennungen des Regenbogens (R. wikkerkaar, D. wikkakaar) anbelangt, so muss ich sie hier auf sich beruhen lassen, und zwar um so mehr, als Herr Wiedemann selbst, wie wir gesehen haben, in der Schreibung des ehstnischen Wortes zwischen wikerkaar und wikkerkaar schwankt, ich meinerseits aber auch nicht entscheiden kann, welche Form die richtigere sein möge, obwol ich hier noch ganz neulich eingeborene Ehsten den Regenbogen namentlich wikkerkaar, hingegen die Sense wikati habe nennen hören. Viel-

leicht sind unter der ehstnischen Volksmasse beide Formen, wikkerkaar sowol als wikerkaar, üblich, wie man im Finnischen die Sense mit verschiedenen Modificationen anderer Art, ausser wikahdin wiikahdet und wiikatet, aber auch wikahdet und wikatet, oder abgekürzt wiikate und wikate, ja sogar auch wiitake nennen hört. Bei der Abfassung meines früheren Aufsatzes hielt ich R. wikkerkaar und D. wikkakaar für gewöhnliche falsche Schreibungsart anstatt wikerkaar und wikakaar, die ich, sollen sie aus dem Finnischen allein erklärt werden, eher auf wikeroinen und wikuri als mit Ahrens auf wikkelä und wipperä zurückführen zu müssen glaubte (s. diese Mélanges, Livr. II, S. 231 f.). Wie man aber dort ersehen kann, gab ich indessen selbst nicht viel auf meine durch Ahrens veranlasste neue Erklärung und deutete auf einen wahrscheinlichen mythischen Ursprung der ehstnischen Benennungen des Regenbogens hin, wobei mir zunächst derselbe Gedanke vorschwebte, den auch Wiedemann durch meine Anregung jetzt in der Form einer an mich gestellten Anfrage ausgesprochen hat. Dürfte man wikerkaar und wikakaar als die eigentlichen und ursprünglichen Formen jener Benennungen annehmen, wogegen jedoch meine eigenen neuesten Erfahrungen sprechen, nach denen, wie oben bereits bemerkt wurde, hier in der Aussprache eine nicht etwa bloss theoretische und daher falsche, sondern wirkliche selbst in praxi begründete Doppelconsonanz bei *k* Statt findet, so würde in formeller Hinsicht der seltsame Umstand eine treffliche Vermittlung gewähren, dass die Sense, E. wikati, zwar auch liwisch, in Livland sowol als in Kurland, gewöhnlich wikat heisst, im kurländischen Libendorfe Klein-Irben aber, und vielleicht auch noch in andern angränzenden Dörfern, ausnahmsweise wikart, in einer innerlich vollereu Form also, die mithin auch als älter und ursprünglicher, nur im Auslaute der ersten Sylbe, wie im Finnischen, vielleicht aus vii in vi gekürzt, zu betrachten wäre und woraus sich nicht allein die Namen für die landwirthschaftliche Geräthschaft selbst, sondern auch die ehstnischen Benennungen für den Regenbogen als natürliche Abkürzungen durch Ausfallen des

im R. noch sogar erhaltenen *r* ohne alle Schwierigkeit erklären liessen. Dass in dem D. wikkakaar, gleichsam zum Ersatz des eingebüssten *r*, im ersten Bestandtheile des Wortes unmittelbar vor jenem *r* statt *e* ein *a* geblieben und dass sogar im R. Dialekte der alte Göseken in seiner Manuductio ad linguam Oesthonicam vom Jahr 1660 S. 334 statt des heutigen wikkerkaar noch «wickarkaar» darbietet, wäre ferner nicht gleichgültig, sondern vielmehr eine Bestätigung der angedeuteten Identität, wenn der Beweis sich führen liesse, dass namentlich die Formen wikerkaar und wikakaar den Vorzug der Priorität oder Majorität im faktischen Sprachgebrauche selbst haben. Ja, in dem Falle möchte gar der Umstand weniger als es scheinen könnte Anstoss erregen, dass der Regenbogen, wie ich aus v. Luce's Sammlung von Wörtern zur Ergänzung des Hupelschen Wörterbuches in Rosenplänter's Beiträgen, Heft 10, S. 138 ersehe, auf der Insel Oesel statt wikkerkar «wikkaskaar» heisst, zumal da ebendaselbst auch ein anderer auch dort gebräuchlicher Name «ammukaar» angeführt wird, ein Name, der offenbar aus dem Substantiv ambo*) Flitzbogen (kleiner Bogen, womit Pfeile, Niedersächs. Flitz, im Latein. des Mittelalters flecha, französ. fleche, abgeschossen wurden) herstammt und also darauf hinzuweisen scheint, dass man sich den Regenbogen auch als eine Waffe in mythischer Beziehung gedacht haben möge. Hierher gehört auch die Behauptung Peterson's in seinen Anmerkungen zu dem Artikel Ukko der von ihm aus dem Schwedischen übersetzten Mythologia fennica von Ganander (s. Rosenplänter's Beiträge, Heft 14, S. 17), der Regenbogen sei das mächtige Schwerdt des Donnerers gewesen, womit er unter die Geister gehauen habe, die dem Menschen übel wollten — eine Behauptung, für welche Peterson jedoch leider gar keinen Beleg geliefert hat. Von solchen Angaben sind die Quellen sorgfältig nachzu-

*) Im Finnischen kommt das entsprechende ampu nicht absolute, sondern nur in Zusammensetzungen vor, z. B. ampuase Schiessgeräthschaft, wie Bogen, Büchse; dagegen hat der Finne davon das Verbum ampua schiessen gebildet, das der Ehste seltsam genug in seiner Sprache gänzlich entbehrt. Vergl. oben S. 538.

weisen, damit man prüfen könne, welchen Werth den Angaben beizumessen sei. Vor allem käme es darauf an, soll unsere neue Hypothese mehr als den formellen, vielleicht bloss zufälligen, äusseren Schein für sich haben, aus alten Liedern und Sagen oder aus andern Denkmälern der Vorzeit zu ermitteln, dass die Ehsten den Regenbogen namentlich auch als Sense ihres Altvaters sich vorgestellt haben. Es soll ihm, sagt Herr Wiedemann, in der ehstnischen Mythologie eine Sense beigelegt werden; aber unter welchen Verhältnissen geschieht denn das? — Bezieht man die Epitheta: wanha alt, isä Vater und Ukko Greis oder Grossvater auf Wäinämöinen, wie er ja in den finnischen Runen häufig mit jenen Epitheten geehrt erscheint*) und

*) Vgl. K. v. Becker's Dissertatio academica de Väinämöine priscorum Fennorum numine, pars prior (Aboae 1827) p. 8. — Einige haben die gedachten Epitheta alle insgesammt für reine nomina appellativa, also eben nur für Epitheta des Wäinämöinen gehalten und daher namentlich Ukko als besonderen Donnergott aus der finnischen Mythologie ausmerzen wollen, indem sie meinten, er sei nur aus Missverständniss von späteren Mythologen darin eingeführt worden (s. Porthan in Lencqvist's Specimen academicum de superstitione Fennorum theoretica et practica (Aboae 1782) in der Note zu p. 25, Rühs Finnland och dess invånare. Öfversättning. Andra upplagan tillökt och omarbetad af A. J. Arwidsson (Stockholm 1827) Del I, S. 15 und Mone's Geschichte des Heidenthums im nördlichen Europa, Theil I, S. 54. Vgl. Rein's Specimen historicum de vetere Carelia ante occupationem Svecanam (Aboae 1825 sqq.) p. 51); jener Ansicht widerspricht aber nicht nur des Aboschen Bischofs Michael Agricolae Gedicht von der heidnischen Abgötterei in der Vorrede zu seiner finnischen Uebersetzung des Psalters vom Jahr 1551, wo Ukko als karelischer Gott von dem tawastländischen Wäinämöinen oder Äinemöinen, wie ihn Agricola nach Lencqvist l. c. p. 32 und v. Becker l. c. p. 7 eigentlich nennen soll, sondern auch der ganze Cyklus den von Lönnrot unter dem Titel Kalewala herausgegebenen mythischen Runen, in denen Ukko gleichfalls als ein von Wäinämöinen durchaus verschiedener, höherer Gott, ja überhaupt der höchste, auftritt, weshalb ihm auch am gewöhnlichsten das Epithet Ylijumala, d. h. Obergott, beigelegt wird (s. z. B. I. R. v. 169, XII, 279, XIV, 13 und 304, XXVI, 519 und 531 in der neuen zweiten Ausg.), und sogar Wäinämöinen selbst gleich anderen an ihn in Noth Gebete richtet und dabei desselben ehrenden Beiwortes sich bedient (s. ebendaselbst II, 317. XIV, 245 und 321).

ausserdem nebst seinem Bruder Ilmarinen ja auch mit Blitz und Donner zu schaffen hatte*), so gehört auch in der finnischen Mythologie eine Sense zu seinen Attributen, und zwar um so mehr und ganz natürlich, als er einer der zwölf Söhne Kalewa's gewesen sein soll, deren Geschäft es eben war die Wiesen abzumähen, nach dem Verse des Bischofs Agricola:

Calewan pojat nijttut ja mwdh löit, d. h.
Kalewa's Söhne die Wiesen und anderes mähten ab,

(s. Tidningar utgifne af et sällskap i Åbo 1777. S. 140 ffi, Lencqvist l. c. p. 26 sq. und Ganander's Mythologia fennica p. 29 sq. Vgl. Peterson's Uebersetzung in Rosenplänter's Beiträgen, Heft 14, S. 99 f. und v. Becker l. c. p. 4). Eine Bestätigung dessen gewähren jedenfalls folgende Verse in Bezug auf Kalewa selbst in einem anderen, von Porthan in Tidningar utgifne af et sällskap i Åbo 1778. S. 113 f. mitgetheilten, kurzen lateinischen Gedichte über die ehemaligen finnischen Abgötter:

Prata bonus Kalewas viridanti gramine texit,
atque replet foeno rustica tecta novo.

Ja, noch heutiges Tages wird eine Erscheinung am Himmel, freilich nicht der Regenbogen, sondern das Sternbild Orion, seit Alters her von den Sawolaxern namentlich Wäinämöisen wikate oder wiitake, d. h. die Sense des Wäinämöinen genannt (s. Porthan in den schwedischen Vitterhets, Historie och Antiqvitets Academiens handlingar, Del 5,

*) Iski tulta Ilmarinen, d. h. Schlug da Feuer Ilmarinen,
wälähytti Wäinämöinen, liess da leuchten Wäinämöinen,

oder wälkytteli Wäinämöinen, oder liess oft leuchten Wäinämöinen, heisst es in verschiedenen Runen von der Geburt des Feuers (s. v. Schröter's Finnische Runen (Upsala 1819) S. 6 und die unter dem Titel: Suomen Kansan wanhoja runoja ynnä myös nykyisempiä lauluja, d. h. des finnischen Volkes alte Runen nebst modernen Liedern, von Topelius herausgegebene Sammlung (Åbo und Helsingfors 1822—1831), Theil 2, S. 14 und Theil 5, S. 19. Vgl. Lencqvist l. c. p. 23); dagegen freilich in der von Lönnrot in die Kalewala aufgenommene Rune von der Geburt des Feuers S. 323:

tulta iski ilman Ukko, d. h. blitzte Ukko, Herr der Lüfte,
valahutti valkeata. liess da leuchten Licht des Feuers.

S. 3, Note ii und v. Becker l. c. p. 16), von andern Sawolaxern dagegen auch Wäinämöisen miekka, d. h. das Schwerdt des Wäinämöinen (vgl. Gottlund in Swensk Literatur-Tidning 1817. S. 399), eben so wie von südlicheren Finnen das Wetterleuchten Kalewan miekka das Schwerdt des Kalewa (s. Lencqvist l. c. p. 27).*)

Das Angeführte mag einstweilen hinreichen, um zu weiteren Forschungen, insbesondere unter den Ehsten, anzuregen und so vielleicht die von mir bereits früher angedeutete und nun von Wiedemann ausgesprochene Hypothese von einem mythischen Zusammenhange der ehstnischen Benennungen des Regenbogens R. wikkerkaar und D. wikkakaar mit dem Worte wikati Sense zu bestätigen und festzustellen. Bis dahin oder für den Fall, dass die gedachte Bestätigung und Feststellung ganz und gar nicht Statt finden sollte, schlage ich hier eine andere, gleichfalls mythische, Erklärung vor, auf welche ich erst neuerlich verfallen bin und die mir jetzt am Ende in jeder Hinsicht den grössten Anspruch auf Annehmbarkeit zu haben scheint. In dem Gebete des Donnerpriesters der alten Ehsten bei dem Opfer wegen eines fruchtbaren Jahres, das der ehemalige Pastor zu Urbs (im nördlichen Theile des Werroschen Kreises) Gutslaff von einem sehr alten Bauern aus dem Errastferschen Gebiete im Jahr 1644 sich hat vorsagen und in demselben Jahre in dem Buche: kurzer Bericht von der falsch heilig genannten Bäche in Liefland Wöhhanda zu Dörpt drucken lassen, aus welchem mir selbst nicht zugänglichen Buche der verstorbene Pastor Knüpffer jenes Gebet im fünften Hefte der Rosenplänterschen Beiträge S. 156—162 wieder abdrucken liess und erläuterte, kommt gleich im Anfange in den an den Donnergott

*) Nach Renvall's Lexicon, Tom. I, p. 153 soll namentlich Kalewan miekka bei einigen Finnen auch die Benennung des Sternbildes Orion sein, eine Deutung, die ich nirgend anderswo gefunden habe und die mir daher eben so auffallend scheint, als Renvall's gänzliches Schweigen über die vorher gedachte jedenfalls allgemeinere und durch Porthan seit dem Jahr 1795 aus den oben citirten schwedischen Vfterhets, Historie och Antiqvitets Academiens handlingar bekannten Redensart Wäinämöisen wikahde.

gerichteten Anredeworten «Picker» vor. Hierin glaubte ich erst mit Knüpffer (s. a. a. O. S. 159) einen Druckfehler zu sehen, zumal da später in der Schlussperiode des Gebetes und wiederum in den offenbaren Anredeworten namentlich «picken» steht, anstatt pikne oder pitkne, der gewöhnlichen ehstnischen Benennungen des Donners, verkürzt aus dem finnischen pitkänen oder pitkäinen (vgl. diese Mélanges, Livr. II, S. 231.) Von der anderen Seite schien es mir auch möglich, dass Gutslaff selbst das Wort falsch gehört haben konnte, da nach dem Knüpfferschen Artikel S. 158 der alte Bauer sehr unvernehmlich gesprochen haben und Gutslaff schon gestehen soll, dass er nicht jedes Wort des Opfergebetes verstanden habe. Die Zweifel, die ich anfänglich mit Knüpffer gegen das Wort «Picker» hegte, waren also doppelt begründet. Indessen ist gerade die Form Picker oder Pikker ganz richtig. In den Verhandlungen der gelehrten ehstnischen Gesellschaft zu Dorpat, I. Bandes 2tes Heft S. 36 steht nämlich im Anfange eines Artikels: Ueber die Bedeutung des Wortes Pikne vom Pastor Hollmann zu Harjel (im südwestlichen Theile des Werroschen Kreises) zu lesen, es habe ihm ein Wirth unter dem Gute Adsel-Kokküll, der dem heimlichen Götzendienst ergeben gewesen, im Frühling 1841 bei Gelegenheit einer kirchlichen Visitation die von ihm den Götzen gebrachten Opfer beschrieben und erzählt, dass die Götzen öfters mit den ihnen geopferten Gaben unzufrieden gewesen, sich an seine Habe aus unersättlicher Gier vergriffen und ihm vielen Schaden zugefügt hätten. Er habe sie daher mehrmals bei dem «Wana Essa» (i. e. alten Vater) verklagt und diesen gebeten, sie mit seiner eisernen Ruthe (raudwitsaga) dafür zu züchtigen. Von dem Pastor näher befragt habe derselbe Bauer gesagt, dass der «Wanna Essa» der Pikker sei. Der Pastor habe das Wort in Pikne corrigirt, worauf der Bauer zugegeben habe, dass man auch so sagen könnte, seine Voräitern hätten ihn aber immer Pikker genannt. Es ist also, wie gesagt, Gutslaff's Pikker vollkommen richtig und noch jetzt, wennn auch nicht allgemein, gebräuchlich um den Donner zu bezeichnen, mithin eine schon länget eingerissene Alteration des Wortes Pikken, was wie-

derum eine offenbare natürliche Modification von pikne oder vollständiger pitkne bildet. Wie, wenn nun auch wikker eine alte Corruption aus Pikker wäre, mit Uebergang des p in das verwandte w, wie lit. wärat, D. wärät und wäna (Russisch: ворота) gegen Pforte und schwedisch port, wirts aus Spritze und die Endung were in Guts- und Dorfnamen als Alterirung aus pere, Gesinde, (ursprüngliches) Bauergut*), z. B. Pitkawere statt Pikfer und Randwere statt Randfer? Die Annahme einer solchen Alteration des Pikker in wikker hebt nicht die Gewichtigkeit des vorher S. 577 hervorgehobenen wikkar bei Göseken und die der Erhaltung des *a* im D. bei unserer vorliegenden neuen Etymologie nur aus wikkar verstümmelten wikka auf, da das *e* selbst in Pikker als Schwächung eines früheren schon in pitke gegenüber finn. pitkänen ausgefallenem *a* oder *ä* sich leicht erklären lässt. — In realer Hinsicht endlich ist die Erklärung des wikker in wikkerkaar namentlich aus Pikker so triftig, als man sie sich nur wünschen kann; denn wikkerkaar und wikkakaar werden nun vollkommene Analoga vom finnischen Ukonkaari**), olonetzisch Ukonkaare, schwedisch-lappisch atja- oder atjan juoka***),

*) Wenigstens scheint mir diese Erklärung weit annehmbarer und natürlicher als die des Pastor Ahrens aus dem finnischen werhä oder werho Schirm, Schutzort. S. seine Grammatik S. 132.

**) Vorher in diesen Mélanges, Livr. II, S. 231 hatte ich bei der Aufzählung der finnischen Namen des Regenbogens neben taiwaskaari, wesikaari und sateenkaari dieses Ukonkaari übersehen, wie es auch Renvall in seinem Lexicon übersehen und nicht angeführt hat.

***) Atja, auszusprechen a'ca, heisst bei den schwedischen Lappen der Donner, wurde ehemals göttlich verehrt und entspricht also, wie auch Ganander bereits l. c. p. 97 (vgl. Rosenplänter's Beiträge, Heft 14. S. 11) richtig bemerkt, dem Ukko der Finnen. Lindahl und Oehrling unterscheiden in ihrem Lexicon Lapponicum p. 26 Atja (Diminut. atjekuts und atjaguts, sprich: a'cekuc' und a'caguc') Donner von Attje (Diminut. attjeguts) Vater, als wenn diese härter, etwa wie acce und a'cceguc' oder atce und atce guc' ausgesprochen würden; im Grunde sind aber beide Wörter eigentlich als ein und dasselbe zu betrachten, das formell etymologisch

finnlappisch dierbmadawggie, russisch-lappisch tiermasdaug*), zu Enare im finnländischen Lappland äjjitäyk, alle insgesammt mit einer und derselben wörtlichen Bedeutung: Donnerbogen. Dabei ist noch zu bemerken, dass die Lappen nur ein Wort für den Bogen besitzen, nämlich finnlapp. dawggie, russisch-lapp. daug, schwedisch-lapp. aber juoks. Alle diese Wörter haben die eigentliche Bedeutung eines Bogens als Waffe oder Werkzeuges um Pfeile abzuschiessen, wie das auch nicht allein die bei Lindahl und Oehrling l. c. p. 97 sq. unter Juoks mit angeführten Phrasen: juokseb kiäldet den Bogen spannnen und juoksin vuotjet (sprich: vuočet) mit dem Bogen schiessen für das letzte schwedischlappische Wort bestätigen, sondern auch dessen Verwandtschaft mit dem finnischen joutsi oder jousi, das auch einen Bogen zum Schiessen bezeichnet im Gegensatz zu kaari Bogen als Biegung oder Krümmung und in Zusammensetzungen verschiedene Dinge in gebogener Gestalt. Eine ähnliche Bestätigung für die angegebene Bedeutung des finnlappischen dawggie, eben so wie für das

---

dem finnischen isä Vater entspricht (vgl. lapp. likatam mit finn. liikutan berühre, l. karkastam mit f. kuristan erdrossele, l. joula mit f. joulu Weihnachten, l. tjuolm (čuolm) mit f. solmu Knoten, l. tjalme (čalme) mit f. silmä Auge und l. tjaktja (čakča) mit f. syksy Herbst). In Analogie mit dieser eigentlichen Bedeutung des lappischen Wortes, und mit den finnischen Götterepitheten isä und (Diminut.) isänen nennen die Lappen den Donner auch Aija, Grosvater, und sagen daher bald aččekuč klibma, bald aija klibma, beides in der Bedeutung: es donnert (vgl. Lindahl und Oehrling l. c. und p. 4 unter Aija). Dieses letztere Wort entspricht wiederum formell wie reell dem finnischen äijä (daher der Donner in der schon mehr mit dem Finnischen vermischten Mundart zu Enare äjjitäyk), einem Synonyme von Ukko in dessen apellativer Bedeutung.

*) Diermes und Tiermas sind andere eigenthümliche, in Norwegen und in Russisch-Lappland gebräuchliche, mythische Benennungen des Donners, die man mit dem skandinavischen Thor verglichen hat. S. Schefferi Lapponia p. 92 und Mone a. a. O. S. 24 und 35 f. Vgl. Ganander l. c. p. 90.

abgekürzte russischlappische daug; gewährt das von jenem gebildete Compositum dawggiesuodn Bogensehne. In der That glaubten die Lappen, dass ihr Donnergott mit dem Regenbogen, nach dessen Benennung in ihrer Sprache, böse Geister erschlage nnd vernichte (s. Högström's Beskrifning öfver de til Sweriges Krona lydande Lappmarker S. 177. Vgl. Mone a. a. O.). Auf ähnliche mythische Anschauungen auch bei den karelischen Finnen spielt offenbar das Gebet in der Kalewala S. 244 f. an, welches die Frau Ilmarinen's an Ukko richtete um Rache an Kullerwo dafür, dass sie durch ihn von Wölfen und Bären zerfleischt worden war. Sie sagt:

Oi Ukko yli-jumala!
Jou'uttele jousi suuri,
Katso kaaresi parahin,
Pane vaskinen vasama
Tuon tulisen jousen päälle,
Työnnytä tulinen nuoli,
Ammu vaskinen vasama,
Ammu kautta kainalojen,
Halki hartio-lihojen,
Kaa'a tuo Kalervon poika,
Ammu kurja kuoliaksi,
Nuolella teräsnenällä,
Vasamalla vaskisella!

das ist:

Ukko, Oberst unter Göttern!
Mach' bereit einen grossen Bogen,
Suche deinen besten Bogen *),
Lege einen eh'rnen Bolzen,
Auf den bunten feur'gen Bogen

*) Wegen der unmittelbaren Beziehung des neben jousi parallel gestellten Wortes kaari auf das kurz vorhergehende Ukko vermittelst des Suffixes (kaaresi) könnte man auch übersetzen: such' deinen besten Regenbogen, wörtlich: sieh deinen besten (Regen-) Bogen, d. h. siehe nach, dass du gerade den besten findest, aber eilig, wegen jou'uttele mache eilen, beschleunige).

Sende einen Pfeil von Feuer,
Schiesse durch ihm seine Arme,
Mitten durch die starken Schultern,
Dass der Sohn Kalervo's falle,
Schiesse todt den Schelm, den schlechten,
Mit dem Pfeil, mit Stahl gespitztem,
Mit dem eh'rnen Bogenbolzen!

Vielleicht taucht, bei dem nunmehr endlich realisirten schönen Unternehmen alte und neue ehstnische Volkslieder herauszugeben, mit der Zeit auch noch unter ihnen irgend ein altes Liedchen auf, das ähnliche Bezüge des Regenbogens in sich schliesst, wie hier aus der Kalewala hervorgezogen sind. Auf jeden Fall haben wir nun schon für's erste auch eine Erklärung des bisher unbekannten und also altneuen ehstnischen Wortes wikkerwihm in der von Wiedemann citirten Stelle der ehstnischen Volkslieder von Neus gewonnen, genügender und richtiger als die von diesem eben nur zur Noth gegebene, die so lautet: «Unter wikkerwihm scheint der Regen verstanden zu sein, der einen Regenbogen bringt, dessen gewöhnlicher Name wikkerkaar, Regenschwaden (Bogenschwaden) ist». Statt dessen ist wol zu lesen: Unter wikkerwihm wird der Gewitterregen zu verstehen sein, den man sonst gewöhnlich piknewihm nennt.

A. J. Sjögren.

(Aus dem Bulletin historico-philologique, T. VIII, No. 1—4).

Druckfehler.

Seite	518	Zeile	14	von	unten	statt	des Ablativs	lies	des Allativs.
»	520	»	19	»	oben	»	häu ei kuule	»	hän ei kuule
»	547	»	8f.	»	»	»	Einwirkungen	»	Erweichungen.
»	574	»	1	«	»	»	S. 472	»	S. 572
»	580	»	1	»	»	»	S. 3 Note ii	»	S. 23 Note ii
»	583	»	6	»	unten	»	apellativer	»	eppellativer.

Reihenfolge der livländischen Landmeister, gewöhnlich Herrmeister *(dominus magister)* genannt; von C. E. NAPIERSKY. (Lu le 22 février 1850.)

Die archäographische Commission hat unlängst eines ihrer Mitglieder mit der Abfassung eines «Index» zu den ersten vier Bänden der vollständigen Sammlung russischer Chroniken (Полное Собраніе Русскихъ Лѣтописей. Спб. 1841 — 1848) beauftragt. In Folge dessen sah ich mich veranlasst, den bewährten Meister auf dem Gebiete der livländischen Chronologie um die Ausarbeitung der «Reihenfolge» zu ersuchen, durch welche die im Index corporis hist. dipl. Livoniae (II. 349 — 351. Riga 1835) gedruckten Untersuchungen berichtigt und ergänzt werden. *K.*

a) *Aus dem Schwertbrüder-Orden.*

Winne (von Rohrbach), 1202 — 1208.
Volkwin (Schenk von Winterstädt), 1208. † 22 Sept. 1236 [1]).

b) *Aus dem deutschen oder marianischen Orden.*

Herman Balke, Mitte 1237 bis Mitte 1238.
Dietrich v. Grüningen, Mitte 1238 bis Mitte 1241.
[2]) *Andreas v. Velven*, Mitte 1241.
Dietrich v. Grüningen, Mitte 1241 bis Ende 1242.
Andreas v. Steyer (Stirland), Anfang 1247 bis Ende 1253.
Heinrich v. Heimburg, Anfang 1243 bis Mitte 1244.
Dietrich v. Grüningen, Mitte 1244 bis Ende 1246.

---

1) Nicht 1238, wie Russow und Kojalowicz haben, vgl. Gadebusch livl. Jahrb. I. 1. S. 222 und Voigts Gesch. Preuss. II. 337. 338. Anm. 2.

2) Die Meister, deren Namen um etwas eingerückt und cursiv gedruckt sind, sind entweder urkundlich oder muthmaasslich bloss Vice-Meister gewesen, wurden aber schlechtweg auch Meister genannt.

Eberhard v. Seine, Statthalter des Hochmeisters, schon im Oct. 1251 [3]) bis Mitte 1253.

Anno v. Sangerhausen, Anfang 1254 bis nach dem Anf. 1257.

Burchard v. Hornhusen, nach Anfang 1257. † 13 Jul. 1260 [4]).

Andreas 1260.

Juries (*Jürgen*) v. *Eichstädt*, Mitte 1260 bis Mitte 1261.

Werner v. Breithausen, Mitte 1261 bis Mitte 1263.

Andreas, Mitte 1263.

Conrad v Mandern, Mitte 1263 bis Mitte 1266.

Otto v. Lutterburg, gewöhnlich von Rodenstein genannt, Mitte 1266, † 16 Febr. 1270 [5]).

Andreas von Westphalen, Anfang 1270.

Walter v. Norteck, nach Anfang 1270 bis nach der Mitte 1272.

Ernst v. Rassburg, Ende 1272, † 5 März 1279 [6]).

Gerhard v. Katzenellenbogen, März 1279 bis 13 Jul. 1280, erst Interims-, dann Vice-Meister.

Conrad v. Feuchtwangen, zugleich über Preussen und Livland, Mitte 1279 bis Mitte 1280, dann über Livland allein 13 Jul. 1280 [7]) bis Ende 1281.

---

3) Vgl. Hennes Urkundenbuch des D. O. S. 137. No. 141.

4) Dieses Jahr ist gegen manche gewichtige Autorität ermittelt und festgestellt worden von Th. Kallmeyer in s. Chronologie der Meister D. O. in Livland im 13ten Jahrh., in den Mittheilungen aus der livl. Gesch. III, 432 flgd. und wird bestätigt von der kleinen Dünamünder Chronik in Bunges Archiv IV, 271.

5) Er starb in einer Schlacht auf dem Eise bei Oesel an dem angeführten Tage. Vgl. Alnpekes Reimchronik v. 7906, Bergm. Ausg. S. 106; kl. Dünam. Chronik bei Bunge a. a. O. («Anno domini MCCLXX° prelium fuit contra lettowinos in Osilia in die beate juliane virginis»); Mittheil. aus d. livl. Gesch. IV. 246. Anm.")

6) Nicht 1278, wie Alnpeke v. 8501 (Bergm. Ausg. S. 115) angiebt, vgl. Kallmeyer in den Mitth. III. 457, und über den Tag s. Voigt Gesch. Preuss. III. 369. Alle Zweifel beseitigt die kl. Dünam. Chron., indem es in derselben heisst: Anno domini MCCLXXVIIII. dimicatum est in lettowia, ubi occubuit magister fratrum milicie Ernestus et capitaneus dominus Eylardus et alii quam plures christiani III° nonas marcii.»

7) Vgl. Alnpeke v. 8876, Bergm. Ausg. S. 124.

Mangold v. Sternberg, über Preussen und Livland vor Ende 1281 bis Ende 1283.

Willekin v. Schurborg, Vice-Meister, Anfang 1282 bis Ende 1283, dann wirklicher Meister seit Ende 1283, † 26 März 1287 [8]).

Cuno v. Herzogenstein, Anfang Febr. 1288 bis Anfang 1290.

Holte v. Hohenbach, Frühjahr 1290 bis Ende 1293.

Heinrich v. Dumpeshagen, 1294 — 1295.

Bruno 1296, † 1 Jun. 1298 [9]).

Gottfried v. Rogga, 1298 — 1306.

Wennemar, 1305.

Reymar, 1306.

Gerdt v. Jocke, 1307 — 1326.

Phrimer oder *Reimer*, 1317, 1327, 1328.

Eberhard v. Monheim, 1328 — 1340, dankte ab.

Burchard v. Dreylewen, schon 22 Jnl. 1340 (Lehnbrief), dankte ab 1345, lebte aber noch 1366.

Goswin v. Herike, 1345 — 1360.

Arnold v. Vietinghof, 1360 — 1365.

Wilhelm v. Freimersheim, 1365, noch 1378 und vielleicht 1384.

Robin v. Elz, schon 25 Oct. 1386 (Orig. Urk.), noch 10 Aug. 1388 [10]).

Wennemar v. Bruggenoye, schon 1387 (?) [11]), gewiss schon 5 Jan. 1390 (Lehnbr.), † im Herbste 1401.

Conrad v. Vietinghof, vom 21 Oct. 1401 an bis 1413.

Dietrich Tork 1413, noch im Jun. 1415.

Sifert Lander v. Spanheim, kurz vor Michaelis 1415, † 3 Apr. 1424 [12]).

---

8) Kl. Dünam. Chron. «Anno domini MCCLXXXVII° in crastino annunciacionis dominice occisus est magister Willekinus cum multis fratribus ac christianis.»

9) S. Voigts Gesch. Preuss. IV. 142.

10) S. Index corp. hist. dipl. Liv. No. 457.

11) S. Bunges Archiv V. 316.

12) S. Grautoffs Lübeck. Chron. II. 35. «des mandaghes na mytvasten», d. i. nach dem Sonntage Lätare, der i. J. 1424 auf den 2ten April fiel.

Cysse v. Rutenberg, schon im Mai 1424, † vor dem 8 Nov. 1433.

Franko v. Kerskorff, 1433, † 1 Sept. 1435.

Heinrich v. Buckenvorde, genannt Schungel, schon im Oct. oder Nov. 1435, † Ende 1437.

Heidenreich Vinke v. Overbergen, OM. Statthalter 1438 um Michaelis, als voller OM. anerkannt vom Hochmeister am 16 Nov. 1440, † vor dem 12 Aug. 1450.

Johann v. Mengden, gen. Osthoff, vom Hochmeister bestätigt 16 Sept. 1450, † 1469.

Johann Wolthuss v. Heersse, erwählt 7 Jan. 1470, ab- und gefangen gesetzt Anfang 1471.

Bernd von der Borg, erwählt zwischen dem 10 — 31 März 1471, resignirte im Nov. 1483, lebte noch 1485.

Johann Freytag v. Loringhof, OM. Statthalter 1483 gegen Ende, zum OM. bestätigt 10 Jan. 1485, † 26 Mai 1494.

Wolter v. Plettenberg erwählt 7 Jul., bestätigt 9 Oct. 1494, † 28 Febr. 1535.

Hermann v. Brüggeney, gen. Hasenkamp, Coadjutor 1533, OM. 1535, † 4 Febr. 1549.

Johann von der Recke, Coadj. 1541, OM. 1549, † kurz vor 2 Jul. 1551.

Heinrich v. Galen 1551, † 30 (nicht 3) Mai 1557 [13]).

Wilhelm v. Fürstenberg, Coadj. 1556, OM. 1557, resignirte im Aug. 1559, gefangen von Ferlin nach Moskau weggeführt im Aug. 1560, lebte noch 16 Mai 1566 [14]) auf dem Schlosse zu Lubin.

Gotthard Kettler, Coadj. 9 Jul. 1558, OM. 1559, legte seine Würde nieder am 5 März 1562 und ward Herzog von Kurland und Semgallen, † 17 Mai 1587.

13) S. Bunges Archiv. V. 268 — 274.

14) S. Mittheil. aus der Livl. Gesch. II. 544.

(Aus dem *Bullet. hist.-phil. T. VIII, No.* 5).

Zur Sampo-Mythe im Finnischen Epos; von ANTON SCHIEFNER. (Lu le 22 mars 1850.)

Kaum hat die Forschung angefangen, die ursprünglichen Wohnsitze des finnischen Volks in den Gebirgen Mittelasiens nachzuweisen, so ist man auch schon rasch bei der Hand gewesen, eine Menge von Wörtern der finnischen Sprache aus dem Sprachschatze jener Gegenden erklären zu wollen. Hat Schott den wenig glücklichen Versuch gemacht, das im finnischen Epos vorkommende Wort tarwas aus dem Mongolischen zu erklären, so ist man mit dem für die ganze Kalewala so bedeutsamen Worte Sampo noch merkwürdiger umgegangen. Grimm in der Mythologie S. 1229 erinnert an die mongolische Sage vom Baume Asambubararcha, dessen ins Wasser fallenden Früchte den Laut Sambu von sich geben, und scheint einen Zusammenhang mit dem tibetischen sangpa (གསང་བ) *geläutert, heilig* anzunehmen. Der Name des Baums, der in der buddhistischen Kosmologie eine bedeutende Rolle spielt, ist jedoch dem Sanskrit entlehnt: für ཛམ་བུ kommen zwei Transcriptionen im Tibetischen vor, རྫམ་བུ und häufiger འཇམ་བུ, woraus nach falscher Lesung des präfigirten འ Asambu entstanden ist. Ohne von dieser Herleitung aus dem Tibetischen zu wissen, kam auch Castrén (im *Bulletin histor.-philol.* T. V. No. 19. 20. S. 311 folg.) darauf, Sampo aus dem Tibetischen sang (གསང) *geheim* und phu (ཕུ) *Quelle* erklären zu wollen und es als eine geheime Quelle jeglicher Glückseligkeit aufzufassen. Diese Auffassungsweise scheint auch Lönnrot nicht missfallen zu haben, da er in der neuen Kalewala-

ausgabe Sampo in der Glosse zu I, 45 durch maan onnistaja, onnen lähde *Beglücker des Landes, Quelle des Glücks* erklärt.

Was ist aber der Sampo? Ehe ich diese Frage beantworte, kann ich nicht umhin, mich über das Bestreben zu wundern, das in der Ferne zu suchen, was die nächste Nachbarschaft bedeutend leichter an die Hand geben könnte. Jahrhunderte lang haben die Finnen in nächster Berührung mit germanischen und slavischen Stämmen gelebt, und sollten wir keine Zeugnisse der Geschichte für ihren regen Verkehr unter einander haben, so würden wir in der Sprache die sichersten Belege finden. Fehlt es in germanischen und slavischen Sprachen nicht an Entlehnungen aus dem Finnischen, so hat auch das Finnische und namentlich die Kalewala eine Masse von Entlehnungen aus den Sprachen der genannten Stämme aufzuweisen. Das Wort Sampo glauben wir am Sichersten auf das im Schwedischen gar gangbare stamp *Stampfe* zurückführen zu können. Ueber die Verbreitung des Wortes stamph im deutschen Alterthum s. Wachter im *Glossarium German.* u. Graff. Unter den Slaven haben die Russen ступа und ступка, die Polen das dem Germanischen näherstehende stępa, stępka. Wie ist aber die Unterdrückung des t zu erklären? Ueber eine solche Erscheinung auf dem Gebiete der indo-europäischen Sprachen hat sich Pott, *De lingua Borusso-Lithuanica*, I. p. 68, ausgesprochen. Für das Finnische können wir noch folgende Beispiele beibringen: Altnordisch stampr, dänisch stamp *Zuber*, im Finnischen sammio; schwed. stor, lappisch stuora, finnisch suuri; altnordisch stúr *maeror*, finnisch suru *Trauer, Kummer*; russisch стына, litth. sẽna, lettisch seena, finnisch seinä. So wird auch das ungarische szoba aus dem deutschen Stube zu erklären sein. Aehnlich haben die Ostjaken aus dem russischen скоро ihr copa, capra gebildet; s. Castrén, *Versuch einer ostjak. Sprachlehre*, im Wörterverzeichniss. Gewöhnlicher ist freilich, dass die Finnen bei solchen mit zwei Consonanten anlautenden Wörtern den ersteren derselben unterdrücken. So finden wir bei Renvall im finnischen Lexicon das aus dem schwedischen stamp entstandene tampu *gestampfte Roggenähren*. Bei den Ehsten heisst tamp *Stampfe, eine grosse hölzerne Mörserkeule*, tampitud oddrad *gestampfte Gerste, Gerstengraupen*. Interessant ist es, dass auch andere Wörter, die hierher gehören, entlehnt scheinen, z. B. kerta

pl. kerrat *gestampfte Roggenähren*, das an das litthauische kertu *ich haue* erinnert, rusu *zermalmtes Stroh*, rusennan *contundo, zermalmen*, das man mit dem schwedischen krossa, vielleicht auch mit dem litthauischen kruszu *ich stampfe ab*, grúdziu *ich stampfe* in Verbindung bringen möchte. Doch dürfen wir nicht vergessen, dass es den Finnen nicht an anderen Bezeichnungen fehlt, die ein grösseres Recht auf eine Entstehung unter dem Volke selbst haben. Dahin gehört surwo, zumal die Mehrzahl surwot zur Bezeichnung des Gestampften, surwoin zur Bezeichnung des Stampfstössels und huhmaro oder auch huhmari für den Mörser selbst. Dieses letztere Wort steht im Finnischen freilich ganz vereinzelt da, merkwürdig ist es aber, dass es nicht unverwandt mit dem mongolischen oghor, im Mandshu oho, scheint, während das mongolische nüdügü *stampfe* und nudugur *Stampfstössel* eine Verwandtschaft mit dem lappischen njütet *stampfen* und njuto *Stampfe* beurkunden. In der neuen Kalewala ausgabe kommt dieser Mörser mit der Bezeichnung huhmari öfters sowohl allein (XXIV. 119), als auch neben der Handmühle oder dem Mahlstein kivi (XI. 178; XXV. 370; XXX. 370) vor. Der Gebrauch des Mörsers ging der Erfindung der Handmühle voran, s. Beckmann, *Beyträge zur Geschichte der Erfindungen*, B. II. S. 2 folg. Wir finden den Mörser schon im 4. Buch Moses XI. 8, wo er zum Zerreiben des Manna gebraucht wird. Beim Hesiod, Werke und Tage V. 423, kommt er unter dem Namen ὅλμος vor. Buttmann im *Lexilogus*, B. I. S. 198, bemerkt mit Recht: «die älteste, einfachste Behandlung des Getreides zur Nahrung «war ein blosses Stampfen . . »; vergleiche Servius *ad Virgilii Aen.* I. 129 «Majores molarum usum non habebant. Frumenta «torrebant et ea in pilas missa pinsebant et hoc erat genus «molendi.»

Wird man nun vielleicht ohne grosse Schwierigkeit zugeben, dass die Finnen für einen ihnen geläufigen Begriff ausser den einheimischen Bezeichnungen auch einige fremde annehmen konnten, dass das Wort Sampo einer benachbarten germanischen Sprache entlehnt sei, so wird man jedoch Anstand nehmen, ohne Weiteres in dem Sampo der Kalewala eine Stampfe wiederzuerkennen. Vergessen wir nicht, dass die

Stampfe eine Vorgängerin und selbst eine Zeitgenossin der Handmühle ist und mit ihr manche Arbeit zu theilen hat. Nicht fern liegt es daher, sie als eine Art Mühle zu betrachten. Und als eine solche betrachten die Kalewalarunen den Sampo ganz ausdrücklich. Wiederholt ist von seinem Mahlen die Rede X. 417 folg. 505 folg. XXXVIII. 303. X. 414—416 wird ausdrücklich gesagt, dass er auf einer Seite eine Mehlmühle, auf der zweiten eine Salzmühle, auf der dritten eine Geldmühle ist. So wenig diese letzte Stelle, die sich nur in der neuen Ausgabe findet, den Beifall Castrén's hat (*s. Bulletin histor.-phil.*, T. VII. No. 20. 21.), so scheint sie zu den durchaus zu beachtenden zu gehören, zumal da sie nicht ganz vereinzelt dasteht. XLII. 47 folg. heisst es

Hyvä on sampuen hyrätä,
Kirjokannen kahnatella
Pohjolan kivimäessa . . .

Trefflich ist des Sampo Rauschen,
Ist des bunten Deckels Brausen
In dem Steinberg von Pohjola.

Nach Renvall bezeichnet kahna *cista seu structura circa lapides molares*, *Mühlkasten*, wie denn auch myllynkahna vorkommt. Lönnröt hat an dieser Stelle leider keine Erklärung gegeben.

Als Lemminkäinen's Mutter bei der Wirthin am Pohjola erscheint, um über ihren verschwundenen Sohn Auskunft zu erhalten, droht sie, im Fall sie nicht sagen würde, wo sie den Lemminkäinen hingesandt habe, dass sie die Thür des neuen Dörrhauses zertrümmern und die Thürangeln des Sampo brechen werde (XV. 81):

Rikon uksen uuen riihen.
Taitan sampuen saranat.

Diese Zusammenstellung mit dem Dörrhause wird man schwerlich als eine zufällige betrachten können. Es muss auf jeden Fall etwas mit dem im Parallelverse genannten Dörrhause in Zusammenhang Stehendes sein.

Diese Auffassung des Sampo als Mühle, über die sich Grimm in Hoefer's *Zeitschrift*, B. I. S. 29, ausführlicher ausgesprochen hat, muss, wie ebenderselbe bemerkt, in einem Zusammenhange mit der wunderbaren Mühle des Königs Fródi

stehen. Das tritt um so auffallender in der neuen Ausgabe hervor, welche den Sampo (Rune X. Vers 415) ganz so wie die Grótti auch Salz mahlen lässt, s. Grimm, *Deutsche Mythologie*, S. 1227. Führen somit sowohl der Name als die Auffassung des Sampo auf einen Zusammenhang mit dem scandinavischen Alterthum, so wollen wir jedoch nicht verschweigen, dass auch anderswo ähnliche Mühlen erwähnt werden, z. B. *Plinii hist. nat.* l. XXXVI. c. 29: «Item molas versatiles Volsiniis inven-«tas, aliquas et sponte motas invenimus in prodigiis.» In der von Schmidt übersetzten Heldensage Gesser Chan heisst es S. 97: «Ferner giebt es einen goldenen Berg und auf diesem «goldenen Berge eine von selbst mahlende goldene «Mühle.»

Es kann nicht fehlen, dass Manchem mit einer solchen Erklärung des Sampo wenig gedient sein wird. Auf jeden Fall wird man eine Mühle bei aller Bedeutung für die Nahrung für zu unbedeutend ansehen dürfen, um ein Gegenstand einer so gewaltigen Entführung und ein Anlass zu so heftigen Kämpfen zu sein. Mit Recht kann man die Frage aufwerfen, ob nicht vielleicht die Mühle mit der Benennung Sampo auf einen ursprünglich ganz verschiedenartigen Mythus gepfropft worden sei. Ein Anknüpfungspunkt könnte leicht durch ein ähnlich klingendes Wort gegeben worden sein. Wir glauben den richtigen Weg einzuschlagen, wenn wir den Mythus aus den Erscheinungen der äusseren Natur zu erklären suchen. Die Hauptgestalten der Kalewala scheinen ursprünglich elementare Götter gewesen zu sein, deren Wesen um so mehr an Durchsichtigkeit verloren hat, als sie schon zu blossen Helden herabgesunken sind. Eine andere Schwierigkeit liegt darin, dass bis dahin noch keine der einzelnen Hauptgestalten in ihrer ganzen Eigenthümlichkeit von den übrigen genau abgegränzt worden ist. Nach Lönnrot's Bemerkung in der Vorrede zur neuen Kalewalaausgabe § 2 singt ein Sänger das von Wäinämöinen, was ein anderer von Ilmarinen, ein dritter von Lemminkäinen, einer von Lemminkäinen, was ein anderer von Kullerwo oder Ioukahainen. Wird ja doch selbst in der 50sten Rune Vers 464 folg. dem alten Wäinämöinen von dem Kinde der Marjatta vorgeworfen, dass er in seiner Jugend seine eigene Schwester hingegeben habe

um sich selbst zu befreien, während wir Rune III. 459 folgsehen, dass es Ioukahainen ist, der seine Schwester dem alten Wäinämöinen zu seiner eigenen Befreiung verheisst. Während Wäinämöinen von einer Seite leicht als eine agrarische Gottheit aufgefasst werden kann, scheint von der andern Seite mehr Grund da zu sein, ihn ursprünglich für eine Wassergottheit zu halten, wobei er in den nächsten Zusammenhang mit Lemminkäinen tritt, der vielleicht von allen Gestalten am meisten Anknüpfungspunkte zu einer physischen Erklärung darbietet. Sowohl er als Wäinämöinen haben wenig Glück auf ihren Fahrten nach dem kalten Norden, Lemminkäinen findet ein Mal gleich Balder seinen Tod, das andere Mal wird ihm der kalte Sohn des Nordens, der Frost, entgegengeschickt. Sein Genosse auf dieser Fahrt führt merkwürdiger Weise die Namen Tiera und Kuura, deren letzterer *Reif, gefrorener Thau* bedeutet, während der erstere jetzt *Steinflechte*, auch *Eisballen unter dem Pferdefusse*, früher wohl eine dem Worte Kuura näherstehende Bedeutung gehabt haben wird. Schon Grimm in Höfer's *Zeitschrift*, S. 49, fasst Lemminkäinen wegen seiner Bezeichnung Ahti als Gott des Wassers auf; dahin weisen auch die Bezeichnungen Kaukomieli *Fernsinn* und das Epithet lieto, das nicht nur ihm, sondern R. IV. 431 und V. 11 auch dem Meere beigelegt wird. Es scheint jedoch Lemminkäinen ursprünglich eine speciellere Bedeutung gehabt zu haben. Die Zerstückelung seines Leibes durch den rachelustigen Lappenhirten und die Wiederbelebung der von der Mutter zusammengeharkten Stücke gewinnt eine höhere Bedeutung, wenn wir in Betracht ziehen, dass der Rumpf seines Körpers bei dem Auffischen durch die Mutter (XV. 5), als eine Garbe (elo-tukku) zum Vorschein kommt. Wer denkt hiebei nicht an den angelsächsischen Sceaf? Ruhte Lemminkäinen, nach seiner Zerstückelung im Flusse von Tuonela, so scheint mir seine Flucht nach der Tödtung des Pohjolawirthen und sein Versteck auf dem fernen Eiland nur eine freundlicher ausgedrückte Gestalt desselben Mythus zu sein. Wir wollen hoffen, dass die baldige Herausgabe der bereits gesammelten finnischen Sagen einen so reichlichen Stoff zur Erleichterung der Mythendeutung liefern werde, dass es dem Scharfsinn der Forscher möglich werde, das für die finnischen Mythen zu

thun, was Uhland, Wilhelm Müller, Müllenhof und andere für die germanischen geleistet haben.

Am Leichtesten wird die Deutung Ilmarinen's sein, dem sein Name selbst schon als Luftgott hinlänglich bezeichnet. Für den Sampo hat er die besondere Bedeutung, dass er es ist, der ihn schmiedet. Auf die Frage, ob er wohl den Sampo schmieden könne, antwortet er X. 273 stolz:

Werde wohl den Sampo schmieden,
Dir den bunten Deckel hämmern
Aus der Schwanenfeder Spitze,
Aus der Milch der güsten Stärke,
Aus dem kleinen Korn der Gerste,
Da den Himmel ich geschmiedet
Und der Lüfte Dach gehämmert...

Ausser diesem Verdienst, den Himmel und den Deckel der Luft (ilman kansi) d. h. das Firmament geschmiedet zu haben, sind seine Versuche, sich eine Ehehälfte aus Gold und Silber, so wie auch Mond und Sonne aus denselben Metallen zu schmieden, höchst beachtungswerth. Beide Versuche wurden nicht von dem erwünschten Erfolge gekrönt. Höchst bedeutsam ist es aber, dass dieselbe Wirthin von Pohjola, die auch den Namen Louhi (*steiniges Feld*) führt, Sonne und Mond einfängt und beide dort verbirgt, wo auch der Sampo gesteckt hatte, in dem Steinberg von Pohjola. Doch sowohl der Sampo, als auch Sonne und Mond können nicht ewig in diesem Gefängnisse bleiben. Sie werden der Nacht des nimmerhellen Nordlands entrissen. Das Einzige, was dem Nordlande verbleibt, ist der bunte Deckel (kirjo-kansi). Dieser bunte Deckel wird leicht zu erklären sein. R. XXVII. 109 folg. lesen wir

Läpi taivahan yheksän
Halki kuuen kirjokannen

„durch neun Himmel, durch sechs bunte Deckel", und R. XLIX. 51

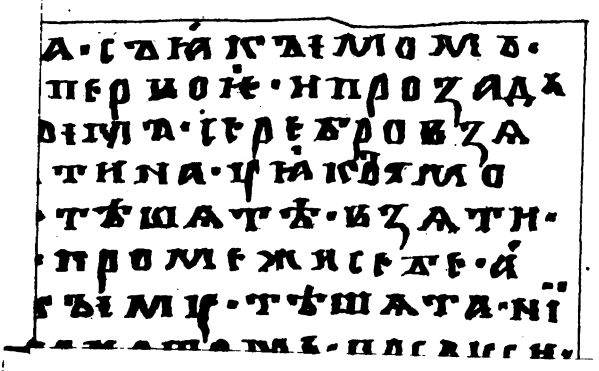
Tuonne taivahan laelle
Päälle kuuen kirjokannen

„dahin an des Himmels Wölbung, auf sechs bunte Deckel". Schon oben fanden wir das Firmament als ilman kansi bezeichnet; dafür giebt Renvall im Lexicon auch taiwan

kansi eigentlich *coeli operculum*. Dabei wird man an die Verwandtschaft der beiden litthauischen Wörter *dankti's Deckel* und *dangus Himmel* erinnert. — Verbleibt dem Nordlande, dem winterlichen Bereiche, auch der bunte Sternenhimmel, so ist ihm wenigstens periodisch das glanzvollste, strahlenreiche Gestirn des Firmaments entzogen. Dass wir dieses ursprünglich im Sampomythus zu suchen haben, dürfte wohl schwerlich zu bezweifeln sein. Interessant ist es, dass das Wort Sampo, das eine spätere Zeit einer Nachbarsprache entlehnte, an die Stelle eines lautlich sehr nahe verwandten einheimischen Wortes getreten zu sein scheint. Göseken giebt in seiner *Manuductio ad Linguam Oesthonicam*, Reval 1660. S. 238, S. 384 u. S. 400 für *Strahl* das Wort samba, das sich in dieser Bedeutung nicht mehr bei den Ehsten erhalten hat. Die jetzt noch gangbare Bedeutung *Säule, Pfosten, Stamm* scheint eine Anlehnung an das Fremdwort angebahnt zu haben. Merkwürdiger Weise kommt im Litthauischen das Wort stulpas (s. Pott, *De lingua Borusso-Lithuanica*, I. p. 69) und im Lettischen stabs ebenfalls in dieser doppelten Bedeutung vor. Nach Wilh. Müller, *Geschichte und System der altdeutschen Religion*, S. 254 hat paladyr im Wälsch ebenso beide Bedeutungen.

Schliesslich können wir uns nicht enthalten, auf die Berührungspunkte hinzuweisen, die die Entführerin des Lichts Louhi mit dem Loki der scandinavischen Sage hat. Loki war es gewesen, der zur Hingabe der Sonne und des Mondes an den Baumeister aus Jötunheim gerathen hatte; s. Uhland, *Sagenforschungen*, I. S. 106. Ueberhaupt ist er in seinem ganzen Wirken als Feind des Lichts und Freund der Finsterniss zu fassen; s. W. Müller a. a. O. S. 218. Ueber eine verwandte Erscheinung in der indischen Mythologie — über die Entführung der den Lichtstrahlen gleichnamigen Kühe in eine finstere Höhle, aus der sie Indra, der indische Donnerer, befreit, hat sich Adalb. Kuhn in Haupt's Zeitschrift, B. VI. S. 119, weitläufiger ausgelassen. Den Völkern Mittelasiens wird es nicht an ähnlichen Mythen gefehlt haben. Im Gesser Chan, S. 98, ist die Rede von einer goldenen Schlinge, um die Sonne, und von einer silbernen, um den Mond zu fangen.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. VIII. No.* 5.)



нянинъ. а кто сии рядъ переступи||ть. якымъ ли. тѣшята ли. тотъ дасть || ҁ̃ гривенъ серебра. а псалъ. довмонтовъ || писецъ.

(Es kam überein Teschata mit Jakim wegen eines Schmuckes, (bestehend aus) Vorder- und Hintertheil u. . . . . (?*). Jakim empfing das Silber und der Schmuck gehört Teschata zu, der ihn von der Frau des Jakim nehmen kann. Auch haben sie sich beide unter sich berechnet und weiter bedarf einer des andern nicht, weder Jakim den Teschata, noch Teschata den Jakim. Darüber waren Zeugen der Pop David, Doroshka, Domoslaw, Wekoschkin, Bojan, Kusma Loikowitsch, Shidilo Shichnowitsch, Iwan von Smolensk. Wer diese Abmachung übertritt, sei's Jakim, sei's Teschata, der zahlt 100 Griwen Silber. Geschrieben hat's Dowmonts Schreiber.)

Das Original dieses Kaufbriefes liegt im äussern Rigischen Raths-Archive; es ist ein kleines Blättchen Pergament, woran mittelst einer dünnen Hanfschnur ein Bleisiegel hängt, das auf der einen Seite das Brustbild eines Heiligen zeigt, zu dessen rechter Seite der Name ТИ||МО||ѲЄ||Ї zu lesen ist; auf der andern Seite ist ein Doppelkreuz mit den Buchstaben IС (Jesus) links. — Was die Zeit der Ausstellung anbetrifft, so weiset uns der darin angeführte «Schreiber Dowmonts» auf die zweite Hälfte des 13ten Jahrhunderts hin, in welcher dieser litthauische Fürst lebte. Bei Kojalowitsch kommt er zweimal oder zwei desselben Namens vor: nämlich (nach Schlözers Gesch. von Litthauen S. 43.) des Grossfürsten Mendogs Schwager und Mörder, der Fürst von Zanalsk Doumand um 1263; und (ebendas. S. 49) des litthauischen Grossf. Narimund Bruder Doumond, Fürst von Ucjana, der vor Narimund nach Pleskau floh, dort Fürst ward und von seinem jüngern Bruder Troiden, welcher nach Narimund Grossf. von Litthauen geworden war, Polozk abgetreten erhielt, ihn aber durch abgeschickte Mörder ermorden liess, wofür

*) Viell. Umschlag, Ueberzug oder dgl. Vgl. надѣвать, anziehen.

ihn dessen Sohn Laurus oder Rimand, ein Mönch, in einer Schlacht tödtete, 1282. Nach russischen Annalen (a. a. O. S. 89.) war er der jüngere Sohn Mendogs und Bruder Vyszlegs (Woischelg's oder Wolstinik's), kam 1266 nach Pskow, wurde dort Fürst, nahm das Christenthum und in der Taufe den Namen Timotheus an (daher wohl das oben beschriebene Siegel das seinige ist und uns auf die Ausstellungszeit einen Schluss machen lässt), machte sich um Pskow sehr verdient und starb nach vielen Kämpfen mit den Livländern 1299. Mehr von ihm s. bei Karamsin, Deutsche Uebers. IV. 82 ff. 91. 135 — 137. — Ob nun dieser Kaufbrief in Pskow oder Polozk geschrieben worden, bleibt unbestimmt; die Wahrscheinlichkeit ist einerseits für Pleskau, weil sich Dowmont dort wohl meistens und am längsten aufgehalten, andrer Seits für Polozk, da sich die Urkunde unter lauter Polozkischen Papieren in einem Archive befindet, wo keine Pleskausche Briefschaften vorkommen, wie denn überhaupt Riga mit den Pleskauern nicht in Verbindung gestanden zu haben scheint, welche mehr (oder bloss?) Verkehr mit Dorpat hatten, dagegen es mit Polozk vielfache Verbindungen und daselbst ungefähr eine eben solche Niederlassung und ein Comptoir hatte, wie Lübeck und die Hanse in Nowgorod, wovon das obengenannte Archiv so viele Beweise enthält. — Auffallend ist gewiss die für jene Zeit so beträchtliche Strafsumme von 100 Griwen Silber, welche die Abmachung für den Uebertretungsfall stipulirt.

Anhang.

Durch die Mittheilung der oben abgedruckten Urkunde hat Hr. Napiersky den Freunden der russischen Geschichte eine wahre Ueberraschung gemacht, da Documente privatrechtlichen Inhalts aus der Zeit vor dem 15ten Jahrhundert nur in sehr geringer Anzahl auf uns gekommen sind. Der geehrte Einsender überliess es mir, etwaige Mängel in seiner Uebersetzung zu verbessern. Ich habe indessen keinen Anstand genommen, dieselbe unverändert zu lassen, da die einzige Schwierigkeit, welcher Hr. Napiersky nicht gewach-

sen war, auch von uns, die wir uns mit älteren russischen Documenten *ex professo* zu beschäftigen haben, noch nicht gehoben werden kann. Ich habe nämlich nicht nur selbst bis jetzt mich vergebens bemüht, die Wörter . . . *про складьство, про первоіе и про задьнеіе и на дьвцю* (малѣвцѣ?) aus ähnlichen Documenten zu deuten, sondern auch mehrere gelehrte Freunde in St. Petersburg und Moskau haben mir einstweilen nur ihre Vermuthungen über den Sinn jener Stelle mitgetheilt. Ich lasse diese Hypothesen einstweilen noch unerwähnt, in der Hoffnung, dass es uns gelingen wird, analoge Ausdrücke in älteren Schriften aufzufinden. Der von Hrn. Napiersky versuchsweise gemachten Uebersetzung jener Stelle kann ich meinen Beifall noch nicht schenken.

Was den in der Urkunde genannten Fürsten Dowmont anbetrifft, so ist es allerdings nicht unwahrscheinlich, dass unter ihm der Fürst von Pskow zu verstehen ist. Indessen gab es in jener Zeit wenigstens vier litauische Fürsten, Namens Dowmont, deren Geschichte durch die späteren Compilatoren der zum Theil verloren gegangenen süd- und westrussischen Annalen sehr verwirrt worden ist. Diesen Wirrwarr, der bis jetzt weder in der historischen Literatur der Ostseeprovinzen, noch in der russischen Literatur zur Sprache gekommen ist, werde ich in einem besonderen Aufsatze auflösen, bei welcher Gelegenheit ich auf unsere Urkunde zurückkommen werde.

Kunik.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. VIII. No. 11.*)

ANALECTES HISTORIQUES

ou

CHOIX DE MATÉRIAUX POUR SERVIR À LA CONNAISSANCE DES SOURCES DE L'HISTOIRE RUSSE.

N° 8. *Nouveaux renseignements sur les deux homélies du patriarche Photius, tenues à propos de l'incursion des Russes, en l'an* 866. (Lu le 22 novembre 1850.)

Il a été question, dans les N° 4 — 6[1]) des Anal. hist.:

1) D'un Manuscrit renfermant 3 lettres et 16 homélies du patriarche Photius, d'après les indications du métropolitain Païsi Ligaridès, qui fit la connaissance de Nicolas Heinsius, ambassadeur extraordinaire des États-Généraux auprès de la cour du Czar Alexei Mikhaïlovitch, en 1669.

2) D'un Catalogue descriptif dudit Manuscrit, fait par Païsi Ligaridès, en 1671. Ce Catalogue a été dans les mains de N. Heinsius, de J. G. Graevius, d'E. Bigot, de Combefis et enfin de Montfaucon.

---

1) N° 4 et 5. Que sont devenues les deux homélies *εἰς τὴν ἔφοδον τῶν Ῥῶς*, découvertes à Moscou par Païsi Ligaridès et mentionnées pour la dernière fois par Montfaucon? *Voy.* Bulletin de la classe des sciences historiques etc. Tome VI. N° 24 *ou* Mélanges Russes tirés du Bulletin etc. Tome I, (2me Livraison) pag. 152 — 159.

N° 6. Sur un manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial, renfermant un sermon du patriarche Photius, tenu à propos de l'incursion des Russes, en l'an 866. *Voy.* Bulletin etc. Tome VII. N° 5. *ou* Mélanges russes; Tome I (3me Livraison) pag. 239 — 245.

3) D'un Manuscrit, conservé autrefois dans l'Escurial. Ce Manuscrit renfermait 59 lettres et 11 homélies du patriarche Photius, et, entre autres, une ou deux homélies intitulées εἰς τὴν ἔφοδον τῶν φώτων ou φωτῶν.

Ayant engagé les savants de Russie, des Pays-Bas, de France et d'Espagne, à suivre les traces de ces 3 Manuscrits, j'ai eu la satisfaction d'apprendre, que mes articles ont excité l'intérêt de plusieurs personnes. Cependant il règne encore un silence profond sur l'existence douteuse du Catalogue descriptif de Païsi, qui renfermait, selon Montfaucon, une copie complète de la seconde homélie εἰς τὴν ἔφοδον τῶν Ῥῶς, tandis que la première homélie sur les Russes n'y était copiée qu'en partie. La correspondance de Bigot, publiée en France, ne contient-elle rien sur ce Catalogue? Il y a des motifs pour présumer que ce dernier n'est entré dans aucune bibliothèque publique des départements, en France [2]).

M. Emmanuel Miller n'a point fait mention de nos homélies comme existant dans la bibliothèque de l'Escurial [3]), mais il s'est appliqué, à l'instar de M. Haenel, à éclaircir l'histoire de l'accroissement successif de cet établissement, avant l'incendie de 1671. J'emprunte donc à l'ouvrage de M. Miller quelques renseignements, qui peuvent nous guider dans nos recherches sur l'origine et le sort de notre Manuscrit.

La bibliothèque la plus ancienne qui a servi à former celle de l'Escurial, provient du secrétaire de Charles-Quint, de Gonzalez Perez. C'était, à proprement parler, la collection du savant roi d'Aragon, Alphonse V (1416—1458). Les hé-

---

2) *Voy.* le «Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements, publié sous les auspices du Ministre de l'instruction publique. Tome Premier; Paris 1849, 904 pages in-4°.

Cette entreprise, qui fait tant d'honneur à la France et particulièrement à M. Villemain, mérite d'être imitée dans les autres pays civilisés. Il est au moins du ressort des historiens contemporains, d'insister sur cet exemple.

3) *Voy.* le Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial par E. Miller; Paris 1848. 562 pages in-4°.

ritiers de Perez la firent transporter de Naples en Espagne, et, sous Philippe II, elle fut placée dans celle de l'Escurial. Il semble qu'il n'existe point de catalogue de cette portion des manuscrits grecs.

Peu après, la bibliothèque de l'Escurial s'enrichit de la magnifique collection de Diego Hurtado de Mendoza, qui mourut vers 1575. Ce diplomate, qui avait fait ses premières armes sous Charles-Quint, passa vingt ans en Italie, comme ambassadeur. Pendant son séjour à Venise, il fit venir de Grèce un grand nombre d'ouvrages importants. Dans la bibliothèque Ambroisienne de Milan, on trouve le catalogue manuscrit des livres grecs dont Mendoza fit faire des copies, à Venise et ailleurs. Y-est-il mention d'une collection des homélies de Photius? Mendoza envoya aussi en Thessalie et même jusqu'au mont Athos un certain Nicolas Sophianus, pour y chercher des ouvrages d'auteurs célèbres, et légua, par testament, sa précieuse collection au roi d'Espagne, pour la bibliothèque de l'Escurial. Il semble qu'un certain nombre de ces manuscrits ont échappé seuls à l'incendie de 1671. Tous les manuscrits grecs de Mendoza étaient au nombre de trois cent quarante-huit. Au commencement du dernier siècle il en existait un catalogue manuscrit, intitulé: Memorial de los libros griegos de mano de la libreria del S^r^ Don Diego Hurtado de Mendoza. Le savant Iriarte en fit une copie; mais que sont devenus et la copie et l'original?

Pour découvrir le lieu où le Manuscrit de l'Escurial a été peut-être copié, il faudra, entre autres, consulter un catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial, qui est conservé à Paris, et qu'il faut rapporter au XVII^e^ siècle. D'après M. Miller (pag. XXVIII), il serait même utile de le comparer avec le catalogue de Barvoët, auquel il se rapporte pour les numéros et les divisions en lettres. Plus considérable que ce dernier, il peut servir à compléter l'inventaire exact des manuscrits grecs, avant l'incendie. Il porte pour titre: «Index quorundam librorum nondum editorum qui sunt in bibliotheca Escurialis.» Je compte sur la complaisance si bien éprouvée autrefois de MM. Hase et E. Miller, d'autant

plus que celui-ci, qui a lu mon premier exposé, est néanmoins convaincu de la perte du Manuscrit cité par Barvoët.

.. M. Miller n'a pas publié de citer quelques personnages illustres ou savants, qui passent pour avoir contribué aux accroissements successifs de la bibliothèque de l'Escurial, avant l'incendie. Il suffit de mentionner, qu'une collection de manuscrits grecs, incorporée dans la bibliothèque de l'Escurial, doit provenir du Vénitien Matteo Dandolo, qui mourut en 1570. D'ailleurs il est presque hors de doute que nos homélies n'appartenaient pas à ce personnage. *Voy.* le Cat. de M. Miller pag. XIV.

Il serait inutile de chercher des indications sur nos homélies dans le Catalogue d'une bibliothèque incorporée dans les collections de l'Escurial et provenant d'Antoine Augustin, qui mourut en 1586 [4]).

Un grand nombre de manuscrits grecs ont été écrits par deux habiles calligraphes du XVI[e] siècle, André Darmarius (*voy.* le Cat. de M. Miller, pag. XIX, Note 6) et Nicolas de la Torre. Le dernier était le copiste en titre de Philippe II, ou *βασιλικὸς ἀντιγραφεύς*, et fut chargé par son maître de faire un Catalogue des manuscrits grecs de l'Escurial, qui étaient déjà au nombre de plus de huit cents. M. Miller n'indique pas précisément le temps où Nicolas de la Torre a composé son travail. Nous lisons pag. IX: «Ce fut probablement l'entrée «de cette grande et riche bibliothèque [de Mendoza] qui en«gagea Philippe II à faire faire par son calligraphe attitré, «Nicolas de la Torre, le Catalogue etc.» D'après une notice, écrite en langue espagnole (*voy.* pag. 386), ce Catalogue aurait été composé en 1577. Quoi qu'il en soit, je réussirai peut-être à constater, que Nicolas de la Torre a cité nos homélies dans son Catalogue, réimprimé dans l'ouvrage de M. Miller pag. 332 — 386.

4) Il a été impossible à M. Miller de se procurer ce volume, publié à Tarragone. 1586. D'après un savant allemand (*voy.* le rapport sur l'ouvrage de M. Miller, inséré dans le Leipziger Repertorium von Gersdorf. 1849. 3[ter] Band. p. 1 — 8), ce Catalogue réimprimé en Italie dans le 7[me] volume des oeuvres de St.-Augustin (Lucques 1765 — 74 in-Fol.), mérite l'attention particulière des bibliographes.

Nous savons déjà (voir Anal. hist. N° 4 — 6), que les Manuscrits de Moscou et de l'Escurial renfermaient, outre les homélies, plusieurs lettres du patriarche. Voici une indication assez courte, qui se trouve dans le Catalogue de Nicolas de la Torre (pag. 345):

«*Πατριάρχου τινὸς ἐπιστολαί.*»

Une autre indication est aussi peu précise (pag. 379):

«Extraits divers des homélies de Photius à *Nicéphore.*»

Il est probablement de peu d'importance, que les numéros et les divisions en lettres, indiqués par de la Torre (p. 379; *voy.* encore la liste dans les Prélim. pag. XX et suiv.), ne correspondent point à celles de Barvoët, de qui le Catalogue a été aussi reproduit par le savant helléniste de Paris (pag. 526):

«Ejusdem [Photii] Homiliae XI. Δ. V. 1. In Parasceuen. De Ascensione. *Εἰς τὴν ἐφοδον τῶν φωτῶν* [5]). De Annuntiatione» etc.

D'après cette édition du Catalogue de Barvoët, le Codex Scorialensis ne renfermait que 11 homélies, parmi lesquelles l'une avait pour titre *εἰς τὴν ἐφοδον τῶν φωτῶν*. J'ai déjà montré qu'il faut changer le mot *φωτῶν* par *Πῶς*; mais j'ai eu tort d'accuser le Jésuite Barvoët d'une inadvertance: ce n'est pas lui qui a mal déchiffré le premier le titre de notre homélie.

Touchant enfin aux travaux d'un savant du XVI^e^ siècle, qui sont pour nous d'une importance particulière, je vais d'abord reproduire une notice de M. Miller:

«Quelques savants avaient promis de faire le catalogue des manuscrits grecs de cette bibliothèque, mais nous ne voyons point qu'ils aient tenu leur promesse [6]). En 1579, un célèbre controversiste, Guill. Lindanus, en fit deux, mais sans autre indication que les noms des auteurs et les titres des ouvrages;

---

5) C'est ainsi que M. Miller a fait réimprimer ce titre, tandis que nous lisons dans l'ouvrage d'Oudin: *εἰς τὸν ἔφοδον τῶν φώτων*. *Comp.* les notes 4 — 6 du N° 6 des Analectes hist.

6) Je n'ose contredire M. Miller, bien que N. de la Torre doive avoir composé son Catalogue en 1577.

et il donna ce travail à Antoine Possevin, qui l'a publié à la fin de son Apparatus sacer. Je les ai reproduits intégralement (p. 501—510), parce qu'ils peuvent aussi nous servir à reconnaître les manuscrits qui ont été la proie des flammes. Le même motif m'a engagé à publier de nouveau (pag. 511 — 528) un travail du même genre, fait par Alexandre Barvoët, sur les auteurs grecs inédits conservés dans la bibliothèque de l'Escurial. C'est pendant son séjour à Madrid, en 1647, c'est-à-dire vingt-quatre ans avant l'incendie, que ce savant fit son catalogue, qui fut publié l'année suivante par le Jésuite Balthasar Corder, en tête de son édition des Homélies de S. Cyrille d'Alexandrie sur Jérémie, d'après un manuscrit de l'Escurial . . .» Cette édition a paru à Anvers, en 1648.

Guillelmus Lindanus fait mention de plusieurs ouvrages du patriarche Photius, mais en termes peu précis (*voy.* pag. 507 dans l'ouvrage de M. Miller):

«Dionysii Areopagitae cum vocum interpretatione.
Variae sequuntur homiliae, ut Photii Constantinopolitani.
Ad *Nicephorum* ab haeresi Manichaeorum sive Linianorum reversum.
Variae horum *duorum* et homiliae. Basilii de virginitate.»

M. Miller ne cite nulle part (*voy.* la Table alphabétique) l'ouvrage de Denys, qui a probablement subi le même sort que les homélies de Photius. Nous voyons le nom de ce dernier rattaché à celui de Nicéphore, ainsi que dans le Catalogue de Nicolas de la Torre, qui fait très souvent mention des manuscrits de Mendoza.

Ces indications de Guillelmus Lindanus, reproduites par M. Miller, ne laissent point deviner que Barvoët a profité des travaux de son prédecesseur [7]). Et cependant il est bien

7) Le Catalogue de Barvoët n'a jamais été publié intégralement. Nous en reproduisons le commencement d'après l'édition de M. Millet (pag. 511):

«Prior numerus pluteum significat; secundus, loculamentum; tertius, codicem: non omnibus autem sui appositi sunt numeri, quod

vraisemblable que Barvoët n'a jamais eu en ses mains le Manuscrit des homélies de Photius.

Je me fais maintenant le plaisir d'informer les amis de l'histoire russe que mon désir, exprimé dans le N° 6 des Anal. hist., a été accueilli en Espagne avec cette bienveillance qu'on rencontre de plus en plus dans les relations mutuelles des sociétés savantes de l'Europe. L'illustre président de l'Académie Royale des Sciences de Madrid, M. le général Zarco del Valle, a bien voulu mettre mon article sous les yeux de l'Académie Royale d'Histoire (Real Academia de la Historia). Ce corps savant n'a pas hésité à s'adresser à celui de ses membres, chargé de la Bibliothèque Royale de l'Escurial, nommément à M. Quevedo, en le priant de se livrer aux recherches nécessaires pour s'assurer de l'existence, jusqu'ici douteuse, des deux homélies de Photius. La complaisance de M. Quevedo est si bien connue en Europe, que nous n'avons qu'à lui exprimer notre sincère reconnaissance pour la communication d'une note, qui nous donne enfin quelque certitude sur le sort de nos homélies.

M. Quevedo nous fait connaître, dans son Rapport présenté à l'Académie Royale d'Histoire, les traités manuscrits de Photius qui sont encore conservés à l'Escurial, et dont la plus grande partie a été copiée aux frais de Mendoza, ambassadeur de Charles V. On trouve nommément sur un Manuscrit renfermant 48 lettres de Photius l'indication suivante : *Εστι το βιβλιον τουτο του τιμιωτατου δυναστρυ κυριου διεγυ αφι ταδο δε μενδοζα πρεσβεως του αὐτοκρατορος καρολου ε̄.*

Non seulement M. Quevedo a signalé tous ces traités comme existant encore, mais il s'est aussi donné la peine de parcourir les Catalogues composés avant l'incendie de 1671.

---

catalogum meum, *una cum notis meis ac observationibus*, cum abirem, non restituerit is cui concesseram; qui satis accuratum omnium graecorum mss. inibi delitescentium habet indicem, a Davide Colvillo Scoto confectum, quem propediem, una cum notis meis ac animadversionibus ad autores ineditos edere cogitat in lucem, si e re sua nanciscì potuerit typographum.» Comp. pag. 528.

Voici les indications qu'il a extraites du Catalogue de Guillelmus Lindanus, fait par ordre du roi Philippe II, en 1579.

«Variae sequuntur Homiliae ut Photii Constantinopolitani.

Photii Patriarchae Epistolae quinquaginta novem. Plerasque ex his etiam apud se habet Laurentius Coccus collectas.

Ejusdem Homiliae XI. A. V. I. in Parascevem, de Ascensione, in Baia et Lazarum, εἰς τὴν ἔφοδον τῶν φωτῶν. De Annuntiatione, in Parasceevem, in Nativitatem Deiparae, De Detectione imaginis ejus, De templo, de Haeresi.

Sed hae omnes forsan in dicto incendio periere; postea enim non apparent.»

Le Rapport de M. Quevedo m'a été remis au mois de septembre. Peu après, un ami des lettres, qui assure avoir lu mon premier article avec le plus vif intérêt, m'a informé par écrit, qu'il ne faut pas perdre tout-à-fait l'espérance de retrouver les deux homélies à l'Escurial. Les indications que je viens de fournir et qui ne pouvaient pas être complètement connues de mon correspondant, nous privent de l'espoir de retrouver là notre Manuscrit. Sans doute, il se peut bien qu'un Manuscrit d'une Bibliothèque riche en auteurs de différentes nations se dérobe longtemps aux yeux mêmes de bibliothécaires expérimentés, comme cela arrive ici, à St.-Pétersbourg et ailleurs. En outre, tel ou tel manuscrit peut être fondu avec d'autres lors de la reliure, ce qui est arrivé plusieurs fois à l'Escurial. Mais en prenant même en considération le fait, que M. Miller a été empêché de soumettre à un examen ultérieur et plus détaillé les manuscrits les plus importants, — pourrions-nous réfuter les indications communiquées ci-dessus?

Il faut donc renoncer à l'espoir de découvrir le Manuscrit qui existait autrefois à l'Escurial. Mais l'histoire de la Russie doit-elle être privée pour toujours de sa source la plus ancienne, quelle qu'en soit la valeur intrinsèque? Qu'avons-nous fait jusqu'à ce jour, pour nous procurer des renseignements exacts sur les différents ouvrages de Photius, qui sont disper-

sés en Angleterre, en Espagne, en France, en Italie, en Russie, en Allemagne, en Autriche et, si non dans la Turquie asiatique, au moins dans l'ancien Illyricum? L'Albanie même n'est encore point explorée, sous le rapport des lettres, et cependant elle n'est pas dépourvue de trésors manuscrits, si l'on peut ajouter foi aux informations, qui ont été fournies à M. le professeur Victor Grigorovitch pendant son voyage en Bulgarie [8]). Quand viendra le temps où un voyageur anglais ou français, entreprenant et instruit tout à la fois, pénétrera dans l'Albanie, cette ultima Thule de la science contemporaine en Europe?

C'est justement dans les provinces de la Turquie, qu'il faut aller chercher un manuscrit semblable à ceux de Moscou et de l'Escurial. C'est là que le nom de Photius a été rendu célèbre par l'église grecque et particulièrement par des traducteurs slaves, c'est de là qu'un grand nombre d'auteurs byzantins ont été transportés dans des pays plus civilisés.

Le Manuscrit de l'Escurial était-il *dacien* ou avait-il été *copié* en Italie ou au mont Athos, aux frais de Mendoza ou d'un autre amateur des lettres grecques? C'est à quoi, on donnera peut-être une reponse, quand les hommes de lettres, en Espagne, auront publié une histoire détaillée de l'agrandissement successif de la bibliothèque de l'Escurial.

Quant au Manuscrit de Moscou, il faut maintenant corriger une erreur, dans laquelle j'ai été induit moi-même par les correspondants de M. Pogodin, faute d'avoir pas suffisamment consulté les renseignements fournis par les savants de Hollande.

Païsi Ligaridès a laissé en Russie une telle réputation qu'un savant historien, M. Paul Stroïev, à Moscou, fut peu disposé à ajouter foi à la nouvelle répandue, en 1841, sur la découverte des traces de nos homélies. M. Stroïev, guidé par une longue expérience scientifique, alla même jusqu'à supposer

8) La description de ce voyage scientifique a été insérée dans les Mémoires (Ученыя записки за 1848 годъ) de l'Université de Kazan et porte pour titre: Очеркъ путешествія по Европейской Турціи, (съ краткимъ описаніемъ Охридскаго и Преспанскаго озеръ.)

que le Grec intrigant avait eu ses motifs pour inventer ce dont il s'agit. Ayant lu mon exposé sur le Manuscrit de l'Escurial, mon honorable collègue ne tarda plus à renoncer à son scepticisme et à reconnaitre l'authenticité de peu de lignes extraites du Catalogue descriptif de Païsi par Combefis et Montfaucon. En même temps, M. Stroïev m'informa, qu'il avait lu autrefois une lettre adressée par Païsi au Czar Alexeï, dans laquelle il s'en était référé au patriarche Photius. L'Académie Impériale s'adressa dans cet affaire à son membre correspondant, M. le Prince Obolensky. Celui-ci, toujours prêt à contribuer au progrès des études historiques, nous remit une lettre écrite en 1668, dans laquelle Païsi parle d'une prophétie qui, selon lui, doit être effectuée par la Russie. C'est à ce propos, qu'il cite Photius, comme auteur faisant mention des Russes. Comme il est incertain, si Païsi cite la lettre pastorale ou les homélies de Photius, je me propose de communiquer cette lettre, qui n'est pas dépourvue d'intérêt, dans un des NN. suivants des Analectes.

Où Païsi avait-il découvert le Manuscrit des homélies de Photius? L'un des correspondants de M. Pogodin supposa, en 1841, qu'il est encore conservé dans la Bibliothèque du St.-Synode, à Moscou. Moi-même, j'ai hasardé antérieurement la conjecture, que Païsi avait fouillé la bibliothèque privée des Czars. J'eus alors en vue une lettre, écrite par Païsi en 1663, dans laquelle il demanda permission au Czar Alexeï Mikhaïlovitch, de pouvoir examiner à son aise les manuscrits grecs et latins de différentes bibliothèques de Moscou, qui avaient été enrichies dans ce temps-là d'un grand nombre d'auteurs byzantins, provenant du mont Athos. Mais ayant parcouru plus attentivement la correspondance des savants de Hollande, contemporains de Païsi, je me suis à-peu-près convaincu que ce dernier n'a pas découvert notre Manuscrit à Moscou, ou qu'il a retenu chez lui un manuscrit d'une des bibliothèques de cette ville. Au contraire, il est bien probable qu'il y avait apporté de l'étranger un vieux manuscrit renfermant divers traités de Photius. Peut-être trouverions-nous des notions plus précises sur ce point, si la correspondance de Païsi avec Heinsius et Graevius était intégralement parvenue jus-

qu'à nous. Il en sera question dans un des Numéros suivants des Analectes.

Il me faut différer de parler plus longuement de la carrière littéraire de Païsi. Je me contente de dire, qu'il vivait, en 1674, dans la détresse, à Kiev, et qu'il exprima alors le désir d'entrer au monastère de Ste.-Sophie. Nous ne savons pas même en quel lieu a fini sa vie cet homme, qui passait déjà, en 1669, pour un vieillard. Il avait, en 1674, l'intention de partir pour les pays étrangers. S'il n'est pas mort à Kiev, il se sera probablement rendu à Jassy.

Il importe particulièrement de décider si les deux Manuscrits, de Moscou et de l'Escurial, étaient identiques sous tous les rapports. Guillelmus Lindanus indique 59 lettres, tandis que Païsi n'en cite que 3, suivies de 17 canons du concile de Constantinople. Est-ce donc que ces lettres et canons formaient deux Manuscrits séparés, dont les homélies ne faisaient point partie? Dans ce cas, Païsi et l'Escurial auraient encore possédé un Manuscrit renfermant seulement des homélies de Photius, dont le nombre se montait, dans celui de l'Escurial, à *onze*[9]), et, dans celui de Païsi, à *seize*. La plupart des homélies du Codex Scorialensis étaient insérées dans le même ordre que celles du Codex Mosquensis. Et bien que les N° 11 — 15 du Catalogue descriptif de Païsi manquent dans celui de Lindanus et Barvoët, il est bien frappant que la dernière ou onzième homélie du Manuscrit de l'Escurial porte pour titre De haeresi. Voici ce que nous trouvons chez Oudin et Montfaucon au sujet de la dernière homélie signalée dans le Catalogue de Païsi:

«16. *Τοῦ αὐτοῦ ὁμιλία λεχθεῖσα ἐν τῷ ἄμβωνι τῆς ἁγίας Σοφίας ἡνίκα τοῖς ὀρθοδόξοις καὶ μεγάλοις ἡμῶν Μιχαὴλ καὶ* [il manque quelques mots dans les Comment. d'Oudin] *ὁ κατὰ πάσης αἱρέσεως ἐστηλογραφήθη θρίαμβος.* Ejusdem Homilia dicta in ambone Sanctae Sophiae, quando Orthodoxis nostris et magnis Michaeli et ..... contra omnem haeresim triumphus erectus est.»

9) Le nombre XL, cité dans le N° 6 des Anal. hist., ne provient que d'une erreur typographique.

Il paraît donc que le Manuscrit de l'Escurial avait été copié d'après un autre, semblable à celui décrit par Païsi. Si l'on peut supposer que le Manuscrit de l'Escurial ne fut copié que dans le XVI^e^ siècle, il sera utile de poursuivre l'origine d'autres manuscrits conservés dans les Bibliothèques de l'Europe et renfermant des Homélies de Photius.

Je fixe encore l'attention des investigateurs sur la signature «Δ», qui indique l'armoire, dans laquelle notre Manuscrit était conservé, ainsi que plusieurs autres, avant l'incendie de 1671. Ces derniers étaient-ils de même origine que le Manuscrit de Photius? (*Voy.* le Catal. de Barvoët chez M. Miller pag. 512, 515, 519.)

Quelque peu satisfaisants que soient mes nouveaux renseignements, je crois avoir réussi à indiquer des moyens par lesquels on parviendra peut-être, avec le temps et après des recherches réitérées, à découvrir la source la plus ancienne de l'histoire russe.

Kunik.

(Tiré du *Bulletin historico-philologique*, T. VIII, No. 12.)

Bemerkungen zu dem Aufsatze: Neue ehstnische Uebersetzungen der Bacmeister'schen Sprachprobe u. s. w. in diesen Mélanges S. 510 ff. Von A. J. SJOEGREN. (Lu le 13 décembre 1850.)

Am Ende jenes Aufsatzes (S. 553 ff.) hatte ich bereits Bemerkungen veröffentlicht, die mir über meinen frühern Aufsatz: Zur Ethnographie Livlands, zu welchem die neuen ehstnischen Uebersetzungen der Bacmeister'schen Sprachprobe einen Nachtrag bilden, von zwei verdienten ehstnischen Gelehrten, dem Pastor Ahrens zu Kusal und dem Oberlehrer am Gymnasium zu Reval Wiedemann, mitgetheilt worden waren. Da diese beiden Herren mich nunmehr mit Bemerkungen auch über meinen zweiten Aufsatz beehrt haben, welche nebst einzelnen wesentlichen Berichtigungen weitere Aufklärungen und Erläuterungen über die in beiden Aufsätzen behandelten Gegenstände bringen, so erachte ich mich für verpflichtet, auch jene neuen Bemerkungen der beiden würdigen Männer hier der Oeffentlichkeit zu übergeben, indem ich zugleich, wo es mir nöthig scheint, einige eigene Anmerkungen beifüge.

Zur S. 511. Ahrens. In der 4ten Phrase hat Fählmann Recht. Rinnus heisst überhaupt in der Brust, aber rinnas in der Weiberbrust und nisades in den Brüsten. Dagegen hat Fählmann grobe Fehler gemacht in No. 13 (neli poisikesed statt poisikest) und No. 23 (igal käel statt des Inessivs).

Anmerkung. Ahrens schreibt hier und in der Folge die ehstnischen Wörter so, wie sie eigentlich und richtig geschrieben werden sollten, nicht wie sie bisher allgemein, und auch von Fählmann, geschrieben worden sind.

Zur S. 515. Ahrens. In No. 33 kann nicht mustad suled gebraucht werden. Entweder muste sulgi tiibades, oder mustad tiiwad.

Anmerkung. Das «musted» statt «mustad» ist ein Druckfehler, der zwar nicht bei den Erläuterungen S. 539 übersehen worden, aber doch später bei den Verbesserungen unberichtigt geblieben ist.

Zur S. 519. Wiedemann. Die Form pailo ist nicht ohne Weiteres zu verwerfen, denn sie findet sich in der Sammlung des Hrn. Neus in Volksliedern aus verschiedenen Gegenden Esthlands, namentlich aus der Wiek und aus Wierland. Das W. pallo aber ist ohne Zweifel mit dem mouillirten *l* zu sprechen; vgl. was vorher über neljas und nellas gesagt worden.

Ahrens. Unser keel, mees, meel, neem etc. wird genau eben so ausgesprochen, wie das finn. kieli, mies, mieli, niemi.

Zur S. 520. Wiedemann. Wenn die esthn. Redensart teist pidi übersetzt wird «auf die andere Seite (neigend)», und zwar mit einem davorgesetzten eig., so müsste man daraus wohl schliessen, dass es ein Ablativ- oder Illativcasus wäre; das ist es aber nicht, und das in Klammern gesetzte «neigend» ist daher auch entbehrlich. Es ist der im Esthnischen vielfach auf adverbiale Weise auf die Frage «wie» gebrauchte Infinitivcasus, und das teist pidi ist also gerade wie gleich darauf teist wiisi ganz entsprechend dem griech. ἄλλον τρόπον. — Auf derselben Seite weiter unten müsste statt raskedjalga rasket jalga stehen, wie F. auch S. 512 geschrieben hat; ebenfalls ein auf dieselbe Weise gebrauchter Infinitivcasus.

Zur S. 521. Ahrens. Zuweilen vergessen Sie noch immer, dass die orthographischen Abweichungen des Ehstnischen nur fürs Auge vorhanden sind, aber nicht fürs Ohr. Fählmanns päwa wird ganz eben so ausgesprochen als mein päiwa.

Eben so ist (S. 552) zwischen ka und kaa in Betreff der Aussprache nicht der geringste Unterschied, u. s. w. noch an andern Stellen.

Anmerkung. Verdiente ich in der That die Rüge der Vergesslichkeit, die mir hier gethan wird, so hätte ich wol nicht schreiben können, wie geschehen ist, dass pääwa richtiger zu sein scheine als das herkömmliche päwa. Denn gerade deshalb hob ich meine respect. Erörterungen mit dieser Bemerkung an, weil ich vermuthete, die thatsächliche Verschiedenheit sei da nur für das Auge, nicht aber zugleich für das Ohr. Doch war ich allerdings in jener Vermuthung nicht ganz sicher und habe daher auch für das Ehstnische die Möglichkeit dessen eingeräumt, was im Libischen wirklich besteht, nämlich eine doppelte Form des in Frage stehenden Wortes, eine ursprünglich gedehnte pǣva = pääwa und eine entartete kurze pæva = päwa. Durch Ahrens erfahren wir nun, dass eine solche Entartung im Ehstnischen nicht Statt finde, und um so mehr ist dann auch die bisherige Art das Wort (päwa) zu schreiben aufzugeben und statt dessen pääwa, oder besser entweder pǣwa oder pǣwa, einzuführen. Dasselbe gilt natürlich auch von anderen ähnlichen Fällen, und ist also in ihnen allen aus den triftigsten Gründen die Bezeichnung für das Auge mit den Ergebnissen des Ohres in Einklang zu bringen. Vgl. in meinem vorig. Aufsatze S. 523 f., 534 und 538.

Wiedemann. Bei haige und aige ist ja wohl dasselbe zu sagen, was ich an einer andern Stelle schon über das Verhältniss der aspirirt anlautenden Wörter in Esthland angeführt habe, und was von Ihnen auch weiter unten S. 574 aufgenommen und S. 575 besprochen worden ist.

Zur S. 522. Wiedemann. Ich glaube nicht, dass die Bemerkung «eig. kriechen» zu köndma richtig ist. So viel ich bemerkt habe, wird mit köndida das Gehen bezeichnet, wenn man damit eben diese bestimmte Art der Bewegung, nicht zugleich die Richtung irgend wohin, ausdrücken will, französ. marcher st. aller, und ich glaube, dass in sofern in diesem Worte gerade ein Gegensatz gegen das Kriechen liegt.

Anmerkung. Ich weiss recht wol und gebe gern zu, dass das ehstnische Verbum köndida jetzt, und zwar schon längst, die Bedeutung hat, welche der Verf. demselben beilegt; ich glaube aber nicht, dass jene Bedeutung die erste und ursprüngliche gewesen. Nicht umsonst wird, wenigstens im dörptschen Dialekte, nach der ausdrücklichen Bemerkung Masing's zu der hierher gehörenden Phrase 11, gerade das Verbum köndida von kleinen Kindern so wie angegeben gebraucht, ein Umstand, der einen deutlichen Fingerzeig in sich schliesst, dass jenes Verbum zuerst und ursprünglich nicht sowol das Gehen überhaupt, sondern vielmehr den Anfang dazu, einen Uebergangszustand, also das Kriechen, bezeichnet hat; denn zuerst kriecht das Kind und kriecht so lange, bis es gehen lernt. In diesem Sinne habe ich köndida durch »gehen oder vielmehr eig. kriechen« erklärt, indem ich an den gewöhnlichen deutschen Gebrauch dieses Verbums, von einer langsamen Fortbewegung auf der Erde, und nicht bloss von Insekten und Würmern, sondern auch von vier- und zweifüssigen Thieren und vergleichungsweise sogar von Kindern und Menschen überhaupt dachte. So schrieb Luther in seiner Bibelübersetzung 3 Mos. 11, 29: »Diese sollen auch unrein seyn unter den Thieren, die auf Erden kriechen; die Wiesel, die Maus, die Kröte, ein jegliches nach seiner Art« und 5 Mos. 14, 19: »Und alles Gevögel, das kreucht, soll auch unrein seyn und sollet es nicht essen«. Während das ehstnische köndida seine Urbedeutung gegen die abgeleitete des Gehens überhaupt im Allgemeinen verloren, haben die entsprechenden finnischen konttata und konttia (ursprünglich: kontita) gerade jene und zwar allein bis auf den heutigen Tag treu erhalten. Renvall in *Lex. Finn. Tom I. p.* 212 erklärt ganz richtig »konttaan, ntata al. kontin, ttia V. quadrupedans repo instar infantum l. puerorum, repto ut rana, G. kriechen«. Daher als Derivata ebendaselbst: »kontta, tan« (aber auch kontti, tin) »Ns. status repens, G. kriechende Stellung, lapsi on kontallansa« (oder kontillansa) »pueruins pedibus et manibus insistit« und »konttaus, ksen Ns. reptatio, G. das Kriechen«. Hierher gehört offenbar auch noch kontio

oder kontia (statt kanštia, Partiep von kontin kontia) der Bär, eig. der Kriecher, insofern der Bär mit untergesetzten Beinen auf seine ganzen nackten Fusssohlen sich stützt und schwerfällig und gleichsam kriechend sich fortbewegt. Grund und Träger aller dieser Wörter sind die in meinem vorigen Aufsatze S. 535 f. erörterten kontti, Fuss oder vielmehr eig. Schienbein, auch Knie, und E, kont Knöchel am Fusse, Bein, als diejenigen Theile des Körpers, die da eben das Kriechen und Gehen bedingen.

Zur S. 524 f. Ahrens. Das *h* im Anlaute wird nur von den Strandleuten und Inselbewohnern noch ausgesprochen, im innern Lande hört man es nicht mehr. Von meinen Strandbauern habe ich gelernt, wo das *h* stehen muss; meine Landbauern lassen es auch alle weg. Wo das *h* ausgelassen wird, da geht in den Volksliedern auch ein gutes Theil der Alliteration verloren.

Anmerkung. Vgl. oben S. 617 Wiedemann's Bemerkung über haige und aige und die dort angezogte Stelle in meinem vorigen Aufsatze.

Wiedemann. Was neljas und ähnliche Wörter wie wälja etc. betrifft, mit der Nebenform nellas, so erinnere ich mich deutlich, während meiner Studienzeit in Dorpat in diesem Punkte eine Abweichung des dörptschen Dialekts vom revalschen gehört zu haben. Wenn auch für den letzten die Schreibart neljas, wälja die den Laut am besten bezeichnende sein mag, so ist diess für den dörptschen Dialekt in sofern zweifelhaft, als hier kein so deutliches *j* nach dem *l* gehört wird, sondern nur eine Erweichung des *l*. Ich weiss nicht, ob man sich leicht *a priori* ein von neljas verschieden lautendes nellas mit mouillirtem *l* denken kann, aber ich bin überzeugt, einen solchen Unterschied gehört zu haben, und diess ist mit ein Grund gewesen, warum ich in meinen Grammatiken für die ostfinnischen Sprachen es vorgezogen habe, die Mouillirung der Consonanten nicht mit einem danach gesetzten *j* zu bezeichnen, weil ich eben gefunden hatte, dass damit etwas Anderes gemeint sein kann.

Anmerkung. So wie ich die Sache aufgefasst habe, müsste bei Wörtern wie neljas und wälja eigentlich von

gar keinem mouillirten *l* die Rede sein können. Denn neljas und wälja werden wol doch ganz eben so lauten, wie im Finnischen neljäs und wäljä; sind mithin zu zerlegen in nel-jäs und wäl-ja, so dass mit dem *j* in denselben, nach dem Ausdrucke des Verf. am Ende seiner Bemerkung, in der That etwas ganz Anderes gemeint ist als eine Mouillirung des vorhergehenden *l*. Was die Form nellas betrifft, so glaubte ich bisher, dass darin die Doppelconsonanz möglicherweise auch faktisch sein könnte und nellas folglich ein Analogon zu dem libischen nelles. Viel wahrscheinlicher hielt ich jedoch ll hier für das, was solche Doppelconsonanzen sonst gewöhnlich sind, eine verkehrte und falsche Schreibweise, nellas also identisch mit nelas, wie mir das Wort in der Werro'schen Mundart faktisch überliefert worden war. Indessen mag es nach der ausdrücklichen Versicherung des Hrn. Wiedemann andere dörptische Ehsten geben, die das gedachte Wort weder so (nelas) noch neljas aussprechen, sondern ohne *j* das *l* darin wirklich mouilliren. Höchst wahrscheinlich hat schon der alte Hupel eben diess gemeint, wenn er in der 2ten Auflage seiner ehstnischen Sprachlehre S. 9 Anmerk. 2 unter anderen von zwei *l*, einem schärferen und einem sanfteren, spricht und es beklagt, dass man ihre Bezeichnung auch in der Schrift unterlassen habe. Allerdings müssten die Erweichungen, wo sie wirklich Statt haben, auch für das Auge in der Schrift eigentlich besonders bezeichnet werden, und zwar am zweckmässigsten durch besondere Gestaltung derjenigen Buchstaben selbst, deren Lauten die Erweichung inhärirt.

Zur S. 530 ff. Wiedemann. Etymologisch genau ist ohne Zweifel am meisten die Schreibung wäega, von wägi (Gen. wäe) Kraft, also eigentlich «mit Kraft», und in der eigentlichen substantivischen Bedeutung, z. B. suure wäega, wird man auch — hier bei uns wenigstens — immer so sprechen, als steigerndes Adverb habe ich es wol immer nur zweisylbig zusammengezogen gehört, und zwar erinnere ich mich ebenfalls aus der oben genannten Zeit noch, dass mir in diesem Wort die Dehnung des Vocals (wääga) im Dörptischen auffiel, da mein Ohr von Ehstland her an ein kürzeres wäga ge-

wöhnt war; doch mag auch bei uns der Redeaccent vielleicht das Wort etwas modificiren, und man spricht vielleicht z. B. wääga suur und wäga suur, je nach dem man sagen will «gar zu gross» oder «zu gross».

Wenn Sie die an sich richtige Bemerkung von Ahrens von natuke nicht wollen gelten lassen, weil natuke kein Substantiv sondern ein Adjectiv sei, so haben Sie sich wohl eine *petitio principii* zu Schulden kommen lassen, denn die Ansicht, dass natuke ein Adjectiv wäre, scheint mir durchaus unhaltbar. Es ist im Ehstnischen durchaus Sprachgebrauch — im Gegensatz freilich mit den ostfinnischen Sprachen, aber in Uebereinstimmung, denke ich, mit der Sprache im eigentlichen Finnland — Adjectiv und Substantiv zugleich zu decliniren. Nun sind aber in den angeführten Beispielen asja und aega nicht Nominative, wofür sie anzusehen Sie vielleicht durch das Finnische verleitet wurden, sondern Infinitivcasus von asi und aeg, es müsste also das davor stehende Wort, wenn es Adjectiv wäre, nicht natuke sondern natukest heissen. Natuke aega heisst also eigentlich nicht «kurze Zeit», sondern «ein wenig Zeit», wie französ. peu de temps, und solche quantitative Ausdrücke wie hier natuke werden im Esthnischen ganz gewöhnlich mit dem Infinitivcasus des ausfüllenden oder gemessenen Gegenstandes construirt, wie im Französischen mit de, z. B. üks koorem puid, üks nael leiba, üks klaas wet etc. Zu den aus dem Hupel angeführten verschiedenen Formen des fraglichen Wortes kann ich aus meiner Geburtsgegend noch eine anführen, aus der sich vielleicht gar eine Herleitung ergiebt, die zwar auf Appetitlichkeit keinen Anspruch machen will, aber darum nicht eben gegen den Geist der Sprache ist. In der Wiek spricht man nämlich auch natikene, in welcher Form das Wort offenbar ein Diminutiv ist von nat (mit erweichtem *t*), d. h. Schleim, namentlich der Schleim in der Nase, und natikene wäre also zunächst «ein Schleimstückchen» und dann vielleicht überhaupt «eine Kleinigkeit, ein Wenig». Es wäre überflüssig von den vielerlei Beispielen in anderen Sprachen, dass eine specielle Wenigkeit zu einer allgemeinen erhoben ist, hier noch welche anzuführen, ich will nur an den zunächst anklin-

genden hiesigen deutschen Provincialismus erinnern, nach welchem man für «ein Wenig» auch sagt «eine Nase voll».

Ahrens. Dass natukene ein Substantiv und kein Adjectiv ist, geht schon aus den Hupel'schen Beispielen hervor: natuke asja und aega. Wäre natuke Adjectiv, so müsste entweder asi und aeg folgen, oder natukest statt natuke stehen. Die Ableitung vom finnischen nauttio scheint mir unzweifelhaft. Renvall sagt zwar nichts von «Bissen», aber ein Diminutiv-Genuss von Speise ist ein Bissen, und ich habe das Wort nur hinzugefügt, um auf den gleichen etymologischen Ursprung unseres deutschen «bischen» aufmerksam zu machen.

Anmerkung. Die Einwendung des Hrn. Ahrens gegen meine ausgesprochene Ansicht, dass natukene kein Substantiv sondern Adjectiv sei, ist, eben so wie Wiedemann's mit Ahrens übereinstimmende ausführlichere Widerlegung jener meiner ausgesprochenen Ansicht vollkommen richtig. Wie Wiedemann gleichfalls richtig vermuthet, habe ich in der That, mit dem Kopfe voll von Gedanken über die Ableitung des sonderbaren fraglichen Wortes, mich durch die finnischen Wortformen asia und aika verleiten lassen die ehstnischen asja und aega für Nominative zu halten, ohne zu bedenken, dass sie, wie im Ehstnischen in der Regel alle Endungen dem Finnischen gegenüber abgeschliffen erscheinen, nur eben solche Abkürzungen aus den finnischen asiaa und aikaa sind, wie aus asia und aika asi und aeg, folglich asja und aega nicht Nominative, sondern Infinitivcasus. Statt in Folge meines Versehens natuke ohne Weiteres für ein Adjectiv auszugeben, hätte ich mich genauer und richtiger so ausdrücken sollen, dass das gedachte Wort ursprünglich und eigentlich zwar ein Adjectiv gewesen, dass es aber sehr natürlich auch als Substantiv aufgefasst worden, als solches fortwährend gebraucht und daher nach dem Geiste der ehstnischen Sprache mit dem Infinitivcasus construirt werde, wie auch die Römer ähnliche Adjectiva neutra als Substantiva betrachteten und sie ganz gleich wie Nomina quantitativa construirten, z. B. quantum nummorum, tantum fidei, multum operae, perpaulum loci etc. So hätte ich mit dem so eben

Angeführten nunmehr auch mich selbst berichtigt, und zwar mit in Bezug auf meine Ableitung des Wortes natuke namentlich aus dem Skandinavischen, die dabei also noch immer recht gut bestehen kann, obwol sie mir selbst jetzt nicht mehr so ganz unzweifelhaft scheint, wie dem Hrn. Ahrens die seinige aus dem finnischen nauttio. In Betreff dieses hat er sie zwar von Neuem zu erhärten gesucht; doch muss ich freimüthig gestehen, dass sie von Anfang an für mein Gefühl zu sehr gesucht und abstrakt, jetzt nach der erkünstelten Rechtfertigung mir nur noch gesuchter und unwahrscheinlicher vorkommt, wogegen die von Wiedemann in der Folge seiner zweiten Bemerkung neuerdings vorgeschlagene durch ihre Natürlichkeit, sollte diese auch manchem gar zu derb scheinen, sich empfiehlt und ausserdem selbst vor meiner Herleitung Das voraus hat, dass sie innerhalb der Gränzen der eigenen Sprache bleibt. Jedenfalls verdient sie volle Beachtung, bis es vielleicht fortgesetzten Untersuchungen gelingt, für diese oder jene Etymologie neue gewichtige Gründe aufzufinden und dadurch entscheidende Festigkeit zu gewinnen.

Zur S. 533. Ahrens. Die Haupthaare heissen bei den Strandbauern hiukɜd, bei den Landbauern zwar iukɜd, aber nicht juukɜd. Mit oder ohne *h* wird immer der Vokal *i*, nicht ein *j* gehört, und der Ton ruht auf dem *i*, nicht auf dem *u*.

Anmerkung. Gerade so, ganz übereinstimmend mit dem finnischen hiukset, hatte ich mir auch die Sache gedacht, ob ich gleich nicht wagte es auszusprechen, da bis auf Ahrens alle Welt juuksed geschrieben hat. Und alle Welt, sollte man denken, müsste doch wissen zwischen *i* und *j* gehörig zu unterscheiden!

Zur S. 535. Wiedemann. Zu dem esthnischen kont stimmt aus den verwandten Sprachen noch ganz nahezu das magyarische csont.

Zur S. 537. Wiedemann. Die gewöhnlichste Bedeutung von tasa ist im Esthnischen, so viel ich weiss, «leise, ohne Geräusch», und für die aus dem Finnischen angeführten hat man das zusammengesetzte und abgeleitete ühetasane.

Anmerkung. Auch die ehstnischen Grammatiker und Lexikographen ordnen zwar die Bedeutungen des Wortes tasa im Sinne des Verfassers, nämlich Gutsleff (S. 186): «sachte, gelinde, sanft, gleich, eben» und Hupel (S. 241): «sanft, sachte, gemachsam; gelind; gleich, eben; richtig» (vgl. indessen tasane, S. 242); doch führt Hupel unter tasa kein einziges Beispiel an für die ersten Bedeutungen, wol aber 3 für die 3 letzteren, woraus also hervorgeht, dass diese ebenso gewöhnlich, wenn nicht gewöhnlicher, sein müssen als die erst angegebenen. Jedenfalls zeugen alle 3 Beispiele Hupel's gegen Wiedemann, indem sie den Gebrauch des Simplex tasa in den aus dem Finnischen angeführten Bedeutungen constatiren, während Wiedemann diese nur dem Compositum ühetasane zugestanden haben will. — Leise heisst ja übrigens im Ehstnischen, dächte ich, eigentlich hiljuke oder hiljoke, adverbialisch hiljokeste, und so findet man es auch in der ehstnischen Bibelübersetzung gegeben (Richt. 4, 21 und Ruth. 3, 7).

Zur S. 538. Ahrens. Ich habe nicht die Schreibart peale gemissbilligt, sondern nur peäle. So spricht kein einziger Ehste; er sagt entweder pääle oder peale.

Anmerkung. Aber wie hätte denn Hupel, um nicht von der ehstnischen Bibel zu reden, zu der Form peäle, die doch auch oft genug (s. z. B. S. 13, 113, 142, 175, 178, 180 in der Sprachlehre und S. 175 im Wörterbuche), nebst anderen ähnlichen bei ihm sich findet, so ohne allen Grund kommen können? Dass sie alle sammt und sonders auf blossem Irrthum beruhen sollten, kann doch wol schwerlich angenommen und behauptet werden. Sind sie nicht vielmehr mundartlich und örtlich einst und noch zu Hupel's Zeit faktisch da gewesen, seitdem aber aus der Sprache verschwunden? Ich kann mir wenigstens ihr so häufiges und consequentes Vorkommen nicht anders erklären, und habe dabei ganz analoge dialektische Erscheinungen im Finnischen für mich.

Zur S. 540. Wiedemann. Das libische wajm neben den liefländisch-esthnischen wajb und wajw ist mir sehr interessant gewesen. In einem vor mehren Jahren verfassten Aufsatze, wo ich auf das Libische natürlich keine Rücksicht neh-

men konnte, hatte ich die esthnischen Lautgesetze besprochen, und zur Nachweisung von Lautübergängen und Lautverschiebungen auch die Vergleichung der mir bekannten verwandten Sprachen zu Hülfe genommen. In diesem Aufsatze war nun auch von dem Wechsel der Lippenbuchstaben die Rede, wozu dieses libische wajm einen neuen Beleg von einer neuen Seite her liefert. Da der Wechsel der Lippenbuchstaben in diesem Sprachstamme gar nicht ungewöhnlich ist, sowohl in einer und derselben Sprache als auch wenn man zwei verschiedene vergleicht, so thut man vielleicht Unrecht, wenn man zu den esthnischen wajБ und wajw nicht das libische waj sondern wajm für die «am meisten abweichende Variante hält», denn kein Consonant ist am Ende doch eine grössere Abweichung als ein verwandter Consonant. Für den Wechsel der Lippenbuchstaben sind einige Belege folgende: esthnisch kääber, keamer — urb, urm — rabama, rawama — kurbastama, kurwastama — haab, haaw — tiibas, tiiwas — saarmas, saarwas — parm, parw etc. — finnisch soipia, soimia — wuopa, wuoma — paula, waula — kowera, kopera — hoipa, hoiwa — wirwa, wirma — kalwet, kalmet — närmi, närwi — omena ehstn. ubin, uwin — lappl. porew esthn. porm — u. dgl.

Anmerkung. Insofern waj durch Verstümmelung aus wajm entsprungen ist, so ist ja nicht waj, sondern eben wajm, die eigentliche libische Variante zu wajb und wajw. Als solche ist denn ja auch wajw neben den zwei anderen zuletzt angeführten Varianten allerdings die am meisten abweichende.

Zur S. 544. Wiedemann. Ein Paar Umschreibungen in die lateinische Schrift sind hier nicht ganz genau. Das arabische مساء ist in imsa^{a} oder emsa^{a} umgeschrieben, fängt aber mit dem Consonatnen م (*m*) an. Wenn es ein Verb der IV. Conjugation sein sollte, was ich nicht entscheiden kann, da ich kein Lexicon zur Hand habe, so ist vielleicht vor dem arabischen Worte durch einen Druckfehler das prosthetische

ا weggelassen. So viel mir im Augenblick bewusst ist, kommt das Zeitwort sowohl in der I. Conjugation (مسى) als in der vierten (امسى) vor; auch müsste nach dem letzten ا in مساء das Hamza wohl wegbleiben, wenn, wie man gewöhnlich zu thun pflegt, das Verbum in der 3ten Singularperson des ersten Tempus angeführt ist.

Ferner ist in dem armenischen երեկ das *e* in beiden Sylben ein jerirtes, müsste also in der Umschreibung genauer mit *je* ausgedrückt sein, zum Unterschiede von dem reinen *e* (է), wie es auch später S. 569 mit demselben Buchstaben in ամենայն richtig geschehen ist.

Anmerkung. Hier hat der Verf. in seiner ersten Bemerkung zum Theil Recht. Das fragliche arabische Wort ist allerdings ein Verbum der 4ten Conjugation und müsste daher statt مساء مساء امسى gedruckt sein, indem das ا vorne weggelassen und auch in den Verbesserungen übersehen worden ist. Was dagegen das Hamza am Ende betrifft, so hat es auch Meninski in der 2ten Ausgabe seines Lexicon Arabico-Persico-Turcicum (Tom. I. p. 302), und zwar mit Recht, weshalb er auch dieses Verb als 4te Conjugation von مسو in imsāe umschreibt, zum Unterschiede von einem anderen Verb ohne Hamza امسى, bei ihm imsā, «protervum esse, mediam tenere viam, excitare discordiam», als 4te Conjugation von مسأ. — In Hinsicht der Aussprache des armenischen ե sind die Armenianer selbst schwankend und gerade das fragliche Wort habe ich selbst ereg aussprechen hören. Da mir diess im Augenblicke, als ich das Wort gebrauchte, erinnerlich war, so ist hier auch namentlich ereg hineingekommen. Indessen mag es vielleicht richtiger sein wenigstens jereg zu schreiben, da in den Sprachlehren ziemlich allgemein angenommen wird, dass ե besonders im Anfange der Wörter meist eben so wie in denselben Fällen das russische *e*, also wie ѣ, d. h. als *je*, ausgesprochen werden solle (vgl Petermann's Grammatica linguae Armeniacae p. 34 sq.).

Zur S. 545. Wiedemann. In den hebräischen Wörtern תמרל, אחמרל, אחמרל und אכחכי ist überall statt des den Vocalen Cholem und Schurek als Fulcrum dienenden Waw (ו) ein Daleth (ד) verdruckt; ausserdem fehlt — vielleicht nur in dem mir vorliegenden Abdruck der Abhandlung durch ungenauen Abdruck und ohne Schuld des Setzers — unter dem zweiten Consonanten der Vocalpunkt Patach.

Anmerkung. Auf alle die herben Wahrheiten, die in dieser Bemerkung enthalten sind, kann ich nur erwiedern, dass kein einziger von den hier mit Recht gerügten Fehlern in meinem zufällig noch erhaltenen Manuscripte sich findet. Dass sie dennoch im Druck hineingekommen sind und erst jetzt auf diese Art durch den Verfasser berichtigt werden, möge man damit entschuldigen, dass der ganze Aufsatz wegen einer in Folge meiner damals bedenklich zerrütteten Gesundheit nothwendig gewordenen längeren Reise mit grosser und gegen Ende immer steigender Eile abgedruckt wurde, wobei dann auch die Correctur von meiner Seite nicht mit aller gebührlichen Sorgfalt gehandhabt werden konnte.

Zur S. 546. Ahrens. Für die treffliche Ableitung von eile bin ich Ihnen sehr dankbar.

Zur S. 548. Wiedemann. Auch hier giebt das Libische in der Vocalauflösung, die das in Kurland gebrauchte *g* in Livland erleidet, einen neuen Beleg für dieses auch sonst in dem Sprachstamm geltende Lautgesetz. Bei einer ganzen Reihe von Wörtern zeigt sich, dass das *k* oder *g* der Ostfinnen bei den Westfinnen (nach Renvall) in *u* übergeht, im Esthnischen in Esthland in *e* (*ä*), bei Dorpat aber zum Theil wieder als *g* sich noch erhält, z. B. kakla, kagla, kaula, esthn. kael — nakran, nagran, nauran, esthn. naeran, lappl. naura — pakla, pagla, paula, esthn. pael — kakra, kagra, kaura, esthn. kaer — nekla, negla, neula, esthn. nöäl, nögel — siekla, siegla, seula, esthn. söäl, sögel — nakla, nagla, naula, estn. nael, nagel.

Anmerkung. Im Lappländischen, und zwar namentlich dem Norwegischen, oder Finnlappischen, wie man es in Nor-

wegen nennt, ist naura oder navra Imperativ und bedeutet: schreite vorwärts! von nauram oder navram. Statt naura müsste hier den vorangehenden nakran, nagran, nauran, ehstn. naeran (ich lache) entsprechend naurom oder navrom stehen.

Zur S. 560. Wiedemann. Wegen der in der dritten Person wegfallenden Personalbezeichnung der Negation könnte man noch das Tscheremissische vergleichen, wo ja auch ganz eben so in beiden Zeiten der negativen Conjugation nur die erste und zweite Person an der Verneinung bezeichnet werden.

Zur S. 561. Ahrens. Sie übersetzen unser needap need on durch nepä ne on. Wird denn im Finnischen auch on statt owat gebraucht?

Anmerkung. Eben dieser Gebrauch ist in der täglichen Umgangssprache der bei weitem überwiegende.

Zur S. 567 ff. Ahrens. Unrecht war es von mir, dass ich die finnische Schreibart ie, uo, yö für einen Missgriff erklärte, und diesen Lauten den Namen der Diphthongen absprach. Schreibarten und Namen streifen immer mehr oder weniger in das Gebiet der blossen Geschmackssachen, und lassen sich daher auf wissenschaftlichem Wege nicht ganz zur Entscheidung bringen. Der Italiäner schreibt jene Laute auch ie und uo (cielo, cuore) und nennt sie dittonghi raccolti zum Unterschiede von den dittonghi distesi, welche den Ton auf dem ersten Vocale haben (aere, laido etc.). Was aber dem Italiäner Niemand zum Vorwurf macht, das muss auch dem Finnen erlaubt sein. Andrer Seits möge es aber auch den Ehsten erlaubt sein, die Laute ie und uo nicht Diphthongen sondern unreine Vocale zu nennen, und nicht mies und tuon zu schreiben, sondern mees und toon, obgleich er diese Wörter ganz eben so ausspricht, wie der Finne. — Nachdem ich so mein Unrecht eingestanden habe, glaube ich um so zuversichtlicher mein Recht behaupten zu dürfen. Das Ehstnische Pronomen demonstrativum ist ohne allen Zweifel lang, und ich muss es daher jetzt see schreiben, wie ich es in meiner Grammatik nach der altherkömmlichen Orthographie richtig se geschrieben habe. Es erscheint zwar dem Ohre bald kürzer, bald länger, je nachdem es unbetont (see sá-

ma) oder betont (seé, kes) ist, aber auch das unbetonte see hat immer den Laut des langen e (wie in seu binde), nie den des kurzen e (wie in seda). Wäre see wirklich kurz, so müsste es in Verbindung mit der Postposition ga geschrieben werden: sega, und dieses müsste lauten wie das finnische seka. Es lautet aber seega, und muss daher auch mit langem e geschrieben werden. Ganz eben so verhält es sich mit dem finnischen se. Wäre dieses Wörtlein wirklich kurz, so müssten z. B. in den Phrasen: sepä sen teki — nepä ne owat oder netpä net owat — die gesperrten Wörter lauten wie sepän fabri, nepa consobrinus, netka incurvatus; sie lauten aber seepä, neepä, neetpä, müssen also auch mit langem e geschrieben werden. Warum man aber dennoch nicht see und nee, sondern se und ne schrieb, das lässt sich leicht erklären. Die finnische Sprache enthält fast kein einziges mehrsylbiges Wort, das in der Tonsylbe ein reines langes e hat. Renvall führt ihrer nur 7 an, von denen 6 noch in andrer Form ohne ee vorkommen: keesi (kääsi), neeriäinen (nieriäinen), peeruna (peruna), peeweli (pöö-weli), seena (seuna), seera, weeru (wieru). Das ee ist also nur durch Ausartung der ursprünglichen Aussprache in die Tonsylbe gekommen, und vor 200 Jahren mochte es kein einziges mehrsylbiges Wort mit einem reinen langen e in der ersten Sylbe geben. Damals konnte man also leicht von der Voraussetzung ausgehen, dass in der Tonsylbe nie ee stehen dürfe, sondern entweder ie oder e. Da man nun see nicht sie schreiben konnte, so blieb nichts Anderes übrig, als se zu schreiben. Es giebt noch 3 einsylbige Wörtlein, von denen dasselbe gilt: me, te, he. Dass diese ebenfalls lang sind, beweist nicht nur ihre Aussprache, sondern auch der Ostfinnische Dialekt mit seinen Formen myö, työ, hyö. Aber dennoch würde dem Finnen die Schreibart see, nee, mee, tee, hee anfangs eben so widersinnig erscheinen als dem Ehsten die Schreibart nina, pere etc. für ninna, perre. Wenn Sie aller vorgefassten Meinung entsagen, und die Streitfrage einer ruhigen Prüfung würdigen, so werden Sie mir gewiss Recht geben.

Wiedemann. Sie wollen über se oder see meine Meinung wissen *). Ich glaube, dass Sie trotz T's Angabe, dass namentlich see die richtigere Schreibung sei, noch gar nicht die Segel zu streichen brauchen. Es liegt in der Natur der Sache, dass die Quantität des Vocals in einem einsylbigen Worte von dieser Bedeutung sehr schwer und vielleicht nur unsicher zu bestimmen ist. Da wir im Deutschen Betonung und Länge der Sylbe zusammenwerfen, so wissen wir auch in einer fremden Sprache sie nicht gehörig aus einander zu halten, daher mir auch z. B. das Lesen des Griechischen nach Quantität und Accenten zugleich immer eine eben so nutz- wie erfolglose Künstelei geschienen hat, trotz dem, was renommirte Philologen darin sollen geleistet haben. Die Betonung einer Sylbe kann nun natürlich nur aus ihrem Verhältniss zu den übrigen ermessen werden. Absolut betonte und unbetonte Sylben kann es nicht geben; eine Sylbe, welche bei einer gewissen Aussprache betont erscheint, kann ganz eben so ausgesprochen unbetont erscheinen, wenn man dafür die anderen Sylben stärker betont. Für die Betonung der Monosyllaben nun fehlt dieses Maass, sie können betont oder unbetont klingen nur im Verhältniss zu den daneben stehenden anderen Wörtern des Satzes; es fällt somit der Wortaccent mit dem Redeaccent zusammen, und ich glaube Sie sind daher auf ganz rechtem Wege, wenn sie meinen, dass das fragliche Wort je nach dem Sinne, in welchem es gebraucht wird, bald se bald see klingen könnte. Ich weiss wohl, dass in den finnischen Sprachen, wie im Lettischen, die Länge auch auf eine unbetonte Sylbe fallen kann, aber das kann eben deutlich

*) Nachdem mein voriger Aufsatz niedergeschrieben und gedruckt worden war, hatte ich noch immer bei Gelegenheiten, wenn ich auf Ehsten oder Kenner des Ehstnischen stiess, über die Frage ob se oder see neue Belehrungen gesucht. Bei einer solchen Gelegenheit behauptete ein Herr T., das fragliche Wort laute eigentlich see und werde daher auch richtiger so zu schreiben sein. Diese Angabe bewog mich gelegentlich auch Herrn Wiedemann um seine specielle Meinung namentlich über den angedeuteten mir noch immer zweifelhaften Punkt zu bitten und mir zugleich etwanige andere Bemerkungen über meinen Aufsatz gefälligst mitzutheilen.

werden nur in einem mehrsylbigen Worte. Einige Stütze gewährt es, wenn das einsylbige Wort ein Dingwort ist, wie maa, tee, oder wenn es wenigstens mit einem Consonanten schliesst, wodurch beim Verweilen der Stimme auf diesem Schlussconsonanten das Wort betont, resp. länger gehalten werden kann, ohne dass eigentlich der Vocal gedehnt wird; wie man aber einem aus einer einzigen und dabei offenen Sylbe bestehenden Formworte den Redeaccent geben will ohne dass der Vocal lang klänge, das ist mir unbegreiflich, und ich bin durchaus unfähig mit dem Ohr in dem unbetonten se eine Länge oder in dem betonten se eine Kürze zu unterscheiden. Wir haben aber, glaube ich, noch einen andern Entscheidungsgrund, der noch von keiner Partei benutzt ist, nämlich die Flexion des Wortes. Die Monosyllaben mit deutlich gedehntem Vocal haben diesen Vocal auch in dem Suffixcasus; also maale, teele, oder maast, teest. Se dagegen bildet nicht, wie man von einer Länge erwarten sollte, seest, seele, seeni, sondern sest, selle, senni, wo namentlich die Gemination des Consonanten in den beiden letzten unzweifelhaft das vorhergehende e als eine Kürze bezeichnet. Ich bin daher überzeugt, dass se richtiger als eine Kürze angesehen mit einfachem e geschrieben wird, nicht see, und dass es nur, wo es den Redeaccent hat, durch diesen sich dem Ohre als eine Länge einschwärzt.

Anmerkung. Herr Ahrens macht die Benennung und Bezeichnung der vokalischen Laute in ihrer Verbindung mit einander zu einer Geschmackssache. Nun heisst es zwar: de gustibus non est disputandum; doch kann ich nicht umhin mich wider einen Geschmack aufzulehnen, den ich wunderlich finde und, was noch schlimmer ist, der zu Consequenzen führt, die der Hauptregel aller rationellen Rechtschreibung: schreibe wie man spricht Hohn sprechen. Herr Ahrens hat einmal Laute wie ie und uo unreine Vokale genannt und darum soll es im Ehstnischen bei dieser Benennung bleiben, ob er gleich nunmehr nicht allein seine frühere Missbilligung der finnischen Schreibung ie und uo und der Benennung »Diphthonge« zurücknimmt, sondern auch, was wohl und besonders zu beachten ist, selbst ausdrück-

lich zugibt, dass »im Ehstnischen mees und toon ganz eben so wie im Finnischen ausgesprochen werden«, so wie er auch vorher (s. oben S. 616) ausdrücklich bemerkt hatte, dass »ehstn. keel, mees, meel, neem genau eben so ausgesprochen werden wie finn. kieli, mies, mieli, niemi« (genauer: kiel, miel und niem, wie man auch bereits hört, wenn man gleich kieli, mieli und niemi schreibt). Der ganzen Lehre von den sogenannten unreinen Vokalen scheinen von Hause aus unreine, d. h. unklare, verworrene Ansichten zum Grunde zu liegen. Wenigstens hat er in seiner Grammatik S. 10 unter seinen sogenannten unreinen Vokalen zwei oder eigentlich drei mehr oder minder von einander verschiedene Sachen zusammengeworfen. Der Vokal soll rein sein in pae, mao und kaub, unrein aber vor dem langen *a*, z. B. in maa, wo ein leichtes *o* vorlaute; eben so soll *e* rein sein in te oder eigentlich tee (mache), seub und dem Pronomen se oder eig. (NB. nach seiner Meinung) see, unrein dagegen in keel, wo dem langen *e* ein leichtes *e* (oder fast *i* — so damals) vorlaute. Allein, genauer betrachtet, sind *o* vor *a* in maa und *i* vor *e* in keel schon zwei verschiedene Dinge. Während nämlich dort *o* allerdings leicht und nur halb vorklingt, wie auch im Finnischen namentlich im Sawolaxisch-Karelischen Dialekte *) und im Persischen nach Geitlin's Principia Grammatices Neo-Persicae p. 25 sq. das Vokalzeichen Zeber oder Fatha ◌َ, wenn ein quiescirendes ا unmittelbar darauf folgt (z. B. ما moaa), wird, zumal nach dem neuerlichen Geständnisse des Verfassers selbst, das *i* vor *e* in keel ganz gehört, nur dass beide Vokallaute hier zusammenfliessen und eben dadurch einen Diphthong bilden. Wiederum etwas, und zwar ungleich mehr, Verschiedenes stellt sich in dem von Ahrens a. a. O. seiner Grammatik unmittelbar nach te oder eig. tee als Beispiel eines unreinen *e* angeführten ween (von wesi) dar. Hier ist ja nämlich, ganz wie in dem Sawolaxisch-Karelischen ween im Finnischen,

*) Einige schreiben daher auch in jenem Dialekte moaa; genauer wäre doch m^{o}aa oder wenigstens moaa.

ein durch Elision eines Consonanten entstandener Hiatus vorhanden, und das Wort wird daher weder wien ausgesprochen, noch etwa mit Dehnung des Vokals einsylbig wên oder wēn, sondern zweisylbig we-en, so dass beide *e* in gleichem Maasse hörbar werden. Soll also überhaupt noch von unreinen Vokalen die Rede sein können, so könnte diese Benennung am passendsten allenfalls von dem, übrigens vielleicht auch im Ehstnischen nur örtlich vorkommenden, durch *o* getrübten langen *a* in maa gebraucht werden. Auf den anderen oben erörterten Fall mit Wörtern wie keel, mees und dergleichen passt jene Benennung durchaus schon nicht mehr. Denn wenn sie nach der neuesten ausdrücklichen Erklärung des Verfassers selbst genau eben so wie im Finnischen kiel und mies lauten, folglich die beiden Vokale *i* und *e* in ihnen gleich rein und hörbar ausgesprochen werden, so ist wahrlich nicht abzusehen, warum man nicht im Ehstnischen, eben so gut wie im Finnischen und in andern Sprachen, wo sich solche Lautverbindungen finden, ie einen Diphthong nennen und ihn nebst uo den vom Verf. S. 9 seiner Grammatik aufgezählten 12 Diphthongen beigesellen solle. — Werden nun aber ee und oo in den gedachten Wörtern keel, mees und toon genau eben so ausgesprochen, wie in den entsprechenden finnischen kiel, mies und tuon, so müssen sie ferner auch eben so geschrieben werden, nicht aber, wie man sie bisher geschrieben hat: keel, mees und toon. Dass es bisher geschehen, darf nicht auffallen, wenn man bedenkt, dass die ganze herkömmliche ehstnische Orthographie von Deutschen, oder doch deutsch gebildeten Männern, und also nach deutschen Anschauungen, ausgegangen ist. Die Deutschen sind nun einmal im Allgemeinen nicht fähig Diphthonge wie die fraglichen richtig aufzufassen, weil sie solche selbst nicht haben, oder auch nur für das Auge (ie), aber nicht als Diphthong *), sondern bezeichnen sie gewöhnlich

*) Sehr befremdend muss es daher erscheinen, dass der berühmte Jak. Grimm, der erste und grösste Grammatiker der Deutschen in der Gegenwart, in der neuesten dritten Ausgabe seiner deutschen Grammatik, I. Theil, 1ste Abtheil. S. 227 das neuhochdeutsche

mit ee und oo *). Dass aber auch unser Verfasser, der doch sonst so viele Vorschläge zu zweckmässigen und wesentlichen Verbesserungen der ehstnischen Rechtschreibung gemacht hat und darin selbst mit gutem Beispiele vorangegangen ist, in Hinsicht der gedachten Diphthonge an dem alten Herkommen hängt und selbst ee und oo beibehält, wundert mich höchlich und thut mir wahrlich leid. Sollte er denn nicht bedacht haben, welche mehrfache schlimme Folgen ein solches Verfahren nach sich zieht und ziehen muss. Denn fährt man fort nach altem Herkommen die Laute ie und uo, ee und oo zu schreiben, so wird ja 1) den ehstnischen Kindern das Lesenlernen in eigener Sprache ganz ohne Noth und widersinnig ungemein erschwert, indem das Auge an andere Laute sich gewöhnen muss als das Ohr zu hören gewöhnt ist, 2) werden nicht einmal die nächst verwandten Brüder der Ehsten, die Finnen, im Stande sein die völlige Identität der Wörter zu erkennen, 3) werden selbst die Deutschen, denen zu Liebe doch eigentlich die alte Schreibung beibehalten wird, ohne zwei besondere Regeln die Wörter falsch aussprechen und dabei die Sprache entstellen, während bei einer durchgängig verbesserten Rechtschreibung nur eine einzige Regel nöthig wäre, um den richtigen Gebrauch des ie vor ihrem Missbrauch zu verwahren und endlich 4) wird ja bei der Bezeichnung der Laute ie und uo durch ee und oo Niemand überhaupt diese letzteren von den gedehnten *e* und *o* unterscheiden können, die der Verfasser nunmehr auf dieselbe Art bezeichnet. Nehmen wir z. B. an, dass see nach seiner Meinung die richtigere Form des Pronomen wäre, und halten damit die Wörter keel und mees zusammen, so wird man ja

---

ie zu den Diphthongen zählt, ob er gleich selbst im Anfange des Artikels darüber in Betreff der ersten Lautung des ie als organischer Diphthong schreibt: (ie) «lässt jedoch in der Aussprache das *e* nicht nachschlagen, sondern klingt bloss wie gedehntes *i*.»

*) Merkwürdig ist es, dass auch die Schweden, die in keinerlei Weise das ie selbst gebrauchen, wenn sie finnische Worte oder Namen schreiben sollen, in denen die Diphthonge ie und uo vorkommen, diese stets auf dieselbe Art und Weise mit ee und oo bezeichnen, wie sie Deutsche in das Ehstnische eingeführt haben.

natürlich in Versuchung kommen alle drei Wörter entweder bloss gedehnt oder auch bloss diphthongisch, also immer mehr oder minder falsch auszusprechen. Jedenfalls wird die zweideutige Bezeichnungsart grosse Verwirrungen bei allen Lesern zur unvermeidlichen Folge haben. Allem Angeführten nach weg also mit ee und oo aus dem Ehstnischen da, wo bisher damit die Laute ie und oo bezeichnet worden sind! Weg vielleicht auch mit öö, wenn und wo nämlich dieses, wie ich vermuthe, in der lebendigen Volkssprache mit dem finnischen yö identisch sein sollte. Nur für Fälle, wie z. B. wee, weel, eel, ees, koo, koos, lõo, loole und dergleichen sind die verdoppelten Vokale an ihrem Platze und müssen dann natürlich bleiben. Zwar behauptet der Verfasser in seiner Grammatik, sie flössen in der Aussprache zu einem langen o und e zusammen, z. B. loole zu lole, d. h. lôle oder lōle und lee zu le, d. h. lê oder lē, also auch die oben angeführten wee und weel zu wê oder wē und wêl oder wēl; allein diese Behauptung kann schwerlich richtig sein, sondern wird vielmehr auf ungenauer Beobachtung und Auffassung des wirklichen Thatbestandes in der Volkssprache beruhen. Dass bereits Hupel im Wörterbuche S. 128 «lóog» (d. h. luóg) «g.» (d. h. Genitiv) «lo oder loo» schreibt, deutet schon auf das Bestehen eines Hiatus in der Sprache hin, da schon das o allein nach Hupel's Theorie ein langes o bezeichnet; noch mehr aber wird meine Vermuthung von dem Bestehen eines Hiatus bei solchen Fällen im Ehstnischen, gleich wie im Finnischen, dadurch vollends bestätigt, dass Hupel selbst a. a. O. S. 281 «we-el voll Wasser» schreibt; um dieses Wort von dem gleich darauf folgenden «weel noch» (sprich — und schreibe —, wie im Finnischen, wiel) zu unterscheiden. Freilich hätte Hupel dann auch statt loo lo-o schreiben sollen, wenn er nicht etwa gemeint hat, dass unter oo im Genitiv loo derselbe Laut zu verstehen sein solle, als im Nominativ loog, mithin jenes loo luo auszusprechen sei, was aber füglich nicht sein kann, weil dann der gedachte Genitiv mit der Bedeutung: des zum Heu abgemähten Grases von dem Imperativ loo erschaffe, vom Verbum loo-

ma *), gar nicht unterschieden werden könnte, wie sie doch die wirkliche Aussprache gewiss unterscheidet. Es liegt überhaupt in der Natur der Sache, dass in solchen Fällen durch den Ausfall eines Consonanten ein Hiatus nothwendig entstehen muss, und wie aus wesi wee und weel entspringen, so auch aus loog (luog), da der Ehste den Consonanten durch Nichts ersetzt **), dagegen häufig *u* in *o* verwandelt, loo statt luo, d. h. lo-o statt lu-o und loole statt luole, d. h. lo-ole statt lu-ole, und zwar um so mehr, da jene Formen lo-o und lo-ole an und für sich schon abgekürzt oder zusammengezogen sind aus ursprünglicheren luo-o und luo-ole ***). Allerdings lassen sich wol noch einsylbige wê, wêl, lô und lôle oder wē, wēl, lō und lōle als mögliche letzte Stufen fernerer Zusammenziehungen denken; dazu ist es aber sicherlich noch nicht gekommen und am wenigsten so allgemein, wie Ahrens behauptet, wird auch gewiss noch nicht so bald kommen, und zwar auch darum nicht, weil alsdann gar viele und zu viele verschiedene Begriffe selbst mit einander vermengt und verwechselt werden würden. So zum Beispiel, um zu dem obigen luo, wenn Hupel's loo als Genitiv von loog und loo als Imperativ von looma ganz auf dieselbe Art ausgesprochen werden würden, nur noch eins anzuführen, würde luud Lectionen und Zahlen, Nominat. plur. von lugu, ganz zusammenfallen nicht allein mit lûd oder lūd Knochen, Nominat. plur. von lû oder lū, sondern auch mit lûd oder lūd Besen, Nominat. sing., wenn alle 3 in der That lauter einsylbige und gleich lautende Wörter wären, statt dass es wirklich nur die 2 letzteren sind, während dagegen das erste Wort von den anderen verschieden, und zwar zweisylbig (lu-ud), lautet. Auch gesteht Herr Ahrens

*) Hupel schreibt dieses inconsequent bloss «loma», dagegen aber dessen Derivatum «loom» Geschöpf und Natur — ein Beweis, dass der Grundlaut in beiden Wörtern eigentlich luom sei.

**) Der Finne schiebt zur Milderung des Hiatus ein *w* ein und bildet so aus luoko luówon (statt luoon).

***) Auch im Finnischen gibt es Analoga, z. B. ruan (statt ruoan) aus ruoka Speise. Daneben sagt man freilich auch ruwan oder ruuan.

selbst an einem andern Orte (S. 28), dass 2 gleiche durch Elision zusammentreffende Vokale »eigentlich zweisylbig« seien, obgleich auch dort als Regel aufgestellt wird, dass sie, trotz der eigentlichen Zweisylbigkeit, in der Aussprache wie ein langer Vokal erschienen. Den Schein gebe ich meiner Seits gern zu; aber nicht auf Schein, sondern auf die Wirklichkeit müssen Regeln gegründet werden. Auch darf von der anderen Seite, was in der Wirklichkeit nur Eins ist, nicht mit zwei Zeichen dargestellt werden, also nicht ein langer Vokal mit zwei Buchstaben, mögen sie auch dieselben sein, bezeichnet werden, und zwar am allerwenigsten, wenn man mit denselben Buchstaben in derselben verdoppelten Form auch noch andere verschiedene Dinge, namentlich wirkliche Diphthonge bezeichnet und so allerlei Verwirrungen, Missverständnissen und Verwechselungen Thor und Thür öffnet. Also noch einmal weg mit ee und oo zur Bezeichnung der Diphthonge ie und uo, da diese Bezeichnungsart nach altem Herkommen jedenfalls das bei weitem grössere Uebel ist. Will man dagegen als geringeres die Vokalverdoppelung für blosse Längen beibehalten, so muss man dann auch wenigstens bei nicht abzuläugnenden Fällen von Hiatus die beiden Vokale von einander durch - trennen, wie es auch die Finnen thun, wiewol diess freilich keinesweges sachgemäss und eben nur ein Nothbehelf ist.

Es bleibt mir nun noch übrig auch über den andern Theil der Bemerkung des Herrn Ahrens, mithin über die Streitfrage: ob se oder see? mich auszusprechen. Dass ich diese Streitfrage mit aller Ruhe geprüft habe, davon möge der Umstand zum Beweise dienen, dass ich auch nach dem Abdrucke meines vorigen Aufsatzes sie nicht aus dem Gesichte verlor und, da die Aufklärungen Anderer, die ich über die thatsächliche Beschaffenheit des Gegenstandes befragte, fortwährend verschieden lauteten, endlich an den Herrn Wiedemann mit der Bitte mich wandte, dass auch er mir seine Meinung über die Sache ohne alle Rücksicht auf die Personen mittheilen möge. Nun da er das Schiedsrichteramt so besonnen und umsichtig ausgeübt und dabei mit neuen bisher noch nicht zur Sprache gebrachten Gründen namentlich für se sich ent-

schieden hat, kann ich meines Theils nicht umhin mich ebenfalls für se zu erklären, und werde mich hier nur darauf beschränken Dasjenige kurz zu beleuchten, was Herr Ahrens zur Unterstützung seiner Ansicht von Seiten der finnischen Sprache Neues beibringt. Auch dieses ist wieder nicht frei von Befangenheit und Irrthümern. In solchen steckt er gleich von vornherein, wenn er behauptet, auch im Finnischen sei das Pronomen se nicht kurz, sondern lang, und diess auf folgende Art zu erweisen glaubt: «Wäre dieses Wörtlein kurz, so müssten z. B. in den Phrasen: sepä sen teki — nepä ne owat oder netpä net owat — die gesperrten Wörter lauten wie sepän fabri, nepa consobrinus, netka incurvatus; sie lauten aber seepä, neepä, neetpä, müssen also auch mit langem e geschrieben werden». Die Schlussfolge wäre richtig, wenn nur die Prämissen es auch wären; ich darf ihm aber auf das bestimmteste versichern, dass seine Prämissen falsch sind. Die gesperrten Wörter lauten nicht seepä, neepä und neetpä, sondern ganz so wie sepän, nepa und netka. Er verwechselt hier den Redeaccent mit der Länge und so kann man sich leicht erklären, woher ihm in sepä, nepä und netpä das e lang erscheint. Ohne mit naheliegendem Rückschlusse mich aufzuhalten will ich in Bezug auf das Finnische nur noch bemerken, dass mit dem aufgedeckten Grundirrthume auch die ganze weiter folgende Deduction der vermeintlichen Ursachen, warum man nicht see und nee, sondern se und ne schreibe, von selbst über den Haufen fällt. Darin ist übrigens Wahres und Falsches unter einander gemengt. Wahr ist es, dass ee oder reines langes und zugleich betontes e in der ersten Sylbe nur sehr selten vorkommt. Gewöhnlich steht dafür der besonders beliebte Diphthong ie, mit welchem daher auch noch das vom Verfasser unter den Beispielen von ee zuerst angeführte Wort nebst den 2 angegebenen Formen keesi und kääsi kiesi ausgesprochen wird, ein aus dem Schwedischen entlehntes Fremdwort, um zweirädrige elegantere Fuhrwerke zu bezeichnen, ursprünglich aber das französische chaise, wie es auch im Schwedischen Schäs lautet. Aus demselben Grunde hört man häufiger nieriäinen als neeriäinen (Salmo eriox et alpinus),

freilich aber auch peruna häufiger als peeruna (Kartoffel, obgleich es aus dem Schwedischen päron Birne entlehnt ist, weshalb man auch zum Unterschiede die Kartoffel finnisch ebenfalls maaperuna nennt, d. h. Erdbirne, wie auch in einigen Gegenden Deutschlands die Kartoffel Erdbirne, Grundbirne heisst) und pööweli oder pyöweli (Henker, Scharfrichter) häufiger als peeweli. Da auch dieses Wort aus dem schwedischen böfvel, bödel entlehnt ist, so ist gerade die Nebenform peeweli ganz unerwartet und um so auffallender, hätte also nebst seera (Schaafgarbe, Achillea millefolium) und weeru (Ackerwalze), zwei Wörtern, die nicht einmal andere Nebenformen haben *), den Verfasser abhalten sollen die Vermuthung aufzustellen, dass es im Finnischen vor 200 Jahren kein einziges mehrsylbiges Wort mit einem reinen langen e in der ersten Sylbe geben mochte, — eine Vermuthung, die freilich nöthig war, um dem angedeuteten älteren Zeitraume die Voraussetzung, dass in der Tonsylbe nie ee stehen dürfe, sondern entweder ie oder e, unterschieben und so endlich Das, quod erat demonstrandum, dass die Finnen fälschlich se anstatt see schrieben, mit einem Scheine von Nothwendigkeit folgern zu können. Was die drei Wörtlein me, te, he betrifft, so mögen sie vielleicht einst wirklich lang gewesen sein, wie man auch jetzt noch sie dann und wann lang aussprechen hört und daher wol sogar im Druck in einigen wenigen Büchern mee, tee und hee sieht. Doch ist ihre Form mit bloss einem und also kurzem e in der Schrift die allgemeine, und zwar mit Recht aus dem natürlichen Grunde, dass jene Wörtlein in der Aussprache zum grössten Theile nicht lang, sondern kurz lauten. Und fast kommen Ausnahmen nur noch dann vor, wenn auch gerade der Redeaccent auf die gedachten Einsylblinge fällt oder sie selbst in isolirter Stellung grösseren Nachdrucks wegen noch besonders und stärker be-

*) Der Verfasser betrachtet das eingeklammerte wieru als dessen Nebenform; aber beide Wörter, obzwar eines Stammes, sind ja in ihren Bedeutungen von einander ganz verschieden. Man sehe Renvall Tom. II. p. 312.

tont werden. Es liegt in der Natur der Sache, dass eben mit Wörtern solcher Art beide Fälle nicht selten vorkommen, eben so wie es natürlich ist, dass die Wörtlein dann ihre sonst nunmehr seltene gedehnte Form annehmen. Dagegen bleiben ne und net stets kurz, ja selbst in solchen Fällen, wo sie mit besonderem Nachdruck in der Rede hervorgehoben werden. Eben dasselbe gilt auch von se, so dass es allerdings höchst widersinnig erscheinen würde, wenn man see und nee schreiben wollte, namentlich weil diess eitele Unformen wären ohne alle thatsächliche und jede sonstige Begründung. Denn eben nur solche neue Schreibarten, welche gar keinen reellen Halt in der Wirklichkeit haben, sind und bleiben widersinnig, wogegen Neuerungen, die sich zugleich als Verbesserungen erweisen und die Schrift in genauere Uebereinstimmung mit der lebendigen Sprache selbst in ihrer Realität bringen, anfangs zwar auffallen können, mit der Zeit aber doch allmälig Eingang finden. Ob diess mit allen von mir gelegentlich vorgeschlagenen Neuerungen in der ehstnischen Orthographie der Fall sein werde, weiss ich nicht; bin mir aber bewusst, dass meine Absichten dabei die besten, nur die Sache, nicht Personen berücksichtigenden gewesen, weshalb ich auch wünsche und hoffe, dass meine Vorschläge vor allen von Männern wie der Pastor Ahrens fernerer sorgfältiger Prüfung gewürdigt werden mögen.

Zur S. 569 f. Wiedemann. Dass ich statt *amh* aus dem Armenischen zur Vergleichung mit dem libischen amad das längere *amhnay* angeführt hatte, lag nur daran, dass, so viel ich weiss, jenes kürzere mehr der Vulgärsprache eigen, das längere *amhnay* in der Büchersprache das gewöhnlichere ist, und mir daher zunächst einfiel. — In der folgenden Bemerkung habe ich wohl absichtlich nur auf die Sprachen desselben Stammes Rücksicht nehmen wollen, nicht gerade aus Unachtsamkeit das armenische Pluralzeichen unerwähnt gelassen; denn dass ich kurz vorher das Armenische mit herbeigezogen hatte, kam nur daher, weil schon vorher durch Sie die Rede auf den indogermanischen Sprachstamm gekommen war.

Anmerkung. Dass im Armenischen das kürzere աչք mehr der Vulgärsprache eigen, աչեաւք hingegen in der Büchersprache das gewöhnliche sei, hat seine Richtigkeit. Ja, fast scheint es, als wenn die Vulgärsprache ausschliesslich nur noch jene kürzere Form աչք oder mit einer geringen Modifikation in dem inlautenden Vokale աչեր gebrauchte. Wenigstens werden namentlich nur diese beiden Formen bei der Aufzählung der Abweichungen der armenischen Vulgärsprache von der Schriftsprache in der umfangreichen Sprachlehre des Armeniers Cirbied (Grammaire de la langue arménienne, Paris 1823) p. 752 angeführt und selbst habe ich Armenier eben nur der kurzen Formen sich bedienen hören. Im Gegentheil bemerkt Cirbied p. 491 von der Büchersprache ausdrücklich, der Gebrauch des Wortes աչեաւք sei darin allgemeiner als der des աչք und von diesem letzteren noch besonders p. 188: «ce nom աչք, n'est usité ordinairement que dans la poésie, excepté son génitif et son ablatif pluriels, qui sont employés très-souvent dans la prose», in der Syntaxe aber p. 490 sq., freilich in Widerspruch mit der so eben angezogenen Erklärung, Folgendes: «ce mot (աչք) s'emploie tantôt seul, ou comme mot absolu, et tantôt comme adjectif; dans le premier sens, on peut s'en servir sous les formes de tous les cas, tant au singulier qu'au pluriel. Dans le second sens, on ne l'emploie ordinairement qu'au nominatif, au génitif et à l'ablatif, sans concordance de nombre». Auch werden ebendaselbst die letzteren Bestimmungen mit mehreren Beispielen, unter anderen aus den Werken des Moses von Korene belegt. Auf ähnliche Beispiele des Gebrauches von աչք, zum Theil auch von աչեր, aus anderen eben so alten späteren classischen armenischen Verfassern in dem grossen zu Venedig im Jahre 1836 in 2 Quartbänden gedruckten armenischen Wörterbuche hat mein werther College Brosset mich aufmerksam gemacht, woraus also hervorgeht, dass die beiden heutigen kürzeren Formen der Vulgärsprache schon seit dem V. Jahrhunderte auch in der Büchersprache bekannt und gebraucht gewesen seien, wie ja auch աչեաւք schon an und für sich etymologisch ein einfaches primitives աչեր oder աչք voraussetzt. Hierdurch wird übrigens der auch

von Cirbied, wie wir gesehen haben, bestätigten Ansicht Wiedemann's, dass ամենայն in der Büchersprache im Allgemeinen das gewöhnlichere sei, kein Eintrag gethan, zumal da es auch Bücher geben dürfte, in denen man wol häufig ամենայն finden kann, nicht aber ամէն oder ամեն. So haben Brosset und ich z. B. in der armenischen Bibel vergebens nach den kürzeren Formen gesucht, und es ist daher nunmehr auch ganz erklärlich, wie Herr Wiedemann dazu gekommen ist mit dem libischen amad das armenische ամենայն statt ամէն zusammenzustellen. Es ist ihm dabei Dasselbe widerfahren was mir bei einem anderen armenischen Worte երեկ (s. oben S. 626) und — hanc veniam damus petimusque vicissim.

(Aus dem *Bullet. hist.-phil. T. VIII. No.* 12 und 13.)

Die alte Slovenische Sprache in Beziehung auf die Zufälligkeit der verbalen Flexions-Reihen. Von FR. GRAEFE. (Lu le 25 octobre 1850.)

In meiner ausführlichen Abhandlung: «Ueber die Zufälligkeit der verbalen Flexions-Reihen und ihres grammatischen Gebrauchs in dem Indo-Europäischen Sprachstamme», von der ein kurzer Auszug in den Mél. gréco-romains, I. S. 92. gedruckt vorliegt, habe ich gezeigt, dass, wie sich im Sanskrit, Pali und Prakrit die verbalen Abwandlungen in *ajami* und *emi*, *ajasi* und *esi*, aber auch sich vermischend *ajami* und *esi* unter einander verhalten, ebenso τιθέασι einem *timeant*, aber eins mit τιθεῖσι oder τίθεντι auch einem *timent* entsprechen, mithin auch zwischen *times* und *timeas* keineswegs modaler Unterschied ursprünglich zu denken sei. Dabei musste ich das im Griechischen und Lateinischen an der Spitze stehende aber auch alle Flexions-Reihen störende ω und *o* auf ein nasalirtes αν oder *am*, also *ajo* auf *ajam* [1]), *timeo* auf *timeam*, alles Griechische αιω und εω auf αιαμι und εαμι, καίω auf καίαμι (ἑκεα), τιθέω auf τιθέαμι zurückführen, und konnte mich der reichen Slavischen Dialekte in ihrem Wechsel der ersten Personal-Endung auf *mi*,

1) Ich glaube es schon lange irgendwo ausgesprochen zu haben, dass dieses *ajo*, *ajam* nichts anderes ist als ἦμι = φημί: denn φαμί giebt φασαμι = φημί; fällt nun das digammatische φ ab, so bleibt ἦμι, d. h. αἰαμι, das Lat. *ajo*, *ajam*.

am, em, im mit den verschiedenen Nasalirungen *ą, ę, ǫ*, neben den vocalischen Auflösungen in *u, ju*, gleich dem *o* und *io*, zum Beweis der Wahrheit bedienen. Natürlich gab diess Veranlassung, das noch von Kopitar so ungewiss und fragend erklärte *jus* der altslav. Schrift, dessen Form niemand erklärt hatte, genauer zu betrachten, und seine Auflösung in *AT* oder *OT* aus dem Griechischen wahrscheinlich zu machen.

Dass nun ein Nasal hier ohne alle Frage zum Grunde liegt, hat Miklosich in s. Lautlehre d. altslov. Spr. §. 22—30 und deren Formenlehre nach manchen frühern unbestimmteren Angaben immer klarer und klarer erkannt und erwiesen, und S. 36. 37 der letztern geradezu, was wohl noch nirgends geschehen, ѫ als Normal-Endung der 1sten Person neben ѧтъ der 3ten Pl. aufgestellt. Dennoch scheint er mir in zwei Punkten offenbar zu irren, einmal wenn er das ѫ und ѧ so erklärt, als bestünde bei ihrer Aussprache die Nasalirung noch immer fort, und sie so S. 15. 6. getrübte und nasale Vocale nennt, während sie doch nur ihrer Entstehung nach so heissen können, nach dem flüssig werden des Nasals aber, sie als reine Vocalismen, Griechischen Diphthongen gleich, auftreten, wie ihre Form bezeugt, die man nur nie beachtete. Es muss daher auch die polnische Umschreibung des ѫ durch *ą*, wie sie S. 59. 64 der Formenlehre mehrmals vorkommt, mit Grund gemissbilligt werden, gleich der ganz seltsamen Meinung S. 54 über die Silbe нѫ. Da indessen weder eine Schreib- noch Sprechweise urplötzlich allgemein werden kann, sondern sich in beiden Fällen, namentlich lokal, Altes und Neues neben und unter einander eine geraume Zeit erhalten mag; so muss man freilich zugeben, dass auch dieses ѧ und ѫ, trotz seines in der Figur doch gewiss nicht von ungefähr dargestellten Doppelvocals, hier und da fortwährend mit älterer Nasalirung gesprochen werden konnte. Ja! so wenig wir wissen, wer diese Zeichen überall eingeführt, so wenig dürfte festzustellen sein, wie, wann und wo die Aussprache sich so oder so ursprünglich fixirt habe. Mir genügt, dass wenigstens im jetzigen Russischen Niemand mehr eine Nasalirung hört oder schreibt, wo sie ehemals sich vorfand. Noch will ich bemerken, dass ѫ und *ǫ* unaufhörlich im Lit-

thümischen neben einander erscheinen, und beides an Stellen, wo früher *am* oder *an* vorauszusetzen war. Zweitens kann Miklosich schwerlich Recht haben, wenn er §. 20 der Lautlehre sagt: „ѫ muss als aus ѧ hervorgegangen angesehen werden.“ Mag die Verwechselung auch noch so häufig sein, scheint doch kein einziges Beispiel ѧ statt ѫ in der 1sten Person des Präsens darzubieten; und wie sollte auch das eine aus dem andern hervorgegangen sein, und gerade in dieser Folge? Der Form nach doch gewiss nicht; wiewohl zuzugeben ist, dass *am* und *an*, wenigstens vom classischen Standpunkt betrachtet, überall ѧ d. h. *aι* werden konnte. Ich bleibe daher bei meiner frühern Behauptung, dass das eine dieser Schriftzeichen — wenn an Griechische Schrift und Griechische Monogrammen, wie sie auf Hunderten von Münzen erscheinen, gedacht werden darf — augenscheinlich *aι*, das andere entweder $av = \omega$ und mithin ѯ, wie mir, Griechisch angesehen wahrscheinlicher, oder sofort *qv*, dem Slav. näher enthalten müsse. Sollte ich mich bei dem letzten Dilemma irren, so thut diess der Sache keinen Eintrag.

Schlimmer für die Tendenz meiner frühern Abhandlung wäre es, wenn sich jene von mir behauptete Zufälligkeit in den verbalen Flexions-Reihen in den Slavischen Dialecten gar nicht so genau nachweisen liesse, als ich es im Griechischen und Lateinischen gezeigt habe. Diesen Beweis nun hier durchzuführen, sei die Aufgabe dieser Auseinandersetzung. Und gelingt mir diess auf einem Felde, wo ich, wie bekannt, nicht gerade heimisch bin, so kann es mir auf jedem andern, wo wiederum andere weniger heimisch sind, sicherlich nicht mislingen.

Dass nun von modalen Verhältnissen hier nicht so wie im Griechischen und Lateinischen die Rede sein kann, sondern zunächst nur von der Reihenfolge der persönlichen Endungen, und auch diess fast nur im Präsens, liegt in der Natur der für diesen Beweis zu unvollständig erhaltenen Slavischen Dialekte. Wäre uns hier mehr Material gelassen, so würden wir auch mehr beweisen können.

Ehe wir aber die persönlichen Flexionsreihen betrachten, gilt es zu sehen, ob die Verbal-Formen selbst sich so wie im

Griechischen eine aus der andern entwickeln lassen, so dass *αμι* (*ω*), *ααμι* (*αω*), *αιαμι*, im Sanskrit *ajami*, (*αιω* und *εω*), und in halber oder ganzer Zusammenziehung *εαμι* und *ημι* sich in ununterbrochener Reihe folgen und naturgemäss erweitern.

Um nun einfache Formen auf ѧмь = *αμι* zu haben, muss man zu der auch bei Miklosich sogenannten unregelmässigen Conjugation seine Zuflucht nehmen, was um so seltsamer ist, da doch gerade er diese Endung mit м als die normale aufstellt, und selbst in andern, als den gewöhnlichen Verbis, aus alten Schriftdenkmalen S. 36 der Formenlehre ein paar gleiche Beispiele anführt. Aber so geht es: Im Serbischen stehen hinter lauter Verbis auf *am*, *em*, *im*, verachtet zwei Anomala auf *u*, оћу und могу, gleichwie unter weissen Menschen ein Schwarzer, und unter den Schwarzen ein Weisser eine Anomalie heisst.

Ein Schatz für die Vergleichung ist nun имамь, was zu имѫ wird, wie *φαμί* zu *φῶ*=*fo-r*, *φάμ-αι* Litth. *immu*, Impf. *emjau* — und weiter zu имѣю, worin man eine Griechische Flexion auf *εiω*, *ηίω*, diese aber immer einem *εω*, *αιω* und Sanskrit *ajami* entsprechend, nicht verkennen kann. An den 3 Formen dieses Verbums емлѭ (was uns nicht dienen kann), имѫ und имамь ergötzt sich Kopitar, Glagol. Cloz. p. 63. VIII. Einfacher passt zu dem von Miklosich S. 36 angeführten желамь, das gewöhnliche желаю, wie даю zu дамь, vollkommen *ami* neben *ajami*; nur hat sich im letztern Verbo zufällig die reduplicirte Form mit der einfachen gemischt. Auf ähnliche Weise spielt ein radicales д in ѣмь (so im Lateinischen *edit* und *est*), und in вѣмь (*οἶδας* mit dem immer noch unverstandenen *οἶσθα*) durch die einfachen Formen hindurch. Die von Miklosich angeregte Sanskrit-Vergleichung mit dem seltenen вѣдѣ legen wir einstweilen bei Seite; ist auch die Sanskrit-Form richtig, findet sie sich doch nicht bei Westergaard in den Radices.

Das allein noch übrige всмь, auf dessen *с* die Boppische Schule, wie auf das Sanskrit *asmi* vergeblich pocht, hilft bei den oben vorliegenden Analogien zu Nichts, und es dürfte

dieses, aus heterogenen Elementen [2]) zusammengeblasene Verbum auch wohl nur im Zusammenhang mit allen Dialekt-Formen genügend zu beleuchten sein, wie wir es in unsern vieljährigen Collectaneen längst beisammen haben. Nur eine Bemerkung über сѫтъ sei uns hier vorläufig vergönnt, da wir ohnehin zu den persönlichen Flexions-Reihen übergehen müssen. Miklosich nimmt S. 69 der Formenlehre сѫтъ für с-нтъ, wie er auch S. 36 gleiches behauptet, und пѣкѫ aus пѣкмъ erklärt; es scheint aber unmöglich, dass die Nasalen м und н flüssig werden sollten, wenn nicht wenigstens ein Halbvokal vorhergeht, über dessen Anwendbarkeit im vorliegenden Falle die Beispiele S. 21 der Lautlehre (vgl. S. 18. § 28) mir keinen Zweifel übrig zu lassen scheinen. Auch ist der alte Traum von einem Bindevokal bei Miklosich sonst an weniger passender Stelle ja nicht so unerhört. Dürfte man nun im Lateinischen einen ähnlichen Halbvokal, wie ъ, an ein kurzes *u* anklingend (Mikl. Lautl. S. 20. § 31), voraussetzen, so würde ein Sanskrit *smas*, Griechisch σμες=εσμεν zeigen, wie eben auch *sum sumus* und *sunt* entstehen musste.

Bei den persönlichen Flexions-Reihen angekommen, sehe ich mich wieder an das zum Glück vollständig erhaltene, in seiner Art einzige имамъ hingewiesen. Seine Abwandlung entspricht mit Ausnahme zweier Pers. der 2ten Sing. und der 3ten Plur. möglichst genau einem einfachen Sanskrit-Verbum auf *ami*, einem Dorisch-Griechischen auf *αμι*, und einer Lateinischen Form auf *am*, wie sie im Präs. Conj., dem Imperf. und Plqpf. Ind. sich vorfinden. Dass nun in der 2ten Sing. ein aspiritres ш, wie in allen regulären Verbis dieses Dialektes, nicht das einfache с, wie in den übrigen irregulären, was Kopitar S. 63 VIII. ausdrücklich bemerkt, ist eben ein Beweis mehr für die regelrechte Ursprünglichkeit dieser Form; und in andern Fällen findet auch im Sanskrit dasselbe statt. Anstössiger ist das имѫтъ der 3ten Plur., wo die volle Form имѧнтъ sein musste, also имѧтъ zu erwarten war, gleich einer Dorischen Auflösung in *αι* und wirklich дадѧтъ und

2) Obwohl sie nicht immer so heterogen sind, wie bisweilen grosse Namen in andern der verwandten Dialekte *quasi ex tripode* verkünden.

ѣдатъ = *dunt* und *οὐδαντι* nicht fehlen. Es bleiben aber hier vielerlei Möglichkeiten. Zunächst, wenn ѫ ursprünglich = ѹ, konnte, bei der Zufälligkeit der Reihen, diese Person nach Analogie der 1sten имѫ sich hier eingedrängt haben; war es aber *ων*, so liess sich dies selbst ohne Analogie so richtig denken als *αι*, endlich konnte *αν*, als ο gesprochen, jeden Augenblick als ѹ aufgefasst werden, was wahrscheinlich in allen ersten Personen der Slavischen Dialekte am annehmlichsten scheinen wird, und wie ѣдатъ dem Lateinischen *edunt* gegenüber steht, wenn es auch ursprünglich auf ѣдѧтъ = dem zum Conjunctiv gewordenen *edant* beruhen muss.

Findet sich nun aber in der reichen sogenannten regelrechten Conjugation auch nur ein Anklang an die strikte Flexions-Folge der Personen in имамъ? Nirgends; im Gegentheil gerade so viel Zufälligkeit wie im Lateinischen und Griechischen.

Wenn jedes ѫ und ѭ der ersten, ѫтъ und ѭтъ der letzten Pers. Präs., möge es zunächst aus *ang* oder *ong* flüssig geworden sein, zuletzt doch überall auf ein ursprüngliches *am* und *ant* zurückgeführt werden muss, so passt dazu der weitere Verlauf der Flexion in ешн und кшн, sammt dem Eintritt des langen ѣ im Imperativ wie плетѣмъ плетѣте, in der 1sten und 2ten Plur. und wo er sonst sich finden mag, so wenig, als *λέγεις* oder dorisch *λέγες* und *λέγετε* zu *λέγω* und *λέγουσι* oder *λέγοντι*; vielmehr müssen alle diese Zwischenformen aus einer ersten Person in *emi*, *esi*, wie im Prakrit; und *ημι*, *ησι*; *εμι*, *εισι*; *ημι*, *εσι* im Griechischen hergeleitet werden. Nicht anders steht es mit *legis* und *leges* zu *lego* und *legam*, *facis*, *facies* etc. Da solche Formen aber im Sanskrit mit den auf *ajami*, und gleicherweise im Griechischen *αιαμι*, *εαμι* (*τιθέαισι*, *τιθέαντι* = *τιθεῖσι*, *τίθεντι*) genetisch zusammenhängen, so müssen auch Formen, wie плетѣмъ, samt seiner Zusammenziehung, zu плетѫ, плетешн nicht nur als gedenkbar, sondern durch ein Imperfectum, wie плетѣахъ, als erwiesen und wirklich angesehn werden. Ja! Imperfecta auf ахъ, wie печахъ (Miklosich S. 45) oder вишахъ (S. 48), die das reine Sanskrit nicht zulässt, die aber wohl im Griechischen vorhanden sind, wie *ἔσταα* neben *ἔστεα* etc., führen uns über

ajami hinauf zu dem einfachen *ααμι* des Griechischen. Selbst in einer und derselben, auf herkömmliche Weise zusammengestellten Conjugationstabelle eines Themas sehen wir immer mehr oder weniger der berührten verbalen Formen in eins verbunden: so setzt дѣлати (S. 65), дѣлахъ, дѣлахъ, дѣлаѣ und дѣлань ein Präsens дѣлаѭ und дѣлахъ ein anderes дѣламь voraus, als Grund des üblich gewordenen дѣлаѭ, d. h. дѣлаѭмь *dolajami*, das noch einmal aus *emi* verlängert, endlich mit дѣлаѭши weiter flectirt. Dabei erfordert der Imperativ nicht selten ebenfalls seine eigene Verbal-Form, die sich in der 1sten Pers. Plur. klar darlegt, wie hier in дѣлаимъ.

Wie es daher lange schon von Kopitar (Grammatik der Slav. Spr. in Krain etc. Laib. 1808) ausgesprochen, aber auch von ihm selbst nicht vollständig durchgeführt worden ist, müsste die beste Anordnung der Slav. Conjug. die sein, welche jede einzelne Verbal-Classe, nach den in der Flexion auftretenden gebräuchlichen oder ungebräuchlichen Präsens-Formen zusammenstellte, und endlich den plumpen Mechanismus eines immer sinnlos wechselnden Bindevokals verschmähete, wodurch die Worte mehr zerrissen als gebunden werden, und von dem man nicht erfährt, wo er herkomme, und warum er so oder anders laute. Wer kann in *τιθέω*, *τιθέασι*, *timeo*, *timeant*, *τίθημι*, *τίθησι*, *times* etc., wo jeder Vokal genetisch fest steht, an solch ein zerrissenes rein äusserliches Flickwerk vernünftiger Weise noch glauben!

Ohne nun die sämmtlichen von Miklosich aufgestellten Conjugations-Formen der Reihe nach kritisiren zu wollen, werde ich mich hier nur auf die beschränken, die von den bisher berührten auffallender abzuweichen scheinen.

Zunächst ist die Flexion auf иши nicht zu übergehen, und горѣти S. 57 (vgl. S. 60) bietet in seiner Abwandlung einen seltenen Verein Indo-Europ. Verbal-Formen dar, die eine aus der andern folgen: *imi*, *iami*, *emi* und *eami*, wo горѭ, иши ganz wie *facio* (aus *faciam*), *facis* (aus *facimi*) fort flectirt, und горѧтъ einem *faciant* und *faciunt* zugleich entspricht, wie ähnliche Formen in nicht minderer Zufälligkeit auch hier ѫтѧ zeigen; im Griechischen tritt uns *ἴω* aus *ἴαμι*, bedingt durch

ἵμεν, ἴτε, *ieunt* entgegen; wiederum giebt Sanskr. *emi*, *imas*, *janti*, Lat. *eo* aus *eim*, und *meo*, *meare*, aus *mieam*, wie S. *majami* aus der Wurzel *mi*, die letzten Vergleichungspunkte.

Um aber auch das Lat. *lego*, *legis*, zu berücksichtigen, entlehne ich aus Kopitars Glag. Cloz. S. 61 лѣжѫ, ннлѫ, einen Griech. Lat. (*textus*) und Deutschen Verwandten, wo etwas einfacher nur Formen auf *ami*, *imi* und *emi* zusammenstossen.

Die zwei Verba мрѫ (S. 55) und берѫ (S. 62) hängen zu genau mit Sanskr. Gr. u. Lat. zusammen, als dass man sich enthalten könnte, durch Vergleichung der verwandten Elemente ihre Abweichungen aufzuklären, obgleich im Sanskrit *mrĭ* zwar in der Wurzel und dem Partic. *mrĭta*, nicht aber in der Flexion Anklang gewährt. Vergleicht man aber zugleich μέμορα (ἔμμορα), βροτός aus μορτός, so mag man wohl zu мрѫ gelangen und von da zu мрѣмь und мрѣти. Bei берѫ φέρω, *fero*, *bibharmi* von *bhrĭ* dagegen, führt der S. Inf. *bhartum* leicht zu брати, und die Umstellung findet sich auch in dem seltenen φρέω und φρές, von φρῆμι.

Bei der Aufstellung der Form von двигнѫти (S. 53) hätte der Verf. sich vor allen Kopitars erinnern sollen, Grammat. der Slav. Spr. in Krain etc. S. 303 — 305. Wunderbarer Weise beginnt Miklosich § 29. S. 53: «Das infin. suffix ти wird mittelst der sylbe нѫ an den stamm gefügt», und gleichwohl ist auf der ganzen Seite keine Spur mehr von dieser Sylbe нѫ zu sehen; ja, von den sämmtlichen 41 aufgeführten Formen erblicken wir diese Sylbe rein nur 13, höchstens 14 mal, wenn wir beim Part. Präs. an die andern Genera denken, ausserdem einmal als ов, und einmal als о, worüber nicht zu streiten. Hierauf folgt S. 54 die mehr als seltsame Erklärung: «Die sylbe нѫ ist eine nasale verstärkung von ноу: diese geht aus dem partic. praet. pass. двиновенъ hervor, in welchem ѫ vor енъ in ов verwandelt wird, im präsens und in mehrern andern wird ѫ elidirt»; etc., dass die Sylbe нѫ eine nasale Verstärkung enthalte, beruht auf der oben schon berührten Annahme, als ob in ѫ und ѧ noch immerfort ein Nasal anklänge, auch nachdem man die beiden Vocale durch die Schrift sichtbar gemacht hatte, und die gewonnenen Diphthonge flüssig waren. Ein anderes ist es im

Bdinischen, wo die Zeichen ę und ǫ nicht zwei verschiedene Vocale darlegen, sondern in willkührlicher Abbreviatur die zwei annoch nasalen Sylben bezeichnen. Zwischen der Sylbe ѧ и und ѫ ѵ ist also im Klange hier gewiss kein Unterschied, man müsste denn durchaus *no* für *nov* haben wollen. Es gilt gewiss nur den Unterschied zwischen alter und neuer Schreibart, der sich mehr und mehr verliert, wie die Verschiedenheit der Aussprache selbst. Aber welche Zumuthung an den Sprachgeist ist es: die Sylbe нѧ zu erfinden, und gerade die klingende Hälfte in den allermeisten Fällen sofort wieder zu elidiren. Da steht es doch mit dem Sanskrit. *nu* besser, mag es in *no* übergehen, oder vor Vokalen sich zu *nv* verhärten, auch ist das Griechische *νυ* besser beurtheilt worden, und keinem angesonnen, *δείξω*, wegen *δείκνυμι*, für *δείκνσω* zu nehmen. Derlei wäre Unsinn. Es konnte also § 29 wenigstens so beginnen: »ти wird mittelst der Sylbe нѧ an den Stamm gefügt; anderwärts bleibt aber meist nur н.» Wir haben also mit blossem *n* die Formen auf *nam*, und daher nur двигнѧ und — нѧть, im Präsens; ferner auf *nem*, двигнєшн etc. *nim*, und *ném* im Imperativ und die Verlängerung auf *neam*, im Imperf., während die volle Sylbe нѧ nur im Aor. den drei Particip. Act. nebst Inf. und Sup. übrig bleibt.

Wenn wir hier schon *nu* in *nov* übergehen sahen, so tritt derselbe Fall mit оу ein, wo »ти mittelst оу—а angefügt«, S. 66, einem Einschiebsel, gleich gerecht dem Sanskrit wie dem Griechischen. Коупоуѫ, heimisch in *caupo*, *cauponari*, *κάπηλος*, *καπηλεύω*, kaufen etc. reducirt sich auf die Formen in *uim*, *ujam*, *ujem* und *ovam*. Es ist klar, dass Alles оѫ, mag es aus ѧ oder оу hergeleitet werden, auf der Eigenthümlichkeit des Sanskrit beruht, wo jedes *u* zu *au*, und vor folgendem Vokal zu *av* werden kann. Umgekehrt wird im Latein. *abfero* zu *aufero*. —

Man sieht, wie auch hier nur der Zufall einen solchen, einer einzigen Verbal-Wurzel entsprossenen Zuwachs verschiedener Formen zu verschiedenen sprachlichen Zwecken — personalen und temporalen — blindlings aufgreifen und allmälich fixiren konnte. Wie aber der Anatom aus einzelnen fossilen

Knochen das ganze Skelet errathen mag, so soll der kritische Linguist aus einzelnen unter einander gemischten sprachlichen Ueberresten die verschiedenen organischen Species ursprünglicher Wortbildungen, die einst nebeneinander lebten, wieder aufzufinden und zu scheiden versuchen.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. VIII. No.* 13 und 14.)

ANALECTES HISTORIQUES

ou

CHOIX DE MATÉRIAUX POUR SERVIR À LA CONNAISSANCE DES SOURCES DE L'HISTOIRE RUSSE.

№ 9. Aufklärungen über Konrad Bussow und die verschiedenen Redactionen seiner moskowischen Chronik. (Lu le 31 [1]) août 1849.)

Inhalt.

§ 1. Ueber die ausländischen Quellen zur Geschichte der falschen Demetrier;
§ 2. Der Schwede Petrus Petrejus schreibt i. J. 1614 dem Pastor Martin Beer ein historisches Werk zu.
§ 3. Die Erwähnung und Benutzung der Bussow'schen Chronik von Kelch bis auf Karamsin.
§ 4. Die Bussow'sche Chronik gilt für ein Werk Martin Beers seit Karamsin bis zum J. 1840.
§ 5. Die Restitution Bussows vom J. 1840 bis zum J. 1850.
§ 6. Ueber Konrad Bussows Person und Schicksale.
§ 7. Ueber die verschiedenen Redactionen der Bussow'schen Chronik.
§ 8. Ergebnisse der bisherigen Untersuchungen.

§ 1. *Ueber die ausländischen Quellen zur Geschichte der falschen Demetrier.*

Die Wirren, welche durch das Erscheinen der falschen Demetrier in Russland hervorgerufen wurden, haben einer Menge von Ausländern Veranlassung gegeben, historische

1) Der vorliegende Aufsatz wurde bereits i. J. 1849 der historisch-philologischen Classe mitgetheilt. Ich sah mich veranlasst, den Druck

Werke über die Zeit vom Tode des letzten Rurikers bis zur Thronbesteigung des Hauses Romanow abzufassen. Diese Berichte, welche von Gesandten, Kaufleuten, Söldnern u. s. w. herrühren, sind sehr verschiedenartiger Natur, gehören aber im Ganzen zu den schätzbarsten ausländischen Quellen der russischen Geschichte, ohne welche es einzelnen Abschnitten jener Periode an Fleisch und Leben fehlen würde.

Der einseitige Standpunkt, von welchem aus die Mehrzahl jener ausländischen Berichterstatter die »Zeit der Wirren« oder der »verwirrten Zeit« (смутное время) schildern, kann das historische Lesepublicum verletzen; für den eigentlichen Forscher aber hat jene Einseitigkeit einen besondern Reiz. Bereits haben kritische Untersuchungen über den Werth jener Berichte begonnen; sie können jetzt, wo so viele russische Documente über die Periode der Demetrier gedruckt vorliegen, mit noch grösserem Erfolg, als früher, angestellt werden.

Bei diesen Untersuchungen hat man bis jetzt zu wenig das gegenseitige Verhältniss der ausländischen Quellen ins Auge gefasst. Die Berichte der Ausländer stimmen in einzelnen Punkten bisweilen unter einander überein, während die russischen Quellen damit im Widerspruche stehen. Es verlohnt sich in solchen Fällen öfters der Mühe, den Aufenthaltsort des Fremden und die Zeit, wo er seinen Bericht abfasste, in Betracht zu ziehen. Nicht jeder Berichterstatter war Augen- und Ohrenzeuge von allen den Dingen gewesen, die er für die Nachwelt aufsetzte. Nicht selten schrieb ein solcher Ausländer seine Vorgänger aus oder verarbeitete stillschweigend ihre Aussagen mit dem, was er selbst erlebt, gesehen oder gehört hatte. Selbst bei denjenigen Ausländern, welche ganz unabhängig von den *schriftlichen* Berichten anderer Zeitgenos-

---

desselben aus dem Grunde aufzuschieben, weil ich Nachrichten auf die Spur kam, die mir zum Theil erst vor ganz kurzer Zeit zugänglich wurden. — Wie ich mich in Betreff der Sprachen, in der die Analecten erscheinen, nach den Ländern richte, aus welchen ich weitere Aufschlüsse über die von mir besprochenen Quellen zu erhalten wünsche, so können die von mir verlangten Berichtigungen und Ergänzungen natürlich in verschiedenen Sprachen — wie z. B. im vorliegenden Falle in schwedischer Sprache — mir zugesandt werden.

zeitschrieben, muss man in vielen Fällen auf seiner Hut sein. In einer so wirren Periode, wie die der falschen Demetrier war, entstehen eine Menge von Gerüchten, die von Mund zu Mund gehend leicht vergrössert oder entstellt werden. Die damals in Russland sich aufhaltenden Ausländer hegten zwar — je nach ihrer Bildungsstufe und nach ihrer Nationalität — verschiedene Ansichten über die damalige Lage der Dinge; doch waren unter ihnen gewisse Sagen und Erzählungen im Umlaufe, deren gemeinsame Urquelle sich nicht verkennen lässt. Es ist daher sehr natürlich, wenn solche Sagen bei den Repräsentanten ganz verschiedenartiger Nationalitäten in gleicher oder ähnlicher Fassung auftreten. Diese scheinbare Uebereinstimmung verleiht solchen Berichten und Urtheilen über Ereignisse und Personen keinen absoluten Werth.

Es erhellt aus dem Gesagten, dass jene Berichte einer umständlichen Kritik unterworfen werden müssen, ehe wir zu einer klaren und sicheren Ansicht über ihre *innere Entstehungsgeschichte* und somit über ihren *inneren Werth* gelangen können. Um aber zuvörderst jene Detailkritik mit grösserem Erfolg anstellen zu können, muss vor allen Dingen die *äussere* Entstehungsgeschichte jener Quellen aufgehellt werden. Wir bedürfen solcher Aufklärungen besonders in Beziehung auf die Chronik, welche seit dem J. 1614 bald als die Martin Beers, bald als die Konrad Bussows angezogen, ausgeschrieben und benutzt worden ist.

Vor einiger Zeit machte ich der archäographischen Commission den Vorschlag, diese Chronik im Original drucken zu lassen. Die Anforderungen, welche heut zu Tage an den Herausgeber von historischen Quellen gemacht werden, sind verschiedenartiger Natur. In Ländern wie in Deutschland, Frankreich und England wird die historische Literatur seit Jahrhunderten angebaut, so dass die Wortkritik und die Detailkritik der höheren Kritik vielfach vorgearbeitet haben. Dessen ungeachtet ist auch in jenen Ländern die Zahl derjenigen Quellen verhältnissmässig gering, welche man bis jetzt mit Commentaren herausgegeben hat. Die Gründe, warum man bis jetzt sich auch in jenen Ländern bei der Herausgabe von

Quellen gewöhnlich auf die blosse Wortkritik beschränken muss, sind den Forschern vom Fach bekannt.

Die wissenschaftliche Bearbeitung der historischen Quellen in Russland ist von einem viel jüngeren Datum. Auch treten dem Forscher in der russischen Geschichte Schwierigkeiten entgegen, die ganz besonderer Art sind. Nachdem man in den letzten zwei Jahrzehenden dazu gelangt ist, das gesammte Material, aus welchem einst eine wahre wissenschaftliche Geschichte Russlands aufgebaut werden soll, besser als früher zu übersehauen, hat man immer mehr und mehr eingesehen, dass es vor allen Dingen darauf ankäme, den massenhaften Stoff dem russischen historischen Publicum zugänglicher zu machen und zwar zunächst zu dem Zwecke, damit die historischen Quellen unter einander — im Ganzen wie im Einzelnen — verglichen werden könnten. Noch hat die Kritik der Quellen in der russischen Literatur ihr erstes Stadium nicht durchlaufen, so dass es — abgesehen von der *Menge* der noch unaufgehellten Einzelnheiten — thöricht sein würde, zu verlangen, dass die Ausgaben von Quellenschriftstellern und Documenten, welche die archäographische Commission zu veröffentlichen hat, von einem umständlichen Commentar begleitet würden. Dies würde den Hauptzweck der Commission in eine weite Ferne rücken.

Erst dann, wenn die Quellen in grösserer Menge vorliegen werden, dürfte es möglich sein, einzelne derselben in einer neuen und zwar in einer solchen Gestalt zu veröffentlichen, dass das Studium derselben nicht bloss dem Anfänger, sondern auch dem geübteren Forscher wesentlich erleichtert würde.

Von dem oben angegebenen Gesichtspunkte aus habe ich die Herausgabe der Bussow'schen Chronik und der mit ihr eng verbundenen Chronik des Schweden Petrejus unternommen. Beide Quellen sind in verschiedenen Redactionen auf uns gekommen, über deren gegenseitiges Verhältniss wir bis jetzt nur unbestimmte Ansichten hatten. Noch ist es mir nicht gelungen, dasselbe im Einzelnen wie im Ganzen auf eine genaue Weise zu bestimmen. Sollte ich aber in Zukunft, wie ich jetzt hoffen darf, in den Besitz eines grösseren hand-

schriftlichen Materials kommen, so gedenke ich, wenn es sonst die Umstände erlauben, meine Vorarbeiten zu einem Commentar zu Bussows Chronik wiederaufzunehmen. Das Bedürfniss von Commentaren zu den einheimischen und ausländischen *Hauptquellen* der russischen Geschichte wird immer fühlbarer. Bei der Ausarbeitung eines solchen Commentars zu Bussows Schrift muss natürlich eine besondere Rücksicht auf diejenigen Quellen genommen werden, deren Aussagen zu den Angaben Bussows stimmen. Manche von ihm berührte Ereignisse lassen sich jetzt auch mit Hülfe von russischen Urkunden chronologisch genau bestimmen.

Bei dem Zwecke, den die archäographische Commission vor Augen haben muss, darf sie ihren Ausgaben selbst literarhistorische Berichte über die Verfasser der Quellen nur in gedrängter Form vorausschicken. Ueber Conrad Bussow, Martin Beer und Petrus Petrejus aber waren bis jetzt so wenige sichere Nachrichten im Umlauf, dass es ersprieslich sein dürfte, alle Nachrichten und Angaben in Betreff jener Männer und ihrer Werke zusammenzustellen. Historiker und Archivare in den Ostseeprovinzen, in Norddeutschland und Schweden dürften vielleicht im Stande sein, die mitgetheilten Nachrichten zu ergänzen oder zu berichtigen. Wenigstens sind die Anal. hist. (s. Bulletin de la Classe des Sciences hist. Tome VI. pag. 368 oder Mélanges russes tirés du Bulletin etc. Tome I. [2ème Livraison] pag. 145.) dazu bestimmt, solche Ergänzungen und Berichtigungen hervorzurufen.

§ 2. *Der Schwede Petrus Petrejus schrieb i. J. 1614 dem Pastor Martin Beer ein historisches Werk zu.*

Von Martin Beer, dem Schwiegersohne Konrad Bussows, und von deren beiderseitigem Ankläger, Petrus Petrejus, wird in № 10 und 11 der Anal. hist. die Rede sein. Hier ist einstweilen nur zu bemerken, das Petrus Petrejus den Pastor Martin Beer als Verfasser von Aufsätzen oder Nachrichten citirt, die ebenfalls in der Bussow'schen Chronik vorkommen. Bussows gedenkt zwar Petrejus an einer Stelle ausdrücklich, ohne ihn jedoch als Schriftsteller anzuführen.

§ 3. *Die Erwähnung und Benutzung der Bussow'schen Chronik von Kelch bis auf Karamsin.*

Christian Kelch war von Geburt ein Pommer, der i. J. 1680 nach Reval kam und i. J. 1682 das Amt eines Pfarrers in der Provinz Estland antrat. In seinem j. J. 1695 erschienenen Werke [2]) citirt er (pag. 480. 481) die deutsche Bearbeitung der moskowischen Chronik des Schweden Petrus Petrejus; es scheint, dass er keine bestimmte Ansicht von dem Verhältniss dieser Schrift zu der des Lüneburgers Bussow hatte, den er ebenfalls ausgeschrieben hat.

Kelch beruft sich auf Bussows Schrift zuerst pag. 456.

«Anno 1597. ging Foedor Iwanowitz, Czar in Moscau, «mit tode ab, auch hatte vorher schon der Reichs-Gubernator, Boris Gudenow, sowohl des verstorbenen Czaren Kinder, als auch dessen jüngern Bruder Demetrium «vom Brodte geholffen. Denn (wie Conrad Bussau in seiner «Summarischen Erzehlung von Russland berichtet) so hatte «besagter Boris Gudenow, ... Appetit bekommen, selber «Czar in Russland zu seyn.»

Später (pag. 481) stellt Kelch die Aussagen Bussows und die des Schweden Petrejus über die Person des falschen Demetrius einander gegenüber.

«Es war aber dieser falsche Demetrius ein hurtiger und «kluger Jüngling, und bezeuget Conrad Bussau, dass ihn unterschiedliche vornehme Herren in Polen in geheim vertrauet, «dass er Königes Stephani zu Polen unechter Sohn gewesen, «Petrus Petrejus aber saget: Er sey von armen Adelichen «Eltern in Gerislau gebohren ....»

S. 486 beruft sich Kelch da, wo er vom Tode des Zaren Boris spricht, ebenfalls auf Bussow.

«Conrad Bussau, der sich um eben dieselbe Zeit in der Stadt Moscau auffgehalten, berichtet in seiner nie gedruckten Summarischen Erzehlung, von diesen Russischen Händeln,

2) «Liefländische Historia ... Von Christiano Kelchen, Pastore zu St. Johannis in Jerwen, im Hertzogthum Esthland ... Revall, im Jahr 1695.»

dass Czar Boris . . . einen Trunck starkes Gifftes eingenommen . . .»

S. 493 spricht Kelch «nach Conrad Bussaus Bericht» von den Erscheinungen bei der Leiche des ersten falschen Demetrius.

Auch an vielen andern Stellen benutzt Kelch das Werk von Bussow, ohne diesen namentlich anzuführen. Bisweilen schreibt er den Schweden Petrejus aus, ohne zu vermuthen oder anzugeben, dass dieser gerade die benutzten Stellen aus Bussow entlehnt hatte.

Nach Kelch lautete der Titel des Bussow'schen Werkes: «Summarische Erzehlung». Dies führt auf die Vermuthung, dass Kelch die letzte Redaction (§ 7) der Chronik des Lüneburgers in einer Abschrift vor sich hatte. Woher hatte er diese Abschrift erhalten und was ist aus ihr geworden? Im J. 1847 kündigte die Eggers'sche Buchhandlung in Reval eine neue Ausgabe der Kelch'schen Chronik an, welcher der verstorbene Hansen eine historisch-kritische Einleitung voranschicken wollte. Ich weiss nicht, ob Hansen jenem Bussau'schen Manuscript näher auf die Spur gekommen ist.

Gottlieb Treuer wurde i. J. 1714 als Professor an der braunschweig'schen Universität zu Helmstädt angestellt. In seiner Einleitung [3]), die i. J. 1720 erschien, gedenkt er weder in dem «Register» seiner Gewährsmänner, noch im Texte selbst der Bussow'schen Chronik. Der Schwede Petrejus aber wird öfters von ihm angezogen, unter andern auch da, wo er (pag. 238) von der Verrätherei eines Mannes «Nahmens Conrad Buss» in Narwa spricht.

In der Dissertation, welche Treuer i. J. 1733 [4]) drucken

---

3) Einleitung zur Moscovitischen Historie . . . Leipzig und Wolffenbüttel. 1720. In 8°.

4) De perpetva amicitia Germanicum inter et Rvssicvm Imperivm pvblice disserent Praeses Gottlieb Sam. Trever P. P. Academiae p. t. vice Rector potentiss. regis magnae Britanniae et sereniss. dvcis Brvnsv. Lvnaeb. a consiliis avlicis et respondens Lvdovicvs Avgvstvs Fabricius Brvnsvicensis in Ivleo magno d. XI. Ivlii a. r. s. MDCCXXXIII. Helmstadii. In 4°.

liess, zeigt er (pag. 52 — 57) eine nähere Bekanntschaft mit der Bussow'schen Chronik, unterlässt jedoch sich über das Verhältniss Bussows zu K. Buss und zu Petrejus näher auszusprechen. Ich führe hier aus dem Abschnitte über Boris Godunow und die falschen Demetrier (pag. 52 — 57) einige Stellen an.

«§. XXV.»

«Seruavit amicitiam cum Germania BORIS GVDENOW, quem miris artibus regni gubernacula arripientem merito *Tiberium*[5]) *Russiae* dixeris. Multa hac de re discimus ex CONRADI BVSSONIS historia MSCta: Verwirrter Zuſtand des Ruſſiſchen Reichs von a. 1584. biß a. 1613. quae eo magis aestimanda, quum BVSSO possessiones varias eo tempore in Russia habuerit, propriusque a rebus gestis abfuerit: statim ab initio regiminis BORISIVS fedus amicitiae pepigit cum Caesare RVDOLFO II. cui opipara misit munera. In eius gratiam quoque Turcici despotae legatos cum insigni contemtu respuit: rem verbis PETREII *Mosc.* Chron. p. 282 referam, quibus plane respondet BVSSO l. c. p. 26 . . .»

Auch auf der folgenden Seite (pag. 53; ebenso pag. 57) verweist er auf die Identität einzelner Aussagen des Schweden und des Lüneburgers, ohne jenen des Plagiats zu verdächtigen.

Fr. v. Adelung stellte (Uebersicht d. Reis. II. p. 50. Anm. 57) die Vermuthung auf, dass Treuer eine Göttinger Handschrift der Bussow'schen Chronik benutzt hätte. Dagegen lässt sich einwenden, dass Treuer seit 1714 Professor an der Uni-

---

5) Treuer konnte, nach den kargen Berichten Bussows, freilich nur ahnen, dass der Tatarenabkömmling Godunow sein Volk mit der europäischen Civilisation befreunden und es durch dieselbe veredlen wollte. Will man sich übrigens solche Vergleiche erlauben, so ist Boris Godunow bei weitem eher einem Tiberius, als einem Nero an die Seite zu stellen, wie dies spätere Historiker gethan haben. In dem Zeitraume von c. 1550 — 1613 der russischen Geschichte ist die Regierung des vom Unglück heimgesuchten Zaren Godunow für den Historiker eine wahre Oase, auf der aber leicht die Combination in Phantasterei überschlägt. Dies durch Beispiele zu belegen, ist hier nicht der Ort.

versität zu Helmstädt war und erst 1734 nach Göttingen zog, wo es i. J. 1733 noch keine Universität gab. I. J. 1733 befand sich Treuer noch in Helmstädt, das nur wenige Stunden von Wolfenbüttel entfernt liegt. Es dürfte sich leicht entscheiden lassen, welches Manuscript Treuer benutzt hat, da er die Seitenzahlen desselben angiebt. Den von ihm angeführten Titel hat auch ein von Schmidt Phiseldek beschriebenes Wolfenbüttler und das Dresdner Manuscript; s. unten.

In St. Petersburg scheint in der ersten Hälfte des 18ten Jahrhunderts keine Abschrift der Bussow'schen Chronik benutzt worden zu sein. Der aus dem schleswig'schen Tondern gebürtige Sellius kennt Bussow nur aus der Chronik von Kelch.

Sellius schreibt pag. 13 seines Schediasma [6]:

»22. Conradus Bussau reliquit opus sub T. Summarische Erzehlung von Rußland. vid. Kelchens Liefländsch. hist. P. 4. p. 457 (*sic*) et p. 487.«

Gerhard Friedrich Müller hat sich durch Sammlung, Beschreibung und Ausbeutung von Quellen zur russischen Geschichte, besonders seit der Zeit, wo er die russische und kirchenslawische Sprache erlernt hatte, grosse Verdienste erworben. So wenig verhältnissmässig auch von seinen in Petersburg, in Sibirien und in Moskau angestellten Untersuchungen und Nachforschungen gedruckt worden ist, so ist doch nicht zu läugnen, dass er zuerst an die Bearbeitung einer Menge hochwichtiger Fragen in der älteren und mittleren Geschichte Russlands gegangen ist. Viele von diesen Fragen haben erst lange Zeit nach seinem Tode wieder die Aufmerksamkeit der Historiker auf sich gezogen.

Dieser unermüdliche Arbeiter war es auch, welcher zuerst in die Periode der falschen Demetrier ein helleres Licht brachte, soweit ihm dies überhaupt vermöge seiner Individualität und der ihm zu Gebote stehenden Quellen möglich war. Es geschah dies von ihm in dem »Versuch einer neueren Ge-

---

6). Schediasma literarium de scriptoribus qvi historiam politico-ecclesiasticam Rossiae scriptis illustrarunt. Revaliae 1736. In 12°.

schichte von Russland», der i. J. 1760 zu erscheinen begann[7]): «Den ersten Gedanken zur Abfassung zu dieser Arbeit hatten ihm die von ihm während seiner sibirischen Reise aufgefundenen archivalischen Nachrichten eingegeben. Er bemühte sich dann in dem erwähnten Aufsatze die verwirrte Geschichte der Demetrier durch russische und ausländische Quellen zugleich aufzuhellen.

Unter den ausländischen Quellen beruft er sich für diese Zeit öfters auf Petrejus und Kelch, so wie (p. 91. 187. 191. 234. 247) auf das von Kelch und Treuer angezogene *Bussau'sche* Manuscript, über welches er aber keine nähere Auskunft zu geben im Stande war. Sein Aufsatz wirkte zu seiner Zeit nicht wenig und regte unter andern auch Schlözer an, wie man aus dessen Bericht vom J. 1768 ersieht.

Nessin berief sich in seiner i. J. 1767 gedruckten Dissertation[8]) pag. 23 in Betreff Bussows nur auf Faber (eigentlich Treuer) und citirte die Stelle über die Aerzte, welche Boris Godunow zu sich berief.

In einem Rapport, den Schlözer am 16. Mai 1768 von Deutschland aus an die Kaiserliche Akademie der Wissenschaften einsandte, erwähnte er unter andern mehrerer ungedruckten Schriften zur Geschichte der falschen Demetrier, welche er auf der Bibliothek zu Wolfenbüttel vorgefunden hatte[9]).

«Chronicon Moscoviticum ab A. 1584 ad Ann. 1612.»

«Peyerle Reise nach Moskau vom J. 1606 bis 1608.»

«Neue Zeitungen (sic) aus Moscoviter Land, vom J. 1610.»

---

7) Abgedruckt in seiner «Sammlung Russischer Geschichte. 5ter Band. St. Pet. 1760» u. flgd.

8) Dissertatio historica de statu litterarum antiquo et hodierno in imperio Rossico. Cujus partem primam . . . Praeside Johanne Bilmark, . . . publico bonorum examini modeste submittit auctor et respondens Andreas Nessin. Aboae (1767) in 4°. In Schweden und Finnland besteht sonst die Sitte, dass die «Praesides» in der Regel solche Dissertationen abfassen.

9) Dieser Rapport ist excerpirt in der «Allgemeinen historischen Bibliothek. Herausgegeben von Johann Christoph Gatterer.» Achter Band. Halle 1768. pag. 284.

Das Original des damals an die Akademie geschickten Berichtes scheint verloren gegangen zu sein. Man möchte vermuthen, dass durch ihn die Akademie veranlasst wurde, sich eine Copie von einem der Wolfenbüttler Manuscripte zu verschaffen; allein der Titel der akademischen Handschrift (s. unten § 5) stimmt nur zum Theil mit den mir bekannten Wolfenbüttler (s. § 7) Exemplaren von Bussows Chronik überein. Kelch hat den Titel seines Exemplars (s. oben) nicht vollständig angegeben; doch ist zu beachten, dass wir seiner «Summarischen Erzehlung» auf dem Titelblatt des akademischen Manuscripts wieder begegnen.

So viel scheint gewiss zu sein, dass die akademische Bibliothek in der ersten Hälfte des 18ten Jahrhunderts (d. h. vor dem Erscheinen der oben angeführten Müller'schen Abhandlung) kein Exemplar der Bussow'schen Chronik besass. Erst in den Katalogen aus der 2ten Hälfte des 18ten Jahrhund. ist von einem solchen die Rede. Ein «Catalogus librorum prohibitorum et Manuscriptorum, qui in Bibliotheca Imperiali adsunt» ist — vielleicht um 1770 — zum Theil von derselben Hand geschrieben, von welcher das Manuscript von Bussows Chronik herrührt. Der auf dem Titel des letzteren erwähnte Contract (s. unten § 5) befand sich i. J. 1617 wahrscheinlich in Bussows Händen. Hat nun ein akademischer Unterbibliothekar eine Handschrift aus Norddeutschland oder aus den russischen Ostseeprovinzen vor sich gehabt? Die akademische Bibliothek besitzt ebenfalls einen «Auszug aus Christian Kelchs 2tem bisher ungedruckten Theil seiner Chronik.» Auf dem Titel desselben steht: «Das Originalmanuscript hievon besass der sel. Oberpastor von Essen, in dessen Auction es der jetzige Besitzer an sich gebracht hat.»

Ferner:

«Diese Handschrift habe ich von dem Hrn. Konrektoren am rigischen Lyceum Johann Christoph Brotze erhalten, am 24. Horn. 1785. Fr. Konr. Gadebusch.»

In dem «Verzeichniss der Bücher und Münzen des Justizbürgermeisters . . . Gadebusch . . . Von . . Hehn . . . . Dorpat 1789» wird Bussows nicht gedacht. Auch hat Hr. Napiersky vergebens in Riga und anderwärts Nachsuchungen angestellt,

um zu erfahren, ob Brötze, Schievelbein, Vegesack und andere Sammler des 18ten Jahrhunderts eine Kunde von dem Aufenthalte Bussows in Riga und von seiner Chronik hatten.

Christoph Schmidt, genannt Phiseldek, theilte in den Jahren 1773 und 1775 eine etwas genauere Auskunft über die Wolfenbüttler Manuscripte mit.

In dem Vorbericht zu seinem «Versuch» [10]) heisst es pag. XVI und XVII:

«Das von *ihm* [cf. Not. 9.] angeführte *Chronicon Moscoviticum ab A. 1584 ad Ann. 1612.* und *Newe Zeitung aus Moscowiter Landt* sind einerley mit dem Manuscripte von *Conrad Busse*. Unter einander harmoniren diese beyden Manuscripte vollkommen, und vom *Busso* gehen sie nicht anders ab, als dass sie bisweilen eben die Sache mit etwas veränderten Worten ausdrücken. Und selbst diese geringe Abweichung trifft sich nur hin und wieder.»

Im Texte selbst citirt Schmidt Phiseldek «Busso» pag. 238. 278 und im Verzeichniss der von ihm benutzten Schriftsteller führt er (pag. 303) folgenden Titel von dem Manuscript an:

«Verwirrter Zustand des Russischen Reichs unter Regierung derer Czaren *Fedor Iwanowiz*, *Boris Gudenow*, und sonderlich derer *Demetriorum*, auch *Basilii Zuski*, und des hierauf erwählten Königl. Polnischen Prinzen *Uladislai* von A. 1584. bis 1613. nehmlich bis zum anfang des jetzt glücklich herrschenden Czarischen Hauses, von Jahr zu Jahren in einem gar genauen und sehr merckwürdigen Tage-Buche, dergleichen *particularitäten* sonst gar nirgends bishero beschrieben und bekannt, mit fleissiger und aufrichtiger feder meist gegenwärtig und augenscheinlich aufgezeichnet, und der Nachwelt zum Andencken in einem alten *authentiquen MSto.* nachgelassen, von einem damahls in *Moscau* wohnhaften Teutschen Herrn *Conrad Busso*, anfängl. Königl. Hoheit Hertzogs *Caroli* zu Sundermanland und nechsthin unter den Nahmen *Caroli IX.* Königs in Schweden *Revisore* oder *Intendanten* über die von der

10) Versuch einer neuen Einleitung in die Russische Geschichte. Nach bewährten Schriftstellern. Von D. Christoph Schmidt, genannt Phiseldek. Professor . . . zu Braunschweig. Erster Theil. Riga 1773.

Cron Polen *conquet*irte Länder, Städte und Schlösser in Liefland, hernachmals Inhaber derer Güter *Fedoroffski*, *Rogosna*, und *Kropivona* in *Moscau*.»

Im Jahre 1775 verfasste Schmidt Phiseldek einen besondern Aufsatz über einige Wolfenbüttler Manuscripte, der in Meusels Geschichtsforscher abgedruckt wurde.

P. 11. «Auf diejenigen Handschriften, welche ich unter obigem [11]) Titel liefern werde, hat hauptsächlich Herr Professor *Schlözer* mich aufmerksam gemacht. Dieser verdienstvolle Gelehrte wünschte, dass ich den *Peyerle* und *Bussow* unabgekürzt herausgeben mögte. Ich entschloss mich hierzu gern, und freue mich, dass ich jetzt im Stande bin, Herrn *Schlözer's* Verlangen zu befriedigen, und *Ihm* hiedurch öffentlich einen Beweis meiner Hochachtung zu geben ....»

P. 12. «Vom Peyerle hab ich zwo, und vom Bussow fünf Abschriften vor mir, unter welchen eine wahrscheinlich von Bussow's eigner Hand ist. Ich werde sie unter einander sorgfältig vergleichen, und die etwa vorkommenden Realvarianten anmerken.»

Die angekündigte Ausgabe ist nie erschienen. Es ist mir unbekannt, ob die Schmidt'schen Papiere, in denen aller Wahrscheinlichkeit nach manche werthvolle Notiz für die russische Geschichte sich befunden haben mag, irgendwo aufbewahrt sind. Schmidt war Professor des Staatsrechts und der Geschichte am Collegio Carolino zu Braunschweig.

§ 4. *Die Bussow'sche Chronik gilt für ein Werk M. Beers seit Karamsin bis zum J.* 1840.

Der Kanzler Rumänzow wusste sich vor mehr als 30 Jahren eine Copie des in Wolfenbüttel befindlichen und bereits von Schlözer erwähnten Chronicon Moscoviticum zu verschaffen. Diese wurde dem Reichshistoriographen zur Benutzung überlassen und für ihn damals übersetzt.

11) «Beyträge zu der russischen Geschichte aus den Handschriften der herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel» in: «Der Geschichtforscher. Herausg. von J. G. Meusel.» Zweyter Theil. Halle 1776. pag. 11.

Bei Karamsin (Примѣч. къ Тому X. 27) heisst es (vgl. den in § 5. folgenden Adelung'schen Bericht):

«Шведъ Петрей (Petrus Petrejus) былъ нѣсколько разъ посыланъ въ Россію Карломъ IX. во время Самозванцевъ и сообщаетъ весьма подробныя извѣстія о тогдашнихъ происшествіяхъ, называя себя очевидцемъ; но всѣ [?] его любопытныя сказанія взяты имъ изъ рукописной *Московской Хроники* Мартина Бера (не Конрада Буссау, какъ пишетъ Кельхъ), уроженца Нейштатскаго, Пастора Лютеранской церкви въ Москвѣ при Годуновѣ и Лжедимитріи (см. P. Petrei Chron. 276). И такъ, ссылаясь на Петрея, мы ссылаемся на Бера, коего лѣтопись Нѣмецкую съ Латинскимъ заглавіемъ (Chronicon Muscoviticum, continens res a morte Joannis Basilidis Tyranni, omnium quos sol post natos homines vidit, immanissimi et truculentissimi, an. Christi 1584 — 1612) получилъ я отъ Е. С. Графа Николая Петровича Румянцова.»

Eine Abschrift dieses Chronic. kam damals in das Moskauer Archiv, dessen Director dieselbe unlängst der archäographischen Commission zugesandt hat. Den lateinischen Titel hat Karamsin nicht vollständig abdrucken lassen. Es heisst: «... Ao Christi 1584. mortui, mirabili, varia ac luctuosa rerum conversione et vicissitudine gestas . . .» Dann folgen noch einige Zeilen, die hier übergangen werden. Der ganze Titel schliesst mit den Worten: «usque ad A. C. 1612.»

Von Seiten des Copisten oder eines Wolfenbüttlers Bibliothekars sind dann einige Bemerkungen hinzugefügt worden:

«Der Verfasser ist unbekannt. Wahrscheinlich zwar ein deutscher, durch K. Boris nach Russland gezogener, Geistlicher. Auch Augen- und Ohrenzeuge nach S. 78 u. fg. Uebrigens ist das Exemplar, wovon diese Abschrift genommen ist, nicht autographum, sondern spätere Abschrift, wie die Verschiedenheit der Orthographie beweiset.»

«Nach fol. 139^a ist M. Mart. Beer Neostadiensis, der wahrscheinlichste Verfasser. Die daselbst versprochenen Psalmen und Gebete sind in dem Originale nicht vorhanden. Ob sie wol irgend gedruckt sind?»

Wahrscheinlich liess man sich hier durch diese Vermuthungen verführen. Man gab dem Werke einen russischen Titel und zwar noch zu Zeiten des Kanzlers, da ich derselben Hand, welche den russischen Titel geschrieben hat, auch in den Briefen und Papieren des Kanzlers begegnet bin. In diesem Titel aber wurde M. Beer geradezu für den Verfasser ausgegeben: Хроника ..... сочинена живущимъ въ Россіи Лифляндскимъ Пасторомъ Беромъ, самовидцемъ мятежей того времяни; писана въ листъ по Нѣмецки въ минувшемъ столѣтіи. На 172-хъ листахъ.»

Seit dem Erscheinen der letzten Bände des Karamsin'schen Werkes bezeichnete man nun sehr natürlicher Weise als Verfasser jenes Chronicon Moscoviticum den Pastor Martin Beer.

Als mein geehrter College N. Usträlow vor zwanzig Jahren eine Sammlung von ausländischen Quellen zur Geschichte der Periode der falschen Demetrier in russischer Sprache herausgab, hielt er es für passend, eine russische Uebersetzung jener Chronik an die Spitze seiner Sammlung zu stellen [12]). Die Folgezeit hat bewiesen, dass dadurch den russischen Geschichtsforschern ein nicht geringer Dienst erwiesen wurde; denn seit dieser Zeit ist die sogenannte Beer'sche Chronik (Берова Лѣтопись Московская) sehr oft benutzt worden. Wir werden später sehen, dass diese Uebersetzung auch nach dem Erscheinen des Bussow'schen Originals (und zwar der letzten Redaction) noch von Brauchbarkeit sein wird.

Nach dem Vorgange von Karamsin erklärte der Herausgeber die Ansicht Kelchs und Treuers, als hätte «Bussau oder Busso» die Chronik verfasst, für unrichtig. Zugleich suchte er die *Behauptung* Karamsins näher zu begründen, indem er sich (s. p. XIII.) auf das Zeugniss des Schweden Petrejus, als eines *Zeitgenossen* des Pastors Beer, und auf gewisse Stellen in der Chronik selbst berief [13]). Es wird sich weiter unten aufklä-

12) Сказанія современниковъ о Димитріи Самозванцѣ. СПб. 1834. Часть I. Берова Лѣтопись Московская. — Die zweite Ausgabe erschien i. J. 1837.

13) pag. XIII.: «Кельхъ и Треверъ, писавшіе Берову Лѣтопись,

ren, wie es sich mit diesen Stellen verhält. I. J. 1834 wäre es etwas kühn gewesen, wenn russische Historiker blos auf die Aussage Kelchs und Treuers hin jenem Pastor Beer die Autorschaft abgesprochen hätten, um so mehr, da gerade in der Rumänzow'schen Abschrift der Name Bussowa (s. § 6) nirgends erwähnt wird. Selbst der verstorbene Adelung, der i. J. 1840 Konrad Bussow wieder in seine Rechte eingesetzt hat, war bis dahin (d. h. circa 30 Jahre) stets der Meinung gewesen, dass M. Beer jene Chronik verfasst habe. Uebrigens ist der Herausgeber der Editio princeps der Buss. Chron. schon seit einer Reihe von Jahren von seiner frühern Ansicht abgekommen.

Durch die «Dorpater Jahrbücher» (II. 1834. p. 308) kam die Kunde von der Beer'schen Chronik und der russischen Ausgabe derselben in ausländische Blätter; doch ahnte damals die Redaction der Jahrbücher kaum, dass M. Beer auch den Ostseeprovinzen angehörte. Dies wurde erst i. J. 1836 durch den verstorbenen Generalsuperintendenten A. Knüpffer (s. Anal. hist. N° 11) bekannt, dessen Nachrichten indess bis jetzt noch keinen Eingang in die russische Literatur gefunden haben. Ungeachtet Knüpffer sehr genau von den Lebensumständen Martin Beers unterrichtet war, so dachte er doch gar nicht daran, denselben unter die Historiker zu versetzen, was natürlich die Redaction des «Inlandes» mit Berufung auf Karamsin nicht unterliess.

Während Karamsin und Usträlow unsere Chronik nur einem Bussow absprachen und dieselbe für das Werk von Beer ausgaben, liess sich der fern von grösseren Bibliotheken arbeitende Arzybyschew (Арцыбышевъ) verleiten, im Quellenanzeiger zum dritten Bande seines Werkes [14]) neben der Beer'schen Chronik auch die Existenz einer Bussow'schen

несправедливо называли сочинителя оной Конрадомъ Буссау или Буссо: кромѣ современнаго свидѣтельства Петреева, мы находимъ въ самой Лѣтописи ясные признаки, что авторомъ ея былъ Мартинъ Беръ. См. Петрееву Muszkow. Chron. стр. 391 и Берову Лѣтоп. Московс. стр. 77. 172 — 181.»

14) Повѣствованіе о Россіи. Томъ третій. Москва 1843.

Chronik anzunehmen, die er übrigens nur aus den kurzen Auszügen Treuers kannte. Arzybyschew war übrigens bereits gestorben, als der 3te Theil seines Werks erschien.

«*Бер.* Лѣтопись Московская, сочиненная Мартиномъ Беромъ ... Спб. 1831.»

«*Бус.* Смутное состояніе, ... (Verwirrter Zustand des Russischen Reichs, von 1584, biss a. 1613), сочиненіе Буссова или Буссау), современника имъ описанное. см. Трейера.» Cf. pag. 79. Anm. 489.»

Den ersten Anstoss zur richtigeren Bezeichnung des Rumänzow'schen Manuscripts gab eine kurze Notiz des Dresdner Oberbibliothekars Falkenstein [15]).

«Conrad Busso, Verwirrter Zustand des russischen Reichs 1581 — 1613.»

Diese Notiz erregte die Aufmerksamkeit des i. J. 1843 verstorbenen Fr. v. Adelung, welcher durch Falkensteins Gefälligkeit in den Besitz einer Copie von dem Dresdner Manuscript kam und darauf zu der Ueberzeugung gelangte, dass das «*Chronicon Moscoviticum*» nicht Martin Beer, sondern Conrad Bussow zum Verfasser hätte.

§ 5. *Die Restitution Bussows vom J.* 1840 *bis z. J.* 1850.

Nachdem Fr. von Adelung eine Copie von dem Dresdner Manuscript erhalten hatte, ging er an die Abfassung eines Aufsatzes über den bis dahin verkannten Chronisten. Dieser Aufsatz stammt hauptsächlich aus den Jahren 1841 und 1842 und ist in dem bekannten Werke über die Reisenden in Russland, das gegen Ende des Sommers 1846 erschien [16]), mit zahlreichen Auszügen aus Bussow abgedruckt worden.

In diesem Aufsatze wird in der Note 58. in aller Kürze die Ansicht widerlegt, dass Martin Beer der Verfasser der Chronik gewesen sei. Es werden darin auch Bussows Lebensum-

15) Beschreibung der Königlichen öffentlichen Bibliothek zu Dresden von Karl Falkenstein. Dresden 1839. pag. 315.

16) Kritisch-Literärische Uebersicht der Reisenden in Russland bis 1700, deren Berichte bekannt sind, von Fr. v. Adelung. St. Pet. u. Leipzig 1846. Band II. pag. 46 — 111.

stände' besprochen, soweit solche aus dem Dresdner Manuscript zu entnehmen waren. Dann wird (vgl. pag. 46 mit pag. 73) vermuthet, dass Bussow ein Niedersachse war. Seite 47 heisst es dann weiter:

«Bussow muss früher in Schwedische Dienste getreten sein, denn S. 54 erwähnt er, dass ihn 1601 der Herzog von Südermannland «zu einem Revisoren über alle der Crone Pohlen abgedrungene Länder, Schlösser und Städte gnädigst verordnet gehabt.» «Petrejus, pag. 277 und nach ihm Treuer [17]), nennen einen Conrad Buss, der 1601 in Narwa gelebt und es übernommen hätte, diese Stadt durch Verrätherei dem Boris Godunow zu verschaffen; und diese Angabe wird von ihnen, so wie auch von Karamsin, ohne weitern Beweis auf unsern Bussow angewendet [18]). Als die Polen im demselben Jahre einen Theil von Livland wieder besetzten, scheint Bussow mit den übrigen vor ihnen flüchtigen Deutschen nach Russland gekommen zu sein, und mit ihnen bei Boris eine gute Aufnahme gefunden zu haben. Er lebte nun in Moskau, ohne dass man aus seinem Werke errathen könnte, in welchen Verhältnissen.»

Es wird dann (II. pag. 47 — 49) das weitere Schicksal des Chronisten besprochen und vermuthet, dass derselbe «*bis nach* 1617» an seinem Werke geschrieben zu haben scheine. S. 50 Anm. 58 (vgl. S 58 Anm. 75) wird «*weiter unten ausführlich*» der Beweis zu führen versprochen, dass Bussow und nicht Beer der Verfasser jener Chronik sei. Dieser Beweis fehlt aber in dem Werke. Ich konnte damals N. v. Adelung nur auf die akademische Handschrift (s. pag. 111 und Zusätze pag. 402) aufmerksam machen und ihm die bestimmte Versicherung ertheilen, dass sein Vater ganz kurz vor seinem Tode mit mir von einer Vergleichung der Dresdner Handschrift mit der Petersburger gesprochen hatte.

Als v. Adelung i. J. 1842 der Akademie der Wissensch. ei-

---

17) Einleitung in die Muscovit. Historie. S. 238. *Note Adelungs.*

18) «Wahrscheinlich aber passt sie weder auf den Vater, noch auf den Sohn Conrad Bussow, da jener Conrad Buss damals soll in Narwa zum Tode verurtheilt worden sein.» *A.*

nen Aufsatz unter dem Titel: «Conrad Bussow's Werk über die von ihm in den Jahren 1584 — 1612 in Russland erlebten Begebenheiten» mit der Bitte überreichte, denselben in den «Beiträgen zur Kenntniss Russlands . .» abdrucken zu lassen, erfuhr er von seinem gelehrten Freunde, dem Akadem. von Baer, dass auch die Bibliothek der Akademie der Wissenschaften eine Copie von der Bussow'schen Chronik besässe. Hier folgt ihr Titel:

«Relatio,
Das ist

Summarische Erzehlung vom eigentlichen Ursprung dieses itzigen blutigen Kriegs-Wesens in Moscowiter-Land oder Reussland. Und was sich innerhalb sechs-und zwantzig Jahren mit fünff regierenden Kaysern (wie sie dann ihren Herrn also wollen tituliret und genennet haben), daselbst allerseits begeben und zugetragen: wie einer nach dem andern zu der Cron und Regierung, und auch wiederum davon kommen.»

«Item von der Erwehlung Herrn Uladislai, Königs in Polen Sigismundi III. Sohn. Und endlichen von der grausamen Zerstörung der Haupt-Stadt daselbst in Reussland, Moscovia genant. Aus welchem zu ersehende, was der leydige höllische Störefriede, (wenns auf beyden Seiten an gebührlicher Aufsicht mangeln thut), zwischen Obrigkeiten und Unterthanen für grausam Aufruhr, Empörung und Unheil stifften und anrichten kan.»

«Allen Liebhabern der historischen Geschichten zu sonderlichem Dienst, Ehren und Wohlgefallen zusammengetragen und im Druck gegeben durch

Conradum Bussow,

des Lüne-Burgischen Fürstenthums in den Freyen bürtig.»

«Anno 1612 d. 1. Marty in Riga in richtige Ordnung gebracht und Ao. 17 zum Drucke befördert werden sollen (wie des Buchdruckers Contract ausweiset), der Author aber in Lübeck darüber gestorben und im Umbgang der Thum-Kirchen ehrlich begraben.»

In Adelungs gedrucktem Werke findet sich diese Handschrift nur gegen Ende des zweiten Bandes (pag. 402) von Seiten des Herausgebers erwähnt.

Der neue Fund veranlasste Fr. v. Adelung i. J. 1842, einige wenige Zusätze zu seinem Aufsatze zu machen, der ursprünglich mit dem (i. J. 1846) nach einem Brouillon abgedruckten Abschnitte über Bussow identisch war. Der Aufsatz wurde von Adelung im October 1842 der Akademie wieder zugestellt, wo er bis jetzt liegen blieb, da er sich zur Aufnahme in die Baer'schen «Beiträge», die sich vorzugsweise auf die Gegenwart beziehen, nicht ganz eignete. Erst unlängst fiel er mir in die Hände. Ich halte es nun für meine Pflicht, bei dieser Gelegenheit jene Zusätze, soweit sie bemerkenswerth sind und zur Ergänzung und Berichtigung des i. J. 1846 gedruckten Werkes dienen, hier mitzutheilen. Adelung hatte es unterlassen, der Akademie anzuzeigen, dass er von jenen Zusätzen keine Copie zurückbehalten hatte. Möglich ist es auch, dass das Brouillon, von welchem der für die «Beiträge» bestimmte Aufsatz copirt worden ist, verloren gegangen ist.

Der Aufenthaltsort Bussows ist anders als in der Uebersicht (II. 46) angegeben. Es heisst nun:

«Aus diesem sieht man, dass er ... Anfangs in Moskau, dann in Tula und Kaluga, und nach einem wiederholten Aufenthalte in Moskau zuletzt wieder in Kaluga ... gelebt hat.» Diese Angaben kann ich indessen nicht für ganz richtig ansehen. S. unten § 6.

In der 2ten Redaction ist die in der «Uebersicht» gedruckte Note 47, in welcher die Identität Bussows mit dem «Buss» des Petrejus geläugnet wurde, zwar ausgestrichen; doch lässt Adelung immer noch nicht die Identität des «Buss» mit «Bussow» zu: «Bei Karamsin heisst er *fälschlich* Buss.»

Hinsichtlich des Verhältnisses der Dresdner Handschrift zur Petersburger heisst es im dem ungedruckten Aufsatze:

«Ich habe mich dieser Copie zur genauesten Vergleichung mit der hiesigen Akademischen bedient, und die bedeutenden Verschiedenheiten [19]) zwischen denselben angeführt. Vorzüg-

19) Worin diese bestanden, geht aus dem 2ten Aufsatze nicht hin-

lich bemerkenswerth ist es, dass in der hiesigen, von dem Verfasser selbst [20]) zum Drucke eingerichteten Abschrift, alle Stellen der Dresdner, welche auf Bussow selbst und seine Familien-Verhältnisse Bezug haben, sorgfältig ausgelassen sind.« — Adelung hat hier eine wichtige unten in § 6 angeführte Stelle übersehen.

Darauf heisst es weiter in dem zweiten Aufsatze:

»Ehe ich nun zu dem beabsichtigten Auszuge aus Bussows Tagebuche schreite, muss ich noch einen literärischen Irrthum berichtigen, der unter Karamsins Autorität in die Literatur der ausländischen Quellen der Russischen Geschichte übergegangen, und einem Namen eine historische Berühmtheit verschafft hat, an welcher dessen Besitzer höchst wahrscheinlich sehr unschuldig war.«

»Der verstorbene Reichs-Kanzler, Graf Nicolai Petrowitsch Rumänzow, erhielt nämlich vor etwa 35 Jahren [21]) Nachricht von einer in der Wolfenbüttelschen Bibliothek befindlichen Handschrift über die ältere Russische Geschichte, und verschaffte sich eine Copie derselben. Diess war das von Schlözer als Chronicon Moscoviticum bezeichnete.«

»Diese Abschrift enthält 175 (sic) Folio-Blätter und führt folgenden, wahrscheinlich nicht von Bussow herrührenden lateinischen Titel: Chronicon Moscoviticum, continens Res, a morte Ioannis Basilidis Tiranni, omnium quos sol post natos homines vidit, immanissimi et truculentissimi, An. Christi 1584. mortui, mirabili, varia ac luctuosa rerum conversione et vicissitudine gestas....., vsque ad An. Chr. 1620 [22]).

genug hervor. Leider steht mir die Adelung'sche Copie der Dresdner Handschrift nicht zu Gebote. *K.*

20) Die akademische Handschrift ist, wie auch Adelung anderwärts selbst einräumt, sicher nicht das Original, sondern wahrscheinlich erst nach der Mitte des 18ten Jahrhunderts copirt worden. Vgl. oben § 3. *K.*

21) Der Aufsatz ist i. J. 1842 abgefasst worden. *K.*

22) »Dass diese Angabe unrichtig ist, und dafür 1613 stehen muss, geht aus dem Obigen hervor. Uebrigens hat sich Karamsin, Th. X. S. 349 durch diesen lateinischen Titel verleiten lassen zu glauben [?], dass das Werk ebenfalls lateinisch geschrieben wäre, vermuthlich weil

Der Name des Verfassers ist auf diesem Titel nicht angegeben; eine spätere Hand hat aber die Bemerkung beigeschrieben, dass dieses Werk *wahrscheinlich* von M. Martin Beer, Neostadiensis sey. Die Rumänzow'sche Copie dieser Wolfenbüttelschen Handschrift hat nun Karamsin für die ganze unglückliche Periode von 1600 bis 1611 als eine Hauptquelle benutzt und den Verfasser derselben mit voller Gewissheit geradezu Martin Beer genannt, denselben auch an sehr vielen Stellen der 3 letzten Bände seines berühmten Werkes unter diesem Namen angeführt. Er sucht sogar Th. IX. S. 357. Note 157 (Deutsche Uebers. s. oben § 4. das russ. Original) Kelch, der ganz richtig Bussow als den Verfasser der Chronik nennt, zu berichtigen. *Petrejus* — sagt nämlich Karamsin — *hat alle seine interessanten Aussagen aus der handschriftlichen Moscowitischen Chronik des Martin Beer (nicht Conrad Bussau, wie Kelch schreibt), genommen.*«

«M. Martin Beer, aus Neustadt, ein Zeitgenosse und Freund unsers Bussows, war im Jahre 1600 mit vielen andern Deutschen nach Russland gekommen, und in dem nämlichen Jahre, wie Bussow sagt: «als Pastor und Schulmeister» von der Deutschen Gemeine in Moskau bei ihrer neuerbauten protestantischen Kirche angestellt worden. Später finden wir ihn wieder in Koselsk und 1610 in Kaluga, wo er seine Landsleute durch seinen Muth und seine Klugheit rettet. Ausserdem wird er in der Bussow'schen Chronik noch einige Male erwähnt, und zwar immer als ein frommer und verständiger Mann.»

«Nicht also *Martin Beer*, sondern *Conrad Bussow* ist der Verfasser des merkwürdigen Werkes. Zum Beweise dieser Behauptung wiederhole ich hier kürzlich folgende Gründe:»

«1. Der Verfasser der *Moscowitischen Chronik* nennt sich in derselben selbst mehrere Male: *ich Conrad Bussow*, und in einigen Handschriften befindet sich auch ein Titel von neuerer Hand, in welchem es heisst: *aufgezeichnet von einem damals in Moscau wohnhaften Deutschen, Herrn Conrad Bussow* u. s. w.

---

er sich die Auszüge aus demselben von einer fremden Hand machen liess.» *A.*

Besonders aber muss hier wohl der Titel der von Bussow selbst für den Druck bestimmten St. Petersburger Abschrift den Ausschlag geben, wo es wörtlich heisst: *Zusammen getragen und im Druck gegeben durch Conradum Bussow.*«

»2. Man findet bei gleichzeitigen Schriftstellern nirgends eine Chronik dieser Art unter Beers Namen angeführt, so wie dieser Name [23]) überhaupt nur aus dem Bussow'schen Werke bekannt ist. Dieser Behauptung könnte eine Stelle von Petrejus, S. 276 entgegengestellt werden, wo er, bei Erwähnung des Prinzen Gustavs sagt: *Derenthalben kan mit Wahrheit mit bestehen,* das *Martinus Bär schreibet, er habe ihn begraben, vnd 20 Rubel zu Lohn bekommen* u. s. w. Diese Bestattung wird indessen auch bei Bussow, freilich, wenigstens in den mir zugänglich gewesenen zwey Handschriften desselben, ohne Erwähnung der 20 Rubel, angeführt, und es ist gar nicht unwahrscheinlich, dass Petrejus, absichtlich oder zufällig, vielleicht durch den Titel einer Handschrift veranlasst, Beer statt Bussow für den Verfasser der ihm vorliegenden Chronik gehalten hat.«

»3. Auf dem Titel derjenigen Wolfenbüttelschen Handschrift, nach welcher die Rumänzow'sche Copie gemacht ist, heisst es nur: der *wahrscheinliche* Verfasser ist Martin Beer.«

»4. Alle von Karamsin aus dem vermeinten Beer'schen Werke angeführten Stellen [24]) stimmen, bis auf unbedeutende Abweichungen in der Orthographie, ganz wörtlich mit dem Bussow'schen Chronicon überein.«

Es gebührt Adelung das Verdienst, die Frage über das Chronicon Moscoviticum und seinen Autor wesentlich gefördert zu haben. Freilich liess sich nun mit Hülfe der ihm

---

23) Es ist hier offenbar von dem Namen Beers, als dem eines Chronisten, die Rede. Uebrigens war es dem verstorbenen Adelung entgangen, dass schon der Herausgeber der russischen Uebersetzung der Bussow'schen Chronik i. J. 1831 den Pastor M. Beer bei Olearius erwähnt gefunden hatte und dass ausserdem im «Inlande» eine kurze Biographie M. Beers erschienen war. S. № 11 der Anal. hist.

24) «Leider befand sich die hier erwähnte Abschrift, als ich sie für diese Arbeit vergleichen wollte, nicht in der Bibliothek des Rumänzow'schen Museums.» Adel. S. oben § 4.

vorliegenden Materialien die Sache noch weiter aufhellen, doch dies sollte einer späteren Zeit vorbehalten bleiben.

Die der Akademie mitgetheilte Entdeckung Adelungs hatte zur Folge, dass der Fürst M. Obolenskij, Director des Hauptarchivs in Moskau, sich ebenfalls für Konrad Bussow, als Verfasser jener Chronik, aussprach und in Folge dessen hiess es im Bulletin [25]) des Séances (Séance du 12 mai 1843):

«Reçu une lettre du prince M. *Obolensky*, accompagnée de la copie rectifiée conforme, de trois actes en langue russe, concernant un mémoire en langue allemande présenté à l'Académie par feu M. Fréd. *Adelung*, directeur de l'Institut asiatique, et intitulé: troubles intérieurs... par Conrad Bussov. L'historien Karamzin, qui cite souvent cet écrit, l'attribue à un certain Martin Beer; le prince *Obolensky* croit, au contraire, ainsi que M. Adelung, que *Bussov* en est l'auteur. Pour appuyer son opinion, il s'en réfère principalement aux trois actes ci-joints, qui ont été copiés avec une exactitude diplomatique sur les originaux déposés dans les archives centrales de Moscou, et prie de communiquer ces nouveaux renseignements à M. Baer, qui a fait imprimer l'ouvrage de Bussov dans le recueil publié par ses soins au nom de l'Académie.»

Die drei erwähnten Documente handeln von einem ausländischen Kaufmanne Namens Simon Clemenssohn Buss (Симанъ Клементьевъ сынъ Бусъ), der, nach seiner eigenen Aussage, c. 1604 aus Holland in Handelsangelegenheiten nach Archangel gekommen war und bis 1614 sich mit dem Export russischer Producte beschäftigt hatte. Er sollte mit mehreren andern ausländischen Kaufleuten i. J. 1614 auf ausdrücklichen Befehl des Zaren nach Moskau übergeführt werden. In Folge dessen sandte er eine Bittschrift an den Zaren Michael Feodorowitsch, in welcher er behauptete, dass er nie in Moskau gewesen wäre und dass er dahin mit seiner Frau, die er vor drei Jahren geheirathet habe, und seinen Kindern nicht

25) Bulletin de la Classe des Sciences historiques de l'Académ. Imp. etc. T. I. p. 238.

aufbrechen könnte. Seine Bitte fand auch Gehör, wie aus dem zweiten Documente (vom J. 1614) hervorgeht.

Schon in der ersten Bittschrift hatte Buss dem Zaren geklagt, dass polnische und litauische Truppen ihn beraubt und arm gemacht hätten. Er wandte sich, wie wir aus dem dritten im April 1615 abgefassten und von Seiten des Zaren an die Wojewoden gerichteten Documente ersehen, wieder mit einer Bittschrift nach Moskau, klagte, dass er wegen gänzlicher Verarmung sich und seine Familie nicht mehr ernähren könnte, und bat um die Erlaubniss, Russland verlassen zu dürfen. Seine Bitte wurde von dem Engländer John Merrick unterstützt und wurde auch erhört. Da dieses Document einen neuen Beweis von dem Ansehen und dem Einfluss liefert, welchen Merrick als Gesandter des Königs James I. am Hofe zu Moskau besass [26]), so theile ich hier die Urkunde vollständig mit. Die zwei andern nicht uninteressanten Documente, in welchen er nicht Buss, sondern Bycъ genannt wird, werde ich der archäographischen Commission überlassen.

1615 г. Апрѣля.

«Отъ Царя и Великого Князя Михаила Ѳедоровича всеа Русіи на Колмогоры воеводамъ нашимъ князю Петру Ивановичю Пронскому, да Моѣю Ѳедоровичю Глѣбову, да дьяку нашему Василью Ларіонову. Билъ намъ челомъ Аглинсково Якуба короля посолъ князь Иванъ Мерикъ: живетъ де въ нашемъ государствѣ у Архангилъскова города Пруской торговой Нѣмчинъ Симанъ Бушь съ женою и съ дѣтьми, и тотъ де Нѣмчинъ Симанъ нынѣ оскудѣлъ и одолжалъ и промыслу своего отбылъ, и впередъ ему, будучи въ нашемъ государствѣ, безъ промыслу прожити нечѣмъ И намъ бы для Якуба короля, за его посольскимъ челобитьемъ,

26) Ueber den Aufenthalt Merricks in Russland und den Zweck seiner unternommenen Reisen s. J. Hamel: «Tradescant.» St. Pet. und Leipzig 1847; und Дворцовые Разряды, по Высочайшему Повелѣнію изданные II. Отдѣленіемъ Собственной Его Императорскаго Величества Канцеляріи. Томъ первый. 1612 — 28 г. Спб. 1850. pag. 168, 171 u. figd.

того Прушенина Симана Буша, съ женою и съ дѣтьми, пожаловати велѣти изъ нашего государства отпустити за море. И мы, для Аглинского Якуба короля, за посольскимъ челобитьемъ, Прушенина Симана Буша съ женою и съ дѣтьми отъ Архангильсково города велѣли отпустити за море. И какъ къ вамъ ся наша грамота придетъ, и вы бъ Пруского Нѣмчина Симана Буша съ женою и съ дѣтьми отпустили за море на Аглинскихъ карабляхъ, а Рускихъ бы есте людей и малыхъ робятъ, которые у него жили, за море съ ними никакова человѣка отпускати неволѣли. Писана на Москвѣ, лѣта 7123, Апрѣля въ « » день.»

Der Fürst Obolenskij konnte i. J. 1843 noch nicht wissen, dass wir über den Aufenthaltsort Konrad Bussows vom J. 1612 an sichere Kunde haben. Es war also eben nicht zu kühn, den in der Urkunde genannten Buss mit jenem Buss des Petrus Petrejus (s. § 2) versuchsweise in Verbindung zu bringen. Auch lagen dem Urheber dieser Hypothese die Werke des Petrejus und die Schriften Kelchs und Treuers (s. oben § 3) zur Ansicht vor, wenn es ihm auch bei seinen geringen Hülfsmitteln noch nicht gelingen konnte, die Frage völlig aufzuhellen. Auch möchte ich meinerseits jetzt jenen Simon Buss nicht einmal für einen Verwandten Konrad Bussows halten, dessen Sohn Konrad i. J. 1607 nach Sibirien verschlagen wurde.

Noch ehe Adelungs Beweisführung in grösseren Kreisen bekannt wurde, versuchte ein Historiker in Deutschland, Ernst Herrmann, den verschollenen Konrad Bussow als wirklichen Autor der Dresdner Handschrift in Schutz zu nehmen. Er sprach sich darüber näher i. J. 1846 [27]) aus.

«*Ueber die Chroniken von Konrad Busso, Petrejus und Martin Beer.*»

«Petrejus' Chronik stimmt ihrem Hauptinhalt nach genau mit der Chronik des lutherischen Predigers Martin Beer überein, wie das zur Genüge aus der Vergleichung mit den von Karamsin aus der letzteren angeführten Stellen erhellt. —

27). Geschichte der europäischen Staaten. Herausgegeben von Heeren und Ukert. — Geschichte des russischen Staates von Ernst Herrmann. Dritter Band. Hamburg 1846. Beilage p. 780 — 782.

Dass Petrejus Beer's Chronik kennt, deuten die Worte an (S. 276): «Derenthalben kan mit Wahrheit nit bestehen, das Martinus Bär schreibet» u. s. w. Wenn aber Karamsin (X. Anm. 27) Beer für den ursprünglichen Verfasser der nach ihm benannten Chronik hält, so konnte er sich zu dieser Behauptung nur aus Unkenntniss der Chronik Konrad Busso's verleiten lassen. Denn dass letztere ursprünglich allein aus der Feder Bussow's geflossen ist, und folglich der sogenannten Beer'schen Chronik, mit welcher sie, so weit ich sehen kann, völlig gleichlautend ist, zur Grundlage diente, kann nach vielen Stellen der mir vorliegenden Handschrift nicht bezweifelt werden. Ob übrigens Beer zu seiner Chronik, ebenso wie Petrejus zu der seinigen, noch eigene Zusätze gegeben hat, kann ich nicht beurtheilen, da mir die Beer'sche Chronik weder handschriftlich, noch in der russischen Uebersetzung zu Gesicht gekommen ist. — Busso erzählt fast durchweg als Augenzeuge, was er entweder selbst gesehen oder aus nächster Quelle vernommen hat. Auch ihn persönlich betreffende Angelegenheiten werden hie und da berührt . . .»

Nun folgen einige kurze Stellen aus der Dresdner Handschrift, die unten in § 6 abgedruckt sind.

Durch N. v. Adelung (s. oben § 5) wurde K. H. v. Busse auf die akademische Handschrift des Bussow'schen Werkes aufmerksam gemacht, aus dem er i. J. 1847 einen Abschnitt abdrucken liess unter dem Titel: «Schicksale livländischer Auswanderer i. J. 1601» [28]).

Die Angaben von E. Herrmann scheinen den Helsingforser Professor Jacob Grot zunächst zur Abfassung eines Aufsatzes: «*Ob Martin Beer wirklich der Verfasser einer Chronik sei?*» angeregt zu haben. Leider war zur Zeit der Abfassung desselben [29]) die Kunde von dem Adelung'schen Werke oder

28) Mittheilungen aus dem Gebiete der Geschichte Liv-, Ehst- und Kurland's. Vierter Band. Riga 1847. p. 1 — 63.

29) Er ist im Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщенія für 1849 (Май. oder Часть LXII. Отд. II. p. 100 — 130) unter dem Titel: Дѣйствительно ли Мартинъ Беръ Авторъ Хроники? abgedruckt worden.

wenigstens das Werk selbst noch nicht nach Helsingfors gedrungen; doch auch ohne dieses zu kennen, hat Grot einige Entdeckungen in unserer Frage gemacht, die der Beachtung werth sind.

Grot kennt von der Dresdner Handschrift nur die wenigen Stellen, welche i. J. 1846 von E. Herrmann mitgetheilt wurden, so dass er sich vorzugsweise an die i. J. 1831 (1837) erschienene russische Uebersetzung halten muss. Er hebt (pag. 105) hervor, dass Martin Beer nicht unter dem Manne zu verstehen sei, welcher öfters in der ersten Person von sich spreche, ohne sich — d. h. in dem Rumänzow'schen Manuscript — ausdrücklich zu nennen. — Pag. 106 wird vermuthet, dass der Name des Pastors Lewe (oder Loewe, Jese), welcher den schwedischen Prinzen Gustav beerdigt haben soll, in der russischen Uebersetzung[30]) für Beer verschrieben sei. Besonders interessant aber ist (pag. 121) der Nachweis, dass Petrejus in der schwedischen Originalausgabe seines Werkes sich umständlicher und stärker über Konrad Bussow und dessen geheime Unterhandlungen mit Boris Godunow wegen der Uebergabe von Narwa ausgesprochen hat (s. § 6), ferner dass, nach der ausdrücklichen Erklärung des Schweden, Martin Beer der Schwiegersohn Bussows war.

Was dann Grot aus diesen und anderen Daten über den gemeinschaftlichen Antheil folgert, welchen Bussow und Beer an der Abfassung der Chronik gehabt haben sollen, wird zum Theil durch andere ihm unbekannt gebliebene Angaben widerlegt, zum Theil bedarf es noch weiterer Prüfung. Ich komme später darauf zurück.

Kurz vorher, ehe der Grot'sche Aufsatz erschien, hatte ich mich einstweilen dahin ausgesprochen, dass die Bussow'sche Chronik in *mehreren* mehr oder minder von einander abweichenden *Redactionen* auf uns gekommen wäre[31]). Nachdem

30) In der mir vorliegenden Handschrift des Moskauer Archivs ist der Name undeutlich geschrieben, so dass man ihn wol «Lehwe» lesen könnte.

31) «Притомъ списки дневника Бусова весьма различны.» S. jedoch § 7.

der Bericht, in dem ich diese Ansicht aussprach, im Журн. Мин. Нар. Просв. und in den Отеч. Зап. veröffentlicht worden war, forderte ich privatim mehrere Gelehrte der Ostseeprovinzen auf, mir in meinen weiteren Nachforschungen behülflich zu sein. C. E. Napiersky liess darauf in ein Dorpater Blatt [32]) eine Notiz einrücken; doch die in ihr vorkommenden Nachrichten waren mir bereits [33]) bekannt. Amtliche Documente von oder über Bussow hat man bis jetzt in den Ostseeprovinzen noch nicht aufgefunden; vielleicht haben sich deren dort auch nicht erhalten, da seine Wirksamkeit in Liwland nur eine vorübergehende gewesen sein kann. Als Verweser der den Polen abgenommenen Gebiete muss er aber selbst in den J. 1600 und 1601 amtliche Papiere und Berichte an die schwedischen Behörden oder in das schwedische Hauptquartier abgeschickt haben.

Es bliebe noch anzuführen, dass die Kalugaer Gubernialblätter für 1849[34]) einen Auszug aus der vermeintlichen Beer'schen Chronik brachten. In Betreff desselben hiess es im Современникъ (1850. Февр. Отдѣл. Критики. на стр. 61): «Всѣ свѣдѣнія взяты изъ соч. Бера, безъ всякихъ прибавленій.»

P. Pawlow hat bereits, auf meine mündlichen Mittheilungen sich berufend, in seiner Erstlingsschrift [35]) durchgängig «Bussow» an der Stelle des «мнимый Беръ» citirt. Dagegen hat ganz neuerdings ein fleissiger Sammler J. Ch. Stucken-

32) S. «Inland.» 1850. № 4. Vgl. jetzt «Beiträge zur Geschichte der Kirchen und Prediger in Livland. Von C. E. Napiersky. Zweites Heft. Mitau 1850.», die p. 12 kurze biographische Notizen über Martin Beer geben.

33) S. meinen verschiedene Aufforderungen enthaltenden Aufsatz: «Ueber einige historische Schriften von Konrad Bussow, Martin Beer und Petrus Petrejus» in der St. Petersb. (deutschen) Zeitung. 1850. № 29. Er wurde im Inlande 1850. № 7 wiederabgedruckt.

34) Калужскія Губернскія Вѣдомости. № 33 — 36. «Пріѣздъ Самозванца въ Калугу.» Cf. Журн. Мин. Народн. Просв. 1851. Часть LXIX. Отд. VI. на стр. 125.

35) Объ Историческомъ значеніи Царствованія Бориса Годунова. Москва 1850. p. 72. 117.

berg[36]) das ehemalige Rumänzow'sche Manuscript noch als von M. Beer herrührend bezeichnet.

Die noch vom Herausgeber des Adelung'schen Werkes (H. p. 404) und von E. Herrmann (p. 780) geäusserte Vermuthung über M. Beer, als Verfasser einer *anderen* uns unbekannten historischen Chronik, war früher erlaubt, darf aber jetzt (s. № 11 der Anal. hist.) nicht mehr wiederholt werden. Grot hegte zwar (p. 130) eine ähnliche Ansicht; doch sprach er sich dabei mit grosser Vorsicht aus.

Schliesslich kann ich nicht unerwähnt lassen, dass lange vor dem Erscheinen des Adelung'schen Werkes ein Gelehrter das Rumänzow'sche Manuscript dem Pastor Beer abgesprochen und dasselbe als ein Werk Bussows erkannt hatte. Als ich nämlich vor einigen Monaten die gelehrte Correspondenz ordnete, welche der Kanzler Rumänzow mit dem Akademiker Krug geführt hatte, fiel mir ein Brouillon in 4° in die Hände. Dasselbe enthält auf der einen Seite ein Gutachten Krugs in französischer Sprache über einen Vorschlag, der von Schorch und Kotzebue wahrscheinlich dem Kanzler gemacht worden war. Auf der Rückseite jenes Quartblattes steht ein anderer Bericht in deutscher Sprache über das sogenannte Beer'sche MS., welches der Kanzler, wie es scheint, von einem Verwandten des unlängst verstorbenen Gesandten Struve in Hamburg erhielt. Es ist mir sehr wahrscheinlich, dass Krug dieses Gutachten vor mehr als einem Menschenalter niedergeschrieben hat, da F. Rühs († 1819) in dem französischen Aufsatze noch unter den lebenden Historikern angeführt wird.

---

36) Versuch eines Quellenanzeigers alter und neuer Zeit für das Studium der Geographie, Topographie, Ethnographie und Statistik des Russischen Reiches. Von J. Ch. Stuckenberg. Erster Band. Zweite Abtheilung. St. Petersburg 1851. p. 21.

Bei der seltenen Bescheidenheit, mit der sich der verdiente Herausgeber der Hydographie des russischen Reichs über seine neueste Arbeit ausspricht, darf man an dieselbe keine allzustrenge Forderungen stellen. Indessen auch in vorliegender Gestalt bietet uns der Anzeiger eine Menge von werthvollen Notizen, wofür Historiker, Ethnographen u. s. w. dem greisen Arbeiter nur zu lebhaftem Danke verpflichtet sein können.

»Was das Chronicon Muscouiticum betrifft, so wird es von Schlözer in einem Rapport an unsere Akademie de dato Braunschweig 16. Mai 1768 erwähnt unter den Handschriften, die in Wolfenbüttel befindlich sind. Ich kann unmöglich der Conjectur meinen Beifall geben, — sie rühre von H. Struve oder von einem andern her —, dass der Candidatus Theologiae, nachheriger Lutherischer Prediger in Koselsk, Martin Beer, dessen Verfasser sei. Meine Gründe sind folgende:«

»1) Wird diesem, wenn von ihm in der Chronik die Rede ist, (z. B. Blatt 58, 126, 136) immer der Titel *Herr* oder *Herr Pastor* gegeben, welches nicht geschehen sein würde, wenn er selbst der Schreiber wäre.«

»2) Passt manches nicht gut auf ihn, was der Vf. von sich sagt, z. B. Bl 79, wo er an Sapiehas Tafel speiset u. s. w.«

»Dagegen ist es mir höchst wahrscheinlich, dass diese Chronik von Conrad Busso oder Bussau verfasst worden ist, und zwar aus folgenden Gründen:«

»1) Busso war ein deutscher Edelmann, früher Intendant des Königs von Schweden in Livland, nachher Besitzer mehrerer Güter bei Moskau. Er hat eine Geschichte der Unruhen von 1584 — 1613 geschrieben, welche Kelch im Mspte besessen hat. Alles nun, was Kelch in seiner Liefl. Gesch. S. 481, 486, 493 daraus anführt, findet sich ebenfalls in unserm Mspte.«

»2) Schmidt Phiseldeck hat in seiner Einleitung in die Russ. Gesch. I, 278 eine Stelle aus Busso abdrucken lassen, die sich in unserm Mspte Blatt 64 wörtlich wiederfindet.«

Nach den obenangeführten Blattzahlen zu urtheilen, ist bei Krug von derselben Abschrift die Rede, welche mir der Fürst Obolenskij zugeschickt hat. Eine Copie von jenem Gutachten ist wahrscheinlich in die Hände des Kanzlers gekommen, sicher aber weder zur Kunde Karamsins, noch Adelungs, mit denen Krug vielfachen Verkehr hatte, gelangt. Auch in den J. 1832 (und 1843), wo in den Conferenzen der Akademie von »Beers« (und »Bussows«) Werke die Rede war, scheint Krug seiner Beweisführung mit keiner Sylbe gedacht zu ha-

ben. Vielleicht brachte ihn die bestimmte Aussage des Schweden Petrejus, dessen er in seinem Bericht noch nicht gedachte, wieder von der richtigen Ansicht ab.

§ 6. *Ueber Konrad Bussows Person und Schicksale bis zu seiner Flucht aus Livland nach Moskau i. J.* 1601.

Der Zar Boris Godunow schien berufen zu sein, in mehrfacher Hinsicht die Rolle eines Vorläufers Peters d. G. zu spielen. Ihm, dessen Stammbaum man auf einen tatarischen Mursa zurückführte, war es ziemlich klar geworden, dass die Zeit vorüber wäre, wo Russland noch ferner in kalter Selbstgenügsamkeit den Rücken jenen Ländern zuwenden könnte, welche damals mehr oder minder als die Brennpunkte der Civilisation galten. Boris besass schon bei seiner Thronbesteigung politische Einsicht und Erfahrung genug, um überzeugt zu sein, dass sein Reich und Volk nur dann zur Entfaltung der in ihm schlummernden Kräfte gelangen könnte, wenn ihm solche Bildungselemente eingeimpft würden, durch welche manche Staaten so sehr gekräftigt worden waren. Selbst die beiden Nachbarstaaten, Schweden und Polen, waren damals so mächtig, dass Russlands Herrscher im Kampfe mit ihnen oft genug den Kürzeren zogen. Um die Angriffe derselben mit besserem Erfolg zurückweisen zu können, dazu war zunächst erforderlich, dass das massenhafte Aufgebot der Zaren von Moskau disciplinirt und besser geführt würde. Boris verkannte nicht die Ueberlegenheit des europäischen Kriegswesens, war aber weit davon entfernt, so einseitig zu sein, um alles Heil in einer ausschliesslich militairischen Reform zu suchen.

Unter andern sann Boris auf Mittel, der Ostsee näher zu kommen. Es galt, die Provinzen wieder zu gewinnen, welche durch ihre geographische Lage mit dem Zarenreiche unauflöslich verbunden und nur durch die Ungunst der Verhältnisse von ihm abgetrennt worden waren, nachdem sie früher Jahrhunderte lang ein natürliches Ganze mit der Schöpfung der ersten Ruriker gebildet hatten.

Gegen das Ende seiner Reichsverweserschaft wusste Boris es durchzusetzen, dass Schweden i. J. 1595 im Frieden zu

Tessowo [37]) Karelien an Russland förmlich abtrat. Estland mit seiner wichtigen Festung Narwa musste freilich, so sehr er sich auch sträubte, den Schweden zugestanden werden; allein er hatte nun erreicht, dass Estland und Finnland durch einen grossen russischen Landstrich von einander getrennt waren, von dem aus das Erstere beständig mit einer Invasion bedroht werden konnte. Nach dem i. J. 1598 erfolgten Tode des Zaren Feodors empfing zwar Boris die Glückwünsche des Herzogs Karl von Södermanland; allein der ehemalige in Intriguen und diplomatischen Ränken gewandte Reichsverweser dachte bei dem Antritt seiner Regierung nicht daran, seinen Lieblingsgedanken aufzugeben. Der Ueberredung und List sollten zu geeigneter Zeit die Waffen Nachdruck geben.

Die Absichten, welche Boris auf die Ostseeprovinzen hatte, und die Mittel, durch welche er jene zu verwirklichen suchte, sind bis jetzt nur zum Theil näher bekannt; doch mangelt es nicht an gedruckten und ungedruckten Nachrichten, welche darüber keinen Zweifel mehr aufkommen lassen, dass Boris schon vor dem Ablauf des 16ten Jahrhunderts die Herrschaft der Schweden und Polen in den Ostseeprovinzen mit schelen Augen ansah und namentlich die der Schweden zu untergraben bemüht war. Die von ihm in Anwendung gebrachten Mit-

37) So heisst heute das Dorf (im Nowgorodischen Kreise, nicht weit von der Gränze des St. Petersburgischen Gouvernements), in welchem der Friede geschlossen wurde. S. v. Köppen im Bulletin T. VI, № 22. Note 8 *oder* Mélanges russes. I. pag. 113. Schweden und Deutsche nannten es «Teusina, Teusin» und sogar «Tiesa». Olearius nannte es «Desaw». In russ. Chroniken heisst es auch Тесовъ, in Urkunden des 17. Jahrh. село Тесово (Тесовскій погостъ), Тѣсово, dagegen in einer den Frieden betreffenden Urkunde Тавзинъ. Cf. das село Тесово въ Вяземскомъ уѣздѣ (Акты Истор. III. 175). Akiander gebraucht in einem aus russischen Schriften gemachten Excerpt (s. Utdrag ur Ryska Annaler af Matth. Akiander. Helsingfors 1849. pag. 240) eine finnische Form «Täysinä», ohne sie indessen näher zu belegen. Vgl. noch Тесовскій ямъ in den Юридическіе Акты (p. 209) mit Ямъ Тесово bei Köppen a. a. O. Der bekannte Reisende und Freund des Olearius, Paul Fleming, (über welchen wir einen Aufsatz von Ed. Pabst zu erwarten haben), machte in «Tessavia» ein lateinisches Gedicht. Cf. Note 80.

tel waren theils offene, theils geheime. Der Ruf, den er als Reichsverweser und dann als vorwärts strebender Zar in und ausserhalb Russlands sich erworben hatte, schien sogar seinen Plänen vorzuarbeiten und ihm von selbst Organe zu deren Realisirung zuzuführen.

Unter den Personen, welche von den Ostseeprovinzen aus ihre Blicke nach der Zarenstadt richteten und dem Zaren zur Erreichung seiner Pläne die Hand bieten wollten, ragt *Konrad Bussow* hervor, dessen Anschläge man geradezu als tollkühn bezeichnen müsste, wenn man bei deren Würdigung von den politischen Verhältnissen jener Zeit und von den oben erwähnten Vorkehrungen und Unterhandlungen des Zaren abstrahiren dürfte.

»Wahrscheinlich war Bussow ein Niedersachse.« So schrieb Fr. v. Adelung (Uebersicht der Reisenden II. p. 46) in seinem ersten Aufsatze. Diese Vermuthung wurde dann durch den Titel der akademischen Handschrift zur Gewissheit erhoben. Dieser Titel, der offenbar von Bussow selbst herrührt, schliesst mit den Worten:

»*durch Conradum Bussow, des Lüne-Burgischen Fürstenthums in den Freyen bürtig.*«

Durch die gütige Vermittelung des Obristen v. Pott ist es mir gelungen, mit einem Gelehrten in Verkehr zu treten, welcher sich seit längerer Zeit mit verschiedenen Partien der Geschichte des Fürstenthums Lüneburg beschäftigt hat. F. W. Volger hat mir jedoch mitgetheilt, dass Bussow den Bearbeitern der lüneburgischen Geschichte durchaus unbekannt wäre.

Bussow hat das Unglück gehabt, nicht nur bei seinen Lebzeiten seines geistigen Eigenthums beraubt zu werden, sondern auch als Chronist in Vergessenheit zu gerathen, da man i. J. 1614 in Schweden (so wie später in Russland bis z. J. 1840) seine Chronik ausschliesslich dem Pastor Martin Beer zuschrieb. Ausserdem hat man seinen Namen so vielfach corrumpirt, dass es vor allen Dingen nöthig ist, auseinanderzusetzen, welches denn eigentlich sein wahrer Familienname war.

Entscheidend muss für uns besonders der Titel der akademischen Handschrift sein, wo deutlich *Bussow*[38]) geschrieben steht. Diese richtige Form *Bussow* (*Бусовъ* und nicht Бусовъ; s. N. 86) verräth einen slawischen Ursprung. Nun ist es auch leicht, die anderen corrumpirten Formen dieses Namens zu erklären. Gewöhnlich (s. § 5) hat man ihn *Busso*, Bycco, oder *Bussau*, Byccay genannt. Dass er selbst seinen Namen »*Busso*« geschrieben habe, möchte ich einstweilen noch bezweifeln, obgleich er auf einem Titel vorkommt, der mit den Worten beginnt: »Verwirrter Zustand« etc. In der Dresdner Handschrift nennt er an einer Stelle seinen ältesten Sohn: *Conrad Busso* und in der Petersb. Handschrift liest man unter d. J. 1601: *nachdem ich Conrad Busso;* s. Not. 71. Allein die Dresdner Handschrift kann von keinem Zeitgenossen Bussows geschrieben sein und auch der Petersburger Copist, der wahrscheinlich das Original v. J. 1617 oder mindestens eine von

38) *Postscriptum vom* 21. *Apr.* (3. *Mai*) 1851. Ich erhalte so eben durch die erprobte Gefälligkeit des Herrn Prof. Schönemann, Directors der herzogl. Bibliothek zu Wolfenbüttel, eine Abschrift von zwei (mir früher nur auszugsweise bekannten) Briefen Bussows, von denen der längere ein höchst wichtiges Document ist.

Die ersten 5 §§ meines Aufsatzes wurden vor einem Monate gedruckt. Zufällige Umstände gestatten mir nicht, in § 6 diejenigen Stellen auszuscheiden oder umzuarbeiten, welche vor dem Notezeichen 50 stehen und nun in gewisser Hinsicht eine Modification erleiden. Um den Leser aber durch meine Combinationen nicht irre zu führen, theile ich hier die für jenen Abschnitt wichtigen Stellen aus den 2 Briefen mit und bemerke zugleich, dass ich in § 7 die Frage über den Antheil M. Beers an der Chronik seines Schwiegervaters entscheiden und in § 8 (Note 86) nochmals auf die Frage über den wahren Familiennamen Bussows zurückkommen werde.

Aus dem Briefe vom 28. Dec. 1613:

«Nachdem seder Anno 1569, Ich ausserhalb Deutschlandes, in Liefflande vnd Reusslande, an Fürsten vnd Herrn Höfen, in Diensten mich auffgehalten . . .»

«Nach diesen gnediger Fürst vnd Herr, weiln Ich von Jugent auff in Fürsten vnd Herrn Diensten mich verhalten . . .»

Aus dem Briefe vom 3ten Febr. 1614:

«. . . weiln Ich in Fürsten vnd Herren Diensten, die meiste Zeit meines Lebens zugebracht . . .»

demselben abgeschriebene Copie vor sich hatte, hat sich erlaubt, hie und da den Styl des Autors zu modernisiren. Jene minder richtige Form Busso rührt offenbar davon her, dass man im Deutschen das auslautende *w* in ursprünglich slawischen Namen, wie Bredow, Malzow u. s. w. — sonderbar genug — nicht ausspricht. Jene corrumpirte deutsche Form *Bussau* aber ist nur dadurch entstanden, dass man im nördlichen Deutschland seit längerer Zeit gewohnt war, slawische Eigennamen und Ortsnamen auf *awa*, *owa* und *owo* (verkürzt *ow*) in *au* zu germanisiren, wobei man öfters an das deutsche *Aue* (= viretum, pratum) gedacht hat; allein jene slawischen Localendungen stehen selten mit dem Subst. *Aue*, *Au* in einem genetischen Zusammenhange, sondern sind grösstentheils *patronymischer* Natur. Die noch ärger corrumpirten Formen *Buss* bei dem Schweden Petrejus und Eyms (= «*Busch*»; vgl. oben § 5 die verschiedene Schreibweise des Namens eines Kaufmanns *Buss*) verdienen keine besondere Erklärung, da ihre Identität mit *Bussow* historisch sicher ist. Auf eine gleich arge Weise hat man den Namen des Barons Heinrich von Logau, der i. J. 1604 an den Hof des Grossfürsten Boris geschickt wurde, verstümmelt. S. Adelung II. p. 146.

War nun Bussow seiner Abkunft nach ein Deutscher oder ein Slawe? Diese Frage ist keine müssige, da von seiner grösseren oder geringeren Kenntniss des Slawischen die Glaubwürdigkeit mancher seiner Berichte abhängt.

Der letzte Gottesdienst in polabischer (elbslawischer) Mundart wurde im Fürstenthum Lüneburg i. J. 1751 — und zwar in Wustrow — abgehalten und die letzten Reste der slawischen Bevölkerung jenes Ländchens sind erst in unsern Tagen[39]) ausgestorben. Wenn Bussow in seiner Kindheit *stiwisch* (glinonisch-slawisch) gesprochen hätte, so würden ihm allerdings solche Jugenderinnerungen im Umgange mit Russen und Polen zu Statten gekommen sein. Aus seiner Chronik (s. spä-

39) Die Grundlosigkeit der Sage, als würde das Wendische im Lüneburgischen noch von einigen Personen gesprochen, braucht nicht mehr dargethan zu werden.

ter) geht allerdings hervor, dass er des Russischen nicht ganz unkundig war; allein die Kenntniss desselben hatte er sich wahrscheinlich wie die übrigen Deutschen der damaligen Zeit in Moskau erworben.

Um Gewissheit darüber zu erlangen, ob Bussow in dem früheren slawischen Theile des Lüneburgischen geboren wäre, wandte ich mich mit einer Frage an Herrn Volger, von dem ich im März 1851 folgende Auskunft erhielt:

«Mit dem Ausdrucke *in den Freien* bezeichnet man das Amt *Ilten*, den *südwestlichsten* Winkel des Fürstenthums Lüneburgs. Ueber die Familie Bussow findet sich, so weit meine Kunde reicht, gar keine Nachricht. Dass es keine adlige Familie dieses Namens im Fürstenthum Lüneburg gegeben hat, kann ich fast verbürgen, da gerade Forschungen über die vormaligen Ritterfamilien desselben langjährig Gegenstand meiner Bemühungen sind. Ich finde keine Spur von jenem Namen. Ich möchte glauben, dass es eines Predigers Sohn gewesen sei; aber in wenigen Tagen lässt sich darüber nichts ermitteln, da man darüber bei den verschiedenen Pfarrern jenes Amtes Nachfrage anstellen müsste. Dass Bussow Jugenderinnerungen von slawischer Sprache mit sich nach Russland gebracht habe, muss durchaus bezweifelt werden, da jenes Amt *niemals* der Wohnsitz von Wenden gewesen ist. Diese bewohnten nur die Gegend zwischen Elbe und Ilmenau [40]), den *östlichsten* Winkel des Fürstenthums.»

Da Bussow nicht im Wendenlande geboren war, so haben wir Grund zu vermuthen, dass er von einer Familie abstammte, die früher einige Meilen nördlicher oder östlicher wohnte und dann bis auf den Namen [41]) germanisirt worden war. Der verstorbene Krug hat zwar unsern Autor geradezu (s. den

40) Slawisch vielleicht Ilmenawa oder Ilmenowa. Die Benennung des Ilmensee (Ильмень озеро bei Nestor) ist schwerlich finnischen Ursprungs. Cf. П. Бутковъ in s. Оборона Лѣтописи Русской. Спб. 1840. pag. 316.

41) Cf. § 8. (Note 86).

Schluss von § 5) für einen Edelmann ausgegeben; doch diese Angabe beruht wol nur auf der Voraussetzung, dass die Schweden damals nur einem *Adligen* ein so wichtiges Amt, wie es Bussow i. J. 1601 in Liwland bekleidete, übertragen konnten oder dass der Zar Boris Godunow nur einem ausländischen *Edelmann* Landgüter schenken konnte. Wie dem auch sein möge, — bestimmte Angaben besitzen wir nicht, dass Bussow ein Edelmann war. Auf dem Titelblatt und im Texte der akademischen und der übrigen Handschriften und, wie ich bestimmt weiss, in den zwei Wolfenbüttler Briefen nennt sich unser Chronist nie *von* Bussow; doch dies würde von keiner grossen Bedeutung sein, da jenes Wörtlein in manchen deutschen Gegenden ziemlich spät in Aufnahme gekommen ist. Obgleich nun Bussow aller Wahrscheinlichkeit nach kein Edelmann war, so könnte er doch wol (s. später) das Ansehen eines solchen bei den Schweden, Russen und Polen genossen haben. In seiner Chronik verräth er selbst an mehreren Stellen, dass er der Gesinnung des Adels seiner Zeit nicht abhold war. Ja, es gäbe sogar Gründe, dem Chronisten nicht blos eine edelmännische, sondern auch eine adlige Gesinnung zuzuschreiben, wenn nicht an ihm, als *öffentlichem* Character, ein Flecken haftete, den auszulöschen selbst dem gewandtesten Lobredner kaum gelingen dürfte, es müssten denn etwa ungedruckte Documente ganz besondere Aufschlüsse über seine Handlungsweise i. J. 1601 gewähren.

Manche Schilderungen und Raisonnements, auf die wir in seiner Chronik stossen, berechtigen uns zu der Vermuthung, dass Bussow eine für seine Zeit nicht schlechte Schulbildung erhalten hatte. In der Bibel scheint er kein Fremdling, sondern sehr bewandert gewesen zu sein. Eines fanatischen Protestantismus kann man ihn gerade nicht beschuldigen und von rohen Spöttereien über fremde christliche Glaubensweisen hielt ihn wol meist sein eigener religiöser Glaube ab, dem eine gewisse Wärme nicht abzusprechen ist.

Bussow verräth ferner eine gute Bekanntschaft mit der lateinischen Literatur. Er gebraucht nicht nur gewisse Bilder, die der alten Geschichte entlehnt sind, sondern bringt auch gelegentlich nach der Mode seiner Zeit einzelne lateinische

Phrasen an. Widerliche Obscoenitäten wagte er nicht einmal deutsch, sondern nur lateinisch wiederzugeben. Ja, es ist sogar höchst wahrscheinlich, dass er im Umgange mit Schweden und besonders mit einigen polnischen Grossen sich der lateinischen Sprache zum Mittel der Verständigung bediente. Zum deutschen Schriftsteller hatte er sich aber sicher nicht ausgebildet. Sein Styl ist an vielen Stellen unbeholfen, ja roh und sprachwidrig (s. § 7).

Fragen wir nun, welche Laufbahn Bussow in seiner Jugend gewählt hatte, so müssen wir suchen auf dem Wege der Combination eine solche Frage zu beantworten. Bussow führt von den alten Autoren den Josephus und Plautus ausdrücklich[42]) an. Den Namen des Virgil citirt er zwar nicht, doch hat er aus den Bucol. (Ecloga IX. 3. 4) eine Stelle entlehnt. In dem Abschnitte nämlich, wo er als Augenzeuge von der Einäscherung Moskaus durch die Polen i. J. 1611 und der Flucht der Moskowiter aus ihren Häusern spricht, schreibt er (Cap. XX):

«Da galt das alte Kriegs-Latein, das für Alters zu Rom gesprochen war, auch

ut possessor agelli
Diceret «Haec mea sunt; veteres migrate coloni!»

Das ist: weichet aus, ihr alten Hauss-Wirthe, was ihr habt, das ist nicht mehr euer, sondern es gehöret uns zu.»

Jener Ausdruck «*Kriegs-Latein*» deutet schon darauf hin, dass wir es nicht mit einem fahrenden Sänger, sondern mit einem fahrenden Soldaten zu thun haben. Bussow war offenbar ein Reisläufer, der auch vielleicht geradezu zum Kriegshandwerk erzogen worden war. In seiner Chronik richtet er sein Augenmerk vorzugsweise auf Kriegshändel, schildert Gefechte und kriegerische Scenen auf eine lebendige Weise, bedient sich

42) Dem Plautus hat er wol auch das Adjectivum euclionisch entlehnt, was bei ihm *knausrig* bedeuten muss. Euclio spielt eine Rolle bei Plautus in seiner «Aulularia.» Das eine «Argumentum» beginnt also:

Senex avarus vix sibi credens Euclio.

häufig des Ausdrucks »*Held*« oder »*tapferer Held*«, lässt seine innere Freude durchblicken, wenn er auf einen kühn oder glücklich ausgeführten Strauss zu sprechen kommt, und nimmt hin und wieder die Miene eines Meisters an, wenn er über ein »*fein Stratagema*« eines Anführers zu berichten hat.

Aus manchen Schilderungen und Urtheilen Bussows darf man den Schluss ziehen, dass er sich schon vor seiner Ankunft im heutigen Russland im Kriegshandwerk geübt hatte. Wie so viele fahrende Kriegsknechte seiner Zeit bot er wol meist seinen Degen den Fürsten, von welchen er Ehre und gute Belohnungen zu erhalten hoffte. Zur Zeit, wo er in Russland als öffentlicher Character auftrat, gehörte er nicht mehr zu den jüngern Männern, sondern befand sich bereits im reifern Mannesalter. Er konnte daher viele Jahre vorher Beobachtungen und Erfahrungen verschiedener Art gemacht haben. Mancher Passus seines Werkes, der uns besticht oder in ihm keinen Alltagsmenschen erkennen lässt, dürfte daher auch weniger auf die Schulbank, sondern mehr auf die lehrreiche Schule des Lebens zurückzuführen sein. Zur Zeit seines Auftretens in Russland hatte sein Character schon ein festes Gepräge gewonnen.

Blieb nun Bussow seit dieser Zeit sich selbst treu? Er hat die Nachwelt selbst auf den Standpunkt hingewiesen, von welchem aus seine Handlungsweise in den russischen Wirren zu beurtheilen sei. Nicht selten hält er den Grossen der Erde und ihrer nächsten Umgebung warnende Strafpredigten [43]),

43) Bussow war übrigens ein streng monarchisch gesinnter Mann. Als solcher hegte er einen tiefen Abscheu gegen Volksaufruhr und verlangte mit Berufung auf Bathorys Wahlspruch unerbittliche Strenge gegen den grossen Haufen, den er öfters mit der ironischen Benennung: *Herr Omnis, Herr Omnis Gesinde, Herr Omnis Gesindlein* (*Gesündlein*-Gesindel) beehrt.

Die Stelle über Bathory ist so characteristisch, dass ich sie hier (aus Cap. VII.) mittheile. Sollte Bussow wirklich — so fragt man sich unwillkürlich bei der Lecture derselben — seinen Verrath an Karl dem IX. für keine ehrlose Handlung angesehen haben?

«Item nach dem Exempel Stephani Bathori, Königs in Polen, der nicht wolte hören, wenn man überweisete Verrähter verbitten wolte,

beschuldigt sie des Egoismus und des Undanks und vergisst dabei nicht, in Katastrophen, die den Einen oder Anderen traf, die gerechte Strafe des Himmels zu sehen. Diese Auffassung politischer Ereignisse und Handlungen von einem religiösen Gesichtspunkte hing überhaupt mit Bussows Weltanschauung zusammen, berechtigt uns aber noch nicht, ihn, den bald treuen bald treulosen Diener seiner Herren, der Scheinheiligkeit zu beschuldigen. Er war als Protestant in einer religiös bewegten Zeit aufgewachsen, in der man bei dem Kampfe erbitterter und fanatischer Parteien die Kluft nicht bemerkte, welche zwischen religiöser Theorie und Praxis sich aufgethan hatte. Auch Bussow, der in Moskau ein fleissiger und andächtiger Kirchgänger gewesen zu sein scheint, war in religiöser Hinsicht ein Dualist, d. h. die Theorie und die Praxis der Religion erscheint in seinen Ansichten und Handlungen nicht immer im harmonischen Bunde.

Ausser jenem religiösen Dualismus müssen wir bei der Würdigung der politischen Handlungsweise Bussows noch einige andere Umstände in Betracht ziehen. Wie sein Herz auch beschaffen gewesen sein möge, — er war ein Soldat und zwar ein Soldat des 16ten Jahrhunderts. Als solchen haben wir ihn auch nach dem Geiste zu beurtheilen, welcher die Soldatesca jener Zeit beseelte. Die Gesinnung der Treue, durch die das Ritterthum sich so sehr ausgezeichnet haben soll, war längst verschwunden. Das Söldnerwesen beruhte meist auf Miethsverträgen. Die deutschen «Landsknechte» boten, wie noch die heutigen Reisläufer der Schweiz, ihre Faust am liebsten dem, welcher sie am besten mit klingender Münze bezahlte. Ob die Sache eine gute und ehrenwerthe war, für welche sie ihr Leben in die Schanze schlugen, — das

---

sondern sagte: canis mortuus non mordet; item: fiat justitia et pereat mundus, und liess sie immer hinrichten; denn es gehet doch gemeinlich also, wer einmal ein Schelmstück ausgerichtet, der lässet es nicht dabey bleiben, sondern begehet nachdem ein viel grösseres. Darum sollen die Herren bey Zeiten wehren, so werden sie Ruhe und auch ein gut Gewissen haben, und fremder Sünden nicht theilhafftig.»

Sollte Bussow den König Bathory persönlich gekannt haben?

PS. vom 21. *April* 1851. Cf. Note 38. 63. 66.

kümmerte sie gar nicht oder sehr wenig. Bussow selbst hat Gelegenheit genommen, in seinem Werke hervorzuheben, wie in der Zeit der russischen Wirren deutsche Söldner theils auf der Seite der verschiedenen Samoswanzen, theils auf der Seite der Schweden und Polen gegen einander fochten, wie ferner die aufgeregten Moskowiter bei dem Morde des ersten Pseudodemetrius durch die unerschütterliche Treue seiner deutschen Söldner in Erstaunen gesetzt wurden.

In der Mehrzahl jener Söldner, welche während der russischen Wirren auf der Seite der verschiedenen Parteien fochten, darf man also kein klares Bewusstsein ihrer Pflicht voraussetzen; es war vielmehr nur ein Pflichtgefühl, was solche Schaaren öfters von Treubruch und von Desertion zurückhielt. Bei dem sonderbaren Wechsel des Glücks, welchen jene Parteien erfuhren, war es aber sehr natürlich, dass das militairische Ehrgefühl der deutschen Soldatesca — besonders seit dem Tode des ersten Pseudodemetrius — immer schwächer wurde. Bussow stand allerdings vermöge seiner Erziehung und Bildung über dem grossen Haufen jener Söldner; allein auch er vermochte nicht, sich den Ruf eines durchaus ehrenhaften Kriegsmannes zu erringen. Dies war auch unter den schwierigen Verhältnissen, in welchen er von 1601 bis 1611 lebte, keine leichte Sache. In seiner Chronik nämlich erscheint er zwar nicht als ein eingefleischter Deutscher; jedoch war er weit davon entfernt, ein Kosmopolit zu sein, der das Verhältniss der streitenden Nationen zu einander von einem höheren Standpunkt aus überschaut und beurtheilt hätte. Er ergriff und verfocht öfters die Sache einer Partei nach rein egoistischen Motiven, wie wir dies schon i. J. 1601 sehen, wo seine Desertion von den schwedischen Fahnen schwerlich mit den damaligen Begriffen von militairischer Ehre in Einklang gebracht werden kann.

Wann und unter welchen Verhältnissen Bussow in schwedische Dienste trat, ist unbekannt und kann vielleicht nur in Schweden [44]) ausfindig gemacht werden Im Laufe des 16ten

44) König Karl nennt unter den ihm befreundeten Fürsten Deutsch-

Jahrhunderts finden wir öfters deutsche «Völker» — wie man damals die Söldnerhaufen nannte — in schwedischem Solde. Auch in dem Kriege, in dem Bussow zum ersten Male auftritt, kämpften deutsche Fürsten mit deutschen Söldnern im Interesse der Schweden gegen die Polen. Die zweideutige Rolle, welche Bussow unter jenen Kriegern spielte, macht es nothwendig, etwas näher in die Entstehung und den Verlauf jenes folgenreichen Streites zwischen Polen und Schweden einzugehen, wobei jedoch zur Vermeidung von Episoden die lauernde Stellung fast unberührt bleiben muss, welche der Zar den streitenden Parteien gegenüber einnahm. . . .

Die Zerwürfnisse zwischen Sigismund III., König von Polen, und seinem Oheim, dem Herzoge Karl von Södermanland, hatten endlich zur Folge, dass der Reichstag zu Stockholm im J. 1599 sich gegen Sigismund, als Erben des Throns seines Grossvaters Gustav Wasa, erklärte. Sigismund herrschte damals noch als König von Polen über Liwland, als König von Schweden über Estland und Finnland. Um seinem gefährlichen Gegner mit sicherem Erfolg die Spitze bieten zu können, entschloss sich Sigismund, Estland seinem Wahlreiche, der Krone Polen, abzutreten. Dies hatte zur Folge, dass der polnische Adel — und namentlich auf dem Reichstage zu Warschau — den allmälig auflodernden Krieg gegen den Reichsverweser von Schweden zu einem Nationalkriege machte. Der Jesuitismus, der seit der Errichtung der Union in Westrussland immer kühnere Pläne gegen den Protestantismus und die russische Kirche schmiedete, schürte vollends das Feuer, rüttelte aber dadurch die Bewohner der Ostseeprovinzen auf und öffnete zugleich dem Zaren die Augen über das Verkehrte seiner eigenen Politik gegen Schweden. . . .

Noch im Sommer 1599 zog Karl, als Reichsverweser vom Reichstage ermuthigt, von Schweden aus, um das widerspen-

---

lands in einem schwedischen Document vom J. 1599 auch den Herzog von Lüneburg (von der Linie Zelle oder Harburg?).

PS. vom 21 Apr. Nach den am Schlusse von Note 38 mitgetheilten Auszügen hätte Bussow sich schon lange vor dem J. 1600 in Liwland aufgehalten. Cf. den Schluss von Note 43.

stige Finnland zu züchtigen. Gegen Ende Aug. wies Reval schon die Zumuthungen des polnisch gesinnten Georg Fahrensbach [45]) zurück und in Narwa revoltirte sogar Garnison und Bürgerschaft gegen den Statthalter des Königs Sigismund. Karl sandte darauf seinen Obristen Peter Stolpe nach Narwa, wo er im Octob. 1599 ankam.

Ernstliche Maassregeln zur Eroberung von Estland und Liwland konnte Karl erst im Laufe des J. 1600 treffen. Um Fastnacht d. J. liess er aus Finnland (über Karelien) den Rittmeister Herman von Düren (Nyenstädt [46]) pag. 106 oder H. v. Biuren nach Werwing [47]) I. pag. 463. II. 36. 42) mit 900 Pferden nach Estland aufbrechen. Im Februar 1600 schickte Peter Stolpe die deutschen Söldner, deren Lieutenant Joachim v. Grieben (Hiärn [48]) p. 381), hiess, von Narwa aus, um einstweilen einige Schlösser in Estland in Besitz zu nehmen.

Im Aug. 1600 landete Karl selbst mit einer ansehnlichen Kriegsmacht in Reval und im Octob. (Hiärn p. 382) wusste

---

45) Der «Vita illustris, ac magnifici Herois Georgii Farensbach ... quam David Hilchen .. descripsit. Zamoscii 1609.» in-4°, habe ich für meinen Zweck keine Data entnehmen können.

46) «Franz Nyenstädt's lievländische Chronik» herausgeg. von G. Tielemann im zweiten Bande der «Monumenta Livoniae antiquae. Riga und Leipzig 1839.»

47) Konung Sigismunds och Konung Carl den IX:des Historier, ... sammanskrefna af Jonas Werwing och nu af des handskrift i athment Tryck med korta Anmärckningar ... utgifna af Anders Anton von Stiernman. Stockholm 1746 — 47.

48) «Thomae Hiärn's Ehst-, Lyf- und Lettlaendische Geschichte» ... Herausg... von C. E. Napiersky im 1sten Bande der «Monumenta Livoniae antiquae. Riga und Leipzig 1835.» Werwing (I. 465) nennt in Finnland i. J. 1599 einen Jochim Grewe.

Ich habe mich öfters auf Hiärn (dessen Name nach der schwedischen Aussprache Järn lautet) berufen, weil er eine Menge von gedruckten und ungedruckten Quellen benutzt hat. An einigen Stellen hängt er von Thuanus (s. unten Note 52) ab, welcher (p. 996. F.) seine Nachrichten über den schwedischen Krieg von 1600 — 1601 «ex relatione ab homine harum rerum inspectore Germanice scripta et mihi a fide dignis communicata» schöpfte.

er sich Pernaus zu bemächtigen. Das Schloss *Kirrumpäi* (zwischen Dorpat und Weick) ergab sich (Hiärn p. 383. Nyenstädt p. 106) im December 1600. «Ein Gleiches thaten auch die auff *Marienburg*», welches heute nur ein grosses lettisches Kirchdorf ist.

Nachdem Hiärn die Einnahme Kirrumpäs berichtet hat, fährt er (pag. 383) fort: «Darauf galt es Dörpat», welches Karl gegen Weihnachten des J. 1600 belagerte und nach wenigen Tagen d. h. in den ersten Tagen des Januar 1601 [49]) gewann. «Nach diesem (Nyenstädt p. 106) brauchte er kein Geschütz mehr vor keinen Heussern als Wolmar, Treyden vnd *Neuhaus*, die andern ergaben sich alle bis auff Kockenhausen.»

49) Ich kenne keine specielle Untersuchung über den Verlauf des schwed.-poln. Krieges von 1600 — 1601 und muss mich daher an die mir zu Gebote stehenden Quellen halten. In Betreff der Eroberung Dorpats meldet Thuanus (p. 997. F.) nur, dass «Xbri mense Sueci ad Torpatum omnem vim vertunt.» Nyenstädt p. 106: «Der Hertzog Carl aber zog gegen Weihnachten vor Dörpt, gewann es ... Dieses geschahe Anno 1600 den 27. December.» Nach Hiärn (p. 383) musste sich Dorpat «nach vierwochiger Belagerung, im Januario ergeben.» Nach dem späteren Compilator Kelch (p. 166) liess Karl «nach Verfliessung des Weynachts-Festes dergestalt auf die Stadt Dorpat Feuer geben, dass die Belagerten sich den 1. Januarii des 1601. Jahrs ergaben.» Nach Werwing (II. 32) wurde Dorpat von Gyllenhjelm (cf. Fryxell V. pag. 4 und die folgende Note 50) am Weihnachtstage stark beschossen.

Jene Data sind theils nach dem alten, theils nach dem neuen Calender zu berechnen, was einige Compilatoren nicht begriffen haben. Gadebusch (Livl. Jahrb. II. p. 224 — 228. 240) giebt einige Nachrichten, die zur richtigen chronologischen Bestimmung der Ereignisse in den Jahren 1600 und 1601 dienen. Er führt (p. 240. Cf. p. 226. 227) eine Stelle aus dem Rathsprotocoll vom 3. Januar 1601 an: «Anno 1600 die 27 Decembr. alten Calenders. Ist der Hertzogk Carol nach Mittage vmb ein Uhr in die Stadt komen, vnd werden alle Acten ... vor dieser Zeit bis numero nach dem Newen Calender geschrieben, hinforth aber findet man alles nach dem alten Calender.» Pag. 228 bei Gadeb. «Es legete der Rath und die Bürgerschaft am 29sten Christmonates dem Herzoge in Person den Huldigungseid ab.» Auch hat schon Gadebusch (p. 240) bemerkt, dass der 27. Dec. alten Calenders auf den 6ten Januar 1601 fällt.

Bei der Belägerung von Dorpat war auch Karls natürlicher Sohn, Karl Gyllenhjelm [50]), zugegen gewesen, welcher am (alten?? s. Werwing II. 82) Weihnachtsfeiertage das Geschütz gegen die Stadt spielen liess. Er wurde nun von seinem Vater beauftragt, gegen einige feindliche Schlösser zu ziehen.

> «Denen Polacken und Litthauern, welche sich zu huldigen geweigert, dennoch aber die Stadt [51]) nicht verlassen hatten, wurde auferleget, dass sie das grobe Geschütz von Dorpat nach *Neuhausen* ziehen musten.»

Nyenstädt meldet nicht, ob Gyllenhjelm direct von Dorpat oder von einem anderen Orte nach der russischen Gränze aufbrach. Seite 107 schreibt er:

> «Carl Carlson ward voran geschicket, *Neuhaus* zu beschiessen, welches sich zwar wohl [52]) gehalten, aber endlich ergeben müssen.

---

50) Fryxell (Berättelser ur Swenska Historien. V^{te} Delen. Stockh. 1831. p. 4.) führt einen $3^1/_2$ Bogen starken handschriftlichen Bericht über den liwländischen Krieg, besonders so weit Gyllenhjelm an ihm Theil nahm, an. Dieser Bericht geht indessen nur bis auf die Eroberung Dorpats, rührt aber vielleicht zum Theil von Gyllenhjelm selbst her.

Gyllenhjelm verfasste eine Autobiographie in schwedischen Versen unter dem Titel: «Nosce te ipsum», die in Upsala (nach dem «Biographiskt Lexicon öfwer namnkunnige Swenska män.» Femte Bandet. Upsala 1839) i. J. 1644, nach Reckes und Napierskys liwländ. Schriftstellerlexicon (II. p. 157) schon i. J. 1635 gedruckt wurde.

Handschriftlich existirt von ihm im schwedischen Reichsarchiv eine «Continuatio om Hertig Carls andra infall uti Finland 1599», ferner eine «Ulterior relationis continuatio de pugna ad Kokenhusium, commissa et obsidione Wollmarensi» (35 Seiten in fol.).

51) Dorpat. — Die obige Stelle habe ich der S. 228 der «Livländ. Jahrbücher von Gadebusch, zweyter Theil. Riga 1781.» entlehnt, der seinerseits als Quelle citirt: «Rathsprot. 1601. Sahmen Alt. Dörpat, S. 211.»

52) In Thvani (s. Note 48) historiarum svi temporis. Tomus V. MDCXX. liest man p. 996. E. «Sex mensium spatio, hoc est, a Vtili *vsque ad* anni MDCI Februarium tota fere Liuonia sub Caroli

Darnach ist Carlson fortgerücket auff Smilten, Arle, Berson, *Sesswegen*, Creutzburg, Schwanenburg, Marienhausen, Lutzen, *Rositen*, Laudon, Ronnenburg, Jürgensburg, Nietau, Lemburg, Rodenpois, Sontzel, welche sich alle ohne einigen Schwerdtschlag ergaben. Endlich ist er auff Kockenhausen mit der besten Macht gerücket.»

Für den vorliegenden Zweck ist es nothwendig, den Monat ausfindig zu machen, in welchem *Neuhaus* eingenommen wurde, wo Busow fast 3 Monate Commandant war. Es versteht sich eigentlich von selbst, dass Gyllenhjelm nicht persönlich bei der Einnahme eines jeden der genannten Schlösser zugegen war, sondern einzelne Abtheilungen gegen *verschiedene* Schlösser ausschickte, was auch Hiärn, der übrigens über den Aufenthalt des Herzogs Karl schlecht unterrichtet ist, in Betreff von *Rositen* und *Sesswegen* (beide im lettischen Theile von Livland) ausdrücklich[53]) meldet. Da nun Busow fast ein Vierteljahr Commandant (s. den Text zu Note 71) von Neuhaus war und nach einem officiellen Document am 23sten April (alten Styls) in Marienburg commandirte, so ist es wol ziemlich wahrscheinlich, dass Neuhaus spätestens im Februar 1601 eingenommen wurde.

Hiärn theilt nur kurze Nachrichten über die Eroberungen der Schweden in den ersten drei Monaten des J. 1601 mit, gedenkt der Einnahme von Cremon, Sewold, Rositens und Sesswegens und fährt dann (p. 384) fort:

«Nachdem belagerte Hertzog Carl[54]) *Kokenhausen*, und stürmete die Stadt den 1. Apr. zum ersten mahl . . . Des

---

[illegible]
imperium concessit; non tam suorum virtute, quam Polonorum dominandi impotentia et ignavia, solis ad Duinam oppidis et arcibus exceptis, Duna-munda, Riga, Kokenhausena, Souenbarga [Schwanenburg nach Gadebusch] et aliis in Moscico limite positis.» Unter den letzteren Schlössern könnte z. B. Neuhaus gemeint sein.

Diese Stelle haben spätere Compilatoren, wie z. B. Loccenius, ungeschickt benutzt.

53) Nach ihm (pag. 384) ergaben sich diese beiden Schlösser den Livländern »*Otto von Vietinghoff* und Fabian von Tiesenhausen.«

54) Soll wol heissen: Karl Gyllenhjelm. Nyenstädt (p. 107; cf.

folgenden Tages stand die Stadt in einem Sturm erobert. Die Polen flohen ins Schloss.»

Herzog Karl schenkte der Versicherung zweier Männer Glauben, dass die Polen vor dem Jakobitage mit keiner neuen Armee in Liwland einbrechen würden, vertheilte seine Armee und beurlaubte sogar einzelne Abtheilungen derselben [55]). Der glückliche Eroberer hatte sich aber verrechnet. Der polnische Grosskanzler Zamojski [56]) rückte allerdings erst im Sept. 1601 in Liwland ein; allein einzelne polnische und zum Theil von litauischen Grossen geführte Abtheilungen beunruhigten die Schweden schon mit Beginn des Frühjahrs. Im

---

Werwing p. 34. 35.) berichtet, dass Herzog Karl nach Kokenhausen kam, als die Stadt schon von seinem Sohne eingenommen war und das Schloss eben belagert wurde. Gadebusch (Jahrb. II. 250) bemerkt, dass Karl am 4ten März zu Anfang der Stadt Dorpat eine Resolution ertheilte. In den «Handlingar rörande Scandinaviens Historia» und in «Dela Gardiska Archivet» finden sich verhältnissmässig wenige Documente, welche die Geschichte Karl des IX. betreffen.

Thuanus berichtet (p. 998. C.) hinsichtlich Kokenhausens: «Tridenia capta, inde Resittum ducitur ..; locum [Resittum] Carolo tradunt; hoc successu ad Kokenhausum exercitu Martio castra posita .... XI Kalend. April. oppugnatio toto viribus a Carolo facta .... postridie altera oppugnatione vrbs capta, Polonis in arcem se recipientibus.» Hiervon hängt auch hier von Thuanus zum Theil ab.

55) Thuanus p. 998. E. «Tandem remittente frigore et glacie soluta Carolus ab obsidione [sc. arcis] discedit, ... distributis per alia praesidia copiis, quibusdam etiam dimissis» etc.

56) Der bekannte Heidenstein hat in lat. Sprache eine Biographie von Zamojski verfasst, die einst im MS. in der Załuskischen Bibliothek aufbewahrt wurde. Ich habe indessen bis jetzt hier weder dieselbe noch die von Dobrowolski herausgegebene polnische Uebersetzung auffinden können. Im 3ten Bande der «Żywia sławnych Polaków» (Wydanie nowe Jana Nep. Bobrowicza. W Lips. 1837) steht allerdings p. 1 — 169 ein Życie Jana Zamojskiego przez Fr. Dobrowolskiego; allein ich finde (cf. p. 155. 159. 169), dass dieses nicht das Werk Heidensteins ist, welches Naruszewicz in seiner mühsamen J. K. Chodkiewicza (im 1sten Bande jener Leipziger Ausgabe) benutzt und dem er chronologische Data entlehnt hat. Uebrigens habe ich die Ueberzeugung gewonnen, dass die polnischen Quellen

Mai [57]) wurde die schwedische Besatzung in der Stadt Kokenhusen schon belagert und Gyllenhjelm erlitt darauf (wol im Juni) bei *Erlaa* eine Niederlage. «Die Pohlen verheereten darnach das gantze Land daherumb mit Mord und Brand.» Gyllenhjelm wurde Mitte Juni [58]) abermals vor *Kokenhausen* geschlagen, dessen schwedische Besatzung bald darauf capitulirte. Die Sieger drangen von der Düna her immer weiter vor.

Herzog Karl verweilte damals noch in Estland. Von Reval ging er endlich nach Pernau, wo im Juli (Hiärn p. 389) «ein woll versuchter Kriegs-Mann», Graf Johann von Nassau-Dillenburg [59]) mit Empfehlungsbriefen des Kurfürsten von der Pfalz (Karls Schwager) zu ihm kam. Am 4. Aug. (s. Werwing II. 44) wurde Nassau zum Feldherrn über die ganze schwedische Armee in Livland ernannt und als solcher zog er nun mit

---

wenig Ausbeute für die Geschichte des Krieges *während des Winters* 1600 — 1601 geben.

Den «Obraz wieku panowania Zygmunta IIIgo, zawierający opis osób żyjących pod Jego panowaniem... przez Fr. Siarczyńskiego. W Lwowie 1828.» 2 Th. habe ich nicht zur Hand.

57) Nach Hiärn p. 387 seit dem 20. Mai; Thuanus (p. 999. D.): «et XIIII Kalend. Junias vrbs obsessa.» Hiärn wird nicht ohne Grund jenes obige Datum gewählt haben.

58) Nach Hiärn p. 388; Thuanus p. 1000. B.; Gadebusch p. 252; Naruszewicz p. 69 giebt keinen bestimmten Tag des Juni an, beruft sich aber auf Heidenstein und Thuanus.

59) Es ist Johann der Mittlere, der Stifter der Linie Siegen, welcher i. J. 1623 starb. Von ihm existirt handschriftlich in Schweden (nach Stiernmann in der Vorrede zu Werwing) eine Relation über den schwedischen Krieg vom 12. Juli 1601 bis zum 20. Juni 1602, welche 55 Folioseiten stark sein soll. Vgl. über ihn Werwing II. 44, der von einer «deutschen Registratur» spricht.

Ob in seiner Relation von Bussow die Rede ist, möchte ich vorläufig noch bezweifeln, da dieser kaum einige Wochen unter ihm gestanden haben kann.

Ausserdem citirt Stiernmann a. a. O. noch ein Werk unter dem Titel: «Jöran Jacobsson Gölfverpatrons korta och enfaldiga Relation om det Polniska, Ryssländiska och Danska krigshandlingar, som skedde äro i Konung Carl den IXdes tid.»

Karl [illegible] seine Sache eine immer schlechtere Wendung nahm, im November wieder nach Schweden ab. Erst nach seiner Abreise gewannen die Polen unter andern *Marienburg* und *Neuhaus* wieder, etwa im Januar, spätestens im Februar 1602 [60].

Ausser dem Grafen von Nassau diente im schwedischen Heere noch der Herzog Johann Adolf von Holstein-Gottorp, welcher aber schon i. J. 1600 mit seinem Schwager Karl nach Livland gekommen zu sein scheint. Noch ein dritter deutscher Fürst nahm an jenem polnisch-schwedischen Kriege Antheil. Es war dies der junge Herzog Friedrich (Sohn des regierenden Herzogs Otto des Jüngeren von Lüneburg-Harburg), welcher wahrscheinlich erst im Laufe des Sommers 1601 in Karls Dienste trat und in einem Alter von 27 Jahren den Heldentod in der blutigen Schlacht bei Kirchholm i. J. 1605 starb. Das jetzige hannöversche Amt Ilten, in welchem Bussow geboren war, gehörte schwerlich i. J. 1600 zu den Besitzungen der Harburger Linie des Fürstenhauses Lüneburg. Auch hat Bussow wahrscheinlich keine Gelegenheit gehabt, jenen Herzog Friedrich [61] i. J. 1601 persönlich kennen zu lernen.

---

60) Da urkundliche Berichte über diese Ereignisse mir nicht zur Hand sind, so verweise ich auf die gerade im vorliegenden Falle nicht genau chronologisch geordneten Angaben von Thuanus (1607. 1608. D.), womit man noch Hiärn (p. 392) und Nyenstädt (p. 110) vergleichen kann. Kelch (p. 470) vermengt die Begebenheiten.

Wolmar wurde am 8. Dec. 1601 (s. Tielemans Note zu Nyenstädt, p. 110) von den Polen erobert. Naruszewicz p. 73 giebt nach Heidensteins Leben des Zamojski den 18. Dec. an und Dionysius Fabricius (im 2ten Bande der Scriptores Rerum Livonicarum. Riga 1848, p. 493) lässt es gar erst «in die Epiphaniarum» erobert werden.

61) Da ich früher vermuthete, Bussow wäre im Gefolge jenes Friedrichs nach Schweden gekommen, so habe ich mehrere Notizen aus livländischen, schwedischen, polnischen u. a. Quellen über diesen Fürsten gesammelt, die ich indessen der Gesellschaft für die Geschichte der Ostseeprovinzen in Riga zur Veröffentlichung übergeben werde.

Wann und wie Bussow in schwedische Dienste trat, lässt sich einstweilen noch nicht genau ermitteln. Nach seiner eigenen Aussage (in dem Briefe an den Herzog Friedrich Ulrich von Braunschweig-Wolfenbüttel; s. den Schluss von Note 38) war Bussow i. J. 1569 nach Livland gekommen und hatte dann an den Höfen von Fürsten und Herren [62]) sich aufgehalten. Die Namen der Fürsten und Herren, in deren «Diensten» er «die meiste Zeit» seines Lebens zugebracht hatte, giebt er in keinem der beiden Briefe an, so dass wir über seine Amtsthätigkeit von d. J. 1569 — 1600 im Unklaren bleiben. In diesem Zeitraum wechselten Livland und Estland ihre Herren oft genug. Ob Bussow vor d. J. 1600 ein Hofamt bekleidete, lässt sich nicht mit Bestimmtheit aus den Briefen entnehmen, die übrigens auch die früher von mir aufgestellte Ansicht nicht widerlegen, dass Bussow seinem Handwerk nach ein Soldat war und als Officier vor d. J. 1600 sich Erfahrungen im Kriegswesen erworben hatte. Nicht unwahrscheinlich ist es, dass er zu den warmen Anhängern [63]) des ritterlich gesinnten Königs Stephan Bathory (reg. von 1575 — 1586) gehörte, der i. J. 1582 selbst nach Riga kam und Livland wieder dem Zaren abrang. In Livland scheint auch Bussow, der i. J. 1617 in einem Alter von mehr als 50 oder 60 Jahren starb, sich verheirathet zu haben.

Eine Stelle, die sich am Schlusse der Dresdner Handschrift befindet und in dem Moskauer wie Petersburger M8. (§ 7) fehlt, deutet darauf hin, dass Bussow Livländer von Ver-

---

Ob Bussow in den Jahren 1569 — 1600 mit Lüneburgern, die eine historische Rolle gespielt haben, in Berührung kam, muss dahingestellt bleiben. Balthasar Russow gedenkt unter dem J. 1560 eines Lüneburgers Namens Dyderick Behr (einer vam Adel vth dem Lande tho Lünenborch), welcher von Friedrich II. von Dänemark, dem Bauder des Herzogs Magnus, nach Moskau geschickt wurde. — Auch der Dr. Jakob Godemann, welcher als Vicesyndicus von Rigd i. J. 1600 den David Hilchen anklagte, war ein Lüneburger.

62) «Von Jugend auff», heisst es an einer Stelle. Zu den «Herren» im Gegensatz der «Fürsten» rechnet er wol den reben Pseudodemetrius II.

63) Cf. Not. 43.

wandten hatte. Er schliesst nämlich seinen summarischen Bericht mit Wünschen und Gebeten für die Wiederherstellung der Ruhe in Russland unter Michael Feodorowitsch

«zu sonderlichen Troste und Erfreuung aller daselbst im Lande wohnenden, und in diesen schweren Kriegen noch übergebliebenen armen Christen, unter denen ich — so fährt er in der Dresdner Handschrift fort — leider! auch noch meinen ältesten Sohn, Conradus Buss genannt, und etliche andere beschwägerte Freunde, die aus Liefland, wie oben gedacht, bey des Kayserß Boriss Pfedrowitz Regierung dahinein gekommen, habe»

Die Flucht jener Livländer schildert er in Cap. II:

«Am 4. Octobris dieses Jahres [1601] erzeigte er [Boris] den vertriebenen Liefländern auch seine Gnade und Mildigkeit.

«Dann nachdem Hertzog Carolus in Schweden in diesem Jahr fast das gantze Liefland von der Cron Polen einahm und unter sich, nach der Cron Schweden, bezwang, auch Adel und Unadel, so daselbst unter der Cron Polen seshaft, (wie die von ihrem Herrn, dem König in Polen, unbeschützet verlassen), in der Cron Schweden und seinem Eyd brachte, die Polen aber, wie sie hernacher ins Feld kommen, ihm Widerstand thaten, unter Erlaa, Kocken-Hausen und andern Ohrten, zu etlichen Mahlen obsiegten, die verlohrne Schlösser und Städte wiederum recuperirten und einnahmen, und also das Glück dem Carolo den Rücken zuwandte [64]), wusten die guten Leute, (die er dabevor in seinen und der Cron

64) Später, wo Buseow meldet, dass die Livländer in ihrem Lager bei dem russischen Kloster Petschory sich beriethen, ob sie der Einladung des Zaren nach Moskau folgen sollten, heisst es: «Einer bedachte dieses, der ander sie anders. In Liefland hätten sie bey den Polen keinen Platz; Hertzog Carolus könnte sie auch nicht mehr schützen, weilen die Polen die Schlösser und Städte nach dem Hand. recuperirten.»

Schweden Eyd bezwungen), nichtz wo sie bleiben solten, musten ihren Hof und Güter stehen lassen und für den Polen mit Weib und Kinder davon ziehen, wolten gerne auf die Schlösser weichen, die Carolus noch inne hatte, aber weilen Sesswegen etc. (S. die Fortsetzung unten. Text zu Note 70.)

In seiner Chronik gebraucht Bussow nach der früheren Weise «Liwland» in einem umfassenden Sinne, so dass er nicht nur das heutige Estland, sondern auch Narwa dazu rechnet. In der Stelle aber, wo er (in Cap. II.) die Flucht von 35 Liwländern nach Russland i. J. 1601 beschreibt, kann nur von dem an die Düna stossenden Theile des heutigen Liwlands die Rede sein, wie auch daraus hervorgeht, dass die flüchtigen Adligen «Lattuschen» d. h. Letten[65]) bei sich hatten. Das verwandtschaftliche Verhältniss, welches zwischen Bussow und einigen der erwähnten Liwländer bestand, kann nur zum Theil während seines ersten Aufenthaltes in Moskau geknüpft worden sein, wenn es auch immer dunkel bleibt, wann und wie und woher zunächst seine Familie nach Moskau kam.

Aus dem Umstande, dass Bussows «beschwägerte Freunde» i. J. 1601 im Lettenlande ansässig waren, darf man mit ziemlicher Wahrscheinlichkeit schliessen, dass er selbst in früheren Jahren sich dort aufgehalten hatte, wie er auch i. J. 1611

65) Латыши = Letten. Uebrigens bemerke ich, dass ich in mehreren russischen Documenten aus jener Zeit Латыши auch von Esten und von Finnen um Wiburg gebraucht gefunden habe. Um Erlaa, Kokenhausen, Sesswegen und Marienburg spricht man lettisch, um Kirrumpä und Neuhaus aber estnisch.

Jener «Detlof von Tiesenhausen», der als ein beredter Mann bei der Audienz vor dem Zaren im Dec. 1601 das Wort führte, dürfte nach der Vermuthung zweier Gelehrten (s. oben Note 28) nicht der Detlev von Erlaa, sondern der Detlev von Odensee gewesen sein. Schon vor Dalin hatte Stiernman in einer Anm. zu Werwing (II. 35. 37. 39) in Betreff Detlevs von Erlaa gemeldet: «Detlof von Tiesenhausen wurde später vom König Gustav Adolf verordnet zum Statthalter auf Jamo Jahr 1614, war Schwager des früher genannten Schrapffer.»

zunächst nach Riga flüchtete. Ob er noch in dieser Stadt die Bekanntschaft des schwedischen Herzogs Gustav Eriksson gemacht hat, welchen Boris i. J. 1599 (Cap. II) zu sich lockte, ist ungewiss. Bussow meldet aber von ihm unter d. J. 1599, dass er «itzo zu Riga in Liefland mit gar wenig Diener sich aufhielt» und dass er von da nach Moskau ging. Mit einem rigaischen Kaufmanne, Bernd Hoper (Cap. VIII), reiste Bussow i. J. 1606 von Moskau nach Uglitsch ab. Auch darf noch in Anschlag gebracht werden, dass Stephan Bathory, dessen Bussow als seines ehemaligen Dienstherrn an einer Stelle[66]) zu gedenken scheint, erst i. J. 1582 die Städte Wolmar, Dorpat, Fellin, nicht aber Reval und Narwa in Besitz nahm, welche sich die Schweden angeeignet hatten.

Kurlands und seiner Herzoge gedenkt Bussow nirgends. Auch ist kein Grund zu der Annahme vorhanden, dass er dem sog. Könige Magnus diente, welcher i. J. 1577 den Zaren für immer verliess und sich nach Semgallen zurückzog. In Bussows Briefe ist auch von keinem Aufenthalte in Schweden oder Finnland die Rede. Da er aber, wie viele gleichzeitige Autoren «Liwland» noch in einem weiteren Sinne nahm, so kommt man auf die Vermuthung, dass er auch in dem jetzi-

66) S. oben Note 43 und 63. An einer anderen Stelle, wo er nämlich (Cap. XX) als Augenzeuge den Aufstand der Moskauer gegen die polnische Besatzung und die dadurch verursachte Einäscherung der Stadt beschreibt, stellt er eine Vergleichung zwischen dem früheren Unglück Liwlands und dem späteren Unglück Russlands an: «Für etlichen Jahren haben sie an den Teutschen in Liefland mit Rauben, Morden, Brennen, Sieden und Braten, mit Schändung und Verführung der Frauen und Jung-Frauen, ihre Tyranney gräulich genug geübet. Solches ist ihnen nun hundertfältig vergolten und bezahlet worden. Haben sie 100000 Gulden Wehrt aus Liefland geführet, so seynd ihnen dagegen mehr als 100 Tonnen Goldes wieder genommen. Die wenig Teutsche gefangene Frauen und Jung-Frauen, die sie übel tractiret und aus Liefland nach der Moscau geschleppet, seynd nicht zu vergleichen der grossen Anzahl so vieler Tausenden ihrer Frauen und Jung-Frauen, die von den Polen geschändet und verführet. Der Schade, so in Russland mit Brennen geschehen, ist so gross, dass man auf die verwüsteten Oerter wohl 4 oder 5 Liefland setzen könte.»

gen Gouvernement Estland sich aufgehalten habe. Obgleich dies Bussow selbst nirgends ausdrücklich sagt, so lässt es sich doch fast bis zur Evidenz darthun. Die Schwierigkeit besteht nur darin, den Zeitpunkt zu bestimmen, wann er zu den Schweden und namentlich zu Karl dem IX. in ein Dienstverhältniss trat.

Die Schweden hatten schon i. J. 1561 sich Revals und mehrerer Striche Estlands bemächtigt und wurden dann in einen mehr als zwanzigjährigen Krieg mit Russland verwickelt, das von 1578 an — also zur Zeit Bathorys — von Polen und Schweden mit gemeinschaftlichen Kräften bekämpft wurde. Später erhob Polen Ansprüche auf ganz Estland, weil es ihm i. J. 1562 bei der Auflösung des Herrmeisterstaates zugestanden worden war. Als i. J. 1587 die Wahl Sigismunds, des Sohnes Johann des III., zum Könige von Polen erfolgte, wurde polnischer Seits bereits die Bedingung gestellt, dass Estland mit Polen vereinigt werden sollte. Sigismund d. III. zögerte aber selbst dann noch diese Bedingung zu erfüllen, nachdem er 1592 in Schweden zum Erben des Reichs proclamirt worden war. Einige Jahre später aber war Estland der eigentliche Zankapfel zwischen Polen und Schweden geworden.

Noch vor dem Regierungsantritt Sigismunds in Schweden war Herzog Karl — und zwar i. J. 1571 — mit der Regierung der schwedischen Besitzungen in Estland beauftragt worden. Das zog indessen keine Folgen nach sich. Als aber i. J. 1590 der schwedische Feldherr Karl Horn Iwangorod oder das russische Narwa dem Zaren überlassen musste, um nur das schwedische Narwa zu retten, kam Karl selbst auf kurze Zeit nach Reval und seinen Bemühungen gelang es endlich, dass i. J. 1595 im Frieden zu Tessowo (s. Note 37) Narwa und die übrigen Besitzungen in Estland den Schweden vom Zaren zugestanden wurden, der im Besitze von Ingermannland oder Karelien blieb.

In den Handschriften der zweiten, nicht aber in denen der ersten und dritten Redaction kommt eine Stelle vor, welche sich auf jenen i. J. 1595 beendigten schwedisch-russischen Krieg bezieht. Da, wo Bussow nämlich in Cap. II. der Petersb. Handschrift unter dem J. 1599 berichtet, dass Boris den ver-

triebenen Prinzen Gustav Eriksson aufgefordert habe, mit einer russischen Armee «sich an seine treulose Schweden [zu] machen, sein Leyd an ihnen [zu] rächen», steht nach dem Worte «*treulose*» in der Dresdn. Handschrift folgender Zusatz:

«wie die Moscowiter aus sonderlichen gegen die Schwedischen Völker gefassten Hass, dieselbigen also nennten, darum, dass ihnen von der löblichen Cron Schweden durch vielfältige Kriege trefflicher [67]) Schade zugefüget.»

Es wäre mehr als gewagt, aus diesem Zwischensatze den Schluss zu ziehen, dass Bussow in einem dieser Feldzüge auf der Seite der Schweden kämpfte. Es wäre aber doch denkbar, dass er zur Zeit der Invasion Karls in Estland und Livland (i. J. 1599 und 1600) im Dienste Sigismund des III. stand und dass er, gleich vielen estländischen und liwländischen Adligen, von diesem [68]) abfiel und zum Herzoge Karl überging. Diesem scheint auf den ersten Blick eine Stelle zu widersprechen, in welcher (s. Note 71) Bussow dem Liwländer Otto von Vietinghof einen Vorwurf darüber macht, zuerst dem Könige Sigismund und dann wieder dem Herzoge Karl untreu geworden zu sein; allein dieses Moralisiren wird uns nicht allzusehr befremden, wenn wir in Erwägung ziehen, dass Bussow i. J. 1601 selbst an Karl zum Verräther wurde und dass es ihm bei der Einschaltung gewisser Personalien in die zweite Redaction seiner Chronik vielleicht darauf ankam, seine «wenige Person» als eine besonders treue und ergebene erscheinen zu lassen.

Auf welche Weise aber auch Bussow in schwedische Dienste getreten sein möge, — aus seiner Chronik lässt sich

---

67) Eine gewisse Pietät gegen die Schweden, als seine früheren tapferen Cameraden i. J. 1601, zeigt Bussow auch in späteren Abschnitten seines Werks.

68) In polnischen Tagebüchern und Berichten über die Kriegsereignisse von 1600 — 1611 habe ich, so weit sie mir hier zugänglich sind, vergebens Aufschlüsse über Bussow gesucht. Wie schon Note 56 erwähnt wurde, so werden die polnischen Quellen über den Krieg in Estland und Livland erst seit der Mitte des J. 1601 umständlicher.

zunächst nur schliessen, dass er sich in Narwa zu einer Zeit aufhielt, wo der die beiden Städte »Narwa« trennende Fluss wieder die Gränze zwischen Russland und dem Schwedenreiche bildete. Dies war de facto seit 1590 und de jure seit 1595 der Fall.

Am Schlusse des XX. und letzten Capitels der akademischen Handschrift, welche ich die letzte Redaction seiner Chronik nenne, steht eine in dem Cd. Mosquensis noch fehlende Stelle, die hier der Beachtung werth ist. Er berichtet nämlich, dass die Moskowiter (d. h. zunächst nur die Nowgoroder in ihren Unterhandlungen mit den Schweden i. J. 1611) eingegangen wären auf die Abtretung

> »folgender sechs gewaltiger Vestungen, Kexholm, Nöhteburg, Capurium, Jammogrod, Affto und Iwanogrod, (welches die Russische Narva genennet wird, und gegen der Teutschen Narva in Liefland jenseits des Stroms, die Narvische Beche genannt, die des Ohrts auf etliche Meile zwischen Reussland und Liefland die Scheidung ist, directe und gerade über belegen, samt dem gantzen dahin gehörigen Grossfürstenthum Carelen) . . .«

Diese Beschreibung der Lage jener zwei Narwa genannten Städte, welche auch in kürzerer Fassung noch an einigen anderen Stellen seiner Chronik vorkommt, beruht schwerlich auf blossem Hörensagen, sondern wol eher auf lebendiger Anschauung. Es wird dies um so wahrscheinlicher, wenn wir in Betracht ziehen, dass Bussow von dem Schweden Petrejus geradezu eines geheimen Einverständnisses angeklagt wird, welches er im Interesse des Zaren mit Bewohnern Narwas um jene Zeit (d. h. spätestens i. J. 1601) angezettelt hatte, und dass er selbst (Not. 73) sich bei dem Zaren auf einen russischen Kaufmann berief, der allerdings in jener Zeit öfters von Iwangorod nach Narwa ging. Zur richtigen Würdigung der harten Anklage, welche Petrejus über Bussow verhängt hat, müssen wir Bussows Stellung näher betrachten, welche er während jenes polnisch-schwedischen Krieges von 1600 bis 1601 einnahm.

frühestens also seit dem Ende Januar (neuen Styls) und spätestens bis Mitte April (alten Styls), wo er nach dem Schreiben des Pskow'schen Wojewoden Golizyn schon in Marienburg commandirte. Ob diese Wahrscheinlichkeitsrechnung in ungedruckten schwedischen Quellen (s. Note 50 und 59) ihre Bestätigung finden wird, muss dahingestellt bleiben.

Wann trat aber Bussow sein Amt als *Revisor* an und worin bestand dasselbe? Selbst wenn auch Bussow schon unter den ersten Truppenabtheilungen, welche im Namen Karls im Frühjahr 1600 (s. Note 48) ins Feld rückten, gewesen sein sollte, so kann seine Thätigkeit als Revisor frühestens im folgenden Herbste begonnen haben. Nach Bussows eigenen Aussagen, die auch hierin mit anderen Quellen übereinstimmen,

> nahm Hertzog Carolus in Schweden in diesem Jahr [1601] fast das gantze Liefland von der Cron Polen ein und bezwang [es] unter sich, nach der Cron Schweden . . .

Ob das Bedürfniss eines »*Revisors über alle der Cron Polen abgedrungene Länder, Schlösser und Städte*« sich vor oder nach der Einnahme von Dorpat zeigte, ist noch nicht bekannt. Wenn er auch erst dieses Hauptamt in der ersten Hälfte des J. 1601 angetreten haben sollte, so müsste er doch daneben noch eine zweite Stelle, nämlich die eines Commandanten (von Neuhaus und dann von Marienburg) bekleidet haben.

Auf dem Titel einiger Handschriften (wahrscheinlich der mittleren Redaction; s. Note 69) wird Bussow Revisor oder *Intendant* genannt. Ein Gelehrter (s. Note 28) meinte: »Conrad Bussaus amtliche Stellung wird der eines Administrators und Commissair ordinateur der neuern Zeit in militairisch occupirten Ländern entsprochen haben.« Ich gestehe, dass ich mir noch keinen klaren Begriff von diesem Revisoramte machen kann. Die livländischen Chroniken erwähnen verschiedene Männer, welchen die Verwaltung des Landes und des Kriegswesens von Karl anvertraut wurde. Nimmt man den Ausdruck »Revisor« buchstäblich, so hätte Bussow »alle der Cron Polen abgedrungenen Länder, Schlösser und Städte« zu revidiren gehabt. Wahrscheinlich inspicirte er als Militair jene Schlösser. Sesswegen, Marienburg und Kirrumpä waren

nach ihm «schlimme verfallene Häuser» und zugleich von der nöthigen Mannschaft entblösst, um den Polen kräftigen Widerstand leisten zu können. Letztere Aussage (vgl. damit Thuanus in Note 55) hat er wenigstens in Betreff Marienburgs auch sonst, wie aus dem russischen Document hervorgeht, wiederholt.

Karamsin hat die erste Kunde von diesem Documente verbreitet, jedoch dabei Anlass zu einem neuen Irrthum in Betreff Bussows gegeben. Da er von der Voraussetzung (s. oben § 4) ausging, dass die von Kelch einem «Konrad Bussau» zugeschriebene Chronik ausschliesslich M. Beer zum Verfasser gehabt hätte, so schien ihm der Name jenes «Bussau» keiner weiteren Beachtung werth, d. h. er gedachte seiner nur in der früher (§ 4) citirten Anmerkung. An einer zweiten Stelle aber (s. Томъ XI. Глав. I. Примѣч. 43; vgl. oben Note 18) sah er sich veranlasst, Seite 277 der deutschen Ausgabe der Chronik des Schweden Petrus Petrejus zu citiren, nach dessen Aussage ein gewisser «Konrad Buss» als der Haupträdelsführer einer Verschwörung erscheint, deren Zweck darin bestanden haben soll, Narwa dem Zaren auszuliefern. Unmittelbar darauf fährt Karamsin in jener Anmerkung fort.

> «Unter den Papieren des Archivs befindet sich eine Anzeige [отписка = Depesche, Schreiben] des Fürsten Golizyn, Wojewoden von Pskow, vom J. 1601, von dem Wunsche des Schweden Kondrat Busch, uns die Stadt Alyst oder Marienburg zu übergeben.»

Wenn man diese Anmerkung mit dem historischen Texte bei Karamsin selbst vergleicht, so kommt man auf die Vermuthung, dass Karamsin glaubte, jener *vermeintliche* Schwede sei i. J. 1601 mit einigen Bürgern Narwas von den schwedischen Behörden hingerichtet worden, was wiederum den verstorbenen Adelung verführte (s. oben Note 18 und § 5), der noch dazu ohne Grund behauptete, dass *Karamsin* den (Chronisten) «Konrad Bussau» mit jenem «Konrad Buss» des Petrejus identificirt habe. Jene Depesche hat übrigens Karamsin schwerlich gelesen. Sicher ist, dass die von ihm mitgetheilte Inhaltsanzeige derselben nicht von ihm selbst herrührt. Die

erwähnte Depesche ist nämlich im vorigen Jahrhundert mit einem Umschlage versehen worden, auf welchem man folgende Worte liest:

«1601. Апр. 25.

Отписка Псковского Воеводы Князя Голицына о желаніи Шведа Кондрата Буша, быть Россійскимъ подданнымъ, и отдать въ Русскія руки городъ Алыстъ.»

Bussow ist also nicht zuerst von Karamsin, sondern von dem Verfertiger jener Inhaltsanzeige zu einem Schweden gemacht worden. Man übersah, dass nach dem alten Sprachgebrauche die Schweden oft «schwedische Nemzen» d. h. nicht gerade schwedische Deutsche, sondern schwedische Ausländer [72]) genannt wurden.

Ich lasse nun jenes mir im Original vorliegende Document, das der Fürst Obolenskij der Akademie zur Ansicht zugeschickt hat, mit einer wörtlichen deutschen Uebersetzung genau abdrucken, in der Hoffnung, dass es in Schweden und in den Ostseeprovinzen zu weiteren Nachforschungen Anlass geben wird.

Государю [73]) царю и великому князю Борису Ѳедоровичю всеа Русіи.

Государю царю и великому князю Борису Ѳедоровичю всеа Русіи холопи твои Ондрюшка Голицынъ да

72) Vgl. m. Aufsatz: «Ueber das Alter der verschiedenen Benennungen der Dänen in den russischen Annalen und Urkunden vom 12ten bis zum 18ten Jahrhundert», im Bulletin. T. VII. № 18 oder in den Mélanges russes tirés du Bulletin etc. Tome I. (4me Livraison) St.-Pét. et Leipz. pag. 351 — 373.

73) «An den Herrn Zaren und Grossfürsten aller Reussen, Boris Fedrowitsch.

«Vor dem Herrn Zaren und Grossfürsten aller Reussen, Boris Fedorowitsch, schlagen das Haupt*) Deine Knechte Ondriuschka Golizyn und Jwaschko Polew und Sufeschko Schtscherbatschew. In diesem 109ten Jahre, Herr, am 25ten April, kam nach Pskow aus Alyst der Patschkow'sche Shilez Grischka Bogdanow. Er war aber von uns, Deinen Knechten, auf Kundschaft ausgeschickt worden. Aus

Ивашко Полевъ да Сулешко Щербачевъ челомъ бьютъ. Нынешнего, государь, 109 году апрѣля въ 25 день пріѣхалъ во Псковъ изъ Альста Пачковской жилецъ Гришка Богдановъ а посыланъ онъ отъ насъ холопей твоихъ для вѣстей а изъ Альста, де, государь, онъ поѣхалъ апрѣля въ 18 день а въ роспросе нашъ холопемъ твоимъ тотъ Гришка сказалъ: говорили де, государь, ему въ Альсте Свейской Немчинъ Кондратъ Бутъ да прежние Альской подстаростье Анцырихтъ**) да Юрьевской прежній же подстаростье Окоманъ втай а велѣли де, государь, ему сказати намъ холопемъ твоимъ, что въ Альсте Свейскихъ Нѣмецъ только тритцать человѣкъ а иные де, государь, Свейские Нѣмцы стоятъ по мызамъ и будетъ де ты государь царь и великій князь Борисъ Ѳедоровичь всеа Русіи его

Alyst, war er, Herr, den 18ten April abgereist und im Verhör sagte aus vor Deinen Knechten dieser Grischka:

Es sprachen mit ihm, Herr, in Alyst der schwedische Nemtschin Kondrat Busch und der frühere Unteralteste von Alyst, Anzyricht **) und der frühere Dorpat'sche Unteralteste Okoman im Geheimen und trugen ihm, Herr, auf, uns, Deinen Knechten, zu sagen, dass es in Alyst an schwedischen Nemzen nur 30 Mann gäbe und dass, Herr, die anderen schwedischen Nemzen auf den Dörfern stünden und wenn Du, Herr Zar und Grossfürst Boris Fedorowitsch aller Reussen, die Gnade haben möchtest, ihn, den Kondrat, zu Dir, Herr, in den Dienst zu nehmen, er würde Dir, Herr, mit Freuden dienen und sie würden Dir, Herr, die Stadt Alyst ausliefern; den Unterältesten aber, Herr, Anzyricht und Okoman, möchtest Du, Herr, gnädigst bewilligen, sie durch Dein Zarenreich nach Litauen reisen zu lassen. Ihn den Kondrat aber, Herr, kennt der Handelsgast Timofei Wychodez ***) und der moskauische Nemtschin Justr ***) Iwanow.»

*) челомъ бьютъ, wörtlich: schlagen mit der Stirn. Autoren des 17ten Jahrh. übersetzen diese Phrase bisweilen: «schlagen die Häupter zur Erden». Bussow selbst meldet, dass die Bewohner von Moskau den ersten Pseudodemetrius beschuldigten, er «schlüge sein Haupt nicht für dem heiligen Nicolao.»

**) Das deutsche «Hans» wird in russischen Documenten jener Zeit bisweilen durch Анцъ wiedergegeben.

***) Timofei der Auswanderer? — Justyn Iwanschin? Cf. Note 80.

Кондрата пожалуешь: велишь, ѣхать къ себѣ ко государю въ службу и онъ де тебѣ государю служити радъ и городъ Алыстъ тебѣ государю отдадутъ а подстаростья бъ, государь, Анпырихта и Окошка ты государь пожаловалъ велѣлъ пропустить черезъ свою государеву землю въ Литву а знаютъ де, государь, его Кондрата гость Тимоѳѣй Выходецъ ***) да Московской Немчинъ Юстръ Ивановъ ***).

Da Bussow sich vor dem Kundschafter aus Pskow noch nicht auf frühere Unterhandlungen mit den russischen Behörden, sondern nur auf zwei Privatleute beruft, so darf man wol annehmen, dass er vor dem Mai 1601 noch keine Anerbietungen in Betreff Narwas gemacht hatte. Indessen bleibt es immer bemerkenswerth, dass er sich auf den Kaufmann Timofeï Wychodez berief, welcher, wie aus einigen ungedruckten Documenten hervorgeht, schon i. J. 1599 (und wahrscheinlich auch i. J. 1600) von den Wojewoden von Iwangorod nach Reval und Narwa (s. Not. 80) geschickt wurde, um dort im Interesse des Zaren zu spähen und zu wirken.

Dieses Zusammentreffen Bussows mit jenem Wychodez lässt ferner keinen Zweifel an der Aechtheit der Erzählung des Schweden Petrus Petrejus aufkommen. Dieser hatte seine Gründe (s. № 10 der Anal. hist.), in der deutschen Bearbeitung seiner Chronik Einzelheiten zu verschweigen, die er fünf Jahre früher seinen Landsleuten nicht verheimlicht hatte. In dem i. J. 1614 zu Stockholm erschienenen (oder wenigstens gedruckten) Andra Book seiner Regni Muschoviti ci Sciographia hatte Petrus Petrejus (pag. 123) Anlass genommen, das Verhältniss Bussows zu Martin Beer aufzudecken. Ein kleiner Abschnitt war dort von ihm durch die (in der deutschen Bearbeitung fehlenden) Worte hervorgehoben worden:

«*Conradus Buss variis machinationibus tentat Nerviam prodere magno Duci.*»

Die uns hier angehende Stelle des Petrejus über *seinen* Chronisten M. Beer lautet in wörtlicher Uebersetzung:

«... und [*sc. M. Beer*] vergisst die Wahrheit zu erzählen von sich selbst und Anderen, welche ins Land kamen und

nach Russland desertirten[74]), und weil er nicht in des Grossfürsten Dienst genommen ward, so wurde er nun deswegen aus Noth ein Priester und heirathete die Tochter des Verräthers Conradi Buss, der mit allem Fleiss darnach getrachtet und ein Complot angezettelt hatte (sig winlade oc stämplade), um Narwa von Schwedens Krone an Russland zu verrathen, wie Allen in Narwa und Vielen anderwärts bekannt genug ist. Denn damals wurden seinetwegen, als diese Verrätherei im Schwunge war, Viele, welche seinem Vorhaben beigestimmt hatten und auf frischer That ergriffen worden waren, theils gepeinigt[75]), theils enthauptet und gerädert (lagde på stegel och hiul), was noch heutiges Tages diejenigen bezeugen mögen, welche [noch] am Leben und schuldlos sind und viel Böses seinetwegen erlitten haben und um Rache dafür (hämd ther öfwer) zu Gott im Himmel rufen und schreien.

«Als Boris[76]) seine Absicht mit Herrn Gustav [Eriksson] nicht ins Werk setzen konnte, errichtete er eine grosse Freundschaft und Verbindung mit König Christian dem 4ten von Dänemark . . .»

---

74) som vti landet komme och rymde til Ryland. Rymma (= ausreissen, davon laufen), öfters von Soldaten, geht wol hier vorzugsweise auf Bussow, den Commandanten und Revisor.

75) pijnte kann auch heissen: gefoltert.

76) In der deutschen Ausgabe seiner Chronik (Leipzig 1620) hat Petrejus seinen Bericht über Bussow nicht nur absichtlich (s. 40 der Anal. hist.) verkürzt, sondern ihn auch ganz anders eingeleitet:

«Als nun der GrossFürst Boris Gudenovv mit nichte den Herrn Gustavum bewegen kondte, dass er wieder sein Vaterland kriegen wolte, practicirete er mit etlichen fremmden Personen, darunter einer mit Namen, Conradus Buss Principal vnd Redelführer gewesen, wie sie möchten mit List vnd Geschwindigkeit die Festung Narvva von der Kron Schweden ab, vnter der Musskowiter Joch vnd Dienstbarkeit bringen, Aber es ist jhm nicht besser gelungen, als dass etliche darüber ergriffen, enthäuptet vnd gerädert worden, welche jhren verdienten Lohn empfangen, vnd solches niemand anders, als jhren verrähterischen Anführer zu dancken haben.»

Anderweitige Nachrichten über diese Narwa'sche Verschwörung habe ich bis jetzt, selbst in historischen Werken der Schweden, noch nicht auffinden können. Ob das Archiv der Stadt Narwa einige sich darauf beziehende Documente verwahrt, habe ich bis jetzt vergebens zu erfahren versucht [77]). Bei einem späteren deutschen Autor, dem älteren Pfeffinger [78]), steht unter d. J. 1601 folgende kurze Notiz:

> «Dieses Jahr tractirte Carolus, des Königs Caroli in Schweden natürlicher Sohn Narva und Reval sehr übel.»

Aus einigen russischen Documenten, die mir in der Handschrift vorliegen, geht hervor, dass Narwa'sche Bürger schon i. d. J. 1599 und 1600 ernstlich mit dem Gedanken umgingen, sich dem Zaren zu unterwerfen, von dem sie zu glauben anfingen, dass er sie am kräftigsten sowol gegen Polen als auch gegen Schweden schützen könnte. Ob nun Bussow wirklich, wie sein schwedischer Ankläger wissen will, der Haupträdelsführer jener Verschwörung war, darf vorläufig noch

---

77) Ich hoffe später nähere Auskunft darüber geben zu können. Untersuchungen über die Geschichte der Stadt Narwa sind ein dringendes Bedürfniss und verdienen von verschiedenen Seiten gefördert zu werden. In der «Narva literata sive Catalogus eruditorum Narvensium . . . anno MDCCIII. calend. Januar. Narvae» (wiederabgedruckt in dem «Archiv für die Geschichte Liv-, Esth- und Curlands . . . herausgeg. von v. Bunge. Band IV. Dorpat 1845. p. 167—182») fehlen leider die Titel der Schriften der Gelehrten jener Stadt.

78) Merckwürdigkeiten des XVII. Jahr-Hunderts. . . Von Joh. Fried. Pfeffinger. Hamburg 1704. p. 13. Ob die obigen Zeilen sich auf die Verschwörung beziehen, möchte ich vorläufig noch nicht für sicher annehmen.

Flugschriften über und Schmähschriften auf Karl den IX. habe ich in den hiesigen Bibliotheken noch nicht auffinden können. Ich machte auf folgende aufmerksam:

«Conscientia Caroli Svdermanniae Ducis: das ist etc.» s. l. et a. in 4°. pagg. 44. Er wird darin wegen seiner Flucht aus Livland i. J. 1601, des Verlustes der Festungen u. s. w. gegeisselt.

«Oratio an Carolum . . . der zu dieser zeit Liifland verheret vnd vnderdrucket. Gedruckt 1601 in 4°. s. l. et a. pagg. 12.

nicht mit Bestimmtheit behauptet werden, wenn auch nicht übersehen werden darf, dass Bussow selbst sich (im April 1601) in Marienburg auf jenen Timofeï Wychodez berief, welcher wenigstens schon i. J. 1599 von Iwangorod aus die Bürger Narwas auszuhorchen und zu bearbeiten geschickt wurde. Ob Bussow die Bekanntschaft des Justr Iwanow auch in Narwa gemacht hatte, ist zwar nicht gewiss, doch nicht unwahrscheinlich, da dieser i. J. 1600 einen Brief an einen deutschen Kaufmann nach Nowgorod brachte, welcher im geheimen Dienste des Zaren stand und seine Waaren zum Theil über das nicht weit von Narwa gelegene Tessowo[79]) einführte[80]).

Einstweilen möchte man in Betreff Bussows vermuthen, dass er nach d. J. 1590 (s. d. Text zwischen N. 68—69) sich in Narwa aufhielt, und dort durch Wychodez in des Zaren Pläne eingeweiht wurde. Die nicht ungünstige Stimmung, welche verschiedene Narwa'sche Bürger gegen den Zaren hegten, dauerte auch, wie sich nachweisen lässt, selbst im Herbste 1599 nach dem Einzuge der Schweden fort. Wir wissen nicht, ob Bussow in den ersten Monaten des J. 1601 seine Verbindungen mit Narwa fortsetzte oder ob er dieselben erst wieder anknüpfte, nachdem er sich Mitte April erboten hatte, dem Zaren Marienburg in die Hand zu spielen. Vielleicht werden mit der Zeit schwedische und russische Documente diesen Punkt noch aufhellen. Möglich wäre es auch, dass der Zar auf das hinsichtlich Marienburgs gemachte Anerbieten nicht einging, sondern dessen Commandanten aufforderte, ihm zur Besitznahme von Narwa, des Schlüssels zu ganz Estland, zu verhelfen. Dem angeblichen *Revisor aller der Cron Polen abgedrungenen Länder, Schlösser und Städte* müssen allerdings solche Mittel und Wege zu Gebote gestan-

79) Vgl. Note 37.

80) Es würde mich zu weit führen, wenn ich in meiner Abhandlung über Bussow näher auf jene geheime Politik des Zaren nach den mir vorliegenden ungedruckten Documenten eingehen wollte. Wer jener Justr Johannssohn war, kann ich zwar noch nicht sagen; doch kenne ich jetzt schon die Kaufleute näher, mit denen er im Verkehr stand. Er war wahrscheinlich selbst ein Kaufmann.

den haben, deren geschickte Benutzung unter den damaligen Verhältnissen den Schweden zum Verderben gereichen konnte. Immer aber bleibt es vorläufig noch sehr zweifelhaft, ob Bussow i. J. 1601 in Narwa zu *gebieten* hatte, wo die Verschwörung wahrscheinlich während des Sommers entdeckt wurde.

Was bewog aber den sogenannten Rädelsführer, das grosse Vertrauen, welches der Herzog Karl in ihn gesetzt hatte, zu täuschen? Das Schreiben des Wojewoden von Pskow an den Zaren *scheint* darüber keinen Zweifel zu lassen, dass das Motiv, wodurch Bussow zu jenem Schritte getrieben wurde, ein rein egoistisches war. Er hoffte *dem Anschein nach* in Moskau eine noch grössere Rolle zu spielen und vom Zaren gut belohnt zu werden. Leute, wie Timof. Wychodez und Consorten, mochten ihn wol nach ihrer Weise Vorspiegelungen aller Art gemacht und ihm den Kopf verrückt haben. Auch scheinen damals in den Ostseeprovinzen übertriebene Gerüchte von der Menschenfreundlichkeit, Freigebigkeit und Staatsweisheit des Zaren Boris im Umlauf gewesen zu sein.

Vom rein moralischen Standpunkte aus kann Bussows gegen die Schweden gerichteter Anschlag schwerlich gerechtfertigt werden. Er selbst giebt über seinen Verrath und seine Desertion keinen directen Aufschluss. Da, wo davon zu sprechen passend gewesen wäre, beschuldigt er aber (s. den Text zur Note 71) Otto von Vietinghof einer doppelten Treulosigkeit. Aehnliche harte Urtheile fällt Bussow bei mehreren Gelegenheiten (s. Note 43) über politische Verräther. Glaubte er nun bei Abfassung seiner Chronik und namentlich bei der späteren Einschaltung jener Personalien (s. Note 71), dass das Strafgericht, welches die Schweden über seine Gesinnungsgenossen in Narwa ergehen liessen, bei der Nachwelt in Vergessenheit gerathen würde oder hielt er seine eigene Handlungsweise i. J. 1601 durch *die Lage der Dinge* hinlänglich für entschuldigt?

Auf eine genügende Weise wird diese Frage vielleicht nie oder erst dann beantwortet werden, wenn unbekannte schwedische und russische Documente über ihn und seine Gleichgesinnten aufgefunden werden sollten. Einstweilen aber sind wir verpflichtet, alle möglichen Umstände in Betracht zu zie-

hen, welche seinen Verrath an dem Herzoge Karl in einem milderen Lichte erscheinen lassen dürften.

Ueber Bussows Aufenthalt in Moskau u. s. w. s. § 8.

Anhang zu § 6.

Lässt sich Bussows Verrath an Karl dem IX. irgendwie aus der damaligen Lage der Dinge erklären?

Im Jahre 1569, dem der Landung Bussows, war Livland im weiteren Sinne theils im Besitze der Polen und Schweden, theils in dem des Zaren und des Herzogs Magnus. In den zunächst folgenden Jahren machte Iwan so gewaltige Anstrengungen, dass ganz Estland und Livland bis auf Reval und Riga die Schwere seines Arms fühlte. Nachdem aber i. J. 1578 Polen und Schweden mit gemeinschaftlichen Kräften zu agiren sich entschlossen hatten, verlor Iwan nach und nach an Terrain. Es bedurfte jedoch besonders der Siege Stephan Bathorys, ehe Iwan sich dazu i. J. 1582 verstand, Livland zu räumen. Von nun an waren die russischen Waffen allein gegen die Schweden in Estland und Ingrien gerichtet. Die Vortheile, welche die Letzteren kurz vorher errungen hatten, gingen zum Theil wieder verloren. Karl gab sich als Reichsverweser die grösste Mühe, um i. J. 1595 mit Russland den Frieden zu Tessowo schliessen und den Wiederausbruch des Krieges verhindern zu können.

Ein Mann wie Bussow konnte das Schicksal, welches die Ostseeprovinzen in den ersten drei Decennien nach seiner Ankunft traf, nicht mit gleichgültigen Augen und einem gefühllosen Herzen betrachten. Im Laufe dieser für Livland so verhängnissvollen Zeit hatte er Gelegenheit genug, obwohl die moralische Tüchtigkeit der drei streitenden Nationen, als auch die materiellen Mittel kennen zu lernen, welche jeder derselben zur Geltendmachung ihrer Rechte oder Ansprüche zu Gebote standen.

Polen befand sich damals auf dem Gipfel seiner Macht. Bussow, der die Siege Bathorys erlebt hatte, konnte als Militair und als Politiker unmöglich mit Geringschätzung von Polens politischem Gewicht und seinem fehdelustigen Adel sprechen, wenn er auch das übermüthige Wesen des polnischen Kriegsvolkes zur Zeit der falschen Demetrier direct und indirect verdammt hat. Welchen Werth Russland auf den Besitz der Ostseeprovinzen legte und mit welchem Nachdruck es seine Ansprüche geltend zu machen verstand, hatte Bussow als Bewohner jener Länder erfahren. Von der Tapferkeit des dama-

ligen russischen Aufgebots und dem militairischen Geschick der russischen Feldherren hegte Bussow, gleich vielen Zeitgenossen, eben keine günstige Meinung; er wusste aber, dass die Zahl der kriegsfähigen Mannschaft der Zaren beträchtlich war. Der Standhaftigkeit der Schweden im Kriege und der Energie ihrer Feldherren hat Bussow seine Anerkennung in seinem Werke nicht versagt. In Betreff der i. J. 1595 beendigten schwedisch-russischen Kriege sprach er (s. Note 67) sich in einer für die Schweden vielleicht allzugünstigen Weise aus.

Dreissig Jahre lang hatte Bussow als Soldat — vielleicht auch mitunter als Beamter — das Schicksal und die Lage der Ostseeprovinzen zu beobachten Gelegenheit gehabt, als Herzog Karl in d. J. 1599 und 1600 die Eroberung von Finnland, Estland und Liwland mit einer verhältnissmässig sehr geringen Streitmacht begann. Sigismund hatte die Bewohner der zwei letzteren Provinzen nicht an sich zu fesseln gewusst. Durch seinen Hang zum Jesuitismus, der damals die kirchliche Bezwingung der Küstenländer des baltischen Meeres im Sinne hatte, waren namentlich die Städte sehr argwöhnisch gemacht worden. Da der davon sehr wohl unterrichtete Boris zögerte, als der hie und da erwartete Bekämpfer des Jesuitenkönigs aufzutreten, so war es sehr natürlich, dass man in Estland und Liwland den Herzog Karl als Befreier von einer drohenden Gefahr und als Beschützer freudig aufnahm. Dazu kam noch, dass Sigismund jene zwei baltischen Provinzen von eigentlich polnischen Truppen fast ganz entblösst und somit, wie Bussow selbst (s. den Text zu Note 64) sagt seine Unterthanen «unbeschützet verlassen» hatte. Es war nun dem Herzoge Karl leicht, im Laufe weniger Monate fast alle Schlösser und Städte einzunehmen und von Reval bis zur Düna vorzudringen. Ein grosser Theil des Adels ging freiwillig, ein anderer Theil durch die Umstände gezwungen zu Karl über.

Ein Beobachter, wie der wahrscheinlich bis dahin auch im Dienste Sigismunds stehende Bussow, sah natürlich ein, dass nur jene zufälligen Umstände dem Herzoge Karl die Eroberung eines so grossen Landstrichs möglich gemacht hatten, dass aber die Behauptung desselben gegen einen mächtigeren Feind schwer sein würde. Die Polen waren zwar zur Zeit, als Bussow dem Zaren Marienburg zu übergeben sich erbot, noch nicht ins Feld gerückt; allein es musste bereits in Liwland bekannt sein, dass die polnischen Stände den Krieg ihres Königs mit dessen Oheim für einen Krieg Polens mit Schwedens erklärt hatten und dass somit ein gewaltiger Kampf bevorstände. Bussow verstand sicher, die Macht Karls zu schätzen, dessen Truppen schon in numerischer Hinsicht der polnischen Reichsarmee weit nachstanden. Es konnte ferner einem solchen erfahrnen Soldaten nicht

unbekannt sein, dass die damalige polnische Armee an ausgezeichneten Feldherren, wie z. B. die Zamojski, Chodkiewicz, Zolkiewski waren, und an kühnen Führern von fliegenden Reitercorps keinen Mangel hatte, dass aber der schwedischen Armee Persönlichkeiten der Art durchaus fehlten. Der tapfere Gyllenhjelm, unter dem Bussow vielleicht (s. oben den Text zu Note 50 u. flgd.) im Januar 1601 eine Zeitlang stand, und der später von Bussow in seiner Chronik gefeierte Jacob de la Gardie waren damals noch nicht 30 Jahre alt. Als sie im Dec. 1601 nach einer heldenmüthigen Vertheidigung Wolmars in Gefangenschaft fielen, erklärte man sie polnischer Seits zwar für die tüchtigsten Anführer, welche der Herzog Karl gehabt hätte; allein ein Stratege von Ruf, der erst im Aug. 1601 von Karl zum Oberfeldherrn eingesetzte Graf Johann von Nassau, sah in ihnen nur Wegehälse, die in den Niederlanden schon für den Entschluss, ein so schlecht befestigtes Nest wie Wolmar vertheidigen zu wollen, bestraft werden würden. Die Relation des Grafen über jenen Krieg (s. Note 59) soll umständlich nachweisen, wie jämmerlich es damals um Karl und Schwedens Herrschaft in Liwland stand.

Es war in den Kriegen jener Zeit noch allgemeine Regel, dass man auf den Besitz von Festungen und befestigten Schlössern grossen Werth legte. Die Einnahme der Schlösser war den Schweden leicht geworden; die Behauptung derselben war aber gegen einen unternehmenden Feind unmöglich und zwar aus zwei Gründen, welche Bussow selbst andeutet. Karl hatte den Fehler (s. Note 55) begangen, im Frühjahr 1601 — wahrscheinlich wenige Tage vor der Unterredung Bussows mit dem russischen Spion in Marienburg — seine ohnehin nicht zahlreichen Truppen theils nach verschiedenen Richtungen zu zerstreuen, theils zu beurlauben. Bussow berichtet (s. Note 70. 73), dass die Schlösser Sesswegen, Kirrumpä und Marienburg keine zu ihrer Vertheidigung hinreichende Besatzung hatten und dass die Befestigungswerke in einem schlechten Zustande waren. Er hat damit nur die reine Wahrheit gesagt, wie nicht näher bewiesen zu werden braucht.

Bei einer solchen Lage der Dinge konnte ein besonnener Mann mit einem nur etwas geübten strategischen Blicke im Frühjahr 1601 kaum noch den Glauben hegen, dass Karls Herrschaft in Liwland und Estland Bestand haben würde. Kurz vor dem Beginn des Feldzuges, den Graf Johann von Nassau leitete, sah Bussow (s. Note 64) allem Anschein nach die Vertreibung Karls für eine unausbleibliche Thatsache an. Graf Johann war auch in der That selbst mit den neu angeworbenen deutschen, Söldnern nicht mehr im Stande, die Polen in ihrem Siegeslauf aufzuhalten.

Bussows politischer Horizont war zwar gerade nicht beschränkt allein es würde sehr gewagt sein, zu vermuthen, dass ihm zu dem Entschlusse, welchen er in der Mitte des April (alten Styls) fasste, zunächst staatsmännische Einsicht bestimmt hätte, wenn es ihm auch klar gewesen sein wird, dass die von Iwan erhobenen Ansprüche auf die Ostseeprovinzen von seinen Nachfolgern nicht aufgegeben werden würden. Bei seinem Verkehr mit Timofei und Iwan. Iwanow hatte er wahrscheinlich schon früher vernommen, dass Boris nach der Wiedergewinnung von Ingrien nur auf eine Gelegenheit lauere, sich Narwas und sonstiger Gebiete zu bemächtigen.

Vielleicht wurde Bussow zu jenem Anerbieten zunächst durch sein feindliches Verhältniss zu den Polen bestimmt. Da wir nicht die geringste Kunde davon haben, dass er sich je in Schweden oder Finland (s. N. 38. 43) aufhielt, so kann er zur Zeit der Invasion Karls i. J. 1600 nur in Liwland oder Estland (Note 63) gelebt haben. In beiden Ländern aber gebot Sigismund, der Nachfolger des von Bussow (Note 63) so gepriesenen Bathory. Wenn nun, wie es sehr wahrscheinlich ist, Bussow, wie fast alle Befehlshaber, nach dem August 1600 die Fahne Sigismunds verliess (s. Note 68) oder wenn Karl (s. Note 64) ihn «in der Crön Schweden und seinem Eyd brachte», so hatte er als ein das Vertrauen Karls geniessender Ueberläufer keine Gnade von den Polen zu erwarten, die auch in der That schon bei ihrem Wiedereinrücken in Liwland ihrer Rache freien Lauf liessen. Unmittelbar nach den oben (s. Text zu Not. 57) angeführten Worten Hiärns heisst es: «So wurden auch die Weiber, so sich Sicherheit halber auf das Schloss Erla begeben, jämmerlich verbrennet.» Jene 35 schwedisch gesinnten Liwländer trugen dann nach Bussow (s. Text zu Note 70) Bedenken, auf verfallenen Schlössern, wie Sesswegen und Marienburg, «*der verröttierten Polen Ankunfft zu erwarten.*» Wie sollte nicht auch der Commandant oder Revisor von Marienburg schon bei dem Wiederausbruch des Krieges an seine eigene gefährdete Zukunft gedacht haben!

Wenn aber Bussow im April 1601 den Entschluss fasste, sich aus seiner kritischen Lage durch den Eintritt in die Dienste des Zaren zu retten, so musste er schlechterdings voraussehen, dass mit der Ueberrumpelung von Narwa und Marienburg auch das Signal zu einem neuen Kriege Russlands gegen Polen gegeben wäre und dass dann die Ostseeprovinzen entweder in den Besitz Russlands kommen oder noch mehr wie zu Iwans Zeiten ruinirt werden würden. Eine solche Berechnung kann man um so mehr unserem Chronisten zutrauen, da er in seinem Werke oft genug — und zwar ohne Heuchelei — über die Verwüstungen jammert, welche Russland einige Jahre später erlitt, und da er schon früher die Leiden Liwlands wäh-

Krieges zu Iwans Zeiten kennen gelernt hatte. Auf diesen Krieg spielt er an einer Stelle seines Werkes (s. N. 66) in einer Weise an, dass man kaum annehmen darf, er habe bei seinem Schritt gar nicht an die Folgen gedacht, welche daraus für das Land entstehen könnten, wo er seit 30 Jahren lebte, Verwandte, Freunde und Bekannte hatte. Boris war freilich kein Iwan; allein ein Krieg zwischen Polen und Russen jener Zeit war jedenfalls für Livland eine schwere Plage, von der man sich nicht leicht eine lebendige Vorstellung machen kann. Möge nun auch Bussow bei seinem Verkehr mit dem Zaren noch so sehr seinen eigenen Vortheil im Auge gehabt haben, — so viel dürfen wir ihm zutrauen, dass er dabei die traurige Lage Livlands und Estlands seit 1563 nicht unberücksichtigt liess und dass er überzeugt war, Russland besässe die Kraft und Boris den Willen, die Ostseeprovinzen zu schützen und einer mehr sicheren Zukunft entgegenzuführen.

Ich glaubte dem Andenken des Mannes, der uns ein so werthvolles historisches Denkmal hinterlassen und in demselben so manche achtungswerthe Gesinnungen an den Tag gelegt hat, diesen *Versuch* einer Ehrenrettung schuldig zu sein. Wie aber auch in Zukunft jene Handlungsweise Bussows beurtheilt werden möge, — sein Uebergang von einem Herrn zum anderen im eigentlichen Russland muss aus ganz anderen Umständen und Motiven, als der Verrath an Karl dem IX., erklärt werden.

§ 7. *Ueber die verschiedenen Redactionen der Bussow'schen Chronik.*

Als ich meine Aufmerksamkeit auf die Bussow'sche Chronik zu richten begann, war die Frage über ihre innere Anlage und über die Zeit ihrer Abfassung nur obenhin berührt worden. Eine längere Beschäftigung mit dieser Quelle hat zwar auch in dieser Hinsicht zu einigen, wie ich glaube, erheblichen Resultaten geführt; allein ich nehme jetzt nach Empfang der Bussow'schen Briefe Anstand, meine Untersuchungen über diesen Punkt zu veröffentlichen, weil dieselben noch ausführlicher, als es mir früher nöthig schien, angestellt werden müssen. Dies kann jedoch nicht eher geschehen, bis ich eine Handschrift der zweiten Redaction durchgängig mit den Handschriften der ersten und dritten Redaction verglichen haben werde. Einstweilen bemerke ich nur, dass ihrem Inhalte nach

jene drei [81]) Redactionen nicht so von einander verschieden sind, wie man nach einer von mir früher (s. Note 31) gemachten Aeusserung glauben sollte. So viel aber ist gewiss, dass die zwischen ihnen bestehenden Verschiedenheiten öfters von wesentlicher Bedeutung sind. Aus ihnen lassen sich nicht nur gewisse Schlüsse hinsichtlich der Wahrheitsliebe und Glaubwürdigkeit Bussows ziehen, sondern jene Realvarianten setzen uns auch in den Stand, den Antheil näher zu bestimmen, welchen Martin Beer an der Abfassung der Chronik seines Schwiegervaters gehabt hat.

In dem Briefe [82]) an den Herzog Friedrich Ulrich erwähnt Bussow seinen Schwiegersohn nicht bei dessen Namen, sondern nur unter der Benennung eines «*anderen ehrlichen Mannes*» oder seines «*Mitgesellen*», mit welchem er seine Relation «*verfasst*» habe.

Schon längst war es mir klar, dass M. Beer einen von dem Doctor Friedrich Fiedler geleisteten Eid, so wie die i. J. 1610 gehaltenen Predigten und die damals verfassten Gebete [83]) seinem Schwiegervater eingehändigt und dass er auch ein oder zwei Berichte für ihn niedergeschrieben hatte [84]). Ungeachtet

---

81) Ich sage *drei*, muss es aber dahingestellt sein lassen, ob nicht deren *vier* anzunehmen seien. Die Chronik des Petrejus wird die Sache entscheiden helfen.

82) Die beiden Briefe machen im Original gegen 9 weitgeschriebene Folioseiten aus und verdienen, da sie den *alten* Bussow characterisiren, vollständig veröffentlicht zu werden. Ich kann indessen meinen russischen Lesern nicht zumuthen, sich durch die abscheulichen Schleppsätze Bussows hindurchzuarbeiten, und werde daher eine russische Uebersetzung davon vorbereiten und dieselbe mit dem Original später veröffentlichen.

83) Sie sind pag. 132 — 136 der Ausgabe der archäographischen Commission (Rerum Rossicarum Scriptores exteri, a Collegio Archaeographico editi. Tomus I. Petropoli 1851) zum ersten Mal abgedruckt worden. Die Vorrede der Commission zu diesem Bande wurde lange vor dem Bekanntwerden jener zwei Briefe gedruckt.

84) Schon in dem in § 5. Note 33 erwähnten Aufsatze hatte ich drucken lassen: «Ueber *Martin Beers* Antheil an der Chronik seines Schwiegervaters Bussow werde ich mich näher in № . . der Analecten aussprechen.» Vgl. den Text zu Note 13.

des Geständnisses, welches Bussow in jenem Briefe gethan hat, halte ich einstweilen doch noch an der Ansicht fest, dass der Antheil M. Beers an der Abfassung der Chronik ein beschränkter war, wenn er auch dem Ganzen eine glättere Form [85]) gegeben haben mag. Von den näheren Gründen, auf welchen diese Ansicht beruht, soll hier nur einer berührt werden.

Ich halte es nämlich, obgleich bis jetzt nirgends davon gesprochen worden ist, für ausgemacht, dass der Relation vorzugsweise ein reichhaltiges *Tagebuch* zu Grunde liegt und dass dieses von Bussow selbst herrührt. In einem oben nach Schmidt Phiseldek (s. oben § 3. Note 10) abgedruckten Titel wird vielleicht auf dieses Tagebuch angespielt. Es ist mir nicht ganz unwahrscheinlich, dass Bussow i. J. 1617, wo er die letzte Redaction besorgte und bald darauf in Lübeck (s. § 5) starb, dieses Tagebuch noch besass. Sollte es sich wieder auffinden lassen, so wäre meine Mühe, die ich auf Bussow und seine Chronik verwandt habe, auf die schönste Weise belohnt. Im Tagebuche stand sicher noch manche wichtige Notiz, die er selbst in der letzten Redaction nur durch ein «*etc.*» andeutet.

Zu erwähnen wäre hier einstweilen noch, dass Bussow gemeinschaftlich mit seinem Schwiegersohne die erste (im Ganzen gedrängtere) Redaction seiner «Summarischen Relation» i. J. 1612 in Riga und Dünamünde (s. § 5 und Anal hist № 11) besorgte. Die dritte Redaction machte er allein i. J. 1617 in Lübeck druckfertig, von wo er sie wahrscheinlich nach Riga schickte.

§ 8. *Ergebnisse der bisherigen Untersuchungen.*

Da die Untersuchungen über Bussow, als *Chronisten*, mit dem Bekanntwerden der zwei Briefe in ein neues Stadium treten, so halte ich es für angemessen, erst in späterer Zeit

85) Daraus erklärt sich vielleicht auch manche Inconsequenz im deutschen Styl und in der Schreibweise der slawischen Namen u. s. w. Näheres darüber und über die daraus zu ziehenden Folgerungen in einem späteren Aufsatze.

ein genaues Résumé meiner sämmtlichen Untersuchungen über ihn und sein Werk zu geben. Hier findet man einstweilen nur einige derjenigen Data in gedrängter Kürze zusammengestellt, welche seine äussere Lebensgeschichte betreffen. Von seinem wechselvollen Schicksal im Innern Russlands kann erst in einem späteren Aufsatze umständlich gehandelt werden, da dies eng mit der Frage über die innere Genesis seines Werkes zusammenhängt. — Wenn in den folgenden Zeilen auf die Notizzeichen der vorhergehenden Paragraphen verwiesen wird, so ist bisweilen der Text gemeint, auf den sich diese Notizzeichen beziehen.

Konrad *Bussow* [86]) wurde um die Mitte des 16ten Jahrhunderts geboren und zwar im deutschen (niederdeutschen) Theile

86) Die früher (s. den Text zu Note 38) gegebenen Aufschlüsse über die ächte und minder ächten Formen des Namens des Chronisten kann ich auch jetzt nach Empfang jener zwei Briefe nicht zurücknehmen. Von den Briefen ist der längere (an den Herzog gerichtete) nicht von Bussows eigener Hand geschrieben. In der mir vorliegenden genauen Abschrift desselben bemerkt man an einer Stelle, dass Bussow (oder sein damaliger Copist) *w* für *u* setzte: «*Vnd E. F. G. getrewer Diener vnd Bawverwalter Clawes Müller.*» Auch sonst liest man in diesem Schreiben: «*trewen, getrewlich*». Die Unterschrift lautet nach der mir zugesandten Copie: «*Conradt Bussow*». Der kürzere Brief Bussows ist an den herzoglichen geheimen Kammerrath Peparinus gerichtet und neben der Unterschrift mit dem Zusatz «*manu propria*» versehen. Hr. Schönemann ist so freundlich gewesen, mir von dieser Unterschrift und dem Datum ein Facsimile zu schicken. Nach sorgfältiger Vergleichung der einzelnen im Facsimile vorkommenden Buchstaben unter einander lese ich die Unterschrift: «*Conradt Bussow*», wobei ich jedoch bemerken muss, dass über dem *w* derselbe Haken steht, welchen Bussow an vier Stellen («*manu*, *Foebruarij*, *Wulffenbuttel*») über das *u* gesetzt hat. Wahrscheinlich wollte er durch diesen Haken anzeigen, dass das *w* in seinem Namen, welches dem *w* in *Wulffenbüttel* ganz ähnlich sieht, wie *u* auszusprechen wäre; wie z. B. in einem mir gerade vorliegenden schwedischen Document vom J. 1594 *Maswren* und *Kiouinien* neben einander steht. Das im Facsimile dem *w* vorhergehende *v* ist so deutlich, dass fast kein Zweifel über den Namen aufkommen kann. Bussow hatte, so müssten wir uns die Sache vorstellen, die Schreibweise «*ow*» seiner slawischen Ahnen beibehalten, bequemte sich

des Fürstenthums Lüneburg. Dem Beispiele so vieler Niedersachsen des Mittelalters folgend, wanderte auch Bussow i. J. 1569 (N. 38) als junger Mensch nach Liwland aus, wo damals noch in den Städten das sogenannte Plattdeutsch gesprochen wurde. Im lettischen Theile von Liwland scheint er sich lan-

aber der deutschen Mode an, nach welcher die ursprünglich slawischen Nom. propria auf *-ow* wie *-au* ausgesprochen wurden. Beachtungswerth ist, dass Schmidt Phiseldek, der 5 Handschriften der Bussow'schen Chronik kannte, zuerst (N. 10) den Namen «*Busso*», später (N. 11) «*Busspw*», nie «*Bussau*» schrieb. Man hat sich der letzteren Form wegen (s. Note 28) auf Kelch (N. 2) berufen; allein dieser schrieb z. B. das ihm nahe Åbo auch *Abau*.

Die slawische Onomastik liegt leider noch ganz im Argen, so dass es jetzt noch nicht ohne grossen Zeitverlust möglich ist, anzugeben, ob der Name Bussow als Ortsname und Personenname im Lüneburgischen und anderwärts sehr gebräuchlich war. Ortsnamen, deren Orthographie (wie z. B. die des wägrisch-slawischen *Bosow*, des Pfarrsitzes Helmolds u. s. w.) noch nicht untersucht ist, müssen einstweilen ganz bei Seite bleiben. Eine blosse Spielerei wäre es, den Namen *Bussow* mit dem Vornamen *Busse* (latinisirt *Busso*) in Verbindung zu bringen, der in der ursprünglich slawischen Familie «Bülow» wenigstens seit dem 15ten Jahrh. (s. Pfeffingers Historie des Braunschweig-Lüneburgischen Hauses. I. Theil) erblich war. Immer aber ist zu berücksichtigen, dass sehr viele wendische Ortsnamen auf *aw*, *ow* und *itz*, *ow-itz*, *ow-itz* verstümmelte patronymische Pluralformen sind, welche aussagen, dass zu einer Zeit, wo die Slawen sich noch in *patriarchalischen* Verhältnissen bewegten, die Nachkommen eines Ansiedlers sich nach dessen Namen benannten und dass dann ihr Wohnort eine Pluralform erhielt, wie dies auch mit den deutschen Namen auf *-ingen* der Fall gewesen zu sein scheint. Manche adlige Geschlechter nannten sich dann in *späterer* Zeit nach diesen Dörfern, wie z. B. die *Bülow* ursprünglich richtiger *de Bulowe* und dann *de Bulow*, *Bylow* hiessen. Kenner der lüneburgischen Geschichte werden vielleicht auf diesem Wege nachweisen können, ob Bussow direct von einer adligen Familie abstammte, was zur richtigen Würdigung mehrerer Stellen in seiner Chronik zu wissen nicht überflüssig ist.

Da diese Auseinandersetzung nur die Ursprünglichkeit der Schreibart *Bussow* darthun sollte, so habe ich es für unnöthig gehalten, anderwärts ähnliche slawische Namen aufzusuchen, obgleich z. B. auch die einst von Slawen bewohnte Moldau ihr Contingent stellen könnte.

gere Zeit aufgehalten und dort Verwandte von seiner Frau (N. 63) gehabt zu haben. Bei welchen Fürsten und Herren er vor d. J. 1600 in Militairdiensten oder Hofdiensten stand, ist noch nicht mit Sicherheit zu ermitteln; doch ist es sehr wahrscheinlich, dass er den polnischen Königen Stephan Bathory (N. 43. 63) und Sigismund III. diente, i. J. 1600 freiwillig oder nothgedrungen mit vielen Estländern und Liwländern[87]) auf die Seite des Herzogs Karl von Södermanland (N. 67) trat. Von diesem wurde er zum Commandanten von Neuhaus (im Januar oder spätestens Febr. 1601; s. den Text zwischen den Notezeichen 70 und 71), dann von Marienburg (N. 73) und ausserdem zum Revisor oder (und) Intendanten (N. 69. 70) aller den Polen abgenommenen Schlösser, Städte und Länder ernannt.

In dem Zeitraume zwischen 1590 — 1600 (s. den Text zwischen den Notezeichen 67 — 69) scheint Bussow auch nach Narva gekommen zu sein und dort nicht nur Verbindungen mit Narwaer Bürgern, sondern auch mit Leuten angeknüpft zu haben, die wie Timofei Wychodez und Justr Iwanow (N. 79. 80) im geheimen Dienste des Zaren Boris Godunow standen. Mitte April 1601 (alten Styls) liess er, vielleicht zunächst aus Furcht vor der Rache der Polen (s. den Schluss des Anhanges zu § 6), vielleicht aber auch aus rein egoistischen Motiven dem Zaren seine Dienste anbieten und zugleich erklärte er sich bereit, ihm das Schloss und die Stadt Marienburg (N. 73) zu übergeben. Um dieselbe Zeit, vielleicht erst

---

Nur wegen der bis jetzt in der russischen Literatur üblichen Rechtschreibung «Буссовъ» will ich ein Paar Worte sagen, um so mehr, da in der Vorrede der archäogr. Commission stets «Бусовъ» geschrieben steht. Ich berufe mich nicht auf «время Бусово» im Igorliede (s. Note 58 in der oben N. 72 cit. Abhandl.), noch darauf, dass im Адресъ-Календарь einige «Бусовъ» vorkommen, sondern darauf, dass das deutsche *s* seit langer Zeit bei den meisten deutschen Stämmen öfters seine ursprüngliche Schärfe verloren hat und dass somit das slawische *s* (oder russ. c) durch *ss* (vgl. Tessowo und oben Note 37) im Deutschen wiedergegeben wird.

87) Bussow rechnet sich vielleicht zu denen, welche «unter der Cron Polen sesshaft waren.» S. N. 64.

durch den Zaren direct dazu aufgefordert, muss er darauf gesonnen haben, dem Grossfürsten auch zum Besitze von Narwa (N. 76) zu verhelfen. Der Plan misslang und Bussow sah sich genöthigt, noch im Laufe des Jahres 1601 nach Moskau zu flüchten.

In Moskau, wo er, wie es scheint, für immer bleiben wollte und zu einem bedeutenden Wohlstande und Ansehen gelangte, verheirathete er eine Tochter an den dortigen lutherischen Prediger Martin Beer. Nach dem Tode des ersten Pseudodemetrius sah sich indessen Bussow, der dem Zaren Wassilij Schuiskij aus gewissen Gründen abgeneigt war, veranlasst, die Hauptstadt zu verlassen und seine Güter zu bereisen. Er schloss sich dann der Sache des zweiten Pseudodemetrius an und erschien nach dessen Tode im Lager des Königs Sigismund des III. vor Smolensk. I. J. 1611 befand er sich in den Reihen der Polen, welche Moskau besetzt hielten, sah den Brand der Hauptstadt, flüchtete sich aber bald darauf des wirren Treibens müde und auf die Rettung seines Lebens bedacht, nach Riga. Hier oder in Dünamünde arbeitete er, unterstützt von seinem Schwiegersohne, sein Geschichtswerk aus und ging dann, seiner ganzen Habe beraubt, wieder nach Norddeutschland. I. J. 1613 überreichte er einem wissbegierigen gefürsteten Bibliophilen, dem Herzoge Friedrich Ulrich von Braunschweig-Wolfenbüttel, seine Relation und bat ihn um eine Anstellung. I. J. 1617 starb er in Lübeck (s. § 5), nachdem er die dritte Redaction [88]) seiner Relation druckfertig gemacht hatte.

Kunik.

88) Ich habe in § 3 noch nicht angeführt, dass die akademische Handschrift längst citirt war. S. Essai sur la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de St.-Pét. par Jean Bacmeister. 1776. — Man liest bei ihm p. 86. «Bussov des troubles arrivés en Russie après la mort du Tsar Fedor Ivanovitsch.»

(Aus dem *Bull. hist.-phil.* T. VIII. No. 20. 21. 23. 24.)

Nachträge zur «Reihenfolge» Seite 587 — 590.

Seit dem Abdruck der Reihenfolge im Bulletin und in den Mélanges russes hat Hr. Napiersky noch einzelne Nachträge dazu geliefert, die hier vollständig mitgetheilt werden.

St. Petersburg im Mai 1851.

Seite 587. Statt Herman Balke — setze: Hermann Balke.

Seite 588. Walter von Norteck — statt: bis nach der Mitte 1272 — setze: noch am 5 Oct. 1272 (s. Mittheill. aus d. livl. Gesch. III. 492, nicht 5 Dec., wie ebdas. S. 67 No. 45 unrichtig angegeben wird).

Seite 589. Holte von Hohenbach kommt in Urkunden nur als Meister Halt, bei Alnpeke v. 11655, Bergm. Ausg. S. 165, als Holte, bei Dogiel V. 21. (1292) als «Fr. Balcer mag.» (ohne Zunamen) vor und führt erst bei späteren Chronisten den Namen Bodo, Boltho, Balthasar von Hohenbach, dessen erste Spur sich in der Ordens-Chronik findet (Cap. CCC., in Ant. Matthaei anal. vet. aevi V. 773. «Halt van Houbach», in den Handschriften «Holt» (o. Zun.) u. «Boltho von Hombach»).

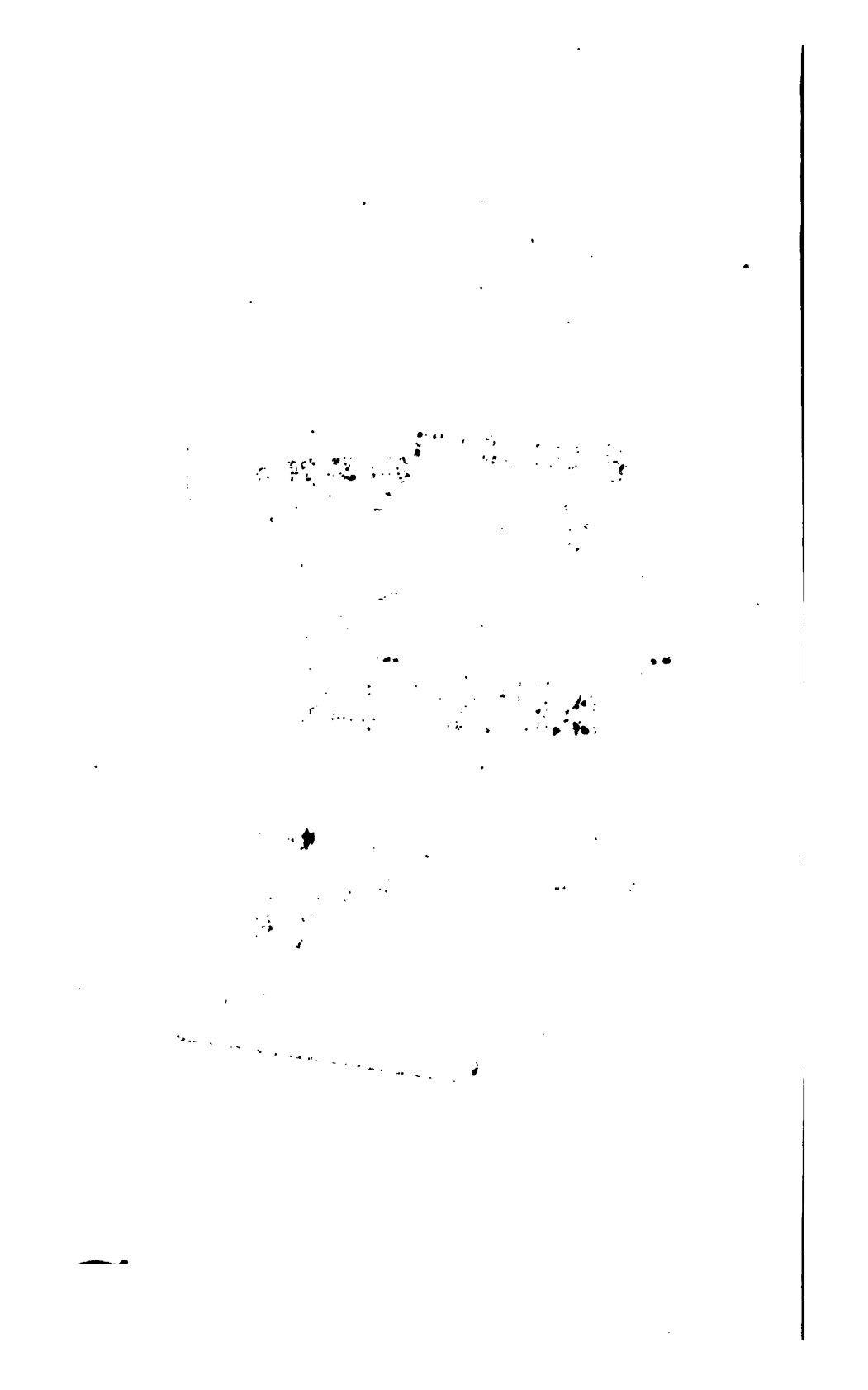
— — *Wenemar* 1305 — ist ganz zu streichen und verdankt sein Dasein nur einem Versehen Voigt's (s. Inland 1851. No. 12. Sp. 207.)

— — *Reymar* 1306 — desgl. Die Urkunde, welche seinen Namen enthält und von Voigt zum J. 1306 gerechnet wird, kann füglicher ins J. 1327 gezogen werden (s. Inland 1851. No. 17. Sp. 282.) Er kommt 1328 auch vor in Turgenew's Hist. Russiae monum. I. 112. und ist vielleicht eine Person,

mit dem Comthur *Reymar* in Goldingen 1310 (Index No. 3324, Mitth. II. 483) und in Wittenstein 1316 (Dog. V. 39. 43., Bunge's Arch. II. 73), so wie mit dem Wendenschen Comthur *Reimarus dominus Hane* 1323 (s. Sartorius urk. Gesch. des Urspr. der deutschen Hanse, herausgeg. von Lappenberg II. 307. u. G. C. F. Lisch in den Jahrb. des Vereins f. Mecklenb. Gesch. XIV. 36).

Seite 589. Gerdt von Jocke 1307 — 1326. Im J. 1322. 19 Dec. erscheint ein «Conradus Praeceptor Livoniae» in den Mitth. III. 69 No. 67, wo man aber gegen die Richtigkeit der Namen Zweifel hegen darf.

Seite 590. Wolter von Plettenberg — nennt sich schon 1493 am Abend Mariae Himmelfahrt (14. Aug. — in einem Lehnbriefe, der sich in vidimirter Copie erhalten) «Meyster tho Lyfflanth D. O.» —?



3 2044 010 288 876

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
BOOK DUE
FEB 11 1991

WIDENER
BOOK DUE
CANCELLED
SEP 10 1991
FEB 6 1992